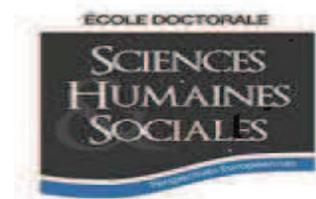




UNIVERSITÉ DE STRASBOURG



**ÉCOLE DOCTORALE Sciences humaines et
sociales - Perspectives européennes = ED 519**

Laboratoire Dynamiques européennes - UMR 7367

THÈSE présentée par :

Lionel SAPORITI

Soutenu le : 02 avril 2015

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Sociologie

**Comprendre des vies de plus de dix
années dans la rue par une approche
biographique menée dans la durée.**

THÈSE dirigée par :

Madame DELCROIX Catherine, Professeure de sociologie, université de Strasbourg

Monsieur LE BRETON David, Professeur de sociologie, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

Monsieur Patrick BRUNETEAUX Docteur en sciences politiques de l'Université Paris 1

Monsieur Cédric FRÉTIGNÉ Maître de conférences en Sciences de l'éducation,
Université Paris-Est Créteil Val de Marne

AUTRES MEMBRES DU JURY

Monsieur Marc-Henry SOULET Maître de conférences en sociologie, Université de
Fribourg

Madame Claudia GIROLA Maître de conférences en sociologie, Université Paris
Diderot Paris 7

Aux deux femmes de ma vie.

Remerciements

Tout d'abord je voudrais remercier ou plutôt exprimer ici ma plus grande reconnaissance pour l'ensemble des personnes « sans domicile » qui m'ont accordé leur confiance, leur temps pour me livrer une part de leur histoire. Sans eux ce travail n'existerait pas.

Mes remerciements les plus sincères sont ensuite adressés à Madame Delcroix Catherine ainsi qu'à Monsieur Le Breton David pour leur accompagnement dans cette thèse, leurs conseils riches et précieux et leur soutien inconditionnel.

Je remercie aussi et de manière tout aussi sincère, les personnes qui ont bien voulu siéger sur mon jury, Madame Girola M. Claudia, Messieurs Frétygné Cédric, Bruneteaux Patrick et Soulet Marc-Henry.

Enfin la thèse est également le moment de remercier tous ceux et celles qui m'ont, tout d'abord donné la possibilité de pouvoir présenter mes travaux lors de colloques de conférences, voire lors de journées d'études. Ainsi je remercie très chaleureusement, Sébastien Dambra, et toute l'équipe pédagogique de l'I.S.S.M de Mulhouse, Jean Luc Sutter, les travailleurs sociaux de l'A.L.S.A. de Mulhouse, ainsi que Lénita Perrier et l'ensemble des membres du groupe F.I.R.A. de l'E.H.E.S.S de Paris, ainsi que l'association AURORE de Paris.

Je remercie encore Monsieur Goujon de la D.D.C.S.P.P. du Haut-Rhin, Monsieur Schneider de l'association S.U.R.S.O., ainsi que Monsieur Novelli de l'Armée du Salut de Belfort pour m'avoir si gentilement procuré des chiffres essentiels pour ce travail. Je remercie Mohammed, éducateur spécialisé de l'association Espoir de Colmar, et Christian, travailleur social, pour leurs renseignements précieux et leur collaboration à ce travail. Je remercie encore Cathy Reibel pour son aide, son soutien logistique, humain, et son grand dévouement. Enfin pour conclure je remercie du fond du cœur ma compagne, Ayse, pour son soutien, son amour, sa relecture, ses conseils plus qu'avisés et sa patience. Je remercie encore les membres de ma famille.

Table des matières

Remerciements	3
Introduction	6
Chapitre un : La figure du « clochard » pour une pluralité de points de vue	21
1. La contextualisation du point de vue de la terminologie de l'« objet social étudié », un rite épistémologique pour passer du commun au général	23
2. Le « clochard » : l'état des savoirs. Tentative de rassemblement des œuvres pluridisciplinaires sur ce « grand exclu »	28
Chapitre deux : Méthodologie d'une recherche à vocation compréhensive	62
1. La naissance d'un point de vue sur ces hommes de la rue	64
2. L'entrée sur le terrain d'étude : Un jeu des identités engageant les protagonistes de l'enquête	91
Chapitre trois : Monsieur Joe : « L'art de résister pour exister »	101
1. La découverte de logiques d'action et ses « rôles » pour une « survie-en-construction »	103
2. Quels apprentissages du terrain pour la suite de nos travaux ?	146
Chapitre quatre : Faire la manche, tout un univers symbolique	151
1. Première récurrence dans l'analyse : le contournement du stigmate de « clochard » lors de l'aumône pour la préservation de son identité pour « soi »	154
2. La manche prétexte aux interactions permettant souvent la contrepartie du don pour nos trois acteurs	188
3. La surexposition d'un corps souffrant en guise de présentation de soi	209
4. Le handicap physique comme « désidentificateur » puissant	218
5. Une manière particulière de pratiquer l'espace, signe d'une rationalisation	219
6. Un cas négatif: Patrick, les petits « boulots » comme substitut à la manche	227
7. Conclusion de chapitre	233
Chapitre cinq : La richesse et le foisonnement des liens socio-affectifs malgré des années de vie dans la rue	236
1. La renégociation identitaire confirmée dans les actes du quotidien	240
2. Les relations construites auprès des pairs	260
3. La rue, lieu où tisser des liens socio-affectifs avec certains de ses protagonistes	279
4. Une situation faisant exception sans pour autant parler de « désaffiliation »	284
5. Conclusion de chapitre	293
Chapitre six : Un toit pour rester soi, l'exploitation des interstices de la ville comme lieu de survie	297
1. Une visibilité accrue et pourtant trompeuse	301
2. Le « chez soi » : « coulisse » où cultiver cette permanence à soi et éprouver ce « temps de la maison »	315
3. Comment cultiver son identité pour « soi » en étant constamment dans la rue ?	326

4. Le logement, davantage une niche de survie qu'un réel moyen pour sortir de la rue	330
5. Demeurer « sans domicile » dans un habitat : une constante retrouvée dans d'autres récits « d'après malheurs »	339
6. Conclusion de chapitre	354
Chapitre sept : L'alcool : support pour tenir plutôt que pour fuir	359
1. Le paradoxe de l'alcool : un expédient de survie pour éviter de chuter davantage	362
2. Boire ou « travailler », un choix qui ne s'imposerait guère dans la rue ?	366
3. Une conception plus sociologique du mode de consommation de l'alcool : la pris en considération de l' «effet de groupe »	371
4. Une vie dans la rue sans alcool	378
5. Conclusion de chapitre	383
Chapitre huit : Le projet énoncé : l'homme de la rue qui s'imagine	386
1. Quand les récits « d'après malheurs » se clôturent par un espoir	389
2. Maintenir l'existant...jusqu'à la fin	410
3. Conclusion du chapitre	414
Liste des annexes	433
Résumé de la thèse	434
Résumé en anglais	435

Introduction

Cette thèse est le résultat d'un travail de recherche de plus de cinq ans réalisé auprès d'hommes « sans domicile ». Elle porte sur l'analyse de leur condition d'existence se déroulant hors des circuits de l'assistance¹ depuis au moins une dizaine d'années. Selon une étude² statistique de l'INSEE publiée en 2013, ils seraient plus de cent quarante mille en France à être « sans domicile fixe ». En Alsace³, un des lieux de notre enquête, ce phénomène concernerait deux mille cinq cent six personnes pour cette même année. Dans le Territoire de Belfort, ville qui fait également partie de l'objet d'enquête, ils seraient trois cent douze⁴ personnes sans toit s'adressant au 115 pour trouver un hébergement provisoire. Présents dans chaque ville, nous les avons tous au coin d'une rue, un jour, croisé leur regard, et à certain moment nous avons fait don d'une pièce en signe de compassion ou afin de soulager notre conscience. L'omniprésence de ces personnes dans notre société depuis des années a pour effet paradoxal qu'elles finissent par devenir invisibles pour se confondre avec le décor urbain dans une indistinction totale. Une indistinction où l'identité subjective a depuis longtemps laissé place à celle plus « virtuelle⁵ » et globalisante de « sans domicile fixe ».

Mais qui sont-ils exactement ? D'où viennent-ils ? Ont-ils eu avant la chute un passé « ordinaire », celui constitué par un travail stable, une famille, des amis ? Depuis combien de temps vivent-ils dans la rue ? Et vivent-ils d'ailleurs réellement dans la rue ou sont-ils pris en charge par l'aide sociale ? Que sait-on d'eux au juste ?

Un certain nombre de travaux scientifiques pluridisciplinaires, qui relèvent de la sociologie, l'ethnologie, l'anthropologie, ou encore de la psychologie clinique, ont tenté de répondre à ces questions, notamment pour lever le voile sur ces individus qui peuplent nos rues. Ces tentatives d'explications proposent globalement de définir l'étiologie de la perte, celle liée à l'emploi, au logement, ou encore celle ayant trait à la rupture familiale. D'autres recherches portent sur l'analyse des stratégies de survie entre deux mondes, celui de l'institution et de la rue. C'est le cas par exemple des travaux de la sociologue Pascale Pichon utilisant le terme de « carrière » pour « nommer le processus de socialisation/désocialisation propre à ce monde (...) »⁶.

¹ Une assistance qui comprend les centres d'hébergement et leurs modes de prise en charge ainsi que les Centres Communaux d'Action Sociale. En précisant également en ce qui concerne cette assistance que, dans leur parcours de rue, certaines personnes rencontrées percevaient tardivement, au regard de leur durée dans la précarité, un revenu d'assistance (R.S.A.). Certaines personnes rencontrées étaient également engagées tout récemment dans un dispositif d'hébergement en logement de type associatif.

² Etude publiée en juillet 2013. [Http : //www.insee.fr/fr/themes/document.asp ?ref_id=ip1455](http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1455).

³ Chiffre englobant une partie des villes où s'est déroulée notre enquête, Colmar, Mulhouse et leurs environs et émanant du 115 du Haut-Rhin. Mais ce chiffre ne signifie pas forcément qu'il y ait deux mille cinq cent six personnes sans logement et dans la rue à proprement parler. En l'absence d'hébergement dans un centre, certaines d'entre elles peuvent trouver refuge par le biais d'autres solutions comme les proches, des amis ou autre. Tout en précisant que nous n'avons pas obtenu les chiffres de personnes sans logement relatifs à la ville de Strasbourg, et ce, malgré nos nombreuses sollicitations.

⁴ Chiffre officiel donné par l'organisme du 115 de la région. La grande différence avec les chiffres du Haut-Rhin s'explique par la plus petite taille de ce territoire.

⁵ Identité se résumant selon Erving Goffman comme une « caractérisation en puissance » touchant de près au « caractère attribué à l'individu », Erving Goffman, *Stigmate les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p.12.

⁶ Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010, p. 20.

Certaines études psychologiques, quant à elles, posent un regard plus « médical » tentant de percer le mystère sur ces précaires grâce à l'élaboration scientifique d'une nosographie de la misère. Selon les auteurs, ils sont soit des « S.D.F. », des « sans domicile fixe », des « sous-prolétaires⁷ » ou encore des « sans-abri », voir des « clochards », avec comme seul dénominateur commun, l'absence de logement. Pourquoi autant de termes employés pour désigner cette « pauvreté de rue », sinon pour en dessiner les contours et éviter l'amalgame ?

Véritable source d'inspiration, ces ouvrages scientifiques, dont nous détaillerons le contenu de certains dans le chapitre premier de cette recherche, participent à l'éclaircissement sur ces situations de pauvreté sans que réellement ne changent les représentations sur ce type de population. Pire, le résultat de ces travaux conforteraient involontairement cette angoisse collective du « virus de l'exclusion », fréquemment véhiculée par les médias depuis plusieurs années, faisant dire et penser à tout citoyen, que la position sociale ne protège plus de la rue ; que l'on peut tout perdre du jour au lendemain tel un assemblage fragile de dominos, où l'instabilité d'une pièce du jeu suffit pour faire tomber l'ensemble.

Et ce d'autant plus que depuis les années quatre-vingt-dix⁸ en France, une nouvelle vulgate médiatico-administrative a vu le jour, donnant naissance au terme « S.D.F. ». Un acronyme accroissant encore davantage l'hétérogénéité de ceux qui composent cette catégorie, mêlant dans un fatras « travailleurs pauvres » sans toit, personnes sortants d'incarcération, personne expulsée de son logement, jeunes en errance, demandeurs d'asile, clandestins ou encore le « clochard » du quartier toléré depuis des années par son environnement.

Pourtant, pour tous ces individus privés de logement et souvent d'emploi, les distinctions existent bien, notamment en termes d'intégration dans les circuits de l'assistance ou de durée de vie dans la rue. Notre expérience professionnelle dans le secteur de la précarité nous ont permis de comprendre que la condition de « S.D.F. » n'est pas à associer à celle de « clochard ». Cet argument introduit un élément essentiel de distinction au-delà de la terminologie, ce temps passé dans la rue, sur lequel nous reviendrons par la suite, car il est au fondement de notre questionnement principal, et de la délimitation de l'« objet social étudié⁹ » que constituent les personnes que nous avons rencontrées. Cette différence en termes d'adhésion à l'aide sociale, celle qui conditionne en retour une période plus ou moins longue dans la rue, le sociologue Serge Paugam l'a très bien analysé dans son ouvrage « la disqualification sociale¹⁰ ».

⁷ Dont il est nécessaire de préciser que les personnes à la rue ne constituent qu'une partie de ce « sous-prolétariat » auquel il convient d'ajouter les toxicomanes, les jeunes de banlieue...Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris.

⁸ Julien Damon, *Les « S.D.F. », de qui parle-t-on ? Une étude à partir des dépêches AFP*, Population, Année 2002, Volume 57, Numéro 3.

⁹ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*

¹⁰ Serge Paugam, *la disqualification sociale*, Presses Universitaires de France, 1991, Paris.
Ibid.

Dans ses travaux, il élabore une typologie qui s'appuie sur la définition de la pauvreté telle que la concevait Georg Simmel. Selon ce dernier, en effet, les pauvres se définissent non pas de manière substantialiste mais « à partir du moment où ils sont assistés (...) qu'ils deviennent membres d'un groupe caractérisé par la pauvreté.¹¹ »

Ensuite la typologie de Paugam se construit sur trois grandes catégories¹² d'expériences vécues de la relation d'assistance qui en accompagnent les différentes phases. La plus intéressante pour nos travaux reste sans doute la phase se manifestant dans cette « disqualification sociale » ultime. Une étape que le sociologue définit comme : « la rupture du lien social, en particulier lorsque les aides cessent et que les personnes qui en font l'expérience sont confrontées à un cumul de handicaps. Elles peuvent sortir du filet ultime de la protection sociale et connaître ensuite des situations de plus en plus marginales où la misère est synonyme de désocialisation.¹³ » Cette rupture équivalente à la « désocialisation » correspond donc à cette sortie de tout dispositif d'assistance, celle qui constitue l'une des caractéristiques principales des hommes « sans domicile » que nous avons rencontrés dans le cadre de cette recherche. Sans logement et sans bénéficier des services de l'aide sociale, ces individus semblent ainsi coupés de notre monde. Ils vivent depuis des années dans la rue et pourraient, pour certains, justifier d'un mode de vie s'associant à cette « marginalité organisée¹⁴ ». Il s'agit ici d'une tentative de négociation d'une situation de « disqualification sociale » ultime passant par la recréation « d'un ensemble de normes dans un milieu défavorisé.¹⁵ » que représente la rue.

Par conséquent dans ce contexte, la durée de vie dans la rue de dix années ou plus s'analyserait donc comme la conséquence de la négociation de cette identité sociale « virtuelle » de « sans domicile ». Recréant leurs propres normes en marge de la société, les personnes « sans domicile » parviendraient ainsi à vivre tant bien que mal dans une grande précarité. Cet argument rejoint presque point pour point celui d'Alexandre Vexliard et son analyse sur cette phase de « résignation¹⁶ » typique du « clochard ».

Accoutumé à son environnement, celui-ci, en effet, n'exprimerait plus le désir de rejoindre la « normalité » pour survivre dans des conditions infrahumaines. « On retrouve là les mécanismes d'un rationalisation autistique, minimisant autrui et l'univers « normal », la négation des valeurs anciennes (...). Désormais le principal obstacle à son intégration sociale est en lui-même. Cette transformation intérieure qui touche les fondements même de la personnalité lui a permis de liquider ses

¹¹ Georg Simmel, *Les pauvres*, 1908, Quadrige/PUF, troisième édition, 1998, Paris, p.14.

¹² Les « fragilisés » qui « se caractérisent par une précarité économique liée à des statuts juridiques infériorisés et qui bénéficient d'une intervention sociale ponctuelle en raison de difficultés essentiellement financières ». Les « assistés » qui « bénéficient de revenus liés à la protection sociale en raison de leur handicap physique ou mental ou de leurs difficultés à pourvoir correctement à l'éducation de leurs enfants ». Enfin, les « marginaux » qui « ne disposent ni de revenus liés ou dérivés d'un emploi régulier, ni d'allocation d'assistance, ils vivent de ressources subsidiaires souvent des activités en marge du marché de l'emploi ».

¹³ Serge Paugam, *la disqualification sociale*, Presses Universitaires de France, 1991, Paris.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Etude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris, p. 245.

conflits, de trouver des voies nouvelles d'adaptation, d'harmonie relative et d'équilibre intérieur. L'auto-approbation devient une condition vitale de cet équilibre, gage de survie.¹⁷ »

Pour autant ces analyses portant sur une forme de précarité extrême ne sont pas uniquement à mettre à l'initiative de Serge Paugam ou d'Alexandre Vexliard. D'autres personnes ayant étudié les individus longtemps à la rue, comme Patrick Declerck dans son ouvrage « les naufragés¹⁸ », partagent cette vision en associant cette fois-ci, durée de vie dans la rue et pathologie psychique. Ici la « marginalité organisée » ou la « résignation », laisse place à une nosographie de l' « exclusion », voire de l' « auto-exclusion¹⁹ » où « pour survivre, c'est-à-dire pour tenir debout à sa manière, le sujet humain est capable d'abandonner une partie de sa liberté et de s'auto-aliéner.²⁰ »

Pour ces individus précaires la « marginalité organisée » et ses normes, explicative d'une vie dans la rue, serait une manière, non seulement, de répondre à leur situation de disqualification, mais également à l'absence d'une intervention sociale à leur endroit. Toutefois ces liens institutionnels constituent-ils les dernières mailles du filet évitant toute forme de délitement du lien social acculant ces hommes dans une « marginalité organisée » ?

1. Les premiers pas dans la recherche

La question de la tension entre liens institutionnels et vie à la rue a été au centre de l'« objet social étudié » lors de notre Master²¹, il y a plus de six ans maintenant. À l'époque, comme nous le répreciserons plus en détails dans la partie méthodologie de cette recherche, c'était en tant qu'éducateur spécialisé œuvrant dans un Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (C.H.R.S), que nos premières questions ont pris forme suite à certaines situations de terrain. Ces dernières concernaient un groupe d'individus « sans domicile » qui ne fréquentaient jamais ou que très rarement, généralement pour une nuit ou deux, le centre d'hébergement. Dans ce cas de figure aucun travail social²² n'était possible avec ces hommes, fuyant constamment les lieux dès que se profilait l'obligation d'adhésion à un projet de « réinsertion sociale ».

Pour avoir partagés avec certains des moments d'échange, nous n'avions guère le sentiment d'avoir eu affaire à des personnes souffrant d'une pathologie psychique, ou correspondant à cette « marginalité organisée », signe d'une « résignation ». Ils

¹⁷ Alexandre Vexliard, *Le clochard*. Etude de psychologie sociale, Desclée de Brouwer, 1957, Paris, p.245.

¹⁸ Patrick Declerck, *Les naufragés*, Editions PLON, 2001, Paris.

¹⁹ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions Rue Ulm/ Presses de l'Ecole normale supérieure, 2009, Paris.

²⁰ *Ibid*, p.25.

²¹ Lionel Saporiti, *Le « sans domicile fixe » : quel(s) rapport(s) à l'institution et au réel ?* Mémoire de Master 2 de sociologie CERIS, Université de Strasbourg, mai 2010.

²² Que nous pourrions nommer « classique » dans ce type de structures où l'adhésion de la personne à un projet de réinsertion sociale est une obligation afin d'obtenir un hébergement pérenne.

ne souhaitaient solliciter le centre d'hébergement, qu'en cas d'urgence, le plus souvent lorsque le climat ou leur état de santé entravait le bon déroulement de leur quotidien. Le projet de réinsertion sociale était, la plupart du temps, insignifiant à leurs yeux, les tactiques et stratégies de « débrouille » occupaient depuis bien longtemps leur quotidien de grande pauvreté. Autrement dit, ils n'exprimaient aucunement le besoin d'être assistés tout en parvenant à organiser leur survie.

Une distinction majeure pouvait ainsi s'opérer entre les « S.D.F. » pris en charge institutionnellement dans le cadre d'un accompagnement social, et ces personnes que nous nommons à l'époque²³ « sans domicile fixe », évoluant hors des services médico-sociaux de la ville, depuis des années dans la rue²⁴. Sans compter que d'un point de vue théorique, peu d'ouvrages sur la question ont vu le jour en France²⁵, si ce n'est celui d'Alexandre Vexliard, ayant étudié pendant des mois le quotidien de « clochards », ou encore l'ouvrage de Patrick Gaboriau²⁶ qui, dans une démarche ethnologique en immersion pendant des mois, a décrit de « l'intérieur » le mode de vie de ces individus.

Notre première approche allait ainsi nous conduire à étudier un premier pan de ces existences atypiques, celui en lien avec nos remarques de professionnel de l'action sociale. Plus précisément, nous souhaitons mieux comprendre les rapports développés par ces hommes envers les principaux organismes de l'Etat Providence que constituent les Centres d'Hébergement et de Réinsertion Sociale, les Centres Communaux d'Action Sociale (C.C.A.S.) mais aussi les centres hospitaliers, ainsi que les administrations publiques telles que Pôle Emploi ou la Caisse d'Allocation Familiale. Après plus d'une quinzaine d'entretiens semi-directifs et de nombreuses observations, nos conclusions nous ont permis de mieux comprendre la nature de ces rapports, pour les envisager comme des liens sociaux « neutres²⁷ ». Il s'agissait de liens qui se présenteraient comme « vecteurs et pratiques permettant aux individus de s'exprimer et d'atteindre les buts qu'ils se sont fixés, liens instrumentalisés par la finalité que poursuit l'individu stratège (...)»²⁸. Des rapports sociaux qui se révélaient être le résultat d'expériences subjectives douloureuses avec les institutions, donnant naissance à une forme de défiance permettant de typifier le comportement de ces individus.

Les assertions rattachées à ces hommes telles que la « désocialisation » ou encore la manifestation d'une pathologie psychique posées comme allant de soi, trouvaient ainsi, et par le biais de nos travaux, une toute autre dimension. Des liens existaient toujours entre eux et « nous », entre leur monde social que constituait la rue, et notre

²³ Nous disons bien à l'époque puisque depuis, notre thèse nous a permis de découvrir la présence, pour ces personnes, d'un lieu à soi où se sédentariser, se « fixer » faisant qu'ils n'étaient plus considérés comme « sans domicile fixe », expression purement juridico administrative mais plutôt comme « sans domicile ».

²⁴ Entre les deux, il y a les adhésions à éclipses, les personnes alternant les phases ponctuelles d'assistantat avec les phases de vie dans la rue. Corinne Lanzarini, *Survivre dans le monde sous prolétaire*, Paris PUF, 2000.

²⁵ Car les travaux américains sont très nombreux. Depuis la création même des USA, la question des homeless people est indissociable de celle des hobos ou des tramps, ces travailleurs itinérants qui alternaient les phases de travail et de chômage dans hoboemia. Sur cette question : Nels Anderson, *The Hobo*.

²⁶ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris.

²⁷ Pierre Bouvier, *Le lien social*, Editions Gallimard, 2005, Paris.

²⁸ *Ibid*, p.35.

société. Il n'y avait donc pas pour ces personnes « sans domicile », de rupture totale et irréversible avec le monde des « normaux » ; mais plutôt une façon singulière d'instrumentaliser les liens avec les institutions, révélant en filigrane une posture de résistance aux interstices de l'espace social.

2. Vers la thèse

Toutefois ces premiers travaux ne nous laissent entrevoir que la partie la plus visible de ces existences, celle en lien avec les institutions. En aucun cas ils ne nous permettaient de mieux comprendre une durée de vie dans la rue de plus de dix années pour ces hommes. En effet, comme nous venons de le préciser au début de cette introduction, ce travail de recherche propose d'analyser en détail les tenants et aboutissants d'une vie de dix ans ou plus dans la rue. Un temps qui, au regard de nos précédents travaux, ne peut s'analyser en termes de rupture avec la société et ses institutions d'aides.

De ce fait, même si la négociation d'une situation de disqualification peut se justifier en partie par la pratique de liens sociaux « neutre » pour contourner, entre autres, cet effet de catégorisation²⁹ propre aux institutions, cette pratique ne parvenait pas à expliquer en retour, dix années ou plus dans la rue. Le quotidien de ces hommes, ainsi que leur réflexivité face à leur condition d'existence ne pouvaient se cristalliser, voire se totaliser dans cette façon d'être vis-à-vis de l'aide sociale. Ensuite cette négociation d'une situation de discrédit devait-elle essentiellement passer par un quotidien dominé par cette « marginalité organisée » et ses normes ? N'existaient-ils pas pour ces hommes, des façons « d'agir en situation de discrédit³⁰ » dont les points d'ancrage correspondaient toujours « aux modèles sociaux et aux valeurs similaires à d'autres groupes sociaux³¹ » ?

Ces premières questions étaient ainsi de nature empirique. En effet, pour y répondre, il faut, comme le souligne la sociologue Catherine Delcroix, « disposer d'une méthode permettant d'observer le plus directement possible ce que les personnes font (...)»³² pour « combiner l'observation directe, les entretiens narratifs «

²⁹ Effet de catégorisation auquel il convient également d'ajouter ce « processus de mortification » dont parle le sociologue Erving Goffman, processus ôtant toute identité subjective à l'individu qui franchit les portes d'une institution.

³⁰ Catherine Delcroix, *Agir en situation de discrédit, Postface, Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Editions Payot & Rivages, 2005, Paris, p.219.

³¹ Nous reprenons ici une partie de la définition de Patrick Gaboriau sur ce qu'il nomme la « culture de la place publique » qui, comme nous pourrions le croire, ne s'apparente pas à cette « marginalité organisée » et ses normes, mais à cette façon de « contextualiser dans un espace synchronique et diachronique », le clochard. « Plutôt que de l'appréhender en rupture avec les modèles sociaux, tel un excentrique ou un marginal sans assise culturelle (...) ». Cette culture « accorde une place fonctionnelle dans la société d'aujourd'hui, vivant des valeurs similaires à celles d'autres groupes sociaux. ». Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.102.

³² Catherine Delcroix, *Agir en situation de discrédit, Postface, Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Editions Payot & Rivages, 2005, Paris, p.225.

croisés », l'étude des contextes (locaux et nationaux) et des situations au sein desquels s'inscrit et se développe l'action autonome.³³ »

Il s'agissait ainsi, dans des contextes ou des configurations bien particuliers, de rendre visibles des pratiques invisibles qui nourrissent ces existences de grande précarité, en suivant ces hommes au quotidien dans leur cadre de vie que représente la rue.

Nous projetions ainsi d'analyser plus en détails par le biais de l'approche biographique dans la durée et de nombreuses observations *in situ*, les conditions d'existence de dix hommes « sans domicile », et ce, dans quatre grandes villes de l'Est de la France (Colmar, Mulhouse, Strasbourg, Belfort). Nous justifierons dans le chapitre deux de cette recherche consacrée à la méthodologie d'enquête, du nombre de personnes choisies pour constituer notre échantillon de recherche ainsi que les raisons qui nous ont conduits à prospecter dans les quatre villes précédemment nommées.

Cependant il nous restait aussi à bien préciser la nature de nos enquêtes sur le terrain pour éviter les confusions. En effet, pour cette recherche dans la durée menée auprès de dix hommes « sans domicile », nous voulions adopter une empiricité à caractère ethnologique dont la finalité était de partager des moments du quotidien de ces personnes. Néanmoins, nos futures enquêtes sur le terrain ne pouvaient prendre la tournure d'investigations journalistiques comme certains l'ont fait. Cet aspect fera l'objet d'un développement dans le chapitre premier au moment de présenter les divers ouvrages, et les documentaires de journalistes s'étant le plus souvent mis « dans la peau d'un .S.D.F. ³⁴». Cette approche du terrain est expliquée par la plupart de ces enquêteurs par le souhait de recueillir une part de vérité sur ces existences et la nécessité, pour ce faire, d'occulter leur réelle profession et motivations. Sans vouloir discuter de cette posture, il est tout de même intéressant d'un point de vue méthodologique, de relever cette façon de procéder sur le terrain. Nos expériences empiriques antérieures, qu'elles aient été dans le cadre de notre profession ou de notre Master nous ont effectivement fait découvrir la méfiance vis-à-vis des « inclus » que cultivaient ces personnes. Cette méfiance est fondée sur leur volonté de préserver leur intimité en situation de discrédit profond et de visibilité totale.

Ainsi paradoxalement, même si les travailleurs sociaux et les journalistes étaient souvent les derniers « inclus » à vouloir encore partager des moments avec les personnes « sans domicile », ces « inclus » souvent, ne parvenaient guère à obtenir des informations pour le moins crédible sur les trajectoires biographies de ces hommes de la rue. Fréquemment le discours se transformait, se modifiait en fonction des circonstances, des lieux, des interlocuteurs, pour laisser transparaître en surface ces « histoires de la perte » comme le souligne la sociologue Claudia Girola dans ses travaux³⁵ auprès de « sans-abri ». Ces récits de la catastrophe, « récits du

³³ *Ibid.*

³⁴ Titre d'un documentaire diffusé sur la chaîne CANAL PLUS mettant en scène un journaliste se faisant passer pour un « S.D.F. » avec une caméra dissimulée afin de montrer au grand public les réactions des citoyens et le quotidien de ces hommes et femmes de la rue.

³⁵ Claudia Girola, Rencontrer des personnes « sans-abri ». Une anthropologie réflexive Politix_ Année 1996 Volume 9 Numéro 34

malheur³⁶» n'étaient bien souvent que l'expression stéréotypée de causalités récurrentes et somme toute « logiques » ; celles nourrissant les représentations de la chute dans la rue et de la régression sociale.

Le licenciement, le divorce, ou encore la séparation, ainsi que la perte du logement étaient constamment « affichés » par ces hommes à la manière d'un paravent chargé d'expliquer l'inexplicable. Une stratégie discursive « soupçonnée de n'être qu'une justification pour conforter l'autre (passant ordinaire, donateur éventuel, travailleur social, journaliste, etc.) ; un signe traumatique, effet d'une violence irréparable ; une tactique adaptative pour supporter la dureté de la vie ou la preuve de l'absence d'une conscience historique. Elle n'aurait ainsi qu'un sens utilitaire, parfois pathologique. Elle finit par être interprétée tant comme le signe de l'incapacité de la personne à pouvoir investir sa propre histoire de vie que comme un obstacle épistémologique pour l'observateur extérieur, à dépasser sans s'y attarder.³⁷»

Dans ce cadre discursif particulier, les sociologues Patrick Bruneteaux et Corinne Lanzarini parlent, à propos de leurs expériences empiriques faites auprès des « sous-prolétaires », « d'onirisme social ». Ce processus qui « correspond davantage à une histoire pour soi. La personne elle-même affabule en se présentant sous divers personnages de premier plan ou en imaginant avoir vécu ou vivre encore auprès d'une célébrité.³⁸ » Mais bien plus que la manifestation d'une pathologie, ce concept tente davantage de montrer cette forme de protection contre la dureté d'une vie dans la rue, un principe de survie psychique et morale présenté comme « une valorisation statutaire qui révèle des capacités, un bouillonnement rassurant sans doute la personne sur son énergie de mobilisation, sur ses ressources et ses facultés de rattrapage.³⁹ »

Eviter cet obstacle épistémologique dont parlait Claudia Girola nécessiterait ainsi du temps, celui d'une enquête se déroulant dans la durée engageant les deux protagonistes de l'enquête dans une relation sociologique, comme le stipule la sociologue Catherine Delcroix⁴⁰, c'est-à-dire basée sur la confiance.

3. Comprendre la durée de vie dans la rue par le biais de l'approche biographique

Si certains journalistes, voire scientifiques se sont mis dans la peau d'une personne « sans domicile » afin d'en éprouver les conditions d'existence, ou plus simplement en pratiquant la technique de l'interview dissimulée, il n'en reste pas moins que ce sont les rencontres répétées avec ces personnes qui donnent la possibilité d'installer un climat de confiance propice à la construction d'un récit de vie. Vouloir mieux

³⁶ Jean François Laé, Numa Murard, *les récits du malheur*, Descartes& Cie, 1995, Paris.

³⁷ Claudia Girola, *De la vie au présent. Les logiques d'affirmation de soi des personnes sans abri*, in Daniel Bertaux, Catherine Delcroix et Roland Pfefferkorn, *Précarités : contraintes et résistances*, Éditions L'Harmattan, Collection « Logiques sociales », 2014, Paris.

³⁸ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p.19.

³⁹ *Ibid*, p.101.

⁴⁰ Catherine Delcroix, *S'engager dans la durée. De la relation d'enquête aux effets de la publication*, in Jean-Paul Payet, Corinne Rostaing et Frédérique Giuliani, *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*, Presse Universitaires de Rennes, 2010, p.134.

comprendre ce qui donne la faculté à ces personnes de tenir, dans des conditions de vie infrahumaines, plus de dix années dans la rue, c'était adopter la méthode biographique non pas, comme le rappelle Daniel Bertaux, pour étudier le fonctionnement interne d'un individu, et comme le ferait l'autobiographie, mais davantage pour comprendre ce « segment de réalité sociale-historique⁴¹ ».

Le tout dans une posture ethnosociologique inspirée des travaux de Catherine Delcroix, la première à joindre dans sa pratique les entretiens sur la durée avec les personnes et les observations. La finalité de nos travaux était ainsi, encore une fois, de mieux comprendre ce que font les personnes « sans domicile » que nous avons côtoyées pour résister dans la rue depuis plus de dix années. Quelles sont les logiques à court ou plus long terme qui sous-tendent l'action de ces personnes ?

Ce que Catherine Delcroix nomme les « cours d'action situés » où « l'activité est racontable et commentable (à travers) le discours privé qui accompagne l'action, les interprétations qui dans la réalisation même de l'action, sont significatives pour l'acteur.⁴² » A ceci, il importe également de mentionner dans les informations récoltées sur le terrain, les « jugements perceptifs, proprioceptifs, mnémoniques, ses sentiments (émotions significatives), ses appels à son expérience passée et même son engagement actif global dans la situation.⁴³ »

Nous reviendrons tout au long de l'analyse et dans le corps de cette thèse sur ces derniers éléments puisqu'ils sont au fondement d'une partie de notre réflexion et de l'interprétation, pour ces hommes, de l' « agir en situation de discrédit ».

Enfin, il convient encore de mentionner clairement l'adoption, dans notre démarche, d'une coproduction⁴⁴ associant l'interviewé dans la construction de savoirs. Nous aborderons plus en détails dans le chapitre deux de cette recherche, les divers points qui nous ont permis de construire ces récits de vie sur la durée avec les personnes.

4. Les études de cas comme analyse préliminaire

Avant d'aborder de manière synthétique notre approche du terrain, il convient encore de préciser la méthode utilisée pour l'analyse des résultats émanant de ces biographies. Car l'objectif de cette recherche n'était pas de présenter au niveau de chaque chapitre des portraits singuliers d'homme de la rue. Comme il n'était guère question non plus de traiter en profondeur de l'étiologie des pertes amenant à une vie dans la rue. Une approche sociologique de ces parcours biographiques impliquait d'emblée dans le travail d'analyse des récits, la recherche de récurrences dans les façons de faire et de dire de ces individus. Cette approche donne l'occasion de construire une « représentation sociologique⁴⁵ », fondée sur la rencontre dans la durée avec ces dix personnes « sans domicile ».

⁴¹ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Editions Armand Colin, 2010 pour la présente édition, Paris, p.47.

⁴² Catherine Delcroix, *Agir en situation de discrédit, Postface, Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Editions Payot & Rivages, 2005, Paris, p.231.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ A mettre également à l'initiative de Catherine Delcroix et de ses nombreux travaux.

⁴⁵ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Editions Armand Colin, 2010 pour la présente édition, Paris.

Auparavant nous citons la définition du concept de la « culture de la place publique » de Patrick Gaboriau. L'un des éléments essentiels de cette définition se trouve dans la dernière phrase de sa déclaration. Selon l'ethnologue, la « culture de la place publique » situe le « clochard » « dans une continuité historique et une dynamique dont il serait l'expression ; elle ouvre sur les dimensions historiques du temps, de la mémoire et de l'avenir.⁴⁶ » Ce point de vue, nous l'avons mis en parallèle avec le concept de « cours d'action situé » pour bien montrer la prise en compte dans notre analyse de cette dimension historique révélée dans chaque récit de vie. Cette dimension historique s'inscrit dans le présent, celui de la rue, et s'exprime dans ces récits « d'après malheurs », comme nous avons choisis de les nommer.

Il était ainsi davantage question dans ce travail de construction d'études de cas, de privilégier les éléments synchroniques issus des biographies, plutôt que de se focaliser *stricto sensu* sur les éléments diachroniques. Et même si ces derniers étaient grandement utiles afin de décrypter plus en profondeur ces « cours d'action situés » dans le présent. Mais utiliser ces éléments d'informations comme matériau central d'analyse nous aurait amené à n'envisager que les raisons de la chute dans la rue, pour nous écarter de la finalité de cette recherche.

5. La rue, terrain de toutes les découvertes

Notre méthodologie d'enquête choisie, il convenait ensuite de définir la manière dont nous allions entrer sur le terrain, dans la rue. Car à cette période nous étions encore éducateur spécialisé dans la ville de Mulhouse, élément biographique que nous ne souhaitions pas dévoiler lors de nos rencontres. Une crainte, peut-être non justifiée, de ne récolter que des « histoires de la perte » eu égard à la méfiance que ces individus entretiennent avec les travailleurs sociaux. Cet aspect de l'enquête explicatif de notre posture sur le terrain sera également présenté en détails dans le chapitre deux. Quoiqu'il en soit, le terrain mené sur près de trois années a été l'élément essentiel pour la construction de nos hypothèses. D'un point de vue méthodologique en effet, nous souhaitions aborder notre lieu d'enquête que constitue la rue dans cette forme d'ignorance dont parlait Daniel Bertaux, celle permettant de construire nos questions de départ selon les découvertes faites sur le lieu et dans une démarche abductive⁴⁷.

Dans une perspective compréhensive, il nous était ainsi plus évident de *comprendre* à leur côté la teneur des existences des personnes rencontrées, plutôt que de vérifier des présupposés comme étant ou non tangibles pour décrire une réalité qui, somme toute, allait se dérouler sous nos yeux. Notre objectif au moment d'effectuer nos premiers pas dans cette enquête était de parvenir à démystifier, par le biais d'une approche scientifique, ce temps passé dans la rue.

Cette démystification se base sur une intuition: l'existence de ressources pour lutter au quotidien qu'il s'agissait, pour ces individus, de dévoiler et pour nous de découvrir au fil du temps et des rencontres. Plus précisément, nos hypothèses se sont formées suite à nos nombreuses rencontres avec Monsieur Joe, première

⁴⁶ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.102.

⁴⁷ Michael Burawoy, *L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain*, 2003, in *L'enquête de terrain*, La Découverte/M.A.U.S.S. coll. Recherches.

personne⁴⁸ « sans domicile » inaugurant cette recherche. Les informations sur sa biographie, ainsi que nos nombreuses observations sur le terrain, en sa compagnie pendant sept ans, ont été telles, que tout naturellement nous lui avons consacré un des chapitres de cette recherche. Le chapitre trois montre en effet tous ces apports heuristiques, y compris pour notre positionnement de terrain, tirés de l'étude de cas de Monsieur Joe.

Au départ de notre recherche, en pénétrant sur ce parking, lieu public dans lequel Monsieur Joe faisait la manche, nous n'avions guère d'idées sur ce que nous voulions découvrir, encore moins sur ce que nous allions y voir. Nous avons juste l'intention de mieux comprendre comment cet homme faisait pour résister dans la rue depuis si longtemps.

La manche était ainsi le premier grand contexte que nous allions observer auprès de Monsieur Joe jour après jour, pour mieux saisir ce qui se dissimulait derrière cette activité de rue au combien présente chez la plupart de ceux qui s'y sont installés, et avec qui nous avons partagé ces moments de rencontre.

En tant que réalité objective revêtant un caractère de survie économique participant grandement au stigmatisme du « clochard », la manche, grâce aux observations répétées et au discours récolté auprès de Monsieur Joe, prenait les tournures d'une réalité plus subjective, teintée de particularismes affirmés dégageant toute une symbolique, non sans lien avec le lieu de la pratique.

Auprès de lui, en effet, cet expédient de survie se transformait en « travail » dont la temporalité se calquait, point pour point, sur celle d'un travail ordinaire. Ce « travail » et son amplitude horaire allait nous donner la possibilité d'envisager, pour Monsieur Joe, un quotidien organisé selon un cadre temporel maintenu et respecté.

Dès lors le temps de la rue, sans borne souvent dominé par l'ennui, laissait place pour cet homme, à ce temps « social », « divisé de la même manière pour tous les membres de la société⁴⁹ », et s'exprimant à travers ce temps « du travail⁵⁰ ».

Mais ce « travail » n'était pas uniquement évoqué dans le discours ou simplement rendu possible par le biais du temps qu'il nécessitait pour sa réalisation. Il prenait aussi forme dans ce « récit des pratiques⁵¹ » observé au quotidien auprès de cet individu pour mieux saisir la réactivation d'anciennes compétences acquises tout au long de ces diverses socialisations professionnelles « stockées⁵² » au plus profond de soi.

Il s'agit là de « ressources subjectives » définies comme « les énergies physiques, mentales et morales qu'un individu développe à un moment donné de son existence, ainsi que ses savoirs et savoir-faire qui lui permettent de mobiliser à bon escient ses énergies, voire celles des proches, pour répondre à des besoins et réaliser des projets. ⁵³ » Dans ce contexte bien particulier de survie, l'énergie mobilisée par Monsieur Joe était orientée vers une logique bien définie, au fondement d'un « cours

⁴⁸ Personne qui, au moment de notre Master, nous avait laissé entrevoir après notre entretien une possibilité de continuer notre enquête dans un autre cadre, celui, pour nous, de la thèse. Nous le rencontrons et suivons toujours son parcours depuis 2008.

⁴⁹ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, (1950), édition Albin Michel, 1997, Paris.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Editions Armand Colin, 2010 pour la présente édition, Paris.

⁵² Bernard Lahire, *L'homme Pluriel. Les ressorts de l'action*, Armand Colin/Nathan, Paris, 2001, p.61.

⁵³ Catherine Delcroix, *Agir en situation de discrédit, Postface, Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Editions Payot & Rivages, 2005, Paris, p.227.

d'action situé » dans le présent, et sur ce parking. Pourtant cette logique n'était pas visible de prime abord. Elle ne se dirigeait pas, comme nous pouvions le croire, vers le maintien de ses bases anthropologiques obtenu grâce à quelques sous gagnés durement.

Plus subtile était la tactique de redéfinition de soi appliquée par Monsieur Joe et étayée par un « rôle » au service d'une rationalisation de l'aumône, celui de gardien du parking. Un parking qui, pour le coup, se transformait, selon l'imagination de Monsieur Joe, en « propre », ce « lieu du pouvoir et du vouloir propres.⁵⁴ » en adéquation avec son « travail ».

Le dévoilement puis la compréhension de cette pratique de l'espace public devenaient donc effectifs grâce au « rôle » qui, selon le sociologue David Le Breton, « n'est qu'une suggestion à la disposition d'un acteur qui en fait son affaire. L'interprétation lui donne sa consistance dans les relations sociales. Elle autorise l'acteur à un contrôle réflexif de l'image qu'il entend donner sur la scène sociale.⁵⁵ » Ce contrôle réflexif de l'image de soi qu'entendait donner Monsieur Joe sur ce parking, dans une posture de mendiant, traduisait bien à nos yeux cet « agir en situation de discrédit ».

Au principe d'un « cours d'action situé », cet agir dévoilé par l'exercice quotidien du « rôle » de gardien représentait cette manière bien singulière de contourner l'« identité acquise⁵⁶ » de « clochard » et les effets sur le psychisme de la régression sociale.

En proximité avec soi et son passé, l'identité pour « soi », cette « réalité subjective, réflexive, nécessairement ressentie par l'individu en cause.⁵⁷ » exprimée à travers ce « rôle » de travailleur rendait également possible la conversion du don du passant en rétribution contre un service rendu. Le sentiment de dette et de dépendance vis-à-vis de la collectivité était ainsi annihilé par ce « travail », pour une dignité toujours préservée malgré les apparences.

Toutefois la rationalisation de l'aumône n'était pas l'unique élément heuristique fécond découvert lors de notre analyse. D'autres éléments allaient se faire jour dans le récit au fur et à mesure du temps. Le premier concernait ces liens familiaux qui, chose assez exceptionnelle, ne s'étaient pas rompus brutalement lors de l'arrivée dans la rue.

Se dessinait alors dans l'analyse une nouvelle logique d'action de survie morale et psychique, celle où Monsieur Joe parvenait coûte que coûte, malgré l'adversité, à pérenniser ses « rôles » de père et de chef de familles. Dans ce contexte également l'identité pour « soi » parvenait à s'exprimer à travers ce sentiment de toujours être présent auprès des siens afin de pourvoir *a minima* à leurs besoins matériels, ou pour remplir cette fonction éducative.

Enfin le dernier point qu'il s'agissait de mettre en perspective dans ce travail fut sans doute celui qui, au demeurant, aurait pu stopper ce dernier de manière radicale. En effet, dès le début de nos entretiens, nous avons eu connaissance de la possession par Monsieur Joe d'un logement, après plus de dix ans dans la rue.

⁵⁴ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris, p.59.

⁵⁵ David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Quadrige/PUF, deuxième édition, 2008, Paris, p.110.

⁵⁶ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Editions Hommes& Groupes Editeurs, 1987, Paris

⁵⁷ Erving Goffman, *Stigmate les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris.

Cependant, et comme nous le développerons plus longuement dans le chapitre trois, ce fait ne représentait pas pour nous un obstacle majeur d'un point de vue épistémologique induisant le fait que Monsieur Joe ne soit plus considéré comme « sans domicile ».

Il est en effet important de préciser que ce logement de type associatif⁵⁸ constituait davantage à ses yeux cette niche de survie, cet espace de repli occasionnel, a *contrario* d'une opportunité pour sortir définitivement de ses conditions d'existence.

La subtilité de cet usage se comprenait par le maintien de l'« existant⁵⁹ », ce quotidien de survie qui lui permettait de tenir depuis tout ce temps dans la rue, et qu'il ne fallait surtout pas perdre au risque de chuter encore davantage.

Ainsi, la nécessité pour Monsieur Joe de se rendre quotidiennement sur ce parking, allait expliquer sa façon bien singulière d'investir son logement. La rudesse du climat ou le besoin de cultiver son identité pour « soi » en solitaire, loin de la cohue urbaine étaient les seuls éléments mis en avant dans son discours afin d'expliquer l'usage épisodique et irrégulier de ce domicile.

Mais là encore la logique d'action de Monsieur Joe en lien avec cet habitat ne trouvait pas toutes ses explications dans sa façon de concevoir ce lieu comme un squat. La pratique de ce lieu associé au maintien de l'« existant » se comprenait aussi en lien très étroit avec son projet futur clairement énoncé dans le récit.

A travers ce toit, Il s'agissait également pour Monsieur Joe de prouver, aux travailleurs sociaux l'accompagnant dans ce logement, sa capacité à tenir dans celui-ci, pour pouvoir espérer un appui de leur part afin d'obtenir le regroupement familial tant souhaité. Ce logement représentait ainsi aux yeux de cette personne « sans domicile », à la fois ce lieu de répit et de repli occasionnels sans que pour autant il constitue un lieu fixe et assignable. Toutefois le préserver permettait également de jouer le jeu du projet de réinsertion pour pouvoir réaliser, à terme, la possibilité de recréer sa sphère familiale grâce au retour de ses proches.

De tous ces éléments biographiques forts émanant du récit de cette personne « sans domicile », un point central du point de vue analytique émergeait, l'idée d'une renégociation identitaire de survie psychique et morale obtenue grâce à l'adoption de « rôles ». Des « rôles » dont nous découvrons toute la cohérence avec des traits du passé et les contextes sociaux abordés par cette personne. Le sentiment de régression sociale, conséquence de sa situation de pauvreté touchant de près à la subjectivité de cet individu, parvenait selon les configurations sociales et l'imagination de Monsieur Joe à faire oublier pendant un temps, la prégnance de cette identité sociale « virtuelle » de « clochard ».

La condition sociale de cet homme pouvait ainsi se lire d'une autre façon pour mieux comprendre plus de dix années passées dans la rue, hors des circuits de l'assistance. L'expression toujours renouvelée de l'identité pour « soi », selon les situations et configurations relationnelles proposées, était, pour Monsieur Joe, au fondement de cette renégociation identitaire de survie. Un processus où la

⁵⁸ Logement obtenu par le biais de l'intermédiation locative, « procédé où le tiers social (l'association) est le locataire en titre gérant les risques locatifs. L'occupant est ainsi et en quelque sorte sous tutelle de l'association dans ce type de logement et de dispositif. » www.adil13.org/partenaires/pdf/avi/avi2013-11.

⁵⁹ Vivianne Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.20.

subjectivité parvenait à se préserver malgré les circonstances, depuis des années. Suite à ces premières constatations et observations faites, nous souhaitons savoir si certains aspects de cette existence allaient se retrouver chez les neuf autres personnes « sans domicile » abordées dans le cadre de cette recherche.

De fait, après les trois premiers chapitres consacrés respectivement à la contextualisation de l' « objet social étudié », à la méthodologie de cette recherche puis à la présentation détaillée du « cas » de Monsieur Joe, nous formulons ici les questions structurant la suite de ce travail de recherche.

Le chapitre quatre aura pour objectif de répondre à cette première question: *Existe-t-il d'autres personnes « sans domicile » qui, comme Monsieur Joe, rationalise l'aumône en s'appuyant sur des repères spatio-temporels au service d'un « rôle » ?*

Le chapitre cinq répondra, quant à lui, à cette deuxième question: *Retrouverions-nous auprès d'autres personnes « sans domicile », le maintien de liens forts avec des membres de leurs familles ou des proches ?*

Le chapitre six sera consacré à vérifier la troisième question: *être « sans domicile » signifie-t-il vivre constamment dans la rue, ou y-at-il également nécessité, pour ces hommes, de l'existence d'une niche de survie où cultiver son identité pour « soi » ?*

Le chapitre suivant, le sept, permettra d'envisager une autre question qui n'a pas été directement abordée lors de la partie consacrée à Monsieur Joe. Il s'agit de l'alcool et de sa consommation faisant néanmoins partie de l'existence de cet individu. Toutefois ils étaient énoncés de manière discrète dans le récit, toujours sur le registre de la rationalisation pour une consommation jugée comme maîtrisée, et comme un moyen de combattre pour un temps sa solitude. Face à ce fait, notre question est donc la suivante : *Si l'alcool était aussi présent dans les autres récits, qu'en était-il de sa consommation, variait-elle en fonction des contextes, des configurations relationnelles ?*

Enfin pour clore l'ensemble de ces hypothèses, et avant de présenter celle plus centrale chargée de conceptualiser ce travail de thèse, un ultime élément de questionnement au fondement du chapitre huit nous apparaissait essentiel. Il concerne, comme nous l'avons dit précédemment, de l'énonciation du projet futur de regroupement familial de Monsieur Joe. De fait : *Les nouvelles biographies allaient-elles aussi nous donner l'occasion de déceler l'énonciation d'un projet, signe d'une volonté pour la personne de sortir de sa condition d'existence ?*

Tout cet ensemble de questions seront chargées d'étayer celle, principale, permettant la conceptualisation de cette recherche et s'énonçant ainsi : *Dans quelle(s) mesure(s), la capacité d'agir de personnes « sans domicile » peut-elle s'observer et se comprendre comme des « cours d'action située » dans le présent venant nourrir une renégociation identitaire de survie ?*

Toutefois avant d'entrer de façon plus détaillée dans l'analyse de cette thèse, il convient au préalable de contextualiser les personnes ayant construit notre « objet social étudié », au regard de la littérature traitant de leur existence, mais également des œuvres cinématographiques et documentaires portant sur cette question sociale séculaire.

Chapitre 1

La figure du « clochard » pour une pluralité de points de vue

1. La contextualisation du point de vue de la terminologie de l'« objet social étudié », un « rite » épistémologique pour passer du commun au scientifique

1.1. Problème de sémantique, tout est question de langage

1.1.1 Le visage des « gens » de la rue modifié depuis quelques années

1.1.2 La terminologie de « sans domicile » plutôt que celle de « clochard »

2. Le « clochard » : l'état des savoirs. Tentative de rassemblement des œuvres pluridisciplinaires sur ce « grand exclu »

2.1 Le point de vue de la sociologie sur le « clochard »

2.1.1 Nels Anderson, pionnier de l'enquête ethnographique parmi les « sans domicile fixe » américains

2.1.2 La première étude française sur la question du « clochard »

2.1.3 « Clochards à Strasbourg. Eléments pour un dossier » : Un ouvrage méconnu mais non moins instructif

2.1.4 Plus de trente années après, les travaux de sociologues français sur la question

2.1.5 Les récits du malheur, où quand les « pauvres » se racontent

2.1.6 L'approche interactionniste et qualitative pour changer de point de vue sur ce personnage mythique

2.1.7 La survie entre deux mondes : l'institution et la rue

2.2 Le regard porté par la psychologie clinique

2.2.1 Une nosographie explicative de la « clochardisation »

2.2.2 Une perception plus humaine de la grande précarité

2.2.3 Une clinique qui, toutefois, sort du champ scientifique, strictement circonscrit autour du « sujet »

2.3 Une littérature journalistique sur le « clochard » opposée dans ses points de vue

2.3.1 Les conditions d'existence décrites de manières prosaïques

2.3.2 Comment devient-on « S.D.F. » ? Une réponse trouvée par le biais d'une imposture (épistémologique) ?

2.4 La présence de ce personnage, sur le petit comme le grand écran

2.4.1 Avant de parler sur, il faut d'abord se mettre à la place de...

2.4.2 Des documentaires tournés vers le récit pour changer de regard

2.5 Le « clochard » dans le cinéma français

2.6 Le « clochard » : entre une « histoire des limites » et une histoire personnelle

« Le langage fait partie de la grande distribution des similitudes et des signatures. Par conséquent il doit être étudié lui-même comme une chose de nature. »

Michel Foucault, Les mots et les choses, 1966.

1. La contextualisation du point de vue de la terminologie de l'« objet social étudié », un « rite » épistémologique pour passer du commun au scientifique

Le langage dit « commun » ou « ordinaire » peut induire en erreur le sociologue dans sa tentative de définition et de représentation de son « objet social étudié ». Ou plus exactement, il peut engendrer une incompréhension de son travail portée par des malentendus épistémologiques, liés à une insuffisante explicitation de l'emploi de ses termes censés, à la fois, circonscrire et définir une population d'individus qu'il se charge d'étudier.

La précaution est ainsi d'usage dans la définition de son objet de recherche, davantage lorsque celui-ci a trait à un foisonnement de mots, d'expressions séculaires, de catégories socio-administratives, destinés à mieux le définir, dans une forme de joute verbale où ce sera à qui trouvera le meilleur langage permettant de décrire au plus près une réalité objective. La définition de l'objet est ainsi perçue, déjà à ce stade de la recherche, comme un enjeu de luttes scientifiques par l'aspect performatif qu'il engendre.

Surtout que dès les prémices de son investissement intellectuel, le sociologue est pris dans un paradoxe lié à sa fonction : par souci de clarté, il est dans l'obligation d'aller à l'encontre de ses préceptes qui sont de déconstruire les catégories existantes pour combattre le sens commun associé à une situation sociale. Pour être compréhensible, il est contraint d'utiliser une catégorie afin de parer au phénomène de catégorisation.

1.1 Problème de sémantique, tout est question de langage

Ce problème de catégorisation est peut-être encore plus coriace lorsque le chercheur décide de se spécialiser dans l'analyse de cette « pauvreté de rue », celle englobant depuis plus d'une vingtaine d'années en France, les individus privés de toit, souvent⁶⁰ d'emploi, esseulés dans leur malheur par une solidarité familiale qui,

⁶⁰ Surtout depuis moins d'une dizaine d'années où nous constatons la recrudescence de personnes ayant un emploi et passant la nuit fréquemment dans leur véhicule, ou dans un centre d'hébergement, ceux désignés « travailleurs pauvres ».

quand elle s'actionne encore, ne se résume plus qu'à travers l'intermittence de ses actes. La dégradation du statut fortement ressentie en soi s'accompagne ainsi de cette « disqualification sociale », épreuve fatidique où le *moi* se modifie au moment de franchir, pour la première fois, les portes des réseaux d'assistance pour se voir assigner un nouveau statut, celui de pauvre.

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction générale de cette recherche, la typologie employée par le sociologue Serge Paugam dans ses travaux est ainsi, de ce point de vue, essentielle. Elle donne à voir cette pluralité de situations de pauvreté à laquelle s'ajoute une polysémie de sens. Si l'auteur distingue trois types de pauvreté majeure en France, son analyse ne résout guère l'emploi dans le discours social, politico-médiatique mais également celui opérant chez les professionnels de l'action sociale, du terme générique et restrictif de « S.D.F. ».

Cet acronyme socialement partagé à la manière d'un consensus, fait office de catégorisation juridico-administrative pour décrire et désigner la cohorte de ces nouveaux précaires, victimes des aléas et de la férocité d'un système économique néolibéral, qui se retrouvent souvent de manière subite et brutale dans la rue.

Il va sans dire que de ce point de vue, le catégorème « S.D.F. » n'éclaircit guère les situations auxquelles il prétend apporter la lumière. Il ne fait qu'accroître l'épais brouillard pesant sur une population unifiée autour d'une notion : l'absence de domicile.

1.1.1 Le visage des « gens » de la rue modifié depuis quelques années

Sans compter que depuis la parution de l'ouvrage de Serge Paugam, au début des années 90, la population de précaires s'est considérablement modifiée. L'augmentation croissante du public des 18- 25 ans constitue un nouveau visage des individus sans domicile. Souffrants d'une rupture familiale, décrochés du système scolaire, sans emploi, ils déambulent le plus souvent, entre les structures d'hébergement et quelques nuits passées chez des tiers, lorsque ce n'est pas un séjour en détention, où le sursis obtenu pour des petits délits se voit transformé, suite à une nouvelle exaction, en séjour forcé.

A ceci il convient d'ajouter une proportion en augmentation constante, celle des personnes porteuses d'un handicap physique et/ou mental, sorties des circuits de l'assistantat, ou se trouvant, suite au décès d'un proche, démunies et à la rue, dans une vulnérabilité encore accrue du fait de leur spécificité. La présence des séniors est, quant à elle, également alarmante. Souvent victimes d'expulsions locatives, quand ce n'est pas le cercle familial qui stoppe brutalement son hospitalité, ces personnes de plus de 60 ans, possédant un petite retraite parvenant des fois tout juste à s'élever au montant du R.S.A., tombent dans cet univers que pourtant elles ne pensaient jamais un jour avoir à côtoyer au vu de leur profession évitant toute forme d' « insécurité sociale⁶¹ ». Celle que définit le sociologue Robert Castel comme les « péripéties qui risquent de dégrader le statut social de l'individu.⁶² »

⁶¹ Robert Castel, *L'insécurité sociale, Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Editions du Seuil, La République des Idées, 2003.

⁶² *Ibid*, p.23.

Enfin à ce sombre « catalogue » de la misère, il importe également de mentionner les familles demandeuses d'asiles, souvent en attente d'une régularisation, et qui, face aux structures d'accueil débordées, engorgées ne peuvent que compter sur les aides et le secours d'un Etat providence encore là pour combler, du moins matériellement et momentanément, les failles d'une Europe ouverte à tous et perçue comme un Eldorado où se réfugier pour fuir la misère de leur propre pays. Un déracinement de ses origines qui se solde par une situation de précarité dans les rues de la République. Qui peut encore affirmer que la catégorie « S.D.F. » n'est pas considérée comme un effet de langage (un abus) qui, outre le fait de véhiculer des contresens plus que certains, caractérise une situation uniquement à travers un de ses aspects les plus visibles, l'absence de toit ?

Ce phénomène, d'abord administratif, n'est pas nouveau, même s'il a vu de nos jours ses populations encore davantage se diversifier. La constatation qui vient d' être faite n'est également pas nouvelle. Pourtant sur ce sujet peu de travaux existent, peut-être parce qu'ils relèveraient de l'ordre d'une « sociologie du langage » ou d'un travail de recherches historiques⁶³ remontant dans le temps pour définir la période qui a vu naître cet acronyme et les conditions sociales qui ont permis une telle naissance.

Nous pouvons tout de même citer en la matière les travaux du sociologue Julien Damon qui a eu le mérite dès les années 2002, de mettre en perspectives à travers un article⁶⁴ ce concept « liquide », fuyant à toute tentative de clarification précise.

Dans son écrit, le sociologue tente de remonter dans le temps pour identifier la période et le lieu où le terme de « S.D.F. » est devenu le plus utilisé. Il précise bien cette confusion terminologique qui rend difficile l'approche sociologique de la pauvreté. En effet celle-ci ne se réduit pas au logement : « Tout d'abord, il apparaît clairement que c'est le terme S.D.F. qui est le plus couramment usité, dans le débat public, depuis une dizaine d'années pour dénommer des personnes et des problèmes auparavant désignés à l'aide d'autres appellations, comme vagabond ou clochard. Ensuite, si « S.D.F. » est bien le vocable le plus courant, il reste relativement ambigu car très souvent employé comme synonyme d'autres termes (sans-abri, clochard, etc.) qui n'ont pourtant pas exactement le même sens, ni la même résonance dans les représentations⁶⁵ ».

1.1.2 La terminologie de « sans domicile » plutôt que celle de « clochard »

Après ces précisions importantes, il convient de comprendre comment cet acronyme a pris naissance en France depuis le début des années 90. Au moment où le terme « S.D.F. » s'est imposé sur la scène publique, la figure du « clochard » a été reléguée au rang d'une marginalité uniquement associée à la folie.

⁶³ Notons à ce sujet le travail du sociologue Robert Castel dans son ouvrage, « *Les métamorphoses de la question sociale, une chronique du salariat* », où celui-ci trace une chronologie de l'apparition d'une nouvelle forme de pauvreté liée au travail, et qui donnera naissance quelques années plus tard aux « S.D.F. », analogon moderne du vagabond.

⁶⁴ Julien Damon, *Les « S.D.F. », de qui parle-t-on ? Une étude à partir des dépêches AFP*, Population, Année 2002, Volume 57, Numéro 3.

⁶⁵ *Ibid.*

D'ailleurs nous pourrions nous questionner sur une éventuelle corrélation entre cette relégation symbolique et l'apparition d'une nouvelle forme de « pauvreté de rue » dans les années 90 en France. Ou comment le travail du langage permet-il une translation sémantique par le biais d'une taxinomie allant du « meilleur » au « pire ». Pour le débat scientifique qui va suivre, l'utilisation de cette terminologie sera mise de côté justement pour ses imprécisions notables, et pour ne pas induire en erreur le lecteur. Toutefois, et ceci ne doit pas être en paradoxe avec ce que nous venons d'établir, nous n'inventerons pas une nouvelle catégorie plus explicite et moins globalisante. Le terme de personne « sans domicile » sera usité tout au long de cette recherche, et ce, à juste titre au regard des constatations faites dans cette recherche, où nous verrons que pour la majorité des cas, l'absence de lieu fixe, si déterminante dans la construction de leur dénomination juridico-administrative, ne s'est pas révélée pour ces hommes, malgré plus de dix années de vie dans la rue. Comme nous le développerons ultérieurement dans la partie méthodologique de cette étude, notre choix sémantique s'est porté sur ce terme à défaut d'un autre, plus péjoratif à nos yeux, celui de « clochard ».

Cette option sémantique joue en quelques sortes sur les mots, sur le langage pour justement contourner d'emblée le sens commun associé aux individus « S.D.F. » qui restent une frange de la pauvreté « liée à la nécessité d'une intervention publique⁶⁶ », comparativement au « clochard » qui aurait fait le choix de vivre dans la rue et pour lequel de fait, l'aide sociale demeure impuissante dans ses agissements.

La justification puis la distinction dans l'emploi d'un terme plutôt qu'un autre, prend ainsi forme en lien avec la capacité ou non des individus à être plus ou moins « appréhendables » par les pouvoirs publics qui, *de facto*, les regroupent en une catégorie plus ou moins homogène.

En d'autres termes, le « S.D.F. » reste encore aux yeux de tous⁶⁷, cette personne « réinsérable » au travers d'un plan d'actions sociales, ce que n'est pas (plus) le « clochard » s'étant trop sédentarisé dans la rue, et qui ne souhaiterait⁶⁸ plus d'aides. La dichotomie⁶⁹ entre le « bon » et le « mauvais » pauvre trouve ici toute sa raison (rationalité) séculaire dans un mode de prise en charge relevant, dans sa vision, de cette dichotomie, celle qui va guider sa *praxis*.

Etre un « bon » pauvre c'est avant tout montrer sa capacité d'agir afin de mettre tout en œuvre pour s'extirper de sa situation sociale. L'inverse se comprend donc aisément. Le « clochard » est celui qui ne souhaite plus sortir de sa condition et qui, faute de mieux, dans un « aménagement du pire » comme le désignait Patrick Declerck⁷⁰, demeure dans la rue.

⁶⁶ Julien Damon, *Les « S.D.F. », de qui parle-t-on ? Une étude à partir des dépêches AFP*, Population, Année 2002, Volume 57, Numéro 3.

⁶⁷ Nous disons bien aux yeux de tous puisque ce terme ne doit sa « célébrité » qu'à travers les médias, posant du même coup la personne « S.D.F. » comme une victime d'un processus socio-économique qui de fait peut toucher n'importe qui, accroissant davantage ce sentiment d'insécurité sociale. Alors que le « clochard » lui, n'est plus qu'un « personnage folklorique », comme le stipule Julien Damon, en proie à aucune ou très peu de compassions. Il agit sur les consciences comme celui qui dissuade de la paresse et reste un formidable moyen de motivations pour le « S.D.F. » qui souhaite sortir de sa situation de précarité.

⁶⁸ Nous employons ici le conditionnel puisque comme nous l'avons montré lors de nos derniers travaux, ce problème est bien plus complexe qu'un simple désir présent ou non chez la personne.

⁶⁹ Distinction issue, selon le sociologue Robert Castel dans son ouvrage, par cette tradition théologique fondée sur « *une perception discriminatoire des pauvres* ». *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, 1995, Paris p.71.

⁷⁰ Patrick Declerck, *Les naufragés*, Editions PLON, 2001.

Rester dans la rue induit donc d'un point de vue sociologique, de prendre comme focal cette notion de temps, si importante pour les acteurs de l'action sociale et certains scientifiques ; ceux qui font dire et penser que, les chances de retrouver un jour une vie « ordinaire » sont proportionnelles au temps passé dans la rue : plus ce temps est long plus les opportunités de retour s'amenuisent. Dans cette acceptation, l'« extra-ordinaire » d'une existence ne peut se comprendre que par le biais d'une grammaire structurant une forme de pathologie, un « syndrome de la désocialisation⁷¹ » légitimant son étude par le biais d'une clinique⁷².

Envisager que la personne démunie puisse vivre dans la rue depuis un certain nombre d'années reste souvent tabou pour les acteurs œuvrant contre l'« exclusion ». Elle met en porte à faux, ou du moins en question, les moyens utilisés pour justement sortir de ce *processus* qui depuis s'est transformé en *état*.

Comme nous l'avons évoqué dans l'introduction, c'est principalement cette durée de vie dans la rue, au moins dix années pour nos critères de recherche, qui avait motivé notre intérêt scientifique pour ces personnes « sans domicile », lors de nos précédents travaux, dont les conclusions venaient pour le moins contrebalancer avec ce paradigme sur la grande « exclusion ».

L'utilisation, dans ce contexte terminologique foisonnant, du terme « sans domicile » se veut ainsi à la fois plus neutre d'un point de vue axiologique, à l'instar de l'usage du mot « clochard ». Mais cet usage souhaite aussi être plus explicite d'un point de vue « topographique », dans la mesure où il nous renseigne sur la place qu'occupent ces personnes dans l'espace social, à savoir la rue, *a contrario* de son acronyme « S.D.F. », catégorie juridico-administrative qui ne traduit uniquement que l'absence de domicile fixe, c'est-à-dire de domicile privé.

Ceci pour dire, n'en déplaise aux représentations sociales sur ce sujet, que la personne « S.D.F. » ne vit pas automatiquement dans la rue. Elle peut y être associée le temps de trouver une solution plus pérenne de prise en charge et comme cela se passe fréquemment⁷³, pour se voir accorder une place dans un centre d'hébergement, ou un logement de type associatif.

Des solutions⁷⁴ que la personne « sans domicile » à, quant à elle, saisit depuis bien longtemps pour au final, et après des expériences institutionnelles négatives, ne vivre que dans la rue.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Sylvie Quessamand Zucca, *Je vous salue ma rue, Clinique de la désocialisation*, Edition STOCK, 2007, Paris.

⁷³ Nous n'annihilons pas pour autant le fait que ce temps d'attente peut être plus ou moins long en fonction des places disponibles dans le dispositif d'hébergement. Mais force est de constater et nous l'avons vécu en tant que professionnel, qu'une solution est peu ou prou trouvée rapidement afin justement d'éviter ce que certains nomment ce phénomène de « clochardisation ».

⁷⁴ Solutions à travers les centres d'hébergement qu'il convient tout de même de distinguer. Deux types d'hébergement existent, ceux dits d'« urgence » où la personne est dans ses premiers temps de rue orientée via le dispositif du 115, et les centres d'hébergement et de réinsertion sociale – C.H.R.S. – qui eux nécessitent bien souvent, via le dispositif du S.I.A.O., un diagnostic de la part des travailleurs sociaux afin d'évaluer la situation de la personne au regard de son investissement dans un projet de « réinsertion sociale », condition *sine qua non* de son entrée. S'agissant cela, force est de constater la désertion des personnes « sans domicile » dans ce dernier type d'hébergement pour faire de courts séjours « réparateurs » dans le premier type d'hébergement.

De fait, si similitudes il y a, pour reprendre les termes du philosophe Michel Foucault, ce n'est que dans les conditions d'existence que subissent les personnes « sans domicile » et le temps passé dans la rue - supérieur ou égal à 10 ans - qui restent similaires à celles du « clochard ».

La similitude du langage opérée dans les consciences entre les termes « S.D.F. » et « sans domicile » n'est qu'apparente dans cette association de mots qui, de fait, et dans une logique performative font les choses et participe à la constitution d'un sens commun, d'un « prêt-à-penser » sur les « S.D.F. » comme le désigneraient les anthropologues Patrick Gaboriau et Daniel Terrolle⁷⁵.

2. Le « clochard » : l'état des savoirs. Tentative de rassemblement des œuvres pluridisciplinaires sur ce « grand exclu »

En tant que phénomène social séculaire, anhistorique, la pauvreté a suscité et suscite encore de nos jours dans le débat public, la participation du discours savant. C'est dire que les sciences et en particulier les sciences humaines (sociologie, anthropologie, ethnologie, psychologie...) participent de la construction, ou tout du moins, de la pérennisation de ce concept en le rendant, par le biais de son langage, de sa grammaire et de manière performative, toujours présent dans les esprits.

Produit d'un construit sociohistorique, « la pauvreté n'est donc qu'une manière de dire le social, son ordonnancement et la distribution des places qui l'accompagne. Mieux peut-être, elle n'est qu'un moment métaphorique du discours sur la société.⁷⁶ ».

Plus précisément et selon Georg Simmel, la pauvreté n'existe que par la relation d'assistance portée à son endroit. Principe de cohésion sociale, elle est téléologiquement élaborée par ce droit à l'assistance dont le but est, comme le rappelle le sociologue « précisément de mitiger certaines manifestations extrêmes de différenciation sociale, afin que la structure sociale puisse continuer à se fonder sur cette différenciation.⁷⁷ ».

Ainsi il convient de comprendre que, s'il existe une « sociologie de la pauvreté », ce n'est que par l'analyse non pas du « pauvre » en tant qu'être substantiel, mais de sa relation à l'assistance. Cette science devient donc et comme le souligne Serge Paugam davantage une analyse sur « les questions fondamentales sur le lien social⁷⁸ ».

Cette question fondamentale en pose, par conséquent, une autre en filigrane, celle d'une « pauvreté cachée » pour reprendre les termes de Michel Messu, où plutôt d'une pauvreté qui, paradoxalement surexposée, paraît peu traitée par la sociologie, celle du « clochard ».

⁷⁵ Patrick Gaboriau, Daniel Terrolle, *S.D.F. critique du prêt-à-penser*, Editons Privat, 2007, Paris.

⁷⁶ Michel Messu, *La pauvreté cachée. Une analyse bachelardienne du concept de pauvreté*, Editions de l'Aube, 2003, p.39.

⁷⁷ Georg Simmel, *Les pauvres*, Quadrige/PUF, troisième Edition, 2008, Paris, p.49.

⁷⁸ Serge Paugam, Introduction in Georg Simmel, *Les pauvres*, Quadrige/PUF, troisième Edition, 2008, Paris, p.2.

Faut-il y voir justement ici une substantialisation de cette forme de pauvreté extrême nourrie par les représentations sociales et le paradigme de la « désocialisation », faisant que le sociologue ne « s'attaque » pas de front à cette forme d'existence particulière ?

Les liens sociaux créés par le « clochard » avec le social et notamment l'assistance sont-ils à ce point, inexistantes qu'ils ne suscitent guère un intérêt scientifique et épistémologique ?

De fait, ces questionnements induisent de penser l'étude des conditions d'existence de cette figure emblématique de la pauvreté, comme en dehors des circuits de l'assistance et donc focalisée sur d'autres interactions et rapports sociaux avec la société. Encore faut-il admettre que ces relations existent et qu'elles ne sont pas le produit d'un imaginaire.

L'épistémologie d'une « sociologie du clochard » serait ainsi celle qui consisterait à recueillir, pour mieux analyser, le point de vue de ces individus, la manière dont ils définissent leur situation, la façon dont ils conçoivent leur expérience d'une vie dans la rue, et les réponses qu'ils posent face à leur quotidien dominé par une misère extrême.

Elle enjoint ainsi de considérer cet autre, comme encore en capacité de produire un discours sur soi entendable pour la science. Elle exige également l'hypothèse toujours renouvelée et repensée sur le terrain d'une relation sociologique, pour un point de vue analysé en contact avec « l'objet social étudié ». Bref, elle impose d'aller au-delà de l'observation à distance.

Pour autant, l'observation de proximité reste aussi objet à controverses si celle-ci reste imprécise dans sa méthodologie, ou réalisée de manière « sauvage ». Car si l'entrisme est envisageable avec ce type de population, l'immersion du sociologue en terrain inconnu doit cependant s'explicitier de manière claire pour ne pas tomber dans le piège épistémologique, celui consistant à se mettre dans la peau de celui avec qui l'on partage des moments, mais non les conditions. Une dernière remarque qui possède toute son importance pour l'enquête.

Si le sociologue peut se mettre à la place d'un ouvrier à la chaîne le temps d'une enquête pour mieux observer et ressentir la tâche en la pratiquant tel N. Hatzfeld⁷⁹, qu'en est-il de la place du « clochard » ? Est-il possible pour le chercheur de la *prendre* le temps de sa recherche, pour se *prendre* au jeu de la misère absolue tout en sachant qu'il retrouvera le soir venu ses propres conditions matérielles d'existence ? Suffit-il, comme Alexandre Vexliard l'a réalisé lors des prémices de son terrain d'étude⁸⁰ auprès de « clochards », d'endosser le costume de la misère pour mieux ressentir au plus profond de son être cette pauvreté, et pour accessoirement être accepté et recueillir des informations grâce au rôle d'« ethnologue indigène⁸¹ » ? Choix méthodologique très vite abandonné par ce dernier.

Nous le voyons bien, certains terrains restent « impraticables » pour le sociologue si celui-ci décide dans sa méthodologie d'éprouver, comme N. Hatzfeld en autres, une

⁷⁹ N. Hatzfeld, *Les gens d'usine, cinquante ans d'histoire à Peugeot-Sochaux*, Editions de l'Atelier, 2002, Paris.

⁸⁰ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Une étude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris.

⁸¹ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, édition 2012, Paris.

condition d'existence au plus profond de soi dans une optique d'observation participante. Ceci ne signifie pas que l'observation participante constitue pour le scientifique une « chimère sociale ⁸² », où se mettre dans la peau de son « objet » pour en éprouver et mieux expliciter par la suite sa condition reste un fantasme, comme le déclarait Pierre Bourdieu.

L'« être-en-soi ⁸³ » en ce qui concerne la condition du « clochard » reste d'un point de vue méthodologique et éthique, discutable pour produire un savoir sur cet autre, tout simplement parce qu'elle engendre des effets sur le psychisme (régression sociale, pertes successives) à la base d'un ressenti impalpable pour le chercheur ayant revêtit les loques de la misère.

Ce que la condition ouvrière n'induit pas : prendre la place d'un ouvrier pour le sociologue n'est pas signe de régression sociale ou de pertes, mais plutôt de transmutation le temps de la recherche, dont le « rôle » endossé permettra d'en éprouver certains effets ⁸⁴.

Néanmoins, il ne s'agit guère de contester l'observation participante auprès du « clochard » et camper sur sa position de surplomb en observant à distance et en effectuant une analyse *a posteriori*. Car comme le déclare Jean Peneff : « Le but de la participation en observation n'est pas de sonder les cœurs et les âmes, d'explorer le fond des états d'esprit, entreprise hors d'accès et ambiguë ; il est de trouver des faits ignorés et des justifications qui ne sont pas évidentes au premier coup d'œil ⁸⁵ ». Ces faits ignorés et ces justifications rendues non évidentes par une position trop distanciée, restent du domaine de l'expérimentation du terrain et de ses écueils formateurs, comme nous le verrons dans la suite de cette recherche et dans le chapitre consacré à la méthodologie de notre terrain : ils relèvent d'un pari judicieux comme le désigne Everett Hughes ⁸⁶.

2.1 Le point de vue de la sociologie sur le « clochard ⁸⁷ »

Dresser un tableau exhaustif des œuvres sociologiques ayant trait au « clochard » paraît représenter une ambition difficilement atteignable, ou plutôt, dans le cadre de cette recherche, antinomique. Elle constituerait une « thèse dans la thèse » tant la relative pauvreté de cette littérature pose question. Les travaux constituant cette sociologie paraissent ainsi tous incontournables par l'unique fait de leur existence, et non par l'énonciation d'un jugement personnel au regard des autres travaux plus généraux dans leurs manières d'aborder la « pauvreté de rue ».

Par conséquent il importe de saisir ici cet inventaire établi sur la « sociologie du clochard », non pas comme le produit d'une sélection personnelle, bien que dans

⁸² Pierre Bourdieu, *Méditations pascalienne*, Editions du Seuil, 1997, Paris, p.223.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ Effets que nous avons éprouvés sans être sociologue à l'époque de travaux saisonniers lorsque nous étions étudiants, où toute la dureté du métier se fit sentir et nous encouragea à redoubler d'efforts dans nos études.

⁸⁵ Jean Peneff, *Le goût de l'observation*, Editions La Découverte, 2009, Paris, p.73.

⁸⁶ Everett Hughes, *Le regard sociologique*, Editions EHESS, 1996, Paris in Jean Peneff, *Le goût de l'observation*, Editions La Découverte, 2009, Paris.

⁸⁷ Nous n'employons pas ici le terme de « sans domicile fixe » car la similitude n'est pas forcément de mise pour les auteurs qui ont décidé de rester dans le terme « brut » de « clochard » et ceci sans jugement de valeur vis-à-vis de cette démarche épistémologique.

tout type de travail de recherche la sélection reste opérante, mais davantage comme les ouvrages ayant permis d'élaborer et d'appuyer la réflexion.

Ce regroupement « subjectif » d'œuvres trouve ainsi sa justification dans ce qui les unissent toutes, malgré la temporalité distendue de leurs parutions : l'épistémologie commune, celle faite d'observations *in situ* et d'entretiens menés avec les personnes. Elles possèdent donc toutes, peu ou prou, cette ambition issue de la tradition de l'École de Chicago et sa sociologie qualitative⁸⁸.

2.1.1. Nels Anderson⁸⁹, pionnier de l'enquête ethnographique parmi les « sans domicile fixe » américains

D'emblée ici, il importe de préciser, avant de procéder à une courte synthèse de cet ouvrage et pour ne pas nous contredire avec ce qui vient d'être dit précédemment, pourquoi avoir choisi de parler de cette étude sociologique et de la place prépondérante que prend le personnage du « hobo » dans celle-ci. Du point de vue de la terminologie, le « hobo » n'est effectivement pas un « clochard », d'ailleurs cet aspect est très bien souligné par Nels Anderson dans son travail.

Toutefois malgré ce fait, le travail de ce chercheur ancré dans la tradition sociologique de l'école de Chicago du début des années 20 représente un appui certain d'un point de vue méthodologique et théorique pour notre recherche. Méthodologiquement parlant tout d'abord, cette étude ethnographique met l'accent sur l'implication du chercheur dans un milieu composé de populations démunies, milieu qui lui est souvent inconnu, *a contrario* de l'auteur qui lui-même est un ancien « Hobo ».

C'est d'ailleurs ici l'un des mérites de cet ouvrage et de son auteur de se considérer comme cet « ethnologue indigène », posture scientifique originale laissant présager en toile de fond l'usage de la « débrouille⁹⁰ » dans ses techniques de terrain pour tenter de cacher son identité aux yeux des enquêtés.

Cette « débrouille », nous l'avons à notre niveau également employée pour dissimuler aux yeux des protagonistes de notre recherche, notre réelle identité au moment de l'enquête⁹¹, celle, nous le rappelons, d'éducateur spécialisé œuvrant auprès de populations démunies. Cependant, comme Nels Anderson, nous n'étions pas un ancien « clochard », mais force est de constater que notre profession nous avait déjà permis d'entrer en relation avec ce type de personnes.

Ce milieu, hormis le fait qu'il nous était inconnu dans sa localisation, la rue, l'était moins en ce qui concerne ses acteurs. Sans analogie mal placée, c'est peut-être pour cette raison que nous avons comme ce sociologue, voulu prêter une attention

⁸⁸ Ceci ne veut cependant pas dire que des éléments de types quantitatifs n'ont pas été exploités par les divers chercheurs de ses ouvrages, et intégrés dans leurs recherches, loin s'en faut. Mais force est d'admettre une démarche scientifique commune emprunte de cette méthodologie qualitative, se faisant au contact des individus.

⁸⁹ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, édition 2012, Paris.

⁹⁰ Anne-Marie Arborio, Pierre Fournier, Pourquoi lire *Le Hobo* aujourd'hui ? Préface de Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, édition 2012, Paris, p.3.

⁹¹ Élément primordial dont nous reviendrons plus en détails dans la partie méthodologie de cette étude.

toute particulière à ces « classements sociaux indigènes⁹² » ceux qui nous ont fait distinguer le « clochard » du « S.D.F. », pour sortir des sentiers battus de l'action sociale et de son regard normatif.

Sans paraphraser Howard Becker, il ne s'agissait pas de se mettre dans la peau de cet autre, mais de s'extirper justement de celle de l'éducateur afin de pouvoir « s'émanciper d'une catégorie unique de perceptions ou de préjugés⁹³ ».

Du point de vue de la théorie ensuite, la « Wanderlust⁹⁴ » reste encore aujourd'hui un élément pertinent dans l'analyse de l'étiologie de la rupture pour certaines personnes démunies. Elle exprime ce désir ardent de nouvelles expériences permettant de mieux saisir les tenants d'un départ sur la route, dont l'image du vagabond reste l'icône. Elle donne encore la possibilité d'éviter les contresens d'un choix tourné vers une vie dans la rue.

Enfin, cet ouvrage souligne également l'articulation entre le travail et la vie précaire en mettant l'accent sur les modes de survie dont use la personne précaire pour s'adapter à ses conditions d'existence. C'est en effet comme le soulignent Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier, l'analyse et la présentation de toute une « économie de la survie sociale⁹⁵ » qui font la richesse de cette œuvre, non pas anhistorique mais intemporelle, tant elle provoque encore des résonances dans les observations chez divers sociologues se proposant d'analyser les conditions d'existence des plus démunies de notre société.

2.1.2 La première étude française sur la question du « clochard »

L'œuvre pionnière en ce domaine et en France, semble être celle du psychosociologue Alexandre Vexliard dans son œuvre intitulée : « Le clochard. Etude de psychologie sociale » parue en 1957, même si d'autres écrits de sa plume ont été publiés quelques années auparavant et sous un versant plus médical et psychologique⁹⁶.

Cet ouvrage précurseur marque une avancée d'un point de vue méthodologique et également théorique sur le « clochard ». Situé dans un contexte socio-économique d'après-guerre (une dizaine d'année après), son travail a ceci de particulier qu'il met en lumière ces laissés pour compte, ceux oubliés par cette période de reconstruction économique. Une démarche scientifique située également dans un contexte social marqué par ce fameux hiver 54 et l'appel de l'abbé Pierre pour venir en aide aux plus défavorisés et pour susciter cette solidarité envers ces pauvres que la France de l'époque semble découvrir avec effroi.

D'un point de vue plus scientifique, son empiricité possède l'originalité de se fonder sur une perspective interactionniste, chose totalement nouvelle dans le paysage de la sociologie française encore sous la domination de la tradition durkheimienne, où

⁹² Anne-Marie Arborio, Pierre Fournier, Pourquoi lire Le Hobo aujourd'hui ? Préface de Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, édition 2012, Paris, p. 8.

⁹³ Howard Becker cité in Jean Peneff, *Le goût de l'observation*, Editions La Découverte, 2009, Paris.

⁹⁴ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, édition 2012, Paris, p.141.

⁹⁵ Anne-Marie Arborio, Pierre Fournier, Pourquoi lire Le Hobo aujourd'hui ? Préface de Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, édition 2012, Paris, p. 8.

⁹⁶ Voir sur ce sujet le texte de Laurent Mucchielli, *Clochards et sans-abri : actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard*, Revue Française de sociologie, 1998, 39-1.

les premiers travaux de l'École de Chicago commencent à peine à voir le jour, accordant à l'œuvre de Nels Anderson une reconnaissance tardive.

Sa méthodologie se fonde sur la construction d'histoires de vie basée sur des entretiens avec les « clochards » pour au final aboutir à l'étude de cas, technique d'analyse qui, comme il le stipule : « permet de connaître, dans leur diversité, les conduites humaines concrètes⁹⁷ ». Outre l'aspect purement novateur de cette technique en France à cette époque, son investigation sur le terrain révèle également le cadre de son enquête, où Alexandre Vexliard comprend très vite la nécessité du contact avec ces individus dont le déroulement de son étude est à souligner.

Son expérience du terrain montre en effet les limites d'une observation participante « masquée », comme nous venons de le souligner auparavant, où il parvient à démontrer l'erreur de vouloir se confondre parmi ses enquêtés sans révéler sa véritable identité en se faisant passer pour un « clochard ». Elle montre aussi l'importance d'aller à la rencontre de ces personnes hors du champ institutionnel (centres d'hébergement...) pouvant fausser les récits qui selon lui « manquaient de spontanéité⁹⁸ ». Enfin d'un point de vue plus théorique, son travail met l'accent sur l'élaboration de typologies basée sur des « conduites-normes⁹⁹ » où il exclut tout symptôme d'ordre pathologique pour expliquer ces formes d'existence. Ainsi le caractère purement individuel de l'étiologie est remplacé par la centralité de causalités sociales dans la naissance de ce phénomène.

En procédant à une étude comparative entre les cas étudiés, il parvient à dégager une « personnalité du clochard¹⁰⁰ », non sans omettre l'hétérogénéité de cette population. Cette personnalité est selon lui, le produit d'une « désocialisation » qu'il détaille selon quatre phases. Il est ainsi important de noter cette « désocialisation » expliquée comme un processus et non comme un état. Etude au combien précurseur dans ce domaine, sa recherche a le mérite de mettre en perspectives les représentations sociales liées au « clochard » et de briser le mythe du « clochard heureux¹⁰¹ ».

2.1.3 « Clochards à Strasbourg. Eléments pour un dossier » : Un ouvrage méconnu mais non moins instructif

Cet ouvrage de Pierre Erny et Joël Colin, comme son nom l'indique, constitue l'ébauche d'une enquête faite dans la ville de Strasbourg en 1983 auprès de « clochards ». D'un point de vue méthodologique, il est le résultat d'un condensé de rapports d'enquête d'étudiants donnant « une image assez circonstanciée de cette catégorie sociale¹⁰² ».

⁹⁷ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Une étude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris, p. 13.

⁹⁸ *Ibid*, p.19.

⁹⁹ *Ibid*, p.14.

¹⁰⁰ *Ibid*, p.242.

¹⁰¹ Laurent Mucchielli, *Clochards et sans-abri : actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard*, Revue Française de sociologie, 1998, 39-1.

¹⁰² Pierre Erny, Joël Colin, *Clochards à Strasbourg. Eléments pour un dossier*, Collection urbanisme et sciences sociales, Volume 4, 1983, Strasbourg, p.3.

Malgré son nombre de pages modeste (94), de nombreux points sur ce qui constituent les conditions d'existence de ce personnage sont abordés, de manière succincte, constituant de fait une sorte d'introduction générale à cette « sociologie de la grande pauvreté ». L'ouvrage débute par une tentative de définition du terme « clochard » qui, à juste titre, montre d'emblée « des limites nécessairement très floues (...) où les critères pour le cerner devront donc être très larges¹⁰³ ».

L'absence de logement est évidemment l'élément permettant de circonscrire ce type de population ainsi que celle de l'emploi. Néanmoins il convient de noter pour l'époque, que le manque d'activité pour ces hommes n'est pas associé de manière quasi mécanique à celui de l'oisiveté. La mendicité est déjà dans ces années perçue par ces sociologues, comme « assimilée à un travail¹⁰⁴ », au principe d'une survie.

Ensuite il est également intéressant de relever que l'absence de liens familiaux est mentionnée comme troisième grand critère de définition, sans toutefois, et c'est là le second point remarquable de cet ouvrage, venir étayer cet isolement du monde, caractéristique du « clochard ».

Des liens sociaux avec les commerçants de la ville sont mentionnés, mais ceux également créés parmi un groupe de pairs, ou par le biais de ce « couple d'amis¹⁰⁵ » dont nous parlerons ultérieurement dans notre étude.

La notion de liberté est quant à elle énoncée comme une autre constante de ces existences, et par opposition à la fréquentation sporadique en structures d'hébergement, « elle contribue à la survie dans la mesure où elle redonne à l'homme une part de dignité¹⁰⁶ ». Nous trouvons avec cet argument, une des dominantes majeures du « clochard », celui d'évoluer principalement hors des circuits d'une assistance perçue comme aliénante. A noter aussi la sédentarisation et l'attachement au lieu pour cet individu à la différence du vagabond, faisant affirmer aux auteurs que les « clochards » : « font preuve d'une grande régularité dans le temps et d'une grande stabilité dans l'espace¹⁰⁷ ».

La durée de vie dans la rue est également centrale dans cette démarche épistémologique de définition, tout comme l'est le dernier point concernant cette forme de réflexivité de la part des « clochards » qui, contrairement à ce que nous allons démontrer dans ce qui suivra, revendiquent leur identité « virtuelle » et stigmatisante.

L'approche sociologique, quant à elle, est aussi pour le moins innovante pour l'époque puisqu'elle semble prendre le chemin de méthodes qualitatives en se centrant sur la construction d'entretiens le plus souvent non directifs agrémentée d'observations *in situ*, pour au final dresser quelques portraits de ces hommes de la rue.

Enfin l'enquête donne également la parole aux acteurs de l'action sociale ainsi qu'à certains habitants de la ville afin de récolter les différents regards sur ce type de pauvreté. On y découvrira çà et là l'énonciation de stéréotypes prégnants (oisiveté, alcoolisme...) mais également des avis plus nuancés posant ces individus comme

¹⁰³ *Ibid*, p.9.

¹⁰⁴ *Ibid*, p.10.

¹⁰⁵ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille.

¹⁰⁶ *Ibid*, p.11.

¹⁰⁷ *Ibid*, p.28.

des victimes d'un chômage de masse qui, dans les années 80, commençait à se faire jour. Mais le plus marquant dans l'ensemble de cette enquête reste sans doute l'absence totale de référence d'ordre psychologique faisant intervenir dans cette tentative de définition, une supposée pathologie explicative de cette sédentarisation depuis des années dans la rue.

Doit-on y voir ici une autre sensibilité scientifique dans la veine des travaux d'Alexandre Vexliard ? Ou est-ce que cette enquête demeure-t-elle dans l'ère d'un temps où l'absence d'un discours psychologisant sur la grande précarité était encore de rigueur, pour percevoir celle-ci uniquement sous le prisme de facteurs socio-économiques ?

2.1.4 Plus de trente années¹⁰⁸ après, les travaux de sociologues français sur la question

Il faut attendre l'année 1993, soit presque quarante ans après l'œuvre d'Alexandre Vexliard pour que se renouvelle des écrits scientifiques sur le « clochard ». C'est en l'occurrence ici sous la plume de l'ethnologue Patrick Gaboriau que nous est livrée une recherche dans la lignée de celle d'Alexandre Vexliard du point de vue de sa teneur méthodologique.

En effet, c'est au contact d'un groupe de cinq « clochards » parisiens que l'auteur mènera pendant vingt et un mois son étude. Sans appareil, sans se fondre dans le groupe de manière tronquée, il apprend à devenir cet « initié¹⁰⁹ » permettant à cette entité de s'ouvrir pour lui dévoiler son quotidien et celui des personnes qui constitue ce groupe de pauvres.

De ce terrain, l'ethnologue en tirera l'élaboration d'un concept majeur, « la culture de la place publique¹¹⁰ » qu'il définira comme des « régularités qui « typent » l'existence du clochard (...) ¹¹¹ ».

C'est en analysant toutes les composantes de la vie de ce dernier, englobant aussi bien ses goûts, ses façons de survivre dans la rue, ses joies, ses tristesses, ses colères, ou encore sa sexualité, le maintien d'un budget, la place de l'alcool, mais également ses relations avec et dans son quartier où il s'est établi, que se définit en filigrane cette culture commune partagée par tous.

Mêlant à la fois des parties de récits de vie associées à ses propres impressions liées au terrain, Patrick Gaboriau parvient à entrecroiser des parties d'analyses objectives avec une dimension toute personnelle des personnes qu'il a côtoyées pendant des mois.

Il est également important de souligner dans cette démarche, l'aspect pathologique du « clochard » remis en cause par l'ethnologue, préférant y voir non pas une vie dissolue est réduite à la perte de soi, mais davantage une existence « bâtie autour de repères forts, en continuité avec les principes culturels dominants. (...). La cellule de type familial, reconstruite à sa façon, tout comme les régularités de son existence,

¹⁰⁸ Nous excluons de cette période le précédent ouvrage n'ayant pas bénéficié d'une publication nationale et donc méconnu du grand public, voire des sociologues dans son ensemble.

¹⁰⁹ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris.

¹¹⁰ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.15.

¹¹¹ *Ibid*, p.9

renvoient à une « vie normale », en accord avec les modèles culturels qu'il connaît ¹¹²». Faisant intervenir la mémoire aussi bien collective, celle du groupe, qu'individuelle, Patrick Gaboriau parvient à montrer également ces « temps du clochard ¹¹³» selon, ce qu'il nomme, des modulations plurielles. Un temps qui se calque sur celui des personnes ordinaires et en fonction d'une biographie et des évènements du quotidien.

La fin de cet ouvrage se clos sur « les désirs et les rêves ¹¹⁴» de ce dernier où une précision est apportée sur le fait « qu'il n'existe pas de séparation radicale entre l'état de veille et l'état de rêve chez le clochard. ¹¹⁵». Sans employer le terme d'« onirisme social », nous sentons tout de même cette allusion quoique euphémisée si l'on en croit la suite de son argument : « cependant si l'on demande à un clochard de dire s'il s'agit d'un rêve ou non, il saura le préciser sans hésiter ¹¹⁶».

Enfin la sous partie « changer de modèle ¹¹⁷» reste assez significative du point de vue de l'ethnologue sur cette question de « désocialisation » du « clochard » : « Le clochard est fréquemment perçu tel un « inadapté social » qu'il convient de réintégrer dans la société. La difficulté qu'il a à « s'en sortir » vient du fait qu'une rupture avec son mode de vie régulier lui donne l'impression d'une perte. Il devra rompre avec le groupe qu'il connaît, perdre ses repères quotidiens relatifs au temps et à l'espace, et, s'il retrouve un travail véritable, se sentira coupable, en pensant aux conditions de vie épuisantes de ceux qu'il appelle « collègues ». ¹¹⁸». Qu'ajouter de plus à cette hypothèse d'issue d'une vie de misère, plus que pertinente ?

2.1.5 Les récits du malheur, où quand les « pauvres » se racontent

Deux années après cet ouvrage, en 1995, paraît dans une perspective également qualitative, l'ouvrage des sociologues Jean-François Laé et Numa Murard intitulé « le récit des malheurs ¹¹⁹». Cette œuvre repose sur des « débris », comme le nomment les auteurs, d'une enquête sociologique effectuée en cités ouvrières dans la région de Rouen.

Plus précisément, ce travail de reconstitution de morceaux d'entretiens effectués dans le passé est présenté sous forme de nouvelles mettant en scène « des types d'évènements minuscules maintes fois observés (...) un mode de vie « sous pression », un monde privé et domestique qui protège les « siens » tout en étant le lieu privilégié de la peine privée : écarter ou repousser l'un de ses membres. ¹²⁰ ».

Malgré la forme originale de son contenu, l'enquête sociologique n'en est pas moins enrichissante du point de vue de ses apports heuristiques relatifs. Concernant ce dernier, la seconde partie de l'ouvrage intitulé « 10 ans après » nous renseigne sur l'étiologie de la chute de ce « grand célibataire ». Cette typologie est construite pour

¹¹² *Ibid*, p.90.

¹¹³ *Ibid*, p.108.

¹¹⁴ *Ibid*, p.211.

¹¹⁵ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.211.

¹¹⁶ *Ibid*.

¹¹⁷ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.216.

¹¹⁸ *Ibid*.

¹¹⁹ Jean-François Laé, Numa Murard, *Les récits du malheur*, Descartes et Cie, 1995, Paris.

¹²⁰ *Ibid*, p.12.

évoquer ces hommes issus de milieux ouvriers, dans une situation précaire au niveau de l'emploi avec en toile de fond la prédominance de l'alcool, et dont les allers et venues répétés de la rue au domicile familial, épuisent les ressources de ses solidarités pour au final ne plus pouvoir empêcher le pire.

La temporalité de l'enquête est d'une importance capitale dans un contexte d'analyse où, les années passées entre le début des enquêtes et le retour sur le terrain, donnent la possibilité de tracer une trajectoire sociale quasi inévitable qui aboutit à la rue, malgré les solidarités familiales et extra familiales fortes perçues au départ comme des niches de survie évitant une existence de « clochard ». Même si ce terme n'est à aucun moment employé par les deux auteurs, les descriptions presque romancées de « l'homme à la rue » et de son quotidien ne laissent plus de doute sur la terminologie.

D'un point de vue théorique cet ouvrage possède ainsi un intérêt majeur qui réside dans cette typologie de « grand célibataire » donnant la possibilité de mieux comprendre pour certaines des personnes « sans domicile », ce mouvement de va et vient entre la sphère familiale et la rue, permettant d'analyser la durée de vie dans celle-ci comme marquée par des ruptures, plus ou moins longues de retour dans une sphère domestique, pour au final retourner hors de celle-ci durablement. L'analyse de ces travaux accorde ainsi une place importante au démembrement familial qui, au fil du temps, s'accroît de plus en plus pour apparaître comme la cause principale d'une existence de « clochard ».

Elle accorde ainsi un regard plus précis sur ces ruptures familiales posées comme étiologie de la chute, dans la mesure où celles-ci sont perçues comme non brutales, mais s'étalant sur un temps plus ou moins long en fonction de l'élasticité des solidarités engagées et de ses résistances. La chute est ainsi démystifiée dans sa brutalité et sa soudaineté.

2.1.6 L'approche interactionniste et qualitative pour changer de point de vue sur ce personnage mythique

Outre cet ouvrage¹²¹ de l'anthropologue Claudia Girola qui constitue sa thèse à proprement parler, d'autres articles de celle-ci auraient pu faire partie de cette liste d'ouvrages, tant ils ont faits avancer la réflexion théorique et méthodologique de cette recherche.

A travers ce travail plus que conséquent, l'anthropologue nous livre ici un récit ethnographique basé sur une « anthropologie réflexive » témoignant d'un engagement sur le terrain auprès de personnes démunies dans leur quotidien.

Du point de vue de la méthode tout d'abord, ces travaux, se déroulant dans la région parisienne, se signent d'une particularité bien affirmée mettant en avant le travail de réflexivité en action autant chez le chercheur que chez les personnes enquêtées.

Cette empiricité participe de cette forme de coproduction d'un savoir fondé par le biais de récits, et d'observations *in situ*, sur les conditions d'existence de personnes sans-abri, dont nous imaginons que toutes ne sont pas considérées comme des « clochards » au regard de leurs périodes respectives passées dans la rue (même si ces périodes ne sont pas mentionnées dans cette recherche).

¹²¹ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille.

Un savoir qui a également le mérite de passer outre l'« histoire des pertes » posées par les personnes sans-abri comme une présentation de soi sans épaisseur et pouvant se révéler comme un obstacle épistémologique plus que certain.

En ce sens, ce travail est d'un point de vue didactique important. Il permet de mettre en garde le chercheur sur la spécificité de cette population et les tactiques qui permettent de passer au-delà de ces récits fictifs, comme notamment ce principe de « négociation d'identité ¹²² » à la base d'une confiance réciproque.

Néanmoins, même si cette étude ne fait pas explicitement référence au personnage du « clochard », certains indices sur les personnes (comme la mémoire des lieux, mentionnés dans cette recherche), nous permettent de penser qu'il en est bien question pour certaines d'entre elles. L'auteur affirme en effet avoir rencontré soixante-quinze personnes qui s'autodéfinissaient comme « à la rue », dont la majeure partie de celles-ci avaient entre quarante et cinquante-cinq ans soit 60.4 % de son panel¹²³. De plus l'auteur mentionne dans ces travaux, les regards divergents de certains habitants du quartier sur la population qu'elle étudie, les considérant comme: « ces « clochards » qu'il perçoit comme « l'avant-garde de l'occupation définitive du quartier¹²⁴ ».

De manière plus générale, le terrain de ces travaux se partage entre la rue, le quartier près de la « Maison de Nanterre » et les bureaux de l'action sociale du territoire. Ces trois lieux distincts donnent la possibilité de faire intervenir dans le discours scientifique, les deux grands groupes de protagonistes en relations plus ou moins distendues avec les personnes sans-abri, et de dévoiler les regards respectifs sur cette population participant de la construction de « cet homme liminaire », extraterritorial. Le triptyque est donc constitué entre d'un côté les acteurs de l'action sociale, ceux du quartier, et les personnes sans-abri, puis de l'autre côté de ce triptyque, le chercheur qui analyse constamment le discours sur soi porté par les individus sans-abri en lien avec leur réflexivité émanant du rapport avec ce dernier, mais également avec les acteurs du quartier.

Les éléments recueillis sur le terrain sont ainsi riches de par leur quantité mais également leur qualité. Ils parviennent à tracer, à baliser le quotidien de survie de ces personnes dans plusieurs contextes sociaux auxquels elles prennent part activement. Un quotidien de survie qui vient également signifier cette identité sous tension produit du discours sur soi posé comme une tactique identitaire visant à maintenir, tant bien que mal, une identité acceptable vis-à-vis d'une identité sociale « virtuelle¹²⁵ » façonnée mécaniquement par le regard social dominant.

Enfin la fin de cet ouvrage se constitue de l'analyse des manières de faire propres aux personnes sans abri pour établir des espaces d'appartenance entre un mouvement de reconnaissance- refus entre les habitants de la « Maison de Nanterre » et les habitants du quartier où a lieu l'enquête. Ce travail de réflexion montre cette distinction réciproque agissant des deux côtés des frontières entre habitants et sans abri. Elle montre aussi les espaces créés par les sans-abri afin de

¹²² Claudia Girola, *Rencontrer des personnes sans-abri. Une anthropologie réflexive*, Politix, numéro 34, 1996, Paris.

¹²³ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille, p.218.

¹²⁴ *Ibid*, p.381.

¹²⁵ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Edition de Minuit, 1975, Paris.

« commercer des liens » entre le dehors et le dedans, création posée comme une symbolique venant signifier au lecteur cet « homme liminaire » ni totalement « inclus », ni totalement « exclu », où les repères se trouvent à même la rue et en fonction de l'évocation d'une mémoire du lieu évocatrice d'une histoire.

2.1.7 La survie entre deux mondes : l'institution et la rue

Dans la même lignée que les précédents travaux, nous trouvons ceux de la sociologue Pascale Pichon¹²⁶. D'une teneur incontestablement qualitative, sa recherche, tout d'abord menée dans la ville de Saint-Etienne, se fonde sur le partage du quotidien de personnes « sans domicile fixe » ; quotidien variant entre la rue et les associations caritatives. Pour ce faire, Pascale Pichon procède d'abord à une observation à distance de ces individus vivant dans la rue, observations qu'elle complète ensuite par celles réalisées au sein de structures associatives. Rapidement considérée comme trop petite, la ville de Saint-Etienne va être abandonnée par la chercheuse au profit de Paris.

Cet ouvrage révèle des apports heuristiques d'un point de vue méthodologique tout à fait importants. Ils soulignent ici l'enquête pratiquée sur la durée au contact des personnes démunies qui lui permet « d'élaborer une connaissance précise de l'expérience commune des personnes sans domicile, oscillant entre survie dans la rue et survie au sein même du circuit de l'assistance.¹²⁷ ». L'objectif de sa recherche est ainsi sans équivoque. Il s'agit de « comprendre l'organisation de la débrouille, sa logique et ses limites, ses épreuves et ses renoncements, sa force d'enfermement.¹²⁸ », tout en appréhendant « la dimension morale et politique du partage de l'espace social (...)»¹²⁹ avec les plus démunis.

Mais sa méthodologie de terrain nous révèle encore une autre spécificité, celle de l'élaboration avec les personnes, d'histories de vie qu'elle pose comme essentielle dans cette compréhension d'un présent dominé par la survie, et articulé sur un passé qui s'y réfère.

Outre ces aspects méthodologiques riches, l'utilisation du terme de « carrière » souligne chez l'auteur cette volonté de distinguer dans ces parcours de vie, le « processus de socialisation/ désocialisation » de ces individus précaires. L'étiologie de la chute est évoquée bien évidemment à travers les récits, mais n'est pas l'unique élément d'analyse constituant ces travaux. Ces causalités d'une existence dans la rue s'expriment surtout dans le premier chapitre mêlant plusieurs récits de personnes enquêtées, laissant apparaître des « indices¹³⁰ » pour exprimer ce « temps de la survie ».

Plus globalement, ce « processus de socialisation/désocialisation », à la base d'une carrière de sans domicile, parvient à montrer cette lutte au quotidien et les nombreuses sociabilités développées avec l'environnement, composante majeure d'une vie dans la rue, où l'individu voit son temps partagé entre la recherche de

¹²⁶ Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010.

¹²⁷ Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010, p.18.

¹²⁸ *Ibid*, p.19.

¹²⁹ *Ibid*.

¹³⁰ Dans le sens où le sociologue Daniel Bertaux l'entend c'est-à-dire : « *comme mécanisme social ayant marqué l'une des expériences de vie (...)* ». Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, troisième édition, Armand Colin, 2010, Paris, p.88.

solutions matérielles pour résister (endroit où dormir, se nourrir) et la quête de sens de cette carrière à travers une épreuve identitaire dont le récit de son histoire en est un outil certain.

Entre reconnaissance et refus de se voir étiquetées comme « clochard », les personnes interrogées associent à l'énonciation de leur parcours de vie, une tentative de cohérence salvatrice exprimée par le biais de cette identité narrative de survie. Une identité sous tension non sans lien avec les lieux pratiqués comme ceux de l'assistance où une attitude personnelle vis-à-vis de ces dispositifs est revendiquée.

Néanmoins la survie de la personne sans domicile ne se découvre pas uniquement dans le « dire », et cette façon à soi si particulière de trouver les supports pour sauver la face vis-à-vis de son interlocuteur. Cette résistance se laisse également plus que deviner dans la pratique des espaces publics perçus comme lieux de ressources permettant la survie physique et matérielle de la personne. La manche est ainsi analysée sous plusieurs aspects, et en fonction de plusieurs contextes donnant la possibilité de définir quatre « profils » de mancheurs. Profils qui donnent à voir le sens que les acteurs de cette pratique lui attribuent. Des significations renseignant sur l'identité de pauvre qu'ils souhaitent endosser, en lien avec leur position dans cette « carrière » de « sans domicile ».

Mais cette pratique montre également ces expédients qui renvoient « d'une part, à ces liens discontinus mais déterminants dans lesquels s'engagent notamment les visiteurs de la rue, d'autres part aux appuis apportées par ces soutiens occasionnels de la survie (...) ¹³¹ ».

Ces éléments accordent le fait d'envisager cette manière de survivre comme le résultat des rapports qu'entretiennent les personnes sans domicile avec leur environnement et les spécificités de ce dernier, pour laisser entrevoir ces attaches aux espaces publics de la survie, pensés aussi comme des points d'ancrage territoriaux.

La fin de ces travaux laisse une place non négligeable aux « lieux institutés de la survie ¹³² » et aux rapports, souvent complexes, qu'entretiennent les sans domicile avec ces derniers. Les principes mêmes des structures de l'aide sociale y sont détaillés par l'auteur avec une insistance faite sur les tensions existantes entre l'endossement du « rôle » de reclus et cette dignité qui ne doit pas se réduire à une aide relevant d'une forme de pitié.

Les diverses étapes de la « réinsertion » sociale sont ainsi posées comme une nouvelle épreuve de relégation où, la personne sans domicile éprouve à la ségrégation du lieu assignataire, la ségrégation vis-à-vis des autres précaires. Toutefois, il importe de retenir à travers ces expériences institutionnelles, que celles-ci se réalisent fréquemment par l'endossement de « rôles », au nombre de trois selon la sociologue, permettant de mieux analyser les limites d'une prise en charge institutionnelle et ses modes d'appréhensions aléatoires qui suscitent tout un questionnement de la part des professionnels.

¹³¹ Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010, p. 113.

¹³² Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010, p.121.

Enfin, ces travaux s'achèvent, et ceci est assez rare pour le signaler, sur cette perspective de sortie de la rue pour ces individus. Une sortie qui, néanmoins, ne doit pas faire croire à l'unique et centrale manifestation de la volonté de la personne, si souvent prônée dans notre société de la performance. Si sortie il y a ce n'est que, selon Pascale Pichon, en fonction d'un soutien relationnel et cette reconnaissance de l'expérience vécue par la personne.

Cependant cette faculté de s'en sortir reste du ressort de la personne, celui qui vient dévoiler ce passage du singulier au commun engendré par l'entrée dans cette « carrière » de « sans domicile », pour au final montrer ce renversement de tendance et cette étape décisive. Une étape où l'individu passe du commun au singulier en se départissant progressivement de son ancienne catégorie, et où plusieurs facteurs (acquis de l'expérience, reconversion de soi, rencontres de confiance...) viennent s'enchaîner les uns aux autres pour trouver à nouveau la force de revenir dans le monde commun.

Plus globalement, le peu d'études sociologiques véritablement centrées sur le « clochard » ne doit pas induire en erreur. Il n'est pas le résultat d'un désintérêt épistémologique, mais davantage le fruit d'enquêtes de terrain souvent tournées vers l'expression d'une pure tradition sociologique Durkheimienne s'exprimant, entre autres, à partir de l'analyse des causes de faits sociaux.

La recherche puis l'analyse de l'étiologie de la chute reste ainsi souvent orientée vers un déterminisme absolu où tout phénomène social possède une cause. Dans cette dimension fonctionnaliste, il s'agit également d'étudier les désajustements des diverses parties du corps social ayant permis la naissance de cet « individualisme négatif ». Ce qui explique que le « clochard » est ainsi souvent analysé sous le prisme de l'action sociale, structures intermédiaires dont la fonction est de combler le manque en permettant la « réinsertion » de cet individu dans la communauté.

Ainsi il n'est pas rare de constater les difficultés de l'action sociale dans l'appréhension de ce phénomène ; difficultés qui amènent généralement l'analyse sociologique à dévoiler les enjeux (institutionnels, politiques, sociaux) qui se dessinent et qui expliquent en partie ce hiatus. De fait étant le produit d'une étiologie, le « clochard » est également celui d'un désajustement institutionnel ne permettant pas son retour dans la civilisation.

Face à ce constat irréfragable une nouvelle tradition sociologique, celle issue de l'École de Chicago a été adoptée par certains sociologues, non pas tant dans une lutte scientifique de courants que dans un désir d'aller à la rencontre de ces individus pour analyser leurs points de vue sur leur situation et la manière dont ils percevaient leur existence.

La posture ethnographique portée par l'immersion sur le terrain de plus ou moins longue durée, permet ainsi d'apporter un regard complémentaire pour mieux saisir d'un point de vue scientifique ces formes d'existence atypique. De nouvelles données se font ainsi jour, celles récoltées par le biais d'entretiens et d'observations *in situ*, qu'elles soient participatives ou non. Lentement l'hypothético déductif se complétait de la méthode abductive pour percer le mystère sur l'existence du « clochard ». Un mystère restant le fruit de cet imaginaire collectif entretenu durant des siècles et que la sociologie dans une démarche de démystification tend à ramener à des proportions avant tout sociales.

2.2 Le regard porté par la psychologie clinique

2.2.1 Une nosographie explicative de la « clochardisation »

Depuis le célèbre ouvrage du psychiatre et ethnologue Patrick Declerck¹³³, il semblerait que le « clochard » et la problématique d'« exclusion » qu'il génère, soit également devenu le terrain d'une forme d'investigation ethnographique mettant au centre de ses préoccupations, l'analyse du « sujet » en perte de repères spatio-temporels, dominé d'un point de vue socio-économique, mais aussi du point de vue de son histoire, répétée sans cesse au présent. Un présent empêchant toute forme d'historicité du fait d'un passé trop prégnant.

Pour cet auteur ayant partagé, sous un déguisement, les conditions d'existence d'une quinzaine de « clochard » parisiens, le diagnostic est posé. Le « clochard » en plus : « d'être le produit d'une pathologie sociale, économique et culturelle, (...) est aussi, profondément, un symptôme psychopathologique¹³⁴ ».

Une misère en chair et en os où le corps, tel un signe extérieur de pauvreté, trahit ceux qui le portent à la manière d'un fardeau rappelant à soi la misère dont ils sont au fond davantage les victimes : les dysfonctionnements des premiers stades de la relation mère-enfant, stade de l'apprentissage de la propreté et d'une ouverture au monde extérieur.

Une « souffrance fond¹³⁵ » ne mettant en scène que ce « syndrome de désocialisation¹³⁶ » pour dépeindre des hommes voués à l'enfermement asilaire.

L'asile étant l'unique lieu d'accueil pour ce type d'individus qui ne sont pas « réinsérables » du point de vue d'un travail social trop rationnel, trop normatif. Une zone de relégation définitive dans un univers côtoyant la folie, telles sont les propositions de l'auteur pour qui, faute de « l'accoucher à la vie, au moins mettons-le à l'abri. Offrons lui asile¹³⁷ ».

Car pour celui-ci, la clochardisation n'est que « la manifestation, in fine, d'un désir inconscient du sujet qui recherche et organise le pire¹³⁸ », un acte de suicide qui tarde à venir au vu des années passées dans la rue ; acte dont certains vont jusqu'à affirmer l'incapacité, pour ce personnage, de réaliser ce geste par pure détachement du monde et de ses préoccupations.

Le point de vue sur ce sujet (au double sens du terme), reste choquant tant il mobilise une analyse se restreignant à n'envisager que des caractéristiques comportementales et des spécificités psychiques communes pour dresser une

¹³³ Patrick Declerck, *Les naufragés*, Editions PLON, 2001, Paris.

¹³⁴ *Ibid*, p.286.

¹³⁵ Patrick Declerck, *Les naufragés*, Editions PLON, 2001, Paris.

¹³⁶ *Ibid*.

¹³⁷ Patrick Declerck, *Les naufragés*, Editions PLON, 2001, Paris, p.318.

¹³⁸ *Ibid*, p.294.

nosographie de la misère. Ramener à une altérité irréductible, soumis à une folie insurmontable, le « clochard » ne peut se sortir de la rue qu'en empruntant les chemins d'une institution totale. Cantonné par cet auteur à un onirisme social côtoyant la folie, il devient interdit d'intelligibilité, et voué ainsi à n'épaissir que davantage le mystère qui pèse sur lui.

2.2.2 Une perception plus humaine de la grande précarité

L'approche de la psychiatre Sylvie Quessamand Zucca¹³⁹ paraît, quant à elle, plus nuancée sur le sujet du « clochard », terme qui d'ailleurs n'est jamais employé dans ses travaux. Toutefois l'approche des conditions d'existence de ce personnage reste également dans une veine purement médicale, justifiant d'une « clinique de la désocialisation¹⁴⁰ » afin de faire avancer la réflexion sur cet individu.

A l'image d'Alexandre Vexliard, la psychiatre dépeint le processus de « désocialisation » dont sont victimes les « clochards » comme quelque chose d'irréfragable. Mais *a contrario* de ce dernier, elle y invoque des particularités purement individuelles, ce que ne fait pas Alexandre Vexliard ramenant ces formes d'existences atypiques à des phénomènes sociaux. Elle pose comme absolue, cette descente aux enfers que représente cette arrivée dans la rue avec son impossibilité de retour. Le « clochard » est ainsi pris malgré lui, dans un « entre-deux mondes¹⁴¹ » en étant là sans totalement y être, une présence-absence signant cette « asphaltisation¹⁴² », sorte de stase d'un corps inerte, sans vie, englué au bitume, comme pour symboliser cette incapacité de retour.

Cependant ici l'étiologie laisse place aux conséquences pour l'homme, d'une existence passée dans la rue, où tout repère, tout temps se dilue au détriment d'une folie laissant exprimer cette « identité éclatée¹⁴³ », une désobjectivation progressive, comme l'exprime encore l'auteur, déconnectant la personne de notre monde. Une déconnection qui s'opère encore davantage dans les récits de ces individus, fantasmatiques au possible avec en toile de fond, des trous noirs dans la généalogie, comme preuves de leur « auto-exclusion ».

Il est d'ailleurs important de noter le regard de la psychiatre sur la parole de ces personnes, lors de ses investigations sur le terrain, dans le cadre de maraudes du SAMU social de Paris : « Le langage lui aussi se restreint à la longue : c'est que, tout comme la mémoire, il ne peut se déployer dans un temps sans durée. Il risque de finir par se dissoudre, dans une novlangue instantanée, projective, superficielle, agressive parfois.¹⁴⁴ ».

Une vision qu'elle réitère dans un de ses propos lors d'un article : « Notre travail auprès d'eux est difficile, dans la mesure où plus le temps a passée depuis cette

¹³⁹ Sylvie Quessamand Zucca, *Je vous salis ma rue. Clinique de la désocialisation*, Editions STOCK, 2007, Paris.

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*, p.139.

¹⁴² *Ibid.*, p.77.

¹⁴³ *Ibid.*, p.104.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.119.

« installation » à la rue, plus il est difficile d'avoir accès à un échange authentique, je dirais d'un psychisme (le nôtre) à un autre (celui de la personne).¹⁴⁵ ».

Les récits de la pauvreté sont ainsi ici mis en question dans leur véracité et leur contenu pour laisser uniquement place à une expression de la pathologie psychique, au point de faire poser cette question qui paraît quasi existentielle dans l'analyse des conditions de ces individus : « Est-ce que la rue rend fou ou la folie qui mène à la rue ?¹⁴⁶ ».

Toutefois et à l'instar de Patrick Declerck, même si la survie portée par la manche où la recherche d'un lieu à soi pour s'y établir est mentionnée, elle ne relève que, pour cet auteur, de cette descente lente et progressive vers l'enfer, engendrée aussi par le sentiment d'inutilité sociale éprouvé. En aucun cas elle n'est analysée comme une marge de manœuvre encore existante dans cet univers impitoyable, et comme le signe d'une rationalité encore présente dans l'esprit de ces « malades ». Quant à l'avenir de ces individus, il paraît assez clair, assez d'ailleurs pour ne pas être envisagé par la psychiatre. Ou plutôt uniquement à travers le prisme de l'ostracisme ou d'une mort certaine dans l'anonymat. « Dehors en attendant demain », titre de son documentaire¹⁴⁷ sur la vie dans la rue, pourrait ainsi se comprendre comme une mort sociale déjà consommée et s'acheminant vers celle qui permettra au « clochard » d'enfin quitter cet « entre-deux mondes » pour n'en rejoindre qu'un, éternel...

2.2.3 Une clinique qui, toutefois, sort du champ scientifique, strictement circonscrit autour du « sujet »

En guise de complément à cette contextualisation de l'objet d'étude dans un cadre clinique, il convient de mentionner, même si cela n'a pas fait l'objet d'un ouvrage, un article¹⁴⁸ ainsi que la retranscription d'une conférence¹⁴⁹ de Jean Furtos pour mieux saisir un point de vue relativement différent sur le visage du « clochard » et sur l'ensemble des individus souffrant d'« exclusion ». Ce dernier propose une vision, comme celle d'Alexandre Vexliard, moins centrée sur le « sujet » et davantage en prise avec le réel, celui constitué par son environnement social.

Ce médecin indique ainsi les « trois modalités cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale¹⁵⁰ » dont le troisième type correspond aux hommes de la rue, victimes du « syndrome d'auto-exclusion¹⁵¹ » qu'il explique comme « une duplicité sémantique de psychogenèse et de sociogenèse simultanée¹⁵². ».

¹⁴⁵ Sylvie Quessamand Zucca, *Que nous apprend le contact avec les personnes sans domicile fixe en matière de réactions post traumatiques ?*, Réseau « Souffrances et précarité » Hôpital Esquirol, Paris.

¹⁴⁶ *Ibid*, p.143.

¹⁴⁷ Emission documentaire radiophonique, France Culture, 2005.

¹⁴⁸ Jean Furtos, *les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale*, « Souffrance et société » Mental 'idées, n°11, 2007, Paris.

¹⁴⁹ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions Rue d'ulm/Presses de l'école normale supérieure, 2009, Paris.

¹⁵⁰ Jean Furtos, *les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale*, « Souffrance et société » Mental 'idées, n°11, 2007, Paris.

¹⁵¹ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions Rue d'ulm/Presses de l'école normale supérieure, 2009, Paris.

¹⁵² Jean Furtos, *les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale*, « Souffrance et société » Mental 'idées, n°11, 2007, Paris.

Son analyse a ceci de particulier qu'elle propose une redéfinition de l' « auto-exclusion¹⁵³ » omniprésente en filigrane dans les travaux précédents. Selon lui, ce terme renvoie à la capacité ou non de la personne « exclue », selon son environnement social, son histoire, et sa structuration psychosociale, à pouvoir sortir de sa situation d'exclusion pour ne plus souffrir.

Le psychiatre souligne ceci, lors d'une conférence, à propos de ce syndrome : « le syndrome d'auto-exclusion se met en place quand les gens ne peuvent plus dire non à l'inacceptable : ils ne peuvent alors plus dire non qu'à eux-mêmes.¹⁵⁴ ». Elle transforme ainsi le subir en agir, ceci en fonction des facultés de l'individu.

Mais ce fait n'est pas toujours vrai et vérifiable. La plupart du temps, ce syndrome génère une « dynamique générale¹⁵⁵ », dont le premier signe est le renoncement de la personne. Ce désespoir implique une « désobjectivation¹⁵⁶ » du sujet où la « déshabitation de soi-même¹⁵⁷ » se manifeste tant sur le corps de la personne par un déni de la souffrance que dans sa psyché par une excitabilité chronique. L'inhibition intellectuelle est une des dernières caractéristiques, à ne toutefois pas confondre avec les troubles d'ordre schizophrénique.

Ainsi les manières de vivre avec cette « déshabitation de soi-même » sont, comme le précise le Médecin, de l'ordre des défenses paradoxales, entendues ici : « comme à l'envers de l'opinion commune¹⁵⁸ », et dont la non demande en situation de précarité (« pathologique¹⁵⁹ ») reste une composante majeure.

Cependant et c'est là un point qu'il convient de noter, le retour du « sujet disparu¹⁶⁰ », comme l'explique Jean Furtos, reste possible avec l'aide d'un tiers (professionnels de l'action médico-sociale). Ce « syndrome d'auto-exclusion » n'est pas l'apanage des « clochards », il concerne toutes personnes, victimes d' « exclusions » diverses, et se signe dans « le désespoir de l'exclusion sociale, l'impression de ne plus faire partie de l'humanité.¹⁶¹ ».

Plusieurs éléments ressortent de cette analyse. Le premier, et non des moindres, ne place pas l'individu, la structure psychique du sujet, comme unique causalité de son « exclusion ». Celle-ci se mélange à d'autres facteurs qui peuvent, peu ou prou, conduire la personne à ce « syndrome d'auto-exclusion ». L'environnement social ainsi que l'histoire de la personne sont des éléments tout aussi déterminants dans l'approche de ce phénomène.

D'autre part, les réactions de ces « exclus » que certains peuvent analyser comme complètement détachées du réel, ne relèvent en fait que du registre de l'autodéfense dont le paradoxe réside dans des actes portés vers une logique de survie, comme le

¹⁵³ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions Rue d'ulm/Presses de l'école normale supérieure, 2009, Paris.

¹⁵⁴ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions Rue d'ulm/Presses de l'école normale supérieure, 2009, Paris, p.5.

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions Rue d'ulm/Presses de l'école normale supérieure, 2009, Paris, p.32.

¹⁶⁰ Jean Furtos, *les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale*, « Souffrance et société » Mental 'idées, n°11, 2007, Paris.

¹⁶¹ *Ibid.*

médecin le déclare dans son article. Ce texte a donc le mérite de se détacher de la vision alarmiste, normative et entérinée du « clochard », en proposant une analyse s'expliquant davantage en termes multifactoriels, où l'individu loin d'être sous l'emprise d'une pathologie irréversible, peut avec du temps et de l'aide, sortir de cet état.

Le travail sur les mécanismes sociaux de l' « exclusion », et la redynamisation du sujet (qui de fait le devient de par son action) reste encore possible ici : sujet, l'individu le serait ainsi moins par sa pathologie dominante, que par la manière dont il reprend sa vie en main.

Enfin il est également important de souligner ce sentiment d' « exclusion » subit par les personnes, où l'impression de ne plus faire partie de l'humanité tranche avec cette « *souffrance fond* » dans laquelle, l'être, loin de se préoccuper d'autrui en vient à organiser sa propre perte.

Ainsi, toute différente reste la vision de Jean Furtos pour des individus souffrants d'être « exclus », mais dont l'espoir d'une « inclusion » n'est pas vain. En ce sens, le « syndrome d'auto-exclusion » se comprend davantage comme un construit conscient de la personne pour éviter toutes souffrances supplémentaires, plutôt qu'un réel désir (pulsion de mort) de se tenir hors du groupe pour disparaître lentement.

En d'autres termes et pour reprendre une idée de Marcel Mauss, l' « effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité ¹⁶² », s'assimilerait davantage et par analogie, avec la situation du « clochard », si, comme les deux auteurs précédents, nous prenions le parti de définir de manière performative, la fin ¹⁶³ inéluctable de ces individus « désocialisés » selon une perspective épistémologique fondée sur la « thèse de la population limite ¹⁶⁴ » dans laquelle les « sans domicile » constituent « une nouvelle catégorie de personnes à troubles mentaux, à la limite et à la marge de la psychiatrie ¹⁶⁵ ».

2.3 Une littérature journalistique sur le « clochard » opposée dans ses points de vue

Comme cela vient d'être mentionné auparavant, notamment à travers les remarques de Julien Damon, l'acronyme « S.D.F. » est un produit de l'exercice journalistique (écrit, radiophonique, télévisuel) participant à l'élaboration du sens commun sur cette question de la « grande exclusion », symboliquement (et performativement) incarnée dans ses extrêmes par le « clochard ».

Avant d'aller plus en détails dans la présentation de ces ouvrages, il convient de préciser que ces œuvres se situent hors champ scientifique, venant accréditer la

¹⁶² Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige PUF, onzième édition, 2008, Paris, p.311.

¹⁶³ Fin qui se comprend comme la mort, ou une autre forme de mort qu'est la « dépersonnalisation » induite mécaniquement par l'enfermement dans une institution totale.

¹⁶⁴ Maryse Bresson, *Le lien entre santé mentale et précarité sociale : une fausse évidence*, Cahiers internationaux de sociologie, Volume CXV, 2003, Paris, p.318.

¹⁶⁵ *Ibid.*

teneur d'investigations sur le terrain absentes de toutes préoccupations épistémologiques et pour certaines éthiques.

2.3.1 Les conditions d'existence décrites de manières prosaïques

L'ouverture sur cette partie consacrée aux ouvrages journalistiques sur le monde de la rue, s'opère en premier lieu ici avec Robert Giraud, nous faisant découvrir l'envers du décor d'un Paris d'après-guerre des années 50. Sans prétention scientifique, ce poète ami de Jacques Prévert, chroniqueur dans plusieurs journaux, partage l'existence des « clochards » de la capitale, démarche qu'il nomme lui-même une « pittoresque enquête ¹⁶⁶ ».

Dans sa volonté de mettre en lumière ces hommes constituant le « peuple des berges ¹⁶⁷ », il plonge le lecteur dans l'ambiance du petit Paris, celui des « gens modestes » pour au détour d'un coin de rue, se concentrer sur ces « clochards », ce « *peuple de la nuit (qui) n'a pas de frontière* ¹⁶⁸ ». Sa technique est celle d'interviews journalistiques dans laquelle l'auteur ne cache pas son identité vis-à-vis de ses interlocuteurs. Le produit de ses investigations sera l'élaboration de portraits de ces hommes et d'une femme (dont nous apprenons sur la fin de l'ouvrage qu'elle était auparavant un « clochard » travesti) dans le dénuement d'une France se reconstruisant.

Dès le début du livre, la tentation de trouver une étiologie à ces existences est avortée. Seuls quelques mots de l'écrivain permettent de circonscrire le mystère : « Comment sont-ils arrivés là ? Les circonstances sont parfois si inattendues qu'il serait vain de les énumérer toutes. Le jeu, la boisson, la paresse, les déboires conjugaux amènent bien souvent une nouvelle recrue à l'armée des « couches-dehors » ¹⁶⁹ ».

Toutefois il reste à souligner que, vu l'époque et avant les premiers travaux d'Alexandre Vexliard parus dix années plus tard, les causes énoncées du déclin trouvent une certaine justesse avec les travaux scientifiques des décennies futures. Sont-elles de simples suppositions ou retranscriptions des représentations sociales opérantes à cette période en France et liées à cet individu ?

Quoiqu'il en soit, les descriptions de ces personnages atypiques ne tombent guère dans le pathos ou l'horreur. Le chroniqueur y dévoile davantage les combines de chacune des personnes pour survivre à la rue, et cela, en toute dignité.

Certains chapitres constituent le portrait d'un de ces individus, dont le surnom évocateur en est le titre ; surnom associé au savoir-faire de ces « débrouilleurs » : « L'amiral, le prince des pilons ¹⁷⁰ », ou encore « Pépé, le voleur de chiens ¹⁷¹ ». A

¹⁶⁶ Robert Giraud, *Le peuple des berges*, Le dilettante, réédition 2013, Paris, p.10.

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ *Ibid.*, p.19.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p.25.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.33

noter aussi le portrait dépeint de « Léon la lune¹⁷² », célèbre « clochard » qui va donner son nom à un film¹⁷³ dont il sera le personnage principal et dont le scénario sera écrit par Robert Giraud.

Les portraits dressés de manière romanesque restent drôles et souvent touchant de par leur authenticité. Le misérabilisme n'est ainsi pas de rigueur, où la description détaillée de situations laisse à voir au lecteur, la richesse de l'ingéniosité dont font preuve ces individus pour transformer leur conditions d'existence insupportables, en existences régulées autour de la manche, des petits boulots, des petits trafics aussi, et chose importante, des relations établies avec les citoyens et commerçants des rues. Cet ouvrage nous fait mieux saisir la manière dont étaient perçus ces miséreux à l'époque, considérés comme des hommes faisant partie intégrante du décor des villes. Des personnages pittoresques du Paris des années 50.

Cette acceptation par le voisinage et les passants, se devine dans les interactions construites avec ces derniers même si, elles ne sont pas mentionnées ou que très succinctement : « Le baron William est en tout cas un excellent manchard. Entendez par là qu'il tend très bien la manche... et la main. Confortablement installé dans sa berline... sa voiture d'enfant... que tire Milo, le clochard toujours propre, William met en coupe réglée, systématiquement, scientifiquement, tout le quartier Saint-Germain-des-Prés, son fief. Du haut de son carrosse, le Baron interpelle n'importe qui, à n'importe quel moment. Les passants rient. Et les pièces tombent.¹⁷⁴ ». Nous aurions presque le sentiment d'assister à une scène dans l'ouvrage de Nels Anderson, mettant en avant ce « hobo », jonché sur sa caisse à savon pour interpeller les personnes.

Ici, l'aumône est présentée par le journaliste comme une activité noble, un véritable « art de faire¹⁷⁵ », une mise en spectacle entraînant sa rétribution, et engageant le « clochard », tel un comédien Del Arte, dans l'ironisation de sa propre misère, mise en spectacle à la manière d'un clown. Nous nous croirions presque au cirque (dans son sens le plus noble).

A noter également dans cette chronique de rue, l'énonciation de cette forme d'organisation entre les « clochards », avec à sa tête un roi : « la cloche à son roi, il s'appelle l'Amiral.¹⁷⁶ ».

Un roi choisit par le reste du groupe selon son charisme, mais également, et comme c'est le cas pour l'Amiral, grâce à « la plus haute considération dans les bistrotts de la place Maubert où se retrouve la fine fleur des clochards parisiens¹⁷⁷ ».

Ce regard tranche aussi de manière radicale avec celui que l'on peut porter aujourd'hui sur ce monde de la rue, souvent violent, injuste, où la loi du plus fort l'emporte. Il semblerait qu'à cette époque, et comme nous le raconterons certains personnes que nous avons interviewé dans cette recherche, qu'une forme de

¹⁷¹ *Ibid*, p.95.

¹⁷² *Ibid*, p.19.

¹⁷³ Alain Jessua, *Léon la lune, La Journée ordinaire d'un clochard à Paris*, film muet sorti en 1956, Paris.

¹⁷⁴ Robert Giraud, *Le peuple des berges, Le dilettante*, réédition 2013, Paris, p.37.

¹⁷⁵ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard, 1990.

¹⁷⁶ Robert Giraud, *Le peuple des berges, Le dilettante*, réédition 2013, Paris, p.34.

¹⁷⁷ *Ibid*.

solidarité existait entre ces pauvres, où les sociabilités de « bistrot » permettaient de manière symbolique de sceller les liens.

La description poétique de cette vie de misère s'achève néanmoins sur un constat sinistre mais bien réel, laissant à l'ouvrage le mérite de ne pas tomber dans une forme d'onirisme quasi surréaliste faisant de la vie à la rue une vie magnifique.

Dans son chapitre intitulé, « la société prend sa revanche¹⁷⁸ », le chroniqueur se fait sans doute le porte-parole de la société.

En véritable procureur il exprime les représentations sociales liées à ce personnage : « Ces hommes qui refusent de s'intégrer au système social, qui n'en acceptent que l'indispensable pour végéter, qui paient leur relative liberté des joies d'un foyer, de la douceur du confort... Eux qui ont abdiqué toute dignité pour ne pas subir le carcan des responsabilités et le minimum de devoirs demandés à un citoyen... Ces individualistes impénitents (...) Eh bien ! La société trouve encore le moyen de s'en servir !¹⁷⁹ ». Terminant son œuvre sur les expériences médicales faites par la science sur les corps de ces morts de la rue, Robert Giraud nous montre cette manière plus que cynique que possède la société a toujours imposé son emprise, même sur ses individus les plus fuyants, qu'elle « récupère » après la mort.

2.3.2 Comment devient-on « S.D.F. » ? Une réponse trouvée par le biais d'une imposture (épistémologique) ?

Plus de quarante années plus tard, Hubert Prolongeau, journaliste, décide à son tour d'étudier les conditions d'existence de ces sans domicile peuplant les rues de Paris. A noter que cette dénomination n'existait pas à l'époque de Robert Giraud, où tout homme de la rue était « clochard ».

C'est en effet au début des années 90, date à laquelle les travaux d'Alexandre Vexliard trouvent leurs premiers héritiers (Gaboriau, Laé, Murard...). C'est aussi l'année des premiers émois publics portés par un regard médiatique (notamment télévisuel), qui montre la France sous un autre jour, celle de sa misère envahissant les rues mettant en scène cette nouvelle pauvreté. C'est l'époque également de cette « fracture sociale » découverte par le futur Président Jacques Chirac lors de sa campagne présidentielle de 1995, et la naissance de cet adage posé comme un paradigme de la pauvreté, « S.D.F., ça peut arriver à n'importe qui ».

C'est dans ce contexte médiatico-politique qui voit naître cette nouvelle forme de pauvreté, que paraît cet ouvrage intitulé « sans domicile fixe¹⁸⁰ ». Une pauvreté pouvant sévir dans chaque milieu familial, et qui sans doute, pousse certains à vouloir aller regarder le problème de plus près. Outre les sociologues, l'investigation de rue devient également l'apanage de certains journalistes en quête de reportages toujours plus criants de vérité sur une réalité sociale. Les moyens de l'enquête journalistique répondent ainsi à ses fins, l'obtention d'informations, souvent sensationnelles, dans une posture contestable, celle de la « tromperie¹⁸¹ » comme le

¹⁷⁸ *Ibid*, p.117

¹⁷⁹ *Ibid*, p.124.

¹⁸⁰ Hubert Prolongeau, *Sans domicile fixe*, Hachette, 1993, Paris.

Ibid.

¹⁸¹ Etant celle de se faire passer pendant quatre mois comme un « sans domicile fixe » pour vivre parmi eux.

mentionne bien Hubert Prolongeau, dans son avant-propos ; tromperie qu'il pense nécessaire à « l'authenticité¹⁸² » de son enquête. « J'ai eu envie de les rencontrer, de savoir qui ils étaient, de comprendre comment on pouvait en arriver là, peut-être de conjurer la peur qui nous prend tous face à ces visions d'un avenir impossible.¹⁸³ ».

Voici d'emblée les justifications d'une investigation au cœur de la misère et ses prétentions non pas scientifiques mais profanes. Une introduction à son ouvrage où le sensationnel se crée dans cette espèce d'immersion dans les rues, comme pour faire croire au lecteur qu'il suffit juste de se déguiser en miséreux pour en éprouver la rudesse de sa condition.

Ainsi dès les premières pages, Hubert Prolongeau se met également dans la peau d'un « S.D.F. » pour, semble-t-il, établir l'étiologie des pertes, « avant la chute¹⁸⁴ », celles qui donneraient réponses à son questionnement de base. Force est donc de constater cette double imposture, dont l'une est avouée, entre un faux « S.D.F. » et un faux scientifique. L'usage de faux serait-il la condition sine qua non de l'obtention du vrai ?

Même si dans la suite de son introduction le journaliste explique que « jouer le jeu n'est pas jouer le « je »¹⁸⁵. », et qu'il n'est « jamais entré dans leur tête.¹⁸⁶ », nous serions tout de même tentés d'affirmer que l'imposture est réelle, surtout lorsque l'auteur affirme : « cette expérience est à la base de ce livre, et je l'ai faite sans tricher¹⁸⁷. ». L'expérience impossible de l'« être-en-soi » se révèle ici dans toute sa splendeur.

Que dire ensuite de la suite de l'ouvrage qui, à sa décharge au vu de l'époque de sa parution, pouvait paraître intéressant, mais qui aujourd'hui ne ressasse que des poncifs dangereux sur ces personnes à la rue. Véritable carnet de route ou de déroute, Hubert Prolongeau livre ici une vision chaotique et horrible du monde de la rue, où l'ennui, l'incurie, la folie, l'alcool, la drogue et les manques de toutes sortes émaillent le quotidien de ces individus.

L'ouvrage présenté se désagrège au fil de la lecture par une expérience à la fois de la rue et des foyers d'hébergement, faisant de brefs détours sur la situation du logement en France et les politiques sociales, pour ensuite, revenir sur « la vie en groupe¹⁸⁸ » où la définition de l'« *initié* » de Goffman ne pourrait pas trouver meilleur exemple sur le terrain : « Pas besoin de se présenter ni d'être introduit pour rentrer dans un groupe de S.D.F.. Tant de gens évitent de s'asseoir près d'eux que le faire est déjà apport2 la preuve que l'on est un peu comme eux.¹⁸⁹ ».

La dérive épistémologique enjoignant une imposture, même si nous le rappelons, le journaliste n'est pas un scientifique, trouve donc au final ce qu'elle cherche : du sensationnel dont il reste possible de penser qu'il soit le fruit conscient de ces « S.D.F. » ayant reconnu l'imposture et rendant, comme monnaie de la pièce, des comportements fabriqués de toute part. Cette remarque n'est pas dénuée de sens si

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ *Ibid*, p.10.

¹⁸⁴ *Ibid*, p.15.

¹⁸⁵ Hubert Prolongeau, *Sans domicile fixe*, Hachette, 1993, Paris, p.15.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ Hubert Prolongeau, *Sans domicile fixe*, Hachette, 1993, Paris, p.139.

¹⁸⁹ *Ibid*, p.140.

nous nous référons à cet « itinéraire moral ¹⁹⁰ » commun à toutes les personnes à la rue ; processus par lequel l'individu connaît et expérimente, jour après jour, les représentations sociales ayant trait à sa condition. A moins que le journaliste n'ait rencontré que des personnes sans « itinéraire moral »...

Quoiqu'il en soit, les portraits ainsi dépeints restent très outranciers faisant de ces individus des démissionnaires vis-à-vis de tout acte, dépourvu de toute forme de culture : « Démission décourageante : ils n'ont même pas créé entre eux un langage, se contentant, pour les plus jeunes, du verlan, et, pour les plus âgés, d'une grossièreté et d'une pauvreté de vocabulaire qui n'est nullement leur exclusivité. Leurs seules « inventions » sémantiques touchent à l'argent. ¹⁹¹ ».

Outre le passage consacré à la survie qui, cependant n'est envisagée que du côté de l'aumône, et là encore de manière violente, même si cette réalité existe, cette survie matérielle est toujours décrite dans un misérabilisme déconcertant, faisant de ces hommes, des individus avides de gain et prêts à tuer pour une poignée de pièces. D'ailleurs cette cupidité se retrouve dans les précédents propos où l'auteur explique la pauvreté d'un langage qui ne se renouvelle que dans une optique de profit. Il s'agit là d'une vision quelque peu utilitariste.

Enfin nous parvenons à la fin de cet ouvrage au moment où le journaliste aborde le « clochard ». Nous nous attendons au pire sachant que jusqu'à présent il n'était fait cas que de « S.D.F. » dont d'ailleurs aucune durée de vie dans la rue n'est explicitée.

Ce chapitre court d'une dizaine de pages, a le mérite de citer les cinq phases de « désocialisation » d'Alexandre Vexliard. Passé au-delà des stéréotypes au sujet du « clochard », il ne reste plus pour l'auteur qu'à évoquer cet instinct d'une « survie de plus en plus animale ¹⁹² » et leur « capacité d'attention presque nulle ¹⁹³ ».

Pour conclure, il était impossible de stopper cette présentation sans s'arrêter sur cette petite partie consacrée au « clochard », intitulée de la sorte : « Ceux qui s'en sont sortis ¹⁹⁴ », titre au combien intrigant au vu du constat précédent. Comme il le déclare, « le constat s'impose, triste : ils sont peu à le faire. Ceux qui y parviennent s'arrêtent bien avant d'être clochard. ¹⁹⁵ ».

Cette affirmation induit le fait qu'aucun « clochard » ne peut se sortir de la rue, puisque ceux qui s'en sortent le font avant de passer cette frontière entre l'Homme et l'animal.

Sa conclusion, quant à elle, s'achève sur ces quelques mots, comme venant ponctuer cette expérience de quatre mois dans la rue : « Un seul maître mot devrait régner : humaniser (...) ¹⁹⁶ ». L'auteur est-il en train de procéder à un mea culpa sur sa façon de décrire la réalité de ces existences, pris qu'il est par les remords suite aux réactions que vont susciter ce livre, où le désir compulsif du sensationnel est parvenu à masquer le réel, ou tout du moins à participer à le grossir ?

¹⁹⁰ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p.45.

¹⁹¹ Hubert Prolongeau, *Sans domicile fixe*, Hachette, 1993, Paris, p.157.

¹⁹² *Ibid*, p.206.

¹⁹³ *Ibid*.

¹⁹⁴ *Ibid*, p.210.

¹⁹⁵ *Ibid*.

¹⁹⁶ *Ibid*, p.214.

La production journalistique, entendue comme la parution d'ouvrages de journalistes d'investigation et non d'articles de presse, reste suffisamment rare pour que celle-ci occupe une place non négligeable dans la contextualisation de notre objet d'étude.

Minime par comparaison à une littérature sur le sujet plus scientifique, la place que remplissent dans le paysage littéraire consacré au « clochard », les deux ouvrages ci-dessus, reste un indicateur certain pour le sociologue.

Tout d'abord du point de vue de la temporalité de ces deux œuvres, séparées entre elles d'une quarantaine d'années. Cet écart permet de mieux saisir, au-delà des personnalités des deux journalistes impliqués sur leur terrain, les représentations sociales ayant trait à cette figure extrême de la pauvreté suivant les époques.

Des représentations dont, on ne peut oublier, qu'elles se modifient aussi en fonction de l'arrivée d'une nouvelle population des rues, dès le début des années 90 en France. Ainsi, le regard sur cette pauvreté porté par Hubert Prolongeau et en totale opposition avec celui porté par Roland Giraud. Ceci peut-il s'expliquer par une sensibilité différente ?

Force est de constater qu'il est plus important, dans ce cadre, d'évoquer les représentations sociales sur un phénomène qu'une différence de point de vue émanant de la personnalité des observateurs. En effet, chaque individu, quelle que soit sa situation, est perméable aux phénomènes sociaux et aux représentations construites et véhiculées sur ce dernier. Le nier serait une erreur grossière, elle induirait, du moins pour le sociologue, de se couper avec le réel, chose impossible à réaliser, puisqu'étant lui-même une partie de ce réel. De fait chaque individu étudiant, observant un autre groupe social, est pris, dès son immersion sur le terrain, par ses représentations sur son objet, susceptibles de nourrir le point de vue sur celui-ci, ou tout de moins, de le travestir.

Hubert Prolongeau était-il trop impliqué, paradoxalement à son imposture, dans ses représentations pour ne dévoiler souvent que l'impensable ? Ce dernier affirme en introduction de son livre pour expliciter sa démarche que c'est : « peut-être (pour) conjurer la peur qui nous prend tous face à ces visions d'un avenir impossible.¹⁹⁷ » qu'il a voulu découvrir ces personnes.

Le lien entre les représentations sociales alarmistes de l'époque et la constitution d'une existence de « S.D.F. » comme un nouveau risque sociétal peut parvenir à mieux faire comprendre cette vision chaotique d'un « sous-monde » : la catharsis usitée à travers l'adoption d'un « rôle » celui de « Faux S.D.F. » suffit sans doute à éliminer cette crainte.

La présentation de cette littérature journalistique consacrée au « clochard » montre ainsi la divergence des points de vue à son sujet. Une division qui s'explique par les méthodes d'investigation auprès de ces individus, l'une tendant davantage à une forme de neutralité (pour ne pas dire d'objectivisme), à l'opposé d'une subjectivité exacerbée où se faire passer pour un pauvre devient l'unique moyen de compréhension. Même si ces deux enquêtes ne relèvent guère d'une rigueur scientifique, il importe de constater la participation de ces écrits à l'élaboration de paradigmes sur cette pauvreté extrême. Paradigmes qui sont à mettre en lien avec le contexte social dans lequel ils prennent forme.

¹⁹⁷Hubert Prolongeau, *Sans domicile fixe*, Hachette, 1993, Paris, p.10.

Le contexte socioéconomique des années cinquante était en effet très différent de celui des années quatre-vingt-dix marqué par l'apparition dans les rues d'une nouvelle pauvreté, celle présentée comme ce nouveau fléau des temps modernes, cette « insécurité sociale » qui peut concerner chaque citoyen. Dans cette acceptation, plus personne ne semblerait protégé d'une chute brutale dans la rue. Est-il donc étonnant face à cette démocratisation des risques de pauvreté, de constater une évolution des représentations liées à l'un de ses symboles les plus irréductibles, le « clochard », et des enquêtes journalistiques faites à son *endroit* ?

2.4 La présence de ce personnage, sur le petit comme le grand écran

Dans cette partie achevant la contextualisation du « clochard » dans un domaine pouvant être qualifié de culturel et de scientifique, il importe encore de mentionner la proportion que ce personnage prend dans les médias télévisuels et aussi au cinéma. Hormis la production cinématographique dont il sera fait référence dans ce qui suit, la constatation d'une recrudescence¹⁹⁸ des reportages télévisuels sur les « S.D.F. » en période hivernale est facilement démontrable. Elle participe d'un épiphénomène saisonnier expliquant qu'une compassion des citoyens envers les plus démunis est toujours plus grande en période de grands froids qu'en été par exemple¹⁹⁹. Les conditions climatiques rigoureuses nous font penser à ceux qui vivent dehors et alimentent souvent, les fantasmes les plus fous sur leurs capacités de résistance (alcool, pathologie psychique...).

2.4.1 Avant de parler sur, il faut d'abord se mettre à la place de...

Pour pérenniser ou inventer de nouveaux paradigmes à la base des nouvelles représentations sociales liées aux « gens de la rue », les reportages télévisuels sont un puissant objet de détournement de l'opinion public. Ils informent par le biais de la désinformation, masquent souvent les tenants et les aboutissants du fait qu'ils exposent au grand public, et ce, souvent, dans un but politique. Ainsi présenter la vie des personnes à la rue comme quelque chose relevant de survies quotidiennes et pour certains d'un choix délibéré au regard des solutions proposées par les pouvoirs publics, paraît inconcevable tant il met en péril l'image d'une cohésion sociale se faisant et se maintenant autour du travail et du logement. Il reste ainsi préférable de mettre à jour dans une tendance voyeuriste, une part infime de l'inmontrable, du politiquement incorrect : la misère dans les rues de la République malgré la présence d'un Etat Providence et d'un tissu associatif, sinon forts, encore présents.

¹⁹⁸ Recrudescence que nous constatons davantage aussi au niveau de l'âge des personnes évoquées et présentées dans les reportages, souvent jeunes et allant de pair avec ce nouveau phénomène social dont les médias participent à la construction en en faisant l'écho : Envoyé spécial France 2, émission du 10/01/2006 : « Une jeunesse sans adresse ». Journal télévisé de France 2, « *Dans la peau d'un jeune S.D.F. pendant 2 jours* » reportage diffusé en janvier 2008.

¹⁹⁹ Alors que statistiquement, le nombre de morts S.D.F. en été est équivalent, voir supérieur à celui de l'hiver.

C'est au moment d'entrer dans « la peau d'un S.D.F.²⁰⁰ », afin de tenter de ressentir au plus profond de soi la misère, que se trouve la centralité de ce documentaire.

Ce reportage retrace, caméra embarquée, le parcours d'un journaliste se faisant passer pour un « S.D.F. » pendant vingt jours. La caméra placée discrètement sur le journaliste permet au spectateur de vivre le moindre des faits et gestes de ce dernier pour vivre « en direct », les réactions que suscite ce personnage auprès des commerçants, des habitants, des passants ou encore des professionnels et bénévoles de l'action sociale.

Le reportage n'apprend guère de choses nouvelles sur la question, si ce n'est la volonté de ce journaliste de vouloir ressentir les effets de la pauvreté au plus profond de lui-même, et de faire changer le regard sur ce type de population en montrant cette « galère » au quotidien. L'impossibilité de l'« être-en-soi » dans l'expérimentation d'une situation sociale rend l'efficacité de ce documentaire sur la grande pauvreté, discutable.

2.4.2. Des documentaires tournés vers le récit pour changer de vision

Mais l'ensemble des reportages télévisuels sur la question ne prennent pas tous la place des protagonistes. D'autres, comme celui du journaliste Harry Roselmack, dans le cadre de son émission intitulée « en immersion avec...²⁰¹ », tentent de donner la parole à ceux qui vivent ces conditions extrêmes à travers des interviews. Des questions sur les trajectoires sociales sont évoquées, autant que les tactiques de survie au quotidien. Dans son reportage le rapport aux institutions de l'aide sociale reste très peu abordé, le reportage se cantonnant à aller à la découverte de son public, en immersion. Là encore la parole est davantage donnée (par choix journalistique ?) aux jeunes en situation de précarité.

Serge Moati quant à lui, livre un reportage s'intitulant : « Le peuple de la rue, les invisibles²⁰² » construit là aussi sur la participation active des personnes « sans domicile fixe » interviewées. Accompagnant tout au long de son périple les professionnels du SAMU Social de Paris, le journaliste avoue le but de son documentaire celui de donner la parole aux plus démunis pour redonner une identité à ces individus. Traitant de sujets aussi divers que leurs histoires de cœur, de déclassement social, leur lutte contre l'alcool, Serge Moati reste convaincu que ce film aura un impact sur le regard que porte la société sur ces derniers. La finalité de ce reportage est donc à visée quasi didactique, du moins pédagogique, où il s'agit de prendre conscience des vies qui se jouent dans la rue, pour modifier son point de vue. Des vies qui parlent, possèdent encore des rêves et peuvent - à l'image de ce couple présenté dans le reportage - vivre leur amour malgré les conditions d'extrême précarité subies.

N'échappant guère aux phénomènes sociaux, il convient de nommer ici, le reportage diffusé sur La Chaîne Parlementaire, « Femmes à la rue, destinées du bitume²⁰³ ».

²⁰⁰ Jean Charles Deniau, *Dans la peau d'un S.D.F.*, Canal Plus, dans le cadre du magazine « *lundi investigation* » 2006, Paris.

²⁰¹ Harry Roselmack, *En immersion avec les SDF*, TF1, mai 2010, Paris.

²⁰² Serge Moati, *Le peuple de la rue, les invisibles*, France 3, diffusé le 06/03/2011.

²⁰³ La Chaîne Parlementaire, *femmes à la rue, destinées de bitume*, diffusé le 09/12/2013.

Ce dernier, comme son nom l'indique, à ceci de particulier de traiter d'un autre visage de la pauvreté en France, celui de sa féminisation accrue. Laissant également une place importante dans l'expression de ces femmes, l'émission se focalise surtout sur le parcours de deux d'entre-elles, longtemps à la rue dont l'une parvient, grâce à l'action sociale, à trouver un logement et l'autre un centre d'hébergement temporaire. Ce reportage montre également les solutions apportées pour sortir ces femmes du dénuement le plus total au travers de l'action de professionnels, non sans complaisance, puisque le reportage se termine sur l'échec d'une des deux femmes qui, suite aux désagréments vécus dans le centre d'hébergement où elle séjournait au cours du reportage, préférera retourner dans la rue. Tout un symbole...

2.5 Le « clochard » dans le cinéma français

Le cinéma français a laissé peu de place à ce personnage mythique qu'est le « clochard ». Sans doute est-il aux yeux des cinéastes, un sujet qui ne peut être abordé que du point de vue de la comédie, tant la retranscription de sa réalité brute relèverait du pur documentaire enlevant toute part de divertissement pour laisser place au pathos.

Quelques œuvres lui ont néanmoins été consacrées, retraçant toutes, peu ou prou, le quotidien de ces individus avec plus ou moins de fantaisie en fonction du réalisateur. Le commun de ces quatre films réside dans la manière d'approcher cette figure de la pauvreté, avec une certaine tendresse, et un certain humour. Il s'agit durant ces trois époques (les années 30, 50 et 90) de permettre au spectateur de pouvoir rire de la pauvreté et de présenter celle-ci sous des auspices non misérabilistes. L'objectif est donc de divertir non sans montrer le caractère humain de ce personnage pour rompre avec cette altérité absolue portée par sa condition.

Dans les années 30, c'est Jean Renoir qui, le premier, mettra en scène un « clochard » incarné superbement par Michel Simon dans son film « Boudu, sauvé des eaux²⁰⁴ », adaptation sur grand écran de la pièce de René Fauchois.

Dans cette œuvre nous suivons les facéties de ce « misérable » qui, après avoir été sauvé des eaux par un libraire issu des classes bourgeoises du Paris des années d'avant-guerre, sera recueilli dans la demeure de ce dernier, tel « l'enfant sauvage » de Malson²⁰⁵ qu'il convient d'éduquer afin qu'il puisse s'intégrer dans notre société.

Les efforts répétés afin d'inculquer à Boudu les mœurs de bienséance de l'époque et sa manière particulière de s'y opposer, constituent les éléments comiques de cette histoire, où tout le talent de Michel Simon s'exprime dans une caricature du « clochard » plus que réussie.

En effet, tout le comique de situation réside dans cette incapacité à intégrer les façons d'être du monde bourgeois pour cet homme de la rue, incapacité qui, par le jeu de Michel Simon, se révèle aux yeux du spectateur comme le produit d'une non volonté et d'un pied de nez fait aux mœurs d'une société bourgeoise. Une société incarnée par la femme du libraire qui, loin des regards, se laisse séduire par Boudu. Les artefacts sociaux de rigueur en société pour paraître un homme fréquentable sont ainsi tournés en « précieuse ridicule » par Boudu mais également par le

²⁰⁴ Jean Renoir, *Boudu sauvé des eaux*, 1932, Paris.

²⁰⁵ Louis Malson, *Les Enfants sauvages : mythe et réalité*, suivi de Jean Itard, *Mémoire et rapport sur Victor de l'Aveyron*, Paris : 10/18, 2003

réalisateur, lorsque l'on constate l'adultère commis par la femme du libraire. Epouse qui symbolise toute cette retenue émanant de cette « civilisation des mœurs²⁰⁶ » analysée par Norbert Elias et dont un de ses éléments clé, l'« autocontrainte²⁰⁷ » chargée de réguler ses pulsions en société, disparaît dès que se dérobent les regards. C'était comme si Boudu, symbole de la « désocialisation », n'était dans cette famille que pour nous montrer à la fois le ridicule mais aussi la nature superficielle des mœurs bourgeois de l'époque.

La fin du film quant à elle ne fait que conforter ce fait, où le mariage avec la domestique de la famille ainsi que le gain inespéré à la loterie ne parviendront pas à « réintégrer » Boudu dans cette société. Epris de liberté, ce dernier quittera ses habits de bourgeois pour, au hasard de son chemin et de manière symbolique, revêtir ceux de la misère en dépouillant un épouvantail. Que dire enfin de ces dernières images, celles où nous voyons défiler fièrement tel des militaires lors d'une parade officielle, de véritables « clochards » parisiens ?

Sont-elles là pour montrer aux spectateurs la présence de ces hommes de la rue constituant cette « armée industrielle de réserve²⁰⁸ » comme la nommait Karl Marx, et une manière de rendre hommage à ces « inutiles au monde » ? Sous ses aspects de comédie, « Boudu sauvé des eaux » a-t-il ainsi dès 1932, vocation à éveiller les consciences ?

Suite à ce film, il faudra patienter quelques années avant que les cinéastes français adaptent à nouveau ce personnage sur grand écran. « Léon la lune²⁰⁹ » sera le second opus du cinéma français mettant en scène un « clochard ». Sorti dans les salles en 1956, cette œuvre écrite par Robert Giraud, se veut sans dialogue.

Ce film muet, retrace les journées ordinaires d'un des « clochards » de Paris surnommé « Léon la lune » que le scénariste a côtoyé dans ses enquêtes journalistiques et dans le cadre de l'écriture du « peuple des berges ». Ce film est davantage une ballade poétique et réaliste montrant le quotidien des miséreux du Paris des années 50 et la débrouille mise en œuvre pour survivre à des conditions de précarité extrêmes.

Le film « Archimède le clochard²¹⁰ » sorti trois années plus tard, reste quant à lui dans la veine des films de Michel Audiard. Personnage haut en couleur, ce « clochard » est incarné à l'écran par Jean Gabin, homme volubile qui, tout au long du film et après avoir été expulsé de son squat, cherchera à se faire incarcérer en prison afin d'avoir un toit pour l'hiver. La subtilité des dialogues et leur finesse est ici remarquable.

Il faut attendre trente-deux ans pour voir à nouveau le « clochard » s'imposer comme figure cinématographique. Cette fois-ci, le film « une époque formidable²¹¹ » retrace le destin de ce cadre commercial aux conditions de vie aisée qui, du jour au lendemain, va tout perdre pour se retrouver dans la rue et faire la connaissance d'autres « clochards » avec qui il va coexister et apprendre les ficelles de la survie. Un film salué à l'époque par les critiques et dans une époque où l'angoisse

²⁰⁶ Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Editions Calmann-Lévy, 1969, réédition 1973, Paris

²⁰⁷ Norbert Elias, *La dynamique de l'occident*, Editions Calmann-Lévy, 1969, réédition 1975, Paris.

²⁰⁸ Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie politique*. Livre premier. Tome I, Éditions sociales, 1969, Paris.

²⁰⁹ Alain Jessua, *Léon la lune, ou la journée ordinaire d'un clochard à Paris*, 1956, Paris.

²¹⁰ Gilles Grangier, *Archimède le clochard*, 1959, Paris.

²¹¹ Gérard Jugnot, *Une époque formidable*, 1991, Paris.

« collective » de se retrouver subitement dans la rue n'était pas encore d'actualité comme aujourd'hui.

Toutefois, la comédie n'a pas été l'unique registre d'expression cinématographique pour traiter du sujet du « clochard ». En 2013, l'opus « Au bord du monde²¹² » de Claus Drexel, nous plonge dans l'univers nocturne des rues de la capitale, pour nous faire découvrir au travers de magnifiques et poignants témoignages, ces hommes et ces femmes démunis. Nous aurions pu classer cette œuvre dans le domaine du documentaire, tant la réalité de ces personnes ne relève guère de la fiction. Néanmoins l'aspect artistique apporté à ce film par le biais du jeu des lumières et la façon de filmer ces acteurs de la rue, dépassent le simple documentaire en immersion. Pour autant ici, point de misérabilisme ou d'angélisme exprimé par le biais d'images qui laisseront au spectateur l'entière « responsabilité » de sa perception et de son jugement sur ces vies. C'est là une des forces majeures de ce film, non partisan, même si sa fin se clôture sur un air de l'opéra de Puccini, « Turandot » et le célèbre aria de son héros « Nessun dorma » se concluant sur ces mots « A l'alba vincero », à l'aube je vaincrai. La symbolique ne laissera personne indifférent. Les nuits de luttes contre la misère et les espoirs énoncés par ces individus se transformeront-ils, au moment de la levée du jour, en victoire ? L'obscurité oppressante de ces existences au final cachées, laissera-t-elle place à une existence se passant à nouveau au grand jour ?

Ce travail de contextualisation dans les différents domaines que sont la sémantique, les sciences humaines, le journalisme ou encore le cinéma, permet de resituer ce personnage en fonction des époques, pour montrer dans un premier temps, sa présence inaltérable dans l'imaginaire collectif et le discours social. Une présence constitutive du sens commun produit par les représentations sociales à son sujet, voyageant d'une période à une autre sans disparaître.

C'est dire que le « clochard » parvient à traverser les siècles et ses transformations économiques et sociales sans perdre de sa symbolique forte. Véritable icône de la déchéance, il parvient encore de nos jours à questionner bon nombre de spécialistes des sciences humaines, de la politique et des médias sur sa longévité malgré les nombreux plans d'actions élaborés pour lutter contre l'«exclusion ». Cette résistance au changement participe d'ailleurs à renforcer encore davantage l'image de cet individu « liquide », insaisissable et rétif à toute explication rationnelle sur ses raisons d'être ou plutôt de persister dans le paysage urbain.

De son côté, la psychiatrie a bien essayé de comprendre, souvent en étudiant les rapports intra familiaux, ce qui se passait dans l'esprit de ces individus qui, de « S.D.F. » sont au fur et à mesure du temps devenus « clochard ». L'abandon de soi s'expliquerait dans une genèse familiale commune et traumatisante au point de répéter et d'entretenir les pertes. Un véritable déterminisme psychopathologique.

Mais l'éclaircissement purement médical associé à une forme de pathologie désocialisante ne reste pas satisfaisante pour saisir intellectuellement ces existences atypiques. Michel Foucault affirmait à propos de la folie qu'il y a : « un certain statut universel et général du fou, qui n'a rien à voir avec la nature de la folie, mais avec les nécessités fondamentales de tout fonctionnement social (...)»²¹³.

²¹² Claus Drexel, *Au bord du monde*, 2013, Paris.

²¹³ Michel Foucault, *Conférence à la faculté des arts libéraux de l'université de Tokyo*, octobre 1970.

En d'autres termes, l'explication nosographique pour justifier la présence dans le discours social de cette non-présence que représente l'« exclusion », paraît n'entériner que ce discours. Les nécessités de tout fonctionnement social pour reprendre les mots du philosophe, viennent ainsi trahir en quelque sorte, le fondement de cette analyse psychiatrique faisant du « clochard » un « fou de l'exclusion²¹⁴ ». Une folie téléologiquement construite nécessitant une intervention à son endroit nécessaire au maintien d'un ordre établi régit en partie par la valeur hégémonique du travail.

Est « clochard » celui qui refuse de se conformer aux normes sociales mettant au centre de ses éléments fondateurs et fédérateurs, le travail. Est fou celui qui refuse d'accepter une seconde chance, celle de ne plus être « clochard ».

De fait, le « clochard », en plus d'être un produit des représentations sociales, est également celui d'une sociodicée où « toute société, en posant une contrainte, pose en même temps un jeu d'exclusions.²¹⁵ ». Cette contrainte téléologique n'agissant que dans un but, celui de « produire » des individus qui « n'obéiront pas au système de contraintes, et pour la raison très simple que, pour qu'un système de contraintes soit effectivement un système de contraintes, il faut bien qu'il soit tel que les hommes aient toujours une certaine tendance à y échapper.²¹⁶ ».

L'idée de contraintes, et d'individus qui échappent à celles-ci, permet ainsi de consolider ce centre normatif peuplé d'individus aux comportements attendus. Comme l'affirme Michel Foucault : « Il ne peut pas y avoir de société sans marge, car la société se découpe toujours sur la nature de telle manière qu'il y ait un reste, un résidu, quelque chose qui lui échappe. C'est toujours dans ces marges, nécessaires, indispensables, de la société que le fou va se présenter.²¹⁷ ».

Nous saisissons mieux maintenant la persistance du « clochard » dans les représentations collectives, et ce, quelles que soient les mutations socio-économiques de la société au fil du temps. Le « clochard » persistera tant que la sociodicée continuera à produire dans son discours l'hégémonie du facteur travail comme principe intégratif par excellence, et utilisera un argument médical pour justifier de l'injustifiable.

Cette fonction discursive sur la question n'est là que pour conforter cet appel à la raison lié à l'inclusion aux normes de la société. Le « clochard » est donc une « histoire des limites » de ce geste obscurs, nécessairement oubliés dès qu'accomplis, par lesquels une culture rejette quelque chose qui sera pour elle l'Extérieur²¹⁸ ».

2.6 Le « clochard » : entre²¹⁹ une « histoire des limites » et une histoire personnelle

²¹⁴ Patrick Declerck, *les naufragés*, Editions PLON, 2001, Paris.

²¹⁵ Michel Foucault, *Conférence à la faculté des arts libéraux de l'université de Tokyo*, octobre 1970.

²¹⁶ *Ibid.*

²¹⁷ Michel Foucault, *Conférence à la faculté des arts libéraux de l'université de Tokyo*, octobre 1970.

²¹⁸ Maurice Blanchot, Postface in Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Editions Gallimard, 1972, Paris.

²¹⁹ Nous retrouvons déjà ici le caractère liminaire de ces personnes, mais dans le cadre de sa définition, et non, comme nous le verrons plus tard également, dans sa territorialisation.

Au bout de ce raisonnement, il importe de comprendre que le « clochard » ou le « sans domicile²²⁰ », construit des représentations sociales, ne se résume, en dehors de considérations purement économiques et des conditions d'existence infra humaines subies, que dans ce jeu des ressemblances et des similitudes constituées comme le miroir de l'existence humaine déformée pouvant, dans ses extrêmes, aboutir à une altérité irréductible approchant pour certains l'inhumanité.

Il est cet Homme qui incarne la figure de la transgression et devient ainsi ce formidable « objet » de dissuasions contre toute forme de résistances aux normes intégratives dont le facteur travail en constitue le socle.

Du reste, il devient possible de penser que ce caractère encore humain, malgré certains points de vue s'accordant sur son inhumanité, n'est que le résultat de l'aide sociale réalisée à son endroit. En d'autres termes, le « clochard » est encore Homme parce qu'il demeure présent dans la mémoire collective à travers les actions menées auprès de lui, notamment pour lui rendre cette humanité et cette dignité perdue dans la rue. L'action sociale, produit de la collectivité, participe ainsi à maintenir dans les esprits ce visage encore humain du « clochard ».

A l'instar du pauvre « assisté » qui, comme le définissait Georg Simmel²²¹, devient objet d'un construit téléologique défini par la relation d'assistance qu'il entretient avec le système, le « clochard », même si difficilement moins appréhendable, n'en reste pas moins objet de toutes les compassions philanthropiques pour, au final, conserver aux yeux de tous cet aspect humain.

Mais Homme, il l'est également et comme l'affirme le sociologue Pierre Bourdieu au sujet de la personne sociale, du fait qu'il « soit caractérisé par le lieu où il est situé de manière plus ou moins permanente (...)»²²², en l'occurrence ici la rue. En ce sens, et comme certains voudraient bien le faire croire, le « clochard » n'est pas un individu *atopos*. Sa dénomination se signe justement d'un point de vue topographique par son appartenance à la rue. Et c'est grâce à cette définition, en fonction du lieu où il se situe, mais également selon le miroir déformant que sa condition dégage, que le « clochard » incarne cette altérité irréductible, cet « étranger », celui qui « habite un autre territoire, le voisin ennemi.²²³ ». Ennemi entendu ici comme contre modèle, celui à qui il ne faut pas ressembler.

Son identité topographique coïncide aussi avec son positionnement plus symbolique avec la collectivité et les relations de même ordre que celle-ci entretient indirectement avec lui. Sa position d'« exclusion », hors système reste en effet assez significative du point de vue de la société, puisque paradoxalement et téléologiquement, cette non-position génère une position révélatrice et presque privilégiée dans la mesure où elle ne crée que de la cohérence pour ceux qui se trouvent dans le système, à l'intérieur de ses limites infranchissables. Lévi-Strauss stipulait que dans toute constitution d'une société il semble : « inévitable qu'un pourcentage d'individus se trouvent placés, si l'on peut dire, hors système ou entre deux ou plusieurs systèmes irréductibles²²⁴ ».

²²⁰ Terminologie qui sera dorénavant employée tout au long de cette recherche pour les raisons invoquées au préalable dans ce chapitre.

²²¹ Georg Simmel, *Les pauvres*, Quadrige/PUF, troisième édition, 2008, Paris.

²²² Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions Seuil, 1997, Paris, p.162.

²²³ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/PUF huitième édition, 2008, Paris, p.23.

²²⁴ Lévi Strauss, *introduction à l'œuvre de M. Mauss* in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, édition PUF, Paris, 2008, p 20.

Élément de distinction par excellence, cet individu possède en quelque sorte une fonction sociale de « témoin docile²²⁵ », comme le nommerait Lévi Strauss, du fait qu'il incarne le point de repère symbolique des limites qu'il convient de ne pas franchir. En d'autres mots, se sentir « inclus » c'est se départir du « clochard », principe quasi cognitif qui se retrouve aussi auprès des « S.D.F. » à la rue, ceux qui, dans une mauvaise passe, entreprennent tout pour en sortir et rejoindre l'intérieur des limites qu'ils ont, malgré eux, franchies. Par conséquent, le « clochard » n'est qu'une « histoire de limites » symboliquement prégnantes dans l'imaginaire collectif²²⁶.

Produit d'un point de vue, ces considérations révèlent ainsi en filigrane la teneur du chapitre qui va suivre, en l'occurrence celui de la méthodologie de terrain ayant à la fois servie à construire les hypothèses de cette recherche, mais aussi à relever les informations susceptibles de répondre, ou tout du moins, d'étayer ces mêmes hypothèses. Le point de vue adopté dans l'appréhension du terrain est en effet déjà un élément faisant partie intégrante de l'empiricité : la perception de son « objet social étudié » est le premier jalon d'une méthodologie de terrain.

Toutefois, cette manière de percevoir implique un certain nombre de questions pour le sociologue. Des questions d'ordre épistémologique. Si l'une des fonctions de la sociologie est de déconstruire le sens commun, dans ce contexte, ce dernier se traduit autour de cette « histoire des limites » qu'il convient de dépasser pour aborder de nouvelles *histoires*, à la fois plus objectives, puisque se détournant des représentations sociales, et plus subjectives puisqu'ayant trait aux histoires de vie de ces individus. De plus, cette « histoire de limites » au principe même d'un processus d'« exclusion » ne s'entend pas uniquement du point de vue de l'espace social symboliquement défini. Elle peut aussi se comprendre dans ce qui fait l'essence même de ce processus d'« exclusion », à savoir également cette forme de retrait du « temps social²²⁷ », celui dont parlait Maurice Halbwachs, et qui se distingue de cette « durée individuelle²²⁸ » enfermante et « excluante » pour l'individu dans l'incapacité de partager avec le monde.

L'analyse des conditions d'existence de personnes « sans domicile » se réalisera ainsi essentiellement sur ces notions « sociales » d'espace et de temps qui, toutefois, ne doivent pas représenter un cadre analytique immuable et rigide pour le chercheur. Comme le stipule Patrick Gaboriau dans un de ses écrits²²⁹ : « Reconsidérer le temps et l'espace à partir de points de vue, et non plus comme des données préalables objectives paraît essentiel. La localisation, temporelle et géographique, implique un mode de construction qu'il s'agit de penser et d'exposer dans le processus de la recherche. Cette localisation suppose des types de relations, d'un chercheur avec ses interlocuteurs, qui bâtissent l'ici et le maintenant²³⁰ ».

²²⁵ *Ibid.*

²²⁶ Cet argument ne doit cependant pas laisser croire à une vision irénique annulant cette souffrance sociale quotidienne au regard des conditions d'existence extrême que ces individus subissent. Mais il convenait dans un premier temps de prendre de la hauteur vis-à-vis de celles-ci afin de repérer les éléments propices à l'élaboration sociale de cette « figure de l'extrême ».

²²⁷ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel revue et augmentée, 1997, Paris, p.156.

²²⁸ *Ibid.*

²²⁹ Patrick Gaboriau, *Vers un nouvel artisanat ? Quelle enquête pour quel terrain*, Horizontes Antropológicos, année 15, n. 32, p. 115-128, juillet/décembre. 2009, Porto Alegre.

²³⁰ *Ibid.*, p.115.

Ce précepte épistémologique et méthodologique, nous l'avons appliqué tout au long de nos rencontres avec les personnes « sans domicile » constituant cette recherche, et lors de nos découvertes faites sur le terrain au contact de Monsieur Joe, première personne inaugurant ces travaux ; découvertes qui seront largement exposées par la suite dans le chapitre qui lui sera dédié. Dès lors cette « histoire de limites » spatio-temporelles troublant la perception et berçant les consciences disparaîtrait lors de ce processus de recherche dans une vision d'une méthode qui s'affine du point de vue de ces hommes de la rue.

Nos repères basés sur un temps et un espace communs, temps du travail, des loisirs et dans des espaces localisés autour de l'habitat privé délimitant un dedans et un dehors, ou dans le cadre de notre profession, se transforment pour laisser entrevoir d'autres manières d'être dans le social en dehors des cadres « inclusifs » et traditionnels.

Il va sans dire que ces temporalités et ces lieux immuables, permanents, objectivants, (rassurants) assurant notre appartenance au corps social, perdent de leur universalité pour devenir plus subjectifs, et comme la marque d'une vision irénique accordant à chacun la possibilité d'être dans le système, pour exclure ceux qui n'en font pas partie, ou du moins pas de façon immédiatement perceptible. « L'histoire des limites » doit ainsi être dépassée pour parvenir à franchir ces frontières symboliques nous séparant de ces hommes pour mieux recueillir leurs points de vue sur ce qui fait leurs existences et leurs manières de se situer en périphérie de notre société.

Une sociologie à vocation compréhensive s'appuie ainsi sur la construction d'une méthodologie de terrain en proximité avec les intéressés et fondée sur des « actes de recherche (...) expression des relations avec les interlocuteurs, personnes étudiées, à partir desquels les repères historiques et géographiques s'édifient ²³¹ » : Un « nouvel artisanat ²³² » laissant présager l'existence d'« arts de faire ²³³ » tout à fait inattendus et singuliers nourrissant un « agir en situation de discrédit » pour des vies dominées par une grande précarité.

²³¹ Patrick Gaboriau, *Vers un nouvel artisanat ? Quelle enquête pour quel terrain*, Horizontes Antropológicos, année 15, n. 32, p. 115-128, juillet/décembre. 2009, Porto Alegre., p.120.

²³² Patrick Gaboriau, *Vers un nouvel artisanat ? Quelle enquête pour quel terrain*, Horizontes Antropológicos, année 15, n. 32, p. 115-128, juillet/décembre. 2009, Porto Alegre.

²³³ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris.

Chapitre 2

Méthodologie d'une recherche à vocation compréhensive

1. La naissance d'un point de vue sur ces hommes de la rue

1.1. L'approche biographique comme outil de connaissances

1.1.1 Le temps passé dans la rue : une énigme à déconstruire d'un point de vue sociologique

1.2. Le récit de vie comme compréhension d'un « segment de réalité sociale-historique »

1.2.1 Deux récits dans le récit : quelle forme à privilégier pour l'analyse ?

1.2.2. Petite digression sur l'« épistémocentrisme scolastique»

1.2.3 « Etre auprès de », dans la durée, pour une vision plus ancrée dans la réalité

1.2.4. Précisions sur la durée de l'enquête et les lieux de celle-ci

1.2.5 La part d'informel dans l'échange : une source d'informations inespérée

1.2.6 Les lieux de l'enquête imposés par le « profil » des personnes recherchées

1.3. La coproduction, un procédé heuristique fécond doublé d'un moyen de reconnaissance pour l'enquête

1.3.1. Gérer le « choc de classe » dans la relation avec l'enquêté

1.3.2. La coproduction de savoirs : placer l'« autre » dans une dimension intellectuelle

1.3.3 La vérification des données pour éviter de tomber dans le piège d'une lutte scientifique

1.3.4 Les entretiens croisés menés auprès de travailleurs sociaux et de tiers

1.3.4.1 Les liens sociaux « neutres » développés avec l'action sociale : une difficulté pour la quête d'informations

1.4 L'étude de cas, support analytique permettant de passer du singulier au général

1.4.1. L'analyse tournée vers une compréhension de son « objet » sociologique

1.4.2. Les récurrences trouvées dans les récits, fondatrices d'une représentation sociologique

2. L'entrée sur le terrain d'étude : Un jeu des identités engageant les protagonistes de l'enquête

2.1. Etre auprès de personnes « sans domicile » : une épreuve de tous les instants

2.1.1 Une omission au service d'une relation sociologique dans la durée

2.1.2. Les premières impressions de terrain orientant par la suite notre approche

2.1.3 Enquêter dans la rue : incursion ou intrusion dans la vie d'autrui ?

2.1.4. La rencontre avec Monsieur Joe

« Comme chercheurs en sciences sociales nous sommes déséquilibrés par notre présence dans le monde que nous étudions, par notre absorption dans la société que nous observons, par notre participation aux côtés de ceux que nous faisons « autres ». (...) C'est pourquoi nous avons désespérément besoin de méthodologie pour nous maintenir debout, alors que nous naviguons sur un terrain qui tangue et qui change à la mesure même de nos efforts pour le traverser. »

Michael Burawoy, L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain, 2003.

L'entrée plus en détails dans ce chapitre consacré à la méthodologie, celle accordant la possibilité d'approcher de plus près l'« objet social étudié », nécessite au préalable, une précision majeure quant au point de vue énoncé ci-dessus, et ce, afin d'éviter tout type de malentendus épistémologiques²³⁴. Au regard des représentations et perception sociales, notre vision des personnes « sans domicile » comme une « histoire des limites », trouve sa raison d'être dans l'expérience empirique de nos précédents travaux déjà énoncés dans l'introduction de cette recherche. Ce préalable détaillé, nous énoncerons dans ce qui suit les tenants et les aboutissants de notre méthodologie de terrain tournée vers une sociologie à vocation compréhensive. Cette énonciation se fera en trois temps et sera calquée sur les trois

²³⁴ Malentendus pouvant relever de cet effet de « *disposition scolastique* » où le point de vue sur la réalité sociale observée se construit par la « *façon d'être en mesure de se retirer du monde pour le penser* », Pierre Bourdieu, *les méditations pascaliennes*, Seuil, 1997, Paris, p.75.

étapes liées à notre avancement dans la réflexion et la pratique du terrain, au contact de ces personnes « sans domicile », dans la durée et par le biais de l'approche biographique.

1. La naissance du point de vue sur ces hommes de la rue

La naissance du point de vue sur ces hommes de la rue établie suite à nos précédents travaux, nous souhaitons développer plus en profondeur celui-ci en laissant place à une réflexion sociologique plus étendue dans la durée de son empiricité. Comme nous l'avons expliqué au départ de cette thèse, nos premiers travaux consacrés à un groupe de personnes « sans domicile » ne pouvaient être, en quelque sorte, qu'une introduction de ce travail. Le temps de ces précédents travaux cadré dans celui des entretiens semi-directifs et de quelques observations dans la rue, ne nous avait pas pleinement satisfaits d'un point de vue empirique.

Envisager d'aller plus loin dans la rencontre et la connaissance de l'existence de ces individus enjoint ainsi de pénétrer sur le lieu de l'« autre ». Mais pas pour en éprouver les conditions, au principe même d'une épistémologie tronquée par le biais d'une imposture, celle qui, en endossant un costume de « sans domicile » donnerait accès à cette forme de connaissance exprimée dans cet « être en soi » pour vivre des conditions infra humaines.

1.1 L'approche biographique comme outil de connaissances

Le précurseur français en matière d'études auprès de « clochards », Alexandre Vexliard, avait bien essayé dans sa première phase empirique de tester cette posture, sans réel succès : « A plusieurs reprises » exprime-t-il, « nous nous sommes mêlés à la vie des clochards, nous avons partagé leur existence, en portant une tenue appropriée.²³⁵ », pour ensuite conclure : « Les clochards ne s'interrogent pas d'habitude mutuellement sur leur passé. Il nous était impossible par ce procédé d'obtenir des renseignements biographiques individuels et, à plus forte raison, des indications méthodiques et suivies.²³⁶ ».

Toutefois ce choix épistémologique écarté, ceci ne veut pas dire qu'il ne reste au sociologue que celui de l'administration pure et détachée de questionnaires, agrémentés ou pas d'observations à distance, ou encore la technique des entretiens semi-directifs ponctués d'observations *in situ*. Il existe dans les méthodes d'enquêtes animées par des chercheurs soucieux, à la manière de l'anthropologue ou de l'ethnologue, d'aller auprès des populations qu'ils étudient, une pratique alternative. Cette pratique alternative est celle de l'ethnosociologie qui, comme la définit le sociologue Daniel Bertaux consiste à : « un type de recherche empirique fondé sur l'enquête de terrain et des études de cas, qui s'inspire de la tradition ethnographique

²³⁵ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Etude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris, p.30.

²³⁶ *Ibid.*

pour ses techniques d'observation, mais qui construit ses objets par référence à des problématiques sociologiques.²³⁷ ».

En ce sens, notre empiricité de terrain se voulait par là même abductive, tant dans la manière d'aborder le terrain que dans l'élaboration de nos hypothèses de recherche. Nous ambitionnions de développer ainsi une démarche de terrain « sur un segment de réalité sociale-historique, sans hypothèses construites à l'avance.²³⁸ ». Pour être plus précis, et comme nous l'avons dit dans l'introduction, les hypothèses de nos travaux se sont construites au fur et à mesure de notre avancée sur le terrain au contact du premier enquêté au sujet duquel nous reviendrons ultérieurement dans le chapitre trois.

En effet, nous avons découvert lors de nos précédents travaux des éléments de compréhension tangibles sur leur défiance assez caractéristique vis-à-vis de l'institution, sans pour autant nous être focalisés sur les conditions d'existence de ces hommes de la rue, et la manière dont elle était vécue par ces derniers en recueillant leur ressenti, et leurs façons de « voir les choses ».

Autant dire que nos nouvelles hypothèses de terrain étaient réduites à néant et propices à tout un ensemble de découvertes heuristiques. Ou plus exactement, la seule question que nous nous posions était de mieux comprendre cette durée de vie dans la rue de dix ans ou plus. Une question qui relève davantage d'une entrée en matière plutôt que d'une réelle hypothèse posée au préalable du terrain.

Nous devons par conséquent poser nos propres repères de compréhension, aidés en cela par les protagonistes de notre enquête, ce que Patrick Gaboriau nomme une « démarche artisanale²³⁹ », consistant à « construire les repères géohistoriques, notamment à partir des points de vue des personnes étudiées, c'est-à-dire à partir des relations existentielles²⁴⁰ ».

Car cette temporalité, si déterminante du point de vue de certains spécialistes pour définir un état avéré de « désocialisation » dans une « marginalité organisée », restait pour nous une énigme qu'il s'agissait de tenter de conceptualiser. Dans notre société régulée par un temps objectivant, où tout n'est qu'urgence, cette durée si longue passée dans la rue était-elle le signe pour ces individus d'un décrochage du « temps collectif » ? Était-elle subie plutôt qu'utilisée à bon escient ?

C'est ainsi par le biais de cet intérêt qu'une piste de réflexion commençait à se faire jour, et où sans doute, nous allions passer dans une autre dimension spatio-temporelle, celle de ces hommes de la rue afin de découvrir d'autres repères géohistoriques.

1.1.1 Le temps passé dans la rue : une énigme à déconstruire d'un point de vue sociologique

²³⁷ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition 2010, Paris, 2011, p.15.

²³⁸ *Ibid.*, p.20.

²³⁹ Patrick Gaboriau, *Vers un nouvel artisanat ? Quelle enquête pour quel terrain*, Horizontes Antropológicos, année 15, n. 32, p. 115-128, juillet/décembre. 2009, Porto Alegre, p.120.

²⁴⁰ *Ibid.*

Cette temporalité dans la rue est un des éléments majeurs dans la construction du phénomène du « clochard » ou ceux que nous nommons « sans domicile ». Elle induit chez certains, cette idée d'abandon de soi, de renoncement à vivre dans la norme, pour évoluer en périphérie de notre système et dans cette « marginalité organisée ». Au regard des solutions proposées par notre société pour faire face à ce phénomène de pauvreté, rester dans la rue semble relever d'une folie ou d'un caractère libertaire plus qu'affirmé.

Les solutions sont donc peu ou prou présentes pour qu'un individu, dès son arrivée dans la rue, n'y reste pas, ou tout du moins guère pendant des années, comme c'est le cas pour les personnes « sans domicile ».

L'incapacité à saisir une opportunité pour à nouveau se « réintégrer²⁴¹ » trouve-t-elle ainsi son explication dans cette nosographie de la « clochardisation », mettant à la fois en exergue les difficultés psychiques de la personne démunie (dans ces diverses acceptations, matériellement, psychiquement, relationnellement), et les déficiences d'une action sociale trop centrée sur ces nouveaux précaires, dont les missions sont justement d'éviter les effets trop prolongés d'une chute pour ces hommes et ces femmes ?

Le temps passé dans la rue est, par conséquent, bien au cœur des débats dans ce couplage construit entre une « resocialisation/retour » et une « désocialisation/renoncement ». Une « désocialisation » qui, subie depuis des années, reste quasiment irréversible. Un couplage dont nous pouvons nous demander s'il n'est pas calqué sur cette dichotomie faite entre le « bon » et le « mauvais » pauvre issu de cette tradition chrétienne, et relevé dans son ouvrage²⁴² par le sociologue Robert Castel.

Ajouté à cela que notre précédent terrain nous avait permis de mieux comprendre une des explications majeures de cette durée dans la rue de plus de dix années. Ce n'était ni la folie, ni le renoncement à vivre comme tous qui poussaient ces individus à ne pas accepter le jeu des institutions de l'action médico-sociale. Il nous restait alors à approfondir cette pensée par le biais d'un terrain nous donnant accès à des informations susceptibles d'étayer d'autres hypothèses chargées de mieux comprendre cette temporalité. En d'autres termes, nous voulions déconstruire cette temporalité énigmatique à nos yeux, puisqu'elle ne se fondait sur aucune des explications jusqu'ici énoncées, pour construire d'autres repères géohistoriques, ceux des individus côtoyés dans la durée.

Si le temps est ce qui fait le plus défaut aux personnes « sans domicile », enfermées dans leur propre « durée individuelle²⁴³ », celle-là même qui les excluent du monde extérieur, il fallait bien tenter de résoudre cette question pour en aborder de nouvelles, plus explicatives de cette durée et surtout plus sociologiques, comme notamment celle-ci : comment mieux saisir ce temps passé dans la rue, et quel (s)

²⁴¹ Même si comme le souligne à juste titre Patrick Bruneteaux, cette « réintégration » ou « réinsertion » dans le monde « ordinaire », n'est qu'une chimère, une « *inclusion périphérique (servant) à décrire les organisations de ces aires de maintenance des sous-prolétaires (...) variamment contrôlés par des pouvoirs différenciés.* ». Une forme de « *relégation de l'aide sociale* » comme il l'exprime. Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p.10.

²⁴² Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale, Une chronique du salariat*, Editions Gallimard, 1995, Paris.

²⁴³ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, 1950, 1997 pour la présente édition, Albin Michel, Paris.

outil (s) méthodologiques utiliser pour parvenir à cette compréhension ? Question posant les bases d'une « démarche artisanale ».

Répondre à cette question d'ordre méthodologique c'est effectivement faire le choix d'une ou de plusieurs empiricités. Pour ce qui nous concerne, la méthode biographique a été privilégiée dans cette recherche, comme pratique permettant de donner des pistes de réflexion. L'histoire singulière dans le temps, dont nous verrons par la suite, qu'il se décompose en plusieurs périodes, n'était, pour nous, qu'exprimable en termes de récits de vie : pour comprendre cette temporalité et ce qui la rend tenable et supportable, il fallait ainsi se confronter aux histoires prenant forme dans le *temps*, et utiliser un *temps* relativement long pour mener des entretiens sur la durée.

1.2 Le récit de vie ou la compréhension d'un « segment de réalité sociale-historique »

Afin d'éviter encore une fois ici toute confusion épistémologique sur le récit de vie, citons la définition que son investigateur français, Daniel Bertaux, en donne : « il ne s'agit pas en effet ici de chercher à comprendre le fonctionnement interne d'un individu donné, mais celui d'un segment de réalité sociale-historique ; un « objet social »²⁴⁴. ».

En d'autres mots, nous n'avons guère choisi cette méthode afin de mieux comprendre pourquoi la personne interviewée, n'a d'autre choix que de subir cette temporalité supérieure ou égale à une décennie dans la rue, synonyme de « désocialisation ». Cette méthode relève davantage, comme nous l'avons déjà souligné, dans ses objectifs d'une étude psychologique, voire clinique sur l'individu pour tenter de poser les signes d'une nosographie de la grande pauvreté.

Et quand bien même nous aurions faite nôtre, l'étude de ce fonctionnement purement interne de la personne, elle n'aurait pas résisté longuement à cette « histoire de la perte ». Une histoire à travers laquelle se manifeste sans doute cet « onirisme social ». Dans ce cas de figure, la biographie reconstituée demeure principalement centrée sur l'enchaînement inéluctable des pertes pour construire ce « récit des malheurs ». L'opposition entre la vie d'avant et le présent de la rue se révèle comme une césure définitive entre deux temporalités sans lien.

Cette méthode d'approche ne nous aurait donc guère renseigné sur ce que nous cherchions, la prise en compte dans le récit de vie de ces deux périodes distinctes constitutives du passé de la personne, celui d'avant la chute englobant des éléments diachroniques ayant trait à la naissance, la famille, la scolarité, le travail, l'éventuel mariage, etc... Ce passé d'après la chute, celui que nous pourrions nommer ce

²⁴⁴ *Ibid.*

passé de la survie, tant il peut mettre en perspectives les tenants et les aboutissants d'un long parcours de rue.

Il convient ainsi à travers le récit de chaque histoire, d'intégrer dans la problématisation sociologique cette dimension historique du sujet, appréhendable à travers le « dire » mais également à travers le « faire » ; dernier élément de compréhension – de langage - se décelant dans les « récits de pratiques²⁴⁵ » permettant « une affinité profonde avec l'action en situation (...)»²⁴⁶.

Cette façon de procéder donne la possibilité de ne pas tomber dans la toute-puissance de la parole, souvent non vérifiable²⁴⁷ *a posteriori*, ou dans la toute-puissance de l'observation distanciée.

Observer quand cela reste possible certaines pratiques, revient, comme le déclare Jean Peneff, à « couper le son²⁴⁸ » pour, encore une fois, éviter les explications toutes faites données par les acteurs, sens immédiatement perceptible, où comme le déclarait Howard Becker²⁴⁹ il convient de ne pas demander pourquoi mais comment.

Dans le cadre de cette recherche, le sens d'une existence de plus de dix années dans la rue a pu se comprendre qu'à travers deux types de méthodes, celle du récit laissant place à l'énonciation de faits se rattachant à une histoire de vie singulière ; éléments du récit qui, dans certains contextes, ont pu être agrémentés de ces « récits de pratiques » d'espace public, notamment lors de l'aumône.

Ceci pour exprimer cette cohérence entre le « dire et le « faire », et chose essentielle pour la compréhension, cohérence qui a lieu dans le présent. Notre terrain d'étude a donc été autant consacré au recueil de témoignages qu'à l'observation longue en présence des personnes pour, au final, déceler des logiques d'actions tournées vers une forme de résistance face aux effets de leur condition d'existence. Cet « agir en situation de discrédit » présent chez tous les hommes rencontrés.

1.2.1. Deux récits dans le récit : quelle forme privilégier pour l'analyse²⁵⁰ ?

Du reste et pour mieux saisir l'aspect pratique de cette recherche, il importe de définir quelle forme de récit nous avons privilégié pour l'analyse des conditions d'existence de personnes « sans domicile ».

En effet, cette cohérence entre le discours et l'action ne peut se vérifier sur le terrain, au présent, lorsqu'il s'agit par exemple de constater l'illustration de faits antérieurs, ceux qui se sont produits avant la chute et lors de cette existence ordinaire. Nous ne pouvons remonter dans le passé et vérifier les faits énoncés, même si, et nous le verrons par la suite, les entretiens croisés avec certains travailleurs sociaux ont accrédité les dires de certains. Par contre nous pouvons, au présent, observer des

²⁴⁵ Jean- François Laé, Numa Murard, *Les récits du malheur*, Descartes et Cie, 1995, Paris, p.21.

²⁴⁶ *Ibid.*

²⁴⁷ Même si nous verrons par la suite que le fond du discours sur soi est moins important que la forme, procédé heuristique permettant de déceler la manière dont les personnes ajustent leur présentation de soi analysable sociologiquement.

²⁴⁸ Jean Peneff, *Le goût de l'observation*, Editions La Découverte, 2009, Paris, p.149.

²⁴⁹ Howard Becker cité in Jean Peneff, *Le goût de l'observation*, Editions La Découverte, 2009, Paris, p.149.

²⁵⁰ Question émise par Patrick Bruneteaux à notre rencontre lors de son séminaire « Zones Frontières » auquel nous avons été convié le 09/01/2014, Paris La Sorbonne.

éléments d'un passé d'avant la chute réactivé, et en concordance avec le discours, ceux venant nourrir cet « agir en situation de discrédit ».

Cette perspective d'analyse donne ainsi une place primordiale à ces récits d'après la chute, ceux que nous avons choisi de nommer « récits d'après malheurs » et qui narrent des éléments diachroniques de la vie dans la rue, d'où ce choix sélectif parmi l'ensemble des individus précaires peuplant les rues, de ne considérer que les personnes « sans domicile » étant sans toit depuis au moins dix années.

Pour nous cette durée était davantage le synonyme d'une résistance qu'il fallait déceler et analyser, plutôt que la résultante définitive d'une « désocialisation » et d'une rupture avec le monde ordinaire, ou encore d'une « marginalité organisée » selon ses propres normes.

Mais il convient avant de poursuivre, d'explicitier le terme de « récits d'après malheurs » qui ne doit pas être opposé à ceux établis par les sociologues Jean-François Laé et Numa Murard, ces « récits du malheur ». Il n'y a pas opposition épistémologique mais plutôt continuité dans notre travail, où l'étiologie des pertes est envisagée dans le récit de vie, mais uniquement pour expliquer certains traits encore prégnant dans le présent, et à l'initiative de l'imagination de ces individus. En d'autres mots nous poursuivons en quelque sorte l'analyse débutée par les deux sociologues en envisageant le présent de ces « hommes à la rue²⁵¹ », qui de « grands célibataires²⁵² » sont devenus « sans domicile » depuis de longues années. L'analyse de l'étiologie de ces formes atypiques d'existence n'est donc pas centrale dans cette recherche. Elle est davantage informative lorsqu'il importe de mettre en cohérence l'acte au présent avec un passé d'avant la chute : c'est-à-dire justement dans ce qui fait la cohérence de cet acte, et dans cette historicité où la personne « a la capacité d'intervenir sur sa propre histoire²⁵³ ».

Ceci explique également le fait que nous n'avons pas choisi uniquement de questionner les personnes en débutant par la période d'entrée dans la rue, ce qui aurait pu être un choix méthodologique cohérent. Nous sommes partis sur notre terrain dans un premier temps avec une seule certitude, celle de la méthode. Ce n'est qu'après quelques temps passé dans la rue que nous nous sommes rendus compte de cette dichotomie dans le récit servant à appuyer nos hypothèses qui se sont construites de manière simultanée, tant dans l'analyse du discours que dans l'observation des pratiques d'espace.

1.2.2. Petite digression sur l'« épistémocentrisme scolastique²⁵⁴ »

Présenter en détails notre méthodologie de terrain revient également à envisager ce point de vue sociologique tendant à demeurer le plus objectif possible. Ce point de vue, le sociologue Pierre Bourdieu en a longuement discuté dans son ouvrage, « Les

²⁵¹ Jean-François Laé, Numa Murard, *Les récits du malheur*, Descartes et Cie, 1995, Paris, p.131.

²⁵² *Ibid*, p.107.

²⁵³ Vincent De Gaulejac, *la névrose de classe*, Edition Hommes & Groupes d'éditeurs, 1987, Paris, p.27.

²⁵⁴ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du Seuil, 1997, Paris, p.76.

méditations pascaliennes²⁵⁵ » mettant en garde le chercheur sur les erreurs commises, le plus souvent à son insu, dans la description et l'analyse de faits observés.

Cette digression est d'autant plus légitime ici qu'elle est chargée d'explicitier notre point de vue, notamment en ce qui concerne ce que nous venons d'établir à l'instant, à savoir cette cohérence dans l'acte, dans ces pratiques de l'espace de personnes « sans domicile » selon des acquis antérieurs issus du passé.

Le sociologue déclarait que « les effets de la distorsion scolastique sont d'autant plus importants et plus ruineux scientifiquement que ceux que la science prend pour objet sont plus éloignés des univers scolastiques dans leurs conditions d'existence (...)»²⁵⁶.

En d'autres mots, les personnes que nous avons choisi d'étudier, de par leur condition sociale extrême, risquent fortement, si nous n'y portons pas attention, de mettre nos travaux à mal, tant leur condition d'existence reste éloignée de la nôtre²⁵⁷, et de surcroît lorsque nous tentons d'aborder la « logique de la pratique²⁵⁸ » à travers des logiques d'action tournées vers la survie.

Il convient ainsi d'« être capable de penser la pratique sans anéantir son objet²⁵⁹ », c'est-à-dire de ne pas mettre dans l'esprit des acteurs, nos propres logiques « scientifiques » construites d'après une possibilité de se retirer du monde pour la penser et dont le terrain serait un lieu de vérification par excellence.

La cohérence établie entre les logiques d'action de survie observées sur le terrain, essentiellement dans le contexte de la manche, et ses supposés liens avec un passé d'avant la chute, notamment ceux ayant trait à d'anciens savoir-faire professionnels réactivés dans le présent, n'ont pas été préconçus, c'est-à-dire construits avant de les observer et de les analyser par la suite au travers du récit de vie et des témoignages des personnes. Nous serions tentés d'affirmer que notre seule « touche » reste celle qui a permis de faire le lien entre l'acte au présent et la remémoration d'un savoir-faire passé, réenclenché sur le moment.

Ce qui revient à dire, comme le stipule Patrick Gaboriau, que : « les données objectives de la géographie et de l'histoire ne doivent pas être présupposées, comme des carcans existants préalablement à l'étude. Autrement dit, le temps et l'espace ne sont pas des éléments déjà-là, dans lesquels les individus se débattraient, et qu'il s'agirait, pour le chercheur de mentionner de façon objective, pour particulariser dès le départ un travail²⁶⁰ ».

Ces différentes temporalités intervenant dans cette étude, par le biais des récits de vie et des observations *in situ*, se sont révélées à nous qu'au contact de ces personnes « sans domicile ». Elles constituent « des moments de la vie individuelle ou collective, des constructions existentielles²⁶¹ », rapportées au sociologue par les protagonistes de l'enquête.

²⁵⁵ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascaliennes*, Editions du Seuil, 1997, Paris.

²⁵⁶ *Ibid*, p.77.

²⁵⁷ Et que par conséquent il est donc impossible de se mettre à la place de ceux-ci pour mieux ressentir le poids de leur condition d'existence.

²⁵⁸ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascaliennes*, Editions du Seuil, 1997, Paris, p.76.

²⁵⁹ *Ibid*.

²⁶⁰ Patrick Gaboriau, *Vers un nouvel artisanat ? Quelle enquête pour quel terrain*, Horizontes Antropológicos, année 15, n. 32, p. 115-128, juillet/décembre. 2009, Porto Alegre, p.120.

²⁶¹ *Ibid*.

Du reste d'ailleurs n'est-il pas de la fonction du sociologue de mettre, avec parcimonie certes, des mots, ou tout du moins des explications sur des pratiques observées de l'extérieur, tout simplement parce que l'expérience de l'« *extranéité*²⁶² » du chercheur vis-à-vis de son « objet d'étude » a été pensée au préalable ?

Plus précisément, le fait de considérer avant d'entrer sur le terrain, les personnes « sans domicile » comme une « *histoire des limites* » portée par les représentations collectives, donne la possibilité de ne pas les aborder comme le produit d'une altérité irréductible, dont les témoignages traduiraient cette « pensée sauvage » qu'il convient de retraduire dans un discours scientifique et théorique ; « cet autre imaginé plus que rencontré²⁶³ » comme l'affirme Patrick Gaboriau à propos du « sauvage », celui qui « devenait bientôt un miroir : il était soi autrefois ou avant, ou soi détérioré²⁶⁴ ».

Les actes de ces personnes « sans domicile » dans le quotidien ne sont pas différents des nôtres dans certains contextes, entendu ici que l'urgence d'une survie engage une logique non pas différente dans son essence et sa signification, mais singulière puisqu'elle se fait dans la rue et dans des conditions infra humaines qu'il convient de combattre pour sa survie. C'est le contexte dans lequel elle se déroule qui en fait l'« *étrangeté* » apparente et non la pratique même.

Surtout lorsque cette pratique a trait à cette survie lors de la manche qu'il convient de rationaliser sous forme de « travail » pour ne pas perdre sa dignité, et qui, au-delà de cette rationalisation à travers le discours porté par la personne en action, permet de gagner quelques pièces pour se nourrir ou autre.

Une façon d'« agir en situation de discrédit » qui relève de ces pratiques « économiques, faciles à manier et tournés vers des fins pratiques, vers la réalisation de souhaits, de désirs, souvent vitaux, pour l'individu et surtout le groupe.²⁶⁵ ». Rationaliser l'aumône n'est que le pendant caché de la nécessité première qui est, l'utilisation de pratiques faciles à manier puisqu'éprouvées et mille fois usitées dans le passé, pour gagner quelques sous. Un savoir-faire à double bénéfice, le plus flagrant celui de nature économique, et le plus caché, celui du maintien de sa dignité, perdue par les effets de la régression sociale, et obtenu en partie dans cette capacité à pouvoir rendre le don du passant à travers son « travail ». Ceci revient ainsi à affirmer concernant notre point de vue : « que (nôtre) pratique (n'est) pas moins étrangère, dans sa vérité de pratique, que les pratiques étrangères les plus étrangères.²⁶⁶ ».

1.2.3. « Etre auprès de », dans la durée, pour une vision plus ancrée dans la réalité

Cette digression étant faite, nous allons maintenant concentrer notre argument sur la teneur de notre terrain d'étude mené auprès de personnes « sans domicile »

²⁶² *Ibid*, p.82.

²⁶³ *Ibid*, p.120.

²⁶⁴ *Ibid*.

²⁶⁵ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascaliennes*, Editions du Seuil, 1997, Paris, p. 83.

²⁶⁶ *Ibid*, p.82.

pendant quatre années²⁶⁷. Dans une perspective compréhensive, employer l'expression « être auprès de » doit également être clarifiée, car cette façon de mener notre enquête a été sans nul doute ce qui a permis d'émettre les premières hypothèses de cette recherche.

Notre empiricité pourrait ainsi se définir selon les mots de G. Glaser et A. Strauss. Elle entre dans le cadre de cette « sensibilité interactionniste (qui) va de pair avec une écoute et une observation de l'autre et de ses catégories propres, dans son univers d'interactions, selon une logique qui est à découvrir et non à vérifier.²⁶⁸ ».

Cette forme d'empiricité implique ainsi d'aller sur un terrain non conquis à l'avance par des hypothèses préconçues et dans une optique de vérification, de déduction. Elle enjoint le sociologue à, comme le déclare Daniel Bertaux, être « conscient de son ignorance²⁶⁹ » sur les situations observées et d'envisager les personnes enquêtées à la manière d'« informateurs » détenteur d'une forme de savoirs sur leurs existences qu'il s'agit à leur contact de recueillir.

Ceci rejoint l'affirmation de Jean Peneff : « La confrontation avec des individus qui en « savent » plus que nous, sans parler de la conscience de nos errements tactiques²⁷⁰ sur le terrain, de nos gaucheries dans les rapports interindividuels dues aux différences de milieux, à notre manque de maîtrise de codes de conduite ou de normes appropriés à la situation selon les acteurs, tout ceci démystifie nos prétentions à l'universalisation de notre savoir, une salutaire révision du contentement de soi²⁷¹ ». C'est dire que la position du surplomb du chercheur connaissant est immédiatement annihilée au service d'une ignorance permettant souvent cette première accroche avec les personnes.

La démarche est ainsi tout autre que celle d'un sociologue pénétrant sur le terrain avec ses certitudes à propos des situations qu'il va observer, sur les témoignages qu'il va accumuler, pour au final produire de la « suprême théorie²⁷² », entendue ici comme en inadéquation avec la réalité, et qui pourrait très bien s'associer avec cette « raison scolastique²⁷³ » dont parlait Pierre Bourdieu.

Ainsi deux extrêmes dans l'appréhension du terrain devaient être évités. D'une part celui se servant de ce dernier pour vérifier ses hypothèses, et d'autre part celui qui consiste à se mettre dans la peau d'un « sans domicile » pour en éprouver les conditions. Cette « technique » a déjà été discutée précédemment pour que nous ne soyons pas obligés d'y revenir ici.

Par conséquent, le choix de la manière d'aborder son terrain d'études est déjà en soi vecteur d'informations sur la théorie qui va en être produite, ou tout du moins sur le sens qu'elle prendra. Ceci explique pourquoi au fur et à mesure de notre avancée

²⁶⁷ Cette durée exclue nos précédents travaux menés lors de notre Master pendant deux années, servant, en quelque sorte, d'introduction à cette recherche, comme nous l'avons déjà exprimé.

²⁶⁸ Barney G. Glaser, Anselm A. Strauss, *La découverte de la théorie ancrée, Stratégies pour la recherche qualitative*, Armand Colin, 2012, Paris, p.27.

²⁶⁹ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition 2010, Paris, 2011, p. 20.

²⁷⁰ Errements qui seront explicités plus en détails par la suite et qui ont été d'une portée heuristique non négligeable.

²⁷¹ Jean Peneff, *Le goût de l'observation*, Editions La Découverte, 2009, Paris, p.157.

²⁷² Charles Wright Mills, *L'imagination sociologique*, Editions La découverte, 2006 pour la présente édition, Paris.

²⁷³ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du Seuil, 1997, Paris.

sur ce dernier, nous avons privilégié ces formes de « récits d'après malheurs », plus intéressant pour mieux comprendre les façons de faire pour tenir, des personnes « sans domicile », depuis leur arrivée dans la rue jusqu'au moment de l'enquête.

La non exclusivité dans notre approche de l'étiologie des pertes laissait ainsi place à cet intérêt porté pour ce qui se passe après celle-ci, et qui reste révélateur de logiques d'action qu'il restait à découvrir : « Pour l'interactionnisme » déclaraient Demazière et Dubar, « l'homme n'a pas une fonction dans la société, il est, en quelque sorte, la ' société-en-construction'. (...). Il s'agit d'« une conception du social défini comme un ensemble de processus et d'interactions, en opposition à des faits constitués dont on rechercherait les causes ».²⁷⁴».

Mais « être auprès de » englobe également cette notion de temps passé sur le terrain, produit de l'implication du chercheur vis-à-vis des personnes étudiées. Plus la durée sur le terrain est longue plus elle est propice au gain de connaissances, mais également à cette relation de confiance, élément, nous le rappelons, essentiel, comme le souligne Catherine Delcroix dans la relation d'enquête sociologique.

L'implication dans la durée sur le terrain est généralement l'apanage de l'anthropologie et de l'ethnologie, la sociologie se cantonnant surtout à de plus ou moins brèves incursions sur celui-ci, jusqu'aux travaux de la sociologue Catherine Delcroix s'engageant sur la durée pour étudier les façons de résister de la famille Nour²⁷⁵. Ces travaux ont évidemment contribué à la construction de tout notre terrain de recherche, et à orienter notre posture vis-à-vis d'une population souvent pensée comme rétive à tout échange.

La perspective ethnosociologique adoptée dans cette recherche trouve ainsi toute sa justification dans notre manière d'envisager un recueil d'informations qui, pour être pertinentes, doivent passer par des retours fréquents sur le lieu de l'enquête, agrémentés d'observations prolongées qu'elles soient participatives ou non.

1.2.4. Précisions sur la durée de l'enquête et les lieux de celle-ci

D'un point de vue plus pragmatique maintenant, il importe de définir précisément la teneur de cette durée sur le terrain d'enquête, mais aussi les caractéristiques de ce terrain se déroulant en quatre lieux, quatre villes bien distinctes.

Concernant la durée tout d'abord, nous pourrions également affirmer que celle-ci s'est découpée en deux temps, liés à notre profession d'éducateur spécialisé²⁷⁶ menée en parallèle de cette recherche. Pendant trois années et demi²⁷⁷, nous étions en effet engagés à la fois dans notre profession et dans cette étude, ce qui du point de vue du temps restait somme toute assez problématique, pour ne pas dire frustrant. Nous employons le terme « problématique » vis-à-vis de notre souhait de partager le plus de moments possibles avec ces individus, mais aussi au regard de

²⁷⁴ Demazière, Dubar, in Barney G. Glaser, Anselm A. Strauss, *La découverte de la théorie ancrée, Stratégies pour la recherche qualitative*, Armand Colin, 2012, Paris, p. 30.

²⁷⁵ Catherine Delcroix, *Ombres et lumières de la famille Nour, Comment certains résistent face à la précarité ?*, Editions Payot, 2001, Paris.

²⁷⁶ Profession dont nous verrons par la suite toutes les conséquences qu'elle a induite sur la manière de se « comporter » sur le terrain.

²⁷⁷ Nous avons en effet mis un terme à celle-ci pour nous consacrer pleinement à cette recherche au moment de faire la rencontre des deux dernières personnes constituant notre groupe d'interviewés, Dany et Monsieur P. à partir de septembre 2013.

l'une des représentations sur ces personnes, à savoir leur difficulté à s'inscrire dans une temporalité, ce qui immédiatement fut contredit par notre terrain.

Nous avons eu très peu d'absences à nos rendez-vous. Ce fait est d'autant plus à souligner que nos rendez-vous se diluaient dans le temps, c'est-à-dire qu'ils se réalisaient à une semaine d'intervalle. D'emblée cette représentation sociale sur les personnes à la rue liée à leur difficulté de pouvoir s'inscrire dans la temporalité du chercheur était annihilée. Ce fut l'une des premières découvertes émanant de notre terrain.

Plus précisément en effet, le temps passé dans la rue avec les personnes s'effectuait chaque week-end, les jours fériés, ou lors de nos congés, c'est-à-dire chaque fois que nous n'étions pas dans l'obligation d'être présent sur notre lieu de travail. A préciser que les horaires de celui-ci était de type « internat » enjoignant des journées s'étalant jusqu'à tard le soir.

Quant à chaque récit de vie, il était entrepris de manière exclusive avec la personne rencontrée. Nous ne réalisions pas deux ou plusieurs entretiens simultanément, de crainte de nous disperser. En moyenne, nous avons pu établir plus d'une quinzaine d'heures d'entretiens avec chacun des individus, presque exclusivement dans la rue. En effet deux personnes, Didier et Monsieur P, ont souhaité s'engager dans l'enquête et se raconter hors du contexte de la rue, dans un café pour l'un et dans un foyer d'hébergement d'urgence pour l'autre²⁷⁸.

La durée des enquêtes avec les personnes était variable selon les disponibilités, leurs souhaits et les liens créés avec celles-ci. Globalement, le recueil des récits de vie s'est déroulé sur plusieurs mois. Le seul récit faisant exception à cette « règle » fut celui construit avec Monsieur P se déroulant sur une amplitude de deux semaines, à raison d'un entretien par jour.

Chaque entretien à proprement parler se réalisait, quant à eux, sur une durée moyenne de deux heures, durée fréquemment établie par la personne « sans domicile » elle-même.

Il reste encore à souligner les liens maintenus aujourd'hui avec certains des enquêtés comme Monsieur Joe et Dany. Ces liens nous permettent de continuer à suivre ces personnes et à recueillir des informations sur leur existence.

Cette continuité de la relation sociologique dépend e effet des affinités qui se sont créées avec certaines personnes, mais également de la distance nous séparant du lieu de l'enquête ainsi que de la possession ou non par la personne d'un téléphone portable facilitant la pérennisation des liens. Nous reviendrons en toute fin de thèse sur l'évolution de certains de ces hommes après l'enquête.

1.2.5. La part d'informel dans l'échange : une source d'informations inespérée

Pour être complet, il nous reste aussi à préciser que, la plupart du temps la durée des échanges ne s'étendait pas de manière continue, sur un intervalle de deux heures. Comme le souligne Patrick Bruneteaux, la prise en compte sociologique de ce type de public amène à en accepter l'une de ses contraintes, « la rupture du cadre²⁷⁹ » de l'enquête. Une rupture essentiellement due aux nombreuses

²⁷⁸ Voir les deux études de cas respectives en annexes où ceci est détaillé.

²⁷⁹ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p.235.

interruptions lors de l'échange suite aux incursions pendant les entretiens plus ou moins longue d'autres personnes « sans domicile », de passants, de commerçants de la rue, voire de connaissances.

Cette rupture du cadre de l'enquête qui, plutôt que de porter préjudice à celle-ci dans son déroulement, a enrichie nos observations de terrain, et a permis à plusieurs reprises de vérifier²⁸⁰ des faits énoncés dans le récit.

Nous pourrions même affirmer que ces interventions impromptues dans l'échange ont donné l'occasion à la personne ou à nous-même de relancer ou de préciser des faits explicités auparavant. La richesse d'un terrain ethnosociologique s'étalant dans la durée présente ainsi plus d'avantages que d'inconvénients. Prendre part à une partie du quotidien des personnes permet de faire des découvertes improbables et inespérées pour l'établissement de connaissances à leur *endroit*.

Enfin, lorsque nous parlons d'entretiens, nous incluons bien évidemment ceux se déroulant de manière formelle, comme ceux s'effectuant de manière informelle, lors d'une pause ou sur le chemin au moment de stopper l'interview et d'accompagner la personne vers son activité.

Ces moments, hors contexte d'enquête, se sont révélés à nos yeux comme de véritables moments privilégiés où la personne se livrait non pas davantage, mais nous donnait des précisions sur certains éléments évoqués. Nous pensons à ces moments passés dans notre véhicule avec Monsieur Joe, où à chaque fin d'entretiens, tel un rituel, nous le déposons à son logement, et où le temps du trajet bon nombres d'informations ont pu s'établir de façon informelle. Ou encore, la fin de chaque entrevue avec Monsieur P qui se ponctuait par quelques minutes de marche vers le CCAS de Colmar, pour obtenir un bon pour le repas du midi, et où l'échange continuait.

Cette parenthèse dans l'enquête, faisant toutefois partie intégrante de celle-ci, reste non pas comme le stipule Patrick Bruneteaux « un outil supplétif (...) adapté au public sous-prolétaire²⁸¹ » entendu par-là, comme l'unique moyen d'opérer sociologiquement auprès de ces personnes. Elle reste plutôt nécessaire dans l'élaboration et la pérennisation de la confiance, où le chercheur est aussi perçu par la personne démunie, comme celui capable d'échanger hors contexte, et de mener une conversation dépourvue de toute finalité analytique. Même si, il faut bien le reconnaître, ces conversations nous permettaient souvent de préparer quelques pistes pour l'entretien suivant.

1.2.6. Les lieux de l'enquête imposés par le « profil » des personnes recherchées

La durée de vie dans la rue pour les personnes « sans domicile » que nous avons côtoyées s'est établie, comme nous l'avons déjà précisé, non de manière arbitraire,

²⁸⁰ Des vérifications ou plutôt des concordances avec les faits énoncés dans leurs histoires que nous détaillerons ultérieurement.

²⁸¹ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p. 225.

mais selon notre objectif de recherche étant dominé par cette question, exempte de toute considération pathologique. Nous voulions en effet savoir par quel(s) moyen(s) les personnes parviennent à vivre dans la rue pendant de nombreuses années.

De fait cette curiosité scientifique induit automatiquement de considérer les formes de résistance comme explicatives du temps passé dans la rue, et comme un des premiers éléments d'informations.

En effet, c'est ce temps dans la rue qui va déterminer les logiques d'action mises en place par les personnes afin de résister. Ainsi plus la durée de vie dans la rue est longue, plus elle est révélatrice non seulement de ces logiques d'action, mais également de la force de cet « agir en situation de discrédit » donnant forme à une résistance. Une personne étant dans la rue depuis quelques mois ne peut développer autant de « ressources subjectives » pour sa survie, qu'une personne s'y étant installée depuis des années ; tout simplement parce que nous pensons qu'avant de développer ces tactiques de survie, d'autres éléments primordiaux interviennent dans cette existence atypique. Des éléments qui construisent ce que la sociologue Pascale Pichon nomme cette « carrière de sans domicile fixe » constituée d'essais répétés dans des foyers d'hébergement pour sortir de la rue, de tentatives pour retrouver un emploi ou encore celles pour être hébergé par des tiers.

C'est dire que les années passées dans la rue ne relèvent guère d'un choix rationnel et méthodique de la personne, comme certains voudraient bien nous le faire croire, et participant à étoffer ce mythe du « clochard ». Les années passées à endurer ces conditions extrêmes restent le fruit de nombreux échecs, qu'ils soient institutionnels, professionnels ou encore relationnels. En cela ces échecs questionnent également sur la capacité de ces personnes à rebondir, à ne pas se laisser envahir par ce sentiment de perte et de renoncement. Le fatalisme du pauvre n'a souvent et, *a contrario* des représentations, pas lieu dans ces existences atypiques qu'il nous a été donné d'observer, bien au contraire. Il faut une certaine force mentale pour parvenir à résister dans un univers impitoyable comme la rue et dans des conditions de vie infrahumaines.

Cette durée de vie dans la rue, principale critère de notre recherche, une fois explicitée plus en détails, il convient maintenant d'expliquer pourquoi notre terrain de recherche s'est partagé entre quatre villes qui, plus est, se situent dans des départements différents. Cette fois-ci, ces quatre villes - Colmar, Mulhouse, Belfort et Strasbourg -, ne relevaient guère d'un critère pour cette enquête. Elles sont la résultante fortuite des rencontres opérées et des exigences que nous émettions pour ces rencontres avec des personnes « sans domicile ». En d'autres termes, notre ville d'origine, Colmar ne nous donnait pas l'occasion de mener dans son intégralité notre recherche, tout simplement parce que nous ne trouvions pas assez de personnes « sans domicile » dans celle-ci. Nous étions dans l'obligation de voyager de villes en villes pour élaborer notre « objet social étudié ».

Toutefois au fil de la recherche, et du temps relativement court pour la réaliser au vu de notre ancienne profession, nous nous heurtions à un certain nombre d'obstacles. En effet, mise à part Colmar, notre ville d'origine et Mulhouse, ville où nous exerçons notre profession, chaque venue dans une autre ville était pour nous le

commencement d'une nouvelle aventure, où il était impératif de trouver ses repères et les personnes qui coïncidaient à notre recherche.

Apercevoir une personne dans la rue en train de faire la manche par exemple, n'était pas synonyme de « victoire ». Encore fallait-il qu'elle corresponde à ce critère de temps, et qu'une fois abordée, nous parvenions à créer cette accroche pour mener un premier entretien.

Souvent d'ailleurs pour nous apercevoir, dès l'énonciation de son histoire, une durée de vie dans la rue incompatible avec nos finalités épistémologiques.

L'entretien était évidemment poursuivi, mais il fallait après celui-ci, agir avec tact afin de bien signifier à la personne notre impossibilité de poursuivre la relation, trop accaparé par la finitude d'un terrain rendu de plus en plus complexe dans la rencontre avec des personnes « sans domicile ».

Les aléas d'un tel terrain se marquent ainsi dans ce type de situation et davantage dans cette épreuve où la violence faite à autrui dans l'arrêt prématuré de l'enquête peut s'avérer en totale contradiction avec notre éthique scientifique. Comment en effet dire à la personne démunie qui nous a accordé de son temps et a commencé à nous livrer une part de son histoire, qu'elle ne correspond guère à nos « profils » de recherche ? Comment ne pas penser qu'une nouvelle forme d'« exclusion » s'opère ici pour la personne, et ce, malgré nous, celle rendue possible par cette incompatibilité épistémologique ? Question auxquelles aujourd'hui nous n'avons malheureusement pas la réponse.

Cependant il ne s'agit pas de croire non plus qu'une fois la personne « sans domicile » trouvée²⁸², celle-ci se prêtait au jeu du récit de vie. Des refus, nous en avons essuyé certains, nous permettant de réfléchir sur notre manière d'aborder les personnes. L'observation à distance avant l'entrée en matière peut, déjà en soi, paraître comme intrusive pour l'individu qui se sent observé, épié dans ses moindres faits et gestes. Notre comportement analysé *a posteriori* comme probable raison des quelques refus, nous a donné la possibilité de changer notre manière de faire pour envisager, lorsque cela était possible, d'être présenté par une personne « ressource²⁸³ », essentiellement des personnes « sans domicile » que nous avons rencontré dans une ville et qui, soit après avoir terminé son récit de vie, soit ne désirant nous accorder que le temps d'un entretien, nous proposait de nous présenter des personnes susceptibles de vouloir se prêter à ce jeu d'enquête.

Ces précisions apportées, notre terrain s'est donc construit comme suit : quatre personnes ont été rencontrées sur la ville de Colmar, deux personnes sur la ville de

²⁸² Ce terme nécessite une brève explication quant aux éventuelles personnes « ressources » nous ayant guidé sur notre terrain pour la localisation de personnes « sans domicile ». Par pur choix, nous n'avons pas souhaité nous faire aider dans cette phase de l'enquête par des travailleurs sociaux, sauf une fois, lors de notre dernière rencontre avec Monsieur P, et là encore nous avons dû dissimuler le fait que nous nous connaissions de par notre ancienne profession, où nous avons prétexté un lien d'amitié. La raison de ce choix est simple. En effet, comme nous le verrons ultérieurement, dissimulant notre profession aux yeux des enquêtées, il aurait été antinomique d'utiliser des travailleurs sociaux pour nous introduire auprès de celles-ci, craignant que cette démarche pourrait biaiser la relation au vu du regard porté par ces individus vis-à-vis de ce corps de métier. Nos rencontres se réalisaient, par conséquent, de manière spontanée dans la rue en abordant les personnes.

²⁸³ Voir dans cette situation l'importance de Franck, personne depuis moins de 10 années dans la rue qui, après nous avoir accordé du temps pour un entretien, nous a permis de rencontrer Dany. Etude de cas de Dany en annexes. Ou encore Pascal avec qui nous avons construit un récit de vie et qui nous a permis de faire la rencontre de Patrick.

Belfort, deux sur la ville de Strasbourg et deux personnes dans la ville de Mulhouse. Ce qui porte le nombre de notre échantillon d'enquêtés à dix²⁸⁴.

Mais ici encore, et de manière plus brève, il s'agit de préciser pourquoi ce nombre et pas un autre. La raison en est simple. Ce nombre peut être en effet mis en relation étroite avec la particularité de notre recherche, à savoir son déroulement sur la durée avec les personnes, à laquelle il importe d'ajouter, le temps qui nous était imparti pour mener ces travaux au regard de notre ancienne profession. Pris dans deux temporalités, celle de la durée de nos rencontres, et celle de la durée pour l'achèvement de notre recherche, nous avons préféré privilégier la qualité de chaque enquête auprès des personnes « sans domicile », plutôt que la quantité, c'est-à-dire, une relation sociologique plus courte au service d'un plus grand nombre d'informateurs. A ces arguments nous pouvons également ajouter celui d'une forme « d'épuisement » des ressources des villes pouvant nous procurer l'occasion de côtoyer des personnes « sans domicile ». Soit nous avons « fait le tour » dans chaque ville de l'ensemble de ces « grands exclus », soit les personnes qui pouvaient accroître le nombre d'enquêtés dans une ville, ne souhaitaient pas être interviewées.

1.3. La coproduction, un procédé heuristique fécond doublé d'un moyen de reconnaissance pour l'enquêté

Autre élément central constitutif du noyau de notre méthodologie de terrain, la coproduction avec la personne enquêtée de connaissances sur sa situation sociale, peut-être présentée dans ce que suit, selon ses avantages plus que certains pour la relation sociologique.

Rappelons avant de poursuivre que cette méthode d'enquête est encore une fois ici à mettre à l'initiative de la sociologue Catherine Delcroix qui est la première à avoir expérimenté ce genre d'investigations, notamment auprès de la famille Nour.

Sa technique, elle la résume ainsi : « l'approche ethnographique est fondée sur le fait de vivre avec des personnes concernées, de les observer dans leurs activités quotidiennes chez elles et de l'associer aux réflexions qui les concernent. ²⁸⁵ ».

1.3.1. Gérer le « choc de classe » dans la relation avec l'enquêté

Cette approche novatrice dans le domaine des sciences sociales relève d'une forme d'éthique particulière de certains sociologues désirant éviter, ou tout du moins, contourner cette position de surplomb vis-à-vis de l'enquêté, génératrice de malaise épistémologique.

Cette éthique est d'autant plus prégnante lorsqu'il s'agit d'analyser les conditions d'existence des « acteurs faibles²⁸⁶ », investigations qui d'emblée enjoignent le

²⁸⁴ Nous excluons de ce chiffre les rencontres avec des personnes depuis moins longtemps dans la rue, ou qui n'ont pas voulu mener de récit de vie. Entretiens qui ont cependant été pris en compte par des parties consacrées à l'analyse.

²⁸⁵ Catherine Delcroix, *S'engager dans la durée. De la relation d'enquête aux effets de la publication* in Jean-Paul Payet, Corinne Rostaing et Frédérique Giuliani, *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*, PUR, 2010, Rennes, p.140.

chercheur à prendre en compte sur son terrain, cette asymétrie des rapports d'enquête, produit de l'écart de places entre ses protagonistes.

Toutefois il importe de comprendre que la sollicitation de l'interviewée dans la construction de connaissances à son sujet, n'annule pas *de facto* ce déséquilibre dans le ressenti, celui de la personne interrogée et celui du chercheur. Catherine Delcroix déclare ainsi sur ce point : « Ce qui compte dans l'interaction, ce n'est pas la place objective de classe, c'est la façon dont on souligne ou, au contraire, dont on la laisse de côté en mettant l'accent sur ce que l'on peut avoir en commun avec l'interlocuteur²⁸⁷ ».

L'échange d'informations entre les deux acteurs de l'enquête, terme employé pour bien signifier la part active de l'interlocuteur, doit se compléter sur le terrain par l'attitude d'ouverture du chercheur, celle qui relève de cette confiance construite sur la durée avec les individus.

Ce n'est donc qu'à travers un climat de confiance que non seulement se construira la relation sociologique mais qu'elle permettra également de contourner cet effet de classe au profit de cette « négociation d'identité²⁸⁸ » qui octroyait la possibilité à la sociologue Claudia Girola d'entrer en contact avec les « sans-abri ».

Ce sont donc souvent, comme le déclare Catherine Delcroix, des points communs avec l'interlocuteur qui peuvent déclencher et fait naître une proximité dans l'échange.

Nous concernant, il est évident que le « choc de classes » avec notre population étudiée est plus que flagrant. D'ailleurs ce choc l'est pour tout chercheur travaillant auprès de personnes démunies dans la rue ou non. Sauf peut-être Nels Anderson qui fut à l'époque de son terrain un ancien « Hobo » étudiant les « Hobos », cet « ethnologue indigène » comme le nomme Olivier Schwartz.

Ainsi ce qu'il importe de comprendre ici c'est la manière dont le sociologue perçoit les individus qui forment son « objet social étudié » en tentant, selon cette perception, de réduire ou pas cette distance objective de classe. Il n'y a évidemment pas de solutions « clé en main » pour parvenir à cette posture, elle relève de la personnalité et de la faculté du chercheur.

Au contact des personnes « sans domicile » nous avons éprouvé des fois violemment ce choc de classe, notamment dans certains retours qui nous ont été adressés par les personnes. Nous pensons à Wrestle²⁸⁹ qui, au début de notre second entretien, nous a exprimé, dans une certaine colère qui au final ne nous était pas destinée, ceci : « *C'est bien... je te raconte ma vie de misère, et toi après tu vas rentrer chez toi, bien au chaud retrouver ta femme, tes enfants...*²⁹⁰ ».

²⁸⁶ Jean-Paul Payet, Corinne Rostaing et Frédérique Giuliani, *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*, PUR, 2010, Rennes.

²⁸⁷ Catherine Delcroix, *S'engager dans la durée. De la relation d'enquête aux effets de la publication* in Jean-Paul Payet, Corinne Rostaing et Frédérique Giuliani, *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*, PUR, 2010, Rennes, p.134.

²⁸⁸ Négociation qui dans le cas de Claudia Girola s'explique par cette « *étrangeté négociée* » où sa nationalité argentine au regard de la France a permis de trouver un point commun avec l'altérité des « sans-abri ». Ceci n'est pas toujours le cas. Pour de plus amples détails se reporter à Claudia Girola, *Rencontrer des personnes sans-abri. Une anthropologie réflexive*, Politix, numéro 34, 1996, Paris.

²⁸⁹ Personne « sans domicile » avec laquelle nous avons construit un récit de vie sur plus de deux mois dans la ville de Mulhouse.

²⁹⁰ Comme réponse à cette déclaration nous avons parlé des objectifs de notre recherche ce qui a permis de dévier sur une conversation sur les riches et les pauvres, et sur le climat politique de la France.

Dans cette situation il vaut mieux être réactif si l'on ne veut pas perdre rapidement « la face de l'enquêteur ²⁹¹ » comme le souligne Patrick Bruneteaux, où « il ne s'agit donc pas de se situer, sous couvert d'humanité, dans un rapport fuyant d'une soit disant neutralité où tout peut se dire et où l'on peut tout encaisser ²⁹² ». Proposer de la répartie, mais non dans un rapport de force, peut aussi permettre de placer l'autre dans un débat égalitaire. En effet, laisser dire, encaisser est une manière détournée de permettre l'expression d'une infériorité sociale sans oser la contredire. Une sorte de contrepartie à cette absence de place dans la société où l'on excuse l'expression négative d'une frustration liée au dénuement et la colère qu'elle engendre, souvent envers les travailleurs sociaux, mais aussi auprès du sociologue.

Il faut donc trouver ce terrain d'ententes, de discussions, terrain qui se trouve généralement dans ces échanges informels où parler de tout et de rien, montre que souvent, malgré l'écart de classe, il peut y avoir des points communs, des avis partagés sur une question. Cette faculté aide fortement le chercheur à sortir d'une situation qui, sans cela, pourrait tout annuler.

Par conséquent, les points communs entre le chercheur et l'enquêté trouvés souvent par le biais de discussions informelles, avant ou après l'entretien, donne la possibilité, le temps de l'échange, de réajuster ce dernier. Ce réajustement opéré, la confiance s'installe car bien souvent la personne enquêtée perçoit le chercheur aussi comme un homme avant tout, dégagé de son « habitus » de classe. Et c'est à cette étape de l'enquête, il nous semble, que la confiance installée peut permettre cette coproduction de connaissances.

1.3.2. La coproduction de savoirs : placer l' « autre » dans une dimension intellectuelle

Comme nous venons de le voir, la relation d'enquête sociologique menée auprès de personnes disqualifiées, discréditées socialement, ne se réalise pas de manière univoque, c'est-à-dire uniquement du côté du chercheur qui, *du haut* de sa posture de scientifique, apporte à la personne interviewée, un savoir sur ce qu'elle vit et éprouve, sans qu'elle puisse parvenir à y mettre une signification. Un « allant de soi » qui doit se décrypter d'un point de vue scientifique.

C'est dire qu'une sociologie du dévoilement reste quasi impraticable tant elle masque les écarts de classe, et l'effet de violence symbolique que porte inconsciemment le sociologue dans son message en s'expliquant à l'intéressé souvent dans un verbiage académique incompréhensible pour celui-ci. La non maîtrise du langage scientifique accroît encore davantage l'effet de distance sociale.

Du reste, l'objectif de notre recherche n'a pas pour vocation la conscientisation qui aurait un effet plus que destructeur sur les individus étudiés. Elle ne ferait que raviver cette distance sociale entre les deux protagonistes, en mettant le doigt sur ce qui fait mal. N'oublions pas en effet que nous sommes considérés par les personnes « sans domicile », comme des « inclus », et que notre regard porté sur leur situation va au-

²⁹¹ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p. 241.

²⁹² *Ibid.*

delà de notre simple regard : il peut résumer la vision de l'ensemble voire d'une grande partie de la société à leur égard.

Ayant déjà au préalable de l'enquête toutes les difficultés du monde à se faire accepter comme différent dans notre vision de celle de la plupart des « inclus », il ne s'agissait pas de briser tous ces efforts par un travail de conscientisation, surtout que ces personnes n'ont pas besoin des services du sociologue pour être conscient de leur situation. Elles ne nous ont pas attendues pour lutter et survivre, et c'est plutôt à elles de nous renseigner sur les façons de résister dans la rue depuis plus de dix années. Accordons nous alors à penser que, le temps de l'enquête, les rôles sont quelque peu inversés, et que ce « pouvoir » de dire les choses revient avant tout à celui qui les vit.

C'est d'ailleurs dans cette dernière acceptation que réside toute notre ambition sociologique, celle de se laisser guider dans la construction des connaissances par les découvertes procurées par le terrain et les échanges répétés avec les personnes démunies que nous avons côtoyées.

D'un point de vue pratico pratique, la coproduction dans la constitution de savoirs sur les situations observées s'est opérée tout au long de la construction des récits avec les personnes. A chaque fin d'entretien, nous retranscrivions le plus rapidement celui-ci afin de pouvoir le remettre à la personne dès l'entrevue suivante. Généralement le laps de temps d'une semaine entre chaque nouveau entretien, hormis lors de nos congés où le temps entre le rendu et l'analyse de l'interview était plus serré, permettait à la personne de relire l'intégralité de son histoire détaillée et d'y apporter si elle le désirait des modifications, voire des précisions supplémentaires.

De fait, à chaque début d'entretiens, nous faisons le point avec la personne pour s'assurer si la retranscription intégrale de ses dires lui convenait. Ce temps d'échange nous donnait également l'occasion de préciser certains points, voire certaines incompréhensions avec les personnes. Fréquemment, des précisions étaient apportées par les enquêtées permettant aux informations de s'affiner. Les modifications importantes étaient l'œuvre d'une personne qui a souhaité que n'apparaissent une information jugée compromettant pour sa sécurité. Nous avons donc accepté d'enlever cette information par respect de ce souhait. Information qui, de toute façon, ne modifiait en rien notre analyse.

De manière générale, sur les dix personnes rencontrées, seules trois d'entre elles n'ont pas participé à cette coproduction, et ce, de leur propre chef, n'étant pas intéressées plus que cela par cette démarche. Elles nous faisaient entièrement confiance comme elles nous l'exprimaient.

Pour conclure sur cette partie, il importe encore de préciser la réaction chez les personnes « sans domicile » qu'a suscitée ce type de méthode.

Auprès de certaines d'entre elles, un sentiment de fierté pouvait s'observer ; sentiment lié à cette opportunité de représenter le centre d'intérêt d'une recherche, « *d'être important* » comme nous le déclarait Jean Luc. Mais cette fierté était également le produit de cette faculté à pouvoir être entendu, ou encore être capable de produire un discours cohérent et compréhensible. « *Ah je pensais pas que je m'exprimais aussi bien* », nous confiait Jean Luc après la relecture d'un de ses entretiens.

Mais le plus significatif dans les effets de l'enquête auprès de ces hommes semble être cette reconnaissance émanant de la coproduction. Une reconnaissance portant sur l'impression que les personnes se sentaient pleinement investies dans l'enquête pour, le temps de celle-ci, être considérées indépendamment de leur condition d'existence de grande pauvreté, comme matériellement et culturellement démunies, sans capacité de pouvoir expliquer leurs histoires, ou tout simplement considérées comme n'ayant, ne pouvant ou ne voulant rien dire.

A chaque nouveau rendez-vous avec Monsieur P²⁹³, ce dernier mettait un point d'honneur à bien nous souligner nos erreurs de retranscription, souvent des petits détails, mais qui avaient leur importance pour lui. Tout comme Didier qui, lors de nos rencontres, apporta quelques rectifications crayonnées sur le manuscrit. Dany, quant à lui, procédait de la même manière pour nous signifier certains mots mal orthographiés dans son histoire. Le temps du récit était bien pour ces personnes un moment où se réapproprier leurs histoires.

Cette reconnaissance procurée par ce principe d'enquête, fut quelques fois même visible du point de vue de l'apparence et dans cette présentation de soi retravaillée pour les circonstances. Ce fut le cas chez Jean Luc qui, lors de notre second entretien, a laissé choir ses appareils de pauvre pour revêtir une chemise blanche et des souliers cirés. Interloqués, nous lui posons la question de ce changement, sa réponse fut claire : « *c'est parce que je suis en entretien, c'est important* ».

Notre surprise fut également de mise auprès de Monsieur Joe, un jour où, le rejoignant sur ce parking pour poursuivre nos entretiens, nous constatons un changement vestimentaire plus que radical. La veille veste noire et la casquette avaient laissé place à un costume deux pièces blanc avec une rose rouge à la boutonnière. « *Je suis un homme important, maintenant...* » nous déclara-t-il « *je te raconte mon histoire, celle de l'homme au chapeau noir* ».

Les effets positifs, pour les individus rencontrés, associés à la coproduction ne pouvaient alors plus être niés. Nous participions, sans doute ainsi à la reconnaissance de leur identité positive, un combat de tous les jours mené par ces individus invisibles, que Claudia Girola signifie bien à travers ses travaux²⁹⁴.

1.3.3. La vérification des données pour éviter de tomber dans le piège d'une lutte scientifique

Avant de débiter la dernière grande partie consacrée au choix de la méthode servant de support à l'analyse des récits, un point doit encore être explicité, et non des moindres, celui de la vérification des données recueillies pendant toutes ces années sur le terrain.

Nous débiterons ainsi notre argument par cette citation de G. Glaser et A. Strauss tirée de leur ouvrage consacré à la théorie ancrée qui, pour nous, reste essentielle dans le mode de vérifications des informations, et pour ne pas tomber dans le malentendu. Ces derniers déclarant : « Si conflit il y a, il renvoie à la primauté donnée à la vérification ou à la production de théorie, et c'est autour de cet enjeu que

²⁹³ Personne « sans domicile » avec laquelle un récit de vie a été construit pendant 2 semaines à Colmar.

²⁹⁴ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille.

se sont historiquement greffés les débats houleux opposant les données qualitatives aux quantitatives. Nous croyons que chaque forme de données est utile aussi bien pour la vérification que pour la production de théorie, quelle que soit l'inflexion.²⁹⁵ ».

Au risque de choquer certains, il nous semble que la fonction du sociologue n'est pas de mettre en doute la parole de ses interlocuteurs, sinon quelle teneur peut bien avoir son étude, et quelle posture adopte-t-il pour masquer sa méfiance, et ne pas susciter celle de ses enquêtés au risque de récolter en retour justement des informations tronquées²⁹⁶ ?

Ceci toutefois ne vient pas signifier que le sociologue est ce scientifique empreint de naïveté et d'humanisme outrancier l'empêchant de posséder toute forme d'objectivité sur la réalité sociale observée. Mais nous conviendrons qu'un juste milieu peut être trouvé entre la méfiance, la suprême vérification comme mode de preuve des dires des enquêtes, et la naïveté déconcertante de celui qui accorde crédit à toute parole. Un premier argument peut être avancé dans ce doute épistémologique ayant trait à la parole de l'« autre ». Il s'agit de cette relation de confiance établie dans la durée avec les personnes. Comment en effet au bout d'un temps relativement long ne pas s'apercevoir d'une anomalie dans le discours des interviewés si celle-ci a lieu ?

Le récit de vie dans son élaboration peut, si toutefois le fantasme existe, faire que celui-ci soit dévoilé, ne serait-ce que par les incohérences²⁹⁷ du point de vue de la temporalité ou bien de la succession des faits. Quand ce ne sont pas l'énonciation d'éléments improbables et détachés de toute réalité dans une forme « d'onirisme social » où la personne se présente « sous divers personnages de premier plan ou imaginant avoir vécu ou vivre encore auprès d'une célébrité ». De plus le temps relativement espacé (une semaine) entre chaque nouvelle entrevue ne permet pas de maintenir ce discours sur soi onirique dans la durée.

La personne « sans domicile » est sans doute prise dans d'autres urgences plus essentielles pour sa survie que celle de maintenir, à une semaine d'intervalle, le sociologue dans l'illusion de son histoire, quand bien même cette part « d'onirisme social » peut servir à sa survie psychique, élément que nous détaillerons ultérieurement dans la partie de l'analyse.

Comment en effet peut-elle conserver l'ensemble des détails erronés qu'elle a distillé au chercheur, et s'en souvenir une semaine après pour produire une suite à son

²⁹⁵ Barney G. Glaser, Anselm A. Strauss, *La découverte de la théorie ancrée, Stratégies pour la recherche qualitative*, Armand Colin, 2012, Paris, p.103-104.

²⁹⁶ A ce sujet une petite anecdote peut être énoncée dans ce contexte de doute, celle s'étant produite dans un cadre professionnel et dans une discussion informelle avec un de nos suivis, une personne « sans domicile » qui venait de Paris et qui dans le fil de la discussion, en énonçant nos travaux de Master, nous avait fait part de son expérience au contact d'un psychologue s'étant fait passer pour un S.D.F. (Patrick Declerck) qui selon les dires de la personne a été très rapidement repérée. Suite à cette imposture démasquée mais non avouée à l'intéressé, la personne « sans domicile » nous raconta certains détails d'une mise en scène voulue de lui et ses comparses en réponse à cette imposture. Ces détails étaient troublants dans leurs cohérences avec le livre, et nous ne pensons pas, sans jugement bien sûr que cette personne l'ai lu.

²⁹⁷ La seule incohérence dans les récits a été détectée auprès de Monsieur P et concernant son passage à la légion (voir en annexes l'étude de cas qui lui est consacrée). Toutefois cela ne nous a pas empêché d'éclaircir ce fait le lendemain avec lui pour constater qu'il maintenait ce fait. Le mensonge n'était cependant pas avéré, nous pensions plutôt qu'il a du faire l'armée pendant six années en tant qu'engagé dans un département spécifique où il a pu être en lien avec des légionnaires. Mais bien sûr nous n'en sommes pas plus sûrs que cela.

histoire cohérente²⁹⁸, et cela même si le discours peut-être « rodé » auprès d'autres personnes tel un scénario bien maîtrisé ?

Si le récit de l'interviewé peut souvent être mis en doute d'un point de vue épistémologique, ce doute est pour une part à mettre à l'initiative du sociologue Pierre Bourdieu et de son texte « l'illusion biographique²⁹⁹ ».

Dans son texte, toute méthode biographique et la crédibilité de la parole qui sert à la construire sont niés dans leur capacité à produire une forme de vérité.

Face à cet argument, une question s'impose en lien avec les individus que nous avons rencontrés. En effet, le statut de pauvre s'entérine-t-il jusque dans sa parole au point d'être discrédité dans sa faculté d'expression, d'élaboration d'un discours cohérent faisant intervenir la mémoire ? Serait-on là face à un nouvel attribut du étoffant cette catégorie du « mauvais pauvre » analysée par Robert Castel ?

Quoiqu'il en soit, les travers de la « raison scolastique » font encore ici surface dans cette « création artificielle de sens³⁰⁰ » où la personne enquêtée se fait : « l'idéologue de sa propre vie en sélectionnant, en fonction d'une intention globale, certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou, plus souvent, en tant que fins, trouve la complicité naturelle du biographe que tout, à commencer par ses dispositions de professionnel de l'interprétation porte à accepter cette création artificielle de sens³⁰¹ ».

Cette connivence entre l'enquêteur et l'enquêté sur cette *création* de sens d'une histoire reste de la responsabilité de celui qui la *crée* à savoir son auteur, en l'occurrence ici, Pierre Bourdieu. Surtout que dans sa conclusion l'auteur donne des clés pour éviter ce hiatus, la prise en compte dans le récit de cette « surface sociale³⁰² », c'est-à-dire « la capacité d'exister comme agent en différents champs.³⁰³ ». En bref la cohérence de l'*être* dans les divers mondes sociaux auxquels il prend part. Cette cohérence de l'être ou plus justement ce maintien de la « surface sociale » est bien à la base de ce mouvement de résistance présent dans chaque récit de vie des personnes, se traduisant justement par une identité sociale préservée, à l'instar de celle virtuelle de « sans domicile », et maintenue dans une lutte symbolique prenant forme dans les témoignages. Mais nous ne souhaitons pas ici entrer dans une polémique, mais plutôt accorder à ce texte le mérite de mettre en garde tout chercheur souhaitant procéder par le biais de la biographie.

La coproduction, élément clé d'une relation sociologique axée sur l'échange tant symbolique que matériel d'éléments sur la biographie de la personne, peut aussi, même si ce n'est évidemment pas le but, permettre à la personne enquêtée de revenir sur certains faits, ou de les préciser, voire de demander leur annulation dans

²⁹⁸ Certains scientifiques nous rétorqueront aisément, la folie voyons ! Nous savons bien que ces personnes sont dans un discours complètement hors réalité et qu'elles en jouent... Si tel est le cas cette tactique discursive n'est-elle pas à analyser d'un point de vue sociologique et dans une perspective interactionniste mettant en avant la présentation de soi ?

²⁹⁹ Pierre Bourdieu, *L'illusion biographique*, Actes de recherche en sciences sociales, Volume 62-63, juin 1986.

³⁰⁰ *Ibid*, p.69.

³⁰¹ *Ibid*.

³⁰² *Ibid*, p.72.

³⁰³ *Ibid*.

le récit, ce qui reste également propice à l'émergence d'une vérité vécue. Effectivement, les changements d'avis, de temporalités, voire d'évènements, trop fréquents seraient très vite suspects pour le chercheur, dans l'obligation à chaque entretien de revenir sur l'ancien, pour pouvoir entamer un nouveau qui sera sans doute remodifié la fois suivante.

De toutes les façons, et quelles que soient les parades du chercheur pour tenter de contourner au maximum les défaillances de ses informateurs, le discours de ce dernier dans son élaboration peut-être pris à 2 niveaux sans compromettre la recherche. Dans ce dernier cas, seules quelques hypothèses pourraient se voir contredites, l'ensemble de la recherche n'en serait pas atteint pour autant.

Cette « crédibilité de l'informateur ³⁰⁴ » Howard Becker en a débattu dans un de ses écrits déclarant à propos de l'observateur que : « s'il accepte l'énoncé sociologique selon lequel les descriptions et les affirmations d'un individu à propos d'un évènement sont formulées depuis un point de vue qui est fonction de sa position dans le groupe, l'observateur peut interpréter des propositions erronées comme indicatrices d'une certaine façon qu'à cet individu de voir les choses. ³⁰⁵ ». De fait l'onirisme de certains éléments d'un récit, voire de son ensemble peut ainsi devenir élément d'une analyse dans la manière dont la personne se présente et présente son histoire face à un interlocuteur extérieur. Plus qu'un obstacle épistémologique, il devient, sinon une source heuristique, du moins révélateur d'une posture pour ne pas perdre la face.

1.3.4 Les entretiens croisés menés auprès de travailleurs sociaux et de tiers

Les arguments développés au préalable auraient pu être évités puisque nous nous intéressons principalement aux « récits d'après malheurs », ceux constitutifs de cette durée de vie dans la rue pour ces hommes. Les éléments diachroniques issus des « récits du malheur », ceux d'avant la chute pourraient, et nous disons bien, pourraient être tronqués sans pour autant remettre en cause notre analyse ; et même si nous nous appuyons sur le passé d'avant la chute pour l'étayage de certaines logiques de survie observées au présent. Ajouter à cela que certains « récits de pratiques » qui nous ont été donnés d'observer sur le moment auprès de certaines personnes, pourraient également se passer de toute vérification, du moins pour celles concernées par ces « récits de pratiques ».

De fait, plutôt que d'utiliser le terme de vérifications, nous préférons opter pour celui de compléments d'informations sur les personnes, plus révélateurs de notre démarche.

1.3.4.1. Les liens sociaux « neutres » développés avec l'action sociale : une difficulté pour la quête d'informations

³⁰⁴ Howard Becker, *Inférence et preuve en observation participante. Fiabilité des données et validité des hypothèses*, American sociological Review, 1958, 23, 6.

³⁰⁵ *Ibid.*

Cette précision apportée il est toutefois important de relever un second point majeur dans les modalités ayant permis de compléter les informations recueillies auprès des personnes « sans domicile ». Ces compléments ont souvent été obtenus auprès de travailleurs sociaux et grâce au réseau développé lors de notre ancienne profession d'éducateur spécialisé dans les villes de Mulhouse et Colmar. Cependant, cela ne signifie pas que nous avons pu obtenir des renseignements supplémentaires pour toutes les personnes enquêtées, et ce, pour deux raisons.

La première est assez simple, elle s'explique par notre réseau professionnel limité au Haut-Rhin et aux villes de Colmar et Mulhouse. Cela signifie que pour les deux personnes « sans domicile » que nous avons côtoyées à Strasbourg, d'autres sources ont été sollicitées, quand cela fut possible. Il en va de même pour la ville de Belfort, où là nous n'avons pu recueillir d'informations complémentaires sur les deux personnes interviewées. Elles n'entretenaient aucune relation avec l'aide sociale, et nous ne connaissions aucun tiers pour obtenir d'autres éléments de compréhension.

Toutefois la lettre de demande d'aides de Pascal faite auprès d'une artiste³⁰⁶ et qu'il nous a remise dès le premier entretien fait office, il nous semble, de confirmation.

A cela il importe également d'ajouter une des caractéristiques majeures des individus enquêtés, à savoir la teneur des liens qu'ils ont construits, quand cela est le cas, avec les travailleurs sociaux. Des liens sociaux « neutres » qui restent peu propices à l'expression de renseignements biographiques.

C'est dire toutes les difficultés à obtenir ces compléments d'informations au vu du regard que portent les personnes « sans domicile » vis-à-vis des travailleurs sociaux dans leur ensemble. Un dernier mot doit être ajouté dans ce processus de confirmations. Il importe également dans cette phase de la recherche, de comprendre le refus de certains travailleurs sociaux à dévoiler des informations confidentielles sur les personnes qu'elles accompagnent. Nous pensons précisément ici à la déontologie propre aux assistantes de service social qui n'ont pas l'autorisation de distiller quelle qu'informations que se soient au risque de se voir poursuivies en justice. La déontologie propre à ce corps de métier accroît encore nos difficultés pour le recueil d'éléments complémentaires.

C'est dire également que lorsque ces renseignements complémentaires ont pu être obtenus, exclusivement auprès d'éducateurs spécialisés n'étant pas dans l'obligation légale du secret professionnel, ceci relevait davantage de la relation de confiance s'étant créée entre la personne « sans domicile » et son référent social. C'est le cas par exemple pour Monsieur Joe et Mohammed, éducateur spécialisé de l'association Espoir de Colmar³⁰⁷, ou Monsieur P et Christian, travailleur social du CCAS de la même ville. Nous avons également sollicité Beckir ou Monsieur F tous deux

³⁰⁶ Voir la lettre figurant en annexes et les plus amples informations sur celle-ci ayant en partie servi à l'élaboration de son récit de vie.

³⁰⁷ Entretiens sur lequel nous reviendrons par la suite dans l'analyse consacrée à Monsieur Joe, non pas parce que d'autres éléments nous ont été apportés par Mohammed, ce dernier confirmant dans son intégralité le récit de Monsieur Joe, mais parce qu'il a créé des liens très forts avec cette personne dont il s'occupe dans le cadre du dispositif « Espérance » de l'association Espoir de Colmar, et dans le cadre de son maintien dans un logement.

Mais aussi et surtout parce que Mohammed connaît aussi très bien la famille de Monsieur Joe (ses fils, sa fille) et sa femme restée au Maroc. La famille de ce travailleur social habitant à quelques mètres de celle de Monsieur Joe au Maroc. Voir en annexes l'entretien mené avec Mohammed.

travailleurs sociaux ayant eu des contacts plus ou moins réguliers³⁰⁸ avec Monsieur P.

Des confirmations sur le parcours de Wrestle nous ont, quant à elles, été apportées par Loïc, éducateur spécialisé de l'association SURSO de Mulhouse, ou encore celles concernant Didier qui ont été recueillies grâce à l'aide d'Ingrid, psychologue de la maraude de l'association l'ALSA de Mulhouse.

En ce qui concerne Dany, les rapports difficiles et peu réguliers entretenus avec son éducateur de rue, ne nous ont pas permis d'échanger avec ce dernier rencontré au moment où nous menions un de nos entretiens avec Dany. Ce travailleur social restait très méfiant vis-à-vis de nos interventions répétées auprès de ce dernier. Nos nombreux entretiens menés avec Dany nous ont tout de même donné l'occasion de rencontrer Madame N, qui côtoyait régulièrement cet homme, et dont elle connaissait le parcours bien avant qu'il tombe dans la rue. Nous avons ainsi pu échanger avec cette dame lors d'un entretien³⁰⁹ dans un café. Cette dernière nous a confirmé l'ensemble des dires de Dany, précisant uniquement un fait mineur dans sa biographie sans grande incidence pour la cohérence de celle-ci.

1.4. L'étude de cas, support analytique permettant de passer du singulier au général

Nous entamons maintenant la dernière partie consacrée à la méthodologie de cette recherche par l'explicitation de l'élément central de cette enquête dédiée à l'analyse sociologique des récits de vie recueillis. Plus qu'une simple méthode purement mécanique et académique, entendue ici comme l'étape socio-logique d'analyse succédant à la construction de récits, nous chercherons dans ce qui va suivre, à expliquer quels sont, pour nous, les avantages d'une telle pratique analytique, suscitant autant l'imagination sociologique du chercheur que sa rigueur dans l'examen de ces parcours de vie, pour tenter au mieux, de tirer parti de l'ensemble des témoignages.

1.4.1. L'analyse tournée vers une compréhension de son « objet » sociologique

Comprendre son « objet social étudié » nécessite que nous définissions en quelques mots ce que nous entendons par ce terme qui peut, au demeurant, sous-entendre cette position de surplomb du chercheur prenant son informateur comme objet, non pas de connaissances, mais de reconnaissance de ses théories préétablies : une forme d'« objectalisation » à défaut d'un travail objectivation.

³⁰⁸ Voir à ce sujet l'étude de cas consacrée à Monsieur P en annexes.

³⁰⁹ Entretien que nous avons enregistré mais dont elle n'a pas souhaité que celui-ci apparaisse dans ce travail.

Mais au préalable de cette compréhension il importe de préciser cette démarche abductive, où, comme nous l'avons exprimé auparavant, « le but de l'enquête n'est pas tant de vérifier des hypothèses posées a priori, mais de comprendre le fonctionnement interne - tensions comprises – de l'objet social étudié, et d'élaborer un modèle de ce fonctionnement sous la forme d'un corps d'hypothèses plausibles.³¹⁰ ».

L'objet de l'étude est ainsi construit au fur et à mesure du terrain et selon les premières constatations au contact des personnes constituant ce terrain. Ainsi la compréhension de la situation par le biais des récits de vie est à dissocier de cette compréhension interne de l'individu, du *sujet* dans un sens psychologique.

Et c'est dans ce sens que s'appréhende cette notion d'« objet social » dans la mesure où, ce qui nous intéresse, est bien plus l'analyse des composantes sociales que les personnes interviewées ont acquises, plutôt que la subjectivité de ces dernières tentant à dresser un profil psychologique, voire clinique. Bref, il convient de réfléchir sur « ce social qui leur est extérieur : les contextes sociaux dont ils ont acquis par l'expérience une connaissance pratique³¹¹ ».

De manière plus simple, il convient de saisir cette dimension historique de chacune des personnes placées dans une situation sociale commune, en l'occurrence pour le sujet qui nous intéresse ici, être « sans domicile » depuis au moins une dizaine d'années. Situation commune explorée à travers l'expérience, souvent douloureuse, que chacun des enquêtés en a faite, pour analyser les réponses singulières qu'il apporte en contrepartie pour y résister.

De fait, sans dévoiler plus que cela nos arguments d'analyse futurs, l'approche compréhensive des personnes « sans domicile » tend à parachever notre question de départ, celle ayant pris forme avant d'aborder notre terrain et suite à nos précédents travaux, déjà énoncés dans l'introduction générale, mais qu'il est bon de rappeler ici. Comment, en effet, ces individus font-ils pour vivre dans le dénuement le plus total pendant de longues années, et ce, en dehors des circuits de l'assistance ? Question qui s'est pour le moins confirmée sur le terrain, non pas en tant qu'hypothèse préétablie vérifiée, mais comme début d'un questionnement valable et permettant, grâce aux rencontres, d'ouvrir la voie à l'élaboration d'hypothèses plus ancrées dans la réalité observée.

Ces hypothèses se basent ainsi sur « des configurations de rapports, des logiques de situation, des mécanismes sociaux, des tensions engendrant des dynamiques, des processus récurrents (...) bref, sur tous types d'éléments permettant d'imaginer et de comprendre « comment ça marche ». ³¹² ».

1.4.2. Les récurrences trouvées dans les récits, fondatrices d'une représentation sociologique

La sociologie par vocation, a fonction de déceler les constances parmi un ou plusieurs groupes sociaux, et ce, quel que soit le champ de son intervention, la population et la ou les problématiques qu'elle tente d'éclairer. Par conséquent, le

³¹⁰ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.20.

³¹¹ *Ibid*, p.20

³¹² Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.30.

particularisme laisse place au général, ou si nous préférons, l'individuel laisse la part belle au collectif, au social.

Le débat opposant l'individu et la société n'a donc pas lieu pour une science qui tente d'appréhender l'individu comme une partie du social, ou le social comme un conglomérat d'actions individuelles, comme le précisait Georg Simmel³¹³. Ainsi l'analyse sociologique se concentre les récurrences chez les acteurs qui font la société. L'étude de cas, comme outil d'analyse sociologique d'un groupe d'individus, tend vers la même optique, même si sa désignation paraît exprimer le contraire. Ce n'est en effet pas l'étude d'un cas entendu ici comme exceptionnel, singulier, un sujet.

L'intérêt pour nous dans l'analyse des conditions d'existence de personnes « sans domicile » est bien, à travers ce moyen heuristique, de déceler dans chaque histoire au demeurant singulière, les constances que dégagent les récits de vie, non pas tant, et nous le répétons, dans l'étiologie des pertes, mais plutôt dans les manières de survivre dans la rue, d'« agir en situation de discrédit » depuis plus d'une dizaine d'années. Une survie faisant l'objet d'une analyse en termes de logiques d'action mettant au cœur de son processus la réflexivité de la personne, produit de ses expériences de la rue, avec dans certains contextes sociaux, la réactivation d'acquis du passé d'avant la chute.

Daniel Bertaux souligne bien ce fait dans cette méthodologie d'analyse où il déclare que : « en multipliant les récits de vie de personnes se trouvant ou s'étant trouvées dans une situation sociale similaire, ou participant au même monde social, et en centrant leur témoignages sur ce segment-là, on cherche à bénéficier des connaissances qu'elles ont acquises de par leur expérience directe sur ce monde (...). En mettant en rapport plusieurs témoignages sur l'expérience vécue d'une même situation sociale, par exemple, on pourra dépasser leurs singularités pour atteindre, par construction progressive, une représentation sociologique des composantes sociales (collectives) de la situation.³¹⁴ ».

Cependant, il s'agit également de définir ce que le sociologue nomme cette « *construction progressive* » dans l'élaboration de cette représentation sociologique. Ou plutôt il convient d'explicitier par quel(s) moyen(s) sommes-nous parvenus à cette construction progressive. Si les éléments ayant servi à l'élaboration de nos hypothèses ne sont pas nés au préalable du terrain, il importe ainsi de définir comment ceux-ci ont pu voir le jour après quelques visites sur celui-ci.

Pour être plus précis c'est au contact de la première personne « sans domicile » rencontrée, Monsieur Joe³¹⁵, que nos premières hypothèses de recherche ont pu s'élaborer, tout autant que certains enseignements pour aborder notre terrain, éléments qui seront détaillés dans la partie qui suit. C'est donc en observant *in situ* ses actes, en écoutant et en recueillant son récit de vie que nous avons commencé à comprendre les tenants et les aboutissants d'une existence dans la rue depuis plus d'une dizaine d'années pour cet homme.

Comme nous l'avons présenté dans l'introduction, nos hypothèses ainsi que notre posture sur le terrain se sont élaborées au contact de Monsieur Joe.

³¹³ Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1981, Paris.

³¹⁴ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.36.

³¹⁵ De ce fait un chapitre lui sera consacré où l'ensemble des découvertes à ses côtés seront explicitées et analysées en détails.

Cette manière de procéder sur le terrain rejoint ce que Daniel Bertaux nomme la « phase exploratoire³¹⁶ » où les premiers récits de vie servent à « baliser le terrain³¹⁷ ». De fait il nous a fallu une rencontre sur plus d'un an pour que notre sujet d'étude puisse se former de manière définitive dans notre esprit.

Toutefois, et contrairement à ce que préconise Daniel Bertaux, nous avons agi à contrecourant concernant cette phase de « saturation du modèle » prenant valeur de généralité, et qu'il explique ainsi : « cependant, pour peu qu'on concentre l'attention sur les processus sociaux se situant à l'arrière-plan des cas individuels, on parviendra rapidement à y discerner des récurrences à partir desquelles on pourra commencer à élaborer des hypothèses sur les processus à travers lesquels des personnes en arrivent à se trouver dans la situation étudiée ; sur les caractéristiques structurelles de ces situations ; et sur les logiques d'action qui s'y développent en réponse à la situation.³¹⁸ ».

De manière plus pragmatique, nous n'avons pas, suite à cette rencontre, émis d'hypothèses sur les processus à travers lesquels les personnes se sont retrouvées dans une situation de personnes « sans domicile ». Ainsi nous n'avons pas, dans le corps de nos postulats, et comme nous l'avons déjà affirmé, privilégié l'étiologie des pertes.

C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons davantage utilisé pour l'analyse sous forme d'études de cas, la partie des récits consacrée aux « récits d'après malheurs ». Ceci était le premier élément servant à cette « saturation du modèle ». L'observation des façons de faire pour résister dans la rue, souvent en liens avec des éléments diachroniques issus de l'histoire singulière, celle évoquée avant la chute, nous a orienté vers des hypothèses axées essentiellement sur ce que nomme le sociologue Daniel Bertaux, les logiques d'action en réponse à cette situation de personne « sans domicile ». Par conséquent l'alternance dans l'analyse entre les deux formes de récits présentes dans la biographie, a permis une exploitation optimale de ce dernier.

Ainsi il est important de noter que la « *saturation du modèle* » ne s'est pas exprimée par le biais de la multiplication d'études de cas comme le préconise Daniel Bertaux, mais plutôt suite à nos rencontres et entretiens avec Monsieur Joe. La fin de notre enquête auprès de lui ayant fortement modifié notre regard, nous souhaitions par l'intermédiaire d'autres rencontres, tenter de retrouver les mêmes constantes sociales chez d'autres personnes « sans domicile », celle aidant à mieux saisir cette durée de vie dans la rue caractéristique. Comme le stipule Howard Becker, nous adoptons ici une des dernières phases liées à l'analyse effectuée à même le terrain à savoir « l'incorporation de découvertes isolées à un modèle de l'organisation étudiée³¹⁹ ». Ces constantes qui, une fois trouvées, étayeraient notre hypothèse servant de corps à cette recherche, celle donnant la possibilité de passer d'une histoire singulière au général, et dont les points centraux de notre analyse seraient ses récurrences trouvées chez chacun. Des récurrences dans les discours et les actes toutefois colorées d'un particularisme et nourrissant cette lutte au quotidien pour résister aux conditions d'existence infra humaines que subissent ces hommes.

³¹⁶ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p. 48.

³¹⁷ *Ibid.*

³¹⁸ *Ibid.*, p.33.

³¹⁹ Howard Becker, *Inférence et preuve en observation participante. Fiabilité des données et validité des hypothèses*, *American sociological Review*, 1958, 23, 6.

2. L'entrée sur le terrain d'étude : Un jeu des identités engageant les protagonistes de l'enquête

L'ensemble de notre méthodologie de terrain explicité de manière détaillée, il manquerait encore quelques éléments utiles pour bien saisir les tenants et aboutissants de notre enquête faite auprès de ces personnes démunies. Nous ne pouvons passer d'emblée à la partie consacrée à l'analyse sous forme d'études de cas des situations sociales observées, sans mettre en avant au préalable de ces résultats, les informations qui d'emblée sur l'entrée de notre terrain ont provoqué des questionnements et modifier quelque peu notre « herméneutique » du terrain c'est-à-dire notre façon de lire les informations qui en découlent, là encore une fois en lien très étroit avec notre rencontre avec Monsieur Joe.

2.1. Etre auprès de personnes « sans domicile » : une épreuve de tous les instants

Bon nombre de sociologues ayant mené des enquêtes auprès de personnes en situation de discrédits indiquent les difficultés inhérentes à leur terrain d'étude. Un ouvrage³²⁰ a d'ailleurs été publié sur ce sujet par un ensemble de sociologues explicitant, à travers des exemples concrets, les différentes constituantes d'une relation d'enquête auprès de « acteurs faibles³²¹ » et les inconvénients dégagés par ce type d'investigations.

Du côté du chercheur, plusieurs épreuves « malaisées » sont à relever lors de ces échanges avec l'enquêté. Effets d'asymétrie des rapports, épreuve de la décence, gestion des émotions du chercheur, présence d'une éthique dans la *praxis*, ou encore les questions qu'impliquent l'engagement sur la durée et la confiance née de la relation entre le chercheur et la personne « disqualifiée ».

Tous ces sujets renseignent sur les difficultés lorsque l'enquêteur décide de partir sur un terrain d'étude où, être aux côtés des « acteurs faibles », induit des ressentis et des réalités de terrain qu'il convient d'analyser par un travail de réflexivité, et pour améliorer le regard objectif de l'enquête.

Des sujets de malaises épistémologiques apparaissent aussi dans certains travaux de chercheurs ayant partagé des moments auprès de personnes « sans domicile ». Malaises ou du moins barrages dans les pratiques sur le terrain qu'il faut s'efforcer de dépasser face à la spécificité de la relation de ce genre d'enquêtes ; spécificité touchant de près à une autre spécificité, celle des personnes rencontrées.

C'est le cas du sociologue Patrick Bruneteaux qui, dans son étude monographique consacrée aux « nouvelles figures du sous-prolétariat³²² », constate toutes les

³²⁰ Jean-Paul Payet, Corinne Rostaing et Frédérique Giuliani, *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*, PUR, 2010, Rennes.

³²¹ *Ibid.*

³²² Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris.

questions d'une telle approche auprès de personnes dans le plus grand dénuement, qu'elles proviennent de la rue ou des quartiers populaires.

Ses remarques judicieuses, produit de ses expériences de terrain, montrent ce « bricolage » méthodologique qu'il explicite de la sorte : « résultant de contraintes de faisabilité, le sens sociologique d'ajustement pratique à une population spécifique n'est pas issu d'une construction a priori. C'est dire à qu'il ne saurait s'agir d'un « système » méthodologique mais, au contraire, d'une reconstruction rationnelle partielle de stratégies de contournements des difficultés pratiques diverses rencontrées en situation.³²³ ».

Ce fait établi, l'une des principales contraintes rencontrées sur le terrain pour le sociologue reste de l'ordre du dévoilement de son identité de chercheur. Un dévoilement qui risque d'engendrer cet effet de distorsion dans la communication du fait que l'enquêté reproduit fréquemment dans son discours sur soi, et face au chercheur, une biographie « polie pour les besoins de la cause³²⁴ ». L'obtention d'une aide sociale testée préalablement auprès des travailleurs sociaux et représentée fidèlement au sociologue comme histoire crédible et fiable, laissant en suspens des pans entiers de l'histoire de vie, demeure une tactique fréquente. Surtout comme le déclare Patrick Bruneteaux, qu'il n'est pas rare que le chercheur soit confondu avec un travailleur social, ou un autre de ces agents de la norme. Ce sujet de l'énonciation biographique sera détaillé antérieurement dans cette recherche. Plus important est pour l'instant l'évocation de cette identité de chercheur dans la posture scientifique qu'il importe d'analyser.

Du côté de Claudia Girola, l'application de la « négociation d'identités » dans sa relation d'enquête auprès de personnes « sans-abri » à travers une anthropologie réflexive, permet également de contourner cet obstacle épistémologique que constitue cette « *histoire de pertes*³²⁵ » stéréotypée, faisant office de présentation de soi sans épaisseur face au chercheur.

Celle-ci déclare à ce sujet : « Partant de l'idée que l'établissement de la confiance passe par la négociation d'identités et de configurations de sens réciproques, j'ai donc envisagé de négocier avec mes interlocuteurs ma propre identité et mes propres interprétations de la situation. Je devais me raconter à eux.³²⁶ ».

Force est de constater que l'identité de chercheur sur le terrain reste ainsi un frein majeur dans la récolte d'informations crédibles sur l'existence des personnes démunies vivant dans la rue. Par conséquent ce problème doit être dépassé dès le premier contact avec le terrain, si le sociologue, conscient de ce fait, ne veut pas voir son enquête réduite à une sorte de supercherie.

L'élément clé d'entrée garantissant *a minima* l'obtention de données tangibles reste donc la confiance établie entre les protagonistes et permettant, à terme, d'établir cette relation sociologique.

L'enquête sociologique engagée auprès de personnes « sans domicile », n'est ainsi que le fruit d'un jeu des identités au service d'un autre jeu, celui du dévoilement de la part de l'enquêté d'informations sur sa trajectoire sociale. Elle consiste en quelque sorte à une forme de transaction dont la monnaie d'échange reste la confiance. Se

³²³ *Ibid*, p.226.

³²⁴ *Ibid*, p.220.

³²⁵ *Ibid*, p.90.

³²⁶ *Ibid*, p.95.

dévoiler en tant que tel, dissimuler son identité de sociologue au prix d'un entrisme sont des questions d'ordre méthodologiques qui appartiennent à chacun de ceux qui veulent les résoudre pour un travail de terrain plus ancré dans le réel.

De fait, qu'en est-il de cette relation d'échange que nous avons pu établir sur le terrain pendant des années, au regard de notre profession d'éducateur spécialisé³²⁷ menée en parallèle à cette recherche ?

D'emblée en effet cette question a dominé dans notre préparation pour aborder notre terrain ; préparation d'ordre mental qu'il convenait de régler rapidement au risque de nous freiner dans notre empiricité. Surtout que dès le début de cette recherche, nous étions prévenus par nos expériences professionnelles et nos lectures sociologiques, de « cet effet de rencontre », notamment avec l'ouvrage de Serge Paugam³²⁸ explicitant parfaitement ce « rôle » qu'empruntent les personnes « disqualifiées » vis-à-vis des travailleurs sociaux afin d'obtenir gain de cause, élément concordant avec l'analyse faite par Patrick Bruneteaux.

Conscient de ce fait, notre marge de manœuvre restait donc faible pour ne pas dire inexistante. Deux choix s'imposaient à nous. Le premier était de révéler notre identité de travailleur social, et le second de la dissimuler.

Par conviction épistémologique nous avons opté pour le second choix, celui de cacher notre fonction au sein d'un centre d'hébergement et pour les mêmes raisons évoquées précédemment, mais également en lien avec nos précédents travaux où nous nous étions souvenus du regard porté par ces individus sur les travailleurs sociaux, regard négatif dans son ensemble et peu enclin à créer un climat de confiance.

Dans cette relation d'aide, tout restait du domaine de la manipulation d'informations de la part de la personne « sans domicile ». Manipulation qui toutefois ne doit pas se confondre avec un jeu pervers, mais plutôt comme une manière de se préserver d'une intrusion trop prégnante et imposante dans le passé. Adopter des tactiques discursives dans la présentation de soi afin d'obtenir un secours démontrait ainsi toute les connaissances fines des réseaux d'assistance et de ses fonctionnements de la part des personnes démunies, mais aussi cette volonté de ne pas perdre la face vis à vis d'un agent de la norme.

Elle montrait également ce désir, non pas tant de prendre sa revanche sur les dominants comme le souligne Patrick Bruneteaux, qu'une façon à soi de tenter de rééquilibrer, tant que possible, l'échange asymétrique que dégage la relation d'aide.

Mentir ou dissimuler certains faits de sa vie, c'était quelque part avoir une certaine forme d'ascendant sur le travailleur social, toujours en quête de vérités.

De notre côté, la relation d'enquête s'est quelque peu inversée dans notre recherche où, cette fois-ci nous étions, par analogie, celui qui cache une partie de son identité pour un objectif sans équivoque étant la récolte d'informations pertinentes. Nous établissions ainsi un déséquilibre dans la relation basée sur la négociation des identités. En d'autres termes, notre interlocuteur décidait de jouer le jeu des identités en nous révélant au fur et à mesure de nos rencontres dans la durée, non

³²⁷ Profession menée dans la ville de Mulhouse, un des lieux de notre recherche. Ces précisions pourraient induire le fait que nous étions reconnus par des personnes « sans domicile fixe ayant côtoyé le temps d'une nuit le foyer où nous travaillions, or il n'en est rien. Les deux personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche nous les avons jamais vues auparavant.

³²⁸ Serge Paugam, *La disqualification sociale*, PUF, 1991, Paris.

seulement, sa réelle identité mais aussi et surtout, des éléments de son parcours de vie, restés souvent jusqu'ici tus et constitutif de son identité subjective.

2.1.1. Une omission au service d'une relation sociologique sur la durée

L'omission de notre identité professionnelle n'a toutefois pas pesé outre mesure dans notre éthique de terrain, tout simplement parce qu'elle était tournée vers une finalité louable, celle de la constitution de récit de vie dans la durée pour au final produire des connaissances destinées à contourner le sens commun lié à ces existences et les personnes qui les vivent. Cette attitude vis à vis de l'enquêté était ainsi justifiée par les objectifs de cette recherche particulière, nécessitant de contourner les inhibitions de paroles que le dévoilement de notre profession aurait pu engendrer.

Cette conduite corrobore aussi avec les termes explicités par Patrick Bruneteaux : « Anticiper leur méfiance à l'égard de ceux qui les interrogent à des fins de contrôle social impose de développer, sans doute plus que pour d'autres publics, des pratiques d'entre soi où l'on doit forcer les barrages hérités de relations sociales sans cesse basées sur des prescriptions ³²⁹ ».

Mais il convient également, outre cette méfiance dissipée, de poser un autre avantage à ne pas s'être présenté comme travailleur social auprès de ces personnes « sans domicile ».

Il s'agit de la relation de confiance dans le temps qui a pu se créer avec l'ensemble des personnes ayant pris part à ces travaux, où paradoxalement, notre profession d'éducateur spécialisé, outre le fait d'avoir été masquée, nous a servi dans notre manière de créer du lien avec les individus. Ces liens qui se sont perdurés après les enquêtes avec certains et dont nous reviendrons ultérieurement dans cette recherche.

En effet, si lors de nos investigations nous avons quasiment toujours eu la collaboration des personnes, et si les entretiens menés sur la durée, souvent longue avec la plupart de celles-ci ont tenus dans le temps, ceci n'était pas le fruit du hasard, ou d'une chance à trouver immédiatement les bonnes personnes désirées de « se raconter ».

L'absence d'obstacle dans la création de liens avec les enquêtes relève sans doute de nos compétences requises en matière de travailleur social. Des compétences auxquelles il convient d'ajouter nos expériences professionnelles dans ce domaine au niveau de la connaissance de ce « public » et des manières de procéder – praxis éducative - pour entrer en contact avec lui.

En d'autres mots, et pour reprendre des termes propres à la sociologie de Pierre Bourdieu, les conditions sociales non pas d'élaboration de notre savoir sur l'objet social, quoiqu'il en sera discuté par la suite, mais les conditions sociales d'appréhension de ce même objet a été rendue possible grâce à des dispositions acquises lors de notre formation professionnelle et sur le terrain, et sans doute aussi par notre histoire personnelle ; une sorte d'« habitus » d'éducateur spécialisé permettant à la relation de se construire dans la confiance mutuelle au service, non

³²⁹ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p. 238.

pas d'une aide portée à la personne enquêtée, mais d'une parole libérée dont la confidentialité fut respectée.

Toutefois, et au regard de ce que déclare Pierre Bourdieu sur cette « raison scolastique³³⁰ » qui refoule les conditions sociales ayant permis la production d'un point de vue et d'une connaissance sur le monde social observé, nous pourrions à notre tour être, en quelque sorte, « accusé » de produire une connaissance sur les personnes « sans domicile » en fonction de nos dispositions d'éducateur spécialisé, celles qui peuvent voiler notre vision objective pour que s'impose celle d'un agent de la norme, refoulée justement dans ses principes.

Il est certes difficile de répondre catégoriquement à cette question tant le refoulé est par définition ce qui ne se combat pas, puisque impensé. Cependant, nous pourrions penser que le fait de l'énoncer est déjà en soi une certaine forme de reconnaissance de ce qui, dans notre recherche, aurait pu constituer un frein pour son objectivité.

Surtout que le début de nos premiers travaux auprès de ces hommes partaient justement d'un constat étant la non fréquentation dans les institutions d'aides qu'il convenait de mieux comprendre par une analyse sociologique, et non, comme la plupart des travailleurs sociaux le solutionnent, en élaborant une catégorie de « grands exclus » dans l'incapacité de correspondre aux demandes normatives liées au plan de « réinsertion ».

Conséquence d'expériences institutionnelles douloureuses et aliénantes, la défiance de ces hommes nous octroyait la possibilité d'établir l'idée d'une inadéquation entre l'offre d'aides et la demande. Ce cadre d'analyse permettait ainsi de réduire non seulement « l'espace des possibles théoriques et méthodologiques qui a fait que ces problèmes ont pu être posés, à ce moment-là, et dans ces termes (...)»³³¹, et ainsi d'« échapper » *a minima* à une perception trop normative sur l'objet d'étude.

Du reste, il convient de mentionner encore dans les éléments pouvant faire obstacle à l'entrée en relation avec des personnes « sans domicile », que la profession d'éducateur spécialisé n'est pas l'unique fonction pouvant altérer ou empêcher la relation. Souvent lors de nos venues sur le terrain, nous avons été confondus avec un journaliste.

Ceci a été assez récurrent sur notre terrain pour en constituer un élément notable, d'autant plus que cette méfiance est encore plus affirmée (dans les 2 sens du terme) que celle vis-à-vis des travailleurs sociaux. L'ouverture de soi et la confiance que ceci induit ne va pas de soi pour des journalistes qui, la plupart du temps, « fabriquent » le témoignage ou utilisent ceux-ci sans autorisation³³², provoquant de surcroît une méfiance toute justifiée auprès des interviewés.

Dans la rue et face à ses interlocuteurs, le sociologue est dans une position qu'il doit constamment justifier dans ses tenants mais surtout dans ses aboutissants. Le but de l'enquête fait souvent et légitimement apparition dès les premiers contacts avec la personne.

Des questions sont posées par les individus démunies sur ce que va devenir ensuite leurs témoignages, et souvent les arguments avancés (éventuelle publication, participation à un colloque...) n'ont que peu de résonance. L'impossibilité de retour

³³⁰ Pierre Bourdieu, *les méditations pascaliennes*, Seuil, 1997, Paris, p.21.

³³¹ *Ibid*, Paris, p. 93.

³³² Propos recueillis dans de nombreux récits ou entretiens menés. Comme Monsieur JM, avec qui nous avons réalisé 2 entretiens, et vis-à-vis duquel nous avons dû nous justifier à maintes reprises, persuadé était-il que nous étions un journaliste

du don, celui de l'histoire de vie est encore une épreuve de plus à gérer dans ce face à face avec cette forme de pauvreté.

2.1.2. Les premières impressions de terrain orientant par la suite notre approche

Généralement, la partie d'une recherche consacrée à la méthodologie n'est pas destinée à laisser place aux ressentis du chercheur. La subjectivité exprimée et liée aux expériences de terrain peut paraître envahissante au point de ne laisser guère de place aux personnes étudiées, ou tout du moins à l'explicitation de l'empiricité permettant cette étude.

Néanmoins, la rencontre avec la première personne « sans domicile » ayant participé à ces travaux a été d'un point de vue didactique majeur, comme nous l'avons mentionné maintes fois maintenant. Assez pour que nous lui consacrons ultérieurement un chapitre dans ce travail, et pour que nous en parlions ici.

2.1.3. Enquêter dans la rue : incursion ou intrusion dans la vie d'autrui ?

Cette question peut laisser dubitatif tant elle paraît illégitime du point de vue de ce que représente la rue aux yeux de tous, ce lieu public par excellence où chacun peut aller et venir sans se soucier de savoir où il « met les pieds ». Cet espace neutre est d'ailleurs à associer à sa temporalité, ce « temps de la rue » celui qu'exprimait Maurice Halbwachs à travers ses mots : « il y a une société dont la matière se renouvelle sans cesse, dont les éléments se déplacent, les uns par rapport aux autres continuellement, c'est l'ensemble des hommes qui circulent dans les rues. (...) en général quand on se promène, qu'on flâne, qu'on regarde la devanture des magasins, on ne mesure pas la durée des heures (...) et quand on doit faire un trajet donné pour arriver à peu près à temps, on se guide sur un sentiment vague.³³³ ».

Ce « temps de la rue » est également à associer, dans son contraire, avec cette notion de droit réel, faisant d'un espace, la propriété « privée » d'un individu, lieu où de fait, nous savons qu'en l'empruntant nous entrons chez quelqu'un.

La recherche effectuée auprès de personnes « sans domicile » qui, comme sa dénomination administrative l'indique, vivent dans la rue, peut perturber les sens du chercheur.

Désorienté, il en vient à requestionner ses propres repères spatio-temporels, ceux-là même qui pour certains scientifiques font défaut lorsque l'on vit dans la rue. Aller au contact de personnes démunies *resitue* la propre perspective du sociologue sur la notion d'espace et de temporalité qui lui est associée. Elle participe de cette « démarche artisanale » dont parle Patrick Gaboriau, celle qui accorde au chercheur la possibilité de « construire soi-même ses propres repères historiques et géographiques. Le temps et l'espace ne doivent plus être des « données », des

³³³ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel revue et augmentée, 1997, Paris, p. 168.

repères existants a priori (c'est-à-dire avant l'expérience) où se dérouleraient les actions étudiées, à savoir des événements choisis de la vie humaine ³³⁴».

Ce constat émane de notre première entrée sur le terrain, au début de ces travaux et au moment de faire la connaissance de Monsieur Joe ³³⁵. Nous n'allons cependant pas détailler à outrance cette première rencontre au risque de tomber dans la description approfondie d'une observation participante. Nous allons ainsi en dégager les grands axes qui, pour nous, ont été assez révélateurs pour la suite de notre terrain.

D'un point de vue pratique, la « localisation » de cette personne nous a été révélée par une assistance sociale de la ville que nous connaissions en lien avec notre profession de l'époque. Pour ce qui concerne notre méthodologie de terrain, à vrai dire nous ne l'avons pas travaillée plus que cela. Dans une optique abductive, nous souhaitions aller dans la rue, à la rencontre de ces personnes, sans entretien formel préparé à l'avance, et pour créer ces premiers contacts.

2.1.4. La rencontre avec Monsieur Joe

Nous « pénétrions » donc en cet après-midi d'hiver sur ce parking d'un hôtel en plein centre-ville de Colmar, lieu où Monsieur Joe se trouvait la plupart de la journée pour faire la manche. Les présentations faites (nous rappelons que nous nous sommes présenté comme chercheur et non professionnel de l'action sociale), et notre objectif scientifique exprimé, tout « naturellement ³³⁶», nous décidions de proposer à Monsieur Joe de quitter ce parking afin de rejoindre un café, lieu plus propice selon nous, pour débiter notre premier entretien, grâce au calme et à la confidentialité procurée par le lieu.

Son refus, d'abord surprenant, fut *a posteriori* compris et plus que bénéfique pour la suite de cette recherche. En effet, Monsieur Joe n'émit pas uniquement un refus, il en donna également la raison. Il ne pouvait pas s'absenter de son lieu de « travail » pour nous raconter sa vie, la disproportion entre les 2 actes étaient bien trop grande à ses yeux, avant qu'elle ne devienne plus évidente pour nous.

Prendre sur son temps de « travail » pour aborder cette parenthèse interactionnelle et discursive que commande l'entretien n'était guère envisageable, mais pouvait être négociable, ce qui nous laissait une brèche pour permettre ce « bricolage » méthodologique, ou pour trouver un moyen plus en adéquation avec les préoccupations réelles de la personne.

L'enquête sociologique auprès de « sous prolétaires », comme le définit Patrick Bruneteaux, reste en « contradiction avec leurs conditions de vie ³³⁷ ». Elle peut

³³⁴ Patrick Gaboriau, *Vers un nouvel artisanat ? Quelle enquête pour quel terrain*, Horizontes Antropológicos, année 15, n. 32, p. 115-128, juillet/décembre. 2009, Porto Alegre, p.119.

³³⁵ Personne « sans domicile » avec qui nous avons mené le premier récit de vie sur une durée de 6 mois, à Colmar sur le parking d'un hôtel.

³³⁶ Ce terme est mis entre guillemets puisque nous restons convaincus que cette attitude n'est au contraire pas naturelle, mais relève déjà, dans son fondement, d'une tentative de la part du chercheur de ramener la personne enquêtée dans sa réalité spatio-temporelle, un lieu avec des repères rassurant pour ce dernier.

³³⁷ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p.217.

s'expliquer par « une véritable perte matérielle que les personnes ne veulent, ni ne peuvent risquer (...)»³³⁸ ».

Ce fait nous l'avons expérimenté auprès de Monsieur Joe qui nous suggéra à la suite de notre proposition, de lui acheter deux bouteilles de vin et de débiter notre entretien dans son « bureau³³⁹ », afin qu'il puisse, tout en travaillant répondre à nos questions. Le décor ou plutôt le cadre de notre enquête était ainsi posé par l'acceptation de ses ruptures, et ce, d'emblée.

De fait plusieurs points ayant orienté notre méthodologie de terrain peuvent être énoncés dans ce cas de figure. Le premier concerne la question évoquée au préalable de cette partie, à savoir le sentiment d'intrusion primant sur celui de l'incursion dans les constituantes d'une enquête de rue. Nous prenions en effet rapidement la mesure de cette « extraction » du sujet hors de son contexte, effet porté, paradoxalement, par l'entretien sociologique, où il conviendrait de penser à juste titre que l'entretien axé sur la dimension d'une « réalité sociale-historique », ne peut se construire qu'en lien avec l'environnement social où vit, ou tout du moins, où interagit la personne.

Ceci rejoint également l'affirmation de Jean Peneff expliquant à propos de l'enquête biographique : « Une solution (...) est de mener l'entretien biographique au plus près des situations naturelles de la conversation dans le milieu étudié³⁴⁰ ».

Ainsi la première expérience de terrain vouée à modifier notre vision sur l'enquête de rue se révéla ici en intégrant le fait que le chercheur ne pénètre pas dans un lieu neutre et absent de toute signification pour celui qui y vit. Cette découverte ajustait ainsi notre démarche se rapprochant de ces « actes de recherche » exprimés par Patrick Gaboriau et déjà mentionnés auparavant, « expression des relations avec les interlocuteurs, personnes étudiées, à partir desquels les repères historiques et géographiques s'édifient ».

En perte de repères « classiques » pour réaliser notre enquête, ceux portés par une institution ou un autre lieu confiné et clôt, il paraissait évident pour nous de vouloir, justement, ramener notre « objet d'étude » dans notre réalité objective, celle où un entretien doit se réaliser dans un lieu sécurisé, pouvant assurer le bon déroulement des échanges (un café ou autre).

Mais là était notre première erreur de terrain, fort heureusement « rattrapable » grâce à l'initiative de Monsieur Joe. C'est donc avec son concours que notre empiricité permit la construction de nouveaux et inédits repères géohistoriques, élaborés, comme le préconise Patrick Gaboriau, à partir du point de vue de la personne enquêtée, en l'occurrence ici le regard et le sens que ce parking représentait à ses yeux.

Pour la personne, la forte symbolique dégagée par le lieu est une première indication pour orienter la méthodologie d'approche du chercheur, où « les données objectives de la géographie et de l'histoire ne doivent pas être présupposées, comme des

³³⁸ *Ibid.*

³³⁹ Terme associé à la manière dont il conçoit ce parking à savoir son lieu de travail. Nous reviendrons plus en détails sur ce terme dans le chapitre qui lui sera consacré.

³⁴⁰ Jean Peneff, *L'hôpital en urgence*, Paris, Métailié, 1993, in Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p.217.

carcans existants préalablement à l'étude.³⁴¹ ». Elle procure une clé de lecture différente et heuristiquement³⁴² féconde d'un terrain de prime abord neutre, sans signification particulière, pouvant paraître franchissable à tout moment, sans demande d'autorisation au préalable et ceci au prétexte que la rue appartient à tous. Cette façon de concevoir l'espace public peut ainsi engendrer tout un certain nombre de petits quiproquos entre l'enquêteur et l'enquêté, contribuant soit à déséquilibrer encore davantage la relation ou tout simplement à l'annuler immédiatement. En effet, le respect de la vision que porte la personne sur « son » lieu, son « propre » devient une marque de respect envers la personne et l'activité que celle-ci mène sur ce dernier. Il est le début d'une transaction dans la relation sociologique qui ne peut être annihilée. Sans respect mutuel aucune relation de confiance ne peut s'établir.

La seconde expérience, quant à elle, concerne l'« offrande³⁴³ » faite à cette personne « sans domicile » dès le début de notre rencontre qui induit automatiquement, l'idée de rétribution de l'enquêté. Le terme offrande est ici employé par analogie avec la théorie du don/contre don³⁴⁴ de l'anthropologue Marcel Mauss et cette idée d'échanges mutuels de biens entre deux acteurs pour créer du lien et éviter tout conflit.

Toutefois, il importe de préciser que cette « offrande » nous ne l'avions pas anticipée à l'avance. Elle n'est que la réponse à la sollicitation de Monsieur Joe. En aucun cas elle ne constitue un des points de notre méthodologie d'approche qui peut cependant se concevoir comme mode d'entrée en communication, et comme le détaille la sociologue Milena Chimienti dans le « stigmaté de la putain³⁴⁵ ».

Plus précisément, nous n'avons pas choisi de rétribuer les personnes « sans domicile » que nous avons côtoyées tout au long de cette recherche. Mais ceci ne veut pas dire qu'un geste n'ai pas été fait de temps en temps. Toutefois nous ne voulions pas tomber dans ce rituel de terrain de crainte que celui-ci falsifie en quelques sortes, les informations recueillies. Head déclarait que : « la rémunération – même symbolique – d'informateurs est perçue comme un risque de compromettre le consentement libre et informé. (...) Cette pratique est donc déconseillée pour des raisons éthiques³⁴⁶ », même si souvent elle permet de soulager la conscience du chercheur vis à vis de ce type de public dans le plus grand dénuement.

L'une des spécificités de ce type d'enquêtes auprès de personnes démunies est donc que le don de soi, de son histoire, de son temps appelle, comme le déclare Patrick Bruneteaux, « un contre don indirect : liens plus resserrés avec la personne

³⁴¹ Patrick Gaboriau, *Vers un nouvel artisanat ? Quelle enquête pour quel terrain*, Horizontes Antropológicos, année 15, n. 32, p. 115-128, juillet/décembre. 2009, Porto Alegre, p.120.

³⁴² Se rendre compte que ce parking était un lieu à caractère privatif, voué au travail pour cette personne « sans domicile », a permis également d'élaborer l'une de nos premières grandes hypothèses liées à la survie de cette personne et des autres rencontrées par la suite.

³⁴³ Deux bouteilles de vin qui, nous le précisons, n'ont pas été consommées durant les deux heures d'entretien par Monsieur Joe. Nous analysons cette attitude à l'époque comme la marque d'un respect de sa part envers notre enquête.

³⁴⁴ Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » in *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/PUF huitième édition, 2008, Paris, p.145.

³⁴⁵ Milena Chimienti, « Le stigmaté de la putain » in Jean-Paul Payet, Corinne Rostaing et Frédérique Giuliani, *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*, PUR, 2010, Rennes, p.39.

³⁴⁶ Head. E in Milena Chimienti, « Le stigmaté de la putain » in Jean-Paul Payet, Corinne Rostaing et Frédérique Giuliani, *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*, PUR, 2010, Rennes, p.47.

(...)³⁴⁷ ». Cette idée de contre don indirect est intéressante dans la mesure où elle explique assez bien notre « offrande » et son intermittence. Elle n'est présente qu'à l'entrée sur le terrain et pour justement sceller ce lien avec la personne, une forme de gage de notre reconnaissance, et non un moyen régulier de rétribution en échange d'informations. En ce sens la rétribution modérée est bien présente dans la relation pour montrer à la personne notre souhait de la considérer autrement qu'un simple informateur, qui plus est cupide. Elle exprime ces « conversations orientées par une relation d'humanité ³⁴⁸ ».

L'explicitation de ces deux ressentis liés à nos premières expériences de terrain faites auprès de cette personne « sans domicile » a été nécessaire pour bien saisir les éléments nous ayant permis d'aborder notre lieu de recherche. Nos premiers pas par la suite sur le terrain se faisant de fait, de manière plus attentive vis-à-vis des effets perturbants pour les personnes que peut induire notre enquête ethnosociologique dans la rue. Patrick Bruneteaux déclarait qu'avec ce type de population, le sociologue met souvent les « pieds dans le plat », entendu par là qu'il éveille fréquemment par ses questionnements, des événements douloureux pour les personnes. Comme nous le disions juste avant, il ravive à nouveau une plaie s'étant, avec le temps, cicatrisée. Mais il ne met pas que les « pieds dans le plat », il les « met » aussi sur un terrain qui, sans se préoccuper des interférences que sa venue peut produire pour les enquêtés, peut mettre à mal autant les personnes, interrompues dans leur acte de survie, que lui-même, ignorant les effets de son enquête *in situ*. Le résultat peut être dans ce contexte destructeur, ou pour le moins improductif scientifiquement parlant.

³⁴⁷ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p. 233.

³⁴⁸ *Ibid*, p.237.

Chapitre trois
Monsieur Joe : « L'Art de résister pour
exister »

1. La découverte de logiques d'action et ses « rôles » pour une « survie-en-construction »

1.1. La transformation d'un *espace* public en un « propre » pour l'inclusion dans un « temps collectif »

1.2. La prise en compte de la symbolique du lieu selon ses spécificités

1.3. Le « rôle » de gardien de parking, tourné vers une renégociation identitaire de survie

1.4. La rationalisation de l'aumône : un jeu de « rôle » adossé au passé

1.4.1. Le concept de « névrose de classe » pertinent pour l'analyse des conditions d'existence de Monsieur Joe ?

1.4.2. La préservation de son identité pour « soi » par le biais du « rôle » pour lutter contre le sentiment de régression sociale ?

1.5. *Tenir* à tout prix son « rôle » de père, une manière de *tenir* dans la rue

1.5.1. Rester père malgré tout, et jusqu'au bout

1.6. Etre encore le chef de famille, une continuité de l'être social

1.7. Le logement de type associatif, un pied à terre et le début d'un espoir

1.7.1. Être toujours dans la rue malgré un toit

1.7.2. Quitter définitivement la rue : un nouveau processus de « désaffiliation » ?

1.8. L'énonciation d'un projet de regroupement familial

1.8.1. Le logement seul, un tremplin pour plus tard accueillir l'ensemble de ses proches

2. Quels apprentissages du terrain pour la suite de nos travaux ?

2.1. La notion d'espace/temps, vecteur principal de nos hypothèses

2.2. Monsieur Joe, une forme de pauvreté atypique ?

« Sans-logis ne signifie pas sans logique (...). Le clochard mène une existence ordonnée. Il vit dans un monde organisé autour de rythmes précis, possède une conception particulière du temps et de l'espace, agit en fonction de schèmes mentaux, avec des habitudes régulières. (...). Il essaie de vivre « comme tout le monde ».

Patrick Gaboriau, *Clochard*, 1993.

Outre nos constats de terrain associés à notre première rencontre avec Monsieur Joe, personne « sans domicile » dans la ville de Colmar depuis près d'une quinzaine d'années, il importait encore, et tel était notre souhait de départ, de lui consacrer ce premier chapitre dédié à l'analyse des éléments de cette recherche. En guise de présentation, de ce que nous pourrions appeler cette « figure atypique » de la pauvreté, nous dresserons dans ce qui suit des parties de l'étude de cas élaborée à son *endroit*. De fait, plus que le simple portrait d'un homme de la rue, cette étude tente de montrer toutes les logiques d'action émanant de son récit de vie, mais également de son « récit de pratiques » de l'espace, celui que nous avons pu voir et comprendre à ses côtés sur ce parking d'un hôtel pendant près d'une année, pour au bout du compte, laisser émerger les premières hypothèses de cette recherche et les premières tentatives de théorisations d'un « objet social » devenu bien réel.

1. La découverte de logiques d'action et ses « rôles » pour une « survie-en-construction »

Comme nous venons de le mentionner dans ce qui précède, la rencontre avec cette personne « sans domicile » a été marquante du point de vue de l'appréhension de notre terrain, et du repositionnement scientifique que celui-ci a nécessité au vu d'éléments jusqu'ici ignorés.

Notre perception s'est ainsi modifiée pour laisser entrevoir cette parcelle de rue, espace anonyme par excellence, comme pouvant aussi revêtir une polysémie de sens pour l'individu qui y vit.

Cette façon de voir les « choses », celles qui font le réel allait également orienter notre regard dans notre manière de décrypter les composantes du quotidien de cette personne se déroulant le plus clair du temps, sur ce parking.

La considération de ce lieu et de l'importance qu'il dégageait aux yeux de Monsieur Joe ne pouvait relever d'une simple fantaisie de sa part, ou du pur produit d'une annexion outrancière d'un espace public pour gagner de quoi survivre matériellement.

En d'autres termes, la perception *en surface* de ce lieu, d'après ses potentialités permettant la réalisation de gains substantiels pour l'aumône, enferme le regard, celui qui peut, au contact de l'individu qui y développe ses pratiques, dégager des

significations beaucoup plus importantes et enrichissantes d'un point de vue sociologique.

D'autres éléments plus nécessaires pour la compréhension, exprimés à travers son discours ou relevés dans ses agissements au sein de cet environnement, nous donnaient la possibilité d'étoffer notre vision du lieu, de ses pratiques, et de la valeur que lui porte cette personne « sans domicile ». Ainsi pour mieux saisir ces éléments heuristiques féconds pour la suite de l'analyse, il convient de revenir sur cette notion de « travail », élément énoncé rapidement au préalable de cette partie, et lors du premier contact avec cette personne « sans domicile ».

La découverte de cette manière de nommer la manche n'est pas nouvelle ici. Bon nombres de sociologues en contact avec les plus démunies parlent de cette notion de « travail » comme élément mis en avant par les individus afin d'explicitier les efforts et l'abnégation que cette activité requiert pour la personne. Claudia Girola dans ses travaux³⁴⁹ parle de véritable « travail identitaire » au sujet de cette pratique, tant elle enjoint aussi, et surtout, à considérer le « gain » identitaire que celle-ci procure pour la personne démunie. Cet élément nous y reviendrons dans la suite de cette analyse. Plus important est pour le moment de distinguer ce qui permet à Monsieur Joe de parler de « travail » lorsqu'il nous explicite sa manière de faire la manche, et la relation de ce terme avec ce parking.

1.1. La transformation d'un espace public en un « propre » pour l'inclusion dans un « temps collectif »

Selon l'adage bien connu, tout travail mérite salaire, mais il nécessite aussi un lieu de prédilection pour sa réalisation. Sans endroit dédié à celui-ci, comment être en mesure de pouvoir parler de « travail » ? Cette réflexion nous nous la sommes faite *a posteriori* de notre premier entretien avec Monsieur Joe, au moment où il nous expliqua de manière informelle son obligation d'être sur ce parking pendant nos échanges pour, comme il nous l'exprima, travailler. Au départ nous pensions que son absence sur ce parking, le temps de cette parenthèse sociale, allait donner la possibilité à une autre personne démunie de s'installer pour réaliser l'aumône, et ainsi lui « voler » une partie de sa « clientèle ».

Son insistance à demeurer dans ce lieu s'expliquait donc par ce besoin « farouche » de défendre son territoire contre toute annexion outrancière.

Or il n'en était rien, et là était notre première découverte heuristique, indépendamment de ce sentiment d'intrusion dans un espace privatif au moment de l'enquête, et comme nous l'avons exprimé auparavant. Ce lieu représentait à ses yeux plus qu'un simple terrain privilégié, du fait de sa situation dans la ville pour faire la manche. Il est le résultat d'une transformation symbolique de la part de cette personne, à l'origine d'une première logique d'action.

Une logique dans l'acte qui est tournée, *a contrario* de ce que nous pourrions penser, non exclusivement du côté du maintien de ses bases anthropologiques en situation de survie dont le besoin de se nourrir en fait partie ; et même si au départ lors de son

³⁴⁹ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille.

récit, Monsieur Joe nous exprime cette nécessité première : « *si j'ai pas de travail, en attendant, je préfère garer les voitures... que de rester à rien faire, enfermé... on gagne des sous pour manger... acheter des cigares (...).* ».

Présent auprès de lui, nous sommes parvenus à décrypter bien d'autres éléments de compréhension engageant notre réflexion vers la nécessité de chercher autre chose que la simple découverte, qui d'ailleurs n'en est pas une, d'une logique purement utilitaire de cet espace public. Pourquoi en effet restait-il plus de huit heures par jour sur ce parking ? Des heures de travail disproportionnées par rapport aux gains substantiels gagnés, sachant surtout que ces gains ne sont pas l'unique moyen de ressources de Monsieur Joe qui perçoit le R.S.A.

Cette amplitude horaire il nous la justifia de cette manière : « *Pourquoi je suis ici ? Car je reste pas à la maison, juste pour dormir, le matin je me lève à sept heure du matin jusqu'à minuit je suis au parking...(.)* ».

En d'autres termes ce parking signifie plus que son « gagne-pain » quotidien. Il représente surtout ce lieu à soi où trouver ses repères spatio-temporels, ceux organisant ses journées au contact des passants ou des clients des commerces des alentours, pour rompre cette solitude.

Dès lors, il convenait de penser ce parking comme point d'ancrage pour cette personne « sans domicile », son « bureau³⁵⁰ » comme il le nomme où se rendre quotidiennement, et selon des horaires très stricts, à son « travail ».

Afin de mieux comprendre cette transformation symbolique d'un *espace* public en lieu pour soi, ou en « propre », il convient de définir ce qui est entendu dans ces deux notions qui, de prime abord, pourraient revêtir une signification commune.

Pour ce faire nous nous référerons à l'analyse de Michel De Certeau qui permet cette distinction. Selon lui : « il y a *espace* dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps (...). Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient.³⁵¹ », alors qu'« est un lieu l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence.³⁵² ». La différence entre la notion d'*espace* et celle de *lieu* tient donc justement du fait d'une transformation, d'une pratique d'un *espace* qui, *de facto* devient un *lieu* ou un « propre », c'est-à-dire un « lieu de pouvoir et de vouloir propres », où « les éléments considérés sont les uns à côté des autres, chacun situé en un endroit « propre » et distinct qu'il définit.³⁵³ ».

Par l'action de l'individu, l'*espace* anonyme, insignifiant et illimité devient ce *lieu* délimité, ce « propre » identifié et identifiable pour l'individu y développant ses pratiques.

Et cette transformation de cet *espace* public en « propre » se manifeste tout d'abord de manière symbolique au travers du discours de Monsieur Joe. C'est ici qu'intervient cette notion « d'autorité locale³⁵⁴ » dont parle De Certeau, où « le discours qui fait croire est celui qui prive de ce qu'il enjoint, ou qui jamais ne donne ce qu'il promet(...), il « permet » du jeu dans un système de lieux définis. Il autorise

³⁵⁰ Voir pour l'usage de ce terme, la retranscription de l'ensemble des entretiens qui lui sont consacrés en annexes.

³⁵¹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 173.

³⁵² *Ibid.*

³⁵³ *Ibid.*, p. 173.

³⁵⁴ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 159.

la production d'un espace de jeu dans un damier analytique et classificateur d'identités. Il rend habitable.³⁵⁵ ».

En quelque sorte, l'acte performatif de nommer une chose, en l'occurrence ici un espace, lui donne cette faculté d'exister en tant que tel aux yeux de celui qui réalise cet acte. Ce parking, lieu anonyme par excellence, devient ainsi « habitable » dans un premier temps par l'appropriation que cette personne « sans domicile » en fait à travers ses dires, en nommant cet endroit « son bureau », lieu où exécuter un travail et gagner de l'argent au contact de « clients³⁵⁶ ».

Baptiser cet espace à l'aide d'un pronom possessif montre d'emblée la première étape de cette transformation spatiale. À travers son discours, Monsieur Joe fait sien un espace qui, de public devient « privatif », à travers sa parole. Mais il en détourne également les usages, et ce, en fonction de ses objectifs. D'un espace public voué à un emplacement pour des véhicules, ce parking devient par la volonté de Monsieur Joe, ce « propre » qui lui donne la possibilité « de capitaliser des avantages acquis, de préparer des expansions futures et de se donner ainsi une indépendance par rapport à la variabilité des circonstances.³⁵⁷ ».

Mais cette notion d'« habitable » vient aussi se signifier à travers une appropriation de ce lieu pour en faire un lieu plus « intime », ou du moins privatif et convivial qu'il faut préserver comme il nous le rappelle : « *C'est bien ici, mais quand il y a trop de monde...oust... il faut pas salir l'endroit et faire du bordel...sinon hop ! Dehors ! (en faisant un grand geste du bras)* ».

Ce lieu est ainsi tenu propre et calme pour ne pas importuner le voisinage et mettre la réputation de Monsieur Joe au sein de ce quartier en péril. Cette notion de respectabilité nous en reparlerons par la suite dans cette partie.

1.2. La prise en compte de la symbolique du lieu selon ses spécificités

Revenons plutôt pour l'instant sur cette notion de « bureau » développée juste avant et dans le discours de cette personne « sans domicile ». Cette énonciation prend tout son sens et devient perceptible une fois l'endroit visualisé³⁵⁸ et les détails pris en compte qui participent à la constitution symbolique de cet espace public.

Effectivement, au fond de ce parking sont situés quatre plots en béton fixés au sol pour empêcher tous véhicules d'emprunter la rue perpendiculaire. L'idée d'une pièce en retrait, d'un « bureau » peut très facilement se comprendre lorsque nous observons la morphologie des lieux. Ajouté à cela que si nous relient de manière imaginaire ces quatre plots, nous constatons qu'ils forment un carré pouvant exprimer l'idée d'une pièce.

C'est d'ailleurs à l'intérieur de cet espace symboliquement délimité, que se trouve une borne électrique où Monsieur Joe y dépose ses affaires personnelles, comme celles qu'un ouvrier laisserait au vestiaire avant de prendre sa ronde. L'analogie avec

³⁵⁵ *Ibid*, p, 159.

³⁵⁶ Terme qu'emploie souvent cet individu « sans domicile » lorsqu'il parle des personnes venant garer leur véhicule sur ce parking, voir le récit de vie en annexes.

³⁵⁷ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 60.

³⁵⁸ Voir une photographie de cet endroit en annexes.

le concept de l'anthropologue Marcel Mauss, la « morphologie sociale³⁵⁹ », pourrait être faite dans cette observation, où la manière qu'a cette personne « sans domicile » d'« affecter le sol³⁶⁰ » nous donne la possibilité de constater les « choses qui servent de siège à la vie collective³⁶¹ », ou plus exactement ici à la vie individuelle, celle de Monsieur Joe.

De fait cette idée de « bureau » prend encore ici toute sa signification lorsqu'il s'agit de le situer par rapport au reste du parking. Il est en effet localisé au bout de l'espace considéré, ce qui permet à une personne d'avoir une vision élargie de l'ensemble de l'activité. Ce « bureau » représente dans ce sens, un lieu stratégique apportant une vision panoptique pour contrôler l'espace et ses agissements, et permettre une anticipation des événements. Il vient traduire cette « maîtrise des lieux par la vue (...) », où « la partition de l'espace permet une pratique panoptique à partir d'un lieu d'où le regard transforme les forces étrangères en objets qu'on peut observer et mesurer.³⁶² ».

Ce premier constat de terrain d'un point de vue heuristique allait nous permettre de prendre de la hauteur vis-à-vis de certaines affirmations concernant les personnes à la rue et cette incapacité d'identification à un lieu. En effet, cette approche distinctive en terme de définitions prend d'autant plus de sens lorsqu'il s'agit d'envisager les conditions d'existence de personnes justement « sans domicile », c'est-à-dire n'ayant pas de « propre » où s'établir, se stabiliser, et à quoi s'identifier. Fort de ce constat, certains auteurs y voient alors une « asphaltisation³⁶³ » propre au gens de la rue, où ces derniers ne font qu'un avec l'espace, dans une indistinction totale et « désidentificatrice ».

D'individu déchu, caractérisé par ses manques, l'individu « sans domicile » devient aussi, celui qui n'a plus de *lieu* où s'établir et auquel s'identifier. Il n'est que ce surplus, non pas d'âme mais de chair, qui se confond avec le bitume et dans l'anonymat de la rue, où il perd tout repère.

Par conséquent, la transformation de ce parking en lieu privatif où exercer son travail restait bien la première information importante émanant de nos rencontres avec Monsieur Joe. Elle montrait cette logique d'appropriation d'une portion d'un espace public en « propre », ce lieu de l'autre, pour reprendre une expression de Michel De Certeau, qui peut également s'instituer en repères spatio-temporels rythmant le quotidien à travers une présence continue sur celui-ci : un travail.

La logique de cette pratique d'espace est, dans ce sens, ce qui permet à Monsieur Joe de se sentir toujours « inclus » dans la société. Ne serait-ce que par l'intégration, le temps de son travail régulier et calqué sur des horaires « ordinaires », dans ce « temps collectif », celui qui permet de sortir de sa « durée individuelle » aliénante et « excluante ».

³⁵⁹ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/ PUF, onzième édition, 2008, Paris, p.389.

³⁶⁰ *Ibid.*, p.389.

³⁶¹ *Ibid.*

³⁶² Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 60.

³⁶³ Sylvie Quessamand Zucca, *Je vous salis ma rue, clinique de la désocialisation*, Edition STOCK, 2007.

En cela la modification de ce parking en « propre » est bien pour cet individu « sans domicile » : « une maîtrise du temps par la fondation d'un lieu autonome³⁶⁴ ».

Et c'est justement cette annexion d'un espace public en espace privatif qui va donner du sens pour une première logique d'action décelée dans le discours, à travers cette notion de travail et toutes les composantes qui lui sont associées, pour au final maîtriser ce temps, et pour entrer dans un « temps collectif ».

Face à ces premières constatations, nous touchions déjà de près à cette notion de survie morale et psychique au principe d'un « agir en situation de discrédit » donnant à l'individu « disqualifié » le moyen de résister.

Toutefois, ces premières informations devaient encore se préciser sur le terrain et au niveau de ce travail qui, et nous allons l'aborder maintenant, rejoint cette notion de « travail identitaire » dont parlait la sociologue Claudia Girola.

1.3. Le « rôle » de gardien de parking tourné vers une renégociation identitaire de survie

Pour une meilleure compréhension de ce qui va suivre, il est important de bien saisir à quelle partie du récit de vie de Monsieur Joe nous nous référons afin d'établir nos premières tentatives de théorisation. Jusqu'à présent en effet, nous nous sommes appuyés sur le discours de cette personne « sans domicile » se situant dans ce passé d'après la chute, ce « récit d'après malheurs » pour expliciter la transformation symbolique de ce parking en lieu de travail³⁶⁵. Ceci ne signifie pas, comme nous l'avons exprimé dans la partie méthodologique de cette recherche, que nous ne nous sommes pas servis de la partie du récit de vie d'avant la chute, ceux composés d'éléments diachroniques remontant à cette vie « ordinaire », afin d'apporter des éclairages supplémentaires à cette forme de « théorie ancrée ». Ces éléments nous y reviendrons ultérieurement. Avant, il importe encore de mieux cerner cette notion de travail toujours en lien avec le lieu.

Notre présence répétée auprès de Monsieur Joe, où nous avons notre place définie par lui, dans son « bureau » sur un des plots en béton, nous a donné l'occasion d'observer³⁶⁶ dans la durée, en quoi consistait son travail sur ce parking d'hôtel. Nous devions, dans ces moments, un véritable spectateur privilégié. Sa tâche nécessitait tout d'abord de sa part un engagement constant porté par une attention pour contrôler les allées et venues des véhicules. C'est d'ailleurs cette attention permanente de la part de Monsieur Joe qui a rendu nos entretiens quel que peut atypiques, mêlant observations et recueil d'informations, souvent en adéquation l'un avec l'autre. La « rupture » du cadre de l'enquête avec cette personne « sans domicile » était constante, et de fait plus enrichissante.

Souvent donc, il nous demandait de patienter quelques instants le temps qu'il effectue sa tâche. Sachant sur l'instant le nombre de places disponibles sur ce

³⁶⁴ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Edition Albin Michel, 1997, Paris, p.156.

³⁶⁵ En effet, la manière d'expliquer à l'observateur extérieur et de justifier la manche en travail relève de ce « récit d'après malheurs » dans la mesure où il signe cette habitude acquise dans la rue pendant des années.

³⁶⁶ Observations qui sont plus détaillées et présentées dans la retranscription des entretiens en annexes.

parking, en véritable gestionnaire des lieux, il pouvait définir en fonction des entrées de véhicules sur le parking, combien d'entre eux ne trouveraient pas de places. Lorsque celles-ci parvenait à en trouver une, c'était constamment grâce à Monsieur Joe qui les guidait avec ses mouvements de bras, allant jusqu'à les orienter dans leurs manœuvres de stationnement pour éviter les accrocs. Le véhicule une fois garé, Monsieur Joe n'allait jamais quémander son dû. Il attendait que les personnes viennent à lui. Si ce n'était pas le cas, il ne s'en offusquait³⁶⁷ jamais. Ensuite sa tâche consistait à renseigner les touristes, ceux qui ne connaissent pas la tarification du parking, les jours fériés et les dimanches. Constamment, Monsieur Joe allait auprès d'eux lorsque ceux-ci voulaient mettre une pièce dans l'horodateur en s'écriant « *pas payant, aujourd'hui c'est week-end !* ». Ces scènes qui nous ont été données d'observer étaient régulières à chacune de nos venues sur ce parking.

Nos observations ont ainsi permis de mettre « une image sur le son », ou plus simplement d'accompagner son discours avec cette forme de « *récit de pratiques* » de l'espace nous permettant de mieux comprendre la teneur de son « travail ». Sa manière de nous définir sa fonction sur ce parking n'était donc pas de l'ordre d'une affabulation, elle coïncidait totalement avec la réalité : « *Je suis un bon gardien de parking... les gens m'aiment bien... car ils sont confiance en moi... certains me laissent même les clés de leur voiture avec des affaires dedans ils ont confiance en moi. Mais y en a d'autres qui te donnent rien, alors qu'ils ont des grosses voitures ! Mais je leur en veux pas, chacun sa vie, chacun ses problèmes... les pauvres donnent plus que les riches, mais je les juge pas, chacun sa vie. (...)* ».

Une fois cette réalité intégrée, il nous restait à mieux comprendre pourquoi cette personne « sans domicile », ne s'offusquait pas lorsque, et souvent, la contrepartie financière n'était pas rendue. En d'autres termes la justification de Monsieur Joe citée juste avant, celle relevant de cette « philosophie » de la personne démunie ne nous satisfaisait guère, sachant qu'elle n'était qu'un discours préconçu pour masquer non pas tant la frustration, mais sans doute cette forme de dignité qu'il s'agissait de ne pas perdre. Une dignité en lien avec ce don des « clients », que nous pouvions sur le moment « raccrocher » à la théorie de Marcel Mauss, celle liée à cette « obligation de rendre³⁶⁸ » et cette notion de contre don.

En effet, nous comprenions que ce qui maintenait la dignité de Monsieur Joe sur ce parking c'était le fait de ne pas être perçu comme un « clochard » grâce à l'adoption de ce « rôle » de gardien de parking. Mais une autre subtilité du « rôle » allait nous guider encore davantage dans notre réflexion, celle de rendre absolument et de manière indirecte ce don du passant.

Le « rôle » possédait encore toute cette richesse dans sa faculté à venir renforcer l'image d'un travailleur du lieu pour étayer davantage le contournement du stigmate de l'homme oisif et passif attendant le don des passants généreux (le « clochard »).

« Travailler », notamment en gardant les véhicules était donc cette façon à soi si particulière pour Monsieur Joe de rendre indirectement le don et ainsi de se libérer de cette dette perpétuelle, synonyme d'infériorité sociale et de perte d'autonomie.

³⁶⁷ Les moments d'énervements que nous avons pu constater à ses côtés étaient davantage liés à certains conducteurs qui, une fois engagés sur le parking complet, ne comprenaient pas les directives de Monsieur Joe, en l'occurrence, l'itinéraire à emprunter pour sortir de ce dernier et ne pas encombrer le passage.

³⁶⁸ Marcel Mauss, Sociologie et anthropologie, Edition Quadrige/PUF, onzième édition, 2008, Paris, p.154.

Nous employons ici le terme « indirectement » pour bien venir signifier que cette contrepartie du don ne pouvait se réaliser automatiquement dans tous les cas de figure. En effet certains de ses « clients » ne le rétribuaient pas contre service rendu, tandis que d'autres donnaient sans forcément bénéficier des services de cette personne « sans domicile ». Mais le plus essentiel pour conserver cette dignité était donc de rendre à la collectivité, sur ce parking en travaillant.

Ce lieu qui, du même coup, pouvait très bien se modifier symboliquement pour se transformer en une sorte de « potlatch³⁶⁹ » urbain ; espace d'échanges entre tribus ancestrales où le lieu devient le socle de toutes les unions entre les individus grâce aux dons et contre dons échangés pour éviter les conflits.

Pourtant sur ce parking, point de guerre ou de conflits déjoués grâce à ces actes bilatéraux, mais juste – et surtout - une dignité retrouvée pour éviter peut-être cet autre conflit plus intérieur chez Monsieur Joe, et davantage en lien avec son identité pour « soi », et se traduisant dans le fait d'être perçu comme un « clochard », une identité marquant par excellence un déclassement social, mais également cette dépendance vis-à-vis du don des citoyens.

La suite de ses déclarations confirme ce fait : « *Je ne suis pas un clochard ! Je surveille les voitures, il n'y a pas de problème, je picole, comme tout le monde...(...)* ». La force de son expressivité à propos de ce personnage ne laissait ainsi plus de doute. Il ne fallait surtout pas prononcer ce mot auprès de Monsieur Joe, et c'est ici que nous percevons la seconde logique d'action, tournée cette fois-ci, vers ce contournement du stigmatisme de « clochard » non pas uniquement à travers le verbe, mais aussi grâce à l'endossement d'un « rôle », celui de gardien de parking, où le travail devenait libérateur dans la manière qu'il avait d'octroyer à l'individu démuné cette faculté à pouvoir maintenir sa dignité par l'établissement d'un contre don indirect envers la société.

Cette idée de « rôle » nous ait apparue immédiatement lorsqu'il s'agissait de revisiter le concept de pathologie psychique utilisés par certains, pour expliquer un discours complètement déconnecté de la réalité. Être gardien de parking était en total adéquation avec le lieu. De fait l'approche interactionniste et l'un de ses concepts était, selon nous, tout à fait encline à expliquer cette disposition mentale, celle qui permet de survivre aux pertes, à la chute et à l'absence de sens.

La définition du « rôle » donné par le sociologue David Le Breton n'en était que plus exacte pour la réalité qui se déroulait sous nos yeux. Monsieur Joe disposait bien d'une marge de manœuvre qui lui permettait de se redéfinir aux yeux d'autrui non seulement dans ses actes et sa manière de se mettre en scène, mais aussi dans son discours en cohérence avec le lieu. L'adoption d'un « rôle » support pour une logique de survie morale et psychique traduisait bien cet « agir en situation de discrédit ».

Nous rejoignons ici également l'idée défendue par la sociologue Claudia Girola qui, dans son ouvrage, « de la mémoire des lieux à l'affirmation de soi³⁷⁰ », parle des pratiques identitaires en œuvre chez les personnes sans abri « pour faire face à leurs conditions de vie difficiles et incertaines et qui leur permettent de « tenir », d'« être

³⁶⁹ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Edition Quadrige/PUF, onzième édition, 2008, Paris, p.151.

³⁷⁰ Claudia Girola, *Vivre sans abri, De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*, Editions Rue d'ULM/Presses de l'École normale supérieure, 2011.

là » (...).³⁷¹ ». Ce qui fait tenir Monsieur Joe dans ses conditions d'existence et sur ce parking, c'est bien cette forme de reconnaissance sociale associée à la fonction de gardien des lieux. C'est ce qui lui permet de ne pas perdre la face et de survivre moralement et psychiquement pour éviter cette « auto-exclusion » dont parle Jean Furtos. Celle qui enferme le sujet en soi, où faute de pouvoir dire « non à l'inacceptable », ce dernier ne peut dire non qu'à lui-même, dans une incapacité d'action.

Il y avait ainsi deux composantes majeures dans les informations recueillies sur le terrain et en lien avec les deux logiques d'action développées par cette personne démunie, qui accordait le fait d'affirmer et de mieux comprendre ce qui fait tenir Monsieur Joe sur ce parking depuis toutes ces années, et de manière globale, dans cette forme de résistance face à des conditions de vie infrahumaines.

C'était tout d'abord cette intégration, le temps de son travail, dans ce « temps collectif ». Celui qui lui accorde la possibilité de se sentir encore dans ce mouvement social procuré par une activité donnant du sens à son quotidien, et chose importante, pour une activité rythmée sur le temps d'une journée de travail classique. Ce fait constitue un point de repère temporel indéniable.

Ce constat nous rapproche ici encore une fois de l'affirmation de Patrick Gaboriau lorsqu'il parle de l'élaboration de nouveaux repères géohistoriques au contact des personnes étudiées et de leurs points de vue (dans les deux sens du terme).

Car en effet, avant de rencontrer Monsieur Joe et de comprendre ses agissements sur ce parking, nous ne pensions guère y trouver, non seulement un espace tout à fait nouveau où le lieu public possède ce caractère privé, et cette temporalité se rattachant à la transformation de ce lieu pour y développer une activité. En bref nous étions loin de présager qu'une temporalité pouvant se calquer sur celle plus objective d'un travail puisse se découvrir dans la rue.

Ensuite, il y avait cette explication permettant de mieux saisir pourquoi l'appât du gain lié à la manche n'était pas primordial dans ce travail. Ce dernier était avant tout, ce « travail identitaire », celui qui, à ses yeux, lui procurait bien plus que des bénéfices financiers et rendait possible cette forme de reconnaissance sociale à travers le « rôle » de gardien de parking et cette possibilité de rendre le don des passants³⁷².

Cette constatation contrecarre, ou du moins précise, ce que déclare la sociologue Pascale Pichon à propos de ce que nous pourrions nommer les « registres » empruntés par la personne « sans domicile » lors de l'aumône. Celle-ci déclare : « Que ce soit à travers la plainte, la mise en scène du spectacle de la misère, le travail de présentation de soi, le mendiant cherche toujours à susciter la compassion qui délivre le don (...)»³⁷³.

³⁷¹ *Ibid.* p, 5.

³⁷² Nous précisons également en lien avec ce « travail » que lors de notre entretien avec son éducateur Mohammed, ce dernier nous a exprimé le fait qu'au Maroc, ce genre de pratique de rue était courante et considérée, non pas comme de la mendicité réservée aux plus pauvres, mais comme un réel travail rémunéré par le retour des passants.

³⁷³ Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010, p.87.

Or nous venons de constater chez Monsieur Joe que ceci n'est pas le cas. Il y a bien d'autres « registres » utilisés par la personne et non forcément pour susciter la compassion et le don.

Le travail identitaire dans ce contexte et bien plus central il nous semble, car il dénote une capacité encore existante pour la personne, celle de se redéfinir aux yeux de l'autre indépendamment de ce statut d'indigent et de mendiant miséreux, même si, et comme nous le verrons dans d'autres situations, ceci peut être avéré. En tous les cas il n'est pas le seul registre. D'autant plus qu'il convient encore, pour être plus précis sur cette notion de « rôle », d'expliquer dans un contexte tel que celui de la manche, qu'est-ce qui permet cette survie morale et psychique, et ce, indépendamment du contredon réalisé ou de l'interaction avec les personnes ?

1.4. La rationalisation de l'aumône : un jeu de « rôle » adossé au passé

Claudia Girola cite dans ses travaux ceci : « Les personnes rencontrées dans les différentes villes nomment de manières diverses leurs activités économiques visant à gagner leur vie quotidienne. Tout dépend du type d'activité, de l'emploi du temps, de l'organisation mise en place, de l'idée et de la valeur qu'elles attribuent à l'activité indiquée comme travail, et surtout, tout dépend de l'expérience de travail que les personnes ont eue au cours de leurs anciens emplois.³⁷⁴ ».

Cette affirmation ne peut que trouver ses résonances dans notre recherche et aux côtés de Monsieur Joe. En effet, c'est ici que nous détaillerons l'utilité dans notre analyse de cette partie du récit, celle avant la chute, ce que Jean-François Laé et Numa Murard nomment les « récits du malheur ».

Etablir le récit de vie de Monsieur Joe sur la durée nous a ainsi donné la possibilité d'appréhender une autre facette de cette personne « sans domicile », celle d'avant la chute lorsqu'il était ce citoyen « ordinaire ». C'est en parcourant son histoire de vie que plusieurs données de son passé ont pu être mises en relation avec le présent se déroulant sous nos yeux. Plus particulièrement, il importait de réfléchir aux éléments qui permettaient à Monsieur Joe d'être aussi à l'aise sur ce parking et dans ce « rôle » de gardien, au contact de ses « clients » comme il aimait à les nommer.

En d'autres termes il s'agissait de mieux saisir ce « récit de pratiques » comme évocateur non pas d'une faculté de la personne démunie à aménager le pire, dans une forme totalement anarchique, mais à chercher les informations dans le récit accréditant cette renégociation identitaire de survie étayée sur des « rôles ». Celle s'exprimant dans le réel avec une aisance qui ferait dire à Pierre Bourdieu que l'« habitus » ne s'exprime pas mieux et de manière infra-consciente que lorsqu'il est dans son élément.

En d'autres mots, il n'est pas besoin (voir possible) de rationaliser son acte lorsque celui-ci se réalise dans un champ prévu à cet effet, et qu'il engage (toujours inconsciemment) les schèmes de perception de l'individu pour une adéquation inconsciente avec ce qui est attendu dans ce champ. Bref une « connaissance par

³⁷⁴ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille, p.295.

corps³⁷⁵ ». Sauf que dans la situation de Monsieur Joe comme dans toutes les autres situations rencontrées, il n'y a guère, est-il utile de le préciser, d'« *habitus* » s'exprimant en total adéquation avec un champ qui n'en est pas un, la rue. C'est d'ailleurs bien ce que souligne le sociologue, non précisément en faisant référence aux personnes « sans domicile » mais aux chômeurs, à propos de ces « hommes sans avenir³⁷⁶ », qui face à leur situation de désœuvrement fait que leur vie « se trouve transformée en « jeu de hasard » (...), et que le désir de puissance limité qu'est l'*habitus* s'annule en quelque sorte devant l'expérience plus ou moins durable de la plus totale impuissance (...)»³⁷⁷ ».

Si nous nous accordons au fait de penser que, dans la rue il n'y a pas de « jeu de hasard », nous nous accordons également à penser que tout acte est mû par une logique qui le soutient et qui elle-même peut, et nous allons le démontrer pour Monsieur Joe, s'adosser à des savoir-faire antérieurs, ceux issus du passé d'avant la chute. De fait et au regard de sa définition, nous n'emploierons pas le terme d'« *habitus* » pour expliquer et caractériser cette émergence dans le présent d'éléments « capitalisés » dans le passé, pour cette survie morale et psychique.

Nous lui préférons celui de « ressources subjectives » concept développé par la sociologue Catherine Delcroix dans ses travaux, parce que plus en cohérence avec les éléments découverts dans la réalité, et plus en adéquation également avec ces « schèmes d'action³⁷⁸ » composant ce « stock³⁷⁹ », « abrégés d'expériences sociales qui ont été construits- incorporés au cours de la socialisation antérieure dans des cadres sociaux limités-délimités (...) autant d'habitudes que le sens de la pertinence contextuelle (relative) de leur mise en œuvre.³⁸⁰ ».

Michel De Certeau déclarait au sujet du « propre », qu'il donne la possibilité à l'individu « de capitaliser des avantages acquis, de préparer des expansions futures et de se donner ainsi une indépendance par rapport à la variabilité des circonstances.³⁸¹ ».

Nous retrouvons parfaitement au contact de Monsieur Joe, l'expression dans le réel de cette affirmation lorsqu'il s'agit d'envisager le détournement des usages qu'en fait cette personne « sans domicile », selon ses objectifs.

D'un espace public voué à un emplacement pour des véhicules, ce parking devient par la volonté de Monsieur Joe, cet endroit symbolique où « capitaliser des avantages acquis », ceux justement en lien avec deux de ses anciennes professions réalisées dans sa jeunesse, et émanant de ce que Bernard Lahire nomme les « *stocks* », logés au plus profond de soi.

Mais pour mieux comprendre cette hypothèse, un bref retour sur son histoire s'impose. Très tôt en effet, à l'âge de six ans, en parallèle à sa scolarité au Maroc, Monsieur Joe a connu auprès de son grand-frère cette forme de socialisation dans le monde du travail, celui réservé aux adultes. Il en a retiré une expérience assez significative pour qu'elle puisse encore aujourd'hui s'exprimer sur ce parking à des

³⁷⁵ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascaliennes*, Editions du Seuil, 1997, Paris, p.185.

³⁷⁶ *Ibid.*, p.318.

³⁷⁷ *Ibid.*

³⁷⁸ Bernard Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Armand Colin/Nathan, 2001, Paris, p.61.

³⁷⁹ *Ibid.*

³⁸⁰ *Ibid.*

³⁸¹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 60.

milliers de kilomètres de son lieu de genèse. Cette socialisation donne accès dans l'analyse à cette « intériorité du sujet³⁸² » dont parle le sociologue Daniel Bertaux, cette « structure initiale de sa personnalité par la socialisation et les premières expériences, apprentissages culturels et professionnels (...) »³⁸³.

Plus précisément, Monsieur Joe a tout d'abord œuvré dans un café puis ensuite au sein d'un magasin de pièces détachées pour automobiles³⁸⁴, constamment au contact d'une clientèle.

Cette faculté à entrer en relation avec cette dernière n'était donc plus à démontrer, surtout sur ce parking et lors de nos observations. Nous pouvions à ce moment de l'analyse également noter l'omniprésence d'un objet central (transitionnel³⁸⁵), l'automobile, nous donnant la possibilité de nous poser cette question *a posteriori* : a-t-il choisi ce parking pour justement renouer avec des éléments de son passé, ceux liés à son ancienne expérience professionnelle de vendeur de pièces détachées pour automobiles ?

Dans ce cas, le choix du lieu était fréquemment établi de manière rationnelle et non plus uniquement selon sa situation dans la ville, et la perspective de gain liée à la manche et aux passages fréquents des citadins. Ce parking était choisi pour développer une logique d'action, celle lui donnant la possibilité de « travailler » en tant que gardien de parking.

En tout cas, et concernant ses compétences développées vis-à-vis des clients du parking, il savait comment, non pas susciter la pitié, mais une marque de respect et de confiance³⁸⁶, au point que, bon nombre de fois, les touristes lui demandaient des informations sur la ville de Colmar pour se rendre dans tel ou tel lieu : « *Je travaille, je ne fais pas la manche, les gens me donnent des sous... en échange je leur garde leur voiture, je bouge, c'est mieux de rester au bureau, je rends un service aux gens, car j'ai pas de boulot, j'ai beaucoup de clients ici (...).* ».

Voici comment il nous décrivait lors de son récit, sa raison d'être quotidienne sur ce parking d'hôtel. Une définition qui, pour nous, ne pouvait que participer à ce renégociation identitaire, où passer d'un statut imposé de « clochard » à celui du « rôle » de gardien du lieu, le tout au service d'une survie morale et psychique portée par cette forme de reconnaissance sociale accordée par des protagonistes du quartier.

Cette reconnaissance se souligne également envers d'autres acteurs du quartier, ceux constituant le voisinage, et auprès desquels Monsieur Joe maintient sa réputation en tenant les lieux dans une propreté et une quiétude optimum.

L'émergence dans cette logique d'action de « ressources subjectives » issues de son passé ne pouvait donc qu'être évidente sur ce lieu. Son aisance à entrer en relation, sa faculté à être là au bon moment et à se faire respecter sur ce lieu ne pouvait

³⁸² Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.71.

³⁸³ *Ibid.*

³⁸⁴ Voir en annexes le récit de vie qui lui est consacré, et les éléments qui ont été confirmés par son éducateur Mohammed lors de notre entretien avec ce dernier figurant également en annexes.

³⁸⁵ Nous employons ici un terme propre à Winnicott dans l'explication de cet « objet transitionnel » celui faisant lien entre la mère et l'enfant dans ce processus de dissociation mère/enfant. Toutefois il restait risqué de l'inclure de manière centrale dans l'analyse de la situation de Monsieur Joe. En effet, ici il ne s'agit pas de la relation avec la mère, mais avec une partie de son passé, chose différente.

³⁸⁶ Confiance que nous retrouvons dans ses précédents dires exprimés plus haut : « *Je suis un bon gardien de parking... les gens m'aiment bien...car ils ont confiance en moi...(.)* ».

relever de ce « jeu de hasard ». Il était davantage l'expression de cet « agir en situation de discrédit ».

Et c'est face à ce constat empirique que nous percevons toute la signification de cette notion de « capitalisation d'acquis » énoncée par Michel De Certeau en référence au « propre ». Un « propre » qui appelle l'émergence de produits de socialisations antérieures « stockés » en soi.

D'ailleurs à ce propos, un lien peut immédiatement être fait entre cette émergence de produits de socialisations antérieures et la confiance en soi qui, selon Jean Furtos, fait défaut chez les personnes souffrant d'« exclusion ». Si l'un des premiers signes du syndrome « d'auto-exclusion » est la perte de confiance en soi, comment est-il possible pour survivre moralement et psychiquement à sa situation d'« exclu », d'être en capacité de pouvoir réactiver certains traits de son passé sans cette confiance en soi ?

En d'autres termes, l'émergence de ces acquis antérieurs viennent justement révéler chez Monsieur Joe une confiance en soi, en ses potentialités maintenue malgré les circonstances, nous faisant dire que cette personne « sans domicile » ne souffre guère de l'« exclusion », ou tout du moins, résiste à ses effets plus que destructeur pour l'individu.

De manière générale et pour synthétiser ce qui vient d'être dit, il fallait d'abord que Monsieur Joe transforme de manière symbolique ce lieu anonyme en « propre » - première logique d'action -, afin qu'il puisse dans un second temps, y développer son activité au service de l'adoption d'un « rôle » - seconde logique d'action - émanant de ses « ressources subjectives », le tout pour permettre à cette survie psychique et morale de tenir dans la durée et non uniquement au moment de l'interaction avec autrui. Ce que caractérise bien cette contrepartie du don différentielle mise en place pour préserver sa dignité et son identité pour « soi ».

Cet élément qui allait lui donner la possibilité de tenir ce « rôle » dans le temps, nous l'associons donc à cette forme de rationalisation de l'aumône donnant accès à une redéfinition des effets phénotypiques de sa condition, dans le but de les retraduire en effets positifs pour maintenir sa dignité d'Homme et de travailleur. Une dignité que nous ressentons dans son discours à travers ses mots : « *Je travaille, je ne fais pas la manche (...)* ».

A ce propos, arrêtons-nous plus qu'un instant sur cette dernière phrase de Monsieur Joe au combien significative et centrale pour la suite de l'analyse. Dans ce contexte de mendicité symboliquement transformé en lieu de travail grâce à cette rationalisation de la manche, son affirmation (revendication) représente en effet bien plus qu'une simple justification aux yeux de l'observateur extérieur, venant traduire une tactique discursive mise en avant pour ne pas perdre la face dans l'interaction. Ce dont il est question ici ressort davantage de cette dignité perdue suite à la chute et aux effets liés au déclassement social que cette chute dans une situation de précarité extrême a engendrée chez Monsieur Joe. En d'autres termes, cette rationalisation de l'aumône appuyée sur un « rôle » n'a pas fonction de spectacle pour faire illusion le temps de la représentation. Elle possède ses propres effets salvateurs pour cet individu démuné. Des effets qu'il convient de détailler et de mieux expliciter dans ce que nous nommons survie morale et psychique touchant de près à

cette notion d'identité pour « soi », et en lien très étroit avec le sentiment d'infériorité sociale émanant d'une situation de déclassement.

De manière plus claire, il convient de revenir sur les éléments qui font tenir « psychologiquement » dans la durée et sur ce parking Monsieur Joe, et ce, indépendamment des éventuels gains procurés par son « travail ». Nous avons vu auparavant que c'était ce « rôle » de gardien de parking, au principe d'une rationalisation de la manche, endossé quotidiennement qui permettait à cet individu de parler de « travail » dans ce lieu public. Un « travail » d'autant plus justifié à ses yeux par la contrepartie du don des citoyens rendue indirectement, comme nous venons de le souligner, et octroyant la possibilité pour Monsieur Joe de se départir de ce sentiment de dette perpétuelle et de dépendance. Dans ce contexte bien spécifique le caractère aliénant du travail se converti en moyen d'acquérir cette forme de liberté et d'indépendance vis-à-vis de la collectivité. Toutefois, ces éléments d'analyse énoncés, nous souhaitons encore développer davantage cette notion de survie morale et psychique, celle qui maintient cette personne « sans domicile » dans ce lieu public, en allant cette fois-ci plus en détail dans les résonances sur son intériorité qu'ont provoqué cette chute dans la rue au regard de sa vie passée.

En effet, dans cette recherche consacrée à l'analyse des conditions d'existence de personnes « sans domicile », nous ne pouvons faire abstraction d'une des conséquences majeures sur le psychisme que provoque l'arrivée dans la rue pour l'individu, et des effets destructeurs que celle-ci peut engendrer sur l'intériorité du sujet. Cette blessure narcissique forcément ressentie suite au déplacement de place dans la structure sociale, touchant de près à l'identité de l'individu et au rapport que celui-ci entretient avec cette dernière. Car perdre son emploi et son logement c'est effectivement perdre les statuts qui l'accompagnent et l'identité s'étant façonnée autour de ces statuts.

C'est dire, comme le souligne le sociologue Vincent De Gaulejac que « le déplacement social entraîne une série de conflits affectifs, idéologiques, culturels, relationnels, politiques, qui se cristallisent dans le rapport de l'individu à sa place et à son identité.³⁸⁷ ». Nul n'est donc besoin d'entrer davantage dans les détails pour convenir que la situation de discrédit portée par le déclassement social atteint jusqu'au plus profond de l'être, déchiré entre deux mondes sociaux.

Surtout lorsque ce déclassement se réalise par le biais d'une trajectoire descendante, comme c'est le cas pour Monsieur Joe et les autres individus composant cette étude, ceux qui ont tout perdu.

1.4.1. Le concept de « névrose de classe ³⁸⁸ » pertinent pour l'analyse des conditions d'existence de Monsieur Joe ?

Nous venons de l'exprimer auparavant, passer du statut d'individu « ordinaire » à celui, qui n'en est d'ailleurs pas un, de personne « sans domicile » provoque nécessairement des incidences sur la subjectivité de l'individu, concerné par ce phénomène de régression sociale.

³⁸⁷Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999, p.97.

³⁸⁸ *Ibid.*

Jean Furtos parlerait en des termes plus psychanalytiques de « congélation du moi³⁸⁹ » typique du syndrome « d'auto-exclusion » empêchant toute souffrance par la mise en retrait du monde, et émanant de la volonté de l'individu « exclu ». Une sorte de réponse à la souffrance et de protection, dont nous pouvons d'ailleurs retrouver les traces dans cet « onirisme social » détaillé par Patrick Bruneteaux et Corinne Lanzarini, où dans ce cas, c'est le discours porté par les « grands exclus » qui devient irréaliste pour éviter la confrontation avec une réalité trop brutale.

Le sociologue Vincent de Gaulejac dans ses travaux souligne effectivement ce conflit vécu par ceux ou celles qui ont déchu, renvoyés à eux-mêmes dans leur souffrance intérieure où « il s'agit moins d'humiliation sociale que de blessure narcissique profonde, de conflits d'identification que de perte d'identité, de culpabilité que de sentiment de persécution, de reniement des autres que de dévalorisation de soi-même.³⁹⁰ ».

Ce fait étant admis, il importe maintenant de revenir sur notre question précédemment posée à savoir quelles sont les formes de résistances psychiques (puisque agissant forcément contre cette souffrance morale), mises au point par Monsieur Joe afin de tenir sur ce parking depuis des années³⁹¹ ?

Pour tenter de répondre à cette question, il faut se tourner à nouveau vers Vincent de Gaulejac et son concept de « névrose de classe », certes « théoriquement discutable³⁹² » comme ce dernier l'admet, mais « reçu comme signifiant (...) ³⁹³ » et défendu par le sociologue car « choisissant de privilégier la reconnaissance intuitive au détriment de la rigueur scientifique.³⁹⁴ ». Toutefois avant d'aller plus loin sur ce terrain relevant de la sociologie clinique, il importe de bien préciser ce qu'est la « névrose de classe » et ses caractéristiques qui, comme nous allons le voir se rapporte effectivement à une situation de déclassement social.

L'auteur définit ce concept comme « un conflit entre son identité héritée, identité originaire qui lui est conférée par son milieu familial, et son identité acquise, celle qu'il construit au cours de sa trajectoire.³⁹⁵ ». Définition à laquelle s'ajoutent quelques précisions non négligeable pour la compréhension de notre propos. En effet ce dernier précise que la « caractéristique principale de la névrose de classe tient à l'intrication systémique entre des conflits sociaux et des conflits psychiques, qui s'étayaient les uns sur les autres dans le sens d'un renforcement mutuel.³⁹⁶ ». Ceci nécessite toutefois une autre précision et non des moindres qui est que cette caractéristique touche spécifiquement les personnes en situation de déclassement social certes, mais dans des trajectoires ascendantes. C'est ce qui explique sans

³⁸⁹ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions Rue d'ulm/Presses de l'Ecole normale supérieure, Paris, 2009, p.35.

³⁹⁰ *Ibid.*, p.133.

³⁹¹ Dans notre question nous excluons d'emblée l'idée d'une pathologie psychique plongeant cet individu dans un délire chargé de sublimer une situation dramatique et participant de cette forme d' « onirisme social ». Cet élément nous y reviendrons d'ailleurs ultérieurement dans cette recherche.

³⁹² Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999, p, 1.

³⁹³ *Ibid.*

³⁹⁴ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999, p.1.

³⁹⁵ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999, p.18.

³⁹⁶ *Ibid.*

doute cette imbrication entre un conflit de type psychique et celui de type social pour donner naissance à cette forme de névrose.

Car l'auteur stipule bien dans son ouvrage que le conflit psychique qu'il nomme également « développement psycho-sexuel problématique ³⁹⁷ », n'a lieu que dans une situation où la personne vivant une promotion sociale vis-à-vis de son milieu d'origine, est prise dans un sentiment de culpabilité émanant « d'une tension entre le Surmoi et le Moi qui vient de l'impossibilité de s'identifier à des parents invalidés. ³⁹⁸ ». La situation d'invalidation des parents s'expliquant justement par cette promotion sociale où le milieu d'origine pour être dépassé doit obligatoirement être renié. C'est cette tension entre l'idéal du Moi et le Moi opposant le modèle de réussite au milieu d'origine qui provoque ce « sentiment d'infériorité, (peur de ne jamais être à la hauteur) et d'humiliation ³⁹⁹ », sentiment qui aura ou non selon la personne et son histoire, une résonance sur les épisodes de sa prime enfance, où selon la « théorie freudienne, le sentiment de culpabilité est lié à la période œdipienne et à la formation du Surmoi (...) ⁴⁰⁰ ».

Pour résumer, nous retiendrons de ce concept que les personnes qui réussissent là où leurs parents ont échoué, ressentent, en fonction d'un développement psycho-sexuel problématique survenu dans la prime enfance, cette ambivalence associant à la fois un sentiment d'infériorité et de culpabilité, liés à une trajectoire sociale ascendante.

A la lecture de cette théorie, nous serions tentés de penser que celle-ci ne concerne justement que les situations de déclassement social s'effectuant dans un mouvement ascendant. Ceci expliquerait pourquoi il y ait alors intrication entre conflits psychiques issus de l'enfance et conflits sociaux issus du déplacement social. L'écart entre les aspirations parentales (projet parental) et le projet d'autoréalisation de l'individu en question s'exprimait en conflits si, et uniquement si, il y a eu une prédisposition psychique à la base, ce « développement psycho-sexuel problématique », pour étayer la névrose.

Nous voyons bien à travers la présentation de ce concept, toutes les conditions qui doivent être réunies pour pouvoir parler de « névrose de classe » dans le cas d'une situation de déclassement social de type ascendant.

Que dire alors du déclassement social de type descendant, celui qui concerne à proprement parler notre objet de recherche, et de l'éventuelle « névrose de classe » présente chez les personnes que nous avons côtoyées comme Monsieur Joe ?

Car en effet comme le souligne encore l'auteur: « les régressions se masquent et se dissimulent derrière les formes diverses de rationalisation et de dénégation. ⁴⁰¹ ». En d'autres termes, elles sont plus difficilement appréhendables d'un point de vue sociologique puisque « socialement et psychologiquement inadmissibles, rendant son observation et son analyse délicates ⁴⁰² ».

³⁹⁷ *Ibid.*

³⁹⁸ *Ibid.*, p.184.

³⁹⁹ *Ibid.*

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p.185.

⁴⁰¹ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999, p.125.

⁴⁰² *Ibid.*

L'analyse de la situation de Monsieur Joe et la tentative pour trouver les moyens mis en place sur ce parking afin de survivre moralement et psychologiquement au déclin, reste de fait également délicate si l'on entend utiliser le concept de « névrose de classe » pour essayer de mieux comprendre les tenants et les aboutissants d'une telle existence, c'est-à-dire la teneur de cet « agir en situation de discrédit ». De fait ce concept nous paraît trop risqué pour pouvoir étayer notre recherche, et ce, pour deux raisons. La première résulte comme nous venons de le souligner dans l'analyse délicate des phénomènes de régression. La seconde reste, quant à elle, attachée à notre méthodologie de terrain où nous n'avons guère pratiqué d'entretiens de type « clinique », c'est-à-dire chargés de venir nous renseigner en profondeur sur ce « développement psycho-sexuel problématique » chez l'individu.

Pour autant ceci ne vient pas signifier que des éléments de ce concept de « névrose de classe » en situation de déclassement descendant, ne seront pas utilisés dans ce qui va suivre. Toutefois nous ne garderons que ceux pertinents à nos yeux, c'est-à-dire certaines des manifestations psychiques de celle-ci, et non ses causes. Des manifestations rappelées précédemment et que nous mentionnons à nouveau ici, à savoir cette blessure narcissique, cette perte d'identité, et cette dévalorisation de soi. Des concepts auxquels nous ajouterons le sentiment de honte lié à la chute et cette perte de dignité dans le contexte de la manche, qui n'est que l'effet indirect sur l'individu de cette régression sociale.

De fait l'hypothèse d'une survie morale et psychique obtenue par le biais d'une rationalisation de l'aumône nous laisse entrevoir des éléments supplémentaires nous permettant d'étayer l'idée d'une logique soutenant cet acte. Ainsi, expliciter cette rationalisation au service d'une survie morale et psychique accorde peut-être également de lever le voile sur l'opacité de la régression sociale se dissimulant derrière les formes diverses de rationalisation et de dénégation, comme le souligne le sociologue.

Ce n'est qu'en apportant un éclairage sur la logique des moyens que met en œuvre Monsieur Joe pour préserver sa dignité et son honneur en situation durable de régression sociale et donc de discrédit, que nous parviendrons à rendre plus intelligible cette notion de survie morale et psychique chargée de lutter contre, non pas cette « névrose de classe », mais contre les conséquences sur l'intériorité de l'individu ayant subi une régression sociale durable.

En d'autres mots, il ne s'agira pas dans ce qui suit de définir si oui ou non Monsieur Joe est sous l'emprise d'une névrose de ce type pour analyser, dans un second temps, comment il tente de s'en extirper. Il conviendra partir plutôt du postulat que, indépendamment des intrications du psychologique et du social au principe de la « névrose de classe », les conséquences d'une arrivée dans une situation de précarité extrême engendrent mécaniquement cette blessure narcissique, cette perte d'identité, cette dévalorisation de soi, cette honte et cette perte de dignité qu'il convient de mettre en lien, là pour le coup, avec ce conflit identitaire émanant de la « névrose de classe ». Un conflit « entre son identité héritée, identité originaire qui lui est conférée par son milieu familial, et son identité acquise, celle qu'il construit au cours de sa trajectoire. ».

Ce raisonnement s'appliquera pour l'ensemble des personnes que nous avons rencontrées dans cette recherche. Tout cela pour dire, là encore une fois, que la rencontre avec Monsieur Joe a été plus qu'informatrice pour la suite de nos travaux,

puisque c'est la découverte de cette rationalisation de la manche et de la survie morale et psychique qui en découle, qui nous a donné la possibilité d'établir cette hypothèse pour le reste des individus constituant ce travail de recherche ; hypothèse qu'il conviendra d'étayer dans les prochaines parties.

Sans cette information récoltée sur le terrain au préalable, l'idée n'aurait sans doute jamais vu le jour. Par conséquent il importe dans ce qui va suivre, de montrer en détail par quel(s) biais, la rationalisation de la manche permet à l'individu démuné d'outrepasser d'une part les effets de cette pratique de rue dévalorisante et rabaissante, et d'autre part les effets de cette régression sociale subis depuis des années. Deux éléments d'analyse centraux étant au principe même de ce que nous nommons cette survie morale et psychique.

Et c'est dans cette perspective d'observation que le lien entre cette notion symbolique de travail constatée auprès de cet individu et cette pratique de rue, prendra tout son sens puisque ce « travail » est bien énoncé, bien pratiqué sur ce parking pour, en quelque sorte, pallier à cette absence de place portée par la reconnaissance du facteur travail et du sentiment d'inutilité que cette absence enjoint. Ce qui conforte notre hypothèse, pour Monsieur Joe, que les effets de la régression sociale sur l'intériorité du sujet peuvent être combattus quotidiennement par la rationalisation d'un de ses actes de survie les plus essentiels et les plus indignes, la mendicité. Toutefois il reste maintenant à démontrer comment cette rationalisation agit sur le psychisme et se justifie dans la réalité, celle de cet individu démuné.

1.4.2. La préservation de son identité pour « soi » par le biais du « rôle » pour lutter contre le sentiment de régression sociale ?

Pour être tout à fait clair et précis dans notre argumentation, il faut revenir sur cette notion de rationalisation de la manche que nous avons remarquée au fil du temps et des rencontres avec Monsieur Joe sur ce parking. Le début de notre analyse sur ce sujet s'était, dans un premier temps, principalement focalisé sur le destinataire direct de cette logique d'action ayant trait à la mendicité, l'extériorité du sujet, l'image déglagée aux yeux des « normaux » qu'il s'agissait dans le cadre de cette logique d'améliorer, de transformer positivement par le biais d'une redéfinition de soi. Ce que nous appelons aussi renégociation identitaire de survie. Il s'agit là d'une redéfinition dont le but est de ne pas perdre la face et de contourner le stigmate du « clochard », élément qui, pour nous, concourait à installer cette survie morale et psychique. Nous pensions donc que cette logique principalement tournée vers l'« extérieur » fonctionnait essentiellement sur cette image de soi respectable qu'il convenait de dégager puis de préserver malgré les circonstances.

C'est ainsi cette image positive obtenue par et dans le « rôle » de gardien de parking, évoquant cette renégociation identitaire qui, selon nous, accroît l'estime de soi en jouant sur les apparences et permet d'envisager cette survie morale et psychique qui pouvait s'obtenir pour Monsieur Joe. Celle lui octroyant encore la possibilité de se sentir comme un individu ordinaire malgré ses conditions d'existence.

En d'autres termes, nous pensions que cet acte de rationalisation était effectif dans la mesure où il s'appuyait principalement sur l'« itinéraire moral⁴⁰³ » de cet individu, cette conscience aiguë des effets que sa condition sociale engendre sur le regard des « inclus », fortement ressenti au plus profond de soi.

Cette manière d'agir grâce à une redéfinition de soi tacticienne opérant dans le discours et dans les actes (souvent là pour confirmer ce discours), nous suffisait pour penser que cette logique accordait cette survie morale et psychique essentielle pour ne pas chuter davantage. A juste titre nous songions dans cette situation à la déclaration de Vincent de Gaulejac au sujet de ces « déclassés du bas » qui évitent les « confrontations à d'autres classes sociales⁴⁰⁴ », affirmant par ailleurs qu'on : « peut penser que cette remarque n'est valable que pour une partie seulement des personnes en descension, ceux qui justement arrivent à « donner le change », c'est-à-dire à maintenir les signes d'appartenance à leur ancienne classe sociale.⁴⁰⁵ ».

De fait suite à cette remarque, nous envisagions la rationalisation de l'aumône comme cet expédient salvateur d'un point de vue psychique dans la mesure où il permettait à Monsieur Joe de toujours dégager du point de vue extérieur la même image de travailleur sur ce parking. Cette image qu'il incarnait avant la chute. Il parvenait ainsi, malgré ses conditions d'existence et ses effets quasi phénotypiques, à « donner le change » pour reprendre les termes de Vincent De Gaulejac, c'est-à-dire à masquer tant que possible cette absence de statut social engendré par sa condition.

Cet argument posé, nous pouvions en rester là sans pour autant entrer dans les détails des effets de ce déclassement social, c'est-à-dire d'envisager toutes les composantes psychiques intervenant comme conséquences de la régression et atteignant jusqu'au For intérieur de l'individu, et pour mieux envisager par la suite, la teneur profonde de cette logique d'action de rationalisation de l'aumône.

La question qui restait à se poser pour être totalement précis sur cette survie morale et psychique, en lien très étroit avec l'adoption d'un « rôle », était donc celle liée aux effets de la régression sociale sur l'intériorité de Monsieur Joe. Car il ne suffit pas d'affirmer que Monsieur Joe rationalise la manche en « travail » pour conclure à une survie morale et psychique, résultantes de cet acte, sans analyser au préalable et de manière précise, ce qui motive cet acte, hormis évidemment celui de ne pas perdre la face lors de l'interaction avec l'étranger. S'arrêter à ce stade de l'analyse ne nous renseigne pas davantage sur les éléments qui le font tenir dans la durée sur ce parking. Car là nous rejoindrions ce que Vincent de Gaulejac affirmait auparavant sur l'analyse des situations de régressions sociales durables, où la difficulté de cette analyse émane justement des diverses formes de rationalisations et de dénégations mise en place par le sujet. Une sorte d'« onirisme social » en action dans le discours, où l'individu construit des artefacts verbaux, forme de réalité virtuelle chargée de soulager l'estime de soi vis-à-vis du regard extérieur, et chose importante ici, le temps de l'enquête.

Or ce qui nous intéresse c'est bien ce temps hors enquête, celui qui constitue le quotidien de cette personne sur ce parking, et cette résistance aux conséquences de

⁴⁰³ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p.45.

⁴⁰⁴ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999, p.133.

⁴⁰⁵ *Ibid.*

la chute dans la rue. Pour ce faire, il convient donc d'analyser en profondeur les effets sur le psychisme que cette régression sociale implique, pour mieux saisir les moyens mis en place par Monsieur Joe pour rester soi malgré tout et ne pas se perdre davantage. Car même si nous ne prendrons pas en compte pour la suite de notre cheminement, l'hypothèse d'une « névrose de classe » présente chez cette personne, nous pouvons tout de même envisager cette perte identitaire, une des conséquences de la régression sociale. Une perte qui, selon nous, est associée directement à ce sentiment de honte éprouvé vis-à-vis des siens, et faisant intervenir cette distance entre l'« identité héritée⁴⁰⁶ » dans la sphère familiale, et l'« identité acquise⁴⁰⁷ », issue de la succession des diverses places occupées par cet individu dans la structure sociale. Une honte, qui pour le coup, résonne de manière plus que certaine dans le For intérieur de Monsieur Joe, puisqu'elle ne fait que dévoiler le rapport subjectif aux diverses positions occupées dans le passé, ce que Vincent De Gaulejac nomme « identité psychique », en lien avec sa situation sociale actuelle et l'identité sociale « virtuelle » de « clochard » qu'elle propose, cette nouvelle « identité acquise ».

Pour plus de clarté, revenons maintenant sur ces informations émanant du récit de vie de cet individu qui pourraient expliquer, dans un premier temps, la présence de cette honte éprouvée au contact de sa nouvelle « identité acquise », celle de « clochard », et au regard de son ancienne identité de travailleur et de chef de famille. Pour cela il faut remonter jusqu'au début de son histoire au moment des six ans de Monsieur Joe.

Comme nous l'avons cité précédemment, ce dernier a travaillé très tôt à côté de sa scolarité pour, chose importante pour notre analyse, subvenir aux besoins de ses parents pauvres. Voici comment il nous expliqua ce fait somme toute assez ordinaire au Maroc pour un enfant de cet âge : « *c'est comme ça... la famille... A 6 ans, j'allais à l'école et je travaillais à côté... je faisais des petits boulots pour ramener des sous à la maison... car mes parents ... ils sont pauvres...(.)* ». Ce caractère d'ordinarité, nous le retrouvons dans ses propos introduisant son intervention : « *c'est comme ça la famille* ».

Ces derniers mots sonnent ainsi comme l'expression d'une tradition dans ce type de société patriarcale, où l'homme issu d'un milieu social modeste doit, quel que soit son âge, subvenir aux besoins de ses proches. Jusqu'ici, nous pourrions donc affirmer que l'« identité héritée », celle « qui lui est conférée par son milieu familial (...) », n'est autre que celle fortement ancrée dans la tradition des pays d'Afrique du Nord (mais pas essentiellement), où culturellement la « production anthroponomique⁴⁰⁸ » confère aux hommes la tâche de subvenir aux besoins des membres de leur famille. Ce « rôle » nous le retrouverons d'ailleurs tout au long du récit de cet homme, notamment en lien avec celui de père et de chef de famille toujours opérant dans la rue, comme nous le verrons par la suite.

Mais pour noter aujourd'hui et sur ce parking, les effets de la régression sociale touchant de près à l'identité et au rapport identitaire de cet individu démuné, il convient encore de déceler dans la suite de sa trajectoire sociale, les éléments qui

⁴⁰⁶ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999.

⁴⁰⁷ *Ibid.*

⁴⁰⁸ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes, le récit de vie*, Armand Colin, 1997, troisième édition, 2010, Paris, p.42.

auraient pu donner naissance à ce décalage entre cette « identité héritée » et cette « identité acquise », obtenue alors qu'il vivait au Maroc.

Il faut ainsi remonter dans son histoire et voyager jusqu'en Afrique du Nord pour trouver les traces de cette première « identité héritée », celle constitutive de cette « intériorité du sujet, structuration initiale de sa personnalité par la socialisation et les premières expériences, apprentissages culturels et professionnels (...) ». En effet, dès l'âge de six ans, ses premiers contacts avec le monde du travail façonnent une identité qui va se renforcer avec le temps et à travers d'autres expériences professionnelles, comme celles acquises auprès de son grand frère : *« j'avais 10 ans j'aidais mon grand frère dans un bistrot à Caza...c'était bien ! ... mais après on a ouvert un magasin de pièces détachées pour voiture... on était les seuls à Caza... on avait tout, et on vendait tout... »*.

Jusqu'ici il n'y a donc guère de signe de conflit identitaire entre l'identité issue de la tradition familiale, et celle obtenue très tôt auprès de son grand frère. Les 2 d'ailleurs se complètent sans contradiction, puisqu'il devient celui qui aide sa famille et qui travaille pour. L'« identité héritée » est ainsi complémentaire de l'« identité acquise ».

A ce stade de l'analyse nous ne voyons toujours pas ce qui peut venir expliquer ce sentiment de honte en lien avec sa situation de régression sociale et cette « identité héritée » en lien avec son histoire, perdue au fil de sa trajectoire sociale. Il faut ainsi à nouveau faire un bond dans le temps jusqu'à la prime enfance de Monsieur Joe, et cet événement survenu dans sa vie très jeune. En effet dès l'âge de six ans, son père a pris la décision d'emmener Monsieur Joe au Maroc pour y vivre sans ses frères et sœurs. Dans la suite de son récit de vie aucune information n'a été révélée par Monsieur Joe sur les raisons de ce déracinement précoce loin de son pays d'origine, la France. Par conséquent il s'agira pour nous de présenter ce qui suit sous la forme de supposition puisque n'ayant aucun élément chargé d'expliquer le déracinement qu'a vécu Monsieur Joe. Une question peut néanmoins s'imposer dans ce contexte. En effet, face à ce fait, quel est le véritable motif de ce déracinement précoce, si ce n'est celui du probable désir d'un père malade, dans l'incapacité de travailler, de voir Monsieur Joe le suppléer dans ce « rôle » de chef de famille, ce que d'ailleurs il réalisera pendant des années ? Le destin de Monsieur Joe dès l'âge de six ans n'était-il ici pas tout tracé par le souhait de son père ?

Et si oui, pourrions-nous dans ce cas parler d'« identité héritée » que, plus tard avec son départ pour la France, Monsieur Joe n'a pas honorée jusqu'au bout, provoquant ainsi chez ce dernier ce sentiment de honte au regard de sa nouvelle situation sociale ?

Nous avons en effet pressentis auparavant cette concordance entre cette « identité héritée », celle issue de son milieu familial pour accomplir ce « rôle » de soutien de famille, et cette « identité acquise », celle développée dans la sphère familiale et auprès de son grand frère grâce aux nombreuses expériences professionnelles. Mais en y regardant de plus près, nous pourrions très bien envisager cette dernière identité comme marquée de l'emprunte du père qui, à travers son fils aîné a pu façonner la personnalité de Monsieur Joe pour justement qu'il devienne, jeune, ce soutien de famille venant pallier à son incapacité de travailler. D'où ce déracinement précoce pour le Maroc.

Ainsi si les effets de la régression sociale sur l'intériorité de Monsieur Joe doit s'étayer sur des indices de l'histoire de cet individu, ce serait davantage du côté des

aspirations du père qu'il conviendrait de les identifier pour venir nourrir cette idée de sentiment de honte pour Monsieur Joe. C'est parce qu'il n'a pas répondu jusqu'au bout aux souhaits de son père et pérennisé en quelque sorte cet « habitus » familial, que Monsieur Joe pourrait éprouver au plus profond de lui-même, cette déchirure identitaire et cette honte d'avoir échoué. Deux sentiments qui sont à associer à son déclin social, lorsque, plus tard à 25 ans, il décide de quitter les siens pour choir dans son pays de naissance, et se retrouver quelques années plus tard après une situation de précarité continue, dans la rue.

De plus si nous allons plus en détails dans ce départ pour la France, nous constatons qu'il a été enclenché également suite au divorce avec la femme de ses trois enfants, pour vivre sa nouvelle idylle amoureuse avec Muriel, sa nouvelle compagne rencontrée au Maroc. Cette fracture dans son histoire familiale s'accroît encore lorsque l'on sait que Monsieur Joe a tout quitté, à la fois sa famille qu'il avait fondé et cet « habitus » familial très ancré au Maroc, pour tenter l'Eldorado en France, cette nouvelle vie loin de ses origines.

Le sentiment de honte n'est-il donc pas justifié dans cette situation comme le produit du désaveu de cette « identité héritée » qu'il quitte en même temps que son pays, pour trouver au final une situation dramatique et recouvrir cette « identité acquise » au présent, celle « virtuelle » de « clochard » ?

C'est d'ailleurs peut-être dans ce contexte de migration vers la France que se pose également cette question de dédoublement identitaire, cette « double absence⁴⁰⁹ » souvent ressentis par les migrants qui, ayant adopté les codes culturels du pays d'accueil, ne se reconnaissent ni dans leur pays d'origine, ni dans leur nouveau pays d'asile.

Cette division de l'intérieur, comme l'explique Vincent De Gaulejac, pourrait ici s'entendre, voir se justifier par ce retour, 19 ans plus tard dans son pays d'origine, la France, pour laisser au final s'exprimer ce sentiment de déchirement identitaire où Monsieur Joe n'est ni totalement chez lui au Maroc, ni totalement chez lui en France. Déjà là ce dédoublement identitaire laisse peut-être présager d'une subjectivité déchirée entre deux mondes, celui de la rue et celui de sa vie antérieure. Celle là-même contre laquelle il lutte quotidiennement aujourd'hui pour rester soi.

Ces suppositions étayées sur certains aspects de l'histoire de cet individu agissent ainsi en faveur de la manifestation de ce sentiment de honte lié à un déchirement identitaire, et cette perte d'estime de soi œuvrant chez celui qui a tout perdu. Ce sont là pour Monsieur Joe, les deux principaux effets sur le psychisme engendrés par cette régression sociale et prenant forme dans ce décalage entre cette « identité héritée » et celle « acquise » de « clochard » quelques années plus tard en France. Cette nouvelle identité de « clochard » dont nous imaginons aisément qu'elle ait des conséquences plus que négative sur cette estime de soi associée au regard que portent les membres de sa famille avec lesquels il n'a jamais cessé d'avoir des contacts, comme notamment sa sœur vivant en France, et ceux que Monsieur Joe a amené avec lui dans ce pays pour espérer des jours meilleurs, sa fille et un de ses fils.

⁴⁰⁹ Abdelmalek Sayad, *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Seuil, 1999, Paris.

Pour Monsieur Joe il importe ainsi de combattre au quotidien ce sentiment de déchirement identitaire porté par la dégradation de son statut. Élément de lutte auquel il convient d'ajouter celle engagée contre ce sentiment de honte ressenti vis-à-vis des siens eu égard cette perte identitaire, mais également l'activité dont il est réduit chaque jour pour survivre, la manche. Et c'est ici à ce stade de l'analyse, que nous revenons sur cette dignité maintenue malgré tout sur ce parking d'un hôtel lors de la manche, et lors de la rationalisation de celle-ci obtenue grâce à l'endossement du « rôle » de gardien de ce lieu. Celui qui rend indirectement ce qu'on lui donne. Ce « rôle » construit sur ces « ressources subjectives » acquises lors d'expériences professionnelles nous permettant de parler de compétences, celles-là mêmes qui légitiment une fonction, et donc une place dans la structure sociale.

Par conséquent nous serions plus légitimes à notre tour de penser que c'est justement cette rationalisation de la manche, tout d'abord orientée pour lutter contre le stigmate du « clochard » qui, dans un second temps, trouve une seconde logique, sorte de bénéfice secondaire opérant, quant à lui, contre les effets de la régression sociale provoquée par la chute dans la rue. En d'autres termes, si le « rôle » servant à rationaliser la manche reste effectif et crédible dans la mesure où il se base sur la réactivation dans le présent, de compétences professionnelles capitalisées dans le passé, pourquoi ne pas envisager ce dernier comme un moyen de lutte contre cet effet de déplacement social et ses manifestations psychiques ?

Plus simplement, la rationalisation de la manche axée sur l'expression d'un « rôle » n'est-elle pas de manière plus subtile un formidable expédient symbolique pour lutter contre la régression sociale et ses composantes psychiques ?

Une manière singulière de tenir psychologiquement dans la rue pendant toutes ces années, un « art de faire » opérant dans ce lieu, et en proximité avec soi pour conjurer le sort ?

Pour renforcer cette hypothèse il convient de revenir plus en détails maintenant sur ce concept d'identité pour « soi » développé par Erving Goffman, ce « sentiment subjectif de sa situation et de la continuité de son personnage que l'individu en vient à acquérir par suite de ses diverses expériences sociales ». Car il est bien question dans cette analyse de ce sentiment subjectif ressenti par Monsieur Joe, véritable rapport à son identité éprouvé grâce à cette continuité d'être toujours ce qu'il est malgré les circonstances et ses diverses expériences sociales. Cette idée nous la retrouvons chez Vincent De Gaulejac qui définit le rapport identitaire en ces termes. Ce dernier est « la résultante des différentes positions occupées (versant identité sociale) et du rapport subjectif à ces positions (versant identité psychique).⁴¹⁰ ».

De fait l'identité pour « soi » ne serait que cette subjectivité forte ressentie par l'individu contre tous changements intervenant dans sa trajectoire sociale, qu'ils soient de nature ascendante ou descendante. C'est d'ailleurs en cela que nous associons ce concept à notre idée de survie morale et psychique du fait justement qu'il donne la possibilité à la personne qui décline de ne pas se perdre dans la confusion d'une identité sociale « virtuelle », happée par un « rôle » malgré soi, celui de « clochard » atteignant jusqu'à l'estime de soi.

Tout ceci pour dire que cette identité pour « soi » préservée grâce au « rôle » de gardien de parking pour rationaliser l'acte de mendier, devient salvateur à la fois du

⁴¹⁰ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999, p. 97.

point de vue des « normaux », mais aussi et surtout de son propre point de vue, à savoir l'estime que l'on porte sur soi.

La reconnaissance symbolique d'une place (sociale) malgré ses conditions d'existence s'acquiert ainsi par un long travail jouant sur une dialectique entre l'intériorité du sujet et son extériorité, les autres. Le tout dans une cohérence au profit de l'expression de cette identité pour « soi ». C'est à travers celle-ci que l'individu discrédité résiste contre les effets de pertes ultimes et soudaines, et parvient à surmonter le discrédit.

Véritable instance logée au plus profond de l'être permettant à l'individu d'être toujours le *sujet* de son existence, l'identité pour « soi » fonctionnerait ainsi comme cette niche de survie psychique empêchant cette rupture identitaire, ce dédoublement, entre soi et son histoire. Elle proposerait un moyen pour laisser s'exprimer cette historicité, « capacité d'intervenir sur sa propre histoire⁴¹¹ » pour rester soi malgré les aléas de la vie. Une capacité d'intervenir sur sa propre histoire que nous assimilons dans cette situation à cette rationalisation de la manche à travers un « rôle ». Cette marge de manœuvre encore existante pour une redéfinition de soi et des effets négatifs portés par sa condition sociale.

Par conséquent dans cette situation, malgré les conditions d'existence infra-humaine engendrées par ce déclassement social, la dignité d'Homme se maintient grâce au « rôle » de travailleur. Celui-là même qui octroie à Monsieur Joe la possibilité d'être perçu différemment, de par ses actes au quotidien sur ce parking. Ceux qui marquent la capacité à être encore utile pour restaurer sa dignité par le retour indirect des dons des passants, en exprimant son savoir-faire.

Mais cette dignité acquise grâce au travail permettant la contrepartie du don, ne peut être ressentie pleinement qu'à condition de surpasser intérieurement ce sentiment de rupture avec soi-même, celui que procurerait ce déchirement identitaire entre l'« identité héritée » délaissée et l'« identité acquise ». Ainsi la rationalisation de l'aumône se comprend bien au-delà d'un artefact construit entre soi et le monde pour ne pas perdre la face. Elle est ce qui permet à cette personne en situation de grande précarité de briser les effets du déclassement social : continuer à travailler malgré sa condition sociale, c'est de surcroît avoir encore cette possibilité de rendre pour ne pas tomber dans la dépendance, mais aussi avoir cette maîtrise sur son histoire et sur l'identité qui en découle.

De fait dans ce contexte bien précis, la résistance face à ses conditions d'existence déclassée s'assimile à un *art* tant elle met en exergue, à la fois le travail identitaire entrepris vis-à-vis du regard extérieur, mais aussi et surtout celui mis en action dans cette historicité.

Résister aux effets destructeurs d'une trajectoire sociale brisée c'est pour Monsieur Joe, rester malgré tout « sujet dans un mouvement dialectique entre ce qu'il est et ce qu'il devient (...)»⁴¹², et dont la dignité obtenue grâce au « travail » sur ce parking n'en est que plus représentative pour une continuité de l'être que la vie dans la rue n'a pas altérée. C'est la façon qu'a trouvé Monsieur Joe de « donner le change », pour ne pas paraître, pour soi et les autres, celui qui a complètement décroché de

⁴¹¹ *Ibid*, p.27.

⁴¹² Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes et groupes éditeurs, 1987 troisième édition, Paris, 1999.

son ancienne classe sociale. Ainsi la rationalisation de la manche fonctionne à la fois comme ce qui lui accorde la possibilité de conserver symboliquement son statut de travailleur. Un élément qui lui accorde aussi la possibilité d'éviter cette perte de dignité lors de la manche. La honte d'avoir déchu liée à son « identité héritée » dans sa jeunesse, et la perte de dignité associée à un acte de survie rabaisant s'annulent, ou tout du moins s'estompent pour laisser réapparaître cette continuité de l'être social.

Ce combat au quotidien pour maintenir coûte que coûte cette dignité et effacer ce sentiment de honte, nous allons à nouveau l'aborder maintenant dans ce qui suit et dans un contexte différent de celui associé au travail, puisqu'il s'agira de présenter en détails une autre logique d'action mise au point par cet individu pour laisser s'exprimer son identité pour « soi » mais cette fois-ci auprès de ceux dont nous évoquions auparavant l'existence. Ces membres de sa famille dont nous verrons qu'ils restent, malgré cette vie dans la rue depuis plus de dix ans, l'objet de toutes les préoccupations pour cette personne démunie.

1.5. Tenir à tout prix son « rôle » de père, une manière de tenir dans la rue

L'analyse de la trajectoire sociale de Monsieur Joe nous a révélé, comme certaines personnes « sans domicile » rencontrées lors de cette recherche, « l'historique de ses relations durables avec ses proches⁴¹³ » qui, élément qui paraissait surprenant, se pérennise dans le présent malgré ses conditions d'existence. Il est en effet le père de plusieurs enfants, essentiellement issus de deux mariages. Trois enfants, deux fils et une fille, sont issus de son union avec Khoka⁴¹⁴, son ex-femme restée au Maroc, avec laquelle il maintient toujours des liens⁴¹⁵.

Un dernier enfant, quant à lui, est né de son union avec Muriel, sa dernière femme qui, après l'avoir quitté, est retournée sur Lille dans sa ville natale. Ce petit récapitulatif semblait important pour recontextualiser la situation familiale de cette personne « sans domicile », et pour aborder l'une des grandes thématiques émanant de l'analyse de son récit de vie qui nous a permis d'élaborer d'autres connaissances à son endroit.

Patrick Gaboriau dans son ouvrage consacré au « clochard » parlait de sphère familiale recomposée dans la rue parmi les membres du groupe de précaires qu'il a côtoyé, et dans cette forme d'entre soi. Il estime que cette recomposition fonctionne

⁴¹³ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.71.

⁴¹⁴ Nous avons appris par l'intermédiaire de Mohamed que Khoka n'est pas le véritable prénom de son ex-femme. « Khoka » en Marocain signifie une poire. Mohammed nous expliquant, comme Monsieur Joe d'ailleurs, que son goût prononcé pour les femmes un peu en chair était la raison de ce surnom. L'analogie avec le fruit n'est donc pas à préciser ici !

⁴¹⁵ Liens que nous avons pu constater par nous-mêmes au contact de Monsieur Joe lorsque nous étions interrompus, lors de certains de nos entretiens, par des appels téléphoniques émanant de son ex-femme. Information également accréditée par son éducateur, Mohammed qui connaît également cette femme restée au Maroc. Et qu'il côtoie lors de ses vacances au pays.

comme « un principe organisateur (qui) permet de revivre un modèle associatif connu. La famille est un principe organisateur qui marque une « normalité ».⁴¹⁶ ».

Cette façon de faire pour vivre dans la norme, nous l'avons effectivement relevée sur le terrain au contact de Wrestle⁴¹⁷, Jean Michel⁴¹⁸ et de leur groupe de pairs. Ce fut les uniques configurations qui nous ont été données d'observer par le biais de l'élaboration du récit de vie de ces personnes. Le reste des récits ayant été construits de manière exclusive avec les individus, sans que ceux-ci ne fassent à aucun moment référence dans leurs discours, à leur appartenance à un quelconque groupe et donc encore moins à ce type de famille recomposée symboliquement.

Pour autant il était bien question de famille dans certaines biographies comme celle de Monsieur Joe. Cet élément est d'ailleurs assez « extra-ordinaire » dans sa survivance au présent pour que nous fassions régulièrement mention du rôle que son éducateur Mohammed a joué dans cette enquête. Non pas tant évidemment dans la réalisation du récit, mais dans cette confirmation *a posteriori* des informations sur cette famille dont il connaît tous les membres.

Sans une confirmation de ce dernier, cette partie de nos découvertes qui vont servir à l'élaboration d'autres hypothèses de terrain n'aurait pas du tout eu le même poids.

Il y a, comme le désigne Claudia Girola, « chez ces personnes une volonté, ou peut-être une exigence, de se montrer conscientes de leurs responsabilités face aux injonctions statutaires de cette époque-là : il y avait la famille, il y avait l'oncle, c'est le boulot. Ces responsabilités liées aux statuts prescrits (père, fils, neveu, travailleur) leur donnaient une existence sociale.⁴¹⁹ ».

Cette réflexion, si nous la transposons à la situation de Monsieur Joe reste exacte à un point près, l'utilisation d'un temps passé pour exprimer ce qui faisait sens chez ces personnes à l'époque, la famille, et qui aujourd'hui n'est plus, laissant cette plaie narcissique toujours béante. Or pour Monsieur Joe, cette famille existe toujours autant dans son discours que dans la réalité.

En effet, pour montrer le second grand apport heuristique construit autour de cette notion de famille, il importe avant, et là encore, pour ne pas induire en erreur le lecteur, de préciser à quel moment du récit, nous nous référons. Tout d'abord, l'évocation d'éléments diachroniques retraçant l'histoire familiale de cette personne « sans domicile » fait tout logiquement référence à cette partie du récit d'avant la chute, au moment où il a fondé ces deux familles respectives, celle avec sa première femme Khoka, et sa seconde femme Muriel, quelques années plus tard en France.

Ensuite, nous nous appuyons essentiellement sur la seconde partie du récit, celui « d'après malheurs », afin de montrer l'une des composantes majeures du quotidien de Monsieur Joe qui lui permet de résister, de tenir face à ses conditions d'existence, et qui participe à cette survie morale et psychique.

La chose la plus surprenante au contact de cette personne pendant des mois a été sans doute de constater que sa chute progressive dans la rue, n'a en rien altéré les liens que Monsieur Joe entretient avec ses deux enfants issus de sa première union,

⁴¹⁶ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.89.

⁴¹⁷ Voir l'étude de cas qui lui est consacrée en annexes.

⁴¹⁸ *Ibid.*

⁴¹⁹ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille, p. 346.

ceux qu'il a emmenés avec lui en France⁴²⁰. Les liens avec son quatrième enfant, Nicolas, sont distendus uniquement par le fait qu'il habite avec sa mère à Lille. Quant à son troisième enfant issu de sa première union, Ahmed, il reçoit régulièrement des nouvelles de ce dernier par téléphone et par le biais de son ex-femme restée au Maroc, Khoka.

Face à ces éléments diachroniques issus du « récit d'après malheurs » nous ne pouvions que nous reporter également sur cette notion de « rôle » pour y déceler encore ici une première logique d'action en lien cette fois-ci avec sa paternité.

La plupart des personnes « sans domicile » souffrent en effet de cette absence de liens avec leurs enfants, ce qui marque encore davantage ce sentiment d'« exclusion » celui qui, ici, s'affirme encore dans cette mise à l'écart physique et symbolique de la sphère familiale, et dont souvent les mères sont les uniques responsables. Pour Monsieur Joe, et c'est là un des premiers signes de cette logique d'action, il n'était pas question de s'enfoncer encore davantage par et dans ses conditions sociales de misère, de subir sans réagir les conséquences négatives du déclassement social pour se replier sur soi. Nul doute ici que « l'agir en situation de discrédit » prend tout son sens aux yeux de ses proches qu'il s'agit de préserver des conséquences de la précarité.

La lutte au quotidien pour survivre moralement s'entendrait ainsi et aussi dans ce maintien des liens familiaux, ce qui permet de mettre en perspectives ce concept de « désaffiliation⁴²¹ » de Robert Castel. Désaffilié il ne l'était point, du moins pas du côté de sa famille. Là était donc la première grande information issue du terrain et de nos contacts répétés avec Monsieur Joe nous servant à élaborer notre second grand axe théorique, celui ayant trait à cette résistance pour conserver son « rôle » de père et pour ne pas perdre la face.

1.5.1. Rester père malgré tout, et jusqu'au bout

Nous avons découvert auprès de cette personne « sans domicile », en lien avec des éléments diachroniques issus du récit « d'après malheurs », que son « rôle » de père, Monsieur Joe le maintenait de manière intégrale, principalement auprès de ces deux enfants qui sont venus avec lui en France, Oussama et Ihmen. Ahmed, quant à lui, resté au Maroc avec sa mère, n'est cependant pas exclu des préoccupations de Monsieur Joe comme nous venons de le préciser. Nicolas, l'unique enfant qu'il a eu avec sa seconde femme Muriel, reste quant à lui absent, non pas de ses préoccupations puisqu'il est bien présent dans le discours de cette personne, mais dans les nouvelles qu'il peut donner. La rupture avec Muriel semble consommée au point de ne plus avoir de nouvelles des deux proches. Mais le souvenir de Nicolas

⁴²⁰ Oussama, son premier fils, vit à Colmar et possède une situation professionnelle. Suite à son arrivée dans la rue, Monsieur Joe l'a confié à l'une de ses sœurs habitant également à Colmar. Idem pour sa fille Ihmen qui poursuit des études en comptabilité à Strasbourg. Ces deux informations ne sont pas mentionnées dans le récit de Monsieur Joe et nous ont été divulguées par Mohammed. A noter que ce dernier connaît bien Oussama qui, régulièrement occupe le logement de Monsieur Joe pendant ses absences. Les contacts avec ces 2 enfants ont toujours été très réguliers, au point que, lors de son récit Monsieur Joe se plaignait souvent de leurs venues sur le parking pour lui réclamer de l'argent de poche. Voir en annexes.

⁴²¹ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, éditions Gallimard, 1995, p, 52.

restait bien présent dans l'esprit de Monsieur Joe, si l'on en juge par cette photographie sortie du portefeuille, qu'il nous a montrée lors d'un de nos entretiens, non sans émotions.

Quoiqu'il en soit il reste à définir ce qui nous a donné la possibilité de mieux saisir ce « rôle » de père maintenu coûte que coûte et révélateur d'une troisième logique d'action. Nous employons auparavant le terme « intégrale » pour exprimer la teneur et la force de ce « rôle ». Un terme qu'il importe maintenant de détailler et de justifier toujours en lien avec nos découvertes de terrain.

Nous avons compris à travers son récit le fait que, Monsieur Joe ne se contente pas uniquement de maintenir des relations avec ses deux enfants. Il continue également à pourvoir à leur éducation, et ce, sur deux plans. Tout d'abord sur celui se fondant sur les recommandations et les conseils qu'il prodigue à son fils Oussama, comme peut le faire un père soucieux du devenir de celui-ci, et dans le but de faire « son éducation » justement, pour éviter les dérives. Voici ce qu'il nous déclarait à ce sujet : « *Je dis toujours à Oussama de rester seul... pour soi, de pas fréquenter des gens qui t'amène des ennuis, c'est ça l'éducation.il a des copains qui font des conneries et moi je veux pas qu'il traîne avec eux... je lui donne des sous et il reste seul, c'est mieux...* ».

En analysant de plus près ses propos à ce sujet, nous nous sommes rendus compte que ces conseils se basent sur les propres expériences humaines que Monsieur Joe a pu faire tout au long de son existence, et plus particulièrement celle de ces dernières années, dans la rue.

Plus globalement, ses dires illustrent l'image d'un père responsable, soucieux des mauvaises fréquentations qui peuvent entraver l'évolution de son fils. Son « rôle » de père se justifie ainsi par toute son expérience dont cet individu « sans domicile » souhaite faire profiter son fils, et ce, afin de lui éviter certains écueils. En ce sens, Monsieur Joe se veut représenter cette image paternelle rassurante, en cultivant cette forme d'instinct protecteur, et chose absolument surprenante⁴²², hormis ces conditions d'existence.

Il met ainsi tout en œuvre pour résister aux effets destructeurs que peut engendrer, sur les liens affectifs, une vie dans la rue. Mais cet élément laisse également entrevoir les usages mis en place par cet individu afin de ne pas se décentrer de cette « sphère de l'amour⁴²³ » dont parle Axel Honneth, cet élément indispensable à la participation de la vie sociale pour éviter une « désaffiliation » de son groupe d'appartenance.

Cet élément nous à nouveau donner l'opportunité d'élaborer l'hypothèse d'une logique d'action axée vers une survie morale et psychique traduite dans le maintien de l'identité pour « soi », obtenu à travers la pérennisation du « rôle » de père auprès de ses enfants. En ce sens, l'idée de déshonneur porté par son existence et sa situation de déclassé est contrecarrée au quotidien, ce qui vient mettre également en perspective les affirmations suivantes de Claudia Girola : « C'est dans leurs discours sur leur statut de parents que le chômage chronique apparaît comme un déshonneur, face à leurs enfants, mais aussi, et surtout, face à eux-mêmes ; et c'est

⁴²² Nous réemployons ce terme pour montrer les effets de notre démarche abductive qui induit des surprises de taille liées au terrain, et qui sous-entend que le sociologue partant en terrain inconnu reste ignorant ce qui en soi reste d'un point de vue heuristique constructif.

⁴²³ Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Les éditions du CERF, 1992, 2008 pour la présente édition, Paris.

ce qui met le plus douloureusement en évidence, à leurs yeux, leur incapacité à remplir leurs obligations sociales en tant qu'hommes.⁴²⁴ ». L'honneur est sauf, dans la mesure où ses liens avec ses enfants sont maintenus, et chose importante jusqu'au bout, comme nous allons le voir dans ce qui suit.

Au fur et à mesure de notre avancée sur le terrain et dans l'analyse du récit de vie de cet individu « sans domicile », l'hypothèse d'une logique d'action développée dans le sens d'un maintien du « rôle » de père se faisait de plus en plus évidente à nos yeux. En effet, en traitant les informations présentes dans le récit nous constatons non seulement ces liens toujours très prégnants dans la réalité⁴²⁵, mais aussi les moyens qu'il met en œuvre pour fortifier ces derniers. C'est en cela que l'emploi de l'expression « jusqu'au bout » devenait significative.

Le second point justifiant cette idée de logique d'action, laissait à voir quant à lui, les moyens mis en œuvre afin de maintenir cette éducation, mais cette fois-ci de manière plus matérielle, puisque cela concerne la manière de pourvoir aux besoins de ses enfants. Et c'est là un point important puisqu'il s'agit de l'argent donné régulièrement à ces derniers, qui laisse encore une fois présager de l'effort consenti par cette personne pour satisfaire *a minima* à leurs besoins. Un geste qui devient également motif de fierté, car c'est ce qui conforte Monsieur Joe dans son « rôle » de bon père, comme il nous le déclare : « *Ils viennent me voir tous les soirs, au parking ou à mon appartement... il me demande des sous... ah ! Les enfants... ils veulent manger dans des snacks avec les copains et copines... ils leurs faut toujours des sous....* ». Ou encore : « *le matin quand je me réveille... je vais chercher l'argent... eh oui c'est ça quand tu as des enfants(...)* ». « *Et moi je fais mon possible, je vis dans la merde, mais je laisse pas mes enfants dans la merde ! (il rallume son cigare éteint)* ».

Le fait de donner de l'argent démontre cette volonté de maintenir le lien avec ses descendants, chose d'autant plus remarquable du fait du peu de ressources procurées par le R.S.A. et les gains substantiels de la manche. Ce fait est d'une grande importance pour Monsieur Joe puisqu'il va jusqu'à constituer un budget, à la manière d'un père de famille occupé à pourvoir aux besoins de ses proches.

Un budget qu'il nous décrit comme suit : « *Pour moi, il me faut 10 euros par jours (...), 3 euros pour les cigares, un paquet de cigares, 2 euros pour le loto, 2 euros pour le quinté, (avec un sourire) 4 euros pour acheter 2 bouteilles de vin, et tous les jours je donne 5 euros à mon fils pour qu'il mange avec ses copains. Et surtout pour qu'il ne fasse pas de conneries ! Qu'il aille chercher l'argent ailleurs ! Eh oui ! (...)* ».

Après ces précisions, il importe de faire un petit retour en arrière sur la précédente citation de la sociologue Claudia Girola sur ces « *obligations sociales en tant qu'hommes* ». Effectivement, il convient également de noter cet honneur à travers l'image de l'homme travailleur, celle-là même qui fait défaut selon Claudia Girola pour ces hommes de la rue. *A posteriori* de nos rencontres avec Monsieur Joe, et comme nous venons de l'analyser auparavant, nous nous sommes rendus compte

⁴²⁴Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille, p. 438.

⁴²⁵ Réalité confirmée encore une fois par son éducateur, Mohammed.

que son travail sur le parking était effectif également d'un point de vue moral, dans la mesure où il lui permettait, en dépit de sa situation de déclassement social, de maintenir ce statut, surtout lorsque nous faisons le lien avec une de ses déclarations⁴²⁶ au sujet de ses deux enfants venant lui réclamer très fréquemment de l'argent de poche sur ce même lieu.

Le fait⁴²⁷ qu'ils viennent s'adresser à lui montre d'une part ce maintien des liens paternels, expliquant qu'il existe encore aux yeux de ses enfants, malgré ses conditions d'existence. Ensuite, le lieu où se passe cette action possède également une signification aux yeux de Monsieur Joe. Effectivement, il n'est pas perçu par Oussama et Ihmen en train de faire la manche, même si sans doute ses enfants l'entendent ainsi⁴²⁸.

Pour cet individu discrédité, il est perçu par ses enfants et abordé par ces derniers dans son contexte de travail, et presque comme au passé serions-nous tentés d'affirmer. Ainsi l'honneur est sauf dans la mesure où le « rôle » de gardien de parking endossé par Monsieur Joe l'est peut-être aussi pour conforter ce « rôle » de père, vis-à-vis de lui-même. Et c'est ici que nous revenons sur cette notion d'« identité héritée » lors de sa socialisation primaire au sein du cercle familial, consolidée malgré une vie dans la rue par le maintien du « rôle » de père, celui qui continue à contribuer à l'éducation de ses enfants.

Par conséquent au regard de sa vie dans la rue, ce « rôle » lui évite de perdre la face vis-à-vis des membres de sa famille. La honte et le sentiment d'inutilité sociale s'estompent. Dans ce contexte familial, l'identité pour « soi » est de fait toujours préservée face aux affres de la régression sociale durable. Ainsi la honte liée au déchirement identitaire et la perte de dignité opérante dans un contexte comme la manche, s'exprime aussi dans un contexte familial⁴²⁹ et cette incapacité à pouvoir assumer son « rôle » de père, celle qui entraîne ce repli sur soi. Travaille-t-il aussi sur ce parking afin de pourvoir aux besoins de ses enfants et assumer ce « rôle » de père, pour encore une fois, fuir ce sentiment de honte et de perte de dignité ? Nous le pensons lorsqu'il nous déclare : « *Mes enfants, je les laisse pas dans la merde (...)* ».

1.6. Etre encore le chef de famille, une continuité de l'être social

Nous venons d'aborder les éléments empiriques nous ayant autorisé à parler de logique d'action mise en œuvre par cette personne « sans domicile » pour se maintenir dans des conditions d'existence à travers cette renégociation identitaire de survie adossée au « rôle » de père. Avant de poursuivre sur cette voie, il convient de faire une petite parenthèse sur ce renégociation identitaire déjà en action dans cette

⁴²⁶ Voir en annexes son récit de vie.

⁴²⁷ Fait, là encore une fois, confirmé par Mohammed, lors de notre entretien réalisé avec lui. Voir en annexes.

⁴²⁸ Quoique nous ne sommes pas sûrs de cette supposition, même si évidemment sa condition sociale induit mécaniquement, même aux yeux de ses enfants, l'idée de déchéance sociale et de « débrouille » pour survivre.

⁴²⁹ Doublement efficient ici si l'on se réfère à son histoire et l'« identité héritée » auprès de son père se rapportant à la famille

manière si singulière qu'à Monsieur Joe de faire sien un espace public pour le transformer en lieu où développer son « rôle » de gardien de parking.

Nous avons déclaré auparavant que ce choix théorique du « rôle » pour décrire cette réalité sociale, nous était paru évident au regard de nos observations de terrain venant compléter le récit de ce dernier. Nous continuions à trouver dans la suite de notre analyse, cette constante chez cet individu, au moment d'aborder un pan de son histoire familiale, dont il mettait un point d'honneur à la maintenir dans le présent, à tout mettre en œuvre pour que celle-ci continue tant bien que mal à exister.

Cette constante présente chez cette personne nous a ainsi permis de mieux saisir par le biais de la théorie, son comportement au regard de la réalité perçue, comme significatif d'une renégociation identitaire destinée à sa survie morale et psychique. Celle-là même à la base du maintien de cette identité pour « soi » face aux conséquences psychiques engendrées par une situation de déclassement social. C'était pour nous ce qui le fait tenir dans la rue pendant toutes ces années, pour ne pas sombrer dans une forme de folie, où les pertes successives signent un renoncement total et un repli sur soi.

C'est dire que la domination portée par les conditions d'existence ne se vit pas forcément de manière fataliste, et laisse entrevoir des marges de manœuvres pour celui qui subit ces conditions. Vincent De Gaulejac parlerait sans doute, dans ce cas, d'un compromis psychique de la personne qui, face à sa situation de dégression sociale, trouve un moyen de contourner la souffrance.

L'ethnologue Patrick Gaboriau quant à lui signifiait que « la sociologie apprend que le regard porté par les agents sur leur propre pratique est un élément du social, qui doit se penser comme enjeu, rapport de force. (...) L'optique du clochard s'énonce grâce à la domination, et souvent malgré elle, dans les effets d'oubli qu'elle suppose et provoque, qui laissent une autonomie illusoire, bien réelle.⁴³⁰ ».

Si nous partons de ce principe issu de la domination sociale et des effets qui sont à mettre à l'initiative, toute relative cependant, de ceux qui la subissent, force est de constater qu'aucune logique d'action pour faire avec celle-ci n'est possible. En d'autres termes, il paraît antinomique d'associer une situation sociale de domination avec des logiques pour en sortir, ou tout du moins, pour atténuer les effets sur cette même situation.

Rester sur cette affirmation de l'ethnologue revient à poser les actes des personnes « sans domicile » comme un pis-aller, un coup d'épée dans l'eau pour encore une fois faire illusion devant l'interlocuteur. Cette vision annihile la capacité de réflexivité des personnes disqualifiées socialement et des marges de manœuvres encore disponibles pour, nous le répétons, « faire avec ». « Faire avec » ne signifie donc pas se laisser guider inconsciemment par cette domination et de fait, la conforter. « Faire avec » induit bien plus, la prise en compte pour la personne des mécanismes de domination qu'elle subit pour faire face dans un acte de résistance, et dont la renégociation identitaire en est une preuve tangible.

De fait, le « faire avec », par le biais d'une réflexivité de l'individu en question, se transformerait en « faire face » pour s'en sortir dont la résultante se retrouve dans le discours et dans les observations de terrain grâce à cette renégociation identitaire.

⁴³⁰ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p, 175.

Ce dernier devient ainsi une clé de lecture différentielle d'une situation sociale discréditée. Elle reflète encore une fois parfaitement cet agir dans le discrédit dont parle Catherine Delcroix dans ses nombreux travaux.

Et ceci est d'autant plus significatif que cette renégociation identitaire ne fonctionne pas en vase clos, comme un monologue animant uniquement celui qui le met en œuvre. Il nécessite la présence de cet autre, dans une forme d'interaction pour que cette action puisse être effective.

Ainsi « à proprement parler, un homme a autant de moi sociaux qu'il y a d'individus à le « connaître » et à se faire de lui une idée ou une opinion quelconques⁴³¹ ». En soi déjà, à ce stade, il y a non pas « exclusion » et repli sur soi, mais création de sociabilités portée par l'enquête sociologique et le partage d'informations⁴³².

A présent nous souhaiterions revenir sur un élément découvert dans la biographie de Monsieur Joe, en lien très étroit avec son passé d'avant la chute. Élément qui nous a donné l'occasion de conforter encore cette renégociation identitaire de survie tournée cette fois-ci du côté de maintien du « rôle » de chef de famille, en lien très étroit avec celui de père.

Pour étayer l'argument qui va suivre, nous évoquerons à nouveau les représentations sur la famille de cet individu, non sans lien avec sa culture d'origine celle issue du Maroc.

En effet, bon nombres de ses dires dans le récit font état de sa vision de la sphère domestique et des composantes nécessaires pour que celle-ci existe. Voici une partie de sa vision retranscrite dans un des entretiens : « *La famille c'est important... normalement une famille c'est fait pour être ensemble, unie, si chacun est de son côté...ça va pas...moi je suis tout seul... un jour je me souviens avec Mumu je dormais, c'était un dimanche, Mumu elle est venue me dire quand je dormais, eh ! Les hommes ils doivent se bouger !.... c'est vrai je me suis levé pour faire le petit déjeuner... c'est important... il faut s'occuper de sa famille. ».*

Cette vision de la famille, mais surtout du « rôle » dévoué à son chef, l'homme, n'est pas sans rappeler cette représentation sociale voire culturelle émanant de cette micro société que représente la sphère domestique. Ce lien avec sa culture d'origine nous avons pu le penser *a posteriori* de l'analyse de son récit, et comme révélateur, là pour le coup, de cet « habitus » ayant construit ses schèmes de perception sur le noyau famille, et son « identité héritée » comme la désignerait Vincent De Gaulejac.

La socialisation primaire dont a bénéficié cet individu « sans domicile » durant toute sa jeunesse a, d'une certaine manière, façonné la vision, ou tout du moins ses représentations sur la famille. Cet élément est d'une importance non négligeable puisqu'il va déterminer en partie, les éléments motivant la mise en pratique d'actes tournés vers le maintien du « rôle » de chef de famille. La culture maghrébine dans laquelle a baigné Monsieur Joe toute une partie de sa vie, propose, en effet, une certaine image de la famille pouvant se résumer autour de la notion de famille patriarcale. Dans cette famille une place prépondérante est donnée à l'homme qui, au

⁴³¹ William James, in David Le Breton, 2004, in Barney G. Glaser, Anselm A. Strauss, *La découverte de la théorie ancrée, Stratégies pour la recherche qualitative*, Armand Colin, 2012, Paris, p, 29.

⁴³² Nous retrouvons ici cette finalité d'une forme de sociologie qui prétend permettre une conscientisation des populations qu'elle étudie, et notre affirmation à ce sujet que nous pouvons tourner en question : les personnes démunies attendent-elles le sociologue pour se rendre compte de leur situation ?

travers de son statut de chef de famille, se doit de subvenir aux besoins de ses proches et de maintenir une union forte entre ses membres, comme nous l'avons déjà souligné lors de la partie précédente.

Cette conception « traditionnelle » de la famille où, comme le déclare Catherine Delcroix et Daniel Bertaux : « c'est l'homme qui rapporte l'argent principal à la maison (...).⁴³³ », nous l'avons plusieurs fois relevée dans le discours de Monsieur Joe. Elle constitue ce que Daniel Bertaux nomme cette « sémantique collective⁴³⁴ » ou du moins ici individuelle portée par des « valeurs et des significations partagées⁴³⁵ ». Cette sémantique donne à voir les rapports socio-structurels propres qui définissent la place, ou les « rôles » dévolus à chacun des membres d'une famille et selon des valeurs culturelles partagées en son sein.

Pour Monsieur Joe, et c'est là un point important dans le ressenti sur ses conditions d'existence, l'éloignement géographique avec des membres de son entourage amène un sentiment de solitude, un état difficilement acceptable, comme il nous l'exprime : « *Je suis seul, je parle avec qui ?...le diable ?... normalement quand tu rentres chez toi, tu as une femme qui t'attend, à qui tu penses, des enfants, tu t'occupes d'eux, tu penses à eux, à savoir s'ils vont bien...et quand t'es tout seul tu fais quoi ?... Je pense beaucoup à ma femme et mes enfants...quand je bois ça va mieux... je peux dormir....* ». Ou encore lorsqu'il nous déclare : « *Normalement, il faut un homme avec une femme, si une femme vit seule ou un homme vit seul c'est pas normal ! (...).* ».

À travers ces deux déclarations nous voyons bien toute l'importance que revêt à ses yeux le fait d'être entouré par les membres de sa famille au sein d'un même foyer, nous donnant la possibilité d'émettre l'hypothèse d'une logique d'action orientée vers la reconstruction « physique⁴³⁶ » de la « sphère de l'amour » dont parlait Axel Honneth. La solitude causée par l'enchaînement d'événements au principe d'un déclassement social est ainsi vécue par cet individu comme un poids qu'il subit.

Et ce, malgré le fait qu'il entretienne toujours des relations avec ses deux enfants, et son ex-femme par le biais du téléphone, à qui il envoie une partie de ses ressources, à l'image d'une prestation compensant son absence, sorte de pension alimentaire pour qu'elle puisse élever son fils : « *Je lui envoie une partie de mes sous au Maroc, elle me téléphone parce que elle s'inquiète de pas avoir eu mon argent... en plus en ce moment c'est le Ramadan... il faut encore plus d'argent pour acheter le poisson, la soupe, le tajine...(...).* ».

Nous retrouvons ici cette notion de don d'argent qui, pour Monsieur Joe, vient faire sens dans la mesure où il est cette manière pour lui de s'accomplir, cette fois-ci, dans son « rôle » de chef de famille. La suite de son discours entérine cette image de chef de famille, soucieux du devenir de ses proches et du souhait d'améliorer leurs conditions de vie : « *Je ne veux pas les laisser au Maroc, parce que la situation*

⁴³³ Daniel Bertaux, Catherine Delcroix, *La fragilisation du rapport père/enfant, une enquête sociologique*. Avril 1990, recherche réalisée pour la Caisse Nationale des Allocations Familiales.

⁴³⁴ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.71.

⁴³⁵ *Ibid.*

⁴³⁶ Nous employons ici le terme physique afin de bien venir signifier qu'il s'agit là d'une présence physique de la part des membres de sa famille auprès de Monsieur Joe, et non pas juste symbolique c'est-à-dire à travers les nouvelles qu'il reçoit de ses proches donnant le sentiment d'une unité familiale, malgré la distance.

là-bas n'est pas comme ici. Ici je suis tranquille pour mes enfants qui sont ici, mais là-bas, je ne peux pas laisser mon fils avec ma femme, il faut qu'ils rentrent avec moi (...)⁴³⁷. ».

Ces exemples illustrent ainsi assez bien ce qui détermine cette nouvelle logique d'action traduite par le maintien de son « rôle » de chef de familles ; familles que nous employons au pluriel, puisque, comme nous l'avons déjà dit, Monsieur Joe a connu deux femmes avec qui il aura plusieurs enfants. C'est là d'ailleurs un autre point significatif touchant de près à sa culture et aux représentations de la famille émanant de cette culture, où la polygamie reste encore de rigueur. Nous nous souvenons d'ailleurs de son expression, lors d'un de nos entretiens à l'idée de nous exprimer le fait qu'il aime avoir plusieurs femmes de manière simultanée. Son sourire en disait long sur le fait qu'il savait que cette information aurait pu nous interloquer. *« Au Maroc... un homme... il peut avoir plusieurs femmes.... Les hommes ils ont droit à quatre femmes (..). ».*

Cette polygamie traduit ainsi toute la prégnance qu'a eue la culture magrébine sur la vie affective de cette personne « sans domicile », sans que cela ne vienne perturber celle-ci. Ce fait est considéré au Maroc comme une normalité, voir une nécessité pour paraître un homme. Ainsi nous déclarait-il sans sourcier, *« (Muriel) Elle s'entend très bien avec Khoka. Elles font les courses ensemble, préparent à manger, vont au Hammam...il y a pas de problème... (...). »*

Cette manière de concevoir le couple, encore une fois culturelle, est davantage mise en avant comme ce qui vient socialement légitimer, en quelque sorte, le « rôle » d'homme et de chef de famille, notamment dans les pays du Maghreb. Et c'est là que nous abordons les représentations socio-culturelles liées à la famille, présentes chez Monsieur Joe, où est valorisé le statut de chef de famille. Pour cet individu ces deux familles ont de l'importance à ses yeux et il n'est pas question de faire un choix, même au regard de sa situation sociale : *« Moi je fais tout pour mes enfants, et pour ma femme que j'aime Khoka, c'est mon premier amour, j'oublie jamais ! (avec un sourire) c'est loin, j'oublie jamais parce que même si j'aime Muriel, j'aime aussi Khoka, c'est la femme de mes enfants Ilmen, Oussama, et Ahmed. (...). ».*

Ce qui était intéressant de souligner ici à travers l'explicitation de cette nouvelle logique d'action, c'est non seulement cette tactique de survie nécessaire dans la rue et se figurant par l'adoption d'un nouveau « rôle » celui de chef de familles, pour mieux comprendre la continuité d'une histoire qu'il ne faut surtout pas perdre de vue, et constamment entretenir à travers des gestes au quotidien avec les membres de sa famille (Muriel et Nicolas, étant absents dans cette action).

De fait, la continuité de cette histoire familiale représente également ce qui accorde à Monsieur Joe la possibilité de préserver aussi la continuité de son être social, entendu par là comme ce qui lui apporte encore cette consistance social, au regard de sa situation et du stigmate engendrée par celle-ci.

L'indistinction portée par sa condition sociale, celle de « sans domicile », passe au second plan lorsqu'il s'agit d'aider les siens. Le temps de l'acte, Monsieur Joe redevient celui qu'il a toujours été aux yeux de ses enfants et de son ex-femme.

Un mari soucieux de l'avenir de ses proches, faisant tout pour leur éviter le pire et une situation de manque. Nous revenons ici sur ce concept d'identité pour « soi »

⁴³⁷ Ce désir nous y reviendrons plus en détail dans la partie dédiée à l'énonciation de projets chez cette personne.

sauvegardée grâce au maintien du « rôle » de chef de familles, également là pour pallier aux effets de la honte procuré par ce sentiment de déclin et d'infériorité sociale.

Dans ce type de logique la mémoire est ainsi réactivée, elle permet comme le déclarait Maurice Halbwachs, de raviver symboliquement la présence des proches et de les sentir sur l'instant bien présents. Ainsi malgré les circonstances, l'histoire continue selon, non pas sa propre logique, mais la logique d'actions menées par cet individu démuné pour ne pas oublier et se faire oublier.

Une des citations de Maurice Halbwachs dans son ouvrage est d'ailleurs assez significative de la situation de Monsieur Joe au regard de sa logique d'action et de ses précédents dire. Ceux où il exprime la souffrance, une fois rentré dans son logement, de n'avoir personne avec qui partager et dont s'occuper : « Lorsqu'un homme rentre chez lui sans être accompagné de personne, sans doute pendant quelque temps « il a été seul », suivant le langage courant. Mais il ne l'a été qu'en apparence, puisque, même dans cet intervalle, ses pensées et ses actes s'expliquent par sa nature d'être social et qu'il n'a pas cessé un instant d'être enfermé dans quelque société.⁴³⁸ ». La survivance d'une histoire familiale, s'appuyant sur le « rôle » de chef de familles, et toujours présente par l'activation de la mémoire individuelle, est sans doute ce qui constitue ce combat au quotidien mené par Monsieur Joe pour résister contre l'« exclusion » et les effets propres à un déclassement social. En proximité avec son identité pour « soi », elle permet de toujours exister socialement en outrepassant la honte. De fait l'enfermement dans cette situation d'« exclusion » trouve son issue dans un autre enfermement, plus salvateur, celui dont parlait Maurice Halbwachs, « dans quelque société ».

1.7. Le logement de type associatif, un pied à terre et le début d'un espoir

Jusqu'à présent durant tout ce chapitre, nous avons concentré notre attention sur les éléments heuristiques construits grâce à la rencontre faite auprès de cette personne « sans domicile », et dans une mouvance épistémologique propre à la « théorie ancrée » de G. Glaser et A. Strauss. Ce sont les données recueillies et perçues sur le terrain au contact de Monsieur Joe pendant plus d'un an, qui nous ont donné l'occasion d'établir le corpus de nos hypothèses guidant cette recherche.

Toutefois avant de clore cette partie, il importait de mentionner encore une des découvertes qui, dès le début de notre investigation, et comme nous l'avons dit dans l'introduction, aurait pu immédiatement stopper celle-ci. Il s'agit du logement où résidait cet individu depuis l'année 2008, soit presque deux années après le début de cette enquête.

D'emblée une question se pose au vu de cet élément non négligeable dans la vie de rue de cette personne : pourquoi intégrer Monsieur Joe dans notre objet d'étude alors qu'il possède un toit ? Il n'est de ce fait, plus considéré comme une personne « sans domicile » par définition ?

⁴³⁸ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Edition Albin Michel, 1997, Paris, p.66.

Cette problématique, nous aurions pu nous en débarrasser relativement rapidement, en mentionnant le fait que nous souhaitions aborder avec cette personne, des parties de son « récit d'après malheurs » pour une période s'étalant du début de son arrivée dans la rue jusqu'à son entrée en logement. Méthodologiquement parlant, cela aurait pu se justifier. Mais nous n'avons pas souhaité procéder ainsi, pour deux raisons. La première de ces raisons est motivée par l'analyse du discours porté par cette personne sur ce logement, révélateur des représentations qu'il s'en fait et qui s'accordent à son usage. La seconde raison est quant à elle, plus heuristique dans la mesure où cette situation singulière nous a davantage permis de réfléchir à cette durée de vie dans la rue qui se prolongeait, malgré l'obtention pour cet individu d'un appartement.

1.7.1. Être toujours dans la rue malgré un toit

Le logement⁴³⁹ de Monsieur Joe est situé à Colmar, dans l'une de ses zones urbaines prioritaires (ZUP) construites dans les années 70 afin de pouvoir loger l'ensemble des migrants des pays d'Afrique du Nord venus vendre leurs forces de travail à la France, au moment des trente glorieuses et de sa pleine expansion économique.

Pour être plus précis, il convient également de préciser que celui-ci lui a été attribué grâce à l'association Espoir de Colmar, et son dispositif « Espérance » chargé de mettre au point un projet⁴⁴⁰ d'entrée en logement progressive pour les personnes les plus démunies. Cet élément a son importance pour l'analyse car en effet, l'obtention de ce toit n'est pas de l'initiative de Monsieur Joe qui, dans le cas contraire, aurait pu très bien constituer un dossier de demande auprès d'un des offices HLM de la ville, aidé en cela par un travailleur social. Mais ceci ne vient pas signifier pour autant que cette action lui a été imposée par l'association, comme une forme d'injonction.

Pour en avoir discuté longuement avec certains des travailleurs sociaux⁴⁴¹ œuvrant dans ce dispositif, cette action est le fruit d'un travail de longue haleine avec la personne démunie, où il convient progressivement⁴⁴², et nous insistons sur ce terme, de convaincre l'individu de quitter la rue et ses repères, pour en construire de nouveau dans son logement. Dans ce type de dispositif, il est important d'ajouter aussi que l'association reste l'unique locataire, personne morale avec qui le bailleur social peut communiquer. Monsieur Joe n'est ainsi pas le locataire à proprement parler de son logement, il n'est que le résident logé par l'association colmarienne

⁴³⁹ Logement que nous avons visité avec Monsieur Joe lors de la fin d'un de nos entretiens et en le déposant devant celui-ci.

⁴⁴⁰ Projet se déroulant dans le cadre du dispositif d'intermédiation locative.

⁴⁴¹ Dont Mohammed son référent et Christian, le référent de Monsieur P indépendamment de ce dispositif.

⁴⁴² Ce terme est à mettre à l'honneur de cette association et de ce dispositif qui semble bien avoir intégré dans son mode d'accompagnement les caractéristiques des personnes longtemps dans la rue. Les employés de ce dispositif ont intégré cette notion de temps nécessaire pour que la personne puisse lentement sortir de la rue, ce qui reste une épreuve plus qu'anxiogène pour l'individu. En outre, ce constat vient mettre en perspectives les diverses opinions sur la question, où la plupart des personnes, professionnelles ou non, pensent que le refus d'un logement, véritable affront à l'aide procurée, est le signe d'une pathologie. Or nous voyons bien à travers l'action de cette association qu'il n'en est rien et qu'il convient de mûrir le projet avec la personne et selon son temps.

dans un habitat qu'elle loue par la biais de l'intermédiation locative. Symboliquement ceci a son importance, notamment aux yeux de cette personne « sans domicile ».

Après ces quelques précisions importantes, revenons maintenant au premier argument exposé juste avant, celui énonçant notre raison de vouloir, malgré la présence de ce logement dans l'existence de Monsieur Joe, débiter notre enquête auprès de cette personne.

Il nous a paru intéressant de comprendre également auprès de cette personne pourquoi, malgré ce toit depuis presque deux années, celle-ci continuait à vivre dans la rue, sans modifier en aucun cas ses habitudes, notamment celles liées à son travail sur ce parking. En effet nous aurions très bien pu croire, comme la plupart, qu'une fois ce logement attribué, la vie de Monsieur Joe aurait pu radicalement changer. Son travail sur le parking oublié pour laisser place à des recherches d'emplois plus concrètes, aidés en cela par le fait de posséder sa propre adresse de domiciliation. Nous aurions pu également penser qu'il ne passerait plus de nuit dehors, ce qui n'est pas le cas à en juger par ses déclarations à ce sujet : « *Je peux pas rester entre 4 murs, je suis juste dans mon logement pour dormir c'est tout, et encore en été quand il fait beau je reste dormir sous les arcades là-bas (il me montre l'endroit à quelques mètres du parking) (...).* ».

Dès lors un nouvel espace heuristique allait s'ouvrir, celui d'envisager certaines⁴⁴³ personnes « sans domicile » comme possédant un logement mais continuant à épouser les conditions d'existence de grands précaires. Ceci permettrait de mettre en perspective cette solution de « logement d'abord » priorité absolue pour sortir de la rue et d'une situation de pauvreté, comme le préconise les pouvoirs publics.

En effet, nous constatons à travers l'exemple de Monsieur Joe ou encore à travers ceux des deux autres personnes côtoyées dans cette étude, que le logement attribué n'est pas une solution clé en main afin de résorber la situation de précarité. D'autres composantes d'une existence démunie doivent être envisagées afin de permettre cette sortie de la rue. Un projet qui, de plus, doit se mûrir avec la personne concernée, c'est-à-dire se réaliser sans brûler d'étapes.

Quoiqu'il en soit, le récit « d'après malheurs » de Monsieur Joe nous enjoint à porter un bémol à cette solution apportée par le logement pour améliorer sa situation sociale. Comme il venait de nous le souligner dans son discours, ce toit il ne l'utilise qu'uniquement comme pied à terre, ce lieu de repli après sa longue et éprouvante journée au parking. Pied à terre qui, dès les beaux jours, se transforme fréquemment en lieu désert. Le regard que porte cette personne « sans domicile » sur son logement est donc assez significatif et correspond à l'usage qu'il en fait, caractérisé par ses présences souvent éphémères⁴⁴⁴.

⁴⁴³ Cette recherche est composée de trois personnes « sans domicile » possédant un logement au moment de cette enquête, Pascal, Claude et Monsieur Joe.

⁴⁴⁴ Présences qui dénotent également de cet investissement dans le logement dont fait preuve Monsieur Joe et qui reste assez sommaire. A ce sujet l'entretien avec son référent Mohammed pointe du doigt la difficulté de cette personne à pouvoir se sédentariser dans son logement, même si les « techniques éducatives » de Mohammed, comme le projet de repeindre son intérieur, restent difficile pour modifier les habitudes. Habitudes qui restent également tenaces lorsqu'il s'agit d'envisager dans ce logement, le lit de Monsieur Joe se résumant à un matelas posé au sol devant sa porte d'entrée. Ceci nous l'avons observé et les dires de son éducateur Mohammed confirment ce fait.

« *Rester en quatre murs* » comme il nous l'exprime, est une phrase qui revêt ainsi bien aux yeux de Monsieur Joe cette sensation d'enfermement qu'il s'agit à tout prix d'éviter pour continuer d'exister socialement. En ce sens, l'idée de contrainte prendrait le pas sur celle d'une forme de délivrance pour cette personne dans la rue. C'est dire également toute la distance séparant les personnes « S.D.F. » des personnes « sans domicile ». Les premières prenant cette offre de logement comme une libération, une fin de calvaire, celle sans doute qui stopperait rapidement ce début de vie à la rue qui, au fur et à mesure des années, se transformerait en vie *dans* la rue. Pour certains (et ceci reste évidemment légitime) le logement est ce qu'ils désirent le plus dans leurs situations de précarité, et pour d'autres, il peut paraître le début d'une fin, celle de cette vie dans la rue.

Grâce à cette rencontre faite auprès de Monsieur Joe, nous avons donc intégré toute l'importance d'une existence se déroulant dans la rue avec toutes les composantes que celle-ci dégageait pour la personne concernée par cette vie, ce que le sociologue Marc-Henry Soulet nomme l'« existant⁴⁴⁵ ». Plus précisément, nous commençons à entrevoir cette idée de résistance aux interstices de l'espace social, comme venant faire sens au regard de sa trajectoire biographique. La résistance portée par des années de vie dans la rue ne pouvait se signifier par un renoncement, cinquième phase du processus de « désocialisation » d'Alexandre Vexliard⁴⁴⁶. Bien au contraire, cette durée de vie dans la rue avait bien d'autres significations aux yeux de la personne qu'il fallait découvrir et décrypter.

Ceci nous l'avons bien évidemment entrepris dès notre première rencontre avec Monsieur Joe et tout long des années passées à ses côtés, pour l'explicitier dans ce chapitre. Toutefois la découverte de ce logement nous a accordé le fait que nous puissions aller plus loin dans notre réflexion pour penser cette existence atypique, comme l'essence même d'une résistance dont les logiques d'action entreprises ne sont là que pour conforter celle-ci.

Ainsi, là encore nous constatons qu'il n'y a pas de place pour un « jeu du hasard », mais bien pour une forme de rationalisation d'une existence de misère, en vie plus supportable du point de vue des conditions mais aussi de la dignité enlevée par une situation de pauvreté.

1.7.2. Quitter définitivement la rue : un nouveau processus de « désaffiliation » ?

Ce titre ne doit pas porter à confusion. En effet il ne s'agit pas ici d'annihiler toute la souffrance liée au vécu de conditions d'existence infra-humaine. Il ne s'agit également pas de faire l'apologie de ces formes d'existences atypiques comme une forme d'entité qu'il convient de préserver, vis-vis des solutions que propose l'action sociale, loin s'en faut.

La vie dans la rue ne s'associe guère à cette bohème du « clochard » philosophe qui par pur choix, se serait coupé de toute existence normative et de fait contraignante.

⁴⁴⁵ Marc-Henry Soulet, Viviane Châtel, *Faire face et s'en sortir*, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action, Editions Universitaires Fribourg, 2002, Suisse.

⁴⁴⁶ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Une étude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris

L'existence dominée par une extrême précarité ne doit pas, comme nous le rappelait Didier⁴⁴⁷, se percevoir comme cette « Wanderlust » où tout être épris de liberté y trouverait son compte. Cette supposition face à l'option du logement et ses difficultés, dans la prise en compte de ces parcours de vie, doit ainsi uniquement se comprendre comme une épreuve de plus à surmonter pour la personne « sans domicile ». Et ce mot ne paraît pas exagéré, voir galvaudé au vu de l'ensemble des efforts et sacrifices consentis par les personnes pour résister dans la rue.

Tout cet « existant » mené au quotidien pendant des années ne peut, une fois le logement proposé, être oublié ou rangé du côté des souvenirs de « galère » pour aborder sereinement une nouvelle vie. Mais ceci ne doit pas non plus faire croire que tout espoir de sortie d'une vie de misère est anéanti. Les projets pour la plupart des personnes rencontrées existent encore, et nous le verrons par la suite pour Monsieur Joe. Mais face à ce constat, force est de constater que l'action sociale a aussi sa part d'initiatives.

A ce titre l'ethnologue Patrick Gaboriau dans son ouvrage confirme notre point de vue : « Le clochard est fréquemment perçu tel un « inadapté social » qu'il convient de réintégrer dans la société. Vu de cette façon, le problème me semble mal posé. La difficulté qu'il a à « s'en sortir » vient du fait qu'une rupture avec son mode de vie régulier lui donne l'impression d'une perte. Il devra rompre avec le groupe qu'il connaît, perdre ses repères quotidiens relatifs au temps et à l'espace (...) ⁴⁴⁸ ».

L'ethnologue a raison, surtout lorsqu'il exprime cette rupture avec le mode de vie de la rue et notamment cette notion de perte. En effet l'hypothèse centrale d'une renégociation identitaire de survie perçue chez Monsieur Joe, celle qui le fait tenir dans la rue grâce à l'adoption de « rôles » en cohérence avec son passé, et lui donne cette consistance sociale, ne peut se perdre subitement par l'entrée en logement. Dit plus simplement, quitter prématurément la rue et ses habitudes, serait davantage synonyme d'une nouvelle perte identitaire, celle qu'enjoint un délaissement des « rôles » de survie, pour être Monsieur Joe⁴⁴⁹ ou plutôt Atef (son véritable prénom) se retrouvant seul dans son logement et sans emploi.

C'est en cela que nous émettions l'hypothèse d'une nouvelle « désaffiliation » portée, paradoxalement, par une solution de « réinsertion » sociale à travers le logement. Cette « désaffiliation », Monsieur Joe ne souhaite pas la revivre, c'est d'ailleurs peut-être pour cela qu'il investit son logement de manière sporadique. L'habitat ne doit pas être un frein à son existence de rue supportable, il doit juste être ce pied à terre lorsque les conditions climatiques et son âge avançant, l'enjoignent à ne plus pouvoir

⁴⁴⁷ Personne « sans domicile » avec qui nous avons construit un récit de vie pendant plus de 2 mois sur la région de Mulhouse. Voir en annexes.

⁴⁴⁸ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.216.

⁴⁴⁹ Ce surnom, dont il explique les origines dans son récit de vie, nous souhaitons d'abord l'analyser comme une particularité d'une existence dans la rue, où l'anonymat peut en expliquer la création. Une autre supposition restait l'entrée dans une nouvelle phase, la « blancheur » concept de David Le breton, où l'individu dans un oubli de soi et de son identité se « rebaptise » symboliquement. Mais nous n'avons pas par la suite et lors de nos rencontres suivantes, trouvés cette récurrence chez l'ensemble des personnes qui nous permet d'analyser ce fait. Nous nous posons ainsi la question de savoir si ce surnom n'est pas également la marque pour cet individu du personnage qu'il joue à l'aide de « rôles » dans la rue pour résister. Il n'y aurait cependant point ici de délires pathologiques liés à une schizophrénie, mais bien autre chose justement. Cette façade dans la manière de se présenter à autrui, un des premiers éléments laissant penser à l'adoption d'un « rôle », celui d'un acteur qui entre sur scène, la rue pour, non pas jouer, mais survivre en toute dignité.

dormir dehors comme auparavant. Il devient une solution de secours bien plus qu'un lieu assignable et propice à un nouveau départ.

Nous rejoignons ainsi ici, cette idée d'enfermement exprimée précédemment par cet individu, privé de liberté d'agir, notamment sur son parking pour pouvoir toujours subvenir entre autres, aux besoins de ses enfants, et être perçu comme le gardien du parking par l'environnement.

Imaginons les composantes de cette vie envolés, que resterait-il du combat de Monsieur Joe, où le logement n'apporte qu'une solution matérielle pour une situation plus complexe ? Comment pourrait-il encore exprimer ses compétences au service d'une existence sociale construite contre vent et marée dans la rue, pour se cantonner un autre « rôle », celui de personne inactive, passant ses journées enfermées dans l'attente d'une proposition d'emploi ?

Ces questions amènent également à considérer les informations découvertes sur le terrain à savoir cette notion d'espace-temps se définissant en fonction du parking et des priorités de Monsieur Joe. Nous avons effectivement vu que ce lieu symboliquement reconstitué l'est aussi pour ces notions de temps et d'espace qu'il propose à cette personne, et cette possibilité notamment d'inclure, le temps de son travail, ce « temps collectif » et inclusif.

Qu'advierait-il de Monsieur Joe sans ce lieu qui lui procure encore cette faculté de se raccrocher à ce « tout » pour être dans la société ? Briser le temps, non pas de la rue, mais constituer dans la rue d'après les repères de la personne, revient ainsi à l'inclure de force dans une temporalité, non pas normative, puisque nous avons vu que son activité, Monsieur Joe la régulait d'après un temps du travail ordinaire, mais dans une temporalité enfermante et de fait « excluante », cantonné dans son logement, loin de tout, de ce « tout » dont parlait Georg Simmel⁴⁵⁰.

L'appréhension (dans les deux sens du terme) du logement serait ainsi fondée sur cette solitude qu'il convient à tout prix de combattre. Isolé dans un deux pièces avec très peu de lien avec le voisinage, comment éviter alors ce processus paradoxal, mais bien réel, de « désaffiliation » ? Comment ne pas ressentir le manque des relations construites tout au long de ces années sur ce parking avec les commerçants, les policiers, ses « clients », ou encore les locataires ? Comment ne plus être Monsieur Joe, ce gardien de parking qui malgré ses conditions d'existence fait tout pour maintenir ses liens avec ses enfants ? Comment perdre ce motif de fierté, apporté par cette façon de travailler si singulière ?

En guise de réponses somme toute suggérées dans nos question, nous pourrions achever cette partie en mentionnant l'une des déclarations de cette personne au regard de son logement : « *Moi je suis tout seul, maintenant, en rentrant chez moi, je parle avec qui ? Avec la bouteille ? C'est pas une vie ça, je parle avec les murs ? (...)* ».

⁴⁵⁰ Georg Simmel, *Les pauvres*, PUF, 1998, Paris.

1.8. L'énonciation d'un projet de regroupement familial

Au contact de Monsieur Joe, d'autres découvertes ont pu naître, dont l'une, hormis la situation liée à son logement, peut également apparaître pour le lecteur, pour le moins surprenante, en tous les cas, rompant de manière ferme avec les représentations sociales liées à ce « type » d'individus. Cette énième découverte sera la dernière d'un ensemble au combien riche pour l'argument de la recherche qui va suivre. Chronologiquement parlant, et presque sans le vouloir, la dernière de ces trouvailles, se signe à travers l'énonciation de la part de cette personne « sans domicile » d'un projet, dont nous pouvons nous demander s'il n'est pas celui qui ferait sortir définitivement Monsieur Joe de la rue.

Ce projet qui demeure, il nous semble, non sans cohérence avec ces logiques d'action élaborées et entretenues pendant toutes ces années pour ne pas rompre les liens avec ses enfants.

Nous l'avons souligné à plusieurs reprises, Monsieur Joe maintient ce « rôle » de père puis de chef de famille en cohérence avec le présent, c'est-à-dire non pas de manière onirique, mais bel et bien du fait qu'il voit de manière régulière ses enfants, et qu'il a de la même manière, des nouvelles téléphonique de son ex-femme et de son fils Ahmed resté auprès d'elle au Maroc. Le projet ainsi ne peut être que plus réaliste au vu des conditions d'existence qu'il mène.

D'ailleurs à ce sujet nous pensons que l'attribution de ce logement pour cette personne pourrait très bien se comprendre en lien avec son projet de regroupement familial : *« C'est lui Ahmed... je veux qu'il revienne en France je veux pas qu'il reste au Maroc... il faut qu'il revienne avec Khoka... mais il me faut douze fiches de paie ! Au Maroc il en faut que trois et en France douze! C'est fou, j'ai besoin de douze fiches de paie et d'un F3 sinon ils peuvent pas venir... j'ai vu ça avec mon avocate Cathy, elle est très gentille avec moi... »*.

Même s'il évoque cette impossibilité de retour d'une partie de sa famille (élément d'ailleurs intéressant pour signifier l'ancrage de son point de vue dans la réalité), il n'en reste pas moins un projet réalisable à terme, dans la mesure où il enjoint aussi cet individu à tout entreprendre pour parvenir à ses fins. A noter également que ce projet énoncé dans une partie de son récit de vie, a été confirmé par son éducateur qui l'a accompagné dans ce sens, et dans ses démarches administratives notamment celles auprès des services de la préfecture.

1.8.1. Le logement seul, un tremplin pour plus tard accueillir l'ensemble de ses proches

Nous revenons maintenant rapidement sur ce logement puisque nous pensons que ce dernier possède un lien très étroit avec son projet de regroupement familial. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il convient de percevoir ce dernier. Non pas comme un coup d'épée dans l'eau de la part de l'action sociale, faisant que rien ne fera sortir cet individu de la rue malgré toutes les tentatives, mais davantage comme un des premiers jalons l'amenant vers un résultat dont la famille reste l'élément centrale, dans les motivations.

Effectivement dans un premier temps, il est important de mentionner un fait associé à son domicile. Monsieur Joe y trouve tout de même des avantages comme notamment celui de pouvoir recevoir son fils Oussama chaque soir : « *Ils (Ihmen et Oussama) viennent me voir tous les soirs, au parking ou à mon appartement...(...) Oussama il joue au foot aux sports réunis à Colmar, et on joue souvent à la PlayStation quand il vient chez moi... il aime bien ça !* ».

En cela, son logement même peu investi de sa part les journées et certaines nuits, lui sert à accueillir⁴⁵¹ son fils, notamment lorsque ce dernier est en conflit avec sa tante qui habituellement l'héberge, la sœur de Monsieur Joe. En tous les cas ce logement paraît bien représenter pour Monsieur Joe ce moyen afin de débiter ce regroupement familial, en recevant régulièrement ses enfants. Un projet qui sans doute a eu le temps de murir dans l'esprit de cette personne « sans domicile », puisqu'elle ne se laisse pas décourager par son impossibilité de réalisation momentanée : « *il faut des fiches de paye pour que je puisse avoir un autre logement et faire venir ma femme et mon fils.* ».

A travers cette déclaration, nous pesons toute la logique d'une action ou tout du moins d'un raisonnement qui pourrait très aisément tendre vers un second objectif pour cet individu celui d'avoir un plus grand logement pour réaliser de manière physique et matérielle, ce regroupement familial et laisser à nouveau son identité pour « soi » prendre le dessus définitivement. Dans ce sens l'acquisition d'un toit, à l'heure actuelle n'est qu'un jalon, comme nous le disions auparavant, une étape de plus vers ce regroupement familial.

Le récit de vie de cette personne, ou plutôt la partie qui nous a intéressés pour l'énonciation de ce projet, le « récit d'après malheurs », nous a ainsi à nouveau donné l'occasion d'accéder à des informations précieuses pour la suite de notre recherche. Surtout que généralement, pour ce type d'individu, tout projet est annihilé d'emblée, voir déconstruit à l'avantage d'une analyse du discours en terme de pathologie ou de fantasmes.

Le regroupement familial principal objectif de Monsieur Joe reste ainsi un élément fort sur lequel s'appuyer pour survivre dans la rue. Il est ce qui lui permet d'accéder à cette survie morale et psychique permettant encore de se projeter dans un avenir. Face à cette situation comment ne pas mettre en perspective les thèses de certains mettant en avant pour ce profil d'individu cette incapacité de se projeter dans un futur plus ou moins proche du fait d'une perte de repères liée au temps.

Sans aucune transition avec ce qui précède, nous ne pouvons conclure cette partie sans mentionner ces « *hommes sans avenir* » dont parlait le sociologue Pierre Bourdieu dans son ouvrage. En effet celui s'exprime en ce qui concerne les sous-prolétaires, de cette manière et en fonction de cette notion de projet et de futur, comme suit : « Les conduites souvent désordonnées, voire incohérentes, et sans cesse contredites par le discours, de ces hommes sans avenir, livrés aux aléas de ce qui leur advient au jour le jour et voués à l'alternance de l'onirisme et de la

⁴⁵¹ Accueil qui se fait de manière régulière selon Mohammed, connaissant très bien Oussama et nous affirmant lors de notre entretien qu'il séjourne dans le logement de Monsieur Joe toute la journée, pendant que celui-ci est pris en charge au LHSS (lit halte soin santé) institution prenant en charge les personnes sans domicile souffrant de pathologie physique, comme c'est notamment le cas pour Monsieur Joe qui, depuis la fin de cette enquête, a été pris en charge au sein de cette institution de l'association Espoir de Colmar, afin de se faire soigner un de ses pieds, suite à un accident survenu sur un passage piéton. Propos recueillis auprès de Mohammed. Voir en annexes.

démission, de la fuite dans l'imaginaire et de la soumission fataliste aux verdicts du donné, attestent que, en deçà d'un certain seuil de chances objectives, la disposition stratégique elle-même, qui suppose la référence pratique à un à venir, parfois très éloigné (...). L'ambition effective de maîtriser pratiquement l'avenir se proportionne en fait au pouvoir effectif de maîtriser cet avenir, c'est-à-dire d'abord le présent lui-même.⁴⁵² ».

Dans le cas qui nous intéresse ici, point de conduites désordonnées, incohérentes. Point non plus d'onirisme et de démission de la part de Monsieur Joe. Par contre une disposition stratégique que nous pourrions envisager à l'égard de son logement, et dans la manière qu'il ouvre une perspective future sur un objectif qui, si pour l'instant irréalisable n'en reste pas moins réalisable à terme. Il suffit, même si ceci ne reste pas une mince affaire, que Monsieur Joe puisse trouver un emploi⁴⁵³, lui permettant d'accumuler des fiches de paie nécessaires et un logement adéquat.

Dans ces circonstances le pouvoir de maîtriser l'avenir, est effectif dans la mesure où le présent de Monsieur Joe, celui de la rue est maîtrisé dans ses tenants et à travers le parking et les liens maintenus avec ses proches. Ainsi « l'à venir », celui s'effectuant « dans la relation entre l'habitus et le monde social, entre des dispositions à être et à faire et les régularités d'un cosmos naturel social. », trouve dans cette illustration plus que sa justification pour conforter ce projet d'avenir.

Maîtriser le présent par la maîtrise d'un espace et de son temps qui lui est associé – le parking – et à travers des logiques d'action, dont certaines mettent en évidence des « ressources subjectives », n'est-il pas un moyen pour Monsieur Joe non seulement d'exister dans le présent, mais également de pouvoir se projeter dans un avenir plus ou moins lointain porté par un « à venir », pour une préoccupation de tous les instants : réunir les siens comme autrefois, dans un foyer familial ?

Une hypothèse qui viendrait du même coup renforcer cette survie morale et psychique établie à travers la rationalisation de l'aumône et le maintien des « rôles » vis-à-vis de ses proches contre les effets de la régression sociale. En effet continuer à travailler puis à renforcer ses liens familiaux malgré l'adversité n'est-il pas révélateur, avec ce projet de regroupement familial, d'une cohérence et d'une logique opérante chez Monsieur Joe *a contrario* d'une sublimation fantasmatique construite de toute pièce sans réelle attache avec la réalité ?

Une cohérence, dont nous nous demandons *a posteriori* de cette enquête auprès de cette personne, si elle n'est pas le moteur de l'ensemble des logiques développées dans un optique de survie morale et psychique ultime, se retrouver auprès des siens. Un moyen d'être dans un « à venir » inscrit dans un présent immédiat, celui qui le maintien dans ce « tout », pour un avenir plus lointain : « *j'ai besoin de travailler pour pouvoir envoyer de l'argent à mes enfants, la vie c'est comme ça, il faut de l'argent, soit tu bouges pas et tu restes à la maison, soit tu bouges pour de l'argent, il faut être malin dans la vie.. (avec un sourire).* ».

⁴⁵² Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du seuil, 1997, Paris, p.319.

⁴⁵³ Emploi qui selon les dires de Mohammed pourrait s'effectuer dans un CAVA, centre d'aide à la vie active de l'association Espoir, où il avait travaillé quelques temps. En tous les cas ceci reste dans un de ses projets.

2. Quels apprentissages du terrain pour la suite de nos travaux ?

Ces différentes parties ont cherché à mettre en perspectives l'ensemble des informations recueillies sur le terrain pendant presque 6 mois auprès de Monsieur Joe. Ces informations se sont dévoilées autant dans les diverses parties du récit de vie construit avec cette personne, que dans les nombreuses observations faites sur ce parking venant nourrir ce « récit des pratiques ».

Outre ces connaissances portées par l'enquête en elle-même, il y a tout d'abord eu dans sa phase préliminaire, dès la première rencontre avec cette personne « sans domicile », un recadrage de notre pratique de terrain, concernant notamment son appréhension dans notre manière de faire. L'entrée en terrain inconnu représenté par la rue a donc ceci de particulier qu'elle enjoint le chercheur à intégrer le fait qu'il pénètre chez quelqu'un, dans un espace privatif dont le caractère de celui-ci dégage souvent une symbolique forte pour la personne démunie. Ne pas remarquer ce fait, c'est passer à côté de choses à observer et à étudier qui nous semble primordiales.

A contrario, l'« extraction » du sujet d'étude de son contexte ne peut que fausser la vision scientifique et mettre un voile sur son herméneutique. Il s'agit en effet de comprendre l'étude d'un individu dans son environnement social, ce dernier étant une des premières composantes de son analyse. C'est en cela que Daniel Bertaux parle de « réalité sociale-historique », autant éprouvée au présent dans le lieu que dans les mémoires.

2.1. La notion d'espace/temps, vecteur principal de nos hypothèses

Une fois cette empiricité intégrée, il convient maintenant de faire le point sur ces éléments d'analyses portés à notre connaissance. Ceux qui nous ont donné la possibilité d'échafauder nos hypothèses de recherche.

Etre aux côtés de cette personne dans la durée nous a permis dans un premier temps d'inclure dans notre réflexion la prise en compte d'un contexte social central pour l'analyse. En effet, rencontrer une personne « sans domicile » dans son univers, c'est très souvent l'aborder lorsque sa visibilité est accrue, c'est-à-dire au moment de la manche. Toutefois nous ne réduisons pas ici notre champ d'action, mais restions tout de même conscients que la plupart du temps ce type de contexte allait se présenter à nous. Ce qui fut le cas pour la majeure partie des rencontres ultérieures.

Cependant un autre contexte, non négligeable pour l'analyse, fut également abordé dans cette recherche, il s'agit de la configuration en groupe de pairs. Deux personnes ont en effet été entendues et observées dans leur groupe d'appartenance, même si la parole s'est souvent libérée en aparté, non loin du groupe, et pour une plus grande confidentialité des propos recueillis. Pour autant suffit-il de recueillir les données de terrain par le biais des entretiens et des observations pour parvenir à construire pas à pas son « objet social étudié » ?

Le fait que Monsieur Joe nomme l'action de faire la manche, un « travail », nous a questionnés dans l'appréhension de l'une des parties concernant la thématique

abordée pour l'analyse future. Surtout que cette activité transformée dans le verbe par cet individu, l'était bien aussi et parce qu'elle coïncidait avec ce retour indirect du don des passants et avec une amplitude horaire calquée sur celle d'un emploi ordinaire, un « temps du travail ».

Une temporalité qui avait besoin pour s'exprimer de cette parcelle d'espace où se diluer à travers le travail, d'où l'importance essentielle de ce parking pour Monsieur Joe, et pour notre analyse. Ceci rejoint ce que déclarait Pierre Bourdieu sur cette notion de « temporalisation⁴⁵⁴ », où « la pratique n'est pas dans le temps, mais qu'elle fait le temps.⁴⁵⁵ ». Ainsi l'observation de ce travail mené par cette personne « sans domicile » ne pouvait se nommer de cette façon par celle-ci, que parce qu'il relevait, aux yeux de Monsieur Joe, de cette pratique de l'espace (le parking) qui ne se déroule pas *dans* le temps, mais qui *fait* le temps.

C'est dans cette mesure et à l'écoute de son « récit de pratiques », que nous avons pu établir que ce travail est aussi travail « identitaire » du fait qu'il permet à cet individu de rentrer, le temps de la pratique et par le biais de l'adoption d'un « rôle », dans ce « temps collectif » et d'être à nouveau « inclus ».

La notion d'espace/temps dans cette partie de l'analyse de terrain était ainsi fondamentale pour comprendre la suite. Etroitement liée à la manche, elle rendait possible cette transformation symbolique du lieu et du temps qui s'y rattache, de par la pratique réalisée sur ce même lieu, et permettait la réalisation du « rôle » adéquat avec la pratique. Sans lieu, il n'y avait pas de pratique possible et de temps s'y rattachant, ni de « rôle » salvateur à la base de cette pratique. Et sans « rôle » il n'y avait pas non plus de possibilité de rationaliser la manche pour préserver sa dignité, notamment par le retour de dons.

Il ne suffisait donc pas uniquement de comprendre les faces cachées de l'aumône. Encore faut-il que celles-ci soient raccordées à cette notion d'espace et de temps pour ensuite mieux cerner cette survie, qui, comme nous l'avons vu auprès de Monsieur Joe, est loin de se résumer uniquement autour du maintien de ses bases anthropologiques.

Comprendre que la manche est surtout une activité salvatrice pour la personne démunie, c'était surtout comprendre qu'elle était ce formidable moyen pour l'individu de pouvoir jouer avec le lieu et le temps pour endosser un « rôle » légitimant une pratique devenant de fait un « travail ». Dès lors la survie existentielle de l'individu concerné ne se résumait plus uniquement à « gagner sa croûte ». Elle relevait aussi et surtout de ce maintien de l'identité pour « soi » dégagé à travers la survie morale et psychique, où gagner son pain l'était aussi de manière honorable en rendant « monnaie de la pièce », tout en se considérant et en étant toujours considéré comme un travailleur. Faire le temps, celui qui rendait à nouveau possible ce sentiment d'être à nouveau dans ce « tout », c'était, par ce jeu subtil, faire concorder le lieu et la pratique rendant possible l'émergence d'un « temps collectif », dans lequel pouvoir s'inscrire dans une activité.

Ces découvertes de terrain allaient ainsi guider le corps de nos hypothèses pour l'analyse des conditions d'existence d'autres personnes « sans domicile » que nous allions aborder. Elles sont à la base de ce que Patrick Gaboriau déclarait au sujet de la construction, lors de sa recherche, de nouveaux repères géohistoriques, ceux émanant du point de vue de l'autre.

⁴⁵⁴ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du seuil, 1997, Paris, p, 299.

⁴⁵⁵ *Ibid.*

Ces notions d'espace et de temps qui, somme toute, permettent de créer ce phénomène d'« inclusion » sociale. En effet nous sommes bien « inclus » par rapport aux différents lieux dans lesquels nous agissons et aux temps qui s'y rattachent, ce qui fait dire à Maurice Halbwachs que toute société, entendue ici tout groupe d'individus, possède son temps : « Ainsi autant il y a de groupes, autant il y a d'origines des temps différentes⁴⁵⁶. ».

Des temps et des lieux qui deviennent subjectifs pour laisser entrevoir toute l'imposture (scientifique) d'une temporalité et d'un espace objectivant, normalisant. Ceux qui permettent d'exclure ceux qui n'en font pas partie et de les définir comme primitifs, sauvages, et dont leur étude paraît relever d'un certain « exotisme ». « Les dissymétries d'existence sont perceptibles dans la coprésence insupportable et suscitent l'apartheid ou d'autres discriminations⁴⁵⁷ », souligne Jean Peneff.

Cette vision analytique utilisant le temps et l'espace de l'autre comme clé de lecture globale permettrait du même coup de mettre en perspectives une des représentations prégnantes au sujet des personnes « sans domicile », l'absence d'une réalité spatio-temporelle, où l'individu est enfermé dans sa propre « durée individuelle », et dans cette impossibilité de partager avec le monde qui l'entoure.

2.2. Monsieur Joe, une forme de pauvreté atypique ?

Comme nous le mentionnions au tout début de ce chapitre, nous pourrions croire, vu l'« extra-ordinarité » de certains éléments de la vie de cette personne que celle-ci constituerait pour nos rencontres futures, un « cas négatif », tant au regard de nos hypothèses, que celui associé aux représentations sociales pour cette population.

Comment alors ne pas penser au risque émanant de ce fait pour la suite de nos travaux ? Si tel était le cas, comment élaborer un corps d'hypothèses tangibles et ancrée au terrain ?

Là était bien non pas le risque, mais plutôt ce défi, ce pari dirait Hughes, sociologique qu'il convenait de relever tout au long de cette recherche et parmi d'autres personnes vivant les mêmes conditions d'existence que Monsieur Joe.

En d'autres termes, nos apprentissages de terrain faits auprès de cet individu et le gain de connaissances acquis, devaient se confirmer auprès d'autres personnes démunies.

Il s'agissait pour que cette recherche ne se termine pas avant d'avoir débutée, trouver ces formes de récurrences chez chacun, malgré la singularité de leurs histoires de vie, pour permettre à notre hypothèse centrale de pouvoir s'étayer, et par là-même se justifier d'un point de vue scientifique. Il convenait de construire une représentation sociologique sur ce type de personnes en lien avec les informations recueillies auprès de Monsieur Joe.

Les premières informations concernant cette personne étant recueillies dans un contexte d'aumône, il convenait dans un premier temps et au regard des nombreux éléments heuristiques soustraits dans ce contexte, de trouver les même formes d'agissements pour les autres personnes « sans domicile » que nous allions rencontrer également sur la durée. Quelques questions s'imposent alors. Concernant

⁴⁵⁶ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, 1997, Paris, p.171.

⁴⁵⁷ Jean Peneff, *Le goût de l'observation*, Editions La Découverte, 2009, Paris, p.107.

le lieu dédié à cette pratique tout d'abord, était-il le lieu principal pour chaque individu rencontré, et si oui, relevait-t-il également d'une transformation symbolique de la part de l'intéressé ?

En d'autres mots, nous chercherions dans un premier temps à envisager pour chaque nouvelle rencontre, le contexte de l'aumône et ses significations aux yeux de ses acteurs, notamment à travers cette forme de rationalisation observée auprès de Monsieur Joe destiné à la survie morale et psychique grâce le maintien de l'identité pour « soi », cet « agir en situation de discrédit » pour lutter contre les effets du déclassement social. De fait il convenait d'analyser, si rationalisation il y a, comment s'opérait-elle dans les discours et peut-être dans les pratiques ? Est-elle également comme pour Monsieur Joe, adossée à un ou plusieurs « rôles » ? Et si oui, ces « rôles » sont-ils ancrés dans un passé « d'avant la chute », c'est-à-dire faisant intervenir dans le présent des « ressources subjectives » pour au final et entre autres, préserver sa dignité et une image de soi continue au regard de sa régression sociale, et de la pratique d'un contre don symbolique ?

Toutefois le contexte de la manche n'a pas été l'unique centre d'intérêt pour cette recherche. En concordance avec la situation de Monsieur Joe, il conviendra également d'analyser à travers les futurs récits de vie, les relations socio-affectives développées par les personnes rencontrées, et ce, de deux point de vue. En effet, Il importera de définir tout d'abord si l'individu en question est père. Dans ce cas précis entretient-il toujours des liens avec ses enfants ? Si oui de quelles manières ? Selon un « rôle » de père et de chef de famille ?

Dans le cas contraire, si la personne n'est pas père, développe-t-elle d'autres liens socio-affectif avec son entourage ou d'autres proches en dehors d'un lien de filiation, ou simplement des membres n'ayant pas de liens de sang avec l'interviewée ?

Il s'agira par conséquent d'analyser en détail dans les biographies, si celles-ci le permettent, cette sphère familiale existante ou non pour y déceler des logiques d'action de la part de l'individu, en lien avec la rupture causée par le déclassement social, propres à maintenir ces hommes dans une optique de survie morale psychique pour préserver cette identité pour « soi ».

Le logement, quant à lui, était une des autres grandes découvertes faites auprès de Monsieur Joe. De fait en l'absence de logement (nous avons rencontré trois personnes dans la même situation que Monsieur Joe) nous souhaitons également analyser, toujours à travers l'approche biographique, les moyens mis en œuvre par les personnes pour constituer cette niche de survie et préserver leur intégrité physique et mentale au regard d'une visibilité accrue et diurne.

Car, nous le répétons, ces personnes « sans domicile » ne côtoient pas ou très peu les centres d'hébergement. C'est une de leurs caractéristiques majeures, celle qui justement vient signifier cette durée de vie dans la rue. Ce dernier lieu ne sera donc pas un lieu d'analyse, même si certains y voient un moyen d'échapper aux conditions climatiques rudes, de manières éphémères.

L'alcool, quant à elle, n'est pas apparu dans l'analyse et l'étude de cas de Monsieur Joe, même si elle est évoquée çà et là dans son récit de vie. Toutefois nous n'avons pas cherché à étudier de plus près cette composante dans la vie de cette personne. Tout simplement parce que nous n'avons pas assez de matériaux issus du récit

nous permettant de procéder à une analyse détaillée du rôle⁴⁵⁸ que l'alcool prend dans l'existence de Monsieur Joe. Son mode d'alcoolisation ne prenait pas une telle ampleur dans son existence pour que nous nous y attardions. Toutefois certains des éléments mentionnés par cette personne seront analysés dans le chapitre qui sera consacré à l'alcool comme forme d'usage social.

En effet suite à nos rencontres nous nous sommes aperçus que celle-ci avait une présence plus ou moins importante dans les composantes quotidiennes de certaines autres personnes.

Nous avons ainsi tenté de trouver du lien ou tout du moins une signification commune dans ces modes de consommation pour établir peut-être également une forme de récurrence, tout du moins dans la manière de consommer et la façon de rationaliser cette consommation. Si tel est le cas que signifie cette rationalisation, et qu'elle en est le bénéfice pour la personne ?

Enfin le dernier des faits majeurs à souligner dans notre relation sociologique avec Monsieur Joe fut cette notion de projet énoncé par ce dernier. Suite à cette expérience, nous avons cherché aussi dans les futures rencontres à déceler si celui-ci existe aussi, et comment est-il évoqué dans les discours. Est-il réaliste ou simplement l'expression d'un « onirisme social » avéré ?

Nous aurons compris à la fin de cette partie que, ce que nous cherchons dans l'analyse des situations sociales des autres personnes « sans domicile » rencontrées, sera de l'ordre des récurrences malgré la singularité des parcours de vie étudiés. Nous tenterons par le biais de cette redondance dans les façons de se « dire », et de « faire », la présence de logiques d'action au principe même d'une renégociation identitaire de survie, présente chez chacune des personnes interrogées. Des logiques d'action qu'il conviendra de situer dans un espace/temps, pour au final conclure à une position commune de résistance aux interstices de l'espace social (et du « temps collectif » ?).

Une précision est cependant encore à apporter au lecteur avant de conclure définitivement ce chapitre. En effet notre manière de procéder suite à nos entretiens avec Monsieur Joe, ne veut pas dire que les autres rencontres ne se soient pas déroulées dans le même contexte épistémologique, à savoir des entretiens menés de la manière la plus neutre possible, c'est-à-dire, sans induire de réponses toutes faites.

En d'autres termes, l'adoption dans notre méthode, de l'approche biographique a été respectée dans son « éthique ». Nous avons toujours privilégié la liberté d'expression sans orienter les récits de vie par des questions qui auraient servi à trouver ses récurrences dans les discours. Chaque existence étant singulière dans l'enchaînement de ses événements et dans sa trajectoire, nous ne voyons guère comment ceci aurait pu se réaliser, mais tout de même. Il convenait ainsi par ce biais, de respecter cette logique dans le discours. Le reste venant de lui-même, selon les humeurs des personnes, les circonstances pour au final recueillir des histoires de vie cohérentes dans leurs singularités, et dont il nous restait à analyser le tout, pour produire de la théorie à leurs *endroits*.

⁴⁵⁸ Rôle qui est davantage à mettre à l'actif de sa chute dans la rue, comme le stipule Mohammed son éducateur dans son entretien. De fait suite à ses dires, nous analysons l'alcool comme cette étiologie de la perte que nous ne souhaitons pas envisager dans le cadre de cette étude. Sa consommation, n'étant pas avérée lors de nos entretiens, et Monsieur Joe ne plaçant pas celle-ci comme la cause de ses malheurs, nous ne nous sentions pas légitimes, hormis si nous dressions le tableau étiologique de l'ensemble des pertes, de l'inclure dans l'étude de cas de cet individu.

Chapitre quatre

Faire la manche : tout un univers symbolique

1. Première récurrence dans l'analyse : le contournement du stigmaté du « clochard » lors de l'aumône pour la préservation de son identité pour « soi »

1.1. Le terme « travail » exprimé dans les récits et sur le lieu à travers le « rôle »

1.2. Dany, gardien des lieux : un « rôle » taillé sur mesure

1.2.1. Une socialisation professionnelle précoce

1.2.2. La manche laissant place au « travail »

1.2.3. L'aumône rationalisée en « travail » sans adoption d'un « rôle »

1.2.4. Une organisation du « travail » millimétrée

1.2.5. Un déclassé social atténué dans ses effets psychiques

1.2.6. « Travailler » en lien avec le lieu

1.3. Le « travail » non exprimé dans le verbe, mais subi dans ses contraintes

1.3.1. Quand la présentation de soi fait office de « travail » dans l'interaction

1.3.1.1. Faire bonne figure lors de l'aumône

1.3.2. Un registre de rationalisation jouant sur la visibilité

1.3.3. Travailler jeune malgré des conditions de vie confortables

1.3.4. Dissimuler les « symboles du stigmaté » pouvant briser une image de soi respectable

1.4. La création d'une « région » lors de la manche pour dépasser les frontières symboliques

1.4.1. La gestion d'une position de liminarité

1.4.2. Un combat au quotidien pour prouver ce que l'on vaut

1.5. Un juste équilibre dans l'image de pauvreté dédagée

2. La manche prétexte aux interactions permettant souvent la contrepartie du don pour nos trois acteurs

2.1. La rue modifiée pour l'occasion en « potlatch » urbain

2.2. Rendre le don auprès de ses pairs

2.3. La place Kleber, lieu de toutes sociabilités

2.4. Transformer un contexte économique en « contexte de conscience »

2.4.1. Un choix de vie qui n'empêche pas aujourd'hui de lutter contre la régression sociale

2.4.2. L'espace public utilisé comme scène sociale où exprimé son « rôle »

2.4.3. La condition de « clochard » ou la dichotomie d'un « rôle » tragique

2.4.4. La contrepartie du don encore d'actualité chez Didier

3. La surexposition d'un corps souffrant en guise de présentation de soi

3.1. Le « pauper christi » exhibé à travers un corps empêché

3.1.1. Une situation sociale intenable malgré le logement

3.1.2. Prouver subtilement son incapacité de travail, un élément clé de l'information dans l'interaction

3.1.3. Une impossibilité de travailler qui n'ôte pas pour autant le sentiment de domination lié au don

3.2. La « région » espace symbolique accordant la présence dans le temps « collectif »

4. Le handicap physique comme « désindentificateur » puissant

4.1. L'art de se défaire de son attribut de clochard

5. Une manière particulière de pratiquer l'espace, signe d'une rationalisation

5.1. Eviter la fixité au sol lors de l'aumône

5.2. La rencontre favorisée au détriment du gain

5.3. Le jeu de la « présence – absence » sur le lieu

5.4. L'absence du lieu de la manche entraîne-t-elle l'absence de toute préoccupation vis-à-vis du don ?

6. Un « cas négatif » : Patrick, les petits « boulots » comme substitut à la manche

6.1. Des services rendus à l'habitant qui nécessite tout de même une rationalisation

6.2. Un sentiment de dette éprouvé malgré le travail réalisé

7. Conclusion de chapitre

« Mais, comme dans tous les métiers, il existe des génies du « torpillage » ; des hommes qui ont réussi à faire de l'art de mendier une manière de chef-d'œuvre. ».

Robert Giraud, *Le peuple des berges*, 1958.

Lorsque l'on parle du plus vieux métier du monde, nul n'est besoin de préciser à quel type de métier nous nous référons. Pratique souvent illégale lorsqu'elle se réalise dans la rue⁴⁵⁹, la prostitution fait en quelque sorte partie de cette forme d'« institutions » présentes dans les pensées collectives, tant elle n'offusque plus personne, si ce n'est les fervents défenseurs des droits des femmes s'opposant à ce commerce du sexe dégradant pour ces « travailleuses » de l'ombre.

La prostitution, outre certains débats publics tranchés à son sujet, ne suscite donc guère de compassions. Pratique toujours aux interstices de la légalité, elle fait néanmoins partie du paysage urbain.

Le parallèle fait à présent avec la mendicité ne doit pas choquer. En effet plusieurs composantes sociales, hormis la teneur respective de chacune de ces pratiques, restent similaires à ces deux activités. Du point de vue du traitement social tout d'abord, elles sont toutes les deux tolérées plus ou moins par les pouvoirs publics, mais reléguées dans des zones urbaines de second ordre⁴⁶⁰. Ensuite nous conviendrons également qu'elles se réalisent dans un lieu commun, le trottoir ou la rue, et qu'elles engagent dans cette forme de transaction une surexposition du corps, même si, et nous le rappelons, les conséquences ne sont pas les mêmes.

⁴⁵⁹ Et par opposition aux personnes prostituées œuvrant dans les maisons closes, ou celles dites de « luxes », encore nommées « call girls ».

⁴⁶⁰ Même si dans certaines villes les interdits de la mendicité datant de 1995 ne sont pas ou plus opérants, il n'en reste pas moins que la personne « sans domicile » dans son acte de survie dérange lorsqu'elle œuvre en plein centre-ville ou dans les beaux quartiers.

Enfin, il conviendra encore d'ajouter qu'elles mettent en spectacle deux types de misères sociales et atteignent à la dignité des deux acteurs. Face à ce parallèle, une question s'impose. Pourquoi nécessite-t-il des études sociologiques pour légitimer la mendicité comme un travail de rue ? Et c'est bien là une question qui trouve sans doute sa réponse, encore une fois, dans les représentations sociales liées à celle-ci. En effet, la mendicité reste l'apanage du pauvre oisif, vivant aux crochets de la société grâce à la générosité des donateurs.

La vision de cette pratique annihile ainsi cette notion de contre don qui, si elle était envisagée, permettrait d'ajuster le regard. Souvent perçu comme celui qui reçoit de manière passive, le mendiant est trahi par la posture et l'apparence de son corps pendant la transaction, immobile, dégradé. Il ne peut que symboliser auprès des passants cette incapacité de travail doublée souvent de cette non volonté de vouloir remédier à ce problème.

Nous rejoignons ici cette figure du « mauvais » pauvre dont parlait le sociologue Robert Castel⁴⁶¹, celui qui, par paresse et renoncement, suscite la méfiance de la part des citadins quant à ses réelles incapacités à pouvoir se réinsérer à nouveau.

De fait, la personne prostituée possède un « objet » de travail, son corps, qui lui donne l'occasion d'être perçue comme une salariée somme toute légitime : elle échange un service en contrepartie d'une rémunération. La personne « sans domicile », elle, ne peut s'appuyer sur ce corps très souvent malmené, anti social, pour pouvoir aussi légitimement affirmer qu'elle travaille dans la rue ; tout simplement parce que la contrepartie symbolique n'est pas perceptible immédiatement par les passants, ou les donateurs. Et c'est sans doute cela qui empêche à la plupart des citadins de concevoir cette notion de travail dans l'acte de mendier, pour le considérer comme dégradant au possible, apparat de ceux qui ont touché le fond et que le regard d'autrui n'importe plus.

Nous allons ainsi montrer tout au long de ce chapitre consacré au contexte de la manche, qu'il est bien question de « travail » pour quasiment toutes les personnes que nous avons rencontrées lors de cette étude. Nous disons quasiment toutes, puisque seules deux des dix personnes interrogées font exception à cette constatation.

La première, Didier, n'estime pas travailler en réalisant cet acte davantage tourné vers un outil de conscientisation de sa propre condition. La seconde, Patrick, quant à lui, ne réalise pas l'aumône préférant faire des petits « boulots » auprès des habitants de Belfort et des environs. Nous reviendrons largement en détails dans la suite de cet exposé sur ces deux situations, assez exceptionnelles pour pouvoir, non pas s'opposer radicalement à ces formes de récurrences que nous avons décelées dans cette pratique, mais plutôt pour venir les compléter.

1. Première récurrence dans l'analyse: le contournement du stigmate du « clochard » lors de l'aumône pour la préservation de son identité pour « soi »

⁴⁶¹ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, 1995, Paris.

La manche, comme nous l'avons exprimé succinctement lors du chapitre consacré à notre méthodologie, a été, lors de cette recherche le principal contexte des rencontres avec les différentes personnes composant cette étude.

En arpentant les rues, ruelles, et places des quatre villes choisies pour notre recherche, plusieurs façons de faire ont été repérées pour cette même activité. Déjà là, nous pesions le poids de la singularité et de ces « arts de faire » aménagés selon le lieu, la personne et son histoire.

Telle une pièce de théâtre, la manche allait nous permettre d'observer, de comprendre et d'entendre les acteurs, « jouant » dans l'espace public symboliquement délimité pour la tâche, la scène. Pourtant le but n'est pas ici de faire le spectacle, comme le décrivait si bien Robert Giraud en brossant le portrait d'un de ses « clochards » en pleine action pour attirer les foules.

La caisse à savon pour interpeler les passants et badauds, tel un « hobo », reste d'un ancien temps où l'usage était de sublimer la misère sociale par le spectacle, et espérer une pièce.

De nos jours, l'enjeu est tout différent, porté entre autres par une misère urbaine devenue invisible, comme se fondant dans le paysage. Nous le disions juste avant, la personne prostituée ne choque plus, le « clochard » non plus.

Lors de notre rencontre auprès de Monsieur Joe, nous avons constaté toute l'importance pour cette personne « sans domicile », de ne pas être considérée comme un « clochard ». Cette identité sociale « virtuelle » qu'il convenait de masquer autant pour le « dehors » que pour son propre for intérieur, pour lutter contre les effets psychiques du déclassement social. D'emblée à ce stade de l'analyse nous percevions cette liminarité dans la gestion de cette image de soi, où l'individu précaire est tiraillé entre deux « Moi ». Une identité sous tension comme le déclarait Claudia Girola, produit de l'image qu'il dégage pour autrui et pour soi-même. Il s'agissait dans cette situation de discrédit engendrée par l'aumône, de ne pas perdre son identité pour « soi », celle qui octroie la préservation de cette continuité de l'être malgré les circonstances.

L'indignité procurée par la manche touche ainsi de près à la subjectivité de l'acteur, tant du point de vue de l'apparence dégagee auprès d'autrui que de celui de son intériorité, et lorsqu'il s'agit d'être enfermé symboliquement dans cette dette perpétuelle portée par le don des passants Celle qui accroît encore davantage ce sentiment de honte et d'inutilité sociale porté par le déclassement social. Si faire la manche c'est être « clochard », accepter le don c'est également accepter cette dépendance vis-à-vis de la collectivité, autre caractéristique de ce personnage.

En d'autres mots, le caractère insupportable de l'aumône pour l'individu se manifeste par cette situation de discrédit. Discrédit traduit à la fois dans l'acte et le sens qu'il induit de l'extérieur, et dans cette réalité subjective ressentie par celui qui la pratique, l'individu en cause.

La manche a donc ceci de particulièrement cruelle qu'elle enjoint dans un cadre de survie, d'être pratiquée, tout en procurant cet effet dévastateur pour l'identité et la subjectivité de l'acteur, et ce, quel que soit le point de vue où nous nous plaçons. En d'autres mots et de prime abord, la personne « sans domicile » n'aurait pas d'autres choix que de se conformer à cette image dégradante pour au final obtenir de quoi satisfaire *a minima* l'une de ses bases anthropologiques.

Si ce cliché reste pour le moins opérant chez la plupart des « normaux », il n'en demeure pas moins fortement contredit par nos rencontres dans ce contexte auprès de ces acteurs de la rue.

Nous avons en effet constaté que pour ces individus, être démuné ne concerne que leur situation sociale de domination objective. L'agir en situation de discrédit est opérant lorsqu'il s'agit d'envisager l'ensemble des logiques d'action mises en branle par ces personnes pour résister dans la rue.

Décelées tout d'abord dans le discours de Monsieur Joe, ces logiques se concrétisaient sous nos yeux à travers l'observation de sa pratique étayée par ce « rôle » de gardien de parking, adopté quotidiennement dans le contexte de la manche.

A cela il importe d'ajouter la récurrence trouvée auprès de l'ensemble des personnes « sans domicile » de cette recherche, à savoir le contournement du stigmate du « clochard » et des effets psychiques du déclassement social, qui n'a pu s'envisager que lors de la manche. Cela n'est d'ailleurs pas étonnant au vu des représentations collectives associant fréquemment et mécaniquement le « clochard » comme cet être réduit à cet expédient de survie.

Ce détail est pour le coup très révélateur, non seulement des représentations sociales sur ce sujet, mais également de cet « itinéraire moral » éprouvé par l'ensemble des personnes interrogées et montrant aisément la connaissance de ce fait, ce qu'Erving Goffman nomme « l'intégration du point de vue des normaux⁴⁶² ».

Là réside donc le premier élément d'informations nous permettant d'étayer l'hypothèse d'une survie morale et psychique, résultat d'une renégociation identitaire obtenue par le biais d'une logique d'action, la rationalisation de la manche s'adossant à un « rôle ». Rationalisation qui n'est que l'expression plus déguisée de cette manière de faire pour éviter à tout prix la perte de dignité associée à l'image du « clochard » et conserver son identité pour « soi » en luttant contre les conséquences psychiques de la régression sociale.

Etre perçu par les citoyens en train de s'adonner à cette activité, c'est donc perdre automatiquement la face pour recouvrir celle de ce mendiant oisif. Robert Giraud affirmait ainsi, non pas à propos du contexte de la manche, mais de manière plus générale que : « les loques sont une sorte d'uniforme qui, semblables à tous les autres uniformes, ôtent toute personnalité à qui les endosse.⁴⁶³ ». Nous allons voir que ce sentiment de dépersonnalisation se combat au quotidien et de façon singulière dans les témoignages que nous avons recueillis, pour au final parvenir à survivre en situation de discrédit.

1.1. Le terme « travail » exprimé dans les récits et sur le lieu à travers le « rôle »

L'analyse approfondie des situations sociales sous forme d'études de cas nous a donné la possibilité de scinder notre argumentation sur ce contournement du

⁴⁶² Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p.45.

⁴⁶³ Robert Giraud, *Le peuple des berges*, Le dilettante, 1958, Paris, p.24.

stigmaté lors de la manche, selon plusieurs thématiques, toujours associées à plusieurs façons de faire.

La première de ces thématiques englobe cette notion de travail fortement présente dans certains « récits d'après malheurs », notamment par le biais de l'évocation indirecte⁴⁶⁴ d'un « rôle », parfois en lien très étroit avec le passé des protagonistes, pour se réactiver au présent à travers ses « ressources subjectives ».

Sur les dix personnes rencontrées, trois font une allusion très claire à ce mot « travail » lors de la manche, en évoquant pour deux d'entre elles ces « rôles » sur lesquels mécaniquement elles s'appuient. Le terme mécaniquement est ici employé pour bien faire comprendre que la rationalisation de la manche s'opère selon ce processus, c'est-à-dire en explicitant cet acte par « dérivation », et en mettant en avant des anciennes compétences, ces « ressources subjectives » construites dans le passé d'avant la chute, et produit d'une socialisation secondaire effectuée dans le cadre de leurs anciennes professions.

Comme le déclarait Pierre Bourdieu en effet : « c'est dans le présent que réside le principe de la survie sélective du passé (...) »⁴⁶⁵. Toutefois il convient de préciser que ce passé n'emprisonne pas l'acteur dans sa façon de faire et de voir les choses. Les « ressources subjectives » sont ainsi perçues comme ces « stocks » disponibles où l'acteur, produit de l'incorporation de multiples situations, doit décider « du mode d'accumulation- restructuration des expériences vécues et d'actualisation de ce capital d'expériences en fonction des situations rencontrées. »⁴⁶⁶. Elles sont au fondement de pratiques qui « représentent de véritables actes de ruptures vis-à-vis du sens pratique, de la logique pratique, et peuvent se comprendre à partir du rapport négatif qu'elles entretiennent vis-à-vis de la mémoire pratique, incorporée, de l'habitus. Elles rendent possibles la maîtrise symbolique de certaines activités, de même que leur rationalisation. »⁴⁶⁷.

Pour ces individus démunis la réactualisation du passé devient ainsi davantage perspective d'évolutions selon la situation rencontrée plutôt qu'involutions, où le passé s'exprime dans une rigidité interdisant toute rationalisation d'un présent, sans cela, insupportable.

1.2. Dany, gardien des lieux : un « rôle » taillé sur mesure

Dany a été l'avant dernière personne « sans domicile » participant à cette recherche. Rencontrée à Strasbourg en septembre 2013, c'est un homme de cinquante-quatre ans que nous découvrons affaibli par plus de dix années de rue. Son lieu à soi, cette rue de la place de « l'ancienne gare » adjacente à un complexe commercial, est le lieu où nous avons mené l'ensemble de nos entretiens. « *Son quartier* », comme il nous l'exprime encore, pour faire la manche.

Dans cette situation également, l'espace public dédié à la pratique de la mendicité devenait sous nos yeux, cet espace à caractère privatif non dépourvu de symbolisme pour l'acteur de rue. A ce sujet justement, écoutons la manière dont Dany nous parle

⁴⁶⁴ Nous employons ce terme pour bien préciser que ce concept sociologique n'a pas été énoncé par les personnes elles-mêmes, mais qu'il est le résultat de notre analyse *a posteriori*.

⁴⁶⁵ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du seuil 1997, Paris, p.307.

⁴⁶⁶ *Ibid*, p.96.

⁴⁶⁷ *Ibid*, p.203.

de son activité qu'il réalise depuis des années sur le trottoir de cette rue et qu'il associe dans son verbe, au travail de surveillant du quartier des halles : « *Je travaille discrètement... moi tout seul, moi je dors pas... que d'un œil et d'une oreille... C'est moi qui surveille pour que personne vole...(...)* ». A noter que ce travail de gardien s'effectue en collaboration très étroite avec les services de police de la ville⁴⁶⁸.

Ici, la rationalisation de la manche au service d'une survie morale et psychique trouve ses premières justifications dans cette manière très précise que possède Dany de la définir à nos yeux comme un « travail ». Un « travail » appuyé par un « rôle », celui de gardien des lieux. D'emblée ici ce premier élément d'analyse nous permet d'envisager cette redéfinition de soi présente dans le discours et chargée de contourner le stigmate du « clochard ».

D'un point de vue plus « pratique » maintenant, la récurrence avec la situation de Monsieur Joe est, dans ce contexte, remarquable. En effet Dany se sert également du « rôle » de gardien, non pas d'un parking, mais de la place des halles pour ne pas perdre sa dignité. Le travail identitaire pour lutter contre le stigmate de « clochard » est en tout point ici similaire. Surtout que lorsque nous nous référons à son passé d'avant la chute, nous constatons que Dany a bien effectué une profession auprès d'une société de sécurité intervenant dans les zones commerciales. L'adossement du « rôle » sur ses « ressources subjectives », acquises à travers son ancienne profession, est donc ici avéré.

De fait, ses compétences de gardien, il ne les a pas oubliées pour pouvoir les mettre à profit dans cette rationalisation de l'aumône. C'est ce moyen trouvé qui lui permet de ne pas être perçu comme un « clochard », pour préserver son identité pour « soi » malgré les circonstances.

À ce stade de l'analyse le mécanisme de survie reste ainsi et pour l'instant en tout point semblable à celui développé par Monsieur Joe sur son parking. Mais pour que la récurrence puisse lier les 2 personnes malgré la singularité de leurs parcours et de leurs personnalités, il importe encore de voir si, comme chez son comparse, Dany trouve dans cette rationalisation collée à un « rôle », le moyen de lutter psychiquement contre les effets de la régression sociale.

Néanmoins avant de poursuivre, il importe d'être clair sur nos modalités d'analyse pour cette situation et les situations à venir. En effet, dans le cadre de cette rationalisation, nous ne pourrions faire le parallèle d'une situation avec celle de Monsieur Joe qu'en ayant à disposition des pans de l'histoire de vie, notamment familiale, des individus rencontrés lors de cette recherche.

En d'autres mots, la récurrence avec la situation de Monsieur Joe, dans la manière de faire face aux conséquences sur le mental de la régression sociale comme celle liée à ce déchirement identitaire entre l'« identité héritée » et l'« identité acquise » par exemple, ne pourra être vérifiée que lorsque le récit de la personne nous le permet. C'est dire d'emblée ici que tous les récits n'ont pas été aussi riches que celui de Monsieur Joe, empêchant de fait, la ressemblance point pour point avec ce dernier. Cependant ce constat ne doit pas nous freiner dans nos hypothèses de recherche.

En effet, et comme nous l'avons déjà exprimé, il n'est pas nécessairement besoin d'avoir sous les yeux un récit de vie détaillé (d'ailleurs quel est le critère nous

⁴⁶⁸ Pour de plus amples précisions, se reporter à l'étude de cas qui lui est consacrée en annexes.

permettant d'affirmer que le récit est détaillé à son optimum hormis celui qui l'élabore?) de la part de la personne pour pouvoir conclure ou pas à une survie morale et psychique engagée contre les effets psychique d'un déclin. Inutile ici de revenir sur le fait que tomber dans la rue engendre quasi mécaniquement pour l'individu ce sentiment de honte, de perte d'estime de soi et de sa dignité notamment dans le contexte de la manche.

Ceci pour dire que plus le récit est riche, plus il rendra l'analyse pertinente dans ce contexte de rationalisation. A l'inverse, cela ne veut pas dire qu'une biographie incomplète du point de vue de l'histoire familiale impute l'analyse et sa faculté à établir des récurrences.

Nous venons de stipuler, à la manière d'un postulat, que l'arrivée dans la rue atteint au plus profond de l'intériorité de chacun de ceux qui la subissent, indépendamment d'une histoire familiale marquée par un héritage non réalisé.

Cette précision étant établie, il importe maintenant de revenir sur la situation de Dany pour déceler cette récurrence avec Monsieur Joe dans la manière de survivre psychiquement et moralement à ses conditions d'existence. Son récit de vie étant assez détaillé sur son histoire familiale, l'analyse avec la situation précédente, et notamment ce déchirement identitaire subit lors de l'arrivée de Dany dans une précarité extrême, peut ici être envisagé.

Nous allons ainsi revenir sur ces notions d'« identité héritée » et d'« identité acquise » précédemment soulignées avec Monsieur Joe pour constater si pour Dany il y a également expression, au moment de sa chute, de ce déchirement identitaire atteignant au plus profond de son être laisse s'exprimer ce sentiment de honte vis-à-vis des siens ou de ses injonctions familiales incorporées, assimilées depuis sa plus tendre enfance.

Partant du fait que l'« identité héritée » est le produit de la socialisation primaire s'effectuant dans le cercle familial, mais également le produit des aspirations d'un ou de plusieurs membres de celle-ci se manifestant dans le « projet parental », il convient à présent de revenir sur les pas de l'enfance de Dany pour analyser ses relations et sa place dans sa famille.

1.2.1 Une socialisation professionnelle précoce

Très rapidement dans son récit de vie nous apprenons que Dany est issu d'un milieu modeste, né dans une famille recomposée de dix enfants. Après quelques années de travail, son père devient invalide dans l'obligation de stopper son activité salariale pour des raisons de santé. Sa mère, quant à elle, travaille chez un commerçant pour arrondir les fins de mois difficiles. Les revenus des parents très bas expliquent sans doute l'entrée précoce dans le monde du travail pour Dany, qui occupera un emploi, dont l'ensemble du salaire sera destiné à pourvoir aux besoins de la famille. Voici comment il nous précise ce fait lors de notre second entretien : *« Moi j'ai commencé à seize ans... j'étais encore chez mes parents encore... je donnais tout mon salaire, je travaillais dans le sanitaire...(...) »*.

Le début de l'histoire de cet individu pourrait ressembler à s'y méprendre à celui de Monsieur Joe excepté l'âge d'entrée dans le monde du travail, beaucoup plus précoce chez ce dernier. Mais le plus intéressant dans ce début de trajectoire sociale réside dans le fait que, comme dans la situation précédente, Dany s'est également vu dans l'obligation de travailler jeune afin de suppléer au manque à gagner de ses parents. Dans ce contexte le travail devient aussi, dès son plus jeune âge, la préoccupation principale de Dany. Assez du moins pour ne pas décevoir son père comme il nous l'explique : « *J'ai aidé mes parents et après mon père il m'a dit tu cherches du travail, tu ne trouves pas de travail tu ne rentres pas ! (...)* ».

Cette phrase nous montre combien les espoirs du père devaient être comblés par Dany au risque de se voir exclu du domicile familial. Dans ce contexte particulier, nous pourrions à nouveau parler d'« identité héritée » au sein de la sphère familiale. Une identité fondée sur les aspirations d'un père, dans l'incapacité de travailler qui voit chez Dany un espoir de pouvoir palier financièrement à l'absence de revenus conséquents pour nourrir les siens.

Cette « identité héritée » et construite tout au long de sa jeunesse, celle de travailleur, s'exprimera d'ailleurs tout au long du parcours d'adulte de cette personne, où le travail devient ce motif de fierté. Une fierté d'autant plus grande dans la mesure où ses nombreuses compétences et savoirs faire, Dany les a acquis seul en observant les ouvriers : « *j'ai beaucoup d'expérience moi j'ai fait surveillant, carreleur sanitaire, tout ! Je fais tout (...). J'apprenais en observant, même le carrelage, poser le carrelage, faire les joints moi je sais... moi je fais des joints...(...)* ».

Produit de cette « identité héritée », le travail devient l'élément central de la vie de cet individu, assez du moins pour lui accaparer tout son temps au détriment de congés : « *Non je connais pas, travail, travail, travail, travail, et payer le loyer, payer l'électricité, les impôts mais jamais en vacances, moi je connais pas ça...* ».

Par conséquent, nous nous accorderons à penser que la chute dans une précarité extrême à l'âge de trente-trois ans, éveillera chez Dany, comme chez Monsieur Joe, les prémices d'un sentiment de honte vis-à-vis de l'évolution d'une trajectoire sociale vouée au travail et à la stabilité. Une trajectoire construite au sein de l'univers familial, où l'échec a engendré cette inutilité sociale. De même que pour Monsieur Joe, l'identité de travailleur acquise dans sa plus tendre jeunesse s'est vue destituée par les conséquences d'un déclassement social radical pour laisser place à cette identité de « clochard ».

De fait, force est de constater pour Dany une similitude dans son parcours avec celui de Monsieur Joe. Des similitudes qui résident dans ce « rôle » de soutien de famille endossé très jeune pour laisser entrevoir cette « identité héritée », celle de travailleur qui, lors de son arrivée dans la rue, se morcèle provoquant cette souffrance intérieure portée par un tiraillement et ce sentiment de dépossession de soi.

L'incidence sur l'identité pour « soi » devient par conséquent assez significative dans cette situation, assez du moins pour que, selon nous, celle-ci soit, de même qu'auprès de Monsieur Joe, la base d'une logique d'action opérante dans le contexte de la manche sous la forme d'une rationalisation. Nous venons de le préciser avant, la rationalisation touche d'abord à cette redéfinition de soi vis-à-vis du regard extérieur pour ne pas être identifié comme un « clochard ». C'est là son premier objectif étant le contournement du stigmate. Mais pour que cette survie morale et psychique soit avérée, il importe également que cette rationalisation ait ses effets sur l'intériorité du sujet souffrant d'un déclassement social ; c'est-à-dire que l'acte de

mendier se transforme symboliquement en « travail » de rue valorisé et valorisant dans la mesure où il permet le maintien de la dignité et évite le sentiment de honte et d'inutilité sociale inhérents à ce déclassement.

1.2.2 La manche laissant place au « travail »

Comme nous l'avons déjà exprimé au sujet de Monsieur Joe, est considéré comme « travail » toute activité basée sur un échange, fiduciaire ou non. L'essentiel étant dans cet échange, la contrepartie d'un don du passant réalisée, permettant de restituer la dignité de la personne. Au risque de nous répéter, la rationalisation de la manche s'opère ainsi de manière salvatrice pour l'individu, dans la mesure où elle fonctionne dans cet univers symbolique, celui qui permet à travers un « rôle » de laisser s'exprimer ses « ressources subjectives », permettant la contrepartie du don des passants.

Toutefois il convient de préciser cette rationalisation qui, nous le verrons ultérieurement pour les autres situations, se réalise au présent dans le discours. C'est là son effet le plus « direct », mais qui du point de vue du don des passants, se fait de manière indirecte et plus symbolique.

Lorsque Dany reçoit une pièce d'un passant, il ne peut immédiatement, en employant une expression quelle que peu triviale, lui « rendre la monnaie de la pièce ». Ceci dans le but de se libérer de cette contrainte automatiquement attachée au don, dans cette « obligation de rendre⁴⁶⁹ ».

Dans cette logique d'action tournée vers le contournement du stigmaté de « clochard » par le truchement de la rationalisation de l'aumône, Dany est forcé de rendre indirectement à la collectivité, en faisant respecter l'ordre et la sécurité dans le quartier. Cette logique possède ainsi plusieurs avantages. Le premier, celui, comme Monsieur Joe, d'être perçu par l'environnement social non pas comme ce « clochard » nuisible et oisif, mais bien comme ce gardien des lieux qui travaille. Un acteur de la rue.

Le second, quant à lui, à trait directement à cette « obligation de rendre » qui soulage le donataire et lui permet d'échapper à ce sentiment de dette perpétuelle, voire de domination symbolique comme le stipule Pierre Bourdieu.

En ce sens, l'acte de rendre non pas immédiatement, mais de manière plus ou moins rapide dans le temps, n'est pas à associer ici à ce « signe d'impatience de la dépendance, donc quasi-ingratitude, par la presse et la hâte qui s'y expriment, hâte de s'acquitter, d'être quitte (...)»⁴⁷⁰, mais plutôt comme la marque d'une logique tournée vers la rationalisation de la manche en travail. Si tout travail mérite salaire, tout don mérite une contrepartie pour échapper à l'effet de domination symbolique plus qu'intolérable.

Enfin le dernier avantage porté par cette logique de rationalisation, demeure comme chez Monsieur Joe, dans la préservation de sa dignité et la mise en veille de ce sentiment de honte porté par l'impossibilité objective de continuer à faire exister cette

⁴⁶⁹ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Edition Quadrige/PUF, onzième édition, 2008, Paris.

⁴⁷⁰ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du Seuil, 1997, Paris, p. 285.

« identité héritée » du fait de ses conditions d'existence. D'ailleurs l'un ne va pas sans l'autre, c'est-à-dire que l'on ne peut considérer la manche comme un travail sans la réactivation d'anciennes compétences professionnelles aidées en cela par le « rôle », et sans la contrepartie du don, le tout pour le maintien de sa dignité et la préservation de son identité pour « soi ».

Ce travail identitaire dans cette logique de rationalisation s'obtient donc par et pour le travail, celui de gardien des lieux, à travers l'endossement de son « rôle ». La renégociation identitaire de survie trouve ici son premier point d'appui pour contourner le stigmate de pauvreté extrême du « clochard » et préserver cette identité pour « soi » à travers le maintien de cette continuité de l'être, celui qui a toujours travailler pour subvenir à ses besoins, malgré la chute.

Mais l'analyse approfondie accorde une autre supposition, où ce « rôle » se conforte selon d'autres « ressources subjectives » liées à ses compétences issues de l'une de ses autres professions effectuées dans son passé. Elle a trait à celle d'homme d'entretien accréditant l'idée d'une richesse du « stock » toujours à disposition selon les contextes et les personnes.

C'est d'ailleurs grâce à ses compétences réactivées et puisées dans ce « stock » que nous avons également saisi sur le terrain, une des autres spécificités de cette rationalisation de l'aumône, similaires à celles découvertes auprès de Monsieur Joe. Cette transformation symbolique du lieu.

En effet, Dany porte une importance capitale à ce que la rue de « *l'ancienne gare* », son lieu, soit maintenu dans un état de propreté acceptable : « *Ça fait huit mois que j'étais là j'avais un balai, une pelle, une balayette et des sacs poubelle, je demande des sacs poubelle au district... je nettoie la rue, cette partie-là (il me montre les deux côtés de la rue où nous sommes)... mais là-bas on a nettoyé, on a tout enlevé... pour que ce soit propre...* », ajoutant encore : « *Oui il faut que ça reste propre... c'est important, très important, pour l'image (...).* ».

Ses déclarations montrent ce « rôle » de gardien étayé encore par un savoir-faire supplémentaire et capitalisé lors de l'un de ses anciens métiers. Mais elles viennent également signer cette appropriation d'une parcelle de cet espace public, cette portion de rue, en « propre ».

Cet endroit devient ainsi ce lieu de convergence, cette forme de « bureau » identique à celui de Monsieur Joe, où les différents acteurs⁴⁷¹ de la rue viennent retrouver Dany. Mais cette appropriation de ce bout de trottoir, se signifie aussi dans la manière qu'a Dany de le maintenir dans un état de propreté irréprochable, comme si c'était son logement (de fonction) : « *Ça c'est ma rue, rue des pavés, rue de 'l'ancienne gare'...(...) moi je suis le roi de la rue, de là-bas, jusqu'à là-bas, c'est à moi !(...)* », ou encore : « *C'est ma maison ici... je suis heureux, je suis un homme heureux, pourquoi un appartement ?(...)* ».

Les similitudes dans l'analyse des situations de Monsieur Joe et de Dany restent ainsi pour le moins étonnantes. Toutes les deux procèdent dans le même contexte, celui de la manche, d'une même logique d'action au service d'un même objectif, un renégociation identitaire de survie pour lutter contre les effets quasi phénotypiques du « clochard » et ceux sur le psychisme qu'engendre une situation de déclassement social. Cette renégociation qui est là encore confortée par des « rôles », se basant

⁴⁷¹ Acteurs dont nous reparlerons par la suite en détails, notamment concernant les nombreux jeunes avec lesquels Dany entretient un autre « rôle » et dans un contexte différent que celui de la manche.

quant à eux sur des « ressources subjectives » construites dans le passé d'avant la chute.

Mais il y a également similitudes dans cette façon de s'approprier l'espace public au service de cette rationalisation de l'aumône. La transformation symbolique du lieu en « propre » est ainsi et symboliquement vecteur de significations plus qu'essentielles, elle permet la spatialisation des « rôles » et le rattachement à ce « temps collectif ».

C'est ce qui, d'une certaine manière procure à ces hommes aussi ce sentiment d'appartenance à la communauté d'« inclus » par le biais d'une participation à cette temporalité liée au travail, où le partage des compétences se réalise dans cette « division du travail social ⁴⁷² » propre à Emile Durkheim, et ce, quelles que soient les conditions de sa réalisation. N'oublions pas en effet que les horaires de gardiennage effectué par Dany se claquent également sur ceux d'un gardiennage de nuit et comme il nous l'exprime dans son discours, lorsqu'il nous dit ne pas dormir beaucoup la nuit⁴⁷³.

Cette rationalisation de la manche nous la retrouvons ainsi encore chez Dany, mais là aussi de manière très subtile, et dans la continuité de ce « rôle » de gardien. Indépendamment de l'illustration que nous venons de mentionner à l'instant, l'avantage procuré par ce « rôle » de gardien de la rue est dans ce contexte « spatial » particulier, double. Dans un premier temps, il permet à Dany de renverser l'effet du stigmaté de « clochard » en jouant justement sur celui-ci pour réaliser son « rôle » de gardien en toute discrétion. En effet, qui soupçonnerait qu'un « clochard » puisse travailler avec la police ? Un « rôle » qui lui accorde également cette survie morale et psychique en palliant au sentiment de honte et d'inutilité sociale grâce au travail effectué quotidiennement.

Le stigmaté de pauvreté extrême est ainsi utilisé par cette personne « sans domicile » afin d'agir en « couverture » pour utiliser le vocable judiciaire. Du même coup, cette utilisation permet à Dany de prendre du recul, de la distance par rapport à cet attribut négatif.

Il y a dans cette tactique, une certaine forme « d'inversion du stigmaté », non pas tant comme le décrit Howard Becker dans un processus où « le discrédit devient un argument de mobilisation en imposant une inversion du stigmaté ⁴⁷⁴ », puisqu'ici il s'agit justement de conserver celui-ci pour sauver non pas la face, mais ce « rôle » en couverture et la manière dont il est perçu par les policiers. Ainsi, plutôt que le terme « d'inversion » il serait plus cohérent dans cette situation de parler d'une certaine forme de « reconversion » des effets liés au stigmaté, se réalisant aux yeux des policiers.

Nous pourrions ainsi employer à ce sujet le terme de « rôle » taillé sur mesure, comme si au final, Dany, le temps de son travail, revêtait le costume de « clochard » pour réaliser son opération de repérage en toute confidentialité. Voici ces mots : « *Mais moi je me prends pour un clochard (avec un large sourire) ... même la police*

⁴⁷² Emile Durkheim, *De la division du travail social*, Quadrige/PUF, septième édition, 2007, Paris.

⁴⁷³ Ce fait nous l'avons rencontré lors de nos entretiens avec Dany, où régulièrement nous venions en matinée, et nous trouvions fréquemment cette personne endormie, puisqu'il avait monté la garde toute la nuit.

⁴⁷⁴ Howard Becker, *Outsiders, Etudes de sociologie de la déviance*, Métailié, 1963, réédition 1985, Paris.

ils viennent et me montrent des photos, celui-là je le connais pas, celui-là je le connais pas, celui-là je le connais... il est là et là...(...) ».

La logique d'action du « rôle » pour échapper au stéréotype du « clochard » trouve donc ici, et pour cette personne un enjeu identitaire plus que certain. Elle lui permet, dans un premier temps et comme pour Monsieur Joe, de pouvoir mettre de côté cette image plus que dégradante. Mais dans un second temps, elle lui accorde également la possibilité d'utiliser le costume de « clochard » pour mieux travailler, et de fait, davantage s'en départir, dans la mesure où les habits de « clochard » sont rangés une fois la mission terminée. En ce sens, et pour revenir sur la déclaration de Robert Giraud, les loques, cet uniforme, n'enlève pas toute personnalité à celui qui les endosse. Elles peuvent, par l'imagination de l'individu, se transformer en outil de travail. Le processus de dépersonnalisation est ainsi combattu subtilement par ce jeu de « rôle » dans le « rôle », une marge de manœuvres encore opérante dans la définition de soi des individus stigmatisés en situation de discrédit.

Pour autant ce dernier élément d'analyse ne vient en rien s'opposer à cette idée de ressemblance dans le discours et les actes entre Monsieur Joe et Dany. Il marque simplement la singularité de Dany qui, vis-à-vis des circonstances qui se présentent à lui, en l'occurrence ici sa collaboration avec la police, agit en fonction ; chose que Monsieur Joe n'a pas eu l'occasion d'expérimenter. Ici nous retrouvons ce qu'affirmait Bernard Lahire dans la mise en pratique de « schèmes d'action » qui se mettent en marche selon la situation proposée à l'acteur. C'est d'ailleurs en cela que la méthode du récit de vie reste féconde. Elle permet de déceler outre les récurrences dans les situations, des singularités dans les manières de faire en fonction des circonstances, qui, évidemment ne se présentent pas à chaque individu de manière uniforme.

1.2.3. L'aumône rationalisée en « travail » sans adoption d'un « rôle »

Toutefois nous aurions tort de croire que la singularité des pratiques, notamment dans la manière de rationaliser la manche, se solde toujours par cet appui sur un « rôle » pour contourner le stigmate du « clochard » et ne pas perdre sa dignité pour éviter de ressentir ce sentiment de honte attaché à la régression sociale. Nous avons rencontré à Mulhouse, Wrestle, qui lui, point commun avec Monsieur Joe et Dany, explicite l'acte de mendier également comme un travail sans pour autant énoncer de manière explicite un « rôle » pour l'aider dans cette tactique de survie.

Nous employons le mot « explicite » puisque nous allons voir dans ce qui suit que cette personne aurait pu se passer de faire la manche, du moins un certain temps, pour subvenir à ses besoins à travers l'expression de ses anciennes compétences d'artiste peintre. Mais pour le moment, il convient d'envisager l'acte de mendier et la notion de travail énoncée dans son récit. Voici comment il nous décrit son « art de faire », également sur un parking, celui du musée de l'étoffe de la ville de Mulhouse : *« Les voitures... elles arrivent et moi je fais comme ça (mouvements des bras)... je marche vers les voitures avec un carton... avec marqué : une pièce pour vivre, s'il vous plait... et je fais ça depuis presque trois ans déjà... ».*

Même si Wrestle n'a pas été précis dans ses commentaires quant à sa technique pour récolter quelques pièces, force est de constater qu'il opère aussi sur un lieu dédié à l'emplacement de véhicule, comme Monsieur Joe, mais là, la similitude reste légère. Ce fait explique qu'aucun « récit de pratique » n'a pu se réaliser auprès de cette personne « sans domicile ». Tout simplement parce que sa technique ne s'adosse pas, comme Monsieur Joe, sur ses compétences issues de son ancienne profession qui, comme ce dernier, avaient trait aux automobiles et cette relation avec la clientèle.

Il n'y a pas chez Wrestle de « rôle » pour l'aider à rationaliser l'aumône et contourner le stigmate du « clochard ». Toutefois, cette rationalisation, malgré cette absence, à tout de même lieu dans le discours, et dans cette manière de faire qu'il nomme un travail, éprouvant d'ailleurs pour son corps : « *C'est comme un travail pour moi... C'est certain... mais je suis fatigué, c'est tout... euh, ça fatigue, marcher, là et là et là et là...* ».

Un travail fatiguant, usant pour le corps de par les contraintes de mouvements continuels et d'attention pour l'esprit qu'il induit. Mais un travail qu'il réalise avec son compagnon Thibault et qui nécessite une organisation plus que certaine, comme nous avons pu l'observer à plusieurs reprises.

1.2.4. Une organisation du « travail » millimétrée

Revenons en effet sur nos observations *in situ*, sur ce parking lors du mois d'octobre 2012. Lors de celles-ci nous avons pu noter d'emblée une répartition des tâches entre les deux hommes s'opérant de manière très organisée. Thibault est posté près du feu rouge adjacent le parking avec un écriteau, tandis que Wrestle s'occupe des clients arrivant sur le parking.

Toutes les heures, les deux personnes se retrouvent dans un coin reculé du parking, lieu où nous avons mené le récit avec Wrestle, pour faire le point et comptabiliser les gains. La notion de travail est donc ici on en peut plus claire, palliant à cette image négative du mendiant passif, attendant sans effort qu'une pièce lui parvienne.

Ajouté à cela que lorsque l'interaction se produit avec un client du parking, celle-ci se fait toujours avec politesse, sans jamais quémander une pièce. Souvent Wrestle renseignait les individus sur les itinéraires à emprunter pour rejoindre tel ou tel lieu dans la ville.

Ce fait vient encore accréditer l'idée de cette contrepartie du don rendue indirectement à d'autres personnes faisant partie de la société. Dès lors le travail effectué sur ce parking du musée de l'étoffe accorde aussi à Wrestle la possibilité de s'extirper de ce sentiment de dette porté par le don. De manière similaire à Monsieur Joe et Dany, la face est préservée dans cet acte au profit d'une dignité maintenue par le biais de cette « obligation de rendre ». L'asymétrie des rapports et la dépendance avec le « dedans », ceux qui composent la société, est de fait annihilée le temps du service rendu.

Mais ce « travail » se comprend également dans les dires de Wrestle comme marqué par des temps de pauses, à la manière d'un travail ordinaire : « *j'ai connu les gens ici, ils travaillent dur... peut-être 9 euros de l'heure... c'est ça la différence et nous*

n'avons pas de chef derrière le dos... on est libre, si je veux faire une pause je m'arrête... quand je veux... ».

Nous retrouvons ici cette notion de « temps collectif » dégagé par ce « travail » et procuré par une organisation de la journée millimétrée. Un temps qui pour Wrestle peut s'évaluer tel un taux salarial (neuf euros de l'heure). La façon dans les « dire » et le « faire » de cet individu pour réaliser la manche s'apparente là encore à cette forme de rationalisation trouvée chez Monsieur Joe et Dany, même si comme les précédents, il n'utilise pas ses « ressources subjectives » nourrissant un « rôle ».

Néanmoins l'apparition et l'expression de traits du passé au présent, nous l'avons clairement perçu dans le récit de Wrestle, au moment où celui-ci nous exprimait son premier « gagne-pain », associé à ses compétences artistiques lors de son arrivée dans la rue, à Mulhouse : *« Ici une fois j'avais une exposition, comment ça s'appelle ? Avenue de Colmar c'était mes tableaux... et le chef de la galerie il a dit à une femme... elle était intéressée par un de mes tableaux... elle a voulu l'acheter et le chef de la galerie, il lui a dit : attention il est S.D.F. ! Ah ! À quel point plus ou moins j'ai arrêté de faire de la peinture... attention il est S.D.F. ! ».*

Sans l'intervention de ce chef de galerie, Wrestle aurait sans doute pu mettre à contribution ses qualités d'artiste peintre afin de subvenir à ses besoins, pour éviter de faire la manche sur ce parking. Dans ce cas précis, nous aurions pu parler également d'adossement à un « rôle » construit sur ses anciennes compétences, non pas dans le contexte de la manche, mais dans la manière de faire face à ses conditions d'existence, celle de « sans domicile ».

Ce cas ne s'étant pas présenté, il importe alors de définir la rationalisation de l'aumône dont fait preuve Wrestle sur ce parking comme tournée vers une logique destinée à faire passer cet acte indigne en travail effectué sur le terrain, avec toutes les contraintes et organisations qu'il impose. De fait aux yeux des « normaux » et à ses yeux, il ne fait pas la manche, il travaille, plusieurs heures par jours et tous les jours de la semaine sur son lieu de labeur.

1.2.5. Un déclassé social atténué dans ses effets psychiques

Cette hypothèse se posant, il nous est important de revenir maintenant sur les effets du déclassé social pouvant agir sur le psychisme de cet individu. Néanmoins le fait que Wrestle ne nous a pas fait part de sa vie de famille et encore moins de cette éventuelle « identité héritée » qui aurait pu se façonner au sein de celle-ci, nous enjoint à envisager ces effets différemment que les autres personnes. Cela ne signifie pas pour autant que nous ne parlerons pas dans ce qui suit du sentiment de honte et d'inutilité sociale inhérents à sa condition.

Nous venons d'exprimer à l'instant que grâce à cette rationalisation de la manche en « travail », non seulement sa dignité était préservée, mais que cette identité « virtuelle » de « clochard » était dépassée aux yeux des « normaux » comme à ses yeux. Cette dernière affirmation nous conduit à envisager encore dans cette situation, cette survie morale et psychique obtenue grâce à la préservation de cette identité pour « soi » à travers le maintien de cette identité de travailleur sur ce parking.

Ici également à l'image des deux autres situations analysées auparavant, la rationalisation de l'aumône, même si elle ne s'appuie guère sur l'expression d'un « rôle » faisant intervenir des « ressources subjectives », a pour fonction de préserver l'identité pour « soi » de cet individu malgré les circonstances tragiques ayant modifié sa trajectoire sociale.

Cette dignité préservée coûte que coûte va octroyer la possibilité à cette personne démunie de lutter contre ce sentiment de honte et d'inutilité sociale⁴⁷⁵, tout d'abord en mettant en œuvre cette contrepartie du don des passants, comme nous venons de l'évoquer, pour ensuite retranscrire dans son discours cet acte symbolique en travail et en lien avec le lieu où il se déroule. En effet comment est-il possible de parler de travail sans évoquer le lieu où ce dernier se déroule, ce parking du musée de l'étoffe ?

1.2.6. Travailler en lien avec le lieu

Ce lieu subit ainsi une transformation symbolique, mais de manière moins perceptible dans les dires et les actes que ceux de Monsieur Joe ou Dany. La raison en est simple. Comme Wrestle ne s'appuie pas dans son travail de rationalisation, sur un « rôle » lié à son savoir-faire passé, le lieu n'a pas nécessité d'être symboliquement modifié en profondeur pour accueillir en toute cohérence un « rôle » qui n'est pas opérant. Néanmoins il y a tout de même de la part de Wrestle, cette modification, certes moins significative d'un point de vue extérieur, du lieu public, le parking, en « propre ».

En effet si nous nous référons à la définition qu'en donne son investigateur Michel de Certeau, il y a bien de la part de Wrestle acquisition, grâce à cette modification, d'un lieu public en « lieu de pouvoir et du vouloir propres », celui lui permettant de développer son « travail » sans se soucier de la contrainte portée par le parking. La modification symbolique, plutôt que la transformation, se comprend dans cette situation comme « ces tactiques traversières (qui) n'obéissent pas à la loi du lieu⁴⁷⁶ ». Celles lui donnant la possibilité de « bricoler » avec les composantes géographiques de l'espace pour réaliser son tâche en toute quiétude.

Mais cependant, et c'est là l'élément le plus important dans l'analyse des récurrences, la rationalisation de la manche s'exerce tout de même par le biais du « travail » pour au final, contourner l'image négative du « clochard » et obtenir cette survie morale et psychique en préservant son identité pour « soi » des effets du déclassement social. Comme nous l'avons précisé en introduction de ce chapitre, nous avons perçu dans les dires de chacun, l'expression de cet « itinéraire moral »

⁴⁷⁵ Inutilité sociale qui se combat également pour Wrestle dans ce « rôle » de bénévole au sein d'une association venant en aide aux personnes toxicomanes de la ville de Mulhouse.

⁴⁷⁶ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p.51.

traduisant l'intégration du point de vue des « normaux » sur leur situation sociale, dont la manche reste l'un des éléments forts de stigmatisation. Percevoir une personne en train de faire la manche dans une posture du corps passive reste un déterminant majeur dans l'attribution du stigmate de « clochard ».

La conscience aigüe, produit d'une réflexivité, de l'ensemble des personnes rencontrées dans cette recherche, les pousse ainsi à rationaliser cet acte pour à tout prix échapper à cette vision.

Ceci pour dire que la rationalisation de l'aumône participe activement à cette survie morale et psychique dans la mesure où elle apaise en premier lieu celui qui la met en place en préservant l'identité pour « soi » et ce sentiment de subjectivité forte contre la honte et le sentiment d'inutilité.

Nous voyons donc que cette logique d'action tournée vers ce but devient travail identitaire, plus qu'un travail destiné à assurer ses bases anthropologiques. Nos propos rejoignent ainsi ceux de Claudia Girola sur ce sujet : « ces pratiques deviennent alors travail utile, travail identitaire surtout et reconnaissance de soi ⁴⁷⁷ ». Une reconnaissance de soi affirmée en dehors du stigmate de « clochard ».

De manière plus globale, les faits similaires de par leurs récurrences trouvées dans les trois récits de vie respectifs et dans nos observations de terrain, accréditent ainsi l'hypothèse d'un agir en situation de discrédit. Il se remarque par cette capacité, encore à disposition des personnes « sans domicile » dans le contexte de la manche, pour échapper à cet effet de stigmatisation, mécaniquement induit par le fait de réaliser l'aumône. C'est dans ce cadre de théorisation que nous appuyons l'idée d'un univers symbolique concernant la manche. Un univers symbolique prenant sens pour ceux qui agissent à l'image de Monsieur Joe, Dany et Wrestle.

Si le symbole est par définition ce qui unit les hommes, dans ce contexte, il est ce qui unit ces trois individus démunis dans leurs manières de faire face à leur situation de discrédit.

Se mettre dans la peau d'un travailleur le temps de la manche, et pour deux d'entre elles, à travers des « rôles » faisant intervenir des éléments du passé, traduit bien cette volonté commune de contourner le stigmate du « clochard » et le sentiment de honte et d'inutilité qu'enjoint cette condition. Sans oublier la perte de dignité ressentie lors de la mendicité, le tout par le biais d'une renégociation identitaire de survie. Les récurrences se trouvent ainsi confortées dans ce mot « travail » employé dans les trois récits de vie et effectué sur le terrain. Une posture dans la société active et non attentiste. Cette posture de travailleur octroie aussi la possibilité de se maintenir indirectement dans cette économie circulaire du don de ces hommes grâce à sa contrepartie réalisée symboliquement, et comme une manière de participer activement aux échanges sociaux.

L'image négative du « clochard » se combat ainsi quotidiennement dans les actes et les paroles, tous les deux en cohérence pour une concordance commune aux trois personnes rencontrées dans la durée. Une concordance qui, dans les trois situations, se confirme encore lorsqu'il s'agit d'envisager l'inclusion momentanée dans ce « temps collectif ». Celui-là même qui s'obtient par l'inscription de l'individu grâce aux horaires du « travail » calqués sur celui des « normaux ».

⁴⁷⁷ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 569.

Une logique qui, déjà en soi, est le signe de cette résistance, celle de vouloir échapper à la tyrannie de cette « durée individuelle » enfermante que peut procurer une vie dans la rue, et ce repli sur soi déstructurant, engendré par la honte et le sentiment d'inutilité. Nous dépassons là avec ces trois premières illustrations, l'idée de la personne « sans domicile », « désocialisée », coupée de tous rapports spatio-temporels, dans l'incapacité de partager avec le monde qui l'entoure.

Le lien entre le temps lié à l'espace est bien présent dans ces situations. Assez pour permettre le contournement du stigmate engendré par leur condition de pauvreté extrême. Cet « agir en situation de discrédit » singuliers pour chacun accorde cependant à ces trois personnes une similitude flagrante dans la façon de transformer la manche au quotidien.

Produit de ce « travail », l'immersion dans ce temps « collectif » accorde aussi l'expression, lors de la rationalisation, de l'identité pour « soi » qui, en dehors de l'identité sociale « virtuelle » de « clochard », apaise.

Cette subjectivité maintenue en travaillant de manière active pour sauver les apparences, éviter le sentiment de honte, et se rendre encore utile, agit ensuite pour restituer le don et outrepasser cette domination objective portée par leur situation. Celle plus symbolique que génère le don. Ce cheminement nous accorde par conséquent de plus en plus la possibilité d'étayer cette représentation sociologique. Celle induisant des comportements de survie similaires dans un même contexte malgré la singularité des parcours et des histoires de vie.

1.3. Le « travail » non exprimé dans le verbe, mais subi dans ses contraintes

L'analyse détaillée des trois situations parvient ainsi à montrer cet « agir en situation de discrédit » commun pour résister au stigmate du « clochard » et contourner de manière durable les effets sur le psychisme qu'induit leur situation de régression sociale. C'est dire que pour ce faire la rationalisation de la manche, au principe de cet agir, nécessite un détournement du lieu propice à développer un « travail » et pour une renégociation identitaire qui, pour deux d'entre elles, se conforte sur des « rôles ».

Toutefois les récurrences trouvées chez l'ensemble des personnes côtoyées, ne se marquent pas *stricto sensu* dans cette renégociation identitaire portée par des « rôles », comme nous l'avons vu pour Wrestle. Ou plus exactement, les « rôles » ne se jouent pas essentiellement dans le contexte de l'aumône. Nous verrons ultérieurement qu'ils se signent dans d'autres moments du quotidien de ces personnes démunies.

Cependant, il importe encore ici de détailler ce contexte symbolique de la manche pour les autres individus qui la pratique, avec toujours ces similitudes trouvées dans cette façon de la rationaliser. Une similitude essentiellement dirigée vers la même logique, ce contournement du stigmate du « clochard » et des conséquences sur le psychisme de la régression sociale.

L'étude approfondie de l'ensemble des cas nous démontre encore cette forme commune de rationalisation de la manche, également sentie autour de cette notion de travail, mais cette fois-ci plutôt dans les manières d'en appliquer ses contraintes.

En des termes plus clairs, le mot « travail » n'est pas exprimé dans les récits « d'après malheurs » des autres personnes interrogées, mais il est plus que présent dans ces pratiques de l'espace, et au niveau des exigences qu'il requiert. Des exigences qu'il convient de comprendre comme des moyens mis en place par les personnes afin d'être perçues dans une logique de labeur. Celle nécessitant une organisation, une rigueur, et un investissement, le tout pour contrecarrer cette image dégradante de passivité dans l'attente du don. En ce sens, et comme dans les trois situations précédentes, il y a bien un « travail », à la fois là pour rationaliser l'acte de mendier avec ou sans l'adhésion à des « rôles », mais là encore quand il s'agit d'opérer cette rationalisation par une tâche liée à celle que nécessite une présentation de soi calculée, dirigée vers le contournement du stigmate de pauvreté, toujours dans une optique de préservation de son identité pour « soi ».

Pour ces individus, l'aspect symbolique de la manche, contexte utilisable selon leurs logiques afin de survivre moralement et psychiquement grâce à un travail identitaire, axé plus en profondeur cette fois-ci, sur la présentation de soi, celle mettant en jeu le corps et son apparence.

1.3.1. Quand la présentation de soi fait office de « travail » dans l'interaction

La manche pour les individus que nous avons côtoyés pendant des mois dans les quatre villes, peut, comme nous commençons à le percevoir à travers cette recherche, se pratiquer sur plusieurs registres au service d'une même logique d'action, sa rationalisation.

Le registre employé par la personne démunie dépend ainsi essentiellement de sa créativité et de la singularité de son histoire de vie sur laquelle elle pourra, en fonction de celle-ci, s'appuyer ou non. Cette dernière devenant, de fait, une composante majeure de cette résistance au quotidien menée par les personnes « sans domicile ».

1.3.1.1. Faire bonne figure lors de l'aumône

Jean Luc est une personne de cinquante-trois ans que nous avons rencontrée dans la ville de Colmar en octobre 2011, devant une boulangerie, son lieu de prédilection pour réaliser l'aumône. Nos entretiens menés sur presque deux mois nous apprirent, entre autres bien d'autres éléments, son ancien parcours professionnel, celui d'ouvrier agriculteur depuis son plus jeune âge.

Mais l'analyse de sa situation ici aussi ne laisse aucune place dans le discours et dans les actes pour l'expression de ce « rôle » dans le contexte de la manche afin de renforcer cette renégociation identitaire. Pas plus d'ailleurs que n'est évoqué le mot « travail » pour expliciter l'acte de mendier. Ou plus exactement ce mot est employé

lorsqu'il nous déclare lors d'une de nos entrevues : « *Je travaille toujours bien moi ! Ce matin j'ai fait une bonne matinée (...)* », mais lorsque nous le relançons sur cet aspect et nous le questionnons pour savoir si pour lui la manche est un travail, voici ce qu'il nous répond en définitive : « *Non... parce que des fois j'aime pas la faire, tu vois... parce que des fois ça me fait honte...* ».

Au regard de sa réponse nous ne pouvons donc admettre que cette personne « sans domicile » considère la manche comme un travail. Cette idée est encore accréditée par ceci : « *je vais travailler c'est ce que la boulangère me dit tous les matins... elle me dit tu vas travailler... elle me dit tu fais pas la manche toi (...)* ».

Ainsi le fait que la boulangère lui dise qu'il travaille n'implique guère le fait que Jean Luc en soit lui-même convaincu. Mais cette affirmation de la commerçante, reste en tout point intéressante puisqu'elle signifie sans doute aux yeux de cette personne « sans domicile », le fait qu'il est perçu de l'extérieur comme quelqu'un qui ne fait pas la manche.

Un résultat qui selon nous s'obtient grâce à cette nouvelle logique d'action engagée par cet individu pour rationaliser l'aumône, et prenant forme dans ce dont nous allons parler maintenant, à savoir cette présentation de soi adoptée en circonstance, celle qui lui fait dire qu'il travaille toujours bien, entendu par-là que sa tactique de contournement du stigmaté fonctionne.

Car dans cette situation, la non possibilité de s'adosser à un « rôle », celui qui pourrait justifier d'un « travail » au vu de son ancienne profession se comprend aisément dans le contexte urbain. Comment utiliser dans la ville son savoir-faire d'agriculteur ?

Ce fait relevé dans le discours accrédite ainsi deux choses. La première est qu'il signe toute la cohérence qui réside dans les propos et les actes de ceux qui utilisent un « rôle », annihilant du coup une conception onirique d'un discours sur soi juste là pour soulager la personne le temps de l'entretien. La seconde, quant à elle, démontre également toute la richesse de la gamme de possibilités employée par les personnes démunies pour éviter tant que possible l'essentialisation liées à leur condition sociale. Une essentialisation où, si l'appui à un « rôle » reste vain, demeure toujours possible de travailler sur soi, chose que nous allons maintenant expliciter en détails dans ce qui suit.

Avant de poursuivre dans ce nouveau répertoire laissant s'exprimer toute les possibilités offertes à l'acteur dans sa redéfinition de soi lors de la pratique de l'aumône, il importe de revenir sur ces notions de honte et d'inutilité sociale ressenti par cet homme au moment de son arrivée dans la rue. Des conséquences incontournables sur le psychisme de cette situation de régression sociale subie. Pour ce faire et contrairement au récit de vie de Wrestle, celui de Jean Luc nous donne la possibilité d'envisager des passages de son histoire familiale pour trouver les fondements de cette « *identité héritée* » acquise lors de sa jeunesse à Dijon.

Écoutons comment il nous exprime celle-ci selon ses mots : « *mon père il était ouvrier agricole comme moi...c'est lui qui me disait quand j'étais petit, mon fils tu seras ouvrier agricole ! Mais moi je voulais faire un autre métier, j'aurais bien aimé faire soudeur dans la charpente, j'adore la hauteur ! Je travaillais avec lui au début à 16 ans... chez le même patron, mais il a eu un problème de santé, mon père... un ulcère, il est allé à l'hôpital et le patron m'a gardé à sa place, j'étais logé par lui...(.)* ».

Dans cette affirmation, nuls doutes sur l'existence de cette « identité héritée » auprès de son père qui, comme lui, souhaitait que son fils prenne la relève dans le domaine agricole où il travaillait depuis des années. Chose qui s'est produite, et ce, malgré les réticences de Jean Luc préférant une autre profession. Mais les drames vont très rapidement surgir dans l'existence de cette personne. Tout d'abord ce sera le père qui décédera d'un ulcère laissant sa femme et ses enfants seuls. Suite à ce décès, sa mère tentera à plusieurs reprises de se suicider forçant Jean Luc à alterner entre son travail et les séjours au domicile familial afin de s'occuper de celle-ci comme il nous le déclare : « *j'ai quitté⁴⁷⁸ le boulot pour m'occuper d'elle, car à cette époque mon père était déjà mort (...)* ».

Comme un enchaînement inéluctable de malheurs, quelques temps plus tard c'est au tour de sa mère de disparaître avant que son patron, auprès duquel Jean Luc travaillait et logeait, fasse faillite: « *c'est le patron qui a fait faillite et je me suis retrouvé sans travail du jour au lendemain et sans logement (...)* » nous dit-il non sans émotion.

Dans cette trajectoire sociale également, nous retrouvons les traces d'un déclassement radical faisant que cette personne va passer d'un statut d'ouvrier en totale adéquation avec les aspirations paternelles, à une identité « acquise » mais non moins « virtuelle » de « clochard ».

C'est à ce moment précis, âgé de 22 ans, qu'il tombera dans une précarité totale et soudaine, et que se feront ressentir les prémices de ce sentiment de honte, celui d'avoir échoué dans la réalisation du souhait de son père pour vivre dans la rue en étant contraint de faire la manche. Une honte qui se décelait déjà auparavant lorsqu'il nous parlait de ce moyen de survie : « *J'aime pas la faire, tu vois... parce que des fois ça me fait honte...* ».

Dans cette situation, force est de constater comme ses comparses, Monsieur Joe et Dany, que le sentiment de honte est associé à la fois à l'abandon de cette « identité héritée » au sein du noyau familial, mais également à l'acte de mendier résultant, en quelque sorte, de la perte de cette identité, puisque c'est la chute dans la rue et dans une précarité extrême qui, généralement, forcent les individus à vivre d'expédients comme l'aumône.

Dans ce type de situation le sentiment de honte a donc ceci de particulier qu'il se prolonge dans le temps puisqu'il touche de près à la chute et se poursuit jusque dans le présent, tel un compagnon d'infortune vous suivant comme une ombre. Sorte de reflet d'un miroir déformant vous rappelant ce que vous êtes devenu.

Ce fait posé concernant l' « identité héritée » dans la sphère familiale et transformée subitement suite à l'entrée dans une pauvreté ultime, nous revenons sur ce qui nous permettrait de parler de survie morale et psychique en lien avec la rationalisation de la manche, et le biais d'une renégociation identitaire. Néanmoins, et c'est là encore la preuve de la singularité de chacun et de leur histoire, nous ne pouvons parler dans ce cas précis de renégociation identitaire adossée, comme Monsieur Joe et Dany, sur un « rôle » se nourrissant d'anciennes compétences professionnelles. Pour autant il y a bien ici également rationalisation de la manche, comme nous allons le développer maintenant, à travers l'analyse de cette présentation de soi tacticienne dont use Jean Luc lors de chaque interaction avec les passants. Une fois celle-ci attestée, il nous restera à montrer comment malgré l'absence de « rôle » la

⁴⁷⁸ Ici il faut entendre l'emploi de ce verbe non comme un départ définitif mais comme une absence ponctuelle au moment où il apprend la tentative de suicide de sa mère. Voir pour plus de précisions son récit de vie en annexes.

rationalisation peut permettre à Jean Luc d'outrepasser les effets sur son intériorité de la régression sociale.

1.3.2. Un registre de rationalisation jouant sur la visibilité

Par conséquent, il convient dans ce cas de parler de lutte contre les effets de la régression sociale en lien très étroit avec cette « identité acquise » dans la rue de « clochard » et à travers cette rationalisation de la manche. Nous pourrions même affirmer que l'absence de « rôle » dans cette rationalisation, accorde la possibilité de se focaliser pour l'analyse, essentiellement sur ce travail réalisé sur l'apparence lors de la mendicité ayant trait exclusivement à cette présentation de soi calculée.

Car si nous nous accordons à penser qu'être « clochard » se signe tout d'abord par les effets quasi phénotypiques de cette condition portés à même le corps, nous nous accorderons également sur le fait que ces effets atteignent jusqu'au plus profond de l'être tant l'individu stigmatisé sait qu'il dégage auprès d'autrui cette image dégradante d'homme qui a tout perdu. Cette « information sociale⁴⁷⁹ » au principe même de cette identité « virtuelle » qu'il importe de contourner. Car comme le rappelle Erving Goffman : « L'individu stigmatisé tend à avoir les mêmes idées que nous sur l'identité⁴⁸⁰ » et par là même possède les mêmes critères permettant de déterminer qui est ou non discrédité.

Sachant cela et concernant son apparence, « l'individu suppose-t-il que sa différence est déjà connue ou visible sur place (...) »⁴⁸¹. A fortiori quand les apparats de la misère se portent sur soi comme un « symbole de stigmaté⁴⁸² » plus qu'évident.

Suivant ce raisonnement, nous pouvons très bien affirmer dans ce contexte que combattre le sentiment de honte engendré par sa nouvelle « identité acquise » c'est combattre contre ces « symboles du stigmaté » opérant dans les consciences collectives.

Cette réflexivité n'est que la résultante de cet « itinéraire moral » présent chez tous ceux que nous avons côtoyés sur la durée. Ainsi le sentiment de honte dû à sa situation peut également être engendré, dans un second temps, du point de vue extérieur, celui des « normaux » pour se répercuter ensuite sur l'intériorité du sujet. De fait lutter contre ce sentiment de honte se ressentant en fonction du regard extérieur, ce n'est pas nécessairement adopté, lors de la rationalisation de l'aumône et dans le discours, un « rôle » issu de savoir-faire du passé. Il reste également possible de jouer sur une autre gamme, pour poursuivre notre métaphore musicale, celle de la présentation de soi permettant à nouveau d'améliorer l'estime de soi qui, pour Jean Luc s'acquiert dans cette rue, en face de cette boulangerie de la ville de Colmar.

Ces arguments tendent ainsi à faire de la visibilité accrue dont sont victimes les personnes comme Jean Luc, un atout plus qu'un désavantage. Surtout que, comme l'énonce la sociologue Claudia Girola, cette visibilité reste au principe même d'une

⁴⁷⁹ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Edition de minuit, 1975.p, 57.

⁴⁸⁰ *Ibid*, p, 17.

⁴⁸¹ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Edition de minuit, 1975, p.14.

⁴⁸² *Ibid*, p.59.

gestion, ce qu'elle nomme « visibilité-invisibilité empirique vitale ⁴⁸³ », dans la mesure où la personne une fois son acte achevé rejoint un autre lieu plus en retrait de la scène sociale où se ressourcer, comme nous le verrons dans le chapitre consacré aux différentes formes de refuges constitués par les personnes « sans domicile » rencontrées.

Pour l'instant il importe de revenir sur cette notion de visibilité accrue qu'enjoint l'aumône, au principe même d'une survie pour celle qui la subi, comme cet homme. Son registre adopté pour rationaliser l'aumône se fait essentiellement dans et grâce à cette visibilité accrue qu'enjoint ses conditions d'existence, et comme il nous l'exprime : « *Moi, je me pose et je reste tranquille... c'est un truc que j'ai trouvé comme ça... moi je trouve que c'est plus cool que de demander aux gens... c'est un truc que j'aime pas du tout...* ».

La parcelle de rue devant un commerce en plein centre-ville devient ainsi pour cet individu le lieu où « commercer des liens » comme le désigne Claudia Girola, ceux justement qui vont lui donner la possibilité de travailler sa présentation dans un « contrôle de l'information » sur soi. De fait plutôt que de subir les conséquences de cette visibilité accrue et forcée, Jean Luc préfère les utiliser subtilement dans une présentation de soi calculée, celle mettant en scène le corps et ses comportements dans une forme d'idiosyncrasie salvatrice. Cette idée de présentation de soi engageant de manière certaine le corps de la personne, rejoint cette idée de « travail », davantage ici tournée vers les contraintes, ou du moins les obligations qu'il enjoint au niveau du paraître : un travail identitaire touchant de près à l'apparence.

« *Ne pas être bourré* » comme il nous le déclare, ne pas quémander une pièce aux passants et être assis à terre, sans se soucier de sa présence outrancière, pour préférer se tenir debout à l'entrée de cette boulangerie dans le but d'échanger, de donner un coup de main, de rire ou d'observer, telle est la tactique de contournement du stigmate au service d'une logique d'action poursuivie à des fins de préservation de son identité pour « soi ». Cette constance à soi qui, malgré la visibilité accrue imposée par son existence, doit se préserver de ce sentiment de honte et cette absence de dignité lors de la mendicité.

Car jusqu'ici, nous n'avons pas encore parlé de cette perte de dignité ressentie par chacun au moment de se résoudre à se rabaisser pour faire la manche. C'est d'ailleurs là qu'intervient cette rationalisation pour justement ne pas perdre cette dignité et sublimer cet acte dévalorisant en « travail », et même s'il n'y a pas convocation dans le présent d'un « rôle » puissant dans les « ressources subjectives » construites sur des éléments du passé.

L'important pour soi est de faire bonne figure, pour ne pas perdre la face dans une certaine forme de retenue afin d'être accepté dans sa différence, et dans ce que Claudia Girola nomme cette « visibilité-invisibilité empirique vitale, du fait que la rue exige d'être là, de trouver des solutions matérielles de survie, d'occuper l'espace public et de s'exposer pour exister (...) ⁴⁸⁴ ».

⁴⁸³ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 551.

⁴⁸⁴ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 551.

La rationalisation de l'aumône, s'obtient donc pour Jean Luc par un jeu subtil basé sur l'apparence et le « contrôle de l'information » sur soi. Mais elle se peaufine ensuite et dans ce que nous verrons plus tard, par cette contrepartie du don, au principe même de services également rendus à la collectivité pour éviter ce sentiment d'inutilité sociale. Cette société d'« inclus » avec laquelle il va partager le temps de l'interaction pour à nouveau se sentir comme tout le monde, le temps de l'échange.

La notion d'univers symbolique porté par la manche est encore ici prégnante et laisse entrevoir dans l'analyse la richesse d'un répertoire joué par les individus afin de survivre moralement et psychiquement au stigmate du « clochard » et aux effets psychiques de la régression sociale. L'un d'ailleurs ne va pas sans l'autre comme nous venons de le préciser.

C'est dire pour conclure que, selon les instruments employés, le répertoire que joue Jean Luc, comme d'autres, possède une tonalité différente de celle de Monsieur Joe et Dany. Ici le renégociation identitaire se gagne ainsi non pas par le jeu de « rôles », mais dans cette obligation d'une tâche nécessitant une présentation de soi pour sauver les apparences. Elle constitue un élément principal nous permettant d'affirmer l'hypothèse d'un travail et d'un effort lié à ce dernier à l'instar d'une passivité, pour au final se sentir toujours utile, et outrepasser ce sentiment de honte inhérent à la perte de cette « identité héritée ».

« *Tu me verras jamais demander aux gens, vous avez une pièce ? Ah non ça je ne ferai pas ! Je demande jamais...ça me fais honte !...* ». Voici comment Jean Luc imagine celui qui s'adonne à cette pratique sans amour propre, le « clochard », celui qui attend le don, ne travaille pas sur sa présentation de soi, et ne rend pas ce qu'on lui donne.

Mais cette tactique de présentation de soi pour contourner le stigmate du « clochard » et ses résultantes sur le psychisme, n'est pas l'apanage de Jean Luc. Celle-ci se retrouve également auprès d'autres personnes constituant cette recherche comme Jean Michel.

1.3.3. Travailler jeune malgré des conditions de vie confortables

C'est à Strasbourg, dernière ville dédiées à nos investigations, que nous fîmes la connaissance de cet individu en juillet 2013. Depuis six ans locataire en foyer, cet homme de cinquante-neuf ans nous raconta sa vie avant cet hébergement, de plus dix années passées dans la rue, et sa technique de « débrouilles » pour survivre. Toutefois avant d'insister sur ce mode opératoire, il importe de revenir là également, sur son histoire familiale qui, elle aussi s'est dévoilée lors de nos entretiens, laissant entrevoir à travers les lignes de son récit, la présence de cette « identité héritée » auprès du cercle familial et notamment son père.

Comme pour Dany, en effet, l'entrée dans le monde du travail se fit à l'âge de seize ans, et comme pour Jean Luc, celle-ci se réalisa dans la même entreprise que son père : « *J'ai travaillé avec mon papa dans le bâtiment... j'ai travaillé avec mon papa dans le bâtiment, c'est moi qui portait les sacs de ciment, les sacs de plâtre, la colle, je bouchais les trous, je lui tenais l'échelle et lui il construisait les agglos, les murs, tout ça....* ».

La réussite scolaire n'étant pas au rendez-vous, ce sont les initiatives du père qui permis à Jean Michel de découvrir l'univers rude et difficile du bâtiment, comme il nous l'exprime : *« j'étais obligé ! Sinon le papa il aurait pas été content déjà que j'ai rien foutu à l'école, alors il aurait pas été content.... »*.

Selon ces déclarations nous pourrions très bien envisager cette récurrence dans la trajectoire de Jean Michel avec toutes les autres situations énoncées jusqu'ici, pouvant se signifier à travers cette « identité héritée » qui, chose remarquable, se signe le plus souvent du côté de la figure paternelle. De même que Jean Luc ou encore Dany, Jean Michel s'est très rapidement vu dans l'obligation de travailler pour préparer un avenir qui ne pouvait s'assurer du côté des études. Cependant, à l'instar de Dany ou encore Monsieur Joe, Jean Michel ne travaillait guère pour pourvoir aux besoins de sa famille.

En effet, issu d'un milieu campagnard aisé, les besoins familiaux étaient largement assurés pour une existence heureuse loin des fins de mois difficiles, comme il aime à nous le rappeler : *« Ma famille ils sont riches attention j'ai une famille riche...ils ont gagné par la force de leurs bras, ils ont gagné de l'argent quand même...(...) j'avais tout ce que je voulais grâce à mon papa, à 16 ans j'avais mon fusil de chasse, grâce à mon papa c'est lui qui me l'avait acheté. Mon permis de chasse... voyez que j'ai eu des beaux cadeaux de mon papa quand même, hein... avec la signature de mon papa, j'ai eu mon permis de chasse, et le fusil de chasse et tout ce qu'il faut il m'a dit dimanche tu viens à la chasse avec ton père, c'est le papa qui avait tout payé, j'étais heureux comme tout... »*.

Toutefois cette « identité héritée » n'est pour le coup ici, pas centrale pour notre analyse, ou plutôt d'une manière différente que celle exprimée dans les autres cas. Car si le début de son parcours professionnel s'effectue dans l'entreprise de son père, et selon le souhait de ce dernier, cette « identité héritée » ne s'est pas perdue une fois la chute dans la rue.

Après le décès de son père jeune, à quarante ans, Jean Michel a réalisé d'autres professions : *« il est mort, il avait quarante ans voilà... après j'ai travaillé chez ALLIBERT, les armoires de toilette là où on met le dentifrice, le savon et tout, ça c'était une boîte qui vient de chez moi dans l'Oise... alors j'ai travaillé là pas mal de temps (...) d'une boîte à une autre après je me suis retrouvé à Strasbourg (...) »*. Nous ne pouvons donc affirmer que c'est la perte de cet héritage familial procurée par l'arrivée dans une précarité extrême qui a atteint cet homme jusqu'au plus profond de son être pour ressentir cette honte et cette inutilité sociale dues à sa nouvelle situation sociale, celle de « clochard ». La chute s'est produite bien des années plus tard au moment où il était marié, avec un enfant et un emploi.

Pourtant nous ressentons fortement en filigrane dans tout son récit, le poids encore omniprésent de cette image paternelle, notamment comme chez Dany, Monsieur Joe et Jean Luc, dans cette omniprésence du facteur travail inculqué jeune, marquant son existence, où il importe de travailler pour assurer la vie des siens, comme l'attestent ses nombreuses emplois pratiqués avant de chuter dans la rue. Peut-on dans ce contexte parler d'« identité héritée » ?

Tout du moins il serait possible de parler de cet héritage familial tourné autour du facteur travail, que Jean Michel a pérennisé jusque son arrivée dans la rue, mais là l'argument reste trop fragile.

Pour étayer davantage cette supposition, une autre information émanant de son histoire peut être mentionnée. Il s'agit d'un autre héritage moins symbolique celui-ci, puisqu'il a trait à la somme d'argent héritée suite à la disparition de son père : « *J'ai eu des héritages aussi hein... des familles, mon papa quand il est mort j'ai touché un héritage bien comme il faut je sais plus combien exactement parce que tout est passé dans l'alcool...(...)* ».

Cet héritage, Jean Michel l'a perçu au moment où il vivait avec sa femme et sa fille et lorsqu'il travaillait encore. Et c'est à cette époque peut-être qu'il est possible d'entrevoir les débuts d'un sentiment de honte, celui lié à cette dilapidation de l'héritage paternel pour assouvir son goût plus que prononcé pour l'alcool. Substance qui a également provoqué sa chute dans la rue. Cette honte nous la retrouvons dans cette déclaration lorsque Jean Michel nous dit : « *mes beaux-frères ils m'ont fait la gueule parce que j'ai gagné beaucoup d'argent et après quand j'ai plongé plus personne voulait me regarder... voilà...* ».

Face à ces informations, nous pourrions envisager que ce sentiment de honte associé au fait aujourd'hui d'être un « clochard », concerne à la fois cet héritage paternel dilapidé, au lieu de le faire fructifier pour le bien de sa famille, et pour l'alcool qui, elle, lui a tout fait perdre, ses proches et son travail. Par conséquent, nous considérerons comme causalités de ce sentiment de honte inhérent à sa régression sociale, non pas essentiellement cette « identité héritée » auprès de son père qu'il a perdu quelques années plus tard en tombant dans la rue. Les causes de ce sentiment de honte inhérent à sa régression sociale ne sont, par conséquent, pas à rattacher à cette « identité héritée » auprès de son père, perdue dans la rue. Elles concernent aussi la dilapidation de l'héritage de ce même homme pour maintenir son intempérance, chose qui lui a fait tout perdre.

Là encore le lien avec le cercle familial, même si plus subtil, existe tout de même, car cet héritage est bien l'expression de la volonté du père, notamment à travers un testament. Ainsi dépenser très rapidement un héritage peut s'assimiler dans l'esprit de cette personne à une forme de désaveu du souhait du père qui a sans doute voulu lui léguer cet argent pour qu'il puisse rendre son existence plus confortable et sa famille plus heureuse, loin du besoin.

C'est donc l'addition de cette « identité héritée » perdue à cause de l'alcool, et de cet héritage dépensé pour celle-ci et perdu rapidement qui entraîne chez cet homme ce sentiment de honte inhérent à sa nouvelle condition. Dans ce contexte particulier le désaveu vis-à-vis du père est donc double.

Ce fait peut encore s'accréditer lorsque nous écoutons une de ses déclarations au moment où il nous explique le ressenti suite à son entrée dans une grande précarité : « *C'était pas tragique pour moi c'était au contraire... c'était un changement, j'ai vécu dans le coton, dans le coton comme on disait dans le temps...j'ai vécu une vie comme il faut jusqu'à vingt-sept ans... après je suis arrivé en Alsace bon j'ai connu la rue, les années quarante-cinq... c'était rien pour moi, c'était rien du tout... moi j'avais vécu avant autre chose, ce qui n'ont rien vécu alors là c'est vraiment des gars de la rue.... moi j'avais vécu autre chose avant (...)* ».

Il y a déjà là les premières formes de cette rationalisation, non pas de la manche, mais de sa condition, présentée dans le discours justement pour éviter que l'interlocuteur puisse sentir ce sentiment de honte d'avoir tout gâché, alors que sa situation, à l'instar de certains de ses comparses, était plus confortable et de fait semblait davantage fonctionner comme une protection contre la pauvreté. Affirmer avoir vécu autre chose que les « *gars de la rue* », ceux qui n'ont connus que le malheur, c'est d'une certaine manière rationaliser sa chute et la condition qui suit pour éviter de ressentir ce sentiment de honte.

Nous conviendrons donc que l'histoire de cette personne « sans domicile » propose certains éléments pouvant accréditer la présence aujourd'hui, dans la rue de conséquences sur son psychisme et l'estime de soi engendrées par sa situation de régression sociale. Des conséquences que nous liions aux héritages associés à la figure paternelle. Tout ceci pour dire que dans cette situation également, la récurrence se fait jour dans la manière de combattre au quotidien ce sentiment de honte mais également cette perte d'identité, celle de travailleur pour endosser celle « virtuelle » de « clochard ». Un « clochard » dont il convient aussi de dépasser l'image négative notamment dans son acte de survie le plus élémentaire, la manche, afin là encore de restaurer sa dignité.

1.3.4. Dissimuler les « symboles de stigmatisme » pouvant briser une image de soi respectable

Pourtant chez cet individu, comme chez Jean Luc, la manche n'est pas rationalisée en travail comme auprès de certains de ses camarades. Mais cela ne nous empêche guère de poursuivre notre analyse dans ce sens. Car même si dans le discours le mot « travail » n'est pas employé il n'en demeure pas moins existant dans la réalité, comme notamment l'application de ses contraintes, associées elles aussi à un travail sur la présentation de soi lors des interactions.

Lors de la manche effectuée le long du « *pont Corbeau* », sa place attirée qu'il fréquente encore aujourd'hui les fins de mois difficiles, sa manière de procéder pour rationaliser cet acte, restait similaire dans ses contours à celle de Jean Luc. Il s'astreint également, comme son comparse, à appliquer dans cette activité une présentation de soi calculée, pour ne pas rivaliser avec le « clochard », comme il nous le précise lors de l'une de nos entrevues : « *Mais faut pas laisser trainer les bouteilles, les bouteilles les gens ils aiment pas, ah ils aiment pas si c'est pour l'alcool, non (...) Je les cachais derrière moi pour pas que ça se voit... je cachais ma bouteille derrière (...)* ».

Ici, et c'est là encore une caractéristique liée à la singularité de chacun dans « l'agir en situation de discrédit », la présentation de soi calculée, s'opère en dissimulant ce

qui pourrait l'assimiler *ipso facto* au « clochard », à savoir ses bouteilles d'alcool lors de l'interaction avec les passants.

La présentation de soi est ainsi moins articulée comme Jean Luc, sur les apparences⁴⁸⁵ et les agissements du corps. Toutefois, elle reste d'une importance capitale dans ce travail identitaire, surtout lorsqu'il s'agit de dissimuler cette identité sociale « virtuelle » de « clochard ».

Car le « clochard » est également celui qui, dans les pensées collectives, est alcoolique, un fait qui souvent est présenté comme étiologie de sa chute dans la rue, mais également de son incapacité à pouvoir en sortir. Ainsi dans l'interaction avec autrui, sur son lieu de travail identitaire, la manche, il ne se permet pas d'afficher au grand jour son intempérance, et ce, pour ne pas perdre la face vis-à-vis de l'interactant, et dévoiler cette part d'ombre, ce vieux démon qui le hante depuis des années.

Comme nous l'avons souligné juste avant, l'alcool est ce qui lui a fait tout perdre comme notamment son emploi de carrossier qu'il effectuait pour nourrir sa famille. « *Des fois je buvais même au travail, j'avais ma clé du placard, là où on se déshabille, où on se change le matin, j'avais même de l'alcool là-dedans... (Silence)* », nous dit-il.

Par analogie avec son récit, nous pourrions penser qu'il ne réitère pas cet acte dans la rue et lors de la manche qui, de fait, est considérée comme un travail, dans la mesure où cet individu dissimule les éléments de son alcoolisme, celui même qui lui a joué des tours lors de son emploi du passé.

Un homme averti en vaut deux. Ce « faux semblant⁴⁸⁶ », puisqu'il boit toujours, vient ainsi mettre à jour cette tactique dans l'« être » au travail qui se construit aussi sur ses expériences antérieures, et sert dans le présent, grâce à une présentation de soi tacticienne aidant à rationaliser l'aumône. Épouser les contraintes associées au travail est ce qui donne la possibilité à Jean Michel de survivre matériellement et moralement, en modifiant le sens de cet acte portant à la dignité. Car, nous le verrons ultérieurement, le sentiment de honte inhérent à sa chute et lié au père sera également combattu mais dans un contexte différent que celui qui nous intéresse pour l'instant.

La présentation de soi dont fait preuve Jean Michel dans ce contexte de la manche reste de fait attachée de manière très directe avec un travail, où l'application stricte d'une de ses règles élémentaires – la consommation d'alcool – se rejoue également dans la rue lors de l'échange avec les citoyens. Une contrainte, au vu de son intempérance, qui s'identifie comme un véritable effort et qui nous donne la possibilité de parler dans ce cas bien précis d'une façon à soi particulière de rationaliser la manche, en lien avec une présentation de soi travaillée.

Toutefois ces contraintes associées au travail, - n'oublions pas que l'étymologie latine de ce mot signifie « appareil de torture » -, touche aussi jusqu'à la temporalité de cette activité ce qui met en perspectives de la vie du « clochard » faite d'ennui, de

⁴⁸⁵ Apparences qu'il convient ici de préciser. En effet La tenue vestimentaire portée par Jean Michel reste moins stigmatisante que celle portée par Jean Luc. De prime abord si nous ne connaissons pas Jean Michel nous aurions du mal à croire qu'il est « sans domicile », sachant également qu'il va régulièrement chez son coiffeur de rue, comme il nous l'exprimait dans son récit. L'apparence de « clochard », homme souffrant d'incurie, n'est donc ici pas de mise, comme chez Jean Luc d'ailleurs.

⁴⁸⁶ Erving Goffman, *Stigmata les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p. 91.

passivité et d'oisiveté, libre de tous mouvements, et sur qui le temps qui passe n'a plus d'effets.

Car là également, la manche n'est pas une partie de plaisir se réalisant en dilettante, comme nous le précise Jean Michel : « *Attention quand on fait la manche il faut rester jusqu'à trois, quatre heures du matin...(...) Parce que les gens, les cravatés ceux qui sortent des restaurants c'est ceux qui donnent le plus... ils sortent très tard des restaurants le soir, alors j'attendais, j'attendais jusqu'à qu'il y ait plus, que le restaurant se vide (...)* ».

Le temps du « travail » mené par cet homme se caractérise donc par des journées très longues, empiétant souvent sur la suivante. La contrainte est ainsi plus que réelle dans ce cas puisqu'elle enjoint cette personne à rester une partie de sa journée et de la nuit à travailler. Une temporalité encore ici « collective » puisqu'elle se claque sur une journée de travail, celle du restaurant devant lequel il attend patiemment.

Symboliquement donc, la manche se transforme à nouveau en univers dédié au « travail », et à ses exigences qui sont une présentation de soi pour le moins acceptable, et une temporalité associée à ce travail selon les circonstances. La récurrence avec la situation de Jean Luc est ainsi avérée dans ce contexte où les deux personnes procèdent à un travail identitaire. L'un lié directement au corps, à ses postures et son apparence, l'autre, quant à lui, dirigé vers les objets, « symboles de stigmaté⁴⁸⁷ », ici en l'occurrence, l'alcool comme révélateur implacable de sa condition sociale pouvant se révéler encore davantage aux yeux de tous.

C'est ainsi pour ces deux individus, toute une dialectique du corps et de ses prolongements (ici les bouteilles d'alcool) qui se joue dans cette relation à autrui lors de l'aumône, pour une rationalisation au service d'une renégociation identitaire de survie psychique et morale qui, pour Jean Luc, Jean Michel, se marque tout d'abord dans une autodiscipline pour tromper les apparences et fuir l'image repoussante du « clochard ».

A ce stade de l'analyse, nous pouvons en déduire qu'une partie seulement de cette identité pour « soi » semble préservée ; partie qui a trait à cette image du « clochard » dévalorisante et atteignant à la dignité lorsqu'il s'agit de quémander une pièce pour vivre.

Comme l'ensemble des personnes composant cette recherche, le registre employé pour réacquérir sa dignité perdue lors de la manche reste riche.

C'est dire que la rationalisation de la manche est avant tout une affaire de personnalité puisque puisant dans l'histoire et les compétences acquises de chacun pour parvenir à survivre à la perte de dignité et au sentiment de honte lorsque celle-ci est attachée, comme pour Monsieur Joe et Dany, à la perte de l'« identité héritée », celle de travailleur qu'il convient de retrouver et de remettre en marche dans la rue par le biais d'un « rôle ».

Toutefois si le « rôle » ne peut être effectif, il demeure cette présentation de soi à travailler pour un autre travail plus identitaire, nous faisant dire que dans ce cadre, le travail, ou plutôt ses composantes existent toujours malgré l'absence de « rôle » pour l'étayer davantage.

Cependant il restera à détailler pour Jean Luc et Jean Michel leur combat contre ce sentiment d'inutilité sociale qui est le produit du déclassement social subi. Car même

⁴⁸⁷ *Ibid*, p.113.

si pour Monsieur Joe, Dany et Wrestle, ce combat se réalise en travaillant de manière effective sans forcément jouer sur les apparences. La similitude dans « l'agir en situation de discrédit » se retrouve aussi dans le quotidien de Jean Luc et Jean Michel, mais pour ces derniers, dans un contexte tout différent comme nous le verrons par la suite.

1.4. La création d'une « région » lors de la manche pour dépasser les frontières symboliques

Pour le moment il reste à présenter dans cette partie les autres personnes rencontrées dans cette étude et les récurrences qui les caractérisent avec Monsieur Joe, toujours dans cette rationalisation de la manche. Ces similitudes exprimées lors de la manche, nous les avons également trouvées auprès de Claude, personne « sans domicile », côtoyé à Colmar, aux alentours de la gare centrale.

Mais avant de procéder à l'analyse en détails des éléments au principe même de cette rationalisation, il importe de faire un bond en arrière de quelques années pour revenir sur le début de vie de cet homme afin de tenter, comme dans les précédentes situations, de déceler de probables explications au principe des conséquences sur le psychisme que sa situation de déclassement social a induit.

D'ailleurs à ce sujet, l'histoire de vie de Claude reste en tout point ici plus qu'intéressante d'un point de vue heuristique, puisque c'est la seule personne dans cette recherche qui est issue d'une famille adoptive. Le contexte familial pour essayer de déceler une « identité héritée » au regard de cette situation reste ardue, et ce, à plusieurs égards. Le premier concerne la relation avec son père adoptif qui, comme l'exprime son récit de vie, est émaillée de conflits, pour au final conduire Claude dans la rue : « *avec mon père je m'entends pas, il me traitait de feignant, de clochard... c'est comme ça et là je suis partis...(...)* ».

L'absence de sa mère adoptive tout au long de sa biographie, nous laisse entrevoir de fait une autre absence, non moins significative puisqu'il s'agit de celle liée à cette « identité héritée » au sein de cette sphère familiale de substitution. Pour autant cette carence dans l'histoire de Claude ne doit pas nous faire conclure à la non présence d'effets sur son psychisme dus à une régression sociale.

Fréquemment en effet dans son récit nous trouvons cette expression « *il faut être concluant* », sorte de Leitmotiv opérant comme une motivation ultime, celle qui lui permettra de sortir de la rue⁴⁸⁸. Car si l'absence d'« identité héritée » au sein du cercle familial peut caractériser en partie son histoire, cette absence ne doit pas faire croire qu'il n'existe pas ce sentiment de honte, d'inutilité sociale et de perte d'identité émanant de sa chute dans une pauvreté extrême. C'est notamment cette absence d'« identité héritée » qu'il convient d'ailleurs de rattacher à cette perte d'identité une fois arrivé dans la rue, pour tenter de saisir les moyens mis en œuvre lors de la manche pour restaurer cette identité pour « soi » en outrepassant les effets de la régression sociale.

⁴⁸⁸ Chose qu'il parviendra à réaliser comme nous le verrons dans le prochain chapitre, et non sans lien avec le regard que portent sur lui certains membres de cette famille.

1.4.1. La gestion d'une position de liminarité

Suite à l'analyse sous forme d'étude de cas de la situation de Claude, nous avons émis l'hypothèse d'un quotidien de misère dominé par la gestion d'une liminarité de position, celle de sa situation sociale de « sans domicile » qui, comme les autres, se résume à une position périphérique dans le système, ni totalement dehors, ni totalement dedans. Mais cette gestion nous la trouvons davantage et de manière plus intime dans sa situation d'enfant adopté dès l'âge de 2 ans et le sentiment de « liminarité affective » qui en résulte, celle d'être également dans une famille sans toutefois être totalement intégré, ni totalement exclu de celle-ci.

Selon ce cadre une question s'imposait, quelle place pour le façonnement d'une identité se construisant selon cet « autrui significatif », en ne connaissant pas ses origines⁴⁸⁹ ?

Cette question renvoie à cette absence de statut, de véritable place dans la sphère familiale posant problème dans ce processus de socialisation primaire, celui où se révèlent les premières vocations, notamment celle associées aux aspirations parentales.

Néanmoins l'absence de référents auprès desquels construire son identité et acquérir un statut ne signifiait guère, l'absence totale de transmission de la part de sa famille et notamment de son père adoptif. Sans tomber dans l'exagération ou la caricature, il importe de saisir la déclaration qui précède, celle où Claude nous dépeint sa relation avec ce dernier, comme révélatrice justement de l'obtention d'un statut pour le moins original, puisqu'il n'en est pas un, celui de « clochard », alors que nous le précisons, à l'époque il ne vivait pas encore dans la rue.

Tomber dans la rue fait donc, à plus d'un titre, écho chez cette personne puisqu'en quelque sorte, cette chute vient confirmer l'image de soi négative que lui renvoyait son père adoptif.

Le sentiment de honte associé à cette régression sociale peut ainsi aisément se comprendre dans ce contexte, ainsi que son leitmotiv employé régulièrement, « *il faut être concluant* ».

Car nous nous accordons à penser que tous éléments transmissibles dans le cercle familial ne se résume pas *stricto sensu* à un quelconque capital, selon la rhétorique propre à Pierre Bourdieu, ou une quelconque identité. En effet comme le rappelle Levi-Strauss « l'identité est une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de nous référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il n'ait jamais d'existence réelle⁴⁹⁰ ».

L'absence d'identité transmise dans cette sphère familiale pour Claude, *a fortiori* dans sa situation d'enfant adopté, et le manque de statut réel au sein de celle-ci, ne vient pas marquer l'inexistence de point de référence afin d'expliquer un certain nombre de choses, pour reprendre les mots de l'anthropologue.

⁴⁸⁹ Toutefois ici cette question ne doit pas induire le fait que tout enfant adopté ne peut acquérir une identité structurante au contact des membres de sa famille d'accueil. Cette question ne vaut donc que pour la situation de Claude qui, comme nous l'avons mentionné, ne peut construire cette identité au regard des conflits avec son père adoptif, et d'une mère adoptive absente des « débats ».

⁴⁹⁰ Claude Levi-Strauss, *L'identité*, Edition Grasset, Paris, 1979, p.322.

En d'autres termes, même si le transfert d'un quelconque héritage n'a pas abouti pour cet homme à l'obtention de cette « identité héritée », cela ne vient pas signifier qu'aucune autre chose ne peut s'expliquer pour la suite.

Il peut également se transmettre bien d'autres éléments tout aussi marquants pour l'individu, ce jugement de cet « autrui significatif » atteignant jusqu'au plus profond de l'estime de soi. Cette reconnaissance ou non reconnaissance participant à la construction de l'être. Cette non reconnaissance, Claude l'a expérimentée lors de son altercation avec son beau-père où le mot « clochard » a été prononcé. Un véritable traumatisme pour ce dernier comme il nous le déclare : « *ça m'a fait un choc, mais je le savais... parce que je travaillais pas (...)* ».

Ainsi dans le cas de Claude, c'est davantage le regard négatif que lui portait son père adoptif qui a ancré en lui cette image dévalorisée pour au final atteindre jusque dans son estime de soi. Et c'est sans doute cette image de soi défailante qui l'a suivi pendant toute sa trajectoire où chaque échec devait résonner dans son esprit comme la confirmation du jugement du beau-père. Ainsi nous pourrions tout à fait penser que l'une des résultantes de la régression sociale sur l'intériorité du sujet, la perte d'identité, n'a pas eu lieu dans ce cas, puisqu'aucune identité n'a été consolidée auprès de ses proches, si ce n'est celle plus « virtuelle » de « bon à rien » et de « raté » qui, comme un coup du sort, se confirme quelques années plus tard par sa chute dans une précarité extrême.

D'ailleurs cette option plus que défavorable à son encontre, nous le retrouvons dans les mots de Claude, comme si le regard du chef de famille avait en quelque sorte été transmis auprès du reste de ses membres: « *Moi si je change pas il y a plus personne qui me parle ils voulaient voir, les gens de ma famille, si je valais le coup et si je m'en sortais... ils voulaient voir si j'étais capable de m'en sortir (...)* ».

1.4.2. Un combat au quotidien pour prouver ce que l'on vaut

Ainsi pour cette personne, la vie dans la rue devient moins une fin inextricable qu'un moyen de rebondir pour prouver à son entourage sa capacité de s'en sortir en étant, selon ses mots, « *concluant* ». Nous retrouvons donc dans cette situation pour le moins atypique, les traces de cette survie morale et psychique, celle qui malgré les circonstances fait avancer, et où la rue devient involontairement aussi cette opportunité de pouvoir être testé par ses proches sur ses réelles capacités et sa volonté d'évoluer.

Concluant il s'agit donc de l'être avant tout pour soi et les autres, ceux qui composent sa famille d'accueil, afin d'acquérir enfin ce statut et cette estime de soi non pas perdue lors de l'arrivée dans la rue, mais sans doute jamais obtenue lors de sa jeunesse et dans cette « liminarité affective ».

Nous conviendrons donc au regard de son histoire familiale que les principales conséquences du déclin sur le psychisme de Claude soient davantage centrées sur l'estime de soi qu'il convient de restaurer, ainsi que sur ce sentiment de honte. Un sentiment qui, contrairement aux autres situations déjà abordées, ne se traduit pas comme la conséquence de ce décalage entre l'« identité héritée » auprès de proches et l'« identité acquise » celle de « clochard ». Il est plutôt construit sur le manque d'estime de soi et cette certitude de mériter ce qui advient. A la manière

d'une prémonition, le jugement de son beau-père, tel un acte performatif, devait se réaliser quelques années plus tard.

C'est d'ailleurs dans ce contexte familial particulier que nous pouvons mentionner cette force de caractère dont fait preuve Claude, afin de ne pas vivre sa descente aux enfers comme un destin irréversible que seul son père adoptif avait prévu, et de manière fataliste, pour s'enfoncer de manière inextricable dans sa situation sociale.

Et c'est peut-être bien sur cette identité « virtuelle » de « clochard », pressentie involontairement par cette figure paternelle, qu'il faut travailler aujourd'hui afin de survivre moralement et psychiquement, et pour au final contredire le destin et l'opinion des membres de sa famille d'accueil. Par conséquent, réapparaît ici, ce travail sur l'ensemble des attributs négatifs associés à l'image dégradante du « clochard », comme notamment celui induit par le fait de faire la manche. Dans cette situation comme dans les précédentes, la rationalisation de cet acte honteux et indigne reprend donc ses droits, pour laisser s'exprimer cette récurrence dans les comportements au profit d'une redéfinition de soi salvatrice qui, pour Claude, résonne comme une sorte de réponse à son absence de statut. Car « être concluant » comme nous allons le voir, c'est bien aussi ne pas paraître dans le verbe et les actes, cet « inutile au monde », et conquérir pas à pas un nouveau statut, celui de « normaux ».

1.5 Un juste équilibre dans l'image de pauvreté déglagée

Cette redéfinition de soi au principe de cette rationalisation de la manche, se construit de manière similaire à Jean Luc ou Jean Michel, par le biais d'une présentation de soi tacticienne pendant l'interaction avec les passants.

Lors de son récit, au moment de nous parler de la mendicité, il était en effet très intéressant de constater quel regard portait cet individu sur cette activité, et sur les nécessités qu'elle requiert du point de vue de la présentation de soi. Pour Claude l'apparence est primordiale également, mais elle relève d'un subtil équilibre, nous apprend-il : « *Il faut être nickel, bon pas trop non plus pas en costard cravate, parce que là ils t'envoient chier, ils se disent celui-là il a des sous, ils te donnent pas (...).* ». De prime abord en écoutant cette déclaration, nous pourrions croire que l'unique moyen de travailler sa présentation relève de ce que Dominique Memmi appelle cette « ruse du faible ⁴⁹¹ », composée des « usages stratégiques de l'affichage de la dimension corporelle (...) les une des rares stratégies de survie qui demeurent aux plus démunis (et qui) consiste à exploiter la définition sociale d'eux-mêmes qui leur

⁴⁹¹Dominique Memmi, *L'affichage du corporel comme ruse du faible : les SDF parisiens*, Cahiers internationaux de sociologie, Vol. CXIII, 2002, p.214.

est imposée.⁴⁹² ». Ruse employée pour un unique but, le gain procuré par le don généreux du passant.

Analyser les conditions d'existence de personnes « sans domicile » commande le chercheur à porter son regard plus loin que celui focalisé sur les évidences souvent trompeuses. Jouer sur les apparences reste certes un des éléments agissant dans l'interaction avec autrui, et comme nous le verrons pour une autre personne, mais cette action n'est, il nous semble, pas essentielle dans la compréhension d'un mécanisme beaucoup plus caché.

Ainsi, selon Claude, paraître trop pauvre pourrait d'emblée annuler l'interaction, comme ne pas le paraître du tout. Jouer sur la définition sociale qui est imposée à ces personnes, manipuler son identité sociale « virtuelle », reste souvent risquée, car souvent la mise en scène d'une pauvreté extrême fait fuir plus qu'elle n'attire de compassion.

Mais il reste encore un élément indispensable pour travailler cette présentation de soi optimum et échapper à l'image de celui qui a déchu, il s'agit de l'expression verbale, principe clé de la communication, ce que nous pourrions nommer cette interaction verbale. Voici ce qu'en pense Claude : « *« Ils te regardent, ils te jugent, d'abord comment tu parles, il faut pas dire... eh ! Mec, t'as pas cent balle, non, non, non ça marche pas... il faut venir à la rencontre (...). »* ».

Plus qu'un détail insignifiant de prime abord, le langage employé dans ce type de circonstances, est d'une importance capitale. Il fait partie intégrante de cette « figuration⁴⁹³ » entendue comme « tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même)⁴⁹⁴ ». Pour ne pas perdre la face et faire bonne figure, il convient donc de surveiller son langage pour à la fois créer et préserver l'interaction verbale. D'elle va dépendre la suite des événements et la possibilité pour la personne de créer ou non cette « région », « l'espace créé par une interaction.⁴⁹⁵ ».

Principe de jugement, la façon de s'exprimer révèle autant que l'apparence, la qualité de la personne. Elle est le son qui accompagne l'image. Et ici encore il faut, comme le déclare Claude « être concluant » : « *J'explique toujours ma situation...il faut être concluant....c'est le terme... tu as déjà à dire bonjour...(...) tu dis bonjour tu demandes si la personne peut te rendre un petit service s'il vous plait...les gens y comprennent...(..).* ».

Expliciter sa situation sociale dans un souci d'honnêteté, voici ce qui pour cette personne permet d'être « concluant », sous-entendant par-là, parvenir à créer une interaction et donc cet espace symbolique signifié par la « région ». Cette volonté d'honnêteté se traduit pour Claude dans une attitude à l'opposée d'une mendicité passive et silencieuse, comme celle que réalisent certaines personnes à l'entrée d'une église de la ville de Colmar chaque dimanche. Lorsque nous lui posons la question s'il en fait de même, voici ce qu'il nous répond : « *Non moi c'est pas mon style, j'aime pas ça... je préfère être honnête, expliquer ma situation.....* ».

⁴⁹² *Ibid.*

⁴⁹³ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les Editions de Minuit, Paris, 1974, p.17.

⁴⁹⁴ *Ibid.*

⁴⁹⁵ Miller et Johnson Laird in Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990, p.185.

Rester passif en attendant que cela se passe, n'est pas du style de Claude, comme celui de quémander une pièce pour vivre comme il nous le précise : « *demander c'est pas facile (...) c'est dur de demander aux personnes* ».

Sans doute parce que le fait de demander à quelqu'un c'est se rabaisser et laisser transparaître sa condition sociale d'extrême misère pour perdre sa dignité. Sans doute aussi parce que demander c'est entrer d'emblée dans une dette installant un déséquilibre dans l'interaction. Ici encore, la ressemblance vis-à-vis de la demande, avec les dires de Jean Luc se souligne. Il reste ainsi à travailler la relation, à l'expérimenter maintes fois avant de trouver la bonne posture.

Un équilibre est alors à repérer par la personne pour adoucir la rencontre entre les deux protagonistes, c'est-à-dire dans une certaine forme de logique, qui ne vient pas perturber l'interaction. Nous revenons dans cet argument sur l'idée du « bon » et du « mauvais » pauvre de Robert Castel commandant largement les réactions des « normaux » dans le contexte de l'aumône. La suspicion de la part des citadins est ainsi de mise et l'attention de la personne démunie à son climax afin de trouver la présentation de soi adéquate. De fait l'idée d'un apprentissage de la manche se réalisant au contact d' « anciens », ceux qui peuvent apprendre les ficelles du métier, ne paraît pas forcément justifiée. L'aumône reste avant tout une épreuve à surmonter subjectivement, et les expériences obtenues lors des premiers contacts marquent davantage les efforts à engager par la suite pour obtenir gain de cause.

Pour Claude l'attitude du corps lors de cette activité est tout autant importante et significative que la manière dont il peut être vêtu : « *J'en vois beaucoup à la gare ils sont mal habillés, assis par terre et qu'est-ce que tu ramasses vingt centimes... ils vaut mieux être debout, moi je suis à la rencontre....je tourne je suis pas toute la journée comme ça assis par terre et j'attends...je vais vers les gens... Sinon, si tu rencontres des gens, des connaissances...(..)* ». ».

La similitude avec les arguments de Jean Luc reste ici opérante. Comme ce dernier, Claude a non seulement intégré cette idée de posture du corps lors de la mendicité, mais il l'applique, et ce, non pas dans l'unique but d'obtenir une pièce, mais plutôt comme il le déclare pour « *aller à la rencontre* », terme similaire à celui exprimé par Jean Luc⁴⁹⁶.

Nous constatons donc que, de la même manière que Jean Luc et Jean Michel, la rationalisation de la manche s'opère également pour Claude, à travers une présentation de soi travaillée pour ne pas subir les effets de son stigmaté, et stopper net l'interaction avec les passants. Pour ces trois personnes, l'enjeu est de taille. La posture, l'apparence du corps, la communication verbale doivent être opérantes pour installer la rencontre.

La façon d' « être » dans la rue, représente « cet élément du comportement cérémoniel qui se révèle typiquement à travers le maintien, le vêtement et l'allure, et qui sert à montrer à l'entourage que l'on est une personne douée de certaines qualités favorables ou défavorables.⁴⁹⁷ ». Nous nous accordons à penser que cette présentation de soi dont usent les 3 personnes citées plus haut, demeure ainsi une composante essentielle du travail identitaire. Travail qui pour nous, en rejoint un

⁴⁹⁶ Pour plus de détails, voir l'étude de cas qui lui est consacrée, en annexes.

⁴⁹⁷ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les Editions de Minuit, Paris, 1974, p.68.

autre, celui qui nécessite d'être et de paraître crédible dans une tâche ou une fonction quelconque. Que penserions-nous en effet d'un commercial vêtu de manière non conforme à ses fonctions, c'est-à-dire sans costard ni cravate ? Aurions-nous envie de lui acheter son produit ? L'apparence engage ainsi le sérieux de la personne.

Il en va de même pour les personnes « sans domicile » se devant, comme nous le rappelle Claude d' « être concluant ». Cette crédibilité se retrouve de fait, également dans la rue, dans un premier temps pour paraître ce « bon » pauvre encore secourable, mais surtout lorsqu'il convient de contourner le stéréotype du « clochard » pour une survie morale. C'est en cela que nous parlons de subtil équilibre qui, pour Claude, sonne comme un moyen de se prouver à soi et aux membres de sa famille qu'il est bien autre chose qu'un individu oisif, « ratant » tout ce qu'il entreprend. Car dans ce contexte de l'aumône, la réussite est bien au rendez-vous pour créer cette opportunité, le temps de l'échange avec l'extérieur, d'être considéré comme quelqu'un de l'intérieur.

Certains espèrent donc l'obtention de cette crédibilité dans le « rôle », et dans la mise en pratique d'un « travail » faisant resurgir des « ressources subjectives ». D'autres, quant à eux, l'espèrent également dans une présentation de soi calculée pour, non pas, exprimer leurs « ressources subjectives », mais leur volonté d'aller vers l'autre pour dépasser les frontières symboliques imposées par leur condition commune.

Dès lors une autre facette de la manche s'éclaire ici davantage, et pour les trois personnes dont nous venons de parler. L'appât du gain n'est pas central dans cette activité de rue, et comme chacun nous l'exprime dans son récit. Plus essentiel est ce qui leur permettra de contourner l'image du « clochard », véritable repoussoir pour installer une interaction. Cette rencontre avec autrui pour, le temps de celle-ci, se sentir à nouveau comme « tout le monde » et pouvoir partager avec l'environnement.

La reconnaissance sociale, en dehors des effets portés par sa condition, opérante chez toutes les personnes rencontrées, reste ainsi l'élément central de compréhension dans la rationalisation de la manche, surtout lorsqu'il convient de lutter contre les effets sur le psychisme de la régression sociale. Si être perçu différemment grâce au travail de présentation de soi, contrainte calquée sur celui d'un travail ordinaire, ou encore grâce à la réactivation de « ressources subjectives » par le biais d'un « rôle », restent pour ces personnes le moteur d'une logique d'action, il convient encore pour que cette rationalisation soit complète et dans cette présentation de soi concernant Jean Luc, Claude et Jean Michel⁴⁹⁸, qu'elle permette l'interaction. Paraître en dehors du stigmaté n'est ainsi que la première étape pour mener à la seconde, celle qui permettra de créer ce pont vers autrui, pour reprendre les termes de Georg Simmel, celui qui donne la possibilité de rejoindre ce « tout » pour à nouveau se sentir utile, et lutter un peu plus chaque jour contre les effets du déclin.

⁴⁹⁸ Cette supposition de créer l'interaction dans le contexte de la manche, nous ne l'avons pas abordée en profondeur avec les personnes précédemment citées, pour la simple raison que le « rôle » en action intègre mécaniquement cette présentation de soi pour être crédible. Crédibilité que nous avons relevée pour Monsieur Joe et Dany par exemple, et qui leur apporte un « statut » dans le quartier.

2. La manche prétexte⁴⁹⁹ aux interactions, permettant souvent la contrepartie du don pour nos trois acteurs

La gestion d'une visibilité accrue dans le contexte de l'aumône reste donc pour les 3 personnes ci-dessus, un élément clé pour leur survie morale et psychique touchant de près à leur situation de déclassement social plus ou moins rapide. Non tant pour l'instant dans ce retrait salvateur qui, comme nous le verrons ultérieurement est également nécessaire, notamment dans la constitution d'un squat, en lien très étroit avec l'identité pour « soi ».

Pour l'heure, il importe de comprendre que cette gestion de la visibilité est nécessaire pour être vu, être là et pour ne pas se sentir totalement invisible. La présentation de soi en ce sens, permet à cette invisibilité de s'estomper le temps de l'échange avec le « tout ». En effet si être invisible c'est être ce « clochard » faisant partie du décor urbain, être visible c'est, *a contrario*, ne pas en avoir l'air. Mais au final être visible pourquoi ? Pour une pièce, le jeu n'en vaut pas réellement la chandelle, au vu du peu d'argent gagné, proportionnellement à toute une journée passée à travailler sa présentation, où à exprimer son « rôle » à travers le travail. La pauvreté n'annule pas le sens des proportions, bien au contraire.

Être visible, c'est surtout être perçu par les « normaux » en dehors de son stigmatisme de pauvreté extrême, et être reconnu socialement en adéquation avec son identité pour « soi », celle qui s'exprime en dehors des effets de la régression sociale. Être visible c'est donc à nouveau faire partie de ce lieu situé de l'autre côté des frontières symboliques portées par les écarts de places dans la société. En ce sens, la manche est aussi univers symbolique dans la mesure où elle traduit cette zone d'entre-deux, lieu où la personne démunie possède son terrain « privilégié » pour créer cette « région », et pour cheminer, non sans effort, sur ce pont vers autrui.

Ceci pour dire que l'élaboration de cet espace créé par une interaction nécessite, elle aussi, cette pratique de l'espace signifiée auparavant avec Monsieur Joe, Dany et Wrestle.

2.1. La rue modifiée pour l'occasion en « potlatch » urbain

Nous pourrions en effet à nouveau là réutiliser le terme de « propre » tant il permet de mieux saisir cette annexion d'une partie de l'espace public pour élaborer des pratiques. Des pratiques qui ici se comprennent, suites à nos observations et l'analyse des récits des personnes, comme l'utilisation de ce coin de rue où celles-ci se sont établies pour réaliser l'aumône, et dans l'objectif aussi de proposer leurs services aux commerçants ou protagonistes du lieu.

⁴⁹⁹ Ceci ne doit pas venir signifier que celle-ci ne s'opère pas également pour gagner quelques pièces. Mais force est de constater qu'il convient d'envisager les éléments qui, d'une part permettent à ce gain de s'opérer sans perdre sa dignité, et d'autres part ceux qui expliquent qu'un même lieu soit constamment pratiqué par les personnes sans réel gain obtenus, quelques pièces par semaines, comme nous avons pu souvent le constater.

L'interaction n'est donc pas uniquement construite pour partager avec le passant, elle est aussi et de surcroît, cette « région » symbolique donnant le moyen à la personne démunie ayant obtenu un don, de pouvoir rendre ce dernier et de se sentir, comme nous l'avons à maintes reprises souligné, utile⁵⁰⁰.

La similitude dans cette logique avec les autres personnes est ainsi établie. Comme pour Monsieur Joe ou Dany, il ne s'agit pas de rester dans cette domination symbolique portée par l'incapacité ou la non possibilité de rendre indirectement le don du donateur.

Ne pas perdre la face, c'est pouvoir rendre le don pour ne pas demeurer dans cette posture de personne oisive, n'attendant pour vivre que la générosité du citadin.

A ce titre la citation de Pierre Bourdieu au sujet de l'aumône, mérite clarifications. Celui-ci déclare : « que les relations d'échange les plus gratuites et les moins coûteuses en apparence, (...) sans parler des actes de générosité sans retour possible, comme l'aumône, lorsqu'elle s'établissent dans des conditions de dissymétrie durable (notamment parce que ceux qu'elles unissent sont séparés par des écarts économiques ou sociaux infranchissables) et qu'elles excluent la possibilité d'une contrepartie, l'espoir même d'une réciprocité active, condition de possibilité d'une véritable autonomie, sont de nature à créer des relations de dépendance durables (...).⁵⁰¹ ».

Nous voyons bien à travers les diverses illustrations proposées que cette contrepartie, même différée puisque ne pouvant se rendre dans l'immédiat au donateur, reste effective pour les personnes démunies et d'un point de vue symbolique. La relation de dépendance durable est ainsi combattue justement pour se départir de ses effets, mais également de l'image de celui qui en est prisonnier, le « clochard ». De fait rendre aux passants généreux, c'est outrepasser cette relation de domination objective et symbolique en étant à nouveau utile, en travaillant, pour dans un second temps, retrouver sa dignité et lutter contre les effets du déclassement social.

Et cette contrepartie pourrait, en utilisant le terme de Marcel Mauss, mieux se saisir symboliquement car se réactivant sur un « potlatch » urbain, entendu ici comme lieu socialement constitué pour procéder aux échanges tribaux. Ce lieu mythique nous pourrions le retrouver dans chacun des espaces publics où les personnes « sans domicile » réalisent l'aumône, pour observer que la contrepartie animée par cette « obligation de rendre » se déroule toujours dans ce même lieu ou quartier.

La cohérence se signe ainsi ici dans un espace similaire au don, et dans un temps différé dont l'acte de rendre est porté sur d'autres individus que les donateurs. Ainsi ne pas rendre immédiatement au même donateur ne signifie pas que la logique d'une contrepartie, pour le coup salvatrice, ne soit pas généralement respectée. Le mouvement du don effectué avec rapidité de la part du citadin il est rare que la personne « sans domicile » puisse y répondre de la même manière. Surtout que la plupart du temps, leur position d'infériorité sociale et d'« exclusion » incite les passants à ne guère prendre sur leur temps pour pouvoir permettre à la relation de s'installer et se rééquilibrer.

⁵⁰⁰ C'est d'ailleurs dans ce contexte d'analyse que nous nous permettons de parler de travail qui existe justement puisqu'il établit ce retour indirect sur don par le service rendu à la collectivité. Il est une sorte de réponse au « salaire » perçu au préalable : le don.

⁵⁰¹ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du Seuil, 1997, Paris, p.288.

Le temps de la modernité entraînant chacun dans ses obligations professionnelles, familiales et autres, ne permet pas cette contrepartie directe sur le moment. Mais ceci n'est cependant pas une généralité, ou plus exactement, il arrive que la personne « sans domicile » trouve le moment opportun pour anticiper le don et pouvoir directement le rendre. Ce que nous avons pu observer auprès de Claude qui nous confie ceci : « *Des fois je leur explique, parce que y en a des fois ils sont pas d'ici, des touristes et après... par rapport à la place de parking le dimanche, il y en a, ils ne savent pas comment, faire, le dimanche ils croient que c'est payant, moi je vais près d'eux et je leur dit non, non, c'est dimanche, tu payes pas, et y en a tu sais ce qu'ils me répondent, je préfère vous donner à vous qu'à la ville... c'est la ville qui encaisse, tu leur expliques, y en a qui mettent de l'argent mais qui ne savent pas comment obtenir un ticket donc moi je leur explique... vous appuyer sur le bouton vert...* ».

Deux cas de figure peuvent s'envisager suite à cette déclaration de Claude. Le premier, il rend indirectement à cette personne le don fait précédemment, ou il anticipe le don en rendant d'abord un service pour équilibrer l'échange suivant. Quoiqu'il en soit, ce retour sur don accorde encore la possibilité à cette personne démunie de pouvoir à la fois se sentir utile à la société, pour au final être libre. Sa dignité est ainsi restaurer le temps de l'échange où ce dernier s'obtient en s'imposant une contrainte inhérente à tout travail, cette présentation de soi correcte et concluante.

Et c'est par ce travail sur soi que se contourne le stigmate du « clochard », pour en définitive et au regard de l'histoire de Claude, parvenir à sauver la face et mettre de côté ce sentiment de honte lié au regard négatif imposé par ses proches depuis son enfance. La survie morale et psychique associée à la lutte contre les effets de déclassement, pour Claude, se gagne au quotidien dans cette rue adjacente à la gare centrale de Colmar ; terrain de tous les espoirs où regagner confiance en soi et redorer son blason. Dans cette « région » symboliquement créée, il parvient à montrer à soi et aux autres qu'il est encore capable d'entrer en relation avec le monde et d'aider les « inclus », d'être « *concluant* » pour progressivement retourner vers l'intérieur et prouver à ses proches qu'il vaut bien plus qu'un « clochard ».

Jean Luc quant à lui procède différemment. Les coups de main qu'il donne régulièrement à la patronne de la boulangerie devant laquelle il fait la manche, reste assez révélateurs de cette contrepartie indirecte : « *Je l'adore... l'autre jour... je lui ai donné un coup de main... y avait un camion de pain à débarrasser... je lui ai donné un coup de main... elle me dit : je te donne de dix euros, je lui ai dit j'en veux pas de tes deux euros... je lui dis je te donne un coup de main, c'est pour le plaisir...* ».

Un plaisir de rendre ce qu'on lui a donné auparavant. Plaisir se comprenant également comme cette reconnaissance acquise sur le moment, celle d'être encore utile à la société.

De fait la renégociation identitaire s'opère dans cet instant si court qu'il soit pour contourner le stigmate du « clochard » pour être à nouveau considéré comme un « inclus » participant aux mouvements quotidiens de la rue. Des moments qui se

reproduisent dans une journée, voire une semaine et qui renforce cette renégociation.

Mais cette renégociation permet également d'outrepasser à sa manière les effets négatifs d'une forme d'oisiveté induite par le fait de ne rien faire en contrepartie du don des passants. Là encore nous touchons de près à une des parties de cette rationalisation de la manche mise en place par cette personne, celle destinée à montrer une bonne image de soi à l'instar de son apparence, pour au bout du compte, annihiler les effets de la régression sociale qui, comme ses comparses, s'obtient en rendant des services pour vaincre ce sentiment d'inutilité sociale et de honte engendrée par le poids de l'identité de « clochard ».

Certes Jean Luc ne travaille plus comme auparavant dans le domaine agricole et selon le désir de son père. Pour autant la fierté d'être à nouveau considéré, reconnu comme un acteur de la rue, grâce à ses nombreux services rendus, lui accorde la possibilité, comme les autres individus, de pratiquer cette contrepartie symbolique au principe même d'une restauration de sa dignité et du sentiment d'utilité. Il n'est plus cet étranger séparé des « inclus » par des frontières symboliques.

L'impression d'inclusion sociale le temps du contredon, accorde aussi à Jean Luc la possibilité de se sentir encore dans ce « tout », par les échanges qu'il développe avec ce dernier. Grâce à l'échange il est encore dedans, ou comme le précise Claudia Girola : « la relation d'échange atteste pour ces personnes leur appartenance au corps social.⁵⁰² ».

2.2. Rendre le don auprès de ses pairs

Il en va de même pour Jean Michel, avec toutefois comme nous l'avons précisé auparavant, une singularité bien affirmée dans cette « obligation de rendre » le don qui aura, comme nous allons l'analyser maintenant, également des répercussions sur cette « identité héritée » puis perdue il y a bien longtemps.

Cette singularité dans l'acte de rendre le don des passants tient du fait, comme nous avons pu le souligner à plusieurs reprises, qu'il se réalise auprès de ses pairs qui vivent dans la rue. Voici ce qu'il nous affirme lors d'un de nos entretiens au sujet de cette contrepartie : « *Qui est-ce qui a payé ? (les bouteilles d'alcool) C'est moi... ça me dérange pas ça c'est des amis, ça me dérange pas du tout, ça me dérange pas ça me dérange pas... tant que c'est des amis tant que c'est pas des voleurs... ils ont la redevance quand même... quand ils ont quelque chose ils pensent à moi quand même... y a un retour c'est ça la redevance, c'est important... (...)* ».

Les dires de Jean Michel accréditent ainsi ce contre don réalisé envers des personnes dans les mêmes conditions sociales que lui, à l'époque où il vivait dans la rue. Une situation qui, aujourd'hui pour cette personne « sans domicile », n'est pas antinomique avec notre argument centré sur la pratique de l'aumône. Une activité qu'il continue à entreprendre assez régulièrement pour combler ses fins de mois difficile vu sa prodigalité et sa consommation d'alcool qui nécessitent un certain

⁵⁰²Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 280.

budget. Il est également important de relever dans cette déclaration, cette notion de « *redevance* », celle qui montre combien cette personne « sans domicile » a intégré l'existence de cette économie morale représentée par le don, où donner nécessite toujours un retour et vice et versa.

Mais l'analyse est encore plus riche quand nous nous penchons sur son histoire, et la socialisation primaire qu'il a subie dans le contexte familial, socialisation associée à la figure paternelle comme nous l'avons déjà vu. Né dans une famille aisée, l'hospitalité envers un étranger a toujours été importante dans la famille, au point d'en constituer quasiment une habitude dans les pratiques familiales, comme il nous le déclare fièrement un jour : « *C'est mon papa qui m'a élevé comme ça... c'est le papa, c'est le patriarche qui m'a élevé comme ça, le papa il était gentil, y avait toujours une assiette de plus pour quelqu'un qui arrivait, ça c'était la campagne... c'est comme ça, c'est comme ça...* ».

Au sujet de cette socialisation primaire, nous pourrions dans un premier temps faire le lien ici avec cette notion de « ressources subjectives ». Non pas tant pour parler d'une réactivation dans le présent de compétences professionnelles du passé, mais comme l'expression de compétences davantage axées sur la capacité à créer une relation et à pouvoir s'ouvrir aux autres, sans préjugés. La richesse des composants du « stock » d'acquis antérieurs, utilisables selon la situation est encore ici confirmée, pour convoquer sur le moment des réminiscences de cette « identité héritée » auprès de son père et adopter ce « rôle » de « bon samaritain ».

Un « rôle » que nous avons pu constater au moment où nous avons menés certains de nos entretiens avec Jean Michel en présence de pairs, sur cette place Kléber en plein centre-ville de Strasbourg. Un lieu pratiqué pour son affluence quotidienne. C'est là, que nous nous sommes rendus compte de l'importance que revêtait aux yeux de Jean Michel, ces réunions journalières, réunissant toujours à la même heure, les « amis » comme il les nomme, pour partager dans la bonne humeur et oublier, le temps de ce partage, sa situation de misère.

Au contact de ces individus sur cette place, c'était comme si le temps s'arrêtait et qu'il permettait cette respiration pour que Jean Michel puisse à nouveau recréer symboliquement et comme dans le passé, ces bons moments constitutifs de cette sociabilité de « bistrot ».

Cet aparté où peut encore s'énoncer la mémoire du père et une partie de cette « identité héritée » auprès de lui dans cette faculté à aller vers l'autre pour réaliser un geste de partage, ici en l'occurrence celui se réalisant autour d'un ou de plusieurs verres.

2.3 La place Kléber, lieu de toutes les sociabilités

De fait, dans ce contexte particulier également, le sentiment de honte issu de sa situation de régression sociale se combat jour après jour et tant bien que mal, en utilisant le lieu de l'autre, comme l'exprimerait Michel de Certeau pour caractériser cette place publique, afin de le transformer, le temps de l'échange, en « propre ». Ce bout d'espace public qui sous l'influence de l'acteur devient propice à l'action. Une action qui, pour cette personne « sans domicile », se décline sous deux aspects permettant cette survie morale et psychique essentielle et plus qu'égratigner lors de sa chute dans la rue, il y a plus de dix années.

En effet, elle accorde d'une part la possibilité à Jean Michel de recréer cet espace symbolique chargé de sens à ses yeux, puisqu'il rend adéquat l'expression de certains traits de cette « identité héritée » auprès de son père en offrant l'hospitalité à certains de ses compagnons de misère.

Le temps de cet acte, le sentiment de honte, celui de n'avoir pas su profiter à bonne escient de l'héritage paternel, celui là-même qui aurait pu lui éviter la chute, s'annihile pour laisser, dans cet agir, place de manière symbolique au père plus de vingt années après sa disparition. Sur le moment, les échanges opérés viennent pérenniser ce lien indéfectible avec le père. Celui porté par la réactivation au présent d'acquis antérieurs emmagasinés auprès de la figure paternelle. En ce sens, offrir à autrui c'est aussi, le temps de cette offre, faire revivre le père et une partie de sa mémoire au service d'une survie morale et psychique empêchant l'affirmation de ce sentiment de honte.

Ainsi et contrairement à certains des autres individus interrogés dans cette recherche, la survie morale et psychique au principe d'une lutte contre les effets de la régression sociale, peut s'obtenir aussi dans un autre cadre que celui dédié à la manche et lors de sa rationalisation. Ceci vient encore renforcer cette singularité dans « l'agir en situation de discrédit » pour chacun des individus rencontrés, afin de combattre une condition commune de pauvreté. Dans certains cas, la rationalisation de l'aumône accorde cette possibilité de survie morale et psychique, comme nous l'avons vu, mais pas essentiellement dans ce contexte.

Pour Jean Michel, la rationalisation de la manche s'opère en lien avec son lieu, le « *pont corbeau* ». Une rationalisation ayant trait à cette perte de dignité qu'il convient d'outrepasser grâce à une présentation de soi calculée et se rattachant à celle liée à la pratique d'un quelconque emploi. C'est dans un autre contexte symboliquement reconstitué par ses soins, sur cette place Kléber et lors de ces moments de partages, qu'il peut là, si ce n'est pas se réconcilier, tout du moins entrer à nouveau en contact avec le souvenir du père pour au final appliquer un de ses enseignements rattachés à cette « identité héritée ».

D'autant plus que l'expression de certaines composantes de cette identité assure le temps de sa réactivation, la continuité de son être exprimant cette identité pour « soi », pour mieux contourner celle plus « virtuelle » de « clochard ». La proximité avec certains traits du passé devient ainsi, et sur le moment, à nouveau présent pour laisser se jouer sur cette scène sociale, certains éléments de la personnalité de Jean Michel constitués dans son enfance au contact de son père. La honte et l'effacement identitaire porté par le déclassement social s'estompent.

Toutefois, au fur et à mesure de nos entretiens avec cet individu, nous avons remarqué que l'utilisation d'une portion de ce lieu public pour le modifier, selon sa volonté, en « propre », n'avait pas comme unique logique, la réactivation de la mémoire du père et certaines de ses transmissions quasi culturelles retranscrites à travers cette sociabilité de « bistrot ».

Un autre élément central pour l'analyse a pu voir le jour, celui déjà souligné auprès des autres personnes « sans domicile » composant cette étude. Il s'agit de cette possibilité, comme les autres, de pouvoir rendre possible cette contrepartie du don des passants, qui, *a contrario* de ses comparses, s'effectue pour Jean Michel dans un autre lieu que celui où s'est réalisé le premier don.

Si nous nous accordons à déterminer que cette place Kléber est également pour cet individu démuné, le lieu propice à cette contre prestation symbolique, nous nous

accorderons aussi à penser que, là pour le coup, elle ne se fait pas dans le même lieu que celui où Jean Michel « travaille », le « *pont Corbeau* », nous empêchant ainsi de parler dans cette situation de « potlatch » symbolique en lien avec la contreprestation réalisée.

Quoiqu'il en soit, cette contrepartie du don obtenu lors de la manche, existe encore auprès de Jean Michel qui la met en place indirectement et à quelques mètres du lieu, lorsqu'il s'agit de payer un verre à ses compagnons de « galère », et lors de cette sociabilité de « bistrot » sur cette place publique.

L'une des représentations souvent attribuées au « clochard », celle de sa consommation d'alcool quasi outrancière et provocatrice sur la voie publique, trouve avec cet exemple, une signification beaucoup plus approfondie et fondée, pour recouvrir au final une signification plus sociale, ou du moins sociétale. Celle qui associe le boire ensemble comme une fonction sociale par ce moyen particulier de créer et de renforcer le lien.

La modification de cet espace public en « propre » se fait ainsi selon d'autres besoins que ceux d'assurer son intempérance quel que soit le lieu et ses lois. Grâce à l'imagination de Jean Michel, il devient plutôt prétexte pour raviver la mémoire mais également pour pouvoir rendre indirectement et dans un autre lieu, le don de la collectivité afin d'éviter de perdre sa dignité et son indépendance.

Cette place Kléber devient aussi, comme le stipule la sociologue Claudia Girola, ce lieu où « commercer des liens », cet espace public qui permet d'entrer dans cette économie morale du don circulaire en rendant indirectement la pièce donnée par l'offrande de quelques bouteilles faite à ses compagnons de rue. Dans ce cadre d'interactions bien spécifique, la contrepartie du don précédemment effectuée par le citoyen est, par conséquent, réalisée. L'honneur et la face sont ainsi préservés pour soi, puisque la relation, sur le moment asymétrique, constituée par le don trouve sa manière de se rééquilibrer dans et pendant cette sociabilité de « bistrot ».

Un retour de don qui, pour le coup, en appelle un nouveau, cette « *redevance* » comme l'exprime Jean Michel. En quelque sorte la boucle est bouclée permettant à Jean Michel de garder son autonomie afin de ne pas dépendre de la gentillesse des passants pour vivre, et même s'il bénéficie de revenus qui pourraient, s'ils étaient bien utilisés, lui éviter de faire l'aumône.

Le plus important est de constater que la manche faite, elle n'engendre pas automatiquement, et grâce à la logique d'action de cet individu, cette perte de dignité et cette aliénation privant de toute autonomie l'individu qui s'y adonne. Là encore il existe toujours et selon l'imagination et la créativité de l'acteur, une marge de manœuvre permettant de contourner le stigmate de pauvreté en actionnant les ressorts de la survie qui déterminent l'agir en situation de discrédit.

Plus généralement, les récurrences dans les trois situations qui viennent d'être exposées sont bien présentes, et ce, malgré la singularité des individus en question et de leurs trajectoires sociales. En ce qui concerne ce lieu de « travail » tout d'abord, nous constatons que ce lieu métamorphosé, et la pratique symbolique qui en découle, se souligne aussi auprès de Jean Luc, Claude et Jean Michel qui pratiquent également un bout d'espace public sous toutes ses coutures pour laisser

s'exprimer cette présentation de soi tacticienne et permettre à celle-ci de se préciser dans les actes, notamment par le biais des services rendus à la collectivité. La cohérence entre le « dire » et le « faire » devient ainsi concluante, au service d'une renégociation identitaire apportant un réconfort moral et psychique certain.

L'appropriation d'un espace public se fait donc aussi et plus subtilement par les interactions que celui-ci peut proposer, et chose importante, indépendamment du gain procuré par la manche.

En ce sens, cette appropriation de l'espace engendre un sentiment d'appartenance fort, du fait qu'il touche de près à l'identité de l'individu par la renégociation qu'il rend possible.

C'est donc pour tous ces hommes, « l'espace qui (leur) appartient et auquel (ils) appartiennent à (leur) tour. », et où « Le processus d'identification passe par l'intériorisation de ce rapport d'appartenance⁵⁰³ ». Une intériorisation de ce rapport qui s'ancre encore davantage dans cette renégociation identitaire s'exprimant sur le lieu, et pour certain dans un « rôle » de travailleur ou dans l'application quasi méticuleuse de ses contraintes associée à l'image qui peut en être dégagée pour l'extérieur.

Mais ce lieu disponible pour l'imagination de chacun possède encore un autre avantage pour ces individus, son temps. Celui qui va permettre pour Jean Luc et Claude de s'inscrire à nouveau dans ce « temps collectif » où les vas et viens des passants, les sollicitations multiples, marquent ainsi le déroulement d'une temporalité rythmée, celle des protagonistes de la rue. C'est ce qui accorde à ces personnes « sans domicile », la faculté de combler les vides que procure une vie dans la rue sans occupation, si ce n'est celle d'attendre le don.

Une inclusion dans ce « temps collectif » qui reste aussi d'actualité pour Jean Michel qui, au pied du « *pont corbeau* », fait la manche devant un restaurant, dans un temps du « travail » se déroulant selon les horaires de fermetures du restaurant. L'aide que Jean Luc porte aux commerçants de la rue, viennent aussi attester de cette introduction, le temps de l'échange, dans cette forme de temporalité, comme l'est également le fait de créer cette interaction avec les passants, d'« *aller à la rencontre* » comme le déclare Claude. Ainsi créer un pont vers autrui revient également, en outrepassant les frontières symboliques entre le « dehors » et le « dedans », à en appliquer sa temporalité. Il ne peut y avoir, il nous semble, de jonction entre ces « deux mondes » avec chacune des parties restant dans son temps. Là encore l'idée d'une temporalité exclusive et excluante, celle du « clochard » enfermé en soi dans sa propre « durée individuelle », semble s'affaiblir pour recouvrir l'idée de partages et d'ancrage, malgré la rue, dans ce « temps collectif ».

D'ailleurs à propos de repères spatio-temporels, nous pouvons noter dans les trois situations qui viennent d'être exposées, que le lieu de la manche a aussi son importance. Il procure ce point d'ancrage dans la réalité, indéniable, constitué par le fait qu'il matérialise dans l'esprit de chacun cet espace public où se rendre quotidiennement pour s'exposer. Un repère.

Cette idée de temporalité effective s'accrédite encore dans les dires de Jean Luc nous affirmant ceci à propos de la boulangerie devant laquelle il mendie : « *C'est*

⁵⁰³ Belhedi Amor, *Territoires, appartenance et identification. Quelques réflexions à partir du cas tunisien*. L'espace géographique. Tome 35, 2006, Paris.

mon lieu de travail c'est vrai j'y suis presque huit heures par jour (...) ». Ce repère spatio-temporel nous le retrouvons ensuite au moment de notre second entretien avec cet individu, et après lui avoir donné rendez-vous la fois précédente à une heure précise. Nous étions arrivés dix minutes en retard, chose que Jean Luc n'a pas manqué de nous signifier en regardant l'horloge placée en face de la boulangerie, au-dessus d'une devanture de magasin. Nous pourrions dans ce cas-là admettre qu'il est bien dans ce « temps collectif », celui qui organise nos journées et qui régule, selon ses dires, son temps dédié à la manche calqué sur celui d'un travail ordinaire.

Cette notion de temps, pour ceux qui généralement en sont dépourvus, nous la découvrons également chez l'ethnologue Patrick Gaboriau lorsqu'il s'exprime à ce sujet en parlant de « temps mentaux⁵⁰⁴ » qu'ils « constituent le troisième mode de compréhension de la dimension temporelle. Ils sont scandés en référence à des objets, des endroits, des tierces personnes, ou des moments psychiques particulièrement forts.⁵⁰⁵ ».

Accordons nous ainsi à penser qu'il s'agit ici de ce « temps collectif » qui l'est justement parce que rapporté à des objets, et des lieux, en l'occurrence pour ce qui nous intéresse, le lieu où travailler et développer des interactions avec des tierces personnes pour une rationalisation de l'aumône. Un temps mental pour reprendre son expression qui s'accorde avec celui d'un travail ordinaire, où il convient de ne pas être en retard, voire absent, sous peine, notamment en ce qui concerne Jean Luc, de susciter l'inquiétude des commerçants⁵⁰⁶. Une promptitude pour Jean Michel nécessaire pour ne pas se faire dérober la place, aidé à l'époque par la présence dissuasive de quelques comparses.

La rigueur dans l'acte de la manche se signe donc ici à plusieurs reprises et sous plusieurs points. Loin de représenter un acte irréfléchi, quasi mécanique en situation de dénuement et se réalisant de manière totalement anarchique, elle nécessite pour ces individus, une modification de l'apparence et des postures du corps, véritables préceptes d'un travail. Peut-on ainsi parler de « techniques du corps⁵⁰⁷ » spécifiques au contexte de l'aumône et analysées comme des impératifs pour être crédible dans sa fonction⁵⁰⁸, et comme les formes d'une idiosyncrasie salvatrice ?

Car si rigueur il y a dans ce contexte si particulier, ce n'est pas uniquement autour des agissements du corps et de sa tenue. La rigueur est encore de mise pour Jean Luc, Claude et Jean Michel lorsqu'il s'agit de montrer cette assiduité à la tâche rythmée sur ce « temps collectif », pour éviter le vide et l'ennui d'un temps porté par la rue, trop long. Il faut être tout le temps, là, marquer sa présence pour ne pas devenir invisible, en comblant le temps pour prendre part à sa logique intégrative.

Une logique intégrative qui prend tout son sens pour ces hommes de la rue, au moment de montrer sa volonté d'appartenir encore au corps social, notamment par les nombreux services rendus à la collectivité. Un agir qui marque de manière singulière une façon d'être dans le système et dans son temps, tout en étant utile.

⁵⁰⁴ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.110

⁵⁰⁵ *Ibid.*

⁵⁰⁶ Voir ce détail dans l'étude de cas qui lui est dédiée en annexes.

⁵⁰⁷ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Edition Quadrige/ PUF, onzième édition, 2008, Paris, p.365.

⁵⁰⁸ Qui nous le rappelons n'est pas celle du « clochard » ou mendiant oisif, mais celle justement qui s'obtient à travers un subtil équilibre des apparences pour être perçu différemment.

Dès lors le contexte de la manche pour ces trois individus devient également comme pour Monsieur Joe, Dany et Wrestle, cette activité prétexte à un travail identitaire obtenu par le truchement d'une présentation de soi calculée et ajustée au milieu. Car si le facteur travail est bien encore présent dans ces 3 situations, ce n'est que parce qu'il impose ses contraintes sur les corps, et parce qu'il instaure cet échange indirect puis cet équilibre entre un service rendu et un don du passant, permettant à la contrepartie du don de s'effectuer.

Produit de la rationalisation de la manche, ce travail octroie de fait la possibilité de réalisation d'un autre travail, touchant de près à l'intériorité de l'individu, cette identité « virtuelle » de « clochard » qui, par ce biais, se transforme dans l'instant pour recouvrir celle faisant autorité autrefois dans cette vie d'avant, cette identité « acquise » qui, pour certains, reposait sur l'identité « héritée » au sein du cercle familial.

La manche comme prétexte aux interactions et au partage de toutes sortes devient ainsi plus que compréhensible dans ce contexte, où le jeu identitaire s'affirme au profit d'une survie morale et psychique pour lutter quotidiennement contre ce sentiment de honte et de perte identitaire portés par sa condition sociale.

Face à ce nouveau constat, une question s'impose alors : Peut-on encore parler d'acte indigne et rabaissant au sujet de la manche, réalisé de manière passive sans se soucier de l'interactant et de l'environnement, en total repli sur soi ?

2.4 Transformer un contexte économique en « contexte de conscience⁵⁰⁹ »

Nous avons choisi ici de décrire de manière plus approfondie la situation de Didier, personne « sans domicile » rencontrée dans la ville de Mulhouse au mois de décembre 2012. Ceci se justifie au regard de sa manière de rationaliser la manche qui nous est apparue plus qu'originale. Toutefois, cela ne vient en rien minimiser dans leur ingéniosité, les autres façons de faire déjà découvertes, mais la manière de procéder de Didier allant également dans le sens d'une rationalisation, reste assez atypique dans son symbolisme pour qu'il en soit fait état dans ce chapitre de manière plus large, et comme nous l'avons exprimé dans son introduction.

Nous l'avons vu pour Claude ou encore Jean Luc, cette surexposition dans la ville lors de l'aumône donne la possibilité de créer cette « région » accordant une place privilégiée pour la rencontre avec les « inclus ». Elle donne le moyen de dépasser, sur l'instant, sa condition pour être toujours dans ce « tout⁵¹⁰ », nonobstant la distance sociale des protagonistes. Ces trouvailles faites sur le terrain soulignent encore davantage notre vision de la manche comme une activité ayant surtout trait au travail, tourné vers une logique de travail identitaire, celui agissant en profondeur sur l'intériorité du sujet et cette survie morale et psychique.

Jusqu'à présent, les six études de cas nourrissant cette analyse nous ont confirmé ce que nous avons découverts auprès de Monsieur Joe, à savoir cette rationalisation

⁵⁰⁹ Glaser B, Strauss A., *Awareness contexts ans social interaction*, *American Sociological Review*, n° 29, 1964, in David Le Breton , *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p71.

⁵¹⁰ Un « tout » dont nous pouvons dès à présent également intégrer dans celui-ci la notion de temps « collectif ».

de la manche au profit d'une renégociation identitaire de survie. L'objectif premier d'accroître ses ressources pour assurer *a minima* ses bases anthropologique était donc jusqu'ici, et selon les situations, perçu comme secondaire.

Mais pour que cette vision puisse encore se renforcer, il faut qu'elle ait la possibilité de se conforter en se confrontant à la situation de Didier, pour encore une fois parler de récurrences, malgré la singularité des personnes et de leurs trajectoires de vie.

Cependant avant de laisser s'exprimer cette personne sur les diverses composantes de son quotidien de misère, il importe de revenir sur certains traits de son histoire afin de pouvoir envisager les conséquences associées à sa situation de régression sociale pouvant faire écho avec sa vie avant la chute, et l'éventuelle non réalisation de cette identité « héritée » au sein de la sphère familiale lors de sa jeunesse. Celle-là même qui, des années plus tard dans la rue, provoquerait cette souffrance intérieure liée au déclin, vécu également comme cette forme de renoncement dans la réalisation du désir de ses proches.

Procéder de la sorte permet comme pour les autres situations déjà analysées, de mieux saisir dans le présent, ce qui fait la substance même de cette survie morale et psychique opérante lors de la rationalisation de la manche. Car, nous venons de le préciser auparavant, Didier rationalise également l'aumône, mais différemment que ses autres comparses, et pour le coup ici, sans véritable lien avec les conséquences issues de sa situation de régression sociale, celles pouvant expliquer ce hiatus entre les transmissions familiales du passé et sa vie de pauvreté extrême.

2.4.1. Un choix de vie qui n'empêche pas aujourd'hui de lutter contre la régression sociale

Comme pour Wrestle, le récit de vie construit sur la durée avec cet individu ne nous a pas permis de mettre à jour certaines informations, notamment celles associées à sa prime enfance et cette éventuelle identité « héritée » formée au contact de ses proches, et venant s'entrechoquer au présent, avec celle plus « virtuelle » de « clochard », provoquant ce sentiment de honte, d'inutilité sociale ou encore d'effacement identitaire.

Contrairement à certaines autres personnes interviewées pour les besoins de ces travaux, la socialisation primaire s'opérant par le biais du travail n'a pas été effective dans le parcours de vie de Didier, encore moins de manière précoce comme pour Monsieur Joe, Dany, Jean Luc ou Jean Michel.

Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans en effet, Didier va suivre sa propre voie, indépendamment du désir de ses parents, poursuivant un cursus scolaire somme toute ordinaire, obtenant son baccalauréat afin de s'inscrire, par la suite, à l'Université de Bonn en Allemagne, pour au final se destiner à une carrière de pédagogue auprès des enfants.

Dans cette situation précise et particulière, la présence d'une identité « héritée » n'est donc pas avérée, pas plus que la présence de ce conflit des années plus tard lors de la régression sociale entraînant Didier à vivre dans plusieurs pays et dans la rue. Ce conflit psychique entre sa nouvelle identité de pauvre et celle qu'il aurait pu perdre, si elle avait été constituée lors de sa jeunesse, cette identité « héritée », n'a de fait pas lieu pour cette personne.

A ce sujet d'ailleurs, la non présence dans son récit de vie de cette identité « héritée », n'est pas surprenante au vu de sa personnalité, celle là-même qui poussa très jeune Didier, sous l'impulsion de la « Wanderlust » à s'affranchir des conventions et obligations sociales pour épouser le profil du « hobo » à l'image du personnage de Nels Anderson. Ce nomade avide de découvertes et de paysages, offrant tout au long de son périple ses services ou s'astreignant à des tâches saisonnières pour survivre.

Une telle existence de bohème menée depuis plus de vingt-cinq années sur les routes de l'Europe ne peut se faire qu'en ayant la certitude de trouver une vie meilleure ailleurs, loin des carcans étouffants que sont un travail, une famille, un logement. C'est dire que toute identité « héritée », même si elle a existé un moment donné dans l'existence de cet individu, n'a pu avoir de réels impacts sur la personnalité de Didier, s'étant façonné justement contre tout conformisme.

Mais pour autant cela ne vient pas signifier comme pour Wrestle que, si cette forme particulière d'identité n'ait pas existé ou n'ait pas eu d'influence majeure sur la personnalité et la trajectoire de vie de Didier, cela confirme qu'il vive au présent sa situation de régression sociale sans aucun sentiment de honte, d'inutilité, voire de perte de dignité lorsqu'il fait la manche, loin s'en faut. Nous avons effectivement postulé en amont de cette analyse que toute situation d'aumône mettrait l'acteur en situation de discrédit fort, et ce, indépendamment d'informations issus de sa biographie pouvant expliquer ce hiatus entre l'identité « héritée », et celle « acquise » dans la rue, de « clochard ».

De fait, ce sentiment de honte, d'inutilité ainsi que d'absence d'identité a bien lieu pour Didier, mais là encore dans ce cas quelques précisions s'imposent pour y voir plus clair. En effet, revenons quelques instants sur cette notion de régression sociale si prégnante dans la vie de ces individus qui, auprès de Didier, possède un caractère pour le moins particulier.

Si nous nous penchons de plus près sur son histoire de vie, nous nous rendons compte que sa situation de pauvreté extrême n'est que la conséquence d'un choix qui s'est fait lors de sa jeunesse, au moment de préférer vivre de son art sur les routes de l'Europe plutôt que de s'astreindre à adhérer implicitement à la société à travers ses facteurs d'intégration « normatifs ». Une possibilité qu'il a d'ailleurs eu à un moment donné de sa vie. De fait, et ceci possède toute son importance pour l'analyse, cette situation de pauvreté n'est pas vécue par cet individu comme une régression sociale. Nous serions même tentés d'affirmer que ce soit davantage le fait d'avoir un emploi, un logement et une famille qui aurait été pour lui, à l'époque, une régression sociale au vu de ses aspirations artistiques.

Nous employons ici le terme « à l'époque », puisque comme nous l'avons découvert lors de nos entretiens, ce sentiment de honte, d'inutilité et de perte de dignité se retrouvent aujourd'hui, alors que Didier à plus de cinquante ans. Ils résonnent dans notre esprit comme cette amertume éprouvée après des années de sacrifices pour pouvoir un jour vivre de son art, et dont l'unique résultat au présent est cette situation de pauvreté extrême. Une situation bien évidemment non souhaitée au début de sa jeunesse, lorsqu'il s'imaginait traverser l'Europe avec comme bonne parole⁵¹¹ l'expression de son talent d'artiste. Ainsi nous conviendrons que cette régression sociale marquant une partie de l'existence de cette personne « sans domicile », ne soit que la résultante d'un jugement émanant d'un point de vue extérieur, point de

⁵¹¹ Terme employé pour souligner ce « rôle » de pèlerin mené depuis des années par cet individu comme il nous l'a exprimé lors de son récit de vie. Voir en annexes pour plus de précisions.

vue se focalisant essentiellement sur les composantes de sa situation sociale présente.

Toutefois malgré cela, il importe tout de même de relever dans son récit, cette part de regrets exprimée, liée à cette insouciance de jeunesse qui la conduit aujourd'hui à cinquante-cinq ans à vivre comme un « clochard », le contraignant quotidiennement à s'adonner à la mendicité, puisque sa situation administrative ne lui accorde pas le droit de percevoir le R.S.A. pour assurer un minimum ses besoins vitaux.

2.4.2 L'espace public utilisé comme scène sociale où exprimer son « rôle »

C'est encore ici dans ce contexte si particulier de mise en scène de soi pour survivre que, Didier, de la même manière que les autres personnes rencontrées, va procéder à une modification symbolique du lieu pour, chose remarquable chez lui, y façonner ce théâtre propice à l'explicitation de sa situation sociale en guise de rationalisation.

Car comme tous, la honte ainsi que la perte de dignité restent des sentiments majeurs ressentis chez Didier au moment de « pratiquer » une portion de rue.

Cette honte de faire la manche pour être perçu comme un misérable vivant aux crochets de la société, nous l'avons perçue dans le discours de Didier lorsqu'il nous affirme que : « *Faire la manche c'est pas beau, c'est pas beau d'être vu en train de faire la manche...* ». Surtout que, comme il nous le déclare dans la suite de ses propos : « *La manche je l'ai fait pas pour l'argent... mais pour faire des rencontres et obtenir une compréhension de ma situation...(...) pour discuter avec les personnes, expliquer ma situation et ma vision de la société...* ».

Dans ce cadre, la récurrence avec les autres personnes « sans domicile » interrogées reste ici en tout point vérifiée. Comme elles, Didier ne réalise pas cet expédient dans l'unique but d'accroître ses ressources pour vivre. Il utilise cette situation de surexposition pour bien d'autres motifs, plus salvateurs à son égard. Ceux qui participent à une rationalisation d'un acte indigne pour le modifier en « contexte de conscience » qui reste pour nous sociologues et comme le déclare David Le Breton : « primordiale pour saisir les logiques sociales qui animent certaines interactions.⁵¹² ».

Ici aussi, l'aumône et ses finalités premières se « subliment » en quelque sorte, pour au final laisser s'exprimer une autre logique, beaucoup plus subtile et sous-jacente qui, là selon la spécificité de l'individu, se teinte d'un particularisme remarquable encore une fois.

Ce particularisme pour Didier reste bien évidemment attaché à sa personnalité d'artiste musicien et d'écrivain qu'il a tenté d'exprimer dans chacun des pays où il s'est rendu. Des qualités qui pourraient très bien émaner de ce « stock » abritant des « ressources subjectives » capitalisées dans le passé, et réutilisables selon le contexte et la finalité de l'acteur, pour au final, nous permettre d'affirmer que, comme Monsieur Joe et Dany, ces ressources sont remises en branle pour et dans cette rationalisation de la manche grâce à l'expression d'un « rôle ».

⁵¹² David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p72.

Cependant, l'énonciation d'éléments dans son récit nous donnant la possibilité d'accréditer cette supposition reste fragile pour pouvoir conclure, comme certains de ses compagnons, à une réactivation de « ressources subjectives » pour constituer ce « rôle » à travers la réalisation d'un « travail », si salvateur pour le moral et le psychisme. Pourtant la rationalisation est tout de même à nouveau présente dans ce contexte économique transformé, nous l'avons dit, pour les besoins en « contexte de conscience ».

Des besoins qui, s'ils ne se marquent pas du sceau de la survie primaire et vitale pour l'individu, révèlent cette autre face cachée de la manche ; cette possibilité encore offerte, du fait de cette surexposition quotidienne, de créer cette rencontre avec les « inclus », et si possible de pouvoir encore partager.

L'opportunité de créer ce pont vers autrui est à nouveau, pour Didier, saisie dans toute son intégralité et de manière plus que convaincante lorsqu'il s'agit de modifier symboliquement en « propre » cette rue piétonne de Mulhouse pour y créer ce théâtre en faisant abstraction de la loi du lieu.

Cette scène où acquérir à nouveau cette reconnaissance sociale, en dehors du stigmaté de « clochard », obtenue grâce au pont reliant le « dehors » au « dedans », et pour que s'opère cette logique d'action, qu'il nous résume ainsi : « *Pour questionner les gens et Le but c'est de rencontrer les gens et de parler de ma situation...(..)*. ».

La finalité de cette logique est alors simple. Il s'agit d'utiliser le lieu de la manche pour pouvoir mettre en exergue et au grand jour ses compétences, ou tout du moins, son désir de toujours vouloir faire partie intégrante du système en échangeant avec lui le temps de l'interaction. C'est dans ce sens que le « contexte de conscience » s'affirme puisqu'il reste cette niche symbolique de survie accordant à Didier la possibilité d'explicitier sa situation, pour faire comprendre aux « inclus » qu'il n'est pas un « clochard » malgré son apparence, et les raisons de son arrivée dans cette situation plus que déplorable. Dans ce cadre symbolique, l'identité pour « soi » pouvait refaire surface lors de la manche et dans son discours : « *qu'ils voient ce que je suis en dehors d'être sansabri. (...)* ».

Ce pont vers autrui Didier le crée comme toutes les autres personnes côtoyées et dans une logique similaire portant sur la création de formes de sociabilités au profit d'une survie morale et psychique. Toutefois le chemin emprunté est différent, comme nous l'avons exprimée. A défaut d'usiter un « rôle » en lien très étroit avec la mise en application d'un « travail », la tactique empruntée par Didier reste le chemin de la compréhension de sa situation sociale pour être perçu de l'extérieur autrement.

Mais pour être encore plus précis sur ce point, il nous reste à bien définir ce que nous entendons par cette notion de « contexte de conscience » qui peut revêtir plusieurs sens. En effet, pour créer ce pont vers autrui, Didier adopte ce « contexte de conscience fermée ⁵¹³ » où « l'un des acteurs ignore l'identité de l'autre ou ce que l'autre sait de sa propre identité » et où « un déséquilibre est introduit (...) ⁵¹⁴ ». Ce souci d'expliquer sa réelle identité dans l'interaction avec les passants afin d'éviter le déséquilibre, nous la retrouvons dans les propos de cette personne démunie, où la volonté d'affirmer son identité sociale « réelle », celle en dehors du stigmaté du « clochard », se marque jusque dans les paroles.

⁵¹³ David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p.71.

⁵¹⁴ *Ibid*,

Quant à la scène où s'exprimer, où réaliser cette forme de catharsis, Didier l'a choisi en fonction de sa fréquentation, devant une grande enseigne commerciale⁵¹⁵ en plein centre-ville de Mulhouse, où la surexposition paraît adéquate pour élaborer cette présentation de soi qui, comme pour chaque personne, reste singulière.

Ici pour Didier, il s'agira de soutenir ses idées et d'interloquer le passant par le biais d'un écriteau posé à ses pieds où l'on peut lire ces deux mots ponctués d'un point d'interrogation : « *position-négation ?* », une façon à soi de résumer sa situation pour interpeller l'opinion comme il nous le précise : « *Je veux interroger sur ma situation, je veux laisser cette situation... d'être dans la mendicité, non pas comme une affirmation, c'est pour expliquer que c'est juste un moyen de porter l'attention, d'interroger les gens... mais dans un langage commun que tout le monde peut comprendre c'est pourquoi avec le point d'interrogation que j'ai écrit sur l'écriteau, tout le monde peut comprendre...(..).* ».

La mendicité devient ainsi, comme pour tous, prétexte à créer du lien pour cette personne « sans domicile ». Cette activité demeurant l'apanage du miséreux et un des attributs essentiels participant à construire le personnage du « clochard » aux yeux de l'opinion public, et qui pour Didier ne doit pas être « *une affirmation* » mais « *juste un moyen de porter l'attention* ».

Ceci pour comprendre qu'il ne souhaite pas s'affirmer dans ce contexte de la manche pour être essentialisé aux yeux de tous comme un « clochard » et éprouvé au plus profond de soi le sentiment de honte inhérent à cette condition. Il souhaite davantage profiter de ce contexte pour susciter l'attention et pouvoir expliquer sa situation. En ce sens nous pourrions parler ici, concernant la teneur des liens construits par Didier, comme des liens « didactiques », utilisés pour mieux faire comprendre sa condition. Il s'agit pour Didier de ne pas tomber dans ce malentendu, un des risques opérant dans ce « contexte de conscience fermée » ; fermée à la compréhension de cet autre, cet étranger qu'il incarne aux yeux de tous. Un sentiment d'altérité aigue ressenti à la fois du fait de sa situation sociale, mais également de sa nationalité.

Mais pour être tout à fait clair dans sa démarche, il convient d'explicitier aux personnes « extérieures » à la situation dont nous faisons partie, ces deux termes accolés l'un contre l'autre sur l'écriteau, suivis de ce point d'interrogation, cette « *position – négation ?* ».

Voici comment Didier nous éclaire sur ce sujet : « *La position et la négation cela signifie que je voulais parler de mon problème, quelle position tu as en dehors, en dehors de la société... je voulais expliquer aux gens pourquoi je suis dans cette situation la position d'être habitant, et la négation car je suis dehors, mais être dehors ce n'est pas une négation de ta vie tu as le droit à l'aide sociale, de t'exprimer avec l'écriture... je faisais ça pour favoriser le contact et expliqué aux gens ma vision...* ».

Ces explications sont tout sauf équivoques. Elles expriment d'une part cette réflexivité en œuvre ici, dans la prise de conscience de Didier de sa situation sociale, celle d'être dans la négation. Cette négation même du social et de ce qui fait cohésion entre tous, cette existence atypique, hors système, celle qui se symbolise

⁵¹⁵ C'est dans ce lieu que nous avons observé Didier un samedi après-midi de forte affluence. Assis à terre avec à ses pieds son écriteau où est inscrit « *position négation* », et un ouvrage à ses côtés. Un ouvrage dont nous saurons, plus tard dans son récit, qu'il est un recueil de poèmes écrits en latin, une langue plus universelle pour lui afin de toucher le plus de personnes.

hors des frontières symboliques créées par cette absence de place dans la société, et qui se signe dans ses propres mots : « *la négation car je suis dehors* ».

Par conséquent nous comprenons l'apposition de ces deux expressions comme construire par Didier pour questionner les passants. Sa situation de « sans domicile » synonyme de négation de toute forme d'existence sociale, il la tourne en interrogation en espérant que certains s'arrêteront pour mieux comprendre et saisir sa réelle identité sociale, celle faisant abstraction de sa situation, cette identité pour « soi ».

D'ailleurs au lieu d'apposition nous pourrions plutôt parler, dans ce cas, d'opposition tant ces deux termes, celui de position et de négation, paraissent antinomiques. Et c'est peut-être là que réside encore sa volonté à mettre en opposition ces deux mots afin de susciter le regard et la réflexion : pour créer cette accroche avec l'intérieur.

L'invisibilité sociale que procure le statut de personne « sans domicile » constamment dans la rue, se combat aussi pour Didier par cette remise en cause à travers sa démarche, de cette négation synonyme d'effacement social. Une remise en cause qui, pour cette personne, passe par une compréhension de l'autre c'est-à-dire de ce qu'il est véritablement : « *Je veux dire que la cohésion elle vient aussi par la compréhension de l'autre... si j'ai compris je serai plus en cohésion avec les autres...(...)*. ».

La cohésion, le fait d'être à nouveau « inclus » parmi les autres dans ce « tout », Didier pense qu'elle s'obtient auprès des passants et à travers la compréhension de sa situation.

Nous rejoignons ici l'exemple de Claude qui, lorsqu'il crée cette « région » dans l'interaction avec les personnes lors de la manche, avance le terme de « concluant » pour montrer la nécessité de l'explication de sa situation pour outrepasser le stigmaté.

L'acceptation de la différence portée par sa condition d'existence déboucherait, par conséquent, sur une meilleure compréhension de la situation de la personne démunie. Une compréhension qui pour Didier, reste synonyme d'acceptation et par là même de cohésion.

La lutte au quotidien afin de préserver son intégrité psychique et morale et lutter contre le sentiment de honte, de perte de dignité, se signifie donc pour cet individu dans la recherche d'un rétablissement de ce déséquilibre dans l'interaction porté par sa condition où : « *L'existence c'est pas les sans-abri, c'est pas les étrangers... l'existence c'est toi-même, mais les gens aujourd'hui dans les temps modernes ne regarde pas ta personnalité en dehors...* ».

Un « agir en situation de discrédit » qui tend à rétablir un « contexte de conscience ouverte⁵¹⁶ » où « les acteurs ont une connaissance mutuelle de leur identité.⁵¹⁷ ». Cette hypothèse se traduit d'ailleurs peut-être dans ses dires, où Didier tente d'expliquer certains éléments que nous pourrions associer à cet « itinéraire moral » : « *Ta position c'est la négation de l'autre, et normalement la position-négation c'est une première phase de cohésion (...)*. ».

⁵¹⁶ David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p.71.

⁵¹⁷ *Ibid.*

« *Ta position* » c'est-à-dire au sens global, la position de « sans domicile », Didier sait qu'elle est perçue par l'environnement, comme une négation, venant traduire cet « individualité négative » de « tous ceux qui se retrouvent sans attaches et sans supports, privés de toute protection et de toute reconnaissance.⁵¹⁸ » comme la définissait Robert Castel.

Changer les représentations sur sa condition revient ainsi à confronter dans les dires et la réflexion, sa position et ce qu'elle induit, la négation, afin d'avancer vers la compréhension et vers la cohésion. C'est donc cette confrontation d'un Moi dissimulé sous les apparences qui doit se révéler une fois la compréhension acquise par l'extérieur, pour au final, laisser s'exprimer cette identité pour « soi ».

Nous retrouvons là ce rapport entre « le moi et ses autres ⁵¹⁹ » où « pour comprendre la différence, ce n'est pas le différent qu'il convient de regarder, mais bien l'ordinaire.⁵²⁰ ». L'ordinaire non pas d'une situation sociale de misère, mais de celle qui ne dévie pas du centre normatif et intégratif. Et ce n'est qu'en envisageant cet ethnocentrisme et ses situations ordinaires, que la situation « extra-ordinaire » peut justement encore faire partie de ce centre normatif, mais comme une forme de déviance et non comme une négation totale de toute forme d'existence : « *Je suis à Mulhouse maintenant je suis sans abri, mais dans ma position de négation je suis aussi une personne comme vous (...).* » nous déclarait-il.

Dans ce cas précis, « le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue. (...) La déviance est une relation.⁵²¹ » Cette superposition, position-négation, construite par Didier traduirait cette confrontation d'un Moi, identité réelle qu'il souhaite exprimer au grand jour, et *a contrario* d'une identité négative portée par sa condition. Une juste reconnaissance souhaitée, celle qui permet ce début d'« inclusion » par la compréhension à travers la création d'un « contexte de conscience ouverte » où le regard change, comme il nous l'affirme : « *La cohésion c'est d'abord dans les yeux, le regard... être avec les autres c'est d'abord dans le regard...* ».

2.4.3 La condition de « clochard » ou la « *dichotomie d'un rôle tragique* »

Ainsi, si comme il nous l'exprime, « *être avec les autres, c'est d'abord dans le regard* », la condition de « clochard », celle justement ne permettant pas d'être avec les autres, du fait de son altérité avérée et de sa position d'« exclusion », se combat aussi à travers cette rationalisation de l'aumône dont nous venons de montrer les spécificités liées à la personnalité de Didier. Ici pas de « rôles » adossés à ses

⁵¹⁸ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Edition Gallimard, 1995, Paris, p. 44.

⁵¹⁹ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de Minuit, 1975, Paris, p.150.

⁵²⁰ *Ibid.*

⁵²¹ David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p.138.

« ressources subjectives », ni de services rendus aux commerçants ou touristes du quartier pour faire oublier le temps de la manche, l'image du « clochard ». Pour autant, il y a bien rationalisation tournée comme les autres individus vers cette survie morale et psychique et à travers une renégociation identitaire, dont la présentation de soi reste travaillée dans un contexte quasi didactique.

Et c'est bien justement dans ce « contexte de conscience » créé par cette personne « sans domicile », que va pouvoir se mettre en marche cette logique d'action au service d'une rationalisation. Celle-ci s'exprime ainsi et selon l'avis de Didier concernant le personnage du « clochard » : « *le clochard ne veut pas parler de sa situation* ».

Nous retrouvons ici cette idée de repli sur soi et la non volonté de vouloir partager avec le monde qui l'entoure, ce que, justement Didier ne fait pas, puisqu'il utilise un « contexte de conscience » pour contourner le stigmate de pauvreté.

« *L'autre quand il te rencontre* », nous dit-il, « *il te rencontre dans une situation de dichotomie, dans un certain rôle tragique... la rue c'est un peu comme un théâtre... c'est une dichotomie... les gens ils te voient dans ton rôle tragique où tu ne peux pas rentrer dans ta maison, c'est ton rôle qui est tragique... c'est ça la dichotomie de ce rôle tragique où tu dépends des autres malgré le temps qui passe...(...).* »

La dépendance vis-à-vis des autres vient encore ici affirmer ce que nous verrons par la suite, cette volonté de vouloir rendre le don, et de s'extirper de cette domination symbolique et ce sentiment d'inutilité sociale.

Concernant sa situation, se sentir ni totalement dedans, ni totalement dehors se ressent dans ses dires comme cette sensation d'écartèlement entre deux mondes. Un sentiment qui reste pour la plupart des personnes « sans domicile » une réalité bien factuelle.

Dans son ouvrage, Nels Anderson rendait hommage à la figure du « hobo » en déclarant qu'il « reste à (ses) yeux l'une des figures héroïques de la « frontière », l'homme qui, par son travail et son assistance, a contribué à la construction des chemins de fer, au développement de mines isolées et à la fondation de villes sur la « frontière ».⁵²²».

Cette figure héroïque de la frontière, nous l'entendons en ce qui nous concerne, comme celle qui illustre cette lutte au quotidien pour ne pas tomber totalement dans l'oubli, de l'autre côté des frontières symboliques. Elle viendrait davantage signifier cette identité sous tension, tiraillée entre deux mondes, qui reste l'un des combats à gagner pour encore être dans ce « tout » malgré sa différence.

Un tiraillement qui se signifie dans les mots de Didier par le terme de « *dichotomie* » où, à la manière d'un funambule, il tente de trouver cet équilibre entre son identité « réelle », celle de vagabond⁵²³, et celle plus « virtuelle » se basant sur la visibilité de son stigmate de « clochard ». Une véritable coupure identitaire.

Cet argument nous permet de rebondir sur une des autres conséquences de cette situation de régression sociale. La perte d'identité engendrée par un parcours de vie tragique où l'identité façonnée par et grâce au travail, au logement et à la famille, souvent en adéquation avec l'identité « héritée », se perd dans la rue pour recouvrir celle de « clochard ». ce tiraillement, Didier le vit tous les jours auprès des passants

⁵²² Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p. 58.

⁵²³ C'est en effet en ces termes que Didier définit sa situation et souhaiterait être perçu. Voir en annexes l'étude de cas qui lui est consacrée. Identité qui n'est d'ailleurs pas en opposition avec cette identité pour « soi », qui pour Didier s'est révélée dès son plus âge et dont la substance reste cette identité d'artiste romantique itinérant.

lorsqu'il incarne et joue malgré lui ce qu'il nomme ce « *rôle tragique* » de « clochard ». Un « rôle » qui marque un peu plus ce sentiment de dégradation de son statut de « vagabond », qui là pour le coup, pourrait s'associer à un sentiment de régression sociale, signe d'un passage sans « rite de préparation⁵²⁴ » vers l'autre versant des frontières.

Ainsi cette dichotomie, partageant, de manière figurée, Didier en deux, n'est pas le signe flagrant d'une pathologie psychique exprimant la schizophrénie. Elle est cette expression d'un conflit né d'un entre deux identitaires qu'il s'agit de dépasser pour être entièrement soi à l'intérieur du système. D'ailleurs le caractère tragique du « rôle » de « clochard » est bien perçu comme tel par Didier du fait justement qu'il se joue sans son accord et sa pleine volonté. Il n'est, en quelque sorte, que le spectateur malheureux d'un « rôle » dont la souffrance intérieure endurée n'est pas liée au fait « qu'il éprouve de la confusion quant à son identité, mais c'est, au contraire, qu'il ne sait que trop ce qu'il est devenu.⁵²⁵ ».

Face à cette situation, les ressources utilisées par cette personne restent limitées. Elles se soulignent encore un fois, dans cette imagination qui teinte le discours sur soi à la manière d'un dialogue répété maintes et maintes fois, pour être concluant dans un autre « *rôle* » plus maîtrisé celui-ci, où les passions de l'âme s'expriment dans les mots et sur la scène que propose la rue. Un jeu d'acteurs en interaction, où le spectateur à partie prenante dans la réalisation du « *rôle* » de « vagabond » : « *C'est ça la dichotomie de ton rôle tragique... tu veux expliquer aux gens ils ne veulent pas... ils ne veulent pas t'écouter... ils t'ont donné de l'argent c'est tout... si tu laisses ce rôle sans expliquer... tu n'as rien...(...)* ». ».

Ici s'exprime encore cette tragédie du « rôle ». Une tragédie qui va de pair avec ce jeu involontaire du « clochard » exprimée juste avant, et qui se vérifie dans le fait que les spectateurs ne souhaitent pas entendre ses explications. Celles qui lui donneraient la possibilité d'être perçu dans un tout autre « rôle ».

L'interaction est ainsi brisée. Les spectateurs passifs préférant juste donner une pièce pour alléger leur conscience, plutôt que de participer à ce spectacle mis en scène lors de la manche par le biais d'un écriteau interpellatif à travers un « contexte de conscience ouverte ».

« *Les gens ne veulent pas savoir nos situations... les gens ils donnent pour la bonne conscience et c'est tout (...)* », nous déclare-t-il.

Sans échange, la résignation se ressent à travers les derniers mots de Didier « *si tu laisses ce rôle sans expliquer... tu n'as rien* », entendu par-là, tu n'obtiens pas ce que tu cherches : cette reconnaissance auprès d'autrui dans ce « rôle » de « vagabond ». Celle qui donne la possibilité de contourner le stigmate du « clochard » pour éviter de ressentir ce sentiment de honte, d'inutilité et de perte identitaire.

2.4.4 La contrepartie du don, encore d'actualité chez Didier

⁵²⁴ Arnold Van Gennep, *Les rites de passage : étude systématique*, Editions Nourry, 1909, réédition 1981, Paris.

⁵²⁵ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de Minuit, 1975, Paris, p. 155.

Au fur et à mesure de notre avancée dans l'analyse, les récurrences avec les autres personnes rencontrées se font à nouveau jour lorsqu'il s'agit d'envisager ces manières de faire si particulières pour rationaliser l'aumône. Ces ressemblances dans l'agir en situation de discrédit, renforcent davantage notre vision de la manche comme univers symbolique, entendu par là comme celui qui permet à chacune de ces personnes, selon leurs histoires et leurs possibilités, de mettre en marche ces « ressorts » de la survie dans un cadre public transformé en « propre ».

De fait il convient de comprendre cette idée d'univers symbolique comme ce qui octroie à l'individu, en fonction de sa créativité et de son imagination, l'opportunité de redéfinir une part du réel en exploitant toutes les possibilités d'un contexte neutre – la rue – pour le transformer en cadre symboliquement dédié à l'exercice d'un travail, quel qu'il soit. Un « travail » adossé à un « rôle » ou s'appuyant sur l'application stricte de ses contraintes liées à la présentation de soi pour un autre travail, plus identitaire celui-ci.

Ceci pour dire que le caractère symbolique du lieu ne se décrète guère de manière fantasque, sans se soucier des spécificités⁵²⁶ de celui-ci. Pour être crédible dans sa façon de rationaliser l'aumône, il faut que cette activité puisse prendre tous les contours d'un travail « ordinaire ». Qu'elle puisse se circonscrire au sein d'un espace qui lui soit dédié, et qu'elle se déroule selon une durée précise et répétée quotidiennement. Celle permettant cette inclusion dans ce « temps collectif ».

Indépendamment de ce fait, cette symbolique du lieu se renforce encore dans et par ce « travail », dans la mesure où elle octroie à la personne démunie réalisant l'aumône, cette possibilité de retour sur ce don effectué par le passant. En d'autres termes, le « travail » reste possible, non seulement parce qu'il se réalise au sein d'un espace clôt qui lui est réservé et selon un temps calculé et répété, mais aussi parce qu'il permet cet échange entre un service rendu et ce don du citoyen.

Ce n'est donc que l'addition de tous ces éléments qui vont autoriser l'utilisation du mot « travail » dans un univers symboliquement construit par la personne, pour nous permettre à notre tour, d'envisager dans ce contexte précis, la mise en application d'un « agir en situation de discrédit ».

Mais revenons maintenant sur cette symbolique du lieu en lien avec la réalisation différée de cette contrepartie du don des « inclus ». Pour la plupart des personnes, nous avons remarqué que ce lieu symbolique était ce qui permettait l'échange qui, souvent, s'effectuait au même endroit que le don originel. C'est pour cette raison que la métaphore du « potlatch » urbain fût employée pour bien montrer cette cohérence entre le don et le contredon s'effectuant dans un espace similaire. Pour autant cette supposition est-elle toujours d'actualité chez Didier ? Applique-t-il également ce retour du don des passants, même s'il ne rationalise pas la manche par le biais d'un « travail » mais, comme Jean Luc, Claude et Jean Michel, grâce à une présentation de soi tacticienne ?

⁵²⁶ Spécificités qui sont pour le moins évaluées par les personnes avant qu'elles ne décident de s'installer sur un lieu pour faire la manche. Une évaluation dont nous nous demandons pour certains, comme pour Monsieur Joe, si elle ne se réalise pas selon l'histoire de la personne et la faculté du lieu choisi à pouvoir ou non permettre la réactivation de certains éléments du passé. L'ancienne profession de Monsieur Joe au Maroc (vendeur de pièces détachées pour automobile) et le lien avec son « rôle » de gardien de parking, peut-il expliquer ce choix du lieu où rationaliser la manche, un lieu justement destiné aux automobiles ?

Nos nombreux entretiens auprès de cet individu nous ont appris qu'il réalise aussi ce retour du don des passants, et chose intéressante, dans le même lieu que son origine, sur la même scène, son théâtre. De manière similaire à celles des autres personnes « sans domicile », l'acte de recevoir une pièce ne se réalise pas de manière passive, sans aucune contrepartie libératrice. Pour maintenir sa dignité et ne pas perdre la face, il faut apporter cette « contribution », comme il nous le déclare : « *Je voulais montrer que l'homme est pas capable de vivre seul, qu'il a besoin des autres... au niveau de la contribution tu peux pas offrir quelque chose à un autre, s'il ne peut pas te donner alors... seul il n'est pas possible d'apporter une contribution aux gens, de faire un échange... en échange d'une pièce il fallait que je contribue en expliquant mon histoire.... (...).* ».

L'action de rendre ce que l'on vous donne s'exprime toujours ici de manière singulière. La contribution semble être le maître mot de cette personne « sans domicile » qui ne conçoit pas de don sans retour, constitutif d'un échange. La « contre prestation » ne peut s'éviter dans l'économie que représente le don. Savoir accepter c'est aussi savoir rendre, sous peine de conflits. Savoir contribuer pour Didier est une manière à soi de rendre et de rétablir l'égalité de la transaction, pour se sentir encore utile. Et ce fait s'exprime bien dans ses mots lorsqu'il dit : « *tu peux pas offrir quelque chose à un autre, s'il ne peut pas te donner (...).* ». Ceci induit également comme auprès de Jean Michel, la connaissance chez Didier de cette symbolique liée au don et cette obligation inhérente de rendre, quasiment incorporée, intellectualisée dans chacun de nos actes.

« *Contribuer en expliquant mon histoire* », comme il nous l'affirme, est une façon à soi de ne pas se rabaisser. Elle participe de cet acte social dont la finalité est le maintien dans le système des échanges avec l'intérieur.

Une contribution qui pourrait se comprendre ici comme ce travail symbolique, celui qui nécessite un effort d'explication de sa situation et une abnégation face aux nombreux refus des passants pressant le pas. Cet acte de participation, celui de raconter son parcours de vie dans une posture de mendiant, lui accorde le fait de se considérer toujours utile, non pas comme ses compagnons, en rendant des services à la collectivité, mais en travaillant sur la présentation de son histoire pour être plus compréhensible. La dignité n'en est que plus conservée pour une pratique de rue se faisant sous couvert d'une présentation de soi et de son parcours. Une mise en scène théâtrale où l'identité pour « soi » peut à nouveau s'exprimer dans cette forme de catharsis. C'est en tout cas le moyen qu'a su trouver Didier pour, comme les autres individus interrogés, rééquilibrer les échanges avec l'intérieur, tout en continuant à se sentir autonome en évitant de ressentir cette domination symbolique du donataire.

D'où effectivement l'idée comme il le postule que, « *l'homme n'est pas capable de vivre seul* », entendu par-là qu'il ne peut réaliser cet échange intégratif et participatif sans alter égo qui lui donne la réplique.

Comme chez la majeure partie des personnes démunies, cet échange devenu symétrique participe chez Didier à atténuer ce sentiment d'inutilité sociale afin de rétablir la continuité de son être pour, le temps de la transaction, se sentir comme tout le monde.

Véritablement, la manche rationalisée devient cette parenthèse sociale, celle qui suspend, le temps des rapports sociaux, les différences pour permettre le

franchissement des frontières symboliques séparant ces hommes de l'intérieur du système. Nous pourrions à ce sujet pour être encore plus clair, utiliser comme métaphore celle liée aux diverses dimensions temporelles présentes dans l'espace, et pour mieux comprendre que la manche, sous l'action de ces individus précaires, devient cette dimension symboliquement construite qui vient créer à son tour, cette jonction, cette « région » ou encore ce pont avec l'intérieur dans un espace-temps similaire et inclusif.

Le positionnement atypique occupé par ces individus, aux interstices de l'espace social, ou en périphérie du système trouverait dans cette manière si singulière de pratiquer l'aumône, un point d'ancrage avec l'intérieur plus que certain, annihilant sur le moment l'effet ségrégatif porté par ces frontières symboliques séparant le « dedans » du « dehors ».

3. La surexposition d'un corps souffrant en guise de présentation de soi

La multitude des répertoires utilisés dans le contexte de l'aumône par les personnes « sans domicile », pour lutter simultanément contre les effets sur le psychisme de la régression et contre ceux quasi phénotypiques du « clochard », devient de plus en plus justifiée, au vu des situations déjà exposées jusqu'à présent.

Cette richesse dans « l'agir en situation de discrédit », nous avons pu l'obtenir grâce aux récits de vie permettant ce va-et-vient entre plusieurs périodes du passé et le présent. Cette méthode nous a permis de mettre à jour chez certains un fort attachement à des éléments diachroniques pour survivre dans le présent.

Mais cette survie morale et psychique contre les conséquences de la chute, produit d'une rationalisation de la manche, reste, comme nous le rappelons, commune, mais cependant pas foncièrement rattachée dans ses manifestations présentes, au passé. Ceci pour dire que fréquemment, la présentation de soi tacticienne adoptée par les individus que nous avons rencontrés, relève surtout des contingences d'un présent de rue, où la surexposition forcée du corps enjoint la personne à « faire avec » pour ne pas s'enliser encore davantage dans cette rupture avec le monde. De fait, plus qu'un « objet » servant à gagner quelques sous, le corps devient aussi cet élément du langage, cette manière bien particulière de communiquer avec l'environnement social. Il donne à voir une dialectique du corps mise en œuvre par les personnes « sans domicile » côtoyées tout au long de cette étude, comme nous l'avons présagé précédemment, qui s'appuie sur des registres divers.

Cette diversité dans le contexte de la manche, s'explique en partie par la singularité de chacun pour trouver des palliatifs afin de contourner le stigmatisme physique et psychique de la régression sociale. Elle relève donc avant tout de l'imagination des personnes, ou comme nous allons le voir maintenant, d'un fait difficilement contournable avec lequel, tout de même, il reste possible de composer : l'état physique du corps.

3.1. Pascal, le « pauper Christi⁵²⁷ » exhibé à travers un corps empêché

⁵²⁷ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, 1995, Editions Gallimard, p.72.

Pascal est une personne « sans domicile » dont nous avons fait la connaissance en juillet 2011, dans le territoire de Belfort. Le premier contact avec celui-ci s'est aussi effectué, et comme quasiment toutes les personnes interrogées, dans le contexte de l'aumône. Ce « moment de rue » où la visibilité accrue et forcée de la personne précaire « facilite » le repérage pour le chercheur.

La posture de Pascal devant la poste de la ville ne laissait en effet aucun doute sur sa raison d'être sur ce lieu. Assis à terre devant l'entrée de l'administration, un sac posé à ses côtés, son attitude lors de la manche n'était toutefois pas outrancière, entendue par-là qu'elle n'empêchait pas l'accès au service. Stratégiquement, il était posté juste au bas des escaliers, adossé au mur, dans une visibilité faisant que chacune des personnes puisse l'apercevoir.

Au départ, le dialogue s'étant installé nous n'avions pas perçu un détail des plus significatifs pour notre observation, ces béquilles posées près de lui, ces « indices du stigmate » révélant l'état physique d'un corps s'étant abîmé au travail pendant des années. Un indice qui allait, comme nous le verrons, appuyer de manière certaine une présentation de soi, là aussi, tacticienne.

Jusqu'à présent dans ce chapitre nous avons établi l'idée, appuyée par les récits des personnes, que cette activité de rue était aussi vouée à un véritable « travail » de rationalisation définissant un « agir en situation de discrédit » au principe d'une renégociation identitaire de survie. Nous établissions ainsi le fait que la recherche d'un profit maximal n'était pas l'objet premier de l'acte. La renégociation identitaire de survie morale et psychique prenait dans les motivations (inconscientes) de chacun, une place prépondérante.

Cette position théorique, nous la maintenons toujours, même si au contact de Pascal, nous nous sommes rendus compte que la manche était bien cette activité nécessaire pour payer ses crédits, et notamment celui lié à son logement⁵²⁸.

Mais ce fait n'allait pas pour autant annuler notre perception si particulière de l'aumône pour l'ensemble de ces individus. Nous le répétons, analyser le discours porté par les personnes « sans domicile », enjoint le sociologue à se concentrer autant sur la forme du récit que sur le fond. En d'autres termes, et comme le stipule Howard Becker : « l'observateur peut interpréter des propositions erronées, comme indicatrices d'une certaine façon qu'à cet individu de voir les choses.⁵²⁹ ».

Cette affirmation rejoint celle de Patrick Gaboriau au sujet de la tournure « artisanale⁵³⁰ » que doit prendre le travail du sociologue afin de percevoir les situations sociales selon les points de vue des intéressés.

Ici dans la situation de Pascal, il ne s'agit pas de propositions erronées⁵³¹, loin s'en faut. Mais force est de constater que le bénéfice primaire énoncé par cet individu au sujet de la manche et les raisons de la pratiquer quotidiennement, doivent être

⁵²⁸ Nous reviendrons ultérieurement sur ce fait dans la partie consacrée à la constitution d'un chez soi pour les personnes « sans domicile ».

⁵²⁹ Howard Becker, *Inférence et preuve en observation participante. Fiabilité des données et validité des hypothèses*, *American sociological Review*, 1958, 23, 6, p.354.

⁵³⁰ Se reporter au chapitre deux consacré à la méthodologie où cet aspect est détaillé.

⁵³¹ Voir pour plus de détails, l'étude de cas qui lui est consacrée en annexes.

dépassées pour voir plus loin ce qui se dissimule derrière cette activité. Quelle est, à nouveau, la véritable logique d'action qui sous-tend l'ensemble de cette pratique ? Bien évidemment l'obligation de faire la manche pour payer ses crédits bancaires ne se révèle pas immédiatement lors de l'interaction. Il s'agit de connaître son histoire pour la découvrir. Car ce qui se perçoit d'emblée au moment de la rencontre avec cette personne, ce sont ces « marqueurs du corps précaires⁵³² » qui laissent transparaître à l'observateur extérieur les signes d'un corps affaibli par une maigreur significative.

La vision de prime abord est, cette fois-ci pour le chercheur, un outil fiable pour la suite de son analyse. En effet le corps souffrant exposé aux yeux de tous est un élément central pour une logique d'action similaire aux autres individus interrogés.

Le contournement du stigmatisme du « clochard » et des effets de la régression sociale, au moment de faire la manche. Un contournement qui, dans cette situation, se signifie de manière particulière et selon la personnalité de l'individu en cause.

D'ores et déjà, nous pouvons établir que cette activité est également un « travail » pour Pascal, peut-être d'ailleurs encore plus que pour les autres. En effet faire la manche devient ce gagne-pain quotidien qui lui donne la possibilité, toute relative cependant, de pouvoir régler ses dettes, comme il nous l'affirme au moment de nous présenter sa situation : *« J'ai un logement... mais du matin au soir je suis dehors pour arriver à combler les 300 euros qui manquent... je suis là car si pendant un mois je suis pas ici, ils me tombent dessus les banques, j'ai trop de crédits et je gagne pas assez... (...) j'arrive à payer mes crédits, parce que je suis ici ».*

La notion de « travail » est ici on ne peut plus claire. La rationalisation de l'aumône s'opère ainsi de la même manière que pour les autres personnes rencontrées. Elle associe cet acte portant à la dignité, faisant mécaniquement penser au « clochard », à un « travail » éprouvant, nécessitant sérieux, assiduité, organisation et abnégation. Mais dans la situation de Pascal, ce « travail » reste une notion paradoxale dans le contexte de la manche, assez d'ailleurs pour que, comme certains autres individus, il ne l'emploie pas dans son récit de vie.

L'utilisation du mot « paradoxale » trouve ici tout son sens au regard de sa façon « d'agir en situation de discrédit ». Un discrédit rattaché à l'image du « clochard » oisif et dépendant du don des passants. En effet, il ne peut pas utiliser le mot « travail » dans son explicitation de l'aumône, tout simplement parce que sa manière de rationaliser l'aumône s'adosse au fait qu'il joue sur les apparences d'un corps souffrant lors de l'interaction, dans une présentation de soi tacticienne pour paraître ce « bon » pauvre. Celui qui, du fait de son handicap, ne peut travailler et donc nécessite légitimement un soutien de la collectivité.

La rationalisation de l'aumône s'obtient de fait aussi dans une présentation de soi calculée où, grâce à son corps souffrant, l'individu peut paraître aux yeux de tous comme ce « mendiant invalide ». Celui qui n'est pas suspecté de dissimuler sa capacité de pouvoir encore travailler, pour profiter de la générosité des passants : un « clochard ». Dans cette situation plus que particulière, la rationalisation de la manche par le biais d'un « travail » sur la présentation de son corps souffrant, accorde la possibilité à Pascal de contourner le stigmatisme du « clochard » et ses attributs plus que négatifs.

⁵³² Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Paris, 2006 Armand Colin. P, 23.

3.1.1. Une situation sociale intenable malgré le logement

Mais ces éléments d'informations ne viennent pas pour autant nous renseigner sur les effets de cette régression sociale qui, comme chez tous, reste subie et peut se révéler dévastatrice pour l'intériorité du sujet. Qu'en est-il en effet de ce sentiment de honte lié à son existence présente, et de cette inutilité et perte de dignité opérant dans un contexte comme celui de la manche ?

Pour répondre à ces questions, il convient de revenir encore et toujours sur le début de sa biographie, lorsque Pascal était enfant et vivait auprès de ses parents. Cette époque nous donne l'opportunité d'observer l'éclosion ou non de cette identité « héritée » qui aurait pu s'effriter pour au final se perdre dans la rue. Cette supposition aurait ainsi pu nous mener vers une analyse concentrée uniquement sur les effets de cette perte pour le psychisme de Pascal.

Cependant, la personnalité de Pascal, relativement introvertie, parlant peu de lui pour préférer parler des autres, nous empêche de revenir sur les traces de son passé et de son histoire familiale, afin d'envisager cette identité « héritée ».

Mais ce fait ici ne nous pose pas plus de problème que cela pour tenter de observer des récurrences dans les manières de faire de cet individu avec l'ensemble de notre échantillon d'étude.

En effet, plusieurs informations sur son existence au présent peuvent nous permettre de penser que son sentiment de régression sociale ne soit pas autant affirmé qu'auprès des autres côtoyés dans la durée jusqu'ici. Pour établir cette supposition il convient de se rapporter aux éléments synchroniques issus de son récit de vie pour comprendre sa situation, plus qu'atypique, au regard de ses compagnons d'infortune. Comme nous l'avons rapidement énoncé, Pascal possède son logement dans lequel il passe uniquement ses nuits. La journée il est occupé à faire la manche pour payer ses crédits.

Déjà ici le fait de posséder son logement peut être un élément important permettant d'atténuer ce sentiment d'échec. Un sentiment qui s'atténue encore du fait de son incapacité à pouvoir travailler due à son handicap physique. Nous pourrions même très bien penser que c'est justement le maintien de son logement, malgré sa situation, qui lui procure cette satisfaction personnelle, celle de ne pas laisser la misère vous prendre tout.

Car rappelons que son emploi il l'a uniquement perdu⁵³³ pour des raisons de santé et que son impossibilité de réinsertion professionnelle se justifie amplement par ce fait. Le sentiment de régression sociale peut-il, dans ce contexte bien précis, encore s'éprouver au regard de cette situation singulière de grande précarité ?

L'absence d'informations sur l'éventuelle formation puis transmission par des membres de sa famille, de cette identité « héritée », ainsi que ses conditions matérielles d'existence se rapprochent davantage des « inclus » ne nous permettent pas d'affirmer avec certitude que Pascal subit les effets de cette régression sociale, si typique chez les hommes de la rue.

Toutefois, et comme nous l'avons déjà signifié à maintes reprises, le fait de ne pas vivre sa situation sociale présente comme le résultat d'un déclassement social ne veut pas dire que le sentiment de honte, d'inutilité ainsi que la perte de dignité lors de

⁵³³ Perte compensée financièrement par une allocation chômage.

l'aumône soient inexistantes. Cependant ceci induit-il que la manière de rationaliser l'aumône soit en partie également engagée dans le but d'atténuer les effets sur le psychisme d'une existence se résumant à un ensemble de pertes ?

Car comme Pascal nous le mentionne tout au long de son récit de vie, les effets sur son psychisme liés à sa situation sont bien réels. Mais ils s'apparentent davantage à la dépression, maladie qu'il a endurée pendant des années, cloîtré dans son logement après le décès de sa femme. Le sentiment de honte associé à sa condition pourrait, nous disons bien, pourrait très bien également se justifier ici, puisque Pascal est « sans domicile » et qu'il réalise quotidiennement la manche pour vivre.

Mais là encore il s'agit d'une conclusion qu'elle que peut hâter car trop rapidement échafaudée sur une constatation faite à distance de la personne. Une constatation se passant du discours de celle-ci pour éventuellement découvrir bien d'autres éléments pouvant entrer en ligne de compte dans l'analyse finale.

Le fait d'avoir partagé avec cette personne dans la durée nous a donné l'opportunité de mieux saisir sa situation de pauvreté atypique, pour mieux comprendre, dans un second temps, que si la souffrance intérieure existe chez cet individu, c'est davantage en lien avec la perte de sa femme, plutôt qu'en lien avec les effets négatifs ressentis dans intérieurement et consécutifs de sa chute dans la rue.

D'ailleurs cet argument ne doit pas être en opposition, voire en contradiction avec ce que nous postulons dès le début de ce nouveau chapitre. Ce postulat, nous le rappelons, est basé sur l'idée que tout individu vivant dans la rue et réduit à cet expédient, éprouve quelle que soit son parcours de vie, les conséquences psychiques de la régression sociale.

Dès lors ce sentiment de honte dû aux tournures qu'a pris son existence ne peut s'avérer justifié, puisque sa situation s'explique par un accident du travail qui l'a obligé à trouver toutes sortes de tactiques pour pouvoir conserver son logement.

Il en va de même pour ce sentiment d'inutilité qui, dans ce cas particulier, ne peut se justifier du fait qu'il ne peut plus travailler. Ainsi l'argent qu'il récolte en faisant la manche peut tout à fait s'accepter comme cette contribution sociale « élargie ». Celle qui, au-delà de l'aide sociale, se perpétue parmi les « inclus » sous la forme d'une charité chrétienne séculaire où l'on se doit, par souci de solidarité envers les plus pauvres, (Robert Castel parlerait de « bons » pauvres) d'aider son prochain dans le malheur en lui permettant, grâce au don, de subvenir à ses besoins.

Toutefois si ces deux suppositions sont avérées, elles méritent tout de même encore des explications afin de ne pas tomber dans la facilité. En effet les éléments nous permettant de penser qu'il n'éprouve pas ce sentiment de honte et d'inutilité au regard de sa situation sociale, qu'il qualifie de « *bizarre* », se trouve peut-être aussi et surtout dans ce corps empêché qu'il surexpose pour obtenir gain de cause. Une supposition qui reste à l'origine d'un « agir en situation de discrédit ».

Essentiellement centrée sur cette « handicapologie⁵³⁴ » révélée au grand jour, cette surexposition d'un corps souffrant en guise de présentation de soi travaillée, n'a qu'un objectif, celui de ne pas paraître ce mendiant oisif et assisté par la collectivité.

De ce fait, la honte ainsi que l'inutilité ne peuvent se ressentir justement en raison d'un corps qui ne peut plus servir à travailler pour être à nouveau autonome. Une « handicapologie » affirmée qui va également octroyer à cette personne « sans

⁵³⁴ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, 1995, Editions Gallimard, p.16.

domicile », le moyen de ne pas perdre sa dignité lors de l'interaction avec les passants.

3.1.2. Prouver subtilement son incapacité de travail : un élément clé de l'information dans l'interaction

Mais pour être le plus crédible possible dans sa présentation de soi, celle-ci nécessite encore l'usage de ces « symboles du stigmaté » qui ne trompent pas, ses béquilles minutieusement posées à ses côtés accréditant de son incapacité de travailler. Dans cette surexposition, le corps devient ainsi non pas cet « objet » de travail, mais cette entité prête à communiquer une information qui peut se passer du verbe. Une information axée sur l'exaltation de ce « pauper Christi » issu de cette « pauvreté spirituelle ⁵³⁵ » où « le pauvre le plus digne de mobiliser la charité est celui dont le corps exhibe l'impuissance et la souffrance humaine. ⁵³⁶ ».

Cette présentation de soi singulière et tacticienne est donc destinée à légitimer son acte qui, du coup, n'en devient que plus noble, entendu par-là, moins rabaissant pour la personne.

Dans ce contexte, la surexposition du corps souffrant ou empêché se livre à « une immense dramaturgie chrétienne autour de l'orchestration des signes physiques de la pauvreté. ⁵³⁷ ». Pour Pascal cette orchestration passe par ce jeu des apparences donnant à voir à l'observateur attentif tous les indices d'un corps handicapé en incapacité de travailler, et dont la manche reste l'unique moyen pour survivre avec dignité. Une dignité qui ne se perd pas mais se maintient grâce à l'image que Pascal renvoie à autrui, celle du pauvre handicapé qui mérite d'être secouru.

La perte de dignité qu'enjoint mécaniquement l'action de faire la manche est ainsi surpassée lors de l'interaction par cette mise en scène du corps. Elle permet à Pascal de ne pas perdre la face dans l'interaction avec le passant par la justification que procure l'image d'un corps souffrant.

3.1.3. Une impossibilité de travailler qui n'ôte pas pour autant le sentiment de domination lié au don

Par conséquent, si le fait de surexposer son corps abimé lors de l'aumône reste une tactique nourrissant une présentation de soi calculée au profit d'une survie morale et psychique ; celle-là même qui empêcherait d'éprouver au plus profond de soi les effets de la régression sociale, qu'en est-il de cette gestion du don du passant ?

Ou plutôt suffit-il d'être dans l'incapacité de travailler pour pouvoir accepter le geste de solidarité de manière totalement libre, sans sentiment de dette ?

Si le corps souffrant permet de rationaliser certains traits de l'aumône, il ne réduit pas tout, comme notamment cette « obligation de rendre » pour éviter d'être sous le joug de cette domination symbolique insupportable.

⁵³⁵ *Ibid.*

⁵³⁶ *Ibid.*, p.74.

⁵³⁷ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, 1995, Editions Gallimard, p.74.

Il faut comme ses comparses rendre ce qu'on vous donne, certes de manière souvent indirecte, mais il convient de réaliser tout de même cette contrepartie du don, si importante pour l'estime de soi qui se conforte dans l'idée qu'on ne doit rien aux autres et que l'on peut s'en sortir seul.

Néanmoins dans ce contexte particulier, comment rendre lorsque l'on ne peut, comme certains des autres individus en situation de pauvreté, utiliser son corps pour offrir ses services à la collectivité ?

Là encore il s'agit de connaître certains éléments synchroniques issus du récit de vie de la personne pour pouvoir trouver, ou du moins élaborer des pistes de réflexions.

Lors de sa biographie, Pascal nous a appris qu'il venait souvent en aide aux plus pauvres que lui. Ceux qui vivent totalement dans la rue, sans ressource, des roms au sujet desquels il nous déclarait ceci : *« J'ai eu des colis alimentaires... mais j'ai plus envie, je les ai donné au roumains... je dépanne les gens...(..) ils sont restés en contact avec moi, ils avaient des enfants, alors je leur donnais la moitié des sous que je faisais... »*.

Nous retrouvons dans cette situation particulière des récurrences avec celles trouvées auprès de Jean Michel qui, lui aussi, rend ce don du passant de manière indirecte en payant des bouteilles aux *« gars de la rue »* comme il les nomme ; ceux qui, comme lui, n'ont pas eu la chance d'avoir connu une vie dorée avant la rue.

Cette ressemblance dans l'agir que nous soulignons encore auprès de Pascal et lors d'une de ses déclarations au sujet de jeunes *« S.D.F. »* qui arrivent perdus dans une ville qui ne connaissent pas, sans repères et auprès desquels il offre son hospitalité : *« En ce moment j'héberge un jeune routard, sans abri chez moi avec son chien, ouh la la ! C'est compliqué mais je l'aide, il ne connaît rien ici, il faut bien lui donner un coup de main ! Ça fait 2 semaines qu'il est chez moi... »*.

Malgré cette récurrence, la contrepartie du don effectué par Pascal possède tout de même ses spécificités en rapport avec le lieu. En effet pour lui la contrepartie du don ne se poursuit pas dans le même endroit où le don a été fait, c'est-à-dire dans la rue devant cette poste. La contrepartie du don, opérante vis-à-vis des jeunes *« routards »*, s'effectue dans son logement, ce qui ne nous donne pas l'occasion ici de parler de lieu symbolique régulant les échanges, le *« potlatch »*.

Toutefois ceci importe peu, le plus essentiel étant de noter que là également et malgré son corps défaillant, Pascal s'astreint aussi à rendre ce qu'on lui donne, afin de se libérer du sentiment de dette et éviter de se sentir comme un *« clochard »*.

Cette contrepartie se réalisant dans une optique d'entraide envers des plus démunis que lui, lui accorde aussi l'expression de cette continuité de l'être à travers cette identité pour *« soi »*. Cette identité se marquant chez Pascal par cet altruisme qui l'a toujours animé, et comme des passages de son histoire nous le confirment⁵³⁸.

Le contre don effectué donne ainsi la possibilité à Pascal, le temps de l'acte, de se sentir à nouveau comme tout le monde, ou du moins de l'autre côté des frontières, en venant en aide aux plus pauvres. Cette démarche pourrait faire penser à cette notion d'*« ambivalence »* développée par Erving Goffman et cette tendance à hiérarchiser ses semblables afin de s'en départir. Une manière singulière en tous les cas de sublimer sa condition le temps des échanges pour à nouveau trouver cette respiration dans un quotidien dominé par l'absence et le néant.

⁵³⁸ Altruisme s'exprimant notamment envers sa femme qu'il a rencontré en voulant la sortir d'un réseau de prostitution, ou encore lors d'une de ses anciennes professions dans une association venant en aide aux plus fragiles. Voir en annexes le récit de vie.

3.2. La « région », espace symbolique accordant la présence dans le « temps collectif »

Mais avant de conclure sur cette partie, il importe encore de revenir sur cette notion de contredon réalisé qui, comme nous l'avons supposé pour les autres situations, accorde également l'opportunité pour l'individu démuné d'inclure, le temps des échanges, ce « temps collectif » pour outrepasser les frontières symboliques et rejoindre ce « tout ».

Cette supposition nous l'avons surtout émise au regard du « travail » effectué par ces individus en situation de mendicité. Un « travail » qui, pour le coup, se calquait sur l'amplitude horaire d'un travail « ordinaire ». Comment parvenir à trouver cette nouvelle récurrence chez Pascal dans cette manière d'utiliser la rue comme ce pont « spatio-temporel » qui permet cette entrée vers l'intérieur, et ce « travail » qui puisse permettre cette inclusion symbolique ?

Pour cela, il peut être utile d'un point de vue analytique de revenir vers une des affirmations de Pierre Bourdieu : « la pratique n'est pas dans le temps, mais (qu') elle fait le temps (...) ». Si nous nous accordons à penser que cette forme de rationalisation particulière mettant en avant le corps souffrant est une pratique, nous nous accorderons également à penser que celle-ci fait le temps. D'autant plus qu'elle se situe dans une temporalité « ordinaire », celle de l'ouverture de l'administration devant laquelle se joue cette rationalisation. Une fois la poste close et ses clients absents, l'aumône n'a plus lieu d'être et signe la fin de la journée, non pas de « travail », mais de présentation de soi (ce que nous pourrions aussi nommer travail identitaire). Malgré l'absence du support travail dans la rationalisation de la manche, celle-ci permet tout de même cette inclusion symbolique dans ce « temps collectif » dont parlait Maurice Halbwachs. Le lieu destiné à l'aumône, cette « région », devient aussi ce point d'ancrage où une pratique peut exister, et de fait, se justifier pour faire le temps, celui associé aux mouvements et impératifs du lieu.

Avec ce point de vue, nous touchons de près à cette notion de loi historique du lieu développée par Michel De Certeau, qui, pour les besoins de l'individu démuné se transforme et se transgresse pour se modifier en « propre ». Mais dans le cas de Pascal, il n'y a guère de transgression de cette loi du lieu (la poste), mais plutôt une utilisation de celle-ci au profit d'une gestion de ses journées de surexposition. Celles qui lui accordent cette possibilité toujours renouvelée de se raccrocher au « temps collectif », en incluant dans sa pratique le temps du lieu en question.

Toutefois même si le lieu dédié à la manche ne subit pas, dans cette situation, une transformation symbolique « élaborée », notamment dans sa configuration spatiale et comme nous l'avons vu avec Monsieur Joe, Wrestle et Dany, ce lieu demeure néanmoins l'objet de toutes les attentions pour Pascal. Dans sa situation, l'entrée de la poste reste cet espace à caractère privatif où la surexposition de son corps peut

opérer pour à nouveau tenter, jour après jour et de manière continue, d'obtenir cette redéfinition de soi en dehors du statut imposé de « clochard ». Elle demeure cette « carte de visite » l'aidant à franchir les frontières symboliques pour inclure l'intérieur du système et sa temporalité.

C'est dire encore une fois ici que le registre servant à la rationalisation de la manche reste en tout point varié, pour au final parvenir au même objectif, cette survie morale et psychique en situation de discrédit. La variété de cette gamme dans l'agir dépend tout logiquement, et comme nous l'avons plusieurs fois dit, de la personnalité de chacun et de la singularité de son histoire qui permettra ou non la mise en application, plus ou moins concrète, d'une logique d'action pour outrepasser la situation de discrédit engendrée par l'acte de mendier. C'est de là que provient sa coloration à chaque fois originale signant cette « signature personnelle » pour un acte devenant, à mesure de notre avancée dans notre réflexion, « social ».

Cette rationalisation qui, plus généralement dans ses fondements prouve toute l'importance de cet « itinéraire moral » au principe d'une réflexivité présente chez tous, et en partie liée à la connaissance des représentations sociales associées à leur condition, et pour ce qui concerne Pascal, liée à la « perception discriminatoire des pauvres ⁵³⁹ » fondée par cette économie du Salut.

A ce stade de la compréhension, nous pourrions affirmer que l'« itinéraire moral » constitue en soi, le parfait contre-exemple du phénomène de l'« exclusion » et du repli sur soi, puisqu'il fait lien entre les consciences, celle des « normaux » et celle des stigmatisés. Sorte de fluide invisible, impalpable, l'« itinéraire moral » maintient en quelque sorte grâce aux effets et actions qu'il entraîne auprès des individus stigmatisés, le contact entre les êtres, quelle que soit leur position dans l'espace social.

Dans le cas de Pascal, cet itinéraire met l'accent sur cette double réflexivité lui permettant de savoir à la fois ce qu'il représente aux yeux d'autrui, mais aussi et surtout dans le contexte de l'aumône, ce qu'il doit être afin d'être secouru dignement et ne pas être assimilé au « clochard ».

Par conséquent et dans cette configuration, c'est cette présentation de soi, résultat d'une réflexivité sur sa condition, qui permet à Pascal de contourner l'image du « clochard » et l'oisiveté inhérente à ce dernier. Cette logique d'action subtile usant du corps et d'un jeu des apparences, est ce qui lui donne la possibilité de ne pas perdre sa dignité aux yeux d'autrui. Mais elle lui procure également les moyens de tenir dans la rue malgré sa situation sociale inédite. Celle qui le conduit à faire la manche malgré la possession d'un logement, pour combattre quotidiennement les fausses apparences et ses attributs plus que négatifs qui résonnent encore trop fortement dans les consciences collectives.

4. Le handicap physique comme « désidentificateur ⁵⁴⁰ » puissant

⁵³⁹ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, 1995, Editions Gallimard, p.71.

⁵⁴⁰ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de Minuit, Paris, 1975, p.60.

Nous revenons maintenant pour étayer davantage notre argument au sujet de la surexposition d'un corps souffrant dans l'aumône, vers Jean Michel, dont nous venons juste auparavant d'expliciter sa tactique de présentation de soi qu'il mettait en œuvre lors de la manche au pied du « *pont corbeau* » de la ville de Strasbourg. Cette présentation de soi était opérante à l'époque où il était dans la rue et avant qu'il ne se fasse opérer pour ses problèmes de pieds⁵⁴¹.

Il faut ainsi remonter dans le cours du temps et de son histoire afin de relever ce qui, il y a quelques années, permettait à Jean Michel de mettre en avant un « symbole du stigmaté » pour dissimuler celui de pauvreté extrême associé au « clochard ».

Ce symbole était celui que dégageait sa condition, non plus sociale mais physique, à l'époque où suite à son opération censée corriger sa tare héréditaire, il se vit affublé d'un fauteuil roulant le temps de sa convalescence afin de pouvoir tout de même se déplacer dans la rue, de manière relativement autonome : « *J'ai... j'étais en fauteuil roulant, ben ils m'ont connus...(...) je me faisais poussé par les potes, par les copains... ben oui voilà...* », nous explique-t-il.

La liberté de mouvements, si précieuse aux yeux des personnes vivant dans la rue, se compense ici par ce « bénéfice secondaire » comme nous pourrions le nommer. Un avantage à être et à paraître cette personne invalide, handicapée, dans l'incapacité de pouvoir faire usage de son corps de manière tout à fait naturelle et autonome. La liberté possède ainsi un prix que Jean Michel a converti en avantage détourné, celui du dévoilement de son handicap physique.

4.1. L'art de se défaire de son attribut de « clochard »

Plus clairement, le fauteuil roulant avec lequel il se déplaçait constamment à une époque, représente ce « symbole de stigmaté », usité par cette personne afin de cacher un stigmaté beaucoup plus honteux, celui d'une misère irréductible.

Le processus « désidentificateur⁵⁴² » prend donc forme ici en substituant à la vue du passant, une incapacité motrice plutôt qu'une incapacité à créer du lien et à prendre son destin en main. Cet avantage nous le retrouvons dans les déclarations de cette personne « sans domicile » et dans ce contexte tout particulier, celui de la manche : « *C'est mieux, c'est plus que mieux, c'est mieux, mieux, mieux mieux c'est plus que mieux parce que les gens ils voient et ils donnent, ils voient la détresse je sais pas quoi, le handicap... voilà on donne, j'ai eu des billets, j'ai eu, les gens ils donnent, ils donnent, ils donnent plus facilement (...)* ».

Cette affirmation se passe de commentaire. Le principe « désidentificateur » est dans ce cas plus que clair. Il permet de masquer un désavantage certain en utilisant subtilement un désavantage moins contraignant d'un point de vue moral, et donc plus supportable pour soi et l'image que l'on dégage vers l'extérieur.

⁵⁴¹ Pour plus de précision à ce sujet se reporter à l'étude de cas qui lui est dédiée en annexes.

⁵⁴² Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de Minuit, Paris, 1975, p.60.

Néanmoins, ceci ne signifie pas que le handicap qu'il soit physique ou mental, et lorsqu'il se perçoit, soit un stigmate beaucoup moins lourd à porter que celui d'une misère extrême, loin s'en faut. Il convient cependant de penser que dans un contexte bien précis et suivant les situations et les personnes, force est de constater que certains stigmates sont beaucoup plus supportable que d'autres.

Son incapacité motrice portée à la vue de tous par ce que nous pourrions nommer, en langage interactionniste, cet « appareillage symbolique », son fauteuil roulant, est, *a contrario* de ce que pourrait penser la plupart des personnes, plus accommodant qu'il n'y paraît.

De fait également, grâce à cette nouvelle condition « virtuelle », celle de personne handicapée, confortée symboliquement et économiquement par l'Allocation aux Adultes Handicapés qu'il perçoit, il échappait à l'époque à sa réelle condition sociale, celle de « clochard ».

Nous sommes rapidement revenus sur la situation de Jean Michel pour montrer les récurrences encore présentes dans les manières de faire avec Pascal. Des récurrences qui se comprennent aisément ici puisqu'elles ont trait à la façon d'utiliser une situation de handicap physique comme un paravent destiné à dissimuler une condition sociale de misère.

Plus globalement, ces deux situations de handicap dépassées démontrent toute l'ingéniosité de ces hommes de la rue pour au final, non pas tant obtenir une pièce mais un regard différent de la part des « normaux » sur leur réelle condition.

Comme une logique motivant l'action, cette rationalisation quel que soit le support sur lequel elle s'appuie, se transforme elle aussi et sous l'action de ses acteurs de rue, en véritables « arts de faire », ou plutôt un art de se *défaire* des attributs plus que négatif qu'engendre leur condition d'existence.

5. Une manière particulière de pratiquer l'espace, signe d'une rationalisation

Dans le début de ce chapitre nous avons évoqué les situations de Monsieur Joe, Dany et Wrestle pour venir signifier au lecteur, la manière particulière de transformer un espace public en « propre ». Cette manière constitue le support pour une rationalisation de la manche s'opérant à travers un « travail » adossé, pour certains, à des « rôles ».

L'importance à souligner dans ce contexte reste la richesse exprimée, non seulement dans les moyens utilisés par les personnes « sans domicile » afin de survivre moralement et psychiquement, mais également dans l'utilisation symbolique du lieu pour actionner une logique de survie.

La fécondité dans cette pratique de l'espace public et dans son exploitation, nous la remarquons à nouveau et au moment de mener notre dernier récit de vie avec Monsieur P, dans la ville de Colmar, au mois de novembre 2013.

D'emblée nous étions surpris par sa manière d'utiliser ce coin de rue situé en centre-ville pour réaliser l'aumône, ou plutôt, pour la faire de manière distanciée par rapport à ce lieu. En effet, chaque fois que nous revenions sur le lieu de l'enquête afin de retrouver Monsieur P, nous pouvions observer le même comportement vis-à-vis de son « butin ». A la manière d'un rituel, Il vérifiait la recette de la matinée en jonchant la caissette en métal placée à cet effet, surmontée d'un écriteau sur lequel ce dernier

avait inscrit : « *Sans domicile fixe, une petite pièce ou chèque restaurant. Merci à vous. A votre bon cœur* ».

Après ses explications détaillées, nous intégrons la manière si particulière qu'avait Monsieur P d'occuper symboliquement l'espace et la motivation d'une telle occupation. Dans ce contexte de la manche et grâce à cette tactique, « l'écrit permet d'agir à distance ou, en tout cas, hors de la présence immédiate de celui qui entend agir. ⁵⁴³ ».

5.1. Eviter la fixité au sol lors de l'aumône

La motivation ou plus exactement la logique de cette occupation de l'espace a toujours trait ici au stigmaté du « clochard » et à ses représentations sociales. L'« itinéraire moral » pour cette personne reste également prégnant dans la manière qu'il a de diriger ses actes. Monsieur P connaît en effet les stéréotypes associés à ce personnage mythique. L'oisiveté, l'incurie, le repli sur soi ainsi que la fixité, cette « asphaltisation » à un endroit pour faire l'aumône, en sont les caractéristiques plus que certaines pour les « normaux ». Des critères de pauvreté qui permettent d'affirmer que telle personne est ou pas un « clochard ».

Ainsi fort de ce constat, l'appropriation d'une parcelle de l'espace public pour réaliser l'aumône devient pour Monsieur P, comme pour les autres, un frein majeur pour l'image de soi déglagée sur l'extérieur. Celle qui a forcément des incidences sur son identité pour « soi ».

Toutefois et comme nous l'avons précisé dans l'introduction de ce chapitre, faire la manche, acte de survie par excellence, ne doit pas être perçue comme une fatalité, dans le sens où elle n'engage pas mécaniquement et inéluctablement l'image de la personne « sans domicile ». Celle-ci, et c'est là une des marges de manœuvre favorisant l'action en situation de discrédit, possède encore cette capacité dans la redéfinition de soi sur la scène publique, et chose essentielle pour notre analyse, selon ses ressources et son imagination. Une imagination qui, pour le coup ici, atteint son paroxysme lorsque que nous nous reportons sur la manière que Monsieur P a trouvé, au bout de nombreuses années dans la rue, pour faire la manche, « à distance » de son lieu de réalisation, ce coin de rue de la ville de Colmar.

Comme certains autres individus, le mot « travail » n'apparaît guère dans son récit pour rationaliser cet acte. Mais il n'empêche, comme Jean Luc, Jean Michel ou encore Claude, que cette rationalisation a bel et bien lieu, jouant sur l'appropriation de ce coin de rue.

Cette rationalisation associée à l'occupation particulière de cet endroit revêt un caractère symbolique des plus surprenants. En effet, ce sont une partie de ses affaires personnelles qui sont là pour signifier à autrui, surtout aux autres précaires, que ce lieu est occupé, comme il nous le signifie : « *Moi je suis juste fixé pour la manche et encore, je laisse mes affaires mais je suis rarement là...* ».

L'appropriation de ce bout d'espace public afin d'y développer ses pratiques se marque ici pour Monsieur P, du sceau de cette « présence-absence » symbolique,

⁵⁴³ Bernard Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action* Edition Armand Colin/Nathan, 2001, Paris, p.231.

où le corps absent dans l'interaction est suppléé, dans la production de sens, par la présence des effets personnels de l'acteur. Un prolongement du corps qui demeure une manière tout à fait singulière d'occuper l'espace sans être là. Cette appropriation singulière est la manière qu'il a trouvée afin de contourner le stigmate du « clochard » lors de la manche, en laissant un écriteau chargé de remplir cette fonction communicative vers l'extérieur.

L'une des représentations collées à ce personnage, la fixité lors de la manche, est par conséquent annihilée au service d'une pratique de l'espace plus qu'originale. La logique de cette action au service d'une rationalisation de l'aumône se signifie ainsi par l'appropriation singulière d'un bout de rue où faire la manche, sans véritablement la faire, et pour mieux se départir de l'image négative qui en découle.

Le juste équilibre (être là sans l'être) dans cette pratique de l'espace est ainsi opéré et effectif, car chacun sait (commerçants de la rue, autres précaires, policiers) que cet endroit est le lieu de Monsieur P et comme il nous le confirme. : « *Si y a un gars qui se met à ma place quand je suis pas là il ne restera pas... moi je me mettrai juste à côté, et je parie n'importe quoi que le mec il tomberait, il resterait 5 minutes, il dégagerait parce qu'il obtiendrait rien, les gens ils me donneraient à moi et pas à lui... mais pour ça, non seulement il faut se faire sa place mais sa renommée...* ».

L'avantage est ainsi double dans cette rationalisation. Elle permet à Monsieur P. d'obtenir quelques sous, tout en évitant d'être caractérisé comme un « clochard » puisque non présent continuellement dans ce coin de rue. Là est donc la première récurrence avec l'ensemble des personnes constituant cette recherche, cette rationalisation de la manche axée vers le contournement du stigmate du « clochard ». Mais une autre récurrence chez Monsieur P. vient aussi se signifier dans la manière de faire face à ses conditions d'existence.

Effectivement, auprès de lui nous avons appris que, comme l'ensemble des personnes rencontrées, la motivation première de la manche n'est pas non plus le gain substantiel qui peut en être retiré. Preuve en est, sa déclaration qui confirme également sa présence plus que ponctuelle sur son lieu de mendicité : « *Je me promène, je vis au contact des gens... je les renseigne⁵⁴⁴, je les aide...(.)* ».

5.2. La « rencontre » favorisée au détriment du gain

L'interaction avec les passants est tout aussi importante voire plus qu'un éventuel gain. Cette interaction est comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, ce qui donne la possibilité à la personne « sans domicile » de renouer des contacts pour éviter ce repli sur soi destructeur. Voici sur quoi s'étaye cet argument : « *Faut aller de*

⁵⁴⁴ Chose que nous avons pu observer lors de nos entretiens et pendant une pause où Monsieur P. s'est proposé d'indiquer la direction à deux femmes qui cherchaient une boutique.

l'avant ne jamais rester recroqueviller sur soi-même... on devient complexer par rapport aux autres et on ne peut plus jamais avancer... tandis que si tu commences à ouvrir une porte pour aller vers quelqu'un y a d'autres portes qui s'ouvriront devant toi... c'est comme ça des fois qu'on peut avancer... et ne jamais refermer les portes derrière soi... toujours la laisser ouverte... ».

Ainsi, l'ouverture vers le monde extérieur, par la création d'un pont ou d'une porte vers autrui est ici très claire dans les propos de Monsieur P. Cette rencontre est ce qui lui permet, comme à d'autres le temps de l'échange, de dépasser ces frontières symboliques afin de faire à nouveau partie de ce « tout ».

Surtout que ce lieu où pratiquer la manche, Monsieur P. l'investit uniquement pour partager avec autrui, et, élément commun avec Didier, pour créer aussi ce « contexte de conscience », et comme il nous l'explique en ses termes: *« les gens faut qu'ils viennent d'eux-mêmes... ils reviendront ils voudront savoir pourquoi... il y en a qui voudront savoir le pourquoi, le comment et... et de fil en aiguille j'ai noué pas mal de relations, je me suis fait de petits amis... et je leur explique à chaque fois le fondement de la rue, mais il y en a beaucoup qui n'arrivent pas à comprendre ce que ça veut dire...(...) ».*

Dans ce cas précis, l'aumône est encore une fois rationalisée comme support à la relation pour une survie morale et psychique plus que certaine. Celle touchant de près à ce désœuvrement total envahissant l'individu ayant tout perdu. Une conséquence ultime de la régression sociale effaçant tout statut pour mettre à jour cette absence d'identité et ce sentiment de honte et d'inutilité. Une souffrance commune à toutes les personnes réunies pour les besoins de cette étude.

Car contrairement à Pascal, Claude ou Didier par exemple, le récit de vie de Monsieur P nous permet d'envisager pour l'analyse certaines conséquences de sa chute dans la rue, cette identité « héritée » présente dans son histoire familiale : *« Je voulais être menuisier ébéniste, le même métier que mon père (...) »*, nous affirme-t-il, *« Après j'ai fait une partie au Blaise Pascal à Colmar (...) »*, avant de poursuivre : *« Mais c'est un métier qui n'existe plus à part en préfabriqué... et les seules entreprises qui restaient dans ce domaine c'était celles où il y avait des personnes qui allaient être à la retraite, mais dont ils ne pouvaient pas renouveler derrière...(...) ».*

Néanmoins très jeune, à l'âge de quatorze ans, il exercera tout de même pendant un court moment ce métier : *« J'ai travaillé en tant que menuisier à Wattwiller... je me levais à trois heures du matin pour prendre le premier train à cinq heures pour être à Bollwiller à six heures et à pied être au boulot (...) ».*

Une profession qu'il devra vite abandonner là aussi pour des raisons qui lui sont extérieures comme il nous l'explique : *« Et après il (le patron) a pris des apprentis et je lui ai dit j'ai compris...(...) ».*

La première information importante pour la suite de notre analyse est la constatation des facteurs externes ayant contraints Monsieur P. à stopper son activité pour, en quelque sorte, « renier » cette identité « héritée ». Ces facteurs sont essentiellement dus à son manque de qualifications dans ce domaine et à la conjoncture économique dans ce secteur d'activité où peu de places sont disponibles. Car au final lorsque nous analysons en détails les dires de Monsieur P sur son parcours scolaire et professionnel, nous constatons que les aspirations de ses

parents quant à son avenir n'étaient pas essentiellement vouées à l'exercice de ce métier de menuisier, sachant que comme il nous le déclarait, c'est bien Monsieur P. qui voulait en quelques sortes marcher sur les pas du père en réalisant la même profession que lui.

De fait l'identité « héritée » serait davantage celle acquise auprès des parents et leur volonté que leur fils poursuive ses études afin de se préparer un avenir, ce qu'il a fait peu de temps en restant la journée à apprendre au lycée professionnel pour le soir rejoindre le cercle familial : « *Mais ça me faisait chier de rester la journée là-bas et de rentrer le soir... j'ai fait les neuf mois et après j'ai arrêté...* ». Le choix de stopper net ses études vont le diriger vers quatre années d'armée dans laquelle il va s'engager. C'est d'ailleurs de retour de ce service militaire que les premières tensions avec son père vont naître pour aboutir à une rupture familiale définitive. Une rupture qu'il nous résume en ces quelques mots : « *Mon père m'a donné le choix, soit je faisais ce que lui voulait, soit je prenais mes affaires et je foutais le camp (...)* ».

L'identité « héritée » au sein de la sphère familiale non réalisée a donc été le motif principal de conflit avec son père. Un conflit qui a conduit Monsieur P. dès son plus jeune âge à quitter le domicile familial pour commencer à vivre dans la rue.

C'est sans doute à ce moment, à son entrée dans cette « carrière » de précaire qu'il va ressentir les premiers effets sur son psychisme de sa situation de régression sociale, celle qui, à vingt-quatre ans, le conduisent à dormir dehors, sans un sous, réduit quotidiennement à faire la manche pour survivre.

Nouvel arrivant dans cet univers de misère, Monsieur P. va faire les premiers apprentissages de cette activité rabaissante pour l'estime de soi, sans pour autant se formaliser, comme il nous l'explique : « *Le plus simplement du monde, je demandais même pas... je restais là dans le coin, les gens ils venaient, ils me donnaient une pièce, je discutais avec eux, (...)* ».

L'approche de cette pratique paraît ici déjà nous révéler un élément central pour la suite de la compréhension, cette manière si singulière de se poster dans ce coin de rue sans utiliser la parole pour obtenir une pièce. Ce sont là les prémices d'une tactique qui vont s'étoffer au fil du temps passé dans la rue, pour au final produire cette posture si caractéristique et interloquante, ce jeu de la « présence-absence » sur le lieu.

5.3. Le jeu de la « présence-absence » sur le lieu

Ce jeu octroie la possibilité à Monsieur P de ne pas être perçu dans une posture plus qu'inconfortable pour son égo, celle du « clochard » qui, vide de toute motivation et d'estime de soi, reste enkysté à un coin de rue dans l'attente d'un geste du citadin pour survivre.

Pourrions-nous ici conclure à une tactique qui, usitée dans le contexte de la manche, permet sa rationalisation au profit d'une mise en veille du sentiment de honte associé à sa chute et ses composantes infrahumaines, nécessaires dans un cadre de survie ?

La façon de nous expliciter sa manière de réaliser la mendicité ne peut que nous orienter vers cette supposition : « *Oui, c'est vrai... moi je suis juste fixé pour la manche et encore, je laisse mes affaires mais je suis rarement là... je bouge ça permet d'aller plus loin déjà, et de se maintenir en forme... pour l'esprit il faut surtout marcher et ne rien penser...(...)* ».

Jouer cette « présence-absence » lors de la manche n'est pas un jeu du hasard si l'on en croit sa déclaration qui se termine sur ce fait quasi incontournable lorsque l'on vit dans la rue depuis longtemps, « *ne rien penser* ». Ou plus exactement ne pas penser à ce qui vous a conduit à en être réduit de la sorte, se rabaisser pour demander une pièce aux passants.

Mais cette action salvatrice pour le moral et le psychisme ne s'obtient pas aisément, c'est-à-dire en stipulant uniquement qu'il ne s'agit pas de penser en situation de déclin et de misère totale, à moins de ne pas en être affecté. Ce qui, là, poserait questions sur la santé mentale de l'individu et sa capacité à prendre conscience de sa situation pour pouvoir encore partager avec le monde qui l'entoure et l'englobe.

La conscience aigüe des représentations sociales associées à sa condition au principe de l'« itinéraire moral », reste encore dans ce cas, avérée pour en définitive combattre au quotidien cette image anti social du « clochard ». Une Image qui, selon Monsieur P, demeure d'emblée enfermée dans cette apparence qu'il convient de modifier pour paraître encore quelqu'un : « *Il y a quelque chose qui joue en plus quand on est S.D.F. c'est la tenue corporelle il faut toujours être habillé différemment et jamais gardé les mêmes vêtements.... il faut les laver régulièrement parce qu'une personne qui se change régulièrement c'est une personne qui veut s'en sortir... parce que si elle ne fait rien qu'elle reste dans son déclin, elle retombe plus bas que terre...c'est une partie de la définition du clochard...(...)* ».

Être ainsi dans l'obligation de réaliser la manche pour survivre n'est pas non plus une fatalité incontournable ne laissant aucune possibilité de manœuvre pour celui qui s'y résout. Pour Monsieur P, la manche se fait, mais « à distance » entre soi et le lieu, où toute la subtilité de cette nouvelle forme de rationalisation se marque par la présence sur le terrain d'effets personnels marquant le territoire, « affectant le sol » pour mieux évoquer l'aspect privatif du lieu.

Elle représente cette façon si singulière aussi d'échapper au sentiment de honte vis-à-vis de son propre échec engendré par un choix de carrière réalisé en dehors des aspirations familiales et de cette identité « héritée ». Un échec qui l'a conduit dans ce coin de rue choisit pour sa fréquentation journalière, mais pas uniquement.

5.4. L'absence du lieu de la manche entraîne-t-elle une absence de toute préoccupation vis-à-vis du don ?

Un autre fait des plus remarquables et des plus ressemblants avec les autres individus démunis, est également à noter ; celui associé aux finalités de la manche faite non pas essentiellement pour accroître ses ressources, mais « *aller à la*

rencontre » et franchir les frontières symboliques entre l'intérieur et l'extérieur du système. C'est d'ailleurs en partie pour cette raison qu'il ne reste pas continuellement à cet endroit, lorsque le passage est peu fréquent.

Car le reste du temps, il vaque à ses occupations qui restent en tout point similaires aux autres individus dans cette façon de mener au quotidien cette lutte, et lorsqu'il s'agit de combattre ce sentiment d'inutilité, celui s'associant volontiers à cette invisibilité sociale. Celle rappelant qu'être « sans domicile » ou « exclu », c'est aussi être dépourvu de toute capacité à pouvoir encore être utile pour la collectivité. Lorsqu'il y a recette, lorsque son escarcelle remplie de pièces signe une bonne journée, cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas ce sentiment de dette envers la société et cette impression de dépendance et de domination symbolique forte liée au don.

Ce n'est pas parce que la rationalisation de cette activité se caractérise par un détachement réel de son lieu d'action, que ce détachement se poursuit chez Monsieur P. et vis-à-vis de ce sentiment de dette envers les passants, mêlé à cette perte de dignité. Cette idée de domination et de perte de dignité s'entend dans ses dires, au moment de nous expliciter la manche : « *Y a pas de technique, la seule chose qui faut avoir c'est d'avoir le cran et le culot d'oser se rabaisser vis-à-vis des gens et d'attendre une pièce...(...)* ».

En d'autres termes, rationaliser l'acte de mendier se retrouve aussi chez Monsieur P., et dans cette « obligation de rendre » comme nous l'avons vu pour les autres personnes. Ce culot d'attendre une pièce, Monsieur P. préfère le remplacer, pour mieux se départir de cette image du « clochard », par l'acte de rendre indirectement, comme Jean Luc, ce qu'on lui a donné en offrant ses services aux protagonistes de la rue. Cette façon de « pratiquer » le don représente ce qui va lui permettre d'accéder « à une certaine autonomie (...) »⁵⁴⁵ pour établir à ses yeux « une plus grande symétrie entre partenaires. »⁵⁴⁶

Nos échanges informels avec des commerçants de la rue attestent de cette façon de faire pour rendre ce qu'on lui a donné, et accréditent ses dires : « *Y a déjà le stand de châtaignes tous les jours je leur dis bonjour et je leur donne de temps en temps un coup de main, mais c'est pas encore la bonne saison c'est trois semaine avant Noël...* », ou encore : « *Si jamais y a des livraisons il faut que ça aille plus vite pour que le livreur aille plus vite (...)* ».

Ces aides, comme contre don symbolique venant annihiler ce sentiment de dette, se répètent encore auprès des divers passants de la rue, qu'il renseigne comme nous venons de le voir auparavant. Ou encore lorsqu'il crée, le temps de l'interaction, ce « contexte de conscience » pour expliciter sa situation. Avec cette nouvelle situation, l'univers symbolique du contexte de la manche se vérifie de plus en plus où, dans cette symbolique du don/contredon, l'unité de l'espace (ce que nous nommons par analogie, le « potlatch »), celle entre le lieu du premier don et son retour, est respectée pour au final remarquer que, comme certains de ses comparses, la contrepartie du don est effectuée dans un lieu similaire au geste du donateur ; et pour une temporalité qui, même si différée, n'en reste pas moins effective.

Car là encore Monsieur P. n'évolue pas dans une « durée individuelle » propre, celle qui le couperait de tous les échanges avec le monde, et de surcroît, de toute possibilité de rendre le don. C'est d'ailleurs à propos de cette notion de temporalité,

⁵⁴⁵ Claudia Girola, *Colloque Economie formelle et travail au noir*, Septembre 2007 Paris.

⁵⁴⁶ *Ibid.*

celle servant notamment de cadre au retour du don, que l'ensemble de ces interventions auprès des divers acteurs de la rue nous permettent de parler, là aussi, de journées rythmées par une temporalité plus que calquée sur celle des « normaux ». Ce « temps collectif » où la planification du quotidien devient nécessité pour éviter l'ennui et occuper le vide : « *Le matin je me lève à sept heures... je fais la mendicité, je me promène, je vis au contact des gens... je les renseigne, je les aide... je vais à la Manne pour manger, le soir... je prends un café en attendant que la maraude de la Croix Rouge elle soit passée... et après je prépare mes affaires pour me coucher....* ».

Et c'est bien la contrepartie du don s'effectuant dans cette temporalité et réalisée dans la rue auprès de commerçants, qui donne également l'occasion pour cet homme de réacquiescer cette reconnaissance sociale en dehors du stigmate de miséreux, et pour recouvrir celle de personne encore utile pour la société, plus en proximité avec son identité pour « soi ».

Elle construit d'un point de vue extérieur, l'image d'un homme qui, au vu de ses multiples compétences liées à une situation d'emplois précaires où tout a été expérimenté, devient « homme à tout faire » multi fonctionnel, toujours prêt à rendre service. La rue devient ainsi et, dans cette illustration bien spécifique, cet espace de reconnaissance tacite certes, mais reconnaissance tout de même de compétences éparses, emmagasinées par ci par là, au fil du temps, et qui sur un curriculum vitae desservent plus qu'elles ne servent.

Ces compétences apprises dans des petits « boulots », resurgissent dans le présent et selon le contexte, pour cette fois-ci, non pas venir signifier cette instabilité professionnelle freinant toute insertion économique, mais bien ces expériences qui n'ont pas de prix lorsque l'on n'a plus rien. Elles nourrissent cet art de la « bricole » ou de la « débrouille » pour faire sa place en « *montrant ce que l'on vaut* » comme nous le déclarait Claude.

Un art à travers lequel Monsieur P. se sent encore utile pour l'environnement, ce qu'il lui accorde la possibilité de vivre dans une certaine autonomie. Cette reconnaissance sociale acquise grâce à ses actions dans la rue dans un second temps, viennent également signifier cette appartenance au lieu, produit de l'acceptation de ses habitants (les commerçants), pour un sentiment d'inclusion plus que certain. Un sentiment qui se ressent dans ses dires : « *Ici c'est mon quartier, parce que je connais tous les commerçants, je connais la plupart des habitants...(...)* ».

Cette place dans l'environnement social annihile du coup le statut d'« exclu » qu'impose sa condition pour être totalement accepté par l'entourage, hormis sa différence sociale, et presque comme un habitant du quartier, celui qui vit de l'autre côté des frontières symboliques : « *Il est bien il est dans son élément... c'est comme ça, c'est comme un arbre qui est enraciné on est tous pareil...* », nous précisait le serveur du salon de thé où il se rend quotidiennement, et pour qui il a la plus grande affection.

La manière de rationaliser l'aumône de Monsieur P reste assez originale pour que nous ayons pris le parti, comme d'autres situations, de la mentionner à part dans ce chapitre. Mais ceci ne veut pas dire qu'il n'est point de récurrences avec les autres personnes constituant cette étude. Au contraire, et c'est bien là également l'objectif de notre recherche : montrer que malgré la singularité des personnes démunies, des logiques d'action communes se retrouvent et s'articulent chez chacune d'entre elles pour faire face à leur misère.

Dans le cas de Monsieur P, il y a donc toujours rationalisation d'une aumône, sans adoption d'un « rôle » lié à l'émergence, dans le présent, d'anciennes compétences professionnelles, ni de présentation de soi calculée, mais par ce jeu de pratique de l'espace public et cette façon si singulière de faire la manche « à distance ».

Nous pourrions même affirmer que cette rationalisation constitue cette distance au « rôle » dont parlait Erving Goffman. Une distance au « rôle » de « clochard » accordant cette proximité avec son identité pour « soi » pour une survie morale et psychique plus que certaine. Celle annihilant tout sentiment de honte vis-à-vis de sa situation, et pour, comme chez tous les autres individus, retrouver son autonomie et sa dignité grâce à la contrepartie du don effectuée indirectement dans le lieu du premier don, la rue où il s'est établi et où il se sent utile.

Ainsi malgré cette façon plus qu'originale de pratiquer l'espace, la renégociation identitaire de survie, produit de cette rationalisation de la manche a toujours cours pour outrepasser les effets de la régression sociale et les pertes inhérentes à celle-ci.

6. Un « cas négatif ⁵⁴⁷ » : Patrick, les petits « boulots » comme substitut à la manche

Jusqu'à présent, l'ensemble des personnes rencontrées, à savoir neuf sur dix, nous avait permis d'étayer nos découvertes faites auprès de Monsieur Joe. La rationalisation de la manche exprimée sous plusieurs registres était opérante dans tous les récits d'« après malheurs » que nous avons construits avec les personnes, nous donnant la possibilité d'envisager cette renégociation identitaire de survie morale et psychique comme le moyen pour faire face à l'une des composantes majeures de leur condition d'existence et lutter contre les effets de la régression sociale ayant marqué leurs trajectoires de vie.

Néanmoins la rencontre avec Patrick allait, non pas modifier notre point de vue, mais plutôt l'affiner pour mieux comprendre que la manche n'est pas l'unique moyen de survie. La « débrouille ⁵⁴⁸ », comme le précise Nels Anderson, « peut recouvrir toutes espèces d'activités (...) ⁵⁴⁹ » allant de la plus usitée, la manche, pour se poursuivre jusqu'aux petits « boulots ».

Si nous avons regroupé dans notre analyse l'ensemble des pratiques de rue autour de la manche, c'est bien parce que la plupart des personnes utilisait cet expédient afin de survivre, et pour maintenir de prime abord *a minima* leurs bases anthropologiques. Mais rien n'excluait, si l'occasion c'était présentée, d'ajouter dans ce chapitre d'autres manières de faire.

Or nous n'en avons décelé qu'une, différente de l'aumône, celle de Patrick qui nous déclara immédiatement, lors de nos premiers entretiens, qu'il ne pratique pas la manche, trop dévalorisante selon lui : « *J'aime pas ça... je peux pas, je préfère bosser, non, Pascal (la personne qui nous a fait rencontrer Patrick) il peut lui... moi je peux pas, je préfère prendre un balai et, parce que c'est moi... je préfère rendre un*

⁵⁴⁷ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.29.

⁵⁴⁸ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, 2012, Paris, p.100.

⁵⁴⁹ *Ibid.*

service plutôt que de demander, voilà... ça dépend des gens, j'ai essayé mais j'ai jamais pu... je suis pas né comme ça... Rester à rien faire je peux pas, j'ai jamais pu... toujours au boulot, voilà... personne n'est pareil hein ?... ».

Plutôt que de se rabaisser à faire la manche, cette personne souhaite davantage offrir ses services dans le domaine du jardinage⁵⁵⁰ aux habitants des villages des alentours de la ville de Belfort. Toutefois en analysant la suite de ses dires, nous constatons que Patrick ne représente pas tant que cela un « cas négatif » au regard de notre hypothèse sur la manche.

Malgré le fait qu'il ne pratique pas l'aumône, il consacre tout de même une partie de son temps à cette « débrouille » caractérisée par ses petits emplois. Là réside le premier élément qui nous donne la possibilité d'associer Patrick avec ses comparses pratiquant la manche. Ensuite, et c'est là un point important pour l'analyse, des récurrences dans le comportement vis-à-vis de son activité sont à souligner et à relier avec celles remarquées pour les autres individus dans ce contexte de survie.

La première de ces concordances se souligne dans le caractère du lieu où ses petits « boulots » se réalisent. Rappelons en effet que l'espace urbain permet la « débrouille » par le foisonnement des lieux qu'il propose, et que nous ne nous cantonnons pas uniquement et *stricto sensu* à la rue, mais aussi aux endroits à caractères privés comme les jardins de particuliers ou les exploitations qui restent des lieux pour mettre en valeur ses compétences.

Comme le déclare Pascale Pichon, « la plupart des lieux proposent des ressources de survie (...) ⁵⁵¹ ». Ainsi le premier point commun avec le reste des situations déjà évoquées est le lieu de pratique de la « débrouille » se faisant dans une partie de l'espace public. Ensuite, la deuxième ressemblance avec les autres individus, se marque cette fois-ci dans la manière que possède Patrick, là aussi, à rationaliser ses petits « boulots ».

6.1. Des services rendus à l'habitant qui nécessite tout de même une rationalisation

Nels Anderson affirmait dans son ouvrage que : « le moyen par lequel le « miséreux » parvient à subsister importe peu : il parvient à trouver une certaine satisfaction à ce jeu. La nécessité de « s'en sortir » a ses bons côtés. ⁵⁵² ». Or concernant Patrick nous ne pouvons affirmer qu'il en soit de même. En effet, les petits « boulots » qu'il s'évertue à maintenir ne sont pas un moyen qui importe peu à ses yeux, comme aux yeux des autres personnes rencontrées d'ailleurs. La

⁵⁵⁰ Pour plus de détails, voir en annexes l'étude de cas qui lui est consacrée.

⁵⁵¹ Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010, p.107.

⁵⁵² Nels Anderson, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p. 112.

rationalisation de sa pratique prend ici les mêmes tournures que celle effective auprès des autres personnes « sans domicile » de cette étude.

Une rationalisation qui a trait au sens que Patrick donne à ses actes lorsqu'il déclare, « *je préfère bosser (...) je préfère rendre un service plutôt que de demander (...)* ». Nous voyons bien là toute cette nécessité dans le souhait de cette personne « sans domicile » de vouloir se départir du stigmate du « clochard ». Un point commun avec les autres personnes rationalisant leur « débrouille », la manche, vers le même objectif. A noter que nous retrouvons aussi auprès de cette personne, l'une des caractéristiques prégnantes dans l'imaginaire collectif associé à ce personnage, la dépendance vis-à-vis des citoyens exprimée dans ses mots à travers le verbe « demander », en d'autres mots faire l'aumône.

Ces petits travaux effectués dans les communes des alentours ne sont donc pas réalisés de manière à satisfaire à tout prix cette obligation de s'en sortir, liée au gain. Elle constitue également pour Patrick un véritable travail identitaire, tant cette façon de faire lui accorde la possibilité d'être perçu différemment par l'entourage, et non, comme sa condition le laisserait supposer, c'est-à-dire comme un « clochard ».

Cet argument pointe également du doigt les effets sur l'intériorité du sujet que comporte sa situation de « déclassé » vécue depuis plus de quinze années maintenant. Là également lors de son récit de vie, les passages consacrés à son histoire familiale sont très peu présents, nous laissant supposer ici, comme dans d'autres situations, de la présence d'une « zone blanche⁵⁵³ ». Cette partie de la biographie où l'individu ne souhaite pas évoquer certains événements de sa vie passée.

Cette partie du récit non mentionnée ne nous permet donc pas de retrouver les traces de cette identité « héritée », celle exprimant les aspirations familiales à propos de l'avenir de leurs enfants. Nous savons juste que Patrick a débuté son emploi de chauffeur livreur à l'âge de dix-huit ans avant de faire son service militaire, pour ensuite reprendre sa profession.

Toutefois et comme dans d'autres cas de figure, il n'est pas nécessairement besoin d'informations biographiques pour comprendre ce que nous postulons depuis le début de ce chapitre, à savoir que l'absence de la non réalisation des aspirations familiales n'est pas l'élément clé pour expliquer ce sentiment de honte, d'inutilité et de perte identitaire inhérent à une situation de précarité extrême.

Nul n'est donc besoin de ne pas assouvir les désirs des parents pour que ses effets négatifs sur le psychisme rejaillissent une fois arrivé dans la rue et puissent se manifester chez l'individu en question.

Dans le cas de Patrick, ce sentiment de honte serait davantage associé au fait de faire la manche ; activité de rue au combien rabaisante à ses yeux, et non au fait d'être tombé dans la rue sans, au passage, s'être accompli dans cette identité « héritée ».

Ainsi les petits « boulots » réalisés çà et là sont pour Patrick le moyen qu'il a trouvé pour ne pas ressentir ce sentiment de honte inhérent à sa condition sociale et à l'expédient qui lui est mécaniquement associé, la manche.

Et ce point à son importance si nous détaillons de manière plus approfondie la teneur de ses petits « boulots » qui, comparativement à l'aumône, pourraient se rapprocher de cette activité de rue indigne.

⁵⁵³ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.83.

Sa technique de « débrouille » n'est, en effet, pas si éloignée que cela de la mendicité, hormis le lieu public où elle se produit, plus en retrait de la ville. Lorsque Patrick déclare : « *avant je demandais aux personnes s'ils avaient besoins d'un coup de main, mais plus maintenant...* », nous saisissons bien cette nuance très subtile avec la manche si nous considérons que la demande reste l'élément le plus central dans cet acte, car souvent le plus rabaissant pour les individus. Demander de l'aide à quelqu'un c'est déjà se mettre dans une position d'infériorité sociale, surtout dans ce contexte de misère.

Ainsi les petits « boulots » sont sans doute ce qui accordent à Patrick cette possibilité de ne pas être perçu en train de mendier, pour ainsi échapper au stigmate du « clochard ». Mais ils n'annulent guère l'acte de demander, engendrant cette asymétrie dans les rapports sociaux.

Cependant travailler chez l'habitant est une manière à soi de ne pas ressentir les conséquences d'un choix passé, celui de stopper son emploi, et la sensation d'avoir tout perdu par sa faute. Offrir de son temps et ses compétences au voisinage, c'est déjà en soi rationaliser sa chute sans pour autant s'y sentir enfermée, sans possibilité de réactions et dans cette forme de « résignation ».

Par conséquent être « sans domicile » depuis plus de quinze ans ce n'est pas automatiquement se réduire à son unique et principal expédient de survie. D'autres tactiques sont à disposition, là encore selon les potentialités et l'imagination de chacun, pour au final contourner tant que possible le stigmate du « clochard ». Cette imagination, Patrick l'a mise à profit afin d'outrepasser un des signes les plus avérés de pauvreté, la mendicité, pour en définitive demander aussi de l'aide aux « inclus », sans pour autant exposer son corps pendant des heures dans la rue.

Nous nous accorderons donc à penser que cette première tactique ou logique utilisée, joue sur le lieu de réalisation de la demande et sur les apparences. Elle tend à confirmer ce « contrôle de l'information » étayé par Erving Goffman, dans cette façon de jouer de « faux-semblant », évitant tous signes porteurs d'information sociale. Perçu en train de jardiner est différent pour l'estime de soi que d'être vu quotidiennement « fixé » à un endroit précis dans la rue dans une posture de mendiant. Car l'acte de demander un soutien n'est, dans cette situation précise, que détourner au profit d'une visibilité moins accrue et du coup, plus salvatrice pour Patrick. La survie morale et psychique est, à ce stade, déjà engagée pour ne pas subir les effets de la régression comme ceux ayant trait à la honte d'avoir déchu et d'être dans l'obligation de se résoudre à la manche.

Ceci tend à confirmer la nécessaire gestion de cette « visibilité-invisibilité » évoquée par Claudia Girola lors de ses travaux, pour montrer qu'en fonction des situations et des personnes, cette gestion se fait en connaissance de cause pour une logique gouvernée par des objectifs bien précis, reliés souvent au fait d'être vu dans une certaine posture.

Dans ce sens, la rationalisation est d'autant plus forte dans le discours de Patrick puisqu'elle tend à annihiler dans sa pratique toutes les composantes de la manche, comme notamment la perte de dignité engendrée par l'acte de demander, direct ou indirect (la mendicité est déjà en soi une demande d'aide, sans que forcément elle soit énoncée par le verbe).

Et cette rationalisation est d'autant plus salvatrice pour le moral qu'elle lui accorde encore cette possibilité de rétablir les rapports sociaux asymétriques par cette

contrepartie du don effectuée lors de ses petits travaux. Car il ne s'agit pas de croire que ses petits « boulots » une fois effectués et l'argent récoltée en échange ne soient pas vecteur de dette pour Patrick, ou plus simplement, lorsque la somme d'argent est trop élevée par rapport au travail réalisé, la nécessité d'un réajustement se fait impérieuse au risque de retomber dans ce sentiment de dette, conséquence d'un déséquilibre entre le travail effectué et sa rémunération.

6.2. Un sentiment de dette éprouvé malgré le travail réalisé

En effet lorsque le « salaire » est trop onéreux, le risque de se voir à nouveau considéré uniquement à travers sa situation d'infériorité sociale se fait à nouveau jour, comme nous l'exprime Patrick : « *S'ils donnent (les habitants) c'est pour aider... normalement c'est le but, c'est ça... c'est difficile d'accepter surtout quand il y a beaucoup d'argent... Moi des fois on me donne cinquante euros pour un quart d'heure de travail, c'est trop pour moi... c'est pas normal... c'est trop...(...).* ».

Ainsi recevoir trop en échange d'un travail peut paradoxalement être perçu comme un acte touchant de près à la dignité de la personne sentant très bien qu'elle est, une nouvelle fois, évaluée non pas sur ses compétences mais avant tout sur sa situation de miséreux, celle qui appelle à la charité. Nous aurions donc tort de croire que le travail effectué se suffit à lui-même pour éviter d'être encore une fois sous le joug de cette domination symbolique.

Qui refuserait d'être « sur rémunéré » pour un travail accompli, hormis la personne en situation de discrédit ? Cette question implique l'idée d'un don disproportionné en échange d'un travail, et la notion de déséquilibre dans la relation. Cette logique d'action que nous avons repérée chez l'ensemble des personnes vis-à-vis du don et de cette nécessité de rendre indirectement pour surpasser ce sentiment de dette et de dépendance propre au « clochard », se retrouve ainsi mais, de manière plus déguisée, dans le cas de Patrick et, chose surprenante, dans le contexte d'un service rendu qui, théoriquement, annule cette disproportion dans l'échange.

Par conséquent ce souhait d'équilibrer la proportion entre son travail et sa rémunération, ressemble trait pour trait à cette contrepartie effectuée par les personnes « sans domicile » dans le contexte de la manche.

La rationalisation a donc bien lieu dans ce cas. D'une part dans la signification que Patrick donne à sa technique de « débrouille » lui évitant de faire la manche, et d'autre part dans cette façon de rééquilibrer l'échange issue de cette « débrouille » ; encore une fois afin de ne pas altérer son autonomie et l'image de soi, pour une préservation de son identité pour « soi ».

Cette identité que nous associons pour Patrick à celle de travailleur, toujours maintenue malgré les circonstances et réactivée selon les opportunités comme ces petits « boulots » auprès des habitants, ou ceux effectués pour rendre service à l'une de ses filles⁵⁵⁴. Dans ces contextes variés, il n'est plus cette personne qui a presque tout perdu, il redevient Patrick, celui qui par ses compétences sait encore rendre service. A défaut d'unicité de l'être social, nous pourrions dans ce cadre précis d'expériences, parler de sa continuité, celle qui permet à Patrick, quel que soit le

⁵⁵⁴ Pour plus de précisions, voir le récit de vie de Patrick en annexes.

contexte et les personnes avec qui partager, de se sentir encore en proximité avec soi.

Avant de conclure, un dernier point doit être mentionné afin de montrer encore des récurrences dans les façons d'agir chez cet individu et celles des autres personnes que nous avons côtoyées.

Ce dernier point concerne de plus près cette renégociation identitaire de survie s'actionnant pour la plupart des personnes dans le contexte de la manche. Ici, pour Patrick, même s'il ne s'adonne pas à cette activité de rue, force est de constater que ce renégociation⁵⁵⁵ a tout de même lieu, non sans lien avec sa pratique. Lorsque nous lui demandions pourquoi réalise-t-il ses travaux auprès de l'habitant, la réponse est univoque : « *Pour vivre pas pour autre chose... pour me maintenir dans une activité... sinon on se laisse aller....* ».

Le verbe « vivre » ici s'entend davantage comme celui ayant trait à cette survie morale et psychique inhérente à sa situation de « déclassé » et l'expression de cette identité pour « soi » ; plutôt que celle associée au maintien de ses bases anthropologiques. Nous pourrions d'ailleurs affirmer que son R.S.A. est ce qui peut lui permettre, même si la somme reste réduite, de combler ses besoins tels que l'alimentation. Ainsi les petits « boulots » auprès des habitants sont dirigés vers un autre objet, plus salvateur dans sa situation sociale, et lié au maintien de son image vis-à-vis du regard extérieur. Une tactique du contournement du stigmaté qui se comprend encore dans l'expression qu'il emploie, « *se laisser aller* ». Un comportement qui caractérise bien l'image prégnante de l'abandon de soi et du renoncement, attributs du « clochard ».

De fait avec cet argument nous rejoignons également un des traits caractéristiques soulignés auprès des autres individus dans la même situation que Patrick, et associé à cette reconnaissance sociale obtenue en dehors du stigmaté de pauvreté. Les petits « boulots » sont en effet accomplis pour s'occuper, se « *maintenir dans une activité* », comme il nous le déclare, mais pas seulement.

Le caractère occupationnel pour remplir un temps de rue circulaire, vide de sens, s'accompagne de cette reconnaissance sociale indispensable à la survie morale et psychique de l'individu précaire en situation de déclassement social. L'occupation rend utile, comme nous le déclare Patrick : « *J'aide à droite et à gauche, et ça fait du bien moralement, ah oui hein... que tout le temps rester là à ruminer (...)* ».

Cette reconnaissance de son Moi véritable, de ses compétences et de ses capacités octroie ainsi la possibilité de contourner le stigmaté du « clochard » tout en se sentant encore utile à la société par les nombreux services rendus.

Rendre des services pour se sentir encore utile et « inclus » le temps de l'ouvrage et pour raccrocher ce « temps collectif », celui marqué par ses petits « boulots » et calqués sur des horaires de travail « ordinaire », pour pouvoir se considérer toujours dans ce « tout » et ses échanges. L'« agir en situation de discrédit » de cette personne « sans domicile » possède ainsi toutes ses récurrences avec les autres situations explorées, et ce, malgré le fait que l'aumône ne soit guère au centre de l'analyse.

⁵⁵⁵ Renégociation qui pourrait s'associer ici à ses petits « boulots » réalisés qui lui permettent de ne pas être perçu par les habitants sous son identité « virtuelle » de « clochard », mais sous cette identité pour « soi », celle de travailleur.

Dans cette situation aussi la « durée individuelle », celle qui, comme il nous le déclare, fait « *ruminer* » laisse place au temps du travail libérateur. Celui qui auprès des autres individus s'acquiert par le biais du « rôle » ou encore d'une présentation de soi calculée.

Le caractère libérateur du travail se comprend ainsi aisément ici, dans cette faculté qu'il accorde pour l'individu d'estomper sur le moment les effets de la régression sociale en proposant la possibilité d'expression d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique. Ne plus être associé au miséreux du coin pour être reconnu, notamment par ses compétences, comme une personne active, autonome, ne dépendant pas du don de la collectivité, apporte cette véritable bouffée d'oxygène dans une existence dominée par les composantes étouffantes de la pauvreté.

7. Conclusion de chapitre

Composante majeure du quotidien des personnes « sans domicile », la manche est un élément incontournable pour celui ou celle qui veut étudier les conditions d'existences de ces individus vivant dans la rue. Surtout que pour notre recherche, cette activité de rue constituait, à deux exceptions près, le contexte principal, ce « lieu des histoires » dans lequel les récits de vie se sont élaborés. Etre au contact régulier des individus dans leur environnement nous a ainsi permis, dans un premier temps, de mieux saisir la teneur hautement symbolique de l'univers que ces personnes créent et maintiennent jour après jour pour résister. Une résistance aux interstices de l'espace public à travers une pratique dont on pourrait penser qu'elle reste banale, tant elle est inscrite dans l'inconscient collectif comme cet outil de survie (légitime) d'une pauvreté extrême. Une pauvreté qui annihile toute dignité et enjoint l'homme à s'exposer aux yeux de tous, avec souvent en retour une maigre rétribution. Face à ces représentations, nous voulions aller plus loin afin de mieux cerner les spécificités de cette pratique de rue pour ces hommes qui ont tout ou quasiment tout perdu.

Pour ce faire, il s'agissait d'être le plus complet possible dans une analyse portée sur les études de cas nous accordant la possibilité de produire empiriquement à travers ce premier volet, celui de la manche, cette représentation sociologique des personnes « sans domicile » que nous avons côtoyées dans la durée.

Ce moyen de compréhension a ainsi ouvert un champ des possibles pour une reconsidération de ce contexte qui, de prime abord, peut paraître vide de sens, hormis celui d'une survie purement matérielle pour les protagonistes. Tels des « automates⁵⁵⁶ » propres à Pascal, dirigés inconsciemment par cet instinct de survie, les personnes « sans domicile » adopteraient grossièrement une pratique sans logique, sans « à venir⁵⁵⁷ », uniquement là sur le moment pour espérer gagner quotidiennement sa « croûte ». Des statues enkystées au trottoir, fixées au sol venant signifier cette absence de statut portée par l'« exclusion ».

Ce chapitre constitue donc en quelques sorte le socle du corps de cette recherche, tant il a permis de mettre en perspectives plusieurs éléments de compréhension,

⁵⁵⁶ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du seuil, 1997, Paris.

⁵⁵⁷ *Ibid.*

expliquant une existence dans la rue depuis plus d'une dizaine d'années. Analyser en détail le contexte de la manche à travers les récits de vie et les observations *in situ*, s'était mettre en avant tout d'abord pour ces personnes démunies, leurs manières si particulières de concevoir l'espace public. Cette modification symbolique d'un lieu anonyme et insignifiant en « propre », au service de pratiques de l'espace participant à la construction de ce lieu à « soi » où mettre en œuvre ses diverses compétences et laisser s'exprimer des « schèmes d'action » en adéquation avec la situation.

Déjà à ce stade de la compréhension se percevait cette « manière d'utiliser des systèmes imposés⁵⁵⁸ » celle d'une géométrie de l'espace urbain et ce partage entre l'espace public et l'espace privé. Se jouer de ces frontières était la première des logiques d'action qu'employaient ces individus, non pour une annexion outrancière et désorganisée, mais dans le but justement d'y développer des pratiques qui allaient déjouer « les lois historiques d'un état de fait⁵⁵⁹ », celles qui contribuaient à modifier ce parking, ce coin de rue, ou encore l'intégralité de celle-ci en lieu de « travail (s) ». La première des récurrences dans les études de cas se signalait ainsi à travers la mise en place d'une logique d'utilisation d'un espace pour pouvoir développer par la suite des pratiques en lien très étroit avec ce dernier.

De fait, l'analyse prenait toute sa cohérence dans l'élaboration conceptuelle de ce triptyque liant de manière indissociable, le « travail », le lieu où celui-ci se réalisait et le temps qui lui était associé.

Une conception d'une réalité sociale-historique faisant de ces hommes, non plus des « clochards » privé de repères spatio-temporels, des « hommes sans avenir⁵⁶⁰ », mais des individus œuvrant aux interstices d'un temps et d'un espace pour se raccrocher à ce « tout ».

Une appropriation d'un coin de rue qui se retraduit en termes de résistance à cette « pensée juridique⁵⁶¹ » étendue à même le sol, dans un processus « où il n'est guère de partie de l'espace occupé par la société qui a fait ces lois (...)»⁵⁶². Ces lois deviennent ainsi les lois de la nécessité d'un lieu fait sien pour survivre à travers un « travail » et son temps. Une exploitation tacticienne de l'imprécision spatio-temporelle de l'interstice que constitue la rue.

Dès lors, l'épaisseur sociale de ces individus se dévoilait pour montrer à la fois tout ce qui les différencie malgré le partage d'une condition d'existence commune, et tout ce qui les unit malgré ces différences. Certains perçoivent la manche comme un moyen de réactiver leurs « ressources subjectives » et puiser dans les « stocks » du passé, à travers l'adoption d'un « rôle » en cohérence avec ces acquis. Des savoir-faire qui leur permettent d'affirmer qu'ils « travaillent » ; quand d'autres s'astreignent à se plier aux contraintes inhérentes à un emploi ordinaire, usant d'une présentation de soi tacticienne pour être crédible et obtenir cette reconnaissance sociale de l'environnement pour tisser des liens avec ce dernier. D'autres encore marquent leur différence dans une mise en scène « didactique » pour expliquer leur situation, ou lors de la surexposition d'un corps souffrant légitimant la nécessité de secours.

⁵⁵⁸ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Edition Gallimard, 1990, Paris, p.35.

⁵⁵⁹ *Ibid.*

⁵⁶⁰ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascaliennes*, Editions du seuil, 1997, Paris.p.318.

⁵⁶¹ Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, Editions Albin Michel réédition 1997, Paris, p.219.

⁵⁶² *Ibid.*

Qu'il soit exprimé dans les discours ou non, il est bien question dans cette analyse pour tous ces individus précaires, de « travaux » pour un autre travail identitaire commun, celui obtenu par une renégociation identitaire de survie morale et psychique. Celle qui va permettre à tous et de manière singulière, de contourner le stigmate du « clochard » pour préserver cette identité pour « soi » s'exprimant une fois les effets de la régression sociale sur le psychisme, annihilés. La cause est alors commune, ne pas ressembler lors de la manche à ce personnage, cet étranger, icône de la déchéance et de la perte de dignité absolue.

« Travailler » lors de la manche c'est donc ne pas ressembler au « clochard », mais cela ne suffit pas pour préserver cette image de soi acceptable. Encore faut-il ne pas rester dans ce sentiment de dette perpétuelle et de domination symbolique induit par le don du passant. C'est dans cette logique qu'intervient ces liens de sociabilités constamment créés par chaque individu dans et par le lieu transformé symboliquement en sorte de « potlatch » urbain, où « travailler » c'est aussi et peut-être surtout s'octroyer la capacité de rendre indirectement à la société pour garder sa dignité, son autonomie et sa capacité à être encore utile. Le tout dans une spatialité similaire à la genèse du don.

Dès lors, il y a mille et une façons de pratiquer l'espace public pour au final créer ce pont vers l'intérieur et dépasser les frontières symboliques qui séparent ces individus de nous (ce qui met en perspectives la manche comme tournée essentiellement autour du gain). Comme il y a une finalité commune, celle de résister au stigmate du « clochard » et aux effets psychiques du déclassement social pour encore appartenir au genre humain dans une position, certes différentielle, mais non moins « inclusive ». Jusqu'à présent il y avait l'art de la guerre, il y a maintenant l'art de la résistance.

Chapitre cinq

La richesse et le foisonnement des liens socio-affectifs maintenus malgré des années de vie dans la rue

1. La renégociation identitaire confirmée dans les actes du quotidien

1.1. La famille toujours présente : un lien très fort avec l'intérieur

1.1.1 Plusieurs configurations familiales abordées dans les récits

1.2 Des relations pérennisées avec des membres de la famille « biologique » et « naturelle »

1.2.1 Patrick et Pascal, toujours présents auprès de leurs filles

1.2.2 Subvenir aux besoins de ses enfants malgré la chute

1.2.3 Des liens socio-affectifs développés avec des membres de la famille « biologique »

1.3 Être membre d'une famille symbolique pour compenser la rupture avec ses proches

1.3.1. Etre toujours soi avant tout

1.3.2 Le « rôle » du père symbolique auprès de jeunes en souffrance

1.3.2.1 Sa « mission » auprès de jeunes pour leur éviter le pire

1.3.3 Parrain et grand-père symboliques, des statuts pour une famille « élargie »

1.4 Claude, les liens maintenus avec des membres de sa famille adoptive et « biologique »

1.4.1 Des pièces du puzzle familial qui se recomposent dans la rue

2. Les relations construites auprès des pairs

2.1 Se défendre dans la rue avec l'aide de ses « semblables »

2.2 La protection « rapprochée » trouvée auprès d'autres précaires

2.3 Des moments de convivialités autour d'un verre

2.4 Un temps de la rue comblé par des échanges collectifs

2.5 L'autre, celui qui aide à tenir dans la rue

2.6 Le « groupe de quatre », support identitaire plus que certain

2.6.1 Etre immergé dans l'ambiance du groupe

2.7 Prendre sous son aile celui qui arrive dans la rue : un « rôle » d'aidant pour oublier sa condition

2.8 Le logement de Pascal comme refuge pour les primo arrivants

2.9 « Apprendre » les ficelles de la rue à autrui pour s'en sortir

2.9.1 Le « rôle » de protecteur légitimé par des années de rue

2.9.2 Existe-t-il des modes de transmission de la survie ?

2.9.3 L'équilibre dans la relation d'aide pour ne pas faire perdre la face à l'autre

3 La rue, lieu où tisser des liens socio-affectifs avec certains de ses protagonistes

3.1 L'attachement affectif à la rue et ses commerçants

3.1.1 Des relations construites avec les acteurs de la rue pour pallier à l'absence de celles faites avec des pairs

4. Une situation faisant exception sans pour autant parler de « désaffiliation »

4.1 Le Choix d'une vie, mais non de ses conséquences

4.2 Une vie de « *pèlerin* » empêchant de se stabiliser affectivement et géographiquement

4.3 Un « rôle » de « *pèlerin* » à travers l'Europe pour faire profiter de son expérience

5. Conclusion de chapitre

Le concept de « désaffiliation⁵⁶³ » du sociologue Robert Castel reste depuis son apparition, un élément clé servant à caractériser le processus d' « éviction⁵⁶⁴ » pour l'individu des diverses sphères protectrices et socialisatrices. L'individu en question devient sous ses effets subis, cet homme sans attache, « sans aveu⁵⁶⁵ », celui qui incarne cette « individualité négative ». Tout ceci pour dire que la misère, qu'elle se vive ou non dans la rue, s'accompagne très souvent d'une autre misère, plus affective, enfermant encore davantage la personne dans une solitude quasi structurelle.

La perte de l'emploi, du logement entraîne, en effet, fréquemment la rupture des liens avec la famille et les proches. Surtout pour les hommes pères ou conjoints, où le logement s'inclut presque mécaniquement dans la logique de la famille « nucléaire ». Le fait de perdre son logement va donc souvent de pair avec la rupture conjugale. Mais pour autant toutes les ruptures avec ses proches ne se font pas de manière brutale. Elles se réalisent aussi de manière plus ou moins distendue dans le temps, et comme l'ont très bien montré Jean-François Laé et Numa Murard avec

⁵⁶³ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, 1995, Paris, p.52.

⁵⁶⁴ Nous employons ce terme plutôt que celui d' « exclusion » qui, selon Robert Castel, est à distinguer de celui de « désaffiliation ». Voir plus de plus amples détails Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, 1995, Paris, p.19.

⁵⁶⁵ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, 1995, Paris, p.52.

l'analyse du « grand célibataire ⁵⁶⁶ ». La rupture affective peut être ainsi différée, voire moins soudaine vis-à-vis de l'ensemble des autres pertes, mais force est de constater que tôt ou tard, les liens se délitent souvent de manière irréversible.

Ce constat d'isolement chronique ne reste cependant qu'une tendance plus ou moins avérée, qui souvent, va de pair avec cette forme d'« asociabilité » engendrée par l'alcool, empêchant les relations avec les proches de se pérenniser. Si l'alcool demeure cet élément culturel permettant de faire lien entre les personnes, sa consommation abusive et quotidienne « exclue » l'homme de toutes sphères socialisatrices. Cet élément présent plus ou moins fortement dans la plupart des récits de vie, nous en reparlerons dans le chapitre qui lui sera consacré, car plus important est pour l'instant d'envisager à travers ce qui va suivre, les liens socio-affectifs en survivance malgré des années de vie dans la rue pour ces hommes.

Nos investigations dans différentes villes au contact des personnes pendant des années, nous ont pour le moins octroyé la possibilité d'observer ces formes de survivances, là encore effective selon le contexte, l'individu et son histoire, pour au final constater que ces individus ne souffraient pas d'une solitude exacerbée.

Mais cela ne vient pas signifier quand les liens n'existaient plus, que l'absence depuis des années des membres de la famille n'était pas pesante au quotidien. Quand ce fut le cas, d'autres acteurs (pairs, commerçants, tiers...) intervenaient dans ces parcours de rue pour souvent accompagner la dureté d'une existence dominée par les pertes, et constituer un moyen plus qu'essentiel pour survivre.

1. La renégociation identitaire confirmée dans les actes du quotidien

Analysée en détails dans le contexte de la manche, la renégociation identitaire construite sous différents registres, trouve encore dans ce chapitre toute sa cohérence pour mieux saisir la création et la pérennisation de liens socio-affectifs de la part des personnes « sans domicile », dans la rue.

Cette seconde hypothèse nous l'avons déjà vu naître au contact de Monsieur Joe lorsque ce dernier nous explicita en détails les relations fortes qu'il maintenait avec sa famille, et ce, malgré ses conditions d'existence et la situation de discrédit que celles-ci engendraient.

Dès lors et comme pour le contexte de la manche, nous voulions constater au regard de sa famille, si là encore la situation de Monsieur Joe était exceptionnelle ou si, elle relevait, d'une forme de généralité pour les personnes côtoyées par la suite.

Avant d'aller plus loin dans l'analyse, il importe cependant de bien préciser les types de liens socio-affectifs qui seront exposés ici. Toutes les personnes que nous avons rencontrées dans le cadre de cette recherche ne sont pas, comme Monsieur Joe,

⁵⁶⁶ Jean-François Laé, Numa Murard, *Le récit des malheurs*, Descartes et Cie, 1995, Paris, p.107.

père de famille ou même ancien conjoint, c'est-à-dire membres d'une famille dite « nucléaire ». Les singularités relationnelles restent à ce point riches suivant les cas, qu'il conviendra alors d'étudier ces divers liens pérennisés par les individus, selon plusieurs configurations, plusieurs contextes sociaux. Ces liens ne seront donc pas uniquement ceux qui concernent la famille.

Cette analyse faite, laissera entrevoir à nouveau, mais dans un contexte différent de l'aumône, des formes de récurrences se manifestant par le biais d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique destinée à la préservation de cette identité pour « soi », en fonction de situations et de protagonistes variés.

1.1. La famille⁵⁶⁷ toujours présente : un lien très fort avec l'intérieur

Aussi troublant que cela puisse paraître, la famille reste chez la plupart des personnes « sans domicile » toujours d'actualité⁵⁶⁸, même lorsque l'on vit dans la rue depuis des années.

Ce fait amène à envisager d'une part ces frontières symboliques dont nous parlions auparavant qui séparent les personnes en situation de discrédit et les autres, les « inclus ». Dans le contexte qui va suivre, ces frontières n'existent plus puisque dans certains cas⁵⁶⁹ les liens familiaux n'ont pas souffert de cette rupture avec le monde ordinaire.

Les récits de vie nous ont en effet appris que chaque histoire, chaque parcours de vie était différent, singulier, même dans une configuration familiale similaire pour deux enquêtés.

Ceci pour dire qu'en tant que lieu de socialisation primaire privilégié, la famille « biologique », celle dont les personnes sont issues par les liens du sang, même si elle se relève dans plusieurs histoires, identique du point de vue de sa structure, n'engendre pas automatiquement un mode, une matrice de socialisation équivalente, et de fait, les mêmes expériences subjectives au sein de celle-ci.

Cet argument rejoint ce que Bernard Lahire affirme au sujet de l'espace familial « où des principes de socialisation contradictoires s'entrecroisent⁵⁷⁰ » non seulement au sein d'une même famille, mais également au sein de familles qui pourraient d'un point de vue extérieur se superposer. Cette matrice constitutive de cette socialisation primaire différentielle, nous l'aborderons par la suite afin de montrer, entre autres, qu'elle peut se réactiver dans des logiques d'action qui concernent la constitution d'une famille « symbolique ».

Ceci étant, il convient également de comprendre au regard de ce principe de socialisation différentielle, les liens entre les membres du groupe qui peuvent se tisser à l'intérieur de cet univers domestique. Des liens qui, là encore, ne s'enclenchent pas mécaniquement et de manière prévisible. Nous touchons ici de

⁵⁶⁷ Ce terme renvoie à la fois à la famille dite « biologique », celle dont sont issues les personnes rencontrées, et la famille dite « nucléaire », celle qu'ont construite ces personnes.

⁵⁶⁸ Le terme « d'actualité » s'emploie ici pour bien montrer que même si la présence de la famille « nucléaire » et/ ou « biologique » n'est plus effective physiquement, elle le reste dans les mémoires au présent.

⁵⁶⁹ Nous employons cette expression puisque plusieurs tendances ont été relevées à la suite de nos travaux concernant plusieurs configurations familiales dont nous allons préciser la nature et la teneur dans ce chapitre.

⁵⁷⁰ Bernard Lahire, *L'homme pluriel, Les ressorts de l'action*, Armand Colin, Nathan, 2001, Paris, p.60.

près au registre de l'étiologie des pertes qui, pour les personnes « sans domicile » célibataires, concerne souvent cette famille « biologique », pour montrer fréquemment des récurrences au niveau des conflits avec le père ou la figure paternelle ainsi que les ressorts d'action mis en place par les femmes de l'entourage pour éviter le pire. C'est dire comme le souligne Jean-François Laé et Numa Murard que « le démembrement-remembrement familial passe sans exception par la femme (amie, mère, sœur, grand-mère, épicière), véritable appui du grand célibataire, cheville ouvrière des allers retours, par qui se défont les alliances, base de tous les équilibres.⁵⁷¹ ».

Même si l'étude de l'étiologie des pertes se rapportant à cette partie du récit « d'avant malheurs » n'est pas l'objectif de cette recherche, il importe tout de même d'accréditer cette thèse de la place centrale des femmes dans ces ressorts de l'action. Elles permettent tant que possible d'éviter la chute définitive dans la rue ; ou comme nous allons le voir pour certains des hommes que nous avons rencontré, elles rendent possible cette « parenthèse enchantée ». Ce moment où l'union devient synonyme de retour dans le « tout », même si, là encore, ces exemples nous montrent que ceci ne reste qu'une parenthèse pour une vie dans la rue chronique. Mais il importe également sans vouloir approfondir les causes de la chute, souvent liées à cette famille « biologique » et « nucléaire », de mentionner celles-ci afin de mieux montrer par la suite, les liens pérennisés par les individus dans la rue avec des membres de ces familles ou non.

1.1.1 Plusieurs configurations familiales abordées dans les récits

Nous l'avons vu à travers l'illustration de la situation de Monsieur Joe, où ce dernier met tout en œuvre pour que justement sa situation de discrédit n'entame pas ses relations avec ses deux enfants en France, et son ex-femme et troisième enfant restés au Maroc. Cette logique d'action présentait également tous les tenants et les aboutissants d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique permettant, à travers la pérennisation du « rôle » de père et de chef de famille, de maintenir la tête hors de l'eau depuis des années.

Ici aussi, l'adossement à un ou plusieurs « rôles » constituait l'élément heuristique d'une analyse tournée vers une renégociation identitaire au profit du maintien de son identité pour « soi ». Celle qui donne la possibilité à Monsieur Joe d'être, parmi ses proches, toujours le même malgré les malheurs. Elle accordait cette continuité de l'être.

Toutefois, au vu de la diversité des histoires, mais aussi des configurations familiales au sein desquelles les personnes ont évolué, il importe de bien préciser à quels types de familles nous avons eu à faire dans les récits.

⁵⁷¹ Jean-François Laé, Numa Murard, *Les récits du malheur*, Descartes et Cie, 1995, Paris, p.113.

Plusieurs configurations familiales se sont présentées lors de cette recherche. Tout d'abord la famille dite « nucléaire » construite sur des liens de sang et d'alliances par les personnes « sans domicile », à l'opposé de celle que nous nommerons « symbolique » où ces derniers critères absents, n'empêchent cependant pas l'apparition de liens socio-affectifs forts entre ses membres.

Ensuite il convenait encore, lorsque celle-ci était envisagée dans les histoires de vie, de distinguer aussi cette famille « biologique » dont sont issues les personnes « sans domicile », de la famille adoptive, comme nous le verrons pour Claude.

Du point de vue de la famille « nucléaire » tout d'abord, sur l'ensemble des hommes que nous avons côtoyés, quatre sur dix sont ou ont été à la tête de ce type de famille. Ces quatre individus sont pères, et trois de ceux-ci ont encore des liens maintenus avec des membres issus de cette famille « nucléaire ».

Mais là encore dans un souci de clarté, il convient d'entrer dans le détail afin de bien préciser avec quels membres de ces familles y-a-t-il encore contact, et comment ceux-ci s'effectuent dans le temps et au regard de la situation de discrédit portées par les personnes concernées. Ensuite il s'agira également, pour les personnes n'ayant plus de liens avec leur famille dite « nucléaire », ou n'en n'ayant jamais eu, de savoir quel (s) moyen(s) de substitution ont-elles adopté pour palier à ce manque ? En d'autres mots, il conviendra d'analyser cette autre famille « symbolique » construite, avec ici encore une différence notable dans la nature des membres qui la composent, ainsi que d'établir si des liens sont toujours maintenus avec l'autre famille, celle dite « biologique ».

1.2 Des relations pérennisées avec des membres de la famille « biologique » et « nucléaire »

Concernant la méthodologie, les récits de vie que nous avons été amenés à construire avec chacune des personnes nous ont donné la possibilité de définir, dans un premier temps, les liens socio-affectifs maintenus ou non, dans deux types de configurations familiales bien spécifiques, la famille « biologique » et la famille « nucléaire ».

Nous sommes parvenus à découvrir à propos de Monsieur Joe les relations qu'il entretenait encore au moment de notre recherche, avec des membres de sa famille « nucléaire ». Ses enfants et son ex-femme, et ce, indépendamment des liens demeurés avec des membres issus de sa famille « biologique » dont il est un des enfants ; sa mère restée au Maroc et sa sœur vivant en France, auprès de laquelle il a confié ses deux enfants lorsqu'il est arrivé dans la rue.

De ce point de vue, la situation de cette personne « sans domicile », nous conduisait vers la mise en perspective du concept de « désaffiliation », en demeurant toutefois prudent du fait que nous n'avions partagé qu'avec cet individu à l'époque. Il fallait attendre de rencontrer Patrick dans le territoire de Belfort pour que cette situation

perde de son statut d'extra-ordinarité et pour, en fonction de ce nouveau récit, observer certaines récurrences en comparaison avec Monsieur Joe.

Toujours selon le sociologue Robert Castel : « parler de désaffiliation, (...) ce n'est pas entériner une rupture, mais retracer un parcours.⁵⁷² ». Un parcours qui, pour Patrick, ne se résume pas *stricto sensu* à cette succession de pertes liées à l'emploi, au logement et à une rupture familiale. Le récit de vie est d'ailleurs là pour mettre en lumière ces détails biographiques. Ceux qui, une fois relevés octroient une lecture différente d'une trajectoire de vie de prime abord perçue sous les auspices d'une désagrégation de l'ensemble des sphères socialisatrices et protectrices conduisant peu à peu vers un état statique d'« exclusion ».

Parler d'« exclusion » constituerait ainsi une aporie pour l'ensemble des parcours de vie que nous avons étudiés lors de cette recherche ; où il ne s'agit pas tant de décrire un état de privations et ses causalités explicatives, que de dessiner les trajectoires marquées par des « indices ». Ces signes dans l'histoire de vie qui donnent la possibilité de partir d'un point pour parvenir à un autre, celui qui nous est donné d'observer dans l'instant.

Dans son ouvrage, le sociologue utilisait le terme de « métamorphoses » afin d'analyser les naissances du salariat et de l'Etat Providence et leurs évolutions historiques. Cette terminologie nous l'utilisons à notre tour pour notre épistémologie. Elle traduit ce que nous recherchons à travers nos travaux : une analyse de la métamorphose d'existences qui, au départ, n'était pas prédéterminées à évoluer vers la rue. Une étude qui aborde cette « dialectique du même et du différent (pour) dégager les transformations historiques de ce modèle, souligner ce que ses principales cristallisations comportent à la fois de nouveau et de permanent, fût-ce sous des formes qui ne les rendent pas immédiatement reconnaissables.⁵⁷³».

1.2.1 Patrick et Pascal, toujours présents auprès de leurs filles

Cette dialectique du même et du différent, nous l'envisageons pour ce qui est de la situation sociale de chacune des personnes « sans domicile » abordées. Elle vient traduire cette modification dans le temps d'une situation sociale antérieure pour aboutir à une nouvelle, certes inédite, mais dont les permanences se décèlent à travers le récit biographique. Et c'est bien sur ces permanences, entre autres, qu'il reste possible de comprendre ces nouvelles formes d'existences comme marquées par une certaine continuité, et qui se traduisent pour l'individu, à travers la préservation de cette identité pour « soi ».

Cette identité dont nous pensons qu'elle reste l'enjeu majeur de cette lutte pour survivre dans la rue. Elle est ce qui rattache la personne « sans domicile » à ses origines, et ce qui la rend unique. Métaphoriquement parlant, nous pourrions traduire cette idée par d'innombrables fils, ceux qui rattachent encore la personne au présent par la teneur du passé et qui l'empêchent de dériver. La « désaffiliation » se comprend ainsi comme ce phénomène de rupture de ces fils conducteurs d'une trajectoire de vie. Elle représenterait ce qui sectionne les individus de l'intérieur, marquant un *avant* et un *après*, et faisant d'eux des « hommes ni d'ici, ni

⁵⁷² Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, Paris, 1995, p.20.

⁵⁷³ *Ibid*, p.21.

d'ailleurs⁵⁷⁴». Des hommes « sans aveu », dans l'incapacité de « se faire reconnaître - «avouer» - comme appartenant à une communauté territoriale⁵⁷⁵ » et donc familiale.

Afin de mettre en lumière les liens socio-affectifs maintenus par Patrick, il convient de s'arrêter quelques instants sur la théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth. Cette dernière tend à mettre à jour les diverses formes d'intégration sociale de chaque individu, ou si nous préférons, ses formes les plus opérantes auprès de chacun participant au processus. Comme il le déclare : « Il n'y a manifestement rien d'extraordinaire à différencier les formes d'intégration sociale selon qu'elles reposent sur des liens effectifs, sur la reconnaissance de droits ou sur l'adhésion à des valeurs communes.⁵⁷⁶ ». En plus d'ajouter plus loin : « seul ce lien (affectif) tel qu'il résulte de la réfraction de l'unité symbiotique par la démarcation réciproque des partenaires, donne à l'individu la confiance en soi sans laquelle il ne peut participer de façon autonome à la vie publique⁵⁷⁷ ».

Ce type de liens affectifs qui donne la possibilité à l'individu de participer à la vie publique, nous les retrouvons dans l'existence de Patrick, et ce, malgré le changement brutale de celle-ci. Des liens socio-affectifs qui, pour le moment ici, seront envisagés uniquement au regard de la famille, pour ultérieurement dans ce chapitre, envisager ceux que cet individu développe encore, mais dans un contexte différent, l'accueil de jour où il est bénévole.

Pour l'heure il importe d'analyser les relations avec ses proches, ces liens familiaux construits, qui n'ont quasiment pas perdu de leur teneur, malgré la perte de son emploi et de son logement. La précarité extrême n'a donc, comme souvent pensé, pas eu raison de cette « sphère d'amour⁵⁷⁸ » toujours opérante.

L'historique de ses relations durables avec ses parents et ses enfants montre en effet à travers son récit de vie, toute cette lutte au quotidien engagée par cette personne « sans domicile » pour ne pas perdre encore davantage, et pour, comme Monsieur Joe, maintenir sa dignité vis-à-vis de ses proches au regard de sa situation de discrédit. Là encore nous touchons de près avec Patrick à cette possibilité d'« agir en situation de discrédit », où toutes les ressources de la personne en question sont mises à contribution au service d'un maintien de soi.

Vivre dans la rue depuis plus de dix années n'engendrerait donc pas automatiquement une forme de renoncement pour l'individu. La résistance se signe également dans ces actes journaliers participant à cette renégociation identitaire qui donne accès à une survie morale et psychique face à sa condition d'existence. Pour survivre face à cette identité sociale « virtuelle » de personne qui a tout perdu, Patrick maintient toujours des liens avec ses deux filles, et comme il nous l'explique : *Faut pas couper les ponts... mes filles je les vois, mais elles font leur vie maintenant,*

⁵⁷⁴ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*. ANRT Diffusion, 2007, p.39.

⁵⁷⁵ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, Paris, 1995, p.90.

⁵⁷⁶ Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Les éditions du cerf, 2008, Paris, p.116.

⁵⁷⁷ *Ibid*, p.132.

⁵⁷⁸ Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Les éditions du cerf, 2008, Paris, p.116.

elles ont trente ans... elles ont tout ce qu'il faut, elles ont un appartement, un boulot, tant mieux pour elles... ».

D'emblée dans cette affirmation le terme « *couper les ponts* » renvoie à ce concept de « désaffiliation » et cette volonté de résister à cet effet quasi mécanique que procure les pertes liées à l'emploi et au logement. La continuité de l'être, celle qui maintient l'individu dans une constance malgré les événements de la vie, se comprend ainsi avec cet exemple, comme cette volonté salvatrice chez Patrick d'être encore ce qu'il a été, pour ne pas subir cette perte identitaire associée à sa condition.

L'identité pour « soi » devient ainsi le socle sur quoi encore tenir, celui qui ne fait pas vaciller et apporte l'équilibre intérieur permettant, entre autres, cette intégration sociale, ou tout du moins pour les personnes « sans domicile », la possibilité de toujours être dans la société, en contact permanent avec ses proches. Surtout que dans l'ensemble des cas, la situation sociale vécue n'est pas dissimulée aux yeux des membres de la famille, comme nous le rappelle Patrick, en parlant de sa fille et de sa situation : « *Oh ! Ben elles le savent... de toute façon c'est ma vie... elles ont accepté voilà (...).* ».

Face au regard extérieur, celui porté par un « étranger », la dissimulation du stigmaté reste une priorité pour la survie morale, alors qu'auprès de ses intimes, celui-ci bénéficie rarement du même traitement. Cette dernière information nous montre combien l'acceptation de la situation par les proches conduit souvent la pérennisation des liens. Elle est autant centrale que la volonté de la personne discréditée dans ce maintien des relations. C'est dire que souvent lors de la chute, le soutien procuré par cette sphère socialisatrice et protectrice représentée par la famille, n'a pas ou peu été opérant.

Nous retrouvons ici l'un des arguments développé par Jean-François Laé et Numa Murard concernant ce « grand célibataire » ayant épuisé l'ensemble des ressources familiales mises en branle pour éviter de tomber dans la rue définitivement.

A cet argument et pour être plus précis il convient en effet d'ajouter que, fréquemment, mais cela dépend encore des structures familiales de chacun et de leur solidité, les familles des personnes en situation de précarité tentent, comme elles le peuvent, de jouer ce rôle de tampon pour éviter à tout prix la chute définitive. Mais quand les solidarités familiales sont épuisées, et sa flexibilité rompue, la solitude domine inexorablement.

Pourtant cette solitude, Patrick ne l'a subie guère, tout d'abord au regard de ses deux filles qu'il voit régulièrement. Mais ceci ne suffit pas à expliquer cette renégociation identitaire de survie. Effectivement, il y a derrière cela bien autre chose de plus révélateur pour expliquer ce processus de survie. L'interaction régulière avec ses enfants ne fait pas tout. Encore faut-il trouver une substance à ces relations régulières pour que de fait elles le restent. Cette substance symbolique s'est révélée à nous toujours en lien avec le récit, et là-encore de manière similaire à Monsieur Joe. Il s'agit d'une remise en action dans une logique tournée vers la continuité du « rôle » de père, ou plutôt que réactivation, nous emploierons le terme de pérennisation. Ce « rôle », en effet, il ne l'a jamais quitté, et il se souligne malgré sa condition, dans les dires de cet individu lorsqu'il exprime sa fierté, mais également

son soulagement en évoquant la situation de ses deux filles : « *elles travaillent les deux c'est bon je suis tranquille pour elles....* ».

L'inquiétude d'un père soucieux face au devenir de ses enfants se marque ici, comme celui de la permanence du « rôle » associé à cette figure paternelle, au moment où il importe de pourvoir à l'éducation de ceux-ci, par le biais notamment d'aides financières ou autres. Et même si Patrick nous avoue ceci : « *Si je pouvais je les aiderais... si je pouvais... oh ! Maintenant elles ont leurs payes...(..)* ».

Son absence totale de ressource, hormis ceux procurés par ses petits travaux, ne permettent donc pas à Patrick de jouer son « rôle » de père en intégralité, et comme il le souhaiterait. Mais l'important est d'être animé par cette volonté de secours liée à l'aspect protecteur engendré culturellement par la paternité. Une volonté qui se fait en fonction de ses moyens : « *Je vais les voir quand il faut tapisser, (en souriant), c'est normal hein...(..)* ». Là où la situation sociale n'entrave pas la mise en pratique du « rôle ».

La vie dans la rue sans revenu pour cet individu, ne doit donc pas représenter un prétexte pour couper les liens avec ses proches ou ne plus respecter une des obligations associées au père. Même si évidemment ces deux filles sont adultes, il n'empêche que la volonté est toujours omniprésente et marque ici ce signe de renégociation identitaire s'exprimant pour lutter contre le discrédit. La renégociation octroie ainsi à cette personne la possibilité d'être perçue toujours comme avant, indépendamment de cette identité sociale « virtuelle » de personne « sans domicile », impuissante dans ses moyens d' « agir en situation de discrédit ». La vie dans la rue depuis des années n'a donc pas tout pris.

La récurrence avec la situation de Monsieur Joe est donc ici réelle de par le maintien des liens réguliers avec ses enfants et la continuité du « rôle » de père agissant pour leur bien-être, ou tout du moins comme si rien n'avait changé en profondeur. Il s'agit de ne surtout pas perdre la face vis-à-vis de ses enfants et cette image du père présent.

Dans ce contexte familial, l'identité pour « soi » est ainsi préservée par la continuité de l'être qu'elle permet. Patrick, malgré ses conditions d'existence, reste toujours présent aux yeux de ses enfants, surtout que ses deux filles ont accepté sa situation, un élément fortifiant encore ces liens.

Ce « rôle » de père, continuant à s'opérer même dans la rue, est ainsi caractéristique de cette renégociation identitaire de survie morale et psychique au profit d'une identité pour « soi » préservée dans la configuration de la famille « nucléaire ».

Mais la récurrence de la situation de Patrick au regard de ses filles ne se manifeste pas uniquement avec la situation de Monsieur Joe. Ces liens socio-affectifs maintenus dans la rue avec ses proches, nous les retrouvons dans la situation d'une autre personne auprès de laquelle nous avons enquêté, Pascal.

1.2.2 Subvenir aux besoins de ses enfants malgré la chute

Sur ce sujet le passage dans son récit est d'ailleurs en tout point significatif : « *j'ai deux filles...(...) ma fille elle a terminé son apprentissage elle va commencer un boulot dans la vente... mais là elle a fini... elle a pas encore trouvé... elle est au chômage depuis deux mois. Bon après voilà-je l'aide aussi un peu (avec le sourire)....* ».

L'aide financière malgré la situation sociale de cette personne traduit encore ici ce « rôle » de père et l'obligation de subvenir aux besoins de ses enfants, maintenus coûte que coûte. Son intervention par la suite est d'ailleurs sans équivoque : « *Ben faut bien... (Avec un sourire)... c'est vrai que des gens comme moi... c'est pas courant...* ».

Elle traduit ce qui pour cet individu semble naturel. La condition sociale, quelle qu'elle soit, ne doit donc pas atteindre la relation avec ses filles et la possibilité d'endosser ce « rôle » de père pour continuer à être comme dans le passé. D'ailleurs ses enfants, Pascal nous avoue les voir régulièrement dans son logement : « *J'ai souvent avec moi mes deux filles, Aurore et Charlène, âgées de seize et dix-huit ans qui essayent de me soutenir un peu.* ».

Toutefois nous n'avons pu aller plus loin sur cet aspect pour la bonne raison que Pascal n'évoque guère en détails le fait qu'il aide l'une de ses deux filles, sans doute parce que cet acte ne nécessite pas plus d'explication que cela, puisque nous le rappelons, pour cet homme cela reste ordinaire. Nous reparlerons par la suite, toujours dans ce chapitre consacré aux liens socio-affectifs, de cette personne en abordant un autre « rôle » au principe d'une renégociation identitaire de survie, mise en marche et détaillée de manière plus conséquente par Pascal.

1.2.3 Des liens socio-affectifs développés avec des membres de la famille « biologique »

Cette brève digression était importante puisqu'elle marque cette ressemblance dans les comportements de personnes « sans domicile » étant pères. Revenons maintenant sur la situation de Patrick dont nous n'avons pas terminé de relater les liens maintenus par ce dernier avec ses proches. En effet, ces liens accordant à cet individu cette possibilité de renégociation identitaire peut aussi, quand l'occasion se présente dans les histoires de vie, s'accompagner d'un autre « rôle » celui associé à la famille « biologique », où Patrick n'est alors plus père mais fils et frère.

Lors de nos entretiens ce dernier mentionnait le fait qu'il côtoyait encore régulièrement sa mère chez laquelle il va de temps en temps partager le repas : « *Je vais chez des copains, bon pas tout le temps non plus... chez ma mère de temps en temps...* ».

Des contacts avec son frère qui ont également résisté à la vie de rue, et auprès duquel il va « *pour laver le linge, pour l'instant, hein...* ».

Dans ce cadre, la « désaffiliation » n'est pas plus opérante avec des membres de sa famille « biologique » qu'auprès de sa famille « nucléaire » puisque Patrick a toujours maintenu des relations régulières avec sa mère et son frère.

Le temps de cette incursion à l'intérieur de la sphère domestique le « rôle » de père est délaissé pour endosser celui de fils ou de frère, certes dans le besoin, mais encore présent pour partager des moments du quotidien.

Ainsi le tissu familial (famille nucléaire et biologique) encore prégnant et tenu donne la possibilité à cette personne « sans domicile » de tenir quotidiennement dans une existence plus que précaire. La face n'est ainsi pas perdue, du moins vis-à-vis de ses deux familles. Il est encore et toujours Patrick, même s'il vit dans la rue. La dignité n'en est que plus conservée par ces liens qui accordent la possibilité de maintenir cette reconnaissance sociale. Celle d'homme non pas « sans aveu », mais bel et bien inscrit dans un territoire et une histoire familiale qui dure, et dont il peut suivre ses évolutions en tant qu'acteur.

Comme beaucoup pourrait le penser, vivre dans la rue depuis des années, en situation de discrédit total, n'enlève pas pour autant toute possibilité de maintenir ces liens avec l'intérieur de la société. Mais ceci ne va pas sans effort et abnégation, tant de la part de la personne concernée que des membres des familles pour, non pas faire comme si de rien n'était, mais continuer malgré tout, une vie comme avant... avant la chute. L'identité pour « soi » produit de cette renégociation reste ainsi, et dans les paroles de Patrick, cette ligne de conduite qui doit être réalisable hormis des conditions d'existence plus que difficiles. Plus qu'un effort constant elle est un véritable devoir : « *Ah ben je pense... faut une ligne de vie... hein faut être correct... faut se tenir....* ». Une ligne de vie qui maintient cette subjectivité si malmenée par les conditions d'existence de vie dans la rue, où l'effacement de soi laisse petit à petit place à l'identité insupportable de « clochard » dans une invisibilité sociale complète, coupé de tout et du « tout ».

1.3 Être membre d'une famille symbolique pour compenser la rupture avec ses proches

Comme tous les parcours de vie qui nous ont été donnés d'analyser dans cette recherche, celui de Dany reste atypique dans sa singularité et son déroulement. Assez du moins pour venir scinder en deux son histoire familiale, celle issue de sa famille « biologique » et de sa famille « recomposée ». Les deux pans de sa vie sont explicités en détails dans l'étude de cas qui lui a été consacrée. Mais il est tout de même important de retracer sommairement ici celle-ci, pour montrer ensuite toute l'énergie engagée par cette personne « sans domicile » afin de maintenir des liens⁵⁷⁹ avec l'intérieur.

Plus précisément son récit de vie montre, d'une part, les liens rompus avec la totalité des membres de sa famille « biologique » depuis son arrivée dans la rue, il y a presque vingt ans. Seule subsistait une relation avec sa mère disparue depuis. Nous ne parlerons donc pas dans ce qui va suivre et comme pour Monsieur Joe et Patrick,

⁵⁷⁹ Des liens dont la richesse apparaît aussi dans le récit de vie et cet épisode où Dany sauva la vie d'une adolescente, et qui suite à cet événement est devenu un proche de la mère et de ses enfants, comme nous avons pu le constater lors d'un de nos entretiens. Voir la retranscription du récit de vie en annexes pour plus de détails.

de cette relation toujours maintenue avec ses proches dont il est le fils ou encore le frère.

Quant aux liens avec sa famille « recomposée », construite en se mariant avec une mère de plusieurs enfants, ils n'existent plus depuis cette « parenthèse enchantée » comme nous avons choisi de la nommer. Une période de sa vie, presque deux années, où Dany est retourné dans ce « tout » en donnant une dernière chance à son couple et à cette famille « recomposée » de pouvoir subsister.

1.3.1 Etre toujours soi avant tout

Depuis cette rupture, Dany n'a plus et ne veut plus de contact avec un passé encore douloureux, celui qui l'a fait retomber dans la rue. Ces deux éléments d'informations, même s'ils sont marqués irrévocablement par un échec, ne venaient cependant pas sceller une vie dans la rue « exclue » de tout, et uniquement constituée de liens avec des pairs dans cette forme d'entre soi. La résistance face à une solitude exacerbée et enfermante se comprend encore dans cette situation sociale grâce à l'analyse de son parcours de rue, (« récit d'après malheur »). Mais cette résistance se décèle aussi par l'ensemble des liens socio-affectifs développés et maintenus avec des « inclus » pour survivre moralement et psychiquement à la répétition de pertes et à l'enferment sur soi qu'elle peut engendrer.

Dans ce cas, comme dans tous les autres, la survie morale et psychique s'obtient également dans la préservation de l'identité pour « soi ». Ce soi que nous comprenons selon la définition qu'en donne le sociologue David Le Breton comme « lieu où s'effectue la délibération intime de l'individu engagé dans les innombrables situations de son existence.⁵⁸⁰ ». Elle caractérise cette épaisseur de l'être social, celle qu'il construit à travers la « trame de sens⁵⁸¹ » qu'il opère dans les divers mondes sociaux auquel il prend part. Ici donc, point de lien avec l'« habitus » cette « structure structurée et structurante » permettant mécaniquement l'adaptation ou pas de l'individu à un environnement social. L'interactionnisme symbolique, entre autres, montre davantage cette marge de manœuvre encore et toujours à l'actif des individus qui donne la possibilité d'évoluer dans le monde, sans référence infra consciente au poids du passé. Une manœuvre permettant à son tour de dévoiler toute la singularité et la subtilité de l'agir et l'existence de cet « homme pluriel⁵⁸² » conceptualisé par le sociologue Bernard Lahire. Celui agissant quel que soit le contexte social. C'est cette subtilité et cette singularité qui accordent l'existence chez chacun de ce soi.

1.3.2 Le « rôle » du père symbolique auprès de jeunes en souffrance

Cette précision étant faite, il importe maintenant de revenir sur la situation de Dany pour mieux comprendre empiriquement l'existence de ce soi (identité pour « soi »),

⁵⁸⁰ David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Quadrige/PUF deuxième édition, 2008, Paris, p.35.

⁵⁸¹ *Ibid.*

⁵⁸² Bernard Lahire, *L'homme pluriel, Les ressorts de l'action*, Armand Colin, Nathan, 2001, Paris.

encore présent et agissant même après plus de dix années de vie dans la précarité la plus totale. Pour ce faire, il faut en effet remonter au précédent contexte familial, au temps où Dany était le chef d'une famille « recomposée » pour pouvoir déceler les traces de cette délibération intime qui lui a permis d'endosser le « rôle » de père symbolique et de chef de famille vis-à-vis des enfants de sa compagne de l'époque. *« J'étais marié j'ai élevé six enfants, c'est vrai en plus (...) »*.

Ceci nous accorde la possibilité de mieux au présent les éléments lui le fait tenir dans la rue. Même si ceci peut paraître là encore une fois extra-ordinaire, ce type de « rôle » opérant dans son ancienne famille, Dany l'a recréé et pérennisé malgré ses conditions d'existence et la situation de discrédit que celle-ci enjoint, notamment vis-à-vis du regard extérieur.

Ce « rôle » de père symbolique est à nouveau réactivé dans la rue auprès des nombreux jeunes⁵⁸³ qui viennent le voir dans son lieu pour partager des moments de joie, lui demander des conseils ou encore quelques sous pour être « dépannés ». L'un de ses jeunes, Joffrey, était quasiment présent lors de tous nos entretiens avec Dany, comme un fils qui ne le quitte pas. Un fils symbolique, une idée que nous retrouvons dans les dires de ce jeune homme lorsqu'il nous explique le motif de sa relation avec cette personne « sans domicile » : *« Parce qu'il connaît bien la vie... et il connaît toutes les lois... »*.

Ou encore dans ceux d'Axel, avec qui nous avons également pu échanger, qui le nomme « papa » comme nous le précisait Dany en nous le présentant : *« Ça c'est Axel, il m'appelle papa, il m'a raconté l'histoire de son enfance, le père il l'a rejeté et depuis là il m'appelle papa, mais arrête de m'appeler papa ! (...) »*.

1.3.2.1 Sa « mission » auprès de jeunes pour leur éviter le pire

Joffrey, comme tous les autres jeunes présents autour de Dany presque quotidiennement, n'est pas à la rue, ni en rupture familiale. Néanmoins issus de familles monoparentales, la souffrance reste tout de même présente pour lui et tous ces adolescents voués à eux-mêmes. Ce fait mérite en effet d'être signalé pour montrer que ce « rôle » de père symbolique ne s'effectue pas entre semblables, mais bien avec des « inclus ». Un « rôle » que Dany prend très au sérieux si l'on en juge par sa déclaration précédente. Un « rôle » qui va de pair avec cet autre « rôle » de gardien des lieux que nous avons présenté auparavant. Voici comment cet individu nous explique sa « mission », comme il la nomme, auprès des jeunes : *« Je fais de la prévention maintenant, ça c'est de la prévention et en même temps je surveille pour protéger les jeunes... éviter qu'ils aillent devant le tribunal et qui partent en prison, c'est pas... vaut mieux prévoir, je me demande où sont les parents ? Ils sont où ? Des jeunes qui viennent me voir ? (...) »*.

Nous voyons à travers ces dires, ce « rôle » de père symbolique qui s'exprime dans un premier temps autour de la notion de prévention, tel un père pourrait le faire avec

⁵⁸³ Jeunes que nous avons côtoyés également lors des entretiens avec Dany et auprès desquels nous avons pu échanger sur ce que représentait cet homme à leurs yeux. Voir en annexe l'étude de cas de Dany.

ses enfants à travers de mises en garde contre d'éventuels écueils. Cet acte de prévention est en tout point similaire à celui réalisé par Monsieur Joe auprès de son fils Oussama. Le « rôle » de père symbolique se marque donc grâce à cette notion d'éducation portée par Dany auprès de ces jeunes. Un acte qui ne l'empêche pas de poser la question de la présence (absence) de leurs parents, conscient qu'il effectue là une tâche qui d'ordinaire leur incombe.

Au fil de nos entretiens, ce « rôle » s'étoffait encore, pour laisser transparaître un autre élément important, le soutien financier liée à certains besoins de ces jeunes. Voici comment il nous présentait les faits : « *Je dois protéger les jeunes, moi je suis vieux... j'ai cinquante-trois ans, j'en ai plus rien à foutre... mais avant que je crève, eux ils s'en sortent, il a trouvé du travail (en me montrant un des deux jeunes à proximité)... il travaille... et Axel (l'autre jeune), et dans la restauration et lui il voulait démissionner j'ai fait Joffrey (prénom du jeune), ne fais pas ça ! T'as un problème avec le VTT, ok je te paie la roue... je lui dis vas acheter je te donne trente euros pour la roue, et la roue elle est là, elle est dessus, là maintenant il peut travailler, il peut aller travailler... mais grâce à moi... mais ça vient de moi, c'est mon R.S.A.... je suis même allé jusqu'à lui acheter un portable, quatre-vingt neuf euros... je m'en fous de l'argent moi ! Moi l'argent je m'en bas les couilles moi ! (...)* ».

Là encore ce soutien ne se fait pas sans lien avec l'éducation de ces adolescents. Cette aide financière est uniquement apportée auprès de ces jeunes afin qu'ils n'aillent pas chercher l'argent ailleurs, c'est-à-dire dans les profits substantiels que pourraient leur rapporter d'éventuels trafics et une activité illégale.

Cet élément d'information coïncide encore une fois ici avec les motivations de Monsieur Joe vis-à-vis de son fils.

Mais cette aide financière est aussi dans certains cas comme ci-dessus, mise en place afin de maintenir l'adolescent dans une activité professionnelle. L'achat d'une roue de bicyclette permet à Joffrey d'avoir toujours la possibilité de se rendre sur son lieu de travail, chose qu'il ne pourrait plus faire si Dany ne lui avait pas payé cette roue.

Il n'y a donc pas d'équivoque ici. L'acte de soutien financier se symbolise à la manière d'un acte éducatif tourné vers la pérennisation d'une activité professionnelle pour l'adolescent, et contribue à lui éviter le pire : l'inactivité et la tentation de l'argent facile dans la rue. Sa « mission » Dany nous la résume ainsi : « *D'une certaine manière j'aide les jeunes pour qu'ils évitent de dérouter, parce que je ne veux pas voir les jeunes en prison...(...) ici ils ont confiance en moi, ils me demandent des conseils (...)* ».

Comme nous venons de le souligner, ce « rôle » de père symbolique auprès de ces jeunes trouve ainsi certaines similitudes avec celui maintenu par Monsieur Joe auprès d'Oussama. Et ceci, quoi qu'on en pense, n'est pas le fruit du hasard. L'adoption de ce « rôle » est l'expression de ces schèmes d'action produit de « l'incorporation par chaque acteur (...) d'habitudes qui s'organisent en autant de répertoires que de contextes sociaux pertinents qu'il apprend à distinguer à travers l'ensemble de ses expériences socialisatrices antérieures.⁵⁸⁴ ».

Des « schèmes d'action » que nous pourrions associer à ces « ressources subjectives » dont nous parlions précédemment dans le contexte de la manche,

⁵⁸⁴ Bernard Lahire, *L'homme pluriel, Les ressorts de l'action*, Armand Colin, Nathan, 2001, Paris, p.60.

permettant la réactivation d'acquis du passé, selon le contexte social abordé par la personne.

Ceci pour dire que ces schèmes qui donnent la possibilité d'agir dans un contexte social particulier sont à différencier de l'« habitus » qui s'opère de manière inconsciente et en adéquation avec la situation et le lieu (champ) qui permettent en contrepartie la réalisation de cet « habitus ». Dans la rue, espace social « hors champ » et en l'absence de lieu dédié à l'éducation de ses enfants, cette manière d'expliquer la réactivation d'un passé ne peut avoir cours. Force est donc de constater qu'il est plus plausible de parler de ces « stock », « composé de produits (les schèmes d'action) qui ne sont pas tous nécessaires à tout moment et dans tout contexte. Déposé dans le stock, ils sont disponibles, à disposition, dans la mesure où l'on peut en disposer⁵⁸⁵ ».

Le « rôle » de père symbolique, comme tous les autres « rôles » employés par les personnes « sans domicile » quand ceux-ci ont un lien très étroit avec le passé, ne serait donc que la mise en pratique d'éléments issus d'un « stock » propre à chaque individu.

Ainsi quand l'occasion ou, dans le cas qui nous intéresse, la nécessité de survie se fait impérieuse, la personne démunie en situation de discrédit peut puiser dans son « stock » des produits de son passé pour les déclencher selon le contexte social et parvenir. C'est le cas dans cette analyse, à jouer ce « rôle » pour créer ou pérenniser des liens socio-affectifs forts, porteurs de reconnaissance et d'appartenance sociale.

Cet argument appuie encore l'idée de la consistance du « rôle » qui peut être joué, *a contrario* d'un jeu désincarné, juste là pour faire illusion. Le « rôle » est ainsi bien plus qu'une simple supercherie. Il se fonde sur des expériences subjectives réalisées dans le temps, dans plusieurs contextes, et sur des acquis issus de celles-ci, cohérents. Il laisse à voir l'expressivité singulière de chacun face au social, et les façons de faire de même nature pour s'y adapter sans trop de souffrance, ni décalage.

La réalisation d'un « rôle » n'est par conséquent que le produit de cette identité pour « soi », cette instance de délibération pour reprendre les mots de David Le Breton, qui décide ou pas d'actionner les schèmes du « stock » selon le contexte et des raisons bien précises. Ceci coïncide avec l'analyse du sociologue lorsqu'il déclare que : « chacun des soi effeuillés au fil des interactions mobilise des rôles, des attitudes spécifiques.⁵⁸⁶ ».

1.3.3 Parrain et grand-père symboliques, des statuts pour une famille « élargie »

Puisque le « rôle » de père symbolique a été présenté juste avant, ce « rôle » agissant auprès de jeunes partageant des moments du quotidien de cette personne « sans domicile », il importe maintenant pour être tout à fait clair sur cette famille symbolique « élargie », de clore cette partie en mentionnant le reste des « rôles » endossés par Dany auprès d'autres « inclus ».

⁵⁸⁵ *Ibid.*

⁵⁸⁶ David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Quadrige/PUF deuxième édition, 2008, Paris, p.35.

En ce sens, cette notion de famille « élargie » se comprend comme ces groupes distincts, sans liens entre eux, au sein desquels cet individu possède un statut que nous avons qualifié d'honorifique⁵⁸⁷, tant il accorde à cette personne la possibilité de se sentir inclus dans ces divers groupes, et par extension dans ce « tout ». Ici donc la famille « élargie » constituée par plusieurs membres sans liens de filiations se différencie encore de cette autre famille symbolique dont nous discuterons par la suite, celle composée de pairs.

Mais dans cette situation, il convient également de souligner que ces « rôles » endossés ne le sont que grâce aux qualités relationnelles développées par Dany. Ici comme dans d'autres situations déjà rencontrées, le repli sur soi n'a donc pas lieu, pas plus que n'a lieu une quelconque pathologie enfermant l'être et l'empêchant de partager avec le monde qui l'entoure. Ceci pour ajouter à ces qualités relationnelles, la manière dont cet individu démunie utilise la rue, comme nous l'avons déjà évoqué lors de la manche et dans l'élaboration d'un « propre ».

Lieu de toutes les convergences, cette rue de l'« *ancienne gare* » devient aussi propice aux échanges, aux interactions multiples et variées pour final faire des rencontres, dont certaines, comme celles avec Loïc, se solderont pas la création de liens indéfectibles.

Voici comment il nous a relaté le début de cette histoire qui, malgré la mort du jeune homme, continue à se pérenniser avec les parents de ce dernier, qui viennent fréquemment lui rendre visite : « *C'est les parents qui sont venus, il y avait son frère jumeau et lui... y avait mon nain de jardin... il fait à son père : on donne aux pauvres... mais j'ai fait même la manche pour une guitare espagnole, elle est pour lui, elle est dans sa chambre, j'ai dit aux espagnols vous avez gagné un match, et je leur expliqué c'est pour un petit garçon qui est dans un fauteuil, je suis parrain...(...)* ».

La relation installée avec ce jeune atteint d'une maladie évolutive se marque encore jusque dans la disparition de celui-ci commémorée par le biais d'une cérémonie. Un moment douloureux que Dany a tenu à partager avec les proches dont il faisait désormais partie en offrant un objet auquel Loïc tenait particulièrement : *j'ai fait le recueillement quand il est mort... J'ai représenté les S.D.F. on a fait la manche pour un briquet avec un cœur... et on la déposé sur le cercueil, il faisait la collection, il faisait la collection de tous, des casquettes... il a eu une casquette de moi, des pervenches qu'on m'a offert et moi je lui ai donné... à sa mère...(...)* ».

Le statut symbolique obtenu au sein de cette famille se marque bien ici par la présence de Dany lors de cet enterrement et l'offrande d'un objet (un briquet) tout aussi symbolique. Une manière à lui sans doute de raviver cette flamme...

Toutefois, des « rôles » ayant trait à cette famille « élargie » sont également possible en dehors des personnes « incluses », et ce, indépendamment de ce groupe de pairs constitué en guise de famille symbolique. Pour être plus précis, certains individus qui partagent les mêmes conditions d'existences, et ayant développé des liens socio-affectifs forts, ont pu introduire Dany dans ce cercle de proches. Ainsi l'inclusion dans cette nouvelle sphère se fait par le biais d'un pair pour ensuite rejoindre symboliquement des membres qui ne vivent pas dans la rue.

C'est le cas dans cette situation d'un de ses anciens compagnons de rue, décédé prématurément, qui a rendu possible ce pont vers autrui, puisqu'une relation avec la

⁵⁸⁷ Voir à ce sujet l'étude de cas en annexes qui lui est consacrée.

veuve a pu s'installer, pour au final être désigné par celle-ci comme grand-père symbolique de leur nouveau-né : « *C'est la mère qui m'a désigné... les photos sont sur Facebook... elle me l'a montré elle m'a fait Dany regarde... elle vient de temps en temps alors elle me le présente et il tend la main comme ça... alors il rigole... il me montre son pied alors je m'amuse avec lui.....maintenant je suis fier d'être papy, c'est important pour moi parce que je suis heureux, grand père, parrain (...)* ».

L' « agir en situation de discrédit » à travers l'adoption de « rôles » est, dans ce contexte familial, plus que justifié il nous semble. Produit d'une logique d'action tournée vers une renégociation identitaire de survie morale et psychique, il est ce qui octroie à cette personne « sans domicile » ce sentiment de fierté et d'appartenance forte au monde des « inclus » malgré ses conditions d'existence. Les schèmes d'action révèlent ainsi, et comme nous l'avons déjà affirmé, des « rôles » fondés quant à eux sur des éléments de ce « stock » en cohérence avec les situations et le contexte social dans lesquels ils se déroulent.

La réactivation d'éléments du passé trouve ainsi toute sa force et toute sa cohérence avec la situation présente dans ces formes « d'ouvertures du présent⁵⁸⁸ » entendu par là comme dirigées par la « logique de la situation présente (qui) joue un rôle central dans la réactivation d'une partie des expériences passées incorporées. Le passé est donc « ouvert » différemment selon la nature et la configuration de la situation présente.⁵⁸⁹ ».

Pour Monsieur Joe, Patrick et Pascal, ce fait était peut-être plus clair puisque s'actionnant directement en lien avec leurs propres familles « nucléaire » et « biologique ». Tandis que pour Dany il convenait de passer par cette notion de symbolisme pour pouvoir déceler l'existence d'une famille plus « élargie » mais non moins agissant pour la survie de cet individu.

C'est d'ailleurs là un fait à nouveau notable, où les échecs répétés vis-à-vis de ces deux familles « nucléaire » et « recomposée » ainsi que lors de cette « parenthèse enchantée⁵⁹⁰ », ne viennent pas marquer cette rupture avec le monde des « inclus ». La singularité des actes de survie se révèle encore avec cette situation mettant en avant toute l'abnégation et les qualités relationnelles de la personne pour sortir symboliquement de la rue, le temps des échanges avec les membres de cette famille symbolique. Ici les frontières séparant le « dedans » du « dehors » sont encore une fois dépassées.

Une transgression symbolique devenant de plus en plus commune chez chacun, sans néanmoins annihiler les manières de faire particulières des « rôles » agissants, produits, là encore une fois, de l'histoire de chacun et du déroulement de celle-ci. A ceci il convient d'ajouter les divers modes de socialisations opérés dans divers contextes sociaux, remis à jour selon l'imagination et la capacité de chacun, pour ne pas perdre la face et faire face.

1.4 Claude, les liens maintenus avec des membres de sa famille adoptive et « biologique »

⁵⁸⁸ Bernard Lahire, *L'homme pluriel, Les ressorts de l'action*, Armand Colin, Nathan, 2001, Paris, p.87

⁵⁸⁹ *Ibid.*

⁵⁹⁰ Pour plus de précision sur ce passage se reporter à l'étude de cas en annexes.

De tout l'ensemble des configurations familiales abordées (« nucléaire », « biologique », « recomposée » ou encore « symbolique ») pour cette analyse, une restait à présenter, marquant également la singularité des histoires de chacune des personnes que nous avons côtoyées. Cette nouvelle typologie familiale est celle dans laquelle a vécu Claude, une famille adoptive qu'il a intégré dès l'âge de deux ans, sans néanmoins ne pas avoir connu sa mère biologique ainsi que son frère et sa sœur⁵⁹¹. « Grand célibataire » comme nous pourrions le nommer, Claude n'a pas eu l'occasion de fonder cette famille « nucléaire » qui lui aurait permis d'acquérir le statut de père ou encore de chef de famille. Un rite de passage qui lui aurait peut-être accordé la possibilité d'acquérir enfin le statut qu'il cherche depuis sa plus petite enfance, et dont son parcours de rue depuis de nombreuses années en est sans doute le reflet.

En effet, dès le départ de sa trajectoire sociale, un premier « indice » apparaît, marqué par ce déracinement précoce. Un déracinement de ses origines qui marque l'entrée de Claude dans le monde, et signe ce que nous évoquions auparavant le concernant, ce « entre-deux affectif ». Une « liminarité affective » engendrée par ce sentiment d'appartenance au milieu familial, scindé en deux, ni totalement exclu de sa famille biologique, puisqu'il connaît sa mère et ses deux frères et sœur, ni totalement inclus dans sa famille d'accueil, puisque non issu de celle-ci. Une « double absence » pour reprendre le concept de Sayad portant sur l'identité des fils d'immigrés.

Claude est donc pour ainsi dire et dès le début de son existence, « ballotté » entre deux mondes affectifs où la construction identitaire a du mal à s'affirmer dans un statut de fils, du fait de l'absence d'origines, ou plutôt de l'instabilité causée par l'incertitude de celles-ci.

Une situation qui va se traduire, dès les premiers temps de son adolescence, par cette instabilité chronique du point de vue résidentiel. Claude peine à trouver sa place pour au final tomber dans la rue et subir encore une fois cette liminarité de position, ni totalement « inclus » ni totalement « exclu ». Une position qu'il devra tant bien que mal gérer pendant toutes ses années dans la rue.

Le cas de cette personne « sans domicile » au regard des autres situations détaillées auparavant, reste pour le moins atypique sans pour autant venir constituer un « cas négatif » vis-à-vis de nos hypothèses. C'est d'ailleurs le contexte familial dans lequel il a vécu qui peut sans doute venir expliquer cette singularité. En effet c'était comme si son récit de vie constituait pour nous et du point de vue de son histoire familiale, un puzzle avec des pièces éparpillées dans les diverses périodes de sa vie, pêle-mêle, qu'il s'agissait de reconstituer.

Nous retrouvons sans doute dans cette caractéristique biographique, la conséquence de ce « ballotement » entre deux mondes affectifs et les effets que celui-ci peut avoir sur la personne et dans son discours faisant intervenir la mémoire. Quoiqu'il en soit, la raison du départ du giron de sa famille adoptive fut les conflits répétés avec son beau-père. Cependant ce départ n'allait pas précipiter Claude dans cette solitude exacerbée propre à l'homme de la rue. La « carrière » « de « sans domicile » n'allait pas se solder ici, à nouveau, par une rupture de liens avec ses proches.

⁵⁹¹ Pour plus de détails voir en annexes l'étude de cas qui lui est consacrée.

1.4.1 Des pièces du puzzle familial qui se recomposent dans la rue

Le parcours qui a conduit Claude dans la rue pendant toutes ces années, est assez caractéristique de ce « grand célibataire ». En effet ayant épuisé toutes les ressources familiales pour tenter d'éviter la rue, ce dernier n'a pu empêcher que cela arrive. D'abord hébergé chez un de ses demi-frères puis lors de retours ponctuels chez ses parents adoptifs, ces va-et-vient chroniques ont constitué une instabilité résidentielle mais aussi professionnelle trop fréquente pour être supportée par l'élasticité des solidarités familiales. Le fil s'est à un moment donné rompu. Mais là de manière similaire à d'autres personnes démunies, la « désaffiliation » n'a également pas eu lieu. Ou plus exactement celle-ci n'a pu se vérifier qu'avec certains membres issus de sa famille adoptive, notamment le père ou encore les demi-frères pour, chose surprenante, venir se compenser en retour par le maintien, entre autres, des liens avec son véritable frère : « *ma vraie mère est morte d'un AVC... moi je savais pas c'est mon autre frère qui me l'a appris...* ».

Même si lors d'un de nos entretiens Claude n'a pas voulu s'étendre davantage sur la relation avec ce frère, force est de constater à travers ses propos qu'elle existe, assez du moins pour que le décès de leur mère suscite ce retour du lien, ou l'expression de celui-ci dont nous ne savons pas depuis quand il était opérant.

Toutefois ce premier exemple nous montre combien les conditions d'existence dans la rue depuis plus de cinq années, époque à laquelle Claude a appris le décès de sa mère biologique, ne sont pas parvenues à isoler complètement cette personne.

Nous pensons même que ces liens avec ce frère remontent à longtemps, c'est-à-dire de la période marquée par son arrivée dans la rue. Ces liens Claude a dû les créer au préalable de la chute, mais là encore les renseignements sur la durée de ces liens n'ont pas été énoncés par Claude. Quoiqu'il en soit, l'argument du maintien des liens avec certains de ses proches, en l'occurrence ici un des membres de sa famille « biologique » est bien avéré. Elle laisse à nouveau présager de la présence de cette renégociation identitaire de survie morale et psychique en action auprès de cette personne « sans domicile ».

Une renégociation qui, nous serions tentés d'affirmer, est d'autant plus salvateur chez Claude pour la simple et bonne raison qu'il vient signer cette reconnaissance de statut, celui qui lui a tant fait défaut depuis tout jeune. En contact avec son frère il reconstitue petit à petit le puzzle de ses origines. Pourtant il convient de préciser ici que nous n'attribuons pas cette hypothétique retrouvaille avec son frère, comme en lien direct avec sa situation de personne « sans domicile ». Loin s'en faut. Mais force est de constater que cette période de liens recrées ou pérennisés correspond à cette période de rue pour Claude.

Sa période de rue va encore confirmer d'autres éléments essentielles pour l'observation de liens maintenus cette fois-ci avec ses deux demi-sœurs qu'il côtoie toujours malgré sa situation de discrédit : « *il y a une... sœur qui habite rue de la Fleisch, l'autre près de Neuf Brisach, je les vois...(...)* ».

La progression tout au long de la trajectoire sociale de cette personne « sans domicile » nous a ainsi révélé la présence de proches au présent, qu'ils soient issus de la famille adoptive ou de la famille biologique. D'ailleurs les liens socio-affectifs pérennisés avec ses deux demi-sœurs se retrouvent également dans ses autres liens maintenus avec le mari de l'une d'entre elles, et que Claude nous a présenté

lors d'un entretien, place de la gare. Accompagné de sa fille (la nièce de Claude) ce dernier venait lui rendre visite à Claude sur son lieu devant cette gare où il a l'habitude de séjourner quotidiennement.

La discussion brève tourna autour de questions émanant de cet homme, curieux de savoir comment se passait ces quatre premiers mois dans son logement⁵⁹².

Voici comment Claude nous justifia sa relation toujours maintenue avec ce beau-frère : « *ils m'ont aidé et moi je les aide, et ben oui quand j'ai eu des problèmes ils m'ont donné un coup de main... des fois en hiver je dormais chez mon beau-frère... ce qui s'est passé avec lui (en me parlant de son beau-frère) il a tapé ma sœur. Et après c'est passé par le tribunal et tout...* ».

Ces nombreuses illustrations démontrent par conséquent l'ensemble des liens socio-affectifs maintenus avec un entourage de proches composants à la fois sa famille adoptive et sa famille biologique. Des proches qui ont d'ailleurs toujours une influence sur Claude, notamment au sujet de l'acquisition récente d'un logement, qu'il considère comme un test. Sa dernière déclaration est, à ce sujet, troublante au moment de nous narrer l'obtention de ce toit qui devrait représenter chez lui une délivrance, et le moyen de quitter plus de dix années de précarité extrême. Écoutons celle-ci : « *Moi si je change pas il y a plus personne qui me parle ils voulaient voir, les gens de ma famille, si je valais le coup et si je m'en sortais... ils voulaient voir si j'étais capable de m'en sortir (...)* ».

Ces dires sonnent comme une mise à l'épreuve de la part de sa famille, dont on peut se demander s'ils n'ont pas entièrement participé à motiver le choix de Claude. En tous les cas, nous constatons ici que ces liens se « marchandent » du côté de sa famille contre preuve de sa capacité à pouvoir vivre comme tout le monde. Nous saisissons ici à travers ce fait toute l'importance pour cet individu « sans domicile », de ne pas perdre ces liens socio-affectifs avec certains de ses proches, et d'accepter ce logement en gage de son sérieux et de son envie de s'en sortir. Nous n'irions pas ici jusqu'à évoquer que l'acceptation de ce logement associatif, élément dont nous reviendrons par la suite, soit constitutif d'une logique d'action mise au point par Claude, celle ayant trait non pas à son mieux-être, mais à la préservation des liens avec ses proches. Tout du moins, cette acquisition est sans doute l'élément qui lui octroie la possibilité de contourner le stigmate de « clochard » en redevenant cet homme capable de prendre son destin en main pour retourner dans la norme et sortir de la rue.

En ce sens, vivre dans ce logement est un moyen de pérenniser les liens avec certains membres de sa famille adoptive. Il représente ce cap à franchir pour en quelque sorte montrer patte blanche et pour ne pas subir une énième « exclusion » synonyme de désolation.

Nous pesons ainsi à travers cette nouvelle illustration, et le fait de ne pas vouloir décevoir son entourage, tout le poids que représente aux yeux de cet individu le maintien des relations avec des membres de sa famille. Celles-ci signent comme pour Monsieur Joe, Dany, Pascal et Patrick, cette possibilité toujours réactivable de passer ces frontières symboliques pour, le temps de la relation, se sentir « inclus ».

Certes ici la renégociation identitaire de survie morale et psychique n'est pas basé sur l'adoption, comme les autres protagonistes, de « rôles ». La raison est à ce sujet

⁵⁹² Nous reviendrons ultérieurement sur ce sujet dans la suite de l'analyse.

compréhensible au vu de son histoire familiale. En effet comme les trois autres individus, il ne peut développer le « rôle » de père, puisqu'il ne l'a été ni réellement, ni symboliquement comme Dany auprès de sa famille « recomposée ».

Néanmoins cette survie s'opère tout de même en lien très étroit, encore une fois, avec son histoire singulière, celle d'enfant adopté, partagé entre deux mondes affectifs, où là encore il convient envers son entourage de « *prouver ce que l'on vaut* », comme il nous le déclarait dans son récit.

Ne pas perdre la face vis-à-vis de ses proches se marque ici fortement lors de l'acquisition de ce logement. Et c'est peut-être dans ce contexte nouveau que l'identité pour « soi » pourra à nouveau s'exprimer en dehors de la scène publique représentée par la rue. Un soi qui, jusqu'ici, restait en veille du fait de l'impossibilité pour Claude de se référer à ses véritables origines. Uniquement identifié au « clochard » ou auprès de ses proches comme celui qui n'est pas en capacité de se stabiliser, dans tous les sens du terme, le logement pourrait alors représenter ce rite de passage d'un statut de personne discréditée à celui de personne « intégrée ». Ou quand la rue devient ce sas entre le « dehors » et le « dedans » rendant aussi possible la concrétisation de liens pérennisés avec ses proches pour se solidifier ensuite ou se transformer sous un toit.

Cette première partie a donc servi à mettre en perspectives la première typologie de liens socio-affectifs développés et maintenus dans la rue par les personnes, et ce, justement malgré leur situation de discrédit pour survivre moralement et psychiquement au déclin. Des liens qui, dans leurs grandes lignes, restent assimilés à la sphère familiale quelle qu'en soit la nature.

Bien évidemment ces liens ne sont pas les seuls qu'établissement sur la durée les personnes dont nous venons de parler. Elles mettent également tout en œuvre pour pérenniser aussi ceux construits avec les protagonistes des quartiers où elles séjournent quotidiennement, comme notamment les commerçants, les salariés, les bénévoles de tissus associatifs ou les passants réguliers qu'elles reconnaissent. Telle une toile d'araignée, le réseau de relations construites devient dense et multiple pour embrasser une polysémie de sens selon les individus côtoyés. Mais l'objectif reste le même pour tous, et là réside la récurrence des agissements malgré la singularité des histoires, il s'agit de demeurer présent vis-à-vis de ses proches, et à travers pour la plupart, sauf exception⁵⁹³, l'adoption de « rôles » pour rester toujours le même malgré la chute. C'est dire, mais nous y reviendrons plus tard dans la fin de ce chapitre, que ces « rôles » actionnés touchent également de près à ces « schèmes d'action » dont parlait Bernard Lahire, résultant de cette socialisation primaire ou secondaire.

Mais là encore cette théorie de l'action dépend des personnes et plus particulièrement de leur histoire familiale, notamment celle ayant trait à la famille issue d'une union ou d'un concubinage. Concernant Dany, c'est bien la situation des

⁵⁹³ Exception se rapportant ici et comme nous l'avons vu, à la situation de Claude qui ne peut endosser un « rôle », du moins positif vis-à-vis de sa condition sociale et au regard de son histoire familiale. Nous employons le terme positif puisque au sein de sa famille adoptive le « rôle » négatif de personne instable lui est, même si cela n'est pas explicité clairement dans son récit, sans doute attribué par son entourage. Nous en voulons pour preuve le test que lui ont posé ces derniers en lien avec l'acquisition et le maintien dans son nouveau logement, sorte de « chantage » donnant la possibilité de changer de « rôle » pour en adopter un plus positif, celui de « *normaux* ».

jeunes qui le fréquentent quotidiennement qui ont réactivés en lui ce « rôle » de père symbolique construit auprès de son ancienne famille « recomposée ». Mais ceci reste une exception dans l'ensemble des personnes interrogées ce qui démontre encore une fois l'importance du récit de vie pour l'analyse des composantes servant à la survie dans le présent

Dans d'autres cas comme celui de Monsieur Joe, Pascal, Patrick ou Claude, ce n'est pas la situation qui appelle à l'action. En d'autres termes, la réactivation n'a pas lieu puisque les liens, et c'est là l'élément remarquable de l'ensemble de ces histoires de vie, ont toujours été maintenus malgré les circonstances.

De fait si « transférabilité⁵⁹⁴ » de l'action et des « rôles » il y a, ce n'est que d'un lieu à un autre, entre la sphère domestique quittée et la rue. Toutefois il ne s'agit pas également ici de parler de « schèmes ou ces dispositions (qui) seraient tous et en toute occasion transférables et généralisables⁵⁹⁵ ». Nous parlons dans ce contexte familial, d'une survivance de ces schèmes animant l'action en situation de discrédit, et ce, quel que soit le lieu et la situation.

Du point de vue de la situation, celle-ci, comme le désigne Bernard Lahire dans d'autres contextes, ne vient pas réactiver l'action, ce qui sous-entend que l'acte, pour se déclencher, a besoin de cette situation. Dans le contexte de la rue la situation familiale propre à déclencher d'anciens schèmes acquis antérieurement n'a pas cours.

Ceci pour dire qu'il y a véritablement logique de l'action pour maintenir les liens avec ses proches malgré l'absence de contexte et de situation propice. De fait, « en agissant le passé vient « expirer » dans son action mais n'apparaît pas comme tel, il est agi ou rejoué plutôt qu'il n'est représenté ou remémoré. Dans ces déclenchements de schèmes d'action le passé est à la fois si présent et si totalement invisible, si parfaitement imperceptible en tant que tel que, à la différence du souvenir, il se confond avec la perception, l'appréciation, le geste (...)»⁵⁹⁶.

Cette logique d'action maintenant le passé toujours présent dans les différents contextes familiaux est ce qui accorde à ces hommes la possibilité de rester en proximité avec ce soi. De passer outre le stigmate porté par leur situation de discrédit, pour ne pas représenter pour les êtres aimés, cet « étranger », celui que l'on ne reconnaît plus lorsqu'il passe le seuil de la porte après des années de voyages, certains diront d'errance. Une continuité de l'être maintenue contre vents et marées.

2. Les relations construites auprès des pairs

Nous avons fait état auparavant dans l'introduction de ce chapitre, de la diversité des liens socio-affectifs développés par l'ensemble des personnes auprès desquelles nous avons mené cette recherche. Ces liens, comme nous allons le voir maintenant, ne concernent pas uniquement ceux maintenus avec les proches, ou comme pour Dany, construits avec des « inclus » et dans un contexte familial.

⁵⁹⁴ Bernard Lahire, *L'homme pluriel, Les ressorts de l'action*, Armand Colin, Nathan, 2001, Paris, p. 137

⁵⁹⁵ *Ibid.*

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 127.

A ce sujet, l'ethnologue Patrick Gaboriau lors de sa recherche il y a maintenant vingt ans avait noté la force des liens unissant le groupe de « clochards » parmi lequel il s'immergea pendant quelques mois. Pour lui, ce groupe était en tout point similaire à celui de la famille précisant à ce sujet que : « la cellule de type familial, reconstruite à sa façon, tout comme les régularités de son existence, renvoient à une « vie normale », en accord avec les modèles culturels qu'il connaît.⁵⁹⁷ ».

2.1 Se défendre dans la rue avec l'aide de ses « semblables »

Toutefois les récits de vie construits avec les personnes ne nous ont pas permis d'aller dans ce sens, ou plus exactement, lorsque celles-ci évoluaient en groupe de pairs, ce n'était que de manière exceptionnelle, comme pour Jean Michel et Wrestle. Et là encore, la relation en « couple d'amis » pour reprendre l'expression de Claudia Girola, prenait l'ascendant sur celle du groupe. Nous n'aborderons donc pas le caractère « familial » de ces configurations relationnelles absentes de nos observations lors de cette enquête, mais analyserons plus en détails celle de « couple d'amis », davantage en lien avec nos constatations de terrain.

Surtout que les informations recueillies à ce sujet dans les divers récits nous révèlent la finalité cachée, derrière ces associations entre compagnon de « galère ». Une finalité souvent liée à cette protection vis-à-vis des aléas de la rue. L'homme seul dans la rue va souvent de pair avec cette image de proie facile, exposé davantage aux vols et violences pouvant survenir de l'extérieur tout comme de l'intérieur du groupe. La nécessité de survie enjoint fréquemment de penser d'abord à soi, même si cet individualisme ne parvient pas à prendre le pas sur celui du groupe.

Il était d'ailleurs assez surprenant de constater à plusieurs reprises lors de notre terrain, et selon les divers groupes côtoyés, qu'une rixe souvent violente entre deux des personnes du groupe pouvait s'oublier dès le lendemain, pour faire comme si rien n'était produit par la suite.

C'était comme si la violence entre pairs était une composante acceptée de cette vie dans la rue, où la raison du plus fort prime, mais pas jusqu'au point de dissoudre le groupe, cette cellule de survie morale forte pour ses participants. Cette violence coutumière nous la découvrons entre autres dans les propos de Wrestle : « *Quand on boit beaucoup... naturellement ça commence par les coups, c'est inévitable, c'est... (Silence) (...) la paranoïa, on le devient dans la rue, bien sûr... combien de fois j'ai été frappé...* ».

Néanmoins, il importe également d'ajouter à ceci que cette finalité de protection qui pousse certains individus démunis à se former en couple, n'est pas l'unique objet de cette tactique.

La relation se construit également avec un de ses semblables sur des affinités relevant quelque fois du parcours de vie, de goûts en commun, ou du partage de certaines convictions ou visions sur la société. La configuration en « couple d'amis » ne doit donc pas être essentiellement perçue sous le prisme de l'utilitarisme. Il convient également d'y voir cette complicité unissant les deux hommes et ce soutien

⁵⁹⁷ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.90.

moral mutuel très important pour ne pas sombrer encore davantage. Cette hypothèse nous la retrouvons confirmée auprès de Dany qui avait lié des liens très forts avec son ami Thomas (qu'il nommait « *nain de jardin* »). Partageant tous les moments de leur quotidien, ils étaient devenus inséparables jusqu'à la mort de ce dernier. Depuis Dany n'a pas reformé de couple.

C'est d'ailleurs plus globalement dans cette optique que nous pouvons reparler ici de survie morale et psychique ne s'obtenant cependant pas à travers une renégociation identitaire s'appuyant sur des « rôles ». Le « couple d'amis » n'est pas le lieu pour cela puisque comme nous allons le décrire pour certains, ces « rôles » dans cette modulation identitaire pour survivre moralement et psychiquement ont toujours lieu, mais avec d'autres pairs, excluant celui qui constitue le couple. Pourrait-on dès lors affirmer que le « couple d'amis » soit l'instance où, dégagée de tous « rôles » salvateurs, l'expression de son identité pour « soi » reste possible ? Nous ne serions répondre de manière affirmative à cette supposition puisque nous n'avons guère d'éléments à ce sujet nous permettant d'étayer celle-ci. Toutefois l'idée reste intéressante il nous semble.

2.2 La protection « rapprochée⁵⁹⁸ » trouvée auprès d'autres précaires

Même si comme nous venons de le dire, la préservation de son intégrité physique n'est pas l'unique but de la formation de ce « couple d'amis » entre pairs, il importe cependant d'en parler ici car celle-ci est un fait évoqué à plusieurs reprises dans les divers récits de vie.

Écoutons d'abord à ce sujet, Jean Michel qui nous expliqua les nécessités de cette aide dans sa situation de grande précarité, quand bien même ce dernier n'évoluait pas à l'époque où il était dans la rue, *stricto sensu* dans une relation de ce type. En effet la singularité de sa personnalité fait qu'il préfère, et comme nous le verrons plus loin, partager avec un grand nombre de ses pairs, en groupe, autour de quelques verres d'alcool en signe de convivialité retrouvée.

Mais la protection est tout de même de mise dans ses anciennes tactiques, notamment celle appliquée face à sa grande prodigalité, non sans lien avec ce désir de convivialité : « *Malgré que mon copain ce soit, il est pas français, mais seulement il me défend...temps en temps j'ai mis la main à la poche aussi devant le Simply quand il a pas à boire hop ! Voilà c'est comme ça qu'on se fait des connaissances... et après Lulu t'as un problème ? Attends je viens... c'est comme ça que je me fais défendre dans la rue... c'est comme ça c'est une tactique, oui j'ai un ami le grand avec la casquette et les pics ben il m'a déjà défendu plusieurs fois aussi... le grand mince là avec un pins (en me montrant un jeune)... il paraît pas comme ça mais il va très vite... il est rapide, c'est comme ça quand on est gentil il faut trouver des gars qui vous défendent... ça se vole dans la rue (...)* », nous affirme-t-il.

⁵⁹⁸ Ce jeu sur les termes ici est associé à celui développé par le sociologue Robert Castel dans son ouvrage « *les métamorphoses de la question sociale* », où ce dernier parle de la « protection rapprochée » comme ce tissu d'aides territoriales permettant aux démunis du territoire d'être pris en charge, excluant *a contrario* ceux qui n'en font pas partie, les « sans aveu ».

Cette protection Jean Michel l'a trouvée dans la rue parmi ses semblables. Ce jeune « routard » que nous avons aperçu un jour ou encore auprès d'une Dame, anciennement à la rue, qui a participé à un de nos entretiens avec cet individu⁵⁹⁹. Lors de cet échange nous avons pu percevoir ce « rôle » qu'elle joue auprès de Jean Michel, celui de curateur pour éviter que sa grande générosité envers ses comparses ne le reconduise à la rue.

Mais cette protection, Jean Michel l'a trouvait également à l'époque où il faisait la manche le long du « pont Corbeau », où le soutien d'un de ses camarades au physique dissuasif n'était guère de trop pour défendre sa place, et comme nous l'avons exprimé précédemment.

Toutefois nous ne pouvons résumer les liens socio-affectifs développés auprès de ses pairs comme intégralement tournés vers cet objet. D'autres tenants sont plus essentiels pour comprendre cette survie morale et psychique à travers l'adoption d'un « rôle » ponctuel ayant trait dans un contexte symbolique bien précis, sur cette place Kléber de Strasbourg, et mettant en avant ce que nous avons choisi de nommer cette sociabilité de « bistrot ».

2.3 Des moments de convivialités autour d'un verre

Ceci se révélait tout d'abord pour nous d'un point de vue empirique puisque tous nos entretiens réalisés avec cette personne « sans domicile » l'ont été parmi son groupe d'appartenance composé, entre autres de Gérard, personne « sans domicile » avec qui nous avons mené un entretien. C'est lors de ces entrevues avec Jean Michel, assis sur un banc de la place Kléber, que nous avons pu échanger avec des membres de son groupe. Mais nous avons pu également observer certains comportements, pour mieux saisir la solidarité de certains membres envers Jean Michel pour le protéger mais également le mettre en garde contre certains détresseurs, dont il a été victime peu de temps avant notre rencontre.

C'est en observant et en échangeant parmi le groupe et avec Jean Michel que ce s'est révélée l'occasion de mieux saisir, non seulement cette idée de contre don vis-à-vis de sa protection « rapprochée » et le « rôle » qui était investi par cet individu, non sans lien avec des traits de son passé d'avant la chute.

Lors de chaque entretien avec Jean Michel, l'alcool était présent⁶⁰⁰, dans le récit mais également dans ce groupe. D'emblée en écoutant son histoire, nous avons fait le rapprochement entre cette situation présente et des éléments de son passé forts pour observer cette sociabilité de « bistrot » reconstituée dans la rue par cet individu et synonyme de survie morale et psychique obtenue grâce au « rôle ». Mais pour mieux comprendre notre argument, écoutons tout d'abord les dires de Jean Michel à ce sujet, quand il s'exprime sur son passé d'avant la chute : *j'avais des amis de partout, je rentrais dans le bar y avait déjà deux , trois gars qui m'attendaient, des amis, par contre c'était des amis par contre... j'appelle pas des gars, j'ai menti là c'était des amis... mais seulement c'est toujours moi qui mettais la main à la poche*

⁵⁹⁹ Voir en annexes.

⁶⁰⁰ Cependant il convient de préciser que l'état d'ébriété de cette personne était comme Monsieur Joe respecté. Jean Michel ne buvait pas en notre présence, ce qui pour nous était gage du respect de nos entretiens.

parce que j'avais du pognon... sortais des liasses de billets comme ça (en me montrant)... »

Nous constatons à travers cette citation l'omniprésence de l'alcool dans la vie de cette personne, au travail, mais également après le travail avant de rentrer chez soi, où le tour dans un bar permettait de retrouver ses amis, pour décompresser d'une dure journée de labeur avant de retrouver les siens. Le « rôle » de « bon samaritain » était dans ce contexte d'avant la chute, ce qui lui permettait de créer des sociabilités lui donnant la possibilité de ne pas exister qu'au travers de son travail. Moment de déprise sociale, le temps du « bistrot » peut-être associé à ce temps de la rue dont parlait Maurice Halbwachs, celui où l'on ne compte pas le temps, où l'on flâne. Ici dans ce bar, le temps n'est pas non plus compté, et place est faite à la convivialité entre amis hors des carcans imposé par le « temps collectif ».

Ce contexte permettait aussi à l'époque à Jean Michel de faire profiter ses compagnons de sa vie aisée : *« c'est toujours moi qui mettais la main à la poche parce que j'avais du pognon... »*. Une forme d'altruisme, une manière de rendre ce qu'on lui a donné indirectement, cet héritage paternel. Nous relevons toute la générosité de cet individu qui va, une fois la chute, se pérenniser dans la rue avec ses semblables, et dans un contexte symbolique reconstitué, celui de ce « bistrot » sans mur, ni porte, de la place Kléber. Dans cette configuration, la consommation d'alcool entre pairs à la vue de tous, était moins une provocation liée à l'interdiction de consommer sur la voie publique, que cette manière affirmée et spécifique du groupe de partager avec un objet fédérateur, un tiers, la bouteille. Cette conception nous en reparlerons plus en détails dans le chapitre qui sera consacré à l'alcool. Pour l'instant plus important est l'analyse de cette sociabilité reconstruite envers et contre tout dans la rue, pour au final survivre moralement et psychologiquement.

A ce sujet, voici encore comment Jean Michel nous narre son geste de générosité étayant son « rôle » de « bon samaritain » : *« ça me dérange pas ça c'est des amis, ça me dérange pas du tout, ça me dérange pas ça me dérange pas... tant que c'est des amis tant que c'est pas des voleurs... ils ont la redevance quand même... quand ils ont quelque chose ils pensent à moi quand même... y a un retour c'est ça la redevance, c'est important... (...) »*.

Les liens socio-affectifs forts créés avec les membres de ce groupe ne sont donc pas en quelque sorte gratuits et unilatéraux. Ils nécessitent une réciprocité dans l'échange, un contre don selon la théorie de Marcel Mauss, ce que Jean Michel nomme la « redevance ».

Outre d'explicitier cette « contre prestation » pour la protection ou une précédente tournée offerte, ce contre don exprime surtout la cohésion de ce groupe basée sur des relations d'honnêteté et de retour du service. C'est sans doute la nature de ces relations qui accorde au groupe la possibilité de tenir malgré les aléas de la rue, les décès, ou la disparition subite de l'un de ses membres.

2.4 Un temps de la rue comblé par des échanges collectifs

Ces sociabilités de « bistrot » reconduites quotidiennement engendrent ainsi et d'une part la création d'un repère spatio-temporel. Il constitue le point de ralliement journalier pour ses membres et propose la faculté d'occuper ce temps dans la rue

porté à l'inactivité, en construisant notamment cette mémoire collective en lien très étroit avec le lieu.

Boire et partager des moments du quotidien avec ses semblables, c'est occuper le temps, le remplir d'une signification bien spécifique. Ces sociabilités sont, en quelque sorte, ce nouveau moyen de pénétrer dans ce « temps collectif » inclusif, le temps de cette parenthèse sociale. Elle est ce qui donne la possibilité à Jean Michel de se sentir comme avant, lorsqu'il partageait des moments de convivialité avec ses amis après le travail dans sa vie « normale ». La rupture avec sa vie d'avant n'en est que moins brutale par la reproduction d'une de ses séquences quotidiennes.

En ce sens cette reconstitution symbolique n'est pas sans lien avec certains traits de son passé, ceux de sa vie d'adulte ouvrier, mais également ceux associés à son enfance et à cette figure paternelle si importante pour lui : *« A l'époque c'était donnant-donnant, on payait une tournée, l'autre il en remettait une autre, une autre et c'était ainsi de suite... »,* pour ensuite ajouter : *« c'est mon papa qui m'a élevé comme ça... c'est le papa c'est le patriarche qui m'a élevé comme ça. Le papa il était gentil, y avait toujours une assiette de plus pour quelqu'un qui arrivait, ça c'était la campagne... c'est comme ça, c'est comme ça... c'est ma manière de... j'ai tout eu, quand on a tout eu on demande plus rien quand on a tout eu... ».*

Dans cette illustration nous pourrions à nouveau invoquer ces « schèmes d'action » stockés par l'individu, pour reprendre les termes de Bernard Lahire, ces produits d'une socialisation antérieure, réactivés par une situation, un lieu, et nous rajoutons ici, une finalité guidant l'« agir en situation de discrédit ».

Ce « rôle » de « bon samaritain » construit par cette personne « sans domicile » auprès de ce groupe n'est que le résultat de cette réactivation d'éléments de son éducation (« habitus familial ») incarné par son père lors de son enfance, reproduit dans la rue par Jean Michel. Plutôt que d'« habitus », nous préférons parler de produit de socialisation qui, dans ce contexte précis et suivant les objectifs de la personne, sont réutilisés. Ce qui met en marche ces sociabilités de « bistrot » n'agit pas de manière infra consciente et dans tous les domaines du quotidien de cet individu.

L'adoption de ce « rôle » est donc moins ancrée sur des dispositions durables et transposables que des expériences passées qui, face au contexte et la réalité font sens, sur le moment et dans ces formes de sociabilités de rue selon le choix de cet individu.

Cette adoption est ce qui lui octroie ce double avantage. Le premier celui d'être intégré durablement à un groupe pour pouvoir partager et passer le temps. Le second quant à lui, plus subtil est cet avantage donnant la possibilité de maintenir cette continuité de soi malgré les circonstances, à travers le « rôle » de « bon samaritain », celui qu'il incarnait avant son déclin. Un « rôle » qui reste à ce point subtil qu'il donne l'occasion aussi pour cet individu de ne pas être, même si certains membres protecteurs le pensent, considéré comme cette « bonne poire » trop généreuse dont tout le monde profite. La « redevance », ces retours indirects, est bien là pour attester du contraire. Elle est aussi le contre don masqué de cette protection « rapprochée ».

Cet exemple démontre en tout point que l'absence de liens socio-affectifs avec ses proches, conséquence d'une vie dans la rue, n'engendre pas mécaniquement une solitude exacerbée portée par ce phénomène de « désaffiliation ».

Résister dans la rue, c'est également trouver des palliatifs plus ou moins efficaces donnant la possibilité à la personne démunie d'éviter ce repli sur soi destructeur. Il va sans dire que même en l'absence de liens avec des membres de ses familles (« nucléaire », « biologique » ou « recomposée »), certains individus parviennent à reconstruire symboliquement, souvent à travers le groupe et le lieu⁶⁰¹, des liens socio-affectifs salvateurs dans la mesure où ils accordent un soutien moral indéniable, et lorsque comme Jean Michel il y a adossement à un « rôle », une renégociation identitaire de survie morale et psychique plus que certaine pour combler le manque et le vide affectif.

Ce vide, nous l'avons senti dans les paroles de Jean Michel lorsqu'il nous mentionnait son souhait de retrouver sa fille dont il a perdu la trace : « *Je l'ai jamais revue ! J'ai demandé à des amis de la chercher sur internet, ils sont même pas capables de me la retrouver !, elle a disparu de Strasbourg, elle est mariée, elle a changé de nom... quand on change de nom, on peut pas la retrouver (...)* ».

Dans l'attente de cet hypothétique retour ou recréation de liens, Jean Michel patiente non sans perdre cette continuité de l'être, cette identité pour « soi » qui lui permet d'être fidèle à lui-même. Une fidélité non sans lien avec cette mémoire, celle du père dont nous pouvons penser qu'elle est réactivée à chaque incursion dans cette sociabilité de « bistrot », dans la rue sur cette place Kléber parmi « *les gars de la rue* » comme il les nomme. A nouveau ici et en comparaison aux précédentes situations observées, le passé resurgit dans le quotidien non pas pour l'alourdir ou l'empêcher de se produire, mais pour justement qu'il puisse se dérouler du mieux possible, de la manière la plus supportable malgré des conditions d'existence infra humaines.

2.5 L'autre, celui qui aide à tenir dans la rue

Du point de vue de cette notion de « couple d'amis », l'illustration précédente mettant en scène Jean Michel n'était pas plus expressive que cela, puisque, nous le rappelons, la personnalité de cet individu fait qu'il préfère partager avec le groupe de pairs en lien notamment avec ce « rôle » endossé dans ce « bistrot ». Mais nous y avons tout de même souligné la trace de ces liens socio-affectifs tournés aussi vers cette protection et cette bienveillance apportées notamment par cette Dame. Un motif de soutien moral. Toutefois parler dans cette configuration de « couple d'amis » aurait été hasardeux puisque les relations que mènent Jean Michel ne sont pas exclusivement portées vers le partage de l'intégralité de son quotidien avec celle-ci.

Ce qui n'est pas le cas de Wrestle, en rupture totale avec ses proches, qui lui partage toutes ses journées, y compris les nuits⁶⁰² avec Thibault, ami hongrois dans

⁶⁰¹ Cette sociabilité de « bistrot » en lien très étroit avec le lieu, la place Kléber, nous pourrions très bien également l'envisager dans le cadre de cette analyse comme ce « propre » issu de cette transformation symbolique au profit d'une logique d'action tournée vers la survie morale et psychique.

⁶⁰² Nuits que les deux personnes partagent dans le même lieu. Ici point de similitudes avec l'idée de couple au sens stricte du terme entraînant le partage du même lit.

la même situation sociale et administrative. En effet tous deux ressortissants européens, ils n'ont pas le droit à l'aide sociale en matière de ressources (R.S.A.) ou d'hébergement. Nous énoncions auparavant les motivations à la base de la formation de cette configuration relationnelle toute particulière entre deux précaires, la situation administrative commune ici en est une raison, puisqu'elle entraîne les mêmes conséquences de pauvreté

En fait cette configuration entre pairs marquée par des liens socio-affectifs forts, nous les percevons dans toutes les composantes de leur quotidien, c'est d'ailleurs pour cela que le terme « couple d'amis » trouve ici tout son sens. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, ces deux compagnons d'infortune travaillent ensemble sur ce parking du musée de l'impression sur étoffe de la ville de Mulhouse. Le couple va jusqu'à se partager le territoire de la manche afin d'être le plus efficient possible, et ce, dans deux endroits simultanément. Mais le partage ne s'arrête pas là dans ce contexte d'aumône. Il se signe également dans les tâches à accomplir, Thibault étant posté près d'un feu rouge pendant que Wrestle s'affaire à s'occuper des clients du parking.

La complicité touche également et comme Jean Michel, le domaine de la protection de son intégrité physique. Écoutons à ce sujet les termes employés par Wrestle sur cette protection nocturne dans le squat qu'il partage avec Thibault : « *C'est plus tranquille, oui parce que nous sommes deux... euh... (...). (Être seul) Eh oui ce serait très risqué, mais maintenant... j'étais tout seul trois ans en squat... mais j'avais ma voisine à côté, j'avais des amis là-bas... il surveillaient pour moi... ils sont tous partis, ils étaient tous d'Alsa je crois... ils sont tous partis maintenant... et mais c'est pas dangereux... lui (en regardant son compagnon)... Il connaît... moi aussi... mais de temps en temps c'est dangereux on ne sait jamais ce qu'il nous attend... voilà... ».* Ajoutant par la suite dans son récit : « *lui (en direction de son compagnon), il connaît bien la rue et lui aussi... c'était un boxeur en Hongrie... alors j'ai une protection... ».*

La protection de soi est ici au cœur de cette nouvelle logique d'action poussant la plupart des individus vivant dans la rue à se rapprocher d'un camarade. Toutefois et comme nous l'avons précisé, il faut qu'il y ait compatibilité entre les deux protagonistes, le motif de protection seul ne suffit pas à maintenir les liens socio-affectifs engagés dans la relation.

Ce « couple d'amis » est par conséquent davantage le signe d'une réelle affection et la marque d'une solidarité encore présente dans la rue. Une entraide entre compagnons de « galère », nourrie par la certitude d'être toujours deux pour faire face à la précarité, notamment lorsqu'il s'agit de « travailler » ensemble, et comme nous avons pu le constater sur le terrain et à plusieurs reprises, lors de la manche.

Il s'avère que dans l'adversité et face à la situation de dénuement total dans laquelle ils sont plongés, la relation diptyque est aussi ce qui les fait tenir. En cas de coups durs, ils savent mutuellement qu'ils peuvent reposer l'un sur l'autre. Cette certitude, néanmoins fragile, est toujours une certitude dans une existence dominée par l'incertitude des lendemains.

De fait et suite à ce qui vient d'être dit, nous ne saurions, comme le souligne Claudia Girola, porter de jugement moral sur ce type de relations où « étant en dehors d'une situation limite (nous croyons) pourtant pouvoir se passer du calcul de la relation

avec l'ami et (moralisons) négativement les bénéfiques ainsi procurés s'attachant au deuxième temps de la production de l'amitié en tant que fin en soi (...) ⁶⁰³. ».

2.6 Le « groupe de quatre », support identitaire plus que certain

Ce « couple d'amis » accorde ainsi par les moments du quotidien partagés avec cet autre, ce soutien moral indéniable lorsque la personne est démunie et dépossédée de tout. Mais dans cette relation l'adoption pour Wrestle d'un « rôle » n'a pas lieu, du moins pas dans cette configuration particulière. En effet nous allons voir maintenant au sujet de cette personne, qu'outre les liens socio-affectifs développés et maintenus avec son ami Thibault, à la base de cette protection « rapprochée » et de ce soutien moral, des liens socio-affectifs sont encore construits avec d'autres pairs et parmi le groupe, où cette fois-ci Wrestle est le leader charismatique, celui autour de qui « tout tourne ».

Cette vision de leader de groupe nous l'avons construite suite à nos observations sur le terrain au contact de ce dernier puisque nous rappelons que l'ensemble de notre enquête avec Wrestle s'est déroulée, hormis le premier entretien, au sein de ce groupe (le groupe de quatre comme nous l'avons nommé), nous donnant la possibilité de partager avec eux dans la durée.

C'est d'ailleurs cette inclusion dans le groupe faite par Wrestle qui nous a permis de penser à ce « rôle » de leader. C'est en effet lui qui a pris la décision après notre première entrevue de nous accorder, le temps de l'enquête, ce statut d'« initié » pour partager avec le groupe en toute confiance, en nous introduisant dans celui-ci. C'est cet individu qui décidait qui pénétrait ou pas dans le groupe, car c'est encore lui qui accordait cette confiance envers les « étrangers », ces extérieurs au groupe.

2.6.1 Etre immergé dans l'ambiance du groupe

Ici dans ce groupe de précaires, les débats sur la société et les « normaux » étaient fréquents, souvent même passionnés. Des intermèdes de guitare joués par Denis, un air d'Aznavor (« *emmenez-moi* »...) permettait à cette tension quelque fois palpable de s'estomper. Dans cet interstice social porté par ce regroupement où le temps semblait s'arrêter, Wrestle avait plus que son mot à dire, coupant souvent la parole à ses compères pour exposer son propre point de vue, politique, social voire culturel sur ces choses qui font la société, et relancer le débat. L'« itinéraire moral » n'en était que plus confirmé par la similitude des ressentis sur leur propre situation et le regard des « normaux » vis-à-vis de celle-ci. C'est d'ailleurs cet itinéraire qui faisait tenir le groupe et ses individualités quelque fois « débordantes ».

Pourtant ici point de « culture de la place publique » comme le désignait Patrick Gaboriau, mais plutôt cette conscience non pas de classe, mais de groupe, celle qui apportait cette consistance et ce lieu symbolique. Ce théâtre de contestations dont nous étions le spectateur, souvent il faut bien le reconnaître, malaisé.

⁶⁰³ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, p, 452.

Dans ce contexte la singularité de Wrestle se signifiait bien dans sa manière de supporter ses conditions d'existence plus que précaires, en sauvant devant nous la face pour endosser ce « rôle » de leader, principe d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique.

Le groupe des « *misérables* » comme il le nomme, cet espace de revendications, de réflexivité et d'expressions, était à son initiative. Ou tout du moins ces réunions à huit clos, bien que dans la rue, se déroulaient sur le parking, son lieu de travail avec Thibault. Mais le « rôle » de leader ne s'exprimait pas mieux que lors de nos observations pendant ces échanges où la prise de parole était quasi « dictatoriale », tant Wrestle monopolisait le temps pour exprimer ses propres idées et donner l'occasion aux membres du groupe de prendre la balle au bond pour renchérir. C'était lui qui distribuait les rôles et désignait celui qui pouvait parler, et c'était encore souvent lui qui payait les bouteilles de bières bues à cette occasion, comme Jean Michel auprès de ses amis.

La survie morale et psychique pour cette personne « sans domicile » oscillait ainsi entre deux types de configurations auprès des pairs et dépendaient en grande partie des liens socio-affectifs créés avec ceux-ci. Auprès de son ami Thibault, tout d'abord, ami plus intime partageant l'intégralité de ses journées et auprès duquel un réconfort était souvent obtenu. Cet autre qui, au fur et à mesure de la relation, devenait au final ce « même » tant la situation sociale et administrative restait similaire. Une similitude que nous retrouvions jusque dans l'énonciation d'un projet de quitter Mulhouse, ville trop violente pour Wrestle pour rejoindre ensemble en train la Belgique.

Ce soutien moral indéfectible allait par conséquent s'affirmer encore davantage dans cette renégociation identitaire au sein du « groupe de quatre », au moment d'entrer dans le costume de leader charismatique. C'est par le biais de ce « rôle » que Wrestle se faisait le porte-parole des « miséreux », ceux qui n'ont pas ou peu de moment et de lieux propices à l'expression de leur point de vue sur leur situation. Les liens socio-affectifs développés parmi le groupe de pairs allaient donc cette fois-ci accorder la faculté à cette personne « sans domicile » de dépasser sa condition, ou tout du moins de la transformer en leader charismatique, le temps des échanges lors de ces réunions quasi politiques. Voici ce qu'il nous exprimait non sans passion lors d'une de ces réunions, tel un leader politique attendant le changement : *« un jour ça va exploser, ça explosera... il ne peut pas laisser une masse de gens, et nous sommes intelligents... nous avons un cerveau, tu as parlé avec moi, lui, lui, lui, et nous ne sommes pas bêtes...tu ne peux pas laisser les gens intelligents dans une poubelle ! Comme nous eh ! non, punaise, ils savent, nous ne sommes pas idiots et nous quoi, à la poubelle ? Oh yeah, oh yeah, oh yeah ! Et lui, il est aussi intelligent (en me montrant Denis). »*

Nous retrouvons bien dans cette illustration l'expression du « rôle » au service d'une survie morale et psychique, « rôle » entraînant la mise en pratique de la « façade ⁶⁰⁴ », cet « appareillage symbolique proposé par l'acteur, à dessein ou non, pour élaborer son personnage sur la scène sociale en vue de définir la situation qu'il

⁶⁰⁴ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi*, Paris, Les Editions de Minuit, 1973, in David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Quadrige/PUF, édition corrigée, 2008, p.111.

souhaite proposer à ses partenaires⁶⁰⁵». Dans ce cas précis sur ce parking, théâtre de toutes les contestations, transformé en scène politique le temps des débats, la « façade » s'exprimait bien à travers l'attitude de cette personne « sans domicile » pour contourner son stigmate de « clochard » et passer à autre chose, pour laisser exprimer ses convictions et ses connaissances politiques. L'identité pour « soi », celle révélant cette continuité de l'être malgré les circonstances pouvait ici s'exprimer sur cette scène publique parmi ses comparses. Une sorte de catharsis s'effectuant dans le « rôle » expulsant de soi ce sentiment d'infériorité sociale pesant, aliénant, pour respirer à nouveau.

2.7 Prendre sous son aile celui qui arrive dans la rue : un « rôle » d'aidant pour oublier sa condition

Nous venons de voir que l'absence de liens avec des proches n'est pas synonyme de « désaffiliation ». Quand la famille n'est plus, d'autres liens viennent suppléer cette absence pour permettre à la personne « sans domicile » de continuer à partager avec le monde qui l'entoure. Une multitude de liens socio-affectifs se fondent ainsi dans la rue, produit d'une subjectivité forte en relation avec le lieu et l'imagination de l'individu. La relation créée auprès de pairs se comprend donc comme à la fois protectrice, mais aussi et surtout reconstructrice par la possibilité qu'elle offre pour l'individu démuné d'endosser, quand l'occasion et les circonstances s'y prêtent, un « rôle » pour la survie morale et psychique.

Le soutien moral obtenu au quotidien auprès de l'ami dans cette configuration de « couple » se renforce ainsi encore et fréquemment auprès du groupe. Mais ceci n'est, là encore, pas une généralité comme nous l'avons vu. Ce fait dépend de la singularité de chacun à trouver ou non ce partenaire privilégié, celui qui va partager son quotidien, et ensuite partager ou non en groupe. Certaines n'évoluent qu'au sein du « couple d'amis », d'autres qu'au sein du groupe ou, comme nous l'avons vu pour *Wrestle*, dans ces deux types de configurations relationnelles. Ces configurations engageant la personne « sans domicile » sont donc liées à ses choix, ses facultés à partager et à endosser un « rôle » pour faire bonne figure.

Toutefois certaines personnes rencontrées n'appartenaient pas à un groupe de pairs, préférant évoluer seules⁶⁰⁶ ou plus rarement en « couple d'amis ». N'oublions pas en effet que la méfiance vis-à-vis de ses semblables est également de mise dans la rue. Le temps de la solidarité à l'image du film de Gérard Jugnot, « une époque formidable » semble révolue ou n'avoir été que fantasmée pour le cinéma. Plusieurs témoignages nous relatent cette solidarité entre pairs disparue, avec chaque fois la même expression teintée de nostalgie, « c'était mieux avant ». L'individualisme exacerbé de nos sociétés a pris le pas, même dans la rue, sur une époque où la condition sociale similaire rapprochait les individus dans une conscience de classe, du moins de situation. La résistance commune contre la misère ne rassemble pas comme celle s'opérant face à l'envahisseur.

⁶⁰⁵ *Ibid.*

⁶⁰⁶ Mais là également, et nous le verrons avec Didier, la solitude vis-à-vis de ses comparses s'expliquent encore et non comme les traits d'un enfermement sur soi typique du « clochard ».

Ici point de conscience de groupe permettant une action collective, élément qu'Erving Goffman avançait en déclarant que les personnes stigmatisées « sont incapables d'une action collective et ne montrent aucune structure stable et globale d'interactions mutuelles⁶⁰⁷ » ; il était plutôt question d'un « itinéraire moral » commun donnant l'opportunité parfois à certaines personnalités fortes d'être désignées symboliquement comme chef, celui qui, comme Wrestle, parlait au nom de tous d'une seule et même voix face à l'interlocuteur extérieur.

2.8 Le logement⁶⁰⁸ de Pascal comme refuge pour les primo arrivants

Nous revenons ici dans cette partie vers Pascal, personne que nous avons mentionné au début de ce chapitre pour présenter en détails les liens qu'il continuait à préserver avec une de ses deux filles. Nous pensions d'ailleurs que ces liens étaient uniques dans une existence ayant pris une tournure pour le moins tragique⁶⁰⁹. Le décès de sa seconde femme l'ayant cloîtré dans son logement, nous songions au fait que ses relations se cantonnaient *stricto sensu* à celles ayant trait à son « rôle » de père.

Ce n'est qu'au contact régulier de cet individu que nous commençons à percevoir d'autres signes de sociabilités, notamment envers certains passants lors de la manche.

Comme par exemple ce footballeur professionnel qui, lors d'un de nos entretiens, le salua chaleureusement en lui donnant un billet de vingt euros et discutant avec lui pendant quelques minutes. Cet homme qui venait le voir régulièrement devant cette Poste, Pascal nous expliqua qu'il le connaissait grâce à sa femme qu'il a aidée lorsqu'il travaillait au sein d'une association caritative avant de tomber dans la rue.

A ce moment nous pensions que sa situation extra-ordinaire, la possession d'un logement, était ce qui expliquait pourquoi il n'évoluait pas en groupe. Peut-être était-il perçu par les autres personnes démunies comme un privilégié ? Ou peut-être cela relevait uniquement de son propre choix et de sa personnalité plutôt solitaire ?

Ce n'est qu'au fur et à mesure de nos rencontres que nous découvrons la relation également en « couple d'amis » ou en binôme qu'entretenait cette personne avec un de ses semblables, Patrick. C'est d'ailleurs grâce à Pascal, et à son rôle de personne « ressource » que nous avons pu faire la connaissance de Patrick, dans cet accueil de jour du Territoire de Belfort.

Ce semblable, de par la similitude de condition d'existence vécue, Pascal ne le mentionne guère dans son histoire de vie. Néanmoins, nos observations dans cet accueil de jour, ont été plus que révélatrices pour laisser entrevoir une relation basée sur des liens socio-affectifs tenus.

Lors de nos incursions dans ce lieu, et avant de débiter nos entretiens avec Patrick, nos discussions informelles au bar de l'association nous révélaient une complicité s'étant installée depuis longtemps. En effet, après chacun de nos entrevues avec Patrick, celui-ci passait rejoindre Pascal devant la Poste comme à son accoutumée.

⁶⁰⁷ Erving Goffman, *Stigmate, Les usages sociaux des handicaps*, Edition de Minuit, Paris, 1975, p.36.

⁶⁰⁸ Élément dont nous reviendrons en détails dans le chapitre en question.

⁶⁰⁹ Voir à ce sujet l'étude de cas qui lui est consacrée.

C'est d'ailleurs également au moment de notre dernier entretien avec Patrick que nous retrouvions Pascal qui nous avait donné rendez-vous quelques jours plus tôt pour rejoindre l'endroit où Patrick, en compagnie d'autres bénévoles, tenait un stand lors de la journée des associations de la ville de Belfort.

Lors de cette manifestation, assis sur un coin de pelouse avec les deux hommes en train de partager à l'écart de la foule venue en masse en cet après-midi ensoleillée, nous pesions encore tout le poids de cette relation amicale entre les deux protagonistes qui se remémoraient des souvenirs de rue et des anecdotes. Les discussions allaient bon train autour de la culture, de la société, du travail, de leurs filles et leurs « rôles » respectifs de pères maintenus et consolidés malgré le malheur, avec toujours cette même phrase portée presque à l'unisson : « *C'est normal, on est comme tous... faut pas se laisser aller...* ». La complicité de ce « couple d'amis » s'expliquait sans nul doute aussi par ce destin commun et cette faculté à penser encore à leurs descendants malgré leur situation sociale.

La similitude dans la façon de voir les choses, au principe d'une rigueur de vie était ce qui unissait les deux comparses. Une résistance commune face aux aléas de la vie. Cependant cette relation privilégiée avec Patrick ne venait pas circonscrire l'ensemble des liens socio-affectifs que Pascal développe avec des pairs. Le terme « privilégiée » reste ici d'ailleurs assez significatif pour appuyer l'argument de cette relation de « couple d'amis ». Elle est exceptionnelle dans la mesure où les autres liens construits avec des pairs ne seront pas analysés par le biais de cette configuration relationnelle.

En effet, nous l'avons dit auparavant, dans le « couple d'amis », point de place pour l'adoption et le jeu d'un « rôle » au service d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique. L'autre est davantage là pour partager des bons ou difficiles moments et procurer un soutien moral indéniable, qui reste à ce sujet réciproque, mais sans l'adoption d'un « rôle ». L'intimité⁶¹⁰ du couple ne se dévoile guère sur la scène sociale.

De fait nous aborderons maintenant ces liens socio-affectifs construits avec des semblables, ceux qui laissent transparaître en filigrane pour Pascal l'adoption d'un « rôle », celui d'altruiste. Aider son prochain n'est pas un élément nouveau lorsque l'on connaît son histoire. En effet à l'écoute de son récit de vie, une première impression demeure, celle liée à cet altruisme où il convient d'abord de penser aux autres avant de penser à soi. Cette qualité humaine nous la devinons lors de sa relation avec sa femme défunte, où Pascal a tout entrepris pour sortir celle-ci de la prostitution. Mais elle se dévoilait également lors de son précédent mariage et le divorce qui allait suivre où Pascal nous déclarait : « *Je suis ensuite resté seul pendant neuf ans, ne vivant que pour mes filles, travaillant sans relâche presque jours et neuf nuits, sept jours sur sept (...)* ».

Ce « rôle » teinté d'altruisme nous le remarquons à nouveau dans la partie du récit, consacrée à l'après malheurs, où Pascal nous déclarait venir en aide aux roumains étant dans la rue, sans solution : « *J'ai plus à faire pour les autres que pour moi, moi maintenant, j'ai l'impression d'avoir tout perdu... (Silence)... On espère plus rien...*

⁶¹⁰ Analogie ne venant pas impliquer le domaine de la sexualité, quoique nous n'avons aucune confirmation sur ce sujet, mais en tous les cas ici ce mot marque bien la différence avec ce « rôle » exprimé sur la scène sociale à l'instar d'une relation en « couple d'amis » plus discrète, intime oserons nous dire.

j'ai un bon feeling avec les rom... eux, ils comprenaient, car il savait que je pouvais leur dire où loger et se nourrir c'est pour ça qu'ils me considèrent comme un frère... J'ai eu des colis alimentaires... mais j'ai plus envie, je les ai donné au roumains... je dépanne les gens... ils parlaient pas français, ils parlaient espagnol donc je leur ai appris un peu le français, je les aide de temps en temps au téléphone, ils sont rentrés au pays avec une aide au retour, ils sont restés en contact avec moi, ils avaient des enfants, alors je leur donnais la moitié des sous que je faisais... ».

Cette déclaration est en tout point riche d'informations. D'une part elle nous renseigne sur la nature altruiste de cette personne « sans domicile », nature exprimée dans la rue par le biais d'un « rôle ». Mais elle vient d'autre part également soutenir notre idée exprimée auparavant concernant la manche, et le fait qu'elle ne soit pas effectuée uniquement pour satisfaire ses bases anthropologiques, ici en l'occurrence pour l'aider à payer ses crédits. La dernière phrase est à ce sujet assez explicite lorsqu'il déclare qu'il donnait aux roumains une partie de ses gains réalisés lors de l'aumône.

Le « rôle » d'altruiste envers ses pairs, entendu ici comme des personnes en situation de précarité, et non uniquement des personnes longtemps dans la rue, nous le notions encore vis-à-vis de ces primo arrivants dans une situation de dénuement extrême. Ces jeunes sans abri, qui constituent une frange de la pauvreté dans ce paysage de misère. Voici ce qu'il nous apprenait au moment où nous réalisions les entretiens avec lui : « *En ce moment j'héberge un jeune routard, sans abri chez moi avec son chien, ouh la la ! C'est compliqué mais je l'aide, il ne connaît rien ici, il faut bien lui donner un coup de main ! Ça fait deux semaines qu'il est chez moi...».*

Dans cette situation encore, nous trouvons cette récurrence chez les personnes « sans domicile » qui créent des liens socio-affectifs avec leurs pairs. Comme Jean Michel ou Wrestle, Pascal endosse un « rôle » lui accordant cette survie morale et psychique portée par une renégociation identitaire. Nous précisons également ici que cet acte permettant cette survie l'est aussi par rapport à ce que nous analysons précédemment au sujet de l'aumône et cette façon singulière de réaliser la contrepartie symbolique et indirecte du don des passants. Rendre un service à un de ses semblables, c'est aussi là créer ce retour du geste fait par la collectivité en échange d'un maintien de sa dignité.

En se concentrant maintenant sur la nature des relations construites, nous constatons que, de même que Wrestle, Pascal évolue dans ses relations sur deux types de registres configurationnels, le « couple d'amis » et des liens, non pas plus distendus, mais moins proches avec les autres précaires, où, de fait, le « rôle » peut s'affirmer. Comme ses compagnons d'infortune, cette façon de faire est ce qui lui octroie la possibilité de préserver cette identité pour « soi » et cette continuité de l'être social malgré la chute. L'invisibilité, ainsi que le sentiment d'infériorité sociale engendré par sa condition deviennent sur le moment, oubliés, presque superflues, tant l'individu est investi dans ce « rôle » et dans une logique de survie morale le temps de l'acte d'entraide.

Cette entraide auprès de semblables n'est pas dénuée de significations plus salvatrices encore pour le psychisme. Elle peut également en effet s'envisager comme ce principe de « hiérarchisation des siens opéré selon le degré de visibilité et

d'importunité de leur stigmaté⁶¹¹ » par la personne stigmatisée lors de cette « ambivalence ». Cette hypothèse reste plausible tant elle pourrait venir conforter encore davantage cette « déstigmatisation » au profit de l'expression de l'identité pour « soi », et contribuer à renforcer la renégociation identitaire de survie.

De manière plus générale, nous aurions tendance à penser que cette pratique du « Care », et de manière globale, la relation d'aide, ne sont au final pas dépourvues de sens. En d'autres termes aider l'autre c'est également s'aider soi, et ce n'est pas l'ancien travailleur social que nous étions qui contredira cette affirmation.

La relation d'aide est souvent aussi, mais pas uniquement et fort heureusement, motivée par ce sentiment d'autoréparation. C'était comme si l'aide procurée à autrui (ce don) était mécaniquement et réciproquement retournée, non par autrui mais en soi, comme contre don par le pouvoir réparateur qu'il peut dégager. En tous les cas, pour Pascal cette supposition n'en est que plus crédible au regard de cette survie morale et psychique obtenue en retour, par le biais de ce secours et cette « ambivalence », dans la préservation de son identité pour « soi ». En ce sens, l'aspect utilitariste des actes quotidiens (manche, relations avec autrui...) des personnes en situation de grande précarité reste à travers cette illustration contredit, puisque si utilitarisme il y a, il n'est pas le fruit d'un « individualisme méthodologique » à tous crins mené en situation de discrédit.

Car les travailleurs sociaux et autres personnes ne sont pas davantage protégés de cet *a priori*.⁶¹² Retrouvons nous là une constante de la condition humaine nous faisant dire qu'aider son prochain n'est pas si instinctif que cela, et qu'il n'est cependant pas non plus l'apanage d'un esprit purement utilitariste mais, au regard de la théorie de Mauss, un moyen plus que sûr pour créer du lien, et pour ceux qui sont dans la rue, un moyen de survie ?

2.9 « Apprendre⁶¹³ » les ficelles de la rue à autrui pour s'en sortir

Avant de voir maintenant , concernant cette nouvelle personne « sans domicile », les liens socio-affectifs développés avec un pair qui se dévoilent encore une fois ici sous la configuration relationnelle de « couple d'amis », il importe tout d'abord et de manière relativement succincte d'aborder les relations associées aux membres de la famille dont est issu Monsieur P. Succinctement puisque dans son récit de vie nous apprenons que la rupture familiale avec ses parents fut brutale dès son arrivée dans la rue. Son père, il ne l'a revu qu'une fois avant sa mort lors du passage de ses parents venus réaliser des achats à Colmar. Avec sa mère, Monsieur P. a bien tenté de recréer des liens, notamment en prenant sur lui comme il nous l'exprima, pour aller frapper à sa porte et essayer de s'expliquer, mais la tentative fut vaine, et scella à jamais la rupture. Ses trois sœurs quant à elles ne referont jamais surface.

⁶¹¹ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p.128.

⁶¹² C'est d'ailleurs pour cela et *a contrario* de beaucoup de représentations sur ce type de métiers que l'on ne peut s'improviser travailleur social et qu'il existe des sélections pour l'entrée aux écoles afin d'y être formé (préparé). La bonne volonté issue de la charité chrétienne ne suffit guère, encore faut-il être conscient de ce qu'induit cette relation d'aide.

⁶¹³ Terme qu'il conviendra dans ce qui suit d'euphémiser ou tout du moins de relativiser pour ne pas induire le lecteur en erreur.

Quelques liens avec des cousines restent effectifs et se manifestent de manière épisodiques dans l'année sans que cela ne viennent constituer un fait significatif pour notre analyse. Les liens socio-affectifs avec les proches issus de cette famille « biologique » sont donc très peu fréquents voire inexistantes avec certains pour pouvoir les concevoir, dans le cadre de ces travaux, comme révélateur d'une survie morale et psychique.

Ensuite il convient également d'ajouter lors de ce parcours de rue de plus de dix années, cette « parenthèse enchantée » comme nous avons choisi de la désigner, cette période où la personne « sans domicile » rencontre l'amour et quitte momentanément la rue pour y retourner dans un second temps, et de manière presque plus affirmée. C'était notamment le cas de Dany qui fit une pause d'une vie d'extrême précarité pendant presque deux années pour au final retourner « dehors ». Ici pour Monsieur P., la durée de cette incursion à l'intérieur a duré plus longtemps, presque neuf années. Mais là encore le divorce a eu raison de ses espoirs de pouvoir se « réintégrer » au système. Nous rejoignons dans ce contexte l'argument de Jean-François Laé et Numa Murard et leur concept de « grand célibataire » qui, ayant épuisé toutes les ressources familiales et après plusieurs passages entre le « dehors » et le « dedans », termine à la rue. Ici la tentative pour à nouveau construire une famille a bien été essayée, mais force est de constater que l'échec a encore davantage échaudé Monsieur P. sur ce probable retour définitif dans la société. Comme il nous le déclarait dans son récit à propos du logement « *j'ai le temps, je suis pas pressé* ».

Après ces quelques précisions il importe maintenant de revenir sur l'élément d'informations le plus central et le plus évocateur pour cette partie. Le « rôle » qui, adopté par certaines personnes « sans domicile » auprès de leurs pairs, semble s'affirmer de plus en plus tout au long de cette analyse pour marquer encore une fois cette similitude dans les façons de faire pour survivre moralement et psychologiquement en l'absence de relations avec des proches.

Lorsque nous avons rencontré Monsieur P. à Colmar, nous avons d'emblée pris la mesure de ce fait en découvrant à ses côtés, dans ce salon de thé et lors de notre premier entretien, Louis, un autre précaire, prenant son café en lisant le journal. Ne souhaitant pas que sa présence perturbe notre enquête et les révélations faites par Monsieur P., Louis décida chaque fois que nous le croisions de s'éclipser pour donner rendez-vous à Monsieur P après notre entrevue dans un autre lieu. Notre curiosité animée par la présence de cet homme nous poussa à questionner Monsieur P sur son identité et la nature de sa relation avec cette personne « S.D.F. », depuis peu de temps dans la rue. Voici sa réponse : « *ça fait pas longtemps qu'il est S.D.F., il a perdu son appart et se retrouve dehors... il est fragile...* ».

Ce n'est qu'en approfondissant l'histoire de vie de Monsieur P. que nous découvrions plus tard dans cette partie du récit « d'après malheurs » et ces années de vie dans la rue, la présence de Louis prenant part à celle-ci depuis quelques mois : « *Je l'aide comme je peux... des fois je lui prête mon matelas, ça fait un mois qui dort avec moi... on dort côté à côté chacun on veille l'un sur l'autre... t'es jamais à l'abri des emmerdeurs...* ».

Dans cette citation nous remarquons également la logique d'une action d'entraide qui se dirige de prime abord vers une finalité de protection pour monsieur P. contre les

perturbateurs éventuels dans son squat, la nuit. La protection « rapprochée » est encore dans cette situation avérée, mais comme dans les exemples précédents elle n'est toutefois pas l'élément central de compréhension de cette logique qui tend, comme chez les autres personnes, vers une motivation plus dissimulée l'endossement d'un « rôle » d'aidant obtenu dans cette relation de « couple d'amis », et qui donne accès à cette renégociation identitaire de survie.

Ce couple possède cependant un mode de fonctionnement différent de celui des autres « couple d'amis » rencontrés jusqu'ici. En effet, Monsieur P. et Louis partagent leurs nuits dans ce squat. Une fois la nuit passée, les deux hommes vaquent à leurs occupations respectives avant de se retrouver pour le repas du midi dans un restaurant social de la ville, pour se séparer à nouveau l'après-midi et se retrouver en début de soirée pour attendre le passage de la maraude de la Croix Rouge avant de repartir dans leur squat. Ces éléments marquant des journées très organisées sont issus du récit de Monsieur P.

La séparation des deux compagnons s'explique en partie par la nature de Monsieur P., assez autonome, tenant à sa liberté de mouvements. Mais elle s'explique aussi par les obligations différentes de chacun.

Les journées de Louis sont en effet marquée par ces déplacements parfois jusqu'à l'autre bout de la ville pour obtenir des aides, parvenir à constituer son dossier R.S.A. C'est dans ces circonstances que l'individu faisant ses premiers pas dans cette « carrière de sans domicile fixe » pour prendre conscience de cette topographie de l'assistance éparpillée aux quatre coins de la ville. La fatigue morale et physique prend ainsi rapidement le pas pour entamer souvent les espoirs de ceux qui comptent rapidement sortir de la rue et trouver un toit. Lorsque nous échangeons de manière informelle avec ce dernier sur le fait qu'il ne fréquente guère un centre d'hébergement, sa réponse est assez explicite et concorde avec d'autres retours déjà entendus à maintes reprises auprès de ces hommes de la rue : « *Moi je vais pas dans ces endroits, y a plein de voyous, on se fait voler ses affaires, on est moins en sécurité que dehors.* ». La prise en compte de ce paramètre annihilant du même coup une solution momentanée de survie diurne, contraint ainsi Louis à dormir dehors ou plus exactement à partager ses nuits à l'abri dans le squat de Monsieur P.

Monsieur P., quant à lui, agit de manière plus organisée du fait de son ancienneté dans la rue. Ce lieu il le connaît comme sa poche pour en détourner les usages comme nous l'avons vu lors de la manche. Ainsi ses journées, Monsieur P. les passent à rendre des services aux commerçants du coin, à créer des relations avec des passants, à assouvir sa grande passion qu'est la lecture, ou encore faire ses démarches administratives notamment auprès de Christian son référent social.

Souvent en effet avant de le connaître pour les besoins de cette enquête, nous l'avons vu assis près de son lieu de manche en train de lire un ouvrage. Plus tard lors de son récit nous apprendrons qu'il aime lire, s'instruire et sentir l'odeur des livres⁶¹⁴. Victor Hugo est son auteur préféré et la lecture à plusieurs reprises des « misérables » est sans doute une manière pour lui de relativiser son histoire personnelle. Tout ceci pour dire que la bibliothèque municipale est un lieu privilégié pour cette personne « sans domicile », fréquenté plusieurs fois dans le mois. Il pourrait, à ce titre, représenter un exemple parfait pour le dernier ouvrage de Serge Paugam, « les pauvres à la bibliothèque ».

⁶¹⁴ Voir pour plus de détails les entretiens retranscrits en annexes.

2.9.1 Le « rôle » de protecteur légitimé par des années de rue

D'ailleurs c'est sans aucun doute cette longue expérience de la rue qui lui accorde la possibilité de prendre son temps, comme il nous le déclarait, pour partager des moments plaisants même et surtout lorsque l'on est « sans domicile ». Mais cette expérience de la rue est sans doute aussi ce qui lui accorde cette légitimité aux yeux de Louis et la possibilité de jouer ce « rôle » de protecteur et d'« ancien ». Celui qui apprend les ficelles de la rue pour éviter aux nouveaux arrivants de tomber dans des écueils. Surtout que de l'avis de Monsieur P, Louis était : « *une proie facile avant, avec moi il a quand même durci son caractère...* ».

L'apprentissage de la rue a donc déjà accompli ses premiers enseignements et ses premiers résultats sur Louis qui, selon Monsieur P. c'est déjà endurci pour survivre dans cet univers hostile. Mais ce « rôle » d'« ancien » ne se cantonne pas uniquement à ce soutien moral entendu dans l'expression « durcir le caractère » évitant la sidération face à ses nouvelles conditions d'existence.

La tâche de Monsieur P. est plus précise que cela envers son comparse et se marque de ses tentatives pour lui inculquer : « *La sécurité mais aussi le savoir-faire* » nous dit-il, « *j'essaye de lui apprendre les petites combines, mais il a du mal à comprendre... c'est la chute, il a commencé à remonter un peu à la surface mais il est toujours sous le niveau...* ».

2.9.2 Existe-t-il des modes de transmission de la survie ?

Le mot « savoir-faire » possède dans ce contexte toute son importance puisque nous avons laissé entendre auparavant que survivre dans la rue relevait davantage d'expériences subjectives faites par l'individu en question, plutôt qu'un réel apprentissage des ficelles du métier par une personne plus anciennement dans la rue. La transmission de savoirs n'aurait donc pas ou très peu lieu dans la rue entre pairs. Cette hypothèse nous continuons, malgré l'affirmation de Monsieur P., à la maintenir. En effet dans aucun autre cas nous n'avons relevé de traces dans les récits de cette transmission de savoir, juste l'énumération de bons conseils, notamment dans la situation de Monsieur Joe qui, auprès de Roger, a su comment faire - selon sa manière - pour occuper le temps sur ce parking.

C'est d'ailleurs là un exemple assez révélateur venant pour le moins contrecarrer l'idée d'une éventuelle transmission d'une « culture de la place publique ».

L'observation par le nouveau venu dans la rue des faits et gestes des anciens est bien plus opérante dans cet apprentissage que la transmission d'un savoir-faire pur. Nous l'avons vu auprès de Monsieur Joe observant Roger sur ce parking, pour ensuite non pas reproduire à l'identique, mais inventer une nouvelle forme de « débrouille ». A ceci il convient de ne pas oublier que l'ensemble des « schèmes d'action » disponibles en « stock » dans l'activation d'un passé au présent et au principe d'une logique d'action appuyée sur un « rôle » pour une renégociation

identitaire, exprime bien ces « ressources subjectives » mises en action pour ne pas perdre la face.

L'adjectif « subjectives » est bien là pour affirmer cette touche personnelle de chacun dans ce mode de survie, cette « signature personnelle » comme l'exprimerait encore David Le Breton. En ce sens la transmission *stricto sensu* de savoirs faire reste relative. Mais ceci ne veut pas dire que Monsieur P. ne soit pas dans la réalité lorsqu'il nous affirme cela. Ou plus exactement la réalité qui soutient son discours est celle justement liée au « rôle » lui permettant d'être crédible à nos yeux et ceux de Louis. Nous entendons ainsi ce savoir-faire transmis comme ce soutien moral, ces conseils prodigués vis-à-vis de Louis, puisé dans les expériences négatives de Monsieur P, dans son « stock de malheurs ».

En aucun cas nous le comprenons ce savoir-faire comme un apprentissage de la « technique » de la manche par exemple qui reste, nous l'avons vu, au combien subjectif. Ni de la manière de pouvoir bénéficier de quelques aides auprès des services d'aides sociales ou autre, et dans ce « faux semblant » pour notamment paraître ce « bon » pauvre. Le mot « combines » se comprend dans les propos de Monsieur P. comme ce qui donne la possibilité d'ouvrir à d'autres perspectives par l'expression d'une ingéniosité et d'une imagination, celles mêmes qui octroient la possibilité de survie dans la rue. La transmission de pratiques ou de tactiques clé en main, prêtes à l'emploi n'ont donc pas de sens dans ce contexte, surtout que Monsieur P. cherche justement, à travers le soutien moral et matériel (le squat) qu'il apporte à Louis, à l'endurcir moralement ce qui automatiquement induit une capacité à pouvoir se débrouiller seul.

Par ailleurs nous pouvons, suite à cet argument, très bien envisager lorsque Monsieur P. affirme que ce dernier « *a du mal à comprendre* » ces combines, que c'est bien encore ici la preuve d'actes subjectifs trouvant sens auprès de Monsieur P. qui, une fois explicités, objectivés, perdent justement de leurs significations subjectives pour l'autre (sans doute aussi parce que ces actes subjectifs, s'appuient sur des ressources de même nature, elles-mêmes en lien avec l'histoire de l'acteur) . Ce qui nous fait pas dire que deux histoires différentes ne peuvent se rejoindre point pour point dans un acte de survie totalement identique pouvant se transmettre dans une sorte d'« habitus » de rue, cette « connaissance par corps » de la situation pour y évoluer, nous reprenons une expression de Pierre Bourdieu, « comme un poisson dans l'eau ».

2.9.3 L'équilibre dans la relation d'aide pour ne pas faire perdre la face à l'autre

L'entraide appuyée par le « rôle » de protecteur est donc dans ce contexte de rue et de misère principalement orientée vers des fins de survie. Une survie qui se résume tout d'abord pour le bénéficiaire et celle liée à son intégrité physique, notamment la nuit pour éviter les mauvaises rencontres et les détresseurs. Mais une survie qui, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises notamment pour Pascal, ne reste pas unilatérale. Elle accorde également à Monsieur P. le moyen de préserver son intégrité physique la nuit, mais aussi et surtout cette capacité de pouvoir survivre

moralement et psychiquement à travers le « rôle » pour préserver cette identité pour « soi ».

Si nous nous référons à nouveau ici à la théorie de Marcel Mauss nous comprenons encore pourquoi ce « couple d'amis » parvient à tenir sur la durée. Parce qu'il n'y a pas de déséquilibre entre les deux acteurs. L'un donnant et l'autre sans possibilité de rendre, restant dans une dette perpétuelle insupportable. Ici encore pas de conflit, mais plutôt un rééquilibrage conscient de l'aide au service d'une survie commune. L'aspect utilitariste de cette relation des deux côtés, du côté de Monsieur P. ou de celui de Louis, n'est donc ici pas plus avéré, et s'étaye encore dans les paroles de Monsieur P : « *Il m'aide, je l'aide si jamais j'ai pas de sous pour un café, il m'aide et moi je lui rends...(..) Entre Louis et moi c'est un échange mutuel là le week-end dernier il avait pas de tunc... je lui paye des cafés il m'a dit oui je te les rend, je lui ai jamais rien demandé... ».*

Cette logique de survie trouvée dans cette forme de coprésence au quotidien, se trouve donc contrebalancée par ce retour du don (une place dans son squat) contre un ou plusieurs cafés lorsque Monsieur P. n'a plus d'argent. Le caractère utilitariste de cette relation s'amenuise ainsi pour faire place à une relation « donnant-donnant », où la moralité de l'échange ne bafoue pas l'honneur de celui qui donne, et où le fait d'accepter un retour dédouane le donataire de sa dette.

L'honnêteté de cette relation de « couple d'ami » s'entend d'ailleurs dans les derniers mots de Monsieur P. : « *je lui ai jamais rien demandé...* », sous-entendant qu'il n'attend pas forcément de la part de cette personne un retour quelconque, puisque les cafés payés par Louis étaient justement en retour de ce service rendu, le partage de son squat.

Dans cet exemple comme dans d'autres, la réciprocité du don quel que soit le contexte, comme celui de la manche notamment, devient un véritable outil heuristique en capacité de décrypter le réel et éviter la déduction hasardeuse, ou l'induction trop rapide.

Les relations entre pairs dans un contexte de survie morale et physique doivent être analysées dans l'ensemble de ses tenants pour pouvoir au mieux produire un regard plus juste. Trop aisé est de considérer les comportements des personnes dans la rue comme purement utilitaristes. Cette vision enjoint à penser automatiquement le pauvre comme également dénué, dépourvu non seulement de sens moral, mais également d'amour propre. Nous rejoignons ici l'image prégnante du « clochard » qui agit sans se soucier du regard qu'on lui porte, privé de toute considération pour soi, dans un renoncement total.

De fait, nous constatons à nouveau ici avec Monsieur P, tout l'opposée de sa tactique avec celle du « clochard ». Il adopte le « rôle » de protecteur au profit d'une survie morale et psychique, non dépourvue de ce sentiment d'altruisme vis-à-vis de son prochain. L'une n'est d'ailleurs pas incompatible avec l'autre. Ce n'est pas parce que l'on pense avant tout à sa survie qu'il faut la constituer, la construire au dépend de l'autre. Celle-ci peut s'opérer en toute coopération, en toute réciprocité. D'une certaine façon, la tactique de « hiérarchisation des siens », au principe de l'« ambivalence », comme la décrit Erving Goffman, Monsieur P. l'applique d'une manière singulière dans l'acte et la parole. L'aide procurée à Louis lui donne en effet

le sentiment de n'être plus ce qu'il est réellement, un « sans domicile », tout comme le fait de l'affirmer dans le discours et à nos yeux.

La hiérarchisation ne s'entend donc pas ici comme ce jeu sur les apparences et la visibilité d'un stigmaté plus important chez Louis que chez lui, importance qui est le moteur du jeu pour se départir de sa condition, ou tout du moins en minimiser les attributs. Là c'est davantage le « rôle » d'aidant, de protecteur, comme pour Pascal, qui va permettre cette mise à distance de sa condition de manière ponctuelle. Une mise à distance qui, dans son agir, aboutit à cette survie psychique et morale dans la mesure où elle donne la possibilité d'une expression de soi différenciée.

Nous trouvons alors peut-être dans ce contexte, l'expression plus détaillée de cette identité pour « soi », ce « sentiment subjectif de sa situation et de la continuité de son personnage que l'individu en vient à acquérir par suite de ses diverses expériences sociales ».

Des expériences sociales comme celles liées à sa foi qu'il a visiblement découverte dans la rue⁶¹⁵ et qu'il n'hésite pas à exprimer et à faire profiter à autrui, où aider son prochain permet ainsi de maintenir cette éthique de vie, cette ligne de conduite si importante lorsque l'on a tout perdu. Dans un de nos entretiens, Monsieur P. nous affirmait ceci à propos du don et de l'aide en général : « *Y a un vieux proverbe du dix-huitième qui dit donne à autrui il te rendra dix fois plus... (...)* ».

Nous percevons à travers ces mots, ce qu'aux yeux de Monsieur P. signifie recevoir « *dix fois plus* » que donner. Ils expriment sans doute l'expression de cette identité pour « soi » salvatrice, qui effectivement vaut dix fois plus que ce qu'il peut donner.

On dit souvent que le temps est précieux. Le temps accordé à l'autre l'est sans doute moins que les retours qu'il procure à la personne aidante, de surcroît dans une situation de discrédit où l'estime de soi et la continuité de son être n'ont pas de prix.

Tout ceci tend à démontrer que la récurrence avec les précédents exemples n'est ici également plus à établir. Ici encore nous touchons de près à la renégociation identitaire de survie morale et psychique, au principe d'un agir s'appuyant sur un « rôle ». Là également nous retrouvons une configuration relationnelle, celle de « couple d'amis » devenue familière maintenant, et se fondant sur des liens socio-affectifs forts entre pairs à défaut de ceux développés avec des proches. Par conséquent, la résistance face aux conditions d'une existence commune portée par une vie dans la rue se dessine de plus en plus précisément, malgré les différences de parcours et la singularité de chacun.

3. La rue, lieu où tisser des liens socio-affectifs avec certains de ses protagonistes

La constitution de récits de vie dans la durée avec les personnes nous a conduit à envisager plusieurs types de trajectoires sociales et bien évidemment, plusieurs personnes, singulières dans leur façon d'être. Être « sans domicile » ne vient pas signifier pour le sociologue qu'il ait affaire à des « cas » communs, effaçant tout particularisme.

⁶¹⁵ Pour plus de détails voir la retranscription du récit de vie en annexes.

Ce n'est pas, comme le déclarerait Daniel Bertaux, parce que la « catégorie de situation⁶¹⁶ » est similaire que celle-ci implique dans sa construction (scientifique) des profils types analogues, tel un assemblage de cubes de mêmes dimensions au profit d'une structure beaucoup plus grande.

La construction, pour continuer sur cette métaphore, n'en serait que plus irréaliste, voire trop généraliste et donc insuffisante dans la compréhension de ces micro agissements et d'une situation qui « est sociale dans la mesure où elle engendre pour toutes celles et ceux qui s'y (re)trouvent, plus ou moins les mêmes contraintes, les mêmes tensions, les mêmes logiques (de situation donc), une pression vers des logiques d'action répondant à la situation et à ses tensions.⁶¹⁷ ».

Faire de la sociologie ce n'est donc pas ramener tout au global, au général sans en nuancer ses différents reflets, ses aspérités. Il ne s'agit pas d'envisager les êtres sociaux comme de simples « automates » agissant mécaniquement et de manière infra-consciente vers une finalité commune mais pourtant ignorée pour reproduire inlassablement la sociodicée en place. Mais il ne s'agit pas non plus de croire que les structures n'ont guère de poids sur les individus.

La situation d'entre-deux monde des personnes rencontrées nous enjoint à envisager l' « agir en situation de discrédit » comme l'expression d'une subjectivité forte face au poids des structures et des situations qui, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, se sert de ce poids, de cet héritage du passé pour avancer. Ce précepte épistémologique nous l'avons éprouvé de manière empirique à chacune de nos rencontres. Et celle réalisée auprès de Jean Luc n'a pas démentie cette réalité plus objective, celle plus ancrée au terrain.

3.1 L'attachement affectif à la rue et ses commerçants

Dijonnais d'origine, Jean Luc a très rapidement quitté, suite au décès de ses parents, le giron familial, comme animé par cette « Wanderlust » à la découverte d'autres lieux où se « refaire ». A l'époque son périple l'avait conduit en Alsace, et dans la ville de Colmar, comme nous l'avons déjà précisé.

Du point de vue de son historique familial, nous pourrions donc très bien imaginer que les liens avec ses frères et sœurs soient inexistantes puisqu'il n'habite plus la même région. Or ceci n'est pas le cas. Comme il nous l'exprima lors de son récit de vie, des liens très sporadiques sont maintenus avec son frère qui, vivant toujours à Dijon, se rend quelques fois en Allemagne pour y effectuer des achats. Sur la route il en profite pour faire un détour sur Colmar et rendre visite à Jean Luc comme ce dernier nous l'affirme : « *Mon frère est à Dijon, il travaille dans les ordinateurs, il a une bonne place, il va en Allemagne de temps en temps... j'ai des liens encore avec lui, il a un cœur en or, il a trente-deux ans, il me ramène une cartouche de cigarette et du tabac de temps en temps. (...)* ».

Sa sœur, avec qui il était en mauvais terme depuis le décès de sa mère, a cependant récemment recréé des liens avec Jean Luc, allant même jusqu'à lui proposer de partager son logement : « *j'ai revu ma sœur... je l'ai vu jeudi... elle est venue me*

⁶¹⁶ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010, Paris, p.18.

⁶¹⁷ *Ibid.*

voir... elle est revenue... bon... depuis cette histoire... je lui ai dit on parle plus de ça... quand ma mère est morte... j'ai dit on parle plus de ça... elle me dit tu peux venir habiter chez-moi si tu veux elle m'a dit qu'elle a divorcé... elle est plus mariée avec un flic... (en rigolant) elle a divorcé ça y est...ah.. ».

Cette proposition pourrait ainsi être perçue par cette personne « sans domicile » comme une solution rêvée pour enfin sortir de la rue. Mais ceci n'est pas le cas comme il nous le précise : « *Non, non... ça va me causer toujours des problèmes... écoutes je peux te dire moi je suis un solitaire... je préfère vivre seul... moi y a un truc que je regrette... c'est qu'on m'a pris ma mère c'est tout (...)* ». Suite à cette affirmation et le refus de vivre avec sa sœur, nous n'en serons pas plus sur la continuité ou non des liens avec celle-ci.

Toutes ces précisions étayent l'idée de la subsistance malgré la distance de liens, certes fragiles, entre la personne démunie et des membres de sa famille « biologique ». Mais force est de constater que, comme Monsieur P, pour Jean Luc, le lien maintenu avec son frère par le biais de visites irrégulières ne peut constituer les bases et motifs d'une survie morale et psychique. Même si bien évidemment ceci compte, cela reste insuffisant à nos yeux pour venir étayer notre hypothèse de renégociation identitaire de survie adossée à un « rôle » et agissant auprès de proches.

Toutefois, cela ne vient pas signer de manière irrémédiable cette « désaffiliation » et cette rupture totale de liens socio-affectifs avec des « étrangers » devenus proches, intimes. Ici nous retrouvons ce « palliatif affectif » servant à combler l'absence de membres de sa famille pour la personne démunie. Sans enfant, ni marié, Jean Luc à tout de même vécu comme certains cette « parenthèse enchantée » peu de temps certes, mais assez pour lui faire oublier cette solitude de rue : « *je fréquentais une femme* » nous a-t-il déclaré lors d'un entretien, « *quand j'étais déjà à la rue, une femme qui habite là-bas derrière (avec un geste de la main) que j'ai rencontré dans un squat, elle s'est accrochée à moi et moi à l'époque j'avais un boulot à la Claussmatt⁶¹⁸(...)* ». Pour ajouter dans la suite de ses propos, la rupture quelque temps plus tard : « *J'ai tout quitté pour elle et le jour où je suis allé la rejoindre elle m'a dit de me casser... ».*

3.1.1 Des relations construites avec les acteurs de la rue pour pallier à l'absence de celles faites avec des pairs

Concernant maintenant les relations éventuelles avec des pairs, celles-ci n'apparaissent pas non plus dans son récit « d'après malheurs ». Jean Luc est plutôt une personne solitaire se méfiant de ses comparses, nous expliquant à plusieurs reprises dans son discours⁶¹⁹ la dureté d'une vie dans la rue et les risques encourus vis-à-vis des autres pauvres, ceux qui cherchent à le détrousser de son argent. Pourtant, ces faits ne réduisent pas cette existence de personne « sans domicile » à une absence totale de liens venant signifier une « désocialisation » enfermant l'être en soi.

⁶¹⁸ Lieu de vie en campagne pour personne « sans domicile fixe » gérée par l'association Espoir de Colmar.

⁶¹⁹ Voir à ce sujet la retranscription des entretiens en annexes.

Comme nous l'avons vus précédemment au moment d'analyser la manche, ces liens socio-affectifs absents ou très distendus avec des proches et non existant auprès de pairs, se compensent à travers l'activité de l'aumône, grâce à la relation d'amitié construite avec certains des commerçants du quartier, comme l'attestent ses dires : *« les commerçants ils me l'on dit, un gars qu'est dans la rue et qui rigole comme toi... on a jamais vu... mais j'aime bien avoir des rapports avec les gens... (...) »*.

D'emblée ici, nous touchons de près à l'un des motifs principaux de l'aumône corroborant avec l'ensemble des situations analysées jusqu'à présent, cette rencontre avec autrui pour partager et faire encore partie de ce « tout », le temps de l'échange. La création d'un pont vers l'intérieur pour contourner les frontières symboliques portées par leur condition est, encore dans ce cas, de mise.

La déclaration qui suit va dans ce sens : *ah oui, j'aime bien voir du monde quand je fais la manche... (...) Avoir beaucoup de passage... de pouvoir parler avec les gens ça... déjà ça passe mieux... moi j'aime bien... moi j'aime bien dire bonjour aux gens... bon y en a qui répondent pas ! Mais bon ceux qui répondent je suis content... ça me donne le moral, voilà... la manche je la fais surtout pour les gens... »*.

Ainsi les liens socio-affectifs défaillants ou inexistantes avec les proches ou pairs peuvent se convertir dans la rue avec des acteurs du quartier, comme ce commerçant qui a toujours une pensée pour Jean Luc : *« Y a le gars qui vend des sandwiches là-bas... y a sa fille qui m'a rattrapé et qui m'a dit : tiens on a préparé un plat pour toi... ils m'ont donné une grosse barquette de nouilles, avec du gruyère tout chaud tout prêt... sans faire payer... (...) »*.

Ici le don de la part de ce commerçant ne s'est sans doute pas réalisé par hasard, sans liens développés au préalable. La relation qu'a su construire Jean Luc avec cette personne relève de cette logique d'action orientée vers l'élaboration de liens socio-affectifs. Mais là encore il convient de préciser la façon de faire pour que ces liens puissent, d'une part, se façonner et d'autre part se pérenniser dans le temps.

La tactique de présentation de soi que nous avons analysée auparavant, mise au point par cette personne lors du contexte de l'aumône, vient nous renseigner sur la possibilité de création et pérennisation des liens socio-affectifs avec certains protagonistes de la rue. En effet le fait de ne pas paraître un « clochard », personne nuisible pour l'environnement, notamment au regard des commerçants et de la crédibilité de leur commerce, se comprend ici, aussi, comme un moyen de se faire accepter dans le quartier, d'y être toléré.

Cet élément, nous le retrouvons également dans l'ensemble des discours des personnes constituant cette recherche, ce qui vient du même coup contredire l'idée de cette occupation outrancière du « clochard » qui ne se soucie guère de l'avis des habitants de la rue quant à l'éventuel dérangement que sa présence pourrait induire. Savoir se faire admettre relève ainsi de tout un art dans la présentation de soi qui débute par cette demande d'autorisation comme nous le rappelle Jean Luc : *« Je lui ai demandé (à la boulangère) l'autorisation avant... j'ai demandé elle m'a dit... moi ça me dérange pas... elle m'a dit si vous faites pas de bordel vous pouvez rester... (...) »*.

Savoir « montrer patte blanche » comme nous le signifiait Patrick représente bien la première étape pour être considéré comme un acteur du quartier, et de fait, plus comme un « clochard ». Et c'est là que nous rejoignons cette idée de frontières symboliques séparant virtuellement le « dedans » du « dehors », où être admis par

l'environnement social comme une personne à part entière, celle qui, comme un arbre est enracinée, pour reprendre les termes du serveur du salon de thé au sujet de Monsieur P., accorde la possibilité d'être dans ce « tout ». Le stigmate tombe pour laisser entrevoir l'identité sociale « réelle » celle plus en proximité avec cette identité pour « soi ». Sur le moment L'homme déchu devient l'homme « inclus ».

Cette transformation symbolique est ce qui a permis à Jean Luc de passer outre les effets quasi phénotypiques engendrés par sa condition sociale pour pouvoir être crédible aux yeux des commerçants et devenir en quelque sorte un des leurs. Tout du moins l'affection s'est installée notamment avec cette boulangère de la rue, assez pour que celle-ci lui réserve cette place pour réaliser la manche devant son commerce : « *Elle veut pas que je parte hein... pendant une journée je suis pas venu, la boulangère, elle s'est inquiétée. Elle m'a dit je croyais qui t'était arrivé quelque chose...(..).* ».

Les derniers mots exprimés par Jean Luc sont d'ailleurs ici assez évocateurs de ces liens socio-affectifs tissés dans la durée par cet individu. L'inquiétude lors de son absence est un signe de la force du lien, ceci est indéniable. Des liens qui en retour apportent à Jean Luc cette capacité de survivre moralement et psychiquement, non pas à travers un « rôle », mais grâce à une renégociation identitaire passant par une présentation de soi calculée pendant les interactions lors de l'aumône, et confortée dans cette acceptation « honorable » pour reprendre un terme d'Erving Goffman.

Mais pour pérenniser ces liens, pour qu'ils deviennent indéfectibles, Jean Luc procède également à ce que nous avons relevé dans son discours et lors de la manche pour, entre autres, rendre le don et réaliser cette contrepartie salvatrice. Les coups de mains donnés aux divers commerçants signent encore une fois ici cette volonté de montrer sa faculté à pouvoir participer de manière active aux activités de la rue, afin de se rendre encore utile.

Écoutons à ce sujet ce qu'il nous dit de ces aides procurées notamment à la boulangère : « *Je l'adore... l'autre jour... je lui ai donné un coup de main... y avait un camion de pain à débarrasser... je lui ai donné un coup de main... elle me dit : je te donne deux euros, je lui ai dit j'en veux pas de tes deux euros... je lui dis je te donne un coup de main, c'est pour le plaisir...* ». Le plaisir de partager dans ce monde d'« inclus », d'y avoir sa place et d'y être reconnu en tant qu'acteur.

Le caractère oisif du « clochard » n'en est que plus contourné pour laisser une image de soi positive. La marge de manœuvre de l'acteur en situation de discrédit, marge qu'il obtient dans cette redéfinition de soi, est ainsi révélatrice de cette logique d'action tournée vers la survie morale et psychique. Elle est cette possibilité saisie ou non par la personne « sans domicile » pour mieux paraître sur la scène sociale.

Pour conclure sur cette situation, il convient de noter qu'ici, la similitude avec les autres situations étudiées reste toujours d'actualité. Même si Jean Luc ne développe pas ou presque plus de liens avec des membres issus de sa famille, et même si les pairs ne sont pas plus investis de ce point de vue, il n'empêche que la lutte au quotidien pour ne pas s'enfermer, reste active. Elle démontre encore une fois toute l'ingéniosité et la subtilité de cet acte de survie porté par cette résistance aux conditions d'existence extrêmes d'une vie dans la rue.

C'est par le biais de cette résistance que l'identité pour « soi » peut se préserver. Celle qui scelle cette continuité de l'être social en dehors du stigmate de « clochard ». Si pour Jean Luc le logement n'existe plus, si l'emploi salarié n'est plus

d'actualité, pour autant la capacité à créer des liens forts pour outrepasser cette « individualité négative », reste toujours opérante. Être là, présent dans la rue et agir suivant une logique de survie, c'est partager avec le monde, et par conséquent dépasser cette « individualité négative » au service d'une appartenance collective. Ou quand le « je » devient « nous » le temps de l'échange dans cette rue commerçante.

4. Une situation faisant exception sans pour autant parler de « désaffiliation »

Comme nous l'avons déjà découvert lors du précédent chapitre, la règle (sociologique) n'est pas automatique dans cette étude. Un « cas négatif » voire une exception reste toujours possible, ce qui demeure somme toute assez logique si nous nous accordons à penser, comme cela vient d'être fait, que chaque situation commune est cependant singulière dans la mesure où elle met en *avant* l'homme qui est *derrière* celle-ci, celui qui agit.

Pour autant la présence dans cette recherche de situations « limites », comme nous pourrions les nommer, ne remettent pas en cause nos hypothèses posées au départ. Bien plus qu'un frein elles représentent souvent le moyen d'approfondir encore l'analyse. Bernard Lahire l'exprimait dans son ouvrage : « Les cas atypiques, exceptionnels du point de vue des probabilités, sont encore interprétables sociologiquement.⁶²⁰ ». De fait ces situations n'en demeure pas moins un obstacle épistémologique qu'il convient à tout prix de contourner, mais plutôt à intégrer pour peaufiner davantage sa théorisation du réel sur les multiples façons d'« agir en situation de discrédit » dans une condition sociale donnée.

Si nous avons choisi de présenter dans ce qui suit la situation de Didier avant de clore ce chapitre, c'est bien, comme Patrick dans le précédent chapitre, pour l'exposer aux limites de notre étude, non pas « hors champ », ou hors chapitre mais bien dans ce qui en constitue son ultime contour. Mais avant cela revenons ici aussi sur les débuts de son existence.

Le récit de vie de Didier laisse en effet apparaître dès l'âge de vingt ans ce désir de découvrir d'autres lieux et d'autres cultures. Artiste s'étant essayé à la musique puis à la littérature, passion qui d'ailleurs ne le quittera plus depuis, Didier a toujours aspiré à une autre vie loin de ses carcans habituels constitués par la famille et le travail.

Toutefois cette aspiration s'entend moins comme constitutive d'un caractère asocial, entendu par-là dans l'incapacité de s'intégrer au système. Loin s'en faut. C'est plutôt cette attirance pour l'inconnu et l'ivresse que procure une vie d'artiste qui va permettre ici de parler de « Wanderlust⁶²¹ », ce « désir ardent de voir de nouveaux paysages, de vivre le frisson de nouvelles sensations, d'affronter de nouvelles situations, et de connaître la liberté et le vertige d'être un étranger⁶²² ».

⁶²⁰ Bernard Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Edition Armand Colin/Nathan, 2001, Paris, p.342.

⁶²¹ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin 1923, 2012 pour la présente édition, Paris, p.141.

⁶²² *Ibid.*

Une « Wanderlust » qui demande de tout sacrifier pour ne laisser rien derrière soi, se délester au maximum pour être libre de tous mouvements. En ce sens ce phénomène n'est pas un pis-aller pour faire face à l'incapacité de pouvoir s'intégrer socialement et professionnellement. La « Wanderlust » n'est pas une décision qui fait suite à de nombreux échecs, ou encore un refus de faire face à ses obligations. Elle est une composante humaine touchant certains, non sans lien avec cette vie de bohème, d'artiste, sillonnant les quatre coins du monde pour vivre de son art. Car la solution pour s'intégrer au système, Didier l'a eu dans sa jeunesse et par le biais de l'enseignement, comme il nous le précisait : « *On m'a demandé de faire le diplôme pour être pédagogue, j'ai dit non... (...). Je n'ai pas envie je veux être encore libre pour pouvoir écrire... (...).* ».

Ces mots expriment très bien ce sentiment de liberté attaché à la réalisation d'un art ou tout son être doit y être consacré, investi. Nous pourrions d'emblée ici nous rapporter à cette idée de « skolé⁶²³ » développée entre autres par le sociologue Pierre Bourdieu, non pour y voir la genèse d'une raison scolastique, ce prétendu détachement de toutes les urgences socio-économiques du monde donnant accès à l'objectivité du regard porté sur ce dernier.

Ici le parallèle avec le souhait de Didier dans sa jeunesse se rapporte à ce détachement de toutes formes de contraintes sociales et territoriales pour mener à bien sa passion. Et c'est d'ailleurs-là que la comparaison avec la « skolé » est intéressante, car les aboutissants d'une telle posture épistémologique pour le savant est bien réalisable du fait que sa situation sociale lui permet d'être à l'abri de tout besoin. Ce qui n'est pas du tout le cas de Didier qui quitte tout pour prendre la route. Et là encore dans ses conséquences, le détachement de tout est bien ce qui aura des incidences majeures sur l'existence de cette personne « sans domicile » justement dans le besoin, dans cette nécessité première d'assouvir ses bases anthropologiques.

La « skolé » n'est donc pas une position sociale disponible pour tous, pouvant être entreprise selon son souhait. Elle exige un minimum de certitudes sur la satisfaction de besoins socio-économiques primordiaux, ceux qui font défaut quand il se caractérisent par l'urgence, comme Didier, empêchant une vie vouée à l'observation du monde, quand il s'agit de savants, ou la réalisation de son art, quand il s'agit d'artistes. D'ailleurs cette extraction de l'être de la situation d'urgence, n'est possible pour l'artiste que par la possibilité de mécénat, qui lui permet de satisfaire ses besoins en attendant la consécration ultime. Ce mécénat Didier en a bénéficié⁶²⁴ par le biais d'un évêché italien, malheureusement stoppé dès sa disparition, le forçant à nouveau à prendre la route.

Quoiqu'il en soit, cette vie de bohème pendant plus de vingt-cinq ans à traverser toute l'Europe, fait écho au personnage mythique de Robert Castel, le « vagabond », personne « sans aveu », dans l'obligation de sillonner le territoire et de vendre sa force de travail.

A y regarder de plus près, les motivations restent en tout point, similaires, même si nous sommes à une autre époque. En effet Didier par choix, et c'est peut-être là l'unique distinction avec le « vagabond » du Moyen Age, a pris la route également

⁶²³ Pierre Bourdieu, *Les méditations pascalienues*, Editions du Seuil, 1997, Paris, p.28.

⁶²⁴ Pour plus de détails, se rapporter en annexes à l'étude de cas qui lui est consacrée.

pour vendre en quelque sorte sa force de travail, ou plutôt ses talents artistiques. Il a quitté très jeune son Allemagne natale uniquement parce que celle-ci ne lui procurait pas l'occasion de vivre de son art.

La « Wanderlust », outre le désir quasi romantique d'échapper à une existence étouffante, se complète aussi par cette finalité d'auto réalisation, d'accomplissement de l'être, non sans en peser les risques pour soi, comme il nous l'affirme dans ses propos : « *La phobie de rien est toujours là quand tu veux laisser tomber ta dépendance envers les autres, tu te cherches toi-même (...)* ».

4.1 Le Choix d'une vie, mais non de ses conséquences

Plutôt que de se sentir étouffer dans une existence trop enfermante, exiguë au regard de ses aspirations artistiques, Didier a donc *choisi* ce statut de « vagabond » qu'il assume parfaitement face à l'interlocuteur extérieur. Il préfère cependant l'expression de « *vie de pèlerin* », précisément lorsqu'il s'agit de se départir, comme toutes les personnes composant cette étude, du stigmate de « clochard ».

Néanmoins il importe, même si cette précision est largement faite dans le cadre de l'étude de cas qui lui est dédiée, de revenir rapidement sur cette notion de « choix » lorsque l'on vit dans la rue. Ce choix, nous ne pouvons en faire abstraction lorsqu'il convient d'analyser les conditions d'existence de personne « sans domicile », tout simplement parce qu'il reste pour la plupart des « normaux », rattaché à la personnalité du « clochard ».

La vie dans la rue est donc pour ainsi dire très souvent associée à l'idée d'un choix. Pourquoi ? Parce que nous vivons dans une société où l'action sociale envers les plus démunies est encore prégnante dans le paysage socio-politique. L'aide pour éviter le pire reste opérante et très largement l'objectif premier de cette action sociale et des diverses associations œuvrant pour éviter ou sortir de l'« exclusion ».

Ceci revient à dire et à penser, indépendamment de l'efficacité de ce dispositif d'aides, que celui qui reste longtemps dans la rue, c'est uniquement par choix, ou bien parce que trop fou pour en sortir, c'est-à-dire intégrer un centre de réinsertion sociale. Nous rejoignons ici un des constats fait par Alexandre Vexliard. Celui-ci s'exprimait ainsi concernant la situation des plus démunis : « on suppose que le destin de l'individu est toujours son œuvre, et que, s'il succombe, il en porte au moins une responsabilité inconsciente⁶²⁵ ». Un argument faisant dire à Laurent Mucchielli : « Nous touchons là le noyau culturel profond des représentations sociales dont il est question : l'individualisme moralisateur chrétien qui attache nécessairement la conduite à la volonté et donc à la responsabilité de la personne.⁶²⁶ ».

Une existence d'une extrême pauvreté ne peut, à l'évidence, être le résultat d'un choix personnel. Elle peut, en revanche, en être la conséquence ce qui est totalement différent. Pour être plus clair, choisir un chemin de vie qui, par ses complications entraîne la personne dans des conditions de pauvreté, ne signifie pas

⁶²⁵ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Etude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris, p.175.

⁶²⁶ Laurent Mucchielli, *Clochards et sans-abri : actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard*, Revue française de sociologie, 1998, 39-1, Paris, p.122.

que la personne a choisi d'être pauvre ; ce sont les complications d'un choix qui ont engendré cette pauvreté : le raccourci n'est ainsi pas de rigueur dans notre réflexion. Tout autre est cependant le fait d'assumer un choix qui ne s'est pas réalisé comme prévu. C'est en cela que la digression sur la « skolé » était pour nous importante, surtout du point de vue de la situation de Didier qui a tout quitté pour pouvoir se consacrer à ses arts. Le savant peut de par sa situation sociale, choisir de prendre du recul sur les urgences de notre temps, Didier lui, non. Le choix n'était donc pas de se couper de tout, mais de vivre autre chose.

Les conséquences de ce choix (vivre autre chose) se retrouvent ensuite dans cette vie dans la rue, dans plusieurs pays, la plupart du temps sans aucun revenu, et comme nous allons le voir dans ce qui suit, sans réelles attaches affectives. Les aboutissants de ce choix de vie sont d'ailleurs très joliment exprimés par Didier : « *j'ai trouvé le moyen de concilier l'écriture et ma vie... je regrette pas je suis un divorcé de la conjoncture, par mon choix de vie... je suis pas d'accord avec le système économique... je n'ai pas la possibilité de participer à la conjoncture économique... je suis pas exclu mais le système m'a mis dans le manque (...)* ».

4.2 Une vie de « pèlerin » empêchant de se stabiliser affectivement et géographiquement

En parcourant la biographie de cet individu nous nous sommes rendu compte de sa réelle solitude, ou tout du moins de l'absence dans son histoire, de liens socio-affectifs avec sa famille « biologique », ou encore avec des « étrangers » qui du coup deviendraient proches.

Célibataire, sans enfant, Didier est fils unique, il n'a qu'un demi-frère qu'il ne côtoie plus depuis des années comme il nous le disait : « *Je ne suis plus en contact avec lui j'ai une autre vie. (...)* », pour poursuivre sur le reste des membres de sa famille : « *Ma mère est morte depuis dix , douze ans, et mon père je crois qu'il vit encore... j'ai perdu le contact... la dernière fois où j'étais en Allemagne il était encore là, mais ma mère comme elle est morte dix ans avant, c'est seulement mon frère qui vit encore là où vivait ma mère près de la côte de la mer du Nord (...)* ».

Force est donc de constater que les liens socio-affectifs maintenus avec la famille « biologique » n'ont pas tenu la distance. Celle de son périple pendant des années à travers toute l'Europe. Pour combler ce vide affectif, il convenait ainsi de créer de nouveaux liens, ceux que son existence de « troubadour » pouvait lui procurer par les rencontres de nouvelles personnes, sur la route. Ce fut le cas il y a quelques années, où lors de son voyage Didier fit la connaissance d'une femme avec laquelle il partagera un logement : « *j'étais à Lausanne, j'avais la possibilité d'être avec une femme qui jouait de la musique et j'ai habité à Lausanne avec une collègue qui jouait de la musique... et nous étions hébergés chez une amie à elle, Elisabeth... nous avons vécu ensemble presque un an et nous ne nous sommes pas mariés, elle est allé demander à son psychologue si elle pouvait rester avec moi... car dans la patrie Suisse c'était mal vu d'être avec un allemand... En Suisse si tu veux te marier il faut avoir la nationalité avoir une bonne situation, un travail et la musique c'est pas un travail... pour eux... on s'est séparé à cause de ça... et je suis parti...* ».

Ici à nouveau dans cette situation nous pourrions mentionner cette « parenthèse enchantée », celle qui donne la possibilité à l'homme de la rue, souvent à travers la rencontre amoureuse, de sortir de sa situation de précarité. Ceci aurait pu être le cas sans doute si les deux amants avaient eu l'opportunité de se marier. Mais la passion de Didier a très rapidement éteint la flamme d'un amour devenant impossible, pour retourner sur les routes à la découverte de cette vie qui l'attend, celle de musicien ou d'écrivain.

Depuis cet amour, son récit de vie reste silencieux sur ce sujet, tout comme il l'est envers des éventuels liens socio-affectifs construits avec des protagonistes de la rue où il fait la manche depuis bientôt deux ans à Mulhouse. Là non plus, aucune trace dans son discours sur soi de relations avec des commerçants, comme Jean Luc ou Monsieur P. Pour autant nous ne pouvons parler dans ce contexte socio-affectif, d'un enfermement sur soi, d'une « désaffiliation » chronique venant marquée et définir cette existence.

Nous l'avons vu, cet enfermement sur soi est largement contredit lorsqu'il convient d'analyser le contexte de l'aumône et la logique d'action mise en place par Didier afin d'explicitier sa situation. Une logique justement opérante pour contourner le stigmate de « clochard » et créer ce pont vers autrui.

Sa volonté d'aller vers l'autre est dans cette configuration plus qu'avérée. Elle signe encore une fois cette continuité de l'être social, cette identité pour « soi » portée, entre autres, vers la découvertes de l'autre, élément évidemment confirmé par ce long périple entamé dans toute l'Europe depuis plus de vingt-cinq ans. Sans chercher à comprendre pourquoi il ne procède pas à une renégociation identitaire de survie obtenue par le « rôle » et/ou par le biais de la création de liens socio-affectifs avec des acteurs de la rue, nous pouvons tout de même avancer un argument assez simple, celui du barrage de la langue.

En effet d'origine allemande, Didier ne comprend pas toutes les subtilités de notre langue, et cela nous l'avons expérimenté lors de nos entretiens, même si son expression reste très claire et compréhensible. Ne pas maîtriser les codes linguistiques propres à une langue est donc un sérieux frein à la création de liens socio-affectifs, certains diront à l'« intégration » ou encore à l'« assimilation ». L'« étrangeté » née de sa condition se renforce encore davantage lorsqu'il s'agit d'échanger. Et là réside sans doute toute l'abnégation et la volonté de cette personne « sans domicile » à lutter contre l'imposition d'un statut et contre le barrage de la langue. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'écriture, notamment en latin, qu'il utilise lors de la manche par le biais d'un écriteau reste pour lui cette langue universelle, celle où il aura sans doute plus de chance d'être compris dans sa situation, comme il nous l'expliqua lors d'un de nos entretiens.

Mais la maîtrise ou non de la langue d'un pays n'explique pas tout. Le peu de liens socio-affectifs développés avec l'environnement provient également, et nous serions tentés de dire principalement, de ce choix de vie de « vagabond », celui qui ne doit pas se sédentariser pour conserver sa liberté. C'est donc son mode de vie depuis plus de vingt années qui le pousse à ne pas créer de liens forts et durables dans des lieux de passage, cette ville de Mulhouse, ou le cabanon dans lequel il vit depuis plus de deux ans dans la forêt d'Illzach. Un lieu symboliquement et matériellement peu investi qu'il peut quitter à tout moment. Voici à ce sujet ce qu'il nous déclarait dans l'un de nos derniers entretiens sur ses futurs projets : « *Si j'ai une bicyclette*

j'aimerais bien faire un voyage dans tous les petits villages alsaciens pour découvrir et connaître cette région... ».

Il ne s'agit pas non plus suite à ces éléments biographiques de tomber dans la facilité intellectuelle pour venir démontrer la similitude plus que flagrante avec le « clochard ». Contrairement aux autres personnes interviewées, l'attachement affectif au lieu⁶²⁷ pour Didier reste certes moindre, sachant qu'à tout moment il peut le quitter.

C'est d'ailleurs cette façon particulière d'attachement qui le distingue des autres personnes « sans domicile », sans pour autant le ranger du côté du « clochard », celui qui pour Alexandre Vexliard, « n'entretient que rarement et d'une manière partielle des rapports stables avec les hommes, les choses, les lieux. Il ne tient à rien d'une manière électorale.⁶²⁸ ».

Pour autant cela ne signifie pas non plus que Didier ne souffre pas de cette absence de liens socio-affectifs dans son existence. Les moments de solitude pour soi demeurent certes primordiaux dans une existence enjoignant une visibilité accrue, et comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Mais trop de solitude tue la part qui en est salvatrice et permet de se ressourcer.

Etre un « *divorcé de la conjoncture* » selon ses propres mots, il en est très conscient et l'assume, toutefois ses conséquences, l'âge se faisant, sont de moins en moins acceptées et tolérées.

4.3 Un « rôle » de « pèlerin » à travers l'Europe pour faire profiter de son expérience

Ici donc et en comparaison avec les autres individus côtoyés dans cette recherche, point de similitude concernant les liens socio-affectifs et les relations créées, pérennisées dans la rue avec ses proches ou autres. Ou plutôt, et c'est là que nous revenons sur ce que nous affirmions auparavant sur le « cas limite », la récurrence se joue sur d'autres paramètres que celui de la relation créée ou maintenue. En des termes plus simples, l'absence de relations durables avec d'autres individus, semblables ou non, n'engendre cependant pas une coupure avec le monde. Ou dit de manière plus explicite, la préservation de l'identité pour « soi », produit d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique, n'agit pas de manière identique aux autres personnes, mais elle agit tout de même et toujours grâce à l'adoption d'un « rôle ».

C'est le « rôle » de « pèlerin » qui lui permet de toujours être en proximité avec soi, en cohérence dirons-nous avec les motifs de son départ il y a plus de 20 ans. A l'époque l'objectif était, certes de vivre de son art, mais en allant à la découverte de l'autre, dans une forme d'échanges. D'ailleurs l'art quelle qu'en soit la forme, n'est-il pas ce qui se partage, et ce qui relie les hommes malgré leurs cultures, leurs différences, telle une religion⁶²⁹ ?

⁶²⁷ Qu'il soit lié à la manche ou au lieu de résidence.

⁶²⁸ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Etude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris, p.59.

⁶²⁹ Employée ici selon son étymologie latine, « *religare* », qui signifie relier.

A l'époque, l'art constituait ce merveilleux prétexte pour partir sur les routes et il devient aujourd'hui, dans le contexte de l'aumône, ce fabuleux outil pour toujours partager avec autrui en tentant d'expliquer sa situation.

La lutte au quotidien pour éviter ce repli sur soi étouffant petit à petit son identité pour « soi », celle uniquement exprimée de l'extérieur sous les aspects du « clochard », se marque dans ce pont vers autrui toujours consolidé malgré les obstacles, malgré une situation de discrédit.

« *Ma vie c'est une vie de pèlerin dans un certain esprit d'Eglise... loin de l'égoïsme (...)* » nous dira-t-il. Une vie sur la route sans attache qu'il rationalisait, expliquait comme nourrie par ce désir d'aller vers l'autre, en l'occurrence les jeunes, pour faire profiter de son expérience d'itinérance : « *J'ai écrit que les enfants ils ne doivent pas être dans la rue, ils doivent rester auprès de leurs parents, les écouter... pour ne pas faire de mauvaises rencontres (...) je veux faire profiter de mon expérience de la rue... je veux leur dire qu'il vaut mieux écouter ses parents et rester dans sa maison... plutôt que d'être dehors... chercher la liberté et dire que l'on va vivre de la manche, toucher des choses gratuit... c'est pas bon (...).* ».

Ici encore nous pourrions parler de récurrences avec Dany dans l'action auprès de la jeunesse. Mais ici n'est pas notre préoccupation première, celle de démontrer que, malgré les apparences Didier n'est pas si différent de ses autres comparses. Comme eux, le « rôle » endossé dans la durée est ce qui lui accorde le fait de pouvoir tenir dans la rue depuis vingt-cinq années.

A la seule différence que dans ce contexte relationnel, le « rôle » même s'il est opérant, ne s'attache pas exclusivement à des personnes ou à un groupe de personnes en particulier, permettant de parler de liens socio-affectifs. Ce « rôle » et les enseignements qu'il rend possible, se joue çà et là en fonction du contexte, des occasions, et des circonstances.

Nous retrouvons ici le caractère d'itinérance qui s'applique pour Didier, jusqu'au « rôle » joué sur la scène sociale. Dans ce sens, ce « rôle » ainsi que l'aspect didactique qu'il recouvre, se veut comme son acteur, sans frontière, sans distinction, pouvant s'opérer en toute liberté. Un « rôle » dont on pourrait imaginer qu'il se fonde également comme les autres individus interrogés, sur ces « stocks » accumulés lors de son ancienne profession de pédagogue en Allemagne, poste qu'il avait rapidement abandonné sous l'impulsion de cette « Wanderlust ».

Mais ces « schèmes d'action » produits du « stock » se signifient également dans cette forme de socialisation antérieure, celle effectuée sur la route. Le lien ici avec son histoire personnelle n'est pas à prouver et conforte encore cette idée de « rôle » de « *pèlerin* ». A la manière d'un sage, il essaye de transmettre aux jeunes son expérience de la rue qu'il tente de démystifier. La rue, comme il la percevait à son adolescence, n'est pas un jeu, une conduite à risque traduisant « des comportements de jeunes qui ne disposent pas de ressources de sens pour affronter leur désarroi de l'intérieur, ils doivent dès lors l'expulser hors d'eux-mêmes.⁶³⁰ ». Elle ne saurait également représenter un rite de passage permettant de passer d'un statut à un autre, ou encore cette épreuve du feu salvatrice où l'adolescent se construit en adulte.

⁶³⁰ David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Métailié, Paris, 2007, p.77.

L'inconscience de la jeunesse engendre ce sentiment d'indestructibilité comme Didier nous le déclarait à travers ses mots : « *autrefois je ne comprenais pas le danger* ». Le danger de la rue et de ses mauvaises rencontres. Le danger porté par cette insouciance où la « *Wanderlust* » est perçue comme une échappatoire idéalisée, permettant de quitter une société avec ses contraintes et ses exigences, et où, malgré l'échec, il sera toujours temps de se « *refaire* », d'y revenir. Il n'en demeure pas moins que certains travers, certaines déviations ne trouvent guère de solution de reclassement, si ce n'est celle de la survie. Ainsi des traits de son passé se réactiveraient au présent, traits non sans lien avec cette identité pour « *soi* », celle qui l'a toujours porté vers l'autre et a fait de l'art un média propice au partage.

Quitter les siens dès sa jeunesse c'était donc ne pas étouffer cette identité pour « *soi* » sous les contraintes portées par une vie ordinaire. Nous récitons ici son affirmation au sujet de ce départ sur la route, comme une sorte de quête de soi : « *La phobie de rien est toujours là quand tu veux laisser tomber ta dépendance envers les autres, tu te cherches toi-même (...)* ».

Comme le déclare David Le Breton à propos de la « *blancheur*⁶³¹ » et d'une de ses composantes, l'errance⁶³². Elle « est une blessure du temps. Pour habiter la durée de manière heureuse, il faut se confondre à son histoire personnelle dans un sentiment d'évidence et accepter la confrontation à soi et à l'ambivalence du monde. L'espace est un cran d'arrêt à la durée car si le temps échappe à toute tentative de la maîtriser, il n'en va pas de même de l'espace, pure étendue que l'individu maintient sous contrôle. On peut le parcourir à sa guise sans qu'il impose une direction.⁶³³ ».

Cette expérience du rapport au temps, à soi et au monde, Didier l'a rendu possible en choisissant la route et ce « *pèlerinage* ». Un « *pèlerinage* » où l'espace était maintenu sous contrôle, parcouru à sa guise pour, de prime abord et dans sa jeunesse, se trouver soi, se « *chercher soi-même* » comme il nous le déclarait. Et où une fois ce soi trouvé, le voyage initiatique se transformait en souhait de partages et d'apprentissages de son expérience vis-à-vis justement des jeunes pouvant ressentir cette « *Wanderlust* » ou cette « *blancheur* », propre à la période d'adolescence.

Néanmoins cette expérience inédite de plus de vingt ans, il ne la déplore pas comme il nous le disait : « *Je regrette pas je suis un divorcé de la conjoncture, par mon choix de vie...(...)* ». Un choix qui, sur le moment, se réalisait sans doute en toute inconscience ou plutôt sous l'effet oppressant de la « *blancheur* », « *forme de démission de soi dans la pesanteur d'une existence qui n'est plus là que par surcroît*⁶³⁴ ». Une existence étouffante de contraintes qu'il convenait de quitter pour se découvrir soi et découvrir les autres sans prendre en compte le revers de la médaille, cette indépendance qui peut de manière exacerbée se transformer en vide définitif. Tel est le risque à prendre pour celles ou ceux qui souhaitent se détacher de la collectivité et de ses contraintes, un « *effet* » psychique et social, pour paraphraser une phrase de Mauss, « *de l'idée de mort suggérée par la collectivité*⁶³⁵ ». Une mort, bien évidemment dans ce contexte, sociale.

⁶³¹ *Ibid*, p.141.

⁶³² Errance que, tout comme le sociologue, nous n'associons pas à celle dont parle la psychologie clinique, « *errance pathologique* », sans but, sans point d'accroche, faisant de l'être en question un pur « *automate* » guidée par sa folie.

⁶³³ David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Editons Métailié, 2007, Paris, p.141.

⁶³⁴ *Ibid*, p.133.

⁶³⁵ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/PUF onzième édition, 2008, Paris, p.311.

Et c'est sans doute aussi pour échapper à cette mort sociale et psychique, celle d'évoluer seul quotidiennement, qui le pousse à vouloir aujourd'hui et au moment de notre enquête, se sédentariser ou plus exactement retourner dans le système de manière intégrale.

Ce sentiment nous l'avons déjà perçu dans son discours au moment de nous expliquer la raison de son compromis réalisé pour rejoindre pendant trois mois un abri d'urgence d'une association. Ce lieu où nous avons mené l'ensemble de nos entretiens.

Le froid, l'humidité, la pollution de l'eau⁶³⁶ sont les composantes majeures d'un quotidien qui, à plus de cinquante ans, ont de plus en plus de difficultés à être supportés. Craignant pour sa santé, Didier avait choisi cette parenthèse institutionnelle, pour se « refaire » avant de repartir à nouveau dès les premiers rayons de soleil sur la route. Malgré cette envie de voyage toujours chevillée au corps, nous avons tout de même senti que cet individu éprouve le désir de se stabiliser, de sortir de la rue et de sa situation de pauvreté extrême : « *Quand tu trouves une femme avec qui te marier ou un homme qui peut t'aider tu peux partir avec et changer , et c'est la chose qui peut te sortir de la pauvreté...-moi si j'avais pu avoir une opportunité de publier un livre j'aurais pu sortir de cette situation de pauvreté... quand tu es dans la rue c'est difficile d'en sortir...(.)* ».

Sortir de sa situation de grande précarité c'est donc faire la rencontre de celle ou celui qui le percevra tel qu'il est, en dehors de son identité sociale « virtuelle » de « miséreux », « *qu'ils me voient aussi comme je suis intérieurement... en dehors de cette situation...* », comme il nous le déclarait.

L'« exclusion » s'exprime d'abord dans le regard et dans le discours (performatif) des « normaux » avant de se matérialiser par l'absence de supports pour assurer ses bases anthropologiques. Pour Didier ce stade ne peut donc se dépasser que par la rencontre avec cet autre, celui qui le percevra tel qu'il est. La « cohésion », nous dit-il, se trouve « *d'abord dans les yeux, le regard... être avec les autres c'est d'abord dans le regard...* ».

Ce regard si important qui lui ferait abandonner ce « rôle » de « pèlerin » soutenu jusqu'ici pour survivre moralement et psychiquement et préserver cette identité pour « soi » en dehors du stigmate de « clochard », et pour être ce qu'il est et a toujours été.

Ainsi nous aurions tort de croire que l'« inclusion » des personnes « sans domicile » s'acquiert uniquement et principalement avec le logement et l'emploi. Nous l'avons vu pour d'autres situations, le logement ne fait pas tout, loin de là, élément que nous allons davantage développer dans le prochain chapitre. Car pour la plupart des personnes que nous avons rencontrées, c'est la solitude qu'il convient de dépasser pour à nouveau se sentir dans la collectivité pour pouvoir modifier le regard porté sur soi. Mais cette « inclusion » ne peut se faire seule, entendue par-là comme dépendant uniquement de la volonté de la personne démunie.

La rencontre avec autrui reste centrale, comme il nous le rappelait dans l'interview : « *il faut rencontrer quelqu'un qui peut t'aider à sortir de cette irréductibilité...* ». Il s'agit pour lui de trouver ce passeur, cet « inclus » qui lui octroiera la possibilité de

⁶³⁶ Pour plus de précisions voir l'étude de cas en annexes.

franchir définitivement les frontières symboliques pour à nouveau faire partie intégrante de la société.

Le paradoxe du grand voyageur se souciant peu des frontières entre les pays dans sa soif d'inconnu trouve ici ses limites face à d'autres frontières plus symboliques, invisibles, impalpables, mais au combien efficace dans sa ségrégation sociale. Dans ce contexte, l'autre est nécessaire pour guider le chemin de la « réinsertion » et pour que le « je » se partage à nouveau en « nous ».

5. Conclusion de chapitre

Ce chapitre est donc parvenu à montrer l'existence toujours prégnante de liens socio-affectifs forts pour les personnes « sans domicile » vivant dans la rue depuis de nombreuses années. Des liens dont la richesse dévoilée dans les récits de vie n'était plus à mettre en doute, démontrant encore une fois toute la faculté et l'inventivité dont font preuve les individus rencontrés pour survivre moralement et psychiquement à leur condition d'existence.

Cette constatation mettait ainsi sérieusement en perspective un certain sens commun qui fait, qu'être dans la rue depuis plus d'une décennie devenait le révélateur implacable d'une « désaffiliation ». Cette rupture consommée avec les différents membres de la famille, où ses formes de solidarités épuisées ne parvenaient plus à contenir une misère trop pesante. Abandonné, lâché par tous, l'homme de la rue n'avait d'autres solutions que de terminer « dehors » pour devenir cet homme « sans aveu », sans attache, éloigné de tout et du « tout ».

Face à ce constat comment ne pas songer pour ces individus à une forme de folie devenant existentielle tant elle permet, dans une forme d'« onirisme », de recouvrir la souffrance procurée par l'absence des siens ? Comment ne pas penser que c'est cette folie qui explique que ces derniers restent dans la rue, enkystés au sol, « asphaltisés », et que tel un refoulement du passé, les souvenirs de proches restaient enfouis au plus profond de l'être pour ne jamais réapparaître à la conscience, car trop douloureux ?

Nos entretiens, ainsi que nos observations de terrain nous ont donné la possibilité de découvrir bien d'autres éléments de compréhension pour cette supposée rupture totale de liens avec des proches. Pour le dire autrement nous n'avons pas, même dans le « cas négatif » qu'aurait pu constituer Didier, rencontré cette réalité sociale auprès du groupe des dix personnes côtoyées dans la durée. Nous avons plutôt remarqué dans ces histoires de vie au combien singulières, et comme dans le contexte précédemment analysé l'aumône, la présence encore une fois d'un « agir en situation de discrédit » au profit d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique le plus fréquemment appuyé sur des « rôles ».

Concernant ces « rôles » justement, il convenait néanmoins de comprendre encore comment ceux-ci se mettaient en œuvre, non de manière anarchique et irraisonnée, mais bien selon l'histoire familiale de chacun, vivante dans les mémoires, quand elle n'était pas encore présente au quotidien. Nous l'avons vu avec Monsieur Joe, Patrick et Pascal, la vie dans la rue ne doit surtout pas empêcher au père de subsister auprès des siens. Et quand bien même les proches ne sont plus, il reste toujours

possible dans la rue de revenir sur ses acquis, de puiser dans son « stock » de socialisations ou d'expériences antérieures pour faire revivre le passé au présent. C'était le cas de Dany qui, séparé de sa famille « recomposée », mettait tout en œuvre auprès d'adolescents en souffrance afin de toujours exister à travers ce « rôle » de père symbolique, celui qu'il a connu avant la chute. Dans ces contextes familiaux différents mettant en scène la famille « nucléaire », « biologique » et « recomposée », les liens avec les proches ou ceux devenus proches octroyaient la possibilité aux personnes démunies de vivre le temps de la relation, hors de la rue. Une sorte de parenthèse permettant cette respiration et l'affirmation de cette identité pour « soi ».

Au contact de leurs enfants, de leurs anciennes compagnes, de membres de leur famille « biologique » ou encore de jeunes de la rue, elles n'étaient plus un « clochard » dans l'incapacité de créer du lien pour exister socialement. Elles étaient à nouveau elles-mêmes, malgré les circonstances. La situation de discrédit, aussi surprenant que cela puisse paraître, laissait place à l'indéfectible, ces liens affectifs forts que rien ne peut briser.

Mais pour être totalement complet sur cette sphère domestique, il nous restait encore à analyser une autre configuration familiale, celle dont est issu Claude. Une histoire familiale complexe mêlant frère et mère biologiques ainsi que l'ensemble des membres de sa famille adoptive. Ici aussi le poids des années dans la rue n'allait pas signer cette forme de renoncement, ce repli sur soi caractéristique. Là résidait encore cette survie morale et psychique s'obtenant, non pas à travers un « rôle » mais, comme d'autres, dans les interactions et relations avec les passants, et en ce qui le concerne, par l'acquisition de ce logement pour montrer à certains membres de sa famille adoptive ce qu'il vaut et acquérir enfin cette identité pour « soi ». Cette identité confinée au plus profond de soi mais non moins ressentie lorsqu'il convient « *d'être concluant* », capable. Epreuve au combien important, le logement allait ainsi permettre à Claude de passer un cap pour enfin reconstruire son identité subjective.

Ceci étant, qu'en était-il de la survie des individus qui, sans enfant ou en rupture totale avec les membres de leurs familles respectives, n'en restaient pas moins des Hommes taraudés par le souvenir tragique de la perte ?

Comme nous l'avons envisagé dans ce qui précède, le « rôle » possède plusieurs palettes, plusieurs gammes dans lesquelles il peut s'exprimer et dans un contexte où la famille n'existe plus. Contrairement à ce qu'explique Bernard Lahire, le passé n'a pas nécessairement besoin d'un lieu ou d'une situation pour être réactivé dans une situation sociale extra-ordinaire.

C'est dire ici toute la force de caractère mais aussi l'imagination à l'initiative de ces individus pour ne pas sombrer dans les affres de souvenirs destructeurs car culpabilisateurs.

Survivre dans la rue c'est donc également construire autour de soi ce réseau de sociabilités auprès de certains pairs, ceux qui partagent les mêmes conditions d'existence que soi, le même « itinéraire moral ». Toutefois ici cette nouvelle logique d'action n'allait pas se réaliser d'un point de vue purement utilitariste, où l'autre est juste là pour se protéger des aléas de la rue et briser cette solitude pesante au quotidien. Encore fallait-il que des affinités se créent pour donner naissance à ces « couples d'amis », binôme inséparable où pouvait s'exprimer à nouveau des liens socio-affectifs tenus et durables.

Mais cette relation « privilégiée » avec un pair ne venait cependant pas constituer l'intégralité de l'analyse portée sur ce sujet. En effet, dans ce contexte, la singularité des personnes « sans domicile » et de leurs histoires nous permettaient de remarquer également, et comme d'autres sociologues l'ont fait avant nous, ce groupe de semblables, constitutif pour certain d'une « culture », également là pour partager des moments si rares de joie et de convivialités dans un quotidien de pauvreté.

Dans ce cadre structurant, la personne « sans domicile » trouvait régulièrement ce moyen lui donnant la possibilité d'échapper à la stigmatisation pour pouvoir à nouveau respirer dans cet entre soi salvateur. Le « rôle » et ses palettes pouvait ainsi s'observer auprès de Wrestle, leader indéniable du « groupe de quatre », ou se percevoir chez Pascal, protecteur des jeunes en errance, quand ce n'était pas auprès de Jean Michel recréant le temps de l'échange, cette sociabilité de « bistrot », où partager avait tout son sens au regard de son éducation et des « ressources subjectives » réactivées au présent pour endosser le « rôle » de « bon samaritain ».

Dans ce type de configurations relationnelles, c'étaient les autres, ses semblables qui donnaient la faculté de survivre moralement et psychiquement en devenant les bénéficiaires du « rôle » endossé, celui qui allait encore une fois permettre à l'acteur d'exister autrement, en proximité avec soi. La continuité de l'être social, contre-exemple parfait de l'existence du « clochard » était encore ici opérationnelle.

Néanmoins il ne s'agissait guère de croire que les récurrences rassemblant jusqu'ici les diverses situations, s'actionnaient de manière évidente dans l'ensemble des récits de vie. Notre recherche allait encore nous mettre en face de situations inédites comme celle de Didier, loin de sa famille, évoluant hors configuration avec des pairs. Nomade en quête de découvertes, épris de liberté, l'Europe était pour lui cette possibilité de scènes multiples, multiculturelles pour jouer ce « rôle » de « pèlerin » désireux de faire partager son expérience de la rue. Le contexte de la manche était alors transformé en théâtre quasi Antique pour réaliser cette catharsis afin de franchir et construire symboliquement ce pont vers autrui, le temps de l'échange. Ici aussi la renégociation identitaire avait lieu à travers un « rôle » toujours au profit d'une survie morale et psychique. Celle qui empêche cette solitude portée par des années sur les routes.

Toutefois cet éventail de « rôles » adoptés selon les personnes, les contextes et les circonstances n'étaient pas l'unique élément heuristique construit suite à nos rencontres. Ils restaient à envisager les personnes « sans domicile » qui ne partageaient ni avec des proches, ou très peu, et ni avec des pairs. Pour autant nous n'options guère dans ces situations pour la construction épistémologique de « cas limites » venant contredire notre approche.

Jean Luc, même s'il lui restait très peu de contact avec un des membres de sa famille, et même si la relation auprès de pairs n'était aucunement présente dans le récit, pouvait tout de même survivre dans la rue grâce aux nombreux liens construits dans la durée avec ses autres acteurs comme la patronne de la boulangerie, lieu où il pratiquait la manche. Dès lors, ces liens lui donnaient l'occasion d'asseoir encore davantage cette présentation de soi tacticienne lors de l'aumône, pour être perçu comme un individu « ordinaire ». Celui qui sait se faire accepter, être utile socialement et qui possède sa place.

Ainsi même si dans cette situation aucun « rôle » n'était présent, la renégociation identitaire prenait forme dans ce travail de redéfinition de soi associé indéniablement à la présentation de soi et la faculté à créer du lien avec l'environnement.

Ce chapitre nous a encore permis, quels que soient les parcours de vie, les singularités de chacun ainsi que les moyens mis en action, de démontrer les invariants de façons d'être dans le social face à une situation commune de grande précarité. Si comme nous l'avions envisagé précédemment, résister c'est ne pas paraître ce « clochard » oisif et dépendant, c'est aussi dans le cas présent ne pas laisser la rue vous prendre ce qu'il vous reste de plus chère, ses proches, que ce soient ceux permettant encore de franchir ce pont entre le passé et le présent, comme ceux donnant la possibilité de reconstruire certains traits du passé sur le moment.

Mais cet argument n'allait pas pour autant faire des personnes séparées des êtres aimés, des « désaffiliés ». Penser ceci c'était oublier la lutte au quotidien de ces individus qui tentent de se maintenir tant bien que mal dans une dynamique de sociabilités. L'absence était ainsi et dans certains cas, dépassée par les relations construites avec les commerçants de la rue, les voisins du quartier ou encore les bénévoles d'une association. Tous faisaient fonction d'étayage pour une renégociation identitaire de survie. Là se trouvait encore le moyen de se (re)considérer comme ces hommes de l'intérieur, dépassant le temps de l'échange, les frontières symboliques.

Chapitre six

Un toit pour rester soi : l'exploitation des interstices de la ville comme lieu de survie

1. Une visibilité accrue et pourtant trompeuse

1.1. Le corps précaire, forteresse emprisonnant l'individu ?

1.2. La quête de la permanence d'un lieu pour s'assurer de la permanence de soi

1.2.1. Pourquoi un lien entre le corps et l'habitat précaires ?

1.2.2. Plusieurs tentatives d'habitats précaires avant de trouver son toit

1.2.3.. « Savoir habiter » un bout d'espace public : une logique de survie

2. Le « chez soi » : « coulisse » où cultiver cette permanence à soi et éprouver ce « temps de la maison »

2.1 *« Quand je veux être tranquille et évacuer, je rentre c'est important »*

2.2. Un lieu pour y éprouver son temps

2.3. Le squat pour la sécurité mais aussi pour pouvoir rythmer ses journées

2.4. Une attache affective envers divers lieux publics

2.5. Le lieu de « tout commencement d'activités humaine »

2.6. Le besoin de solitude pour « soi » toujours présent

3. Comment cultiver son identité pour « soi » en étant constamment dans la rue ?

3.1. La spécificité des « rôles » empêchant la nécessité d'une « coulisse »

4. Le logement, davantage une niche de survie qu'un réel moyen pour sortir de la rue

4.1. La nécessité de « maintenir l'existant » pour survivre

4.2. La récurrence avec les autres individus rencontrés : l'habitat envisagé comme squat

4.3. La possibilité de rester concerné par ce temps « collectif » en « coulisse »

5. Demeurer « sans domicile » dans un habitat : une constante retrouvée dans d'autres récits « d'après malheurs »

- 5.1. L'épreuve du logement : la gestion d'un entre-deux
- 5.2. Un toit et c'est tout : perception différentielle de la fonction de l'habitat ordinaire
 - 5.2.1. Vers une « désaffiliation » inédite ?
- 5.3. « *Je vais rester là maintenant, où vous voulez que j'aïlle ?(...)* » : La résidence sociale, un point d'ancrage à cinquante-neuf ans
- 5.4. L'absence de « l'imaginaire d'insertion » dans le discours, non sans lien avec le lieu
 - 5.4.1. Retrouver les êtres chers par la mémoire
- 5.5. « *Ma situation elle est bizarre* » : quand le logement engendre la pauvreté
 - 5.5.1. Un retour nécessaire sous le parcours résidentiel de Pascal
- 5.6. Le lien avec les autres situations : être dans la rue pour survivre aux malheurs
 - 5.6.1. Les fonctions du logement également au principe d'une perception différentielle

6. Conclusion de chapitre

« La maison, c'est la femme nous dira le Talmud... La femme ne vient pas seulement tenir compagnie à un être privé de société. Elle répond à une solitude dans l'universel, à l'inhumain qui resurgit quand l'humain a déjà soumis la nature et s'est élevé à la pensée. Pour que le déracinement inévitable de la pensée qui domine le monde s'accommode d'un repos – d'un retour chez soi – il faut que dans la géométrie des espaces infinis et froids se produise l'étrange défaillance de la douceur. Son nom est la femme. Faut-il ajouter qu'en aucune façon, il ne s'agit de soutenir que toute maison suppose en fait une femme...L'absence empirique de l'être humain de « sexe féminin » dans une demeure, ne change rien à la dimension de féminité qui y reste ouverte, comme l'accueil même de la demeure. »

Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté. Essai sur le judaïsme*, 1997.

Affirmer que faire partie de la catégorie juridico-administratif « sans domicile » se caractérise, pour l'individu concerné, par l'absence de logement demeure une définition tautologique tant elle met en juxtaposition deux éléments de langage aux sémantiques similaires, et pourtant...

Les rencontres effectuées tout au long de cette recherche nous ont démontré parfois le contraire, comme nous l'avions brièvement évoqué lors de chapitres précédents. En effet, sur les dix personnes côtoyées dans la durée, quatre d'entre-elles possédaient au moment de notre étude un toit, le plus souvent sous couvert d'une association venant en aide aux plus démunis, et dans le cadre du dispositif d'intermédiation locative⁶³⁷.

Pour autant, ceci ne nous a pas empêchés de poursuivre notre enquête auprès de celles-ci pour, malgré ce fait, les envisager toujours comme personne « sans domicile ». Ainsi plutôt que d'y voir une contradiction plus que majeure d'un point de vue épistémologique, l'analyse de ces situations sociales nous a conduit à mieux

⁶³⁷ « L'intermédiation locative renvoie à deux formes de mobilisation du parc privé : le mandat de gestion et la location/sous-location. Le terme « intermédiation » de manière générique, conduit à l'intervention d'un tiers social (dénommé opérateur, organisme agréé ou association) entre le propriétaire et la personne occupant le logement. », www.adil13.org/partenaires/pdf/avi/avi2013-11.

comprendre pourquoi malgré le logement, ces personnes conservaient au point près, le même mode de vie qu'autrefois, lorsqu'elles vivaient dans la rue.

Nous reviendrons bien évidemment dans ce qui suivra sur cette spécificité mettant en perspective, entre autres, le « logement d'abord⁶³⁸ » comme réponse politique ultime de « réinsertion » à cette question sociale posée par cette forme de pauvreté extrême.

Mais pour l'instant il importe de parler des autres personnes, celles qui ne bénéficient pas d'un logement et vivent dans la rue constamment, mais là encore le terme « constamment » n'est pas approprié. Outre l'aspect privatif dégagé par cette terminologie administrative, être « sans domicile » ou sans logement, ne vient en effet pas automatiquement signifier la perte ou l'inexistence de repères spatiaux pour l'individu, voué à se confronter au vide, dans cet « aménagement du pire », sans distinction entre l'intérieur et l'extérieur, portée par un espace clôt.

Cette remarque implique d'une part le fait que, dans les parcours de rue des personnes que nous avons côtoyées, la sollicitation vis-à-vis de l'aide sociale en terme d'hébergement reste très rare où épisodique. Elle se justifie souvent par des compromis pour une solution de repli en période de grands froids, comme nous l'exprimait Didier ou Jean Luc par exemple. Le toit envisagé dans cette partie de l'analyse n'englobera donc pas ces solutions sporadiques apportées par les pouvoirs publics.

D'autre part, et ceci possède toute son importance pour la suite, si les portes de l'aide sociale ne sont pas franchies cela ne vient pas pour autant signifier que les nuits se passent dans la rue, à même l'asphalte. Être « sans domicile » n'induit pas d'être constamment exposé à la vue de tous, dans une visibilité accrue et continue, sans possibilité de retrait de la scène sociale portée par la séparation entre un « dehors » et un « dedans » et dans une mise à nu perpétuelle.

1. Une visibilité accrue et pourtant trompeuse

L'« asphaltisation » au trottoir, pour reprendre un concept de la psychiatre Sylvie Quessamand Zucca, peut, par conséquent, être réelle mais toute relative. Réelle puisque ce phénomène de fixité est souvent constaté lors de la manche. Une activité diurne dont nous sommes tous les spectateurs. Mais pour le coup, cette fixation au sol reste également relative puisque, pour poursuivre sur cette métaphore du spectacle, une fois ce dernier terminé, cela n'induit pas que la personne reste sur son lieu de « travail ».

De fait constater cette « asphaltisation » quotidienne et diurne ne veut pas dire que l'individu ne quitte pas, en fin de journée, ce lieu d'échanges pour en rejoindre un autre, plus en retrait, plus confidentiel ; et même si nous le revoyons à la même place le jour suivant.

C'est d'ailleurs dans ce contexte de visibilité constante que nous revenons sur cette conception du mendiant faisant partie intégrante du décor urbain. Aussi paradoxal

⁶³⁸ « La stratégie du « logement d'abord » est un axe majeur de la refondation de la politique d'hébergement et d'accès au logement mise en œuvre depuis novembre 2009. Cette orientation paraît en effet la mieux à même d'apporter une réponse durable et efficace aux difficultés rencontrées par les personnes sans abri ou risquant de l'être, et plus généralement aux personnes privées de logement personnel. », circulaire.legifrance.gouv.fr/pdf/2012/01/cir_34461.

que cela puisse paraître, la surexposition quotidienne, celle banalisant l'acte de mendier et la sédentarisation qu'il enjoint, engendre une invisibilité sociale pour au final produire une représentation faussée sur cette pratique de l'espace et du temps qui lui est associé.

Surtout que, comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, la personne « sans domicile » lorsqu'elle fait la manche reste très peu enkystée à son coin de rue. Elle préfère la plupart du temps être en mouvement pour justement contourner l'image du « clochard », ce personnage statique ne partageant plus avec le monde qui l'entoure. Cette idée de mouvement constant marque dans ce contexte une volonté d'échanges avec l'environnement par le franchissement de ces frontières symboliques, et la lutte perpétuelle contre l'invisibilité sociale portée par sa condition. Il faut à la fois être vu pour exister aux yeux d'autrui mais dans un registre dépassant l'image d'oisiveté et d'immobilisme, au risque de se confondre avec les murs de la ville. *A contrario* des représentations sociales, la rue et son trottoir ne sont donc pas les uniques points de « chute » pour ces individus. Ces lieux qui, à la manière de sables mouvants, les figeraient pour les enliser et les paralyser au fil des jours et selon un temps « exclu-sif », celui du pauvre privé de toit et de la temporalité qui lui est associée, ce « temps de la maison⁶³⁹ ».

Comme nous allons le voir maintenant, la recherche d'un lieu de retranchement pour y séjourner les nuits fait, que le trottoir ou encore le parking ne restent que des endroits pratiqués pour un moment et pour mieux rejoindre, lors d'un autre temps, ce lieu de repli où se ressourcer. De fait cette pratique de l'espace urbain et des temporalités qui l'accompagnent accordera la possibilité de mettre en perspective une vie se déroulant inexorablement dans la rue, « sans- abri ».

C'est dire encore, suite à nos nombreuses observations auprès des personnes rencontrées, toute la richesse d'une logique d'action commune pour trouver ce lieu à soi où préserver son intégrité physique et psychique. Un lieu qui, dans son exploitation et le détournement de ses usages courants, demeure, comme lors de l'aumône, ce « propre » là où tout se joue. Michel De Certeau l'affirmait, il y a « milles façons de jouer/déjouer le jeu de l'autre, c'est-à-dire l'espace institué par d'autres (...)»⁶⁴⁰ » pour au final survivre dans un ordre spatial établi.

1.1. Le corps précaire, forteresse emprisonnant l'individu ?

Si comme le déclarait Patrick Gaboriau : « Le trottoir hésite entre l'intérieur et l'extérieur ; c'est un intermédiaire entre les mondes intime et collectif. ⁶⁴¹ », l'un de ses principaux utilisateurs, la personne « sans domicile », elle, n'hésite guère sur ses propriétés symboliques et spatiales. Nous serions même tentés d'affirmer que l'hésitation dans cette délimitation resterait justement la caractéristique de ceux qui y sont englués par l'absence de repères spatiaux traçant une limite entre l'intérieur et l'extérieur. En effet, si plus aucune distinction spatiale n'est opérée par l'individu démuné, à quoi bon chercher un autre lieu où légitimement ressentir cet intérieur et cette intimité essentielle, celle qui se constitue loin du regard des citadins ?

⁶³⁹ Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, (1950) nouvelle édition Albin Michel, 1997, Paris, p.168.

⁶⁴⁰ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, éditions Gallimard, 1990, Paris, p.35.

⁶⁴¹ Patrick Gaboriau, *La civilisation du trottoir*, Editions Austral, 1995, Paris, p.78.

Ce premier point tend donc à mettre en perspectives l'idée très répandue sur les personnes « sans domicile », associée à cette perte de repères spatio-temporels, où le lieu, le temps se confondent dans une linéarité infinie, sans mouvement, sans évolution.

L'intérieur, l'extérieur et les temporalités qui leur sont associées n'existent plus au profit d'un enfermement dans sa propre « durée individuelle », celle qui empêche de partager avec cette « société de consciences⁶⁴² » et son « temps collectif ». Vivre « dehors » ce serait par conséquent être en « dehors » de tout et reclus en soi, dans son propre corps.

L'image⁶⁴³ du héros du roman de Michel Tournier, Robinson Crusoé, est à ce sujet assez explicite pour décrire les effets d'une solitude où l'autre n'est plus là pour partager cette représentation collective du temps et « sortir » de soi. Ce processus d'exclusion Maurice Halbwachs le souligne en citant l'une des remarques de Durkheim, lorsqu'il déclare que ce dernier « n'a pas manqué d'observer qu'un individu isolé pourrait à la rigueur ignorer que le temps s'écoule, et se trouver incapable de mesurer la durée, mais que la vie en société implique que tous les hommes s'accordent sur les temps et les durées, et connaissent bien les conventions dont ils sont l'objet.⁶⁴⁴ ».

Le repli sur soi devient ainsi dévastateur dans la mesure où il exclut l'individu de toute relation avec l'extérieur, celle qui permet à la fois de délimiter l'espace, et d'inclure les diverses temporalités accompagnant cette délimitation. Nous comprenons mieux alors pourquoi certains affirment que vivre dans la rue n'est que le signe de l'absence d'un équilibre mental qui, selon Auguste Comte, « résulte pour une bonne part, et d'abord, du fait que les objets matériels avec lesquels nous sommes en contact journalier ne changent pas ou changent peu, et nous offrent une image de permanence et de stabilité.⁶⁴⁵ ».

Dans cette forme de pathologie où tout se dérobe, le corps devient l'unique rempart entre soi et le monde. L'unique forteresse dans laquelle se retrancher, rester emprisonné. Un « fort » intérieur. Cette réclusion à l'extérieur, aussi bien physique que symbolique, fait que « le corps se fait alors le réceptacle ultime du monde de l'intimité lorsque ces hommes portent sur eux-mêmes l'ensemble de ces objets, précieux parce que personnels (...) » où l'« empilement de couches de vêtements ; les unes sur les autres comme une sorte de protection symbolique (...) » marquent en dernier ressort la limite instaurée avec autrui, forme minimale d'enveloppe propre à soi, que l'on emmène partout.⁶⁴⁶ ».

Ainsi selon certains sociologues, la personne « sans domicile » voyagerait d'un bout à l'autre de la ville avec sur soi l'ensemble de ses affaires personnelles, ses

⁶⁴² Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, (1950) nouvelle édition Albin Michel, 1997, Paris, p.154.

⁶⁴³ Image dont nous nous demandons si elle n'a pas été symboliquement exploitée par Patrick Declerck au regard du titre de son ouvrage « *les naufragés* », perdus dans l'immensité des villes, sans repères, ni protection.

⁶⁴⁴ Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, (1950) nouvelle édition Albin Michel, 1997, Paris, p. 143.

⁶⁴⁵ Auguste Comte in Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, (1950) nouvelle édition Albin Michel, 1997, Paris, p.93.

⁶⁴⁶ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, année 2002, Volume 73, Numéro 1, Paris, p.16.

souvenirs, et comme unique forme de protection contre autrui ses couches de vêtements, sorte de coquille. Selon cette idée, la privation de lieu où préserver son corps, le mettre à l'abri des regards indiscrets se suppléerait par l'invention d'une seconde peau portée par le tissu.

Cette acceptation est non loin de celle, plus culturaliste, de la « théorie des deux enveloppes⁶⁴⁷ » où « le corps serait doublement protégé. D'abord, notre peau nous protège, sauf à certains points d'entrée que nous pouvons contrôler. Toutefois cette protection n'est pas suffisante, c'est pourquoi ensuite nous nous abritons grâce à une seconde enveloppe protectrice : le corps social, le groupe auquel nous appartenons.⁶⁴⁸ ».

Hors du corps social et d'un groupe d'appartenance, la personne « sans domicile » serait ainsi privée de cette seconde enveloppe, synonyme de vulnérabilité plus que certaine expliquant cette tactique d'empilement de couche de vêtement pour palier à ce manque. L'absence d'intégration au corps social et d'un lieu privatif ferait ainsi défaut jusqu'à la surface des contours du corps, à la manière d'un écorché vif, dont la peau n'est plus pour protéger des agressions extérieures et délimiter la fin de soi et le début de l'extériorité, de l'autre.

Lorsque, de manière informelle, nous avons questionné les personnes à propos de leur surexposition quotidienne en lien avec le climat, souvent dans des tenues vestimentaires peu appropriées pour y faire face, les réponses à ce sujet étaient toutes unanimes. L'habitude de la rue où le corps, après des années de visibilité accrue, s'endurcit, était souvent l'unique argument avancé.

Face à ce premier constat, nous ne pouvions nous empêcher de questionner la résistance de ces hommes de la rue aux conditions climatiques rudes (surtout dans notre région de l'Est de la France). Ou plus exactement nous songions sur l'instant à ce discours porté par les personnes et cette image positive qu'elles souhaitent donner d'elles-mêmes dans l'adversité, où la plainte n'a pas sa place. Quelques questions suite à nos lectures nous traversaient également l'esprit.

Était-ce l'alcool qui réchauffait faussement ? Ou encore, étaient-ils sous l'emprise d'une pathologie où l'absence de toutes préoccupations sociales amène à ne plus habiter son corps, à ne plus se préoccuper de son état de santé dans cette « anesthésie du corps⁶⁴⁹ » ?

Nous trouvons dans ces hypothèses aucune qui ne nous satisfaisait pleinement pour tenter de mieux saisir cette constante. Ce n'est qu'après plusieurs entretiens et l'énonciation par ces hommes de ce lieu à soi où séjourner la nuit, que nous intégrions mieux cette faculté à pouvoir rester des heures entières dans la rue, et ce, malgré la rudesse du climat⁶⁵⁰.

La personne « sans domicile » ne passait pas toutes ses journées et ses nuits dehors, ce qui permettait au corps de pouvoir se régénérer à huit clos, même si ce lieu intime reste souvent sans possibilité de chauffage. Hormis un feu improvisé.

⁶⁴⁷ Patrick Peretti-Watel, *Sociologique du risque*, Armand Colin (2000), 2007 pour la présente édition, Paris, p.26.

⁶⁴⁸ *Ibid.*

⁶⁴⁹ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions Rue d'Ulm/ Presses de l'école normale supérieure, 2009, Paris, p.29.

⁶⁵⁰ Cela n'annule en rien les conditions extrêmes dans lesquelles vivent ces hommes. A notre niveau nous en avons éprouvé une, le froid, pendant quelques heures à leurs côtés. Cette rude expérience n'était en soi qu'un des prémices de leur vie quotidienne.

Ensuite, et comme nous l'avons répété et observé à maintes reprises, la manche s'effectue très fréquemment en mouvements, ce qui évite de ressentir continuellement les affres du froid.

Ce fait est confirmé dans le discours de Monsieur P et d'autres personnes : « *ton corps il va avoir froid les dix premières minutes et après un effort intense de marche, ton corps il va décupler la chaleur, tu vas transpirer...(...)* ».

Nous avons là sans doute les deux explications majeures de cette capacité à lutter contre des températures très basses, et déconstruire encore un peu plus cette idée d'individus coutumiers de la misère et de ses diverses composantes. Tel le cuir, la pauvreté ne tanne pas la peau de ceux qui la subissent, une sorte de « marqueur précaire » venant renseigner sur les années de rue de celui qui l'arbore. De fait si le corps précaire par son aspect souvent détérioré emprisonne l'individu « sans domicile », cet emprisonnement est davantage à chercher du côté de sa perception extérieure faite par les « normaux » et ce discrédit enfermant la vision, plutôt que l'individu stigmatisé lui-même.

1.2. La quête de la permanence d'un lieu pour s'assurer de la permanence de soi

Comme nous venons de l'établir, le corps précaire reste certes évocateur d'une histoire s'inscrivant à même la peau. Un corps qui « héberge des temps accomplis, différentes séparations et agrégation de vies (...)»⁶⁵¹. Mais ce corps marqué par les épreuves de la précarité, au-delà de l'histoire qu'il peut évoquer, reste trop souvent encore le lieu pour un savoir qui le constitue comme cet « objet » donc l'unique sens et de montrer au monde la souffrance de celui qui l'habite.

Gisèle Dambuyant-Wargny déclare à propos de ce corps voué à la stigmatisation et la survie, qu'il « ne doit être soigné que s'il entrave l'autonomie, s'il ne peut plus « servir » comme à son habitude »⁶⁵². Ou peut-être c'est bien parce que, justement il demeure l'unique entité de survie accordant cette présence au monde, qu'il convient de le préserver comme on peut, et non uniquement dans une situation d'urgence.

Il ne symbolise pas essentiellement une mécanique qui, juste au moment où elle ne fonctionne plus, nécessite un contrôle. Il serait encore (en corps) le lieu pour une considération⁶⁵³ de la part de la personne démunie ; « objet » de toutes les attentions, comme notamment celles de lui trouver un espace où pouvoir le

⁶⁵¹ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte au quotidien des sans-abri*, ANRT Diffusion, Lille, 2007, p.364.

⁶⁵² Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Armand Colin, 2006, Paris, p.51.

⁶⁵³ Concernant cette considération, et *a contrario* de ce que certains peuvent penser, l'incurie par exemple est bien plus le résultat d'une incapacité matérielle de pouvoir prendre soin quotidiennement de son corps, qu'une réelle démission vis-à-vis de ce dernier comme nous l'expliquait Wrestle. Une considération qui se retrouve dans les nombreux récits de vie des personnes qui expriment les liens, certes distendus, mais tout de même maintenus avec le corps médical, malgré leur vie dans la rue. Voir les récits de Dany, Jean Luc. L'idée d'un abandon de soi s'exprimant par un déni de l'état de santé de son corps reste, il nous semble, un fantasme. Les ruptures avec le corps médical s'expliquant davantage, comme nous l'avions soulignée lors de nos précédents travaux, par des expériences douloureuses et décevantes. Elles relevaient davantage d'une défiance de la part des personnes « sans domicile » que d'une réelle incapacité à reprendre conscience de sa corporalité.

préservé, le ressourcer pour mieux aller de l'avant. Une « stratégie d'économie du capital corporel⁶⁵⁴ » comme le désigne la sociologue.

Notre avancée dans cette recherche met ainsi deux idées en opposition. Celle du corps abîmé, antisocial, signe d'un repli sur soi, d'une « désocialisation » installée, incorporée, et ce que nous avons découverts lors de nos rencontres, le corps servant à « travailler » sur soi ou pour soi lors de l'aumône. Un véritable support symbolique vecteur de sens pour un « agir en situation de discrédit ».

Le corps précaire ne peut ainsi être à la fois le réceptacle de tactiques de présentation de soi sur la scène sociale, et l'ultime forteresse enfermant l'individu dans sa propre réalité et sa propre temporalité. Il ne peut « fonctionner » sur le mode d'une dialectique contradictoire. Être au présent dans l'espace public et utiliser son corps pour détourner le stigmate du « clochard », par exemple, ne peut convenir avec l'idée d'une entité lourde, ce corps révélateur implacable d'une condition sociale, là par surcroît emprisonnant l'être dans une réclusion à perpétuité et dans une forme d'« autisme social ». Dans cette volonté de présence au monde, être soi, pour la personne précaire, c'est également pouvoir investir ce corps, pour mieux le mettre en avant dans les rites d'interactions, et plus simplement pour ne pas se perdre dans une folie irréversible, où les limites entre soi et le monde ne sont plus.

1.2.1. Pourquoi un lien entre le corps et l'habitat précaires ?

L'idée, que nous allons détaillée, d'une relation très étroite entre le corps, la manière de le considérer et l'habitat trouve donc dans ce qui précède toute sa justification, notamment dans cette distinction entre l'intérieur et l'extérieur. Ce lien entre le corps de la personne « sans domicile » et l'habitat précaire s'associe également avec la déclaration de Gisèle Dambuyant-Wargny affirmant ceci : « les plus démunis déterminent des usages radicalement différents des espaces et donc du corps et des activités pratiquées⁶⁵⁵ ».

Et c'est bien parce que cette distinction entre l'intériorité et l'extériorité a lieu chez les personnes que nous avons rencontrées, que la recherche d'un lieu à soi est possible et essentielle. En d'autres termes, le déni du corps engendre cette absence de limites entre soi et le monde, et par conséquent l'inutilité de trouver un refuge pour justement ressentir cette différence, tout en le préservant. Il n'empêche que pour certains scientifiques le corps mis perpétuellement à rude épreuve et à nu constituerait l'unique demeure possible traduisant cette « dialectique de l'écartèlement⁶⁵⁶ » analysée par Gaston Bachelard, où selon Pascale Pichon : « l'espace intime ne sépare pas le dehors du dedans, mais les réunit.⁶⁵⁷ ».

C'est cette « dialectique de l'écartèlement » qui, selon la sociologue, « permet le maintien de soi, l'unité même de la personne et sa permanence : les objets personnels que l'on garde sur soi, le portefeuille et quelques photos (...). Le corps se

⁶⁵⁴ Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Armand Colin, 2006, Paris, p.94.

⁶⁵⁵ *Ibid*, p.88.

⁶⁵⁶ Gaston Bachelard in Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, année 2002, Volume 73, Numéro 1, Paris, p.16.

⁶⁵⁷ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, année 2002, Volume 73, Numéro 1, Paris, p.16.

fait alors le réceptacle ultime du monde de l'intimité lorsque ces hommes portent sur eux-mêmes l'ensemble de ces objets (...).⁶⁵⁸ ».

Pourtant les situations que nous avons analysées laissent peu de place à cette dialectique où l'intime fait office de principe réunificateur entre le dehors et le dedans. Un procédé qui, selon Pascale Pichon, octroierait à la personne démunie la possibilité de ressentir son unité.

Cette unité, ce maintien de soi, nous l'associons davantage à cette identité pour « soi » conservée, non pas grâce à un corps faisant l'amalgame entre l'intime et le monde, faute de toit ; mais pour les personnes, selon la recherche d'un lieu où principalement protéger cette entité et accorder l'expression de cette identité pour « soi » en aparté.

Une nécessité pour permettre l'expression de cette continuité de l'être assurant cette permanence de soi, devient ainsi impérieuse pour une vie dans la rue, un besoin vital, ce que la sociologue Claudia Girola nomme cette « solitude pour soi », ce moment où l'individu se retrouve et laisse exprimer sa subjectivité. Elle est un principe de survie psychique et morale plus que certain.

Ceci nous amène à penser que la personne « sans domicile », malgré sa condition sociale exceptionnelle, n'en est pas moins réduite, comme chacun d'entre nous, à trouver cet espace privé où se départir des autres et pouvoir ressentir de manière affirmée cette continuité de l'être et sa subjectivité. Comme tous, elle a besoin de ce lieu pour prendre du recul sur les événements journaliers et se départir des divers « rôles » joués et assumés au quotidien sur la scène sociale. Comme tous, elle a besoin de moments de réflexivité pour se recentrer.

De fait plutôt que cette « dialectique de l'écartèlement » proposée par Gaston Bachelard, nous lui préférons l'analyse portée par la psychosociologue Perla Serfaty-Garzon, plus proche, il nous semble, de ce qui se dégageait en filigrane des récits exprimant cette notion de « chez soi ». Elle exprime ceci en parlant de l'habitat et de l'intimité : « La notion d'intérieur, en tant que lieu propre et territoire privé, nous renvoie au champ de la restitution psychanalytique dans ses correspondances avec le for intérieur de la personne (...). Elle renvoie aussi, à travers la conscience que la personne a de sa capacité à se retirer en elle-même, au rapport du sujet avec le monde extérieur. L'intérieur est ce qui est retiré du dehors dans la conscience de l'habitant, par exemple le sentiment et la conscience qu'il a de lui-même et de ses manières propres d'être. Entre mon intérieur et le monde, il y a les limites de mon corps, ma peau. De la même façon, entre l'intérieur habité et le dehors, il y a les murs de la maison.⁶⁵⁹ ».

Cette vision des « choses » se confirme dans nos travaux et nos découvertes faites auprès de personnes « sans domicile » pratiquant l'espace public sous toutes ses coutures, et dans cette définition du « propre » de De Certeau. À la fois pratiqué comme lieu de « travail » où surexposer son corps, mais aussi prospecté puis investi comme lieu qui octroie des moments de replis et de répit, par l'exploitation de ses moindres interstices au profit de niches de survie.

⁶⁵⁸ *Ibid.*

⁶⁵⁹ Perla Serfaty-Garzon, *Le Chez-soi : habitat et intimité* in dictionnaire critique de l'habitat et du logement, Sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Driant, Editions Armand Colin, 2003, Paris.

Dans ce dernier exemple se décèle à nouveau cette « morphologie urbaine » dont nous parlions auparavant concernant Monsieur Joe ou encore Monsieur P, et caractéristique de leur manière d'occuper et de marquer le sol de son empreinte lors de l'aumône. Cette morphologie, celle affectant le sol pour reprendre les termes de Marcel Mauss, nous la retrouvons en ce qui concerne la constitution de ce « chez soi » à l'abri des regards, espace intime par excellence qu'il s'agit d'habiter, c'est-à-dire d'investir psychiquement et matériellement.

Gisèle Dambuyant-Wargny affirme que « plus la désocialisation s'instaure, plus l'espace privé se rétrécit et se visible⁶⁶⁰ ». Nous serions tentés d'ajouter à cela, plus la socialisation des personnes démunies est avérée, plus elle se signe sur les manières d'utiliser leur corps, de le considérer pour occuper de manière recluse, un lieu à soi où s'établir pour le préserver. L'usage du corps, sa manière de le concevoir et la manière d'occuper l'espace public se conforte ici.

L'analyse de Perla Serfaty-Garzon vient, dans cette optique, davantage confirmer nos constatations de terrain, celles révélant à nouveau une manière de faire commune pour survivre dehors, et dont la recherche d'un lieu permanent en est la finalité. De fait, le corps précaire n'est pas uniquement perçu, même si cela reste confirmé par d'autres personnes, comme unique rempart entre soi et le monde, accordant cette possibilité de dialogue entre l'intérieur et l'extérieur. Il est aussi compris comme cette entité à protéger pour continuer à être soi, et ce, avec le monde, c'est-à-dire non enfermé en soi. L'analyse de la quête d'un espace privé caché nous permet donc à la fois de distinguer la nature du lieu en lien avec la finalité de l'acte, pour nous donner dans un second temps, la possibilité de parler dans ce contexte d'agir en situation de vulnérabilité pour les six personnes sur les dix que nous avons rencontrées, rappelant que les quatre autres possédaient un logement et ne sont donc pas concernées par ce type de logique⁶⁶¹.

1.2.2. Plusieurs tentatives d'habitats précaires⁶⁶² avant de trouver son toit

En d'autres mots, la recherche, souvent sur plusieurs mois, d'un lieu où s'établir de manière plus ou moins durable n'est pas uniquement destinée à se protéger contre le climat ou les agressions de tout genre, mais bien pour maintenir, pérenniser cette identité pour « soi » au principe même d'une survie morale et psychique. La logique de cet acte n'en est donc que plus transformée, dirions-nous, tant elle dépasse l'aspect purement utilitaire des pratiques de l'espace urbain. En ce sens ce n'est pas nécessairement « une logique utilitaire (qui) semble dominer l'organisation spatiale de la vie quotidienne⁶⁶³ » pour ces individus, mais plutôt la quête d'un lieu où s'ancrer, un « espace d'autonomie identitaire⁶⁶⁴ », pour que l'identité « réelle » puisse s'exprimer à l'instar de celle plus « virtuelle » de « clochard ». Ainsi nul besoin

⁶⁶⁰ Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Armand Colin, 2006, Paris, p.89.

⁶⁶¹ Ou plutôt elles le sont également mais pour une autre logique d'action, comme nous l'avons vu pour Monsieur Joe, ou encore Claude.

⁶⁶² Nous associons à ce terme également les centres d'hébergement qui sont précaires pour ces individus puisque n'offrant guère de stabilité dans le temps due à une fréquentation sporadique voire nulle.

⁶⁶³ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte au quotidien des sans-abri*, ANRT Diffusion, Lille, 2007, p.563.

⁶⁶⁴ *Ibid*, p.344.

de s'étonner de la durée de cette quête d'un « chez soi » qui, en fonction des circonstances, des souhaits de la personne, demande du temps. La qualité du lieu ne se trouve guère dans l'immédiat, elle nécessite tout un travail de prospection.

Une prospection qui, pour le coup, se réalise dans la durée et de manière diurne. Elles viennent traduire une véritable hiérarchisation de l'espace public qu'offre la rue pour l'individu en question, et qui scinde les pratiques de ce même espace selon des logiques bien spécifiques.

Selon cette conception un endroit peut être investi par la personne quelque temps, en attendant de trouver son refuge dans lequel s'installer durablement. Cette idée s'apparente aux divers échanges lors des entretiens, où la plupart des enquêtés nous confiaient à propos de la trouvaille de leur squat cette nécessité de temps et d'abnégation. Comme Wrester par exemple qui, avant cette solution, a passé ses nuits dehors ou dans un « coin », et qui nous déclara au sujet de son « chez soi » ceci : « *on a mis deux mois à le trouver. C'est un de mes amis que j'ai rencontré dans une association où je travaillais comme bénévole à Bémol qui m'a dit je connais un appart qui est vide (...)* ».

Claude nous déclarant, quant à lui, qu'il « *faut beaucoup tourner* » avant de trouver son refuge, ou encore Jean Luc nous expliquant lors de son récit, en répondant à notre question de savoir s'il a mis du temps pour trouver son lieu : « *Ah ! Ici sur Colmar oui...* » .

Car en effet avant d'aller plus loin dans la réflexion, il convient de définir combien de personnes sur l'ensemble de celles interrogées, possédaient au moment de l'enquête un squat et non un « coin⁶⁶⁵ ». Comme nous l'avons mentionné juste avant, quatre des dix personnes rencontrées possèdent un logement et sont donc exemptes en quelque sorte de cette réflexion⁶⁶⁶.

Les six autres personnes possèdent effectivement toutes un squat, le plus souvent dans une vieille bâtisse abandonnée, néanmoins fermée sur elle-même permettant cette sécurité et cette intimité.

Car n'oublions pas que pour l'ensemble de ces individus, le critère principal d'un bon squat est la quiétude et la discrétion que ce dernier propose grâce à ses murs.

Il convient alors de noter que l'incommodation portée par l'indiscrétion des regards est encore une fois la manifestation d'un « intérieur » ; d'une intimité ressentie par l'individu, qu'il s'agit de protéger, et la marque d'une sensation d'un corps non pas perçu comme unique entité séparant soi et les autres, mais comme unique possession à préserver dans un espace privé. La permanence du lieu choisi va donc de pair avec cette conservation de la permanence de soi. Cette hypothèse enjoint donc de considérer la nécessité de prospection dans le temps comme révélatrice d'une hiérarchisation de l'espace urbain et de ses pratiques.

⁶⁶⁵ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.121.

⁶⁶⁶ Quoique nous pourrions aussi parler dans leur cas de squat si nous envisageons la manière dont ces quatre personnes occupent leur logement, continuellement dans la rue la journée et ne rentrant dans celui-ci que le soir, et encore pas de manière régulière. Mais dans ces situations, il n'y a pas constitution d'un « propre » dans la manière d'annexer un bout d'espace public, puisque le logement leur a été trouvé par une association. La logique d'action n'est donc pas la même que pour ceux qui ont cherché et trouvé leur squat. C'est pour cette raison que ces 4 personnes sont pour l'instant exemptes de ces débats.

De fait, selon cette hiérarchisation spatiale, le « coin », détaillé par Patrick Gaboriau, « où dort le clochard, le lieu où il se retire. La notion se distingue d'un logement ou d'une maison, espace fermé, clos. Le « coin » est à la fois un endroit en retrait et en recul, mais à la différence d'un domicile, une étendue dégagée, sans barrière, plutôt abri, zone de protection et de défense que toit.⁶⁶⁷ », peut davantage être considéré comme cet endroit de passage plutôt que ce lieu à caractère privatif qu'il convient de dissimuler tant que possible. Et cela même si ce « coin » est en retrait, comme le précise l'auteur. Le « coin » coïncide ainsi avec l'abri de fortune choisi par la personne à la rue (abri de bus, arcades d'une galerie marchande, chaufferie d'un centre commercial...).

La différence avec le logement ou le squat réside ainsi dans la possibilité d'ouverture sur l'extérieur que propose le « coin », comparativement à un habitat structuré par des murs. Cette idée de barrières ou de murs séparant l'intérieur de l'extérieur ne se retrouve donc pas dans le « coin », et ceci à son importance d'un point de vue symbolique.

En effet, cette spécificité du lieu engendre le fait que l'homme de la rue abrité dans son « coin » n'éprouvera pas le même sentiment de séparation avec le « dehors » que celui qui pourrait « squatter » un logement abandonné par exemple. Cette distinction entre les diverses formes d'habitats précaires possède ainsi toute sa pertinence pour pouvoir parler de lieu de repli, marquant par ses murs, cette distance avec l'extérieur. Car ce n'est que cette distance rendue effective par le lieu qui pourra accorder à la personne « sans domicile » ce sentiment de retrait du monde, pour « recôtoyer » cette proximité avec soi, loin des mouvements et des sollicitations urbaines.

Le « coin » par son ouverture sur l'extérieur, ne pourrait servir à ce type de fonctions, mais davantage, à apporter *a minima* une protection toute relative vis-à-vis de la rudesse du climat ou encore d'éventuelles agressions. Ici nous rejoignons cette « hésitation du trottoir » dont parlait Patrick Gaboriau, dont le « coin » semble en être l'illustration, « intermédiaire entre les mondes intime et collectif » : un sas de répit.

Dans un de ses articles consacrés aux personnes « sans domicile », Pascale Pichon parle des modes d'habitats précaires et de l'action d'habiter comme d'une « épreuve à surmonter⁶⁶⁸ ». Une épreuve qui se révèle dans cet apprentissage de la rue où l'individu, petit à petit, acquiert les ficelles de la survie. Celles construites sur la « débrouille » et les combines pour, dans un premier temps, trouver un endroit où passer ses nuits au calme.

Ainsi se nourrir, ou gagner quelques sous passent souvent en second plan, le plus primordial étant de trouver un refuge pour son corps et son esprit : un lieu propice à la protection. Les premiers jours dans la rue sont donc marqués par cette quête diurne constante pour repérer cet espace où se reposer la nuit. Outre la sidération de sa nouvelle situation, l'inquiétude et l'angoisse procurées par l'arrivée dans un nouvel univers mobilise encore l'esprit pour réunir toutes les ressources de la personne afin de trouver ce point de chute souvent éphémère, mais espéré pour éviter une nuit à même le trottoir.

Ainsi fréquemment les circuits de l'assistance sont mobilisés en premiers lieux afin de trouver une place dans un centre. Mais là souvent les expériences négatives au

⁶⁶⁷ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.121.

⁶⁶⁸ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, année 2002, Volume 73, Numéro 1, Paris, p.13.

sein d'une institution de l'aide sociale signent le départ irréversible d'une vie dans la rue et cette plus ou moins longue recherche d'un « chez soi » pour s'y installer. C'est cette « connaissance des circuits de l'hébergement social qui, d'adaptation en rejet, les conduits à composer leurs circuits personnalisés⁶⁶⁹ ». Écoutons à ce sujet le témoignage de Claude sur ses débuts dans la rue et l'évocation de sa première et dernière nuit passée dans un centre : « *j'y suis allé une fois je me suis fait voler l'ensemble de mes affaires neuves que ma mère m'avait payé, et puis, ils me mettaient de corvée de ménage tous les week-ends, alors qu'il y en avait d'autres que moi... et après j'ai trouvé un squat* ».

Monsieur P lors de ses débuts dans la rue ne souhaitait également guère se tourner vers l'aide sociale en matière d'hébergement, « *je voulais garder mon indépendance... (...)* » nous affirmait-il. Jean Luc lui, tout comme Claude, garde un mauvais souvenir de son passage en foyer, assez pour s'exprimer en ces termes : « *je préfère en chier dehors que de retourner là-bas (...)* ». Nous pourrions encore citer les déclarations de Dany ou de Patrick pour attester de ce fait. Ses expériences négatives ont conduit ces individus à ne plus solliciter l'aide sociale pour trouver un refuge, un « coin » et commencer à se débrouiller seul en multipliant les expédients et les solutions d'appoints.

Claude a tout d'abord passé quelques nuits dans son véhicule, avant de partager avec des pairs des nuits dans le hall de la gare de Colmar. Mais ici encore ces expériences a-résidentielles n'ont pas tenues sur la durée, obligeant ce dernier à chercher une autre solution, pour au final trouver son squat. Monsieur P. a dormi pendant de longs moments dehors tout comme Jean Luc.

Dany, quant à lui, se souvient de cette première nuit dehors, à occuper la gare de Strasbourg sans dormir, marchant le long des quais en se demandant encore ce qui lui arrive, avant de dormir quelques temps sur un banc. Patrick, lui, se remémore ses premières escapades à Paris, dans une grande ville où ses premières expériences de « S.D.F. » l'ont conduit à « *incruster le banc* » comme il nous le déclarait. Monsieur Joe, quant à lui, nous expliquait ces moments nocturnes inoubliables auprès de Roger sur son parking, à dormir sous les arcades d'une galerie commerciale.

Ces quelques exemples illustrent assez bien le début de ce parcours a-résidentiel marqué pour tous par une succession de solutions pour survivre la nuit en toute quiétude, et en dehors des circuits de l'assistance. C'est dire qu'avant de s'installer dans un lieu à soi, de nombreux essais et « coins » sont testés par la personne, mettant du coup en perspectives l'image du « clochard » se souciant peu de l'environnement pour s'installer de manière outrancière et durable dans une parcelle de l'espace public. Une façon singulière d'occuper et de s'approprier l'espace qui, s'explique « notamment par le fait qu' (il) connaît de plus en plus de difficultés à se déplacer⁶⁷⁰ », symptôme de cette « asphaltisation ». Car effectivement, le terrain où s'installer se prépare en mouvement, inlassablement, en empruntant tous les interstices que proposent la ville et ses environs. Et c'est de cette préparation non statique que dépendra la permanence du lieu pour la personne « sans domicile ».

⁶⁶⁹ *Ibid.*

⁶⁷⁰ Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Armand Colin, 2006, Paris, p.93.

Une préparation mettant en avant les qualités d'observation, d'abnégation des personnes et leur faculté à situer un lieu dans la ville pour son aspect pratique⁶⁷¹. Elle devient ainsi le signe de cette logique d'action, celle faite de prospections puis d'expérimentations de plusieurs « coins » avant de s'installer dans celui qui deviendra le squat, ce lieu privilégié accordant à la personne démunie cette capacité à cultiver cette permanence de soi dépourvue de tous « rôles », et attributs négatifs.

1.2.3. « Savoir habiter » un bout d'espace public : une logique de survie

D'emblée ici, il convient d'apporter une précision sur ce que nous entendons par le terme « savoir habiter⁶⁷² ». Cette expression ne vient pour le coup pas signifier qu'avant de tomber dans la rue, ces personnes étaient en capacité d'habiter un logement, et que par pur renoncement et abandon de soi elles aient perdu cet usage pratique. Ou, à l'inverse, qu'elles n'ont jamais su habiter un chez soi, expliquant l'expulsion⁶⁷³ dans la rue.

« Savoir habiter » s'entend donc dans le cadre de cette recherche comme cette faculté, non seulement à créer matériellement et symboliquement ce lieu de paix et de retrait, mais aussi comme celle de pouvoir s'inscrire dans l'environnement proche et savoir se faire accepter par les habitants des alentours, et ce, malgré sa condition. Ce postulat nous le déduisons de nos nombreux entretiens avec les personnes nous expliquant cette tactique de survie, essentielle pour elles, comme Patrick qui, par exemple, nous déclarait, au sujet de son squat niché dans une maison de campagne abandonnée, ceci : *« pour l'instant dans mon squat le maire il m'embête pas... il faut se faire accepter ça c'est dur au départ, un minimum... se faire accepter disons, être propre au moins... par les gens fixes, il faut montrer patte blanche... montrer qu'on n'est pas un clodo... Faut le prouver ça... »*.

Ce postulat se confirme encore dans le témoignage de Jean Luc qui occupe également une vieille bâtisse et qui a sympathisé avec sa voisine, une vieille Dame qui lui apporte de temps à autre de quoi survivre décemment : *« je sais que la dame elle veut pas que je parte... (...) moi je dors pas sur des cailloux ! J'ai mis des matelas que la dame m'a ramené... et un sac de couchage... et j'ai tout là-bas t'inquiète pas, je vais pas bouger... (...) »*.

Ou encore Monsieur P. s'exprimant ainsi sur son lieu, une entrée d'immeuble, et sur sa faculté à se faire accepter par les locataires : *« Ben les gens ils sont polis avec moi je suis poli avec eux, la police nationale ils me contrôlent de temps en temps tout va bien, j'ai un petit matelas une alaise, trois petites couvertures ça me suffit*

⁶⁷¹ Aspect pratique dont nous verrons qu'il relève, pour certains, de manière paradoxale, à la fois de cette quiétude portée par le retrait de la scène sociale, mais aussi de cette présence d'un voisinage permettant la sécurité.

⁶⁷² Ce terme est assez récurrent au sein du champ du travail social pour que nous y apportions nos précisions. En effet pour la plupart des travailleurs sociaux, les personnes à la rue auraient perdu l'« usage » du logement et la manière de l'habiter, ce que nous ne pensons pas. Il y a en effet une nuance entre investir un lieu parce qu'on s'y sent bien et ne pas l'investir ou *a minima*, ce que nous retrouvons fréquemment chez la plupart des personnes qui investissent un logement de type associatif, après de longues années dans la rue. Ne pas être ou ne pas se sentir chez soi engendre un investissement minime de la part de la personne. Pour autant cela ne signifie pas qu'elle ne sait pas habiter le lieu.

⁶⁷³ Dans ce cas ce serait l'incapacité à pouvoir gérer son budget qui conduit à l'éviction du logement faute de paiement des loyers.

largement...(...) C'est un endroit privé...moi j'ai des locataires qui ont un appart là-bas ils m'ont dit vous pouvez rester tant qu'il y a pas de bordel... moi j'ai jamais foutu le bordel (...)».

Nous pourrions également citer la déclaration de Didier s'étant établi dans une cabane dans les bois, non loin de la ville de Mulhouse. Un squat qu'il a obtenu avec l'autorisation de gardes forestiers : « *deux gardes forestiers sont venus, je leur ai demandé l'autorisation, ils m'ont dit qu'il y avait un vieux cabanon, et je suis resté seul là-bas ils m'ont dit que là-bas c'était possible...* ».

Ces quelques illustrations viennent mettre à jour ce « savoir habiter » présent chez l'ensemble des individus côtoyés dans cette recherche, au principe même d'une logique de survie.

C'est d'ailleurs dans ce contexte que nous employons le mot *logique* puisqu'elle ne met pas uniquement en lumière l'acte pratique de recherches plus ou moins fructueuses d'un espace. Elle met surtout en exergue l'usage de ses qualités relationnelles pour être toléré dans l'appropriation illégale d'un lieu public pour ne pas susciter la désapprobation et la délation : un véritable savoir-faire basé sur les liens de sociabilité avec l'environnement.

Cette logique de survie qui ne serait bien évidemment pas complète du point de vue analytique sans cet acte, au préalable de l'acceptation du voisinage, nous voulons parler de cette manière de hiérarchiser l'espace public pour au final trouver ce lieu à soi protecteur. Nous voyons donc bien que ce mot ne s'emploie guère au hasard et de manière *stricto sensu*, essentiellement pour faire opposition à cet « aménagement du pire ». La logique nécessite ainsi réflexion, expériences⁶⁷⁴ et abnégation pour obtenir l'objet de sa finalité, la permanence du lieu pour une permanence de soi exprimée dans le maintien de son identité pour « soi », élément venant peaufiner cette logique d'action et dont nous reviendrons plus tard.

Pour l'instant il convient de mentionner la nécessité de plusieurs étapes au préalable du « savoir habiter », le « savoir chercher », le « savoir trouver », constituent des préliminaires incontournables et les éléments constitutifs d'une logique de survie pour celui qui souhaite s'établir dans son « chez soi » en toute quiétude. Mais avant cela, il faut, comme nous l'expliquait Claude, « *beaucoup tourner* ». Trouver un squat « suppose de nombreuses compétences tant pour le trouver que pour le conserver : qualités d'observation, de « culot », de prévoyance, de bonne conduite, voire de sociabilité afin de ne pas indisposer le voisinage.⁶⁷⁵ », nous rappelle Pascale Pichon.

Cette logique dans l'acte d'annexion d'un espace public modifié en « propre », trouve également sa cohérence, de manière plus générale, avec cette manière si particulière que possèdent ces personnes « sans domicile » d'utiliser les interstices de l'espace urbain par le détournement de ces lois. Celles qui en régissent les usages, pour reprendre les termes de Michel De Certeau. Une manière qui se retrouve dans la manche comme nous l'avons explicité en détails.

Dès lors la rue se transforme sous l'action et les logiques de ces individus en champ des possibles. De terrain neutre et insignifiant elle devient ce « propre », lieu de tous les usages au profit d'une survie.

⁶⁷⁴ Expériences se fondant comme nous venons de le voir sur des essais répétés de plusieurs lieux avant de trouver celui qui conviendra.

⁶⁷⁵ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, année 2002, Volume 73, Numéro 1, Paris, p.17.

Nous rejoignons ici cette idée de Maurice Halbwachs à propos de cette pensée juridique marquant symboliquement chaque portion de l'espace social et traduite dans sa déclaration: « il n'est guère de partie de l'espace occupé par la société qui a fait ces lois où nous ne nous sentions mal à notre aise, comme si nous craignons de nous y heurter à quelque répression, ou à quelque réprobation⁶⁷⁶ ».

C'est en effet si la rue représente cet espace neutre, elle n'en est pas moins régit, elle aussi, par cette pensée juridique et ses lois, faisant que l'on ne peut faire n'importe quoi dans celle-ci sans susciter la réprobation⁶⁷⁷ des autorités.

Dès lors, la manche transformée en « travail » suscite bien souvent le respect et l'approbation des autorités locales et du voisinage, surtout parce qu'elle contribue souvent à maintenir un certain ordre et une propreté du lieu, comme nous l'avons vu pour les divers protagonistes de cette étude. Il en va de même pour le sujet qui nous intéresse ici, l'occupation d'un squat comme nous venons de le signaler. Cette transgression des lois, au final souvent acceptée, du lieu symbolise ainsi bien cette résistance de la part de ces hommes de la rue, aux interstices de l'espace social, en jouant sur ses imprécisions topographiques et temporelles, pour chose essentielle, toujours appartenir à ce « tout ». A ce sujet la situation de Dany est, dans ce contexte d'analyse, plus que « criante » de vérité. Cette personne « sans domicile » est en effet la seule parmi l'ensemble de l'échantillon à ne pas posséder de squat, préférant vivre à même le trottoir⁶⁷⁸, dans cette « rue de l'ancienne gare », comme nous l'avons précisé dans un chapitre précédent.

Ce lieu de toutes les convergences transformé en quelque sorte en « bureau », fief de son « travail » lors de l'aumône, fait également office de logement symbolique comme il nous le décrit : « *C'est ma maison ici... je suis heureux, je suis un homme heureux, pourquoi un appartement ?(...)* ». Nos observations de terrain nous ont effectivement confirmé que cette rue était détournée de ses usages « classiques » afin que Dany puisse s'y établir avec un minimum de confort, comme le rappelle ce matelas posé sous des arcades, une chaise, ou encore un étendoir fabriqué et fixé sous une bouche d'aération du complexe commercial adjacent⁶⁷⁹. L'ensemble éparpillé sur plusieurs mètres donnant au spectateur que nous étions, la sensation d'un logement à « ciel ouvert », constitué de plusieurs pièces. Le tout avec l'approbation des citoyens des alentours et de la police, dont nous savons maintenant qu'elle n'est que le résultat de son « travail » de gardien des lieux.

Loin d'être le signe d'une défaillance mentale, l'annexion de cette portion de rue en « propre » devient la marque par excellence de cette « morphologie sociale » dont parlait Mauss. Celle qui donne à voir la manière dont les individus affectant le sol par l'ensemble des choses qui servent de siège à la vie collective pour paraphraser l'anthropologue.

Ces choses, nous les avons constatées par nous-mêmes chaque fois que nous revenions vers Dany afin de poursuivre l'enquête, et pour relever cette permanence

⁶⁷⁶ Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, (1950) nouvelle édition Albin Michel, 1997, Paris, p. 219.

⁶⁷⁷ Nous rappelons en effet l'interdiction de mendicité dans certaines villes depuis 1995, l'interdiction de consommer de l'alcool sur la voie publique, ou encore les regroupements en réunion dans certaines municipalités au-delà d'une certaine heure.

⁶⁷⁸ Voir en annexes les photographies de ce lieu.

⁶⁷⁹ *Ibid.*

des objets matériels (chaise, matelas...) agrémentant (améliorant) son quotidien et comme fixés au sol, offrant à cet individu démuné cette « image de permanence et de stabilité.⁶⁸⁰ ».

Comme le signifie Patrick Gaboriau, « il n'existe pas de trottoir en soi, indépendamment de la représentation psychologique qu'on peut en avoir⁶⁸¹ ».

Partant de ce principe cette « *rue de l'ancienne gare* » et son trottoir occupé par Dany, n'existe que pour l'observateur extérieur et pressé, celui qui ne prend guère le temps d'observer et d'écouter celui qui en a fait son siège. Pour Dany, ce trottoir n'existe pas en soi dans la mesure où il l'a transformé en « chez soi ». Là également le « savoir habiter » se signe de manière singulière mais non moins structurante pour la personne en question. Et ce sans annihiler l'inhumanité de cette condition de vie.

Cette annexion d'une parcelle d'espace public en guise de « chez soi », le tout avec l'acceptation des citadins. Une acceptation qui n'est que le fruit de cette logique d'action, celle de se faire accepter et respecter dans cette rue grâce à son « travail » de gardien des lieux, produit d'un « agir en situation de discrédit ».

Dans ce contexte, la pensée juridique au principe de lois régissant le lieu n'a pas de prise sur Dany, comme chez les autres individus rencontrés d'ailleurs⁶⁸². La résistance aux interstices de l'espace social est ainsi on ne peut plus claire, elle participe de cette exploitation des incertitudes que procure la rue tant dans ses espaces que dans les diverses temporalités qu'elle propose (temps du « travail » par le biais de la manche, temps de convivialité, « temps de la maison »).

En ce sens, l'introduction dans une temporalité « inclusive » est ici à nouveau effective, comme celle que procure le « travail » à travers l'aumône. Elle fait partie intégrante de cette logique de survie morale et psychique, celle ayant trait à cette identité pour « soi » dont nous allons détailler tous les tenants dans ce qui suit à travers ce « chez soi » « bricolé ».

Cette temporalité « inclusive », entendue par-là, comme celle qui constitue de la vie de chacun, de chaque groupe d'individus régulant leurs journées à travers un temps du travail, un temps des loisirs, un « temps de la maison ». Il faut ainsi un temps pour tout, dont la somme de ses diverses durées ne fait que constituer ce temps du « tout », ou « temps collectif », inclusif et participatif.

2. Le « chez soi » : « coulisse⁶⁸³ » où cultiver cette permanence à soi et éprouver ce « temps de la maison »

A ce stade de l'analyse, nous sommes parvenus à établir le fait que la constitution d'un « chez soi » pour les personnes « sans domicile », relevait d'une nouvelle logique de survie. Tout d'abord celle plus physique, mettant au centre des préoccupations la corporalité de chacun, et se fondant grâce à cette prospection sur la durée se faisant par une hiérarchisation de l'espace public. Mais cette constitution

⁶⁸⁰ Auguste Comte in Maurice Halbwachs, *la mémoire collective*, (1950) nouvelle édition Albin Michel, 1997, Paris, p.93.

⁶⁸¹ Patrick Gaboriau, *La civilisation du trottoir*, Editions Austral, 1995, Paris, p.66.

⁶⁸² Car en effet, l'annexion d'une parcelle de la voie publique ou d'un squat procède de la même logique d'action, celle de faire fi des lois du lieu et de ses interdictions afin de construire son « chez soi ».

⁶⁸³ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Editions de Minuit, 1973, Paris.

révèle aussi l'expression d'une survie morale et psychique, ayant trait quant à elle, à l'identité pour « soi » ou permanence de soi préservée grâce au squat. Toutefois cette nouvelle hypothèse nous commande de préciser en détails comment cette identité ou permanence à soi parvient à se conserver par le biais de ce refuge permanent.

Dans ce cadre également, ce sont les nombreux témoignages des protagonistes de cette recherche qui nous ont permis d'avancer dans la réflexion. Les témoignages ont mis au centre des préoccupations, l'obligation de trouver un lieu où pouvoir s'extirper de la cohue urbaine.

Car comme nous l'avons établi lors du chapitre sur la manche, ou celui dédiés à l'analyse des liens socio-affectifs avec des proches, l'identité pour « soi » est pour tous, source de survie morale et psychique incontestable. Elle donne la possibilité de lutter contre les effets de la régression sociale, souvent à travers l'adoption de « rôles » et dans différents contextes sociaux.

Produit de la subjectivité de chacun, cette identité pour « soi » se manifeste, nous le rappelons, au plus profond de soi, chaque fois que le « rôle » mis en place par les personnes agissait lors du « travail », d'une présentation de soi calculée ou encore auprès d'intimes. Ce n'est en effet que les « rôles » et présentation de soi joués et rejoués sur les diverses scènes sociales que proposent la rue, qui permettaient cette continuité de l'être pour ces individus démunis. Autrement dit, l'identité pour « soi » ne s'exprimait pas constamment, et lorsque le « rôle » et la présentation de soi s'effaçaient, pour laisser réapparaître celle de « clochard ». Ceci pour dire que cette forme d'identité a besoin, outre ses représentations jouées, de s'exprimer en aparté afin de se « cultiver » pour se pérenniser face à une vie dans la rue et aux incidences que celle-ci peut avoir sur l'identité de l'individu en question.

2.1 « Quand je veux être tranquille et évacuer... je rentre, c'est important (...) »

A ce propos, voici ce que nous déclarait Patrick, au moment de nous parler de son squat dans la campagne, non loin de Belfort : « *quand je veux ... tout le monde en a besoin, je peux me replier dans cet endroit...* ».

Avant d'aller plus en profondeur dans l'analyse de cette déclaration, il est important de noter l'emploi de l'expression « *je rentre* », preuve que le squat, pour cet individu « sans domicile », représente bien ce lieu de délimitation nécessaire entre le « dehors » et le « dedans ». Ensuite il s'agit de noter également dans cette phrase, la nécessité de « rentrer », commune à n'importe quel individu, et pouvant exprimer par extension, ce « temps de la maison », celui marquant la fin d'une journée de travail par exemple. Là encore nous découvrons derrière les mots, le maintien de cette temporalité « ordinaire » dans l'existence de cette personne. Celle qui se scinde selon les diverses activités de la journée attachées chacune à son temps, ce temps pour tout. Enfin il importe encore de relever dans le discours, cette idée de repli présentée comme un besoin, une nécessité. Ce repli en aparté qu'il est bon de ressentir pour, comme Patrick nous l'exprime, « *être tranquille et évacuer* » après une journée éreintante.

Une journée s'étant déroulée le plus souvent, et comme il nous l'a déjà affirmé, à travers ses « petits boulots » réalisés auprès des habitants du village, ou encore

dans cet accueil de jour d'une association aidant les personnes démunies, où il agit en tant que bénévole.

Dès lors nous conviendrons que ces nombreuses activités journalières sont autant usantes pour le physique que pour le psychisme. Une fatigue psychique qu'il convient de comprendre dans ce contexte de « petits boulots » et de bénévolat, comme la résultante de cette énergie psychique mobilisée lors du labeur pour faire émerger ses « ressources subjectives » et parvenir à conserver son identité pour « soi ». Celle chargée de contourner le stigmate du « clochard » pour rester soi malgré tout, et en adéquation avec la situation sociale proposée, c'est-à-dire sans éveiller les soupçons, voire les remarques rappelant sa condition. Dès lors il convient pour Patrick d'user de son savoir-faire lui-même étayé sur des compétences, afin de mettre en avant sa réelle personnalité.

Car même si cet homme ne pratique pas la manche et qu'il préfère s'adonner aux petits travaux pour survivre, ce choix est bien en lien, comme nous l'avions pressenti suite à ses dires, avec le fait de ne pas ressembler au « clochard », et dans cette posture si caractéristique du mendiant. Ainsi même si Patrick ne convoque guère de « rôle » dans cette affaire pour maintenir en surface et vis-à-vis des « normaux », ce visage de semblable, force est de constater qu'il ne lutte pas moins que les autres pour être perçu différemment.

Cette lutte au quotidien qui, à long terme, use le mental, toujours sur le qui-vive pour se faire accepter et respecter comme un « inclus », notamment à travers ses compétences et son sérieux. Une lutte qui, en contrepartie et pour la survie psychique et morale, nécessite la présence de ce lieu où pouvoir « évacuer » comme il nous en fait part et « être tranquille » loin de toutes sollicitations et de toutes expositions. L'une n'allant d'ailleurs pas sans l'autre.

Ainsi « être tranquille » pour Patrick s'est également et surtout, éprouver au plus profond de soi cette « solitude pour soi » primordiale. Celle qui va laisser à nouveau émerger sur la durée, le temps de l'aparté et sans effort, cette identité pour « soi » assurant cette permanence de l'être social. C'est dans son squat et lors de ces moments quotidiens privilégiés, loin des regards que cet individu peut se recentrer sur son existence et se remémorer les images de sa journée. Il a la possibilité de refaire le point en toute quiétude et par le biais de cet « imaginaire nocturne intimiste⁶⁸⁴ », qui « renforce l'intimité avec soi et accompagne la descente dans la mémoire ». Ce principe de survie morale et psychique est donc plus que nécessaire pour que la personne puisse ne pas se confondre dans cette identité sociale « virtuelle » de « clochard », celui privé de lieu pour se recueillir en soi, ou encore privé de cet intime qui, « évoquant le retrait, évoque en même temps le retour vers soi ou vers un cercle de proches, l'individuel, la conscience et la découverte du moi. L'intime introduit le sujet à une intériorité par rapport à soi, à l'intimité à l'être (...)»⁶⁸⁵

Cet intime qui traduit une intériorité par rapport à soi est donc possible grâce à l'existence d'un lieu que nous pourrions tout à fait associer à cette notion de « coulisse ». Un concept du sociologue Erving Goffman qui définit celle-ci en rapport avec la scène sociale. Elle est cette topographie de toutes les interactions humaines

⁶⁸⁴ Gilles Orcel, Vivre la rue in Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.48.

⁶⁸⁵ Perla Serfaty-Garzon, *Le Chez-soi : habitat et intimité* in dictionnaire critique de l'habitat et du logement, Sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Driant, Editions Armand Colin, 2003, Paris.

partagée entre la « région antérieure⁶⁸⁶ », le « lieu où se déroule la représentation⁶⁸⁷ », et cette « région postérieure⁶⁸⁸ », ce lieu intime où l'acteur peut laisser tomber le masque endossé lors de sa représentation. Bien évidemment cette rhétorique théâtrale ne doit pas porter à confusion pour le sujet qui nous intéresse ici. Les conditions d'existence infrahumaines subies par les personnes « sans domicile » ne peuvent se confondre avec cette représentation jouée en public par la plupart des acteurs « ordinaires », et dans cette mise en scène de la vie quotidienne.

Car ce qu'il faut bien comprendre, c'est que cette représentation de la misère se déroulant sous les yeux des citoyens n'est que le produit d'une condition sociale imposée à ces hommes, et dont la lutte contre ses effets se signe justement dans ce que nous pourrions nommer cette « contre représentation ».

Cette manière d'être singulière allant à l'encontre des représentations sociales dans le contexte de la manche, comme nous l'avons vu précédemment, où les « rôles » dont certains soutenus par des « ressources subjectives », ainsi qu'une présentation de soi travaillée parviennent à sauver la face dans l'interaction et notamment auprès du voisinage. Cette « contre représentation » devient ainsi le moteur de l'expression de cette permanence à soi.

Et c'est bien cette « contre représentation » qui, pouvant être également associée dans le langage goffmanien à une représentation⁶⁸⁹, commande l'existence d'une « coulisse » pour apporter cet équilibre entre le jeu des « rôles », la présentation de soi et le réel qui, dans la situation des personnes « sans domicile » n'est pas uniquement une question de gestions des rites d'interaction en « face à face ». Elle est aussi et surtout une question de survie psychique et morale.

L'enjeu est donc tout autre, ou tout du moins plus « vital ». D'où l'impérieuse nécessité, dans la vie de ces hommes, de l'existence de cette niche de survie pour se concentrer, non pas sur la préparation d'un nouveau « rôle » ou d'une nouvelle présentation de soi en société, mais sur le ressenti de son identité pour « soi », celle exprimée lors de la manche, en société.

De fait et *a contrario* des autres acteurs sociaux, la « région antérieure » que représente la rue lors de l'aumône devient ainsi un enjeu identitaire plus que certain pour ces personnes. Dans ce contexte singulier il ne s'agit toutefois pas de faire bonne figure pour ne pas créer de malaise dans l'interaction, et pour être à sa place. Il est obligatoire de montrer aux autres ce que l'on est réellement, c'est-à-dire en dehors de son statut et de son apparence de « clochard ». Un véritable « travail identitaire » comme nous l'évoquions dans le chapitre quatre dédié à la mendicité.

2.2 Un lieu pour y éprouver son temps

D'où cette idée de repli pour « être tranquille et évacuer » comme nous le déclarait Patrick. Une idée également évoquée dans les mots de Didier qui, rappelons-le, s'est installé dans une cabane en forêt, non loin de la ville de Mulhouse. D'ailleurs à ce

⁶⁸⁶ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Editions de Minuit, 1973, Paris, p.105.

⁶⁸⁷ *Ibid.*

⁶⁸⁸ *Ibid.*

⁶⁸⁹ En effet, le fait de vouloir jouer contre les apparences de clochard » nourrissant cette représentation en société malgré soi, peut être considéré comme une autre représentation, plus en adéquation avec son identité pour « soi ».

propos nous avons établis auparavant, que ce lieu à soi, en plus d'être choisi pour la discrétion qu'il procure, l'est aussi pour sa situation géographique permettant ces allés et venus vers la ville, ce lieu de « travail ». Cette hypothèse s'étaye dans les dires de Didier : « *C'est un endroit où je peux rester toute l'année. C'est une cabane, un espace où je n'ai pas de problème pour me reposer... et monter sur Mulhouse pour faire la manche pour acheter des provisions, pour manger... (...)* ».

C'est bien dans ce découpage de la journée entre le « travail », les courses et le repas, tous signifiés par une temporalité, que justement peut émerger un autre temps, ressenti, et éprouvé grâce à un lieu, ce « temps de la maison ». Un moment où rentrer et se recueillir en soi après une journée bien remplie.

Ceci, au-delà la dernière déclaration de cet homme, se retrouve plus précisément dans la suite de son témoignage : « *Dans un foyer tu es avec des personnes comme toi, le temps du repas du coucher est le même, le temps est inclusif... dans la rue c'est pas pareil, le temps du travail c'est pas le même que le temps dans la rue, là tu as midi, le repas c'est pas ton temps, c'est le temps pour ceux qui travaillent, c'est pas pour toi... dans la rue il n'y a pas de règle c'est l'inconnu, dans la rue c'est l'inconnu... tu ne sais pas comment ça va se finir... (...)* ».

Ainsi pour faire face à cet « *inconnu* », à cette anomie touchant de près au « *temps dans la rue* » il est obligatoire pour Didier de trouver puis de s'établir dans cette cabane. Ce « chez soi » donnant la possibilité de rythmer ses journées selon ce « *temps inclusif* » dont il nous parle, que nous pouvons associer, plus généralement, au « temps collectif » de Maurice Halbwachs. En ce sens le squat trouvé par ces hommes accorde tout autant cette occasion d'aparté salvatrice pour le psychisme et le moral, que celle permettant d'être toujours dans ce « temps collectif » en reconstruisant ce « temps de la maison » grâce au refuge : « *La rue pour les enfants et les sans-abri ce n'est pas quelque chose où tu gagnes quelque chose... c'est pour ça que je pense avoir une maison, ou plutôt un refuge... (...)* », nous expliquait Didier.

La métaphore dramaturgique propre à la sociologie d'Erving Goffman est ainsi plus qu'utile pour bien venir signifier ce lien, énième principe de survie morale et psychique pour Patrick et Didier, entre le « dehors » (« région antérieure ») et ses temporalités associées aux diverses activités de ces hommes, et le « dedans » (« région postérieure » ou « coulisse ») et sa propre temporalité, représentée, matérialisée par son « chez soi ». L'usage de cette métaphore est encore plus justifié lorsqu'il s'agit d'envisager la situation de Didier lors de l'aumône et cette mise en scène théâtrale au profit d'un contournement du stigmaté du « clochard ». Sa cabane dans les bois représente alors bien cette « coulisse » où non pas se départir du « rôle » joué sur la scène sociale, puisque ce « rôle » n'est que l'expression de son identité pour « soi », mais peaufiner encore et toujours l'argumentaire et le verbe afin d'être plus « concluant » pour reprendre une expression chère à Claude, et rendre plus compréhensible sa situation.

2.3 Le squat pour la sécurité mais aussi pour pouvoir rythmer ses journées

De manière plus globale, c'est grâce à cet équilibre entre les différents temps et les différents espaces pratiqués - pratiques qui d'ailleurs et comme le rappelle Pierre Bourdieu, font le temps, ou plutôt les temps -, que ces personnes « sans domicile » parviennent à reconstituer des repères, qui, par leurs actions, deviennent identificateurs dans la mesure où ils octroient la possibilité à ces individus démunis d'exprimer puis de préserver seuls, cette identité pour « soi ».

Mais comme nous l'avons souligné juste précédemment, le squat, ou « chez soi », peut-être uniquement investi pour des raisons pratiques (proximité de la ville, sécurité apportée par le voisinage) et ne présenter aux yeux de ses occupants, qu'un caractère de protection pour son intégrité physique.

Ou plus exactement, certains témoignages ne sont pas allés dans le sens de ce repli salvateur pour le psychisme et le moral, ne nous autorisant guère sur le moment d'utiliser notre hypothèse de survie morale et psychique pour ces situations. C'est le cas de Wrestle qui nous affirme ceci à propos de son lieu à soi qui, chose essentielle, est partagé avec son ami Thibault : « *Eh oui ce serait très risqué seul, mais maintenant... J'étais tout seul trois ans en squat... mais j'avais ma voisine à côté, j'avais des amis là-bas... il surveillaient pour moi... ils sont tous partis, ils étaient tous d'Alsa je crois... ils sont tous partis maintenant... et mais... c'était pas dangereux... lui (en regardant son compagnon)... il connaît... moi aussi... mais de temps en temps c'est dangereux on ne sait jamais ce qu'il nous attend... voilà... ».*

Dans ce cas, le squat apporte pour Wrestle et son ami cette sécurité ontologique vis-à-vis des dangers que peut procurer la rue. Un squat qui, dans ce cas précis, a été choisi par Wrestle du fait qu'il peut être partagé avec son comparse, celui qui dans le cadre de ce « couple d'ami » pourra être présent en cas de difficultés. Pour autant, malgré cette absence d'arguments étayant l'hypothèse d'une logique de survie morale et psychique possible grâce au squat et la possibilité de l'utiliser comme une « coulisse », ce dernier peut tout de même, et selon les dires de Wrestle, être envisagé comme un lieu où pouvoir également expérimenter à nouveau ce « temps de la maison » pour raccrocher plus généralement à ce « temps collectif ». Voici comment sont rythmées ses journées : « *Je me réveille le matin je vais manger à Alsa, bémol... et après je vais commencer la manche de deux heures jusqu'à cinq heures... trois heures, quatre heures après j'arrête... et je retourne au squat je dors et demain une journée recommence... ».*

Ce nouveau récit permet de constater pour cet homme ce découpage des journées selon les diverses activités et les temporalités qui lui sont associées. Comme pour Patrick ou Didier, ce chez « soi » accorde cette séparation bien distincte des journées et cette inclusion dans un espace-temps collectif rendu possible grâce au squat. Celui qui, nous le rappelons, permet de délimiter un « dehors » et un « dedans » mais également les temporalités différentes attachées aux divers pratiques de ces espaces publics et privés. Cette hypothèse s'étaye sur la déclaration de Joseph Debès à propos de la maison : « Le rôle privilégié de la maison ne consiste pas à être la fin de l'activité humaine, mais à en être la condition et dans ce sens, le commencement⁶⁹⁰ ». Sans refuge faisant office de maison pour

⁶⁹⁰ Joseph Debès, *Levinas, l'approche de l'autre*, Les Editions de l'Atelier/ les Editions Ouvrières, 2000, Paris, p.58.

ces hommes, leurs « travaux » et diverses activités journalières au principe de leur survie ne pourraient exister.

Pour autant, malgré ces récurrences dans la pratique de l'espace public transformé en « propre » pour construire son « chez soi », comment ne pas envisager pour Wrestle ce repli vital dans son squat comme également source de préservation de l'identité pour « soi » ?

Car même si celui-ci ne fait pas état dans son discours de ces moments privilégiés de tranquillité, de repli nécessaires, pour l'expression de sa permanence à soi, nous n'imaginons pas que ce lieu ne soit pas investi aussi pour cette raison, et même s'il est partagé avec son ami. En d'autres termes, nous ne pensons guère que cette lutte quotidienne sur ce parking du musée de l'étoffe de Mulhouse, terrain de « travail » au profit de l'expression de son identité pour « soi », ne soit pas usante et éreintante pour ne pas nécessiter ce repos salvateur, et laisser s'exprimer sa réelle personnalité en présence de son compagnon d'infortune, en aparté loin des regards.

2.4 Une attache affective envers divers lieux publics

Tout différent maintenant est le récit de Jean Luc sur son lieu trouvé, comme tous, après de nombreux essais et maintes prospections. Dans ce cas également, ce lieu, un vieil appartement à Colmar où il séjourne au premier étage, lui apporte cette quiétude recherchée face aux aléas et à la fatigue qu'engendre la surexposition quotidienne dans la rue.

Il symbolise également cette « coulisse », *a fortiori* eu égard la représentation quotidienne mise en scène par cet homme lors de la manche et par le biais d'une présentation de soi tacticienne se faisant sans l'appui d'un « rôle ».

Car dans sa situation également « *aller à la rencontre* » comme il nous l'exprimait, use le mental, constamment dans l'obligation de trouver des parades pour cacher son stigmate. En analysant ses dires sur son squat, il convient tout d'abord de noter que ce dernier a été choisi d'une part, et comme cela se souligne auprès d'autres personnes, pour son aspect pratique, celui apportant une sécurité face aux agressions.

Voici à cet égard ce que Jean Luc nous en dit : « *Je suis en sécurité, je sais qu'il y a la femme en bas qui surveille... (...)* ». Cet aspect sécuritaire du lieu apporté par cette Dame âgée est aussi à mettre en lien avec ce « savoir habiter » dont fait preuve cet individu pour gagner la confiance de celle-ci qui, en retour, lui apporte cette quiétude.

Mais la sécurité et la discrétion du lieu ne sont pas les uniques raisons expliquant la sédentarisation de cette personne « sans domicile » dans cet appartement abandonné. De manière similaire aux autres personnes rencontrées, ce lieu est aussi choisi pour obtenir cette « solitude pour soi » et mieux se ressourcer après une journée de « travail » fatigante.

Ce lieu insignifiant devient de fait aux yeux de Jean Luc, ce « *coin tranquille...* », Selon ses mots, un lieu dont il avoue prendre soin, « *j'en prends soins (...)* », preuve de son attachement au lieu considéré comme sa maison, « *j'ai ce qu'il faut à la maison ! (...)* » nous déclare-t-il un jour à propos de notre discussion centrée sur sa capacité à se défendre en cas d'intrusion.

Ici aussi, même si dans son discours cet individu ne fait pas état, comme d'autres, de ce besoin de repli et de cette nécessité d'évacuer seul les événements de la journée, nous conviendrons que son squat paraît tout autant revêtir les aspects et fonctions d'un lieu à soi où cultiver, pour mieux préserver, son identité pour « soi ». Il représente, à défaut d'un havre de paix, ce « *coin tranquille* » comme Jean Luc nous l'a présenté dans son discours.

À ce propos, écoutons encore cette dernière phrase: « *Je vis dans un squat où je peux voir la télé par la fenêtre qui donne sur le salon d'un voisin... je suis seul, j'aime bien être seul je suis plus tranquille... seul.* ».

Nul doute que cette solitude appréciée traduit cette « solitude pour soi » nécessaire pour cet homme, afin de se recentrer et goûter à cet intime en proximité avec soi, dans cette forme de recueillement et dans sa « *maison* ». Un recueillement qui, comme le stipule Joseph Debès, est « nécessaire pour que la nature puisse être représentée et travaillée, pour qu'elle se dessine seulement comme monde, s'accomplit comme maison. L'homme se tient dans le monde comme venu vers lui à partir d'un domaine privé, d'un chez soi, où il peut, à tout moment se retirer⁶⁹¹ ».

2.5 Le lieu de tout « commencement d'activité humaine »

Ces récurrences, à propos de cette survie psychique et morale procurée un lieu à soi, et remarquées dans les récits « d'après malheurs » des individus que nous avons mentionnés jusqu'ici, continuent à se souligner auprès de Monsieur P.. Ce dernier a, tout comme ses comparses, mis quelques temps avant de pouvoir s'installer en toute quiétude dans son squat qui, comme il nous le déclare, se trouve « *devant une entrée d'immeuble (...)* ».

Ce lieu est en fait assez récemment investi par cet individu au regard de ses nombreuses années dans la rue. Un fait qu'il nous explique ainsi : « *ça fait 2 ans avant on avait d'autres squats mais avec les contrôles de police... tout ça depuis 1986, faut avoir le courage...* ».

Les solutions portées par l'aide sociale en matière d'hébergement écartées dès son arrivée dans la rue et la succession de squats avant de trouver le bon, marquent également ces essais multipliés et cette prospection, avant d'élire domiciliation durable dans un hall d'immeuble.

Ici également cette annexion d'un lieu privé tolérée s'explique par cette cohabitation réussie entre les locataires et Monsieur P., signe à nouveau de ce « savoir habiter », comme nous l'avons mentionné juste avant dans la partie précédente.

Toutefois il nous reste à rappeler, concernant ce lieu à soi, qu'il est partagé avec Louis, comme nous l'avons souligné précédemment. L'aide procurée par Monsieur P. trouve également, en contrepartie, son bénéficiaire, comme il nous l'affirme : « *Il m'aide, je l'aide si jamais j'ai pas de sous pour un café, il m'aide et moi je lui rends la... je l'aide comme je peux... des fois je lui prête mon matelas, ça fait un mois qui dort avec moi... on dort côté à côté chacun on veille l'un sur l'autre... t'es jamais à l'abri des emmerdeurs...* ».

⁶⁹¹ Joseph Debès, *Levinas, l'approche de l'autre*, Les Editions de l'Atelier/ les Editions Ouvrières, 2000, Paris, p.58.

Dans cette situation de cohabitation, comme pour Wrestle, nous pouvons noter cette coprésence nocturne nécessaire pour apporter cette forme de sécurité dans le squat. Une sécurité mise en avant dans son argumentation, plutôt que ce retrait nécessaire de la scène sociale pour se ressourcer à travers l'expression de son identité pour « soi ».

Mais ici aussi dans ce contexte, la survie morale et psychique se rejoue tout de même à travers l'expression de cette identité pour « soi » dans ce lieu intime. Cette identité que l'on retrouve tout au long de l'histoire de cette personne, naturellement serviable, et aidante envers son prochain. De fait, apporter du soutien à son ami dans la détresse, en lui accordant la possibilité de passer la nuit à l'abri, n'est que la mise en œuvre de cette identité.

2.6 Le besoin de « solitude pour soi » toujours présent

Ceci pour dire que, cette permanence à soi rendue possible grâce au repli dans son squat, peut varier en fonction de la personnalité des individus, ce qui n'annule guère cette nécessité de « solitude pour soi ». En effet, certains individus préfèrent évoluer constamment seul dans leur quotidien, entendu par-là, sans un compagnon constituant ce « couple d'amis ». C'est le cas pour la majeure partie des personnes composant cette recherche, hormis Wrestle, et Monsieur P..

Mais ce couple ne vient pas, en contrepartie, annihiler cette « solitude pour soi » qui, dans ce cadre relationnel bien spécifique, plutôt que de s'annuler, se modifie, s'adapte aux circonstances, celles qui nécessitent en premier lieu cette présence de l'autre rassurante et apaisante.

Pour autant être constamment accompagné induit-il automatiquement le fait de ne pas pouvoir jouir de quelques instants, seul ? La « solitude pour soi », comme expression de cet intime ressenti au plus profond de son intériorité peut, toujours être opérante, dans cette configuration relationnelle. Inutile en effet de rappeler que bon nombre d'individus constamment entourés, éprouvent souvent cette solitude, pour le coup, destructrice. La solitude est donc une notion toute relative, dans la mesure où elle n'a pas besoin d'un individu isolé des autres pour être effective.

Nonobstant ce fait, le récit de Monsieur P. dévoile une autre récurrence avec les autres parcours, plus perceptible cette fois-ci, et ayant trait à son emploi du temps quotidien. Une manière encore une fois ici, de pratiquer l'espace urbain pour ne pas rester fixé au trottoir. Voici comment celui-ci nous explique le contenu de ses journées : « *Le matin je me lève à sept heures... je fais la mendicité, je me promène, je vis au contact des gens... je les renseigne, je les aide... je vais à la Manne pour manger, le soir... je prends un café en attendant que la maraude de la Croix Rouge elle soit passée... et après je prépare mes affaires pour me coucher... (...) Je vais au squat, je me couche tôt et je me lève tôt...* ».

D'emblée nous constatons, et de manière semblable aux autres personnes « sans domicile », ce partage très organisé de la journée en fonction d'activités pouvant se scinder en trois parties majeures. Le « travail » réalisé dans le contexte de la manche, le repas après cette activité, et enfin le retour dans son squat pour décompresser. Ces activités sont elles-mêmes décomposées chacune selon sa temporalité, comme nous l'avons déjà exprimé au sujet de Wrestle par exemple. Le

temps du « travail », le temps du repas, et le « temps de la maison » symbolisé et rendu possible grâce au retour dans le squat.

Dans cette situation également, nous retrouvons ce « rôle privilégié de la maison », pour reprendre les termes de Joseph Debès, en l'occurrence ici le « chez soi » constitué par Monsieur P. Un rôle accordant à cet homme la possibilité de tout « commencement d'activité humaine⁶⁹² », non pas tant par le fait que ce lieu signe la fin d'une journée par le retour dans ce dernier, que celui qui donne toute possibilité d'existence de ces activités. En d'autres mots c'est la possibilité de séparation, grâce au squat, d'un « dehors » consacré à la vie publique, et d'un « dedans » consacré à la vie intime ou privée qui permet de faire exister pour ces hommes cette activité humaine et les temporalités diverses qui lui sont associées. Sans squat pas de possibilité de délimiter l'espace, ses pratiques et ses temps, et donc pas de possibilité non plus d'être inclus dans ces temps.

Ici aussi, l'établissement dans un lieu intime pour cultiver cette permanence à soi, au principe même d'une logique de survie morale et psychique, s'accompagne nécessairement et comme auprès de tous, par cette volonté de délimitation de l'espace public pour y imposer ses pratiques dont les temporalités sont calquées sur celles des « normaux ». Dans ce sens, l'annexion d'une parcelle de la rue, au sens large du terme, ne peut relever uniquement d'une logique de survie mettant en jeu la préservation de son intégrité physique. D'autres motifs, plus cachés viennent en expliquer l'action.

S'agissant maintenant de cette notion de « coulisse » ayant trait, nous le reprécisons, au lieu et à l'expression de cette identité pour « soi » vis-à-vis des représentations jouées dans l'espace public avec ou sans l'adoption d'un « rôle », nous conviendrons que la situation de Monsieur P. reste à cet égard similaire, et ce, malgré sa manière de faire la manche, plutôt particulière.

D'ailleurs cette « coulisse » n'existe aussi que dans la mesure où elle est en lien très étroit avec la manière de pratiquer la manche. Mais ceci ne veut pas dire que cette façon d'interpréter le lieu soit uniquement raccrochée à ce contexte. Elle peut en concerner d'autres, mais les situations de notre enquête ne nous ont pas permis d'envisager ces autres contextes.

Nous avons en effet établi dans le chapitre consacré à la manche que, cette personne pratiquait cette activité de survie de manière atypique puisque caractérisée par ce que nous nommions cette « présence-absence ». Symboliquement présent sur le lieu grâce à un écriteau et une partie de ses affaires personnelles, cette manière de pratiquer l'espace lui octroyait la capacité, en quelque sorte, de se dédoubler, pour pouvoir, pendant son absence dans son coin de rue, aider les commerçants et être perçu différemment.

Mais ceci ne vient pas signifier en retour que, parce qu'il ne reste pas continuellement dans ce coin de rue pour faire la manche, Monsieur P. n'ait pas besoin de ce retour salvateur dans son squat. Et c'est d'ailleurs la présence de quelques-unes de ses affaires personnelles sur ce lieu de l'aumône qui attestent de cette supposition.

⁶⁹² Joseph Debès, *Levinas, l'approche de l'autre*, Les Editions de l'Atelier/ les Editions Ouvrières, 2000, Paris, p.58.

Effectivement, comme il nous le déclarait : « *le reste ils sont dans un autre endroit... un squat (...)* », parlant du reste de ses affaires personnelles dont nous imaginons qu'elles possèdent un caractère précieux, puisqu'il ne prend guère le risque de les laisser sur son lieu de « travail », sans sa présence.

Dans ce cas de figure nous pourrions très bien faire l'analogie de cette situation avec celle de n'importe quel travailleur qui apporte certaines de ses affaires au travail et laisse les plus importantes à ses yeux, chez lui, dans sa demeure. Mais le plus intéressant du point de vue de l'analyse reste sans doute cette pratique de l'espace qui, là pour le coup, devient également hiérarchisée, non pas dans cette quête d'un lieu, mais du fait de l'attachement dévoué au lieu. L'espace public dédié à la manche est en fait moins enclin à cette forme d'attachement affectif, même s'il est précieux aux yeux de Monsieur P, notamment face aux autres individus qui ne peuvent prendre sa place.

Toutefois cet espace est moins investi affectivement que le squat, où la présence du reste de ses affaires personnelles et intimes attestent de ce fait. En l'occurrence ici, son lieu à « soi » rempli aussi le rôle de « coulisse », dans la mesure où il fait office d'espace intime où se retrouver chaque soir, après une journée bien remplie.

L'idée du « clochard » qui ne s'attache à personne et à aucun lieu reste dans cette situation et pour les autres, contredite. Car pour que la personne élise domicile dans son squat afin de le transformer en « propre » faisant fonction de « coulisse », il faut que la personne y investisse une part d'elle-même dans ce lieu. Une part souvent matérialisée par le prolongement du corps. Ces objets qui l'entourent. Nous pourrions dire, de fait, qu'il est primordial que l'individu y laisse une trace visible, celle qui « affecte le sol » pour reprendre un terme de Marcel Mauss, et, chose importante, quand cela reste possible⁶⁹³.

Cette hypothèse rejoint l'argument de Jean Coutras qui définit les « pratiques d'appropriation » comme « les modalités par lesquelles les personnes développent des attaches affectives avec les espaces fréquentés⁶⁹⁴ ».

Espace fréquenté, le squat qui, nous le rappelons, se doit d'être caché, dissimulé dans le décor de la ville. Car ce n'est que de cette invisibilité que naîtra ou non ces attaches affectives permettant à la personne de se sentir chez soi et dans sa « coulisse », à l'abri des regards comme l'acteur se dissimulant avant sa représentation pour mieux se recentrer sur soi.

A ce sujet le « coin », notion développée par Patrick Gaboriau, ne peut que se distinguer de cette « coulisse » par le moindre investissement affectif, matériel et temporaire qu'il subit de la part de l'individu. Un endroit se trouvant souvent à « ciel ouvert » sans délimitation possible entre le « dehors et le « dedans » et, chose importante pour notre argument, à la vue de tous.

⁶⁹³ En effet toutes les personnes rencontrées n'ont pas un squat proposant un minimum de confort, cela dépend des possibilités offertes par le lieu (eau, électricité....) et également des opportunités leur permettant d'acquérir du mobilier, comme Jean Luc aidé en cela par sa voisine, ou Patrick qui possède un lit et une table. Didier, quant à lui, ne bénéficie guère de tout cela, ceci s'expliquant sans doute par à son projet faisant qu'il sait très bien qu'il quittera ce lieu un jour, et comme il nous l'a exprimé dans son récit. Monsieur P., lui, ne peut guère investir dans du mobilier. Cela s'explique par le caractère du lieu, mais cela ne l'empêche pas de s'y sentir à son aise comme il nous l'exprime : « *j'ai un petit matelas, une alaise, trois petites couvertures ça me suffit largement....* ».

⁶⁹⁴ Jean Coutras, *Des villes traditionnelles aux nouvelles banlieues*, Editions Sedes, 1997, Paris, p.11.

Nous retrouvons dans cet argument la gestion nécessaire et vitale de cette « visibilité-invisibilité » dont parlait Claudia Girola, celle révélant ce juste équilibre entre le paraître en scène publique et le disparaître en privé pour cultiver sa proximité à soi.

Au sujet de Monsieur P., sa manière singulière de pratiquer l'espace public n'équivaut donc pas à ne pas envisager son squat aussi comme cette « coulisse » accordant cette possibilité de repli sur soi, et l'expression de son identité pour « soi » comme nous venons de le voir. Là encore la singularité des personnalités révélée dans le récit de vie n'empêche guère la constitution d'une « représentation sociologique ». Celle ayant trait au refuge et à la manière si spécifique dont ces hommes utilisent ce dernier. Une utilisation expliquant et s'expliquant par ce que Gisèle Dambuyant-Wargny explicite par « des usages radicalement différents des espaces et donc du corps⁶⁹⁵ et des activités pratiquées ». Ses usages auxquels il convient encore d'ajouter celui des diverses temporalités en liens avec le lieu et les pratiques.

3. Comment cultiver son identité pour « soi » en étant constamment dans la rue ?

Cette question, à laquelle nous tenterons de répondre dans ce qui suit, ne doit toutefois pas apporter une contradiction majeure avec ce que nous énoncions au préalable de ce chapitre. En effet dans son introduction, nous faisons le constat que la personne « sans domicile », ne vivait pas intégralement dans la rue, pour se réfugier la nuit dans son « chez soi », véritable niche de survie physique, psychique et morale. Pourtant sur les dix personnes rencontrées sur la durée, seule une, Dany, ne possédait pas d'endroit de repli, vivant toute la journée et la nuit dehors. D'ailleurs, l'ensemble du mobilier étendu le long de cette rue de « l'ancienne gare » à Strasbourg, attestait ce fait, comme nous le précisons juste auparavant.

Ce dernier élément amène à nous poser une première question. L'ensemble du mobilier présent sur plusieurs mètres de cette rue, lieu de ses « travaux », peut-il également expliquer ces attaches affectives avec le lieu fréquenté ?

En d'autres termes, où cet individu trouve-t-il la possibilité de création d'une limite physique entre l'extérieur et l'intérieur, pour à la fois pouvoir maintenir son identité pour « soi » développée par l'application quotidienne du « rôle » afin de pouvoir ressentir, pour mieux inclure, ce « temps social », en distinguant les diverses durées associées à ses diverses pratiques de l'espace public ?

Pour répondre à ces questions, nous convoquons ici à nouveau un des concepts de Maurice Halbwachs, cette « pensée juridique et ses lois » gérant le moindre recoin de l'espace social, y compris la rue. Nous avons déclaré à ce sujet et concernant Dany que le fait justement de s'établir à même le trottoir, dans cette rue de « l'ancienne gare » pour y disperser çà et là quelques objets (matelas, chaise...), ne relevait guère d'une forme de folie. Elle signalait davantage cette transformation

⁶⁹⁵ Usage différent du corps qui pourrait encore caractériser la pratique de l'aumône si singulière de Monsieur P. En effet, ne pas être présent sur le lieu, mais faire signifier sa présence par des objets peut s'entrevoir comme une pratique différente du corps.

symbolique de cette rue en « chez soi », en faisant fi de cette pensée juridique et de ses lois, et là encore dans une forme de résistance symbolique.

Dans cette situation, l'idée du « propre » est également à nouveau effective pour monter cette logique de survie psychique et morale obtenue grâce à cette modification du lieu de l'autre pour réaliser ses « travaux » lors de la manche, modification au fondement de cette survie psychique et morale.

Mais pour approfondir encore ici cette notion de « chez soi », il importe de reprendre la déclaration de l'ethnologue Patrick Gaboriau au sujet de la quintessence même du trottoir. Ce dernier affirme ceci : « Il n'existe pas de trottoir en soi, indépendamment de la représentation psychologique qu'on peut en avoir ». Cette affirmation induit donc le fait que le trottoir peut prendre plusieurs formes, plusieurs significations, indépendamment de sa nature première, celle d'architecture de délimitations. Il y a donc bien selon lui, une « psychologie du trottoir⁶⁹⁶ » faisant que le « psychisme a ce pouvoir de rendre les objets élastiques et d'interpréter le monde.⁶⁹⁷ ». Par conséquent pour Dany, la manière de faire sienne une parcelle de voie publique pour y vivre, et y vivre comme « chez soi », est représentative de cette « psychologie du trottoir », et non de cette « psychologie du clochard » et un de ses symptômes principaux l'« aménagement du pire ». Mais cette argumentation ne vient, au final, que contrecarrer l'idée d'une éventuelle pathologie pour cette personne « sans domicile ». Elle ne vient, en aucun cas, expliquer pour l'instant cette absence de « chez soi » plus matériel et la possibilité de maintenir au quotidien son identité pour « soi », moteur de cette logique de survie psychique et morale en lien avec le lieu.

3.1 La spécificité des « rôles » empêchant la nécessité d'une « coulisse »

Car pour mieux saisir le maintien de cette identité pour « soi » « hors les murs », comme nous pourrions la nommer, il faut revenir sur la nature même de cette logique accordant la possibilité à cette identité de naître et de s'exprimer quotidiennement.

Sans faire un retour en arrière, il est tout de même important de rappeler les faits, ceux explicités en détails dans le chapitre quatre. En effet, nous avons établi, suite au récit de vie construit avec Dany et suite à nos observations, que cette identité pour « soi » salvatrice au principe même d'une logique de survie psychique et morale était fondée dans le contexte de la manche mettant en avant le « rôle » de gardien de la rue et de son parking. Le plus intéressant pour la suite de la réflexion est sans doute la nature de ce « travail » et la temporalité qui lui est associée. En effet, ce « rôle » de gardien des lieux, Dany l'effectue principalement la nuit, lorsque les vigiles du complexe commercial sont absents.

Il surveille les allées et venues suspectes, comme il aimait à nous le déclarer, précisant qu'il ne dormait que très souvent d'un œil et d'une oreille.

⁶⁹⁶ Patrick Gaboriau, *La civilisation du trottoir*, Editions Austral, 1995, Paris, p.61.

⁶⁹⁷ *Ibid*, p.65.

Selon ses dires, il reste tout à fait possible de croire et d'imaginer que ce « rôle » de gardien, au service de l'expression de son identité pour « soi », soit opérationnel surtout la nuit, une fois la ville endormie. C'est d'ailleurs pour cette raison, et comme nous l'avons déjà évoqué, que nos entretiens réalisés en journée nous forçait souvent à le réveiller de sa sieste légitime et réparatrice. Ceci pour dire que le jour, son identité pour « soi », se concentrait sur la réalisation d'un autre « rôle », celui de père symbolique auprès des nombreux jeunes venant le solliciter.

De fait si l'identité pour « soi », celle ayant trait à ses « ressources subjectives » et liées à ses anciennes compétences de gardien, se réalise de manière indirecte lors de la manche, la nuit, nous sommes en droit de penser que dans cette situation bien spécifique, le squat n'aurait que peu d'utilité pour maintenir cette identité qui, justement, a besoin de ce temps pour s'exprimer. Mais cela ne veut pas dire que des moments de répit ne sont pas autorisés. Lors de nos rencontres, Dany nous avait en effet dévoilé son « coin », sous les arcades d'une agence d'assurance, plus en retrait de sa rue, pour se reposer quelques instants. Ainsi son lieu de « travail » était quitté le temps d'une pause pour pouvoir se ressourcer dans ce « coin ». Toutefois ce lieu n'est pas, comme nous l'avons déjà dit, propice au maintien de son identité pour « soi » car dépourvu de mur pouvant accorder une fuite momentanée pour l'individu. Par conséquent, hormis le repos physique qu'il trouve peu ou prou en journée pour se ressourcer physiquement, qu'en est-il de cet intime touchant de près à l'identité pour « soi » ?

Suffit-il, comme il nous le déclarait de considérer cette rue de « *l'ancienne gare* » comme son logement à « ciel ouvert » pour que cette séparation symbolique ait son effet salvateur sur son intériorité et qu'elle puisse l'aider à ressentir cette permanence à soi, celle se passant de l'action des « rôles » en situation de discrédit pour mieux se retrouver ?

Force en effet est de constater pour cette personne « sans domicile », qu'il n'y a guère de « temps de la maison » éprouvé, lui permettant le distinguant des autres temporalités liées à ses activités quotidiennes, pour au bout du compte inclure de manière plus globale, ce « temps collectif » calqué sur celui des « normaux ». Pour autant, il n'y a pas non plus de mélange de ces temporalités qui pourraient l'entraîner vers un temps unique et excluant, dominé par cette « durée individuelle » enfermante. Son quotidien est ainsi réglé sur plusieurs « travaux », pluralité obtenue par l'adossement à divers « rôles » lui permettant d'exprimer au mieux son identité pour « soi ». De plus, et comme nous l'avons constaté sur le terrain, il y a bien ce temps du « travail » séparé par ce temps du repas, et également de repos, même si ce dernier s'effectue soit sur le trottoir, soit dans son « coin », nous donnant la possibilité de présager de l'addition de ces diverses temporalités pour, au final, donner naissance à ce « temps collectif » inclusif.

La seule énigme qu'il reste alors à résoudre concernant cette absence de squat en lien avec le maintien de cette identité pour « soi », est de savoir comment fait cet homme pour se passer de cette « coulisse », et trouver quotidiennement les ressources psychiques nécessaires à sa survie ?

Pour nous aider dans ce cheminement, accordons nous à penser, comme le fait Patrick Gaboriau que, « L'imaginaire du trottoir dépend de l'ontogenèse, c'est-à-dire de la vie de la personne avec ses particularités propres et irréductibles.⁶⁹⁸ ». La vie

⁶⁹⁸ Patrick Gaboriau, *La civilisation du trottoir*, Editions Austral, 1995, Paris, p.73.

de Dany, comme toutes celles que nous avons eues l'opportunité de découvrir, est ainsi faite de « travaux » constants, composant une renégociation identitaire de survie se réalisant jour et nuit dans une visibilité complète. Ceci pourtant ne l'empêche guère, comme les autres individus, de ressentir tout d'abord les diverses césures du temps selon les activités qui lui sont raccrochées, pour se considérer toujours dans ce « temps collectif ». Comme cela ne l'empêche pas non plus de cultiver cette permanence à soi, certes réactivées constamment, mais non moins salvatrice.

Avec cet exemple nous touchons encore une fois de près à cette singularité rencontrée dans chaque trajectoire sociale, sans pour autant que celle-ci viennent nourrir ce « cas négatif⁶⁹⁹ ». Si toutes les situations que nous avons énoncées jusqu'ici possédaient des récurrences au niveau de la mise en action d'une nouvelle logique de survie psychique et morale développée pour et dans cette « coulisse », c'est que sans doute les individus que nous avons côtoyés ressentait ce besoin, cette nécessité d'aparté, et que surtout et chose essentielle, elles en avaient la possibilité.

Ceci ne veut pas dire que Dany n'ait pas la possibilité matérielle de trouver un squat, mais qu'il ne peut ou ne veut sans doute pas le trouver en lien avec ses « travaux » de nuit, plus existentielle.

En d'autres mots, et c'est là, la grande particularité de l'ontogenèse de cette existence, le travail identitaire mené dans une optique de survie morale et psychique est à ce point prenant dans la vie de cet homme, qu'il ne peut se soustraire, la nuit, de ses « rôles ». Ceux qui lui accordent la possibilité de lutter contre les effets de la régression sociale. Car il est important de souligner un fait, exprimé par Dany de manière informelle à la fin d'une de nos entrevues Un fait lié à son autre « rôle », celui de père symbolique mené dans la rue auprès de jeunes.

Nombre de fois, en effet, cet homme se scandalisait en constatant la présence, au beau milieu de la nuit, dans sa rue, de certains jeunes mineurs qu'il aidait la journée. « *Où sont les parents Là ?* » nous répétait-il, « *C'est pas une heure pour les jeunes ça....* ».

Suite à ses dires, nous conviendrons que cette « coulisse » ne peut se trouver tant qu'il n'a pas terminé de surveiller et d'éduquer ces jeunes, afin de leur éviter le pire. Sa « mission » auprès de jeunes, comme il nous le déclarait, l'enjoint à être présent 24 h/24 dans cette rue, non sans toutefois et de temps en temps vouloir cesser celle-ci, comme il nous l'exposa un jour très fatigué : « *En fait j'en ai marre et je suis heureux... c'est les deux entre guillemet, parfois j'ai envie que le cœur il s'arrête, mais j'ai pas le droit, je dois aider des autres...* ». Un altruisme qui le pousse dans ses limites, comme le prouve ses nombreuses allées et venues à l'hôpital afin de soigner son cœur. « *Moi je suis heureux, bon y a des jours où j'aimerais rester seul... (...)* », nous confia-t-il un jour. Nous trouvons sans doute dans ses propos, la manifestation de ce besoin de retrait de la scène sociale, afin d'éprouver cette « solitude pour soi » reconstructrice face à la surexposition quotidienne et constante pour cet individu.

⁶⁹⁹ Car selon nous pour qu'une situation sociale constitue un « cas » négatif, il faut que l'ensemble des composantes de cette situation puisse ne pas se ressembler aux autres situations. Ce qui n'est pas le cas de Dany au regard de la manche, des liens socio-affectifs développés, pour ne citer que ces éléments biographiques.

Toutefois même si ce besoin est exprimé dans son récit, nous conviendrons que la nécessité de l'expression de ses deux « rôles » endossés quotidiennement, paraît prendre, pour l'instant, le dessus sur ce désir de retrait de la scène publique. C'est, selon nous, pour cette raison que cet individu n'a pas constitué de « chez soi », par l'intermédiaire d'un squat, afin d'éprouver cet intime aidant à la permanence de soi par le truchement de l'expression de son identité pour « soi » en aparté.

Tout en précisant bien que cette absence dans ce présent d'un toit, ne vient pas signer mécaniquement cette perte de repères spatio-temporels salvateur pour le mental de cet homme. La richesse des récits de vie établit dans la durée apporte ces gains de connaissances, pouvant paraître sans intérêt ou anecdotiques de prime abord, et qui, *a posteriori*, peuvent accroître la compréhension de certaines situations qui pourraient en définitive, ne pas correspondre ou du moins pas totalement, aux autres situations rencontrées.

De fait, tout comme les autres personnes « sans domicile » côtoyées, Dany lutte également au quotidien pour sa survie psychique et morale, même si, pour le moment, un de ses principes d'étayage, le squat, reste encore absent de ses préoccupations encore dominées par l'exercice continu de « rôles ».

4. Le logement, davantage une niche de survie qu'un réel moyen pour sortir de la rue

Jusqu'à présent, nous avons envisagé, concernant notre échantillon de recherche, les personnes ne possédant pas de toit, et étant dans la logique de se trouver un lieu de répit et de repli face à cette visibilité quotidienne dans la rue qui, chose intéressante, devient moins subie puisque renégociée à travers le squat, et dans ce que Claudia Girola nomme une gestion de cette « visibilité-invisibilité ». Cet argument concerne six personnes sur les dix rencontrées pour les besoins de cette étude, sachant, comme nous allons le développer maintenant, que quatre d'entre-elles possédaient, au moment de l'enquête, un logement, le plus souvent de type associatif. Une seule des quatre personnes, Pascal, quant à lui, vivait dans son logement.

Concentrons-nous ainsi dans ce qui suit sur ces hommes qui semblent de prime abord être sortis de la rue grâce à l'attribution d'un toit. Nous disons bien de prime abord, car ici également leur situation administrative pourrait laisser croire, légitimement d'ailleurs, que ces individus ne soient plus perçus comme « sans domicile », puisque justement concernés pour deux d'entre eux, Monsieur Joe et Claude, dans un dispositif⁷⁰⁰ d'intermédiation locative. Tout comme Jean Michel et Pascal, dont le premier demeure en résidence sociale, et le second dans son propre logement, comme nous venons de le préciser.

Par conséquent, quels ont été les éléments nous accordant la faculté d'un point de vue épistémologique, d'intégrer dans cette recherche, ces quatre personnes ? Ou dit de manière plus simple, pourquoi malgré ce toit, les considérer toujours comme des personnes « sans domicile » ? La réponse à ces questions sera l'objet central de la fin de ce chapitre.

⁷⁰⁰ Dispositif « Espérance » de l'association Espoir de Colmar.

Mais tout d'abord afin d'éclairer notre argumentaire, il importe de bien repréciser ce que nous entendons par personne « sans domicile ». Cette catégorie juridico-administrative implique effectivement, et de manière quasi univoque, l'absence de logement et donc une existence, pour ceux qui constituent cette catégorie, se déroulant dans la rue.

A ce propos, revenons brièvement, car ceci a déjà fait l'objet d'un traitement dans l'introduction, sur cette différence entre les personnes « sans domicile fixe » et les personnes « S.D.F. », termes qui semblent ne faire qu'un puisque l'un étant l'abréviation de l'autre. D'ailleurs il serait pertinent, d'un point de vue scientifique, d'étudier plus en profondeur non pas la sémantique de ces deux expressions, mais plutôt les raisons de leur existence commune dans le langage ordinaire, administratif et médiatique.

En effet pourquoi ne pas choisir entre l'un de ces deux termes, si ce n'est, pour ceux qui les emploient, la présence d'une distinction dans leur esprit au moment d'utiliser l'un ou l'autre ?

La réponse à cette question se trouve sans doute dans l'affirmation du sociologue Julien Damon pour qui « le sigle S.D.F. s'est tellement institutionnalisé qu'il est fréquemment employé pour qualifier des situations qui n'ont pas grand-chose à voir avec des individus à la rue.⁷⁰¹ ». Poursuivant son raisonnement en déclarant : « « S.D.F. » est utilisé comme synonyme de tous les autres termes.⁷⁰² ».

Ainsi selon le sociologue, le terme « S.D.F. » serait le produit d'un discours administratif, notamment celui du travail social, pour désigner cette forme de « pauvreté » prise en charge de manière institutionnelle. Par conséquent et comme le dit l'auteur, être « S.D.F. » ne signifie pas vivre dans la rue.

À ce sujet, il était surprenant de constater que dans leur définition de soi, la plupart des personnes rencontrées ne se nommaient presque jamais « S.D.F. », mais plutôt « S.D », ou « sans domicile fixe ». Les mots ont leur importance, surtout dans une situation de discrédit où il importe pour ces hommes, d'employer le terme adéquat pour se définir aux yeux d'autrui. Car si le mot « clochard » n'était guère envisagé par ces derniers pour se caractériser, celui de « S.D.F. » ne l'était guère plus.

Pour être plus précis sur la personne « S.D.F. » et pour l'analyse qui suit, il est donc important de clarifier la diversité des modes d'interventions réalisés à son endroit, et dans le cadre de l'hébergement. Celle-ci peut en l'occurrence intégrer plusieurs dispositifs, celui d'un centre d'hébergement et de réinsertion sociale, d'un centre de stabilisation ou d'un hébergement à la nuitée dans le cadre du dispositif d'urgence sociale *via* le 115⁷⁰³.

A cela il importe encore d'ajouter une chose essentielle pour la compréhension. Ces hommes, femmes ou couples, qui résident dans des dispositifs d'urgence, trouvent généralement peu ou prou, selon l'opérateur de la région, le Service Intégré

⁷⁰¹ Julien Damon, *Les « S.D.F », de qui parle-t-on ? Une étude à partir des dépêches AFP*, Population, Année 2002, Volume 57, Numéro 3, p.571.

⁷⁰² *Ibid*, p.573.

⁷⁰³ Ce dispositif téléphonique d'urgence sociale pour les sans-abri est le premier jalon obligatoire du parcours de réinsertion de la personne. Il permet non seulement à celle-ci de trouver un hébergement à la nuitée renouvelable, mais également, et chose nouvelle depuis l'apparition du SIAO, de figurer sur les listes des personnes justifiant d'une place en centre d'hébergement plus ou moins durable. En d'autres termes, pour avoir la possibilité de trouver un hébergement pérenne et préparer son entrée future en logement, il faut impérativement que la personne sollicite en premier lieu le 115. Tel est le protocole, la procédure imposé par les pouvoirs publics aux précaires.

d'Accueil et d'Orientation (SIAO), la disponibilité des places, et même si après de long mois d'attente, une solution plus pérenne d'hébergement en centres, évitant de séjourner dans la rue. Des centres qu'ils soient de réinsertion sociale nécessitant l'adhésion de la personne à un projet de même nom, ou qu'ils soient de stabilisation pour un cadre de prise en charge, dans lequel le projet de réinsertion de l'individu, même si n'étant pas un critère de sélection, n'en est pas moins un élément de travail pour préparer une sortie à plus ou moins longs termes en logement ou dans des dispositifs subsidiaires selon les « profils » (centre hospitaliers, logement associatif, résidence sociale.....).

Selon ces faits, les personnes « S.D.F. » ne sont donc pas à assimiler dans la pensée et le langage à des personnes « sans domicile », vivant, quant à elle, hors d'une assistance en matière d'hébergement, depuis de longues années.

Car pour nous, il ne suffit pas de correspondre au critère administratif « sans domicile » pour être envisagé comme telle. Ou plus exactement, hormis la constante de ne pas posséder de logement, cette condition sociale extrême, celle, nous le rappelons, s'associant trait pour trait au « clochard », ne peut uniquement et de manière essentialiste se résumer à ce fait⁷⁰⁴.

En guise d'éclaircissements, notre précédente recherche nous avait déjà, et en quelque sorte, permis de « faire le tri » entre ces diverses formes de pauvreté uniquement reliées entre-elles par l'absence de logement, et pour distinguer les individus qui, sans toit, vivaient depuis des années sans l'aide d'un hébergement portée par l'action sociale.

4.1. La nécessité de « maintenir l'existant⁷⁰⁵ » pour survivre

Toutes ces précisions étaient de fait nécessaires pour comprendre que l'absence de logement n'est pas révélatrice d'une condition de personne « sans domicile » comme de posséder pour ceux longtemps dans la rue, un toit depuis peu, n'est pas forcément, du moins pour notre étude, un élément permettant de sortir de ce critère. Cette hypothèse, nous l'avons envisagée quelques temps après notre première rencontre avec Monsieur Joe qui, à l'époque de nos entretiens, possédait un logement depuis deux années.

Plus précisément, c'est la manière dont il décrivait cet appartement qui nous posait question. « *Je peux pas rester entre quatre murs, je suis juste dans mon logement pour dormir c'est tout, et encore en été... quand il fait beau je reste dormir sous les arcades là-bas (il nous montre l'endroit à quelques mètres du parking)...* », nous affirmait-il à l'époque.

Plusieurs points peuvent être relevés dans cette déclaration. Le premier a trait à ce sentiment d'enfermement soutenu par l'expression « *je peux pas rester entre quatre murs* », et étayant la présence de ce ressenti chez cet individu.

De prime abord, cette phrase peut paraître surprenante eu égard les années passées dans la rue pour cet homme. En effet ce logement, pour nous « inclus »,

⁷⁰⁴ On peut être sans logement privatif et vivre chez des tiers sans pour autant vivre dans la rue par exemple. Tout comme peut l'être la personne en détention, ayant perdu son logement.

⁷⁰⁵ Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.19.

devrait plutôt être perçu comme cette opportunité « rêvée » pour enfin sortir de la rue et restructurer sa vie en fonction de ce foyer.

Il devrait symboliser et matérialiser ce nouveau départ, cette « réinsertion » réussie, celle qui accorderait la possibilité de ne plus utiliser le terme de « sans domicile » pour cet individu.

Cette remarque vient faire écho avec les résultats d'une recherche canadienne⁷⁰⁶ consacrée aux « femmes itinérantes » et qui démontre que certaines d'entre-elles stabilisées sur un plan résidentielle (comme Monsieur Joe qui loge dans un logement associatif) et bénéficiant d'un réseau d'aide, ne sont pas pour autant sorties définitivement de la rue. Leur ancrage demeurant « extrêmement fragile et soumis aux aléas des événements quotidiens⁷⁰⁷ » faisant penser que l'habitat « ne suffit pas à créer un imaginaire d'insertion⁷⁰⁸ ».

Penser le logement associatif comme unique source d'insertion c'est en effet occulter en premier lieu ce sentiment de liberté éprouvé par les hommes que nous avons côtoyés sur la durée. Une liberté qui, cependant, se doit d'être mise en perspectives au regard du mythe fréquemment présent dans les consciences, celui du « clochard heureux » comme le désignait Alexandre Vexliard. Mythe qui expliquerait ce choix pour une vie émancipée de toutes contraintes, dans la rue.

Car pour Monsieur Joe ce sentiment de liberté est à rattacher davantage, et tout d'abord, à cette capacité de déplacements dans la ville propice aux nombreuses sociabilités, et à la création de liens, tout comme cette possibilité de retrouver un travail comme il nous l'exprime : « *le matin je fais un tour dans les boîtes d'intérim s'il n'y a pas de travail je vais au bureau⁷⁰⁹ (...)* ». Ainsi cette sensation de liberté éprouvée dans la rue est à associer à cette liberté de mouvements, traduite dans son expression « *Je bouge (...)* » qui néanmoins ne doit pas se confondre avec cette errance quasi pathologique, où l'individu tourne sans but précis. Une idée qui se traduit dans le discours de Monsieur Joe ainsi : « *tu tournes dans la rue comme un fou, moi non (...)* ».

La distinction est donc essentielle dans cette notion de mouvement entre celui qui « *bouge* » pour s'en sortir, et celui qui « *tourne* » en rond sans évolution. L'idée de liberté dans ce cadre s'apparente ainsi à l'idée de progression de sa situation, ou tout du moins de tentatives d'amélioration de celle-ci. Une chose que réalise tous les jours Monsieur Joe, notamment lorsqu'il s'adresse à plusieurs administrations afin de réaliser son projet de regroupement familial, élément que nous verrons plus en détails par la suite, et qui se résume selon ses termes : « *Je voudrais que ma femme Khoka elle puisse venir en France avec mon fils... je suis allé voir la préfecture mais il me manque des fiches de paie pour que ma femme elle vienne... je suis allé à Espoir pour demander des fiches de paie mais ils peuvent pas m'en donner (...)* ». C'est donc sans nul doute la stabilité, au regard de sa situation, dans ce logement, confiné toute la journée, qui empêche cette liberté d'évolution hors de sa situation de pauvreté extrême, pour justement tenter d'y remédier, comme il nous l'exprime

⁷⁰⁶ Danielle Laberge, Shirlez Roy, Daphné Morin, Marielle Rozier, *Entre la survie et la sortie de la rue : le discours des femmes itinérantes*, in Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.35.

⁷⁰⁷ *Ibid*, p.42.

⁷⁰⁸ *Ibid*, p.37.

⁷⁰⁹ Ici, le parking où il réalise l'aumône.

encore à travers ses mots : « *soit tu bouges pas et tu restes à la maison, soit tu bouges pour de l'argent, il faut être malin dans la vie... (Avec un sourire).* ».

Car lorsque nous resituons sa dernière phrase dans son contexte, l'expression « bouger pour de l'argent », comme il nous l'exprime, signifie faire tout pour s'en sortir entendu par-là rechercher un emploi, et gagner sa croûte au « bureau » en faisant la manche.

C'est ici que ce dernier argument vient mettre en perspective cette idée de logement comme solution ultime à ses conditions d'existence, c'est-à-dire comme un élément lui permettant de sortir de la rue de manière définitive, en l'occurrence ici, en ne pratiquant plus la manche sur son parking. Car malgré cet appartement, ce lieu reste pratiqué par Monsieur Joe toute la journée, « *je suis ici dès 7h le matin et je rentre à 20h (...)* » pour effectuer son « travail » de gardien des lieux, et pour, chose essentielle, maintenir cette liberté, non pas de mouvements, mais d'actions afin de pouvoir maintenir malgré l'adversité son « rôle » de père, comme nous l'avons déjà vu auparavant.

Et quand Monsieur Joe nous dit : « *si je suis ici c'est pour mes enfants et pour l'ambiance !* », ce n'est que pour traduire dans le discours cette réalité bien factuelle, celle de visites régulières de ses enfants sur son lieu de « travail » pour lui quémander de l'argent de poche.

Un geste qui, pour cet individu, reste un des éléments majeurs lui accordant la possibilité, malgré sa situation, de toujours pourvoir à l'éducation de ceux-ci et maintenir son « rôle » de père. C'est dans ce sens que ce logement ne doit pas empêcher cette liberté de mouvements et d'actions pour tenter de se dépêtrer de sa situation. Une liberté qui laisse deviner ce choix de lutte, face à sa condition, celui de maintenir son identité pour « soi », celle de travailleur et de père de famille grâce à son activité réalisée quotidiennement sur son parking.

En d'autres termes, il s'agit pour Monsieur Joe de « permettre la continuation de l'existence dans de telles conditions⁷¹⁰ », non pas pour rester cet individu « sans domicile », dans cette forme de « résignation », mais pour pouvoir toujours être libre dans l'action. Celle lui permettant de « maintenir l'existant », c'est-à-dire la possibilité de toujours être dans la capacité de soutenir son « rôle » de père dans et par son identité de travailleur obtenu sur ce parking d'un hôtel. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le maintien des conditions d'existence de Monsieur Joe comme révélatrice d'une continuation de lutte pour la survie.

Comme le souligne le sociologue Marc-Henry Soulet, « Maintenir l'existant est une activité à plein temps bien souvent⁷¹¹ », où « la régulation, souvent esquissée par le biais de la régularité et des contraintes imposées autant que données, est au cœur des modes de vie de la survie. (...) la règle est existante, entretenue, voire recrée, tant elle semble constituer une ressource.⁷¹² » ; comme le prouve sa fréquentation quotidienne sur son lieu de travail calquée, nous l'avons déjà souligné, sur une amplitude horaire identique à celle d'un travail « ordinaire », et où toute règles de conduites vis-à-vis du lieu existent, notamment pour les nouveaux venus.

⁷¹⁰ Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.19.

⁷¹¹ *Ibid*, p.20.

⁷¹² *Ibid*.

Ainsi nul doute que l'enfermement entre quatre murs, pour reprendre les termes de Monsieur Joe, signeraient cette incapacité d'autoréalisation dans ses « rôles » et cette perte de l'identité pour « soi » au principe de la survie morale et psychique. Rester constamment cloîtré dans son logement serait ainsi pour cet homme le début d'une forme de renoncement ou d'abandon d'un combat mené depuis de longues années dans la rue.

Que deviendrait en effet cette identité de gardien des lieux créée et préservée grâce à ses compétences et son savoir-faire, celle qui lui procure cette forme de reconnaissance sociale, et cette dignité pour combattre les effets de la régression sociale ?

Comment dans cette nouvelle situation rompre avec cette solitude⁷¹³ exacerbée, celle qu'il nous avoue pesante : « *c'est pas une vie ça, quelqu'un de seul c'est la merde parce que la vie c'est une femme à côté de vous*⁷¹⁴... », lorsqu'il franchit le seuil de la porte de son appartement ?

Dans la continuité de notre précédente réflexion, nous pourrions très bien imaginer le contraire et penser que ce logement représente le début d'une autre vie et un premier jalon dans ce parcours de « réinsertion » pour, dans un second temps, retrouver un travail et pouvoir à nouveau reconstituer sa famille⁷¹⁵.

Mais Monsieur Joe n'est pas dupe. Il sait très bien que son âge, son éloignement du monde du travail depuis de longues années, et selon lui, son apparence⁷¹⁶ ne lui accorderont guère, du moins à moyen terme, la possibilité de retrouver un emploi ordinaire⁷¹⁷. Et c'est peut-être pour toutes ces raisons qu'il souhaite malgré l'acquisition de son logement, « maintenir l'existant ». Ce quotidien qui, au moins, il en est sûr, ne lui fera guère défaut, et lui permettra de toujours honorer ses « rôles » au service de sa survie. Cependant ceci ne veut pas dire qu'il n'a plus d'espoir de s'en sortir, accordant alors ici la possibilité d'un « imaginaire d'insertion », comme nous le verrons par la suite dans l'analyse de son projet de regroupement familial. Mais force est de penser que les incertitudes dominant son existence, il préfère s'en remettre à ce qu'il maîtrise au présent.

4.2. La récurrence avec les autres individus rencontrés : l'habitat envisagé comme squat

Malgré toutes ces considérations, loin de nous l'idée d'affirmer que cet habitat et tous les efforts réalisés par l'association et son éducateur, Mohammed, représentent un coup d'épée dans l'eau pour sortir Monsieur Joe de sa situation⁷¹⁸. D'ailleurs le projet

⁷¹³ Solitude qui trouve le moyen d'être oubliée sur le parking au contact de nombreux citadins et grâce à son « travail » lui apportant cette consistance et reconnaissance sociale en dehors du stigmate de « clochard ».

⁷¹⁴ Ajoutant par la suite ceci : « *Quelqu'un qui vit seul, c'est pas une vie, normalement quand tu rentres à la maison, tu trouves une femme, des enfants et tu discutes avec eux, tu regardes la télé* ».

⁷¹⁵ Argument effectivement posé et défendu par les convaincus du « logement d'abord » perçu comme première étape de la « réinsertion » économique et sociale de la personne.

⁷¹⁶ Voir dans son récit de vie au moment où il nous exprime sa colère du fait de ne pas trouver d'emploi, fait qui, selon lui, relèverait de son apparence liée quant à elle à ses origines.

⁷¹⁷ Mais plutôt un emploi dans le cadre d'un contrat aidé, Contrat Unique d'Insertion dans un chantier du même nom. Chose qu'il a déjà réalisé au préalable de son entrée dans la précarité.

⁷¹⁸ Et même si lors d'un de nos entretiens informels avec Mohammed ce dernier nous déclara en souriant et sur le ton de l'humour : « il me rend fou ! » sous-entendant par-là, cette résistance dont fait

lié à ce dispositif est bien celui dédié aux « grands exclus » dont la réflexion sur les spécificités de cette population fonde et guide l'accompagnement de ces individus. C'est dire que, là également, les accompagnants soutenant Monsieur Joe pour qu'il se maintienne dans son logement, ne sont pas dupes non plus.

Pour preuve la technique éducative employée par son référent, Mohammed, et comme nous avons pu le constater par nous-même, celle étant de repeindre avec Monsieur Joe les murs, afin qu'il se sente chez lui et puisse investir de manière plus symbolique et physique son habitat. Comme nous venons de le souligner, les fréquentations de cet individu sous son nouveau toit restent très sporadiques, s'expliquant par son « travail » quotidien sur son parking, mais aussi par les conditions climatiques.

Effectivement en période estivale, lorsque les nuits sont plus clémentes, Monsieur Joe préfère, comme il nous le déclarait, rester dormir à même le trottoir sous les arcades d'une galerie commerciale en proximité de son lieu de « travail ». Ce fait d'ailleurs est à mettre en lien avec la période du début de sa situation de précarité où, enchaînant les missions intérimaires, il choisissait déjà de ne pas séjourner avec sa femme à la campagne pour passer la nuit dans la rue, à Colmar, avant de se faire « ramasser » le lendemain matin par le véhicule d'ouvriers l'amenant au chantier⁷¹⁹. Comportement jugé plus pratique selon lui.

Cette pratique de l'espace public nous la retrouvons au début de sa « carrière » de personne « sans domicile », au moment où il faisait la connaissance d'un semblable, Roger, celui qui lui fit découvrir ce parking pour au bout du compte refuser d'être hébergé en foyer et « *préfère rester ici (sur le parking) avec Roger pour dormir....* ».

De fait, cette habitude⁷²⁰ à passer les nuits dehors, avec très peu, voire aucun confort pourrait également expliquer un détail sur son habitat exprimé lors d'un entretien. Un détail qui, pour nous, n'en est pas un. En effet concernant les nuits qu'il passe dans son logement, il nous exprimait ceci : « *moi je dors par terre dans le couloir parce que s'il y a quelqu'un qui sonne, je lui réponds (...)* ». Ce fait confirmé par son éducateur, nous avons également pu le constater lors de notre visite chez lui, pour constater l'emplacement d'un matelas à terre dans le couloir près de l'entrée.

D'emblée cette observation nous donnait l'occasion d'associer cette façon d'investir son logement comme similaire à celle se faisant dans un squat avec peu de confort matériel.

Ensuite l'état du logement, sans jugement porté, a confirmé ce fait. Il était bien ce lieu de passage et de repli, plutôt qu'un endroit organisé et propice à y rester sinon toute la journée, tout du moins une partie de celle-ci. À ce propos, il était également surprenant de constater dans son récit un fait⁷²¹, en lien très étroit avec son fils, qui peut venir expliquer pourquoi Monsieur Joe conserve ce logement et règle son loyer, certes peu élevé. Ce dernier nous informait que fréquemment en journée, son fils

preuve Monsieur Joe malgré les efforts de son éducateur, pour investir et passer plus de temps dans son logement.

⁷¹⁹ Pour plus de précisions se reporter à son récit de vie en annexes.

⁷²⁰ Habitude à se reposer à même le trottoir que nous avons à plusieurs reprises pu constater au moment de notre venue sur ce parking en début d'après-midi pour débiter nos entretiens et où fréquemment nous attendions que Monsieur Joe termine sa sieste sur le trottoir.

⁷²¹ Fait confirmé par son éducateur Mohammed qui connaît bien le fils de Monsieur Joe, Oussama, avec qui il a pratiqué le football dans un club, voir l'entretien réalisé avec Mohammed en annexes.

venait occuper⁷²² son logement notamment pour regarder la télévision, et ce, en l'absence de Monsieur Joe affairé au « travail » sur son parking.

Cette information possède son importance puisqu'elle signe en quelque sorte, les raisons motivant Monsieur Joe à conserver son logement, hormis l'aspect de niche de survie qu'il peut dégager, notamment pour les nuits d'hiver, et l'expression, comme les autres individus rencontrés de cette identité pour « soi » en aparté loin des regards. Nous pensons en effet, avant de développer les deux précédentes raisons (logiques), que Monsieur Joe garde ce logement en lien avec son projet de regroupement familial futur et cet « imaginaire d'insertion » qui, d'ailleurs et pour l'instant, se réalisent partiellement avec son fils. Ici sans doute se marque cette tactique, cette logique de conservation au profit d'une autre logique, celle du projet maintenant cet individu dans une temporalité effective.

Ayant développé certains faits qui expliquent l'investissement sommaire de cet individu « sans domicile » dans son appartement, il importe encore dans ce qui suit, de présenter les formes de récurrences perçues dans le récit de cette personne, au fondement d'une logique de survie similaire à celle analysée auprès des autres individus, ceux qui ne possèdent pas d'habitat.

4.3 La possibilité de rester concerné par ce temps « collectif » en « coulisse »

Au moment d'envisager les précédentes situations mettant en avant la capacité d'agir des personnes en situation de discrédit, nous avons établi l'hypothèse d'une logique de survie adoptée par celles-ci, pour se constituer dans l'espace public, un « chez soi » propice à l'expression de cette identité pour « soi », en aparté ou pour certains en « couple d'amis ». Cette hypothèse, nous le rappelons, nous avait également donné l'occasion de découvrir, pour chacune d'entre elles, la possibilité de rester concerné par une temporalité sociale du fait de la césure de leur quotidien en temps attachés, quant à eux, aux activités qui les constituaient. Cette découverte révélait ainsi des pratiques de l'espace urbain selon des temporalités bien spécifiques (temps du travail, du repas...) rendues possibles justement grâce à l'installation dans un lieu à soi, cette « coulisse » permettant une délimitation entre l'intérieur et l'extérieur, et cette capacité de ressentir ce « temps de la maison ». Un « rôle de la maison », selon Joseph Debès, qui rend possible grâce à sa spatialité et sa temporalité « tout commencement d'activité humaine ».

Dans la situation de Monsieur Joe et de manière identique aux autres personnes « sans domicile », l'habitat constitue ce repère spatio-temporel, point d'ancrage certain pour délimiter l'intériorité et l'extériorité. Il offre la possibilité d'éprouver plusieurs temporalités, celle de son « travail » sur le parking, celle du repas pris sur ce dernier, ou celle encore où il redevient le père de ses enfants. Mais ces temporalités ne peuvent être effectives que dans la mesure où ce logement permet, par sa délimitation géographique et le répit qu'il procure, de ressentir ce « temps de la maison », celui qui, par son existence, rend possible l'émergence de ses activités

⁷²² Occupation par son fils qui suite à l'hospitalisation de Monsieur Joe, début 2014, est devenue quotidienne et constante, selon Mohammed.

et temporalités relatives. Réécoutons ici l'organisation millimétrée d'une de ses journées : « *je reste pas à la maison... je suis ici (le parking) dès sept heure le matin et je rentre à vingt heure , je mange... je regarde la télé et je dors... (...)* ».

Ses journées, y compris le week-end, sont ainsi dominées en grande partie par ce temps du « travail » d'une amplitude de treize heures, ponctuée par une pause à midi pour le repas⁷²³, et le retour dans son habitat où se reposer, le soir. Plusieurs temporalités associées aux diverses activités s'associent ainsi pour, au final, et comme chez les autres personnes, ressentir ce temps « social », au principe même d'une inclusion et d'une synchronisation avec le monde ordinaire.

Mais les récurrences, avec les précédentes situations, dans sa manière d'occuper l'habitat ou plus exactement d'en tirer profit au service d'une logique de survie morale et psychique, ne s'arrêtent pas là. Hormis l'abri qu'il procure en périodes de grands froids, une sensation de moins en moins supporté par Monsieur Joe avec les années, comme il nous le dit : « *maintenant rester dehors avec ce froid c'est trop la merde... (...)* ». Ce logement lui apporte surtout, et dans un second temps, la possibilité de pouvoir se ressourcer après son « travail », notamment en se distrayant par le biais de la télévision.

Par la logique mise en action pour maintenir cette permanence à soi, ce lieu se transforme également en niche de survie ou « coulisse », afin que Monsieur Joe, en retrait de la cohue urbaine, puisse se recentrer sur lui-même dans ce moment de « solitude pour soi ». Et même si, de temps à autre, celle-ci lui fait ressentir ce vide affectif lié au manque que lui procure l'absence de son ex-femme et de son fils restés au Maroc. Un vide se manifestant lors de « imaginaire nocturne intimiste ».

Pour autant ce lieu ne l'empêche pas de cultiver son identité pour « soi, celle exprimée par intermittence dans la rue, lors de son « travail » où lorsqu'il revoit ses enfants. Même si l'expression de celle-ci le fait souvent souffrir, sans doute parce qu'elle fait ressentir au plus profond de lui-même les divers échecs qui ont abouti à une situation de régression sociale. C'est d'ailleurs, et comme nous le verrons dans le chapitre suivant, pour cette raison qu'il consomme de l'alcool afin de trouver le sommeil.

Car il est important de noter ici et pour tous les autres cas de figure que, l'expression de cette identité pour « soi » en aparté ne va pas forcément et toujours de pair avec un recentrement sur soi propice à la joie ou au bien-être, même s'il reste nécessaire. Ce constat serait idyllique au regard des trajectoires et ruptures subit par ces hommes. Mais force est de constater qu'elle est tout de même essentielle pour la survie psychique et morale puisqu'elle accorde la possibilité toujours renouvelées à l'être de se retrouver et de toujours se sentir exister, malgré ses conditions d'existence et les incertitudes qui l'accompagnent.

Quoiqu'il en soit, les soirées pour Monsieur Joe ne se déroulent pas toujours sous les auspices d'un retour sur soi douloureux. Son habitat lui accordant encore cette occasion de pouvoir accueillir ses deux enfants, comme il nous le déclare : « *Ils viennent me voir tous les soirs, au parking ou à mon appartement... (...)* ». Des moments brisant cette solitude affective pour être en proximité avec eux et soi, malgré sa situation, en n'étant plus Monsieur Joe, mais le père de ces derniers. Ou quand la « coulisse » devient pour Monsieur Joe la continuité du « rôle » joué dans la

⁷²³ Temps qui, même s'il n'est pas exprimé dans son discours, a pu être vérifié par nous-mêmes, où nous terminions nos entretiens au moment de sa pause déjeuner. Déjeuner composé certaines fois d'un sandwich offert par des citoyens, ou d'une boîte de conserve.

rue pour survivre. Comme le déclare Marc-Henry Soulet au sujet des situations de vulnérabilité : « Ce qui se trouve fragilisé au premier chef, à tout le moins ce qui demande à être préservé, c'est justement la continuité identitaire⁷²⁴ ». Nous avons avec Monsieur Joe, comme avec les autres personnes enquêtées, des exemples parfaits de cette continuité à travers le maintien de cette identité pour « soi » exprimée sur la scène sociale, le temps du « rôle », mais plus longuement en « coulisse », loin des regards.

5. Demeurer « sans domicile » dans un habitat : une constante retrouvée dans d'autres récits « d'après malheurs »

Comme nous l'avions laissé supposer auparavant, en introduction de ce chapitre, Monsieur Joe n'est pas l'unique personne « sans domicile » de cette recherche étant hébergé dans un logement de type associatif. Après de longues années dans la rue, Claude a également obtenu⁷²⁵ après plusieurs tentatives des travailleurs sociaux, et par le biais du même dispositif « Espérance », un petit studio. Mais ce fait avéré, il n'en demeure pas moins que, de manière similaire à Monsieur Joe, nous puissions encore intégrer cet individu grandement précarisé dans notre groupe de personnes constituant cette étude, et pour le considérer toujours comme personne « sans domicile ». Cette considération épistémologique étant, celle-ci nous enjoint à nouveau à mettre en avant les informations recueillies dans son parcours biographique pouvant nous donner la possibilité d'étayer ce fait.

5.1 L'épreuve du logement : la gestion d'un entre-deux

Toutefois avant de pointer les récurrences avec Monsieur Joe et les autres individus ne bénéficiant pas d'un habitat, il importe de préciser rapidement comment Claude s'arrangeait pendant toutes ces années, et avant l'obtention de ce logement, pour survivre la nuit, loin de toute agitation urbaine. Nous avons en effet fait mention de sa situation, au préalable de ce chapitre, au moment d'envisager pour ceux sans logement, ces tentatives d'habitats précaires avant de s'installer dans un squat. Claude ne faisait guère exception à cette constante trouvée auprès de chacun. Avant de se voir proposé son habitat, cet homme a tout d'abord mise en place une première logique d'action de survie pour expérimenter plusieurs stratégies de repli nocturne afin de se préserver du froid et trouver un minimum de sécurité ontologique face aux aléas de la rue. Ainsi se succédaient dans ce parcours de rue, les nuits en foyer (une seule), dans son véhicule, ou encore avec des comparses, dans le hall de la gare avant de trouver son lieu à soi, dans un vieux hangar désaffecté.

Ce dernier, tout comme pour les autres individus rencontrés, faisait office de « coulisse » cette « région postérieure » pouvant proposer ce retrait salvateur de la scène sociale pour le repos du corps et de l'esprit et l'expression de cette

⁷²⁴ Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.21.

⁷²⁵ Obtention qui, au moment de notre enquête, datait de quatre mois.

permanence à soi. Une permanence à soi qui, du fait de la singularité de l'histoire de vie de cet individu, ne s'associe guère à cette notion d'identité pour « soi », eu égard l'absence de statut éprouvée durant toute son enfance.

Nous rappelons en effet que Claude est issu d'une famille adoptive expliquant cette « liminarité affective⁷²⁶ », ni totalement intégré dans cette famille, ni totalement exclu de celle-ci, et s'exprimant, quelques années plus tard, par une instabilité résidentielle, professionnelle et affective, traduction de la « blancheur ».

L'arrivée dans une précarité extrême et dans la rue, n'a donc été qu'une continuité malheureuse de cette « blancheur » et, plus tard, de cette quête incessante de statut. Toutefois l'absence d'identité pour « soi » ne signifie pas cette absence de permanence à soi, ce retour réflexif éprouvé dans cette forme de subjectivité.

Auprès de Claude nous retrouvons aussi, l'usage d'un squat au principe d'une logique de survie physique tout autant que psychique et morale, et se laissant découvrir à travers ses mots : « *(Le squat) c'est pour se reposer et des fois être seul mais j'étais avec un pote. On faisait chaque fois la navette pendant la nuit il y en avait un qui dormait et l'autre qui surveillait... parce que sinon tu dors seulement d'un œil fallait toujours regarder si personne te suit, tu sais ça va vite, après les autres ils viennent t'emmerder ! (...)* ». Dans cette phrase en effet, les notions de sécurité, de discrétion, de repos, mais également de « solitude pour soi » se soulignent. Tout comme cette présence d'un compagnon, la nuit, comme Monsieur P. ou Wrestle⁷²⁷, permettant cette sécurité.

Ainsi la nécessité d'un repli sur soi dans un lieu clos et confidentiel, le squat, même si l'identité pour « soi » reste en construction, est bien encore ici avérée. Et c'est bien l'obtention, quelques années plus tard, de ce logement associatif qui va permettre à Claude, tout du moins nous le supposons, non pas d'acquérir cette identité pour « soi », mais de tendre vers celle-ci, grâce à l'installation dans un statut, celui de locataire reconnu, notamment par son entourage proche, certains membres de sa famille adoptive.

Tout au long du récit de vie de cette personne, nous avons en effet relevé à plusieurs reprises, cette expression, « *il faut être concluant* », leitmotiv prouvant cette quête de statut et de reconnaissance vis-à-vis de certains des membres de sa famille adoptive. Une reconnaissance qui, selon Marc-Henry Soulet, « est support de construction identitaire⁷²⁸ », notamment dans des situations de vulnérabilité. Il s'agissait à travers l'obtention puis le maintien dans cet habitat, de prouver à ses proches, sa valeur et son désir de sortir de la rue, comme il nous le soulignait : « *Moi si je change pas il y a plus personne qui me parle ils voulaient voir, les gens de ma famille, si je valais le coup et si je m'en sortais... ils voulaient voir si j'étais capable de m'en sortir (...)* ».

Ses dires laissent aussi présager d'une reconnaissance dont la recherche est au fondement d'une identité dépassant celle du « bon à rien » ou du « clochard ». Elle

⁷²⁶ Pour de plus amples précisions à ce sujet se reporter à l'étude de cas qui lui est consacrée en annexes.

⁷²⁷ Compagnon qui, toutefois, n'est pas présent dans le quotidien et le récit de Claude, ne nous permettant pas ainsi de parler dans cette situation de cette configuration relationnelle en « couple d'amis » comme pour les autres situations se présentant sous ces aspects.

⁷²⁸ Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.253.

marque l'intention d'être reconnu pour ce que l'on est, selon ses expériences de la précarité et sa trajectoire biographique, comme d'ailleurs le laisse supposer Marc-Henry Soulet dans sa réflexion sur les divers modes de reconnaissance.

Dans ce sens, l'acquisition, mais surtout l'acceptation de cet habitat était ainsi pour Claude une manière à soi d'acquiescer cette forme de reconnaissance pour gagner un statut auprès de ses intimes, comme auprès de certains protagonistes de la ville : « *Quand je passe près des commerçants maintenant ils savent que j'ai un logement et que je m'en suis sorti ils savent... ils me disent maintenant bonjour, depuis que je m'en suis sorti, ils me respectent plus... toujours un petit sourire, bonjour... (...).* », nous dit-il avec une certaine fierté.

Là était sans doute pour nous cette nouvelle logique d'action, permettant de stopper cette dé-considération de soi, et de survivre psychologiquement et moralement. Car ici également, le logement, ne fait pas tout. Il ne sortira guère à Claude de sa condition d'existence, comme nous allons le voir dans ce qui suit, mais il possède, néanmoins, son aspect salvateur dans la mesure où il accorde à Claude la possibilité de surmonter cette épreuve, non pas de l'habitat précaire comme le souligne Pascale Pichon, mais de l'habitat ordinaire, au service d'une reconnaissance.

Une épreuve qui se marque comme un test de la part de ses proches mais également de l'association qui l'accompagne dans ce projet : « *Il faut que je passe une fois par semaine (à l'association), et le mercredi ils viennent dans mon logement, ils veulent voir si tu t'en sort ou pas, sinon laisse tomber (...).* ».

Un test qui montre encore dans cette situation comme dans d'autres, toute la précarité de cet « imaginaire d'insertion » où le maintien en logement reste fragile, jalonné « d'essais et de tentatives multiples, d'abandons, de rechutes, et de reprises (...).⁷²⁹ ».

Cette réalité met ainsi en perspectives l'idée reçue du « tout logement » comme à la fois solution politique ultime pour sortir définitivement les personnes de la rue, et comme élément incontournable et tangible permettant la réalisation, pour les individus « sans domicile », de cet « imaginaire d'insertion » total et réussi. Pour Claude l'angoisse, la crainte de ne pas tenir dans ce dispositif de soutien demeure, d'autant plus que cet habitat, de la même manière que Monsieur Joe, ne l'a pas définitivement sorti de cet univers. L'épreuve est donc bien réelle dans cette gestion d'un entre-deux porté par le « maintien de l'existant » et l'investissement dans son habitat.

5.2. Un toit et c'est tout : perception différentielle de la fonction de l'habitat ordinaire

Au fur et à mesure de la réflexion commence à se dessiner cette idée de perception différentielle de l'habitat ordinaire pour les individus longtemps dans la rue. Une perception en lien très étroit, non seulement avec la biographique de ces hommes, mais également et surtout avec ce qui jusqu'à présent, et avant l'obtention de ce dernier, faisait tenir plus de dix années dans la rue, pour survivre aux conditions

⁷²⁹ Pascale Pichon, *S'en sortir...Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint -Etienne, 2011, p, 12.

d'existence infrahumaines. Une survie faisant du trottoir ce lieu d'ancrage et de significations plurielles pour ceux qui y vivent, et dans cette forme de « psychologie du trottoir », constitutif de cet « existant » structurant.

Cette hypothèse s'étaye encore sur le témoignage de Claude et sa manière si singulière de percevoir, ce que les « normaux » qualifieraient d'opportunité à saisir dans cet « imaginaire d'insertion » diffus dans la plupart des consciences, le logement.

Mais écoutons à ce propos sa déclaration au fondement d'une perception différentielle de son habitat récemment obtenu : « *Moi mon logement j'y suis que pour la nuit sinon je suis dehors toute la journée, à part quand il fait trop froid, là je reste devant la télé et je m'emmerde !...* ».

D'emblée la récurrence avec la situation de Monsieur Joe est avérée, montrant cette manière si particulière d'utilisation et de perception de ce petit studio. Une façon d'envisager ce dernier explicative de son mode de fréquentation au quotidien, uniquement occupé la nuit.

Car le jour, tout comme Monsieur Joe, Claude est affairé devant la gare pour tenter de créer cette « région » par le biais de la manche, et obtenir cette forme de reconnaissance étant « fondamentalement interaction sociale⁷³⁰ ». Toutefois, la logique de survie psychique et morale pour outrepasser, pour soi, les attributs du miséreux reste effective. Dans cette situation également, nous pouvons admettre que la manche reste à ce point vital et nécessaire dans cette forme de reconnaissance et les rencontres qu'elle peut procurer chaque jour. Tout comme Monsieur Joe, le « maintien de l'existant » s'exprime dans ce contexte de disqualification ultime, montrant cet « agir en situation de discrédit ». Un existant, composant majeur de ces existences qui ne doit pas disparaître entre quatre murs, synonyme d'enfermement et de mort sociale.

5.2.1 Vers une « désaffiliation » inédite ?

D'ailleurs à ce propos, la phrase de Claude est assez explicite lorsqu'il affirme qu'en période de grand froid, l'obligation de rester chez soi, l'ennui. La solitude exacerbée par une situation sociale s'accroît dans un habitat, coupé de tout et du « tout », telle une nouvelle et inédite « désaffiliation⁷³¹ ».

De ce point de vue, et selon nous cet appartement se perçoit plutôt comme un squat que comme un réel lieu pour se « refaire ». Si « l'imaginaire d'insertion » vis-à-vis du logement est présent chez les « normaux », surtout auprès de la plupart des travailleurs sociaux, chose logique par ailleurs, accordons nous à penser qu'il n'est pas le même chez la personne « sans domicile » ayant intégré un habitat de type ordinaire.

D'une part parce qu'elle ne se sent pas obligatoirement et fréquemment « désinsérée » par sa situation. Pour preuve les nombreuses logiques d'action de survie au service d'une renégociation identitaire pour encore se maintenir dans la

⁷³⁰ Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.253.

⁷³¹ Pour plus de détails sur cet argument se reporter à l'étude de cas consacré à Claude mais aussi à Patrick.

société et contre toute perception normative et « sacrificielle⁷³² » de leur situation. En d'autres termes le problème de l' « exclusion » au-delà de ses effets économiques et symboliques, ne concerne que ceux qui l'on inventé et continue à la faire perdurer. Ensuite si « imaginaire d'insertion » il y a par rapport au logement et pour la personne « sans domicile », celui-ci reste fragile, et soumis aux nombreux aléas des événements du quotidien. Le principal, comme nous l'avons déclaré pour Monsieur Joe d'ailleurs non dépourvu « d'imaginaire d'insertion », est de maîtriser le présent par les divers actes mis en œuvre pour sa survie dans cet « agir en situation de discrédit ».

Il en va de même pour Claude qui, au moment où nous réalisons cette enquête, nous affirmait sa crainte et son angoisse d'échouer, même s'il nous déclarait : « *Là j'ai des projets maintenant, je suis inscrit à Espoir⁷³³ pour un contrat de travail, j'ai fait le dossier ça va passer en commission... je vais gagner 60 euros pour travailler 4h le matin, ou l'après-midi et faut que tu sois réglo, et l'autre projet c'est trouver une bonne femme...* ».

L'emploi en contrat aidé et la perspective d'une rencontre amoureuse nourrissent en effet cet « imaginaire d'insertion » chez Claude depuis l'acquisition de ce logement, tout comme chez Monsieur Joe, avec toutefois des différences dans cet imaginaire s'expliquant par l'histoire de chacun. Néanmoins et comme nous avons pu le percevoir, la crainte est encore présente chez Claude, démontrant cette fragilité, et ce doute dans sa capacité à tenir dans cet habitat.

De fait les certitudes ne se trouvent que dans ce présent, ce qui ne veut pas dire que ces hommes soient « sans avenir », et comme nous le verrons dans le dernier chapitre de cette recherche. Il convient plutôt de comprendre cette affirmation comme ce qui maintient, tous ceux qui possèdent un logement, encore et toujours dans leur condition d'existence antérieure à celui-ci, l'existant. Une existence dans la rue qu'ils ont de fait transformé pour tous en terrain de jeux interactionnistes, identitaires et symboliques pour à nouveau pouvoir dire « je », et rendre leur présent « d'après malheur » supportable. Ce « jeu actionniste, de recreation d'une maîtrise de l'existence par un effort de gestion finalisée des interactions⁷³⁴ », jeu qui leur donne toute cette consistance sociale et cette permanence à soi à travers notamment l'expression toujours renouvelées de cette identité pour « soi ».

Il est ainsi tentant de penser que Claude soit partagé entre la certitude, plus ou moins maîtrisable, d'une vie dans la rue, et celle instable d'une vie en logement où l'existant disparaîtrait pour au final laisser un vide (un inexistant). Comme il est tentant de croire que ce logement soit perçu comme cette « coulisse » où se recueillir après une journée de rue harassante et pour pouvoir apprécier ce statut nouvellement acquis au principe de cette permanence à soi. Dans ce sens et auprès de cet homme, la logique de survie psychique et morale vis-à-vis de cet habitat est, nous pourrions dire, double. Dans un premier temps elle est ce qui lui a accordé la

⁷³² Ce terme est emprunté à Daniel Terrolle qui déclare ceci à propos des personnes à la rue : « *le concept « d'exclusion » n'est que la version idéologique efficace d'un dispositif symbolique, économique et social implacable selon lequel nos sociétés complexes gèrent, à leur profit et dans la modernité, « le sacrifice humain* ». Daniel Terrolle, *La liminarité des S.D.F., Rites de ségrégation et procédure sacrificielle*, Le Nouveau Mascaret, Juin 1995, Paris, n°36, p.10.

⁷³³ Association de l'action sociale située à Colmar.

⁷³⁴ Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.21.

possibilité d'obtenir aux yeux de certains de ses proches et de commerçants de la ville, ce statut à la base d'une reconnaissance sociale, déjà travaillé et obtenu momentanément par le biais de la manche et la création quotidienne d'une « région ».

Ensuite le second aspect de cette logique se trouve dans la perception différentielle de cet habitat, vu par Claude comme une « coulisse » où pouvoir prendre du recul sur les événements de la journée et se rapprocher de soi. Dans ce cas, sa perception de son nouvel habitat reste similaire à celle de son ancien refuge.

Cette « coulisse » qui, tout comme l'ensemble des personnes déjà envisagées, accorde également la possibilité de ressentir ce « temps de la maison », exprimé notamment par cette expression : « *je rentre* », illustrant bien cette délimitation physique entre l'intérieur et l'extérieur, et la possibilité de l'émergence d'activités et de ses temporalités associées (temps du travail de présentation de soi, temps de pause à lire le journal⁷³⁵, temps du repas, « temps de la maison »...) pour, au final, se sentir toujours concerné par ce temps « collectif » : « *Maintenant j'ai un logement c'est-à-dire que si je veux rentrer, je rentre... c'est une liberté... si t'as un squat c'est pas pareil, tu peux pas rentrer quand tu veux parce que tu as des gens qui passent, la journée, tu pars le matin, tu reviens le soir (...)* », nous affirme-t-il.

A préciser que cette dernière affirmation sur son ancien squat s'expliquait par la nécessaire confidentialité que ce dernier devait dégager. Les allées et venues en journées empêchant cette confidentialité et éveillant les soupçons du voisinage, fragilisant sans doute cette approbation obtenue.

Mais notons encore, à propos de cette affirmation, cette notion de liberté dont nous parlions auparavant pour Monsieur Joe. Celle-ci est ici à associer, là aussi, à l'idée de mouvement et de repli dans sa « coulisse », quand son activité à la gare devient moindre et pour ne pas « tourner » en rond, comme il nous l'affirme : « *Si ça me prend je rentre... ça dépend, si ça me prend, je m'emmerde hop ! Je rentre, je vais me faire chier à tourner... je rentre... je sais pas quoi faire je rentre, j'en ai marre je repars... le soir qu'est-ce que tu veux faire ?(...)* ».

La notion de repli est explicite dans ce cas, surtout comparé à son ancienne « coulisse » où la liberté de rentrer restait rétreinte par ce besoin de confidentialité. Enfin nous pouvons encore noter dans ce témoignage que les soirées ne se déroulent pas obligatoirement dans son logement, au moment où la solitude exacerbée prend le dessus et qu'il s'agit, d'aller à la rencontre, pour fuir un des effets de l'enfermement entre quatre mur et sa « désaffiliation » nouvelle. Nous retrouvons ici cette fragilité faisant de la fréquentation quotidienne et continue dans ce logement, une véritable épreuve pour Claude.

5.3. « Je vais rester là maintenant, où vous voulez que j'aïlle ?(...) » : La résidence sociale, un point d'ancrage à cinquante-neuf ans

Pour poursuivre sur cette hypothèse de personnes qui, malgré leur logement acquis de manière plus ou moins récente, persistent à mener une vie dans la rue, nous allons maintenant présenter la situation de Jean Michel qui, chose importante pour

⁷³⁵ Comme nous avons pu le constater lors de nos entretiens.

l'analyse, au moment de notre recherche était hébergé dans une résidence sociale depuis presque six ans, après plus de dix années dans la rue. À cette époque, lui non plus ne se stabilisait pas dans des foyers qu'il jugeait être « *des lieux de perdition (...)* ». « *J'ai dormi longtemps dehors* » nous affirmait-il pour nous expliquer son parcours de rue et ses tactiques de survie pour être en sécurité⁷³⁶.

En explorant son récit de vie « d'après malheurs », des récurrences se sont faites jour au regard des situations déjà exposées, pour montrer là encore une similitude tout d'abord dans la façon particulière de considérer son habitat.

Toutefois avant de poursuivre dans ce sens, il importe encore de préciser la nature de l'habitat dont bénéficie cet homme. En effet contrairement aux deux autres hommes mentionnés juste avant, nous ne pouvons dire que Jean Michel vit depuis quelques années dans un habitat de type ordinaire.

Son lieu de résidence est davantage à assimiler à un foyer, entendu par là qu'il est englobé au sein d'une institution, et n'est constitué que d'une chambre de neuf mètres carré.

Il ne présente guère à la fois le confort, la taille et la confidentialité d'un appartement privé comme Monsieur Joe ou Claude et même si ces deux personnes restent intégrées dans un dispositif associatif. Ces caractéristiques appuient encore davantage la perception que cet homme peut avoir de ce lieu, pratiqué comme les deux autres personnes « sans domicile », uniquement la nuit, et non de manière régulière, comme nous l'exprimait lors d'un entretien informel, un de ses amis de la rue. Au moment où nous attendions Jean Michel pour poursuivre nos entretiens, Gérard nous informa que Jean Michel ne serait sans doute pas des nôtres, ayant passé la nuit à dormir à la belle étoile dans un état d'ébriété certain, comme cela est souvent le cas.

Nonobstant ce dernier détail, le quotidien diurne de Jean Michel est en effet constitué par une présence continue dans les rues de la ville de Strasbourg, plus précisément aux alentours et à la place Kléber, ce lieu où nous avons fait sa connaissance et mené l'ensemble de nos entretiens et observations. Cette pratique journalière de l'espace public est encore à préciser concernant le climat et la saison qui, comme les deux autres individus, restent plus ou moins primordiaux dans le choix de rester ou non dans sa chambre le jour. Pour Jean Michel ce paramètre ne semble pas jouer dans cette décision, nous affirmant : « *en hiver aussi je viens ici (place Kléber)...* ».

Après quelques temps passé auprès de lui, nous avons très vite saisis cette nécessité d'être constamment à cet endroit plutôt que dans sa chambre en journée, occupant (tuant) le temps devant la télévision ou autre. Dans cette situation, de même que pour Monsieur Joe et Claude, la centralité du « maintien de l'existant » se faisait plus que nécessaire pour ne pas encore sombrer davantage. Un existant, celui installé lors de son passé d'après la chute et composé pour une part de cette activité de rue, la manche. Néanmoins, si l'on en croit ses dires, cette activité, sans être un vieux souvenir du temps de la misère, n'est pourtant pas pratiquée de manière constante et quotidienne comme Monsieur Joe ou Claude.

Ce fait s'explique, non par les ressources dont il bénéficie, somme toute correctes, une petite retraite, mais davantage par son intempérance et sa grande générosité

⁷³⁶ Voir à ce sujet son récit de vie en annexes.

faisant qu'il devient généralement nécessaire, « *tous les 10 du mois* », comme il nous le déclarait, de retrouver son ancien lieu de prédilection pour son « travail » de présentation de soi, le long du « *pont Corbeau* » : « *Fin de mois difficile ça m'arrive, de m'arrêter là et quand je vois du monde hop là ! Toujours au pont Corbeau...* », nous dit-il avec un sourire.

La manche est donc, indépendamment du « travail » de présentation de soi exécuté lors de sa pratique pour contourner le stigmate du mendiant miséreux, cet expédient de survie lui accordant la possibilité d'obtenir quelques sous pour maintenir sa consommation journalière d'alcool, et surtout, cette « sociabilité de bistrot » sur la place Kléber parmi ses comparses. Ici réside la substance de cet existant qu'il faut à tout prix maintenir, celui s'appuyant sur ce « rôle » auprès de ses amis de galère, et outrepasser les effets de la régression sociale en reconvoquant symboliquement la mémoire du père. Ici réside cet « agir en situation de discrédit » mettant en scène quotidiennement et le temps des échanges, cette identité pour « soi » construire notamment auprès de la figure paternelle.

Par conséquent, la vie en foyer, isolé dans sa chambre ne pouvait encore accorder cette possibilité au combien salvatrice pour Jean Michel, celle d'être constamment avec « *les gars de la rue* » comme il se plaisait à les nommer, pour boire, et partager des moments de convivialités comme dans le passé, celui d'avant la chute, lui faisant dire : « *la rue pour moi c'est rien du tout parce que j'ai des bons souvenirs... (...)* ».

5.4. L'absence de « l'imaginaire d'insertion » dans le discours, non sans lien avec le lieu

Le maintien de ses conditions d'existence, celle de plus de 10 années dans la rue, n'ont donc pas disparue avec l'apparition, depuis presque 6 années maintenant, de cette chambre en foyer. D'ailleurs à ce propos, il est intéressant de revenir sur l'une des caractéristiques majeures de ce type de prise en charge institutionnelle dispensé par les pouvoirs publics et associatifs. En effet en se reportant à ce que nous avons énoncé au préalable dans ce chapitre, il existe différentes structures d'hébergement pérenne dont peuvent bénéficier les personnes à la rue, et ce, hormis celles relevant de l'hébergement à la nuitée.

Sans revenir sur ce que nous évoquions auparavant, il est intéressant de noter le lieu de résidence de Jean Michel qui s'inclut dans un univers institutionnel, la résidence sociale, accessible au précaire qui ont des ressources suffisantes pour payer le loyer résiduel.

Dans ce dernier cas, l'insertion professionnelle des personnes est un élément moins central, puisque celles-ci possèdent un minimum de ressources, voire un emploi (souvent précaire) et qu'il n'y a guère de travailleurs sociaux dédiés à cette tâche. Le *turn over* des personnes accueillies s'effectuant souvent par le départ d'une personne sans finalité précise ou ayant trouvé un logement autonome avec l'appui d'un éducateur.

Néanmoins ceci n'empêche guère les personnes d'avoir un « imaginaire d'insertion », mais force est de constater que dans ce type d'établissements, ce dernier est moins stimulé du point de vue de l'emploi pour se concentrer vers l'acquisition d'un logement. La résidence sociale s'apparente ainsi à cet « hôtel social », terme que l'on retrouve encore dans certains documents administratifs. Elle est une étape avant le logement autonome.

Tout ceci pour dire que dans la situation de Jean Michel, retraité de cinquante-neuf ans, « l'imaginaire d'insertion » absent de son discours suite à l'inclusion dans ce type de dispositif, va de pair avec les spécificités de ce type de structures⁷³⁷, surtout l'âge se faisant.

C'est d'ailleurs sans doute pour cette raison qu'il s'exprime en ces termes au moment de le questionner sur un éventuel départ de ce lieu : « *je vais rester là maintenant où vous voulez que j'aïlle ?(...)* ».

Cette chambre, que nous pouvons comparer à celle d'un hôtel, est donc un lieu fréquenté les nuits, plus ou moins de manière régulière par cet individu, justement du fait de sa souplesse au niveau de son mode de fonctionnement. Et c'est sans doute cette souplesse qui rend possible la stabilité de Jean Michel dans ce lieu, où il peut aller et venir selon ses impératifs sans en détourner le dispositif. Ajouter à cela un élément de compréhension important, son âge, ne lui donnant plus le désir de se projeter à terme dans un projet de logement autonome. Ceci corrobore ce qu'il nous affirmait un jour, de manière informelle après un de nos entretiens, et son espoir, malgré ses problèmes de santé, de tenir encore quelques années pour revoir sa fille. Selon ces éléments, nous pouvons donc également associer ce lieu, cette chambre, à cette « coulisse », tout comme Monsieur Joe et Claude pour leur logement respectif.

Un espace investi à la manière d'un squat et fréquenté de manière épisodique la nuit. Car en effet souvent Jean Michel préfère ses nuits dehors, comme il nous le disait : « *j'ai pas envie de rentrer, je préfère être avec les gens de la rue....c'est mieux (...)* ». Ce qui ne l'empêche guère, quand le besoin de permanence à soi se fait ressentir de rentrer dans ce « chez soi » pour se reposer et être en proximité avec soi et son histoire dans le côtoiement constant de son identité pour « soi ».

5.4.1 Retrouver les êtres chers par la mémoire

Ce sentiment de subjectivité forte, de recentrage sur soi qui s'exprime à travers ses mots au moment de symboliquement se retrouver en aparté auprès de ses proches disparus dans cet « imaginaire nocturne intimiste » : « *Je suis content j'ai fait une belle fille... je la regarde les soirs quand je rentre même quand je suis bourré je la regarde quand même... j'ai une photo accrochée au mur... la photo de mon papa, la photo de ma maman, de ma fille, de ma frangine qui s'est suicidée... (...)* ».

Avec ce témoignage nous trouvons ici, comme auprès de Monsieur Joe, ce besoin de recôtoyer symboliquement, avec ou sans artifice (photographies), les membres de sa famille en reconvoquant la mémoire pour permettre, en paraphrasant Maurice Halbwachs, de ne plus être seul. De manière similaire aux autres individus rencontrés jusqu'ici, cette chambre devient, dans ces moments, ce lieu à soi où trouver du répit et se replier pour éprouver au profond de soi cette continuité de l'être

⁷³⁷ Entendu par-là bien évidemment, mais il est bon de le souligner, que nous ne voulons pas dire et faire penser que ce type de structures encouragent l'absence de projet chez les résidents. Mais force est de constater qu'elles sont accessibles pour un type de public étant à mi-chemin entre la « désinsertion » et la réinsertion, une position liminaire, et qu'il dépend de leur désir de sortir de ce dispositif, plus souple au niveau de ses missions que d'autres centres où le temps de la réinsertion est compté par les pouvoirs publics financeurs, et où la notion de projet est travaillé de manière insistante par les travailleurs sociaux, et dans un but de rentabilité jugé sur le *turn over* des places du centre.

indépendamment des effets de sa condition sociale. La logique de survie psychique et morale en lien avec la fréquentation et la manière de percevoir le lieu est donc dans ce contexte à tout point à nouveau respectée.

Cet espace intime accorde la faculté loin des regards d'apprécier ce temps de « solitude pour soi » nécessaire et salvateur pour ne pas s'oublier et oublier qui l'on est dans l'instant, outre sa situation et en lien avec ce que l'on a été, dans un principe unificateur. Même si la plupart du temps au regard de sa situation de régression sociale, cela fait souffrir, comme nous le rappelle Jean Michel : « *Pour dormir tous les soirs je prends un valium pour dormir tous les soirs, je prends dix mg de Valium pour dormir...à cause de l'anxiété, un peu la gigitte de temps en temps ça tremble un peu (...) Le soir ça gamberge avant d'aller se coucher ça gamberge... je pense ce que j'étais avant et ce que je suis devenu maintenant... ouais...* ».

Cette chambre en résidence accorde donc, au vue de ces déclarations, de son mode de fréquentation, la possibilité pour nous de l'envisager encore comme cet espace privatif faisant fonction de « coulisse » pour cet homme. Cette séparation spatiale de la scène sociale avec son temps, celui « de la maison » accordant la possibilité toujours renouvelée de repli salvateur pour le psychisme et le moral, non sans interrompre le « maintien de l'existant » au service d'autres logiques de survie.

Cette délimitation matérielle et spatiale portée par les murs de ce lieu, ressentie et explicitée par Jean Michel dans l'expression « *je rentre* », possède donc ici encore son temps, celui « de la maison ». En effet, même si dans sa biographie, cet individu ne fait que très rarement mention de son emploi du temps journalier, force est de constater tout de même, qu'il existe également dans ses journées, diverses activités accompagnant diverses temporalités. Il y a le temps dédié à cette « sociabilité de bistrot », presque toute la journée, celui dédié à la manche, au « travail » qui là se déroule souvent tard la nuit⁷³⁸, comme il nous le déclare : « *attention quand on fait la manche il faut rester jusqu'à trois, quatre heures du matin...(...)* ». Et le temps du repas, quand ce dernier est effectif, se marque et se déroule souvent place Kléber, lors de ce temps de « sociabilités de bistrot », et comme nous avons à plusieurs reprises pu le constater à ses côtés.

Il existe bien dans l'existence de cet homme diverses activités partagées en plusieurs temps, pour s'achever sur celui « de la maison », dans sa chambre, quand l'occasion et le désir se font sentir. Par conséquent, la fonction de « coulisse » que propose ce lieu à soi parvient, comme tous les individus interrogés jusqu'ici, à apporter cet ancrage dans un espace-temps structurant, au travers de la possibilité qu'il procure à la personne de toujours se sentir concernée par ce temps « collectif ». De fait cette « coulisse », qu'elle soit envisagée du côté du squat, ou du côté du logement, devient la conséquence d'actes qui se retrouvent chez tous, au fondement d'une logique qui les mue. Cette survie morale et psychique obtenue par l'expression de son identité pour « soi ». Une survie à laquelle il convient d'ajouter celle plus physique, plus biologique grâce au refuge pour le corps qu'elle propose. Et c'est bien pour Jean Michel, parce que ce lieu possède ses avantages, sa souplesse, qu'il le conserve. Une souplesse dans son règlement qui ne l'empêche pas de maintenir l'essentiel pour sa survie, l'existant, pour encore et toujours être dans ce « tout ».

⁷³⁸ Pour plus d'explications se reporter au chapitre 4 consacré à la manche.

5.5. « *Ma situation elle est bizarre (...)* » : Quand le logement engendre la pauvreté

Nous terminerons ce chapitre six par l'évocation en détails de la situation de Pascal, personne rencontrée dans le territoire de Belfort. D'emblée avant de poursuivre l'analyse, il importe de bien préciser, au regard de l'ensemble des situations proposées jusqu'ici, pourquoi avons-nous décidé de conserver cet homme et son histoire parmi le groupe de personnes « sans domicile » fondant cette étude.

Jusqu'à présent, nous étions parvenus à justifier, d'un point de vue épistémologique, notre façon d'intégrer dans cette recherche Monsieur Joe, Claude, ou encore Jean Michel pour toujours les considérer comme des hommes vivant dans la rue, malgré l'obtention d'un habitat.

Cet élément était d'ailleurs pertinent d'un point de vue heuristique car il nous accordait la possibilité d'aller plus loin dans les apparences, nous serions tentés de dire, dans le « faux semblant », pour analyser en détails leurs discours et mieux comprendre la nécessité du « maintien de l'existant » au principe d'une résistance dans la rue, malgré un logement. Un fait, nous le resouignons, mettant par conséquent en question cette notion de « logement d'abord », solution politique sensée créer et pérenniser cet « imaginaire d'insertion », présent dans la plupart des consciences.

5.5.1. Un retour nécessaire sur le parcours résidentiel de Pascal

Mais la situation de Pascal qui possède son propre logement autonome⁷³⁹ depuis seize ans, pourrait bien, à ce stade de la recherche, constituer ce « cas négatif », non pas tant dans les manières de survivre dans la rue qui, nous l'avons déjà démontré, restent similaires aux autres personnes « sans domicile », et, d'ailleurs, à plus forte raison dans sa situation, comme nous allons le voir. Cette éventualité de « cas négatif » se marquerait davantage par ce temps passé dans la rue à proprement parler, qui n'est pas similaire à celui des autres individus, c'est-à-dire se déroulant sur une décennie.

Néanmoins face à ce critère, le maintien de la situation de Pascal dans notre échantillon de recherche s'explique pour plusieurs raisons. Tout d'abord à l'époque, lors de la constitution de sa biographie, nous avons constaté qu'il mettait davantage en avant le calvaire⁷⁴⁰ enduré avec sa femme, depuis 2006, date de leur rencontre, plutôt que sa propre trajectoire. Cette « façade⁷⁴¹ » était pour nous révélatrice de cette « partie de la représentation qui a pour fonction normale d'établir et de fixer la définition de la situation qui est proposée aux observateurs⁷⁴² ». En d'autres termes, cette tactique discursive représentait et symbolisait pour nous un premier indice, non

⁷³⁹ A *contrario* d'un habitat de type associatif comme Monsieur Joe, Claude ou d'une chambre en résidence sociale pour Jean Michel.

⁷⁴⁰ Et retranscrit en détails dans une lettre qu'il nous a remise lors d'un de nos entretiens. Voir en annexes.

⁷⁴¹ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. Présentation de soi*, Editions de Minuit, 1973, Paris.

⁷⁴² *Ibid.*

pas dans le récit mais dans sa façon de le construire. Elle nous dévoilait la manière particulière que possédait cet homme dans la redéfinition de soi afin de ne pas perdre la face.

Ensuite au regard de sa biographie, une « zone blanche » apparaissait s'étalant sur trois années et débutant lors de son divorce avec sa seconde femme, en 2003, et la perte de son logement, jusqu'à cette rencontre en 2006, dans une autre ville, avec sa dernière femme. Cette « zone blanche » nous accorde la possibilité, sans faculté de vérification toutefois, d'étayer cette hypothèse d'une arrivée dans la rue constitutive d'une entrée dans cette « carrière » de « sans domicile⁷⁴³ » puisque ayant perdu son logement dans la région de Belfort⁷⁴⁴.

Surtout que cette rencontre en 2006 avec cette femme Rositsa, à l'époque prostituée, s'est déroulée dans la rue comme il nous le déclarait. A cette même époque, Pascal réalise de petits extras dans la restauration, qui ne lui permettait pas de financer un loyer.

Selon son récit, ce n'est qu'en juillet 2006 et pendant trois mois, qu'il vivra dans plusieurs petits studios avec Rositsa, hébergé à droite et à gauche, pour au final quitter la France et soigner celle-ci gravement malade dans son pays en Bulgarie. De retour en France, seul, Pascal se fera hospitaliser avant de retourner en Bulgarie où il sera hébergé avec sa compagne pendant quelques mois. Ce n'est qu'en 2007 que Pascal récupérera son ancien logement qu'il avait laissé à son ex-femme en 2003, pour y vivre dans une très grande précarité avec Rositsa. S'enchaîneront des petits « boulots » pour Pascal afin de subvenir aux besoins du couple jusqu'à la mort de cette femme en juin 2009, et la sédentarisation relative de cet individu, criblé de dettes, dans ce logement.

Face à ce parcours résidentiel une remarque s'impose en premier lieu. Il s'agit de cette discontinuité résidentielle permettant davantage dans cette situation de parler de parcours a-résidentiel. En effet même si Pascal possède un logement depuis seize années, ce dernier l'a quitté pendant quatre années, de 2003 à 2007 pour, nous pensons, épouser dans un premier temps les conditions d'existence d'une personne « sans domicile » pendant trois ans avant de trouver l'amour et de sortir de cette condition, pour connaître cette « parenthèse enchantée » que nous avons déjà perçue dans d'autres parcours de rue⁷⁴⁵. Une parenthèse « enchantée » dans la mesure où elle a quel que peu amélioré sa condition, pour vivre celle de « précaire » avec sa nouvelle femme. C'est donc sa rencontre amoureuse qui a sorti physiquement Pascal de la rue, pour au final, retrouver son ancien logement et les dettes qui lui sont associées.

Toutefois nous aurions tort, il nous semble, de croire, là encore une fois, en cet « imaginaire d'insertion » rendu possible pour cet homme grâce au logement. Car chose extra-ordinaire vis-à-vis du sens commun et des autres situations déjà présentées, c'est au contraire son logement qui pousse cet individu à être constamment dans la rue pour, entre autres, faire la manche devant la poste de la ville de Belfort, et pour épouser cette condition de personne « sans domicile ». Ce

⁷⁴³ Et non pas de « S.D.F. » puisqu'il ne sera pas pris en charge par l'aide sociale.

⁷⁴⁴ Ou plutôt l'ayant laissé à son ex-femme avant de le récupérer quelques années plus tard en 2009 pour y vivre avec Rositsa.

⁷⁴⁵ Pour plus de précisions se reporter sur les études de cas de Monsieur P et Dany en annexes.

fait est explicité dans son récit : « *Je suis pas un S.D.F.... j'ai un logement... mais du matin au soir je suis dehors pour arriver à combler les trois cent euros qui manquent... je suis là car si pendant un mois je suis pas ici, ils me tombent dessus les banques, j'ai trop de crédits et je gagne pas assez...(.)* ».

Cette situation est assez exceptionnelle pour qu'il la décrive comme telle : « *ma situation elle est bizarre... j'ai un logement (...)* ». « *Bizarre* » du fait qu'il pourrait ne pas s'atteindre quotidiennement à réaliser l'aumône. Un acte au combien dévalorisant et indigne pour la plupart des « normaux » associant mécaniquement cette activité de rue comme l'attribut par excellence du « clochard ». « *Bizarre* » ensuite puisque nous pourrions très bien imaginer que cet individu, certes dans une grande précarité, et même si dans l'incapacité de retravailler, puisse trouver un autre expédient de survie lui accordant la possibilité de boucler ses fins de mois. Pourquoi, par exemple, refuser une solution de surendettement effaçant ses dettes, « *j'ai refusé leur procédure (...)* », nous déclare-t-il, et choisir la manche ?

5.6. Le lien avec les autres situations : être dans la rue pour survivre aux malheurs

La réponse ou du moins la tentative de réponse à notre dernière question se trouve sans doute dans ses mots : « *Moi je vous dis... ça fait du bien de parler, moi je suis autant ici (devant la poste) pour ça... des fois je fais pas beaucoup mais je suis content... quand même parce que j'ai vu du monde, c'est ce qui me fait tenir (...)* ».

Ainsi comme tous les témoignages se rapportant à la manche et ses motifs souvent dissimulés, celui de Pascal ne dévie guère de son sens premier, celui de la rencontre avec autrui pour outrepasser la solitude inhérente à sa condition et se considérer encore parmi les « normaux » pour fuir cette altérité irréductible portée par l'image du « clochard ».

Nous pourrions de la même manière que toutes les situations abordées jusqu'à présent, parler de « région » créée par cette personne démunie pour dépasser, le temps des échanges, ces frontières symboliques entre le « dehors » et le « dedans », effet ségrégatif de sa condition.

Car il est bon de rappeler que lors de cette activité de rue, Pascal ne se différencie guère du point de vue de l'apparence et de la posture des personnes « sans domicile ». Il faut partager avec cet homme, pourtant discret sur sa trajectoire sociale, pour découvrir qu'il possède un logement. Mais pour nous, cette nécessité de devoir régler son crédit ne parvient pas à justifier totalement de sa présence quotidienne dans une posture de mendiant. Il est nécessaire pour cela de se reporter à son récit et l'épisode de sa dépression suite au décès de sa femme pour comprendre ce besoin de contact afin de rompre avec cette solitude destructrice : « *pendant 2 ans... et après je suis ressortis pour me régulariser auprès de Pôle emploi (...) ils m'ont mis en formation juste pour me sortir de mon isolement... de ma maison, parce que avant je restais tout le temps enfermé je sortais que pour aller au cimetière...* ».

Élément similaire aux situations de Monsieur Joe et Claude, l'enfermement entre quatre murs se subit également pour Pascal, même si nous pensons qu'il a été une manière pour lui de vivre le deuil dans ce logement. Ce lieu de tous les souvenirs. En ce sens pour cet individu, l'enfermement ne relève pas plus d'un choix que d'une

contrainte éprouvée et engendrée par la dépression. De fait comme Monsieur Joe et Claude, sortir dans la rue pour y passer le plus clair de ses journées devient également le moteur d'une logique de survie morale et psychique, celle lui accordant la capacité de mieux supporter la disparition de sa femme, notamment en racontant son calvaire devenu son histoire, à travers laquelle se redéfinir soi et sa situation sociale « *bizarre* », inédite.

Cette survie morale et psychique qui, sous un aspect plus secondaire, met en jeu le maintien de ses bases anthropologiques pour qu'il puisse régler ses dettes. Car en effet, que risque-t-il en perdant son logement puisqu'il vit déjà quasiment dans la rue ? La perte ne se signifie-t-elle pas davantage du côté de l'unique bien lui remémorant les heureux moments vécus avec sa compagne ? En d'autres termes, le risque de perdre son appartement ne se résume pas au risque de devenir « sans domicile », puisqu'il en épouse déjà l'ensemble des conditions⁷⁴⁶.

De fait ici aussi nous retrouvons cette notion de « maintien de l'existant » dans la rue, pour ne pas sombrer davantage dans son logement. Un existant qui se rapporte, comme dans les autres situations, à la manche et sa capacité à lutter contre l'isolement, la réclusion pour une survie morale et psychique essentielle.

5.6.1. Les fonctions du logement également au principe d'une perception différentielle

Au cours de l'énonciation, certes sommaire, de son parcours biographique, nous avons pu déceler trois fonctions se rapportant à son appartement, non sans lien avec les situations déjà présentées en amont.

Tout d'abord, celle venant soutenir l'un des pendants de la manche, cette contrepartie du don réalisé. En effet nous avons vu lors du chapitre quatre que, tout comme les autres, cet individu procédait indirectement, certes, mais procédait tout de même à cette contrepartie du geste des passants lors de l'aumône afin de contourner ce sentiment de dette et de dépendance vis-à-vis de la collectivité pour survivre. La singularité de cet acte de retour se signifiait par l'aide envers d'autres personnes démunies, comme ce jeune « S.D.F. » qu'il hébergeait à l'époque du récit depuis deux semaines sous son toit.

Là se découvrait, selon nous, l'une des premières fonctions de ce logement nous renseignant sur la manière dont Pascal perçoit ce dernier. Plus qu'un lieu où se reconstruire pour sortir de sa condition, et entretenir cet « imaginaire d'insertion », cet appartement symbolise davantage cet endroit où exercer cette contrepartie de la générosité des passants dans cette forme de réciprocité respectée. Aider son prochain c'est d'une certaine manière rendre ce que l'on vous a donné pour ne pas se sentir redevable et ainsi assurer son autonomie et sa survie psychique et morale. Plutôt qu'un chez soi protecteur par la notion d'intime qu'il peut dégager, ce lieu devenait ainsi, ce squat où accueillir d'autres personnes en difficultés. Un acte de secours qui, au passage, correspond en tout point à celui mené par Monsieur P dans son squat vis-à-vis de Louis. Surtout qu'à l'image du squat, cet appartement en possède toutes les caractéristiques, comme il nous le déclare : « *c'est dans une*

⁷⁴⁶ En effet, outre la manche, le monde social de Pascal ne se résume qu'à un accueil de jour pour sans abri. Du point de vue de ses relations, hormis celle avec ses filles, il est devenu l'ami de Patrick qu'il nous a d'ailleurs présenté pour les besoins de cette recherche.

vieille maison j'ai que le bas, il faudrait tout refaire mais j'ai pas les moyens (...) » ou encore : « même si j'ai mon logement, on peut pas mettre le chauffage à fond... le logement il ne me sert qu'à dormir... après je sors toute la journée pour gagner ma croûte ».

De fait au regard de cet acte d'entraide, nous pourrions supposer, en lien avec notre questionnement précédent, que la conservation de ce logement puisse contre toute attente se comprendre pour préserver sa capacité symbolique de réaliser le contredon, au principe du « maintien de l'existant » destiné, quant à lui, d'une survie morale et psychique.

La seconde fonction qui se souligne dans le récit de cet homme se marque, quant à elle, dans cette récurrence avec les autres personnes « sans domicile », nous permettant de considérer Pascal comme semblable. En effet, outre son aspect utilitaire pour mettre en œuvre une aide envers d'autres précaires, ce lieu, quand il n'est plus habité que par Pascal revêt aussi le caractère de « coulisse ». Ce lieu intime où se retirer de la scène sociale pour apprécier des moments de « solitude pour soi » en proximité avec son identité pour « soi ».

Plus particulièrement, cet appartement, comme nous l'avons laissé sous-entendre auparavant, peut représenter ce lieu de recueillement où se rapprocher de la mémoire de sa femme disparue et regrettée. « La femme c'est la maison⁷⁴⁷ », citait Emmanuel Lévinas, en ajoutant ceci : « l'absence empirique de l'être humain de « sexe féminin » dans une demeure, ne change rien à la dimension de féminité qui y reste ouverte, comme l'accueil même de la demeure⁷⁴⁸. ». Par conséquent, nul doute que pour Pascal, ce logement symbolise la présence de son épouse défunte dont il convient de préserver la mémoire par le recueillement opéré dans celui-ci.

Un recueillement qui s'assimile à cette proximité avec soi si l'on considère que Pascal et sa femme ne faisaient qu'un. En ce sens l'expression en aparté de son identité pour « soi » se marque par ce retour réflexif mettant en avant la mémoire à travers cet « imaginaire nocturne intimiste ».

De la même manière que Monsieur Joe ou encore Jean Michel, cet « imaginaire nocturne intimiste » ressenti en aparté dans son logement et en lien très étroit avec ses proches, accorde la possibilité de reconvoquer la mémoire pour, le temps de cet acte, exorciser cette solitude plus que pesante et maintenir cette proximité avec soi, cette continuité de l'être. Ou quand la mémoire réactivée des êtres aimés disparus accorde la possibilité de maintenir son identité pour « soi ». Une identité rappelant à cet homme ce qu'il est toujours malgré la perte et sa situation sociale. Une continuité de l'être social accordant cette permanence à soi par le biais d'une réactivation de la mémoire.

Enfin avant de clore cette nouvelle situation, il importe encore de mentionner la troisième fonction de ce logement, celle liée à cette délimitation spatio-temporelle que procure ce dernier, accordant la possibilité à cet individu d'éprouver ce temps « collectif » grâce au ressenti de ce temps « de la maison ».

⁷⁴⁷ Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté. Essai sur le judaïsme*, Albin Michel, coll. « Présence du judaïsme », 1997, Paris.

⁷⁴⁸ *Ibid.*

Pour ce faire, il convient de garder en mémoire les activités qui constituent le quotidien de Pascal. Ce quotidien reste largement dominé par sa surexposition devant la poste de la ville lors de la manche. A ceci il convient d'ajouter que cette activité, même si non convertie de manière rationnelle en « travail » au service d'une logique de survie morale et psychique, n'en demeure pas moins effective d'un point de vue pratique puisque, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre 4, elle représente aussi une forme de « travail » dans la présentation de soi singulière dont use cet individu démuné pour outrepasser, entre autres, le stigmate du « clochard ». Nous nous accorderons donc à penser que cette pratique de l'espace utilisant de manière subtile le corps empêché, fait le temps, comme le dirait Pierre Bourdieu. De fait la manche possède bien une temporalité spécifique, ce temps du « travail ». Un temps d'autant plus justifié qu'il est calqué sur celui d'un travail « ordinaire », qui, comme nous l'avons déjà exprimé, se fonde sur les horaires d'ouverture de l'administration. Ce lieu de l'« exhibition » du corps souffrant, rendant possible ce « travail ».

Ajouter à ceci que chaque matin, comme il le déclarait, Pascal se rend à l'accueil de jour de la ville de Belfort afin de boire son café et partager avec les bénévoles⁷⁴⁹ de l'association dont Patrick. Nous remarquons donc avec cette activité journalière un second temps, celui de la « rencontre ». Enfin le temps du repas se marque également par un temps de pause lors de la manche, souvent avec le concours de certains citadins prenant soin de Pascal, comme cette Dame lui apportant une collation en déclarant : « *il faut manger, vous êtes tout maigre, il faut prendre soin de vous.*⁷⁵⁰ ».

Par conséquent, même si cette personne « sans domicile » ne mentionne pas de manière explicite dans son récit « d'après malheurs », et comme certains, l'action de *rentrer*, pour bien signifier grâce au logement cette césure entre l'intériorité, l'extériorité et les temporalités qui leur sont associées, nous pouvons tout de même penser que ce temps « de la maison » soit aussi éprouvé par cet individu, notamment lors de l'expression de cette identité pour « soi » salvatrice. De fait une énième récurrence se présente ici, celle liée au lieu et à sa manière d'être perçu par l'individu en question, comme niche de survie. Une « coulisse » octroyant le « maintien de l'existant » dans une situation de grande souffrance.

Ce lieu salvateur où il reste possible, malgré le fait d'être dans la rue, de toujours se sentir concerné par ce temps « collectif » en ayant la possibilité de scinder ses journées selon ses activités générant elles-mêmes leur temporalité propre. Des actions de survie dans une situation de grande vulnérabilité permettant encore à Pascal d'être dans ce « tout », malgré sa condition qui, comme nous venons de le voir, ne diffère guère de celle des autres personnes « sans domicile ». Et même si celle-ci exprime un paradoxe atteignant son paroxysme, celui de la possession d'un logement qui, non seulement n'empêche pas mais engendre cette condition de personne « sans domicile », dans l'obligation d'être dans la rue pour survivre. Là était tout l'intérêt d'inclure cette personne dans cette recherche.

6. Conclusion de chapitre

⁷⁴⁹ Information que nous avons pu vérifier par nous-même puisque nous avons partagé un de ces instants avec Pascal au moment où il nous a présenté Patrick.

⁷⁵⁰ Scène observée lors de notre première rencontre avant d'aborder Pascal.

A travers ce chapitre nous avons voulu rendre compte d'une nouvelle logique de survie signant l'agir en situation de discrédit et de vulnérabilité des dix personnes rencontrées dans la durée lors de cette recherche. Après avoir longuement évoqué celle associée à la manche, ou encore celle concernant les liens socio-affectifs développés ou maintenus dans le temps, il était intéressant, et suite à l'analyse de l'ensemble des parcours biographiques, de constater, *a posteriori* de cette tâche, une constance pour ces hommes de la rue d'un troisième élément incontournable dans et pour leur survie en situation de grande précarité, et vis-à-vis de l'essentialisation de leur existence se fondant sur la privation exclusive d'un toit. Cet énième élément d'analyse était constitué de la présence, dans chaque récit « d'après malheurs », d'un « chez soi », en retrait de la scène sociale représentée par la rue.

Car après ce « travail » étayé sur ces jeux de « rôles » ou obtenu grâce à une présentation de soi tacticienne sur cette scène, et mis en avant comme une marque de résistance face aux effets de leur condition d'existence, qu'advierait-il de ces personnes à la tombée du jour ? Etaient-elles vouées à côtoyer le bitume plus en proximité et dans une sorte de confusion où le corps éreinté se confond avec l'asphalte, pour ne plus être remarqué par les passants nocturnes ? Et que devenait cette identité pour « soi » réactivées par intermittence en journée, principe de cette survie morale et psychique ?

L'ensemble de ces questions ont trouvé leurs hypothèses de réponse dans ce qui précède pour découvrir auprès de tous et, malgré la singularité de leurs histoires, la création, souvent aux interstices de l'espace social, de cette niche de survie permettant une régénération salvatrice tant du point de vue physique que psychique. Dès lors le mythe d'un corps et d'un esprit endurent les épreuves des grands froids, de la solitude et de l'insécurité s'estompait pour laisser entrevoir chez chacun, cette nécessité de retrait et de repli portée par la recréation de repères spatio-temporels certains, entre quatre murs.

Il y avait donc bien dans tous ces parcours de rue l'existence d'un toit pour rester soi, comme nous l'avions laissé sous-entendre en début de chapitre. Un espace intime où cultiver par le biais de cet « imaginaire intimiste nocturne » leur identité pour « soi ». Ce lieu à huit clos produit d'une logique de survie commune s'établissant, dans le temps et après de nombreuses prospections, dans ce « lieu de l'autre », pour reprendre un terme de Michel De Certeau.

Une nouvelle topographie de la survie se dessinait ainsi en réponse à cette topographie de l'assistance non pratiquée par ces hommes qui, en quelque sorte, souhaitaient rester maître de leur devenir à travers une résistance de plus en plus affirmée.

Mais cette résistance n'était toutefois guère le produit d'une non-réflexion, d'un instinct de survie commandant l'acte pour, au final, se réfugier tel un naufragé sous un abri, dans un « coin ». Une action illustrant un « aménagement du pire » sans pouvoir sur le lieu.

Face aux représentations communes du « clochard » s'établissant de manière outrancière et anarchique dans une parcelle de l'espace public se révélait à travers les discours et certaines de nos observations, la création d'un « propre », où ce « savoir habiter » se découvrait à travers la manière d'être accepté par le voisinage,

celle qui démontre cette faculté de sociabilités, tout en maintenant pour soi cette confidentialité du lieu, essentielle.

Une confidentialité gage de la permanence de l'endroit pour la personne et de son investissement symbolique et affective en squat où éprouver cette « solitude pour soi » afin de renouveler au quotidien l'expérience de cette proximité avec soi, fondement de la continuité de l'être social malgré sa condition et ses effets destructeurs pour l'identité.

Il s'agissait ainsi pour survivre à la rue et dans la rue, de se trouver une localité de repli, loin des regards et de la cohue urbaine. Là était la condition première d'une préservation de son intégrité physique qui peut rapidement être atteinte dans la rue, à laquelle s'ajoute, et non des moindres, celle ayant trait à sa préservation psychique et morale obtenue grâce à ce retour sur soi.

Néanmoins, cette survie psychique et morale ne s'obtenait guère de manière performative, uniquement en déclarant, en postulant de son existence. Encore fallait-il qu'elle se construise, notamment au regard d'un temps « collectif » donnant la possibilité à ces personnes de se sentir encore et toujours dans ce « tout ». De fait le squat, ou niche de survie était l'endroit espéré pour maintenir cette survie construite au moment de la manche et lors de la pérennisation de liens socio-affectifs avec un entourage de proches. Il donnait l'occasion à ces hommes, toujours renouvelée, de ressentir cette séparation entre l'intériorité et l'extériorité pour délimiter l'espace mais également le temps. Ou plutôt les temps, ceux qui s'associent à chacune de leurs activités quotidiennes pour laisser entrevoir en filigrane, ce temps du « travail », cet autre temps consacré à la « famille » pour certains, ou encore ce temps du repas, constitutifs d'une journée « ordinaire ». Mais ces diverses temporalités ne devenaient effectives et réelles qu'à partir du moment où elles se terminaient, s'achevaient dans cet havre de tranquillité et de solitude, le squat. Ce lieu privilégié qui rendait à nouveau possible le ressenti de ce temps « de la maison », ultime finalité d'une journée prouvant le commencement de celle-ci.

En effet, comme le stipule Joseph Debès, « Le rôle privilégié de la maison ne consiste pas à être la fin de l'activité humaine, mais à en être la condition et dans ce sens, le commencement ». A travers cette considération, nous parvenions à mieux saisir, le tout étayé par les déclarations et descriptions détaillées de leur quotidien de misère, le fondement d'une logique d'action de survie où trouver son « chez soi » devenait plus qu'un besoin de repli pour le corps. Cette quête représentait cette nécessité impérieuse pour une vie dans la rue, mais ne se déroulant, de fait, pas uniquement dans ce lieu anonyme.

Eprouvé quotidiennement ce temps « de la maison » constituait un des motifs de cette logique de survie psychique et morale dans et par la construction consciente de ce repère spatio-temporel. Sans squat, ce lieu fermé sur lui-même, pas de possibilité de ressentir de l'intérieur et à l'intérieur de soi ce temps « de la maison ». Sans ce temps éprouvé, aucune possibilité pour ces hommes de mettre au monde une quelconque activité de survie (la manche...) qui, de fait, se perdrait dans l'immensité de la rue et de son temps.

Et sans ces activités, aucune opportunité pour ces personnes « sans domicile » de se sentir encore exister dans ce « tout », et de se dire il y a (il faut) un temps pour tout, celui qui fait le « tout ».

D'un point de vue goffmanien, ce « chez soi » épousait de plus en plus les contours d'une « coulisse » mais non comme ce lieu où laisser tomber le masque, celui de la

représentation quotidienne dans cette mise en scène sociale mais pour continuer, non pas le « rôle » ou la présentation de soi joués, mais continuer à éprouver sur un temps plus long justement le produit de cette « contre représentation » destinée à contourner le stigmate du « clochard », l'identité pour « soi », ce sentiment de subjectivité ultime au principe de la survie.

Mais la singularité des individus et de leurs parcours ne s'arrêtait pas là, elle se signalait encore dans ce chapitre six par la présence dans notre échantillon d'analyse, de situations pour le moins atypiques. Celles de quatre personnes qui, au moment de notre enquête, possédaient un habitat.

Justifiées d'un point de vue épistémologique, l'analyse de ces « cas » nous a permis d'une part, et c'est là la cohérence de notre hypothèse, de déceler à nouveau la présence auprès de ces personnes « sans domicile », de cette logique d'action de survie morale et psychique en lien avec leur logement.

Une logique d'action mettant du coup en perspective cet « imaginaire d'insertion » présent dans la plupart des pensées et discours politiques et sociaux, ceux véhiculant dans les consciences la solution du « logement d'abord », comme élément d'intervention clé donnant l'opportunité à ces hommes de sortir de la rue et de leur condition d'existence.

Car en effet le plus marquant dans ces récits de vie « d'après malheurs » était de constater, outre la possession de cet habitat, la pérennisation de leur condition d'existence, expliquant, justifiant un quotidien dans la rue dominé par des activités et leurs temporalités respectives. Des temporalités qui, là encore n'étaient possible que grâce au logement perçu par ces hommes comme un squat, et expliquant en retour leur présence et leur investissement affectif, matériel, moindres, pour ne pas dire épisodiques.

Pourtant ce comportement ne se comprenait guère comme un « savoir habiter » défaillant, nécessitant en retour un accompagnement social soutenu. L'analyse des discours a davantage mis en exergue ce « maintien de l'existant », comme explication plus que plausible à cet investissement éphémère entre quatre murs. C'était surtout poursuivre une vie comme avant l'obtention de cette habitation, celle qui permettait de maintenir la tête hors de l'eau. Continuer encore et toujours à exister dans le social à travers des logiques de survie morale et psychique pour entretenir la possibilité d'expression de son identité pour « soi », pour fuir la solitude inhérente à leur condition, et aggravée par l'enfermement.

Maurice Halbwachs citait ceci à propos du cadre spatial : « il y a autant de façons de se représenter l'espace qu'il y a de groupes.⁷⁵¹ ». Cette déclaration nous semble fort appropriée pour faire état de ces quatre situations particulières, où se représenter l'habitat pour ces hommes dépend de leur parcours de rue, et des moyens mis en place toutes ces années pour tenir dans des conditions infrahumaines. Face à cette constante une question pouvait ainsi légitimement se poser : l'obtention d'un logement pour ces individus et la réclusion qu'il engendre ne concourrait pas à créer, certes involontairement, une nouvelle forme de « désaffiliation » inédite. Celle coupant ces individus de leur vie s'étant depuis déroulée dans la rue, et annulant de

⁷⁵¹ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, 1950, nouvelle édition Albin Michel, 1997, Paris, p.232.

fait tous les efforts, l'abnégation et le courage consentis pour créer et faire durer l'existant ?

Une question qui ne doit cependant pas faire croire à l'impossibilité de sortie pour ces hommes de leur situation de grande précarité.

Pour preuve, et comme nous le verrons par la suite, l'énonciation de projets pour quasiment tous, dans ces moments où « la rue se projette⁷⁵² », démontrant toute la volonté de ces personnes à ne pas se résigner, pour aller de l'avant.

Fort de la citation de Maurice Halbwachs, il y aurait donc également pour ces personnes « sans domicile », une « psychologie du chez soi » s'ajoutant à celle du « trottoir » développée par Patrick Gaboriau, agissant, quant à elle, lors de la manche. Deux psychologies, deux façons de se représenter l'espace urbain au service d'une résistance commune.

Suite à cette conclusion, et en prenant en considération les précédentes, celles associées à la manche et au maintien sur la durée de liens socio-affectifs forts avec des proches (généralement la famille), cette représentation sociologique de personnes « sans domicile », prend au fur et à mesure du cheminement, les tournures du triptyque d'une intégration normative, composé de tableaux, tel un retable. Ceux assemblant le travail, la famille, et le logement comme les parties consubstantielles d'une existence porteuse de stabilités économique, affective, et géographique, elles-mêmes nécessaires pour assurer cette sécurité ontologique. Un « tout ». Peut-on par conséquent dans ce cadre d'analyse, parler encore d'« exclusion » pour ces formes d'existence ? Une « exclusion » étant, de fait, le produit d'une autre fresque, celle mettant en œuvre la prégnance de ces frontières symboliques dépeignant l'ordre social établi et cette distinction arbitraire entre le « dehors » et le « dedans ».

⁷⁵² Gilles Orcel, *Vivre la rue* in Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.49.

Chapitre sept

L'alcool : support pour tenir plutôt que pour fuir

1. Le paradoxe de l'alcool : un expédient de survie pour éviter de chuter davantage

1.1. La bouteille, compagne permettant de supporter la solitude

1.2. Une consommation diurne liée à la dureté du « travail »

2. Boire ou « travailler », un choix qui ne s'imposerait guère dans la rue ?

2.1. Quand présentation de soi et alcool ne font pas bon ménage

3. Une conception plus sociologique du mode de consommation de l'alcool : la prise en considération de « l'effet de groupe »

3.1. L'entre soi et l'alcool : support pour déclamer sa colère ou vivre des moments de joie et de réconfort

3.1.1. Wrestle et le « groupe de quatre »

3.1.2. L'alcool associé à l'esprit de fête

4. Une vie dans la rue sans alcool

4.1 L'alcool stoppé pour des raisons bien particulières

4.1.1. « *Un jour j'ai regardé mon verre et la machine à café et j'ai choisis...(...)* » : arrêter l'alcool ou mourir

4.1.2. Pascal, Didier, des figures atypiques de l'homme de la rue ?

5. Conclusion de chapitre

« Pour le sans-abri, l'alcool n'est pas le symbole d'une fuite mais il est consommé pour affronter la réalité. L'alcool qui servait à échapper à la société est aujourd'hui le moyen d'une gestion des rapports interpersonnels. Il n'est pas une tentative d'échapper à la réalité mais un moyen d'être un soi-même, socialisé ou socialisable. »

Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, 1999.

Dans l'imaginaire collectif l'alcool est sans aucun doute l'une des composantes majeures de l'existence des personnes « sans domicile ». Il fait cependant l'objet de plusieurs représentations mêlées l'une à l'autre, ou plus tranchées selon les regards. Tantôt présenté comme une étiologie de la chute, il est aussi cet élément incontournable dans la panoplie du « pauvre » de la rue. Un expédient de survie plus que certain pour affronter la dure réalité, celle de la rue, mais également celle de la régression sociale. Anesthésiant les corps et les consciences, il procurerait, dans certains imaginaires, la capacité à ces personnes de tenir malgré tout pour résister aux effets destructeurs des pertes successives dans des conditions de vie infrahumaines. Quand il n'est pas envisagé sous les contours d'une toxicomanie motivée par un « suicide lent⁷⁵³ ».

Compagnon d'infortune fidèle, la bouteille de vin ou la canette de bière, reste l'archétype de ces hommes ou femmes « sans aveu », tel un prolongement de leur

⁷⁵³ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.182.

corps. Un « objet transitionnel », à l'image de la théorie de Winnicott, donnant la possibilité de faire transition, sans trop de souffrance, entre la vie d'avant et celle qui se déroule interminablement dans un présent de misère ; et lors de ce passage sans perception de lendemains où, seule les possibilités de renouveler sa consommation journalière seraient priorisées dans une forme de rationalité consumériste de survie.

Ces considérations ne sont tout compte fait qu'une constituante de plus pour une existence déjà dépeinte sous les auspices d'une domination économique et symbolique, à laquelle vient s'ajouter celle plus « pathologique » de l'alcool. Dominés dans leur condition sociale, ces individus n'auraient également guère la possibilité de s'extirper d'une consommation devenue depuis longtemps névrotiques. Un besoin compulsif où le vin, si ne régulant pas de manière obsessionnelle le quotidien, n'en demeure pas moins cette béquille de soutien inconditionnelle.

Si l'objet de cette recherche était de présenter une autre représentation sociologique de personnes « sans domicile », sur ce sujet, nos nombreuses rencontres ont permis d'aller dans ce sens pour montrer que l'alcool ne s'est pas présenté à nous lors de notre enquête sur le terrain de manière incontournable et comme une évidence⁷⁵⁴.

Était-ce le fruit du hasard si l'ensemble des trajectoires sociales ont été construites avec ces hommes sans que l'alcool, outre dans le discours, ne s'exprime et vienne nuire à notre empiricité par sa présence continue, pour annuler ou tout du moins déstructurer nos entretiens ?

Cela étant, ceci ne vient pas signifier que certaines des personnes que nous avons côtoyées dans la durée, ne consomment pas quotidiennement de l'alcool, loin s'en faut. Mais cette consommation ne s'est ou que très rarement produite sous nos yeux. Comme nous l'avons laissé sous-entendre concernant Monsieur Joe, nous pensons que, plus que le fruit du hasard, ce fait d'enquête soit le résultat d'un respect de la part de l'interviewé en réciprocité du notre.

Cet élément intégré, il ne sera pas fait état dans ce qui suit de l'alcool et de sa consommation sous un mode de dépendance empêchant cet « imaginaire d'insertion » de se réaliser, et même si dans certaines situations, l'intempérance peut être perçue comme un frein dans la réalisation de cet imaginaire. Tout comme il ne sera pas question, et il est bon de le resouligner ici, de présenter celle-ci comme l'étiologie de ces trajectoires sociales, quand bien même certains nous l'ont évoquée sous ces aspects lors de leur histoire.

Plus essentiel a été pour nous d'envisager, pour ceux qui s'adonnent régulièrement à cette boisson, sa consommation sous un mode différent que celui uniquement dirigé vers un état d'ébriété constant ou vers un « suicide lent », et pour tenter de mieux saisir les tenants de la présence de cette substance dans l'existence de ces individus. Est-elle réellement là comme cette compagne fidèle et pour remplacer celle qui, plus réelle, fait défaut ? Est-elle utilisée dans un contexte dépassant ses effets premiers et comme support à la construction d'un mode de communication et d'interactions ? Enfin son mode de consommation varie-t-il en fonction de la configuration relationnelle au sein de laquelle évolue la personne ?

En d'autres mots, peut-elle également être envisagée dans ce cadre analytique, non pas comme une nouvelle logique de survie morale et psychique, puisque l'alcool

⁷⁵⁴ Élément que nous avons envisagé au préalable de notre entrée sur le terrain, notamment dans la pratique de la construction du récit de vie avec la personne, et des éventuels effets perturbateurs redoutés, il faut bien l'avouer.

n'apparaît guère dans les trajectoires sociales au moment de la chute, mais comme un expédient de survie morale *a contrario* d'un processus révélant cette « pulsion de mort » ?

1. Le paradoxe de l'alcool : un expédient de survie pour éviter de chuter davantage

Avant de débiter cette partie, il convient de bien préciser sur la totalité des personnes que nous avons interviewées pour les besoins de cette recherche, le nombre exact de celles qui consommaient régulièrement de l'alcool. Sur les dix individus, six buvaient quotidiennement, les quatre autres ayant stoppé leur consommation depuis de nombreuses années. Au regard de cette statistique, il n'y avait donc pas d'alcoolisme chronique et caractéristique de notre groupe d'informateurs, ce qui en soit, constitue déjà un premier enseignement. Ensuite, et c'est ici que nous abordons le noyau central de ce qui va suivre, quand l'alcool était présent dans ces existences, elle ne représentait guère ce moyen d'autodestruction pour ces hommes, mais davantage un sorte de « carburant » permettant au moteur de la survie de toujours tourner.

Toutefois et comme le préconise Patrick Gaboriau dans son ouvrage, « clochard », il s'agit de manier avec une grande prudence la notion d'alcool pour les personnes « sans domicile ». Celui-ci trop fréquemment associé dans son mode de consommation, comme nous l'avons dit auparavant, à une forme de pathologie conduisant au suicide, ou à un état de régression sociale extrême où l'individu n'ayant plus rien à perdre augmente sa consommation, dans une sorte de rapport ordalique à la substance.

Pour l'ethnologue, il est important de distinguer deux types de visions dans l'alcoolisation plus ou moins massive de ces hommes. La première, celle liée aux théories psychologiques qui « soulignent l'aspect négatif du recours à l'alcool (...) »⁷⁵⁵. La seconde, plus ancrée dans une conception sociologique, « permet de poser le problème autrement »⁷⁵⁶.

Pour ce qui nous concerne, nous allons bien évidemment chercher à comprendre ce recours à l'alcool d'un point de vue sociologique. Mais pour l'instant, et selon les témoignages recueillis sur ce sujet, il importe aussi de l'interpréter sous son aspect psychologique, ou tout du moins individuel mettant en avant le type de configuration relationnelle dans laquelle se trouve l'individu en question, pour mieux saisir cette consommation, sa finalité, en lien avec cette configuration. Nous allons ainsi tenter à notre tour de poser le problème autrement et d'un point de vue individuel.

1.1. La bouteille, compagne permettant de supporter la solitude

⁷⁵⁵ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.183.

⁷⁵⁶ *Ibid.*

Comme toutes les autres hypothèses servant de socle à cette étude, celle que nous allons aborder maintenant ne s'est pas formée dans un *a priori*, avant nos rencontres effectuées auprès de Monsieur Joe. Pour cette personne « sans domicile », l'alcool était bien présent dans son quotidien, et ce, dès notre premier contact sur son lieu de « travail », ce parking. Comme nous l'avons mentionné lors du chapitre trois, c'est en effet au moment de faire sa connaissance et de débiter notre premier entretien que cet homme nous a, en quelque sorte, posé notre premier défi, celui d'entrer dans une transaction, où en échange d'informations sur sa vie, nous devions lui acheter deux bouteilles de vin.

D'emblée à travers cet acte, cette « contre prestation », nous pensions œuvrer à contresens, celui de la non possibilité de mener une entrevue constructive, pensant qu'elle serait parasitée ou rendue impossible par l'état d'ébriété de Monsieur Joe. Or et comme nous l'avons vu, il n'en était rien, et là fut notre première surprise de constater que ces deux bouteilles n'ont pas été entamées durant les deux heures d'interview. *A posteriori* de cette expérience de terrain, nous songions fortement à la théorie du don-contre de Marcel Mauss, pour mieux comprendre la teneur du défi qu'il nous demandait de relever. L'achat d'alcool était davantage posé pour tester notre respect, lié⁷⁵⁷ à son lieu de « travail », plutôt que comme un réel besoin pour cet individu d'assouvir sa dépendance.

Si nous envisageons maintenant son histoire détaillée dans son récit de vie, nous constatons que l'alcool y a aussi sa place, mais de manière discrète. Il n'est pas invoqué par Monsieur Joe comme l'étiologie de sa chute dans la rue, ou encore comme cet élément incontournable lui faisant supporter son quotidien. Il est davantage évoqué lors de cette « solitude pour soi » dans son logement et lorsque cet « imaginaire nocturne intimiste » prend forme et laisse place aux souvenirs associés à sa famille : « *Moi j'ai l'habitude quand tu rentres à la maison tu trouves ta femme, tu regardes des films, moi seul je rentre et je regarde un film mais je pense à ma femme et mon fils restés au pays, si je bois c'est parce que je n'arrive pas à dormir sans l'alcool, je pense trop à eux (...)* ».

Cette déclaration démontre dans un premier temps un mode de consommation destiné à trouver le sommeil face au manque et la souffrance que provoque son absence auprès des siens. Il n'est en aucun cas dirigé pour oublier ce qu'il est devenu, et supporter psychiquement le poids de la régression sociale et des pertes, mais pour exorciser sa solitude pesante entre quatre murs, la nuit. En ce sens, le recours à l'alcool dans cette situation montre un usage non destiné à l'oubli, puisqu'il se remémore les membres de sa famille et s'inquiète davantage de leur sort au Maroc. L'alcool est, de fait, davantage consommé comme un antidépresseur, ou comme un somnifère, plutôt que comme un produit permettant l'oubli par le biais d'une réalité onirique transformée. D'ailleurs cette notion d'oubli est soulignée dans son discours : « *Moi je fais tout pour mes enfants, et pour ma femme que j'aime, Khoka, c'est mon premier amour, j'oublie jamais ! (avec un sourire) c'est loin, j'oublie jamais parce que même si j'aime Muriel, j'aime aussi Khoka, c'est la femme de mes enfants Ilmen, Oussama, et Ahmed (...)* ».

⁷⁵⁷ Et comme nous l'avons déjà mentionné auparavant, à savoir qu'il souhaitait que l'on mène l'intégralité de nos entretiens sur ce parking pour lui éviter de s'absenter de ce dernier. Cet achat d'alcool ne fut que la réponse à notre première proposition (maladroite), celle de lui proposer de débiter l'enquête dans un café. Là en fait était notre manière à nous d'équilibrer l'échange, d'apporter un retour, un contre don, à ses informations. Monsieur Joe n'a fait que continuer sur cette base étant, de prime abord, l'offre d'un verre.

Comme le désigne Patrick Gaboriau : « Le litre est le compagnon du clochard solitaire, c'est une présence qui rompt l'isolement, un gardien symbolique⁷⁵⁸ ».

Une idée que nous retrouvons dans la situation de Jean Michel qui, la nuit de retour dans son habitat, recôtoie ses proches à travers les photographies permettant à la mémoire de revivre les souvenirs du passé avec mélancolie, comme nous l'avions souligné dans le précédent chapitre. Dans ce contexte bien particulier, la bouteille devient véritablement cette compagne pour supporter la solitude engendrée par sa condition. Une aide pour ne pas chuter encore davantage.

Ce mode de consommation « nocturne » perçu chez les deux individus explique également un second élément pertinent pour notre analyse, la configuration relationnelle dans laquelle elle se dessine, en face à face avec soi, lors de cet « imaginaire nocturne intimiste ». Ceci à son importance au regard de ce que nous supposons juste avant, à savoir que le mode de consommation de l'alcool dépend, dans sa finalité, du contexte relationnel dans lequel la personne se trouve. Ici pour Monsieur Joe et Jean Michel, elle revêt un caractère intimiste et médicamenteux, plutôt que celui d'une drogue pour oublier sa condition et les conséquences de celle-ci. « La consommation d'alcool », précise Emmanuel Roquet, « se charge de pouvoirs comparables à ceux d'un médicament⁷⁵⁹ », dans un contexte bien précis, souvent intimiste, selon nous.

1.2. Une consommation diurne liée à la dureté du « travail »

Mais cette substance n'est pas uniquement présente au quotidien pour aider à trouver le sommeil face aux tourments de la solitude et son incapacité d'actions vis-à-vis de sa famille.

Elle se marque également dans le « récit d'après malheurs » de Monsieur Joe et sur ce parking dans un contexte relationnel, là également en face à face avec soi, mais dans le cadre de son « travail ». Toutefois il importe, avant de poursuivre, d'apporter une précision en lien avec cette consommation lors de son « travail ». Nous avons plusieurs fois observé auprès de lui, qu'il n'était jamais dans un état d'ébriété l'empêchant de réaliser sa tâche, basée, nous le rappelons, sur le contact avec ses « clients ».

Dans ce contexte professionnel, la présentation de soi possède son importance que l'alcool ne peut annuler sous peine de rompre les interactions et de fait, son sérieux et sa réputation de gardien des lieux. A noter également que lorsqu'il boit, des petites gorgées de vin, Monsieur Joe le fait en toute discrétion et pendant ses moments de pause. Il retourne, en effet, dans son « bureau », ce lieu symboliquement délimité par quatre plots en retrait du parking pour, une fois s'être désaltéré, quitter ses bouteilles rangées sur une borne électrique au moment de reprendre sa tâche.

Ces observations que nous avons pu mener régulièrement à ses côtés se confirment dans ses dires : « *Je surveille les voitures, il n'y a pas de problème, je picole, comme tout le monde... il y a des hommes... des femmes qui boivent, c'est pas interdit... C'est juste pour bien réfléchir ! Pas de vin, pas de marin ! (...)* ».

⁷⁵⁸ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.185.

⁷⁵⁹ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 199. Juin 1999.

Plus qu'une façon de rationaliser son mode de consommation, Monsieur Joe justifie celui-ci en le normalisant, et ce, en lien très étroit avec son « travail ». N'oublions pas que cet homme a longtemps œuvré dans le domaine des travaux publics, un travail au combien physique, éreintant pour le corps, où l'alcool possède également sa place comme « carburant » pour maintenir la cadence et supporter la dureté de la tâche. Dans ce cas précis avons-nous le droit d'affirmer que ceux qui de temps à autre consomment de l'alcool sur un chantier, souvent de manière cachée, sont pour autant des alcooliques ? L'interprétation en termes de classe sociale même si incomplète peut tout de même parvenir à expliquer certains mode de consommation d'alcool au travail, hormis bien évidemment ceux extrêmes uniquement conduits pour fuir la réalité.

Comme dans bon nombre de profession mettant en jeu le corps, l'alcool est un moyen de tenir sur la durée⁷⁶⁰. Il fut d'ailleurs une époque où consommer ce type de boisson sur son lieu de travail mettant en jeu le corps, ne posait guère de problème, car fréquemment « gérée » par les personnes. N'oublions pas également que, plus jeune au Maroc, Monsieur Joe a aussi travaillé dans un bar, et que régulièrement il consommait de l'alcool, pourtant proscrit au Maroc, dans l'arrière-cour du commerce avec des avocats renommés comme nous l'expliquait son éducateur Mohammed⁷⁶¹. La boisson intervenant dans un cadre de travail faisait, de fait, office de liens avec des notables.

Tout ceci pour dire que pour cet homme, l'alcool est davantage associé dans sa consommation, au « travail », à la pénibilité de la tâche qu'il convient en quelque sorte et de manière modérée, de sublimer. La fin de sa déclaration est à ce sujet assez explicite « *pas de vin, pas de marin !* », sous-entendu par-là que cette boisson fait en quelque sorte partie intégrante de la condition du travailleur.

Par conséquent, nous avons avec la situation de cette personne « sans domicile », une conception toute différente de l'alcool en situation de grande précarité. Tout d'abord, son usage se fait dans une configuration relationnelle en face à face avec soi, et dans deux moments précis. La nuit pour aider à supporter la solitude, et le jour pour pouvoir soutenir dans la durée, et souvent dans des conditions climatiques rudes, son « travail » sur le parking.

De fait et selon ces constatations, l'alcool est davantage perçue comme cet expédient de survie permettant à Monsieur Joe de tenir dans son quotidien, plutôt qu'une substance ingérée de manière compulsive dans l'unique but d'oublier sa condition et pour retrouver, le temps de l'ivresse, ce paradis artificiel.

Elle devient de fait moins un processus d'autodestruction et d'oubli qu'une condition pour maintenir l'existant. Dans ce sens, nous pourrions tout à fait affirmer que ce mode de consommation, à l'instar de celui totalement anarchique au niveau du temps et de l'espace réalisé dans un rapport ordalique à l'existence, devienne par ses moments où il se réalise, et dans un type de configuration particulière, « géré » ou tout du moins maîtrisé.

⁷⁶⁰ Bon nombre d'expériences professionnelles lors de mes travaux saisonniers, notamment dans le milieu des travaux public m'ont fait prendre conscience de ce fait, sans pour autant en déduire que les ouvriers qui buvaient quelques verres sur le chantier, soient alcooliques.

⁷⁶¹ Voir à ce sujet l'entretien mené avec Mohammed en annexes.

2. Boire ou « travailler », un choix qui ne s'imposerait guère dans la rue ?

Analysé comme un moyen de tenir dans la rue avec sa solitude et dans son « travail », l'alcool, présent également dans la vie de Wrestle, possède encore quelques points de ressemblances dans son mode de consommation avec celui de Monsieur Joe.

Wrestle nous déclare ceci à propos de sa consommation quotidienne : *« C'est comme un anti dépresseur pour moi... les gens ils ne comprennent pas... eh pourquoi tu bois ?... Arrête de boire et essaye, fais comme moi, si je ne bois pas... eh punaise ! Je prends une de ces dépressions... inimaginable... parce que je pense toujours à tout ce que j'ai perdu... ça me permet de résister, de tenir... mais franchement je crois que vous savez ça, tous les gens qui sont dans la rue ils boivent... je ne connais même pas un qui ne boit pas... ils boivent pour oublier, pour avoir un peu de courage... de chaud, un peu de résistance contre la paranoïa... ou je ne sais pas quoi, anti dépression. Tous les gens que je connais ici ils sont dans la boisson, boire, boire, boire.... »*.

Ici également, l'aspect médicamenteux de la boisson est mis en avant dans le discours pour marquer les raisons d'une consommation régulière, où la substance parvient à supporter le quotidien de misère. Pour autant dans ce discours l'aspect d'oubli prendrait bien le dessus sur les autres raisons expliquant cette alcoolisation quotidienne. Wrestle boirait essentiellement pour ne pas tomber dans la dépression au regard de son passé, protégé du manque et du besoin comme il nous l'avait exprimé lors de son histoire. C'est donc l'épreuve au quotidien des effets de la régression sociale en comparaison de ce qu'il a connu auparavant qui marquerait cette intempérance. L'explication est ainsi toute différente de celle de Monsieur Joe qui, lui, ne boit pas pour oublier, mais en quelque sorte pour faire avec.

Doit-on penser dans ce cas que, le niveau de vie élevé avant la chute conditionne un mode de consommation pour l'individu subissant au présent les effets de la régression sociale, dans le sens d'un oubli ? Sachant que pour les deux individus, l'alcool était présent dans leur trajectoire sociale avant la chute.

Cette question semble d'emblée s'annuler dans sa pertinence si nous évoquons la situation sociale antérieure de Jean Michel, issu d'une famille bourgeoise, qui s'alcoolise, non pas pour oublier mais également faire face à la réalité de façon bien spécifique, comme nous le rappelle cette « sociabilité de bistrot ».

Il en va de même pour Dany, issu d'un milieu d'origine très modeste, qui lui, ne boit pas pour oublier son passé, mais au contraire, régule souvent sa consommation pour éviter que son passé ne refasse surface, comme nous le verrons par la suite.

Pour le moment quoiqu'il en soit, nous pourrions croire que, comme nous l'exprime Wrestle, sa consommation quotidienne soit expliquée exclusivement par ce fait : l'oubli de sa condition.

Mais pour être plus complet sur cette consommation, il faut également joindre nos constatations de terrain construites lors de nos nombreuses observations réalisées auprès de Wrestle sur le parking du musée de l'étoffe et lors de son « travail », pour constater que l'alcool y a également sa place, mais de manière modérée. Dans ce cadre de labeur, rude et éprouvant pour l'organisme, comme il nous l'a présenté,

l'alcool permet de tenir sa tâche et de ne pas renoncer face à l'indifférence de certains citadins. Il est, là aussi, et dans ce contexte d'efforts ce « carburant » accordant la faculté pour cet homme de tenir de manière journalière sur ce parking pour survivre.

Une manière à soi de maintenir l'existant, plutôt que de choir davantage dans sa condition et dans un renoncement à la lutte. Ainsi nous trouvons sans doute dans ce dernier argument une similitude avec Monsieur Joe. Plus globalement, il y aurait donc chez Wrestle deux raisons principales à son alcoolisation, l'oubli de sa situation et, chose similaire à Monsieur Joe, sa faculté à pouvoir maintenir un effort physique et psychique lors de son « travail » sur son parking.

Cependant même si une récurrence se fait jour entre Wrestle et Monsieur Joe dans leur mode de consommation d'alcool et dans le contexte de la manche, faisant que le choix ne se fait pas entre boire ou « travailler », ce fait ne se présente pas toujours dans les autres situations et dans ce même contexte de « travail ». Pour d'autres qui réalisent l'aumône et la rationalisent par le biais d'un « travail », l'alcool peut devenir un frein dans leur labeur plutôt qu'un stimulant pour le corps et l'esprit. Prenons l'exemple de Dany qui nous décrit sa consommation d'alcool comme suit : « *Je suis alcoolique... j'ai une cirrhose du foie... (...)* » puis, « *Bon je bois ok ça arrive à tout le monde (...)* ».

Pour cet homme qui, lors de la manche, s'astreint la nuit de manière quotidienne à assurer le gardiennage de sa rue et des parkings souterrains adjacents, l'alcool demeure un obstacle à sa vigilance, atout essentiel de sa réputation de gardien des lieux, et même s'il nous confie être « *alcoolique* ». Voici comment il nous explique sa consommation : « *ça arrive la nuit que je bois mais seul et après les souvenirs ils reviennent et ça c'est grave, autrement c'est calme, j'avais déjà une bouteille de rosé là-derrrière je l'ai même pas touchée... je touche pas à la bouteille (lors de son travail nocturne) je bois de l'eau, mais les souvenirs... (des larmes pointent)... oui... oui... moi j'ai vécu moi j'ai vécu (...)* ».

Suite à ces dires, deux remarques importantes peuvent être faites. La première a trait au contexte de « travail » où nous voyons que l'alcool est plutôt évité pour, chose essentielle dans l'analyse, que les souvenirs douloureux ne refassent surface et empêchent de « travailler ». Non seulement dans cette situation, l'alcool n'est pas un moteur pour tenir la tâche de gardien, mais elle ne l'est pas non plus pour oublier sa condition. Pour Dany, à l'instar de Wrestle et Monsieur Joe, le choix doit être opéré entre boire ou « travailler ». Surtout que, comme nous l'avons plusieurs fois constaté auprès de lui, la journée sa consommation restait modérée⁷⁶², et plutôt cachée au regard de son second « travail » effectué encore lors de l'aumône, celui de père symbolique auprès des jeunes adolescents venant lui rendre visite chaque jour. Voici ce qu'il nous déclare à ce sujet : « *il faut que j'arrête l'alcool, l'alcool c'est mauvais c'est pour ça que je leur donne (aux jeunes) des conseils, pas toucher à l'alcool...* ».

Nous conviendrons donc que dans cette illustration, les conseils prodigués par cet individu envers les jeunes et dans son « rôle » de figure paternelle symbolique ne peuvent aller de pair avec une consommation massive et constante d'alcool. Dans cette situation singulière, même si Dany consommait régulièrement cette

⁷⁶² Et absente lors de nos entretiens.

substance⁷⁶³, celle-ci se faisait de manière discrète et non continue, et ce, en lien très étroit avec ses obligations de « travail(s) », et ses « rôles ».

2.1. Quand présentation de soi et alcool ne font pas bon ménage

Cette récurrence dans le comportement vis-à-vis de l'alcool, nous la retrouvons auprès d'autres personnes « sans domicile », et pour, chose intéressante pour la compréhension, se pérenniser dans un cadre de « travail » similaire, celui bien évidemment se réalisant lors de la manche, sans l'adossement à des « rôles », mais dans une présentation de soi tacticienne. Ce dernier argument pourrait aisément se comprendre au regard du chapitre trois et des motifs évoqués par toutes les personnes afin de ne pas ressembler au « clochard ».

Nous savons que l'« itinéraire moral » de ces individus comporte, entre autres, la conscience affirmée de cet attribut négatif que représente l'alcool et de son mode de consommation « exhibitionniste » qui, dans le contexte de la manche, peut jouer des tours.

Dans ce contexte, paraître le moins possible un « clochard » c'est, comme nous le déclarait Jean Michel « *cache ses bouteilles* », afin d'éviter d'éveiller les soupçons, et empêcher le don de citoyens hésitant souvent dans un geste souvent jugé comme une contribution de plus à leur intempérance. Il s'agit donc de ne pas perdre la face lors de l'interaction pour maintenir ce pont ouvert vers autrui et rendre possible la création de cette « région ».

Jean Luc lors de son « travail » de présentation de soi devant une boulangerie nous affirmait, qu'avant tout il convenait de ne pas « être bourré », et même s'il boit encore 1 litre et demi par jour⁷⁶⁴. Jean Michel, nous l'avons vu, opte dans ce même cadre, pour une dissimulation de ces « symboles du stigmaté », nous déclarant ceci à propos de l'aumône et son « travail » de présentation de soi : « *faut pas laisser trainer les bouteilles, les bouteilles les gens ils aiment pas, ah ils aiment pas si c'est pour l'alcool, non, si c'est pour manger ils sont d'accords ouais... ou aller prendre une douche acheter un pantalon, là ils sont d'accords, mais pour la boisson là ils veulent pas...(.)* ».

Claude quant à lui, même s'il ne fait pas véritablement état de sa consommation d'alcool dans son récit de vie, nous affirme tout de même ceci à propos de la manche : « *J'ai déjà fait des bonnes sommes, une fois pendant la grève des buralistes, il n'y en avait qu'un ouvert je me suis mis à faire la manche devant, j'avais les poches pleines, il y avait plein de monde... j'attendais... et je suis allé boire un quart de rouge... quand je ressort il y en avait déjà deux autres...* ».

⁷⁶³ Consommation qui depuis la fin de notre enquête s'est stoppée. Nous avons en effet, hormis des contacts téléphoniques maintenus dans la durée, partagé ensemble en août 2014, un repas pour constater, comme nous le développerons dans le prochain chapitre, son arrêt de l'alcool et la modification physique qui en résultait. Cet arrêt est en grande partie dû à ses nombreuses hospitalisations suite à ses problèmes cardiaques, et l'intégration depuis quelques mois dans un « lit haltes soins santé » de Strasbourg suite à ses soins.

⁷⁶⁴ « *A Mulhouse je tournais quand même à sept bouteilles par jour... même avec les pieds gelés, ça m'a pas empêché d'avoir les pieds gelés... maintenant je tourne à une bouteille... une, une et demie ça dépend... ça dépend du temps... j'ai senti qu'il fallait que je ralentisse (...)* ». Déclaration de Jean Luc dans son récit de vie.

Ici, l'élément important ressortant de cette affirmation est sans nul doute cette phrase impliquant une pause dans son « travail » de présentation de soi, lorsqu'il nous déclare « *je suis allé boire un quart de rouge... quand je ressort (...)* ». L'idée de retrait de la scène sociale le temps de boire quelques verres de vin montre combien il ne souhaite guère que cette consommation altère l'interaction avec les passants et brise cette « région ». A noter que lors de nos entretiens Claude s'abstenait également de boire.

Ces illustrations nous démontrent encore une fois, grâce aux récits de vie et aux nombreuses observations participantes, cette possibilité d'envisager la consommation d'alcool pour certains individus « sans domicile », en dehors de ses aspects pathologiques et autodestructeurs. Car l'alcool est encore dans ces existence bien là, accompagnant au quotidien ces destinées de bitume. Pour autant, elle ne vient pas signer cette forme de fatalité face à leur condition qui encourage, motive une consommation excessive et anarchique sans prise en compte du contexte où celle-ci peut ou ne peut se réaliser. Dès lors boire ou « travailler » devient pour certains un choix à faire pour ne pas perdre la face dans leur « travail » de contournement du stigmat de « clochard ».

Pour d'autres, le choix ne s'impose pas, non pas par renoncement ou non prise en compte du contexte, mais justement pour maintenir un existant dans un contexte qui requiert, sans doute plus que les autres personnes, un rendement lors du « travail » et pour le corps, plus soutenu⁷⁶⁵.

Toutefois, dans ce type de configuration lié au « travail » lors de la manche, force est de constater que l'alcool, même si consommé, reste un élément à dissimuler tant dans sa « prise » que dans l'état qu'il engendre, où la modération reste de rigueur, comme nous avons pu le voir.

Il est également important de noter pour l'ensemble des exemples que nous venons d'aborder et concernant les configurations possibles accompagnant la prise d'alcool, que celles-ci se résument, comme pour Monsieur Joe, et dans ce contexte d'aumône, à ce face à face avec soi pour l'individu. Bien évidemment cela ne signifie pas que la personne « sans domicile » lors de la manche soit seule, loin de là, puisqu'elle fait tout pour créer cette « région » basée sur l'interaction avec les passants. Mais comme nous l'avons précisé, c'est son mode de consommation, sa « prise » qui se fait loin des regards, en toute discrétion, et qui accrédite l'idée de ce face à face avec soi. Car comme nous allons le voir par la suite, il existe plusieurs modes de consommation en lien, nous pensons, avec la configuration dans laquelle se retrouve l'individu. La manche n'est qu'un contexte entraînant un type de configuration bien particulier. Ceci pour dire que pour l'ensemble des personnes rencontrées, d'autres façons de boire reste encore à découvrir annihilant du même coup la vision réductrice d'un comportement névrotique uniquement dirigé vers l'autodestruction.

⁷⁶⁵ En effet, et comme nous l'avons observé, « travailler » sur un parking comme Monsieur Joe et Wrestle demande non seulement une posture verticale constante, mais nécessite également de courir à droite et à gauche afin de toujours être à l'affût des flux incessants de voitures, pour maîtriser l'espace et ses évènements. Mais ceci ne doit pas induire que pour les autres personnes travaillant sur leur présentation de soi lors de la manche, la tâche ne soit pas également ardue. Tout du moins, nous pensons qu'elle l'est moins physiquement, puisqu'elle engage le corps de manière moins physique que sur un parking. L'engagement du corps se travaille dans ce contexte davantage au niveau de son aspect, sa tenue... sa présentation.

Mais avant de poursuivre notre raisonnement, il paraît important de noter à ce stade de la compréhension, les motivations de chacun dans leur façon de consommer cette substance qui marquent, ici, des formes de récurrences plus disparates que dans les autres chapitres. Ceci s'explique selon nous, par cette singularité dans les parcours biographiques et la personnalité de chacune des personnes, faisant que même si la configuration relationnelle liée au « travail », ou comme nous allons le voir maintenant au groupe de pairs, est un élément déterminant dans la façon de boire, il n'en demeure pas moins que d'autres motifs plus dissimulés sont à envisager, comme cette notion d'oubli du passé, dont nous avons vu qu'elle varie d'un individu à l'autre. Monsieur Joe boit aussi à la tombée du jour pour pouvoir apaiser son sentiment d'impuissance vis-à-vis de ses proches. Idem pour Jean Michel qui par le biais de cet « imaginaire nocturne intimiste », retrouve des membres de sa famille grâce aux photographies plaquées sur le mur de sa chambre. Quant à Dany, il préfère s'abstenir de boisson la nuit pour ne pas se remémorer la chute, et contrairement à Wrestle qui boit dans l'optique d'un oubli de sa condition. Jean Luc et Claude restant, quant à eux, muets sur cette consommation nocturne.

Les similitudes sont donc davantage à souligner dans le type de configurations où se trouvent les individus que dans l'analyse intrinsèque de leurs motivations, toutes variées, lorsque l'on envisage par exemple cette notion d'oubli de soi et d'une partie de son histoire.

Quoiqu'il en soit cette substance, souvent perçue comme un élément qui tend à isoler du monde « ordinaire » le « clochard », tant dans son mode de consommation continu que dans les effets que ce mode induit, devient suite à cette analyse, cet expédient de survie morale nécessaire pour tenir et se maintenir dans l'existant sans trop d'encombres.

Attribut au combien négatif dans l'imaginaire collectif lorsqu'il s'agit de se représenter l'homme de la rue, l'alcool se modifie, comme par transformation chimique, en boisson de survie, telle l'eau pour le naufragé ayant échoué sur une île déserte. Précieux breuvage, il l'est moins dans ses effets premiers recherchés continuellement que dans le « carburant » qu'il propose également pour continuer à toujours être debout.

3. Une conception plus sociologique du mode de consommation de l'alcool : la prise en considération de « l'effet de groupe⁷⁶⁶ »

Jusqu'à présent nous avons tenté de comprendre, pour ceux qui consomment de l'alcool de manière quotidienne, les raisons mises en avant par chacune de ces personnes afin de tendre vers un premier stade de compréhension de ce fait social, celui touchant de près aux motivations, justifications individuelles. Car de prime abord toutes normalisaient ou rationalisaient leur mode de consommation journalier pour, encore une fois, contourner le stigmate du « clochard » avec, comme le

⁷⁶⁶ Effet qui toutefois ne doit pas se comprendre comme cette phase initiatique où l'individu débiterait sa consommation sous les pressions d'un groupe et pour se faire admettre dans celui-ci. Comme nous l'avons déjà dit, l'alcool est apparu dans toutes les trajectoires de vie bien avant la chute. L'influence du groupe de pairs se marque donc sous un tout autre registre.

désigne si justement Emmanuel Roquet, la justification d'une forme « d'alcoolisation culturelle⁷⁶⁷ », où la boisson est omniprésente au sein de notre société.

Nonobstant, il n'en demeure pas moins que les raisons plus cachées du point de vue discursif, tendaient vers une pluralité de motifs, certains créant l'unité auprès des individus, d'autres restant plus singuliers, voire s'opposant.

Nous l'avons souligné juste auparavant, les similitudes dans le mode de consommation de l'alcool ne peuvent, hormis un caractère pathologique commun, se trouver dans la singularité des raisons évoquées, et même nous le répétons, si certaines restent similaires dans les dires de plusieurs.

La récurrence propre à la constitution d'une représentation sociologique sur ce sujet se trouve davantage dans le type de configuration étudié, afin d'essayer d'y déceler des traits communs permettant de percevoir l'alcool, non pas comme objet privilégié pour ce « suicide lent », mais comme « valeur de drogue d'intégration.⁷⁶⁸ ».

En effet comme le précise Patrick Gaboriau : « Le vin peut remplir des fonctions positives et marquer une sociabilité⁷⁶⁹ ». Cet aspect nous l'avons découvert auprès de Jean Michel au moment d'évoquer dans l'analyse, cette « sociabilité de bistrot » au principe d'une logique de survie morale et psychique rendu possible pour ce dernier grâce à l'endossement d'un « rôle » de « bon samaritain ». Un « rôle » construit sur certains traits marquants de son passé, associés à la figure paternelle. Pour cet homme, passer le plus clair de ses journées sur la place Kléber de la ville de Strasbourg avec ses « *chti potes* » comme il les appelait, ne ressemblait guère à des buveries se réalisant au nez et à la barbe des passants. Cette sorte de provocation pour afficher leur dédain pour des règles et des comportements sociaux qui ne les concernent plus.

L'affichage du « boire ensemble » se faisait de manière routinière sans pour autant être le but recherché. Sans domicile, il s'agissait tout de même de pouvoir recréer symboliquement, le temps de ces échanges entre semblables et autour de quelques bouteilles, cet espace convivial que représente le bistrot, sorte de lieu de déprise sociale dans un univers dominé par la contrainte des mondes sociaux côtoyés quotidiennement (travail, famille...).

Dans ce microcosme reconstruit mais non fermé sur lui-même, la bouteille devenait cet objet pour créer ou pérenniser du lien entre les individus. Une sorte de média entre soi et l'autre pour débiter, soutenir les débats de toutes sortes, ceux concernant leur condition, la politique, ou la société de manière plus générale.

Moment de déprise plus que certain, cette « sociabilité de bistrot » accordait à Jean Michel la possibilité d'oublier, le temps de celle-ci, la rudesse d'une vie dans la rue, loin de ses proches, pour faire revivre à travers ce temps, son passé, celui où après le travail et avant de retrouver les siens, il allait partager des verres dans un café. Une sociabilité qui s'exprimait encore lorsque sa générosité traduite quotidiennement dans ce « potlatch » urbain reconstruit symboliquement, accordait l'occasion de réaliser indirectement cette « obligation de rendre » le don des passants auprès de ses pairs, en faisant revivre la mémoire du père et ses préceptes d'éducation, par le biais de ce « rôle » de « bon samaritain ».

⁷⁶⁷ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 199. Juin 1999.

⁷⁶⁸ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 199. Juin 1999.

⁷⁶⁹ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.183.

« La bouteille, symbole concret qui passe d'une bouche à l'autre, sert de lien entre les personnes. Les clochards communient d'un même vin. L'alcool encourage une sociabilité non seulement avec les membres du groupe, mais aussi avec les épiciers du voisinage⁷⁷⁰ ».

Par conséquent et comme nous l'avions déjà exprimé, cette « sociabilité de bistrot » allait permettre à cet individu démuné, non seulement de créer des liens en réalisant cette « obligation de rendre », tout en ayant la possibilité d'inclure un temps.

De fait pour cet homme, l'alcool consommé quotidiennement possède ainsi ses vertus, sa fonction positive, comme le déclare Patrick Gaboriau, celui de la création de moments de convivialités avec des pairs pour la réactivation d'un « rôle », le tout selon une temporalité bien spécifique.

Dans ce type de configuration relationnelle, le mode de consommation d'alcool se comprend non pas comme principe d'autodestruction lente, mais comme principe de survie morale par la mise à distance du quotidien de misère grâce au groupe et à l'ouverture sur le monde qu'il octroie.

Si, comme le déclare Emmanuel Roquet, « l'alcool sert à oublier la réalité, il passe pour engendrer parallèlement une certaine amélioration des relations entre les individus au sein du groupe mais également entre membres du groupe et monde des inclus.⁷⁷¹ »

Une nécessité quasi vitale, qui ne se laisse guère interrompre par certains détails, ceux d'ordre climatiques par exemple, et comme Jean Michel nous l'affirme : « *Bien sûr... en hiver aussi je viens ici (place Kléber).* ». Une nécessité de pérennisation et de création de liens autour de la bouteille se comprenant, non pas tant dans la quantité d'alcool à ingérer pour éviter le manque, que dans ces sociabilités menées quotidiennement pour éviter un manque tout aussi destructeur, celui porté par le sentiment d'« exclusion » : « *J'ai fait ma vie ici... j'ai fait ma place hein... vous avez vu je suis connu de partout... (...)* », nous dit-il fièrement, lors d'un moment passé dans ce bistrot symboliquement reconstitué.

3.1. L'entre soi et l'alcool : support pour déclamer sa colère ou vivre des moments de joie et de réconfort

3.1.1. Wrestle et le « groupe de quatre »

Toutefois, d'autres configurations relationnelles en groupe existent, pour certaines plus fermées sur elles-mêmes, avec toujours comme objet de communion la bouteille.

Cette constatation émane d'une de nos expériences de terrain au moment de mener nos entretiens avec Wrestle dans la ville de Mulhouse. D'un point de vue méthodologique, nous avons débuté le premier entretien avec cet individu, pour poursuivre les suivants sur ce parking du musée de l'étoffe constamment entouré de quatre de ses compagnons d'infortune, au point que nous avons pris le parti de

⁷⁷⁰ *Ibid.*

⁷⁷¹ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 199. Juin 1999

nommer cette configuration « groupe des quatre », dont en quelque sorte, et le temps de l'enquête, nous faisons partie.

Lors de ces moments, nous devenions à la fois le spectateur privilégié des scènes qui se déroulaient sous nos yeux tout autant que le « récolteur » d'informations plus confidentielles sur l'existence de Wrestle, recueillies plus en retrait.

Dans ce type de configuration relationnelle, l'alcool y avait bien évidemment sa place privilégiée. Non pas tant parce que tous la consommait de manière plus ou moins quotidienne, mais parce qu'il était ce qui, encore une fois ici, faisait lien entre tous les protagonistes. En prenant corps dans les organismes, il agissait comme unificateur pour ne former plus qu'un corps, celui du « groupe des quatre ». Une alchimie qu'il s'agissait de ne pas rompre dans cette sorte d'acte ritualisé où le ravitaillement pour le groupe se faisait à tour de rôle.

Chacun y mettait de sa poche pour maintenir cet effet désinhibiteur que procurait la boisson, et pour utiliser ce « groupe des quatre » comme la scénographie de propos presque cathartiques, souvent le produit d'un « itinéraire moral » commun.

Ainsi nous constatons d'emblée que l'alcool n'empêchait guère le maintien de règles d'usage dans le groupe, où hormis le ravitaillement scrupuleusement entrepris chaque semaine, l'admission d'éléments extérieurs était très peu approuvée. Tel un clan se réunissant chaque samedi après-midi, l'introduction dans celui-ci se faisait sur certaines conditions, pour préserver son équilibre interne.

Toutefois nous parvenions assez rapidement à trouver dans cette organisation, notre place, aidé en cela par Wrestle qui nous présenta aux autres membres, pour en quelque sorte et au fur et à mesure de l'enquête devenir cet « initié⁷⁷² ».

D'ailleurs *a posteriori* de cette expérience, nous nous demandons si plus qu'acceptée, notre venue n'était pas davantage espérée par ces hommes de la rue. Nous devenions pour eux le représentant de cette société qui les a mis au ban, et quelque part le réceptacle de toute une série de critiques⁷⁷³, de souffrances aussi.

Quoiqu'il en soit, ce groupe était surtout l'occasion de partager entre soi le verre de l'amitié et de s'octroyer dans leur quotidien de misère, ces moments à eux où pouvoir s'exprimer en toute liberté. Une expression libre qui, à certains moments, prenait des tournures de véritable réquisitoire contre la société aidée en cela par l'alcool : « *Nous sommes dehors, mon pote il est sorti de prison, mon pote là il a rien ! Lui (en me montrant Denis) il a rien ! Il n'a même pas la possibilité de changer ses vêtements parce qu'il n'a pas d'argent, moi je fais le con ici pour gratter un peu d'argent ! Ok on boit et c'est quoi l'autre possibilité dans ce système de merde !* », nous déclarait Wrestle.

Ou encore : « *On est dans la poubelle, le système n'a pas besoin de nous... dégage !, nous sommes déjà dans la poubelle... et pire les flics y viennent contrôler... le système et pardon je suis anglais j'ai une grande gueule ! Et le système, en Angleterre, et en Allemagne, nous... poubelle dégage (d'un geste du bras)... ok, ok, je peux boire ma canette en France, non, non, non !!! C'est interdit, mais c'est pas interdit de vendre... mais c'est interdit de boire... police... eh c'est interdit !* ».

⁷⁷² Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris.

⁷⁷³ Cette remarque se fonde non pas sur leurs attitudes au combien accueillante, mais sur les mots de Wrestle qui au début d'un de nos entretiens nous a déclaré ceci : « *toi tu viens nous voir, on te raconte notre vie, et après qu'est-ce que tu nous donnes en échange ? Toi après tu vas retrouver ta femme, tes enfants, bien au chaud et nous on reste dehors !* ».

Outre les arguments posés ici, dont nous ne jugerons pas le contenu, nous soulignons tout de même la présence de l'alcool, non dans les effets désinhibiteur qu'il produit pour à son tour délier les langues, mais comme sujet de mécontentement vis-à-vis des contrôles de police dont ils sont fréquemment les victimes et vis-à-vis aussi de l'hypocrisie liée à la vente et consommation de l'alcool. Ici et contrairement à ce que déclare Emmanuel Roquet dans son texte, la consommation d'alcool n'est pas normalisée en s'appuyant sur cette « alcoolisation culturelle » dont nous parlions auparavant. Cette alcoolisation support à la relation du groupe devient davantage pour les autorités le moyen, par le biais de rondes régulières comme nous avons pu le constater, de venir en quelque sorte « casser » cette dynamique de joie et de rire pour le groupe.

Propice aux débats, les discussions au sein de ce groupe ne soutenaient cependant pas essentiellement des mouvements de colères portés souvent par ces petites injustices menées à leur endroit.

La politique y avait également sa place, comme nous le laissait entendre Wrestle : « *Les misérables... on s'appelle les misérables, ça c'est l'icône, ça c'est du concret, ça c'est du solide, mais après la solution, c'est quoi ? Ben on l'a dit la dernière fois... la solution c'est de donner le droit à qui de droit... maintenant quand tu entends que le budget à enlever cinquante pour cent à la Manne de Strasbourg... eh ben t'as tout compris... y a rien à comprendre... il faut subir tout le temps, on est, on se donne, des, des belles choses, des images mais c'est que du, c'est que de l'apparence... c'est pas du solide, c'est pas du profond... le plus profond c'était qui ? Mitterrand... Mitterrand...* ».

Pour autant, il ne s'agissait pas pour ces hommes, et dans leur état d'ébriété, de refaire le monde mais plutôt, et sous l'influence de Wrestle, de dire les choses qui font leur réel.

En ce sens cette consommation d'alcool « en réunion » n'ouvrait guère sur ce « carnaval populaire⁷⁷⁴ » et sur une « seconde vie, une seconde expérience des choses et des êtres⁷⁷⁵ » comme le laisse penser Patrick Gaboriau. Dans ce groupe c'est la revendication affirmée qui prenait le dessus. Non sans toutefois, être interrompue quand la tension devenait trop palpable, par des intermèdes musicaux de Denis, jouant de sa guitare et entonnant à tue-tête un air de Charles Aznavour : « *emmenez-moi* », dont les paroles du refrain restaient tout de même ancrées dans leur réalité : « *il me semble que la misère serait moins pénible au soleil.* ».

Théâtre de contestations où la mise en scène des passions exacerbées permet cette forme de *catharsis*, le « groupe des quatre » symbolise pour Wrestle cet entre soi structurant, ce lieu de parole où poser ses frustrations, sa colère et sans doute prendre du recul sur les événements.

Dans ce type de configuration relationnelle, l'alcool et sa consommation excessive⁷⁷⁶ sont mis en avant dans et pour le groupe et la *catharsis* qui doit s'y opérer. Sans cette boisson, aucune possibilité de délier les langues, et sans ces débats parfois houleux, aucune raison non plus que ce groupe survive. La fonction sociale du mode

⁷⁷⁴ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.186.

⁷⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁷⁶ Excessive si nous comparons d'autres moments de son quotidien notamment lors de son « travail », où là, la consommation reste modérée et maîtrisée.

de consommation d'alcool en lien avec la configuration relationnelle est donc, dans ce cas, on ne peut plus claire.

Compagne d'infortune, la bouteille n'est pourtant pas, au-delà du « symbole de stigmaté » qu'il dégage aux yeux des « normaux », cet objet à la sémantique duale, objet de provocation en public ou d'autodestruction lente. Il devient aussi et surtout, « tant dans sa démesure que dans sa modération, un élément constant et totalisateur dans les pratiques quotidiennes de ces personnes. Il interagit à la manière d'un troisième acteur, dans leurs processus socio-identitaires et dévoile des significations sociales (...) ⁷⁷⁷ ».

En ce sens nous pourrions effectivement affirmer que plus qu'un breuvage servant à la *catharsis*, l'alcool soit également, un des principes dans ce cadre relationnel de ce processus socio-identitaire pour Wrestle qui, nous le rappelons, dans ce groupe possède le statut de leader incontestable. Le « rôle » qu'il endosse de manière régulière au sein de ce « groupe des quatre », lui permet comme nous l'avons également souligné, de lutter quotidiennement contre les effets de sa condition. Un entre soi salvateur où trouver sa place et une identité dont nous ne négligeons pas la fonction positive apportée par l'alcool dans ce processus intégratif.

3.1.2. L'alcool associé à l'esprit de fête

En tant que vecteur de significations sociales, l'alcool trouve dans le quotidien de ces personnes « sans domicile », plusieurs occasions de se manifester de manière symbolique. Nous venons de le dire, son mode de consommation dépend en grande partie de la configuration relationnelle au sein de laquelle se situe l'individu en question.

Cependant, les nombreuses rencontres opérées nous ont donné l'opportunité de repérer dans le discours, outre les divers types de configuration, les contextes définissant la façon de boire pour découvrir une consommation plus modérée lors du « travail », ainsi, et c'est là le point qui sera présenté maintenant, qu'une consommation devenant, dans un contexte plus singulier, « festive ».

Ce dernier point concernant le type de consommation d'alcool au sein du groupe de pairs, apporte déjà un autre enseignement, celui d'une existence régulée, comme nous l'avons déjà démontré auparavant, autour de plusieurs temporalités calquées sur celles des « normaux ».

Il y a donc dans ces vies, un temps pour tout, comme il y a dans le mode de consommation de l'alcool, non seulement des configurations relationnelles qui en régulent les usages, mais aussi des moments variés qui appellent à une consommation moins modérée, plus dans l'excès.

Croire que l'existence de personne « sans domicile » se résume autour de moment d'errance et de beuveries incontrôlées demeure une vision pour le moins réductrice.

Patrick Gaboriau soulignait de manière plus globale, cet aspect de « carnaval populaire » reconstruit au moment de boire où les individus s'alcoolisent en groupe pour éprouver cette seconde expérience des choses et des êtres, dans une déprise sociale exacerbée. Dans ce contexte également, l'alcool possède ses significations

⁷⁷⁷ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale la lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille, p.522.

sociales celui de faire corps entre les individus où chacun ne forme plus qu'un, le groupe. L'alcool devient ainsi fédérateur, tel un fluide voyageant d'une conscience à une autre, une véritable communion, et pour cette fois-ci un autre but, éprouver des moments festifs et joyeux et ce lâcher prise total sur une existence qui pourtant s'est déjà dérobée.

Voici à ce propos ce que Dany nous énonce lorsqu'il nous parle de sa consommation d'alcool en groupe : « *je bois avec les copains...* ». Pour nous préciser ensuite et à plusieurs reprises lors de divers entretiens, ce moment mémorable passé dans sa rue, le jour de Noël avec son ami défunt Thomas, et d'autres comparses comme Frank⁷⁷⁸ qui lui demanda un jour : « *Dany tu te rappelles de Noël ?(...) et tu voulais pas danser ?* » Dany lui répliquant : « *Non je suis à moitié bourratcho*⁷⁷⁹(...) ». Un réveillon où Franck avait apporté un lecteur DVD portable afin qu'il puisse visionner dans la rue sous les arcades plusieurs films, comme il nous le déclarait, Dany ajoutant avec un ton empreint de nostalgie : « *c'est le seul Noël que j'ai repassé, 2009... c'est le seul... (...)* ».

Dans ce contexte festif et cette configuration relationnelle en groupe, l'alcool était bien présent pour la décompression des corps et des esprits et pour passer un moment de joie avec ses amis. « La culture du vin est une culture de la fête et du rire, où tout est prétexte à « arrosage », c'est-à-dire à la dissociation mentale⁷⁸⁰ », nous rappelle Patrick Gaboriau. Substance euphorisante, l'alcool devient ici pour le coup, moyen de transformation du réel qui permet « une distanciation vis-à-vis du quotidien immédiat et recrée un autre contexte⁷⁸¹ ».

Sa consommation accorde ainsi, et comme nous commençons à le percevoir tout au long de ce cheminement, plusieurs usages selon les configurations et les contextes que proposent celles-ci. Support aux interactions, l'alcool vient également signer ces diverses temporalités dont prennent part, grâce à leurs activités et pratiques de l'espace public, l'ensemble des personnes côtoyées. Il devient cet adjuvant du temps accompagnant de manière singulière chaque moment de la journée, et permettant d'en marquer ses césures pour encore être dans ce « tout » : une véritable « drogue d'intégration ».

Cet esprit festif associé à la consommation d'alcool au sein d'un groupe de pairs, nous le percevons encore dans le récit de Monsieur Joe lorsqu'il nous narrait, non sans amertume, ces temps de communion avec Roger, « l'ours blanc⁷⁸² », et d'autres personnes sur son parking à partager des moments plus que conviviaux : « *Ici c'était bien à l'époque... on était ici une dizaine... à boire des coups... à rigoler... oh yeah c'était bien... maintenant c'est fini... Monsieur Roger est mort... oh yeah... (silence)* ».

Des moments passés entre soi, où les intrus étaient non désirés, souvent faiseurs de troubles pour le voisinage, comme il nous le déclarait : « *c'est bien ici mais quand il y a trop de monde... oust... il faut pas salir l'endroit et faire du bordel... sinon hop ! Dehors (en faisant un grand geste du bras)* ».

A noter la manière dont Monsieur Joe utilise ce bout d'espace public qui nous donne la possibilité de parler ici d'« élasticité » du lieu, malléable selon le bon vouloir de cet

⁷⁷⁸ Personne « S.D.F » qui nous a permis de faire la connaissance de Dany.

⁷⁷⁹ Dans son langage cela signifie saoul.

⁷⁸⁰ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.186.

⁷⁸¹ *Ibid.*

⁷⁸² Surnom donné à une personne « sans domicile » proche, il y a quelques années, de Monsieur Joe.

individu, nous rappelant encore cette notion de « propre ». Car si quotidiennement ce parking devient son lieu de « travail », il apparaît également de temps à autre, la nuit, et toujours selon la volonté de cette personne, sous les traits d'un espace plus convivial où se réunir entre pairs pour des apartés plus festifs.

Cette transformation symbolique de ce parking pourrait ainsi se comprendre comme allant de pair avec une modification du mode de consommation d'alcool, modérée lors de son « travail » et plus excessive lors de cette communion entre semblables.

Ainsi nous trouvons à nouveau avec cette illustration, un argument étayant le fait que, pour cet individu, la façon de s'alcooliser dépend encore une fois de la configuration relationnelle et des contextes qui se jouent lors de cette configuration. Boire modérément seul lors de son « travail » n'est pas la même chose que boire de manière plus importante en groupe pour outrepasser le quotidien de misère.

L'alcoolisation en groupe représente la seconde configuration relationnelle appelant à un mode de consommation plus excessif pour les personnes « sans domicile » que nous avons rencontrées. Entourée de pairs, la personne y trouve grâce à cette union autour de la boisson un milieu structurant et apaisant. Un espace symbolique d'expressions, qu'elles soient vouées à la frustration ou à une ambiance festive, l'essentiel étant que cet espace puisse, le temps de la communion, offrir cette porte de sortie d'un univers aux conditions infrahumaines.

Véritable soupape de sécurité, ce mode de consommation en groupe accorde la possibilité dans ces quotidiens de grande pauvreté, d'apparition d'une parenthèse, d'une bouffée d'oxygène pour permettre à ces hommes de respirer, de revivre, à travers la boisson consommée sans modération. Ces moments privilégiés sont aussi l'occasion du lâcher prise face à des journées éreintantes pour le corps et l'esprit, notamment dans leur « travail ».

Au sein du groupe, il n'est plus besoin de travailler sur sa présentation de soi, ou d'endosser un « rôle » contre le stigmaté du « clochard ».

Les langues se délient, les corps se relâchent, pour au final abandonner cette « autocontrainte » accomplie quotidiennement face aux citadins.

Si comme le déclare Emmanuel Roquet : « L'alcool permet au sans-abri le contrôle de son corps (...). Au sein du groupe de sans-abri, l'individu gère son comportement, sa gestuelle, son corps grâce à l'alcool.⁷⁸³ », nous conviendrons que cette analyse ne prendrait pas en compte ces « techniques du corps » adoptées quotidiennement lors de la manche par les individus afin de ne pas ressembler au « clochard ». Ce travail sur soi et le corps, au principe d'une rationalisation de l'aumône, véritablement éprouvant, s'interrompt justement parmi le groupe de pairs et l'espace de déprise totale qu'il représente, pour au final marquer ce temps où tout se modifie, où la misère disparaît pour un moment de légèreté face à la lourdeur du quotidien.

4. Une vie dans la rue sans alcool

Nous l'avons signalé juste au début de ce chapitre, l'ensemble des personnes « sans domicile » constituant cette étude ne consomment pas toutes de l'alcool, plus

⁷⁸³ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 199. Juin 1999.

précisément, quatre sur les dix interviewées. Ce fait vient à nouveau rompre avec ce lieu commun faisant de l'alcool la composante incontournable d'une vie dans la rue depuis de nombreuses années.

Pour autant, et il faut le préciser, les personnes dont nous allons parler maintenant, ont, pour certaines, à une époque eu recours à cet expédient de survie morale afin de supporter des journées entières dans la rue, et pour exorciser la solitude inhérente à la condition de personne « sans domicile ».

Mais là encore ces quatre cas de figure peuvent être scindés en deux groupes. Le premier celui composé de Monsieur P et Patrick qui ont consommé de l'alcool dans la rue pour s'abstenir depuis des années. Le second groupe, quant à lui, est composé de Didier et Pascal dont les trajectoires de vie ne font guère état de cette substance, ni dans la partie du « récit des malheurs », ni dans celle du récit « d'après malheurs ».

4.1 L'alcool stoppé pour des raisons bien particulières

La consommation journalière d'alcool n'est pas une caractéristique des catégories les plus pauvres. Comme le désigne Claudia Girola : « Les recherches épidémiologiques ainsi que l'information sur la production et la consommation d'alcool constatent qu'en général, ce sont les couches moyennes et supérieures de la population qui comportent le plus grand nombre de consommateurs.⁷⁸⁴ ». Les personnes les moins favorisées ne seraient donc pas plus exposées à ce problème que les autres. Il y a en effet plusieurs facteurs expliquant cette entrée dans l'alcool. Le plus fréquemment, ce sont les problèmes qu'il s'agit de fuir le temps de la consommation, et ce, quelle que soit la catégorie sociale à laquelle l'individu appartient.

Toutefois peut-on hiérarchiser les difficultés rencontrées dans une existence, pour penser que les problèmes des couches moyennes ou supérieures restent secondaires en comparaison à ceux des plus « pauvres » ?

Nous ne le pensons pas. Chaque difficulté reste relative et dépend de la faculté de l'individu à pouvoir y faire face, faisant qu'il n'y a pas de « problèmes de riches » et de « problèmes de pauvres ». L'expression de « ressources subjectives » ne sont pas l'apanage d'une catégorie sociale, même si plus visibles dans une situation de précarité ou de pauvreté. Là réside sans doute une forme d'égalité devant l'adversité de la vie.

Néanmoins si l'inégalité n'est pas de mise vis-à-vis des épreuves de la vie en lien avec sa condition sociale, tout porte à croire qu'il est sans doute plus difficile de stopper l'alcool lorsque l'on vit dans la rue. Car, comme nous venons de le voir, plus qu'un départ dans l'alcoolisation quotidienne, la chute dans la rue ne permet pas non plus, tel un électrochoc, de stopper ce qui a peut-être conduit l'individu hors de chez lui.

« L'alcool qui servait à échapper à la société est aujourd'hui le moyen d'une gestion des rapports interpersonnels.⁷⁸⁵ », déclare Emmanuel Roquet à propos des sans-

⁷⁸⁴ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale la lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille, p.521.

⁷⁸⁵ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 199. Juin 1999.

abri. Une affirmation à laquelle nous pourrions ajouter, l'alcool consommé aujourd'hui dans la rue donne également la capacité de résister moralement à la dure réalité de celle-ci. Comment continuer à lutter sans cet expédient de survie morale offrant des brèches dans un quotidien enfermant ? Et comment ne pas songer dans ce cas que l'arrêt plus ou moins net de cette substance soit plus difficile dans cette situation que dans celle plus installée dans la société ?

Si répondre de manière catégorique à cette dernière question reste pour le moins risqué, il est plus souhaitable de laisser la parole à ceux qui éprouvent cette condition depuis de nombreuses années, et qui ont interrompu leur consommation. C'est le cas de Patrick qui, au moment de clore nos entretiens en partageant un verre de l'amitié dans un café, nous déclara ceci : « *Pas d'alcool, mon papa est mort de ça.. je ne bois plus d'alcool comme croit la plupart des gens lorsqu'on est dans la rue* ».

Le mot « *plus* » signifie qu'il a consommé de l'alcool pendant de longues années comme il nous l'explique dans son récit, et non uniquement lorsqu'il est devenu « sans domicile » : « *J'étais chauffeur routier avant, et j'ai arrêté... à cause de l'alcool, j'ai eu une période, comme beaucoup hein, divorce machin... truc... voilà hein.... (...). C'est moi qui est arrêté à cause de l'alcool... j'ai dit hop j'arrête parce que un jour ou l'autre hein... je commençais à plonger dans l'alcool alors j'ai dit j'arrête...* ».

L'élément le plus frappant dans cette déclaration est sans doute le fait qu'il ait stoppé son emploi du fait de sa consommation d'alcool, et non l'inverse, pour une raison bien précise comme il nous l'explique : « *C'est la peur de tuer quelqu'un avec l'alcool, la peur... ben oui hein... la peur de tuer quelqu'un... t'es bourré au volant à non, non...* ».

Sa dépendance était sans doute à l'époque beaucoup trop forte pour pouvoir maintenir son emploi. Un emploi qu'il aurait peut-être pu conserver avec une aide qu'il n'a pas eu : « *Quand je buvais, je voulais qu'on m'aide quand je suis tombé, mais non... dans ces cas-là, hein, quand tu tombes, tu tombes(...)* ».

Quoiqu'il en soit, au moment où nous avons fait la connaissance de cet homme, il ne consommait plus d'alcool depuis un certain temps, même s'il ne précise pas dans son histoire depuis quand : « *C'est quand t'es en bas des fois que tu réagis... j'ai arrêté l'alcool de moi-même sans cure...* », nous affirme-t-il en guise d'explications à son sevrage.

Toutefois une ambiguïté dans son discours s'est révélée au troisième entretien au moment où il nous déclara ceci à propos de l'alcool : « *Si un peu encore... le soir... un petit verre... un peu parce que la journée y a des choses à faire...(..)* ».

Face à ce témoignage nous aurions pu inclure cet homme dans le groupe des personnes qui consomment régulièrement de l'alcool, pour constater que comme Monsieur Joe ou encore Jean Michel, Patrick boit dans une configuration relationnelle singulière se déroulant au moment de cet « imaginaire nocturne intimiste », seul dans son squat.

Cependant le fait qu'il nous précise la quantité consommée de manière journalière, un verre, et connaissant le mode de consommation des deux autres personnes citées, nous avons fait le choix de l'inclure plutôt parmi les individus ayant stoppé leur consommation. Surtout que pour lui, et au regard de sa consommation d'autrefois,

excessive, un verre tous les soirs équivaut à un arrêt définitif. Sa déclaration au café lors de notre dernière entrevue n'est donc pas si éloignée que cela de la réalité. A préciser également dans le sens de notre argument, que comme il nous le précise il ne consomme pas d'alcool la journée où « *y a des choses à faire* » comme il nous l'explique. Des choses qui s'apparentent, comme nous l'avons déjà vu dans le chapitre quatre, à ses « petits boulots » effectués çà et là auprès des habitants de la ville de Belfort, où la présentation de soi ainsi que sa réputation sont en jeu.

La raison bien particulière ayant permis à Patrick de stopper sa consommation d'alcool, du moins sur un mode excessif, se trouve de fait sans doute dans ce contournement du stigmat de « clochard » obtenu dans et par ses « petits boulots » auprès de l'habitant, et son statut de bénévole au sein d'un accueil de jour. Dans ces deux contextes bien spécifiques, (professionnels) la présentation de soi ainsi que le sérieux sont des éléments plus que nécessaires afin de pouvoir tenir son rang et passer, le temps des échanges et interactions, pour un individu « ordinaire ». C'était comme si le choix qui s'était imposé à lui auparavant, celui de boire ou de conduire (continuer son emploi de chauffeur livreur), aujourd'hui et après des années dans la rue, Patrick l'a inversé en privilégiant le travail.

En ce sens, nous pensons que, si dans certaines situations la consommation d'alcool permet de maintenir l'existant en étant cet expédient de survie morale, dans d'autres comme dans celle de Patrick, elle représente justement ce qui pourrait l'anéantir en empêchant cet existant de se maintenir encore.

4.1.1. « Un jour j'ai regardé mon verre et la machine à café et j'ai choisi... (...) » : arrêter l'alcool ou mourir

Mais si l'arrêt, du moins la forte diminution de sa quantité journalière d'alcool reste, pour Patrick, vital pour se maintenir dans son quotidien de manière plus ou moins sereine, l'abstinence chez Monsieur P. prend un tout autre visage. Car il faut se souvenir qu'à son départ dans des conditions de précarité pour entamer cette « carrière » de personne « sans domicile », Monsieur P., tout comme les autres personnes consommant de l'alcool, buvait déjà. Un héritage de son époque à la Légion comme il nous l'affirme : « *Pendant 8 ans au début...6 ou 7 litres d'alcool par jour... c'est la première chose qu'on apprend à la légion tenir debout... (...)* ».

Ces 8 premières années dans la rue sont ainsi dominées par une consommation excessive d'alcool, presque de manière ordalique où Monsieur P. s'alcoolise massivement sans doute afin d'oublier son quotidien où « la crise, dans ses incidences individuelles ou sociales appelle l'ordalie en ce qu'elle seule permet une résolution immédiate de l'épreuve à travers l'affrontement symbolique à la mort.⁷⁸⁶ ».

L'épreuve de la régression sociale se sublimait quelque part par le biais de cet expédient dans un rapport à la mort sans toutefois vouloir mourir, mais revivre.

Un désir de vivre sans doute maintenu du fait de sa maladie « cachée » qui, chose importante, n'a pas été mentionnée dans sa biographie. En effet c'est lors de notre dernier entretien avec cet homme que nous apprenions, de manière inattendue, cette information d'un des serveurs du café, lieu de nos rencontres quotidiennes, proche de Monsieur P. depuis des années : « *Tous les jours il vient prendre son café, lire son journal,... et les crises d'épilepsie, ça va mieux ? (en s'adressant à Monsieur*

⁷⁸⁶ David Le Breton, *Passions du risque*, Editions Métailié, 2000, Paris, p.53.

P.)... combien de fois, je le connais depuis 1986... combien de fois je l'ai ramassé dans la rue et ramener ici... mais là ça va... (...) ».

Cet élément recueilli, nous comprenions mieux les raisons qui ont poussé Monsieur P. à stopper net sa consommation excessive. Ce sont les crises d'épilepsie répétées et ce jeu avec la mort qui, un jour ont pris le dessus sur ce rapport ordalique à la boisson⁷⁸⁷. Dans ce cas précis et sans doute très proche de la disparition définitive et réelle, Monsieur P. a dû prendre conscience du franchissement des limites et de son impossibilité de retour pour ressentir pleinement la vie. « Après la flambée des sentiments de l'ordalique au contact rapproché de la mort, vient une issue soudaine et claire qui ramasse en elle toute l'incandescence du moment et la distribue ensuite au fil d'une existence modifiée au moins de l'intérieur sinon souvent dans ses œuvres.⁷⁸⁸ ». C'est sans doute cette existence modifiée de l'intérieur, comme nous le dit David Le Breton, qui a dû s'opérer chez Monsieur P. pour une prise de conscience de sa maladie et pour mettre en œuvre au quotidien cette abstinence. La substitution invoquées par cet individu et trouvée dans la caféine : « *Un jour j'ai regardé mon verre et la machine à café et j'ai choisi... c'était pas dur parce que la caféine elle est supérieure à l'alcool et ça marche...(...)* » reste ainsi un paravent fonctionnant pour dissimuler à nos yeux les réelles raisons de l'arrêt de sa consommation, le choix entre la vie et la mort.

Une supposition qui se confirme presque dans la suite de ses propos au moment de nous présenter les méfaits de l'alcool pour le corps et l'esprit : « *Regardez une bouteille d'alcool et de jus de fruits... arrêtez l'alcool et mettez-vous au jus de fruits et regardez ce que ça vous apporte... l'alcool détruit non seulement le corps humain mais il détruit aussi les neurones... l'alcool détruit en premier la mémoire... (...)* ». Cette dernière affirmation s'entend, se comprend comme cette manière à soi de justifier l'interruption de sa consommation. Il est en effet plus aisé de présenter à l'observateur extérieur les motifs « classiques » des méfaits de l'alcool pour justifier de son abstinence que d'invoquer sa maladie, information beaucoup plus personnelle et intime, dont nous n'aurions pas eu connaissance sans l'intervention du garçon de café.

Plus généralement, ce tutoiement avec la mort dans ce rapport ordalique à la boisson est d'ailleurs à opposer à ce « suicide lent » souvent présenté comme causalité et finalité de l'alcoolisation des personnes dans la rue. Un comportement qui, selon nous, relève davantage et chez ces individus, d'un véritable désir de vivre, de se remettre au monde plutôt qu'un désir de disparaître dans une sorte de « pulsion de mort ». Si la chute dans la rue se comprend comme un passage sans « rite de préparation », nous conviendrons que ceux qui la subissent ont encore cette marge de manœuvre dans la manière de vivre ce passage hors système, dans cette sorte de rite intime et ce jeu avec la mort constant pour aider à supporter le présent de misère. Dans cette acceptation, l'alcool, tel un objet transitionnel, devient bien cet expédient de survie qui, paradoxalement, permet de tenir le choc.

4.1.2. Pascal, Didier, des figures atypiques de l'homme de la rue ?

⁷⁸⁷ Rappelant très brièvement que l'alcool est fortement déconseillé dans ce type de pathologie surtout associé avec le traitement.

⁷⁸⁸ David Le Breton, *Passions du risque*, Editions Métailié, 2000, Paris, p.54.

Pour clore ce chapitre, nous mentionnerons brièvement la situation de Pascal, mais sans véritable rapport avec l'alcool, puisque comme nous l'avons exprimé en introduction de cette partie, nous ne disposons pas d'élément attestant, dans le récit de Pascal et Didier, de la présence de l'alcool dans leurs existences respectives.

Ceci dit, il est tout de même intéressant pour faire le lien avec ce « suicide lent » énoncé juste auparavant, de faire rapidement état de la situation de Pascal⁷⁸⁹. Tout au long de nos rencontres avec celui-ci, nous avons senti cette détresse affichée au quotidien devant la poste de Belfort lors de la manche, pour comprendre cette nécessité d'être dans la rue pour encore exister et construire ces relations avec les passants. Ou encore aider d'autres précaires, pour se sentir encore utile et outrepasser, le temps de l'acte, sa souffrance ineffaçable.

Une souffrance qui, liée à la disparition de sa femme, ne lui donnait plus goût à la vie et à l'espoir. Dans cette situation l'effacement de soi pressenti lors de notre premier contact, et au moment de nous présenter en guise de biographie, cette lettre expliquant en détails l'histoire de sa femme, reste omniprésent dans son discours. Nous avons au moment de cette rencontre envisagé cet effacement de soi comme venant faire sens avec une redéfinition de soi lors de l'entrevue, où la présentation du parcours de sa femme faisait office de « façade », selon le sens que lui attribue Erving Goffman.

Concernant cette souffrance endurée, un passage de cette lettre reste on ne peut plus explicite : « *Elle (sa femme) m'avait fait promettre que s'il lui arrivait quelque chose, je la garderais auprès de moi et elle espérait qu'on reposerait un jour ensemble, pour l'éternité à Giromagny, endroit où nous avons été très heureux ensemble. J'ai donc fait creuser une fosse double pour la rejoindre dès que ce sera le moment, j'espère dans pas trop longtemps.* ».

Les derniers mots sont, à ce sujet, assez significatifs montrant toute la lassitude d'une existence s'étant arrêtée avec la disparition de sa compagne. En ce sens et pour associer cette épreuve à l'alcool, nous pourrions tout à fait penser que celui-ci soit le parfait expédient permettant à Pascal d'oublier sa souffrance pour le conduire petit à petit vers son but, la mort afin de rejoindre sa bien-aimée. Nous voyons bien avec cette illustration tragique que l'alcool n'est pas utilisé pour ne plus être par le biais d'un « suicide lent ». La mort, Pascal l'attend sans doute plus « naturellement » et dans cette forme de dignité, *a contrario* d'un suicide jugé sans doute comme indécent au vu des nombreux combats menés par sa femme pour rester en vie.

5. Conclusion de chapitre

La figure de l'homme de la rue constamment accompagné de sa bouteille s'acheminant lentement mais sûrement vers la mort reste ainsi une image surfaite. Selon ce lieu commun, l'état d' « exclusion » s'inscrirait jusque dans les corps et les esprits, et dans un comportement d'autodestruction porté par l'alcool, véritable « pulsion de mort ». Un acte de ces hommes signant de manière singulière le fait de

⁷⁸⁹ Nous ne parlerons pas dans ce qui suit de la situation de Didier puisque empiriquement nous ne disposons dans sa biographie d'aucune information concernant de près ou de loin une consommation d'alcool. Les renseignements, pris à ce sujet auprès de divers travailleurs sociaux ayant côtoyé Didier, nous attestent également de ce fait.

signifier à autrui l'acceptation d'un destin avec comme unique issue, la mort. Ou quand l'« exclu » interprète sa situation sociale comme une « obligation » de s'exclure de la vie, se traduisant symboliquement comme cet « effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité⁷⁹⁰ ».

Avec ce raisonnement, nous ne sommes plus très loin, concernant les personnes « S.D.F. », de l'affirmation de Daniel Terrolle au sujet de cette « catégorie sacrificielle » socialement pensée et construite.

Même si dans le fond, la consommation d'alcool pour ces hommes n'est pas à proprement parler et pour notre sujet de recherche, révélatrice dans les paroles et dans les actes d'une nouvelle logique⁷⁹¹ de survie morale et psychique construite face à leur condition d'existence commune, nous tenions tout de même à en faire état dans ce chapitre.

La raison de ce choix épistémologique réside dans l'apparition çà et là de cette substance tout au long des trajectoires sociales et dans sa présence lors de certaines de nos observations de terrain parmi ces individus. Nous ne pouvions donc occulter cet élément de leur quotidien pour l'analyser tel un « objet transitionnel ». Toutefois, notre interprétation des faits nous a conduit davantage à établir une représentation sociologique, où l'alcool devenait cet expédient de survie morale consommé selon les configurations relationnelles et les contextes qu'elles proposent pour supporter cette misère économique, symbolique mais aussi affective.

La tâche analytique concernant ce sujet reste ardue et délicate, tout simplement parce qu'elle revêt sans doute plus que pour d'autres composantes de ces existences, un caractère individuel pour ne pas dire psychologique. Au-delà d'une affaire de goût, boire est aussi une affaire de personnalité mettant en jeu la psychologie de l'individu. Il y a une pluralité de façon de boire et de raisons expliquant cet acte. L'analyser de manière individuelle ne peut que révéler des traits communs pour la constitution d'une nosographie, débouchant le plus fréquemment sur l'élaboration de profils types. En revanche, étudier grâce aux discours les configurations relationnelles ainsi que les contextes dans lesquels cette consommation se déroule, nous a permis d'établir une vision plus sociologique puisque mettant en avant le groupe comme à la fois vecteur de sens, de pratiques sociales et de régulation dans les divers modes de consommation de l'alcool.

Et c'est sans doute l'analyse de ces différentes configurations au sein desquelles les personnes prennent part qui nous a donné la possibilité d'envisager celles où l'individu, isolé, adopte un mode de consommation différent. Comme nous l'avons envisagé, le « travail » effectué lors de la manche, que ce soit dans la réactivation de

⁷⁹⁰ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/PUF, 1950, onzième édition, 2008, Paris, p.311.

⁷⁹¹ Nous rappelons que ce terme est impropre puisque, comme nous l'avons spécifié dans l'introduction de ce chapitre, l'alcool était présent dans l'ensemble des trajectoires de vie bien avant l'arrivée et la chute dans la rue. De fait, nous ne pouvons appuyer l'idée ici de logique qui, elle, est élaborée pour justement lutter au quotidien contre les effets de la régression sociale. La consommation d'alcool n'est donc pas une logique mise en action pour survivre. Elle le serait si un ou plusieurs de ces individus avaient commencé leur consommation au moment de débiter leur « carrière » de personne « sans domicile », ce qui, dans l'ensemble des récits de vie n'est pas le cas. C'est pour cette raison que la terminologie d'expédient de survie morale a été employée ici pour bien montrer la réutilisation, la transformation du mode de consommation de l'alcool dans la rue. Quoique nous aurions tout à fait pu affirmer que cette transformation soit le produit d'une logique, mais l'argument nous paraissait trop fragile d'un point de vue analytique et heuristique.

« ressources subjectives » ou dans la présentation de soi adoptée, marque un temps d'arrêt ou tout du moins de différenciation, par rapport à l'alcool consommé de manière plus excessive en groupe, dans une optique festive ou cathartique. Pour certains encore, la consommation se faisait plus médicamenteuse lorsqu'il s'agissait d'éprouver au plus profond de soi la solitude et l'éloignement de ses proches lors de cet « imaginaire nocturne intimiste », reclus dans leur squat. Pour autant cette façon de boire n'était guère à associer à cette volonté d'oubli, mais plutôt là pour supporter et éviter de sombrer encore davantage.

Quoiqu'il en soit, en pleine activité diurne, la consommation devenait plus modérée permettant de l'envisager sous les contours d'un « carburant » accordant à ces personnes la faculté de tenir au quotidien sur un parking, ou dans une rue dans et par leur « travail ». En conséquence si la boisson était bien omniprésente dans les trajectoires sociales, son mode de consommation variait considérablement selon les configurations relationnelles et les contextes qui s'y jouent. Il y avait donc bien un choix à faire entre maintenir sa consommation excessive où travailler de manière efficace.

Comme il y avait bien dans l'ensemble de ces parcours de rue, un temps pour tout, celui du labeur et celui de la déprise où l'alcool devenait cet objet de communion sacrée entre les individus assurant sociabilités et union le temps de l'ivresse.

Si bien qu'il restait possible de percevoir ces divers modes de consommation selon les configurations et contextes, comme sous-tendus par une hiérarchisation des priorités marquant, encore une fois de plus, la présence de règles dans cet univers *a priori* anomique.

Comme le désigne Marc-Henry Soulet : « il est en effet frappant de constater combien la régulation, souvent esquissée par le biais de la régularité et des contraintes imposées autant que données, est au cœur des modes de vie de la survie.⁷⁹² ».

Cette régulation nous la retrouvons dans cette façon de boire s'effectuant selon des priorités elles-mêmes régulées pour maintenir l'existant.

Dans ce cadre interprétatif, nous rejoignons cette idée d'alcool comme « drogue d'intégration » proposée par Emmanuel Roquet. Non seulement du point de vue de la formation et de la pérennisation du groupe, et des nombreuses sociabilités qu'elle rend possible. Mais également du point de vue du temps, où l'alcool est considéré comme cet adjuvant permettant aux diverses temporalités de se dessiner pour au final construire une journée somme toute « ordinaire ». De fait chaque moment était marqué par une alcoolisation plus ou moins modérée en fonction des règles liées aux configurations relationnelles que l'ensemble de ces hommes ont établis et se sont imposés. Ici se posait donc l'idée d'un expédient de survie adopté pour maintenir l'existant et ses diverses temporalités. Un liquide offrant la capacité de saisir la fluidité et l'éphémère d'un temps de fait également « liquide ». Une véritable discipline, rompant avec cet alcoolisme où la nécessité d'assouvir sa dépendance « hors temps » devient la priorité ultime, pour au final se sentir toujours concerné par ce temps « collectif ».

⁷⁹² Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir, Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.20.

Si l'ensemble de ces existences semble, à un moment donné dans les trajectoires de ces hommes, s'être dérobées sous leurs yeux, l'alcool, même si présent avant la chute, n'en est pas moins devenu, une fois dans une grande « pauvreté », ce moyen de survie accordant la possibilité, par sa consommation régulée, d'une certaine maîtrise pour ces individus de leur existence grâce à celle effectuée sur le temps.

Que dire enfin de ceux qui ont consommé cet adjuvant avant de stopper net un acte devenu quotidien ? Font-ils preuve d'un courage plus qu'exemplaire puisque dans une situation sociale extrême ? Ici l'idée du surhomme pouvant résister à toute situation tels des héros de l'extrême laisse place à celle nourrie de motifs bien particulier qui, pour le coup, pourraient s'envisager comme une logique de survie ultime. Celle d'abandonner la bouteille, fidèle compagne, pour continuer à vivre, laissant à penser que l'« objet transitionnel » qu'il symbolisait ait, avec le temps et d'autres priorités, disparu. Perçu sous un aspect unidimensionnel, l'alcool et ses modes de consommation divers se transforment ainsi sous l'influence des configurations et des contextes de rue, en produit « multifonctionnel » non dénué de significations pour les acteurs agissant sur plusieurs scènes sociales.

Chapitre huit

Le projet énoncé : l'homme de la rue qui s'imagine

1. Quand les récits « d'après malheurs » se clôturent par un espoir

1.1. La fragilité de « l'imaginaire de l'insertion » dans l'énonciation d'un futur

1.2. « *Je regrette pas ce que j'ai fait, faut pas sinon on recul...* » : Le désir d'aller de l'avant

1.3. « *J'aimerais bien avoir mon petit studio tranquille...* » : l'espoir de sortir de la rue, mais...

1.4 Assurer l'existant, condition *sine qua non* pour se projeter sereinement dans l'avenir

1.5. Partir pour tout recommencer ailleurs, hors de la rue

1.6. Un projet atypique en lien avec l'existence de Didier

1.7. La rue, mais plus à n'importe quel prix

1.8. L'expérience négative mettant en suspens « l'imaginaire de l'insertion »

2. Maintenir l'existant... Jusqu'à la fin

2.1 L'absence de projet de sortie de la rue, signe d'une résignation ?

3. Conclusion de chapitre

« Décider d'en sortir [de la rue], c'est casser cette pseudo-sécurité qu'on a mise en place et se mettre en danger ».

Tierry Torche in Pascale Pichon, *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, 2011.

Cet ultime chapitre clôturant ce travail de recherche pourrait directement débiter par une question, somme toute logique au vu des biographies qui nous ont été données d'étudier en détail. Existe-t-il, en effet, un espoir de sortie définitive de la rue pour ces hommes ?

Car d'emblée nous pourrions tout à fait penser et croire que les logiques de survie mises en action par ces individus démunis, celles-là même qui les ont maintenus dans la rue depuis plus de dix années, puissent continuer à agir dans le temps, pour au final, donner à ces personnes « sans domicile » la possibilité de vivre tant bien que mal leur condition commune jusqu'à la mort.

Hormis la prise en compte de ces logiques, cette idée reste assez ancrée chez certains, pensant que, plus la durée de vie dans la rue s'allonge plus le retour dans le monde « ordinaire » semble compromis, annihilant toute capacité pour ces hommes de se projeter à nouveau dans un futur plus ou moins proche, pour demeurer ces hommes « sans avenir ».

Admettre ce supposé fait n'est pas infondé et irréaliste si l'on envisage, indépendamment de toutes pathologies, que la personne « sans domicile » se soit accommodée à son nouvel environnement pour y mener les derniers jours de son existence. Toutefois cette nouvelle « théorie de l'adaptation » en milieu extrême, comme nous pourrions l'appeler, suppose que l'individu, dans cette situation, y trouve son compte, ou qu'il soit, selon les phases de la « désocialisation » évoquées par Alexandre Vexliard, parvenu au stade ultime, celui de la « résignation ».

Ou bien encore que l'individu se soit, petit à petit, détaché de notre système pour évoluer dans une « marginalité organisée » et ses propres normes.

Il nous semble toutefois que ce débat n'appartient guère aux spécialistes, quels que soient leurs domaines. Débat autorisant d'établir si oui ou non la personne « sans domicile » est en capacité de s'extirper de son état de pauvreté. A nos yeux ceci relèverait davantage d'un diagnostic fondé sur des outils évaluatifs nous ramenant au travail social qui, lui-même il faut bien l'avouer, présente toutes les difficultés du monde à pouvoir projeter avec un succès indiscutable un avenir serein pour ceux ou celles qu'il accompagne.

Dans ce cas, comment la sociologie dénuée de toute prétention évaluatrice pourrait parvenir à ce résultat, nous pensons, inatteignable ? Sortir de sa condition de misère ne dépend guère et *stricto sensu* de la bonne volonté d'autrui, elle reste animée essentiellement par celle de l'intéressé⁷⁹³.

Ou plus exactement, et c'est là un argument en faveur d'un travail social faisant fonction d'étayage, voire d'accompagnement dit « palliatif⁷⁹⁴ », la personne en situation de vulnérabilité a *aussi* besoin au moment de l'énonciation de son désir d'évolution, de pouvoir s'arrimer, tel un naufragé dans la tempête, à des balises l'empêchant de sombrer. Mais si la volonté de s'en sortir n'est pas présente, si la « résignation » prend le dessus, la tempête ne pourra guère être traversée, quand bien même les travailleurs sociaux feront tout pour y parvenir⁷⁹⁵. Que retenir alors de cette introduction si ce n'est l'importance centrale de l'énonciation du (de son) projet par la personne elle-même pour sa sortie.

Indépendamment de ce contexte qui, nous le rappelons, concerne davantage les personnes pris en charge dans les circuits de l'assistance, les « S.D.F. », comment imaginer, et nous revenons là sur le début de ce préambule, une sortie pour les personnes « sans domicile », celles qui ont depuis fort longtemps abandonné l'idée d'un « imaginaire de l'insertion » rendu possible grâce aux services des pouvoirs publics et/ou associatifs ?

Question qui en appelle une autre : si la personne « sans domicile » s'est adaptée tant bien que mal à ses nouvelles conditions d'existence infrahumaines pourquoi,

⁷⁹³ Cette façon erronée de voir les choses, nous la constatons assez bien dans le cadre du travail social chargé de la lutte contre l'« exclusion » où nombre de personnes accueillies en structures et intégrées dans un projet de réinsertion, « rechutent » à nouveau après quelques temps, faisant penser, non pas à l'incapacité de la personne à sortir de son état, mais plutôt à l'inadaptation du projet, voire la toute-puissance du travailleur social convaincu que son fantasme de réinsertion projeté sur le bénéficiaire est également le sien. Sinon pourquoi mettre en place des colloques et parler de « sur-exclusion », et d'un travail social devenu électif ? Voir le colloque organisé par l'association « Aurore » auquel nous avons été conviés le 02/10/2013, Paris. https://www.google.fr/?gws_rd=ssl#q=les+angles+morts+de+la+solidarit%C3%A9. Ou encore de constater l'étonnement de la plupart des professionnels de l'action sociale face au retour de plusieurs individus à la « case départ » après un passage à la « case prison » pour certains.

⁷⁹⁴ Marc-Henry Soulet, *Dans dix ans, le travail social palliatif*, Revue Dépendances, 2007.

⁷⁹⁵ C'est d'ailleurs là un motif de souffrance pour ces derniers prenant fréquemment cet « échec » comme le leur.

lors de son récit, énoncer un projet ? Est-ce là, la preuve tangible de la manifestation de cet « onirisme social » développé par les sociologues Patrick Bruneteaux et Corinne Lanzarini dans leurs nombreux travaux sur le « sous-prolétariat » ?

1 Quand les récits « d'après malheurs » se clôturent par un espoir

Pour tenter de répondre à ces questions, nous revenons à nouveau maintenant, et de manière quasi incontournable sur la situation de Monsieur Joe, assez significative au regard de l'argumentaire posé précédemment.

En effet et comme nous l'avons énoncé lors du chapitre six, l'acquisition d'un logement grâce aux efforts d'une association n'était guère parvenue à sortir de la rue cet individu, mettant en perspective cet « imaginaire de l'insertion » pour les « grands exclus », rendu à coup sûr possible par l'obtention d'un habitat. Cela dit, il importe néanmoins d'envisager l'action des travailleurs sociaux de cette association colmarienne comme, non pas inutile, voire incompatible avec la situation de Monsieur Joe. Mais pour saisir cet « imaginaire de l'insertion » en marche, il convient de se référer à la biographie de cet individu pour découvrir la logique sous-tendant la conservation de ce toit. Une logique elle-même liée à son projet, clairement énoncé dans son récit « d'après malheurs ».

Nous avons en effet supposé que ce logement, Monsieur Joe le conservait, non pas pour sortir de la rue et briser cet existant, mais plutôt pour réaliser à terme son souhait de regroupement familial. Là était toute la teneur de sa logique pour tenter d'atteindre son objectif.

Voici à ce propos ce qu'il nous déclarait au moment de débiter un de nos entretiens : « *J'étais occupé à aller voir mon avocate pour faire revenir ma femme et mon fils du Maroc... mais il me manque des papiers... j'ai vu ça avec Samir⁷⁹⁶... on a téléphoné à la préfecture mais ils veulent rien savoir... il me manque des fiches de paye et je peux pas mettre celles d'Espoir dedans... il faut des fiches de paye pour que je puisse avoir un autre logement et faire venir ma femme et mon fils.* ».

Ce projet de regroupement familial reste en tout point cohérent ici, surtout qu'il a bien été confirmé par son éducateur Mohammed lors de notre entrevue⁷⁹⁷ avec celui-ci. Ainsi un élément peut être évoqué dans ce cadre afin d'apporter davantage de précisions sur ce projet et sa faculté à maintenir, peu ou prou, cet individu dans son logement, ou tout du moins dans un « imaginaire de l'insertion » envisageable.

Cet élément relève de la logique mobilisée par Monsieur Joe, celle ayant trait à la préservation de son habitat pour accueillir des membres de sa famille. Une logique qui, là pour le coup, concerne directement sa relation avec les travailleurs sociaux de cette association. Comme il nous l'affirme en effet par la suite, Monsieur Joe sait très bien que son appartement est trop exiguë pour pouvoir héberger son fils et son ex-femme, surtout au regard des critères concernant un regroupement familial. La nécessité d'un lieu adapté est requise, comme l'est le nombre de fiche de paye attestant d'une activité : « *J'ai besoin de douze fiches de paie et d'un F3 sinon ils peuvent pas venir... j'ai vu ça avec mon avocate Cathy, elle est très gentille avec moi...* », précise-t-il.

⁷⁹⁶ Chef de service pilotant le dispositif « Espérance » de l'association Espoir.

⁷⁹⁷ Voir celui-ci en annexes.

Outre ces aspects incontournables, le cœur de cette tactique réside sans doute dans le fait de ne pas décevoir ceux qui lui ont donné l'occasion de sortir de la rue, même s'il y demeure toujours. C'est donc prouver aux yeux de son référent sa capacité de garder son logement qui permettra à Monsieur Joe, dans un second temps, d'obtenir encore une aide, un soutien pour trouver un habitat plus adapté afin de recevoir les membres de sa famille. Intégrer les circuits de l'assistance après plus de dix années hors de ceux-ci nécessite ainsi un compromis qui ne peut se réaliser que grâce au projet de réunir les siens auprès de lui. Dans cette situation cette visée devient donc le moteur de la préservation du logement, le tout, en permettant grâce à la subtilité de sa tactique de toujours maintenir l'existant en étant constamment sur son parking pour « travailler ».

Dans ce cadre singulier, il reste donc possible pour les travailleurs sociaux d'accompagner Monsieur Joe dans un projet de réinsertion, puisqu'en cohérence avec son but de regroupement familial.

Sans celui-ci nous ne serions pas convaincus que Monsieur Joe se soit laissé appréhender par cette association, encore moins pour l'intégrer dans un logement, comme le démontre le maintien de l'existant. Et c'est dans ce contexte bien particulier qu'un diagnostic concernant le « savoir habiter » peut être effectué avec la pleine adhésion de cet individu puisqu'il sait qu'il faut passer par cette étape pour obtenir un espoir de réalisation de son dessein.

Ce compromis vis-à-vis de sa situation et de ses convictions traduit cette monnaie d'échange symbolique au fondement de la réalisation d'un projet futur pour cet homme de la rue, où la crédibilité dans sa capacité d'« agir en situation de discrédit » reste le point central.

Avec cette illustration, nous touchons de près à l'énonciation d'un possible, celui de sortir de la rue et de plus de dix années de vie dominée par une extrême misère. L'« onirisme social » ne semble donc pas de mise ici, surtout que cette projection dans un futur à moyen terme est connue et consolidée par les travailleurs sociaux qui le soutiennent dans cette démarche.

En ce sens, cette planification dans le temps ne répond pas « à une histoire pour soi (...) »⁷⁹⁸ où « la personne elle-même affabule en se présentant sous divers personnages de premier plan (...) »⁷⁹⁹. Cette partie de définition de l'« onirisme social » est à cet égard très intéressante pour expliquer cette construction⁸⁰⁰ identitaire éphémère vis-à-vis de soi et de l'interlocuteur extérieur. Car nul n'est besoin de préciser que Monsieur Joe possède une véritable identité administrative, que nous connaissons, et qu'il ne nous a guère dissimulée.

Ce surnom « Monsieur Joe » possède ses origines. Il est celui que lui a attribué sa belle-sœur dans sa jeunesse, comme il nous l'affirme : « *C'est elle qui m'a appelé Jo ! (sourire)... parce qu'elle disait que je ressemblais à son père !... (...)* ». Un surnom qui, ensuite au vu de sa ressemblance assez frappante avec un héros

⁷⁹⁸ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p.19.

⁷⁹⁹ *Ibid.*

⁸⁰⁰ Construction que nous retrouvons auprès d'autres personnes comme Monsieur W., que nous n'avons pas intégré dans cette recherche suite à son refus, mais qui se fait appeler et est connu depuis des années sous le surnom d'« ours blanc » en lien avec sa chevelure blanche très caractéristique.

cinématographique, « Joe l'indien », lui a été à nouveau octroyé par quelques-uns de ses comparses lors d'une soirée, comme il nous l'expliquait de manière informelle. A ce sujet il est également intéressant de noter que, nous aussi, nous avons eu droit à notre surnom, « Monsieur Lion », attribué par Monsieur Joe quelques temps après notre première rencontre, et sans doute lié à notre prénom ou à notre coiffure ! Etait-ce là la marque d'une acceptation de la part de cet homme où l'attribution d'un surnom fait office de rite de passage d'un statut d'« inclus » à celui d'« initié ». Une sorte de signe d'introduction dans le monde de la rue ?

Quoiqu'il en soit ce pseudonyme, que nous pourrions tout à fait imaginer comme la manifestation d'un de ces personnages mise en action dans un imaginaire posé comme salvateur pour soi face à une réalité insoutenable, n'est que le résultat de sa trajectoire sociale descendante.

Plus précisément, il est le produit de ce « rôle » adopté sur son parking. « *L'homme au chapeau noir, c'est moi, c'est le film de ma vie... (...)* », nous déclare-t-il. Il n'est pas selon nous, ce dédoublement de personnalité entrepris afin de se déconnecter de sa réalité, mais plutôt l'affirmation de cette survie morale et psychique obtenue dans et par le « rôle » joué inlassablement et de manière quotidienne sur les diverses scènes sociales⁸⁰¹.

« Monsieur Joe » est cette identité de rue héritée dès son arrivée dans celle-ci, et fondée sur des caractéristiques physiques affirmées. Bien plus que la manifestation d'un « onirisme social », ce surnom est davantage perçu comme ce moyen de préserver cette part d'intime⁸⁰², cette identité pour « soi » face à la rue. Une part qu'il dévoile au moment où il se retrouve avec ses enfants, par exemple.

En ce sens « Monsieur Joe » n'est que le personnage qu'il joue quotidiennement et avec une parfaite maîtrise sur son parking et dans la rue⁸⁰³ pour ne pas chuter davantage. Une partie du « *film de sa vie* », celle d'un homme qui, à un moment donné de son existence, s'est retrouvé dans une situation de régression sociale. L'affirmation d'un pseudonyme d'acteur, au sens interactionniste du terme, celui qui joue ce « rôle » de résistant, prend ici toute son épaisseur.

Un jeu identitaire subtil (une renégociation) qui marque ainsi et fort justement cette maîtrise du réel en tant que processus identitaire de réaction face à l'adversité. D'ailleurs nous pensons que la définition de Patrick Bruneteaux et Corinne Lanzarini va également dans ce sens si nous nous référons à la suite de celle-ci : « L'onirisme social est une valorisation statutaire qui révèle des capacités, un bouillonnement rassurant sans doute la personne sur son énergie de mobilisation, sur ses ressources et ses facultés de rattrapage.⁸⁰⁴ ». Nul doute ici que cette affirmation ne peut que venir faire écho à la situation de Monsieur Joe.

⁸⁰¹ A ce sujet il est intéressant de noter que l'ensemble des travailleurs sociaux qui côtoient régulièrement cet individu le prénomment également Joe, alors qu'ils connaissent, notamment pour des raisons administratives, sa véritable identité.

⁸⁰² Souvenons-nous de ce que nous avait affirmé Jean Luc à propos du fait qu'il se faisait appeler JL dans la rue. Diminutif qui selon lui reste nécessaire pour préserver sa réelle identité en cas de problèmes.

⁸⁰³ « *J'aime bien Colmar, ici je connais tout le monde... il y a des gens dans la rue que je connais même pas... qui me voient et me disent bonjour Joe... (...)* ».

⁸⁰⁴ Patrick Bruneteaux, Corinne Lanzarini, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris, p.101.

1.1. La fragilité de « l'imaginaire de l'insertion » dans l'énonciation d'un futur

Toutefois, Monsieur Joe n'est pas, eu égard l'énonciation et la mise en place de démarches administratives pour concrétiser son projet, une figure atypique de cette pauvreté de rue, du fait justement qu'il possède un projet crédible et ancré dans la réalité.

D'autres personnes que nous avons côtoyées dans la durée nous ont également fait part dans leur récit « d'après malheurs », de l'éventualité d'un franchissement d'une porte de sortie de la rue. Néanmoins, il ne s'agit guère de croire que tel un acte performatif, il suffit à la personne d'affirmer son désir, de proclamer haut et fort son souhait de s'extirper de son état pour que celui-ci se réalise.

Ce fait, Danielle Laberge, Shirley Roy, Daphné Morin et Marielle Rozier⁸⁰⁵ dans un texte collectif l'ont très bien souligné à propos des différents discours émis par des femmes itinérantes, en lien avec cet « imaginaire de l'insertion » pour montrer que « L'accès au logement est néanmoins une condition insuffisante (...) il ne suffit pas à créer un imaginaire de l'insertion.⁸⁰⁶ ». Ainsi, souvent le « discours de l'incertitude⁸⁰⁷ » s'exprime soulignant malgré une certaine stabilité en logement, « cette absence de réseau (qui) semble jouer un rôle central dans leur perception de l' « incontrôlable » de leur vie.⁸⁰⁸ ».

Cette part d'incontrôlable, nous la percevions dans certains discours de ces hommes comme celui de Claude, qui venait tout récemment d'obtenir un logement de type associatif (le même que Monsieur Joe). Dans le chapitre six consacré à l'analyse de cet élément biographique, nous avons souligné toute la fragilité de cet « imaginaire de l'insertion » présente dans le discours de cet individu et ayant trait à sa capacité à tenir dans son habitat. L'angoisse, la crainte d'échouer était quasi palpable dans son récit, et à travers son expression « *il faut être concluant* ». Crainte d'autant plus forte que l'acquisition de ce toit, même si ne l'ayant pas sorti définitivement de la rue, lui accordait pour la première fois dans son existence, la possibilité d'acquérir un statut aux yeux des membres de sa famille d'adoption.

L'enjeu était donc de taille tout comme l'était celui de prouver aux yeux des travailleurs sociaux qui le suivent dans ce dispositif, son « savoir habiter ».

L'incontrôlable d'une existence de misère se joue donc dans cette solitude exacerbée, ressentie par ces individus dans leur logement, où la renégociation identitaire de survie construite dans la rue, et les sociabilités qu'elle commande, reprennent vite l'ascendant pour le maintien d'un existant salvateur. « Bouleverser l'équilibre précaire atteint peut être effrayant⁸⁰⁹ », d'où cette nécessité vitale du maintien de l'existant que l'acquisition d'un habitat ne peut détruire. L'habitat ordinaire devient ainsi une épreuve à surmonter quotidiennement, comme nous

⁸⁰⁵ Danielle Laberge, Shirley Roy, Daphné Morin et Marielle Rozier, *Entre la survie et la sortie de la rue : le discours des femmes itinérantes*, in Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.35.

⁸⁰⁶ *Ibid*, p.37.

⁸⁰⁷ *Ibid*, p.39

⁸⁰⁸ *Ibid*.

⁸⁰⁹ Maryse Marpsat in Pascale Pichon, *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2011, p.9.

l'avions vu précédemment. Une épreuve de quasi remise au monde (ordinaire) où « Décider d'en sortir [de la rue], c'est casser cette pseudo-sécurité qu'on a mise en place et se mettre en danger⁸¹⁰ ».

Car tout comme Monsieur Joe, pour Claude ce logement n'était pas le signe d'une victoire sur la rue lui octroyant la faculté de se sentir à nouveau comme un individu « ordinaire ». Le maintien de l'existant le prouve. Ensuite, ce logement, nous avons émis l'hypothèse qu'il ne l'avait accepté qu'en lien avec la redéfinition (renégociation), aux yeux de ses proches, de son statut. Statut qui, une fois entériné, lui accorderait la faculté de se projeter à nouveau dans un futur plus ou moins lointain. L'objet de sa projection, Claude nous la résume ainsi : « *maintenant mon projet c'est d'avoir à nouveau un boulot et une femme... voilà c'est tout...* », en guise de conclusion de son récit de vie.

L'acquisition de son habitat et sa sédentarisation fragile dans celui-ci ouvre tout même une perspective sur cet « imaginaire de l'insertion » s'alimentant dans le désir de trouver une compagne et un emploi. Il représente cette première étape, certes encore à consolider, mais qui permet toutefois, indépendamment de son nouveau statut, de parvenir à faire comme tout le monde et de mettre en mots et en action ses nouvelles aspirations pour une existence « normale ».

Nous retrouvons dans cette situation toute la rationalité d'un projet qui maintenant peut, petit à petit murir pour prendre forme. L'acte n'est pas essentiellement performatif, il est également nourri par des actes qui, comme le soutien Marc-Henry Soulet, sont « finalisés et signifiants et donc, à considérer qu'il ne s'agit pas d'actes désordonnés⁸¹¹ ».

Dans son projet, le temps y a sa place centrale pour ne pas fragiliser encore davantage par un empressement, une situation précaire de locataire. Chaque chose en son temps, premièrement l'emploi puis ensuite la compagne, comme Claude nous le déclare : « *D'abord il faut que je trouve une situation, et après on peut discuter mais pour l'instant il faut que je trouve, un but que je bosse (...)* ».

Ces démarches pour trouver une situation comme il nous le dit, Claude les a déjà entreprises auprès de l'association qui lui permet d'être dans son logement. « *J'ai fait la demande chez Espoir en CAV et j'attends la réponse de la commission...tu gagnes 60 euros tous les vendredis...tu travailles quatre heures par jours... j'ai rempli tous les documents, maintenant c'est en attente... c'est eux qui m'ont fait la demande... ils m'ont donné le formulaire (...)* ».

Certes les emplois que cette association peut offrir, ne sont pas de type « ordinaire », comme un C.D.I. à plein temps offrant la sécurité et la rémunération qui l'accompagnent, et de plus en plus rare de nos jours.

Mais le travail qu'elle propose peut constituer un tremplin indéniable pour ouvrir vers d'autres perspectives professionnelles futures, comme un contrat aidé (C.U.I.⁸¹²) par exemple, voire une formation professionnelle qualifiante.

Mais là encore le projet de se reconstruire reste fragile et tributaire de nombreux aléas incontrôlables, engendrant de l'inquiétude chez Claude, ou tout du moins un sentiment de prudence : « *Mais ça passe en commission c'est ça le problème si c'est*

⁸¹⁰ Thierry Torche in Pascale Pichon, *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2011, p.9.

⁸¹¹ Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.20.

⁸¹² Contrat Unique d'Insertion.

accepté tant mieux sinon, ils m'ont dit qu'il y a une place de libre, là ça passe, ou ça passe ou non... si c'est oui, c'est oui, si c'est non, c'est non, c'est eux qui me l'ont proposé, je suis dans la voie légale, moi j'attends... moi je sais pas comment ils travaillent entre eux maintenant il font une réunion tous les mercredis où ils traitent les dossiers, comme à la C.A.F. ils traitent des dossiers, c'est cas par cas on est combien de chômeurs ? Ils veulent savoir qui en veulent... y en a cinq des associations qui se réunissent après ils font le tri, là c'est bon, là non, là c'est moyen, il y a vingt personnes qui attendent alors, au plus urgent qu'ils font, ils voient très bien, il faut que je passe une fois par semaine, et le mercredi ils viennent dans mon logement, ils veulent voir si tu t'en sort ou pas, sinon laisse tomber (...) ».

Un élément du discours peut être repéré dans cette déclaration, montrant toute l'incertitude d'un projet qui n'attend que l'accord de l'association pour s'enclencher. Nous relevons en effet dans les dires de Claude l'expression de cette nécessité, comme chez la plupart d'ailleurs, de faire ses preuves, « *d'être concluant* » comme il nous le répétait souvent, traduit par ses mots : « *Ils veulent savoir qui en veulent (...) ils veulent voir si tu t'en sors ou pas (...)* ».

Si l'entrée en logement constituait cette première marche (encore instable) amenant vers une sortie définitive de ses conditions d'existence, il reste encore pour cette personne à franchir celle de l'emploi, puis celle de la rencontre amoureuse, afin de s'estimer totalement « inclus », et de fait, pérenniser le statut fraîchement acquis grâce à son habitat.

L'« imaginaire de l'insertion » reste avec ce cas, précaire, tant il ne dépend pas que de la bonne volonté de Claude de vouloir à nouveau envisager un avenir plus serein. Dans ce cadre, le réseau des travailleurs sociaux dans lequel il a partie prenante, peut demeurer cette balise de soutien pour, non pas guider le projet, mais le rendre effectif dans le temps. Ce n'est que dans ces conditions que Claude parviendra à ce que son « imaginaire de l'insertion » puisse se transformer en réalité.

De manière similaire à Monsieur Joe, l'acceptation d'intégrer un logement après de longues années dans la rue se justifie également par le « bénéfice secondaire⁸¹³ » que cette intégration peut procurer. Comme nous l'avons déjà souligné précédemment, ce logement n'est pas ce qui a fait que Claude n'est plus « sans domicile » puisqu'il mène son quotidien comme avant l'obtention de celui-ci. L'existant est préservé tant celui-ci assure une maîtrise sur le réel et le présent plus que certaine. Une partie du « bénéfice secondaire » et central reste ainsi l'acquisition d'un statut auprès de ses proches, qu'il doit sans cesse préserver en montrant ce qu'il vaut. D'ailleurs la démonstration de ses capacités se retrouve à nouveau dans la forme que prennent ses relations avec les travailleurs sociaux qui l'aident. Des relations se déroulant de la même façon que Monsieur Joe, sous forme de monnaie d'échange symbolique où, en contrepartie du sérieux que Claude saura montrer, l'emploi pourra ou pas se dessiner dans son futur.

Par conséquent, la fragilité de son « imaginaire de l'insertion » se comprend comme à la fois lié à ses incertitudes quant à ses capacités à pouvoir rester dans son habitat, et abandonner pas à pas l'existant, mais aussi vis-à-vis du regard porté par les travailleurs sociaux qui l'accompagnent dans ce cheminement. Ce n'est que l'épreuve de l'habitat ordinaire une fois surmontée que pourra se mettre en place, la

⁸¹³ Terme venant signifier ici que le bénéfice premier, celui de sortir de la rue grâce au logement n'est pas central. Plus important est le réel objectif (bénéfice secondaire) qui peut se réaliser par le biais de ce logement, son projet.

seconde partie de ce « bénéfice secondaire », son projet réaliste de sortie de ses conditions d'existence. Un moment où le « discours de l'incertitude », laissera place au « discours de maintien⁸¹⁴ », pour laisser s'exprimer le « discours de sortie⁸¹⁵ » de la rue.

1.2. « Je regrette pas ce que j'ai fait, faut pas sinon on recul... » : Le désir d'aller de l'avant

Jusqu'à présent nous avons évoqué les projets de Monsieur Joe et Claude, tous deux pris en charge dans un logement de type associatif et par le biais de l'intermédiation locative. C'est dire pour certains, ceux qui ne possèdent pas cette opportunité, que le projet de sortie de la rue après plus de dix années passées dans celle-ci peut concerner justement l'acquisition d'un logement.

C'est le cas de Patrick qui, après quinze années de rue, nourrit le souhait de trouver un petit appartement pour faire « *comme les copains, appartement puis machin...* », nous affirme-t-il un jour.

Cependant avant de passer cette étape, il importe pour cet homme de se constituer une entrée de revenu pour prétendre à ce type de bien. En effet, et comme nous l'avons vu, Patrick ne perçoit pas le R.S.A., vivant uniquement de ses « petits boulots » auprès des habitants. Conscient que sans justification de ressources, il ne pourra guère obtenir la signature d'un bail, les démarches administratives auprès d'une assistante sociale ont été enclenchées, comme il nous l'explique : « *Elles avancent, ça va faire du bien, mais y a pas que moi je pense, il y en a de plus en plus... ils ont du mal à traiter les dossiers...* ».

Son projet de sortie de la rue commençait ainsi à se mettre en place, quelques temps avant notre rencontre, sans pour autant susciter de sa part un engouement exagéré. La motivation est certes bien présente, mais là encore le bouleversement d'un existant construit et pérennisé depuis près de quinze années procure sans doute l'angoisse de se sentir à nouveau vulnérable dans une nouvelle existence où retrouver et reconstruire ses repères.

D'ailleurs à ce propos, la déclaration de Patrick qui suit peut laisser perplexe sur l'abandon au fur et à mesure du temps de l'existant. Son futur logement, voici comment il l'envisage : « *Y a la porte pour sortir ! Je suis pas en prison... un appartement c'est un toit, c'est tout... le soir j'aime bien avoir ma solitude oui... mais pas la journée...* ».

Dans cette situation s'exprime à nouveau cette notion d'enfermement entre quatre murs perçus auprès de ceux qui, au moment de l'enquête, possédaient un logement, mais tenaient à tout prix à préserver l'existant, en étant constamment dans la rue la journée.

Ensuite il y a cet autre commentaire qui, lui aussi, peut faire penser que malgré son logement Patrick se maintiendra dans ses conditions d'existence : « *A force avec l'âge hein... ça use dehors, il paraît qu'un an dehors ça vaut deux ans pour un mec qui travaille... l'usure pour le corps, la fatigue...le vent tout...* ».

⁸¹⁴Danielle Laberge, Shirley Roy, Daphné Morin et Marielle Rozier, *Entre la survie et la sortie de la rue : le discours des femmes itinérantes*, in Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.40.

⁸¹⁵ *Ibid*, p.41.

Selon ses dires, ce serait donc plutôt la rudesse du climat, de moins en moins compatible avec son âge qui aurait décidé cet individu à se projeter à court terme dans un logement. Ce dernier fait pourrait ainsi nous faire croire que, de ce fait, son existant, Patrick le brisera assez rapidement puisqu'il supporte de moins en moins la rudesse du climat.

Il faut ainsi se souvenir que son squat, une ancienne bâtisse abandonnée sans eau et sans chauffage, où cet homme cultivait son identité pour « soi » loin des regards, semble devenir moins confortable au fur et à mesure des années. Mais ceci ne veut pas dire qu'une fois son logement acquis, le souhait de maintenir l'existant s'estompera. L'enfermement à huit clos et la solitude qui en résulte restent, pour cet individu, des éléments moins supportables que le climat rigoureux de l'hiver Belfortain. Cette idée s'exprime dans ce qu'il nous affirmait : « *je sors déjà... je connais plein de gens, faut rester en contact avec les gens... pas de problème... je n'ai jamais coupé les liens...* ». Des liens de sociabilités qui se maintiennent sans doute par cette renégociation identitaire où, grâce à son savoir-faire, Patrick a su se faire accepter malgré sa condition, comme un « inclus ».

Il convient ainsi pour lui de se protéger du froid la nuit pour certainement mieux récupérer physiquement et psychologiquement, et pouvoir à nouveau affronter la rue le lendemain. Son projet de logement n'est donc pas à proprement parler un projet d'enfermement et d'abandon de l'existant. Tout ce travail sur soi entrepris depuis de longues années pour survivre moralement et psychologiquement dans la rue ne peut donc s'estomper subitement avec un projet de logement, même s'il émane de son désir. Après quinze années de vie dans la rue et son âge avançant, il lui faut acquérir ce moyen de pouvoir « *se stabiliser, avoir son petit coin, son petit truc, c'est bien...* ». Un « *petit truc* » améliorant la vie mais ne la modifiant sans doute pas dans ses grands traits.

Cette nouvelle illustration, outre les éléments heuristiques féconds quant aux conditions de mise en marche d'un projet de sortie de la rue, accorde également la possibilité, toujours d'un point de vue analytique, de mettre en perspective ce concept d'« imaginaire de l'insertion », non pas bien évidemment pour le discuter mais en quelque sorte pour l'approfondir.

En effet sémantiquement parlant, le mot imaginaire trouve son sens dans ces rêveries, ces projections de soi avec ou sans lien avec le réel. De fait comme nous l'avons laissé sous-entendre précédemment, l'« imaginaire de l'insertion » peut, n'être qu'une forme d'expression de l'« onirisme social », faisant que ces hommes se rêvent comme à nouveau dans le monde des « inclus » et dans l'énonciation d'un projet qui n'est là en fait, que pour les conforter sur leurs éventuelles capacités d'actions sur un temps et une vie qui se dérobent.

Pour autant, bien plus que des projections fantasmatiques sans significations, cet imaginaire exprimé donne à voir la part de maîtrise sur la réalité que possèdent ces hommes qui, méfiants, ne souhaitent guère sauter les étapes fondamentales pour assurer les bases d'une nouvelle vie.

L'entrée dans une perspective de sortie de rue se fait de manière méthodique, à la manière d'une *praxis* éducative, sans brûler les étapes et pour permettre une stabilité future étayée sur des éléments sur lesquels avoir prise. La prise en compte de la réalité de sa situation est donc ce qui vient alimenter cet « imaginaire de l'insertion », où l'individu s'imagine dans une existence meilleure après avoir tout mis en place pour atteindre ce but. Un but qui, néanmoins, ne peut être touché sans faire l'expérience dans leur situation des méandres des circuits administratifs, ce qui constitue déjà en soi une épreuve.

Toutefois il y a toujours dans l'esprit de ces hommes, l'éventualité du grain de sable venant d'un coup gripper, bloquer cette mécanique de l'espoir. D'ailleurs cette méfiance vis-à-vis d'un destin qui pourrait, comme avant la chute, se retourner subitement contre soi, s'exprime encore auprès de Patrick lorsque nous lui demandons si ce projet de logement a été évoqué avec sa fille. Voici sa réponse : « *Non pas encore, je lui ai pas dit tant que c'est pas fait... voilà... pas de faux espoirs, même pour moi...* ».

La fragilité de l'« imaginaire de l'insertion » se comprend ainsi comme davantage emprunte de scepticisme de la part de ces individus, eu égard les malheurs successifs survenus dans leurs trajectoires, que cette projection onirique pour se rêver tout éveillé dans une vie meilleure.

Nous retrouvons avec cette idée, l'expression, dans les trois récits jusqu'à présent énoncés dans ce chapitre, de ce « discours de l'incertitude » des lendemains qui sont souhaités, désirés meilleurs, mais qui ne dépendent guère uniquement de ce désir.

C'est d'ailleurs pour cela que nous émettons l'hypothèse au sujet de ces individus, d'un maintien de l'existant fort malgré un logement, puisqu'étant cette victoire sur l'espace et le temps obtenue après de longues années de « travaux ». Une certitude palpable au quotidien dans un monde dominé par les incertitudes.

1.3. « *J'aimerais bien avoir mon petit studio tranquille...* » : l'espoir de sortir de la rue, mais...

De la même manière que Patrick, le projet de sortie de la rue pour Jean Luc s'exprime, lui aussi, en termes de logement. Au demeurant, ce fait paraît on ne peut plus logique puisque sortir de la rue c'est, selon le lieu commun, ne plus être « sans domicile ». Pourtant nous verrons que les projets de sortie de cet univers restent pluriels, comme les personnalités de chacun des individus que nous avons rencontrés. Si l'unité du groupe se réalise dans le partage d'une condition d'existence commune de pauvreté, ceci ne veut pas dire que l'énonciation d'un projet de sortie de cette condition se fasse dans le même sens, et de manière unifiée. Nous reviendrons sur cette singularité de l'« imaginaire de l'insertion » dans la suite de ce propos.

Pour l'instant force est de constater que le but que s'est fixé Jean Luc soit de même nature que celui de Patrick. Pour lui, son projet futur s'apparente également à l'obtention d'un petit studio. D'ailleurs à ce sujet, les démarches entreprises par cet homme restent les mêmes que celles effectuées par Patrick.

Jean Luc est également accompagné dans son projet par une assistante sociale, comme il nous le déclare : « *elle essaye de me trouver un appart..* ». Ici toutefois, l'aide en matière de ressources n'a guère besoin de s'effectuer puisque Jean Luc perçoit déjà le R.S.A. et qu'il est sous régime de curatelle. Nonobstant ce fait, l'accompagnement social reste de rigueur afin d'accroître ses chances pour atteindre son objectif.

C'est d'ailleurs là encore un trait commun à l'ensemble de ces hommes qui s'imaginent et constituent cette recherche, où le compromis, face à une déshérence totale des circuits de l'assistance pendant plus d'une décennie, parvient à s'installer dans une relation avec les travailleurs sociaux que nous pourrions qualifier de quelque peu stratégique.

Cette constante nous l'avons évoquée avec les situations de Monsieur Joe et Claude pour montrer la nature des relations sociales établies avec les travailleurs sociaux, axée sur cette monnaie d'échange symbolique.

Dans ce contexte, le refus depuis des années de pousser les portes de l'aide sociale, jusqu'ici ressenti comme une fierté et un maintien de sa dignité, se modifie en compromis destiné, quant à lui, à atteindre objectif, et souvent basé sur la démonstration de ses compétences et de sa volonté de s'en sortir⁸¹⁶.

Au moment d'énoncer le titre de cette partie consacrée à l'analyse du projet de Jean Luc, nous avons volontairement terminé celui-ci par un « mais » suspensif laissant au lecteur la possibilité d'augurer, pour cette personne « sans domicile », l'espoir de sortie de sa condition de façon nuancée.

Cette nuance rapportée et émanant de son discours rejoint à nouveau le maintien de l'existant effectif depuis plus de dix années pour cet homme, et se réalisant essentiellement lors de la manche devant cette boulangerie d'une rue commerciale de la ville de Colmar.

Au moment d'analyser ce fait dans le chapitre quatre, nous avons compris toute la nécessité pour cet individu d'*être* devant ce commerce de manière quotidienne, pour tisser des liens et contourner le stigmate du « clochard » par le biais d'une présentation de soi tacticienne. Un « travail » pour une survie morale et psychique devenant effective. C'est dire, encore une fois ici et de manière similaire à tous ceux qui agissent en situation de discrédit, l'importance, la centralité dans ces existences, du maintien de l'existant.

1.4 Assurer l'existant, condition *sine qua non* pour se projeter sereinement dans l'avenir

Auparavant, dans le chapitre six, nous parlions avec la situation de Monsieur Joe ou encore celle de Claude, de cette « désaffiliation » inédite rendue possible, de manière paradoxale, grâce à l'obtention d'un logement. Une « désaffiliation » mise

⁸¹⁶ Cet élément, central dans la relation d'accompagnement, est d'ailleurs davantage à mettre à l'initiative du champ du travail social que de l'esprit stratège de ces hommes. Ce sont en effet les divers modes d'évaluations constitutif de la *praxis* éducative qui imposent, souvent de manière violente, ce fait, expliquant l'« impérialisme » du projet de réinsertion dans l'ensemble des plans de lutte contre l'« exclusion », à l'instar d'un travail social de type « palliatif » comme le préconise Marc-Henry Soulet, c'est-à-dire plus humain, fonctionnant selon les spécificités des publics et leurs désirs, et au-delà de tout aspect évaluatif.

en exergue par ce maintien de l'existant. Marc-Henry Soulet déclare ceci à propos de cet existant : « Avant en effet de tenter de s'en sortir, d'engager une action transformatrice, à quelque niveau que ce soit, à même de faire cesser la nature vulnérabilisante de la situation vécue, encore faut-il assurer l'existant, encore faut-il faire en sorte que la situation ne se dégrade pas.⁸¹⁷ ».

Car s'en sortir par le biais d'un logement, comme nous l'avons maintes fois répété maintenant, ne représente pas pour ces hommes, s'en sortir réellement, d'où cette idée d'épreuve de l'habitat ordinaire. Preuve en est l'ensemble de leurs discours mettant constamment en avant ce choix encore présent et fait, de demeurer dans la rue quotidiennement, ne serait-ce que pour maintenir cette identité construite dans celle-ci, lors de l'aumône et à travers cette renégociation de survie. Rompre de manière brutale avec cette identité, fruit de multiples efforts dans la durée, serait un acte tourné vers une forme de « ré exclusion », signe de dégradation de la situation, comme le mentionne Marc-Henry Soulet. L'action transformatrice pour ces personnes « sans domicile » va ainsi bien au-delà de l'acquisition d'une adresse fixe. Elle touche de près à l'identité et ce sentiment de subjectivité forte. Celle-là même qui s'est dérobée au moment de la chute pour recouvrir les traits de cette identité sociale « virtuelle » de « clochard ».

De fait la nature vulnérabilisante de la situation de chacun au regard du logement et donc de leur projet, ne serait atténuée que partiellement, et plutôt en lien avec une vulnérabilité liée à l'univers de la rue et les incidences qu'il engage pour l'intégrité physique de ces hommes (climat, risque d'agression...)

Il s'agirait donc davantage d'une solution de sortie de la rue concernant, de manière plus accrue, l'intégrité physique de ces individus plutôt que leur intégrité « psychique » : une mise à l'abri.

D'où la pérennisation, malgré le logement ou le projet de logement, de cet existant, celui qui agit sur le versant psychique par le biais d'une renégociation identitaire de survie: un travail de longue haleine qui depuis longtemps a porté ses fruits

La suite de la déclaration de Jean Luc, après nous avoir mentionné son projet comme tel : « *J'aimerais bien avoir mon petit studio tranquille...* », se conclue de la sorte : « *j'aurai un logement, je serai toujours à la boulangerie (...)* ».

S'en sortir serait ainsi pour cet homme avoir la possibilité d'être en sécurité dans son studio, tout en pouvant chaque jour s'en extirper pour à nouveau et toujours peupler la rue, et y mener ses activités salvatrices d'un point de vue moral et psychique. Quoi de plus naturel et de plus crédible alors dans « l'imaginaire de l'insertion » de cet individu de joindre le logement au « travail » ? N'est-ce pas là le signe d'une « réinsertion » réussie où « faire face, par-delà le refus d'une dégradation de l'existence, parfois programmée, ne prend corps que par une production normative⁸¹⁸ » ? Une production normative que nous remarquons ici dans cette jonction entre le logement et ce travail identitaire réalisé dans le cadre de la manche.

Nous trouvons donc dans cette illustration une similitude, avec les autres personnes envisagées juste avant, dans l'énonciation d'un projet se faisant grâce au logement

⁸¹⁷ Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.20.

⁸¹⁸ Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.20.

tout en ayant cette possibilité de maintenir l'existant. Là réside sans doute la condition d'un tel compromis vis-à-vis d'une existence dans la rue de plus de 10 années. L'un ne va pas sans l'autre, toutefois, l'autre, cet existant, pourrait tout à fait continuer à se maintenir sans le logement, ce qui, inversement, n'est pas le cas. De fait, tout nous porte à croire que l'idée d'une domiciliation fixe dans le projet de certains des individus rencontrés, s'accompagnerait, aussi et surtout, d'un maintien de ce qui a perduré pendant des années dans la rue. Cet élément qui les a et continue à les faire tenir malgré tout.

1.5. Partir pour tout recommencer ailleurs, hors de la rue

Mais cette supposition n'est pas de mise pour l'ensemble des personnes « sans domicile » côtoyées. Comme nous l'avons déclaré juste avant, la pluralité des personnalités s'accordent avec celle des projets énoncés dans leur récit « d'après malheurs ». Certains souhaitent s'établir dans un habitat, quand d'autres préfèrent tout quitter pour se refaire ailleurs, et éviter tant que possible une nouvelle situation de grande précarité. C'est le cas de Wrestle qui, au moment de nos rencontres, projetait avec son ami Thibault, de partir de Mulhouse, une ville qui ne supportait plus, pour une destination encore inconnue.

A ce moment l'incertitude du lieu était encore présente dans son discours : « *Après moi et mon pote nous partons quand même... Je ne sais pas c'est ça le problème... je voudrais aller en Belgique... là c'est trop chère, plus qu'ici... retourner en Allemagne... ok peut-être... je retrouvais encore quelqu'un là-bas je sais pas... mais la France je ne connais pas la France je connais juste l'Alsace... et honnêtement je connais Colmar, je connais Strasbourg... lui il connaît Metz, Nancy... je ne veux pas aller à Lyon, et là c'est un grand problème de savoir où aller, et nous cherchons tous les jours où on peut aller... et Belgique je sais pas... Belgique c'est peut être pareil qu'ici je sais pas... ».*

Cependant, ce n'est pas le fait qu'il ne peut plus vivre à Mulhouse, une ville trop violente à son goût, qui vient *stricto sensu* expliquer ce choix de départ pour Wrestle. Comme nous en avons fait part dans le chapitre quatre, son espoir de sortir de sa condition d'existence s'est déjà manifesté à l'époque où il mettait en œuvre ses compétences d'artiste peintre dans cette même ville, pour tenter de vivre de son art. Malgré son talent et quelques expositions, sa condition et ses effets phénotypiques l'ont vite rattrapés pour au final se voir « exclu » de toute prétention de pouvoir à nouveau exposer dans une galerie : « *J'ai fait quatre expositions ici à Mulhouse* » nous déclare-t-il, « *euh non trois ici et une à Colmar... et je sais pas combien à Berlin, c'est ça que je veux faire... après... faire ça... mais ici c'est fermé, le monde de l'art à Mulhouse, c'est impossible de rentrer ici...* ».

Ainsi, le départ dans une autre grande agglomération, même si encore imprécise, n'est pas l'expression d'un projet irréaliste, comme nous pourrions le croire, mais plutôt celui axé sur la possibilité de réexposer à nouveau et repartir de bon pied dans la société : « *Je voudrais recommencer à faire de l'art et... avec le graphisme, faire de l'argent... de l'euro comme ça, mais ici je n'ai pas de possibilité... non... (...) je veux trouver un endroit parce que je fais de la calligraphie... et peut-être je peux le vendre... si je trouve une place, euh... quelque chose de tranquille... et aller à*

Londres avec ça et créer des contacts et peut-être... j'ai mes catalogues et tout (...) ». Surtout que ce départ semble déjà prévu au niveau de la date et calculé sur un plan financier : « *À Noël parce que nous avons la possibilité de faire de l'argent... pas beaucoup mais tu peux prendre le train... et aller dans un autre endroit... ».*

Ce nouvel exemple de projet énoncé dans le récit nous accorde donc la possibilité d'étayer l'hypothèse, pour certains hommes, d'une différenciation de la nature d'un projet de sortie d'une condition pourtant commune. Pour Wrestle le logement n'est pas encore d'actualité, en tous les cas pas à Mulhouse, même si cette éventualité peut se percevoir entre les lignes de son discours.

Toutefois, « l'imaginaire de l'insertion » est bien en marche ici, et chose intéressante pour l'analyse, même si le maintien de l'existant n'a pas cours. C'est là un point important à souligner, celui que nous évoquions auparavant en pensant que le maintien de l'existant pourrait se réaliser uniquement pour les individus ayant dirigé leur projet vers le logement, et dans la même ville, celle qui permet la réalisation de cet existant. D'ailleurs cet argument possède toute sa logique étant donné que l'existant construit avec abnégation sur plusieurs années et en rapport avec un lieu et son environnement social précis, ne peut se reproduire plus ou moins immédiatement en quittant ce lieu, donc dans une autre ville. C'est dans ce genre de projection que pourrait se remarquer l'onirisme d'un discours décalé du point de vue de la réalité, c'est-à-dire de sa faisabilité en fonction des conditions présentes. Une fuite en avant, où l'individu s' imagine retrouver les mêmes conditions de survie simultanément, à des kilomètres de son lieu de genèse.

Pour Wrestle, son projet n'étant pas axé dans un premier temps sur l'acquisition d'un habitat de type ordinaire, il est donc évident que son souhait de départ ne coïncide guère avec le maintien de son « travail » lors de la manche sur le parking du musée de l'étoffe de Mulhouse.

Quitter une ville où la « carrière » de personne « sans domicile » s'est déroulée pendant presque dix ans s'accompagne aussi avec l'espoir de quitter ce statut de « clochard ». Dans ce cadre bien précis, se « refaire » ailleurs signifie également se reconstruire une identité nouvelle plus en proximité avec cette identité pour « soi » qui, pour cet individu, s'accorde avec celle d'artiste peintre endossée avant la chute. Ainsi dans ce contexte de partance, la disparition de l'existant demeure sans conséquences pour l'individu puisque la renégociation identitaire n'aurait plus de nécessité d'être dans une existence qui, à défaut de se dérouler normalement dans l'immédiat, s' imagine ainsi.

Et même si nous pourrions penser que l'éventualité, toujours relative, de vivre de son art dans un autre lieu, reste fragile, pour invoquer cet « onirisme social » et la première partie de sa définition où l'individu précaire s'invente un personnage, ici en l'occurrence l'artiste peintre, qui hors réalité, s' imagine ailleurs, dans une autre ville et dans une autre vie. Les quelques tentatives d'expositions réussies dans la ville de Mulhouse attestent, il nous semble, de la crédibilité du projet de Wreslte.

1.6 Un projet atypique en lien avec l'existence de Didier

Tout quitter pour vivre une autre expérience dans une autre ville ou un autre pays, est un projet qui émerge également dans le récit de Didier. Ici se marque cette récurrence avec l'exemple de Wrestle dans l'énonciation et le désir d'un avenir

différent de celui envisagé dans la rue et le maintien de l'existant. Cette similitude pourrait-elle s'expliquer par la nationalité de ces deux personnes, étant dans cette étude, les seules à ne pas être françaises, Wrestle étant anglais et Didier allemand ?

En d'autres termes, ce projet de reprendre la route pour sortir de leur condition d'existence, est-il caractéristique du fait qu'ils aient tous deux vécu une partie de leur parcours de rue en pays étranger, et qu'ils souhaitent, comme poussés par un « retour à leurs origines », réintégrer la société dans leur pays natal⁸¹⁹ ?

Ce fait, si vérifié pourrait être la traduction de ce que nous appellerions alors un « effet boomerang de la Wanderlust », où, dans un premier temps « l'aspiration à de nouvelles expériences, (ce) désir ardent de voir de nouveaux paysages, de vivre le frisson de nouvelles sensations, d'affronter de nouvelles situations, et de connaître la liberté et le vertige d'être un étranger.⁸²⁰ », s'estomperait avec le temps et la dureté des conditions d'existence, pour le coup moins oniriques qu'il y paraît afin, dans un second temps, de se transformer en retour dans leur société d'origine pour ces hommes.

L'ébauche heuristique paraît ici tentante mais toutefois fort risquée, pour ne pas dire quel que peu présomptueuse du fait tout d'abord qu'elle ne concernerait que deux individus, certes sur un panel de dix, mais ceci reste trop fragile. Il faudrait pour appuyer davantage cette idée, n'étudier que des personnes « sans domicile » d'origine étrangère. Ensuite, nous allons voir par la suite que le projet de Didier, outre qu'il puisse s'expliquer par une justification plus cohérente avec son histoire, ne s'oriente guère vers un retour en Allemagne. Cependant cette remarque méritait d'être évoquée et sans doute approfondie avec un échantillon de personnes plus vaste pour peut-être se justifier d'un point de vue théorique.

Ensuite il reste encore à clarifier, concernant cette ressemblance avec le projet de Wrestle, celui du changement de condition d'existence, pour aboutir à une vie moins précaire et la possibilité d'abandon de l'existant.

Si nous nous accordons à penser que la manche demeure un des éléments caractéristiques d'une situation de grande pauvreté, dans ce cas, la déclaration de Didier qui suit, peut venir faire état d'une volonté de changement de trajectoire, plus en adéquation avec sa nature profonde : « *La manche c'est fatiguant quand même, si je peux changer et entrer dans des villages en bicyclette pour voyager pour faire un petit pèlerinage, où tu vas de commerces en commerces pour demander un peu de pain,... de la viande pour manger... j'aime bien l'Alsace mais je connais que les grandes villes c'est pour ça que je veux faire un pèlerinage dans les petits villages...* ».

En effet, souvenons-nous de l'élément exposé dans le chapitre quatre au sujet de sa façon singulière de réaliser l'aumône et de la rationaliser. L'existant résidait dans l'explicitation de sa situation en face à face avec les passants, au principe d'une redéfinition de soi, indépendamment des effets phénotypiques de sa condition, pour montrer sa réelle identité derrière les appareils du « clochard ». Un travail de

⁸¹⁹ Car si nous nous référons aux dires de Wrestle, malgré l'énumération de plusieurs villes dans son choix de départ, force est de constater que Londres reste son choix de prédilection.

⁸²⁰ Nels Anderson, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, 1923, Armand Colin, 2012 pour la présente édition, Paris, p.141.

conscientisation mis en place par le biais de la construction symbolique de ce « contexte de conscience » lors de la manche.

Transformée en véritable théâtre de rue, la manche devenait cette scène où jouer son « rôle » de « vagabond », celui qui va de villes en villes animé d'un esprit de « *pèlerin* » comme il aimait se présenter. Quitter la ville de Mulhouse et l'existant mis en avant pour y survivre reste, par conséquent, un projet tout à fait envisageable pour cet individu, et moins précaire à ses yeux, où ne plus réaliser l'aumône est une manière de sortir d'une condition d'existence de misérable. Celle où s'astreindre à quémander une pièce pour vivre constitue un acte symbolisant cette grande pauvreté nécessitant secours de la part de la collectivité.

Plus digne est donc cette vie de pèlerin voyageant de villages en villages à la découverte de l'autre et dans un esprit quasi religieux « *c'est une vie de pèlerin dans un certain esprit d'Eglise... loin de l'égoïsme...* », nous affirme-t-il. Une vie maintenant en quelque sorte cette « Wanderlust » toujours en action. Le dessein de cet individu de sortir de la rue reste ainsi subtil dans son expression puisqu'au final il ne fait que reprendre la route, pour poursuivre son existence d'itinérant en pèlerinage. Toutefois pour lui, ce projet de nouveau départ signe la fin d'une existence fixe vouée à endosser involontairement le costume du « clochard », ce qu'il nomme la « *dichotomie d'un rôle tragique* », pour poursuivre son chemin.

Un chemin qui, pourtant, pourrait en croiser un autre, celui d'une femme avec qui il aurait l'opportunité de réinclure le système et de sortir définitivement de sa condition d'existence précaire. Voici en guise de conclusion de son récit de vie, ce que nous précisait encore cet individu sur son projet qui, sur la route, pourrait se conclure ainsi: « *Je ne suis pas exclu, et c'est le phénomène quand tu es sans abri, sans papiers tu ne trouves pas une possibilité de retourner dans une première classe... celle où tu as une adresse, une famille, un domicile... nous sommes dans la deuxième classe celle où nous n'avons pas la possibilité de retourner vers la première classe ! C'est ça le divorce de la conjoncture... (...). Il n'y a pas de passerelle pour retourner dans la première classe... si je rencontre quelqu'un qui peut me ramener dans la première classe je le suis sinon, non...* ».

Si l'on se penche de plus près sur cette affirmation, le souhait de retour dans la société pour cette personne « sans domicile » ne semble pas à terme irréaliste. Toutefois celui-ci nécessite la présence d'autrui l'aidant dans ce cheminement. Car selon la métaphore de Georg Simmel, créer une porte, un pont vers autrui, ce processus interactionnel que Didier enclenche chaque fois qu'il fait la manche, pourrait bien, un jour, aboutir à ce franchissement définitif de l'autre côté de ces frontières symboliques, et lors d'une rencontre amoureuse cette « parenthèse enchantée », qui généralement pour ces hommes octroie une pause de la rue, se transformerait alors en affirmation pour une nouvelle condition d'« inclus ».

1.7. La rue, mais plus à n'importe quel prix

Jusqu'à présent l'ensemble des projets énoncés par les personnes que nous avons côtoyées dans la durée se résumait autour d'une perspective de sortie de la rue.

Qu'elle se réalise par la stabilisation plus ou moins fragile en logement avec maintien de l'existant, ou par le départ d'une ville vers une autre pour tout reconstruire, ou tout du moins s'extirper de sa condition de grande pauvreté.

Cependant l'analyse de l'ensemble de ces trajectoires sociales nous ont permis de constater que la singularité de ces projets ne se partage guère, et de manière rigide, entre ces deux alternatives. Sortir d'une condition d'existence de personne « sans domicile » ne se solde pas avec le temps, essentiellement, et comme nous l'avons vu pour certains avec le maintien fort de l'existant, par une « sortie physique » de la rue pour s'enfermer entre quatre murs.

Pour appuyer cet argument, nous revenons sur cette notion d'étapes à franchir avant de quitter définitivement cet univers. Des étapes qui chez certains se marque par la manière de prouver sa capacité à investir son propre habitat ordinaire. Mais il est des situations où l'étape de sortie de la grande précarité débute également par un premier pas de la personne vers les soins. C'est le cas de Dany qui, dans sa biographie, ne nous a guère énoncé de projet de logement ou de départ vers une destination, si ce n'est celui, plus urgent, de se faire soigner.

Envisagé de façon brute, ce fait aurait pu être intégré dans l'ultime partie de ce chapitre consacrée aux personnes qui n'ont pas exprimé, au moment de l'enquête, de projet de sortie de leur condition d'existence. En effet, vouloir se soigner ne signifie pas vouloir intégrer un logement. Tout au plus cette volonté marquerait, ce que Gisèle Dambuyant-Wargny expliquait à propos du recours aux soins en situation de précarité, se réalisant en dernier ressort lorsque la santé empêche l'autonomie de mouvements et entrave le quotidien.

L'expression du désir de soins après de nombreuses années dans la rue, n'est donc pas perçue immédiatement comme un projet de sortie de la rue⁸²¹ pour ce type d'individus.

Dans un premier temps il est sans doute pour Dany un moyen de maintenir l'existant lorsque l'on connaît ses problèmes de santé liés au cœur mais aussi au foie et sa consommation d'alcool⁸²² interrompant la bonne conduite de son quotidien et l'obligeant à de brefs séjours hospitaliers. Ces phases de pause de la rue, nous les avons nous-mêmes constatées lorsque cet individu nous donnait rendez-vous pour nos entretiens, en fonction de ses hospitalisations assez fréquentes.

Ainsi et dans un premier temps, nous pensons que son choix de se faire soigner n'est que le résultat d'un autre choix plus prégnant et vital dans son existence : le maintien de son existant. Un existant qui se résume à son « travail » de gardien de la rue et des parkings adjacents et la renégociation identitaire qui l'accompagne, accordant la faculté de tenir psychiquement et moralement pendant de longues années dans sa condition. Surtout qu'au moment de nous parler du logement, voici ce qu'il nous en dit : « *J'en veux pas ! Si... pour prendre une douche et laver mes*

⁸²¹ Bon nombre d'exemples sont à mentionner de personnes « sans domicile » prise en charge en cas d'extrême urgence, et qui retournent souvent dans la rue, outrepassant même le délai de convalescence pour reprendre leur quotidien.

⁸²² Pour plus de précisions se reporter à son récit de vie en annexes.

vêtements, mais la nuit je travaille... looking... où sont les criminels ? Je garde le quartier, même la place des Halles le dit....». Ou encore : « Bon d'accord je ferai mon linge, mais je sais très bien que je dormirai dehors, ça c'est ma vie automatiquement... je ferme à clé et je dors là (sur le trottoir), même sans couverture, même en hiver... c'est ici chez moi, c'est mon choix, oui pour rentrer prendre une douche, hop ! ».

Cette déclaration va dans le sens d'un existant maintenu coûte que coûte pour exister et ne pas choir davantage. Et c'est sans aucun doute le recours aux soins dans une situation de santé délicate, qui, dans ce contexte particulier, peut s'envisager chez Dany comme cette volonté farouche de vivre pour continuer à être dans cette rue « *de l'ancienne gare* » et endosser quotidiennement ce « rôle » salvateur de gardien des lieux. Ainsi la rue peut être vécue mais plus à n'importe quel prix, celui d'une santé défaillante l'empêchant de « travailler ».

Mais pour l'instant le maintien de l'existant grâce au recours aux soins ne nous éclaire pas sur cet éventuel projet, pour cette personne « sans domicile », de sortie de sa condition d'existence. Au contraire cet argument va plutôt dans le sens d'une pérennisation dans le temps de sa situation de pauvreté.

Surtout que lorsqu'il nous déclarait : « *un jour ou l'autre... je vais partir... un jour ou l'autre... (Silence)...* », ses dires n'étaient pas, comme nous pourrions le croire, destinés à nous exprimer un départ de Strasbourg pour tout reconstruire ailleurs, comme Wrestle ou Didier. Ou encore l'expression métaphorique traduisant son désir de mourir, sinon pourquoi les soins ?

La suite peut nous éclairer davantage sur ce projet de départ : « *« Euh partir euh... je serai toujours dans les environs, partir ça veut dire, je peux partir mais être là mais pas près, je veux juste changer de coin et surveiller, toujours vers là, je me promène dans la place des halles, d'un coup je sors, je veux pas changer de quartier, je connais tout le monde, je connais tous les enfants qui vont à l'école tous les matins, ça veut dire je veux un endroit allez hop, comme j'ai dit pour prendre une douche, laver mon linge... ».*

Partir signifie donc avoir un logement sans toutefois briser l'existant. Un logement qui, dans son usage, resterait similaire à celui de Monsieur Joe, Claude, Patrick et Jean Luc, uniquement utilisé pour finalement améliorer son quotidien de rue. Une amélioration qui, dans le cas de Dany, concerne le moyen d'assurer son hygiène corporelle et vestimentaire, base d'une présentation de soi convaincante pour contourner le stigmate du « clochard » et endosser de manière encore plus efficace, son « rôle » de gardien. Dans ce contexte singulier, l'habitat ordinaire se confondrait presque avec un outil de travail.

Suite à ces nombreux éléments d'informations analysés, que nous reste-t-il alors de cohérent pour pouvoir affirmer que cet individu possède un projet de sortie de la rue, après presque vingt années passée dans celle-ci ?

La réponse à cette question, nous la trouverons *a posteriori* de notre enquête menée auprès de cet homme. C'est là sans doute l'avantage de garder des liens avec certains pour pouvoir connaître leur évolution⁸²³, une fois l'enquête achevée. Nous avons en effet revu cet homme une année après notre terrain, non sans avoir maintenus des liens téléphoniques au préalable de cette énième rencontre. Au moment de nous redonner rendez-vous à Strasbourg, Dany nous précisa qu'il n'était

⁸²³ Evolutions qui pour certains seront évoquées en conclusion de cette thèse.

pour l'instant plus sur son lieu de « travail », mais dans un Lit Halte Soins Santé⁸²⁴ - LHSS-, suite à un malaise étant survenu dans la rue, en plein labeur.

Lors de notre entrevue, ma question était de savoir si une fois guéri de son problème cardiaque, Dany allait à nouveau reprendre sa vie d'avant pour continuer à « travailler » dans sa rue.

Sa réponse fut sans équivoque. Depuis sa convalescence, Dany travaille son projet de retour en logement avec un éducateur. Un petit studio où il pourra se reposer et penser plus à lui comme il nous l'affirmait avec le sourire. « *Après quand tout ira mieux je chercherai un petit boulot, mais pas trop pour mon cœur...* », nous précise-t-il encore. Ainsi la « *rue de l'ancienne gare* » semble être derrière lui aujourd'hui, où s'imaginer en logement dans ce nouveau « discours de sortie » semble plus réaliste. « *Mais j'irai toujours voir Papy Gégé, et les autres... ça oui !* », nous affirme-t-il, pour ne pas rompre ces liens d'amitiés avec ses camarades de galère. Une manière singulière de ne pas couper les ponts avec le monde de la rue qu'il a côtoyé pendant presque deux décennies, pour toujours maintenir dans sa nouvelle vie quelques traits de l'existant.

Dans cette situation très particulière, le projet de sortie de la rue s'est quasiment imposé à Dany, tant ses problèmes de santé ne lui permettaient plus de maintenir l'existant. Toutefois nous conviendrons qu'il est tout de même effectif, et nous pensons même qu'il était, lors de nos entretiens, déjà en germe dans son esprit au moment de débiter ses premiers soins.

Ces soins caractérisaient ce projet animé par l'envie de vivre dont à l'époque sur le terrain, dans cette rue, nous pesions déjà les sacrifices entrepris par cet homme pour stopper sa consommation d'alcool.

Comme nous le déclarions en préambule de cette partie, le projet de sortie de sa condition de pauvreté ne concerne pas uniquement l'entrée en logement ou le départ d'une ville vers une autre. Ou plus exactement, ce projet se mûrit avec le temps. Un temps de réadaptation à ses nouvelles conditions d'existence qu'il convient d'intégrer non sans l'appui d'un existant toujours opérant au quotidien.

Si l'expérience de l'habitat ordinaire devient pour tous une épreuve à surmonter au quotidien pour pouvoir un jour se penser sorti de la rue, nul doute que cette épreuve ne constitue qu'une étape parmi tant d'autres pour se diriger pas à pas vers le monde « ordinaire ». Vouloir se soigner en constitue une autre, non moins importante et primordiale dans l'énonciation plus cachée d'un projet pour une meilleure existence... celle sortie de la misère.

1.8. L'expérience négative mettant en suspens « l'imaginaire de l'insertion »

Comme l'affirme Gilles Orcel dans son écrit⁸²⁵, l'imaginaire diurne marque déjà dans son énonciation, la présence d'une forme de résistance chez la personne « sans

⁸²⁴ Structure médico-sociale de soins destinée aux personnes « sans domicile ». Dans ce type de lieu, la personne une fois rétablie, peut, selon son désir, enclencher un projet de réinsertion par le logement aidé en cela par des travailleurs sociaux œuvrant dans ce type d'établissements.

⁸²⁵ Gilles Orcel, *Vivre la rue* in Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002.

domicile ». Pour autant la distance, entre l'expression d'un imaginaire, celui où l'homme se voit à nouveau dans le monde « ordinaire » et la mise en application de cet imaginaire, reste grande, mais non moins infranchissable. A ceci il convient encore d'ajouter que, suite à cette déclaration, s'imaginer hors de la rue un jour, constituerait déjà pour l'auteur, une forme de résistance en sommeil, n'attendant qu'une opportunité pour se mettre en marche.

Une mise en oeuvre qui, pour le coup et bien plus que les moyens alloués pour y parvenir, dépendra d'abord et principalement du réalisme de cet imaginaire, devenant sous l'effet de l'action, projet. Toute expression verbale à propos d'un futur peut ainsi, et dans une situation de grande précarité, coïncider avec un imaginaire et relever plus ou moins dans sa capacité à être réalisable, de cette forme d'« onirisme social ».

S'imaginer hors de la rue est certainement un élément au principe d'une résistance psychique face aux effets de la régression sociale, et comme l'ont très bien remarqués Patrick Bruneteaux et Corinne Lanzarini dans leurs travaux. Toutefois, là n'est que le balbutiement crédible ou non, donne la possibilité à l'action de s'enclencher de manière réelle et effective.

Cependant il importe de rester très prudent avec ce concept d'« onirisme social ». En effet, et comme nous l'avons sous-entendu au préalable de ce chapitre, l'imaginaire diurne est la base du projet, mais il ne peut à lui seul en constituer l'intégralité. Sans l'action, l'imaginaire reste imaginaire, encore plus fortement lorsqu'il est fondé sur des ambitions irréalistes, c'est-à-dire empêchant l'action. A titre d'illustration, nous pouvons aisément citer des exemples⁸²⁶ récoltés lors de notre ancienne profession ne concernant guère ces hommes de la rue, mais des personnes « S.D.F. » prises en charge de manière institutionnelle et évoquant⁸²⁷ des projets pour une réinsertion irréaliste, onirique.

Certains, en effet, rêvaient d'épouser une carrière professionnelle sans aucun lien avec leurs formations et après de longues années sans emploi, quand d'autres s'imaginaient traverser l'Atlantique sans un sous, pour faire fortune aux Etats-Unis, Eldorado un peu passé, nourrissant encore dans certains imaginaires l'icône du *self made man*.

Face à ces situations, le rôle du travailleur social n'est bien entendu pas de moquer ces projets oniriques, car il y a expression d'un avenir et d'un désir d'évoluer ce qui est déjà en soi positif. Mais force est de constater que son éventuelle éthique et les pressions certaines et accrues des financeurs l'enjoignent à agir de manière subtile. Là réside toute la difficulté d'accompagnement, en usant de ce « principe de réalité » défendu par Sigmund Freud, pour tenter sans trop de dommage de ramener à la réalité la personne, et afin de construire avec celle-ci une autre voie de sortie de sa situation.

L'expression d'un « onirisme social » n'est donc pas, il nous semble, l'apanage des plus « exclus » voire des précaires. Elle ne s'encombre guère de différenciation

⁸²⁶ Exemples qui bien évidemment ne concernent qu'une minorité de personnes, la plupart étant dans des projets de réinsertion crédibles et envisageables.

⁸²⁷ Evocation dont nous restons convaincus qu'elle agissait aussi comme ce paravent chargé de rompre ou tout du moins de rééquilibrer la relation asymétrique avec le travailleur social, dans une forme de protection de soi et de son histoire. Une intégration du rôle social et du discours à tenir, très bien intégrés par les personnes précaires, comme l'a notamment démontré Serge Paugam dans son ouvrage *la disqualification sociale*.

sociale et peut se manifester dans toute position sociale. Le rêve de jours meilleurs appartient à tous ainsi que l'évaluation des possibilités réelles d'y accéder.

Ce rêve ou tout du moins cette ambition, Monsieur P. l'a cultivé lors de cette « parenthèse enchantée » au moment de s'évader de sa condition de personne « sans domicile » pour s'installer en logement pendant sept années et se marier. « L'imaginaire de l'insertion » « *Avoir un appart, un studio, fonder une famille (..)* » comme il nous le déclarait, à l'époque était bien effectif, et non irréaliste malgré quelques années de rue.

C'est d'ailleurs, sans doute la rencontre amoureuse qui souvent peut sortir ces hommes de la rue, à la manière d'un électrochoc leur permettant à nouveau de retrouver un logement et derrière un emploi. Comme par exemple Monsieur P qui nous expliquait à l'époque de son union : « *Je travaillais en intérim (...)* ». Un emploi certes précaire, mais un emploi tout de même. De façon plus « légère » pourrions-nous penser que, si la femme ne constitue guère l'étiologie⁸²⁸ principale de la chute, elle n'en est pas moins celle qui *a posteriori* peut donner l'occasion à ces hommes, ces « grands célibataires », de retourner dans le monde « ordinaire » ?

Quoiqu'il en soit, ces sept années n'ont malheureusement été pour Monsieur P qu'une parenthèse dans une existence dominée par la rue. Cependant l'échec d'une sortie définitive de la grande précarité, n'a pas annulé totalement cet « imaginaire de l'insertion » bien présent dans le récit de cet individu quelques années plus tard.

Il n'y a donc pas chez cette personne « sans domicile », d'absence de projet de sortie de la rue, mais plutôt une mise en suspens de celui-ci s'expliquant par l'expérience négative faite auparavant.

Dans ce cas précis, l'importance heuristique de la méthode biographique est en tout point ici centrale, puisque sans connaître certains éléments diachroniques de son histoire, et en prenant uniquement en compte son projet teinté d'une certaine prudence, nous pourrions tout à fait penser à cet imaginaire diurne exprimé sans aucun fondement tangible et pouvant, pour le coup et après plus de dix années dans la rue, correspondre à cet « onirisme social ». Ce projet de sortie de la rue, il le nomme en ses termes : « *Une fois que tu auras un strict maximum c'est que tu seras sorti de la rue (...)* », « *Strict maximum* » qu'il nous explique de la sorte : « *Avoir un appart, un studio, fonder une famille (..)* ».

Malgré un premier échec l'espoir n'est donc pas anéanti chez cet homme, surtout qu'il a fait de cet échec une expérience, si non méditée, tout du moins intégrée. Une intégration de cette expérience négative se comprenant dans ses mots : « *j'ai le temps je suis pas pressé...* », montrant encore une fois ici le respect de ces étapes, dans l'évocation de cet « imaginaire de l'insertion », qu'il convient de ne pas brûler afin de reproduire un nouvel écueil.

Ces étapes demandent du temps, celui d'abord pour décider de trouver un logement, de passer la cap, du moins dans le discours : « *c'est dans mes projets mais vu la conjoncture actuelle pour le logement c'est pas la peine (...)* », pour ensuite, et plus

⁸²⁸ Etiologie contredite d'ailleurs par Jean François Laé et Numa Murard dans leur ouvrage *Les récits du malheur*, Descartes & Cie, 1995, Paris, où nous constatons que les femmes (mères, sœurs) sont davantage présentes dans ces trajectoires sociales et dans un rôle de protectrices permettant jusqu'à un certain point cette élasticité des solidarités familiales pour éviter à ces « grands célibataires » de tomber dans la rue.

loin dans son récit, poursuivre concernant la famille : « *Pas pour l'instant... avant de trouver une femme il faut la mériter (...)* ».

C'est dans l'énonciation et le respect de chaque étape nécessaire au projet de sortie de la rue que nous pesons tout le réalisme de cette projection. C'est là que l'imaginaire diurne se transforme pas à pas en projet, sous l'effet de l'action. Puisque pour le logement, élément plus ou moins maîtrisable du moins plus facilement qu'une rencontre amoureuse, les démarches ont déjà été entreprises avec son éducateur référent, comme il nous l'affirme⁸²⁹ : « *J'ai déjà fait des démarches pour un appartement j'attends juste la réponse de Domial... pour l'instant y a rien, j'ai fait cela il y a cinq mois... alors j'ai le temps je suis pas pressé...* ». Pour poursuivre plus loin dans sa biographie : « *On (avec Christian⁸³⁰) discute on parle des démarches, mais pour l'instant il y a rien... c'est long, vaut mieux avoir la patience que speeder, parce que sinon tu baisses les bras... (...)* ».

Pour Monsieur P ces sept années de pause de la rue et son aboutissement négatif, n'ont donc pas altéré son souhait un jour d'en sortir définitivement. Avec le temps, l'expérience négative s'est modifiée en une forme d'apprentissage enjoignant la prudence pour ne pas, comme il nous le disait : « *baissier les bras* », et renoncer totalement. L'expérience du retour de l'autre côté des frontières symboliques, quelle que soit sa durée et l'échec qui s'en suit, plutôt que d'enliser encore davantage, peut avec une prise de recul sur les événements et ce travail de réflexivité concourir à produire un « discours de la prudence » succédant à celui de l'« incertitude » et précédant celui de la « sortie ».

En guise de conclusion de son récit, voici en effet ce que nous livrait Monsieur P. : « *J'ai surtout des projets d'avenir qui seraient d'être croqueur (...)* C'est un écrivain qui écrit sur l'expérience, pas seulement sur mon expérience mais sur l'expérience de la vie en elle-même j'attends d'avoir un logement, un petit boulot, d'avoir un pécule pour acheter un ordinateur... écrire ça permet... de ne plus faire marche arrière... ».

Un retour en arrière, comme nous le stipulait déjà Patrick, synonyme d'involution et d'un imaginaire diurne relevant alors du domaine du rêve, d'un possible inatteignable. Si la chute dans la rue s'est réalisée fréquemment de manière brutale et soudaine, nul doute que sa sortie se prépare, s' imagine, non de façon anarchique mais en prise avec le réel, celui que commande le respect d'étapes à franchir l'une après l'autre pour un projet se construisant tel un édifice, pierre par pierre.

2. Maintenir l'existant... Jusqu'à la fin

La précédente partie, celle accordant la possibilité d'énoncer de manière détaillée les huit projets de sortie de la rue pour ces personnes « sans domicile », laissait entrevoir pour toutes ces existences, une perspective de changements⁸³¹, voire de maintien d'un existant stable. Une sorte de postlude nous permettant de terminer, telle une partition musicale s'étant jouée devant nous pendant des mois, sur une

⁸²⁹ Une affirmation confirmée auprès de son référent social, Christian avec qui nous avons échangé au téléphone de manière informelle sur ce sujet.

⁸³⁰ Son éducateur référent.

⁸³¹ Nous préférons ce terme plutôt que celui d'évolution induisant l'idée que la rue n'est qu'involution sociale, paradigme que nous avons tout au long de cette recherche tenté de mettre en perspectives.

note positive, à la manière de « Calaf », héros de « Turandot⁸³² », où ce dernier exécute l'air héroïque du vainqueur concluant sur une note suraiguë, climax de l'espoir s'achevant sur ce mot « *vincero* », je vaincrai...

Si d'un point de vue historique l'opéra est un art né dans la rue, pour les hommes qui y vivent depuis plus de dix ans, leur existence dans celle-ci ne peut se résumer en actes se terminant de manière héroïque, tel un synopsis heureux. Dans cette recherche en prise avec la réalité de terrain, une herméneutique onirique de ces biographies singulières, n'a pas sa place. Elle participerait, selon nous, d'une construction de ces réalités observées et analysées, où « le collage de *success stories* n'échappant pas à la tentation d'héroïciser les individus pris dans les situations de vulnérabilité décrites⁸³³ », aurait court.

Pour autant, ne pas énoncer de projet de sortie de ses conditions d'existence infrahumaines vécues pendant de nombreuses années, est-il le signe d'un renoncement au combat, à la lutte quotidienne pour survivre psychiquement, moralement et physiquement à la rue ? En d'autres termes avons-nous côtoyé, sur l'ensemble de notre groupe de recherche, des hommes possédant les ressources suffisantes pour s'imaginer un jour pouvoir s'extirper de la misère, quand d'autres étaient déjà dans une posture de résignation ? Nous ne le pensons pas. Car là encore, l'énonciation du projet reste, comme nous l'avons vu, singulière comme les personnes qui l'expriment. Ceci pour dire qu'il reste intrinsèquement dépendant de l'histoire de son acteur.

2.1 L'absence de projet de sortie de la rue, signe d'une résignation ?

La biographie de Pascal est, à ce sujet, on ne peut plus évocatrice. Dominée par le calvaire puis le décès de sa femme, le maintien de l'existant se résumait en grande partie pour cet homme au maintien de la mémoire de sa bienaimée, qu'il souhaitait rejoindre au plus vite, comme ceci était énoncé dans sa lettre : « *Elle m'avait fait promettre que s'il lui arrivait quelque chose, je la garderais auprès de moi et elle espérait qu'on reposerait un jour ensemble, pour l'éternité à Giromagny, endroit où nous avons été très heureux ensemble. J'ai donc fait creuser une fosse double pour la rejoindre dès que ce sera le moment, j'espère dans pas trop longtemps* ».

Tout au long de nos entretiens l'existant se comprenait en partie, comme créé dans le contexte de la manche et résidant dans cette possibilité toute relative de payer ses crédits lui permettant de garder son habitat. Un logement dont nous avons saisi qu'il était surtout le moyen de perpétuer la mémoire de sa femme défunte. Ainsi perdre cet habitat c'était bien plus que s'enliser davantage dans sa condition, pour perdre le plus essentiel, ce lieu de recueillement lui remémorant Rositsa, dans cette acceptation symbolique d'Emmanuel Lévinas affirmant que : « La femme c'est la maison ».

⁸³² Image « sonore » reprise du film, « *Au bord du monde* » Claus Drexel, 2013, Paris, où la fin du documentaire se conclue sur un lyrisme usant de cet air d'opéra de Puccini.

⁸³³ Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002.

Mais l'existant se comprenait aussi, comme cette « région » créée quotidiennement avec le monde de « l'intérieur », toujours lors de la manche, afin d'exorciser la solitude pesante de son existence et cette réclusion portée par l'enfermement entre quatre murs.

Ici résidait donc tout le paradoxe de cet existant faisant dire à Pascal « *ma situation elle est bizarre* », partagé entre la conservation de sa demeure pour préserver ce qui le lie encore à son ex-femme, et sa vie dans la rue pour éviter l'isolement destructeur⁸³⁴. Dans cette situation de souffrance portée par l'absence de l'autre et l'effacement de soi qu'elle engendre chez cet homme, est-il possible d'envisager la mort comme un dessein attendu ? Si dans notre société, la mort reste un sujet pour le moins tabou, pour preuve les débats incessants sur l'euthanasie, que dire de notre question envisageant celle-ci comme un projet ?

Le projet de sortie de la rue ne peut « légitimement » et en quelques sortes, être énoncé dans ce contexte bien particulier puisque la rue est le lieu qui accorde encore à cet individu, la possibilité de tenir malgré la perte de sa compagne, et comme il nous l'affirmait : « *ça fait du bien de parler, moi je suis autant ici (devant la poste) pour ça... des fois je fais pas beaucoup mais je suis content... quand même parce que j'ai vu du monde, c'est ce qui me fait tenir (...)* ».

Il n'y a donc pas à proprement parler dans le discours de Pascal, l'expression d'une intention de sortir de sa condition d'existence mais plutôt celle d'un maintien de ce qui le fait résister, son quotidien. L'énonciation d'un projet de sortie de la rue étant absent dans son récit de vie, nous nous accorderons à penser que ce soit le maintien de l'existant, son logement ainsi que les nombreux liens construits lors du contexte de la manche qui caractérisent l'issue finale d'une trajectoire sociale singulière faites de pertes et de souffrances. Quand la rue et ses nombreuses sociabilités peuvent permettre de résister à la tentation d'un projet de mort.

Cette volonté de maintenir coûte que coûte l'existant jusqu'à la fin, nous la remarquons à nouveau auprès de Jean Michel, notamment au moment d'évoquer avec lui une éventuelle perspective de changement à propos de son hébergement en foyer. A l'époque il nous avait répondu ceci : « *Je vais rester là maintenant où vous voulez que j'aille ?(...)* ».

Nous avons en effet analysé lors du chapitre six consacré au logement les raisons de cette sédentarisation toute relative dans ce foyer. Le peu de contraintes liées à ce type d'accueil était sans aucun doute ce qui permettait de maintenir cet homme de la rue, dans des conditions de vie plus ou moins acceptables. Ou plutôt, et comme pour tous ceux qui possédaient un toit, c'était la possibilité de pérenniser son quotidien de rue qui accordait en contrepartie une certaine forme de stabilisation entre quatre murs.

Ceci pour mentionner que dans ce contexte également singulier, le projet de sortie de la rue pour briser cet existant salvateur d'un point de vue psychique et moral, n'est pas d'actualité, surtout, serions-nous tenter d'affirmer, à cinquante-neuf ans et dans une situation de retraité. Pourquoi en effet vouloir à cet âge « casser cette pseudo-sécurité qu'on a mis en place et se mettre en danger » ?

⁸³⁴ D'où l'idée que nous avons développée dans le chapitre six consacré au logement, de cette perception différentielle de la fonction de ce dernier. Plutôt conservé en mémoire de sa femme et pour se recueillir symboliquement auprès d'elle que pour sortir de la rue.

Son existence, dominée par les nombreux partages et échanges ayant cours au moment de cette sociabilité de « bistrot ». Ou pendant les fins de mois difficiles, lors de la manche au bas du « *pont Corbeau* » de la ville de Strasbourg, semble lui « convenir ».

Sa vie d'avant la chute semble aujourd'hui derrière lui si l'on en juge par ses propos : « *Je me rappelle d'avant c'est pour ça que la rue ça me fait pas peur... parce que je me rappelle de ce que j'ai vécu avant, ce que les autres ils n'ont pas vécu... moi ce que j'ai vécu, les autres ils l'ont pas vécu (...)* ».

Dans cette déclaration, le sentiment d'avoir bien vécu et d'avoir été un privilégié, prédomine : « *C'était pas tragique pour moi (l'arrivée dans la rue) c'était au contraire... c'était un changement, j'ai vécu dans le coton, dans le coton comme on disait dans le temps...* ». Ces éléments sont sans aucun doute ce qui lui ont permis de mieux « encaisser » la chute dans la rue et sa situation de régression sociale vécue depuis de nombreuses années. Ils agiraient dans un but de déculpabilisation et de dédramatisation de la situation.

Pour autant cela ne signifie pas l'absence de regrets, comme nous l'avions souligné dans le chapitre six, au moment d'éprouver en aparté dans sa chambre et lors de cet « imaginaire nocturne intimiste », cette « solitude pour soi » et ce resurgissement de souvenirs douloureux à la conscience. Dans cette proximité avec soi, l'anxiété était bien présente comme il nous l'affirmait : « *Attention le soir ça gamberge avant d'aller se coucher ça gamberge... je pense ce que j'étais avant et ce que je suis devenu maintenant... (...)* ».

Des remords quant à sa situation présente l'ayant coupé de tout lien avec sa fille, pour laquelle, et dans un souci de vouloir rattraper le temps perdu, il avait déjà entrepris des recherches sur internet, en vain. Voici en effet comment se conclue son récit de vie : « *J'espère encore tenir quelques années pour pouvoir revoir ma fille... c'est tout...* ».

Par conséquent dans cette situation également, aucune énonciation de projet de sortie de sa condition d'existence ne semble évoquée, pour un existant qui, à cinquante-neuf ans, doit toujours agir pour tenir encore quelques temps malgré des problèmes de santé, et avec l'espoir de revoir un jour sa fille. Pour Jean Michel, même si aucune perspective de changement de sa condition présente n'est à envisager, il n'en demeure pas moins que dans le maintien de son existant, un ultime but semble tout de même faire surface, celui de vivre assez de temps pour pouvoir revoir sa fille.

Ainsi ce fait semble apporter un nouvel élément de compréhension pour un maintien dans les conditions d'existence, pouvant pour certains, relever d'une forme de « résignation » où, comme le décrit Laurent Mucchielli en paraphrasant Alexandre Vexliard: « C'est à ce moment que le clochard affiche parfois ce contentement, ce discours sur la liberté, cette fierté.⁸³⁵ ». Une manière de décrire sa situation de façon onirique, et dans une forme de protection de soi envisagée cette fois-ci, non pas vis-à-vis du futur et dans cette capacité de rattrapage montrée dans le discours, mais face au présent sublimé.

Se maintenir jour après jour tant bien que mal dans une situation de pauvreté n'est de fait pas à associer logiquement avec cette idée de « résignation » et d'absence d'espoir pour une vie restante, pouvant encore s'améliorer. Nous l'avons vu pour

⁸³⁵ Laurent Mucchielli, *Clochards et sans-abri : actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard*, Revue française de sociologie, 1998, 39-1, Paris, p. 115.

Pascal, rester dans la rue quotidiennement pour faire l'aumône donne la faculté de supporter une condition qui, sans cela, deviendrait insoutenable.

Pour Jean Michel, le maintien de son présent est cette réponse bien singulière qu'il a trouvée face à sa situation sociale qui, à son âge avancé et vis-à-vis de son état de sa santé, doit surtout se pérenniser et non se dégrader. Un maintien de l'existant offrant cette possibilité de s'imaginer un jour revoir sa fille. L'absence de projet de sortie de la rue n'est donc pas dans ce cas, synonyme de perte d'espairs. Un espoir davantage tourné vers son enfant et dépendant très largement du maintien de l'existant, jusqu'au bout.

A contrario du paradigme sur les individus en situation de « grande exclusion », qu'est-ce que ce dernier chapitre est venu démontrer, si ce n'est cette présence dans les discours d'une perspective de sortie, de changement(s), d'une amélioration de l'existence pouvant encore, malgré les années passées dans une extrême précarité, survenir pour modifier de façon significative des trajectoires sociales vouées du point de vue extérieur, à l'inertie.

L'analyse approfondie de ces projets futurs exprimés, pour certains mis en action, ont octroyer la possibilité de mettre en exergue cette faculté présente chez chacune des personnes rencontrées de pouvoir encore se projeter, s'imaginer dans un possible sinon pour quelques-uns meilleur, en tous les cas stable.

D'« hommes sans avenir », ils se transformaient ainsi, et par le biais du discours et des actes qu'ils mettaient en place, en acteurs de leur devenir exploitant toutes les ressources possibles pour parvenir à leur dessein. Des ressources s'associant dans quelques situations à ces liens reconstruits avec des travailleurs sociaux au prix de compromis « entamant » leur posture de résistants.

D'individus dominés dans et par leur condition d'existence, ils redevenaient donc à travers ces divers discours de l'espoir, ceux de « la sortie », de « l'incertitude », voire de la prudence, ces acteurs stratèges qui « distribuent (ou redistribuent) les cartes et tentent ainsi de modifier la donne⁸³⁶ ». Une donne qui, après de longues années à vivre dans la rue, pouvait encore se convertir dans ce jeu bien réel où la prise en considération des divers paramètres et des temporalités permettant ce cheminement vers le monde « ordinaire » l'était à son tour.

Pour une fois le temps jouait en leur faveur celle, pour certains, d'une sortie de la rue préparée, anticipée afin d'éviter un nouvel écueil, ou pour d'autres, celle du maintien d'un existant constituant cette « pseudo-sécurité » indispensable pour la survie.

S'imaginer ailleurs ou dans une vie meilleure, quoique n'étant guère une constante de la pauvreté, n'est pas non plus la plus difficile des facultés à exploiter au moment d'être dans une situation de précarité extrême, lorsque tout s'est dérobé autour de soi.

Mais encore faut-il pour que l'imaginaire ait sa portée sur le réel, qu'il puisse le modifier, que ce réel soit pris en compte. Sans cette prise en compte, le discours de sortie de la rue prend très vite les tournures d'une logorrhée protectrice pour celui qui en « joue ». Un « onirisme social » perçu moins comme symptomatique d'une pathologie psychique que comme un moyen de faire face psychiquement à l'impensable, la chute et la permanence, non pas de celle-ci mais de ses conséquences sur l'intériorité de l'être.

⁸³⁶ Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.21.

3. Conclusion de chapitre

Nous l'avons vu dans les autres chapitres composant cette recherche, la singularité des personnes et des parcours octroie la possibilité d'envisager pour l'analyse, l'expression de projets teintés d'une grande subjectivité. Comment pourrait-il en être autrement, sinon dans une confusion analytique où la condition commune viendrait expliquer une sortie de même nature ? C'est pour cette raison que d'un point de vue épistémologique aucune « représentation sociologique » sur ces divers projets n'a pu s'établir. Tout au plus un élan commun, celui de ne pas chuter encore davantage.

C'est d'ailleurs cette subjectivité fortement exprimée dans ces desseins de vie de misère qui nous a donné la possibilité de mettre en perspective ce projet de sortie de la rue défendu par les politiques sociales et étayé sur ce nouveau dogme du « logement d'abord ». Celui mis en pratique de façon uniforme et normative à travers l'obtention d'un habitat.

Certains de ces hommes possédaient au moment de l'étude un logement, ce qui ne les a pas pour autant sorti définitivement de la rue, pour maintenir cet existant structurant et salvateur.

D'autres quant à eux, s'imaginaient entre quatre murs tout en souhaitant et dans un premier temps, ne pas brûler les étapes de leur « imaginaire de l'insertion », et continuer à préserver en grande partie leur condition d'existence. L'important étant de toujours se prouver et prouver à autrui sa capacité et sa volonté de changement. Ne pas « s'emballer » pour se perdre dans la confusion d'un projet de retour fantasmé sans prise sur la réalité et sans évaluer au préalable les épreuves à surmonter pour tenter d'y parvenir, pour au final verser dans cet « onirisme social ».

Mais dans cette sortie, il convient également et à nouveau de penser à soi sans doute de manière plus affirmée, ultime étape à franchir pour couper un jour définitivement le cordon avec la rue. Un cordon « difficile à couper, et c'est au prix d'une individualisation forcée, condamnée par toutes et tous, que cette opération peut être menée à bien, tant il est difficile de se tenir au milieu du gué.⁸³⁷ »

Face à ces situations, la rue était encore perçue, non pas *stricto sensu* comme cet univers hostile et désidentificateur duquel il convenait de sortir au plus vite, mais comme cet environnement vecteur d'appartenance et de reconnaissance sociale par les nombreuses interactions, rapports sociaux qu'elle octroyait quotidiennement, grâce aux savoirs faire de ces individus et leurs exploitations tacticiennes des contextes de la misère.

Pourtant et face à ce constat, le présent de la rue n'était pas pour autant sublimé par les hommes que nous avons interviewés. L'onirisme d'un présent de misère, celui nourrissant le mythe du « clochard heureux », s'estompait devant leur réalisme et la prise de conscience des étapes à franchir avant de s'en sortir. De même quand la sortie de cet univers n'était envisagée, ce n'était guère au profit d'une vision utopique de celui-ci, mais plutôt de l'affirmation du maintien de l'existant faisait fonction d'étayage pour une existence sans cela intolérable.

⁸³⁷ Gilles Orcel, *Vivre la rue* in Viviane Châtel et Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir. Volume 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002, p.51.

Si la régression sociale s'est produite pour tous de manière brutale et cruelle, nul doute que celle-ci, après des années, se soit transformée sous l'action de ces hommes en quotidien supportable permettant de reprendre pied pour avancer pas à pas, et de manière progressive, vers le monde « ordinaire » ; quand d'autres préservent, tant bien que mal ce qu'ils ont obtenu après un long travail, de plus viable pour toujours exister dans l'existant.

Conclusion

Ce travail de recherche mené sur près de cinq années, dans quatre grandes villes de l'Est de la France aurait pu servir à la constitution de « portraits de la misère », tant il s'est focalisé d'un point de vue méthodologique et par le biais d'études de cas, sur l'analyse en détails des conditions d'existence de dix hommes « sans domicile ». Énoncé dans la partie consacrée à notre étude de terrain, nous avons d'emblée avant tout propos, évoqué le pourquoi de ce nombre, en lien avec la durée des enquêtes effectuées dans cet environnement urbain dans une posture ethnosociologique. Une posture où l'immersion parmi ces hommes prenait tout son sens dans la participation en observation accordant la possibilité, comme le déclarait Jean Peneff : « de trouver des faits ignorés et des justifications qui ne sont pas évidentes au premier coup d'œil. »

- **Une étude sociologique menée dans la durée pour mieux comprendre ces existences dans la rue**

Se concentrer sur la situation sociale de quelques hommes côtoyés dans la durée nous accordait ainsi la faculté au bout de ce travail et outre les apports heuristiques féconds, non pas de dresser une représentation sociologique exhaustive des

personnes « sans domicile » qui peuplent nos rues, mais de débiter là, un travail de déconstruction ayant trait aux représentations sociales tenaces sur cette population essentialisée par un seuil de pauvreté depuis longtemps atteint et dépassé. La rupture tentée n'était donc pas de nature épistémologique mais plus « idéale typique », tant elle concernait le paradigme sur ces individus dont la typification étoffait la catégorie de « grands exclus ».

Ce vocable que, justement, nous retrouvions au fondement d'un sens commun où être « exclu » du « tout » de la société, agrémentait davantage l'aspect multidimensionnel de ce « concept horizon » que représente l'« exclusion », et comme le définissait Serge Paugam, pour au final être « exclu » de tout. Un non concept étayant de manière infra consciente l'idée que la privation d'un logement, d'un emploi et de sa famille, induit explicitement une privation de toute capacité d'élaboration et d'expression d'un propos nourri par un travail de réflexivité. Une réflexivité à laquelle il convient d'ajouter la faculté pour ces hommes de mise en place d'actes pourvus d'objectifs permettant la maîtrise d'un présent, et l'imagination réaliste d'un futur.

Car en effet, la situation de pauvreté extrême dans laquelle ces individus se trouvaient depuis de longues années, en faisait-il des *agents* soumis à ce « syndrome d'auto-exclusion », *exclus* de toute capacité de prise de recul sur leur condition et de toute faculté d'énonciation d'un discours sur soi réaliste, en cohérence avec les actes posés ?

Sont-ils à ce point dominés économiquement et symboliquement pour être, en situation de discrédit, en incapacité de pouvoir renverser la tendance à travers des logiques d'action pour pouvoir, comme le déclarait Marc-Henry Soulet, « changer la donne » d'un jeu pensé jusqu'ici couru d'avance dans cette forme d'« illusio » de la rue, « champ » des impossibles auquel il convient d'adhérer implicitement tels des « automates » ?

En effet, déceler chez tous ces hommes cet « agir en situation de discrédit » nécessitait non seulement l'élaboration de récits de vie dans la durée, mais aussi des observations se déroulant sur une même temporalité. Cette méthode nous a permis de rendre ainsi visibles des pratiques invisibles.

Ces questions, nous avons tenté d'y répondre dans le corps de cette recherche, suite à l'analyse détaillée des récits de vie construits dans la durée et recueillis *in situ*, aidée par nos nombreuses observations, dans leur lieu. Une approche analytique qu'il restait encore à préciser dans la manière d'exploiter ces biographies. Une exploitation davantage axée sur cette partie du récit constitutive de ce que nous nommions ces récits « d'après malheurs », en cohérence avec notre souhait d'étudier ce présent de rue plutôt que le pourquoi de ce présent, synonyme d'une analyse de l'étiologie des pertes. Toutefois les éléments diachroniques étaient bien évidemment d'une utilité plus qu'incontournable pour mieux saisir ce présent.

D'un point de vue plus général, notre approche scientifique se voulait ainsi résolument compréhensive dans une posture en proximité avec le terrain, et dans cette forme d'ignorance assumée, celle que conseille Daniel Bertaux, évitant toute position de surplomb et la vérification d'hypothèses préconçues à l'avance.

Constituer des études de cas sur ces dix personnes a été la première phase analytique de cette recherche, après celle déjà engagée dans la retranscription des

récits. Cette phase nous a permis, malgré la singularité des individus et de leurs trajectoires sociales, de trouver des formes de récurrences dans l'être, le faire et le dire, pour pouvoir envisager la construction d'une représentation sociologique à leur endroit. Celle qui, au regard de l'expérience d'une condition d'existence commune octroie la possibilité de découvrir des logiques d'action similaires entre ces hommes, dirigées vers des finalités sensiblement semblables.

Pour autant ici, la typification n'est pas de rigueur, puisque, malgré ces ressemblances des particularités subsistaient nous donnant la possibilité de montrer cette subjectivité affirmée malgré des années de précarités vécues, toujours en proximité avec soi. Les analogies étaient donc présentes dans la manière de vivre leur « catégorie de situation⁸³⁸ », mais toujours colorée d'une singularité, signant cette forme de « marque de fabrique » individuelle.

Ainsi ils n'étaient pas non plus des « automates » animés par un instinct de survie dans la rue, faisant qu'il était possible de caractériser ces existences atypiques à des comportements dictés par avance, et dans une sorte d'idiosyncrasie commune où l'attitude, le corps et la façon de penser répondent aux influences de l'environnement qu'il soit social ou matériel.

Toute la richesse heuristique du récit de vie se démontrait ici dans la manière qu'il avait de dévoiler une communauté de logiques s'exprimant selon des touches personnelles, en fonction de l'individu et de son histoire. De fait, seuls les contextes de cette enquête furent entièrement similaires pour tenter d'aboutir à une analyse comparative et pouvoir élaborer la consolidation d'un modèle de représentation sur ces existences en situation de discrédit profond.

- La manche assimilée à un « travail » avec son lieu et son temps

Le premier de ces contextes analysés fut celui de la manche, activité diurne pratiquée quotidiennement par toutes les personnes côtoyées. Seule une faisait exception à cette « règle », sans toutefois déroger à celle de « l'agir en situation de discrédit » obtenu grâce à des logiques de survie dirigées contre les effets négatifs et extérieurs qu'induit mécaniquement cet expédient de survie.

D'un point de vue empirique, l'analyse de cette pratique de la rue fut cependant différente dans ses modalités d'actions. En effet, ce sont dans un premier temps nos rencontres avec certains de ces individus qui nous ont donné l'occasion d'assister « en direct » à ces façons de faire au combien singulières. Quand d'autres n'étaient évoquées que par le biais du récit, sans pour autant ôter toute singularité à ces façons de faire. Là encore, ce fut la rencontre avec ces hommes qui définissait le cadre de l'étude.

Que ces façons de faire aient été révélées en détails dans l'observation de cette pratique (agrémentée des témoignages) ou uniquement dans le discours, le point commun dans cette situation de discrédit était néanmoins le même pour tous :

⁸³⁸ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, 1997, troisième édition, 2010, Paris p.18.

contourner le stigmate du « clochard » par le biais d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique.

Nul besoin en effet d'aller longuement en détails dans l'analyse des incidences que cet acte peut induire auprès de ses pratiquants, au fondement de cet « itinéraire moral » communément éprouvé par tous. Celui exprimant dans chaque for intérieur, la conscience aigüe des représentations nécessairement associées à ceux qui se rabaissent à mendier, et se résumant autour de cette perte de dignité et d'autonomie pour recouvrir cette identité sociale « virtuelle » de « clochard ». Cet être oisif vivant aux crochets de la communauté dans une fixité au lieu désidentificatrice.

Les effets sur le psychisme de la régression sociale ne s'éprouvaient donc pas uniquement au moment de la chute pour ces hommes. Ils se logeaient au plus profond de l'être pour s'installer durablement, sans pour autant se caractériser, par la suite, par cette « névrose de classe » conceptualisée par Vincent De Gaulejac. Si cette dernière touchait en profondeur l'intériorité de certains, ce n'était que dans un déplacement de classes ascendant, celui faisant de ces « faux héritiers » des êtres dominés par la culpabilité d'avoir assouvi le désir de réussite sociale de leurs proches, tout en étant dans la nécessité de renier leur milieu d'origine pour y parvenir. Ce conflit de loyauté nourri par un sentiment de trahison ne pouvait venir se manifester dans ces vies de grande précarité et lors de la pratique de la manche. Tout du moins, c'étaient les enjeux identitaires qui se cachaient derrière cette situation de régression sociale et l'acte de survie qu'il commande, sur lesquels il était intéressant de se focaliser.

En d'autres termes, tout l'enjeu sociologique était de tenter de comprendre comment ces hommes parvenaient lors de la manche et dans un premier temps, à supporter ce sentiment de régression sociale prégnant, pour mieux saisir la manière particulière de gérer ce passage entre cette « identité héritée » avant la chute, et cette « identité acquise » dans la rue pendant des années.

Nos découvertes faites sur le terrain et dans les biographies nous ont donc octroyé la possibilité d'aller dans le sens d'une renégociation identitaire de survie axée sur ces points. Ceux ayant trait à cette survie morale et psychique engagée depuis des années face au déclin et aux conséquences de ce dernier, dont la manche en est une des composantes majeures.

L'exploitation des récits prenaient ainsi une toute autre dimension pour mêler dans l'analyse, à la fois des éléments diachroniques expliquant cette « identité héritée » et des éléments synchroniques nous permettant de saisir cette façon à soi si singulière de contourner l'« identité acquise » dans la rue, celle de « clochard ».

Son stéréotype était ainsi contourner dans cette forme de rationalisation ayant cours tant dans les discours sur soi émis par ces personnes que dans ces pratiques de l'espace urbain, transformé symboliquement pour l'occasion en « propre », lieu propice à développer un « travail ». Une manière singulière de maîtriser l'espace et le temps, afin de se donner l'occasion d'être encore utile et de pouvoir rendre indirectement le don des passants pour échapper à ce sentiment de dette dans ce nouveau « potlatch » urbain.

Car il s'agissait effectivement pour tous ces individus d'un « travail », mis en action lors de la manche et dont la logique était de fuir dans les dires et le faire l'oisiveté et cette dépendance vis-à-vis de la société que dégageait d'un point de vue extérieur la mendicité.

L'« identité héritée » n'était de fait pas totalement perdue, enfouie en soi pour s'exprimer lors de ce contexte de mendicité. Une expression en cohérence avec le lieu de l'acte, véritable « propre » octroyant cette expression, où dans certains cas, les « ressources subjectives » parvenaient à mettre en avant ces savoirs faire acquis lors de socialisations antérieures, afin de permettre aux « schèmes d'action » de se développer dans cet « agir en situation de discrédit » pour une survie morale et psychique, où l'appât du gain devenait secondaire pour une tâche touchant de près à l'identité.

Le lieu de l'autre, public, devenait sous l'action de ces hommes, ce lieu à caractère privatif où développer son art de la débrouille selon une palette en proximité avec la biographie de chacun. Dans ce « propre » certains actionnaient un « rôle » en cohérence avec celui-ci, leur histoire et leurs « ressources subjectives », quand d'autres travaillaient sur leur présentation de soi tacticienne pour dissimuler au maximum les « symboles du stigmaté » de pauvreté extrême.

L'important dans cette diversité d'actions était l'expressivité de cette renégociation identitaire accordant à ces individus le temps du « travail », la possibilité toujours renouvelée de ne pas perdre la face et de laisser parler dans ces interactions et rapports sociaux multiples, leur identité pour « soi ».

Ce sentiment subjectif, pour reprendre les termes d'Erving Goffman, assurant cette proximité avec soi malgré l'« identité acquise » suite à la régression sociale.

Mais le maintien de son identité pour « soi » malgré les circonstances, à travers une renégociation identitaire de survie n'était pas l'unique sens caché dans ce contexte de la manche. Outre le fait que cette logique de survie commune accordait la possibilité de résistance morale et psychique dans l'épreuve de conditions infrahumaines à travers sa rationalisation, elle permettait aussi à ces hommes de dépasser, le temps des échanges avec les citadins, ces frontières symboliques construites sur l'écart de place dans la structure sociale. Ce dépassement était rendu possible grâce à la création de cette « région » pour inclure lors de leur « travail », ce temps « collectif », celui œuvrant et régulant le « tout », de l'autre côté des frontières.

Dès lors, ils n'étaient plus ces individus hors du temps et de l'espace social, enkystés au bitume sans capacité de partager avec le monde. Sous l'effet de leurs actions ils préservaient leur dignité et redevenaient ces acteurs de la rue, agissant dans une posture de résistance face aux conséquences du déclin.

- **Des liens socio-affectifs toujours présents malgré la chute**

Cependant cette identité pour « soi » révélée dans le contexte de la manche à travers l'exercice d'un « travail » (identitaire), parvenait à se découvrir dans un autre contexte, plus intimiste celui-ci, souvent à l'écart de la foule et de ses regards.

Il s'agissait en effet d'envisager aussi dans cette recherche, les liens familiaux ou socio affectifs maintenus malgré des années de rue pour ces personnes « sans domicile », et chose essentielle, énoncés dans presque tous les récits. Ici encore l'exception concernait une personne, exception que nous parvenions néanmoins à expliquer par un mode de vie, dès le départ dans la précarité, caractérisé par une

longue itinérance, à l'image du « Hobo » de Nels Anderson, pour épouser les contours de celui du « vagabond » épris de « Wanderlust ».

Quoiqu'il en soit, la plupart des individus parvenait à maintenir dans cet univers de grande solitude, des liens socio-affectifs tenus avec des membres de leur famille, des semblables ou encore des acteurs de la ville, leur accordant la possibilité toujours renouvelée de l'expression de cette identité pour « soi » malgré les circonstances.

Ce caractère assez exceptionnel au regard des prénotions liées aux hommes de la rue, allait encore s'étoffer avec la possibilité, grâce à la richesse des biographies étudiées, d'envisager plusieurs configurations familiales (biologique, nucléaire, adoptive, symbolique) donnant la faculté d'étendre l'analyse de ces liens maintenus par tous dans l'adversité. Dans ces configurations plurielles, la renégociation identitaire de survie morale et psychique découverte lors de la manche, se confirmait encore, montrant toute la cohérence, dans ces existences de grande pauvreté, de logiques d'action tournées vers un maintien de soi salvateur.

A chaque type de familles correspondait non pas une logique, mais un « rôle » particulier pour laisser parler cette identité pour « soi ». C'est dire encore toute l'importance dans cette étude, de la prise en considération de la singularité de chacun pour au final aboutir au dévoilement d'une logique dans les actes commune.

Certains de ces hommes étaient en effet pères de famille et continuaient à pérenniser des liens avec leurs enfants malgré leur condition d'existence. Des liens qui venaient marquer une renégociation identitaire se faisant par le biais de l'endossement du « rôle » de père toujours présent auprès de ses descendants.

Cette présence se signifiait par de multiples actes, qu'ils relèvent de modestes gestes financiers, ou des conseils prodigués pour éviter le pire, exprimant ce soutien éducatif encore présent. En tous les cas, les années de vie dans la rue n'ont pas effacé le père, toujours là pour soutenir selon ses possibilités l'enfant dans le besoin, quel que soit son âge.

Pour certains de ces mêmes hommes, le maintien de liens avec des membres de leur famille « biologique », pouvaient encore, les faire passer du « rôle » de père à celui de fils ou de frère. Quand d'autres dans le contexte élargi de la famille « nucléaire » remplissaient toujours leur « rôle » de chef de famille, où le soutien financier et des appels téléphoniques réguliers avec l'ex compagne parvenaient à réduire la distance physique. Nous abordions là avec l'ensemble de ce panel d'exemples, ces liens solides avec des intimes pour certaines de ces personnes, que la rue n'a guère altérés avec les années.

Toutefois la richesse de ces histoires n'allait guère s'arrêter à ce stade des découvertes pour nous permettre également d'envisager un autre type de famille, adoptive, où l'individu parvenait contre vents et marées à maintenir des liens avec certains de ses membres. Une sorte de cordes pour ne pas dériver. Dans cette situation bien particulière, et outre cette famille adoptive, la rue était aussi l'occasion de reconstituer ce puzzle des origines, par la recréation de liens avec un frère « biologique » afin de mieux comprendre d'où l'on vient, et agrandir encore plus le réseau de proches pour embrasser deux familles.

Ces nombreuses illustrations nous donnaient par conséquent dans un même élan, la possibilité de mettre en perspectives ce concept de « désaffiliation » de Robert Castel pour venir montrer que ce phénomène même si fréquent n'était pas pour

autant récurrent auprès de tous les personnes en situation de pauvreté. Mais là encore cela relevait davantage de cet « agir en situation de discrédit » et de l'abnégation de ces hommes plutôt que d'un effet de hasard. Une abnégation que nous analysons comme cette lutte au quotidien pour garder ce qu'il y a de plus chère, et dans cette sorte de fierté de constater que la rue ne leur a pas tout pris.

Cependant, toutes les personnes que nous avons côtoyées dans la durée n'étaient pas toutes en mesure de maintenir des relations avec leurs familles respectives. C'est là encore la preuve de la singularité des parcours de rue envisagés. Tout simplement d'abord parce qu'elles n'avaient pas, du temps d'avant la chute, eu d'enfants. Mais dans cette situation, la famille réapparaissait tout de même dans cette existence de grande pauvreté. Non pas sous les aspects de famille « nucléaire » ou « biologique », mais plutôt sous ceux plus symboliques, et comme une manière singulière de conjurer cette solitude et cette « désaffiliation » inhérente à leur condition. Pour ce faire, la renégociation identitaire était encore de mise, pour épouser les contours du « rôle » de père ou de grand père symboliques. Un « rôle » qui se jouait quotidiennement dans la rue parmi des jeunes désœuvrés, auprès desquels le soutien éducatif et financier était plus qu'avéré. Dans ce contexte particulier la survie morale et psychique primait encore pour permettre à l'individu de tenir debout malgré toutes les pertes et souffrances endurées.

Ensuite, il convenait également d'envisager des histoires où ces hommes étaient bel et bien pères, anciens maris ou concubins, mais en rupture familiale depuis de longues années pour pouvoir encore maintenir des liens avec un ou plusieurs de ses membres. Ainsi la « désaffiliation » pouvait dans ce cas se justifier, d'autant plus que pour certains, l'éloignement géographique avait encore contribué à fragiliser pour rompre définitivement ces liens avec des proches. Toutefois la solitude portée par la rue trouvait encore dans certaines de ces situations le moyen de se conjurer à travers des liens socio-affectifs développés et maintenus avec des semblables, pour former d'une part, mais pas essentiellement, cette configuration relationnelle en binôme, ce « couple d'amis ». L'autre devenait ainsi au fil du temps, ce compagnon inséparable de « galère » avec lequel il était possible de partager tous les moments du quotidien et développer cette identité pour « soi ».

Pourtant dans ce contexte bien spécifique le « rôle » n'était pas mis en avant pour servir une renégociation identitaire. La relation se jouait, dans cette proximité affective, davantage sur ce qui unissait les deux individus, sans l'obligation incontournable du « rôle » pour créer l'interaction et les liens qui en découlent. C'était cette forme de destin similaire et des points communs dans leurs trajectoires sociales respectives qui faisait souvent ce liant. Telle une longue amitié de rue, le « couple d'amis » octroyait néanmoins cette survie morale et psychique indéniable pour fuir cette solitude exacerbée et enfermante pour la personne « sans domicile ». Ce « double » était ainsi perçu d'un point de vue extérieur comme ce soutien affectif fort sur lequel pouvoir compter et s'appuyer au moment de difficultés ; et comme ce comparse assurant une protection certaine face aux aléas de la rue. En tous les cas il permettait de ne plus être seul dans toutes les circonstances.

Mais des particularismes se retrouvaient tout de même encore pour quelques-uns lorsqu'il s'agissait d'approfondir dans les récits et dans son analyse, ce « couple d'amis ». Pour certains en effet, cette configuration relationnelle offrait aussi, outre cette sécurité affective et physique, ce moyen, justement, de rejouer ce « rôle » de

protecteur vis-à-vis de « nouveaux pauvres », ceux faisant leurs premiers pas dans une « carrière » de « sans domicile ». Aider l'autre c'était aussi cette façon singulière de survivre moralement et psychiquement au déclin en jouant sur cette « ambivalence » et la « hiérarchisation des siens » qu'elle octroyait dans la relation, toujours au profit d'une renégociation identitaire de survie.

Tout en précisant que l'amalgame entre une configuration en « couple d'amis » et un ou plusieurs « rôles » auprès d'une ou plusieurs familles pouvaient tout à fait avoir court dans ces existences de grande pauvreté, et s'entrecroiser au quotidien sans interférer les uns par rapport aux autres. Ceci démontrant là encore cette richesse des liens socio-affectifs développés par l'individu pour sa survie.

Néanmoins les liens socio-affectifs construits avec un pair n'étaient pas l'unique relation existante pour certains de ces hommes lorsque la famille faisait défaut. Pour certains d'entre eux, le groupe de semblables était d'une importance capitale pour tenir dans la rue. Ce groupe représentait cette instance symbolique structurante et protectrice permettant à l'individu qui y prenait part de reconstituer une nouvelle famille.

La multiplicité des visages que pouvait revêtir cette communauté donnait plus d'une occasion à l'individu démuné de pouvoir mieux supporter ses conditions d'existence. Tantôt il pouvait symboliser ce théâtre de contestations, lieu cathartique dans lequel un « rôle » de leader était à prendre, où plutôt recouvrir les contours, toujours aussi symbolique, d'un bistrot où développer des sociabilités multiples parmi ses pairs et réactiver un « rôle » en adéquation avec le passé au service d'une renégociation identitaire sur le moment, salvatrice.

Quand il n'était pas aussi le moyen propice à une déprise totale au moment de se retrouver pour se distraire à la fin d'une longue journée de labeur.

Quoiqu'il en soit, dans ce contexte singulier, le groupe parvenait à faire oublier pour ces hommes le temps de ces réunions, la souffrance liée à la rupture avec leurs proches. Une manière à soi de conjurer le sort et cette « désaffiliation » familiale pour certains, consommée depuis de longues années.

Enfin il convenait encore, pour être tout à fait précis, d'ajouter à cette longue énumération de configurations relationnelles accordant la possibilité de liens, celle créer avec les protagonistes de la rue où ces individus s'étaient installés pour « travailler », la plupart du temps des commerçants.

D'ailleurs fréquemment ce dernier fait n'allait pas sans la création de rapports sociaux tenus pour donner la possibilité à ces personnes « sans domicile » de cohabiter dans le respect pour une acceptation réussie dans la société. Nombre de ces individus avaient en effet créé des liens presque amicaux avec les commerçants, voire certains habitants des alentours, le tout pour se faire accepter et envisager comme des individus « ordinaires ». Là résidait ce savoir-faire actionné par tous pour une logique où la redéfinition de soi devenait primordiale.

Comme nous l'avons longuement analysé, le registre des liens socio-affectifs créés par ces hommes est conséquent, traduisant cette richesse des relations établies pour au final survivre moralement, matériellement et psychiquement aux effets dévastateurs des pertes et aux conséquences d'une vie depuis plus de dix années dans une grande précarité. Ainsi malgré la singularité des personnes et de leurs histoires, les actions aménagées par ceux-ci restaient toutes guidées par une même

logique, éviter tant que possible cette « désaffiliation » au principe même de leur condition, celle qui coupe de tout et du « tout » et étouffe cette identité pour « soi ».

- **Le squat, ce « propre » assurant cette permanence de soi salvatrice**

Tous ces éléments de compréhension évoqués jusqu'ici, et l'ensemble des efforts consentis quotidiennement par ces personnes pour se maintenir tant bien que mal dans des conditions d'existences infrahumaines, en jouant sur la préservation ainsi que l'expression de leur identité pour « soi » devaient nous mener, dans les récits exprimés, presque naturellement vers des moments de répit et de repli où prendre ce recul nécessaire sur les événements et se ressourcer. En d'autres termes, l'action devait à un moment donné dans ces journées laisser place au repos. Un repos qui, *a contrario* des représentations sociales et de la dénomination juridico-administrative de ces hommes, ne se réalisait guère à même le trottoir ou dans ce « coin » que décrivait Patrick Gaboriau, simple abri de fortune n'apportant pas une réelle délimitation entre l'intériorité et l'extériorité d'un espace.

Neuf récits sur dix ont en effet mis en exergue l'existence, dans le quotidien de ces personnes « sans domicile », d'un « chez soi » où éprouver de manière salvatrice ces moments de « solitude pour soi », au principe d'une prise de distance, avec le monde de la rue, nécessaire. L'unique situation de personne vivant continuellement dans la rue, fut encore une fois comprise par cette forme de singularité dans la mise en action d'une logique de survie à travers ce « rôle » élaboré lors de la manche. C'était en effet ce « travail » nocturne qui enjoignait cet homme à être constamment dehors pour réaliser son labeur de gardien de parking, la nuit, au moment où toute surveillance officielle était interrompue.

Les seuls moments de repli se faisait, là pour le coup, la journée dans un « coin ». Dans cette situation spécifique, l'expression continue de l'identité pour « soi » à travers le « rôle », prenait le pas sur le choix d'un lieu où pouvoir la cultiver. Un fait nous accordant la possibilité d'étayer l'hypothèse d'une priorité plus affirmée, selon les cas, de pouvoir exprimer cette survie morale et psychique selon le contexte et les possibilités de celui-ci, au détriment d'un repli en aparté. Dans ce cas de figure c'était le moyen de créer et de pérenniser quotidiennement l'existant (celui qui permettait d'être soi) qui primait sur le retrait pour éprouver cette proximité avec soi.

Mais pour ce qui concernait les autres personnes, cet intermède, accordant cette prise de distance salvatrice, devait pour être optimum, c'est-à-dire véritablement régénérateur, se dérouler dans un espace clôt porté par des murs et offrant cette véritable séparation entre le « dehors » et le « dedans ».

Après de longues prospections dans les villes et un parcours a-résidentiel composé de multiples refuges plus ou moins éphémères (foyers, hall de gare, voiture...), le squat, fréquemment une ancienne bâtisse ou un hangar, devenait ainsi ce point de chute privilégié par la plupart de ces individus pour s'établir en toute quiétude et cultiver en proximité avec soi leur identité pour « soi ». Un acte devenant également salvateur dans la mesure où il permettait de reposer les corps et les esprits dans un huit clôt où pour certains, la présence de cet autre, constitutif du « couple d'amis », n'en était pas pour autant intrusive pour le ressenti de ces moments d'isolement.

Cependant là aussi cet endroit prenait des tournures bien spécifiques, au regard des histoires singulières qui nous ont été données de recueillir. Le squat n'était en effet pas l'unique lieu à soi pour ces hommes afin de trouver le repos et se détacher momentanément de la rue.

Au moment de notre recherche quatre de ces personnes possédaient, depuis une durée variable, un habitat « ordinaire » le plus souvent de type associatif. Face à ce fait avéré et vérifié, l'imposture épistémologique n'a pourtant pas eu cours dans cette recherche, eu égard la manière singulière dont ces quatre personnes percevaient mais également utilisaient leur logement, c'est-à-dire comme un squat, évitant par là-même pour nous, de tomber dans un hors sujet majeur.

Après analyses, ce fait accordait également de mettre en perspective un des dogmes des politiques sociales chargées de la lutte contre l'« exclusion », et le « Logement d'abord » comme solution chargée de répondre à cette question sociale déglagée par le phénomène du « sans abris ».

Ce logement était en effet pour chacun, non pas ce qui les a fait sortir de la rue et de ses conditions d'existence, mais plutôt ce lieu à soi où son maintien permettait de découvrir dans un premier temps, une logique d'action similaire aux autres personnes, la possibilité de repli la nuit pour éprouver cette « solitude pour soi » nécessaire. En d'autres termes, il était ce squat pratiqué de façon nocturne et éphémère, et destiné à améliorer *a minima* la rudesse de la rue, notamment en période de grands froids. Mais il était également conservé pour une toute autre raison, nous pensions. Cette conservation du toit était en lien très étroit avec cet « imaginaire de l'insertion » pour constituer au final et de manière subtile, une énième logique d'action de survie où la maîtrise du présent permettait un « à venir », si atteignable dans l'immédiat, tout au moins envisageable.

En tous les cas cet habitat n'était conservé par ces quatre hommes que s'il n'empêchait guère le maintien de l'existant, ce quotidien et ces activités de survie. C'est dire que « sortir » une personne « sans domicile » de son lieu dans lequel elle a trouvé refuge, c'est l'arracher à tout l'univers de sens qu'elle a su construire dans l'abnégation et dans la durée. Nous associions à cette action sociale « brutale » dans son imposition, la conséquence d'une « désaffiliation » inédite, tant la *praxis* chargée de lutter contre ce processus *social* ne faisait en fin de compte, et de manière infra consciente, que reproduire un processus devenu *institutionnel* : D'hommes déchus ayant hérités d'une identité sociale « virtuelle » de « sans domicile », ils redevenaient par l'enferment entre quatre murs, ces individus presque « ordinaires », ou tout du moins précaires dans la capacité relative de maîtriser leur présent au détriment d'un existant inexistant.

Toutes ces situations analysées parvenaient à nous montrer encore une fois dans ce chapitre, les formes de récurrences en action auprès de ces personnes vis-à-vis de l'obtention d'un « chez soi » pour maintenir en éveil, parfois lors de cet « imaginaire nocturne intimiste », l'expression de son identité pour « soi » au principe d'une survie morale et psychique.

Dès lors ce lieu, souvent en retrait de la cohue urbaine, se transformait, à la manière d'un « propre » en demeure *a minima* conviviale, une niche de survie, avec cette faculté à nouveau pour ces hommes, et grâce aux murs, de séparer l'espace, pour ressentir l'intériorité de celui-ci en opposition à son extériorité. Le squat redevenait le temps de la nuit, ce havre de paix et de réconfort, cette « coulisse », à l'image du

concept d'Erving Goffman, exploitée loin de la scène sociale et de ses « rôles » pour mieux se recentrer et se ressourcer.

A ce moment précis, ils n'étaient plus dehors, hors d'un espace intime et privé, mais ils n'étaient pas non plus hors temps, enfermés en eux-mêmes dans leurs propres « durées individuelles ». Car comme lors de la manche, le temps « collectif » celui des gens « ordinaires » se laissent à nouveau, et grâce aux actions de ces individus, « attraper », pour au moment de leurs « travaux », raccrocher au vol cette temporalité ordinaire régulant le quotidien du « tout ».

Cette temporalité ordinaire, ce temps « collectif » se retrouvait par l'intermédiaire de ce « chez soi » reconstruit par ces personnes, et selon l'acceptation de Joseph Debès, où le rôle privilégié de la demeure est non pas de constituer la fin de l'activité humaine, mais plutôt la condition et de fait, son commencement. En ce sens ce « chez soi », par sa capacité de huit clôt, accordait la possibilité à ces hommes de, non seulement délimiter l'espace public, mais également son temps, pour pouvoir ressentir ce temps de la « maison », partie de ce temps « collectif ». C'est d'ailleurs suite à l'affirmation de Joseph Debès, que nous songions pour ces individus, grâce au ressenti de chaque partie du temps « collectif », à la possibilité pour ceux-ci de pouvoir faire exister, de fait, dans un autre temps, celui du « travail ». Ce n'était donc que par le truchement de ce « chez soi » et de sa temporalité éprouvée que pouvait exister l'existant dans son temps.

- **L'alcool perçu sous le prisme d'un expédient de survie**

Mais parler des représentations sociales prégnantes au sujet des personnes de la rue, c'est tout « naturellement » aborder aussi un de leurs attributs négatifs, véritable « symbole de stigmaté », que constitue l'alcool et sa consommation fréquemment excessive. Même si cette substance n'a pas été omniprésente lors de nos rencontres avec ces hommes, et même si elle a été évoquée çà et là dans plusieurs biographies nous ne pouvions, dans cette recherche, faire l'impasse sur ce qui constitue pour beaucoup de ces personnes, une des composantes majeures de leur existence.

Le chapitre sept a donc été l'occasion d'étudier ce point, en fonction de ce que ces individus nous en disaient ou nous laissaient voir lors de ces moments partagés auprès d'eux.

Indépendamment d'envisager l'alcool et sa consommation comme cette étiologie de la chute, puisque souvent présent avant la rue, nous avons opté pour une analyse de sa constance et de son mode de consommation, selon les contextes et configurations relationnelles auxquels ces hommes prenaient part. Dans ce sens nous avons tenté de mettre en perspective les façons de boire qui, même si elle comporte une dimension singulière, pouvait aussi se comprendre de manière plus sociologique, c'est-à-dire selon leur environnement social.

L'alcool devenait ainsi et parfois dans sa consommation ordalique, non pas ce qui dans ces vies, traduisait ce « suicide lent » dans cette sorte de « pulsion de mort », mais plutôt cet expédient de survie là pour leur donner la faculté de supporter un quotidien éreintant pour le corps et l'esprit.

Toutefois la façon d'endurer ses conditions d'existence n'était pas à mettre non plus et *stricto sensu*, sous le registre de l'oubli.

Certains au moment d'éprouver cette « solitude pour soi », lors de cet « imaginaire nocturne intimiste », consommaient de l'alcool comme ce substitut médicamenteux, non pour oublier mais aider à supporter l'éloignement des proches ou sur l'incapacité d'agir sur ceux-ci. Quand le face à face avec soi était trop angoissant, la mémoire parvenait à se faire moins douloureuse dans son resurgissement nocturne grâce à cet adjuvant. D'autres en revanche évitaient une consommation nocturne pour empêcher les souvenirs de refaire surface.

Pendant la journée l'alcool n'était pas davantage consommé de manière outrancière. De nombreux témoignages et observations nous ont fait découvrir souvent le contraire. Nous avons constaté que l'alcool possédait également son mode de consommation différencié, selon le contexte et la configuration bien précise dans lesquels l'individu se trouvait.

Certains de ceux qui « travaillaient » seuls, l'alcool était davantage perçu comme ce « carburant » permettant au moteur de la survie en situation d'aumône de toujours tourner. Cependant là encore lorsque l'alcool apparaissait, il n'était bu que modérément et souvent de manière discrète afin de ne pas entamer le savoir-faire et la réputation obtenue dans et par le lieu de compétences exercées. Pour d'autres qui buvaient dans une configuration relationnelle également en face à face avec soi et qui « travaillaient », moins durement, mais plus en finesse sur leurs attitudes corporelles et leur présentation de soi, le même type de consommation modéré et dissimulé était remarqué dans les récits ou lors de nos observations. Ceci accréditait l'idée, non pas d'une logique commune, mais tout du moins d'une utilisation similaire, celle d'un expédient de survie pour supporter jour après jour les conditions de réalisation et de pérennisation de l'existant.

Le mode de consommation de l'alcool variait ainsi sensiblement selon le contexte, les priorités et la configuration relationnelle dans laquelle ces hommes se trouvaient. Boire (seul) ou « travailler » (seul) se révélait ainsi être un choix à faire pour ces hommes de la rue, et pour toujours assurer au quotidien la permanence de l'expression de leur identité pour « soi » au principe de leur survie morale et psychique. Le temps n'était guère à l'abstinence mais à une consommation raisonnée, portée par des finalités bien précises.

Néanmoins, d'autres configurations allaient se présenter dans ces histoires décidant d'une modification de la consommation de l'alcool. En effet, il s'agissait aussi d'envisager dans cette étude, cet effet de groupe permettant de mieux saisir, là pour le coup, un mode de consommation plus important.

Les nombreux témoignages et certaines de nos observations sur ce sujet nous ont amené sur la voie d'une consommation d'alcool à la fois plus importante mais également plus conviviale, plus « festive » lors de ces réunions publiques. Pour autant et eu égard le terme publique employé, cette façon de boire n'était pas tournée vers l'extérieur et comme une manière outrancière de défier et de troubler l'ordre public, sorte de provocation faite au monde. Cette consommation se réalisait, même si en groupe et dans la rue, paradoxalement dans un cadre plus privé, « entre soi » et dans cette notion de communion où la bouteille faisait office d'objet symbolique de communications multiples. De nombreuses interactions et sociabilités naissaient du vin ou de la bière et lors de cette sociabilité de « bistrot », quand ce n'était pas ce groupe de personnes démunies qui se réunissaient le jour de Noël autour de cet expédient afin de passer un bon moment comme autrefois.

L'ivresse dans ces moments était moins recherchée pour oublier que pour rire et se divertir dans une totale déprise sociale éprouvée lors de cette parenthèse d'une vie de misère.

Comme le soulignait si justement Emmanuel Roquet, l'alcool est bien, dans cette configuration relationnelle particulière, cette « drogue d'intégration », tant il favorise la création de liens.

Mais l'alcool et sa consommation élevée pouvait aussi être les éléments centraux d'autres réunions, se modifiant en théâtre de contestations, où l'« itinéraire moral » de chacun s'entrecroisait dans une révolte des mots salutaire dans la mesure où elle accordait, après coup, la possibilité d'apaiser les consciences dans cette sorte de catharsis pour prendre du recul sur ces conditions d'existence. Ici aussi en quelques sortes, il devenait cet expédient de survie dans la façon qu'il avait de délier les langues pour mieux supporter son quotidien.

Nous avons auparavant souligné l'importance dans les représentations sociales attribuées aux personnes « sans domicile », de la présence de la bouteille dans leurs vies comme une sorte de prolongement de leur corps. De manières identiques à toutes représentations, celles-ci demeurent réductrices dans la mesure où elles ne sont qu'une idée très large et imprécise de ce qu'est la réalité.

Quatre personnes sur les dix rencontrées ne consommaient en effet pas ou plus d'alcool depuis des années. L'alcool n'étant guère présente, ni dans les trajectoires sociales, ni dans le présent de rue de deux de ces quatre personnes. La vie dans la rue pouvait ainsi se dépeindre également sans ce substitut d'infortune. Mais là encore les raisons expliquant ce fait étaient liées à un choix de la part des individus. Un choix se posant pour l'un afin de parvenir à maintenir l'existant, et pour l'autre dans cette sorte de logique de survie où le rapport ordalique à la boisson avait atteint son paroxysme. Quoiqu'il en soit, pour les deux personnes s'étant astreintes à l'abstinence, le choix était d'autant plus assumé et supporté malgré la dureté de leur existence, qu'il permettait justement de maintenir de façon convenable leur quotidien. Quels que soient les configurations relationnelles, les contextes et les motivations associées à ceux-ci, pour tous ces hommes l'alcool représentait ce qui faisait (mieux) tenir debout pour éviter tant que possible de chuter encore davantage.

- Des projets de changements évoqués malgré plus de dix années dans la rue

Enfin, nous ne pouvons clore cette recherche et l'analyse de l'ensemble des situations sociales abordées, sans laisser une place dans celle-ci, à l'énonciation de projets pour certains de ces hommes de la rue. Souvent ces projections dans le futur s'exprimaient lors du dernier entretien, une manière à soi bien singulière de nous signifier la fin d'une histoire et peut-être le début d'une autre. En tous les cas, l'ensemble de ces desseins se présentait dans les paroles, moins de manière onirique et irréaliste qu'en fonction d'une prise en compte de leur réalité, et de ce qui doit être envisagé pour un jour sortir définitivement de leur condition d'existence. Plusieurs discours pouvaient ainsi s'enchaîner dans le récit sans pour autant montrer ces contradictions dans le verbe plus que flagrante et porteuse d'informations pour le chercheur. Le « discours de la sortie » n'était jamais énoncé d'emblée et comme cet acte performatif laissant aux mots la capacité de tout changer tel un tour de magie.

La graduation des actes concordait à celle du discours. Espérer s'en sortir c'était surtout ne pas brûler les étapes de cet « imaginaire de l'insertion » où s'imaginer ne devait surtout pas s'apparenter à un fantasme. Ainsi peu à peu, avec le temps, une fois certains jalons posés, le « discours de l'incertitude », voire de l'« inquiétude » apparaissait comme une façon de conjurer un sort qui, il y a quelques années s'est acharné, et pour venir signifier la fragilité d'un acquis qui peut, du jour au lendemain, s'effondrer. C'était d'ailleurs pour cette raison que face à cette incertitude, nous pensions qu'il était primordial pour ces individus de conserver encore ce qui était maîtrisable, ce présent de survie, cet existant pour encore d'exister.

Le futur même si exprimé et envisageable était encore imprécis, trop lointain et de fait encore anxiogène, pour pouvoir énoncer à voix haute un « discours de la sortie » quasiment accompli, voire triomphateur. Le discours de la prudence restait ainsi de rigueur. Mais le projet était presque pour tous bel et bien présent dans les esprits et dans les actes, souvent aidés en cela par des travailleurs sociaux à nouveau côtoyés après des années d'évitement pour ces hommes. Nous mesurons également ici, tous les efforts et compromis consentis par les personnes pour tendre vers leur but. La défiance dans les rapports asymétriques avec les éducateurs laissait place à cette monnaie d'échange symbolique où il convient de prouver son réel désir et son aptitude à pouvoir quitter la rue.

Car même si les récurrences ne pouvaient fonctionner comme dans les chapitres précédents, à moins d'une confusion entre la condition commune et le projet d'en sortir de même ordre, des ressemblances pouvaient se retrouver chez l'un et l'autre, notamment celle portant sur le logement, l'emploi, voire la famille. Quand d'autres se démarquaient dans un projet de départ sur la route non pas pour fuir mais tenter de connaître à nouveau une existence loin de la grande pauvreté, ailleurs. Ici également, cette façon de s'imaginer possédait non seulement un lien prégnant avec les histoires de ses acteurs mais également un fondement réaliste. Il ne s'agissait guère d'imaginer une fuite en avant pour se projeter dans un autre pays sans évaluer les potentialités de « réinsertion » que ce dernier pouvait offrir, toujours en lien étroit avec ses compétences. Se projeter, s'imaginer dans un futur devenait ainsi à nouveau possible pour ces hommes qui n'étaient plus privés d'avenir.

Pourtant la singularité des parcours nous a encore montré que certains ne possédaient pas de projet de sortie de leur condition, au moment où d'autres en possédaient, mais n'étaient guère empressés de le réaliser, encore éprouvés par une expérience de retour fragile.

Mais ne pas avoir de projet de sortie de la rue était-il révélateur d'une « résignation » consommée depuis des années, comme le laissait supposer Alexandre Vexliard ? Ou était-il le signe d'un souhait de maintenir un existant permettant de tenir dans des conditions supportables lorsque le logement était déjà acquis et l'âge trop avancé pour espérer quoique ce soit d'autre ?

Pour autant la présentation de ces récits de vie et de leur analyse détaillée ne doit pas induire en erreur. Il ne s'agissait guère ici de montrer uniquement des *success stories* d'hommes de la rue induisant d'un point de vue empirique une sorte de sélection pour cette recherche dans le panel étudié. Cette pratique aurait été impossible en ce qui nous concerne, ayant déjà éprouvé la plus grande difficulté pour trouver dix personnes correspondant au critère principal de cette étude, étant cette durée d'au moins dix années dans la rue, hors des circuits de l'assistance.

Car notre panel aurait pu se construire sur deux, voire trois de ces villes, mais c'était oublier ceux qui, correspondant à notre critère, ne souhaitaient pas se prêter à notre enquête, ou le faisait très rapidement (une heure) en souhaitant en rester là.

C'est d'ailleurs pour cette raison que nos travaux se sont étendus sur quatre grandes villes de l'Est de la France, et non dans un but comparatif. Nous l'avons immédiatement exprimé au début de cette conclusion générale, nos prétentions scientifiques n'étaient pas de dresser une représentation sociologique exhaustive des personnes « sans domicile », loin s'en faut.

Nul doute en effet que d'autres parcours de rue ne se laissent guère appréhender de la sorte, pour montrer aussi cette misère ayant atteint son paroxysme au plus profond de l'intériorité de la personne, de fait, dans l'impuissance à développer des actions pour sa survie.

Tel un « automate » pour reprendre la terminologie pascalienne, la personne « sans domicile » subirait les affres de sa situation sociale dans ce « syndrome de l'auto-exclusion » où « pour survivre, c'est-à-dire pour tenir debout à sa manière, le sujet humain est capable d'abandonner une partie de sa liberté et de s'auto-aliéner.⁸³⁹ ». Une « auto-aliénation » comme réponse à l'incapacité d'agir en situation de discrédit. Nul doute également que certains n'ont pas la force d'outrepasser cette « blancheur », ce « jeu avec la mort (qui) est moins ici une tentative de création de sens qu'un abandon de la lutte, une conduite à risque par défaut plutôt que par extériorisation spectaculaire. Indifférence à sa propre personne, il marque le détachement narcissique de soi. Recherche de la disparition, manière radicale d'échapper aux contraintes de l'identité.⁸⁴⁰ »

La « blancheur » serait ainsi pour d'autres cette solution ultime trouvée face à leur désarroi profond, où l'abandon de la lutte se signerait à travers l'effacement identitaire que peut favoriser la rue. Cet univers neutre où l'anonymat peut primer, et où il n'y aurait pas renégociation mais plutôt renoncement identitaire.

La posture de résistance aux interstices de l'espace social et de son temps, n'est donc pas prise par tous. Cela dépend non seulement de la possession de « ressources subjectives », comme le définissait la sociologue Catherine Delcroix, pour pouvoir mettre en œuvre, tout ou partie de celles-ci en adéquation avec le lieu, où l'« historicité » se traduit pour l'individu dans cette maîtrise du présent sur le moment salvatrice. Toutefois lorsque ces ressources n'étaient pas convoquées sur le moment, il restait encore pour d'autres, la possibilité de mettre en mouvement cette réflexivité nourrie par un « itinéraire moral » pour agir dans les interactions contre le discrédit dégage par le stigmatisme du « clochard ».

Comme le déclarait Vincent De Gaulejac : « L'homme est histoire⁸⁴¹ », c'est-à-dire à la fois « produit par l'histoire⁸⁴² », « acteur de l'histoire⁸⁴³ », et enfin « producteur d'histoires⁸⁴⁴ ».

Si tout homme de la rue, du reste comme tous, est produit par l'histoire, c'est-à-dire construit de manière socio-historique, nul doute que certains de ces hommes

⁸³⁹ Jean Furtos, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions rue d'Ulm/ Presse de l'Ecole normale supérieure, 2009, Paris, p.25.

⁸⁴⁰ David Le Breton *En souffrance, Adolescence et entrée dans la vie*, Editions Métailié, 2007, Paris, p.134.

⁸⁴¹ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes & groupes d'éditeurs, 1987, Paris, p.27.

⁸⁴² *Ibid.*

⁸⁴³ *Ibid.*

⁸⁴⁴ *Ibid.*

cherchent à en (re)devenir le sujet. De surcroît en situation de discrédit et de régression sociale, pour ainsi éviter à tout prix que leur histoire continue à s'écrire sans eux. Qu'ils soient dépossédés de cet agir, pour se confondre de manière globale dans cette histoire de la rue et son anachronisme déroutant, où celle-ci se répète sans cesse dans cette unité « hors temps » et « hors lieu » que peut représenter la rue.

Que sont-ils devenus après l'enquête ?

Nous voulions conclure cette recherche en énonçant très brièvement le devenir de certains de ces hommes que nous avons côtoyés dans la durée. Comme nous l'avons laissé sous-entendre dans ces travaux, nous avons maintenu des liens avec quelques-uns des protagonistes de l'enquête.

Ces liens s'expliquent d'une part par les affinités émanant de la relation sociologique et notre possibilité de pouvoir maintenir ces liens par le biais du téléphone ou de rencontres, quand celles-ci étaient possibles.

La spécificité de l'enquête au niveau de sa géographie n'a pas permis de connaître l'évolution de chacun, tout comme la non possession pour certains d'un téléphone mobile permettant de combler la distance.

Néanmoins, nous restons en contacts réguliers avec Monsieur Joe, et son éducateur, Mohammed. Monsieur Joe est toujours dans son logement et sur son parking. Un bail glissant lui a été proposé, comme nous le déclarait Mohammed il y a quelques

mois. Du point de vue de sa santé, nous avons appris que Monsieur Joe, victime d'un accident, a été dans l'obligation de se faire hospitaliser pendant plusieurs mois, pour ensuite être pris en charge dans une structure « lit-Halte-soin-santé », jusqu'à il y a deux mois. Depuis il mène son quotidien de la même manière qu'au moment où nous l'avons rencontré.

Des contacts ont aussi été pérennisés avec Dany depuis l'enquête. Lors d'un repas partagé avec lui au mois d'août dernier, nous avons appris que ce dernier avait quitté la rue pour soigner ses problèmes de santé, comme nous l'avons analysé dans le chapitre huit. Sorti de l'hôpital, Dany est actuellement pris en charge dans un « lit-halte-soin-santé » comme Monsieur Joe, pour préparer une entrée en logement autonome avec un travailleur social.

Malgré la distance, nous avons tout de même maintenu des contacts téléphoniques avec Patrick qui, dernièrement, était toujours dans l'attente d'une entrée en logement, comme il nous l'avait stipulé dans sa biographie.

Nous croisons régulièrement Monsieur P, toujours dans la même situation que lors de notre enquête, mettant en place petit à petit son retour en logement avec son travailleur social.

Enfin nous avons eu des nouvelles de Claude par l'intermédiaire de Mohammed. Ce dernier demeure toujours dans son logement, même si, comme Mohammed nous le déclarait, l'angoisse est encore très prégnante.

Annexes

Annexe 1 Analyse préliminaire : Les études de cas

Annexe 2 Retranscription des entretiens

Annexe 3 Photographies de certains lieux

Annexes 4 Informations biographiques avant la chute dans la rue

Annexes 5 Eléments biographiques étayant la renégociation identitaire de survie depuis plus de dix années dans la rue

Résumé

Comprendre des vies de plus de dix années dans la rue par une approche biographique menée dans la durée.

Ancrée dans une tradition ethnosociologique et dans une perspective compréhensive, cette thèse se fonde sur l'analyse des conditions d'existence de dix hommes « sans domicile » vivant dans la rue hors des circuits d'assistance depuis au moins une dizaine d'années.

L'ambition de cette thèse était de recueillir sur leur lieu de vie, les témoignages de ces hommes qui nourrissent ce paradigme sur la grande « exclusion » ; celui-là même faisant d'eux, ces « *inutiles au monde* » fréquemment présentés comme des êtres « désocialisés », rétifs à toutes actions sociales, sous l'emprise d'une pathologie psychique expliquant leur situation d'(auto) « exclusion ». Il s'agissait ainsi de tenter de briser ces représentations au principe même de cette « *individualité négative* » pour mieux saisir les tenants mais surtout les aboutissants de telles existences, et pour mieux montrer toutes les logiques en action afin de survivre à leur condition

d'existence infrahumaine et aux effets du déclassement portés par ce phénomène de régression sociale.

Pour ce faire et d'un point de vue méthodologique, l'approche biographique a été privilégiée en adoptant la technique du récit de vie répétés agrémentée d'observations *in situ*. La particularité de la méthode choisie a été d'être engagée sur la durée, souvent sur plusieurs mois, afin d'analyser en détails leurs trajectoires sociales pour au final découvrir, malgré la singularité des personnes et de leurs histoires de vie, cette forme commune de résistance aux interstices de l'espace social. Une résistance fondée sur une renégociation identitaire utilisant des réminiscences d'un passé d'avant la chute, bien présentes dans les discours et dans les actes, pour laisser s'exprimer cette continuité de l'être malgré les circonstances et cette constance à soi salvatrice.

Mots clé

« Sans domicile »

Renégociation identitaire

Approche biographique

Résistance

Résumé en anglais

Understand the lives of more than ten years in the street by a biographical approach conducted in the long term.

Rooted in an ethnosociological tradition and from a comprehensive perspective, this thesis is based on the analysis of the conditions of existence of ten men 'homeless' living on the Street outside the channels of assistance for at least a decade.

The aim of this thesis was to collect on their place of life, the testimony of these men who feed this paradigm on the great 'exclusion'; same one making them, these "*useless to the world*" frequently present as human beings «desocialized», reluctant to all social action, under the influence of a psychic pathology explaining their situation of (auto) "exclusion". It was done to try to break these representations to the principle of this "*negative individuality*" to understand proponents but especially outs of such lives, and to better show all logic in action in order to survive to their condition of existence subhuman and the effects of decommissioning by the phenomenon of social regression.

To do that, and from a methodological point of view, the biographical approach was privileged by adopting the technique of the narrative of repeated life with observations *in situ*. The peculiarity of the method chosen was to be engaged over time, often over several months, in order to analyze in detail their social trajectories to ultimately discover, despite the uniqueness of people and their life stories, this common form of resistance in the interstices of the social space. Resistance based on identity renegotiation using reminiscences of a past of prior to the drop, well presented in the speech and acts, to let this continuity to be despite the circumstances and this saving constance in itself.

Key words

'Homeless '.

Identity renegotiation

Biographical approach

Resistance



UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Logo
Ecole
doctorale

**ÉCOLE DOCTORALE DE STRASBOURG
UMR7367**

THÈSE présentée par :

Lionel SAPORITI

Soutenue le : 02 avril 2015

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**
Discipline/ Spécialité : Sociologie

Volume deux

Analyse préliminaire : Les études de cas

Claude : la nécessité d'« être concluant »

1. Premier contact

Claude est une personne « sans domicile » dont nous connaissons le visage depuis de nombreuses années. Il réalisait l'aumône à l'entrée d'un supermarché situé devant le logement que nous occupions à l'époque où nous étions étudiants.

Quelques années plus tard, nous l'avions entraperçu lors d'un de nos stages en tant qu'éducateur spécialisé au sein d'un centre d'hébergement en période hivernale. A cette époque les travailleurs sociaux de cette structure nous le décrivaient comme une personne ayant vécu longtemps dans la rue, exclue de tout, difficilement appréhendable pour l'entrée dans un projet de « réinsertion ». Les seuls contacts avec cet homme se faisaient lors de la permanence au moment où il venait chercher son courrier et échanger quelques mots.

Ce n'est que quelques années plus tard, plus précisément en octobre 2012, que nos chemins se croisèrent à nouveau dans le cadre de cette recherche.

Après lui avoir expliqué notre démarche, Claude n'était pas plus convaincu que cela pour nous livrer son histoire de vie, nous déclarant qu'il n'a pas grand-chose à nous dire. Nous débutons tout de même un entretien, assis sous un abri de bus en face de la gare de Colmar. Le mauvais temps et le froid nous avaient forcés à interrompre notre entrevue, lors de laquelle quelques bribes de l'histoire de Claude ont pu être relevées.

Satisfaits de l'accroche que nous avons faite avec cette personne et désireux d'en savoir plus sur son parcours de vie, nous souhaitons poursuivre notre entretien un autre jour et décidons de lui donner rendez-vous une semaine plus tard, au même endroit.

Il faut croire que notre première approche et les motivations de notre enquête ne furent pas satisfaisantes pour Claude, qui ne se présenta pas à notre rendez-vous. Pris par nos investigations avec d'autres personnes « sans domicile », nous n'avons pas recroisé Claude pendant des mois, jusqu'à ce lundi du mois d'avril 2013. C'est lors d'une matinée printanière que nous l'apercevons, assis au bord de la fontaine de la gare, sa bicyclette à ses côtés, en train de lire le journal, au soleil.

D'emblée nous le saluons et entamons la discussion en parlant des événements passés depuis notre dernière rencontre. Claude nous annonce qu'il a enfin obtenu un logement depuis le mois de décembre. Il en est satisfait, même si les nombreuses démarches administratives liées à ce dernier semblent encore l'effrayer, et ce, malgré le soutien d'un travailleur social.

Petit à petit la confiance semble s'installer entre nous, et Claude accepte cette fois-ci avec plus d'enthousiasme l'idée de raconter son parcours de vie.

Il nous propose d'aller dans un café où nous serions plus au calme pour échanger. Nous le suivons et trouvons très rapidement un bar à proximité de la gare, où il a « *le droit de rentrer* » comme il nous le déclare, en nous précisant qu'il est exclu, comme la plupart de ses comparses des endroits publics, suite à des ennuis liés à des rixes. Nous prenons place dans le fond de la pièce, commandons 2 cafés et commençons l'entretien.

2. La trajectoire de vie de Claude

- Une enfance marquée par l'adoption et des origines incertaines

Claude a 47 ans, il est né à Colmar. Il est l'ainé d'une fratrie d'un frère et d'une sœur. Dès l'âge de 2 ans il a, comme il nous le déclare : « *tout de suite été placé* » en famille d'accueil. De ses parents biologiques, il ne connaissait que sa mère qui est depuis décédée. Du côté de sa famille d'accueil, il a également 3 demi-frères et 4 demi-sœurs avec qui il vit à Muntzenheim, une commune située dans la campagne, non loin de Colmar. Malgré le fait que ses origines lui aient été dévoilées par sa sœur biologique, Claude reste toute même dans l'incertitude :

« Soi-disant j'ai des origines marocaines...mon vrai père était marocain, mais je l'ai pas connu hein, ma sœur qui est décédée, ma vraie sœur, c'est elle qui me l'a dit. J'ai eu deux pères... Elle a fait des recherches... ».

Ses origines lui sont davantage révélées du côté de sa mère biologique, permettant à cette personne « sans domicile », de savoir d'où il vient. Elle était originaire de la Haute-Saône, près de Vesoul. Sa scolarité, Claude l'effectuera à Muntzenheim son village d'origine avant de s'exiler à Volgelsheim pour intégrer un collège et une classe de SEGPA :

« L'école ? Ben d'abord la maternelle, après la primaire, secondaire après j'étais à Volgelsheim au collège, j'étais en SEGPA (...). ».

Très jeune, à l'âge de 15 ans, Claude fait ses premiers pas dans le milieu professionnel, en réalisant dans le cadre de son cursus scolaire, un stage de serveur dans une brasserie :

« J'ai commencé à travailler au buffet de la gare, j'avais 15 ans, 16 ans, je servais... c'était un stage pour le collège... ».

Un emploi en tant que stagiaire qui, selon ses dires, n'était pas réellement un choix personnel :

« Non, j'ai juste trouvé un stage, et j'ai bossé là-bas 2 ans...quand j'étais en stage, (...). ».

Cette socialisation secondaire dans ce « monde social » que représente le milieu professionnel se soldera au bout de 2 années par un échec, même si apparemment cela reste, pour Claude, associé à de bons souvenirs de jeunesse :

« J'avais ma paye de serveur, des copains, je commençais à boire (en rigolant)...je vidais les verres, c'était ma jeunesse ! Je cassais même des assiettes, elles étaient retirées sur ma paye...et à la fin de contrat ils m'ont pas renouvelé...c'était un contrat d'apprentissage avec l'école... (...). ».

Immédiatement après cette expérience professionnelle, Claude décide de devancer l'appel pour effectuer son service militaire :

« À 17 ans j'ai devancé l'appel pour aller à l'armée...j'ai eu ma feuille de route, les trois jours à Mâcon pour la visite...c'était en aout 1984, début 84, oui... je suis partis 2 ans... à Montigny-Lès-Metz...j'ai fait une préparation militaire, après euh... je suis resté un an après être gradé première classe... avec la fourragère, eh oui première classe ! (...). ».

Là également, le service militaire prolongé d'une année se réalise non sans certaines péripéties :

« J'ai fait du rab...j'ai fait trente-cinq jours de rab...j'ai fait des conneries, je me cassais de la caserne, refus d'obéissance, j'ai cassé un camion lors du permis...j'ai pas fait attention lors d'une manœuvre, et j'ai dû rester à la caserne...(...). ».

Des péripéties qui vont le conduire à rester quelques années de plus à l'armée :

« Je suis sortis de l'armée à 20 et quelque... 23...ans (...). J'ai encore fait du rab, c'était à Strasbourg... j'étais muté à Strasbourg comme le reste du contingent. Je suis resté un an là-bas...une fois j'étais un mois sans monter, un mois sans monter...consigné... TIG, gardes, j'étais réquisitionné, les autres y partaient et moi je restais...je faisais le con ! Je taillais la route hein...un jour ils m'ont retrouvé dans une nuit en boîte de nuit avec treillis et rangers, j'étais en boîte de nuit...ils me cherchaient...je suis rentré en boîte comme ça, je passais par derrière, y avait un garde quand il faisait le planton, il allait dans sa chambre et ciao (...). ».

La suite de sa socialisation secondaire auprès d'un autre « monde social » que représente l'armée, ne se passe donc pas sous les meilleurs auspices non plus, puisqu'il prolongera la durée de son service civil en raison de sanctions liées à son comportement.

- Le retour dans la vie civile et le début d'une vie professionnelle

Après ces 4 années passées dans l'armée, Claude retourne dans la vie civile, et plus précisément chez ses parents adoptifs :

« Ben j'avais mes 2 sœurs, une qui habitait à Molsheim, l'autre qui habitait à la maison, donc je suis retourné chez eux, un weekend... chez mes parents et après j'ai commencé à travailler en intérim... ».

C'est donc de retour de l'armée qu'il commencera à réaliser plusieurs missions intérimaires ponctuelles avant qu'une ne le stabilise dans un emploi :

« J'en ai fait plein de petites missions...et après j'ai commencé à travailler dans la surveillance à la centrale nucléaire de Fessenheim...j'ai travaillé quatre ans là-bas...j'ai fait une formation dans ce domaine (...). ».

Puis après 4 années passées comme surveillant d'une centrale nucléaire, l'agence intérim employant Claude lui trouve le même emploi, mais dans un autre lieu :

« Après ils m'ont mis à GEFCO à Marckolsheim...et après la société elle a fait faillite, et c'est une autre entreprise qui a repris et moi j'ai continué... j'avais les indemnités et tout (...). ».

Quelques temps et quelques missions au sein de cette nouvelle entreprise pour ensuite et subitement connaître sa première fin de contrat :

« Un jour, pan ! L'agence intérim elle m'a dit c'est fini...le contrat s'est arrêté, je devais avoir dans les trente et quelque... ».

Une fin de contrat qui toutefois ne vient pas signifier une perte d'emploi, puisque rapidement l'agence intérimaire, lui proposera d'autres missions :

« J'ai encore fait d'autres missions, et j'habitais toujours chez mes parents...(...). ».

Comme il nous le précise, à cette époque Claude loge encore chez ses parents adoptifs, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des relations amoureuses, dont une qui durera 6 années :

« Entre temps j'ai eu des copines...j'ai même eu une relation sérieuse avec une femme pendant 6 ans... ».

Cette relation durable va donner l'occasion à Claude de vivre de manière intermittente, hors du domicile familial, pour s'installer de temps en temps avec sa compagne :

« On était en concubinage...je vivais avec elle, et elle, elle avait déjà un garçon et une fille...bon son ex, il venait de temps en temps...(...). Elle travaillait femme de ménage je l'ai connu dans un bal la fête des vigneron, j'ai eu mon troisième appart

avec elle...(...). J'étais chez mes parents et en même temps chez elle... je faisais des allers retours...en hiver il fallait le faire...(...)».

Mais l'infidélité de celle-ci a eu raison de cette relation. Au bout de 6 ans Claude et sa compagne se séparent :

« Bon... ça s'est fini parce qu'elle sortait avec des autres gars ! (...). »

Malgré cette séparation Claude continue à soutenir son ex compagne comme il le peut, car à cette époque il réalise toujours des missions intérimaires :

« Quand elle était dans la merde elle continuait à m'appeler...moi entre temps, moi je travaillais...à gauche à droite...(...). »

- Le suicide de son ex compagne

C'est en 2002, 3 mois après leur séparation que Claude apprend le décès de son ex compagne :

« Par un coup de téléphone de sa fille, voilà....sa fille, elle a appelé mes parents mais moi j'étais pas là et le soir quand je suis rentré c'est ma mère qui me l'a appris, les pompiers ils ont ouverts la porte elle était sur le canapé soit disant c'était à cause de moi... »

Les raisons de sa mort s'expliquent par un suicide :

« Elle s'est suicidée (...) c'était un matin plutôt vers midi, son gamin il rentrait de l'école, il avait la clé, et elle ce qu'elle avait fait... elle avait laissé la clé sur la serrure et lui il arrivait pas à rentrer... il est allé chez sa grand-mère, sa mère a téléphoné... personne ne répondait, ils sont allés voir et personne ne répondait... ils ont appelé les pompiers... »

Jusqu'à ce jour, et sans doute marqué par cette disparition, Claude n'aura plus de compagne :

« La dernière elle est décédée en 2002..... »

- Une instabilité d'hébergement durable

Depuis le décès de son ex compagne, Claude navigue d'un toit à l'autre, alternant les nuits dehors et chez un de ses demi-frères, où la cohabitation va néanmoins s'interrompre :

« Je faisais trop le con, j'étais à droite à gauche, dehors, chez mon autre frère et un jour on a eu une discussion et il m'a dit : soit c'est comme ça, soit tu pars...(...). »

C'est à ce moment-là, lorsque Claude a trente-cinq ans, qu'il connaîtra ces va-et-vient entre des nuits chez des amis et dehors, pour au final endosser le statut de « SDF », entendu ici comme une personne ne vivant pas *dans* la rue, mais comme une personne à la rue, c'est-à-dire sans logement, alternant les hébergements de secours auprès de proches. A cette époque il travaille toujours, notamment auprès de son père adoptif :

« Je travaillais encore...j'ai été dehors à peu près vers 35 ans...mais c'est un peu compliqué... quand je travaillais j'aidais mon père...(...). ».

Cette instabilité de l'hébergement nourrit l'envie de voir du pays. Cette « Wanderlust » touchera également Claude qui partira avec un ami, dans le sud de la France, pendant 6 mois :

« j'étais dans le sud, j'avais un copain qui avait une entreprise...j'étais partis dans le sud pendant six mois, là-bas j'étais planqué et tout...je voulais plus rentrer en Alsace...Port Barcarès, Fréjus...Sainte Marie de la mer pendant 6 mois...on était sur des bateaux, on avait tout à l'époque c'était encore en franc (...). ».

Avec son ami, il trouve un emploi dans des centres commerciaux :

« On travaillait la nuit, on s'occupait de l'installation des supermarchés... ».

- Le début de la précarité

Cette vie itinérante dans le Sud de la France semble convenir à Claude au point de ne plus vouloir revenir en Alsace, comme il le déclarait auparavant. Mais c'était sans compter les déboires causés par son ami :

« Oui c'est lui qui a merdé... à l'époque il avait un contrat de 35000 francs à l'époque, il a refusé, c'est un autre qui a pris le contrat et j'ai perdu mon travail. Alors je suis rentré en Alsace (...). ».

Le retour dans sa région natale sonne comme le début d'une entrée dans une précarité que Claude ne quittera jamais véritablement :

« J'avais plus de tune...(...) C'est lui qui a fait le con...il aurait pu dire oui, il a dit à l'architecte ça m'intéresse pas...on avait plus de boulot, il a perdu le marché et moi le boulot, et je me suis dit maintenant qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais ? Ça me plaisait ce boulot...je me levais à quatre heures du matin...(...). ».

Ce retour en Alsace se traduit comme une déception. Claude aurait voulu rester dans le Sud de la France, heureux des rencontres qu'il a pu établir :

« Il me restait mes parents, mais j'aurais préféré rester dans le sud...parce que là-bas, tu connais personne et mon pote il connaissait du monde, et la copine à un autre ouvrier, il avait une copine avec un appart, on squattait là-bas...et des fois on dormait à la belle étoile sur le quai... j'ai été à Avignon aussi là-bas c'est nickel...(...). ».

Visiblement la perspective d'un retour auprès de ses parents adoptifs ne le réjouit pas davantage. Toutefois, sans autre solution, il y retournera tout de même, en alternant les petits boulots auprès de proches pour subvenir à ses besoins :

« J'ai continué quelques petits boulots, j'avais un pote il était agriculteur, je lui ai donné des coups de main...Il avait des pommes de terre, des carottes, des salades, c'était saisonnier, quoi, ça t'évitais de faire la manche... et j'habitais toujours chez mes parents (...). ».

Ou encore lorsque sa sœur lui trouve un emploi dans le Beaujolais, afin de réaliser les vendanges :

« J'étais dans le Beaujolais, à la Chassagne à côté de Ville franche sur Saône, c'est ma sœur qui m'a fait rentrer dedans....c'était après mon retour dans le Sud.... ».

Claude y est resté 4 semaines, le temps de terminer les vendanges :

« Quatre semaines...et j'étais logé chez le propriétaire, c'était bien j'avais tout...(....). ».

La fin de cette période de petits travaux dans le Beaujolais, apporte à nouveau ce sentiment de déception pour Claude qui, visiblement, se sentait bien dans cette région et parmi ses nouveaux accueillants :

« J'aurais bien aimé rester mais bon c'était la fin des vendanges...(....) je travaillais avec le patron au pressoir et tous les soirs c'était boom, boom, boom (en rigolant).... je parle de l'alcool, le beaujolais tu connais ? Et là le soir mon beau-frère il venait souvent nous voir...on mangeait ensemble et tout on faisait la fête c'était convivial... ».

Après cette brève incursion dans le Beaujolais, Claude retourne en Alsace pour également faire les vendanges auprès de viticulteurs de la région, et là aussi pendant quelques mois :

« J'ai fait les vendanges à Riquewihr...Katzentahl, Ribeauvillé et à Thann (...) la saison, septembre, octobre.... ».

Les vendanges terminées, Claude s'emploie à des petits « boulots » auprès de particuliers afin de subvenir à ses besoins :

« Une fois que les vendanges c'est fini, je faisais des bêchages à droite et à gauche, chez des particuliers... ».

- **Des conflits intrafamiliaux marquant des allers et retours au domicile familial**

Parallèlement à ses petits travaux, le retour chez ses parents adoptifs va se solder par un échec expliqué par les conflits de Claude avec son père ; ce dernier lui reprochant son instabilité professionnelle. Cet échec signera un nouveau départ de sa famille d'accueil :

« Là ça commençait à déconner quoi...avec mon père je m'entends pas, il me traitait de feignant, de clochard...c'est comme ça et là je suis parti...et je suis retourné pour une visite mais je peux plus rester avec lui...des fois je partais une semaine, deux semaines... ».

Sans solution d'hébergement, Claude va voir sa situation sociale lentement s'acheminer vers une précarité de plus en plus grande. Un petit emploi à mi-temps effectué dans une association caritative ne lui suffira pas pour vivre :

« À la Manne, Manne emploi, j'avais un contrat moi je signais et la cliente elle signait et après il fallait que j'aille de nouveau là-bas, un contrat comme en intérim, là il signait, moi je signais et tous les vendredis j'avais la paye...(...). ».

Afin d'accroître ses ressources, il est dans l'obligation de faire la manche :

« Je faisais la manche partout...dans des supermarchés.... ».

Pour ce qui est de l'hébergement, Claude s'est tourné vers un foyer d'une association de l'action sociale de Colmar, mais là encore des contrariétés vont se faire jour, écourtant très rapidement son séjour :

« J'y suis allé une fois je me suis fait voler l'ensemble de mes affaires neuves que ma mère m'avait payé, et puis, ils me mettaient de corvée de ménage tous les weekends, alors qu'il y en avait d'autres que moi...(...). ».

Suite à ce nouvel échec et à la rue, Claude va dans les premiers temps de sa « galère », dormir dans sa voiture :

« D'abord je dormais dans ma voiture qui était sur un parking, je faisais la navette tous les jours entre Colmar et Andolsheim et je dormais dans la voiture quand j'étais plus chez mes parents, après je suis à nouveau rentré chez mes parents et après j'ai perdu ma voiture à cause du contrôle technique (...). ».

- Les premiers pas dans une existence dominée par une extrême pauvreté

Quoiqu'il en soit, à cette même époque, sans emploi et sans ressource, il retourne à nouveau quelques temps auprès de sa famille adoptive, avant de les quitter définitivement pour s'installer durablement dans cette « carrière » de personne « sans domicile », vivant dans la rue, et étant contraint de trouver des astuces pour survivre, notamment la nuit :

« On dormait dans le hall, ils fermaient les portes à 10 heures, et tu dormais tranquille, après ils ont commencé certains à foutre la merde et c'était fini, y en a qui venaient bourrés ça, ça va pas, à 15 on dormait là-dedans, et ils ont dit stop (...). ».

Mais rapidement Claude comprend qu'évoluer en bande ne lui rend pas forcément service, surtout en ce qui concerne le maintien d'un endroit où passer la nuit au chaud. Il décide alors de s'établir seul dans un lieu plus discret :

« Après...j'ai trouvé un squat d'abord derrière la préfecture et après dans les locaux de la Sernam... avec des sacs de couchage et tout.... ».

Constituer un lieu à « soi » dans l'espace urbain n'est pas chose aisée, d'où la succession dans la « carrière » d'une personne « sans domicile » comme Claude, de squats dans lesquels s'établir quelques temps, avant de repartir à la recherche d'un espace encore plus sécurisant et confidentiel, et sans cette impression de « clandestinité » :

« Après j'ai trouvé un squat (...) tu te balades et tu regardes, mais faut être discret et pas le dire aux autres...(...). Tu tournes, tu regardes, un endroit protégé que personne ne sait où c'est, sinon tu ne dors que d'un œil...il faut aussi demander l'autorisation aux voisins....tu vois, faut pas rester comme ça, tu peux pas y aller sinon ils te dénoncent aux flics, il faut aussi que ce soit propre sinon il y a les tuyaux de canalisation dans les halls quand il neige, ou il pleut... pour que tu sois protégé (...). ».

Cet espace urbain transformé en espace privatif peut, selon les personnes, être aménagé afin de s'y sentir encore plus chez « soi », ou encore être partagé avec un ami souvent pour plus de sécurité :

« C'est pour se reposer et des fois être seul mais j'étais avec un pote on faisait chaque fois la navette pendant la nuit (...). ».

Une personne « sans domicile » qui, pour Claude, apporte ce sentiment de quiétude du fait de ne pas être seul face aux dangers potentiels liés à l'isolement :

« Pendant la nuit il y en avait un qui dormait et l'autre qui surveillait...parce que sinon tu dors seulement d'un œil, fallait toujours regarder si personne te suis, tu sais ça va vite, après les autres ils viennent t'enmerder ! J'en ai eu des aventures, une fois la police, une fois un gars est venu il a foutu le bordel on l'a viré, c'est chacun pour soi dans la rue, à part quand tu connais des gens... ».

- La disparition des femmes dans sa vie, comme une malédiction

Depuis le départ définitif de sa famille adoptive, Claude connaît une existence d'extrême précarité, alternant les squats et les techniques de « débrouille » pour survivre.

Des liens avec ses proches, il ne lui reste plus que ceux maintenus avec ses deux demi-sœurs qui habitent dans les alentours :

« J'ai une sœur qui habite rue de la Fleisch, l'autre près de Neuf Brisach, je les vois...(...). ».

Ces deux femmes sont les dernières faisant encore partie de la vie de Claude. En effet, au moment de réaliser notre premier entretien au mois d'avril, Claude nous appris très rapidement le décès encore très proche de sa mère adoptive disparue 15 jours après sa demi-sœur, elle-même disparue d'un cancer :

« J'ai juste une sœur qui est décédée récemment...au mois d'avril d'un cancer...et j'ai perdu ma mère adoptive quinze jours après...(...). ».

Depuis la disparition de son ex compagne, il y a 10 années, Claude a subi tout d'abord celle de sa mère biologique, il y a 2 ans :

« Elle est morte ça fait deux ans... ma vraie mère est morte d'un AVC (...). ».

Pour connaître ensuite celles de sa mère adoptive et d'une de ses demi-sœurs, à quelques jours d'intervalle. Sa vie, loin d'être épargnée par les pertes, se caractérise encore par celles des femmes qui ont sans doute été importante dans son histoire :

« Alors d'abord c'était ma vraie mère, après elle, ma mère adoptive et après ma sœur, le mois dernier, toute les femmes que j'ai connues...(...). ».

Des faits marquants dans l'existence de cette personne « sans domicile » qui, néanmoins, apparaissent de manière très succincte et brève dans le récit de son parcours de vie. Des passages de sa vie qu'il souhaite sans doute oublier pour aller de l'avant :

« Maintenant mon projet c'est d'avoir à nouveau un boulot et une femme... voilà c'est tout..... ».

- Le logement depuis 4 mois...

Au moment où nous avons débuté nos entretiens avec Claude, ce dernier venait juste d'acquérir un logement, par le biais d'une association. Cela faisait 4 mois qu'il n'était plus « sans domicile », du moins administrativement parlant ; puisque comme d'autres personnes que nous avons côtoyées lors de cette recherche, l'acquisition d'un logement pérenne n'a pas changé son quotidien¹ :

« Moi mon logement j'y suis que pour la nuit sinon je suis dehors toute la journée, à part quand il fait trop froid, là je reste devant la télé et je m'enmerde !... ».

Même si effectivement, la durée de vie dans son logement est bien plus courte que celle passée dans la rue, il n'empêche que pour Claude, le logement ne modifie en rien ses habitudes quotidiennes. Hormis peut-être le fait qu'il lui procure un sentiment de liberté :

« Maintenant j'ai un logement c'est-à-dire que si je veux rentrer, je rentre...c'est une liberté...si t'as un squat c'est pas pareil, tu peux pas rentrer quand tu veux parce que tu as des gens qui passent, la journée, tu pars le matin, tu reviens le soir (...). ».

Une liberté de mouvement appréciable, où rentrer chez « soi » devient un procédé naturel et ne doit pas se calculer en fonction de la fréquence des passages de personne risquant de dénoncer l'acte de s'établir illégalement dans un lieu public, comme le squat.

Cependant et toute proportion gardée, si le logement ne modifie pas le quotidien de cette personne, passant toute ses journées dehors, en train de faire la manche, comme nous avons pu le constater lors d'un de nos entretiens, l'acquisition d'un habitat privé peut, peut-être favoriser l'émergence du désir de projets pour pouvoir à nouveau s'envisager dans un futur avec des objectifs :

« Là j'ai des projets maintenant, je suis inscrit à Espoir² pour un contrat de travail, j'ai fait le dossier ça va passer en commission...je vais gagner 60 euros pour travailler 4 heures le matin, ou l'après-midi et faut que tu sois réglo, et l'autre projet c'est trouver une bonne femme..... »

Qui y-a-t-il de différent dans l'énonciation de cette trajectoire de vie par rapport aux précédentes dévoilées dans les autres études de cas qui constituent le corpus d'analyse de ces travaux ?

Comme dans l'ensemble des histoires de vie déjà appréhendées, celle de Claude reste au demeurant et d'un point de vue extérieur, somme toute assez « classique » ; dévoilant en toile de fond et dès les premiers instants de l'existence, un enchaînement d'évènements déviant inexorablement l'Homme de sa trajectoire normative d'intégration.

¹ Un élément qui nous a tout de même permis d'inclure cette personne dans notre étude, malgré le fait qu'au moment de notre enquête, elle n'était plus « sans domicile ». Ce dernier point et non des moindres et d'ailleurs intéressant pour notre étude, car il nous permet d'envisager, s'il a lieu, ce « changement » d'existence du fait de l'acquisition, pour la personne, d'un logement. Un changement qui, s'il n'a pas lieu, est un élément heuristique inespéré pour nos hypothèses de recherche.

² Association de l'action sociale située à Colmar.

Un processus qui conduit trop fréquemment et dans un premier temps à l'exil, pour se refaire ailleurs et pour, dans un second temps connaître un retour auprès des siens dominé par une précarité extrême et inextricable. Nels Anderson posait dans son ouvrage cette question : « Pourquoi les hommes partent-ils de chez eux ?³ ».

Pour répondre à cette question, l'auteur avance différents arguments relevant à la fois de facteurs économiques et de facteurs plus individuels, comme ces « défauts de personnalité⁴ », faisant que « quelle que soit la perfection avec laquelle un système économique et social a été conçu, il restera toujours un certain nombre d'« inaptes » (...) qui infailliblement tendront à entrer en conflit avec l'autorité établie (...). ».

Ici, la « compréhension de la causalité séquentielle⁵ » obtenue par la reconstitution des éléments issus du passé de cette personne « sans domicile », nous intéresse davantage pour ce qui concerne l'appréhension d'un point de vue théorique, d'un présent et de la manière dont il est envisagé par la personne afin d'ouvrir une porte (de sortie de la rue) vers ce futur, posé si souvent de manière hypothétique.

De fait, si des similitudes se retrouvent dans cette analyse, c'est davantage dans la manière d'appréhender les outils de survie utilisés de manière quotidienne par cette personne, pour pouvoir être dans l'instant et s'envisager dans un futur ; que dans les traits de son histoire, certes, singuliers dans leur déroulement, mais plus typique dans les conséquences que ceux-ci ont induit pour la personne.

3. L'analyse de cas

La position de liminarité des personnes « sans domicile » n'est pas d'un point de vue théorique et conceptuel, une chose nouvelle dans le paysage sociologique. Des sociologues comme Claudia Girola et Daniel Terrolle, pour ne citer qu'eux, en ont déjà fait état dans leurs travaux⁶ consacrés à ce type de pauvreté extrême.

L'approche des auteurs vis-à-vis de ce concept étudié par A. Van Gennep⁷, varie toutefois en fonction du regard porté par ces derniers sur cette condition sociale. Claudia Girola par exemple, y voit dans cette notion de liminarité, une position sociale symbolique d'entre-deux chargée d'explicitier pour chacune des personnes sans-abri, ce processus identitaire sous tension.

Un processus pour une identité qui, transformée par les événements, n'est plus tout à fait comme *avant*, moment où la personne était encore dans le système ; mais non plus tout à fait déterminée et marquée en profondeur par *l'après*, temporalité survenue suite au traumatisme des pertes successives et irréversibles ayant entraîné la chute dans la rue.

³ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p. 119.

⁴ *Ibid*, p.129.

⁵ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Edition Colin, 2001, Paris, p. 78.

⁶ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, Lille, 2007 et Daniel Terrolle, *La liminarité des SDF, Rites de ségrégation et procédure sacrificielle*, Le Nouveau Mascaret, Juin 1995, Paris, n°36.

⁷ A. Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, 1909.

L'idée fondatrice de ses travaux s'appuie sur cette lutte de tous les instants caractéristique de ces existences atypiques, pour cette forme de reconnaissance sociale ; phase ultime qui marque cette notion de changement de statut entre « l'homme liminaire⁸ » et la « personne sociale⁹ ».

Daniel Terrolle quant à lui, exprime davantage cette idée de liminarité des « S.D.F », en reprenant les travaux d'A. Van Gennep¹⁰, et en tentant de « montrer comment le concept « d'exclusion » n'est que la version idéologique efficace d'un dispositif symbolique, économique et social implacable selon lequel nos sociétés complexes gèrent, à leur profit et dans la modernité, « le sacrifice humain ». ¹¹ ».

Les 2 façons de penser cette position atypique dans le social, à la fois comme moyen performatif et légitimant afin d'entériner une situation d'« exclusion » pour l'un, et comme conceptualisation de l'espace pour analyser les effets qu'elle engendre sur le processus identitaire des personnes pour l'autre, font tout à fait sens dans le cadre de nos travaux.

Cependant nous l'emploierons ici à d'autres escients, sans pour autant aller à contre-courant des 2 auteurs. Pour être plus clair dans nos propos, nous pensons au même titre que les 2 sociologues, que l'une des caractéristiques des existences que nous avons abordées jusqu'à présent dans nos travaux, se marque par cette position d'entre-deux, ni totalement à l'intérieur du système, ni totalement à l'extérieur de ce dernier ; toutefois, et comme le souligne entre autres Daniel Terrolle, avec l'inconvénient d'être permanente contrairement aux rites cérémoniels balisés dans le temps et marquant un passage pour un changement de statut.

Il y a, pour les personnes « sans domicile », ce que Pierre Bouvier nomme de manière plus générale et que nous lui empruntons, phénomène d'« acclusion » compris comme « la séquence, non plus cérémonielle mais, à l'inverse, stigmatisante apte à assurer la pertinence de ce binôme¹² (l'inclusion et l'exclusion). ».

Ce phénomène d'« acclusion » dont sont victimes toutes les personnes « sans domicile », nous le percevons, serions-nous tentés de dire, de manière plus forte et plus prégnante dans le discours de Claude. Pourquoi ? Peut-être parce que le départ de sa vie est plus significatif de ce point de vue, ayant été quasi immédiatement placé en famille d'accueil dès l'âge de 2 ans. Ce placement représente symboliquement et de façon imagée, la coupure nette du cordon le reliant à ses véritables origines, ces fameux liens du sang, avec en toile de fond l'absence et la méconnaissance totale du père :

« Ma famille, c'est une famille d'accueil et ma vraie mère je l'ai connue et elle est aussi décédée, mon vrai père je l'ai pas connu. Je suis né à Colmar et j'ai été tout de suite placé (...). ».

⁸ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri ANRT Diffusion, Lille, 2007.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ A. Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, 1909.

¹¹ Daniel Terrolle, *La liminarité des SDF, Rites de ségrégation et procédure sacrificielle*, Le Nouveau Mascaret, Juin 1995, Paris, n°36, p.10.

¹² Pierre Bouvier, *Le lien social*, Editions Gallimard, Paris, 2005, p.255.

- La « blancheur¹³ », conséquence de l'absence de statut

C'est donc le déracinement de ses origines qui marque l'entrée de Claude dans le monde, et signe ce que nous pourrions nommer, cet « entre- deux affectif ». Une « liminarité affective » engendrée par ce sentiment d'appartenance au milieu familial, scindé en 2, ni totalement exclu de sa famille biologique, puisqu'il connaît sa mère et ses 2 frères et sœurs biologiques, ni totalement inclus dans sa famille d'accueil, puisque non issu de celle-ci.

Claude est donc pour ainsi dire et dès le début de son existence, « ballotté » entre 2 mondes affectifs où la construction identitaire a du mal à s'affirmer dans un statut de fils, du fait de l'absence d'origines, ou plutôt de l'instabilité causée par l'incertitude de celles-ci. Une situation qui va se traduire dès les premiers temps de son adolescence par cette instabilité chronique du point de vue résidentiel, où Claude peine à trouver sa place :

« J'étais à droite à gauche, dehors (...). Avant j'étais toujours à droite et à gauche je squattais chez mon frère, des amis...c'est pas une vie....».

Des difficultés à trouver sa place au niveau de la demeure¹⁴ traduisant, plus symboliquement, l'absence de place dans un cercle familial structurant et rassurant, cette « sphère de l'amour¹⁵ » apportant reconnaissance et estime de soi.

La difficulté éprouvée par Claude pour se « poser » dans un endroit, peut ainsi se comprendre comme une incapacité à pouvoir se sentir véritablement chez « soi » parmi les siens ; personnes si importante dans la phase de socialisation primaire portée vers cet « autrui significatif¹⁶ » et façonnant l'identité sociale de l'individu par le statut qui lui est conféré selon la place attribuée dans son groupe d'appartenance. Dans l'impossibilité de s'inscrire dans la sphère familiale pour se construire auprès de cette entité socialisatrice que représente l'image d'un proche, Claude navigue entre 2 eaux, mais aussi entre 2 références paternelles :

« Soi-disant j'ai des origines marocaines...mon vrai père était marocain, mais je l'ai pas connu hein, (...) J'ai eu 2 pères...».

Cette affirmation, « j'ai eu 2 pères », montre à quel point Claude reste partagé entre deux images paternelles : une qui ne connaît pas et une autre avec laquelle il a le plus grand mal à créer une relation :

« Avec mon père je m'entendais pas, il me traitait de feignant, de clochard...c'est comme ça (...). ».

Ces rapports très conflictuels avec son père adoptif pousseront Claude à quitter sa famille d'accueil, avec laquelle il maintiendra cependant des liens par le biais de visites :

¹³ David Le Breton, *En souffrance, Adolescence et entrée dans la vie*, Edition Métailié, Paris, 2007, p.133.

¹⁴ Des difficultés à « demeurer » en soi ?

¹⁵ Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Les éditions du Cerf, Paris, 2008.

¹⁶ Berger P., Luckmann T. *La construction sociale de la réalité*, 1968, Paris, Armand Colin, 2006.

« Là je suis partis...et je suis retourné pour une visite mais je peux plus rester avec lui (son père adoptif)...des fois je partais une semaine, 2 semaines... ».

Un premier départ du domicile familial qui va marquer cette entrée dans une instabilité résidentielle où Claude sera dorénavant hébergé « à droite à gauche », comme il nous le déclare. Les difficultés à identifier ses origines et à trouver une place dans une famille qui le poussent à effectuer des va-et-vient dans plusieurs groupes, nous amène à envisager cette souffrance qui réside dans cette absence de soi, à la base de cette « blancheur » analysée par le sociologue David Le Breton. Cette « forme de démission de soi dans la pesanteur d'une existence qui n'est plus là que par surcroît. Le prix attaché à sa propre personne se confond à la grisaille d'un quotidien sans horizon. L'indifférence provoque l'exposition à un danger qui n'est plus directement perçu comme tel par lassitude¹⁷ ».

Une « blancheur » qui, chez Claude, se manifeste par une identité confondue avec l'incertitude de son quotidien caractérisée par les petits emplois et les hébergements à la nuitée à droite et à gauche. Ou quand la grisaille de l'horizon se confond avec l'incertitude du chemin à suivre et des lendemains. Incertitude mettant en péril l'individu, où le danger d'une vie à la rue n'est plus perçu de la même manière par lassitude de soi, des autres, de la vie.

Toutefois au regard de ces premiers éléments d'analyse, il serait imprudent de conclure à une absence de processus de socialisation pour cette personne, absence l'ayant mécaniquement et tout « naturellement » conduit à une vie « désocialisée » dans la rue, loin s'en faut. Nous serions plus enclins à exprimer dans cette situation que, c'est justement le manque ou la défaillance de cet « autrui significatif » permettant d'installer ce processus de socialisation primaire, qui a conduit Claude à se socialiser de manière différente, et en fonction des relations et interactions qu'il a pu construire seul, dans cet optique d'intersubjectivité.

La « liminarité affective » présente dès la naissance sera ainsi et en quelque sorte, le terrain favorable à l'expression d'une « blancheur » où l'errance dans divers foyers, diverses régions, et divers petits emplois, seront l'occasion d'expérimenter, une des « formes d'évanouissement », où l'individu « rêve de partir sur les routes, de rompre avec les conflits vécus dans sa famille et de se reconstruire enfin au fil du temps (...) pour échapper au sentiment de violence ou d'indifférence qu'il éprouve dans son milieu familial¹⁸ ».

Cette « blancheur » sera d'une certaine manière prétexte à de nouvelles découvertes pour se « former » et se confronter à soi, à travers des expériences et des rencontres, à l'image de celles faites dans le Sud de la France avec un ami, ou encore celles réalisées dans le cadre de travaux saisonniers lors des vendanges.

Le départ de certains hommes de chez eux, pour reprendre les termes de Nels Anderson, ceux qui constituent ce groupe de « hobos », ne se pose donc pas en termes de question pour des réponses apportant des causalités explicatives à ce phénomène. Ce départ (cette fugue) s'analyse davantage comme, la mise en place d'une logique d'action portée vers un désir de (re) socialisation ou plutôt de (re)

¹⁷ David Le Breton, *En souffrance, Adolescence et entrée dans la vie*, Edition Métailié, Paris, 2007, p.133.

¹⁸ *Ibid*, p.134.

sociabilisation dans des contextes sociaux différents pour trouver sa place et son statut.

Nonobstant de poser une question, ce fait met davantage en exergue cette hypothèse de compréhension d'un phénomène qui, au-delà de facteurs économiques, se comprend aussi comme la quête d'un statut après avoir éprouvé la « blancheur ». Un statut qui, jusque-là, n'a pas été consolidé dans les divers « mondes sociaux » aptes à apporter de la reconnaissance pour l'individu en question.

Il ne s'agit donc pas ici de repérer les causes qui ont amenées au bout de quelques années Claude à être « sans domicile », en procédant à une superposition des éléments du début de son existence et en les transposant à sa vie d'adulte. Plus important est de faire l'analogie entre un début de vie marquée par cette « liminarité affective », pour comprendre les conséquences que celles-ci ont eu sur le statut de cette personne et faire ressortir la ou les façons de faire afin de gérer au mieux cette liminarité, synonyme d'absence de statut. Une absence à la base d'une identité écartelée entre 2 mondes (sociaux) pour laisser exprimer cette « blancheur ».

1. Le combat mené pour l'obtention d'un statut à soi

Le parcours d'itinérance « précoce » de cette personne « sans domicile » s'étudie, par conséquent, non pas à travers le prisme de « défauts de personnalité », mais plutôt comme cette quête de statut (s), celui ou ceux qu'il n'a pas pu acquérir au regard des événements de son histoire. Nous avons précédemment parlé de son enfance et de cette incapacité à trouver sa place, et de fait, son statut parmi sa famille d'accueil. Néanmoins il est également important de revenir ici, et en ce qui concerne l'absence de statut, par celui qu'aurait pu lui conférer une profession.

Là encore, nous constatons qu'hormis sa période de surveillant dans une centrale nucléaire, Claude n'a connu aucune profession stable lui permettant d'acquérir un statut. Son quotidien professionnel était animé de missions intérimaires, voire de petits travaux à la semaine et saisonniers chez des particuliers. Même en ce qui concerne son emploi de surveillant, ce dernier était aussi réalisé dans le cadre d'une mission intérimaire, certes de 4 années, mais une mission tout de même ; ce qui dans l'esprit de la personne ne se confond pas avec un statut professionnel apportant stabilité. La précarisation de l'emploi et le manque de statut se signe surtout et d'abord par cette instabilité dans le temps du contrat de travail. Claude n'a jamais eu de contrat à durée indéterminée pouvant lui assurer cette stabilité et lui procurer un statut professionnel. Les premiers instants à la rue, Claude les passent ainsi à fuir sa condition de précarité qui le pèse pour chercher du travail ailleurs où se refaire :

« Je travaillais encore...j'ai été dehors à peu près vers 35 ans...mais c'est un peu compliqué...quand je travaillais j'aidais mon père...et après j'étais dans le sud, j'avais un copain qui avait une entreprise...j'étais partis dans le sud pendant 6 mois (...). ».

Ou encore auprès d'une famille de viticulteurs en Bourgogne :

« *J'aurais bien aimé rester mais bon c'était la fin des vendanges...(…) on mangeait ensemble et tout, on faisait la fête c'était convivial...* ».

« *Convivial* » un mot qui exprime pour la première fois dans le récit cette satisfaction à être parmi autrui. Une satisfaction ressentie dans les mots, à travers le fait qu'une fois les vendanges terminées, il aurait « *bien aimé rester* ». Rester dans une famille, où sans doute une place aurait été possible pour laisser émerger un statut, celui d'ouvrier viticole.

Cette liminarité subie depuis la plus petite enfance enjoint Claude, dès le début de sa situation de précarité, à chercher sans relâche un projet professionnel dans lequel s'investir et trouver cette forme de reconnaissance et d'estime de soi par le biais du statut que lui apporterait un travail.

Mais là encore les missions de travaux d'intérim se succèdent inexorablement dans la durée, installant davantage cette personne dans une liminarité quotidienne, ni totalement employé, ni totalement sans emploi, lui rappelant constamment son « défaut d'origine ».

Notre analyse n'est donc pas éloignée de celle portée par Claudia Girola dans ses travaux. Elle marque également cette liminarité de position qui, à partir des éléments diachroniques recueillis auprès de cette personne, se comprend non pas comme une fatalité, ni une causalité forte explicative d'un parcours de vie dans la rue.

Claudia Girola a tenté de démontrer dans ses recherches tout le travail identitaire en œuvre chez les personnes dans la rue pour passer du statut d' « homme liminaire » au statut de « personne sociale ». Notre analyse est, quant à elle, similaire dans sa démarche épistémologique à un point près : C'est l'appréhension de la structure diachronique du parcours de vie de Claude qui nous renseigne, dès son entrée dans la précarité, sur les moyens mis en œuvre par ce dernier afin d'acquérir un statut. Un statut qui depuis sa naissance lui fait défaut. La différence avec les travaux de Claudia Girola s'explique ici par le fait que nous n'analysons pas uniquement pour Claude, cette quête de reconnaissance en tant que personne sociale, et à l'instar de celle de « sans domicile » ; nous l'analysons également sous l'angle d'une recherche de statut, indépendamment de son identité sociale « virtuelle » de « clochard » portée par ses conditions d'existence.

En d'autres termes, nous prenons en compte pour cette étude de cas, l'une des spécificités du parcours de vie de cette personne symbolisée par cette « liminarité affective ». C'est à partir de cet élément que nous démarrons l'observation des premiers prémices de cette logique d'action tournée vers l'obtention d'un statut pour acquérir cette forme de reconnaissance qui lui a manqué dès son enfance.

Selon la conception hégélienne, l'amour, celui qui concerne également les rapports enfants/parents, doit « se comprendre comme un « être soi-même dans un étranger » : ce qui signifie en effet que les relations affectives primaires supposent un équilibre précaire entre autonomie et dépendance (...).¹⁹ ».

Cet équilibre précaire, Claude l'a sans doute éprouvé dès sa jeunesse où l'instabilité résidentielle traduisait à la fois cette volonté d'être autonome tout en étant dépendant :

¹⁹ Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Les éditions du Cerf, Paris, 2008, p.117.

« Je dormais dans ma voiture qui était sur un parking, je faisais la navette tous les jours entre Colmar et Andolsheim et je dormais dans la voiture quand j'étais plus chez mes parents. Au départ je dormais dans la voiture après je suis à nouveau rentré chez mes parents (...). ».

Cette logique d'action présente avant que Claude n'emprunte cette « carrière » de « sans domicile », mais déjà dans une situation de précarité – SDF –, se marque ainsi du désir d'obtenir un statut de personne autonome et fuir ce sentiment d'étrangeté pour reprendre les termes de Hegel, c'est-à-dire, pour « être soi-même ». Elle s'observe à travers le développement du parcours de vie de cette personne comme un moyen de faire face à cette « liminarité affective » par l'obtention d'un statut professionnel, celui qui lui procurera l'autonomie et le sentiment subjectif d'être « soi » et non un étranger errant entre deux frontières.

Ce sentiment subjectif se construira par le biais des nombreuses sociabilités et rencontres que Claude fera dans son « itinérance » et ses emplois saisonniers. Une manière à soi qui à travers la « blancheur » permet de passer outre l'absence d'origine pour pouvoir se (re) construire ailleurs, en ayant dépassé ce « no man's land » affectif, celui symbolisé par cette liminarité où Claude reste cet étranger en soi.

Il convient ainsi de lire le parcours de vie de cette personne « sans domicile » comme marqué par la présence, dès le début de son existence, d'un « indice » fort – l'adoption - ayant des répercussions sur sa trajectoire sociale. Un « indice » d'autant plus fort qu'il va conditionner la suite de son histoire, perpétuellement en quête de statut (s).

2. Un statut imposé par son père adoptif : « *Mon père (...)... il me traitait de feignant, de clochard...(...*). »

La mise en perspectives des précédents récits de vie laisse à observer pour chacune des personnes interrogées, ces ruptures soudaines vis-à-vis de l'ensemble des « mondes sociaux » auxquels elles prenaient part avant la chute, et l'entrée dans cette « carrière » de « sans domicile ». Un passage qui se traduit violemment par la dégradation du statut de personne sociale pour se voir imposer celui insignifiant de « sans domicile » ; catégorie désidentificatrice où l'homme n'est plus ce qu'il est singulièrement, mais ce que sa condition sociale lui commande d'être aux yeux de tous. Il entre dans cette « carrière », dans ce parcours où il éprouve dans la durée cette dégradation de statut au profit d'une nouvelle appartenance à cette « catégorie sacrificielle²⁰ », pour n'être plus que réduit à un terme générique et consensuel.

²⁰ Daniel Terrolle, *La liminarité des SDF, Rites de ségrégation et procédure sacrificielle*, Le Nouveau Mascaret, Juin 1995, Paris, n°36, p.10.

Cette dégradation de statut portée par l'entrée dans une précarité extrême se signifie autrement chez Claude. Elle apparaît moins brutale aux yeux de l'observateur extérieur, du fait de l'insignifiance de son statut depuis sa naissance.

Mais ceci ne veut pas dire que cette venue dans une précarité extrême n'ait pas affectée Claude, bien au contraire, puisque la logique d'action appliquée au début de sa situation de précarité, à l'époque où il était SDF et enchaînait les missions intérimaires, n'a pas fonctionné au regard d'une situation sociale inédite accroissant encore davantage ce sentiment de dérégulation et d'inutilité sociale.

Mais cette situation sociale nouvelle, celle de personne « sans domicile », Claude l'a sans doute intégrée comme faisant partie de sa destinée. Il ne pouvait en être autrement d'une existence qui se résumerait en ces mots, véritable question existentielle : quand on ne sait pas d'où on vient, comment savoir où aller ?

Ses conditions d'existence misérables ne seraient ainsi que la malheureuse continuité d'une trajectoire sociale écrite depuis son enfance. Pourquoi y-aurait-il alors violence et souffrance à subir une phase de dégradation de ce qu'il n'a jamais eu (un statut) ?

Pourtant il y a bien eu dans son histoire une violence subie par l'imposition d'un statut, et peut-être encore de manière plus forte puisqu'elle est l'œuvre d'un proche, celui de son père adoptif :

« Avec mon père je m'entendais pas, il me traitait de feignant, de clochard...c'est comme ça et là je suis partis...(...). ».

En quelque sorte Claude acquiert auprès de son père adoptif le statut de « clochard » en lien avec son inactivité chronique ou plutôt son instabilité professionnelle, et après celui de fils adopté. Nous pourrions déjà parler ici et au préalable d'une vie dans la rue, d'une dégradation d'un statut, puisque Claude passe de celui de fils adoptif à celui de « clochard ».

Un dernier terme qui, aux oreilles de Claude, sonne comme un aveu traduisant la manière dont il était considéré par son père adoptif. Un aveu qui scelle ce manque de reconnaissance effritant encore plus l'estime de soi. La réaction de Claude ne semble pas trahir cette impression :

« Ça m'a fait un choc, mais je le savais...parce que je travaillais pas (...). ».

Cette déclaration est intéressante puisqu'elle se scinde en 2 parties. La première vient nous renseigner sur la violence du propos ayant heurté Claude dans l'image de soi et celle qu'il a cru renvoyer à autrui. Il pèse à ce moment la considération que ce père adoptif a eu pour lui. Un propos qui est à tel point blessant qu'il signera cette rupture définitive avec ce dernier, et le départ du logement familial.

Quant au second aspect de cette déclaration, il est également intéressant d'un point de vue analytique puisqu'il met en évidence, ce que nous supposions précédemment concernant la dégradation du statut ressentie moins fortement chez cette personne une fois devenue « sans domicile ». L'expression « *je le savais* » résonne ici comme une manière à soi de banaliser cette existence de pauvreté extrême et les conséquences qu'elle induit. Être « clochard » est pour Claude, chose presque naturelle au vue du départ et du déroulement de sa vie.

Pour autant, ce terme au combien péjoratif, cette personne « sans domicile » ne l'accepte pas, et comme la plupart des personnes rencontrées dans la même situation que Claude, il tente à travers le discours mais également la façon d'être, ce

que nous verrons par la suite, de s'en distinguer par une logique d'action qui reste similaire à ses comparses, celle tournée vers l'« ambivalence » où « chacun tenant à se différencier de celui qu'il considère comme tombé plus bas que lui.²¹ ».

La tactique de distinction est ainsi encore dans ce récit de vie, le principe même d'une logique d'action tournée vers la survie de l'individu stigmatisé par sa situation sociale et les effets phénotypiques que celle-ci induit.

Une tactique qui se retrouve tout d'abord dans le discours sur soi énoncé par Claude et à travers la mise en avant, comme chez Wrestle, d'un néologisme, *salvateur*, dans la mesure où il sauve la face de celui-ci qui l'utilise et permet cette redéfinition de soi face à l'interlocuteur.

3. « Un SD c'est quelqu'un qui essaye de s'en sortir (...). » : vers la consolidation d'un statut dans l'interaction avec autrui

- La hiérarchisation des siens au profit d'une distinction

« On dit dans la rue SD et non SDF...y en a des biens comme des mauvais, qui picolent et qui foutent la merde, mais faut essayer de voir ce que tu vaux (...) ». La création de ce néologisme par cette personne ne relève pas ici du hasard ou d'une simple fantaisie. De même que les autres personnes rencontrées, elle révèle cette volonté de contourner le stigmaté du « clochard », stigmaté pourtant prégnant en eux, et que l'ingéniosité du discours parvient à masquer dans l'interaction verbale.

L'attribution du terme « SD » serait donc, aux dires de Claude, née dans la rue et de ses habitants. Il pourrait constituer ce code de langage associé à une sous ou contre-culture, celle de la rue. Néanmoins, sa déclaration vient davantage souligner cette « ambivalence » que définissait Erving Goffman à travers ses mots : « cette tendance à hiérarchiser les « siens » selon le degré de visibilité et d'importunité de leur stigmaté.²² ».

Le terme « SD » est donc le produit de cette hiérarchisation s'effectuant dans la rue entre les personnes stigmatisées. En effet lorsque Claude affirme : « y en a des biens comme des mauvais... », cela sous-entend que l'attribution de ce mot se fait en fonction de la qualité de la personne, en l'occurrence ici être « SD » signifie être une personne correcte, « SDF » signifiant le contraire. Lorsque nous lui demandons des détails sur ce terme, voici ses arguments :

« Un SD c'est-à-dire qu'il suffit d'avoir un problème, un problème fiscal, de famille, de logement (...). ».

²¹ Daniel Terrolle, *La liminarité des SDF, Rites de ségrégation et procédure sacrificielle*, Le Nouveau Mascarot, Juin 1995, Paris, n°36, p.10.

²² Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975, p.128.

La définition de « SD » se construit donc selon les causalités explicatives d'une arrivée dans la rue, et là encore, dans une forme de normalisation de celles-ci qui, comme chez d'autres personnes interrogées, peuvent toucher tout le monde :

« J'en ai déjà connu des gens, ils avaient des bonnes situations...il suffisait d'un coup comme ça...ils étaient haut niveau et du jour au lendemain, poum ! Il suffit que ta femme ou l'homme il éjecte l'autre dans la rue, ils sont mariés, ils ont des gosses et la femme, ou l'homme un beau jour dis tiens casses toi et la personne elle se retrouve dans la rue...et tu peux avoir une bonne situation...(...) ». Ou encore : « les trois quart que j'ai connu c'est tous des divorces, des surendettements...ou séparations (...). ».

Ces affirmations montrent tout d'abord cette banalisation des causes de la chute qui permet à la personne « sans domicile », de désacraliser sa situation et de la présenter aux yeux de l'interlocuteur, comme un fait devenu coutumier dans une société vouée au libéralisme économique le plus impitoyable, laissant les faibles de côté.

Le discours de Claude, comme chez la plupart des autres personnes « sans domicile », prend ainsi la tournure d'un certain conformisme. Il procède à une « démocratisation » (banalisation) de l'étiologie amenant dans la rue, souvent résumée à travers l'expression « ça peut arriver à tout le monde ».

Une idée qui coïncide avec celle développée par les médias depuis quelque temps, où les mécanismes sociaux à la base de pertes deviennent un paradigme sur la pauvreté urbaine.

Faut-il y voir ici un hasard ou la manifestation, depuis quelques années, d'un élément nouveau à prendre en compte dans l'« itinéraire moral » de la personne démunie ; à savoir le fait qu'elle a également intégré, notamment à travers les médias, ce que l'opinion public pense de sa chute et des raisons qui ont causée celle-ci.

Le jeu des apparences dans les mots se nourrirait ainsi des représentations sociales liées aux éléments déclencheurs d'une existence d'extrême pauvreté. Tout autant qu'il rend possible la dédramatisation d'une situation pour passer aux yeux de tous comme quelqu'un de « normal » qui, hormis sa situation sociale, reste un Homme. Pour Claude, être « SD » s'est donc se distinguer de manière affirmée de l'icône du « clochard » :

« Un « SD » c'est celui qui tourne mais qui veut s'en sortir, mais un clochard c'est celui qui veut pas s'en sortir et qui tourne pas, il est toujours au même endroit, il tourne pas... il s'en fout des associations (...). ».

Selon cette personne, la distinction majeure entre ces deux figures de la précarité se base essentiellement sur ce désir de vouloir sortir de sa situation, élément qui n'est pas ou plus présent chez le « clochard ».

Un argument qui se complète encore dans les paroles de Claude par ce qui pour lui, constitue le second particularisme de ce personnage, le fait de rester à un endroit pour s'y établir. L'idée de mouvement va donc de pair avec celle de la volonté de s'en sortir et d'évoluer. Pour Claude l'errance, le fait de tourner comme il le déclare, n'est pas un signe de perdition mais d'évolution ou du moins, du désir de vouloir quitter sa situation.

De manière semblable à l'ensemble des personnes côtoyées dans cette recherche, le personnage du « clochard » reste pour Claude celui à qui il ne faut pas ressembler. Symbole de la déchéance et d'une déréliction accrue, il représente bien plus que cette figure de l'« exclusion » séculaire. Il est aussi et peut-être surtout l'être qui incarne ce point de non-retour de la rue pour celui qui a dépassé les frontières, et qui ne souhaite plus revenir dans le monde des Hommes. Ou quand le concept d'« asphaltisation²³ » prendrait tout son sens, celui d'une fin de vie sociale marquée par l'immobilisme symbolisant cette incapacité de retour, ce blocage. Nous comprenons peut-être mieux maintenant l'emploi du néologisme « SD » pour Claude. La constitution sémantique de ces abréviations signifie être « sans domicile ». L'adjectif « fixe » dans cette expression a été sans doute volontairement omis par Claude, afin justement de se démarquer du « clochard », celui qui « *est toujours au même endroit* », fixe.

Par conséquent et pour faire face à cette situation, la seconde logique d'action consiste pour Claude à consolider un statut vis-à-vis du regard extérieur, en l'occurrence dans ce cas, celui de « SD » pour dissimuler ce qu'il est réellement et ce que son père adoptif lui a signifié.

Cette façon de faire dans la présentation de soi permet à Claude de tenir dans cette espace insignifiant de la rue. Tenir psychiquement pour conserver encore le peu d'estime de soi qui lui reste, celle qui lui a fait tant défaut dans sa jeunesse, et qui aujourd'hui le poursuit encore à travers son statut de fils illégitime ne parvenant à rien entreprendre dans sa vie.

Cette action, démontrant une manière à soi bien particulière de figurer aux yeux d'autrui, nous laisse entrevoir cette marge de manœuvre encore possible dans la définition de soi face à l'étranger.

Elle donne la possibilité à Claude de lutter non seulement contre l'imposition du statut de « clochard », mais d'agir dans un même temps sur le statut « prescrit » dès sa naissance, celui d'enfant adopté.

Selon nous la consolidation du statut de « SD » possède ainsi son double avantage. Il permet dans un premier temps de contourner dans le discours le stigmaté du « clochard », et dans un second temps, d'avoir en quelque sorte la possibilité de dépasser le statut de fils illégitime, celui qui lui colle à la peau depuis toujours. Cette seconde logique d'action vient donc renforcer chez Claude une manière bien particulière de gérer cette « liminarité affective » dont nous parlions avant, en consolidant ce statut de « SD ». Il n'est plus uniquement celui qui ne connaît pas ou peu ses origines, il est également celui qui vit dans la rue, mais qui veut s'en sortir, c'est-à-dire changer de statut.

Si nous restons dans ce cadre analytique que constitue la théorie d'A. Van Gennep sur les rites de passage, nous constatons que l'acquisition d'un statut se réalise selon les étapes que traverse dans l'existence l'individu, étapes accompagnées de rites.

La focalisation sur le parcours de vie de cette personne « sans domicile » montre ainsi plusieurs étapes traversées, toutefois non accompagnées de rite « préliminaire²⁴ » pour assurer cette transition dans un autre monde. Le service militaire pourrait être mentionné comme rite de passage censé faire évoluer l'adolescent vers une vie d'adulte.

²³ Sylvie Quessamand Zucca, *Je vous salis ma rue, Clinique de la désocialisation*,

²⁴ A. Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, 1909, p.13.

Dans le cas de Claude nous avons vu que ce service militaire s'est bien effectué mais dans des conditions relativement difficiles, pour au final, retourner au sein de sa famille d'accueil. Dans cette histoire, le service militaire n'a pas fait office de « séquence cérémonielle » afin que Claude puisse franchir un cap dans sa vie, celui de l'autonomie.

La séparation de sa famille d'accueil ne s'est pas faite conventionnellement à travers le service militaire. Elle s'est imposée à Claude suite aux conflits avec le chef de famille. Pourtant si nous analysons bien la suite des événements étant survenue après cette séparation, nous remarquons l'apparition d'une étape qui est pour Claude, celle du début de la précarité, marquée par l'intermittence des emplois et une instabilité résidentielle.

Devons-nous penser que cette période de précarité a « servi » de « séquence cérémonielle » pour parvenir à un autre monde et franchir un autre cap, celui d'une vie d'extrême pauvreté dans la rue ? Une « séquence cérémonielle » où a pu se révéler cette « blancheur » dont nous parlions au préalable ?

Si tel est le cas, nous serions en mesure de penser que cette modification de position dans le social s'est accompagnée d'un changement de statut : il est passé d'un statut de « SDF » c'est-à-dire de précaire alternant les hébergements et mué par cette quête de « blancheur », à ce statut de personne « sans domicile » longtemps dans la rue.

La période ayant précédé la chute est donc perçue dans ce cadre interprétatif, comme ce rite permettant le passage d'une précarité encore « solutionnable ²⁵ » à une extrême précarité.

Ceci explique ce que nous mentionnions auparavant, à savoir le fait que la dégradation du statut opérée par une arrivée dans une extrême précarité, n'a sans doute pas eu le même impact pour Claude que pour les autres personnes rencontrées dans cette étude ; du fait notamment de l'absence de statut avant la chute définitive, absence portée par cette « blancheur ».

4. La manche comme cadre d'expériences sociales

5.1 La « région ²⁶ » créée, un moyen de survie

La manche reste d'un point de vue sociologique, un des éléments primordiaux à analyser lorsqu'on s'intéresse à l'étude des conditions d'existence de personnes « sans domicile ». Cette activité quotidienne de survie peut au demeurant et aux yeux du chercheur, n'apparaître que sous des aspects utilitaristes mettant en avant le moyen pour l'individu de satisfaire ses besoins primaires comme notamment ceux liés à son alimentation. Or et comme nous l'avons vu pour de nombreuses personnes, il n'en est rien. Ou plutôt il convient de penser que cette activité reste

²⁵ Du point de vue de l'action sociale et des aides que celles-ci peut apporter afin d'éviter une marginalisation extrême.

²⁶ Miller et Johnson Laird in Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990, p.185.

pour les acteurs de la rue, l'un des uniques moyens pour créer du lien et rester dans ces rapports sociaux pour éviter un repli sur soi et un isolement.

La manche peut dans ce sens n'être que prétexte pour créer cette rencontre basée sur des interactions avec les passants, même si le facteur économique n'est pas à négliger.

Pour Certains, comme Monsieur Joe, ou Wrestle elle constitue un véritable « travail » avec toutes les exigences que ce dernier enjoint pour la personne. Un « travail » qui cependant n'exclut pas l'entrée en relation avec autrui, bien au contraire. Ce « travail » devient motif à rationaliser un acte indigne pour acquérir cette forme de reconnaissance et de consistance dans l'échange avec l'autre.

Comme le déclare Claudia Girola, ce qui est à la base de cette activité, ce qui en est l'action téléologique pour reprendre les termes de Daniel Bertaux, c'est « la relation d'échange (qui) atteste pour ces personnes leur appartenance au corps social.²⁷ ». Une relation qui dans la transaction prend une pluralité de sens pour l'observateur extérieur.

L'exemple de Claude reste, à ce titre, fécond pour l'analyse, tant il met en perspectives, non pas une forme de rationalisation de l'aumône à travers la notion de « travail », mais les interactions construites au quotidien, supports à la création d'un espace symbolique où se règle l'échange de « bons procédés » pour également garder sa dignité et « être dedans » pour reprendre les propos de Claudia Girola.

L'aumône deviendrait aussi ce contexte construit par la personne afin de maintenir des rapports sociaux avec l'environnement et de consolider ses exigences relationnelles.

En ce qui concerne Claude, la manche reste pour lui comme pour Jean Luc cette activité qui permet d' « aller à la rencontre ». Il est d'ailleurs surprenant de constater l'emploi similaire, mot pour mot, de cette expression par 2 personnes que nous avons côtoyées séparément à plus d'un an d'intervalle.

« *Ben tu vas à la rencontre....* ». Voici ce que nous a répondu Claude au moment de lui demander s'il avait une technique particulière pour faire la manche. La première impression à l'écoute de cette expression fût celle d'un lieu où se rendre pour réaliser cette activité. En effet dans cette phrase, Claude emploie le verbe « aller » signifiant l'acte de se rendre à un endroit. La « *rencontre* » est ainsi symbolisée comme un lieu qui peut se reproduire n'importe où, pourvu qu'il permette la relation :

« *Tu traines en ville ou quelque chose hein... l'endroit il faut le sentir, si tu le sent pas c'est pas la peine...* ».

Pour l'individu, la sensation que procure le lieu est primordiale dans sa décision de s'établir sur ce dernier afin de pratiquer la mendicité. Souvent choisit pour sa fréquentation accrue, il peut être conservé dans le temps et constituer un « propre », espace stabilisateur d'un point de vue spatio-temporel comme nous l'avons vu pour Monsieur Joe ayant transformé le parking d'un hôtel en « *bureau* », son lieu de « travail ».

²⁷ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, Lille, 2007, p.280.

Ce qui va déterminer l'installation de la personne dans un lieu est donc la fréquentation importante que ce dernier subit par les citoyens ; fréquentation qui a trait à la fois aux gains substantiels que peut rapporter la manche, mais aussi et surtout aux interactions qui sont susceptibles de s'y développer. Comme le déclarait Miller et Johnson Laird : « la « région » est donc l'espace créé par une interaction.²⁸ », ce qui rejoint l'affirmation de Michel De Certeau soulignant le fait que « l'espace est un lieu pratiqué²⁹ ».

Dans ce cadre-là, « aller à la rencontre » peut s'assimiler à l'idée de créer une « région », un point de jonction dans l'immensité de l'espace urbain, entre deux individus séparés par des frontières symboliques : l'« inclus » et l'« exclu ».

Cet art de faire reviendrait alors à pratiquer l'espace neutre de la rue qui, par l'action de la personne, devient espace symbolique chargé de sens où des expériences sociales peuvent se jouer entre deux protagonistes sur une scène sociale devenue « théâtre d'actions³⁰ ».

Faire la manche n'est ainsi plus essentiellement tenter de subvenir à ses besoins de manière indigne et rabaissante. La logique qui pousse à l'acte est ainsi détournée de son sens premier et brut. Elle est une « manière d'utiliser des systèmes imposés (et) constitue la résistance à la loi historique d'un état de fait et ses légitimations dogmatiques.³¹ ».

Une résistance à un état de fait, celui ici des frontières symboliques entérinées par ce phénomène d'« exclusion » des personnes « sans domicile », dont les légitimations dogmatiques se scellent par les écarts différentiels en termes de possessions.

Résister à ces frontières invisibles et impalpables, c'est créer ce théâtre d'interactions avec les passants pour passer outre celles-ci. D'un point de vue métaphorique et dans ce contexte, faire la manche pourrait s'associer à cette idée de tendre la main vers autrui.

La posture si coutumière du mendiant engageant le bras et la main en ouverture vers le passant afin d'obtenir une pièce, se transformerait en signe évocateur engageant une partie du corps vers l'autre, celui qui pourra faire passer « clandestinement³² » la personne « sans domicile » au-delà des frontières symboliques par l'interaction dans laquelle il s'engage.

Par conséquent l'ensemble de ces « usages stratégiques de l'affichage de la dimension corporelle (...) les une des rares stratégies de survie qui demeurent aux plus démunis (et qui) consiste à exploiter la définition sociale d'eux-mêmes qui leur est imposée.³³ », peut ne pas être l'unique « technique du corps³⁴ » qui dans un contexte précis, la manche, se tourne vers un seul objectif, l'obtention d'une pièce.

²⁸ Miller et Johnson Laird in Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990, p.185.

²⁹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990, p 173.

³⁰ *Ibid*, p.182.

³¹ *Ibid*, p.35.

³² Nous employons ce terme en référence avec la citation de Michel De Certeau mentionnée juste avant et en lien avec « ses systèmes imposés par la loi historique ». Passer clandestinement signifie ici passer outre les frontières symboliques sans se soucier de ces lois dogmatiques qui les légitiment.

³³ Dominique Memmi, *L'affichage du corporel comme ruse du faible : les SDF parisiens*, Cahiers internationaux de sociologie, Vol. CXIII, 2002, p.214.

³⁴ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*,

Jouer de son stigmate de pauvreté est effectivement un moyen d'obtenir gain de cause, surtout pour ne pas éveiller la suspicion des passants :

« Il faut être nickel, bon pas trop non plus pas en costard cravate, parce que là ils t'envoient chier, ils se disent celui-là il a des sous, ils te donnent pas (...). ».

Mais nous pensons que d'autres significations, plus symboliques, se jouent lors de cette activité quotidienne, et qu'elle engage le corps et l'apparence de la personne « sans domicile » vers une autre logique : l'ouverture vers autrui pour créer ce point de jonction, cette liaison entre le « dehors et le « dedans » par le biais d'interactions. La création d'une « région » devient alors le but dissimulé de l'aumône, ce cadre où peut s'exprimer des expériences sociales de tout ordre qui n'ont plus rien à voir avec le contexte de la manche :

« Y en a qui me racontent leurs malheurs, je les conseille, je les reconforte.... ».

Un cadre qui toutefois doit se préparer, non seulement par le choix du lieu, mais également dans la manière d'observer les passants et d'effectuer en quelque sorte, un tri entre ceux qui pourraient être disponibles et ceux pris dans leurs obligations quotidiennes et pressés par le temps :

« Y en a c'est pas la peine, ceux qui ont des problèmes et surtout ceux qui sont pressés, j'ai pas le temps et tout, c'est comme ça (...). ».

- **« être concluant », une lutte de tous les instants**

La « préparation du terrain » comme nous pourrions nommer cet acte, se révèle également et non seulement dans l'apparence, ce que nous venons de voir à l'instant, mais aussi dans la posture du corps, sa tenue, « cet élément du comportement cérémoniel qui se révèle typiquement à travers le maintien, le vêtement et l'allure, et qui sert à montrer à l'entourage que l'on est une personne douée de certaines qualités favorables ou défavorables.³⁵ ».

Un élément qui, au regard de la situation des personnes « sans domicile », constitue une arme tactique pour modifier la présentation de soi :

« J'en vois beaucoup à la gare ils sont mal habillés, assis par terre et qu'est-ce que tu ramasses vingt centimes...ils vaut mieux être debout, moi je suis à la rencontre...je tourne je suis pas toute la journée comme ça assis par terre et j'attends...je vais vers les gens.... Sinon, si tu rencontres des gens, des connaissances...(...). ».

De même que nous l'avait exprimée Jean Luc lors de ces entretiens, il y a une manière de se présenter aux passants qui, dans le contexte de la manche, possède toute son importance pour sauver les apparences. Cette façon de faire est le signe d'une réflexivité enjoignant les personnes « sans domicile » à un « contrôle de

³⁵ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les Editions de Minuit, Paris, 1974, p.68.

l'information ³⁶» sur soi, afin de dissimuler ou plutôt d'adapter les effets négatifs du stigmate de pauvreté à l'environnement.

Toutefois ce contrôle reste subtil dans sa mise en œuvre. Il ne doit pas en effet se faire de manière drastique par le biais d'une transformation totale de l'apparence, et comme le signalait auparavant Claude, au risque de voir la suspicion des passants s'opérer.

Il ne s'agit pas non plus de paraître trop misérable, de trop monter ses « qualités défavorables ³⁷» au risque de heurter les personnes et de réveiller en eux l'icône du « clochard » :

« Je tourne voilà...avec des fois des remarques va travailler, clochard ! (...). ».

Enfin, le dernier élément à prendre en compte dans cette présentation de soi tacticienne afin de créer ce pont vers autrui, pour utiliser la rhétorique de Georg Simmel, concerne aussi le langage, la manière de s'exprimer verbalement auprès des citadins :

« Ils te regardent, ils te jugent, d'abord comment tu parles, il faut pas dire... eh ! Mec, t'as pas cent balle, non, non, non ça marche pas... il faut venir à la rencontre (...). ».

Plus qu'un détail insignifiant de prime abord, le langage employé dans ce type de circonstances, est d'une importance capitale. Il fait partie intégrante de cette « figuration ³⁸» entendue comme « tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même).³⁹ ». Pour ne pas perdre la face et faire bonne figure, il convient donc de surveiller son langage pour à la fois créer et préserver l'interaction verbale. D'elle va dépendre la suite des événements, et la possibilité pour la personne de créer ou non cette « région ». Principe de jugement, la façon de s'exprimer révèle autant que l'apparence, la qualité de la personne. Elle est le son qui accompagne l'image. Et ici encore il faut, comme le déclare Claude « être concluant » :

« J'explique toujours ma situation...il faut être concluant....c'est le terme... tu as déjà à dire bonjour...(...) tu dis bonjour tu demandes si la personne peut te rendre un petit service s'il vous plaît...les gens y comprennent...(...). ».

Expliciter sa situation sociale dans un souci d'honnêteté, voici ce qui pour cette personne permet d'être « concluant », sous-entendant par-là, parvenir à créer une interaction et donc cet espace symbolique signifié par la « région ». Cette volonté d'honnêteté se traduit pour Claude dans une attitude à l'opposée d'une mendicité passive et silencieuse, comme celle que réalisent certaines personnes à l'entrée d'une église de la ville de Colmar chaque dimanche.

Lorsque nous lui posons la question s'il en fait de même, voici ce qu'il nous répond :

³⁶ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Les Editions de Minuit, Paris, 1975, p. 57.

³⁷ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les Editions de Minuit, Paris, 1974, p.68

³⁸ *Ibid*, p.17.

³⁹ *Ibid*.

« Non moi c'est pas mon style, j'aime pas ça... je préfère être honnête, expliquer ma situation..... ».

La création de cette « région » nous l'avons constaté par nous-même, un matin lors d'un de nos entretiens, près de la gare de Colmar, le lieu de prédilection pour Claude afin de réaliser l'aumône. Ce dernier s'adresse à une femme qui sortait de son véhicule et souhaitait introduire une pièce dans l'horodateur. Le reste il nous l'explique :

« Des fois je leur explique, parce que y en a des fois ils sont pas d'ici, des touristes et après...par rapport à la place de parking le dimanche, il y en a, ils ne savent pas comment, faire, le dimanche ils croient que c'est payant , moi je vais près d'eux et je leur dit non, non, c'est dimanche, tu payes pas, et y en a tu sais ce qu'ils me répondent, je préfère vous donner à vous qu'à la ville....c'est la ville qui encaisse, tu leur explique, y en a qui mettent de l'argent mais qui ne savent pas comment obtenir un ticket donc moi je leur explique....vous appuyer sur le bouton vert..... ».

Donner des informations sur les zones de stationnements et sur les amplitudes et jours tarifés, voilà bien une des actions parmi tant d'autres qui viennent signifier la création par la personne « sans domicile » de cet espace symbolique d'interactions. Nous retrouvons d'ailleurs dans cette illustration, la même tactique utilisée par Monsieur Joe sur son lieu de travail. Y-a-t-il, comme nous le déclaraient certaine personnes « sans domicile », un apprentissage de la rue et de ses ressources faisant qu'un parking est exploité, selon un savoir-faire particulier, comme lieu où retirer un gain substantiel ? Certainement.

Toutefois et comme nous l'avons précisé auparavant, la mendicité dans son aspect pur, c'est-à-dire tournée vers le gain ne représente qu'une facette de l'activité quotidienne. Elle n'est que le bénéfice « primaire», certes important, de l'action. Le bénéfice « secondaire » étant la création de l'interaction.

Nous le constatons d'ailleurs par le fait que, souvent un lieu propice aux interactions ne dégage pas ou peu de gains. En d'autres termes, les personnes « sans domicile » reçoivent rarement ou peu d'argent à cet endroit, lors de la manche. Comment expliquer alors qu'elles persistent à rester en ce lieu si ce n'est parce qu'il est enclin aux rencontres ?

Cette hypothèse s'affine davantage à l'écoute de ce que nous révèle Claude au sujet de la manche qui pour lui, comme pour les autres personnes « sans domicile », reste un acte indigne et rabaisant, où le fait de « *demander c'est pas facile (...) c'est dur de demander aux personnes* ».

Pour contrecarrer cette difficulté et ce sentiment d'infériorité sociale, certains comme Monsieur Joe ou Wrestle, rationalisent l'aumône à travers la notion de « travail » et cette « économie morale⁴⁰ » ; ou d'autres comme Pascal expose un corps souffrant. Certains comme Patrick refusent de la pratiquer, préférant faire des petits « boulots » à droite et à gauche. Claude, quant à lui, surpasse cet embarras, en ayant mis au point cette logique d'action tournée vers la création de liens à travers les interactions quotidiennes.

Quoiqu'il en soit, et pour ceux qui réalisent l'aumône, chaque personne « sans domicile » développe à travers cette pratique de l'espace, des logiques d'action

⁴⁰ Claudia Girola, *Du don à la transaction : une économie morale. Le cas des personnes sans-abri*, Colloque Economie formelle et travail au noir, EHESS, Paris, septembre 2007.

singulières selon le lieu, mais également les compétences, les « ressources subjectives » et l'imagination de chacun. Cependant, malgré ces particularismes dans la pratique, ces personnes créent toutes à leurs manières, cette « région », construite par et pour les interactions et dans un but ultime de survie.

Mais là encore, de ces singularités se dégagent une certaine forme de conformité nécessaire à la bonne pratique du lieu dont le « contrôle de l'information » sur soi est un des facteurs de « réussite » primordial.

De manière plus globale ce contrôle se réalise, au regard de la position symbolique des personnes « sans domicile » dans l'espace social, dans une forme d'entre deux très fragile où il appartient à la personne de trouver la bonne présentation (ni trop miséreux, ni pas assez), celle qui lui permettra de créer la relation dans le contexte de la mendicité et de faire émerger cette « région » entre les frontières.

Cette hypothèse nous conduit à penser que cette position liminale reste de tous les points de vue, la caractéristique majeure de l'ensemble des personnes rencontrées, constamment dans une position d'équilibriste, qu'il s'agit de gérer au mieux pour éviter de tomber dans le vide.

5. Le logement pour monter ce que l'on vaut ?

- Le squat, dernière étape avant le logement pérenne

Avant d'aborder la dernière partie de cette analyse consacrée à l'obtention d'un logement pour cette personne « sans domicile », il convient tout d'abord de mettre en perspectives une dernière logique d'action commune, dirions-nous, à l'ensemble des personnes interviewées dans cette étude, la préservation de soi par le biais de l'habitat précaire.

Toutefois et comme précédemment pour les autres personnes abordées, nous n'allons pas ici traiter en détail de cette logique d'action tournée vers la survie psychique et physique de l'individu ; tout simplement parce qu'elle reste similaire aux autres situations rencontrées.

Nous allons plutôt nous focaliser sur l'une des caractéristiques majeures de la trajectoire sociale de cette personne, celle coïncidant avec son entrée dans un processus de précarisation marqué notamment par l'instabilité résidentielle avant de tomber dans la rue. Pascale Pichon déclarait au sujet des personnes « sans domicile » que : « l'entrée dans un parcours a-résidentiel voit se succéder, dans un désordre apparent, une multitude de solutions palliatives à l'absence de logement.⁴¹ ».

Ces solutions palliatives, Claude en a expérimentées plusieurs avant de trouver un lieu à « soi » où trouver une relative stabilité. Il a tout d'abord connu l'hébergement

⁴¹ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe: l'épreuve de l'habitat précaire*. Communications, Année 2002, Volume 73, numéro 1, p.11.

chez des proches ou des amis au début de sa situation de précarité, à son retour du service militaire :

« J'étais toujours à droite et à gauche je squattais chez mon frère, des amis...(…). ».

Un début d'instabilité faisant alterner les passages chez des proches et les nuits passées dans sa voiture, jusqu'à l'entrée dans un foyer ponctuée rapidement par un échec :

« J'y suis allé une fois je me suis fait voler l'ensemble de mes affaires neuves que ma mère m'avait payé, et puis, ils me mettaient de corvée de ménage tous les weekends, alors qu'il y en avait d'autres que moi...et après j'ai trouvé un squat ».

« J'ai été dehors à peu près vers 35 ans...(…) » nous déclare-t-il. Dehors sans solution de secours pour passer ses nuits dans une certaine quiétude et se protéger des aléas de la rue ; un terme qui marque également ses premiers pas dans cette « carrière » de « sans domicile », où là, la décision de partir à la quête d'un habitat précaire devient alors nécessité impérieuse.

« La survie diurne nécessite de mobiliser de nouvelles ressources, de faire appel à la débrouille ou aux combines (...)⁴² », pour trouver ce lieu où s'établir de manière plus ou moins durable. En ce sens, le squat représente bien cette étape ultime d'un parcours fait d'essais répétés à droite et à gauche, d'adaptation dans des lieux non propices au repos et à l'intimité parce que investis en groupe, comme le hall de gare de la ville de Colmar, où Claude y passera quelques nuits parmi quinze personnes :

« Avant on squattait ici après ils ont fermés mais au début ils laissaient le hall de la gare ouvert et on dormait dans le hall, ils fermaient les portes à 10 heures (...) à quinze on dormait la dedans (...). ».

La sécurité toute relative apportée par le nombre de personnes dormant près de soi va, là également, vite s'estomper pour forcer Claude à trouver un endroit plus sécurisant et plus sûr, en retrait de toute activité urbaine. Cette nouvelle tentative avortée enjoint donc Claude à tourner dans la ville, comme il nous le déclare, pour trouver un lieu plus discret :

« Tu tournes, tu regardes, un endroit protégé que personne ne sait où c'est, sinon tu ne dors que d'un œil...(…). J'ai trouvé un squat d'abord derrière la préfecture et après dans les locaux de la Sernam... avec des sacs de couchage et tout.... ».

La protection de soi souvent procurée par la confidentialité du lieu est bien ici, comme chez les autres personnes « sans domicile », l'objectif premier qui influencera le choix de la personne à s'établir dans un lieu plutôt qu'un autre. Une protection et une confidentialité du lieu qui le plus souvent, se constitue aussi auprès d'un pair :

« J'étais avec un pote on faisait chaque fois la navette pendant la nuit il y en avait un qui dormait et l'autre qui surveillait...parce que sinon tu dors seulement d'un œil

⁴² Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*. Communications, Année 2002, Volume 73, numéro 1, p.12.

fallait toujours regarder si personne te suis, tu sais ça va vite, après les autres ils viennent t'enmerder ! (...). ».

Mais ce choix s'établit également selon l'acceptation du voisinage auprès duquel il faut montrer « patte blanche » afin de ne pas éveiller les soupçons. La manière de se faire accepter devient ainsi une condition *sine qua non* dans l'obtention d'un espace privatif :

« Il faut aussi demander l'autorisation aux voisins....tu vois, faut pas rester comme ça, tu peux pas y aller sinon ils te dénoncent aux flics, il faut aussi que ce soit propre sinon il y a les tuyaux de canalisation dans les halls quand il neige ou il pleut pour que tu sois protégé ; mais le plus important c'est de demander aux entourages l'autorisation...je squat ici quand je pars c'est propre et tout, pas qu'il y ait des plaintes et tout... ».

Donner une bonne image de soi afin d'être toléré *a minima* par l'entourage devient donc à la fois ce qui permet l'installation relativement durable dans le lieu, mais aussi ce qui va permettre à la personne « sans domicile » de s'inscrire à nouveau dans une forme de territorialité, en acquérant une place dans un quartier, certes souvent éphémère et précaire, mais participant à annihiler la nécessité d'errance pendant un temps. L'appropriation de 2 lieux bien distincts, celui trouvé pour faire la manche la journée, et le squat pour se reposer la nuit et se ressourcer, constitue bien ce que Pascale Pichon nomme cette « interdépendance entre la survie de nuit et la survie de jour ⁴³ », permettant à l'individu de trouver dans une existence précaire les repères spatio-temporel élémentaires.

Le squat a donc été durant toutes ces années dans la rue, et après de multiples tentatives pour trouver un endroit où passer ces nuits de manière sécurisée, et construire quelque peu un cadre rassurant et intime, la dernière étape marquant une certaine forme de stabilité résidentielle pour Claude.

Face à la surexposition que commande une vie dans la rue notamment pour survivre de l'aumône ou encore exister à travers les nombreuses interactions, l'obligation de trouver un endroit de repli afin de se ressourcer, enjoint la personne « sans domicile » à une gestion minutieuse d'un temps se partageant entre une visibilité nécessaire et une invisibilité qui l'est tout autant. Cette gestion signale encore une fois cet entre-deux, symbole de l'existence de ces personnes, qui constamment sur le fil du rasoir sont forcées d'aménager leurs temps pour survivre.

Comme le déclarait Pascale Pichon : « à l'autre bout de la hiérarchie de l'abri précaire, le squat apparaît comme l'espace habitable le plus proche du domicile privé ⁴⁴ ». Cette affirmation tente de démontrer en effet cette « progression » dans une trajectoire de vie où le dénuement le plus total et l'absence de lieu à « soi » peut, avec le temps et après de nombreuses tentatives de la part de la personne, apporter pour celle-ci cette stabilité physique mais également cette stabilité identitaire grâce au sentiment d'appartenance à ce lieu. C'est en effet, « l'espace qui m'appartient et

⁴³ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*. Communications, Année 2002, Volume 73, numéro 1, p.18.

⁴⁴ *Ibid*, p. 16.

auquel j'appartiens à mon tour. Le processus d'identification passe par l'intériorisation de ce rapport d'appartenance⁴⁵».

Une stabilité identitaire qui vient se heurter à l'idée « d'asphaltisation⁴⁶ » développée par la psychiatre Sylvie Quessamand Zucca où « plus le déracinement est grand, plus l'espace se rétrécit, plus le temps se dilue, et plus profond devient l'ancrage sur le trottoir.⁴⁷ ».

Cette vision achève la définition d'un processus de « désocialisation » où les structures spatio-temporelles se bouleversent au service d'une incapacité pour la personne à « se bouger » comme le déclare la psychiatre. Un terme englobant autant sa capacité physique que sa capacité psychique à rebondir pour se sortir de sa situation, et laissant entrevoir cette image longtemps universelle du « clochard » d'Alexandre Vexliard, résigné par sa condition.

Cette « asphaltisation » coïncide avec la déclaration de Claude à propos du « clochard » qui ne « *veut pas s'en sortir et qui tourne pas, il est toujours au même endroit (...).* ».

La fixité de ce personnage matérialiserait de fait ce processus de « désocialisation » (désolation) arrivé à son terme où l'espace et le temps se confondent pour ne laisser plus aucune capacité de réaction à l'individu, prisonnier et enkysté au trottoir.

Or il semble en être tout autrement pour les personnes que nous avons rencontrées et notamment Claude qui a toujours « bougé », constamment dans cette quête de statuts et d'un repère fixe où se reconstruire.

Une envie de s'en sortir qui contraste avec ce phénomène d'« asphaltisation » :

« Moi personnellement j'en avais marre de trainer, le soir ici, bon quand il fait beau comme ça, ça va, mais en hiver. ».

Une idée de mouvements, un désir d'évoluer qui se signent également dans l'article de Pascale Pichon « Vivre sans domicile : l'épreuve de l'habitat précaire », montrant au combien le quotidien des personnes dans la rue est dominé, non pas par les effets de la « désocialisation », mais par une survie qui, concernant la façon d'occuper la rue, se marque par un parcours a-résidentiel jalonné de tentatives multiples et raisonnées pour se reposer dans un espace à soi, constructeur.

De fait s'il y a parcours, il y a bien des mouvements, des variations qui font que ce dernier existe. Sans mouvements, de l'esprit et du corps, il n'y aurait pas de possibilité de tracer un parcours pour notamment montrer les évolutions de celui-ci vers un mieux.

⁴⁵ Belhedi Amor, Territoires, appartenance et identification. Quelques réflexions à partir du cas tunisien. *L'espace géographique*. 2006, Tome 35.

⁴⁶ Sylvie Quessamand Zucca, *Je vous salue ma rue. Clinique de la désocialisation*, Editions STOCK, Paris, 2007, p.77.

⁴⁷ *Ibid.*

- **Prouver qu'on est sorti de la rue, un passage sans rite ?**

« Moi si je change pas il y a plus personne qui me parle ils voulaient voir, les gens de ma famille, si je valais le coup et si je m'en sortais...ils voulaient voir si j'étais capable de m'en sortir (...). ».

Comme nous l'avons exprimé auparavant, l'obtention d'un appartement s'exprime dans le discours de Claude de manière contenue, sans surenchère. Ses dires ne relatent guère un quelconque soulagement, voire une éventuelle joie, ils traduisent davantage l'idée d'un défi à relever vis-à-vis de ses proches. C'est davantage le désir de montrer aux autres ce que l'on vaut qui prédomine ici dans ce choix, plutôt que cette nécessité de sortir à tout prix de la rue. Cette hypothèse est tout de même à manier avec précaution puisque encore une fois, il ne s'agit pas de dire ou d'affirmer que cette personne, et les autres avec qui nous avons partagés des moments, ne souhaitent pas sortir de la rue.

Il convient tout de même de montrer qu'il s'agit là encore d'une étape qui ne se franchie pas uniquement avec l'obtention d'un toit. C'est un processus qui, contrairement aux idées reçues, ne va pas de soi et qui constitue une des phases de la « carrière » de « sans domicile » jalonnée « d'essais et de tentatives multiples, d'abandons, de rechutes, et de reprises (...)»⁴⁸.

Pour ce qui concerne Claude, la sortie de la rue est synonyme de challenge sans doute en lien avec son histoire familiale, où l'absence de place a induit cette absence de reconnaissance de ses compétences et qualités, notamment de la part de son père adoptif.

Cette sortie représenterait ainsi pour lui, davantage un moyen de contredire les dires de ce dernier et l'attribution symbolique du statut de « clochard » et de bon à rien. L'appartement est ainsi une manière à soi de prouver ce dont on est capable et de ne pas perdre la face aux yeux de sa famille adoptive, comme aux yeux de l'association qui la soutenue dans ses démarches :

« Il faut que je passe une fois par semaine, et le mercredi ils viennent dans mon logement, ils veulent voir si tu t'en sort ou pas, sinon laisse tomber (...). ».

De fait, avoir un toit engendre aussi de la part de certains protagonistes du quotidien de la personne, davantage le respect, un respect si longtemps recherché et qui maintenant exprimé devient une satisfaction d'être à nouveau considéré comme tout le monde :

« Quand je passe près des commerçants maintenant ils savent que j'ai un logement et que je m'en suis sortis ils savent...ils me disent maintenant bonjour, depuis que je m'en suis sortis ils me respectent plus... toujours un petit sourire, bonjour...(...). ».

Une satisfaction qui résonne également vis à vis de ses proches comme une fierté de ne pas s'être englué au trottoir :

« Ils sont contents pour moi, ils savent que je me suis pas laissé aller.... »

⁴⁸ Pascale Pichon, *S'en sortir...Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint -Etienne, 2011, p, 12.

Que viennent nous révéler ces diverses bribes du témoignage de Claude au sujet de son logement ? Plusieurs choses. La première se traduit dans cette impression d'épreuve liée bien évidemment au fait d'être « sans domicile », mais qui se marque plus spécifiquement dans le regard d'autrui, par cet état perpétuel sans évolution possible faisant dire à certains que le nombre d'années dans la rue transforme les personnes au point de les sceller dans leur nouvel univers. Un regard teinté de doutes où la capacité de la personne à pouvoir réellement s'en sortir semble toujours remise en question. Une vision fixiste participant à construire l'image du « clochard », et qui s'exprime également et souvent auprès des professionnels, conscients de la fragilité d'une telle issue pour ce type d'individus.

Ainsi l'épreuve de la rue se caractérise aussi par le regard des citoyens et de certains spécialistes quant aux capacités de la personne à pouvoir évoluer socialement et remonter la pente. Ce qui nous fait penser que ce type d'existence n'est jalonné que d'épreuves, tel un mauvais jeu de piste où l'échec tend à un retour en arrière ou à une involution devenue caractéristique.

Après l'épreuve de l'habitat précaire et ses accommodements suit ainsi l'étape marquant une seconde épreuve et non des moindres, celle de l'habitat pérenne et de ses tests où il s'agit toujours de prouver. Une situation nouvelle caractérisée par les angoisses et les inquiétudes pour la personne, qui sait qu'elle est maintenant observée et évaluée sur ses facultés à vivre à nouveau comme tout le monde. Nous intégrons peut-être mieux maintenant pourquoi il n'y a pas de la part de Claude, d'expression de joie à l'idée d'investir un chez « soi », mais davantage cette angoisse de décevoir à nouveau.

Et cette étape est d'autant plus significative pour Claude qui, au regard de son histoire, peut enfin acquérir un statut et une place dans la société à travers le logement et la domiciliation qu'il enjoint. Cette « blancheur » éprouvée auparavant, signe d'un oubli de soi et d'une liminarité de position s'achèverait donc avec le logement qui symboliquement représente pour Claude bien plus qu'un toit : il est, ce bien précieux qui apporte une place et une reconnaissance parmi les autres. Un bien qui pourrait entraîner une situation nouvelle, situation encore fragile et toujours marquée du sceau de l'échec dont on ne se défait pas si aisément.

Par conséquent, à cette lutte pour la reconnaissance du statut de personne sociale, à l'opposé de celui réducteur de « sans domicile », se succède celle liée aux épreuves de l'habitat pérenne dont la « réadaptation » à une vie ordinaire en conditionne la réussite. La lutte pour prouver à autrui ce que l'on est réellement se transforme en lutte pour prouver à autrui ce que l'on vaut réellement. Le passage d'un statut à un autre se solde ainsi par cette nouvelle mise à l'épreuve.

- L'ambivalence des sentiments liée au domicile fixe

L'épreuve qu'induit pour les personnes, la sortie de la rue, se comprend ainsi comme ce parcours jalonné de tests qu'il convient de réussir au mieux pour être à nouveau considéré comme un citoyen ordinaire. Pourtant suffit-il d'avoir un domicile fixe pour à nouveau se sentir « inclus » comme un individu « normal » pour reprendre la rhétorique d'Erving Goffman ?

La vie dans la rue depuis plus d'une dizaine d'années comporte des paramètres qu'il s'agit de prendre en compte dans cette entrée en logement ; des paramètres qui, si occultés, continuent de nourrir ces affirmations devenues pour certains slogans sur à la fois l'incapacité et l'absence de volonté de ces personnes de sortir de la misère.

Un des paramètres essentiels à analyser est celui des réseaux développés dans la rue avec ses pairs mais également l'environnement, et qui participaient à la survie psychique et morale de l'individu. Qu'advient-il de ces réseaux une fois le logement acquis ? Les compagnons de galère peuvent-ils être oubliés au prix de sa propre « réussite » ?

Le second paramètre à prendre en compte est celui lié à l'activité de la personne. Même si pour Claude ce logement est synonyme de stabilité et d'énonciation de nouveaux projets de vie comme l'emploi, il n'en demeure pas moins que l'éloignement du marché du travail depuis plus de 10 ans ne facilite guère la réinsertion professionnelle.

Tout cela exprime le fait que l'entrée en logement n'est pas forcément synonyme de sortie de la rue, et c'est ce que nous tentions d'exprimer auparavant lorsque nous constatons que l'apparition du logement dans ces parcours de vie, n'induisait pas automatiquement une transformation de celle-ci.

Et ce sont bien ces deux paramètres que sont les réseaux de sociabilités multiples et l'activité réalisée dans la rue qui constituent cette ambivalence de sentiment liée à la sortie de celle-ci chez la personne. Une ambivalence qui s'exprime à la fois dans cette fierté de s'en être sorti et cette angoisse de l'enfermement entre quatre murs, synonyme de solitude et d'abandon. Les liens et interactions créés pendant toutes ces années avec l'environnement, ceux qui ont permis la survie de l'individu ne peuvent se rompre au profit d'un isolement destructeur.

Ce combat identitaire mené au quotidien pour dépasser les apparences et montrer ce que l'on est vraiment, est ce qui a permis à Claude et aux autres personnes rencontrées de tenir malgré tout. Rompre ces attaches construites dans la rue, reviendrait à accroître malgré le logement, la « désaffiliation » de la personne, subissant à nouveau cet enfermement qui, chose nouvelle, ne se manifeste plus au présent de manière symbolique à travers l'imposition d'un statut et des « rôles » inhérents à celui-ci, mais à travers l'isolement de la personne dans son domicile.

C'est notamment ce que nous affirmait Pascal, nous déclarant qu'il est dehors été comme hiver et qu'il ne peut plus rester enfermé comme avant dans son domicile au risque de déprimer. Ou encore Monsieur Joe qui expliquait qu'il était également constamment dehors pour être au « travail » et rencontrer du monde.

Les réseaux créés dans la rue apportent cette reconnaissance sociale, indépendamment du statut de « sans domicile », procurée souvent par le biais de l'endossement de « rôles ».

Sortir de la rue c'est donc pour la plupart des personnes sortir de ces « rôles » qui ont permis de survivre au présent, en maintenant cette continuité avec le passé. Quant à l'emploi, même s'il devient plus commode d'en trouver un avec un domicile, l'éloignement trop prononcé du marché de l'emploi, enjoint ces personnes à continuer l'aumône, à la fois pour accroître leurs ressources liées au RSA, mais aussi et surtout pour se maintenir dans une activité porteuse de reconnaissance et d'identité. Comme nous le déclarait Claude :

« *« Moi mon logement j'y suis que pour la nuit sinon je suis dehors toute la journée, a part quand il fait trop froid, là je reste devant la télé et je m'enmerde !... »* ».

L'ennui engendré par toute une journée à demeurer dans son appartement, à moins d'y être contraint, explique le fait que Claude est toujours dehors, « *à la rencontre* » pour créer cette « région » et accessoirement obtenir quelques sous. L'ambivalence dans le discours et/ou les attitudes vis-à-vis de l'obtention d'un logement pour les personnes « sans domicile », se comprend donc comme pour Claude, par l'appréhension de cette « discontinuité biographique⁴⁹ », celle qui exprime ce « retour du commun au singulier⁵⁰ » et qui souvent effraie. Sortir de la rue c'est « bouleverser l'équilibre précaire atteint (...).⁵¹ » pendant des années. Sortir de la rue c'est aussi un peu s'oublier sans certitude de pouvoir se retrouver dans une solitude exacerbée. Sortir de la rue c'est enfin se confronter à soi, à ce nouveau soi que l'on n'est peut-être pas sûr de reconnaître. C'est se déprendre de ses repères spatio-temporels et affectifs, où il s'agit de tout reconstruire pour prouver ce que l'on vaut et enfin acquérir un statut. Pour Claude comme pour les autres personnes dans la rue, le logement est donc bien une épreuve supplémentaire dans une existence dominée par l'incertitude qui ne peut sans doute s'annihiler avec un toit. Car ne l'oublions pas, la rue est aussi ce lieu où la personne « sans domicile » acquiert cette consistance sociale, celle qui se développe à travers les relations avec son environnement, selon les divers contextes. Tout cela au prix de logiques d'action tournée vers la survie qui, chez Claude comme chez les autres personnes, constituent et illustrent cet « existant⁵² ».

⁴⁹ Pascale Pichon, *S'en sortir...Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile*, Publications de l'Université de Saint -Etienne, 2011, p, 9.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*

⁵² Viviane Châtel, Marc-Henry Soulet, *Faire face et s'en sortir*, Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002.

Dany : « *Y a que un pape ici...c'est moi, dans la rue...* »

1. Premier contact

- **Se faire guider dans sa recherche : l'importance de la personne « ressource »**

Nous développerons ultérieurement et plus en détails l'importance, pour ne pas dire la centralité dans notre recherche, de la présence sur le terrain de personnes « ressources », celles qui guident le chercheur dans son enquête et dans la connaissance, au fur et à mesure de l'avancée de celle-ci, de cette « morphologie sociale¹ » dont parlait Marcel Mauss.

Une science qui étudie « le substrat matériel des sociétés, c'est-à-dire la forme qu'elles affectent en s'établissant sur le sol, le volume et la densité de la population, la manière dont elle est distribuée ainsi que l'ensemble des choses qui servent de siège à la vie collective.² ».

Plusieurs aspects de cette définition peuvent être, par analogie, utilisés pour expliquer combien l'étape de repérage est primordiale pour le sociologue qui arpente les rues à la recherche de son « objet social étudié ».

Cette analogie nous invite à recentrer notre spectre d'analyse, en adaptant notre regard d'un point de vue *micro social*, c'est-à-dire en parlant plutôt de « morphologie urbaine » que de « morphologie sociale », tant elle implique la découverte d'un espace clos et délimité que représente une ville, avec une façon pour les populations démunies de se distribuer sur cet espace, dans une forme particulière d'« affecter le sol » et pour observer les « choses qui servent de siège à la vie collective ».

La « morphologie urbaine » de la ville de Strasbourg, nous l'avons découverte pas à pas et pendant 3 mois, aidé en cela de manière ponctuelle par Franck, personne « sans domicile » depuis 3 années, qui a choisi, au moment de notre étude où nous désespérions de ne plus trouver de personnes pour notre recherche, de nous renseigner et de nous guider sur les lieux.

Grâce à cette personne nous avons pu faire connaissance avec Dany, et comprendre que cette ville nous ne la connaissions pas plus que cela. C'est en nous remémorant les nombreuses rues et ruelles empruntées avec Franck que nous pesions le poids de notre ignorance.

¹ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/PUF, 1950, Onzième édition, 2008, Paris, p.389.

² *Ibid.*

Une ignorance propre à celle d'un touriste découvrant avec une forme non pas d'émerveillement mais de surprise, les nombreux espaces interstitiels dans la ville, servant ou ayant servi de niches de protection pour les personnes. Ceux qui attestent d'une connaissance sans faille pour les personnes à la rue de cette « morphologie urbaine », et dont sa matérialisation reste encore imprégnée des formes de survies développées par l'individu, de cette façon singulière « d'affecter le sol ».

A la manière du petit poucet, il était également impératif dans notre itinéraire, de trouver des repères dans ce paysage urbain vaste afin de pouvoir une prochaine fois, retrouver le chemin qui nous conduit vers ce trottoir en bord de rue, à l'arrière d'un centre commercial. C'était ici dans cette rue passante, sous une bouche d'aération, que nous découvrons plus concrètement les marques d'un territoire, celui constitué par Dany. Une chaise et quelques cartons avec des affaires personnelles sont ordonnés sur le trottoir contre le mur de la galerie commerciale, pour ne pas gêner le passage. Un fil de fer plié sur lequel repose un vêtement et accroché à la bouche d'aération montre indéniablement ce « bricolage » pour pallier aux manques, ici en l'occurrence, l'absence d'un porte-manteau ou d'un étendoir pour faire sécher son linge. Les traces de l'investissement du lieu ne sont alors plus à chercher et se signifient encore par la présence d'un matelas à même le sol recouvert d'une couverture, au pied duquel est posé l'outil de travail, un bol destiné à accueillir les pièces des passants. Ces traces attestent encore une fois de cette façon particulière d'affecter le sol urbain pour en faire son « chez soi ».

C'est en face de ce trottoir, sous une galerie piétonne séparant 2 enseignes d'assurance, que nous nous dirigeons en suivant le pas de Franck. Il nous conduit vers un groupe de personnes toutes rassemblées en cercle autour d'un homme assis en tailleur sur un matelas. C'était Dany, en pleine discussion avec 2 individus du groupe, les autres l'écoutant. Dans ce contexte, la première image que nous avons eue de Dany reste encore ancrée en nous de manière prégnante. Nous avons l'impression en visualisant cette scène, d'assister à une réunion à huit clos avec toutes les préoccupations des participants centrées sur Dany, comme une manière de le légitimer en tant que leader, ou tout du moins en tant que personne que l'on écoute quand elle parle.

Arrivés à leur hauteur, Franck salue Dany. Je reste en retrait afin de ne pas m'immiscer dans le groupe de manière outrancière et irrespectueuse. Rapidement Franck réussit à extirper Dany du groupe pour me le présenter et lui expliquer succinctement mes objectifs de recherche.

Les premiers mots de Dany souriant sont les suivants : « *Tu veux savoir notre vie, ma vie, pas de problème, j'ai déjà été filmé par France 3...* ». Quelques instants plus tard, nous débutons ce qui allait devenir pendant 3 mois, une relation sociologique très enrichissante d'un point de vue heuristique et humain, et au combien mémorable à jamais.

2. La trajectoire de vie de Dany

- Une histoire de famille peu évoquée, sinon à travers la rancœur

Dany, de son vrai prénom Daniel, est né le 26 janvier 1960 à Lingolsheim, une petite commune en périphérie de la ville de Strasbourg. Très vite, dès son plus jeune âge, il déménagera de Lingolsheim avec ses parents pour emménager à Koenigshoffen, un village situé non loin de Strasbourg :

« J'étais bébé et après je vivais à Koenigshoffen (...). ».

Dany est issu d'une famille modeste. Le père ne travaille plus pour des raisons de santé et la mère occupe son temps entre le maintien du foyer et une aide dans un commerce :

« Mon père était invalide, interdit de travailler...(…). Et avant il était dans la filature pour faire les draps comme ça...mais il a eu un problème au dos...déformation...euh, c'est un chirurgien qui a dit j'opère et je demande rien...il était invalide, ma mère elle travaillait de temps en temps...dans une pharmacie. (...). ».

Il est le fils aîné d'une fratrie recomposée à la suite du second mariage de son père, comprenant 10 frères et sœurs :

« Il (son père) a donné son nom de famille au tribunal, il a reconnu, mais le plus vieux des vrais enfants.... c'est moi. ».

Malgré plusieurs de nos relances lors des entretiens, Dany nous exprimera que très succinctement son histoire de famille. De ses frères et sœurs, il semblerait que Dany n'est qu'un frère biologique, plus jeune que lui :

« Il est plus jeune que moi, il doit avoir dans les quarante ans maintenant...(…). ».

Le reste des personnes composant sa famille, Dany n'en parlera pas, ou uniquement pour exprimer sa colère et le fait qu'il n'est plus en contact avec eux depuis le décès de ses parents :

« J'ai des frères et sœurs, mais depuis la mort de mes parents tout le monde dégage de mes yeux, je ne veux plus rien savoir de ma famille...(…). ».

Cette rancœur nous suppose qu'elle pouvait être due au partage d'un héritage dans une famille recomposée entre enfants légitimes et illégitimes, partage ayant conduit à des conflits et des tensions dans la famille :

« Moi l'héritage j'en ai rien à foutre, l'argent n'a pas de valeur pour moi, c'est le sourire, le respect et le cœur qui parlent, du reste j'en ai rien à foutre ! ».

Cette supposition aujourd'hui, quelques mois après la réalisation des entretiens, semble toutefois moins concluante pour expliquer cette rupture familiale et la rancœur exprimée sur certains membres de sa famille. Les informations recueillies par la suite et de manière informelle auprès de Dany, lorsque nous étions passés lui faire une visite de courtoisie après que l'enquête soit achevée, semblent davantage accréditer et expliquer cette colère.

Dany avoua en effet nous avoir caché un détail de son enfance qui, sans doute grâce à la relation de confiance que nous avons pu installer pendant ces quelques mois, émergea à ce moment :

« Bernard, mon petit frère il est bien lui, c'est un mec bien, bon de temps en temps un pied dans le cul ! (en rigolant). Mais mes demi-sœurs, dégage de mes yeux ! J'ai vu certains trucs que j'ai pas accepté...et quand je dis certains trucs, faut pas abuser d'un enfant...ils ont abusé de moi sexuellement, j'étais encore un enfant, j'étais encore un enfant, dégage ! J'avais sept, huit ans quand c'est arrivé, touche à un enfant et je te tranche la gorge moi ! Touche à un enfant ça il faut pas !... ».

Cette colère ainsi justifiée nous la retrouvons « logiquement » tout au long du récit :

« Je veux même plus les voir ! J'ai trois frères et ma petite sœur elle a pris une claque de moi...(...). ». Ou encore : *« les grandes sœurs je m'en fous qu'elles crèvent ! (...). ».*

De l'ensemble de la fratrie, il semblerait que ce soit uniquement de son petit frère dont Dany souhaite avoir des nouvelles et dont l'absence se fait ressentir :

« Le plus vieux c'est moi...mon petit frère Bernard on sait pas où il est, il était volontaire chez les pompiers...Il a disparu, il a coupé le lien direct ! Et j'ai toujours pas de nouvelle ! Toujours pas de nouvelle...je sais qu'il est vivant...(...) mais toujours pas de nouvelle je sais pas où il est...ça c'est la vie...mais je garde le sourire... ».

La relation avec ses parents demeure également compliquée, du moins avec son père :

« Un mauvais rapport avec mon père, avec ma mère paix à son âme, qu'elle repose en paix, mais mon père 'spiert allein' ! Dégage ! (silence) ».

Toutefois, c'est avec sa mère que les liens affectifs seront très forts :

« Mon père était alsacien, bon je l'aimais pas, euh... chacun pour soi, mais ma mère c'était mon petit cœur, elle est dans mon cœur (...). ».

Des liens qui le poussent à développer un instinct protecteur face aux violences, notamment intra familiale, comme celle survenue avec l'une des sœurs de Dany :

« Elle a tapé ma mère ça il fallait pas, la baffe elle l'a eu, touche encore une fois à maman ! ».

- **Des petits « boulots » très tôt, en parallèle à sa scolarité**

Très jeune à l'âge de 8 ans, Dany réalise des petits « boulots », tout en poursuivant sa scolarité :

« Oui c'est ça...des petits boulots, école, même j'ai travaillé pour une famille juive à 8 ans nettoyer le plafond, peinture et tout.... c'est comme ça que j'ai appris..... ».

Ces occupations vont lui permettre de découvrir le monde du travail très tôt pour commencer à accumuler diverses compétences en matière de travaux manuels, celles qui lui permettront, plus tard, d'enchaîner les emplois. Deux années après, à l'âge de 10 ans, il gagne ses premiers deniers auprès d'un autre employeur, qui lui permettront d'aider ses parents :

« (À l'école) J'étais jusqu'à 16 ans... disons à l'école j'étais le meilleur, à l'école des ânes je préférais travailler, moi je travaillais à dix ans...je donnais un coup de main aux ouvriers quand ils faisaient les bâtiments à Koenigshoffen, moi je travaillais...pas de problème chef ! J'étais payé et je ramenaient à la maison, maman, papa, voilà ! (...). ».

Des petits boulots qu'ils réalisent aussi avec son petit frère dans l'entreprise dans laquelle ce dernier était livreur :

« Mon petit frère Bernard M, il était pompier volontaire...j'ai plus de nouvelles de lui, lui il travaillait à la SASM l'ancien SUMA, j'y suis allé on chargeait des camionnettes...et on se faisait payé... on ramenait l'argent à la maison...voilà...c'est fini le café noir de merde là le pain dur, c'est fini ! (...). ».

Le souhait de subvenir rapidement à ses besoins et à ceux de sa famille va donc pousser Dany à quitter l'école à l'âge de 16 ans, sans diplôme :

« Moi j'étais à l'école jusqu'à 16 ans et je suis sorti pour travailler, et j'ai travaillé...(...). J'ai commencé à seize ans...j'étais encore chez mes parents je donnais tout mon salaire, je travaillais dans le sanitaire.... moi j'adore ça... »

Au bout de 2 années, il sera licencié suite à des litiges avec sa hiérarchie :

« Deux ans...à cause d'un connard, chef d'atelier de merde ! J'ai été licencié...j'avais dix-huit ans... ».

Ce licenciement va amoindrir l'aide financière que Dany apportait à ses parents. Il sera rapidement repris par son père qui le menacera de l'expulser du domicile s'il reste dans l'inactivité :

« Oui, oui, j'ai aidé mes parents et après mon père il m'a dit tu cherches du travail, tu ne trouves pas de travail tu ne rentres pas ! Oh ! Ah ben je suis parti et j'ai trouvé du travail (...). ».

- **Des contrats intérimaires signant une précarité de l'emploi dès sa majorité**

C'est donc à l'âge de 18 ans, sans diplôme que Dany va trouver du travail auprès d'une agence intérimaire. Il sera tout d'abord technicien de surface pendant trois années :

« J'ai travaillé à MAGMOD.... l'ancien, j'étais technicien de surface...(...). ».

Un travail dans lequel il sera performant, puisqu'il occupera la place de chef d'équipe :

« J'étais chef de 11 femmes de ménage pendant 3 ans sous mes ordres....en tant que chef d'équipe... ».

Cette mission s'arrêtant, Dany en trouve une autre dans le domaine de la surveillance de supermarché :

« Une fois j'ai fait la sécurité....j'ai fait de tout, j'ai fait même FP... France Protection, accompagnement, protection rapprochée, à AUCHAN à Haute Pierre... ».

Mais très rapidement ce travail ne lui convient pas, il décide de démissionner :

« J'ai abandonné, j'ai démissionné, j'en avais marre (...). ».

S'en suit une autre mission intérimaire dans un domaine tout à fait différent, le bâtiment, où là encore, il occupera le poste de chef d'équipe :

« J'ai travaillé dans les forts d'Alsace....j'ai fait chef d'équipe dans le crépissage...je savais le faire, et j'ai appris à tous, j'ai appris tout seul, même la peinture...(...). ».

Cette fin de mission le conduira à nouveau dans le secteur de l'entretien industriel où Dany travaillera 2 ans, au Palais de Justice, avant de poursuivre sur le chantier du Concorde, place des Halles à Strasbourg pour une courte mission intérimaire :

« C'était au palais de justice...j'étais deux ans là-bas après j'ai pris le chantier du Concorde à la place des halles (...). ».

Cette mission achevée, il en conduira une autre toujours dans le domaine de l'entretien industriel, mais cette fois-ci à Metz :

« J'ai même travaillé à Bauknecht à Metz. (...). ».

C'est ensuite à l'usine que Dany gagnera sa vie, mais suite à une incompatibilité d'humeur avec son chef, il stoppera très rapidement cette mission :

« Ils (l'agence intérim) m'ont changé, ils m'ont mis à l'usine, bon ça a pas duré le contremaître...un connard... ».

A l'âge de 25 ans, pour accroître ses ressources, Dany cumulera plusieurs missions intérimaires dans plusieurs entreprises et dans le domaine du nettoyage industriel, toujours comme chef d'équipe :

« Je cumulais plusieurs chantiers car j'étais obligé...c'est mon devoir, pour sauver les chantiers (...) j'ai travaillé cinq ans à SOLNET (...) j'étais chef d'équipe et je travaillais ! ».

En 1990, âgé de 30 ans, il connaîtra sa première période de chômage, mais sera très rapidement embauché dans le cadre d'un contrat aidé à temps partiel en tant que carreleur :

« En quatre-vingt-dix j'ai perdu mon premier travail, ça c'était SOLNET, j'ai retrouvé un travail comme carreleur (...). ».

Cet emploi, il le complétera en occupant le poste d'homme d'entretien à la « Nuée Bleue » une maison d'édition de la ville de Strasbourg :

« J'ai travaillé à la « Nuée Bleue » (...). »

- Le début de la chute

Ces 2 emplois, Dany les conservera pendant 2 ans jusqu'en 1992, année caractérisée par une série de ruptures. C'est tout d'abord un licenciement abusif de la part de son patron qui le conduira aux prud'hommes, pour au final obtenir gain de cause :

« Le con il me licencie...là je me suis pas laissé faire, j'ai fait ça pendant 2 ans mais le con, il a passé un contrat avec l'Etat, je gagne la première audience, il a fait appel....28000 francs, il m'a payé, mais bon comme il y a eu appel, il a été condamné à 58000 francs, ah, ah, ah ! À me payer (...). ».

Cet argent, il en distribuera une grande partie à sa famille :

« À ma mère paix à son âme j'ai donné 10000 francs, à mon père, 12000 francs, mais que je ne devais même pas, à mon père je lui devais pas ! J'ai dit hop ! J'ai plus rien à voir, mais j'ai payé, direct à la banque, il faut tant et tant, des sous j'ai dit maman tiens, mais c'est pour toi.... ».

Dans un même temps, il perd son second emploi en se faisant également licencier de la « nuée bleue » :

« J'ai été licencié à la « nuée bleue »...moi j'ai été licencié parce que deux femmes de ménage elles ont parlé, merde... et en plus on voulait me faire travailler encore plus, j'ai dit non. ».

A cette époque et peu de temps avant la perte de son second emploi, il partagera sa vie avec une femme dans son logement. Mais la rupture se fera également jour :

« En 1992, j'avais une copine à cette époque et je travaillais à la nuée bleue...(...) elle m'a quitté....elle m'a fait écoute je te quitte, quoi ? ».

A 32 ans seul, il parviendra tout de même, les premiers mois à se maintenir dans son logement, grâce aux allocations chômage et au peu de pécule qui lui reste de son indemnité des prud'hommes :

« J'avais mes ASSEDIC (...). J'avais le logement encore (...). ».

Mais rapidement sans emploi et en fin de droit pour l'obtention de ses indemnités chômage, il perd son logement et tentera de se tourner vers l'aide sociale afin d'éviter de tomber dans la rue, en vain :

« J'avais le logement encore, mais bon je l'ai perdu par après, je pouvais plus payer, je pouvais plus payer...une assistante sociale de Ostwald...(...) elle m'a pas aidé pour que je garde le logement, rien du tout n'a été fait, rien du tout ! (...). ».

Cette année signera le début de la chute pour Dany qui a tout perdu, et qui entre petit à petit en 1993, dans une « carrière » de personne « sans domicile » :

« C'était dans les années 90, j'ai tout perdu. Pourquoi je voulais encore me battre ? Pas la peine, et j'ai perdu mon appart...(...). ».

- L'apprentissage de la rue à 33 ans

C'est donc après avoir perdu son emploi, son logement et sa compagne que Dany se retrouve dans la rue à 33 ans. Malgré cette situation sociale inédite, Dany gardera encore des liens avec un des membres de sa famille, notamment sa mère :

« J'étais une fois à Caritas je retourne plus, et ma mère était encore vivante...elle m'a dit Daniel vas, j'ai dit écoute maman je sais pas il faut de la nourriture, tu sais ce que j'ai eu, un sachet de secours...(...). ».

Quoiqu'il en soit, ses premiers pas dans la rue pousse Dany à tout d'abord trouvé un abri où passer ses nuits au chaud et dans une relative sécurité. Il ira dans un premier temps à la gare de Strasbourg :

« J'allais à la gare, quai un, quai cinq je prenais un café tranquille (...). ».

Mais rapidement ce lieu devient le repère des petits trafics de rue, entraînant des violences et un sentiment d'insécurité pour Dany, qui ne veut pas être confondu avec ce type de personnes :

« Et après bon, il y a eu des merdes comme on dit...des drogués tout ça et moi j'évite ça, et après j'ai dit ok, tu sors de la gare... (...). La gare c'était trop dangereux (...). ».

Il décide donc de quitter ce lieu où il passait ses nuits pour dans un premier temps, passer ses nuits sous un pont :

« De la gare je suis partis, une période j'étais au pont (...). ».

Mais là encore, il change rapidement d'endroit pour s'installer place des halles, le centre commercial qu'il n'a depuis jamais quitté :

« Et de là je suis allé à la place des halles, en bas.... »

Ses nuits, il les passera sur un banc, en dépit de la rudesse des conditions climatiques :

« Sur un banc, il neigeait j'en avais rien à foutre, il pleuvait j'en avais rien à foutre ! Au moins les vêtements ils étaient lavés (en rigolant).... ».

Rapidement il récupèrera un matelas et se fera offrir des vêtements afin de supporter le froid. Mais les premiers apprentissages de la rue vont lui montrer que l'on ne peut s'installer dans un lieu public, sans déranger et importuner le voisinage, en l'occurrence ici, les commerçants et fonctionnaires travaillant dans les bureaux de cette rue, où Dany a choisi de s'installer, dans les interstices d'un passage entre deux bureaux :

« J'avais un matelas...les vêtements il y a quelqu'un qui a téléphoné...police municipale, les gars vous prenez ce qu'ils vous faut, mais le matelas, non, après j'avais deux matelas, mais on a mis la couverture dessus pour cacher le matelas...les gens n'aiment pas les matelas (...). ».

Mais très vite grâce à son sens du contact humain, Dany va créer des liens avec la police municipale qui l'aidera à se faire accepter et tolérer par les employés des bureaux adjacents :

« Mais oui tout le monde me connaît, une fois j'étais là y a la police municipale qui vient, et qui me dit écoute je vais négocier avec eux (les employés du bureau devant lequel il s'est installé) il faut que tu restes à un mètre...ils t'aiment bien, mais oui moi je fais la manche tranquille ... ».

Des liens vont se tisser avec certaines employées comme cette demoiselle avec qui il engagera la conversation à sa sortie du travail :

« Mademoiselle vous travaillez ? Oui, votre patron il vous paye bien ? Sinon je parle avec lui. En fait elle travaillait à la session parlementaire...un jour elle vient elle me dit je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit, elle me donne un billet de vingt (...). ».

Ses journées seront ainsi et dans un premier temps, rythmées par la manche et les relations que Dany pourra construire avec les passants ou les employés des bureaux, autour de cette activité :

« Je faisais la manche, manga, manga.... C'est moi qui l'ai inventée. (Avec la main tournée vers le passant).».

Une activité qui devient pour lui un travail afin de compléter ses ressources liées au RSA qu'il juge insuffisant :

« Mais le RSA suffit pas dans la rue.... (...). ».

Les premiers apprentissages de la rue, Dany les acquerra aussi à travers l'aumône et sa nécessité de bien présenter aux yeux des protagonistes de cette rue :

« C'est un travail....il faut le respect, la politesse, le sourire....ça c'est très important, tu as des gens qui le remarquent...ça les gens ils le remarquent et c'est grâce à ça qu'ils donnent (...). ».

- La rue, lieu où créer ou recréer des amitiés fortes

Cette vie dans la rue, depuis plusieurs années, va lui permettre de faire également des rencontres avec des personnes qui, comme lui, se retrouvent dans le dénuement le plus total.

Deux de ces amitiés seront mentionnées par Dany dans son parcours de rue. La première, celle construite auprès de Gérard, personne « sans domicile » que nous avons également côtoyé lors de cette recherche. « Papy Gégé » comme il le surnomme avec qui il partagera son squat :

« Tu vas à la place Kléber tu dis juste Dany tu vas voir...papy Gégé on a squatté là-bas derrière à ES en deux mille neuf... je lui ai rendu visite il m'a dit Oh ! C'est pas vrai....il est bien il a maintenant soixante-cinq ans, papy Gégé...il est bien, on a squatté ensemble.... ».

Thomas fut la deuxième personne avec qui cette fois-ci Dany recréera des liens affectifs forts dès 2009 et son retour dans la rue après sa séparation avec sa femme :

« Thomas il m'a retrouvé quand il a appris que je suis retombé dans la rue...donc en deux mille neuf (...). ».

En effet dans ce cas de figure, il semblerait que Thomas ai été une ancienne connaissance de Dany qu'il a retrouvé plus tard dans la rue :

« C'était un ami à moi et je ne sais pas comment il a appris que j'étais là, mais il m'a trouvé et depuis on faisait la manche ensemble.... ».

Un ami qu'il surnommait son « *nain de jardin* » :

« À deux on faisait la manche....j'ai parlé avec son fils et son petit-fils, je l'appelais comme ça parce qu'il était petit et qu'il était toujours avec moi (en rigolant)....je le défendais, mais il savait se battre (...). ».

Une relation qui va très vite devenir une amitié forte et constituer cette configuration relationnelle où les deux personnes vont évoluer constamment ensemble, dans cette organisation en « couples d'amis³ ». Une relation où Dany va se jouer le « rôle » de protecteur et de personne bienveillante à l'égard de son compagnon de « galères » :

« J'ai vécu à moins dix-huit dehors, à moins dix-huit en T-shirt, je vois arriver une camionnette de la CUS de Strasbourg, je fais au nain de jardin, eh nain de jardin y a dix euros qui vont sortir, deux couverture de survie, donné par la police... tu sais ce que j'ai fait ? J'ai couvert mon nain de jardin et moi je dormais en t-shirt, à moins dix-huit.... ».

Mais quelques temps plus tard, Thomas décède des suites d'une rupture d'anévrisme à l'hôpital. Le décès de cette personne va plonger Dany dans une grande tristesse et une solitude grandissante. Pour lui rendre en quelques sortes hommage, il occupera désormais la rue juste en face de son lieu habituel :

« Ce con il me fait un accident vasculaire cérébral (...). A partir du moment où mon nain de jardin il est décédé (son ami Thomas) je suis venu ici, à côté...(...). ».

Depuis cette disparition, Dany ne quittera plus cette rue, celle qu'il surveille contre les faiseurs de troubles, et qu'il met un point d'honneur à maintenir dans un état de propreté constant.

- Une rencontre qui aurait pu tout changer

A *contrario* de certaines représentations, la rue est aussi ce lieu public propice à des rencontres sincères et durables qui, dans le cas des personnes démunies et comme nous venons de le voir, peuvent se faire entre pairs partageant les mêmes conditions, mais également avec une personne « incluse ». Celle qui, lorsqu'on est dehors peut, peut-être aussi, permettre ce retour dans le système. Ce retour, Dany l'a sans doute envisagé au moment de tomber amoureux de cette femme et d'accepter sa proposition de vivre ensemble avec ses 6 enfants :

³ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ARNT Diffusion, Lille, 2007, p. 448.

« C'est elle qui m'a cherché, à l'abri de bus avec les enfants....le père des 3 enfants était morts, paix à son âme... elle est venue et m'a dit viens habiter avec moi...j'étais déjà dehors...(...) ».

L'amour, Dany l'a donc rencontré sous un abri de bus en pleine rue. Toutefois le retour à la réalité se fit rapidement jour pour Dany qui perçoit cette femme sous un visage moins charmant. Les habitudes de celle-ci vivant avec ses six enfants, ne plaisent guère à Dany qui, sans doute déçu, décide de retourner dans la rue vivre dans son squat :

« Je suis resté avec elle un jour...et je suis reparti...elle fumait le shit, ça j'aime pas à cause des enfants...(...) en plus elle picolait...(...)».

Il semblerait néanmoins que ce premier accro n'est pas eu d'incidences sur l'amour que peut porter Dany à cette femme, puisqu'il décidera de lui donner une seconde chance. Le cœur a ses raisons que la raison ignore :

« Après elle m'a recherché on a fait du concubinage. Et après on s'est marié, la connerie que j'ai faite, j'ai tout fait pour elle...(...) ».

Le retour dans cette sphère domestique auprès de sa bien-aimée et ses six enfants se perdurera trois années, de 2006 à 2009 avec au bout, après 2 années de concubinage, le mariage:

« J'ai vécu 2 ans avec elle de manière illégale, et quasiment un an j'étais marié...j'étais pas déclaré avec elle lorsque j'étais dans son logement (...) ».

3 années pendant lesquelles Dany sortira plus ou moins de la rue, puisque comme il nous l'explique, à chaque conflit son ex-femme en profitera pour le mettre dehors :

« J'étais marié j'ai eu six enfants, pas les miens...pas les miens, non, non, j'ai vécu deux ans dans l'illégalité avec elle...mais comme elle me foutait chaque fois dehors, dégage ! (...) ».

Cet exemple vient pour le moins contredire l'ensemble des *a priori* sur une vie dans la rue et sa cohorte de privations caractéristiques, comme notamment celles de toutes possibilités de faire des rencontres amoureuses. Pour certains, le repli sur soi quasi pathologique des personnes à la rue, annihile effectivement toute possibilité de relations affectives et sexuelles avec une personne « incluse ». Les viols ou agressions sexuelles envers des femmes démunies semblent être les seules illustrations d'une sexualité de rue forcée, entre pairs, et dans l'impossibilité de se dérouler normalement, ne serait-ce que par l'absence de lieu pouvant apporter ce minimum d'intimité. Comme si la pauvreté était une nouvelle forme de peste qu'il s'agit d'éviter en établissant le moins de contact possible avec le « clochard ». Être « exclu » de tout, y compris de toutes formes possibles de sexualité...

- Au bout du compte, la déception

Ces 3 années vécues en couple sont ainsi loin d'être idylliques. Entre les conflits conjugaux répétés et le temps passé à s'occuper de l'ensemble du ménage et de l'éducation des enfants, Dany s'épuise :

« C'est moi qui ramène les gosses à l'école, je les recherche, je fais le ménage tout.... ».

Surtout qu'en plus de l'ensemble de ces tâches domestiques, Dany retravaille pour subvenir aux besoins de la famille, apportant à nouveau ses compétences auprès d'une agence de travail intérimaire :

« J'ai travaillé à Manpower...juste là...(...). Je faisais dans le bâtiment dans le temps.... j'ai commencé au mois de mai jusqu'au mois d'octobre (...) ».

Un travail qu'il effectuera que quelques mois, contraint qu'il sera de stopper son emploi pour des raisons de santé :

« J'ai eu des problèmes de côtes, je n'arrivais plus à tousser (...) ».

Ce sont d'ailleurs ses problèmes de santé qui lui ouvriront les yeux. Sa femme en effet ne semblant guère s'inquiéter de son état, ne s'occupera pas de lui pendant toute sa convalescence :

« Elle s'est même pas occupé de moi, juste le grand fils il me disait Dany ça va ? Là il s'est inquiété...là il s'inquiète, je me suis dit au moins un ! Parce qu'il m'a vu à l'œuvre, elle était même pas capable de me nettoyer et comme j'avais un problème, j'ai fait un deuxième malaise (...) ».

Au fur et à mesure du temps, Dany éprouve de plus en plus de difficultés à accepter l'inactivité de sa femme et sa personnalité autoritaire. Dany se retrouve avec l'ensemble des responsabilités du ménage et du devenir des enfants :

« Elle travaillait pas, elle travaillait pas, mais moi je faisais tout, elle avait à bouffer ! (...) ».

Cette exaspération et ses doutes Dany les ressentira de manière encore plus forte au moment où sa femme percevra une assurance décès suite à la disparition de son mari, et lorsqu'elle ne voudra pas ouvrir de compte bancaire à ses enfants pour leur assurer un minimum de sécurité plus tard :

« Elle a touché de l'assurance trois cent treize mille euros.... et moi je lui ai dit ouvre un compte pour les petits...pour tous les petits et après on verra....elle l'a pas fait...si... elle m'a engueulé, comme un chien ! Elle a gardé l'argent, elle m'a dit viens on refait ça, on refait ça (...) ».

Devant l'égoïsme de sa femme et son comportement violent vis-à-vis de ses enfants, Dany a de plus en plus de doutes quant à son désir de rester avec sa femme pour fonder une famille :

« Ça vous dit quelque chose, euh je suis assis sur un canapé...je regarde la télé, j'entends crier...un enfant de sept an, je l'entends hurler...merde j'ai sauté du canapé...devant moi... elle lui donnait des coups de pied dans le dos et les côtes, je l'ai poussé et je lui ai dit arrête, arrête là ! Ou j'appelle la police, les pompiers...mais tu ne la touche plus jamais ! (...) ».

Ses doutes vont se confirmer au moment où il découvrira sa femme en compagnie d'un autre homme :

« Je l'ai attrapée...quand j'étais marié, je l'ai attrapée, moi j'avais une alliance, j'ai dit hop...je l'ai attrapée avec quelqu'un d'autre, et j'ai pris la porte et tire-toi... (Silence)....et j'ai pris la porte et je suis parti... (Silence)... laisse tomber (...) ».

L'adultère de sa femme aura eu raison de leur relation. La même année, en 2009 après 3 ans d'union, Dany demandera le divorce, malgré le fait que sa femme lui exprime son désir de vouloir un enfant :

« Elle voulait, mais moi, j'ai dit non, j'ai dit nontu peux essayer hors de question tu n'auras jamais un enfant de moi...aucun enfant, parce que je demande le divorce...elle a jamais eu d'enfant de moi...(...) ».

Mais au vu des faits présentés ultérieurement dans le récit, il semblerait que ce ne soit pas l'acte d'adultère qui ait encouragé Dany à demander le divorce. Cette demande, dont nous ne savons pas si au final, elle émane de Dany ou de sa femme, serait le résultat d'une incompatibilité d'humeur entre les époux, mais aussi de cette mésentente avec un des fils de sa femme, Florian :

« J'ai fait Florian...c'est à cause de toi, c'est à cause de toi qu'on a divorcé...je suis là maintenant, tu veux jouer le chef à la maison...tu as cinquante pour cent de handicap, trouble du comportement...et défaillance intellectuelle (...) ».

Quoiqu'il en soit, le couple se sépare en 2009, et suite à cette séparation, Dany retourne dans la rue.

- Le retour dans la rue

Cette rupture se soldera pour Dany par un retour dans la rue dès l'année deux mille neuf. C'est à cette époque qu'il retrouvera son ami Thomas, surnommé « *nain de jardin* ».

Le divorce quant à lui sera prononcé mais n'aura plus d'importance aux yeux de Dany qui ne se présentera même pas à l'audience de conciliation :

« Moi je ne suis pas venu en réconciliation...parce que je lui aurais niqué la gueule ! ».

Sans désir de revanche vis-à-vis de cette femme, Dany poursuivra sa vie dans la rue accompagné de son ami inséparable. Cependant Dany aura tout de même des nouvelles de son ex-femme, en 2010, une année après leur séparation. Cette dernière viendra le rechercher une ultime fois dans la rue afin que Dany la rejoigne pour à nouveau tout recommencer :

« Elle est venue en 2010 elle m'a dit tu veux pas encore une fois essayer ?(...) ».

Pris sans doute par les sentiments, ceux qu'il éprouve encore vis-à-vis des enfants, Dany réessayera une dernière fois de retourner avec son ex-femme, et ce, malgré les conseils de son ami Thomas :

« Ah je l'ai fait une fois, elle voulait que je revienne...quel con que j'étais, et Thomas il me l'a dit...Thomas il me l'a dit, il m'a fait Dany tu fais une faute là, Thomas... y a les enfants derrière, c'est quand même moi qui les ai élevés, ils sont dans mon cœur. ».

Mais ce retour sera de courte durée puisque Dany ne restera dans cette famille que deux jours. Lors de son retour il ne peut que constater l'état déplorable du logement :

« Je retourne catastrophe !...j'ai fait le logement cinq étoiles et quoi, un appart (...). Je préfère dormir à côté d'une bête, c'est plus propre ! Je préfère dormir ici, c'est plus propre, j'ai fait qu'est-ce qui s'est passé là ? (...) ».

Deux jours ont donc suffi pour dissuader définitivement Dany de refaire son existence avec son ex-femme et pour retourner dans la rue :

« Je suis rentré deux jours, j'ai dit dégage ! j'ai laissé tout mon argent...j'ai laissé tout mon argent et je suis revenu là et Thomas paix à son âme, il m'a dit Dany je le savais....c'était un mauvais signe, je sentais que tu allais revenir, et je suis revenu (...) ».

Toutefois dans son départ Dany n'oubliera pas de laisser l'ensemble de son argent, sans doute dans l'espoir qu'il profite aux enfants, et comme un bon père le ferait, pensant avant tout au devenir de ces derniers. La morale de cette histoire, Dany la résumera en ces mots :

« J'ai compris effectivement elle s'est foutue de ma gueule....mais bon on fait avec, mais au moins je suis correct, j'ai toujours été un homme correct...elle le savait ça, trop bon, trop con...trop bon trop con on appelle ça... ».

- Une histoire que Dany souhaite oublier

Ces multiples allers retours dans cette famille semblent avoir usé tous les espoirs pour Dany de fonder une famille. Déçu par les agissements de son ex-femme et d'un de ses fils Florian, il ne veut plus rien savoir de leur existence et souhaite faire le deuil d'une histoire qui était sans doute perdue d'avance. Même si une tentative de réconciliation semble être amorcée par ce fils :

« J'ai un copain qui m'a dit y a un Florian qui est passé deux fois devant toi, mais comme j'ai fait un malaise cardiaque, y a des choses qui sont parties...j'ai fait c'est qui ? Jusque quand j'ai compris, merde qu'est-ce qu'il veut ? Il veut parler avec moi, ben qu'il vienne, qui vient qui fait voilà je suis Florian.... on parle ensemble et puis c'est tout (...). Et moi je lui ai dit c'est comme s'ils étaient morts ! Déjà je ne me rappelle plus d'eux...au bout de quatre ans ils veulent des nouvelles de moi....et en plus le grand il passe deux fois....qu'est-ce qu'il se passe là ? (...) Frank, ils m'ont vu avec lui parler, Frank c'est lui qui m'a raconté cela, mais je ne veux plus rien savoir d'eux...ils vont leur vie et moi je fais la mienne..... ».

L'attaque cardiaque survenue peu de temps après le divorce et la séparation, facilite ce désir de vouloir oublier toute cette histoire jusqu'aux visages des protagonistes. Surtout que Dany n'est à ce moment plus dupe et soupçonne sans doute une manipulation de la part de son ex-femme qui lui envoie son fils afin de le convaincre de revenir parmi eux. Un homme averti en vaut deux. Mais son désir de ne plus avoir de contact avec les enfants de son ex-femme se comprend également par sa situation sociale. Dany ne souhaite pas être vu comme un homme qui a tout perdu, soucieux encore, et comme lorsqu'il était ce père symbolique, de donner le bon exemple :

« Si un des enfants de mon ex-femme demande des nouvelles de moi, je veux pas, je veux pas qu'il me voit comme ça...je veux pas, je veux...qu'ils prennent le chemin, qu'ils fassent leur vie....moi je fais la mienne....ça veut dire je veux plus de relation, de contact avec les enfants je veux pas qu'ils voient ça... ».

- Une disparition tragique

L'année 2010 sera pour Dany une année plus sombre que les autres, marquée par son énième échec pour construire une famille, et par la disparition de sa mère, celle auprès de laquelle il avait développé des liens affectifs très forts :

« Ma mère, elle est tombée Alzheimer, elle est décédée, en 2010 (...) ».

Sa mère malade, Dany se souvient encore de ses dernières paroles où elle demandait à son fils de la laisser partir :

« Mon père j'en ai rien à foutre il peut encore dormir, ma maman c'est sacré c'est mon petit cœur, mon père bas les couilles ! Il peut recrever encore une fois ! Ma mère, elle me l'avait dit Daniel je veux partir... »..

Toutefois, ce décès, Dany ne l'apprendra qu'une année et demi après, en 2011, informé par son travailleur social :

« J'ai pas vu le cercueil rien... ni de ma mère, mon ex-femme le savait elle aurait pu venir me le dire....un an et demi c'est mon travailleur social qui téléphone sur Ostwald, à la mairie...Dany j'ai quelque chose à te dire, je suis désolé ta mère est décédée depuis un an et demi...j'ai bu un café schnaps, j'ai cherché une bouteille de rosé et je suis allé à l'église j'ai fait une prière, normal, j'ai donné cinquante euros à un copain, j'ai dit écoute tu me cherches un bouquet, il m'a accompagné sur la tombe, elle a une belle tombe c'est vrai (...) ».

L'année suivante c'est son père qui décède, mais sans susciter plus de compassion que cela auprès de Dany :

« Il est décédé en deux mille onze... mais bon je suis quand même allé j'ai amené un bouquet où j'ai mis de la part de votre fils Daniel...bon ça j'étais obligé, il m'a aussi élevé...il m'a aussi élevé, bon il était sévère, enfin sévère un petit con quoi, j'ai jamais aimé mon père mais par respect j'ai mis un bouquet avec 'votre fils Daniel'... ».

Par signe de respect et malgré le fait qu'il n'appréciait guère son père, Dany fera tout de même un geste, celui de lui rendre un dernier hommage.

Les 2 années qui se sont écoulées auront donc apporté leur lot de malheurs pour Dany qui, perdra deux des êtres qui comptent le plus à ses yeux, sa mère et son ami Thomas.

Deux pertes qu'il apprendra, et c'est là encore un élément ajoutant au tragique de cette situation, que tardivement et par le biais de travailleurs sociaux. C'est ici peut-être que le sentiment d'« exclusion » a du se faire sentir de manière toute particulière chez cette personne « sans domicile », non informée en temps réel ou quelques années après, comme ce fut le cas pour sa mère, du décès de personnes proches, et par des individus ne faisant pas partie du cercle des intimes.

La rue peut ainsi aussi devenir ce lieu d'enfermement, coupant l'individu de toutes informations sur ses proches, et augmentant encore davantage ce sentiment d'abandon et de solitude exacerbée, synonyme d'« exclusion ».

- Un bref séjour en foyer d'urgence

Dans son récit Dany reste très évasif sur les rapports qu'il a pu avoir, au début de son arrivée dans la rue, avec les structures d'aide sociale, comme celles liées à l'hébergement. Il avoue tout de même après plus de dix années de rue, avoir été pris en charge dans l'une de celles-ci quelques temps, et pour faire face aux conditions climatiques extrêmes :

« Un foyer social...je suis allé l'année dernière quand il faisait très froid, dégage le foyer au revoir ! Je suis partis et j'ai dormis dehors...je suis mieux... ».

Depuis le début des années 1990, date à laquelle il a connu une vie dans la rue, Dany n'a jamais eu recours aux foyers d'hébergement. Le seul moment où il s'est tourné vers cette solution, c'est en deux mille douze pour des raisons climatiques, et pour trouver un certain confort de vie pendant cette période de grand froid. Cette attitude participe comme chez d'autres personnes « sans domicile », à la mise en place de tactiques de survie quand le quotidien de la personne devient entravé par des impondérables.

Le compromis se réalise ainsi face à ses convictions et éventuellement les expériences négatives antérieures que la personne a pu faire, pour se mélanger avec une autre population et se conformer au règlement institutionnel.

Toutefois ce compromis trouvera rapidement une fin lorsque Dany effectuera un hommage aux disparus de la rue, une cérémonie qui ne fut pas du goût des professionnels de la structure :

« Une fois j'étais aux « remparts »...c'est un truc d'urgence et moi je fais la levée des gobelets avec des copains pour ceux qui nous ont quittés (...). Il y a un respect et ça ils ont pas aimé, une demi-heure sur une chaise ! Ils m'ont punis....et moi j'ai fait allez-vous faire foutre, et je pars je reviens plus ! Je préfère vivre dehors.... ».

La « punition » qui s'en suivit, celle où Dany fut contraint de rester assis sur une chaise pendant une demi-heure, participera à son départ et à son refus définitif de retourner dans ce type de lieu, et ce, qu'elles que soient les conditions climatiques futures.

Cette expérience négative reste comme d'autres personnes rencontrées, au fondement de ce sentiment de désaffection fort prégnant chez les personnes « sans domicile ». Il marque comme dans ce cas, le sentiment d'une liberté d'actions bridée au sein de l'institution qui convient rarement avec l'esprit d'indépendance fortement affirmé chez ces personnes.

- Un quotidien dominé par une « mission » auprès des jeunes

Nous aborderons dans la partie d'analyse qui va suivre, plus en détails l'investissement de cette personne « sans domicile » auprès de jeunes accompagnant son quotidien. Toutefois il était tout de même important ici de mentionner ce fait dans ce procédé de reconstitution de la structure diachronique du parcours de vie de cette personne, tant il marque les journées de celle-ci et ses préoccupations journalières.

Ces jeunes nous les avons côtoyés lors des entretiens menés avec Dany. Ils ne constituent cependant pas et comme nous pourrions le croire ces « zonards » ou ce jeunes « SDF » subitement arrivés dans la rue suite à une rupture familiale. Ces jeunes, la plupart mineurs, ont tous un toit, une famille, et pour certains au moment de l'enquête, également un emploi.

Ce sont davantage des jeunes désœuvrés ne trouvant pas de soutien matériel et moral auprès de leurs parents. En interrogeant Joffrey, l'un d'eux, sur le pourquoi de ses visites quotidiennes auprès de Dany, voici ce qu'il nous répond :

« Parce qu'il connaît bien la vie... et il connaît toute les lois.... ».

L'expérience de vie de Dany ainsi que sa connaissance des lois incitent ces adolescents à venir lui demander des conseils, ou plus simplement à partager sur leurs préoccupations à l'entrée dans l'âge adulte, et comme pourrait le faire, un parent à l'écoute.

Dany, quant à lui, explique cette situation plutôt comme une « mission », un acte de prévention pour éviter que ces jeunes abandonnés ne tombent dans la délinquance :

« Je fais de la prévention maintenant, ça c'est de la prévention et en même temps je surveille pour protéger les jeunes...éviter qu'ils aillent devant le tribunal et qui partent en prison, c'est pas...vaut mieux prévoir, je me demande où sont les parents ? Ils sont où ? Des jeunes qui viennent me voir (...) ».

Il sait que même si ces jeunes possèdent un toit, le temps passé dans la rue quotidiennement les expose à des tentations et à certains dangers. Là encore une fois, nous retrouvons cette dévotion propre à Dany qui, endosse le « rôle » de parent symbolique en apportant un soutien moral mais aussi financier :

« Je dois protéger les jeunes, moi je suis vieux...j'ai cinquante-trois ans, j'en ai plus rien à foutre...mais avant que je crève, eux ils s'en sortent, il a trouvé du travail (en me montrant un des deux jeunes à proximité)...il travaille... et Axel (l'autre jeune), et dans la restauration et lui il voulait démissionné j'ai fait Joffrey (prénom du jeune), ne fais pas ça ! T'as un problème avec le VTT, ok je te paie la roue....je lui dit vas acheter je te donne trente euros pour la roue, et la roue elle est là, elle est dessus, là maintenant il peut travailler, il peut aller travailler...mais grâce à moi...mais ça vient de moi, c'est mon RSA...je suis même allé jusqu'à lui acheter un portable, quatre-vingt-neuf euros...je m'en fous de l'argent moi ! Moi l'argent je m'en bas les couilles moi ! (...) ».

Ce soutien matériel, financier est uniquement apporté auprès de ces jeunes afin qu'ils n'aillent pas chercher l'argent ailleurs, c'est-à-dire dans les profits substantiels que pourraient leur rapporter d'éventuels trafics et une activité illégale.

Mais cette aide financière est également dans certains cas comme ci-dessus, mise en place afin de maintenir le jeune dans une activité professionnelle. L'achat d'une roue de bicyclette permet ainsi à Joffrey d'avoir toujours la possibilité de se rendre sur son lieu de travail, chose qu'il ne pourrait plus faire si Dany ne lui avait pas payé cette roue.

Il n'y a donc pas d'équivoque ici. L'acte de soutien financier se symbolise à la manière d'un acte éducatif tourné vers la pérennisation d'une activité professionnelle pour l'adolescent, et contribue à lui éviter le pire : l'inactivité et la tentation de l'argent facile dans la rue.

Notre premier travail centré sur la reconstitution de l'histoire de vie de cette personne « sans domicile » accomplie, il convient maintenant de mettre en lumière ce que dévoile en filigrane ce parcours, riche d'évènements diachroniques et synchroniques, qui dans le présent d'une vie dans la rue, se tourne vers l'explicitation d'éléments centraux permettant de mieux comprendre tant d'années passées dans cet univers.

Pour faire face à la désolation et à l'abandon d'une existence d'extrême pauvreté, nous analyserons en détails, ce qui fait encore tenir Dany. Ce qui le pousse à rester dans cette rue de « *l'ancienne gare* » d'un quartier de la ville de Strasbourg, ce terrain de « jeux identitaires » tournés vers sa survie ; terrain qu'il n'a jamais véritablement quitté depuis les années 1990, date du début de sa chute et de son combat pour rester parmi « nous ».

3. L'analyse de cas

3.1 La rue de « *l'ancienne gare* », lieu de toutes les convergences

- L'aspect symbolique modifiant la vision d'un espace de passages

Au préalable de cette analyse approfondie, il importe de camper le décor dans lequel nous avons réalisé l'ensemble de nos entretiens avec cette personne « sans domicile », pour montrer toute la centralité d'une existence se déroulant dans cette rue de « *l'ancienne gare* ».

Espace transitoire entre plusieurs quartiers, produits de délimitations arbitraires, la rue lorsqu'elle est prise d'assaut par une personne « sans domicile » devient, pour peu que nous nous donnons la peine d'observer, cet espace symboliquement reconstitué par la personne en lieu privatif.

Cette constatation, évoquée au préalable de cette étude de cas, nous l'avons faite d'emblée lors de notre premier contact avec Dany. Les nombreux objets matériels soigneusement disposés le long de cette rue accréditent de cette appropriation, non pas outrancière, mais organisée et disciplinée de cet espace public. Et c'est la nature de ces objets liés au quotidien de la personne (matelas, chaises, couvertures,

étendoir...) qui illustrent tout le symbolisme de l'investissement d'un lieu anonyme par excellence, en terrain conquis dont les traces se signent à même l'asphalte.

Cette appropriation méthodique où chaque objet à sa place, s'explique sans doute par ce que déclarait Maurice Halbwachs reprenant une idée d'Auguste Comte : « l'équilibre mental résulte pour une bonne part, et d'abord, du fait que les objets matériels avec lesquels nous sommes en contact journalier ne changent pas ou changent peu, et nous offrent une image de permanence et de stabilité.⁴ ».

De fait, et pour ce qui nous intéresse, cet équilibre mental ainsi que cette stabilité nous la retrouvons dans l'organisation quasi méticuleuse de cette parcelle de trottoir, où chaque objet à sa place, et nous serions tenté de dire sa fonction, tant ils permettent à Dany de projeter sur le sol l'image d'un espace clos sur lui-même, apportant un minimum d'intimité et de confort, ce « chez soi ». Cette portion de trottoir investie, voici comment Dany se la représente, preuve sans doute de cette projection symbolique :

« C'est ma maison ici...je suis heureux, je suis un homme heureux, pourquoi un appartement ?(...) ».

De manière similaire à d'autres personnes « sans domicile », sa « maison » se signifie par l'appropriation d'un espace public qui, grâce à l'ingéniosité de l'individu, se modifie en espace intime où trouver une inscription identitaire. Un processus qui fait dire à la personne, je vis ici, ou encore, ici c'est chez moi, et venant prouver cette stabilité procurée par la permanence du lieu et des objets qui y sont disposés :

« Ça c'est ma rue, rue des pavés, rue de 'l'ancienne gare'...(...) moi je suis le roi de la rue, de là-bas, jusqu'à là-bas, c'est à moi !(...) ».

Nous sentons bien à travers les propos, cette appropriation qui, jusque dans les mots se signifie comme une propriété quasi exclusive, « c'est à moi ». Cette dernière phrase pour le moins affirmée rappelle ce que Michel De Certeau exprimait sur la « narration orale qui ne cesse, labeur interminable, de composer des espaces, d'en vérifier, confronter et déplacer les frontières.⁵ ».

Il y a donc bien ici composition d'un espace public en espace privé grâce à cette narration dont fait preuve Dany. Une narration qui symboliquement déplace des frontières elles-mêmes symboliques séparant un « dedans » et un « dehors » pour définir un habitat, mais également pour entériner une position d'« exclusion » par rapport à un tout.

Nous terminons en précisant, toujours dans le prolongement de la pensée de Michel De Certeau, que cette composition « a même pouvoir distributif et force performative (elle fait ce qu'elle dit) quand un ensemble de circonstances se trouve réuni. Alors elle est fondatrice d'espaces.⁶ ».

Ces conditions nous les retrouvons dans ces objets du quotidiens placés sur ce trottoir d'une manière bien spécifique, à la fois pour ne pas importuner le passage et pour garder cette image du foyer où chaque mobilier à sa place et son utilité. L'ensemble des circonstances est ainsi réuni pour créer cet espace privatif, cette

⁴ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, Paris, 1997, p.193.

⁵ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris, p.181.

⁶ *Ibid*, p. 181-182.

« *maison* » où se stabiliser et ressentir ce sentiment « apaisant de continuité de son image⁷ », celle procurée par « la stabilité du logement et de son aspect intérieur (...) »⁸. Par analogie avec la théorie de Marcel Mauss, nous pourrions également décrire cette occupation de l'espace public que représente la rue comme cette manière à soi d'« affecter le sol », de délimiter son terrain participant de manière plus globale à construire cette « morphologie urbaine » peuplée aussi dans ses interstices les plus improbables.

La perte du logement peut ainsi également et d'une certaine manière se « compenser » par cette transformation d'un espace public en « propre », afin et comme le souligne Maurice Halbwachs, réussir « en partie à retrouver son équilibre ancien dans les conditions nouvelles⁹ ». C'est dans ce sens qu'il y a résistance. Résistance à un état de faits qu'il s'agit pour la personne démunie et grâce à un savoir-faire, de modifier en sa faveur pour ne pas chuter davantage.

Nous retrouvons donc dans cette illustration une logique d'action tournée vers cette préservation, non pas tant de son intégrité physique, puisque la personne n'est pas protégée par des murs, mais une préservation de son intégrité psychique, celle qui permet une continuité de son image. Mais aux yeux de Dany, l'occupation de cette parcelle de rue dégage encore une toute autre symbolique, plus affective celle-ci, puisqu'elle se réalise en l'hommage de Thomas son ami décédé :

« *A partir du moment où mon nain de jardin il est décédé (son ami Thomas) je suis venu ici, à côté... ».*

Ici tout un travail de mémoire de la part de la personne est engagé en fonction de la spécificité du lieu. « Le lieu a reçu l'empreinte du groupe, et réciproquement¹⁰ ». Dans ce contexte, le groupe était constitué de Dany et Thomas inséparables dans leur quotidien, se déplaçant en « couple d'amis », et se soutenant mutuellement. Cette rue de « *l'ancienne gare* » atteste symboliquement sur le sol, et psychiquement dans la mémoire de Dany, des traces de ce comparse disparu tragiquement et de cette vie dans la rue menée à deux. La mémoire collective se sert ainsi, et comme le déclare Maurice Halbwachs, des images spatiales pour faire revivre le passé. Toutefois cette mémoire collective disparaît en apparence puisque le groupe n'existe plus depuis la mort de Thomas.

En apparence seulement et c'est bien là une des grandes spécificités de la mémoire collective. Elle subsiste malgré tout, et que « pour confirmer ou rappeler un souvenir, des témoins au sens ordinaire du terme, c'est-à-dire des individus présents sous une forme matérielle et sensible ne sont pas nécessaires.¹¹ »

De fait l'effort de remémoration dont fait preuve cette personne « sans domicile », n'est fait que pour recréer cette image de son ami disparu, celle qui, en se souvenant, lui fait dire en paraphrasant Maurice Halbwachs : « je ne puis dire que j'étais seul, que je réfléchissais seul, puisqu'en pensée je me remplaçais dans tel ou tel groupe, celui que je composais avec cet (ami) (...) »¹².

⁷ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, Paris, 1997, p. 195.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 201.

¹⁰ *Ibid.*, p.196.

¹¹ *Ibid.*, p.53.

¹² Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, Paris, 1997, p. 53.

L'occupation d'un espace devient alors symbole d'une remémoration individuelle, qui réactive encore l'esprit du groupe, en l'occurrence ici celui constitué avec Thomas. Prendre possession de ce bout de trottoir c'est conserver la mémoire d'un proche et se replonger, le temps de celle-ci, dans un passé où le quotidien était sans doute plus facile, car géré à deux.

« Pourquoi s'attache-t-on aux objets ? Pourquoi désire-t-on qu'ils ne changent point, et continuent à nous tenir compagnie ?¹³ ». Parce que dans le cas de Dany, ils lui donnent la possibilité de se replonger à volonté dans le passé et de faire revivre Thomas, comme s'il n'était jamais disparu, comme s'il continuait encore à accompagner Dany dans son quotidien.

D'ailleurs comment pourrions interpréter ces derniers mots : « *je suis venu ici, à côté...* », si ce n'est uniquement dans le sens d'une présence symbolique « à côté de lui » ?

De manière plus générale et pour clore cette partie, nous pourrions très bien affirmer que ce lieu représente pour cette personne « sans domicile » ce qui lui permet de rester soi-même face à l'adversité d'une vie dans la rue. En ayant élu domicile à cet endroit, Dany agit dans une logique de préservation de soi et de la mémoire, où tout ce qui le raccroche à d'agréables moments passés doit se conserver, pour continuer à avancer en cultivant la continuité apaisante de son image.

- **Le gardien des lieux : un « rôle » taillé sur mesure**

Précédemment nous avons évoqué en ce qui concerne la rue où Dany s'est installé, l'idée d'un point de convergences multiples. Nous allons voir maintenant que cette hypothèse s'étaye sur les nombreux « rôles » mis en action par cette personne. En effet, à la manière d'une scène de théâtre et pour reprendre encore ici la dramaturgie sociale d'Erving Goffman, cette rue est ce lieu où tout se joue. Elle représente ce que David Le Breton nomme cette « région antérieure subordonnée au regard d'autrui¹⁴ » rendue possible encore une fois par le jeu de « rôles » qu'y joue Dany.

Toutefois il convient de noter qu'à l'instar des individus « ordinaires » possédant un toit, la distinction entre les « régions antérieures » et les « régions postérieures » peuvent s'inverser.

En effet, en l'absence de lieux à soi où constituer cette « région postérieure, celle où l'individu reprend le contrôle relatif de soi, celle où il n'est plus dans l'exigence de la représentation¹⁵ », peine à se constituer lorsqu'il s'agit d'étudier les conditions d'existence de personnes dans la rue. Il peut arriver, comme nous l'avons déjà fait remarquer pour d'autres personnes rencontrées lors de ces travaux, que le squat ait cette fonction primordiale, au regard des « rôles » joués sur la scène sociale.

Or pour Dany, il n'en est rien puisque son « chez soi » est cette rue, sans murs, ni portes, ni fenêtres. Nous considérerons ainsi, la rue de « *l'ancienne gare* » comme à la fois ce lieu à soi en même temps que cette « région antérieure » où exécuter un ou plusieurs « rôles ».

¹³ *Ibid*, p .193.

¹⁴ David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Quadrige, PUF, Paris, 2008, p.115.

¹⁵ *Ibid*.

Cependant si l'on en croit la théorie d'Erving Goffman, l'une ne va pas sans l'autre, à savoir qu'il ne peut subsister de « région antérieure » sans l'existence d'une « région postérieure ».

En d'autres termes, la nécessité d'un lieu où prendre de la distance par rapport aux « rôles » est impérative. Concernant cette personne « sans domicile », nous nous accorderons donc à penser que ce sont « les espaces provisoirement sans public (qui) sont utilisés pour souffler un peu et se libérer des contraintes du rôle à l'abri des regards. ¹⁶ ». Cette contrainte engendrant de la fatigue, nous la ressentons dans les propos de Dany lorsqu'il nous déclare :

« Je surveille y a que moi, et à un moment je me suis dit j'en ai marre moi aussi je veux dormir, quelqu'un prend la relève...Oh yeah !..... ».

Ce « rôle » de gardien des lieux qui demande concentration, assiduité et dont Dany souhaiterait de temps en temps se défaire afin de se ressourcer. Mais là encore la relève n'est pas assurée. Car effectivement c'est bien de ce « rôle » de gardien des lieux, dont nous allons traiter ici en détails les tenants et les aboutissants à travers l'hypothèse d'une seconde logique d'action, celle engagée par cette personne pour survivre moralement à la déchéance et aux effets consécutifs des pertes ayant jalonné son parcours de vie.

Ce n'est qu'au fur et à mesure de l'avancée de nos entretiens que Dany nous a explicité son travail, comme il le nomme, celui qui consiste à surveiller depuis des années tout un périmètre s'étalant autour du quartier de la place des halles de Strasbourg :

« Euh... depuis 92, euh j'ai déjà surveillé là-bas derrière, j'avais l'œil ouvert... ».

L'énonciation de ce « rôle » de gardien dans son discours ne s'est fait que lors de notre troisième entretien. Ceci s'explique sans doute par la confiance qui a pu s'établir entre nous, puisque comme il nous l'avoua lors du retour de la retranscription d'une partie de nos entretiens, il souhaite que cela ne s'ébruite pas craignant pour sa sécurité. En effet ce « rôle » est endossé en collaboration discrète avec la police de la ville :

« Quand je vais à la place des halles, je tourne, et que je cherche quelqu'un, même la journée, la nuit non y a la sécurité donc y a pas de problème, mais la journée parfois, je tourne, les copains ils disent t'étais où ? Place des halles. Dany a encore tourné, oui contrôle, contrôle, je cherche quelqu'un...si je l'attrape je l'allonge, j'ai carte blanche... ».

Avoir « carte blanche » comme il nous l'exprime, c'est avoir l'autorisation de la police de pouvoir surveiller ce quartier et l'occasion de la solliciter en cas de situations inhabituelles. Le mode opératoire est le suivant :

« Ils me montrent des photos, ils me montrent les photos...(...) Parce que moi je donne un coup de main à la police...discrètement ».

¹⁶ Ibid.

Se basant sur une photographie et sur ses qualités de physionomiste, Dany rend service à la police en adoptant ce « rôle » de gardien des lieux, de manière clandestine et tacite :

« On appelle ça la citoyenneté, je veux rien savoir moi... moi je dénonce et puis c'est tout, on va dire...euh... je suis un fayot...(...) ».

Ce « rôle », Dany l'assume pleinement, même si, comme nous venons de le souligner avant, il souhaite que cela reste secret, puisqu'aucune personne de son entourage n'est et ne doit être au fait de ses agissements :

« Ah non surtout pas ! Parce que là je suis en danger....non, non, non, bon ils ont un soupçon, mais ils ne savent pas ce que je fais... ».

Garder les lieux, procéder à des rondes, avoir toujours l'œil ouvert pour relever les événements anormaux, voici les obligations ou contraintes liées à ce « rôle ». Cependant, le gardiennage de cette rue, s'opère aussi et dans des situations plus délicates que les tâches réalisées quotidiennement à la manière d'actes quasi routiniers. En effet, des événements exceptionnels peuvent venir pimenter le quotidien, comme cette tentative de suicide d'une jeune adolescente échappée d'un foyer, suicide que Dany, encore une fois, a su éviter :

« Et faut voir comment j'ai réagis... j'ai sauvé la plus jeune, treize ans... elle voulait sauter du pont...et moi avec quatre SDF, écoutez les gars allez vite aux remparts, moi je prends le portable et j'appelle la police, un cinquième est venu (...) ».

La tentative de suicide de cette jeune Sofia entourée de ses deux frères, tous trois en fugue d'un foyer où ils séjournaient, aurait pu, sans l'intervention de la police sollicitée par Dany, tourner au drame. Nous voyons encore dans cette situation, toute la vigilance dont fait preuve Dany dans la réalisation de son « rôle » de gardien des lieux afin d'éviter aussi les drames.

Depuis ce sauvetage *in extremis*, Dany est devenu aux yeux de cette famille un héros, un « rôle » qui, *a contrario* des autres endossés, ne lui convient guère :

« Je suis contre les médailles, j'ai rendu service, ça s'arrête là...(...) ».

Cet acte héroïque a donc permis de créer des liens avec la mère et ses enfants, venus pendant un de nos entretiens menés avec Dany, le saluer et partager quelques instants avec nous pour, en autres, attester de cette histoire, mais également donner de leurs nouvelles.

La reconnaissance de cette femme vis-à-vis de Dany n'est donc pas à démontrer. Elle vient régulièrement lui rendre visite : *« Oui, elle vient ici me voir.... »*, comme pour montrer à cette personne « sans domicile », toute l'importance qu'elle a acquise aux yeux de cette famille. D'ailleurs il est à préciser que le jour où cette famille est venue rendre visite à Dany n'est pas anodin, puisque c'était le jour de l'anniversaire d'Albert, un des enfants.

C'est la mère qui l'annonça à Dany : *« Et il a 13 ans aujourd'hui... »*. Cette information portée à la connaissance de Dany est la manière qu'a trouvée cette mère pour lui signifier qu'il compte pour elle et ses enfants. Un moment aussi important dans la vie d'un adolescent doit se partager avec des membres proches. Il se partage rarement avec des inconnus.

- Jouer sur les apparences portées par le stigmaté

Indépendamment de l'illustration que nous venons de mentionner à l'instant, l'avantage procuré par ce « rôle » de gardien de la rue est dans ce contexte « spatial » particulier, double. Dans un premier temps, il permet à Dany de renverser l'effet du stigmaté de « clochard » en jouant justement sur celui-ci pour réaliser son « rôle » de gardien en toute discrétion. En effet, qui soupçonnerait qu'un « clochard » puisse travailler avec la police ?

Le stigmaté de pauvreté extrême est ainsi utilisé par cette personne « sans domicile » afin d'agir en « couverture » pour utiliser le vocable judiciaire. Du même coup, cette utilisation permet à Dany de prendre du recul, de la distance par rapport à cet attribut négatif.

Il y a dans cette tactique, une certaine forme « d'inversion du stigmaté », non pas tant comme le décrit Becker dans un processus où « le discrédit devient un argument de mobilisation en imposant une inversion du stigmaté¹⁷ », puisqu'ici il s'agit justement de conserver celui-ci pour sauver non pas la face, mais ce « rôle » en couverture ; mais davantage dans la manière dont il est perçu par les policiers. Ainsi, plutôt que le terme « d'inversion » il serait plus cohérent dans cette situation de parler d'une certaine forme de « reconversion » des effets liés au stigmaté, et se réalisant aux yeux des policiers.

C'est d'ailleurs pour cette raison que dans le titre introduisant cette partie d'analyse, nous employions le terme de « rôle » taillé sur mesure, comme si au final, Dany, le temps de son travail, revêtait le costume de « clochard » pour réaliser son opération de repérage en toute confidentialité :

« Mais moi je me prends pour un clochard...même la police ils viennent et me montrent des photos, celui-là je le connais pas, celui-là je le connais pas, celui-là je le connais...il est là et là...(...) ».

Mais ce « rôle » est également taillé sur mesure parce qu'il repose, et c'est là une des hypothèses principales de nos travaux, sur la réactivation d'acquis antérieurs, en l'occurrence ici le savoir-faire issu d'un de ses anciens métiers, au moment où il travaillait dans une société de surveillance, et comme nous l'avions évoqué lors de la description détaillée de sa trajectoire sociale.

Et c'est bien dans ce contexte que nous pouvons parler de travail, tant il met à contribution le corps et l'esprit de cette personne, constamment sur le qui-vive, tel un oiseau de nuit ne dormant que d'un œil pour surveiller les allers et venues des passants.

Ceux qui sortent de discothèques, des restaurants ou qui viennent rechercher leur véhicule sous les parkings souterrains placés juste en face de la rue :

« Je travaille discrètement...moi tout seul, moi je dors pas...que d'un œil et d'une oreille... ».

C'est moi qui surveille pour que personne vole...(...) ».

¹⁷ Becker Howard. S, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, (1963).

Ce lieu, rue de « *l'ancienne gare* », est ainsi le point d'une première convergence. Celle où la police vient le chercher, où s'adresser à lui quand il s'agit de profiter de ses services.

En ce sens, il représente à nos yeux et symboliquement ce bureau, cette agence de surveillance, lieu où les forces de l'ordre se rendent lorsqu'il s'agit d'élucider une enquête en cours. Et c'est sans doute dans ces moments précis, ceux où il collabore avec la police que le renégociation identitaire permettant la survie psychique a lieu, car il développe chez Dany ce sentiment d'être reconnu non plus comme un « clochard », mais un collègue inclus dans une équipe de police et dans une enquête, reconnaissance qui, du même coup, met en valeur ses compétences acquises lors d'un de ses derniers emplois. C'était comme si le temps de ses investigations dans la rue, il était un autre, ou plutôt il était toujours Dany, celui qui œuvrait dans le domaine de la surveillance pour le bien-être de tous.

Quoiqu'il en soit, ce « rôle » de gardien des lieux, Dany n'en est pas peu fier. Il vient sceller son inscription dans le quartier aux yeux de tous, comme notamment ceux des employés des bureaux d'assurance se situant juste en face, ou encore les nombreux salariés passant chaque matin et saluant Dany, comme nous avons pu le constater à de nombreuses reprises lors de nos observations. C'était parfois, même, irritant de se voir interrompre plus de quatre fois dans l'entretien par les protagonistes de cette rue, le saluant et lui demandant de ses nouvelles. Nous étions en effet obligés constamment de revenir sur ses propos et réenclencher le dictaphone. Quelques fois aussi, nous étions contraints de recentrer le sujet de notre discussion, tant Dany était pris dans ces interactions multiples. Mais le jeu en valait la chandelle.

Nous évoquions juste à l'instant, la transformation symbolique de cette rue de « *l'ancienne gare* », en bureau ou en agence, transformation possible grâce à ce jeu d'acteur, celui de gardien des lieux. Le parallèle avec ce type d'endroit trouve encore dans l'illustration qui va suivre, une justification qui dépasse la vision d'un espace urbain totalement dépourvu de sens, anonyme et neutre, transformé par cette forme d'« onirisme social » en lieu significatif. Comme chacun des employés d'un bureau, Dany veille à la propreté du lieu où il travaille et qu'il souhaite garder conforme à ses représentations :

« Ça fait huit mois que j'étais là j'avais un balai, une pelle, une balayette et des sacs poubelle, je demande des sacs poubelle au district...je nettoie la rue, cette partie-là (il me montre les deux côtés de la rue où nous sommes)...mais là-bas on a nettoyé, on a tout enlevé...pour que ce soit propre..... ».

La propreté du lieu exigée s'explique par deux aspects incontournables dans cette analyse. L'un est lié à ce jeu d'acteur, où la nécessité d'un lieu de travail propre évoque le sérieux du gardien. En effet gardien des lieux, il l'est aussi en ce qui concerne le maintien de l'ordre et de la propreté de cette rue. C'est ce qui atteste ou non de son sérieux dans la tâche :

« Oui il faut que ça reste propre...c'est important, très important, pour l'image (...). Là je leur ai interdit d'aller uriner là-bas...interdit...j'ai eu une réclamation, je leur ai dit aller là-bas uriner...non il y a les gens qui passent et moi je connais tous les enfants

du quartier quand ils passent avec leurs parents certains font comme ça (en se bouchant le nez pour signifier une mauvaise odeur), et ça me dérange...(...) ».

La salubrité du lieu est donc d'une importance capitale pour Dany, car elle démontre toute sa capacité à maintenir la rue dans un état acceptable. Une capacité qui se retrouve aussi dans sa faculté à faire régner l'ordre parmi ses comparses, celle qui indiquera s'il est ou non un bon gardien des lieux. D'ailleurs son absence de la rue se fait vite sentir auprès du voisinage qui immédiatement vient se plaindre auprès de lui dès son retour :

« Y a eu la plainte. Dany ça sent mauvais là-bas tout le monde urine là-bas. Y a un respect, les enfants ils passent, ils font tous comme ça...ça sent mauvais, ça sent l'urine. On nettoyait sérieux..., Shampooing, de l'eau et on a tout arrosé pour pas que ça sent...(...) ».

Nous voyons à travers cet exemple toute la légitimité que dégage cette personne « sans domicile » aux yeux des habitants du quartier. Ces derniers s'adressant à lui dès qu'ils ont un problème avec d'autres personnes « sans domicile ». Un fait qui vient encore renforcer l'idée de cette inscription territoriale pour cette personne « sans domicile ».

Cependant le temps passé à rendre cette rue propre et toute l'exigence qu'elle engendre de la part de Dany, comporte un second aspect, lié celui-ci, davantage à l'image de soi qu'il peut dégager auprès d'autrui comme notamment les enfants.

Cet aspect concerne davantage la tactique de contournement du stigmate du « clochard » que nous allons ultérieurement développer en détails. Pour l'heure, il était tout de même important de le noter ici, tant il participe à ce labeur journalier mené par Dany pour sauver la face et se maintenir dans un « rôle » de gardien garant du bon fonctionnement de cette rue.

Il reste encore à souligner à propos de l'emploi d'un « rôle » et des acquis antérieurs de la personne utilisés dans ce jeu, une autre observation. Au regard des nombreuses fonctions effectuées durant sa vie, il est intéressant de constater qu'une fois encore le « rôle » de gardien des lieux se conforte également grâce au savoir-faire et aux compétences emmagasinés dans le domaine du nettoyage. N'oublions pas en effet que cette activité fut celle que Dany a le plus pratiquée durant son passé. Il n'est donc pas si surprenant que cela de constater que celle-ci soit réactivée dans le présent pour maintenir cet espace urbain dans un état respectable.

Nous pourrions même penser que ce « rôle » de gardien, composante majeure d'une logique d'action tournée vers un renégociation identitaire de survie, s'appuie sur des acquis du passé ayant trait à deux emplois pratiqués antérieurement par cette personne « sans domicile ».

Et c'est cette réactivation au service de cette logique qui, comme chez d'autres personnes, maintient cet individu démuné dans un rapport de proximité avec son passé. C'est ce qui, d'une certaine manière, lui procure aussi ce sentiment d'appartenance à cette communauté d'« inclus » par le biais de cette participation à un « temps collectif¹⁸ » celui lié au travail, où le partage des compétences se réalise

¹⁸ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, Paris, 1997, p. 149.

dans cette « division du travail social » propre à Emile Durkheim, et ce, quelles que soient les conditions de sa réalisation.

C'est du moins sans doute ce qui lui fait dire :

« Ah ! Moi je bosse, faut pas croire, moi je bosse.... ».

La précision de nos propos concernant cette « division du travail social » peut se comprendre par l'explicitation de ce sur quoi elle se fonde, à savoir la complémentarité des tâches en fonction de la spécificité de celles-ci, « un système de fonctions différentes et spéciales qu'unissent des rapports définis¹⁹ ». En d'autres termes, le travail réalisé par cette personne « sans domicile » à travers son « rôle » de gardien de la rue, participe de cette inclusion non seulement dans un « temps collectif », mais également dans cette chaîne de relation d'interdépendances liées à la « division du travail social ». Le temps de l'ouvrage, la différentialité de la position de Dany dans le social (être dans la rue), se complémente avec son « rôle » de gardien qui le met en rapport définis avec la police. Il devient ainsi ce maillon essentiel dans cette division du travail lié à cette « société » de policiers, où sa spécificité territoriale et phénotypique le fait entrer, non pas dans la police, mais dans sa division du travail et son temps (collectif).

Nous comprenons ainsi mieux cette phrase d'Emile Durkheim : « la division du travail est donc le résultat de la lutte pour la vie (...)»²⁰ ». Dans le cas de cette personne « sans domicile », elle représente bien cette lutte quotidienne pour la vie psychique, celle qui permet de maintenir son moral face à ses conditions d'existence et faire front pour ne pas perdre la face.

- **« laissez-moi travailler, moi je regarde...le week-end dernier j'ai fait 60 euros, 60 euros, c'est vrai avec la manche (...) » : tout travail mérite salaire**

Le caractère de point de convergences du lieu que représente la rue de « l'ancienne gare », au fur et à mesure de notre avancée dans l'analyse, se justifie de plus en plus.

Mais si cet espace urbain se transforme ainsi c'est bien grâce aux actions journalières mises en place par Dany dans ce que nous nommons un renégociation identitaire de survie se faisant en fonction du contexte local. Lieu de convergences multiples, cette rue l'est en ce qui concerne les mouvements des personnes qui créent des rapports sociaux avec ce dernier, comme ceux, que nous venons de voir, engageant des membres des forces de l'ordre.

Mais, ces convergences ont également trait au temps, ce « temps collectif » dont parlait Maurice Halbwachs, celui qui « comprendrait et rattacherait l'une à l'autre en toutes leurs parties, dans son unité même, toutes les durées individuelles.²¹ ».

¹⁹ Emile Durkheim, *De la division du travail social*, Quadrige PUF, septième édition, octobre 2007, Paris, p.99.

²⁰ *Ibid*, p.253.

²¹ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, Paris, 1997, p. 149.

Ainsi l'action d'endosser un « rôle » pour travailler se comprend également et de manière plus immatérielle, par l'acte de rentrer dans ce « temps collectif », celui accompagnant toute profession. Nous dirions même que l'un ne va pas sans l'autre, ou plus précisément que l'acte de travailler induit automatiquement une sortie de sa durée individuelle pour s'enfermer dans le temps lié au travail. Cette rue est donc aussi ce lieu où convergent diverses temporalités, où il s'agit pour Dany, comme pour d'autres, de quitter sa durée individuelle, celle qui en quelques sortes, nous coupe du monde extérieur, pour « pratiquer » ce « temps collectif » durant son travail. De cette hypothèse de survie évitant l'enfermement en soi, nous en reparlerons de manière beaucoup plus détaillée par la suite.

Pour l'instant il est important de consacrer la partie de l'analyse à cette activité de rue coutumière permettant la survie de l'individu précaire, la manche.

De manière similaire aux autres personnes rencontrées, Dany ne cherche pas à dissimuler dans son discours, le fait qu'il réalise quotidiennement cette activité qui, aux yeux de l'observateur extérieur, reste l'apparat essentiel du « clochard » et le signe de sa légendaire oisiveté et dépendance envers autrui. Il est à rappeler d'ailleurs que cette image, les personnes « sans domicile » en ont que trop conscience, et que, c'est le ressenti de cet « itinéraire moral » qui permet de mettre en place une nouvelle logique d'action, celle tournée vers une rationalisation de la mendicité en travail :

« C'est un travail....il faut le respect, la politesse, le sourire....ça c'est très important, tu as des gens qui le remarquent...ça les gens ils le remarquent et c'est grâce à ça qu'ils donnent (...) ».

Un travail qui pour cette personne comme pour d'autres, nécessite tout un effort dans la présentation de soi afin d'espérer attirer l'attention du passant. Il y a donc une façon de faire qui se rattache à l'attitude comme le déclare Dany. Le sourire et le respect sont indispensables pour obtenir une pièce. Ils signent cette ouverture vers l'autre et le monde extérieur. Ils constituent en quelques sortes et de manière imagée, ce savoir-faire du commercial envers sa clientèle, toujours dans l'obligation de bien paraître ; un comportement dont les critères deviennent encore plus drastiques dans une situation de précarité extrême, car il s'agit de ne pas agresser les sens de l'interactant, par une odeur ou une vision trop chaotique du monde de la rue.

La gêne, la violence physique et symbolique que peut dégager la misère doivent, dans l'interaction, se diminuer au maximum. Il faut paraître ce que l'on est, mais sans en faire de trop. Il s'agit ici d'un subtil jeu des apparences à manier avec précaution au risque de paraître ce « mauvais pauvre ». Ce juste équilibre dans le maniement des apparences, Dany l'a bien compris, à plus forte raison qu'il sait qu'un de ses attributs physiques, pour une fois, joue en sa faveur :

« Ils me disent souvent : qu'est-ce que vous avez de beaux yeux, oh non ça va pas recommencer ! Laissez-moi tranquille (en rigolant).... Y a un pote qui voulait me rabaisser, y a une Dame qui vient, il fait Madame ne lui donnez rien il est sale, il pue....et elle, elle répond : je m'en fous, il a des yeux éclatants... et vingt euros cash ! Et je regarde le gars je lui dis : tu n'arriveras jamais à faire ça ! ».

Quelques fois, comme ici pour Dany, une qualité liée au physique de la personne peut parvenir à adoucir l'interaction, ou tout du moins à détourner l'attention pour ne pas se concentrer sur les effets phénotypiques flagrants d'une pauvreté extrême. L'atout physique peut ainsi peser dans l'échange, comme à l'inverse un handicap, montrant une réelle incapacité pour la personne à pouvoir travailler, comme nous l'avons vu chez Pascal.

Cependant, ce n'est pas cet effort constant sur l'apparence et l'attitude qui caractérise le plus, ce que cette personne « sans domicile » appelle « travail » quand il s'exprime au sujet de la manche. Cette interprétation n'est qu'une lecture trop littérale du discours ainsi retranscrit. Le travail d'analyse nécessite une lecture plus nuancée, plus en second degré pour déceler dans les mots des significations souvent toute autre.

Ou plutôt il convient de dire que ce « travail » n'est pas uniquement en lien direct avec la mendicité. Il y a certes, cette présentation de soi qui constitue un véritable travail dans le cadre de l'interaction avec le passant, mais la manche, par les bénéfices qu'elle procure apporte un second élément de compréhension.

Déjà exprimé à maintes reprises dans l'ensemble des situations rencontrées, les gains procurés par l'activité de l'aumône sont à la base de cette rationalisation effectuée par la personne démunie, dans une optique de survie morale liée à sa dignité.

Lorsque Dany déclare : « *C'est ma vie, laissez-moi travailler, moi je regarde...le week-end dernier j'ai fait soixante euros, soixante euros, c'est vrai avec la manche, la nuit en sortie de discothèque.....des bars. Moi tout seul (...)* », il convient pour une meilleure compréhension de cette affirmation, de la resituer dans son contexte et en lien avec ce travail identitaire lié à l'adoption du « rôle » de gardien des lieux.

La pièce apportée par les passants anonymes est, en quelques sortes et de manière indirecte et symbolique, le salaire lié à la mise en pratique de ce « rôle ». La rationalisation de la manche s'opère dans ce cas et comme dans tous les autres, par la justification des gains obtenus honnêtement, c'est-à-dire en échange d'une prestation, ici le « rôle » de gardien des lieux, assurant une certaine forme de convivialité de cette rue empruntée chaque jour par les passants.

Ce qui change dans cette situation et par rapport à celles déjà analysées au préalable, c'est que le retour lié à l'investissement de la personne « sans domicile » se fait indirectement.

Indirectement puisque ce n'est pas forcément la personne qui donne qui a bénéficié de ce service. Toutefois, l'échange est bien présent symboliquement, du moins dans l'esprit de Dany. Il permet à cette personne de survivre plus dignement dans la rue en équilibrant la relation liée à cette économie du don inspirée par Marcel Mauss dans ses écrits. Il donne l'occasion d'accepter la pièce sans pour autant perdre sa dignité d'Homme, et de rééquilibrer l'échange entre Dany et son interlocuteur pour préserver la face.

La dernière phrase : « *j'ai fait 60 euros, c'est vrai avec la manche (...)* », nous l'entendons comme ce retour mérité du fait qu'il « regarde » comme il nous le dit, qu'il surveille les allées et venues de cette rue. Nous irions même jusqu'à penser que l'expression « *c'est vrai* » sonne ici comme un aveu. En d'autres termes, Dany aurait très bien pu nous faire croire que ces soixante euros lui ont été donné par un des policiers, ou autres protagonistes du quartier en remerciement et comme un geste

fait (par la communauté des habitants) en reconnaissance de son « rôle » de gardien assurant la quiétude et la propreté du lieu. Nous n'aurions pas sourcillé.

- **L'entrée dans le système de « prestation totale²² » : un autre élément de convergence**

Outre les recettes indirectes en récompense de son « rôle » et obtenues lors de la manche, un raisonnement similaire pourrait être émis vis-à-vis de la nourriture dont cette personne « sans domicile » bénéficie chaque jour de la part des commerçants du quartier. Là aussi ce sentiment de dépendance et d'indignité rabaissant le donataire est rationalisé, transformé en retour pour services rendus :

« J'ai eu du Mac Do...encore...j'ai eu un homme en scooter est passé... il m'a dit chef vous êtes le meilleur, je reviens et je vous ramène un Mac Do (...) moi je suis le roi de la rue, de là-bas, jusqu'à là-bas (...) ».

Le don de denrées alimentaires fait également partie de cette « débrouille » quotidienne gérant la survie de la personne dans la rue. Mais là encore, n'en déplaît aux âmes charitables, l'acceptation passive de ce geste de compassion n'est pas pour arranger la situation de la personne qui, sans contrepartie, sans possibilité de réponse, reste dans une dette perpétuelle. Nous le voyons bien dans le cas où Dany accepte la nourriture provenant d'un commerçant du quartier, alors que lorsqu'il s'agit d'un don d'une autre provenance, la réaction est tout de suite différente :

« MDM, médecin du monde, une soupe, un café, un jour je leur ai dit écoutez ne venez plus...ne venez plus, vous n'avez même pas un sandwich pour un pauvre...(..) resto du cœur pareil, ils viennent avec un petit sachet comme ça, j'ai fait où est le sandwich ?(...) ».

Dans cet exemple ce n'est pas forcément la composition du repas qui pose question et induit cette réaction de la part de Dany, nous répétant à plusieurs reprises d'ailleurs, lors de nos entretiens, concernant le don que « *c'est le geste qui compte et non la somme* ». C'est davantage le fait qu'il ne rentre pas dans cette économie du don se basant sur une contrepartie, qui fait enrager cette personne « sans domicile ». Une colère qui peut encore s'expliquer par le regard que porte Dany sur ce type d'institutions caritatives qui, comme nous le verrons par la suite, reste fort décrédibilisé à ses yeux. Accepter ce don c'est accepter ce « rôle » de mendiant miséreux dépendant, « rôle » qui pour le coup semble moins attractif.

Par conséquent, la gestion du don reste pour la plupart des personnes démunies le nœud du problème. Savoir accepter le don entre dans ce triptyque appelé

²² Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige PUF, onzième édition, octobre 2008, Paris, p. 163.

« prestation totale²³ » qui comporte entre autres cette « obligation de recevoir²⁴ » pour accepter « l'alliance et la communion²⁵ ». Savoir accepter c'est entrer dans ce système de prestation totale qui autrefois unissait les peuples. Savoir accepter de nos jours et pour les pauvres, c'est non seulement entrer dans ce système, mais en ayant en contrepartie des choses à donner ou à rendre.

Cette hypothèse met donc sérieusement en doute l'idée de l'existence de « profiteurs » d'un système d'aides, sachant qu'il y a toujours un retour, qu'il soit direct ou indirect. La passivité vis-à-vis du don n'existe pas, ou bien elle crée ce malaise profond chez le donataire. Cette idée s'étaye encore par la révélation que nous fait Dany sur le circuit que prend le don, une fois que celui-ci lui soit parvenu :

« Tous les weekends...c'est des libyens ils ont une autoécole mais ils ont appris qu'il y a des pauvres et ils en ont marre, alors ils vont à la mosquée, ils font à manger et après ils distribuent et moi je distribue aussi, comme il me donne, moi je prends tout...je fais j'ai des copains là-bas, les deux là-bas (en parlant des deux personnes russes)...et je donne, y a à manger, il faut avoir quelque chose dans l'estomac, il faut pas seulement boire... ».

Il est inutile ici d'en expliquer davantage. Nous comprenons que ce don, Dany ne peut se l'approprier seul, il doit en faire profiter également son entourage pour, en quelques sortes et de manière symbolique, se détacher de cette « sorte de droit de propriété sur tout ce qui appartient au donateur. Cette propriété s'exprime et se conçoit comme un lien spirituel.²⁶ ».

Pour se défaire de ce lien et de cette dette perpétuelle, il faut que cette personne « sans domicile » entre dans ce partage, cette communion avec les autres ; qu'elle fasse circuler le don et alimenter cette chaîne de solidarités. Cette chaîne que nous retrouvons dans les propos de cette personne « sans domicile » lorsqu'il parle des gains de la manche mis en commun. Cette action nous l'avions constaté lors d'un entretien, au moment où un de ses comparses s'adressait à Dany en lui demandant, où mettre les pièces qu'il a réussi à gagner :

« On travaille ensemble, ça veut dire... c'est donnant-donnant, moi je les aide et eux ils m'aident... ».

²³ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige PUF, onzième édition, octobre 2008, Paris, p. 163.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige PUF, onzième édition, octobre 2008, Paris, p. 163.

2 Etre auprès des jeunes, une manière de faire face à son passé

- Un « rôle » de père symbolique pour éviter l'irréparable

La rue, lieu de passages itératifs d'individus pressés par leurs temps, devient aussi et par l'action de certains en situation de grande précarité, cet espace privatif, élément de toutes les attentions et souvent le point de ralliement pour d'autres personnes, qu'elles fassent partie du monde des « inclus » ou non. C'est le cas de ses nombreux jeunes que nous avons vu défiler lors de nos entretiens avec Dany ; certains pour venir lui passer un bonjour et parler de leurs présents, ou d'autres comme Joffrey pour trouver du réconfort et des réponses à ses questions. En effet, dès notre première rencontre avec cette personne « sans domicile », nous constatons la présence de ce jeune homme âgé de 17 ans, tenant compagnie de manière quasi journalière à Dany.

Au départ nous pensions à un membre de sa famille qui était là pour maintenir le lien, or il n'en était rien. Nous pensions alors et de manière logique que ce jeune constituait cette nouvelle frange de populations à la rue, ces jeunes en rupture familiale, désœuvrés, sans ressources et sans toit, pratiquant la rue comme un univers propice à l'expression de cette « blancheur » pour se reconstruire ailleurs. Toutes nos suppositions allaient très rapidement tombées lorsque nous écoutions Dany s'exprimer à ce sujet :

« Ça veut dire que d'une certaine manière j'aide les jeunes pour qu'ils évitent de dérouter, parce que je ne veux pas voir les jeunes en prison...(..) ici ils ont confiance en moi, ils me demandent des conseils (...) ».

Ce jeune est auprès de Dany pour bénéficier de son soutien, de son aide. Nous lui avons d'ailleurs posé la question de sa présence aux côtés de Dany. Voici ce qu'il nous a répondu :

« Parce qu'il connaît bien la vie... et il connaît toute les lois.... ».

Après nous être renseignés auprès de Dany pour connaître la situation de ce jeune, nous constatons en effet qu'il ne fait pas partie de ces jeunes « SDF » en ruptures. Il a une famille, possède un toit, et à l'époque de notre enquête, travaillait comme serveur dans un restaurant. De plus nous apprenons également, que Dany connaît son beau-père :

« Et je connais ton beau-père... ».

Toutefois et comme nous le déclara Dany de manière informelle, il est rejeté par ce dernier qui ne le supporte pas et l'empêche de rentrer au domicile, avant tard la nuit. Sa mère impuissante et craignant ce dernier, subit cette décision malgré elle.

C'est donc « chez Dany » que Joffrey se rend tous les jours pour partager des moments de convivialités, de joies, et de temps en temps obtenir également

quelques sous afin de pouvoir s'acheter ce dont il a besoin, comme cette roue de VTT qui fut l'objet de nombreuses discussions, où Dany nous expliqua fièrement :

« Vous avez vu c'est le jeune à qui j'ai payé une roue...il vient tous les jours me voir..... ».

Nous nous accorderons à penser, au vu de ces indices au combien révélateurs, que cette personne « sans domicile » représente bien plus pour ce jeune, et les autres, qu'un simple individu auprès de qui passer le temps « dehors », car dans l'impossibilité de trouver du réconfort auprès des siens. Un temps de la rue, qui comme le déclare Maurice Halbwachs, est ce temps où « (qu') on se promène, (qu') on flâne, (qu') on regarde la devanture des magasins, (qu') on ne mesure pas la durée des heures, (qu') on ne se soucie pas de savoir quelle heure il est exactement (...)»²⁷ ».

Un temps élastique permettant de se déprendre des contraintes du social. Un temps pour faire des rencontres et, pour ces jeunes, trouver cette forme d'assistance auprès de Dany, comme celle qu'ils pourraient trouver auprès d'un père.

Des suppositions qui nous font envisager ce second « rôle » construit par cette personne « sans domicile », celui de père symbolique. Une hypothèse qui se renforce encore dans les propos de Joffrey et sa manière de nommer Dany :

« Il a acheté la nouvelle roue, il me l'a montrée, il m'a dit je suis correct, et il m'appelle papa (avec un air de fierté)...oh ! Arrête de m'appeler papa ! T'es mon papa il me dit...(...) ».

Des propos que nous retrouvons concernant un autre jeune, Axel, qui était venu saluer Dany et donner de ses nouvelles :

« Ça c'est Axel, il m'appelle papa, il m'a raconté l'histoire de son enfance, le père il l'a rejeté et depuis là il m'appelle papa, mais arrête de m'appeler papa ! Je lui ai sauvé la vie à cause de trois polonais...c'était ici là et moi je leur ai dit je suis policier, un mensonge mais alors un mensonge direct...je l'ai dit à l'autre qui parle polonais mais je dois parler en allemand avec lui... c'est ton fils ? Oui...moi pas toucher ton fils moi pas aller en prison... et après j'ai dit à Martin je suis pas policier, c'est faux (en rigolant)...c'est pas mon fils je l'ai fait exprès ils l'ont trop fixé ils l'auraient attaqué, moi les polonais, je les connais, moi je les connais (...) ».

Se faire appeler « papa » par ces deux adolescents est donc ici assez révélateur de ce « rôle » de père symbolique que Dany joue et remplit aux yeux de ces derniers. Un « rôle » qui, toutefois, ne se réduit pas uniquement à l'écoute ou encore à des leçons de vie distillée çà et là lors des discussions. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Dany pourvoit également de manière financière aux besoins de ces jeunes. Souvenons-nous en effet de l'exemple mentionné auparavant dans la reconstitution de la structure diachronique de Dany, au moment où ce dernier nous explique pourquoi il a acheté une roue de bicyclette pour Joffrey :

« T'as un problème avec le VTT, ok ! Je te paie la roue....je lui dit vas acheter je te donne trente euros pour la roue, et la roue elle est là, elle est dessus, là maintenant il

²⁷ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, Paris, 1997, p. 168.

peut travailler, il peut aller travailler...mais grâce à moi...mais ça vient de moi, c'est mon RSA...(...) ».

Le réel motif de l'achat de cette roue est clair. Il contribue à permettre à l'adolescent de pouvoir se rendre à son lieu de travail et de se maintenir de manière durable dans celui-ci. L'acte est donc ici éducatif, dans le sens où il pourvoit aux besoins du jeune et de son évolution. Dany, quant à lui, préfère nommer cela comme de la « *prévention* » :

« Je fais de la prévention maintenant, ça c'est de la prévention et en même temps je surveille pour protéger les jeunes...éviter qu'ils aillent devant le tribunal et qui partent en prison, c'est pas...vaut mieux prévoir (...) ».

Une prévention qui cependant, ne l'empêche pas de se poser des questions quant à la capacité des parents à être présents dans l'éducation de leurs enfants :

« Je me demande où sont les parents ? Ils sont où ? Des jeunes qui viennent me voir ? (...) ».

Quoiqu'il en soit, ce « rôle » de père symbolique s'associe encore, dans certaines situations, à celui de tuteur :

« Ben oui c'est grâce à moi...ils étaient en garde à vue et grâce à moi je les ai sortis...j'avais la police nationale au téléphone : est-ce qu'on peut laisser sortir Joffrey ? J'ai dit oui. ».

Il semblerait d'après ces propos que les relations « professionnelles » qu'entretient cette personne « sans domicile » avec la police, puisse arrondir les angles lorsqu'il s'agit d'éviter une garde à vue à Joffrey et son ami. Mais ce qui paraît le plus surprenant, c'est que ce soit la police qui s'adresse directement à Dany, et non aux parents, au moment de discuter du sort des deux jeunes adolescents. C'était comme si, aux yeux de la police, Dany était plus au fait de l'évolution de ces derniers que leurs parents respectifs. En tout cas il convient de noter ici que ce « rôle » de père symbolique est bien légitimé d'un point de vue extérieur. Un « rôle » que Dany prend à cœur jusque dans les mots, et au moment où il leur fait la leçon sur leurs agissements :

« J'ai fait maintenant c'est fini, une fois, deux fois, la troisième fois...vous restez en garde à vue.... ».

Ce « rôle » de père symbolique, Dany l'a intégré comme une « mission » non sans lien avec son premier « rôle » de gardien de cette rue. Une « mission » qu'il est dans l'obligation de réaliser auprès de ces jeunes dans le désarroi :

« J'étais marié j'ai élevé 6 enfants, c'est vrai en plus, c'est pour ça que quand je vois des jeunes comme ça, je suis obligé, tous les deux ils travaillent (en parlant des jeunes), Joffrey il travaille, Axel il travaille dans un restaurant, serveur...ils sont venus chez moi, ils sont venus chez moi...(...) ».

Mais pourquoi Dany est-il dans l'obligation de venir en aide à ces jeunes ? Y-a-t-il d'autres éléments de compréhension qu'uniquement le fait qu'il connaisse un des parents de l'ensemble de ces jeunes, auprès de qui il aurait pu tenir une promesse ? Nous pensons, comme l'ensemble des « rôles » mis en place par toutes les personnes que nous avons côtoyées, qu'ils sont essentiellement créés pour permettre cette survie psychique et morale face aux conditions de vie dans la rue, empêchant entre autres, l'enfermement sur soi.

De manière plus simple, nous optons pour l'hypothèse d'une lutte au quotidien comme le signifiait déjà Claudia Girola. Une lutte qui se marque dans l'adoption de « rôles » pour contrecarrer une des conséquences majeures d'une vie dans la rue, l'effacement identitaire au profit d'une identité sociale « virtuelle » dépersonnalisante, celle de « sans domicile ».

Les « rôles » sont ainsi construits pour exister toujours dans cet univers, et se démarquer d'une catégorisation pesante et aliénante. Il s'agit pour la personne de rester ce qu'elle était *avant*, de préserver cette continuité rassurante de l'image de soi, cette identité pour « soi », rassurante dans la mesure où elle n'a pas été altérée par cette vie dans la rue. Ce qui fait dire à la personne que la rue ne lui a pas tout pris. Rassurante enfin, parce qu'elle maintient continuellement cette mémoire du passé et permet à la personne d'être dans le présent.

- **Construire son présent sur ses « ressources subjectives²⁸ » : le moteur de la lutte**

Le maintien de cette identité pour « soi » est donc au principe même de ce combat mené chaque jour par les personnes « sans domicile ». Il atteste de cette volonté, toujours prégnante chez chacun, de vouloir encore faire partie du « tout » et de ses rapports.

Cependant ces « rôles » ne se construisent pas n'importe comment. Ils ne sont pas disponibles à volonté, suivant l'imaginaire de la personne. L'image du corps, principal support de l'apparence, et des artifices qui peuvent y être adjoints, n'est pas utilisée par l'individu comme un support pour un déguisement. *A contrario* de ce que déclare David Le Breton sur la manière dont les « acteurs se représentent leur propre corps.²⁹ », il n'y a pas dans le cas de l'adoption des « rôles », un « savoir composite qui ressemble à un manteau d'Arlequin (...) où chacun « bricole » sa vision personnelle du corps en l'agençant à la façon d'un puzzle, sans souci des contradictions, de l'hétérogénéité des emprunts.³⁰ ».

Le corps de la personne dans cette manœuvre n'est d'ailleurs pas central, même s'il représente ce qui la fait être au monde. Plus important est ici cette intériorisation du « rôle » qui elle se compose selon les « ressources subjectives » de la personne démunie, et qui de fait, est non sans lien avec des acquis antérieurs. C'est dire que

²⁸ Catherine Delcroix, *Ressources subjectives et construction d'un capital d'expérience biographique : l'exemple des médiatrices socio-culturelles*, in Claudine Dardy et Cédric Frégné, L'Harmattan, coll. 3 logiques sociales, 2007, Paris.

²⁹ David le breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Quadrige PUF, septembre 2005, Paris, p.88

³⁰ *Ibid*, p. 89.

le passé se réactive chaque fois que l'occasion s'en fait sentir, en fonction des contextes sociaux et de la nécessité de la personne « sans domicile » à être et à paraître dans l'univers confondant et anonyme de la rue.

Dans cette opération rien n'est laissé au hasard, et il n'y a guère de place pour l'approximation du « rôle » ou des contradictions, il est le fruit d'une renégociation identitaire portée sur les « ressources subjectives » de la personne ; ressources acquises avant la chute, et notamment à travers les nombreux « mondes sociaux » auxquels elle a pris part, comme notamment ceux liés au travail. Cette réactivation de savoir-faire, c'est ce qui va mettre en branle le « rôle » et lui donner toute sa consistance et sa crédibilité.

La compétence obtenue à travers le ou les anciens métiers se signe ainsi dans les actes d'un quotidien dominé par le vide et par une rationalisation de l'action sous forme de *logiques*, dans un contexte social subi par ces personnes.

Néanmoins la richesse de ces « rôles » réside également dans le fait qu'ils ne se constituent pas essentiellement sur des acquis du passé construits à travers le « monde social » tel que celui du travail. Dans le cas de Dany, comme dans celui de Monsieur Joe, nous constatons que la légitimité à endosser le « rôle » de père symbolique auprès des jeunes, se repose aussi sur son expérience de vie de famille qu'il a connu pendant quelques années auprès de son ex-femme et de ses 6 enfants. C'est d'ailleurs ce qu'il exprime lorsqu'il nous fait part de son obligation de venir en aide aux jeunes. Il nous dit bien :

« J'étais marié j'ai élevé 6 enfants, c'est vrai en plus, c'est pour ça que quand je vois des jeunes comme ça, je suis obligé (...) ».

Les « ressources subjectives » qui sont mises à profit ici, sont celles que cette personne « sans domicile » a pu acquérir tout au long de sa vie en couple avec les enfants de son ex-femme. Elles sont ce qui la légitimisent dans son « rôle » de père symbolique, puisque ce « rôle », elle l'a déjà expérimenté auprès de cette famille. Seul le contexte et le cadre, la scène sociale se modifie avec la chute dans la rue.

Véritables produits de l'imagination des personnes, tout en étant ancrée dans une réalité, celle liée au passé, la mise en action des « rôles », montre bien cette façon à soi de survivre et de résister aux conditions extrêmes d'une vie dans la rue. Ils sont tout à fait à intégrer dans ces « arts de faire ³¹ » propres à Michel De Certeau, et venant expliquer la pluralité des manières d'inventer le quotidien qui, pour ces personnes, reste bien évidemment atypique dans ses composantes.

- **La lassitude de mener seul ce combat**

³¹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris.

Venir en aide aux jeunes désabusés, leur tendre la main, leur apporter du soutien, voici ce qui régule les journées de cette personne dans la rue. Un véritable travail à temps plein nécessitant des ressources plus que certaines afin de faire face aux multiples sollicitations de ces adolescents toujours de plus en plus dans la détresse :

« Combien viennent me voir des jeunes que je connais pas...c'est toi le sexy boy³² de Strasbourg ? Oui... on vient te voir, on a besoin de ton aide, je fais qu'est-ce qu'il y a encore ? (...) ».

Nous relevons bien dans ses propos et pour l'avoir ressenti auprès de lui, ce sentiment de lassitude qui, quelque fois, prend le dessus sur cette « mission » que Dany s'est attribuée auprès des jeunes. Une lassitude qui va de pair avec son incompréhension vis-à-vis de l'absence des parents dans l'éducation de ces adolescents, livrés à eux-mêmes, mais également vis-à-vis du manque de reconnaissance que ces derniers pourraient apporter à Dany. Car leur travail, il le fait :

« Je les ai jamais vus, je sais même pas qui c'est... ils savent pas qui je suis....mais les parents eux aussi ils sont fautifs, ils sont fautifs et c'est moi qui doit m'en occuper d'eux, mais c'est quoi ce truc-là ?(...) ».

Mais ce qui paraît aux yeux de l'observateur extérieur, le plus surprenant c'est que Dany ait eu des contacts téléphoniques avec la mère de Joffrey, qu'il a dû rassurer sur le comportement de son fils :

« Là Joffrey il est rentré, il doit s'expliquer avec sa mère ...oui j'avais un Monsieur M (Dany) au téléphone, il m'a parlé...je veux même pas entendre...j'ai dit Madame il est très gentil, il est très correct....et c'est vrai. ».

Une incompréhension qui se justifie encore par le peu de ressources dont bénéficie cette personne démunie et qui sont dépensés pour les jeunes. C'était comme si les parents se déchargeaient entièrement de leurs responsabilités sur Dany. La substitution aux parents dans certaines tâches éducatives, représentée par le « rôle » de père symbolique se transforme au grand désespoir de Dany, pour laisser place à une aide financière conséquente au regard des revenus de cette personne. L'addition devient de plus en plus lourde où l'aspect symbolique du « rôle » possède également ses contraintes économiques :

« Moi je me pose la question, moi je me pose la question... et qu'est-ce que je fais ? La seule chose c'est ça... aider, vider mon compte en banque...donner mon argent de la caisse (la partie de la manche)... j'ai dit eh ! Les jeunes faut arrêter je peux pas tout le temps aider, ça va une fois, deux fois, trois fois et après stop...stop.... ».

L'acte financier porté envers ces jeunes, Dany le rationalise en pensant que ce geste évitera le pire, qu'il les empêchera d'aller chercher l'argent ailleurs, c'est-à-dire dans des trafics illégaux ou autres :

« Moi je peux seulement vous dire une chose, je vous aide, je vide mon compte en banque pour vous, je leur donne des sous....pour qu'ils ne fassent pas de conneries (...) ».

³² Un surnom sur lequel nous reviendrons ultérieurement dans cette analyse.

Ce combat pour les jeunes Dany le mène seul. Une solitude qui le pousse certains moments à vouloir arrêter :

« Je partirai, travailler seul c'est quand même lourd...c'est quand même lourd, parce qu'il faut le faire !... ».

Mais Dany pourrait partir si la relève était assurée, ce qui est loin d'être le cas :

« Personne, il faut que je sois là...je dois rester là, sur eux je ne peux pas compter (en me montrant les deux personnes russes) ceux-là ils aident qui ? Qui ? Les russes ? Qu'est-ce qu'ils veulent aider ? Y a que moi c'est pour ça que je ne veux pas encore partir (...) ».

Face à ce constat, bon nombre de personnes auraient abdicé dans ce travail qui, certains jours, se transforme en combat, tant la lutte pour dissuader ces jeunes de s'écarter du droit chemin reste difficile. Mais c'est mal connaître Dany, ou plutôt c'est mal connaître les réels motifs qui poussent cette personne à rester coûte que coûte dans son « rôle ».

- Un traumatisme de jeunesse toujours là, avec lequel il faut vivre

Comme nous l'avions mentionné auparavant, au moment d'envisager la trajectoire sociale de cette personne, nous avons eu, lors d'un entretien informel avec Dany, c'est-à-dire ne constituant plus à proprement parlé le corps de notre enquête, une information majeure dont il a choisi de nous faire part :

« J'ai vu certains trucs que j'ai pas accepté...et quand je dis certains trucs, faut pas abuser d'un enfant...ils ont abusé de moi sexuellement, j'étais encore un enfant, j'étais encore un enfant, dégage ! J'avais sept, huit ans quand c'est arrivé (...) ».

Ce fait majeur dans son histoire, nous a permis de mieux « éclairer » certaines « zones blanches » de son récit, comme notamment celles liées au peu de détails concernant sa vie de famille, à l'époque de son enfance. Mais cette information au combien dramatique, nous donne la possibilité ici de faire un parallèle avec cette « mission » qu'il réalise auprès des jeunes venant le voir, pour mieux comprendre, pourquoi malgré sa lassitude et ses conditions d'existences plus que précaires, Dany possède toujours la foi, cette conviction qu'il est utile pour ces jeunes et qu'il ne peut les abandonner à leur sort. Ainsi ses mots ne sonnent plus tout à fait de la même manière maintenant, à la réécoute de son témoignage :

« Je veux l'ordre, ça veut dire je veux que les enfants soient protégés, je veux que les personnes âgées soient protégées, je veux que les jeunes quand ils vont travailler ils ne soient pas agressés...moi les criminels je peux pas les voir (...) ».

Le mot « criminels » mentionné dans cette affirmation, fait sans doute allusion aux criminels sexuels et au crime dont il a été victime dans sa tendre enfance. Ainsi nous supposons dans ce contexte que sa « mission » auprès des jeunes afin de leur éviter

des dérives, et rendue possible grâce à l'adhésion au « rôle » de père symbolique, est également mise en place pour, en quelques sortes, exorciser son malheur. Cette action quotidienne de soutien est ainsi posée dans une logique de « résilience³³ », pour employer un terme ayant trait au domaine de la psychologie. Elle constitue cette manière à soi de faire avec, pour continuer à avancer.

D'ailleurs, dans le discours de cette personne « sans domicile », nous retrouvons des sous-entendus concernant le viol, notamment lorsqu'il tente de dissuader Joffrey de s'éloigner du droit chemin en le mettant en garde sur les conditions de détention, et les pratiques courantes dans l'univers carcéral :

« Et quand tu prendras la douche laisse pas tomber la savonnette, parce que si tu la ramasse tu as perdu surtout à l'Elsau, à Colmar et Fresnes !... ».

Ou encore lorsqu'il nous parle des conditions de détentions pour les mineurs et de sa satisfaction de l'instauration de quartiers spécifiques :

« Ah mais maintenant ils font des trucs séparés, des quartiers....heureusement, heureusement, parce que faut pas toucher à un mineur...parce qu'il y a les plus dangereux, eux ils en ont rien à foutre...eux ils en ont rien à foutre, ils ont rien à perdre...moi j'ai expliqué à Joffrey il m'a dit mais comment tu sais tout ça ? Je te le dirai pas, je te le dirai pas...bon je peux pas tout dire...jamais (...) ».

La fin de cette affirmation reste pour le moins explicite et ne nécessite pas davantage de détails. Le secret de son agression doit être maintenu pour éviter la honte et sans doute l'incompréhension, voire la suspicion. Dans cet univers rude, extrême dans ses conditions et quasiment masculin, même si des femmes³⁴ se retrouvent à la rue, survivre dehors c'est également savoir « jouer des coudes » pour trouver et affirmer sa place. La révélation d'un tel secret risquerait de compromettre la lutte.

Bien évidemment ici, nous n'emploierons pas la terminologie de « ressources subjectives » initiée par la sociologue Catherine Delcroix pour expliciter ce sur quoi s'appuient les différents acteurs pour s'extirper ou du moins améliorer la situation sociale dans laquelle ils sont confinés. En aucun cas l'agression sexuelle peut être tenue comme une ressource, même si elle constitue une expérience de vie douloureuse dont certains, comme Dany, utilisent pour éviter que cela se reproduise ailleurs. Elle devient source de combats.

³³ Boris Cyrulnik, *De chair et d'âme*, Odile Jacob, 2006, Paris.

³⁴ Voir à ce sujet les travaux de Maryse Marpsat, *Un avantage sous contrainte. Le risque moindre pour les femmes de se trouver sans-abri*, Population, n° 54, 1999, Paris.

3. Être membre de plusieurs familles, un statut honorifique

D'emblée et avant d'aborder cette nouvelle sous-partie, il convient de préciser notre propos sur ce que nous entendons par le titre ci-dessus. En effet, nous pourrions immédiatement croire que nous allons traiter ici de cette nouvelle famille, produit des solidarités de rue sur laquelle peut s'appuyer la personne « sans domicile » pour fuir cette solitude inhérente aux conditions de vie dans la rue.

Cette hypothèse pourrait d'ailleurs très bien se tenir et se comprendre comme la résultante de cet « itinéraire moral » commun qui crée des affinités et des liens entre les diverses personnes qui le vivent, le ressentent au plus profond d'eux-mêmes. C'est souvent dans le malheur que des destinés auparavant opposés peuvent croiser leurs chemins. Le fait d'être tous « logés à la même enseigne », réduits au même sort peut unir les personnes. Mais ceci reste une supposition émanant d'un point de vue extérieur.

Ces solidarités sont, à l'écoute des nombreux témoignages, malheureusement d'un autre temps. Les relations que peuvent créer les personnes « sans domicile » entre elles sont souvent purement utilitaristes. Elles se marquent du sceau de la lutte pour la survie individuelle, où le partage et la confiance attribuée à autrui restent minimes. Néanmoins, nous retrouvons tout de même des configurations qui viennent démentir nos propos ou tout du moins les nuancer. En effet, nous avons déjà relevé avec Wrestle, ou encore ici avec Dany, une constante à évoluer quotidiennement en « couple d'amis » comme l'a aussi remarqué Claudia Girola dans ses travaux. Mais cette configuration elle aussi, révèle cette absence de solidarité élargie à tout un clan. La confiance et le partage se réduisent au strict minimum, c'est-à-dire à deux. Nous ne pouvons donc, dans ces conditions, parler de famille, mais davantage de couple, voire de binôme.

Mais là encore les qualités relationnelles de cette personne « sans domicile », atteste du fait que la rue, en tant qu'espace interstitiel, peut également être ce lieu de rencontres, ce lieu de convergences multiples, comme nous avons choisi de le caractériser.

En tout cas, cet endroit reste pour Dany le vecteur de sociabilités multiples apportant cette forme de reconnaissance, celle qui lui fait répéter souvent en boucle dans le récit : « *ici, tout le monde me connaît...* ». L'inscription territoriale de la personne n'est donc dans cette situation plus à démontrer.

Tout comme il n'est plus à démontrer cette dévotion dont fait preuve Dany pour venir en aide aux personnes, comme ces adolescents, mais également Loïc, un jeune atteint d'une maladie évolutive qui venait régulièrement avec ses parents rendre visite à Dany :

« C'est les parents qui sont venus, il y avait son frère jumeau et lui.... y avait mon nain de jardin...il fait à son père : on donne aux pauvres...mais j'ai fait même la manche pour une guitare espagnole, elle est pour lui, elle est dans sa chambre, j'ai dit aux espagnols vous avez gagné un match, et je leur expliqué c'est pour un petit garçon qui est dans un fauteuil, je suis parrain....la guitare, elle est dans sa chambre mais je rentrerai jamais dans sa chambre...j'ai organisé leur déménagement avec des copains SDF là il était déjà dans le fauteuil...j'ai dit ça je peux faire, je demande aux copains le déménagement il a été fait...c'est moi le chef...j'ai vu son frère, les parents...moi Martin...j'ai fait le recueillement quand il est mort..... J'ai représenté les

SDF on a fait la manche pour un briquet avec un cœur....et on la déposé sur le cercueil, il faisait la collection, il faisait la collection de tous, des casquettes...il a eu une casquette de moi, des pervenches qu'on m'a offert et moi je lui ai donné....à sa mère...(...) ».

Nous avons choisi ici de mettre l'ensemble du témoignage concernant ce jeune homme disparu depuis, afin de bien montrer les liens que Dany a pu construire avec ce jeune et sa famille pour, au final, entrer dans celle-ci, y trouver une place afin de devenir le parrain.

Certaines fois, les frontières symboliques séparant les « inclus » des « exclus », dans une forme de ségrégation sociale et spatiale, peuvent parvenir à se rompre pour tisser des liens indestructibles avec le « dedans ».

Ces liens, Dany les a construits avec Loïc au fur et à mesure du temps. Des attaches qui, malgré sa mort, se pérennisent à travers les visites régulières de ses parents, ceux nous précédant juste avant que nous venions réaliser la suite de notre enquête : *« j'ai vu les parents aujourd'hui... »*. Mais ces liens affectifs forts se maintiennent également grâce à la mémoire s'appuyant sur celle de l'image, cette photo que Dany possède toujours sur lui :

« Moi je suis heureux, bon y a des jours où j'aimerais rester seul... depuis le décès de Loïc, le petit gamin de 16 ans....j'ai une photo... ».

Cette dernière affirmation illustre ce que nous avons déjà évoqué auparavant pour d'autres personnes démunies, à savoir la nécessité pour l'individu dans la gestion de cette « visibilité invisibilité », de trouver dans le quotidien, des moments de solitude pour soi, afin de se ressourcer, mais également ici, de se recueillir en la mémoire des personnes disparues.

Ce passage douloureux et poignant, laisse place à un autre épisode de la vie de Dany dans la rue, non moins triste lui aussi, mais tout de même central dans cette partie de l'analyse qui a trait, rappelons-le, à l'inclusion de cette personne « sans domicile » dans diverses sphères familiales, et par le biais de l'obtention du statut de membre symbolique (honorifique).

En plus d'être le parrain de Loïc, Dany est également grand-père, cette fois-ci du fils d'un de ses amis de rue, mort subitement :

« Je suis même grand père, je suis sur Facebook avec le petit... un an et cinq mois, entre guillemet je suis grand père mais faut voir les photos c'est un garçon pas plus haut que ça je connaissais le papa...c'est un meurtre qui a été fait mais je peux pas le prouver et je sais que c'est vrai je sais que c'est un meurtre, c'est un meurtre qui a été fait je connaissais Fernando DS...c'était un ami à moi (...) ».

Suite à la disparition tragique et subite d'un de ses compagnons de rue, Dany se voit à nouveau octroyer le statut de grand-père du nouveau-né. Là encore nous retrouvons cette forme de reconnaissance émanant de la mère de l'enfant. Sans pour autant et cette fois-ci en connaître les raisons :

« C'est la mère qui m'a désigné...les photos sont sur Facebook...elle me la montré elle m'a fait Dany regarde.....elle vient de temps en temps alors elle me le présente et il tend la main comme ça...alors il rigole....il me montre son pied alors je m'amuse

avec lui.....maintenant je suis fier d'être papy, c'est important pour moi parce que je suis heureux, grand père, parrain (...) ».

Quoiqu'il en soit, ce nouveau statut au sein d'une nouvelle famille ne peut que réjouir cette personne « sans domicile » qui, malgré sa situation sociale et son histoire familiale, a su rebondir pour passer outre les apparences et les frontières symboliques et être « inclus » dans deux milieux familiaux distincts.

Ici, ce n'est pas à proprement parler, grâce aux « rôles » endossés que cette personne « sans domicile » a pu se faire accepter dans ces cercles domestiques. Cependant il convient de souligner tout de même, que ces deux statuts honorifiques relèvent de cette faculté que possède Dany à toujours aider autrui, le tout, sans contrepartie, sans attendre de retour si ce n'est celui d'une reconnaissance sociale, celle d'être perçu indépendamment de son statut de « clochard » dans le dénuement le plus total. Apporter son soutien à autrui qu'il s'agisse ou non à travers des « rôles », est ce qui fait tenir Dany dans des conditions d'extrême pauvreté.

Cette action n'a qu'une logique, celle de sa survie psychique en lui permettant de lutter contre ce sentiment d'inutilité sociale portée par sa condition. Elle est chez lui comme une seconde nature où, même lors de périodes où le moral est au plus bas, il s'agit de continuer toujours et encore, à la manière d'un sacerdoce :

« Là je suis heureux, en fait j'en ai marre et je suis heureux...c'est les deux entre guillemet, parfois j'ai envie que le cœur il s'arrête, mais j'ai pas le droit, je dois aider des autres...(...) ».

Nous pourrions dire et penser que cette attitude altruiste comporte cette dominante liée à ce sentiment d'être cet « inutile au monde ³⁵ » pour employer une terminologie de Robert Castel ; sentiment qu'il convient de dépasser chaque jour. Mais cette attitude est aussi là pour dépasser une autre composante de cette vie précaire, celle du stigmate du « clochard » se reflétant dans les comportements de certains « inclus », comme l'image déformée par l'inconscient collectif émanant d'un miroir, un miroir sans tain où l'attitude de certains reflète la pensée univoque.

Car des tactiques de contournement du stigmate de « clochard », Dany, comme toutes les autres personnes « sans domicile » rencontrées lors de cette étude, en use également et dans une logique de survie psychique et morale tournée vers la préservation de cette identité pour « soi ».

³⁵ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, 1995, Paris.

4. Le « clochard », une figure de précarité employée selon les contextes sociaux

« Le risque d'être confondu avec le clochard (...) porte atteinte à l'image de soi. Perçu comme un homme qui ne se respecte plus lui-même, guetté par la déshumanisation, le clochard suscite crainte et répulsion.³⁶ » Voici ce que déclare la sociologue Pascale Pichon à propos de ce personnage et de ce qu'il dégage aux yeux des personnes concernées.

Mais comme toute règle, celle-ci comporte ses exceptions, car c'est oublier dans cette affirmation, l'utilisation tacticienne que peuvent en faire certaines personnes « sans domicile » lorsqu'il s'agit d'y trouver un avantage certain, selon le contexte social auquel elles prennent part. Comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, les représentations sociales liées au « clochard » sont bien connues des personnes que nous avons interviewées. Cette connaissance reflète d'ailleurs assez bien les tactiques de contournement du stigmaté qui lui est associé.

Une de ces tactiques est cette « ambivalence » utilisée pour se départir de ce personnage en procédant à « une hiérarchisation des siens³⁷ » comme le stipulait Erving Goffman. Ainsi en jouant dans le discours et les apparences, sur les attributs négatifs de cet icône de la déchéance sociale, les personnes « sans domicile » utilisent et manient avec une grande dextérité intellectuelle, des détails phénotypiques comme ceux liés à son incurie légendaire, son alcoolisme, son repli sur soi ou encore son oisiveté. En d'autres termes, elles utilisent, piochent dans ce catalogue du vice, les attributs qu'elles peuvent, selon leur situation, détourner avec une plus ou moins grande facilité. Dany ne fait pas exception à cette attitude lorsqu'il s'exprime à sur ce sujet :

« Je suis un SDF...c'est-à-dire qu'il y a SDF, sans domicile fixe et après y a clochard, je l'ai dit à la police il y a une différence, un clochard il vous rit à la gueule, il en a rien à foutre...de ce qui se passe autour de lui....c'est un vrai clochard....il est enfermé sur lui-même...SDF ça veut dire je me bats moi, moi je fais la manche...(...) ».

Dans cette affirmation nous trouvons certains des éléments servant de paravent dressé par cette personne face à l'image du « clochard ». L'indifférence à autrui, le repli sur soi et l'abandon de tout espoir. Un autre de ses propos peut venir compléter cette liste exhaustive de « défauts de personnalités » comme le mentionnerait Nels Anderson :

« Ah les clochards, les vrais... eux... laisse tomber c'est même pas la peine, c'est même pas la peine, ils prennent jamais soin d'eux, rien ! Laisse tomber, moi au moins j'ai les cheveux coupés, je me rase, (...) on me le dit : t'es toujours propre, comment tu fais ? Tu as toujours de beaux vêtements...(...) ».

³⁶ Pascale Pichon, *Vivre dans la rue, Sociologie des sans domicile fixe*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010, p.63.

³⁷ Erving Goffman, *Stigmaté, Les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris.

Ici se rajoute encore l'incurie légendaire du « clochard » ainsi que son accoutrement laissant deviner cet abandon de soi et le désintérêt du regard porté sur lui. L'image d'Epinal est ainsi complète, rien ne manque au tableau.

Par conséquent, comme chez tous les individus avec qui nous avons réalisé nos entretiens, Dany ne se démarque pas de cette tactique de contournement du stigmatisme du « clochard » lié aux apparences. Il use dans son discours sur soi de cette « ambivalence » dont nous parlions à l'instant, dans l'unique but de se distinguer de cet individu, et pour affirmer une identité sociale « virtuelle » plus supportable, celle de « SDF ». Ainsi l'image de soi n'est que peu écornée. La logique d'action mise en place par cette personne « sans domicile » ne change pas par rapport aux autres personnes dans la même situation qu'elle.

Nous sommes à nouveau confronté ici à l'élaboration de « rôles », comme celui de gardien des lieux qui atteste de cette volonté de ne pas paraître ce qu'il est, et d'être encore ouvert sur le monde extérieur et utile dans ce dernier. La propreté de la rue de « l'ancienne gare » est, comme nous l'avons évoqué précédemment, un travail qu'il lui tient à cœur pour dégager une bonne image de soi :

« Oui il faut que ça reste propre...c'est important, très important, pour l'image (...) ».

Une propreté que nous retrouvons dans ses propos, lorsqu'il s'agit de nous expliquer comment faire pour toujours être propre sur soi, et prendre soin de son corps pour montrer encore cette bonne image de soi :

« Mais moi je me change, la nuit je vais là-bas derrière (en montrant un coin derrière le parking souterrain), je prends des vêtements propres...le gel douche et je me lave, et je me change... ».

Ou encore lorsqu'il nous déclare à propos de sa consommation excessive d'alcool, celle qui fatalement l'assimile au « clochard » :

« Bon je bois ok... ça arrive à tout le monde (...) il faut que j'arrête l'alcool, l'alcool c'est mauvais (...) ».

Ici la distinction avec le « clochard » et son alcoolisme caractéristique, se combat dans le discours à travers cette forme de banalisation de l'alcool, phénomène social à ses yeux, et la promesse de stopper toute consommation.

Quant au second « rôle » utilisé en direction des jeunes, celui de figure paternelle symbolique, il est aussi usité pour sauver les apparences :

« Un sale clochard de merde qui fait ça ?...(...) Ouais...Ça il faut le faire...parce qu'il n'y en a pas beaucoup qui le ferait....y a SDF et SDF.... ».

- La reconversion des effets du stigmaté, un « rôle » dans le « rôle »

Nous avons établi auparavant, dans la partie consacrée plus en détails à l'adoption de « rôles », le fait que le stigmaté du « clochard » pouvait, dans un contexte social particulier, non pas se combattre grâce au « rôle » par cette forme de diversion, mais être utilisé par la personne afin, justement de travailler en toute discrétion, c'est-à-dire d'accomplir son « rôle ». En d'autres termes, les effets phénotypiques du « clochard » sont, dans le cadre de son travail avec la police, pour Dany, un avantage pour ne pas éveiller les soupçons et pouvoir accomplir en toute tranquillité le « rôle » de gardien de la rue de « l'ancienne gare » :

« Mais moi je me prends pour un clochard...même la police ils viennent et me montrent des photos (...) ».

Nous avons à ce moment émis l'hypothèse d'une reconversion des effets négatifs du stigmaté en effets « positifs », dans la mesure où ils servent à rendre plus crédible le « rôle » de surveillant.

Le renégociation identitaire de survie devient alors dans ce contexte de travail, subtile pour ne pas dire confondant pour l'observateur extérieur. Il participe de ce « feuilletage de l'identité qui engage dans une situation une modeste part de soi, non sans se tenir sur ses gardes.³⁸ »

Par conséquent, cette personne « sans domicile » joue sur la visibilité de son stigmaté pour passer incognito. Ceci explique ce « rôle » dans le « rôle », procédé s'illustrant dans ce feuilletage, où au final l'individu en question s'y retrouve. Il ne se perd pas dans une confusion des « rôles », où il ne sait plus à quel saint se vouer pour être ce qu'il souhaite être et paraître. Il n'est pas dans un rapport schizophrénique avec soi.

Au contraire, utiliser les apparences négatives du « clochard », endosser son « rôle » à la perfection, n'est qu'une manière détournée d'obtenir gain de cause dans un renégociation identitaire de survie travaillé, peaufiné jusqu'au moindre détail.

Car au final ce qui importe le plus c'est de ne pas paraître ce « clochard » aux yeux des protagonistes habituels de la rue (policiers, commerçants... ». Ce n'est qu'en utilisant dans un premier temps, les effets négatifs du stigmaté de pauvreté extrême qu'il pourra rendre vraisemblable son « rôle » de gardien des lieux celui-là même qui, dans un second temps, lui permettra de ne pas être perçu comme un « clochard ». Il y a donc bien dans cette tactique identitaire, dans ce renégociation complexe, un retour sur soi et vers une logique première, le contournement de l'image du « clochard ». Le « rôle » dans le « rôle » se comprend ici comme ce retour sur soi qui signe la marque de cette réflexivité chez l'individu, cette « distance au rôle, sorte de signature personnelle³⁹ ».

Une signature qui, chez Dany, atteste de cette logique d'action pour contourner le stigmaté du « clochard ». Elle montre tout le cheminement identitaire nécessaire en fonction du contexte social pour préserver cette identité pour « soi ». Celle où peut

³⁸ David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Quadrige, PUF, deuxième édition, octobre 2008, Paris, p.139.

³⁹ *Ibid*, p.110.

s'exprimer ce « Je », « principe qui fait de l'identité, même changeante, autre chose qu'un fleuve où l'on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux. ⁴⁰»

Nous nous accorderons donc à penser que ce « je » se préserve dans ce contexte de travail, par le jeu de « rôles », où toute une subtilité du renégociation identitaire permettant la survie de l'individu concerné par le stigmaté, se fait en fonction du contexte social dans lequel il est plongé et auquel il prend part.

Mais cette tactique n'est pas uniquement présente chez cette personne « sans domicile » jouant le gardien des lieux. Nous l'avons perçu également dans un autre contexte, celui de la manche et chez d'autres personnes.

Souvenons-nous de la situation de Claude qui, au moment de nous expliquer ses « techniques » pour accroître, entre autres, ses gains, nous expliquait qu'il fallait « être concluant » dans le « dire » et le « faire ». Une technique qui relevait de l'apparence où il convenait de gérer ce subtil équilibre entre le « trop » et le « pas assez ». En d'autres mots il faut que la personne lors de l'aumône, prouve de sa situation de précarité pour obtenir une aide et paraître ce « bon pauvre ». Trop bien vêtu devient suspicieux, mais trop mal vêtu devient également un repoussoir pour les passants, signe d'un laisser-aller et d'un renoncement total. Jean Luc nous avait également fait part de cette présentation de soi travaillée, afin de ne pas heurter les protagonistes de la rue.

Nous voyons donc bien que le stigmaté du « clochard » n'est pas uniquement un attribut que les personnes concernées craignent. Il est aussi utilisé selon les contextes sociaux pour élaborer des logiques d'action qui tendent à jouer sur les apparences. Nous ne pouvons donc pas affirmer que les effets négatifs du stigmaté sont essentiellement évités, voire camouflés par les personnes démunies. L'affirmation de ce statut lors de la manche peut porter ses fruits :

« J'aime être clochard, parce que les gens ils regardent et il y a toujours une petite pièce qui tombe dedans, « vous êtes pas clochard », si Madame (...) ».

En somme pour Dany, l'image de ce personnage est bien évidemment ce qu'il rejette, mais qui peut également servir dans certaines occasions comme ici la manche. Ou encore lorsqu'il s'agit de justifier auprès de son médecin, des rendez-vous manqués :

« J'ai pris une engueulade d'un médecin...il m'a fait vous voulez qu'on vous aide ? Tous les rendez-vous, vous les oubliez. J'ai fait je suis un clochard (avec une voie suppliante) je dors dehors moi, moi je peux oublier (...) ».

Mais la chose la plus importante dans cette utilisation de l'image du « clochard », c'est qu'elle ne doit relever que de la volonté de la personne en question. Jouer délibérément sur ses apparences qui, autrement cherchent à être dissimulées, révèle cette marge de manœuvre encore disponible pour les personnes « sans domicile ». Tout autre est le fait de se le faire signifier par une personne extérieure :

⁴⁰ Ibid, p.71.

« Euh, là c'est autre chose, là c'est autre chose, là il y avait un groupe de jeunes, ils sont venus de Paris, Clochard, minable ! Et moi je me réveille....j'ai fait moi je te coupe la tête ! (...) ».

Cette illustration montre combien le regard d'autrui porté sur sa condition reste pesant. Se faire traiter de « clochard » n'est pas la même chose que de décider dans un contexte social, de paraître un « clochard » pour obtenir gain de cause. La nuance est ici grande. Une nuance qui se fait sentir dans ce nouveau témoignage de Dany qui affirme au sens figuré, « *avoir pris une claque* » :

« Une fois une nana elle m'a mis une claque, elle s'est arrêtée devant moi, elle m'a dit toi t'es bien, et le russe à côté, elle a dit lui c'est un clochard...mais une claque, mais directe, elle avait peut-être raison, elle avait peut-être raison... ».

Nous constatons ainsi que ce qui blesse l'égo et l'image de soi pour la personne « sans domicile », c'est bien cette imposition du statut de « clochard » émise de l'extérieur, c'est-à-dire, des « inclus ». Là, en effet, plus aucune maîtrise de son image, plus aucun « contrôle de l'information » n'est possible pour un jeu de « rôles » subtil.

La blessure narcissique engendrée ravive encore cette cicatrice non fermée, celle engendrée par les pertes successives et l'arrivée dans la rue. L'image de soi n'en est que plus ternie, et la crainte de la répulsion, pour le coup ici, se fait jour.

Ce travail d'analyse par le biais de cette étude de cas, a tenté de mettre en exergue, l'ensemble des tactiques de survie dont fait preuve cette personne « sans domicile » pour résister dans l'espace liminal que vient symboliser la rue. De manière semblable à d'autres situations, ce qui se souligne ici, c'est ce renégociation identitaire dont l'application de « rôles » permet à la fois de préserver son identité pour « soi » et sa dignité, tout en luttant contre ce statut de « clochard », cette personne « inutile au monde ».

Mais tout ceci n'a pu et ne peut continuer à se faire que grâce à cette inscription dans le quartier, dans cette rue de « *l'ancienne gare* », ce lieu à soi que Dany a su construire au fil des relations et des interactions construites sur la durée avec les divers acteurs de cette rue.

Endosser des « rôles » est une chose, mais il faut également pour que cet acte ait une logique, qu'ils soient joués, qu'ils puissent parvenir à faire oublier à tous, y compris à Dany, sa misère sociale. En ce sens cette scène sociale, la rue de « *l'ancienne gare* », où va se dérouler l'ensemble du spectacle quotidien orchestré par ces jeux de « rôles », est bien ce lieu de convergences multiples. C'est ce qui permet à cette personne « sans domicile » de nouveau ressentir ce sentiment fort d'appartenance à un lieu, support sur lequel pourra se remanier l'identité. Support également à partir duquel, Dany pourra à nouveau et par intermittence, entrer dans ce « temps collectif », synonyme d'inclusion sociale.

Ou quand la rue devient cet espace, non plus neutre mais chargé de sens, ce repère spatio-temporel, où supporter la précarité de sa condition sociale, devient ainsi non plus un non-sens, mais un « art de faire » constitutif de cette résistance.

Il y a en effet « mille façons de jouer/déjouer le jeu de l'autre, c'est-à-dire l'espace institué par d'autres, (et qui) caractérisent l'activité, subtile, tenace, résistante, de groupes qui faute d'avoir un propre, doivent se débrouiller dans un réseau de forces

et de représentations établies. Il faut 'faire avec'.⁴¹». Tout ceci, Dany l'a bien compris et intégré depuis bien longtemps....

⁴¹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris, p.35.

Didier, le « *divorcé de la conjoncture* »

1. Premier contact

- Une configuration atypique pour notre cadre d'enquêtes

L'approche que nous avons pu effectuer avec cette personne « sans domicile » reste, comme nous venons de le souligner dans ce titre, atypique dans sa configuration. Assez du moins pour que nous décidions de le mentionner ici, en lien avec le cadre empirique que nous avons choisi de constituer pour cette recherche.

En effet nous l'avons déjà précisé à maintes reprises, le cadre de notre étude s'est construit sur notre souhait d'aller au plus près des enquêtés, c'est-à-dire dans l'environnement anonyme qu'est l'espace public de la rue. Etre « sans domicile » enjoint pour ces personnes de vivre dans cet espace depuis au moins 10 années, composante d'une existence rendue possible grâce à cette résistance dont elles font preuve, le tout dans une optique de survie.

Des actes de résistance posés de manière quotidienne qui expliquent cette durée de vie dehors, hors système, pour laisser au final entrevoir ces liens sociaux « neutres » développés envers le corps institutionnel dans son ensemble, dont celui, non moins paradoxal, chargé de leur venir en aide.

Partant de ce principe étayé par nos précédents travaux, il était alors inutile de s'adresser auprès des types de structures comme les foyers ou centres d'hébergement, sachant pertinemment que nous ne trouverions pas ce que nous cherchions.

Toutefois, et comme nous l'avons déjà précisé, certains éléments du quotidien de la personne peuvent, s'ils entravent le bon déroulement de celui-ci, motiver le choix de se tourner momentanément vers un centre d'hébergement et/ou de soins afin de se poser, et de faire une halte dans ce long parcours de rue. Ce choix se caractérise souvent par ce que Stéphane Rullac nomme le « détournement¹ » de dispositifs, acte rationnel et stratégique où la personne choisit de faire un compromis vis-à-vis de ses convictions, pour s'adresser à l'aide sociale et trouver un toit lorsque les conditions climatiques ne permettent plus au quotidien de se dérouler « normalement ». Ce choix ou ce compromis, Didier l'a fait au mois de décembre 2011, en s'adressant à une association de la ville de Mulhouse ayant ouvert des dispositifs d'aides supplémentaires pour la période hivernale afin d'éviter qu'en période de grand froid, un trop grand nombre de personnes se retrouvent sans toit et sans secours.

¹ Stéphane Rullac, *Et si les SDF n'étaient pas des exclus ?*, Essai ethnologique pour une définition positive, L'Harmattan, Paris, 2005, p.55.

A cette époque, nous officions encore en tant qu'éducateur spécialisé au sein de cette association, et c'est tout naturellement que nous avons fait la connaissance de Didier, ou plutôt c'est à ce moment précis que nous retrouvons Didier qui s'était déjà adressé à ce type de structures l'hiver dernier. A cette période nous savions qu'il coïncidait avec nos critères d'étude, mais nous ne souhaitions pas entamer d'entretiens avec cette personne par crainte que notre identité de travailleur social puisse interférer sur notre enquête.

Nous pensions, à tort peut-être, que le fait de représenter aux yeux de celle-ci, un agent de la norme ne nous rendrait guère service pour l'obtention d'informations sur sa vie. Nous songions encore à cette suspicion, fort justifiée pour la personne, d'une enquête destinée aux services sociaux pouvant pervertir les informations recueillies et la véracité des propos. Dans ce contexte d'échanges, le discours est souvent préformaté comme tactique de préservation de soi et de sa vie privée.

Néanmoins et face à tous ces (nos) obstacles épistémologiques, nous avons créé une accroche avec cette personne lors de son premier passage ; assez pour être reconnu l'année suivante et pouvoir partager succinctement sur ses conditions d'existence et le pourquoi de sa venue. C'était principalement pour Didier, les raisons climatiques rudes et les risques sanitaires qu'elles induisent qui devenaient de plus en plus intolérables au fur et à mesure des années. Au fur et à mesure de l'échange nous sentions un climat de confiance s'installer, assez pour que nous puissions changer de « casquette » pour n'endosser que celle du chercheur et lui proposer de participer à notre recherche. Didier fut immédiatement d'accord et très intéressé par notre démarche.

Afin de garantir une confidentialité optimale, nous décidions de construire nos entretiens en dehors de nos horaires de travail, dans un cadre non officiel. Ceci afin de ne pas éveiller les soupçons de la part de l'ensemble des salariés de l'association et des autres bénéficiaires : notre enquête devait se dérouler dans un certain aparté, et ce, malgré qu'elle se réalisait au sein de la structure². Une pièce à part fut ainsi choisie pour respecter l'intimité des propos échangés.

2. La trajectoire de vie de Didier

- Une jeunesse s'acheminant vers cette « Wanderlust ³»

Didier a 55 ans. Il est né en Allemagne⁴, à Ubertahl, une ville industrielle de la région de Cologne. Didier est fils unique, et n'a qu'un demi-frère issu du troisième mariage de sa mère :

² Nous ne pouvions en effet au vu des raisons qui ont poussé Didier à venir s'adresser à cette association, souhaiter que nos entretiens se réalisent dehors, dans la rue et hors institution.

³ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, 2012, Paris, p.172.

⁴ D'emblée nous précisons au vu de sa nationalité que, nous n'avons pas dans le cadre de nos entretiens éprouvé de difficulté particulière liée au barrage de la langue. Didier parle couramment le français et le comprend. Seule une pointe d'accent allemand vient colorer ses entretiens.

« Oui, et ma mère...elle a divorcé 3 fois, elle a été 3 fois mariée. Et mon frère en fait c'est mon demi-frère...je suis fils unique...(...) il est plus jeune que moi, il a 44 ans et moi j'ai 55 ans... ».

Didier est en fait un prénom d'usage usité par ce dernier lorsqu'il vivait en Suisse. Son vrai prénom est Wolfditter :

« Je m'appelle Didier mais mon vrai prénom c'est Wolfditter, Didier c'est le prénom que j'avais quand je vivais à Lausanne...(...). ».

Didier connaît une scolarité sans difficulté majeure et se dirige vers des études pour pouvoir travailler dans le domaine administratif :

« J'ai fait des études pour un travail administratif dans les bureaux.... dans le transport...(...). ».

- Un profil d'artiste qui se dessine à la fin de l'adolescence

Au fur et à mesure, l'adolescence arrivant, il se découvre une passion pour la musique, ce qui va l'inciter à stopper ses études pour ne se consacrer qu'à cet art :

« J'ai arrêté quand j'ai commencé à jouer de la musique, du rock, j'étais batteur dans un groupe...amateur, et nous avons essayé avec le groupe de faire des petits concerts mais seulement dans notre ville...(...). ».

Mais c'était compter sans le regard désapprobateur de ses parents qui ne voient guère cette passion d'un très bon œil, et insistent pour que Didier abandonne ce projet et reprenne ses études :

« Un jour nos parents nous ont dit d'arrêter la musique pour poursuivre les études...(...). ».

Néanmoins, sans le baccalauréat, Didier éprouve quelques obstacles à réintégrer le circuit de l'enseignement secondaire. Une opportunité de pouvoir passer son baccalauréat par voie indirecte tout en réalisant un emploi en parallèle se fait toutefois jour :

« Moi j'avais pas le bac et pour les études j'étais pas préparé...j'ai eu la chance de pouvoir faire mon bac avec l'université de Bonn, ils offrent aux allemands qui ont un travail de faire les cours pour passer le bac « externe » c'est-à-dire tout en travaillant...(...). ».

Le diplôme obtenu à Bonn, Didier se dirige vers des études universitaires dans le domaine de la littérature et des lettres pour assouvir une autre passion sans doute plus réalisable qu'est l'écriture :

« J'ai fait des cours pour le bac et j'ai demandé de commencer les études de littérature et je ne pouvais pas avec ce bac j'ai juste eu le niveau (...). ».

Le diplôme obtenu ne pouvant pas lui permettre d'accéder à son choix d'études, il s'inscrit tout de même à l'Université de Bonn :

« J'ai eu le bac et après le bac et je me suis inscrit à l'université de Bonn et là-bas...avec le numéro clausus, je n'ai pas pu, j'ai dû attendre une place...et comme c'était long...(...). ».

Mais l'attente pour intégrer les cours de la faculté devient trop longue. Pour autant ceci ne va pas altérer cette passion pour l'écriture qui ne s'éteint pas. Didier va même tenter de proposer ses poèmes auprès de journaux afin d'être publié, mais sans succès :

« J'ai essayé de faire des poèmes et de trouver des journaux pour les publier...mais j'ai pas eu de chance... au niveau de l'édition on ne s'intéressait pas à moi.....(...). ».

À l'âge de 25 ans Didier est face à ses premières grandes incertitudes quant au déroulement futur de sa vie, et la manière de trouver sa place dans le système :

« Après je me suis retrouvé à 25 ans..... En me disant les études ça ne marche pas, l'écriture ça ne marche pas...(...). ».

- Le temps des voyages et des expériences

Les incertitudes et l'incapacité à pouvoir assouvir ses désirs artistiques, vont mener Didier à quitter le domicile familial, poussé par ce désir de découvertes et de liberté, proche de la « Wanderlust », cette « aspiration à de nouvelles expériences. C'est le désir ardent de voir de nouveaux paysages, de vivre le frisson de nouvelles sensations, d'affronter de nouvelles situations, et de connaître la liberté et le vertige d'être un étranger.⁵ » :

« Moi j'étais avec mes parents...ça a commencé...quand j'ai essayé de visiter l'Europe hein...trouver du sens dans la liberté (...) j'ai préféré faire rien et partir en liberté sur la route...faire des voyages en Europe... ».

Cette soif de découvertes et d'émancipation de certains carcans sociaux sera facilitée par les conditions de transports de l'époque, notamment celles liées au réseau ferroviaire donnant la possibilité à la personne de visiter une partie de l'Europe avec un unique billet :

« On avait alors la chance de pouvoir voyager avec le train transalpin, pour notre génération des années quatre-vingt on avait le rock et la chance de pouvoir voyager avec le transalpin....visiter l'Europe, ça veut dire qu'avec le train transalpin...ça veut dire que l'on pouvait aller en Italie, et de l'Italie en Autriche et après en Grèceavec un seul ticket de train tu pouvais aller dans plusieurs pays de l'Europe....quand tu es en Autriche, tu peux demander un ticket pour aller en Italie, quand tu es en Italie tu peux demander un ticket pour aller en Grèce...(...). ».

⁵ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, 2012, Paris, p.172.

C'est à Athènes que Didier connaîtra ses premières expériences de vie à la rue, mais en tant qu'artiste itinérant, troubadour, jouant de son art pour obtenir de quoi se nourrir :

« À Athènes et là-bas j'ai...commencé avec des amis d'Allemagne à jouer de la guitare...dans la rue et j'ai essayé de vivre comme ça...(...). ».

Cette vie de bohème, sans attache, pousse Didier à la découverte d'autres pays pour changer d'existence et pour reprendre ses études et trouver une poste de pédagogue en Suisse, parallèlement à celles-ci. Cette opportunité lui permettra d'accéder pour la première fois dans sa vie, à une place reconnue dans la société :

« Après je suis allé en Suisse et j'ai trouvé à Bâle...avec les anthroposophes, un poste pour faire des études avec mon bac et j'ai donc commencé à faire des études de pédagogie pour les enfants...je donnais des cours aux enfants qui n'étaient plus au lycée...mais qui ont la possibilité de suivre des études avec les anthroposophes...j'ai fait deux ans d'étude...après ils m'ont demandé de faire un séminaire pour le lycée de Waldorf...(...). ».

Ses expériences au sein de la culture anthroposophe, incitent ces derniers à proposer à Didier de passer un diplôme pour être pédagogue et s'intégrer pleinement dans cette société, ce groupe :

« On m'a demandé de faire le diplôme pour être pédagogue, j'ai dit non... (..). ».

Toujours épris du désir de mouvements et de rencontres, Didier refuse cette proposition pour continuer à jouir de sa liberté et pour tenter un jour vivre de son art de manière autonome :

« Je n'ai pas envie je veux être encore libre pour pouvoir écrire...(...). ».

Ce refus n'engendre pas cependant un départ prématuré de la Suisse, où il rencontrera Elisabeth, une connaissance de son amie avec qui il joue de la musique, et chez laquelle il sera hébergé pendant presque une année :

« Quand j'étais à Lausanne, j'avais la possibilité d'être avec une femme qui jouait de la musique et j'ai habité à Lausanne avec une collègue qui jouait de la musique...et nous étions hébergé chez une amie à elle, Elisabeth...nous avons vécu ensemble presque un an (...) ».

Mais ici encore ses aspirations à vivre de la musique ne lui permettront pas de se marier avec Elisabeth et de se stabiliser à Lausanne :

« Nous ne nous sommes pas mariés, elle est allée demander à son psychologue si elle pouvait rester avec moi....car dans la patrie Suisse c'était mal vu d'être avec un allemand...En suisse si tu veux te marier il faut avoir la nationalité avoir une bonne situation, un travail et la musique c'est pas un travail...pour eux...on s'est séparé à cause de ça...et je suis partis... ».

Sans visa et dans une situation de marginalité, il est contraint à nouveau de changer de destination :

« Je suis donc resté à Lausanne mais après en Suisse, quand tu veux rester avec mon existence, il faut demander une autorisation....pour être résident, ils ont refusé, ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas de place....et je suis parti de Suisse...(...). ».

L'itinérance déviant à nouveau son mode de vie pour laisser dessiner ce nouveau périple en Europe, notamment du côté de l'Italie et du Sud de la France, et toujours dans l'espoir de vivre de son art :

« J'ai encore essayé d'aller en côte d'azur, j'ai essayé de jouer de la guitare à Nice, à Gènes...Toulon...(...). ».

C'est à Toulon que Didier fera la connaissance de personne partageant le même mode de vie que lui, avec qui il va sympathiser et se sédentariser pendant 6 années :

« Là-bas j'ai essayé peu à peu d'être.... avec des gens ceux qui vivent sur la plage...ils font la bouffe, ils font la manche.... C'est pas être un clochard, mais les gens qui sont toujours là (...). ».

Parmi ce nouveau groupe, Didier apprend et fait ses premières expériences de vie précaire qui, pour l'instant, font davantage partie de cette vie de bohème et son système de « débrouille », plutôt que celles qu'il connaîtra plus tard. 6 années plus tard, l'appel de la route se faisant ressentir, il quitte cette région pour retourner dans son pays d'origine, mais s'arrêtera en chemin en Autriche :

« J'ai fait ça six ans et après j'ai essayé de retourner en Allemagne...et je me suis arrêté à Innsbruck où là j'ai rencontré une femme avec quatre enfants...mais ils ne m'ont pas donné l'autorisation pour rester, j'ai encore fait la manche avec des amis, pour rester...et nous avons occupé une grande vieille usine qui produisait du bois...pour faire un centre autonome, vivre là-bas, mais les autrichiens ne voulaient pas d'allemands....un jour, je suis pas rentré en conflit... mais il y a les autorités qui m'ont dit tu peux encore un peu rester un peu dans ton campement, mais comme j'étais tout seul je suis reparti...(...). ».

- Le début d'un mécénat sur les terres de ses origines

Le périple de Didier à travers l'Europe ne fait de l'Autriche qu'une étape. Son échec lié à son désir de vivre en communauté, de manière autonome, se soldera par un retour aux sources auprès de ses origines, dans les Dolomites:

« J'ai commencé après être allé en Allemagne, en Autriche, en Italie et sur la Côte d'Azur, d'aller aux dolomites...à Bolzano, je suis allemand d'origine et j'avais mon passeport de Cologne...mais mon grand-père il est né dans la région de Belluno...une petite ville. J'étais allé là-bas avec mon passeport pour demander un asile, ils me l'ont pas donné mais m'ont donné une carte de résidence dans une

petite ville et là-bas...j'ai fait un squat dans une maison qui n'était pas chauffée et habitée...(...). ».

C'est à Bolzano dans cette région italienne, que Didier fera une connaissance qui marquera sa vie. Celle d'un prêtre qui tentera de lui apporter son soutien dans son autre passion pour l'écriture :

« J'étais à Bolzano et je rencontre une, comme dire ?...une personne, un prêtre de l'église catholique, professeur de lycée et je lui donne mes poèmes et il m'a dit je vais regarder, et il est devenu mon patron en fait...il est mort maintenant...il était dans une organisation de littérature qui rappelait REZZIA une édition qui publiait la littérature des textes en latin...(...) il éditait mais que pour la région....pas de manière commerciale, il faisait des essais pour voir si le texte il marchait bien. (...). ».

Ce prêtre l'aidera également financièrement afin qu'il puisse s'adonner encore à la musique et pour laisser pleinement s'épanouir sa nature artistique :

« Il m'a donné de l'argent pour m'acheter une guitare et un ampli...et j'ai joué dans toute la région des dolomites, à Trento (...). ».

- Le décès de son « patron » et l'impossibilité de se poser

Mais cette première légitimité d'artiste obtenue à travers ce mécénat va disparaître avec l'homme qui en était le porteur. A presque soixante-dix ans, son « patron » comme il le prénomme, décède. Cet évènement va l'affecter profondément. Sans « patron » il ne peut plus exercer son art et jouir des quelques deniers qu'il rapporte pour survivre. A ce moment de son existence la précarité se fait de plus en plus oppressante :

« Un jour il est mort...à presque 70 ans...j'ai perdu mon patron et à Bolzano j'ai demandé une assistante sociale...pour une assistance économique, on m'a donné un an d'aide financière...364 euros par mois, et j'avais la permission de rester là-bas....mais je n'ai pas trouvé de logement, j'étais avec mes tentes dans les montagnes (...). ».

Les conditions climatiques de cette région montagnaise de plus en plus rudes forcent Didier à nouveau à quitter les lieux pour s'installer à Vintimi, une petite ville italienne frontalière à la France :

« À cause de la neige et du climat j'ai dû repartir et je suis arrivé à Vintimi juste avant la frontière avec la France...(...). ».

Dans cette ville Didier y restera 2 années, dans des conditions nécessitant une débrouille quotidienne. Mais là encore, il sera encore dans l'obligation de partir suite aux travaux de développement de la municipalité engagés pour l'accueil de touristes.

La « morphologie sociale » se modifiant au service du progrès économique ne laisse plus de place aux personnes comme Didier pour s'établir en pleine nature. Pour les locaux, il s'agit de ne pas hypothéquer des recettes futures liées au tourisme, par un spectacle moins pittoresque, celui que met en scène la misère :

« J'ai essayé de vivre là-bas, mais ils ont changé pour accueillir les touristes, ils ont fait des travaux, les plages, le port...les trésoriers m'ont dit que c'est pas possible de rester, je suis resté deux ans à Vintimi....à ce moment je n'avais pas d'autre solution que de partir...(...). ».

Ce départ supplémentaire débouchera sur un long périple à travers la France afin de trouver un lieu pour se poser et envisager des lendemains plus stables :

« Je suis allé à Draguignan et j'ai pris le TGV pour aller à Paris...à Paris, j'avais encore 30 euros pour aller à Reins...parce que à Paris c'est plus grand et c'est plus dangereux pour une personne seule... et j'étais malade.... (...) j'étais à Paris et j'ai pris le prochain train pour une petite ville de Lorraine à Redan ».

Arrivé à Redon, Didier trouve un endroit qui lui permet de se poser :

« A Redon où j'ai fait la manche devant une boulangerie, une boucherie et le marché aux fruits...ça marchait un peu....je squattais dans un parc il était très grand et un jour le garde forestier, il m'a demandé de travailler², 3 jours, mais sans argent....je suis resté dans cette petite ville et j'ai trouvé un plan de la région et un lac, là-bas je suis resté j'étais complètement seul...il y avait une maison...mais j'ai dû partir, parce qu'il organisait autour du lac des compétitions pour les jeunes...après....je suis retourné à Redon » .

Mais ici, toujours présente comme un fléau, cette indésirabilité vis-à-vis du mendiant, du pauvre sans attaches, se confirme encore dans cette ville. Un contrôle de police forcera en effet Didier à retourner dans son pays d'origine, l'Allemagne :

« Après il y avait un contrôle de police et ils m'ont demandé pourquoi je ne retourne pas en Allemagne...ils m'ont obligés de retourner en Allemagne et je suis arrivé à Sarrebruck...où j'étais déjà trois jours, je suis arrivé dans la ville j'ai vu plein de gens en train de faire la manche avec la guitare dans la rue...avec un carton....j'étais encore en forêt, je dormais là-bas (...). ».

- L'imbroglia administratif, l'impuissance de l'aide sociale allemande puis au bout, la stabilité trouvée en Alsace

Arrivé en Allemagne, Didier est exaspéré par sa situation, épuisé par une vie de voyages faits de plusieurs désillusions. Sans ressource et s'abritant en forêt dans des conditions très précaires, Didier prend la décision de s'adresser à un service social de la ville de Sarrebruck afin de pouvoir être secouru. Sa situation administrative complexe ainsi que la suspicion de la part de certains acteurs de l'aide

sociale et la saturation des foyers d'assistance, contribuent à laisser Didier sans solution si ce n'est celle de repartir du côté de la Lorraine, à Metz.

C'est sans aucun doute ici que le sentiment d'« exclusion » atteint son paroxysme pour cet individu, étranger dans son propre pays qui ne peut lui venir en aide par le biais de cette protection territorialisée destinée d'abord à secourir ses habitants :

« Je suis allé demander l'aide sociale. Mais ils ne m'ont pas donné d'aide sociale, ni de refuge⁶....mais comme je suis sans abri ils n'ont pas confiance pour les aides....je voulais renouveler mes papiers mais comme je n'avais pas de date de résidence ils n'ont pas pu me les faire.....mais il n'y avait pas de solution pour moi, je suis resté à Sarrebruck comme j'étais à Bolzano....et on m'a demandé de rester à l'hôpital parce que c'est dangereux de vivre dehors....ils m'ont fait une endoscopie, ça c'est un truc qui euh....qui regarde si tu n'as pas la tuberculose...avec l'endoscopie j'étais bien... je suis sorti de l'hôpital...mais il n'y avait pas de place dans les refuges... c'est pour ça que je suis retourné à Metz.... ».

Dans cette ville également, l'absence de place dans un foyer pour accueillir tous les sans-abri enjoint Didier, à se diriger vers la ville de Strasbourg :

« J'ai demandé un refuge là-bas... il n'y avait pas de place, je suis parti de Metz et je suis allé à Strasbourg et là-bas ils m'ont donné un refuge j'étais dans un foyer à Horizon amitié... et là-bas je suis resté deux semaines et après je suis arrivé à Colmar et à Colmar ils m'ont mis au foyer Schœlcher pendant deux mois et depuis le 20 février 2010 je suis à Mulhouse...ça fais presque deux ans.... ».

Il semblerait qu'après un long voyage de plusieurs années, Didier ait enfin trouvé la région qui le tolère dans son mode de vie et l'accepte, pour qu'il puisse s'établir dans un nouveau refuge. Toutefois c'est véritablement dans la région de Mulhouse, à Illzach qu'il s'installera jusqu'à aujourd'hui, dans une forêt et encore une fois en retrait de la cohue urbaine, au contact de la nature :

« À Illzach, et là deux gardes forestiers sont venus, ils m'ont dit qu'il y avait un vieux cabanon, et je suis resté seul là-bas ils m'ont dit que là-bas c'était possible.... ».

La reconstitution de la structure diachronique de ce récit de vie met en avant un des éléments essentiels permettant d'expliquer ou du moins d'éclaircir ce long parcours d'itinérance, caractéristique de l'existence de cette personne. Elle permet de montrer l'évolution d'une carrière de « hobo » poussée par cette « Wanderlust », à celle de « sans domicile », dont les raisons s'expliquent en partie par cette impossibilité pour Didier, de réaliser ses souhaits artistiques.

La désillusion portée par cette impossibilité se transforme ainsi en résignation dont nous allons voir maintenant à travers l'analyse approfondie du récit, qu'elle ne se traduit guère comme chez Alexandre Vexliard⁷, par cette phase ultime de « désocialisation » engendrée par l'acceptation d'une situation de précarité extrême. La « clochardisation⁸ » comme processus type de cette attitude, laisse davantage place ici à une forme de réflexivité de la part de la personne, tant sur sa situation que

⁶ Compris ici comme un foyer.

⁷ Alexandre Vexliard, *Le clochard, étude de psychologie sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

⁸ *Ibid.*

sur celle de notre société et de sa capacité à pouvoir juguler toute formes d'« exclusion » sociale.

Une réflexivité en œuvre qui permet également de montrer comment la personne parvient à survivre au quotidien, non sans mettre de côté ses convictions philosophiques et politiques, afin d'alerter et de questionner l'opinion public sur sa condition.

3. L'analyse de cas

3.1 La manche : « *c'est pour questionner les gens (...).* »

-Transformer un contexte économique en « contexte de conscience⁹ »

Employée dans un contexte économique de survie physique, la manche est tout autant une pratique urbaine donnant la possibilité à la personne « sans domicile » de préserver, tant bien que mal, son intégrité psychique et morale en « profitant » d'une surexposition optimum propice aux interactions multiples. Nous l'avons vu pour Claude, cette surexposition donne la possibilité de créer cette « région » accordant une place pour la rencontre, et donnant le moyen de dépasser sur l'instant sa condition pour être toujours dans ce « tout », nonobstant la distance sociale des protagonistes. Les nombreux cas de figure étudiés jusqu'à présent nous donnent même matière à penser que cette activité ne pourrait être qu'exclusivement portée vers cet objet, dont l'appât du gain reste secondaire. Les déclarations de cette personne « sans domicile » ne semble pas contredire cette hypothèse :

« La manche je l'a fait pas pour l'argent...mais pour faire des rencontres et obtenir une compréhension de ma situation...(...) pour discuter avec les personnes, expliquer ma situation et ma vision de la société... ».

En effet la proportionnalité entre, le temps passé sur le lieu de l'aumône, les efforts consentis vis-à-vis de la rudesse du climat ainsi que l'image de soi dégradante portée par la mendicité et les bénéfices empochés, reste toujours fortement inégale. Autrement dit, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Une vision rationnelle mettant au centre de la manche la recherche de gains pour la personne nous paraît de fait fort contestable.

La perspective d'analyse de ce rapport asymétrique entre les modalités de l'aumône et les gains, dans un cadre rationnel s'appuyant sur cet « individualisme méthodologique » perçu comme « une perspective où les liens sociaux seraient exclusivement inscrits dans la logique de choix rationnels de l'individu instrumentalisant formes et institutions sociales¹⁰ », montre qu'il y a dans cette pratique, un autre but que celui du gain financier.

⁹ Glaser B, Strauss A., Awareness contexts ans social interaction, *Américan Sociological Review*, n° 29, 1964, in David Le Breton , *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p71.

¹⁰ Pierre Bouvier, *Le lien social*, Gallimard, Paris, 2005, p.185.

En d'autres termes, si rationalité il y a, ce que nous pensons, elle se trouve dans une autre fin, celle d'une logique d'action poussée vers cette rencontre, vers cette création d'un point d'impact entre deux rives, d'un pont vers autrui pour reprendre un terme de Georg Simmel.

L'instrumentalisation du contexte de la manche se justifie dans ce cadre et pour cette personne, comme une transformation du contexte économique en « contexte de conscience » qui reste, comme le déclare le sociologue David Le Breton : « primordiale pour saisir les logiques sociales qui animent certaines interactions.¹¹ ». Cette logique sociale, motivant Didier dans son acte de transformation de contexte, il nous l'exprime en ses termes :

« Pour questionner les gens et pour qu'ils voient ce que je suis en dehors d'être sans abri. Le but c'est de rencontrer les gens et de parler de ma situation...(...). ».

Ce pont vers autrui Didier le crée comme toutes les autres personnes et dans une logique similaire portant sur la création de formes de sociabilités, en empruntant toutefois un chemin différent, mettant en œuvre une tactique d'approche singulière. Celui emprunté par Didier reste le chemin de la compréhension de sa situation sociale pour être perçu en dehors de son stigmaté de pauvreté.

Un point de vue plus sociologique nous permet de comprendre comment cette personne « sans domicile » opère pour créer le contact, en modifiant d'une part le contexte économique de la manche en « contexte de conscience », pour ensuite aborder un des types de relation liés à ce contexte, celui du « contexte de conscience fermée¹² » ; où « l'un des acteurs ignore l'identité de l'autre ou ce que l'autre sait de sa propre identité » et où « un déséquilibre est introduit (...) ¹³ ».

Ce souci d'expliquer sa réelle identité dans l'interaction avec les passants afin d'éviter le déséquilibre, nous la retrouvons dans les propos de cette personne démunie où la volonté d'affirmer son identité sociale « réelle », celle en dehors du stigmaté du « clochard », se marque jusque dans les paroles : « *pour qu'ils voient ce que je suis en dehors d'être sans abri (...).* ».

L'endroit où s'exprimer, Didier l'a choisi en fonction de sa fréquentation, devant une grande enseigne commerciale en plein centre-ville de Mulhouse, où la surexposition paraît adéquate, pour élaborer cette présentation de soi qui, comme pour chaque personne reste singulière. Ici pour Didier, il s'agira de soutenir ses idées et d'interloquer le passant par le biais d'un écrit posé à ses pieds où l'on peut lire ces deux mots ponctués d'un point d'interrogation : « *position-négation ?* », une façon à soi de résumer sa situation pour interpeller l'opinion :

« Je veux interroger sur ma situation, je veux laisser cette situation... d'être dans la mendicité, non pas comme une affirmation, c'est pour expliquer que c'est juste un moyen de porter l'attention, d'interroger les gens....mais dans un langage commun que tout le monde peut comprendre c'est pourquoi avec le point d'interrogation que j'ai écrit sur l'écrito, tout le monde peut comprendre...(...). ».

La mendicité devient ainsi prétexte à créer du lien pour cette personne « sans domicile ». Une activité demeurant l'apanage du miséreux et un des attributs essentiels participant à construire le personnage du « clochard » aux yeux de l'opinion public, et qui pour Didier ne doit pas être « *une affirmation* » mais « *juste un*

¹¹ David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p72.

¹² David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p71.

¹³ *Ibid.*

moyen de porter l'attention ». Ceci pour comprendre qu'il ne souhaite pas s'affirmer dans ce contexte de la manche pour être essentialisé aux yeux de tous comme un « clochard » :

« Faire la manche c'est pas beau, c'est pas beau d'être vu en train de faire la manche... »

Il souhaite davantage profiter de ce contexte pour susciter l'attention et pouvoir expliquer sa situation. En ce sens nous pourrions parler ici concernant la teneur des liens construits par Didier, comme des liens « didactiques », utilisés pour mieux faire comprendre sa situation.

Il s'agit pour Didier de ne pas tomber dans ce malentendu, un des risques opérant dans ce « contexte de conscience fermée » ; fermée à la compréhension de cet autre, cet étranger qu'il incarne aux yeux de tous. Un sentiment d'altérité aigue ressenti à la fois du fait de sa situation sociale, mais également de sa nationalité.

Mais pour être tout à fait clair dans sa démarche, il convient d'explicitier aux personnes « extérieures » à la situation dont nous faisons partie, ces deux termes accolés l'un contre l'autre sur l'écrit suivi de ce point d'interrogation, cette « *position – négation* » :

« La position et la négation cela signifie que je voulais parler de mon problème, quelle position tu as en dehors, en dehors de la société...je voulais expliquer aux gens pourquoi je suis dans cette situation la position d'être habitant, et la négation car je suis dehors, mais être dehors ce n'est pas une négation de ta vie tu as le droit à l'aide sociale, de t'exprimer avec l'écriture....je faisais ça pour favoriser le contact et expliqué aux gens ma vision... ».

Ces explications sont tout sauf équivoques. Elles expriment d'une part cette réflexivité en œuvre ici, dans la prise de conscience de Didier de sa situation sociale, celle d'être dans la négation. Cette négation même du social et de ce qui fait cohésion entre tous, cette existence atypique, hors système, celle qui se symbolise hors des frontières symboliques créées par cette absence de place dans la société, et qui se signe dans ses propres mots : « *la négation car je suis dehors* ».

Par conséquent nous comprenons l'apposition de ces deux expressions comme construite par Didier pour questionner les passants. Sa situation de « sans domicile » synonyme de négation de toute forme d'existence sociale, il la tourne en interrogation en espérant que certains s'arrêteront pour mieux comprendre et saisir sa réelle identité sociale, celle faisant abstraction de sa situation.

D'ailleurs au lieu d'apposition nous pourrions plutôt parler dans ce cas d'opposition puisque ces deux termes, celui de position et de négation, paraissent antinomiques. Et c'est là peut-être que réside encore cette volonté de Didier à mettre en opposition ces deux mots afin de susciter le regard et la réflexion : de créer cette accroche.

L'invisibilité sociale que procure le statut de personne « sans domicile » constamment dans la rue, si constamment qu'elle en devient invisible, comme faisant partie du décor, se combat pour Didier aussi par cette remise en cause à travers sa démarche, de cette négation synonyme d'effacement social. Une remise en cause

qui pour cette personne passe par une compréhension de l'autre c'est-à-dire de ce qu'il est véritablement :

« Je veux dire que la cohésion elle vient aussi par la compréhension de l'autre...si j'ai compris je serai plus en cohésion avec les autres...(...). ».

La cohésion, le fait d'être à nouveau « inclus » parmi les autres dans ce « tout », Didier pense qu'elle s'obtient auprès des passants et à travers leur compréhension de sa situation.

Nous rejoignons ici l'exemple de Claude qui, lorsqu'il crée cette « région » dans l'interaction avec les personnes lors de la manche, avance le terme de « *concluant* » pour montrer la nécessité de l'explication de sa situation pour être perçu différemment.

L'acceptation de la différence portée par sa condition d'existence déboucherait, par conséquent, sur une meilleure compréhension de la situation de la personne démunie. Une compréhension qui pour Didier, reste synonyme d'acceptation et par là même de cohésion.

La lutte au quotidien afin de préserver son intégrité psychique se signifie donc pour Didier dans cette recherche d'un rétablissement de ce déséquilibre dans l'interaction porté par sa condition où : *« L'existence c'est pas les sans-abri, c'est pas les étrangers...l'existence c'est toi-même, mais les gens aujourd'hui dans les temps modernes ne regarde pas ta personnalité en dehors.... ».*

Une logique d'action qui tend à rétablir un « contexte de conscience ouverte¹⁴ » où « les acteurs ont une connaissance mutuelle de leur identité. ¹⁵ ».

Cette hypothèse se traduit peut-être dans ces dires, où Didier tente d'explicitier certains éléments que nous pourrions associer à cet « itinéraire moral » à savoir l'idée de ce que les « normaux » pensent sur son stigmaté :

« Ta position c'est la négation de l'autre, et normalement la position-négation c'est une première phase de cohésion (...). ».

« *Ta position* » c'est-à-dire au sens global, la position de « sans domicile », Didier sait qu'elle est perçue par l'environnement, comme une négation, venant traduire cet « individualisme négatif¹⁶ » que décrivait Robert Castel, de « tous ceux qui se retrouvent sans attaches et sans supports, privés de toute protection et de toute reconnaissance. ¹⁷ ».

Changer les représentations sur sa condition revient ainsi à confronter dans les dires et la réflexion, sa position et ce qu'elle induit, la négation, afin d'avancer vers la compréhension et vers la cohésion. C'est donc cette confrontation d'un moi dissimulé sous les apparences qui doit se révéler une fois la compréhension acquise par l'extérieur. Nous retrouvons là ce rapport entre « le moi et ses autres ¹⁸ » où « pour comprendre la différence, ce n'est pas le différent qu'il convient de regarder, mais bien l'ordinaire. ¹⁹ ».

¹⁴ David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p.71.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale, Une chronique du salariat*, Gallimard, 1995, Paris, p. 44.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de Minuit, 1975, Paris, p.150.

¹⁹ *Ibid.*

L'ordinaire non pas d'une situation sociale de misère, mais de celle qui ne dévie pas du centre normatif et intégratif. Et ce n'est qu'en envisageant cet ethnocentrisme et ses situations ordinaires, que la situation extra-ordinaire peut justement encore faire partie de ce centre normatif, mais comme déviance et non comme une négation totale de toute forme d'existence :

« Je suis à Mulhouse maintenant je suis sans abri, mais dans ma position de négation je suis aussi une personne comme vous (...). ».

Cette superposition, position-négation, faite par Didier traduirait cette confrontation d'un moi, identité réelle qu'il souhaite exprimer au grand jour, et *a contrario* d'une identité négative portée par sa condition, pour une juste reconnaissance, celle qui permet ce début d'« inclusion » par la compréhension à travers la création d'un « contexte de conscience ouverte » où le regard change :

« La cohésion c'est d'abord dans les yeux, le regard.... être avec les autres c'est d'abord dans le regard... ».

- La contribution lorsque le don se réalise

Ce qui suit ne doit pas mettre en contradiction l'analyse que nous venons d'établir précédemment. Plus simplement, nous avons émis l'hypothèse que la manche n'est réalisée par les personnes quasiment que dans une optique relationnelle, et par la modification d'une activité de survie primaire en logique d'action tournée vers le maintien de rapports sociaux en dehors de ceux que prescrivent l'aumône, et la relation asymétrique entre donateur et donataire.

Ceci sous-entend que lorsqu'un passant fait un don, celui-ci est accueilli mais là encore d'une façon qui libère en quelque sorte le donataire de sa dette.

Cette supposition nous l'avons faite auprès de l'ensemble des personnes enquêtées, où le maintien de la dignité à travers l'échange direct ou indirect vis-à-vis du don, et la rationalisation de l'aumône à travers la notion de travail, fait partie des outils de survie nécessaire pour le « maintien de soi ».

En ce qui concerne Didier, la transformation d'un contexte économique en « contexte de conscience », n'induit pas pour autant que le bénéfice primaire, celui d'un gain substantiel, ne puisse pas être réalisé. Seulement, nous le rappelons, il n'est pas le but ultime et primordial.

Il est en effet fréquent de constater que les passants s'arrêtant pour partager quelques mots avec les personnes, accompagnent souvent leurs paroles par le don d'une pièce, voire de cigarettes ou autre. Cet acte permet d'alléger sur le coup sa conscience, celle d'avoir été témoin d'un spectacle de désolation s'étant produit sous ses yeux, et pour lequel on a essayé, à sa manière, de contribuer à modifier.

Mais là encore et dans la situation de Didier, l'acte de recevoir une pièce ne se réalise pas de manière passive, sans aucune contrepartie libératrice. Pour maintenir sa dignité et ne pas perdre la face, il faut apporter cette « contribution » :

« Je voulais montrer que l'homme est pas capable de vivre seul, qu'il a besoin des autres...au niveau de la contribution tu peux pas offrir quelque chose à un autre, s'il ne peut pas te donner alors...seul il n'est pas possible d'apporter une contribution aux gens, de faire un échange....en échange d'une pièce il fallait que je contribue en expliquant mon histoire.... (...). ».

L'action de rendre ce que l'on vous donne s'exprime encore ici de manière singulière. La contribution semble être le maître mot de cette personne « sans domicile » qui ne conçoit pas de don sans retour, constitutif d'un échange. La « contre prestation » pour reprendre les termes de Marcel Mauss, ne peut s'éviter dans l'économie que représente le don.

Savoir accepter c'est aussi savoir rendre, sous peine de conflits. Savoir contribuer pour Didier est une manière à soi de rendre et de rétablir l'égalité de la transaction. Et ce fait social s'exprime bien dans ses mots lorsqu'il dit : « tu peux pas offrir quelque chose à un autre, s'il ne peut pas te donner (...). ».

Ceci induit la connaissance chez Didier de cette symbolique liée au don et de cette obligation inhérente de rendre, quasiment incorporée, intellectualisée dans chacun de nos actes. « Contribuer en expliquant mon histoire » est une façon à soi de ne pas se rabaisser et de participer à un acte social pour se maintenir dans le système des échanges avec l'intérieur. D'où effectivement l'idée que « l'homme n'est pas capable de vivre seul » entendu par là qu'il ne peut réaliser cet échange intégratif et participatif sans alter égo qui lui donne la réplique.

Comme chez la majeure partie des personnes démunies, cet échange devenu symétrique peut participer à atténuer ce sentiment d'infériorité sociale et rétablir l'identité réelle de la personne qui se sent, le temps de la transaction, comme tout le monde.

3.2 La condition de « clochard » ou la « dichotomie d'un rôle tragique »

Claudia Girola déclarait dans sa recherche sur les personnes sans-abri que : « cette identité en tension des personnes rencontrées a représenté pour moi un signal important de leur catégorisation. Je considère que ce mouvement identitaire résiste à tout enfermement catégoriel.²⁰ ».

Cette résistance vis-à-vis de l'enfermement catégoriel, nous le retrouvons auprès de Didier dans sa manière de se présenter et de détourner l'interlocuteur de ses tentatives de catégorisations qui paraissent trop évidentes au vu de ses conditions d'existence.

L'art de résister s'emploie ici dans ce renégociation identitaire mis en action afin de ne pas perdre la face et se confondre dans cette altérité sans origine, pour incarner cet « homme ni d'ici, ni d'ailleurs », sous-entendu sans attaches à la fois territoriales et affectives.

Un manque d'attaches qui, chez cette personne, retenti encore davantage au vu de son parcours de vie marqué par une instabilité accrue, où les voyages incessants

²⁰ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille, p.228.

tracent une ligne de vie faite de destinations aléatoires, en fonction des espoirs que le lieu apporte dans l'accomplissement de son désir d'écrivain.

Alexandre Vexliard posait l'hypothèse dans ces travaux d'une caractéristique majeure du « clochard » qui « n'entretient que rarement et d'une manière partielle des rapports stables avec les hommes, les choses, les lieux. Il ne tient à rien d'une manière élective.²¹ ».

Ce lien brisé avec le monde paraît être le signe d'une désolation ultime et d'un enfermement en soi irréparable, où tout ce qui gravite autour de soi n'a plus d'importance, plus de consistance et de sens : le « clochard » est ainsi présenté, catégorisé comme un être inanimé, ne souhaitant pas partager dans le monde où il vit. En ce sens, il est une négation totale de toute forme d'existences sociales.

Cette négation que peut représenter pour autrui son existence, Didier, nous l'avons vu, en a bien évidemment conscience. C'est un des éléments qui d'ailleurs le pousse, lors de la manche, à expliciter sa situation afin qu'il n'y ait pas de malentendus dans la définition de son identité. Si le « clochard » ne « tient à rien de manière élective », l'image qu'il dégage aux yeux des autres ferait également partie de ce rien...

-Le vagabond, une image de soi rassurante et hospitalière

Pour Didier comme pour les autres, le « clochard » reste évidemment un terme à bannir dans le discours sur soi. Il représente cette altérité irréductible, celui à qui il ne faut surtout pas ressembler. Pourtant ce bannissement dans le discours reste tout relatif, puisque le « clochard » y est souvent convoqué dans une tactique de présentation de soi où la personne instrumentalise cet icône par souci de hiérarchisation, et pour se départir de cette catégorie.

Il devient ce que Pascale Pichon nomme : « le bouc-émissaire de ceux qui le craignent le plus : ceux qui, de toute évidence, ont le plus de mal à contenir la peur de lui ressembler.²² ».

Eprouver la crainte de lui ressembler c'est déjà faire un pas vers lui, en admettant à l'intérieur de soi ses ressemblances qui, de l'extérieur, font écho à cet « itinéraire moral ».

L'itinérance pendant plus de dix années à travers toute l'Europe, est sans doute un des arguments qui, dans le récit de cette personne, reste employé à bon escient pour justifier de sa condition identitaire, celle de vagabond, « individu de bonne constitution, animé du désir romantique de voir du pays et de s'enrichir de nouvelles expériences sans jamais travailler.²³ ».

Cette supposition accrédite encore l'hypothèse qui est la nôtre d'une renégociation identitaire effectuée par cette personne « sans domicile », en lien avec les effets phénotypiques portés par sa condition qu'elle souhaite dissimuler à soi et aux autres.

²¹ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Etude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris, p.59.

²² Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2010, p.64.

²³ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p.154.

De la même manière que les autres personnes rencontrées, l'« *itinéraire moral* » est encore une fois sollicité intérieurement afin de prendre conscience du regard extérieur sur sa condition :

« Pour moi le clochard c'est un cliché (...) il ne veut pas parler de sa situation...(...). Il veut résoudre son problème pour manger, pour dormir et c'est tout...il veut dormir manger, boire quelque chose, il est feignant...c'est des clichés...il veut pas créer du lien plus que ça...le vagabond c'est autre chose.... c'est aller à la rencontre de l'autre, le clochard il est fermé dans ses besoins...(...). ».

Cette affirmation comporte plusieurs éléments pertinents pour la suite de cette analyse. Elle met en exergue tout d'abord, ce jeu dans le discours où l'image éternelle du « clochard » est à nouveau réactivée au service d'une normalisation. Pour Didier le « clochard » est aux antipodes de ce qu'il estime être, un vagabond qui va à la rencontre de l'autre comme il nous le confie. La nuance entre ces deux personnages possède ici toute son importance et son sens.

Elle permet à Didier de ne pas faire comme si sa condition sociale n'existait pas, où qu'elle n'était là qu'en surplomb d'une existence de nomade choisie.

Pourtant même si ses conditions d'existence ressemblent à celles du « clochard », Didier en nuance la teneur en procédant à une comparaison, où il résume parfaitement, c'est-à-dire en totale cohérence avec les représentations collectives, celles de ce dernier réduit à une existence au jour le jour, centrée sur la satisfaction de ses besoins les plus primaires liés à l'alimentation et au repos.

Ce « *cliché* » sur l'existence du « clochard », est toutefois ce qui permet à Didier de jouer sur les mots. Car de la même manière que le « clochard », son quotidien comme tout le quotidien des personnes en grande précarité, se concentre en partie sur la recherche de solutions permettant la survie physique ; et comme il nous le mentionne plus loin dans son récit au moment où nous lui demandons ce qu'il pense du foyer qu'il a choisi comme solution face à la rudesse climatique :

« Tu n'as plus besoin de penser toute la journée où je vais dormir, qu'est-ce que je vais manger (...). ».

Si la similitude avec le « clochard » se présente dans les composantes quotidiennes pour assurer sa survie physique, Didier se distingue de ce dernier par une subtilité infaillible aux yeux de l'opinion extérieure, celle d'être toujours et constamment dans ce désir de rencontre avec l'autre, de partage et de création de liens, *a contrario* d'un repli sur soi et des rapports stables non construits par le « clochard ». C'est cet argument fort qui selon lui va jouer dans cette différenciation accrue, celle qui va lui donner la possibilité de contourner le stigmaté.

Et c'est justement cet argument qu'il met en avant lors de son explicitation détaillée de l'aumône et des raisons de celle-ci ; raison qui sont à nouveau convoquées, mais cette fois-ci dans un souci de distinction.

Lorsqu'il nous déclare en effet que : « *le clochard ne veut pas parler de sa situation* », Didier ne fait que traduire ce qui pour lui, semble être ce qui l'oppose à cette figure de l'« exclusion », à savoir cette volonté d'être compris pour mieux être accepter, cette compréhension de sa situation forçant la cohésion.

A la manière du « clochard » servant de paravent pour masquer les effets portés par sa condition d'existence, le vagabond devient également cette figure plus ancestrale et sans doute plus noble de cette « désaffiliation », que Didier emploie afin de sauver les apparences.

Et elle l'est d'autant plus, qu'elle se calque sur le mode de vie de cette personne qui, depuis des années, chemine l'Europe entière à la recherche d'un lieu où se poser et « proser²⁴ ».

La figure du vagabond est ainsi ce qui donne la possibilité à cette personne « sans domicile » de préserver une image de soi rassurante mais également, comme nous l'avons mentionné dans le titre de cette partie, hospitalière dans la mesure où elle accorde encore une place importante à cette ouverture vers l'autre, ce que le « clochard » ne peut pas ou plus.

« *Une vie de pèlerin* » voici comment Didier résume son existence qu'il dit assumer « *par (son) choix de vie...* », car il n'est « *pas d'accord avec le système économique...* ».

Le désaccord avec le système économique régulant nos sociétés expliquerait ce choix de vie dans la rue pour Didier ; choix qu'il met encore en avant comme une façon à soi de ne pas se poser en victime du système, où l'assistance et la dépendance envers autrui scelle une existence de « clochard » emprisonné dans cette perpétuelle dette. Cette notion de dépendance vis-à-vis du système et des personnes qui le composent, nous la retrouvons dans un de ses propos :

« *Les gens... ils te voient d'une certaine manière... comme quelqu'un de dépendant d'eux...et tu dois être satisfait avec ça...(..).* ».

Fuir la dépendance envers autrui reste bien l'apanage du vagabond, libre d'aller où bon lui semble, sans attache, uniquement mué par le désir de découvertes et d'expériences humaines.

Nels Anderson déclarait à propos des nombreuses distinctions faites entre plusieurs formes de précarités que : « un hobo à son tour peut sombrer jusqu'à devenir un vagabond.²⁵ ».

Nous pourrions utiliser cette citation pour aborder l'évolution de la trajectoire de vie de Didier, dont le catalyseur a été, dès l'âge de vingt-cinq ans, cette « Wanderlust », celle qui l'a poussé à visiter certains pays d'Europe pour tenter de vivre de son art.

Nous rejoignons ainsi ce que nous déclarions au tout début de cette analyse, à savoir que son désir inassouvi, malgré ses multiples périples, s'est transformé en résignation qui, pour autant, ne se confond pas avec celle développée par Alexandre Vexliard.

Cette résignation se manifeste davantage par cette phase de vagabondage, où suivant les villes et les pays, Didier se sédentarise plus ou moins dans la perspective de pouvoir vivre de l'écriture, tout en profitant des occasions qui lui sont données afin d'exprimer sa réelle identité, celle en dehors de ses attributs de « clochard » qu'il s'évertue à signifier de l'extérieur.

²⁴ En lien avec son goût et son envie de vivre de l'écriture et des poèmes.

²⁵ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p.156.

Pour autant, s'il y a résistance au stigmatisme du « clochard », c'est bien parce que cette personne ressent ce sentiment au plus profond d'elle, et comme le déclarait Pascale Pichon, elle fait partie de « ceux qui, de toute évidence, ont le plus de mal à contenir la peur de lui ressembler. ». Cette crainte, nous la percevons plutôt dans le discours de Didier comme une ambivalence qui scinde l'individu en deux parties. Ici, le vagabond et le « clochard » et qui s'exprime dans les dires de cette personne par cette expression assez révélatrice : « *la dichotomie d'un rôle tragique* ».

-La rue, lieu de catharsis pour un « rôle » qui colle à la peau

« L'autre quand il te rencontre, il te rencontre dans une situation de dichotomie, dans un certain rôle tragique....la rue c'est un peu comme un théâtre...c'est une dichotomie... les gens ils te voient dans ton rôle tragique où tu ne peux pas rentrer dans ta maison, c'est ton rôle qui est tragique...c'est ça la dichotomie de ce rôle tragique où tu dépends des autres malgré le temps qui passe...(...). ».

Il reste relativement aisé d'après cette déclaration d'utiliser la dramaturgie d'Erving Goffman afin d'étudier la suite de cette logique d'action mettant au centre des préoccupations de cette personne, le contournement du stigmatisme du « clochard ».

La théâtralisation de la vie sociale est ici également significative pour Didier, cependant, elle s'exprime d'une manière singulière, c'est-à-dire, selon son ressenti et ses expériences vécues.

Celles-ci révèlent surtout ce sentiment d'entre deux que procure la rue, sentiment engendré par ces frontières symboliques invisibles, impalpables et pourtant bien réelles dans la façon qu'elles ont d'être un support symbolique à l'« exclusion », ou plutôt à la formation et la pérennisation de groupes d'« inclus ».

Se sentir ni totalement dedans, ni totalement dehors, cette sensation d'écartèlement entre deux mondes reste pour la plupart des personnes « sans domicile », une réalité bien factuelle.

Nels Anderson rendait hommage à la figure du « hobo » en déclarant qu'il « reste à (ses) yeux l'une des figures héroïques de la « frontière », l'homme qui, par son travail et son assistance, a contribué à la construction des chemins de fer, au développement de mines isolées et à la fondation de villes sur la « frontière ». ²⁶»

Cette figure héroïque de la frontière, nous l'entendons en ce qui nous concerne, comme celle qui illustre cette lutte au quotidien des personnes pour ne pas tomber totalement dans l'oubli, de l'autre côté des frontières symboliques. Elle viendrait davantage signifier cette identité sous tension, tiraillée entre deux mondes, qui reste l'un des combats à gagner pour encore être dans ce « tout » malgré sa différence.

Un tiraillement qui se signifie dans les mots de Didier par le terme de « *dichotomie* » où, à la manière d'un funambule, il tente de trouver cet équilibre entre son identité réelle, celle de vagabond, et celle plus virtuelle se basant sur la visibilité de son stigmatisme de pauvreté, celle de « clochard ». Une véritable coupure identitaire.

²⁶ Nels Anderson, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p. 58.

Ce « rôle tragique » de « clochard » qu'il incarne et qu'il joue malgré lui tous les jours auprès des passants, marque un peu plus cette sensation de dégradation de son statut de vagabond, signe d'un passage sans « rite de préparation » vers l'autre versant des frontières.

Ainsi cette dichotomie, partageant, de manière figurée, Didier en 2, n'est pas le signe flagrant d'une pathologie psychique exprimant la schizophrénie. Elle est cette expression d'un entre deux identitaire qu'il s'agit de dépasser pour être entièrement à l'intérieur du système.

D'ailleurs le caractère tragique du rôle de « clochard » est bien perçu comme tel par Didier du fait justement qu'il se joue sans son accord et sa pleine volonté. Il n'est, en quelque sorte, que le spectateur malheureux d'un « rôle » dont la souffrance endurée n'est pas liée au fait « qu'il éprouve de la confusion quant à son identité, mais c'est, au contraire, qu'il ne sait que trop ce qu'il est devenu.²⁷ ».

Face à cette situation, les ressources utilisées par cette personne restent limitées. Elles se soulignent encore un fois, dans cette imagination qui teinte le discours sur soi à la manière d'un dialogue répété maintes et maintes fois, pour être concluant dans un autre « rôle » plus maîtrisé celui-ci, où les passions de l'âme s'expriment dans les mots, et sur la scène que propose la rue. Un jeu d'acteurs en interaction, où le spectateur à partie prenante dans la réalisation du « rôle » de vagabond :

« C'est ça la dichotomie de ton rôle tragique...si tu veux expliquer aux gens ils ne veulent pas...ils ne veulent pas t'écouter.... ils t'ont donné de l'argent c'est tout...si tu laisses ce rôle sans expliquer.... tu n'as rien...(...). ».

Ici encore s'exprime cette tragédie du « rôle ». Tragédie qui va de pair avec ce jeu involontaire du « clochard » exprimée juste avant, et qui se vérifie dans le fait que les spectateurs ne souhaitent pas entendre ses explications, celles qui lui donneraient la possibilité d'être perçu dans un autre « rôle », celui de vagabond.

Ces spectateurs passifs qui préfèrent juste donner une pièce pour alléger leur conscience, plutôt que de participer à ce spectacle mis en scène lors de la manche, par le biais d'un écrit interpellatif et à travers un « contexte de conscience ouverte » :

« Les gens ne veulent pas savoir nos situations...les gens ils donnent pour la bonne conscience et c'est tout (...). ».

Sans échange, la résignation se ressent à travers ces derniers mots, « si tu laisses ce rôle sans expliquer...tu n'as rien », entendu par-là, tu n'obtiens pas ce que tu cherches : cette reconnaissance auprès d'autrui dans ce « rôle » de vagabond.

Aux frontières entre le « dehors » et le « dedans », la rue devient cette scène théâtrale pour l'expression d'un jeu des apparences au fondement même d'une logique de survie psychique et morale. Celle-là même où Didier tente symboliquement, et de manière quotidienne, de passer de l'autre côté des délimitations arbitraires grâce au « rôle » de vagabond qui, à la manière d'un laisser passer pour le monde des « inclus », lui permettrait de rejoindre ce « tout ».

La résolution de cette dichotomie partageant la personne entre deux mondes, s'obtiendrait ainsi dans l'échange formé dans et par ces interactions avec autrui ;

²⁷ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de Minuit, 1975, Paris, p. 155.

celles qui accordent à Didier l'occasion d'expliquer sa situation pour, comme il nous le déclare, aborder cette première phase de cohésion.

Car comme toutes les autres personnes enquêtées, Didier n'a que trop conscience de l'image qu'il dégage aux yeux d'autrui et qui le cantonne à une mise à l'écart symbolique et physique du groupe. Une mise à l'écart se signifiant comme une mort sociale, un effet « psychologique » chez l'individu de l'idée de mort (sociale) suggérée par la collectivité pour employer métaphoriquement une idée de Marcel Mauss²⁸.

Cette mort sociale qui se signifie aussi dans la disparition des échanges et du partage d'un discours sur soi salvateur, dans la mesure où il permet de passer au-delà des frontières et des représentations par la création d'un pont vers autrui.

Ce pont symboliquement marqué par cet acte de survie morale tendrait, du moins à nos yeux, à modifier l'altérité perceptive que dégage sa condition pour recouvrir celle de l'« homme marginal²⁹ » de Stonequist, qui est « hors des valeurs actuelles de la société, mais déjà sur la passerelle qui permet d'y entrer.³⁰ ».

D'ailleurs les caractéristiques de l'« homme marginal » correspondent quasiment point pour point avec celles de Didier. Comme lui il est « un homme déchiré entre deux mondes et dont la conscience est à la fois avivée et meurtrie par sa condition. Il est susceptible de créativité du fait de sa position critique envers un milieu face auquel il est d'abord sans familiarité et ensuite en position toujours possible de relativisation.³¹ ».

Cette position toujours possible de relativisation, nous l'associons dans ce cadre, à cette « *position-négation* » révélatrice à la fois de sa situation mais également de l'expression d'une réflexivité permettant cette relativisation, cette manière à soi de prendre du recul sur sa situation et les événements :

« La rue détermine les marginaux, la maison détermine la famille...les membres de la famille..... ne sont pas des marginaux...dans la rue il n'y a pas de groupe, de membres, c'est les marginaux, ta détermination, la valorisation... de ta place, de ta classification... c'est la marginalité...(...). La marginalisation où les gens ils veulent essayer d'exister là-bas (...). Marginal, c'est le seul mot qui n'est pas déficitaire mais c'est pas encore une place... ».

Essayer d'exister là-bas, à l'intérieur d'une société qui l'a mis à l'écart et à travers le statut d'« homme marginal », voici ce qui constituerait sans doute pour Didier cette première phase de cohésion rendue possible grâce à une modification de son identité virtuelle, améliorée au regard de sa situation. Quand le terme de marginal devient un euphémisme consolant pour la personne vivant dans la rue, « *marginal, c'est le seul mot qui n'est pas déficitaire (...)* », dans l'attente d'une place, « *mais c'est pas encore une place...* »...deuxième phase de cohésion ?

²⁸ Marcel Mauss, Quatrième partie, Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité in *Sociologie et anthropologie*, Quadrige PUF, onzième édition, 2008, p.311.

²⁹ Stonequist E. V., *The marginal man*, New York, Charles Scribner's Sons, 1937 in David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p.30.

³⁰ David Le Breton, *l'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, Paris, p.30.

³¹ *Ibid*, p.31.

3.3 L'hébergement en foyer d'urgence, un compromis pour mieux repartir

L'existence de l'individu « sans domicile » se résume fréquemment par un parcours a-résidentiel jonché d'essais répétés souvent ponctués par des échecs, entraînant ce mouvement itératif à la recherche d'un semblant de « chez soi » « bricolé » en toute confidentialité dans l'espace urbain, et constitutif de l'habitat précaire (squat, vieil hangar, abri de fortune...).

Pour tous, cette manière à soi d'occuper l'espace relève d'une logique d'action salvatrice tant elle contribue à protéger l'intégrité physique de la personne face aux dangers de la rue, et participe à développer ce sentiment subjectif d'appartenance au lieu, propice ainsi à la préservation de cette identité pour « soi » déjà évoquée auparavant.

- Un danger sanitaire non envisagé auparavant

L'existence de Didier, essentiellement caractérisée par les voyages successifs dans divers pays a contribué à placer ce dernier dans une instabilité³² résidentielle chronique, faite d'hébergements chez des tiers pendant quelques temps, d'investissements de lieux inhabités comme squats, ou encore de séjours sous une tente en pleine forêt défiant ainsi souvent les lois de la nature.

Cette manière de vivre est conditionnée par cette existence de nomade, de « *pèlerin* » avide de rencontres et de découvertes et poussée par cette « *Wanderlust* ». Elle est une composante majeure de celui qui choisit de s'aventurer sur les routes à la recherche d'un ailleurs.

Cet élément, Didier l'a parfaitement intégré, surtout au début de sa jeunesse et lorsque cet esprit de « *Wanderlust* » a commencé à germer en lui, à l'époque où il « *ne comprenait pas le danger (...)* » comme il nous le confia.

Mais aujourd'hui, l'âge avançant, la donne n'est plus tout à fait la même qu'avant. Passer des nuits dehors sous une tente ou dans un squat non chauffé reste une épreuve de survie qui nécessite de plus en plus d'efforts pour cette personne. Plus sensible peut-être que dans sa jeunesse aux risques sanitaires que peut engendrer une vie dans la rue, Didier se perçoit plus vulnérable et plus soucieux de son état de santé :

« J'ai découvert que notre corps dehors, n'est pas indestructible, qu'il y a des bactéries qui peuvent te tuer, des animaux aussi, j'ai eu l'expérience d'être confronté aux reptiles dans la forêt...qui ne sont pas dangereux. Normalement... les reptiles c'est ça que je craignais, j'étais méfiant...quand je trouvais un endroit où il y avait de

³² Instabilité qui, en parcourant son histoire de vie, n'est pas que la résultante de cette « *Wanderlust* ». Elle est également due aux nombreuses réactions de la part des locaux, souvent les autorités municipales ou policières interdisant l'occupation d'une partie de leur territoire ; le plus fréquemment pour des raisons liées à l'activité économiques du lieu, selon Didier. Nous pensons que ces raisons sont plus subtiles et se tournent encore une fois vers la traduction de ce sentiment d'inhospitalité envers celui qui reste « *sans aveu* ».

l'eau, un coin tranquille quand il y avait des reptiles...je me méfiais. Le danger c'est qu'on est plus vulnérable dehors.... ».

Toutefois et c'est là un point important, un bémol est à apporter au sujet de cette prise de conscience d'une vulnérabilité plus grande lorsque l'individu vit dans la rue. Il semblerait selon ses dires, que cette fragilité se ressent, chose qui paraît en même temps logique, davantage l'hiver que pendant une saison plus tempérée et chaude :

« La rue c'est dangereux pour la santé, en hiver l'eau est plus sale et ton corps et plus sale et tu risques de choper des maladies de l'estomac... tu peux développer une maladie qui rappelle le typhus...avec la maladie... j'ai réalisé que je ne pouvais plus rester dehors.... ».

A l'écoute de ce témoignage, nous pourrions aisément penser qu'une trentaine d'années passées à sillonner l'Europe dans des conditions d'hébergement souvent insalubres, auront eu raison de cette vie de nomade. Or il n'en est rien, puisque, et c'est là que nous percevons dans le discours l'ombre de cette nouvelle logique d'action, ce choix s'est opéré en hiver pendant une période de grand froid. C'est d'ailleurs à ce moment que nous avons fait la connaissance de Didier venu au sein d'un foyer demandé l'hospitalité :

« L'endroit (son cabanon dans les bois) était très humide et très sale c'est pour ça que j'ai demandé à être hébergé en abri...c'est l'égout l'eau qui est sale et qui infeste tout, les murs, et le vent entraient partout...la possibilité de me protéger et de me chauffer c'était plus possible...l'égout empêche de vivre dehors, et ici tu peux te reposer et avoir un repas... ».

Sa demande pour être hébergé dans un foyer pendant la période hivernale s'exprime ici dans un certain contexte, celui de la rudesse du climat transformant son lieu à « soi », sa cabane dans la forêt d'Illzach, en lieu inhabitable. Cette indication nous permet d'émettre l'hypothèse pour Didier, d'une forme de « détournement » du dispositif d'aide accordé aux plus démunis, comme nous l'avons stipulé dès le début de cette étude de cas. Elle constitue un des traits caractéristiques des personnes « sans domicile », et participent à constituer ces liens sociaux « neutres » développés avec le corps institutionnel dans son ensemble³³.

- Détourner le dispositif, une manière subtile de trouver refuge

Il convient ainsi d'intégrer ici l'idée d'un compromis fait par la personne dans une situation que nous pourrions qualifier d'extrême urgence, voire de nécessité, et liée au quotidien de celle-ci. Gisèle Dambuyant-Wargny affirmait dans son ouvrage à propos du corps de la personne démunie et de sa réticence à l'égard du suivi

³³ Pour plus de détails sur ce sujet, voir Saporiti Lionel, *Le sans domicile : quel(s) rapport(s) à l'institution et au réel ?* Master 2, CERIS, Université de Strasbourg, 2010.

médical que : « le corps ne doit être soigné que s'il entrave l'autonomie, s'il ne peut plus « servir » comme à son habitude.³⁴ ».

Nous pourrions calquer cette idée pour l'étendre au domaine de l'habitat précaire. D'ailleurs l'habitat, qu'il soit précaire ou non, ne constitue-t-il pas un prolongement du corps et de notre Moi ?

L'insalubrité du lieu à « soi » est devenue telle, qu'elle entrave le quotidien de Didier, au point de l'inciter à faire un compromis avec ses convictions et son désir de solitude et de liberté, pour partager le temps de l'hiver, la promiscuité d'une vie institutionnalisée, ses règles et ce sentiment de dépersonnalisation lié au processus de « mortification³⁵ » pour endosser involontairement le « rôle » de pauvre assisté.

L'emploi dans cette analyse du terme « détournement » n'est d'ailleurs pas exagéré si nous considérons les buts de ce type d'institutions. L'aide apportée pour éviter un trop grand nombre de personnes à la rue lors de périodes de grand froid, se comprend surtout comme une première étape dans ce long et tortueux circuit de la « réinsertion » sociale de la personne démunie. En effet, pour l'avoir vécu en tant que professionnel, l'aide d'hébergement d'urgence doit tant que possible se solder dès les premiers rayons de soleil, par une solution d'hébergement plus pérenne pour la personne, via un projet de « réinsertion » passant souvent, et en fonction des spécificités des individus, par la mise en logement autonome ou l'entrée en centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS).

Ceci pour dire que l'offre d'un toit en plein hiver nécessite une contrepartie de la part du bénéficiaire, contrepartie souvent matérialisée et symbolisée par cette adhésion à un projet de « réinsertion ». Ce jeu du projet afin de montrer « patte blanche » n'est que le pendant d'une charité bien ordonnée et rationnelle de la part des pouvoirs publics ; un moyen d'attirer les plus démunis vers une sortie de la rue.

Mais ce jeu du projet, Didier ne le joue pas ou qu'avec une grande méfiance. Son projet à lui reste plus concret : il s'agit de préserver son corps du froid, de l'humidité et des maladies que ces conditions peuvent engendrer. Lorsque nous lui avons posé la question d'une éventuelle entrée en logement à la fin de l'hiver, voici ce qu'il nous répond :

« Ce sera le printemps et je retournerai à Illzach où j'ai mon endroit, ma place...et si je trouve une bicyclette j'aimerai faire le tour de l'Alsace, ça peut être intéressant aussi..... Et si j'en n'ai pas je retournerai à Illzach.... ».

Cette nouvelle logique d'action en œuvre dans cette situation se traduit ainsi, bien à travers l'utilisation d'un dispositif d'hébergement en période de grand froid. Elle représente pour cette personne « sans domicile », un moyen pour souffler et se poser afin de mieux repartir. En ce sens ce type de structures représente souvent une halte dans ce long parcours d'itinérance. Il répond « à des besoins complémentaires de la survie³⁶ » une complémentarité vis-à-vis de solutions plus durables comme l'habitat précaire, qui fait de ce type d'individus qu'ils représentent

³⁴ Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Armand Colin, Paris, 2006, p.51.

³⁵ Erving Goffman, *Asiles, Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

³⁶ Pascale Pichon, *Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit de l'assistance*, Politix. Volume 9, n° 34. Deuxième trimestre 1996, p.165.

aux yeux des institutions « l'hôte passager³⁷ », celui « se voulant « détaché du milieu, il s'ajuste à l'assistance en demeurant un solitaire anonyme. Il évite toute relation. Il ne refuse pas les services offerts mais n'admet pas d'être confondu avec ceux qui, dans la même position sociale que lui, s'activent ensemble autour d'une table (...). Rester anonyme, c'est jouer à cache-cache avec ses identités sociales et laisser planer le doute de ce que l'on est devenu.³⁸ ».

3.4 « Quand je veux être seul et me reposer je vais dans ma cabane...(...) » : le repli, une donnée essentielle

L'utilisation de certaines aides apportées aux plus démunis que constitue l'hébergement en foyer d'urgence fait partie, comme nous venons de l'aborder, de cette logique d'action engagée par cette personne afin de se protéger et de trouver un peu de répit face aux conditions climatiques rudes de l'hiver.

Cette logique d'action fait partie intégrante de cette « carrière interstitielle entre rue et assistance³⁹ », où dans une difficulté accrue, la personne sans toit n'a très souvent aucune autres alternatives afin d'assurer sa survie physique. Ce fait s'avère dans les dires de Didier :

« Il n'y a pas encore d'alternative pour ceux qui vivent dehors...elle n'est pas encore là, c'est pour ça des fois quand la vie elle est fatigante ou des fois difficile tu dois être satisfait d'avoir une place dans un hébergement.... (...). ».

Toutefois cette solution passagère masque de manière évidente les périodes de vie « dehors » qui sont bien plus importantes dans leurs durées que ces haltes pour se reposer. L'intermittence des hébergements « hors-rue » se comprend aussi et au regard de cette « carrière interstitielle », comme non exclusivement centrée sur les structures de types caritatifs. L'hébergement peut également se réaliser auprès d'un cercle de proches, ou de tiers comme cela a été le cas pour Didier lors de son périple à Lausanne par exemple, prouvant encore cette solidarité communautaire en action malgré la modernité des grands espaces urbains.

Cependant la plupart du temps, la personne « sans domicile » est dans l'obligation de se débrouiller seule pour faire face à la rue. Une « débrouille » qui passe par une connaissance assez affinée du territoire afin de repérer un lieu susceptible d'apporter quiétude et sécurité.

Cette faculté de repérage, toutes les personnes que nous avons interviewées, en ont fait part dans leurs récits afin de nous expliciter le sens de cette action essentiellement focalisée sur cette survie physique ; mais également psychique au regard de l'institution et de son processus de dépersonnalisation inhérent, mais aussi au regard, plus « extérieur », d'une journée passée dehors.

³⁷ *Ibid*, p.172.

³⁸ *Ibid*.

³⁹ Pascale Pichon, *Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit de l'assistance*, Politix. Volume 9, n° 34. Deuxième trimestre 1996, p.164.

Au risque de nous répéter, nous mentionnerons tout de même ici et encore une fois, la dureté du quotidien des personnes dans la rue, et l'épuisement chronique qu'il engendre.

Un épuisement procuré par la recherche d'un endroit sécurisé pendant la nuit pour ne pas éveiller les soupçons du voisinage, ou encore par un sommeil en pointillés lorsque la personne dort à même le trottoir ou sur un banc public dans un square. Comme nous le déclarait Claude, la nuit, il ne faut dormir que d'un œil afin d'être vigilant. Une vigilance qui elle-même accroît davantage cette fatigue pour former ce cercle vicieux entre insomnies, sommeils perturbés ou à demi éveillé.

Cet état physique explique sans doute que, la journée la personne se retrouve à dormir profondément sur une parcelle de trottoir entourée de ses affaires personnelles ou encore sur un banc ; profondément sans doute parce que son corps ne peut plus lutter, et peut-être aussi parce que les passants réguliers assurent *a minima* cette sécurité contre le vol ou les agressions : la visibilité accrue le jour dissuade les éventuelles atteintes à la personne.

Cette réalité force rapidement en tous cas, c'est-à-dire dès les premiers temps passés dans la rue, la personne à trouver un abri sûr et sécurisé où se reposer et se replier dans son intimité.

Pouvons-nous ainsi en déduire que les personnes observées en train de dormir la journée à même l'espace public, ne sont que des jeunes arrivantes, qu'elles n'en sont qu'aux premiers pas dans leurs « carrières » de personne « sans domicile », empruntées encore d'une certaine naïveté quant à l'univers de la rue ?

Ce qui est sûr c'est que plus la durée de vie dans la rue est importante, plus cette gestion de la « visibilité-invisibilité » s'opère chez la personne comme ce moyen de survie.

- Ne pas se confondre dans l'espace urbain. Le squat comme repère spatio- temporel

Revenons maintenant sur cette notion de « visibilité-invisibilité » mentionnée par Claudia Girola dans son étude. Elle définit cette notion comme une nécessité pour la personne « sans domicile » de partager son temps entre une visibilité accrue, notamment lors de la manche pour gagner quelques sous, et une invisibilité obtenue grâce à un abri qui permettra à celle-ci de se reposer et de développer cette solitude pour soi.

La gestion de cette « visibilité-invisibilité » constitue cette routine quotidienne qui donne la possibilité, pour la personne, d'« être conservée et respectée comme une matrice de base qui garantit la survie.⁴⁰ ».

Les repères spatio-temporels sont évidemment primordiaux dans un univers où l'absence de limites structurantes et contenantantes amène la personne à se recentrer de plus en plus sur elle-même, comme si son corps était le dernier rempart entre soi et le monde extérieur.

Il n'est donc pas étonnant de constater, quelle que soit la saison, cette constance chez les personnes « sans domicile » à empiler des couches de vêtements les unes

⁴⁰ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, 2007, Lille, p. 247.

sur les autres, non pas selon la rudesse du climat, car cela se constate aussi en plein été, mais comme « une sorte de protection symbolique⁴¹ », celle qui marque cette frontière entre le « dehors » et le « dedans » faute d'habitat le signifiant.

Face à cette impossibilité de délimitation, la personne se doit de constituer cet endroit pour « soi » qui n'est, et nous allons le voir pour Didier, pas exclusivement un lieu où se reposer et trouver de la sécurité. Il représente aussi et symboliquement ce pied à terre rythmant le quotidien entre l'activité journalière de survie (aumône, petits travaux...) et le retour chez soi.

Cette hypothèse se calque sur le quotidien de la plupart des personnes « incluses », partagé entre le travail à l'extérieur de la sphère domestique et le retour dans celle-ci pour se ressourcer. Ceci vient faire écho à ce que déclarait Maurice Halbwachs au sujet du temps en citant l'observation d'Emile Durkheim exprimant que « la vie en société, implique que tous les hommes s'accordent sur les temps et les durées, et connaissent bien les conventions dont ils sont l'objet.⁴² ».

Tout en rappelant que la plupart des personnes « sans domicile » ont connu dans leurs vies d'*avant*, cette temporalité découpée par la division du travail social qui « entraîne l'ensemble des hommes dans un même enchaînement mécanique des activités (...)»⁴³.

Ce partage du temps en fonction de ces activités marque ce sentiment de continuité d'une existence ordinaire, et cette conformité à un « temps social dont les divisions s'imposent ainsi aux consciences individuelles (...)»⁴⁴. La distinction de ce « temps social » en fonction du lieu public et du lieu privé, construit cette impression de maîtrise d'une temporalité qui passe inéluctablement, et sur laquelle il s'agit d'avoir une prise toute relative pour se sentir inclus dans ce « temps collectif ». Une maîtrise qui peut rapidement se perdre dans la rue, faute de repères spatio-temporels :

« Le temps est inclusif...dans la rue c'est pas pareil, le temps du travail c'est pas le même que le temps dans la rue, là tu as midi, le repas c'est pas ton temps, c'est le temps pour ceux qui travaillent, c'est pas pour toi...dans la rue il n'y a pas de règle c'est l'inconnu, dans la rue c'est l'inconnu... tu ne sais pas comment ça va se finir...(...). ».

Cet exemple nous montre combien la rue peut parvenir à ébranler la personne qui y vit, privée de tous ses repères. Ce temps « *inclusif* » comme nous l'exprime Didier, l'est bien parce qu'il se comble par des habitudes sociales, voir des rituels comme ceux du repas, qui ne prennent sens que parce qu'ils jouent le rôle d'interludes dans une journée régulées par le temps du travail.

Désorientée, perdue dans l'immensité de la ville, sans emploi, les journées peuvent rapidement se confondre pour parvenir à fixer un temps où plus aucune distinction ne se fait pour la personne. Plus aucuns détails ne viennent ensuite agrémenter les souvenirs, ceux qui nous rattachent au présent par la remémoration d'un passé balisé.

⁴¹ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, Année 2002, Volume 73, Numéro 1, p.16.

⁴² Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Edition Albin Michel, Paris, 1997, p. 143.

⁴³ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Edition Albin Michel, Paris, 1997, p. 144.

⁴⁴ *Ibid*, p, 145.

Sans aucun moyen de marquer de sa trace personnelle cette temporalité, la personne « sans domicile » flotte dans l'espace (urbain) à la manière d'un astronaute coupé de son orbite, errant d'un coin à l'autre sans réelle possibilité de se stabiliser. Pour faire face à ce manque de repère qui se définissent d'après l'espace et le temps, Didier a choisi d'investir une cabane dans les bois de la commune d'Illzach, non loin de Mulhouse :

« À Illzach, 2 gardes forestiers sont venus, ils m'ont dit qu'il y avait un vieux cabanon, et je suis resté seul là-bas ils m'ont dit que là-bas c'était possible.... ».

L'autorisation de la part de ces fonctionnaires afin d'élire domicile dans cette cabane est un élément important que nous retrouvons dans l'ensemble des tentatives d'appropriation d'un lieu à « soi » par les personnes. L'approbation de l'entourage (voisinage, commerçants, maire...) est une nécessité pour se faire accepter et conserver le lieu.

Pour Didier, cette opportunité reste rare au vu de son parcours et de ses voyages, où chaque fois qu'il a voulu se sédentariser il a dû se plier aux interdictions de séjours pour repartir.

Nous considérons ainsi le lieu à « soi » construit par les personnes comme ce point de retour, celui qui peut être quitté pour mieux y revenir, ce point de rattachement. Et ce n'est que grâce à ce point qu'une temporalité peut se construire et venir faire sens chez la personne.

Il est ce repère dans une cartographie sans cela dominée par l'immensité du lieu ; ce point sur lequel peut se rattacher un temps et ses habitudes :

« Les moments où tu rentres à la maison tu as la possibilité de prendre une douche et de manger... c'est ce qui te laisse dans une certaine tranquillité... ».

L'énonciation de ces moments particuliers signifiant le retour chez « soi » se ressent dans ce témoignage comme un élément apportant « une certaine tranquillité », car c'est ce qui procure de la stabilité et une forme de sérénité vis à vis des composantes d'une vie dans la rue incertaine, car non balisée. Ils signent la fin d'une étape (celle de l'activité journalière) et le début d'une autre (le repos bien mérité). Sans lieu pour permettre l'expression de ces moments, l'homme dans la rue peut avoir le sentiment que tout lui échappe ou que tout simplement il est « exclu » d'un temps « inclusif », celui qui régule les journées des « normaux », celui qui fait dire qu'il y a un temps pour tout... un temps pour le « tout ».

Dans un contexte de nécessaire gestion de cette « visibilité-invisibilité », l'habitat précaire est l'élément clé permettant cette action, par le fait qu'il représente l'espace partageant deux temporalités nécessairement distinctes. Sans abri il n'y aurait pas de distinction entre la notion de visibilité et d'invisibilité, puisque la personne serait constamment dehors et visible ; donc pas de distinction non plus entre un temps où être visible et un temps où l'être moins.

Le sentiment d'« exclusion » se combat aussi pour Didier dans la préservation de moments différenciés d'un quotidien qui, de fait, n'en sera que plus « classique » car transposé sur ce « temps inclusif » jalonné d'habitudes et de rituels sociaux :

« C'est un endroit où je peux rester toute l'année. C'est une cabane, un espace où je n'ai pas de problème pour me reposer...et monter sur Mulhouse pour faire la manche, pour acheter des provisions, pour manger...(...). ».

Sans entrer dans un commentaire de texte détaillé, il convient tout de même d'éclaircir davantage cette affirmation. Lorsqu'il déclare sur son cabanon que c'est « un espace où je n'ai pas de problème pour me reposer », cela induit, outre sa quiétude vis-à-vis de l'approbation des locaux, qu'il représente un espace où il peut revenir, rentrer de la ville pour se poser, après avoir occupé sa journée à « monter sur Mulhouse pour faire la manche, pour acheter des provisions, pour manger. ».

Nous envisageons ainsi ce cabanon comme un lieu de retour où se reposer, après une journée bien remplie. Il est identifié comme tel par la personne et vient signifier cette gestion d'une « visibilité-invisibilité » avec l'obligation d'un espace auquel se rattache un temps qui rend cette action possible. Cette supposition dans notre interprétation se confirme encore dans les propos :

« Quand je veux être seul et me reposer je vais dans ma cabane...la manche c'est fatiguant quand même (...). Tu as toujours la possibilité de trouver le calme dans la forêt....où tu n'es pas énervé d'être avec quelqu'un (...).».

- Un lieu qui peut être quitté subitement pour un nouveau voyage

Point d'ancrage dans le temps et l'espace, ce cabanon revêt également une importance supplémentaire à celle liée aux repères spatio-temporels pour la personne. Il procure pour Didier une place, un lieu où se sentir encore « inclus » dans la société, aidant ainsi à faire face à ce sentiment d'« exclusion » sociale, mais également territoriale symbolisée dans cet homme « sans aveu » de Robert Castel.

De manière semblable aux autres personnes interviewées, l'habitat précaire est aussi ce qui permet de se sentir intégré dans la communauté grâce à cette forme toute particulière de domiciliation. Particulière car illégale administrativement, tacite dans son approbation, mais symboliquement très significative. Investir un lieu pour y habiter et « l'habiter » reste cette façon à soi de se sentir encore membre d'une commune, d'une ville ; un sentiment faisant dire à la personne, j'habite ici ou encore :

« À Illzach où j'ai mon endroit, ma place...(...). ».

Toutefois et à l'instar des autres situations déjà abordées dans cette recherche, celle de Didier est différente au regard de cet attachement au lieu facilitant la stabilité de la personne. Ce cabanon reste un point d'ancrage indéniable régulant les journées. Il demeure ce qui permet ces mouvements de va et vient entre un « dehors et un « dedans » pour Didier.

Néanmoins, cet habitat n'est qu'une escale, si nous comparons la spécificité majeure de l'existence de cette personne « sans domicile » avec celles des autres déjà analysées. Didier est peut-être, en effet, moins enclin à se stabiliser dans ce lieu parce qu'il a encore cette soif de voyages et de découvertes comme il nous le stipule :

« Mais si j'ai une bicyclette j'aimerais bien faire un voyage dans tous les petits villages alsaciens pour découvrir et connaître cette région.... ».

La « Wanderlust » se réactivant ne peut que conduire Didier à quitter ce cabanon, pour en trouver un autre sur les routes qu'il empruntera au gré de ses désirs. En ce sens, et selon ce cas, nous ne pourrions affirmer que cet habitat précaire occupé depuis deux années, reste un lieu où Didier se stabilisera durablement comme par exemple Patrick ou encore Jean-Luc.

Cette hypothèse nous ramène vers l'affirmation de Pascale Pichon au sujet du parcours a-résidentiel des personnes démunies. Jalonné d'essais multiples et d'échecs pour trouver un lieu à « soi », la quête de l'habitat précaire durable semble constituer en soi une épreuve qu'il convient de surmonter par des recherches toujours renouvelées. Recherches qui pour Didier reste moins la conséquence d'une indésirabilité émise par le voisinage, qu'une composante de sa vie faite d'itinérances répétées. C'est ce départ toujours imminent dans son esprit qui le pousse à ne pas investir ce lieu de manière plus personnelle, ou à le quitter dès que les conditions climatiques ne permettent plus de l'habiter, comme nous venons de le voir juste avant.

De fait et contrairement aux autres personnes interviewées, l'attachement affectif au lieu pour Didier paraît moindre, sachant qu'à tout moment il peut le quitter. C'est d'ailleurs cette façon particulière d'attachement qui le distingue des autres personnes « sans domicile », sans pour autant le ranger du côté du « clochard », celui qui pour Alexandre Vexliard, « n'entretient que rarement et d'une manière partielle des rapports stables avec les hommes, les choses, les lieux. Il ne tient à rien d'une manière élective. ».

Cet attachement plus éphémère dans la durée s'explique par ce phénomène qui « pousse les hommes à partir de chez eux » comme le soulignait Nels Anderson, pour vivre d'autres aventures ailleurs. Il n'est donc pas perçu dans ce cadre d'analyse comme un comportement type associé à celui du « clochard ». Cet attachement affectif au lieu tout relatif n'est que l'une des composantes du choix de vie de Didier. Une vie de « *pèlerin* » animée du désir de voyages qui, s'est malheureusement détournée de son sens premier vers celle de « clochard » dans les composantes de ses conditions d'existence ; mais qui pourtant, et comme nous allons le voir maintenant, reste inspirée par cette envie de « *faire partager son expérience de sa situation* ».

Il convient ainsi, ici et de manière plus générale de concevoir le parcours a-résidentiel de cette personne « sans domicile » comme déterminé par ce désir de prendre la route. Un désir qui engendre chez Didier cette sensation de dichotomie, pour reprendre une de ses expressions, celle qui l'enjoint à investir ce cabanon comme un refuge donnant la possibilité de se replier sur soi, de se ressourcer et de trouver une place ; sensation cependant toute relative jusqu'au prochain départ, où il s'agira de tout reconstruire dans un autre endroit. L'expression de cette dichotomie, nous la retrouvons dans le discours de Didier lorsqu'il nous confie de manière « codée », son souhait de sortir de la rue :

« *La rue pour les enfants et les sans-abri ce n'est pas quelque chose où tu gagnes quelque chose...c'est pour ça que je pense avoir une maison, ou plutôt un refuge...(...).* ».

La fin de cette déclaration est précieuse d'un point de vue heuristique. Elle nous renseigne sur le fait que, sortir de la rue s'envisage pour Didier d'une manière là encore bien spécifique puisqu'il s'agira d'avoir un refuge et non « *une maison* », un logement.

Ceci s'explique sans doute par ce choix cornélien, expression de cette dichotomie, où la stabilité dans un logement qui le sortirait de la rue, entraînerait du même coup, l'obligation de renoncer à son désir de mouvements assouvi par les voyages.

« *Plutôt un refuge* » qui lui permettrait de mener sa vie de « *pèlerin* » en toute quiétude, et de pouvoir concilier l'aspect précaire d'une telle existence avec un minimum de sécurité et de capacité de retrait pour développer cette solitude pour « soi » si nécessaire, et survivre.

3.5 Concilier l'écriture et sa vie à travers un « rôle » de pèlerin

Régulièrement le mot *choix* est associé à l'existence du « clochard », qu'il soit prononcé par les « normaux » ou les personnes que nous avons côtoyées lors de ces travaux.

C'était comme si pour les individus « inclus » l'extrême précarité du « clochard » relevait en définitive de sa responsabilité, ou plutôt de son irresponsabilité comprise ici comme son incapacité à pouvoir prendre en main son destin.

C'est que les discours sur ce dernier, qu'ils soient scientifiques ou profanes, n'arrangent guère les choses. Tout comme la présence dans nos sociétés occidentales de l'action sociale œuvrant auprès des diverses formes de précarité pour justement éviter le pire : ce phénomène de « clochardisation » brandi comme une menace, un fléau des temps modernes glorifiant la réussite personnelle. Si la personne est devenue un « clochard » c'est qu'elle n'a pas su rebondir en s'appuyant sur les structures d'aides sociales, ou qu'elle n'a pas voulu...d'où son choix de vivre dans des conditions misérables.

L'impuissance des pouvoirs publics à pouvoir juguler cette forme de pauvreté extrême amène trop souvent à poser le focal de cet échec sur la personne concernée, et non sur ceux qui sont censés l'éviter, les travailleurs sociaux.

Comme le déclarait Alexandre Vexliard : « on suppose que le destin de l'individu est toujours son œuvre, et que, s'il succombe, il en porte au moins une responsabilité inconsciente⁴⁵ », faisant dire à Laurent Mucchielli : « nous touchons là le noyau culturel profond des représentations sociales dont il est question : l'individualisme moralisateur chrétien qui attache nécessairement la conduite à la volonté et donc à la responsabilité de la personne. ⁴⁶ ».

⁴⁵ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Etude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris, p.175.

⁴⁶ Laurent Mucchielli, *Clochards et sans-abri : actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard*, Revue française de sociologie, 1998, 39-1, Paris, p.122.

Quant aux personnes stigmatisées de la sorte, elles n'expriment le mot *choix* que pour se distinguer du « clochard », et montrer leur envie et leur capacité à pouvoir évoluer pour se sortir de la rue.

Nous pourrions même déclarer que ce phénomène performatif faisant de la vie du « clochard » un choix, fait consensus par son unanimité d'opinions, créant un point de rencontre, du moins dans les pensées, entre « inclus » et « exclus » s'accordant sur les raisons d'une telle existence.

Deux questions simples se profilent alors face à la place qu'occupe le « clochard » dans les représentations collectives. Qui est assez fou pour choisir de vivre dans des conditions d'extrême précarité, et souvent dans un état de dépendance envers autrui ? Personne, hormis sans doute le fou lui-même... Mais outre les restrictions budgétaires ne permettant pas de prendre en charge l'ensemble des personnes souffrant de troubles psychiques, cela fait-il des « clochards » des malades non pris en charge depuis des années ? Nous ne le pensons pas.

- Choisir entre l'écriture ou se conformer au système

Nous venons de le voir, une existence d'une extrême pauvreté ne peut, à l'évidence, être le résultat d'un choix personnel. Elle peut, en revanche, en être la conséquence ce qui est totalement différent. Pour être plus clair, choisir un chemin de vie qui, par ses complications entraîne la personne dans des conditions de pauvreté, ne signifie pas que la personne a choisi d'être pauvre ; ce sont les complications d'un choix qui ont engendré cette pauvreté : le raccourci n'est ainsi pas de rigueur dans notre réflexion. Tout autre est cependant le fait d'assumer un choix qui ne s'est pas réalisé comme prévu.

Cet élément faisant basculer ces trajectoires de vie, nous l'avions déjà soulignée chez Patrick ayant choisi de stopper son emploi, et nous le retrouvons chez Didier, mais ici pour des raisons différentes. Cette décision de partir sur les routes d'Europe poussé par cette « Wanderlust » ne peut toutefois se signifier uniquement à travers ce désir de liberté.

Il est aussi et pour Didier l'unique moyen qu'il a trouvé pour tenter de pouvoir vivre de son art, l'écriture. Les essais multiples dans son pays d'origine n'ont pas manqué, tout comme ceux tentés dans les Dolomites à travers cette forme de mécénat émanant de ce prêtre, « *son patron* » comme il nous le définissait. Même une aide de « l'intérieur⁴⁷ » n'a pas suffi :

« Un allemand qui veut être écrivain en Autriche ou qui veut vivre en Autriche pour les montagnes, parce que c'est joli par exemple, il peut pas , la politique de la culture...ils parlent en autrichiens et pas en allemand...alors j'ai laissé tomber, et le professeur Gruber...il a essayé de me présenter quelqu'un là-bas, mais non, et j'arrive pas à être poète là-bas...il tolère pas que les allemands publie en allemand (...). ».

⁴⁷ Compris ici comme l'aide émanant d'une personne incluse dans le système culturel de son pays et ayant des réseaux, jouissant comme le stipulerait Pierre Bourdieu d'une certaine forme de « *capital symbolique* ».

Ces échecs répétés ont dû mettre Didier face à un choix : quitter ses aspirations d'écrivain pour se conformer à un système auquel il ne croît pas, c'est-à-dire, quitter son existence de nomade pour se sédentariser dans un pays, une ville et un logement. Son choix est évidemment tout autre :

« Un jour, j'ai trouvé le moyen de concilier l'écriture et ma vie...je regrette pas, je suis un divorcé de la conjoncture, par mon choix de vie...je suis pas d'accord avec le système économique.... je n'ai pas la possibilité de participer à la conjoncture économique.... je suis pas exclu mais le système m'a mis dans le manque (...). ».

Le moyen de concilier son art avec sa vie, Didier le réalise quotidiennement en mettant à disposition des passants lors de l'aumône, un livre qu'il a rédigé :

« J'ai écrit un livre sur notre société sur les tourments qu'elle procure et l'organisation du cosmos qui apporte une harmonie et qui ne change pas...l'espace ne change pas mais les tourments changent....les troubles apportés par l'économie...(...). Ce livre est censé apporté un nouveau regard...(...). ».

L'écriture devient ainsi cet art cathartique où Didier peut à volonté exprimer ses passions nourries de son désaccord sur le système économique dans lequel nous vivons. Sans avoir parcouru ses textes, nous pouvons tout de même saisir une donnée essentielle à la compréhension de ses motivations littéraires. Ce livre est un support à la fois matériel et symbolique lui donnant l'opportunité d'endosser un « rôle » de pèlerin :

« Ma vie c'est une vie de pèlerin dans un certain esprit d'Eglise...loin de l'égoïsme (...). ».

Ce « rôle » qui lui donne accès à ce renégociation identitaire que nous avons vu auparavant constitué à travers l'image du vagabond pour faire face au stigmate du « clochard », et qui ici se détaille dans cette figure du pèlerin. Une figure non sans lien avec son histoire personnelle et sa décision de vivre en dehors du système et qui, utilisée dans ses propos, lui permet d'accéder à une redéfinition de soi et de sa situation sociale.

C'est en cela que l'analyse permet de mettre en exergue l'utilisation de ce « rôle » comme une manière à soi d'assumer les résultantes de son choix de vie ayant entraîné une situation de précarité. Un choix qui l'a conduit à être ce « *divorcé de la conjoncture* » se mettant de manière délibérée en retrait d'un système qu'il combat.

En ce sens, et en s'appuyant sur ce « rôle », Didier tente sans doute de rationaliser sa situation et de l'assumer en se la présentant et en la présentant aux yeux de l'observateur extérieur à travers cette figure sacrificielle. Elle est un moyen déculpabilisateur lui permettant d'avancer (sur les routes). Le fait qu'il ait choisi de divorcer de la conjoncture s'explique jusqu'ici par son souhait de vouloir vivre de son art. Cette tentative ayant avorté malgré plusieurs essais, il ne peut supporter cet échec à travers le regard d'autrui le considérant comme un homme qui a raté sa vie, un « clochard ».

Il s'en remet donc à son imagination pour construire, composer et endosser le « rôle » de pèlerin, « rôle » qui lui permet à la fois de modifier le sens de sa condition porté par son échec et d'y trouver une nouvelle signification : apporter la bonne parole, ce témoignage de vie où il aura l'occasion de faire comme il nous le déclare : « *profiter de mon expérience de ma situation.....* », notamment auprès des jeunes :

« J'ai écrit que les enfants ils ne doivent pas être dans la rue, ils doivent rester auprès de leurs parents, les écouter....pour ne pas faire de mauvaises rencontres (...) je veux faire profiter de mon expérience de la rue...je veux leur dire qu'il vaut mieux écouter ses parents et rester dans sa maison....plutôt que d'être dehors...chercher la liberté et dire que l'on va vivre de la manche, toucher des choses gratuit... c'est pas bon (...). ».

Le lien ici avec son histoire personnelle n'est pas à prouver et conforte encore cette idée de « rôle » sacrificiel. A la manière d'un sage, il essaye de transmettre aux jeunes son expérience de la rue qu'il tente de démystifier.

La rue, comme il la percevait à son adolescence, n'est pas un jeu, une conduite à risque traduisant « des comportements de jeunes qui ne disposent pas de ressources de sens pour affronter leur désarroi de l'intérieur, ils doivent dès lors l'expulser hors d'eux-mêmes.⁴⁸ ». Elle ne saurait également représenter un rite de passage permettant de passer d'un état à un autre ou encore cette épreuve du feu salvatrice, où l'adolescent se construit en adulte selon celle-ci.

L'inconscience de la jeunesse engendre ce sentiment d'indestructibilité comme Didier nous le déclarait précédemment à travers ses mots : « *autrefois je ne comprenais pas le danger* ».

Le danger de la rue et de ses mauvaises rencontres. Le danger porté par cette insouciance où la « Wanderlust » est perçue comme une échappatoire idéalisée, permettant de quitter une société avec ses contraintes et ses exigences, et où malgré l'échec, il sera toujours temps de se refaire. Il n'en demeure pas moins que certains travers, certaines déviances ne trouvent guère de solution de reclassement, si ce n'est celle de la survie.

De fait, ce « rôle » de pèlerin est bien ce qui le fait tenir malgré l'échec. Il est ce qui accorde à cette personne « sans domicile » le moyen de survivre psychologiquement à celui-ci pour transformer sa résignation, afin de ne pas la subir sous les effets ultimes de cette « désocialisation » propre à Vexliard. Mettre en garde la jeunesse vis-à-vis des risques d'une existence dans la rue, c'est un peu faire le deuil de ses rêves, de ses aspirations. C'est s'aider en aidant l'autre tout en dissimulant son identité sociale « virtuelle » de « clochard » ayant tout perdu. Par conséquent, la phrase, « *j'ai trouvé le moyen de concilier l'écriture et ma vie* », pourrait aussi bien s'entendre comme, j'ai trouvé le « rôle » qui me donne la possibilité d'outrepasser ce sentiment d'échec, et de pratiquer mon art dans une optique de survie. Une survie entendue ici comme cette manière singulière de contourner le stigmate de pauvreté extrême et de toujours se maintenir dans la société, du moins en marge, pour continuer à partager avec autrui, notamment par le biais de l'écriture destinée à interpeller et mettre en garde la jeunesse.

⁴⁸ David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Métailié, Paris, 2007, p.77.

L'adossement à des « rôles » au principe même d'une renégociation identitaire est dans cette situation, toujours l'une des constituantes majeures de cette survie présente dans le quotidien de chacune des personnes démunies comme Didier. Il marque cette singularité dans la lutte pour notamment faire face au stigmate engendré par les conditions de manques.

Mais ici encore les apports heuristiques développés par l'analyse sous forme d'études de cas restent précieux, afin de montrer la singularité venant colorer les actes d'une résistance commune. Ces « rôles » qui, comme nous l'avons déjà souligné auparavant, s'appuient sur une réactivation voire une pérennisation d'acquis antérieurs. Ceux qui constituaient *avant* autant de certitudes et de points d'ancrage pour une existence stable et intégrée, et que le parcours d'itinérance de Didier semble contredire, « happé » dès sa jeunesse par cette « Wanderlust », où tous sentiments de stabilité sans la réalisation de son art, n'étaient que pures pertes de temps.

S'opposer au système en étant un « *divorcé de la conjoncture* », c'était ainsi risquer de se voir « exclu », et d'être assigné et confiné dans une situation sociale d'extrême pauvreté. La liberté se paye chère. Au prix de renoncements souvent disproportionnés pour l'individu qui ose. Ose quitter sa terre d'origine pour la découverte d'un ailleurs où se trouver dans l'accomplissement de l'écriture.

Dans ce contexte, la vie devient souvent un défi qui caractérise le courage de ceux qui, comme Didier, fuit ce sentiment d'altérité aigüe ressenti parmi les siens, quitte à être cet étranger ailleurs faisant que l'« *identité elle est irréductible (...)* » où que l'on aille, mais avec l'espoir un jour que celle-ci se modifie avec l'obtention d'une place dans la société.

Une place qui permettrait à cette personne « sans domicile » d'entrer à nouveau dans un processus de « *cohésion* », celle qui, comme il nous l'exprime, se trouve « *d'abord dans les yeux, le regard.... être avec les autres c'est d'abord dans le regard...* ».

Ainsi cette irréductibilité identitaire portée par sa condition d'existence se combat chaque jour grâce à des « rôles » mis en avant, ceux qui laissent envisager pour les observateurs extérieurs la réelle personnalité de Didier pour, comme il nous le déclare : « *qu'ils me voient aussi comme je suis intérieurement.... en dehors de cette situation...* ».

Des « rôles » pour être perçu en dehors de sa situation sociale, dans le but de trouver cette « *passerelle pour retourner dans la première classe* », ce moment où « *il faut rencontrer quelqu'un qui peut t'aider à sortir de cette irréductibilité...* ». Un passeur pour franchir les frontières symboliques et pour s'affirmer dans une identité sociale d'écrivain, de conteur d'une époque révolue, où prendre la route n'était pas le signe d'une instabilité chronique portée par cette forme d'errance pathologique. Partir c'était encore avoir l'envie de découvrir l'autre dans son univers, afin de mieux se découvrir soi-même et avancer....

Jean Luc : « Gérer la nécessité de « visibilité-invisibilité » pour se rattacher au tout ».

1. Premier contact

La seconde personne « sans domicile » avec laquelle nous avons pu construire un récit de vie se prénomme Jean Luc. Nous l'avons rencontré à Colmar, un samedi matin du mois d'octobre, sur le chemin du retour et suite à une approche infructueuse auprès d'une autre personne nous intéressant pour notre recherche. La barrière linguistique nous empêcha, en effet, d'entamer avec celle-ci un entretien et notre anglais étant très approximatif, nous dûmes malheureusement en rester là.

Empruntant une rue pour rejoindre notre véhicule, notre regard s'arrête sur une personne. C'était Jean Luc, posté debout à l'entrée d'une boulangerie d'une rue commerçante de Colmar, un lieu réputé pour sa forte affluence le weekend.

De petite taille, vêtu d'une vieille parka et d'un bonnet sur la tête, il était en train de réaliser l'aumône, debout, la main tendue vers les passants avec un large sourire, remerciant un individu qui lui donne une pièce. Un sachet plastique contenant des affaires personnelles est à ses pieds, à proximité d'un gobelet, à moitié rempli de pièce, servant de réceptacle aux gains.

Nous attendons qu'il ait terminé sa discussion avec le passant pour arriver à sa hauteur. Regardant dans notre direction, nous nous dirigeons vers lui. Nous nous présentons en le saluant ; son sourire nous pousse directement à lui expliquer notre démarche. Il est immédiatement d'accord et paraît enthousiaste.

Le temps se faisant de plus en plus incertain et les premières gouttes de pluie apparaissant, je propose à Jean Luc de nous revoir le lendemain pour entamer notre premier entretien. D'accord, Il me propose de m'amener dans un endroit où nous pourrions être tranquilles pour discuter. Nous nous donnons rendez-vous à 14 h devant cette boulangerie, le lendemain.

De retour sur les lieux le dimanche après-midi, je retrouve Monsieur comme prévu. Jean Luc me salue et me signifie avec un sourire mes minutes de retard. Je m'excuse. En souriant il me propose de le suivre à l'endroit qu'il m'avait indiqué la veille, afin que nous soyons plus au calme pour commencer notre premier échange. L'endroit plus reclus est à l'abri des regards indiscrets, au fond d'une grande place principale, juxtaposant l'hôtel de ville. Nous nous asseyons sur un muret attenant à un bâtiment administratif, nous permettant de dominer toute la place de la mairie en spectateur. Avant de commencer notre entretien, je lui explique plus en détail l'objet de ma recherche, et ce que j'espère. Je sors mon calepin et lui précise que son anonymat sera respecté lors de ma prise de note. Je lui demande si le fait

d'enregistrer au dictaphone sa voix ne lui pose pas de problème. Il n'y voit aucun inconvénient, ce que je ferai la prochaine fois que nous nous verrons.

Les présentations sont ainsi posées. Avant de débiter, Jean Luc m'explique qu'il espérait depuis longtemps trouver une personne à qui il puisse raconter son histoire. C'est sur ses premières bases relationnelles que nous débutons le premier des 7 entretiens qui seront menés avec Jean Luc durant un mois et demi.

2. La trajectoire de vie de Jean Luc

- Une sphère familiale caractérisée par les conflits

Jean Luc à 43 ans, il est né en Bourgogne dans un petit village près de Dijon. Fils aîné d'une fratrie composée de 2 frères et d'une sœur, Jean Luc est issu d'une famille ouvrière, sa mère étant femme de ménage chez des artisans et son père ouvrier agricole dans une exploitation. Le climat et l'économie morale de la sphère familiale paraît dominé par un père souvent absent des préoccupations domestiques, accaparé par son travail et les sorties avec ses amis. Une sphère où la part des « travaux anthropomiques¹ » paraît être dévouée à la mère :

« Mon père était content pour moi, mais on se voyait que pendant les repas, il sortait les weekends au bistrot avec des copains. Il rentrait du boulot, il allait se coucher, il n'aimait pas être embêté... quand il y avait un problème, il disait on verra demain...(..). ».

Très tôt Jean Luc va être confronté aux conflits conjugaux de ses parents et à la violence de son père :

« J'ai eu beaucoup de problèmes avec mon vrai père...il me menaçait avec le couteau...ah ! Je me rappelle hein...je devais 12/13ans, parce que je défendais ma mère chaque fois, chaque fois qu'il l'engueulait je me mettais devant...ça il aimait pas, ah ! Qu'est-ce que tu fous là toi, files à l'école ! Ah je lui dis tapes pas sur maman...ça j'aimais pas, combien de fois ma mère elle me disait pourquoi tu te mets devant ! Je suis pas un robot moi, il te touche pas c'est tout...je veux pas qu'on touche à ma mère... ».

Mais ces faits n'empêchent pas Jean Luc d'aimer son père et d'avoir encore en mémoire de tendres souvenirs d'enfance :

¹ La production anthropomique ne consiste pas seulement à mettre au monde et à élever des enfants (...) et à reproduire quotidiennement les énergies physiques, mentales et morales de tous les membres du foyer. Elle inclut aussi les soins (l'entretien de la santé physique), les apprentissages culturels – la langue « maternelle », les codes de bonne conduite, le développement des facultés mentales – et bien d'autres tâches culturelles et religieuses qui, dans les sociétés modernisées, sont accomplies par des institutions spécialisées, in Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Armand Colin, troisième édition, 2010. P, 42.

« Ah mon vrai père m'adorait...quand j'avais 5/6 ans il m'a offert un camion de pompier téléguidé c'était les tous nouveaux, j'étais heureux, je me souviens... (Avec un grand sourire) je jouais toujours avec... ».

Son cursus scolaire se poursuit jusqu'à l'âge de 16 ans, âge où Jean Luc obtient un CAP soudeur dans le domaine de la charpente métallique. Ne trouvant pas de travail dans ce domaine, son projet de vie professionnel va voir le jour suite à une rencontre dans la rue. Il est accosté par un homme qui lui propose de travailler dans une exploitation agricole, la même que celle où travaille son père :

« Un jour, je suis tombé sur un gars dans la rue qui m'a demandé si je cherche du travail... et il m'a présenté au patron. Il venait de se faire virer et m'a proposé de prendre sa place. Mon père...mon père était content pour moi, et travaillait à côté de moi..... il était ouvrier agricole comme moi...c'est lui qui me disait quand j'étais petit, mon fils tu seras ouvrier agricole ! Mais moi, je voulais faire un autre métier, j'aurais bien aimé faire soudeur dans la charpente, j'adore la hauteur ! (...). ».

Quelques temps après son embauche, son père tombe gravement malade ; un ulcère qui le contraint à stopper son emploi. Le patron de l'exploitation garde Jean Luc à la place de son père, et c'est à ce moment-là qu'il logera sur son lieu de travail. Le domicile familial étant à 10 kilomètres, l'absence de son père ne lui permet plus de bénéficier d'un véhicule pour faire les allers et retours entre l'exploitation agricole et la demeure familiale. Il trouvera dans ce nouvel entourage une seconde famille :

« J'habitais au-dessus de chez mes patrons, je prenais tous les repas avec eux...ça se passait bien avec la patronne, le patron moins, la patronne voyait que je faisais tout au lieu de son mari, tout le monde le voyait... y compris sa fille Virginie, elle était mignonne, mais mariée (...). ».

- Premier indice : le décès du père

La première rupture dans l'existence de Jean Luc se situe lors du décès de son père, suite à sa maladie alors qu'il n'a que 22 ans :

« Mon vrai père c'était tout pour moi, quand il est mort, c'était très dur.... ».

Après ce décès, sa mère tombe rapidement en dépression et tente plusieurs fois d'intenter à sa vie. Sa sœur, vivant toujours au domicile familial avec un de ses deux frères, le premier étant interné en hôpital psychiatrique, est également en proie à des moments de dépression. Pour soutenir sa mère, Jean Luc décide de retourner auprès des siens tout en conservant son emploi :

« Comme ma mère a fait des tentatives de suicide après le décès de mon père, je suis resté avec elle, ma sœur déprimait, je suis resté un mois et demi pour m'occuper de ma mère (...). ».

Face à ce moment difficile et étant le plus ancien des enfants, Jean Luc va tout naturellement endosser le rôle de soutien de famille par sa présence auprès des siens, et notamment de sa mère. Ce rôle, hormis une présence forte, se caractérisera aussi par une aide financière dans le but de pourvoir aux besoins de sa mère :

« Je donnais des sous en cachette à ma mère en lui disant tu planques ça ! La plupart de ma paye (...). ».

- L'apparition d'un beau-père et le décès de sa mère

La venue d'un autre homme dans la famille amènera Jean Luc à abandonner son rôle de soutien familial. Un beau père violent et alcoolique qui n'est pas le bienvenu pour Jean Luc :

« Elle a rencontré ce connard ! Je m'entendais pas trop bien avec lui, le vendredi soir je rentrais chez ma mère, je m'entendais pas bien avec lui, je donnais des sous en cachette à ma mère (...). Je me suis occupé d'elle et elle a retrouvé un autre homme, mon beau-père avec qui elle s'est remise à boire...elle s'est remise avec un alcool ! Il picolait en cachette, je devais avoir 18/19 ans, il frappait ma mère... ».

C'est avec cet homme que sa mère reprendra sa consommation d'alcool et que la sphère domestique sera à nouveau dominée par des conflits et des scènes de violences conjugales :

« Au début j'étais pas au courant et un jour je vois ma mère avec un bleu au visage... elle me dit de ne pas m'inquiéter...alors je suis allé voir ce mec... je l'ai secoué pour lui dire que s'il touchait encore à ma mère...Mais deux jours après il est de nouveau revenu bourré...je regardais la télé...et là ils se sont engueulés, il est sorti et a pris le fusil de chasse pour menacer ma mère, la colère m'a pris j'ai décroché ma ceinture et je l'ai frappé, le fusil est tombé et on a jeté le fusil dans un canal... les gendarmes sont venus et l'on embarqué en garde à vue... ».

Peu de temps après cet incident, la mère de Jean Luc meurt avec son concubin dans un accident de voiture. Une épreuve difficile à surmonter pour Jean Luc qui se retrouve seul face au décès de sa mère, dans l'incapacité de trouver du réconfort auprès des siens :

« Ça a été des problèmes avec mes frères et ma sœur..., pour l'enterrement... elle m'a demandé à qui revenait l'héritage...le pognon... c'est pas ce qu'on pense dans ces moment-là ! L'autre frère celui qui était pas interné... il est parti et a refait sa vie, je me suis retrouvé seul à 22 ans...c'était la galère ! ».

Désespéré par la perte de sa mère et sans soutien, Jean Luc fera plusieurs tentatives de suicide :

« Quand ma mère est décédé...déjà j'ai fait... attends je compte...1, 2, 3, 4,5...6, j'ai déjà fait 6 tentatives de suicide...(en me montrant son avant-bras et ses cicatrices) ça c'est des marques de rasoir...et je compte pas les cachets que j'ai pris j'ai avalé des tubes de cachets...parce que ma maman elle était plus là...c'était dur...ma mère c'était tout pour moi... ».

Malgré cette souffrance il continue de travailler dans l'exploitation agricole, jusqu'au jour où son patron endetté, vendra la ferme après le décès de sa femme :

« Il savait pas qu'il avait un déficit...moi non plus je savais pas. Monsieur s'amusait à picoler, il allait à la chasse à la pêche, il revenait de la chasse ou de la pêche...ah ! il ramenait du poisson...ça du poisson ou du gibier, il en ramenait....un jour la femme du patron est morte, je sais pas de quoi... j'ai jamais posé de question moi... y a un Messieurs qui voulait voir mon patron, je monte dans la chambre, j'appelle le patron, l'autre était encore un peu...dans les vapes... ce con ! Je pense que si il aurait lu les papiers...il aurait pas signé...Mais il a pas lu et il a signé directement, une fois que tu as la signature...c'est fini hein (en rigolant) il a signé hop ! il est remonté se coucher...il a signé la vente de la ferme...ils ont juste lassé la maison à sa mère... ».

Seul, Jean Luc perd son emploi et du même coup son logement. C'est à ce moment précis que la précarité commencera à s'installer dans l'existence de cet individu :

« Je me suis retrouvé sans travail du jour au lendemain et sans logement, puisque j'étais hébergé par mon patron, un petit studio sympa...J'étais tranquille (...). ».

- **« Quitter ses souvenirs » pour avancer ailleurs**

Jean Luc se retrouve ainsi à 22 ans, sans emploi, sans logement, orphelin et en rupture avec ses frères et sœur. La mémoire de cette journée où tout a basculé est encore très vive dans son esprit :

« Il est venu, j'étais en train de faire la traite...je l'ai vu arrivé, j'ai vu qu'il était pas bourré j'ai dit ouah lala c'est bizarre qu'il soit pas bourré...il était sérieux là putain, sérieux il tremblait pas, il arrive vers moi, et me dit : Jean Luc faut qu'on boucle....on ferme la ferme...moi j'ai pris mes habits hein, sa mère elle me dit non tu peux rester dans la chambre il y a encore la chambre...tu peux rester (...). ».

Malgré la proposition de la mère de son patron de pouvoir garder son petit logement, Jean Luc décide de tout quitter :

« J'ai dit non... moi faut que je bouge...ah moi, j'aime bien bouger (...) ».

Sa fuite, il l'exprime par le souhait d'oublier les souvenirs lui rappelant son ancienne vie :

« De mon patron...de tout... du souvenir de ma mère.....oh ! J'ai oublié pas mal de trucs !, (silence).... moi je voulais changer de vie...le décès de ma maman.... ça m'a fait une coupure (l'air songeur et attristé).... ».

Très jeune, Jean Luc entre ainsi dans une situation de précarité où il va connaître la rue et ses premières rencontres et expériences :

« Ouais...j'avais personne...je suis tombé dans la rue je ne savais pas faire la manche...galère... t'arrive dans une rue.... là t'es dans la merde !... Ce qui a été dur au départ, c'est les premiers jours, semaines dans la rue...ça a démarré comme ça, j'ai rencontré un gars qui m'a montré comment faire la manche...moi je savais pas...et pis voilà...c'est parti...».

Il sera dans un premier temps hébergé dans un foyer et fera la manche pour subsister :

« Je faisais la manche là-bas...mais j'avais un foyer, là... c'était un foyer ouvert toute la journée. Tu pouvais y aller à n'importe quelle heure, t'avais les repas le midi, le soir, et tu donnais que cinq euros, t'avais cinq euros à donner...c'était cinq euros par semaine ! C'était pas cher avec le repas qu'ils avaient et tout...je suis resté un moment (...). ».

Mais la vie en collectivité dans un foyer possède ses limites. Jean Luc se lasse de la promiscuité qui règne dans les chambres et des vols fréquents :

« Je suis resté un moment, mais ce qu'il y avait, y avait des dortoirs...ah pis on était cinq, six par dortoir...c'était la merde ! Y avait des vols, y en avait qui fumaient en cachette dans les piaules...ils fumaient du shit et tout ça... »

Jean Luc décidera de partir en Bretagne pour se changer les idées, il y restera un mois pour :

« visiter un peu...pour me balader, j'avais assez de sous, j'avais envie de me payer un voyage...puis mon premier voyage... j'ai dit c'est la Bretagne... c'est tout...j'ai dormis dans une chambre d'hôtel, mais pas un quatre étoiles ! ».

Après ce périple, Jean Luc choisira de retourner sur ses terres près de Dijon, sans doute pour y retrouver des membres de sa famille :

« Je suis remonté sur Dijon...puis je suis arrivé là-bas, j'ai vu que c'était vraiment la merde... Ils sont partis chacun de leur côté...j'ai dit je vais changer, je vais aller en Alsace...je suis arrivé en Alsace, je suis arrivé à Mulhouse... la galère

(...). Je suis partis comme ça en galère, je savais pas...j'ai pris le premier bus qui arrivait et je suis partis...le chauffeur quand je suis arrivé, il a dit c'est direction Mulhouse sans arrêt...là je me suis dit je vais à Mulhouse comme ça je m'éloigne... ».

Sur Mulhouse et dans la rue lors d'une tournée de la Maraude, Jean Luc fera la connaissance de personnes bénévoles de la Croix Rouge qui lui trouveront un hébergement près de Colmar :

« Oh ! c'est-à-dire que je ne suis pas partis de Mulhouse de moi-même hein...je suis partis à cause des gens de la Croix Rouge de Mulhouse...je suis partis à cause d'eux ! C'est-à-dire qui m'avait trouvé un endroit la Claussmatt²....ils cherchaient un serveur là-bas...moi je suis arrivé là-bas j'étais pas serveur...j'ai commencé par être jardinier... ».

- Une rencontre favorisant à nouveau un départ

Ce lieu d'accueil pour sans abri en pleine campagne est l'occasion pour Jean Luc de travailler au plus près de la nature et faire, en quelque sorte, partie d'une nouvelle famille celle représentée par les autres résidents de cette ferme. Cette reconstruction d'un univers stable va néanmoins être rapidement perturbée par l'apparition d'une femme dont il s'éprend, et qu'il décidera de suivre à Colmar :

« Je suis resté un moment à la Claussmatt...jusqu'au temps où je connaisse cette nana là ! Je suis venus à Colmar pour elle, elle habite Colmar...elle....rue de remparts ... tu connais ? Elle habite au numéro 13... premier étage...(en souriant), je passe souvent là-bas, chez elle...ah ! putain dès fois elle me voit, elle ferme ses rideaux ! (en rigolant)... ».

Leur liaison n'a duré que peu de temps. Elle s'arrête le jour où Jean Luc l'a rejoint à son domicile :

« J'ai tout quitté pour elle et le jour où je suis allé la rejoindre, elle m'a dit de me casser,... quel con ! J'aurais mieux fait de garder cet emploi. Je suis allé revoir le chef après qui m'a dit que ma place n'était plus disponible...C'est dommage... j'étais bien là-bas... ».

Depuis leur séparation Jean Luc est resté à Colmar, ville qu'il affectionne dans son squat et hors des foyers d'hébergement :

« Je t'ai dit...moi je suis un gars qui fréquente pas trop les foyers...c'est un truc que j'aime pas, (...) c'est que j'aime pas trop emmerder les gens...j'y vais que quand il fait vraiment froid, là j'y vais pas il fait bon....mais je préfère être dans mon squat... ».

² Lieu de vie de l'association Espoir, <http://www.association-espoir.org/notre-action/les-services>.

Son nouvel habitat, son squat, Jean Luc le décrit en ces termes :

« C'est juste un abri sauf que à la hauteur de l'abri, t'as un mur qu'est haut comme ça...et t'es à l'abri du vent...j'en prend soins, c'est mon coin tranquille...j'ai mis des matelas que la dame m'a ramené...et un sac de couchage...et j'ai tout là-bas t'inquiète pas je vais pas bouger(...). ».

Un espace privé où Jean Luc retrouve une place attitrée et une voisine bienveillante à son égard avec qui il a construit une relation de confiance :

« J'ai toutes mes affaires là-bas et ça bouge pas ! Je suis en sécurité, je sais qu'il y a la femme en bas qui surveille... ».

Cette existence de « sans domicile » le conduit également dans un principe de survie à faire la manche dans un lieu qu'il s'est également approprié, à l'entrée d'une boulangerie d'une rue piétonne de Colmar. Un espace qu'il considère comme cet espace privé, presque intime et qu'il a nommé la « rencontre » :

« Tu descends la rue...tous les gens qui passent tu leur demandes une pièce...on appelle ça la « rencontre (...) C'est mon lieu de travail c'est vrai... j'y suis presque huit heures par jour...je suis tranquille, je suis bien ! »

Un lieu où il parvient à prendre ses repères et à créer des liens avec la patronne du commerce pour qui il est reconnu et possède sa place :

« Oh oui....tout le monde me connais dans le coin... Moi quand je suis pas là... y a quelqu'un qui peut la prendre...mais elle me dit quand t'arrive si y a quelqu'un à ta place je le fais dégager, il prend pas ta place ! Ah la boulangère elle est comme ça ! L'autre jour...tiens mercredi...y a un gars qui s'était mis un peu décalé...la boulangère lui dit : attention y a le grand chef qui arrive ! Elle m'appelle le grand chef (en rigolant) ...je l'adore... ».

Une femme avec qui des liens affectifs se sont tissés :

« Elle veut pas que je parte hein...pendant une journée je suis pas venu, la boulangère, elle s'est inquiétée. Elle m'a dit je croyais qui t'était arrivé quelque chose...(...). ».

Cette activité devant la boulangerie et dans une certaine forme de rationalisation devient aussi pour cet individu « sans domicile », ce prétexte pour rester en contact, construire des interactions avec autrui et rompre l'isolement :

« Pour moi c'est un truc pour plaisanter, pour voir des gens...tu vois pas mal de monde qui bouge et des gens que tu connais ... ».

Etre en interaction avec des individus, créer des liens socio-affectifs avec certains pour exister encore dans cet univers anonyme représenté par la rue, malgré des conditions d'existence précaire, tel pourrait être le leitmotiv du présent de Jean Luc, basé sur une lutte au quotidien pour préserver des lieux qu'il a fait siens (la boulangerie et son squat) en signe de résistance et de survie.

3. L'étude de cas

Le récit de vie de cet individu « sans domicile » montre une série de ruptures survenues principalement lors de sa jeunesse. Ces ruptures ont essentiellement trait aux 2 microcosmes au sein desquels il évoluera, que sont sa famille naturelle et l'entreprise familiale de ses exploitants ; ruptures qui ne seront pas sans conséquences majeures pour la trajectoire de cet individu.

Lieux de « production anthropomiques », ces 2 instances ont chacune d'entre elles et à leurs manières, concourues à la socialisation d'un individu qui, dès son adolescence, quittera le giron conflictuel de ses proches pour un travail qui, au-delà son aspect économique, lui permettra d'intégrer également et de manière symbolique, une nouvelle famille.

Rapidement en effet, son souhait de travailler dans la soudure se verra contrarié par la nécessité de trouver un emploi pour subvenir à ses besoins. Néanmoins, le projet de vie négocié, influencé au cours de la vie domestique ne se construira pas dans sa famille, et ce, malgré le fait qu'il œuvrera dans la même entreprise que son père.

Ce premier élément permet de penser que la socialisation primaire, celle se réalisant la plupart du temps auprès de ses pairs et donnant naissance à cette « identité héritée³ », a pris une tournure toute particulière pour Jean Luc, puisque ne se construisant pas en fonction de cette « imitation prestigieuse⁴ » auprès d'un « autrui significatif », rôle qui, dans ce type de famille ouvrière, est généralement dévolu au chef de famille. Il n'y a pas eu dans la jeunesse de cet individu une transmission de certains « capitaux » familiaux, que peut représenter l'expérience professionnelle du père de famille.

Ainsi, ce travail d'ouvrier agricole dans une petite ferme familiale, Jean Luc le trouvera par le biais d'un inconnu et dans la rue. Un emploi qui, au sein d'une entreprise domestique portée par un « paternalisme réel » caractérisant ce que Castel nomme le modèle « doux » d'industrialisation, lui permettra de développer des rapports affectifs avec certains de ses membres, pour au final trouver une seconde famille :

« J'habitais au-dessus de chez mes patrons, je prenais tous les repas avec eux...ça se passait bien (...). ».

C'est par le biais de son métier et de l'univers familial dans lequel il évolue que Jean Luc trouve cette distance par rapport à l'ambiance familiale conflictuelle pour sortir d'un « rôle » de protecteur endossé face aux violences conjugales dont est victime sa mère :

« J'ai eu beaucoup de problèmes avec mon vrai père...il me menaçait avec le couteau...ah ! Je me rappelle hein...je devais 12/13ans, parce que je défendais ma mère chaque fois, chaque fois qu'il l'engueulait je me mettais devant...ça il aimait pas (...). ».

³ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes & groupes d'éditeurs, 1987, Paris.

⁴ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/PUF, 1950, onzième édition, 2008, Paris.

Un « rôle » de protecteur qui rejailit pour se transformer, quelques années plus tard, en soutien de famille, lorsque le père disparaît laissant le ménage sans ressource. C'est à ce moment-là, à l'âge de 22 ans que Jean Luc sera pris dans 2 types de rapports affectifs et moraux liés aux 2 milieux familiaux auxquels il prend part. Le premier dans sa famille d'origine où Jean Luc endosse très rapidement après la mort de son père, le statut de chef de famille pourvoyant souvent par le biais de son salaire aux besoins de sa mère, ou défendant celle-ci lors des agressions physiques de son beau-père.

Le second type de rapports qu'il développe se fera quant à lui, au sein de sa seconde famille où il endosse le statut d'ouvrier agricole, en proximité affective avec ses exploitants, dans un « rôle » de fils. Affairé aux multiples tâches de la ferme, Jean Luc trouvera au travers de ce travail, la reconnaissance de ses compétences et la place qui est la sienne.

De manière plus théorique, ce nouveau microcosme familial a permis à cet individu d'évoluer dans 2 des 3 sphères de reconnaissance⁵ indispensables à chacun dans sa relation à autrui, à soi-même et au monde. Celle dite « de l'amour » tout d'abord, qui selon Axel Honneth, « touche aux liens affectifs unissant une personne à un groupe restreint. Seule la solidité et la réciprocité de ces liens confèrent à l'individu cette confiance en soi sans laquelle il ne pourra participer avec assurance à la vie publique (...). ».

Pour ensuite se compléter avec la sphère de « l'estime sociale », « indispensable à l'acquisition de l'estime de soi, ce qu'on appelle le "sentiment de sa propre valeur" », et qui s'obtient souvent par le biais d'une compétence professionnelle. Celle permettant de se sentir intégrer au mouvement de la société, de participer à son fonctionnement.

Ce sentiment de reconnaissance sociale apporté par la famille et le travail, va néanmoins très vite s'estomper pour laisser place à la souffrance lié au décès de sa mère. Véritable indice dans la vie de Jean Luc, ce décès modifiera de manière significative une trajectoire de vie qui, jusqu'ici paraissait suivre son cours. Il marquera la rupture avec sa mère, la personne qui compte le plus aux yeux de Jean Luc et dont la disparition le poussera à commettre plusieurs tentatives de suicide. Une seconde grande rupture qui, après le décès de son père, va encore davantage accroître la fragilité des liens que Jean Luc avait avec ses 2 frères et sa sœur :

« Ça a été des problèmes avec mes frères et ma sœur..., pour l'enterrement... elle m'a demandé à qui revenait l'héritage...le pognon... c'est pas ce qu'on pense dans ces moments-là ! L'autre frère celui qui était pas interné... il est parti et a refait sa vie, je me suis retrouvé seul à 22 ans...c'était la galère ! ».

Elément de discordes dans de nombreuses familles, le partage de l'héritage familial fera apparaître de nombreuses tensions qui donneront lieu à une rupture avec ses frères et sœur.

La « désaffiliation » avec ses proches apparaît ainsi, contraignant Jean Luc à se tourner vers ce qui lui reste, sa seconde famille. Une seconde famille qui bientôt ne tardera pas à perdre de sa stabilité également, après le décès de la femme de son patron. Veuf et en faillite, son patron décide de vendre la ferme et de licencier Jean Luc.

⁵ Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, Editions CERF, 2000, Paris.

Ce dernier évènement sera le catalyseur d'une trajectoire de vie prenant la direction d'une existence dans la rue. Seul, sans emploi, sans logement alors qu'il n'a que 22 ans, il choisit de tout quitter pour vivre sur la route dans un premier temps, afin d'oublier et se reconstruire ailleurs.

Un voyage pour fuir les souvenirs du passé qui s'achèvera, après un bref retour dans sa ville natale, en Alsace dans la région de Colmar, où Jean Luc « sans domicile » depuis quelques années intégrera un lieu de vie dans la campagne, accueillant des grands « marginaux ».

Un lieu dont l'objectif est « de permettre à des personnes pour lesquelles les structures de réinsertion habituelles sont inadaptées (en raison de la durée limitée de la prise en charge, d'un état de santé incompatible avec une insertion classique ou encore de l'absence d'activités), de reprendre pied dans la vie et de rompre avec leur isolement grâce à un accueil de type familial et à des activités pédagogiques mises en œuvre par une équipe éducative⁶ ».

Cette nouvelle stabilité retrouvée va être interrompue rapidement par la rencontre d'une femme pour qui il décidera à nouveau de tout quitter, afin de repartir refaire sa vie à Colmar, dans le logement de celle-ci. Une idylle qui sera de courte durée puisqu'ils se sépareront dès leur venue sur Colmar. Ce nouvel échec affectif conduira Jean Luc dans un isolement et une précarité se faisant à nouveau jour. Seul dans la rue, il se sédentarise, après plusieurs prospections, dans un squat et résiste en partie grâce à la mise en place de logique d'action de survie construite dans cette rue commerçante où il réalise l'aumône.

Cette résistance aux conditions d'extrême précarité procurées par une vie dans la rue, nous la retrouvons ici chez cet homme « sans domicile » qui, depuis une vingtaine d'années, lutte de manière quotidienne pour sa survie. Cependant, bien qu'étant commune à l'ensemble des individus rencontrés dans le cadre de cette recherche, cette résistance se décline pour cette situation, de manière singulière par le fait qu'elle soit le signe d'une réaction d'un homme mettant en œuvre sa propre subjectivité dans l'interprétation de sa situation sociale et dans les manières d'agir face à celle-ci.

Nous reprenons ici la notion de « différentialité⁷ » de Daniel Bertaux exprimant l'idée que des individus placés dans la même situation sociale peuvent élaborer des logiques d'action différentes qui, nous pensons, relèvent pour une part de la réactivation d'acquis antérieurs en terme de savoir-faire, de compétences, voire de réseaux sociaux. Ce que Catherine Delcroix nomme les « ressources subjectives ». Toutefois, et c'est là que réside un point important pour cette recherche, une logique d'action différente dans une même situation sociale, ne vient pas signifier d'un point de vue téléologique, une finalité elle aussi différente par rapport aux autres personnes concernées par une même situation. La logique peut parvenir au même but que celui désiré par d'autres, mais par un chemin différent. Chemin qui va dépendre de la personnalité et de l'histoire de chacun.

⁶ Projet d'accueil défini par l'association *Espoir* de Colmar sur le site de l'association <http://www.association-espoir.org/notre-action/les-services>.

⁷ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Editions Armand Colin, troisième édition, 2010, p. 27.

Cette constatation nous l'avons déjà faite au contact de Monsieur Joe qui, dans une tactique de rationalisation de la manche et pour ne pas perdre sa dignité, réactive tout un ensemble de « ressources subjectives » construites sur ses compétences professionnelles et relationnelles acquises dans sa jeunesse. Cette spécificité dans la manière de penser sa condition et d'agir en fonction de celle-ci se décèle également dans l'analyse de la situation de Jean Luc et en lien avec les éléments issus de son récit de vie, qu'il s'agit maintenant de présenter en détail.

3.1 La rue, le lieu où « commercer des liens »

L'appropriation d'un espace public par les personnes « sans domicile » est une pratique constante au regard de la privation d'un espace à soi où trouver confort, sécurité et bien-être. Cette action relève déjà en soi de la manifestation d'une première logique de survie propre à de nombreux individus en situation extrême, et sans doute pour éviter comme le dit Maurice Halbwachs, cette « sorte de rupture de contact entre notre pensée et les choses, d'une incapacité à reconnaître les objets familiers, si bien que nous nous retrouvons perdus dans un milieu étranger et mouvant, et que tout point d'appui nous manque.⁸ ».

Cette manière de faire sienne une partie de l'espace public (squat, abri de fortune, hall de gare, parcelle de rue, parking...), possède néanmoins et malgré la généralisation des conduites, un caractère bien spécifique selon la personne qui agit. Elle ne se fait pas uniquement de manière instinctive et irréfléchie.

Le choix d'un endroit où l'individu peut préserver son espace intime ou réaliser la manche, se fait selon des facteurs bien précis. Un espace où établir son squat sera souvent choisi par la personne en fonction de sa localisation, souvent en retrait par rapport à la ville, loin des regards indiscrets pour ne pas être déranger ou subir des vols et des agressions.

Il peut aussi s'avérer fréquent que des individus « sans domicile » décident de s'établir dans une forêt, à proximité d'une grande agglomération, et ce, indépendamment des procédés de ségrégation des politiques urbaines dont sont souvent victimes ces individus. Patrick et Éric⁹, 2 individus « sans domicile » que nous avons rencontrés, nous ont explicité ce choix que nous détaillerons plus tard.

Jean Luc, lui n'a pas décidé de s'établir en rase campagne malgré son goût pour la nature. Des préoccupations de différents ordres ont eu raison de la volonté de cet individu de se stabiliser dans la ville de Colmar, et plus particulièrement dans 2 endroits.

La première de ces préoccupations a trait, comme la plupart des autres individus « sans domicile », au facteur économique et à la possibilité que peut revêtir un endroit pour réaliser l'aumône dans les conditions les plus optimales possibles. Les arguments recueillis auprès de la plupart des personnes « sans domicile » quant au

⁸ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, 1950, Editions Albin Michel, 1997, Paris, p.193.

⁹ Nous ne ferons plus état de cet individu dans la suite de ce travail pour la simple et bonne raison qu'après un entretien, nous ne sommes pas parvenus à le revoir. Toutefois une de ses caractéristiques, celle de s'éloigner de la ville la nuit pour se reposer, peut-être mentionnée dans cette recherche surtout du fait de sa similitude avec Patrick par exemple.

choix d'un endroit pour la manche sont généralement ceux du nombre de passages des individus ou encore de la proximité de centres commerciaux. Chaque lieu est utilisé selon sa fréquence pour accroître les chances d'obtenir des gains, dont nous verrons par la suite dans cette étude, qu'ils ne sont pas essentiellement caractérisés par l'argent et le maintien des bases anthropologiques.

Des espaces publics qui très vite deviennent des lieux de convoitises aux yeux des autres démunis, qu'il faut savoir préserver. Mais cette lutte pour défendre son territoire ne se fait pas uniquement envers d'autres individus « sans domicile » qui souhaitent accroître leurs gains. Une vigilance de tous les instants est aussi de mise vis-à-vis de la police, des commerçants ou encore du voisinage pour ne pas être chassé. Cet argument, Monsieur Joe nous l'a présenté lors de nos précédents entretiens, lorsqu'il nous expliquait vouloir éviter un nombre trop important d'individus sur son lieu de « travail », afin d'empêcher les détritiques et les nuisances sonores pouvant menacer sa crédibilité aux yeux des voisins. Pascal, quant à lui, nous expliquait qu'il s'est arrangé avec le directeur de la poste devant laquelle il fait la manche ; et Jean Luc d'ajouter en parlant de la patronne d'une boulangerie, son lieu où « commercer des liens » :

« Je lui ai demandé l'autorisation avant...j'ai demandé elle m'a dit... moi ça me dérange pas... elle m'a dit si vous faite pas de bordel vous pouvez rester...je lui ai dit : vous inquiétez pas vos clients c'est les miens (en rigolant) je lui ai dit comme ça en blaguant ! ».

Contrairement aux idées reçues la mendicité dans les lieux publics ne se réalise pas « à la sauvage », sans se soucier de l'environnement et des conséquences que cette action peut induire sur ce dernier. Elle se fait dans un esprit de civilité.

Comme cela a été précisé auparavant, le lieu de prédilection choisit par Jean Luc afin de faire la manche se situe à l'entrée d'une boulangerie, en pleine zone piétonne du centre-ville de Colmar. Un choix qui, de prime abord, correspond à une motivation purement économique. Or, une autre raison, plus relationnelle celle-ci, justifie ce choix et montre avec cet individu toute la singularité d'une logique d'action mise en place pour survivre psychiquement et fuir l'isolement.

- L'entrée d'une boulangerie, la « rencontre » propice pour une présentation de soi tacticienne

« Tu descends la rue...parmi tous les gens qui passent...on appelle ça la « rencontre » (...), ah oui, j'aime bien voir du monde quand je fais la manche...(...) Avoir beaucoup de passage...de pouvoir parler avec les gens ça... déjà ça passe mieux...moi j'aime bien...moi j'aime bien dire bonjour aux gens...bon y en a qui répondent pas ! Mais bon ceux qui répondent je suis content...ça me donne le moral, voilà...la manche je la fait surtout pour les gens... ».

Voici la réponse de Jean Luc à notre question du choix de l'entrée d'une boulangerie pour faire la manche. Ce lieu, indépendamment de l'aspect lucratif qu'il peut dégager, est une source d'interactions et de rapports sociaux intarissable pour cet

homme « sans domicile ». La « *rencontre* » comme il le nomme, vient signifier cet espace où construire des relations avec l'autre, établir un contact et éviter l'isolement. Cette boulangerie et plus généralement une partie de la rue sont ce « lieu des liens¹⁰ » comme le souligne Claudia Girola, où trouver une stabilité autant spatiale qu'affective. Une stabilité « où la personne cherche à installer une base à partir de laquelle elle pourra gérer la survie quotidienne (et qui) dépend, surtout d'interconnaissances socio-affectives préexistantes.¹¹ ». Ces interconnaissances socio-affectives nous avons pu les déceler dans les déclarations de cet individu :

« Y a le gars qui vend des sandwiches là-bas... y a sa fille qui m'a rattrapé et qui m'a dit : tiens on a préparé un plat pour toi...ils m'ont donné une grosse barquette de nouilles, avec du gruyère tout chaud tout prêt...sans faire payer...je voulais leur donner quelque chose j'avais de la monnaie...j'avais bien gagné...ils voulaient rien. ».

Ou encore à propos de la boulangère qui remarque et s'interroge sur l'absence de celui-ci, ou bien refuse encore qu'une autre personne se mette à sa place pour mendier :

« Elle veut pas que je parte hein...pendant une journée je suis pas venu, la boulangère, elle s'est inquiétée. Elle m'a dit je croyais qui t'était arrivé quelque chose...(...). ».

Ces liens socio-affectifs créés entre Jean Luc et cette femme lui procure cette sorte d'« ancrage affectif » dans une existence dominée par l'instabilité des événements et des relations.

La logique d'action présente ici, est donc à ce niveau, plus subtile puisqu'elle se décèle davantage dans le discours et la façon de percevoir autrui, que dans les actes de cette personne. Elle vient pourtant signifier un double avantage pour Jean Luc. Tout d'abord, celui de la rationalisation de l'aumône déjà perçue chez Monsieur Joe, mais qui ici se réalise de manière différente ; non pas en transformant un parking en lieu de « travail », mais en détournant les raisons et le sens de cette pratique par une subtilité dans les rites d'interaction.

Détourner les motivations premières de la manche évite cette perte de dignité où les conditions d'existence précaire obligent à demander ; action la plupart du temps perçue comme rabaisante par les personnes « sans domicile », comme Jean Luc :

« Moi, je me pose et je reste tranquille....c'est un truc que j'ai trouvé comme ça...moi je trouve que c'est plus cool que de demander aux gens...c'est un truc que j'aime pas du tout... ».

La perception de leur infériorité socio-économique et des obligations de survie que celle-ci induit sont, chez l'ensemble des personnes rencontrées, le signe d'une réflexivité les contraignant à un « contrôle de l'information¹² » sur soi ; à l'image de Jean Luc qui tente par des attitudes adéquates de présentation de soi, de dissimuler son dénuement et son besoin d'argent malgré la visibilité de son stigmaté :

¹⁰ Terme emprunté à la sociologue Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007. P, 572.

¹¹ *Ibid.*

¹² Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Edition de minuit, 1975.p, 57.

« Ils savent très bien que je suis SDF, tout le monde le sait...toute la rue, tout le monde le sait...tous ceux qui me donnent c'est tous ceux qui me connaissent... ».

« *Ne pas être bourré* » comme il nous le déclare, ne pas quémander une pièce aux passants et être assis à terre, sans se soucier de sa présence outrancière, pour préférer se tenir debout à l'entrée de cette boulangerie dans le but d'échanger, de donner un coup de main, de rire ou d'observer, telle est la tactique de contournement du stigmaté de « clochard » au service d'une logique d'action poursuivie à des fins d'expression de son identité pour « soi », cette constance à soi qui, malgré la visibilité accrue imposée par ces conditions d'existence, se doit d'exister encore. D'être là réellement et non dissimulé sous les traits d'une identité sociale « virtuelle » de pauvre oisif et dépendant.

Il s'agit de faire bonne figure, dans une certaine forme de retenue et de dignité afin d'être accepté dans sa différence, et dans ce que Claudia Girola nomme, cette « visibilité-invisibilité empirique vitale, du fait que la rue exige d'être là, de trouver des solutions matérielles de survie, d'occuper l'espace public et de s'exposer pour exister, en même temps qu'elle oblige à se cacher pour se protéger et saisir des moments de solitude pour soi (...).¹³ ».

Cette manière singulière d'occuper l'espace public témoigne d'une logique d'action tournée vers le souhait de faire partie de l'effervescence de cette rue et d'y participer à sa façon ; d'être encore dans ce « tout ». Mais pour que cette logique apporte ses fruits, cette présence ne peut se faire de manière outrancière et sous les apparences du « clochard ». Il s'agit pour cet individu « sans domicile » d'occuper l'espace pour être vu, mais de la bonne façon, c'est-à-dire grâce à un « travail » sur sa présentation de soi, pour ensuite partager avec autrui, tout en se rendant utile pour ne pas être perçu comme cet individu que l'oisiveté aurait enkysté au bitume. Cette notion d'aide, Jean Luc nous l'a exprimé au sujet de la boulangère :

« Je l'adore...l'autre jour... je lui ai donné un coup de main...y avait un camion de pain à débarrasser...je lui ai donné un coup de main...elle me dit : je te donne deux euros, je lui ai dit j'en veux pas de tes deux euros...je lui dis je te donne un coup de main, c'est pour le plaisir... ».

Le sentiment d'être encore utile à la société apporte à cet individu et, de manière plus générale à l'ensemble des personnes interviewées, ce sentiment d'appartenance aux échanges que produit notre société et de reconnaissance comme personne participant à ces échanges. Grâce à l'échange ils sont encore *dedans*, ou comme le précise Claudia Girola : « la relation d'échange atteste pour ces personnes leur appartenance au corps social.¹⁴ ».

Nous avons déjà exprimé auparavant la centralité du facteur travail dans l'existence des individus « sans domicile » qui, paradoxalement même s'il n'est plus présent de manière effective et officielle dans leurs vies, l'est encore à travers des petits boulots ou dans l'expression de cette identité pour « soi » par le biais de « rôles » adossés ou non à des « ressources subjectives », et dans cette volonté de vouloir servir à la société pour être toujours acteur dans celle-ci. Comme le souligne encore Claudia

¹³ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 551.

¹⁴ *Ibid*.p, 280.

Girola, « ces pratiques deviennent alors travail utile, travail identitaire surtout et reconnaissance de soi ¹⁵ » comme cela a déjà été remarqué auprès de Monsieur Joe ou encore Wrestle. Nous verrons ultérieurement d'autres exemples qui viendront étayer davantage cette affirmation, avec notamment la situation de Patrick.

La précarité extrême de l'existence marquée par le manque et la débrouille pour survivre, induit pour ces personnes un quotidien majoritairement dominé par une économie du don.

Le don se manifeste à tout instant à travers la manche et la donation d'un passant, par le biais des associations caritatives pour un don de vêtements, de nourriture, ou encore à travers les nombreux bénévoles du tissu associatif faisant « don de soi » et de leur temps pour venir en aide aux plus démunis. Vis-à-vis de ce don, la posture des individus « sans domicile » pourrait être perçue comme passive puisque démunis et dans l'incapacité matérielle de pouvoir rendre, or il n'en est rien. Ils ne sont pas le réceptacle de la bonté du citoyen « ordinaire », sans qu'aucune action ne se passe derrière ce premier mouvement, ce geste de solidarité. Une action motivée par une logique, salvatrice d'un point de vue moral et psychique car présente justement pour contourner cette dépendance vis-à-vis de la collectivité.

Et c'est bien cette contrepartie effectuée qui permet de dire que ces hommes démunis sont inclus dans une économie du don par le fait qu'ils participent également à l'instauration de ce qui est l'élément central de toute économie, l'échange. Ils sont pris dans des rapports sociaux et moraux, à l'image de la théorie développée par l'anthropologue Marcel Mauss¹⁶, où le fait de recevoir entraîne une « obligation de rendre¹⁷ » ; obligation qui se symbolise par un contrat de type moral. L'acte de donner, ou de recevoir pour les « sans domicile » n'est pas univoque et s'inscrit bien dans un échange, même si la réciprocité de l'individu démunis n'est pas perceptible immédiatement, ou détournée vers une autre personne, différente du donateur.

Quoiqu'il en soit, et d'un point de vue social, il s'agit toujours de rendre ce qui a été donné. Cette « obligation de rendre » qui, si elle n'est pas respectée, entache la réputation du donataire ou atteint sa dignité d'homme. Une dignité encore plus essentielle pour ces individus ayant tout perdu, qui les raccroche encore à ce sentiment de subjectivité forte.

Cette préservation de sa dignité, nous l'avons relevée à maintes reprises dans les discours des individus rencontrés lors de cette recherche. Comme Monsieur Joe qui nous déclarait ne pas demander d'argent aux personnes ou Patrick qui refuse catégoriquement de faire la manche, ou encore Jean Luc qui s'exprime en ces termes :

« Tu me verras jamais demander aux gens, vous avez une pièce ? Ah non ça je ne ferai pas ! Je demande jamais...ça me fais honte !... ».

L'aumône reste en tout point un acte dévalorisant voire humiliant, enlevant une partie de la dignité de la personne engageant cet acte. Un acte qui vient signifier

¹⁵ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 569.

¹⁶ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie. Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. PUF, onzième édition, 2008.

¹⁷ *Ibid.*

immédiatement sa situation de manque et sa position d'infériorité. Dans cette lignée nous pensons que la rationalisation de la manche reste pour une part des individus que nous avons côtoyés, une logique d'action tournée vers le maintien de cette dignité pour soi et face au regard de l'autre.

Sachant qu'ils ne peuvent pas rendre de manière automatique ou qu'ils ne pourront jamais rendre, ils transforment en « travail » cette activité rabaisante par son inachèvement, à la fois pour dépasser ce sentiment d'indignité et transformer le don en rémunération pour un service ou un « travail » rendu. C'est le cas pour Monsieur Joe qui en échange d'une pièce garde les véhicules des touristes, ou encore de Patrick qui, comme nous le verrons par la suite, va chez l'habitant pour proposer ses services en échange d'une pièce.

Rendre ce qui leur a été donné reste pour les individus rencontrés une priorité s'exprimant de manière encore plus complexe par leur condition matérielle d'existence. Mais ils essayent tout de même de rendre, comme Jean Luc qui propose ses services à la boulangère, et qui ne souhaite pas de pièce en retour, « *c'est pour le plaisir* », nous dit-il. Le plaisir sans doute d'avoir pu rendre ce qu'elle lui a offert, cette autorisation d'être à l'entrée de son commerce et de pouvoir faire la manche, ou plus symboliquement, une place reconnue parmi les protagonistes de cette rue, et de fait, dans la société.

Ainsi l'aide procurée par Jean Luc à cette femme lui octroie non seulement la possibilité relative d'alléger sa dette « contractée » envers les passants, mais également cette reconnaissance sociale d'être dans cette rue, devant l'entrée de ce commerce, mais d'y être de manière autorisée, acceptée. Une façon d'être qui souvent à travers un service se transforme en « rôle », celui d'aidant sur qui la boulangère peut compter, apportant à cet homme un sentiment d'utilité sociale.

A ce propos, nous reviendrons plus tard dans cette recherche, sur les éléments permettant à la relation entre les commerçants, le voisinage et les personnes « sans domicile » de s'installer, car elle est régie par d'autres facteurs que ceux imposés par une tolérance compassionnelle. Plus primordiale est ici et pour l'instant la présentation et l'analyse de la seconde logique d'action élaborée par cet individu « sans domicile », dans une optique de survie morale et psychique.

3.2 Le squat : un lieu à soi pour se ressourcer et créer des relations de proximité

Nous venons de voir la première logique d'action mise au point par cet individu « sans domicile », logique se rapportant à cette manière bien singulière de faire sien un espace public, grâce à une tactique de « contrôle de l'information » lui donnant la possibilité de créer des liens socio-affectifs avec une partie des commerçants de la rue ou d'interagir avec les passants. Mais n'oublions pas que ce contrôle sur soi est au principe même d'une présentation de soi tacticienne, dans la mesure où celle-ci est destinée à contourner le stigmate et les effets phénotypiques du « clochard ». Le tout pour un maintien de son rapport à soi dans une proximité avec son identité pour « soi », et au monde conforté par un sentiment d'appartenance et de reconnaissance sociale.

S'agissant maintenant de la seconde logique d'action nous souhaitons tout d'abord à nouveau mentionner cette notion de « visibilité-invisibilité » exposée par la sociologue Claudia Girola dans ses recherches auprès de sans abri.

Elle explique cette notion par l'obligation pour les individus « sans domicile » : « d'être là, de trouver des solutions matérielles de survie, d'occuper l'espace public et de s'exposer pour exister (...) ». Cette conception de survie, nous venons de la détailler auparavant à travers une logique d'action tournée vers cette exposition « travaillée » pour parvenir à se faire accepter et être reconnu dans cet espace public.

Cette visibilité obligée, en terme de survie matérielle mais également psychique comme nous l'avons vu, enjoint dans un second temps les individus « sans domicile », « à se cacher pour se protéger et saisir des moments de solitude pour soi (...) ».

C'est sur ce dernier argument que nous souhaitons étayer en partie l'analyse de la seconde logique d'action propre à Jean Luc, celle de l'appropriation d'un espace public pour s'établir et constitué son « chez soi », en retrait par rapport à la cohue de la ville, pour reprendre un second souffle.

Lors de nos entretiens, chacune des personnes nous a fait part de la difficulté de vivre dans la rue, tant du point de vue matériel où l'absence de ressources empêche de se nourrir correctement et où l'absence de toit contraint les personnes à ne plus prendre soin de leur hygiène ou de manière irrégulière ; comme c'est le cas pour Wrestle qui nous exprime ses incompréhensions face à une topographie urbaine de l'« assistance » où « *on dort dans un endroit, on mange dans un autre, et il faut traverser la moitié de la ville pour trouver une douche..* ». La rue devient ainsi un véritable parcours du combattant pour celui qui veut survivre dans une décence minimale (repas réguliers, douche quotidienne...) et préserver sa santé.

Mais elle procure également cette insécurité pour l'individu n'ayant pas de lieu à soi où se retrancher, trouver un certain confort et du réconfort. Être seuls dans une visibilité totale expose les individus « sans domicile » à un certain nombre de risques, comme nous le précise Jean Luc victime à plusieurs reprises de vols ou de rackets, et qui aujourd'hui reste sur ses gardes :

« Hier soir, y en a un qu'est venu me faire chier...il a pris un coup de poing dans la gueule ! J'ai encore mal à la main (en me montrant sa main droite)...il m'a fait chier parce qu'il voulait me niquer mes sous ! (...) Là regardes...j'ai deux paquets de clopes, je vais là-bas...dans une heure y a plus de clopes...ils vont être tous là à fumer...ils s'amuse à te taxer... (...). Au parc là-bas, derrière...le gars y tenait le couteau comme ça (en me montrant la paume de sa main), déjà y a un truc qui m'a pas plus, il m'a agressé, bon c'est un gars qui prend des cachetons et il fume le bédou... »..

Les risques d'agressions et de vols sont donc nombreux pour les personnes vivant dans la rue.Des phénomènes quotidiens qui accroissent encore davantage leur vulnérabilité socio-économique et fragilisent leurs existences. La survie dans la rue pour les individus « sans domicile » est ainsi en premier tournée vers la protection de l'intégrité de leurs corps. Un corps qu'il faut protéger contre les agressions extérieures pouvant être portées par autrui, ou contre celles portées par la rudesse du climat (froid, humidité, chaleur) et qui marquent la surface de la peau telle une cartographie du temps social passé.

Les multiples cicatrices ou traces de mutilations témoignent du passé rude et violent dans la rue dont ont été victimes certains « sans domicile ». Des traces de l'existence qui se dévoilent comme « une topographie de leur mémoire socio-historique (...) »¹⁸, ou comme des « marqueurs du corps précaire »¹⁹, quoiqu'il en soit, révélateurs d'une histoire personnelle et singulière. Sans toit, le corps surexposé devient l'unique entité qu'il s'agit de préserver *a minima* dans un endroit à soi.

La constitution d'un espace privatif parmi l'espace public est ici et pour Jean Luc, ce qui vient marquer cette seconde logique d'action tournée vers une optique de survie. Elle signifie cette manière à soi de s'approprier un territoire pour protéger son corps, le reposer et se protéger des regards. Un moment de répit dans une existence dominée par une visibilité totale et constante que seul un lieu à l'abri de tout peut procurer. Pour Jean Luc c'est son squat, un vieil appartement laissé à l'abandon qu'il a investi grâce à divers matériaux récupérés pour s'établir et être seul :

« C'est un vieil appartement...je suis au premier (...) J'ai mis des matelas que la dame m'a ramené...et un sac de couchage... là normalement ce soir elle doit m'emmener un réchaud...

Et j'ai tout là-bas t'inquiète pas je vais pas bouger... ».

Un lieu dont l'investissement s'exprime encore par le souhait de Jean Luc de décorer son squat, de lui apporter une touche personnelle. Une manière de faire qui démontre toute l'attache affective à cet abri que cet homme « sans domicile » a développée :

« Pour l'instant, c'est juste de première nécessité, mais après je vais mettre des tableaux, si je trouve....ah si ! J'ai un poster de Johnny (...) j'en prends soins, c'est mon coin tranquille... ».

Son « *coin tranquille* », lieu propice au repli sur soi est une condition essentielle de survie physique mais également psychique. Il permet également, outre un refuge pour le corps, de trouver cette « solitude identitaire »²⁰ et se retrouver en proximité avec soi où laisser s'exprimer cette identité pour « soi » en dehors du stigmaté de « clochard ». Parenthèse pour entamer un processus de réflexivité salvateur, dans la mesure où il donne la possibilité à Jean Luc de prendre du recul sur les événements. Une véritable échappatoire pour s'extirper de sa « catégorie de situation » de « sans domicile », et cultiver son identité pour « soi ».

Cette logique de survie morale et psychique élaborée grâce au squat, nous la retrouvons dans les paroles de Patrick, autre personne que nous avons rencontré, qui nous avoue avoir également choisi une vieille bâtisse désaffectée en pleine campagne afin de pouvoir apprécier sa solitude pour « *se remettre les idées en place* », ou encore Éric qui nous déclare « *être bien en forêt dans sa cabane loin de tout* ».

Des lieux d'appartenance qui, pour être sécurisants, doivent comme pour Jean Luc, être tenus secret, à l'abri des convoitises ou curiosités :

¹⁸ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 362.

¹⁹ Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps, soin et non-soin de soi en situation de précarité*, Armand Colin 2006, p, 23

²⁰ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 566.

« Je le garde secret, personne connaît mon endroit. J'ai toutes mes affaires là-bas et ça bouge pas ! Je suis en sécurité (...). ».

L'utilisation d'une partie d'un vieil immeuble où s'établir est par conséquent motivée pour l'aspect sécurisant et la quiétude qu'il peut dégager aux yeux de Jean Luc. Une sécurité qui néanmoins ne s'obtient pas uniquement du fait de la situation géographique de cet espace.

Cette sécurité du lieu est apportée également par la présence constante d'une personne âgée, habitant à proximité :

« Quand je suis pas là, y a la voisine qui surveille....la dame qui surveille en face, je sais qu'il y a la femme en bas qui surveille (...). ».

Cette femme avec qui Jean Luc a su aussi développer des liens socio-affectifs de la même manière que ceux réalisés avec la boulangère de la rue où il fait l'aumône. Des liens qui à la fois sont créés comme dans l'exemple précédent, pour se faire accepter mais aussi pour bénéficier de sécurité. Ce cas de figure montre ainsi ce qui fait la particularité de cette seconde logique d'action construite par cet homme, où savoir se faire accepter comme un habitant du quartier apporte une sécurité et la reconnaissance d'être un habitant du lieu :

« Je sais que la dame, elle veut pas que je parte. La dame elle m'a dit...on a jamais vu un mec comme vous...y en avait un, il faisait du bordel, il cassait les murs...c'est vrai j'ai vu le carrelage... parce que y a du carrelage. J'ai mis des matelas que la dame m'a ramené...et un sac de couchage...ce matin elle m'appelle elle me dit vous partez ? Je lui dis oui, je voulais lui rendre le bol qu'elle m'avait prêté elle m'a dit garder le...elle m'a fait cadeau d'un bol d'une petite cuillère, je vais bientôt emménager (en rigolant)...je suis trop bien avec les gens (...). ».

Ce processus de reconnaissance rejoint ce que déclare Claudia Girola parlant des relations qui se jouent entre sans abri et habitants où la « dynamique identitaire est associée à un processus d'attachement local important ²¹» qui permet ici à Jean Luc de se sentir parmi les habitants et apprécié par ceux-ci, à l'image de cette dame qui s'inquiète pour lui :

« Elle me dit : ah ! il est là...j'entends la radio c'est qu'il est là...elle est rassurée elle sait que je suis rentré...alors comment était votre journée, moyenne je lui dis....des fois je lui dis elle a été bonne...c'est une personne âgée mais elle est gentille... ».

Le choix de ce squat comme lieu où s'établir ne relève donc pas d'un pur hasard ou d'une opportunité saisie aux détours d'une rue, il est pour Jean Luc le résultat d'une logique d'action tournée vers deux finalités majeures. La première pour trouver un lieu de survie physique et psychique afin de tenir et de se préserver des aléas de la rue, dans des formes « apprises et acquise du maintien de soi ²²».

La seconde finalité quant à elle est davantage tournée vers la création de liens de proximité avec une partie du voisinage, ceux qui lui donnent la possibilité d'être considéré comme faisant partie des habitants du quartier, reconnu et considéré. Mais

²¹ *Ibid*, p, 573.

²² Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, Année 2002, Volume 13, Numéro 1, p, 12.

cette reconnaissance ne s'obtient que par un minimum d'efforts, ceux réalisés pour maintenir le lieu dans un état propre et ordonné pour montrer une autre image de soi :

« J'ai arrangé un peu les murs et tout...et j'ai un peu nettoyé, y a une dame qui habite juste à côté qui me dit depuis que vous êtes là, ça brille ici ! ».

Une manière de *faire* qui démontre combien cet individu « sans domicile » sait se *faire* accepter et apprécier de son entourage en respectant le lieu tout en se faisant discret. Nous retrouvons ici ce qui fait la singularité de Jean Luc dans sa manière d'être et dans sa présentation de soi, agissant à contre-courant des représentations sociales sur une population qui généralement est dépeinte comme s'appropriant un espace public de manière outrageuse, sans se soucier de l'environnement et des conséquences sur ce dernier.

Perçu comme une « protection contre la menace d'autrui toujours susceptible d'exercer des violences²³ », et comme un rempart face aux rudesses climatiques, la recherche d'un abri est une condition de survie essentielle pour les personnes à la rue.

Dans le cas de Jean Luc c'est à la fois l'aspect suffisamment sûr du lieu, sa capacité d'aparté accordant l'expression de son identité pour « soi », ainsi que sa faculté à pouvoir développer des relations de proximité, qui dominent cette seconde logique d'action orientée vers sa survie morale et psychique.

Une logique qui enjoint tout une série de tenants et d'aboutissants liés les uns aux autres. Sa sécurité physique et sa survie psychique ne peuvent, en effet, s'obtenir sans l'acceptation et la tolérance du voisinage ; qui elles ne peuvent s'attribuer sans un respect et une confiance mutuels apportés grâce au contournement des apparences du « clochard ».

Ce n'est qu'à ses conditions que cet individu « sans domicile » obtient cette reconnaissance « de proximité » lui permettant à nouveau d'appartenir à un endroit. Un sentiment d'appartenance et d'« inclusion » qui est le moteur de cette dynamique identitaire dont parle Claudia Girola, celle à l'œuvre dans une logique de survie, où le corps mais également et surtout l'esprit, doivent pouvoir se ressourcer pour mieux aller de l'avant.

Nous avons tenu à montrer dans ce qui a suivi, les éléments permettant d'accréditer l'idée d'une nouvelle logique d'action basée sur le choix d'un lieu où s'installer en toute quiétude. L'exemple de Jean Luc montre en tout point que la manière de s'établir dans un espace se détermine, certes en fonction de sa localisation, mais également de sa capacité à obtenir un minimum de sécurité par le développement de liens avec le voisinage.

Il démontre toute la singularité et la subjectivité de cette personne « sans domicile » qui, dans une logique de sécurité propre à sa survie, élabore des liens sociaux « neutres²⁴ » avec sa voisine pour obtenir cette acceptation de la part de l'environnement, acceptation synonyme d'« inclusion » territoriale (sociale).

Et ce n'est que grâce à cette « inclusion » que pourra s'obtenir la permanence du squat pour cette personne « sans domicile », au principe d'un investissement matériel et affectif certain.

²³ *Ibid*, p. 14.

²⁴ Pierre Bouvier, *Le lien social*, Editions Gallimard, 2005.p, 35.

Dès lors ce bout d'espace public se modifie également selon la volonté de cet homme en « propre », ce repère spatio-temporel, nécessaire pour protéger son corps et pouvoir ressentir en aparté ces moments de solitude, où exprimer son identité pour « soi » en dehors du stigmatisme de « clochard » porté, malgré soi, sur la scène sociale.

Le lieu à soi convoité puis préservé devient ainsi un élément essentiel dans l'existence de cet individu « sans domicile ». Plus qu'un simple refuge où protéger son corps des agressions et des rudesses du climat, ce lieu devient surtout cette niche de survie morale et psychique accordant grâce à sa confidentialité et sa discrétion, cet espace délimité entre le « dehors » et le « dedans » donnant la possibilité pour cet individu de pouvoir réaliser ce retour vers soi salvateur, en dehors de l'image publique déglacée aux yeux de tous dans cette visibilité diurne quotidienne qu'enjoint la pratique de la manche.

Pour ce faire, l'action mobilise un certain nombre de ressources qui se manifestent dans la capacité de cette personne à pouvoir créer des relations de proximité grâce notamment à l'atténuation des effets du stigmatisme de « clochard ». Pascale Pichon déclarait que : « la survie diurne nécessite de mobiliser de nouvelles ressources, de faire appel à la débrouille ou aux combines, d'entrer dans un processus de socialisation guidé avec plus ou moins de réussite par de nouvelles rencontres inévitables (...)»²⁵. Ce processus de socialisation engendrant de nouvelles rencontres, nous le trouvons ici avec les liens que Jean Luc a su installer avec cette vieille dame habitant en face de son squat. Un processus qui démontre encore une fois la faculté de réflexivité de cet homme sur sa condition, et l'action mise en place afin de se faire accepter malgré tout et où la « relation – espace occupé et lien – est fondamentale.»²⁶.

Ce travail d'analyse dont le but était de montrer les actions singulières mises en place par cette personne « sans domicile » pour résister à ses conditions d'existence précaire, nous pourrions les résumer par une seule et même logique, la gestion de la notion de « visibilité-invisibilité » dans l'espace public, nécessaire à sa survie. Toutefois ce qui fait la particularité de cette gestion, c'est qu'elle devient singulière dans la mesure où elle est l'œuvre d'une personne engageant toute sa réflexivité sur sa condition, afin de s'aménager des moments de répit face aux événements, pour un « maintien de soi » lui procurant cette capacité de maîtrise du rapport à soi et au monde dans un univers où les lieux et les acteurs se dérobent.

Une maîtrise se traduisant, lors de cette visibilité contrainte lors de la manche, par un ajustement des relations selon les interactants qu'il côtoie, en fonction d'une présentation de soi élaborée, qui lui permet de contourner le stigmatisme du « clochard » et construire des liens selon les affinités qui peuvent se créer sur la durée.

Les liens socio-affectifs créés quotidiennement avec la boulangère ou d'autres commerçants de la rue en témoignent, comme ceux développés avec sa voisine pour une plus grande sécurité de son habitat précaire.

²⁵ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, Année 2002, Volume 13, Numéro 1.p, 12.

²⁶ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007.p, 572.

Cette forme de « récits de pratiques » des rapports sociaux montre ainsi toute la subtilité dont fait preuve cet individu démuné, empreinte de manières de faire et d'être singulières pour exister encore pour soi et autrui. L'objectif étant de pouvoir se raccrocher à ce « tout » grâce à la symbolique des rapports sociaux construits avec l'environnement et ses protagonistes pour dépasser, le temps de ces échanges, les frontières symboliques marquant un *état* d' « exclusion ».

Monsieur P : « le SDF essaye de se tenir au strict minimum de la pauvreté alors que le « clochard » se laisse aller (...) »

1. Premier contact

Monsieur P¹ est la dernière personne « sans domicile » que nous avons rencontrée dans le cadre de cette étude. C'est peut-être un signe que de nous retrouver, pour ce dernier récit de vie, à nouveau dans notre ville d'origine, celle de Colmar, là où tout à commencer avec Monsieur Joe. Comme si la boucle était bouclée et que cette réapparition marquait ce retour sur soi après plus de 4 années passées entre le terrain, nos lectures et l'analyse approfondie des situations.

Quoiqu'il en soit et nos ressentis mis de côté, il importe ici d'explicitier les conditions ayant permis notre rencontre avec Monsieur P. Celle-ci s'est réalisée, encore une fois, grâce au réseau développé lors de notre ancienne profession d'éducateur spécialisé, et aux diverses connaissances associées à cette dernière.

Plus précisément, c'est auprès de Christian, travailleur social au sein du CCAS² de la ville que nous décidions de nous tourner, afin de savoir s'il n'était pas en relation dans le cadre de son travail, avec des personnes longtemps dans la rue. En effet, après plusieurs mois d'investigations dans le Territoire de Belfort, puis dans les villes de Mulhouse et de Strasbourg, nous souhaitions pour des raisons pratiques et sans doute aussi pressés par le temps, celui de l'élaboration de notre thèse, revenir sur nos pas et ne pas perdre un temps précieux.

Suite à notre demande, très rapidement Christian nous téléphona afin de nous proposer une personne, susceptible de nous convenir pour notre étude et dont il est le référent social. D'emblée, après bien évidemment au préalable l'avoir informée sur notre méthodologie de terrain, nous lui posons la question pour savoir s'il avait bien informé ladite personne sur nos intentions empiriques. En d'autres termes il s'agissait de savoir pour nous, si la personne en question était informée, puis acceptait de se prêter au jeu de la construction d'un récit de vie sur la durée. La réponse fut unanime et franche. Nous décidions donc par l'intermédiaire de Christian, de poser un premier rendez-vous avec la personne, sachant que celle-ci au moment de l'appel téléphonique se trouvait dans son bureau. Le premier rendez-vous fut pris, un lundi matin du mois de novembre 2013, à 9 heures trente dans le bureau de Christian.

¹ Nous choisissons de nommer cette personne par la première lettre de son prénom, non par souci d'anonymat, puisqu'il mentionne immédiatement son prénom dans le récit lors de sa présentation, mais pour ne pas la confondre avec un autre Pascal participant également à ce travail

² Centre Communal de l'Action Sociale.

Le lundi suivant, nous arrivions sur le lieu où allait se faire la première accroche avec Monsieur P, en présence de Christian. Monsieur P était en avance attendant dans la salle d'attente du service. Immédiatement son visage nous disait quelque chose de l'ordre du déjà-vu. Effectivement, ce n'est qu'une fois arrivé sur son lieu de mendicité que nous nous souvenions l'avoir déjà aperçu à plusieurs reprises dans la ville. Pourquoi alors ne pas nous être adressés à lui plus tôt ?

Sans doute parce qu'au vue de son âge et du fait que nous l'avions vu, il y a de cela 4 années en train de faire la manche, nous pensions tout naturellement qu'il ne convenait pas à notre critère d'enquête. Et surtout sans doute aussi parce qu'après réflexions et vérifications, nous avons vus Monsieur P en compagnie de sa femme dans le cadre de notre ancienne profession, à l'époque où ils recherchaient un logement plus grand.

Arrivé sur le terrain, l'accueil de sa part fut chaleureux. Après nous être présentés³, nous lui parlons plus en détails de notre recherche, de ses buts et de la méthodologie employée pour y parvenir. Pour finir et avant que nous débutions notre premier entretien, nous lui assurons la confidentialité de ses propos et l'anonymat. Nous lui signalons également que son récit de vie ne sera pas donné d'emblée à Christian, et que ce n'est que lui qui pourra décider de ce don ou non.

Après un échange avec son référent social, Monsieur P décida de commencer. Immédiatement nous lui assurons que le choix du lieu lui incombe, et qu'au « pire » nous pourrions mener notre entretien dans la rue, dans un coin reculé, au calme.

Monsieur P préféra nous amener dans un café, un salon de thé plutôt, endroit où il aime prendre son café tous les matins et lire le journal avant de débiter sa journée. Nous le suivons et passons devant son lieu dédié à la mendicité, le coin d'un commerce, à l'intersection entre deux rues piétonnes très fréquentées ; surtout en cette période de fêtes de fin d'années où Colmar se peuple de touristes venus contempler ses marchés de Noël, tradition alsacienne très appréciée.

Face à ce lieu, nous apercevons l'ensemble des affaires personnelles de Monsieur P, 2 sacs de vêtements, empilés les uns sur les autres ainsi qu'une petite caisse métallique dans laquelle se trouvent quelques pièces. Au-dessus de celle-ci un carton est posé contre le mur du commerce sur lequel est inscrit : « *Sans domicile, une petite pièce ou chèque restaurant. Merci à vous. A votre bon cœur* ».

Avant de quitter le lieu pour nous rendre dans ce salon de thé, Monsieur P vérifie la somme des pièces. Nous lui demandons s'il ne craint pas pour la sécurité de ses affaires personnelles, ce dernier nous répond : « *Non, non, regarde il y a juste une caméra en face, donc si quelqu'un me vole on le retrouvera tout de suite.* ».

En effet, en levant notre regard nous constatons la présence d'une caméra mise là pour assurer la sécurité des passants et des commerces. Ce détail explicité, nous arrivions dans le salon de thé pour débiter notre enquête de manière formelle. Avant, nous commandons 2 cafés que nous décidons de régler par choix éthique.

³ Une présentation qui ne mentionna pas notre ancienne profession, malgré le fait que nous devions expliquer les liens créés avec son référent social. Nous invoquons une amitié s'étant constituée suite à une personne que nous connaissions en commun.

2. La trajectoire de vie de Monsieur P

- Une enfance « ordinaire » et l'arrêt prématuré des études

Monsieur P est né le 24 mai 1968 à Colmar. Il est le seul garçon venant composer une fratrie de 3 sœurs dont il est le cadet :

« Je suis né le dernier de la famille à être né une très bonne année en 68... »

Né à Colmar, il habite néanmoins avec toute sa famille dans la ville de Rouffach, ville dans laquelle il effectuera le début de sa scolarité :

« La maternelle et la primaire à Rouffach (...) »

Ses années au collège, il les poursuivra à Soultz, et terminera ce cursus en troisième SES avec au bout l'obtention du CFG, le Certificat de Formation Générale :

« Après j'étais en troisième SES à Soultz quatre ans là-bas...(…). J'ai fait un diplôme qui s'appelle le CFG certificat de formation générale au bâtiment ou autres métiers...que j'ai eu haut la main...(…) ».

Suite à cette réussite, Monsieur P se dirige vers les mêmes aspirations professionnelles que son père, à savoir le métier de menuisier ébéniste. C'est pour cette raison qu'il débutera sa formation dans ce domaine, au Lycée Professionnel Blaise Pascal de Colmar :

« Je voulais être menuisier ébéniste, le même métier que mon père(...) Après j'ai fait une partie au Blaise Pascal à Colmar (...) ».

Mais très rapidement il se rend compte que ce métier se fait de plus en plus rare :

« Mais c'est un métier qui n'existe plus à part en préfabriqué...et les seules entreprises qui restaient dans ce domaine c'était celles où il y avait des personnes qui allaient être à la retraite, mais dont ils ne pouvaient pas renouveler derrière...(…) ».

Il continue néanmoins ses études et se dirige vers l'AFPA puis le CFA pour entamer un apprentissage dans plusieurs domaines :

« Après j'étais à l'AFPA, au CFA...(…) pas que seulement menuisier... pour la maçonnerie, la comptabilité...un peu de tout... ».

En fait il dirige sa formation principalement dans le domaine de la maçonnerie, métier auquel il se destine :

« Maçon...j'ai même dû apprendre à un prof à monter un mur...ah si ! Et ça se dit être prof....mais j'ai pas continuer jusqu'au diplôme car dans le temps il appelait des stages rémunérés d'Etat et en même temps t'étais payé par l'AFPA.... ».

Mais cette situation ne lui satisfait guère. Le trajet quotidien de Rouffach, lieu où il loge avec ses parents, à Colmar auront raison de ses motivations :

« Mais ça me faisait chier de rester la journée là-bas et de rentrer le soir...j'ai fait les neufs mois et après j'ai arrêté... ».

- La fin de la scolarité et le début des petits « boulots »

Toutefois ce n'est pas la fin de la scolarité qui lui fera connaître ses premières expériences professionnelles. A l'âge de 14 ans, il a connu ses premiers petits « jobs » d'été en usine :

« En usine j'ai fait les trois huit, j'avais quatorze ans, c'est légal pour les jobs d'été...et moi je faisais les trois huit... ».

Ses réels premiers pas dans le monde du travail il les fera tout d'abord dans le domaine de la menuiserie auprès d'un patron :

« J'ai travaillé en tant que menuisier à Wattwiller... je me levais à trois heures du matin pour prendre le premier train à cinq heures pour être à Bollwiller à 6 heures et à pied être au boulot (...) ».

Mais rapidement sans qualification, son patron se séparera de ses services :

« Et après il a pris des apprentis et je lui ai dit j'ai compris...(...) ».

- Des incohérences⁴ dans l'étiologie de ses débuts dans la rue

Jusqu'ici les éléments énoncés par Monsieur P paraissent cohérents. Toutefois, l'étiologie de son arrivée dans la rue comporte des zones d'ombre. En effet ce dernier affirme tout d'abord, ceci :

« J'avais fait mon service militaire...à la légion...j'avais falsifié ma date de naissance pour devancer l'appel...j'ai fait le devancement d'appel à 15 ans...je suis partis à 16 ans...et j'ai fait 8 ans après j'ai arrêté...j'ai fait l'armée de 16 à 24 ans et après j'étais dans la rue... »

Si l'on en croit cette déclaration, nous situons le début de sa vie à la rue à l'âge de 24 ans, après son service militaire au sein de la Légion Française. Le déroulement des éléments diachroniques énoncés dans le récit avant cet épisode affirme une incohérence :

⁴ Incohérences que nous avons tentées d'éviter par ce travail de coproduction et par une relecture constante des précédents entretiens remis à la personne, afin de justement corriger d'éventuelles incohérences dans le déroulement de sa trajectoire sociale.

« J'étais déjà dehors...j'avais 18 ans.... »

Ce qui reste impossible puisqu'il affirme précédemment, qu'il était à la Légion Française de l'âge de 16 à 24 ans, ce qui ne peut coïncider avec une vie à la rue dès ses 18 ans. Ainsi, la cause de sa précarité, il l'associe à une rupture familiale et à son départ volontaire du giron familial :

« J'ai eu quelques petits tracas familiaux....je ne m'entendais plus vraiment avec mon père, ni avec ma mère mon père m'a donné le choix, soit je faisais ce que lui voulait, soit je prenais mes affaires et je foutais le camp, je que j'ai fait un matin je suis partis (...) ».

Il en est de même lorsqu'il aborde son entrée dans le circuit de l'assistance et lorsqu'il nous explique sa première et unique nuit dans un foyer d'hébergement d'urgence⁵ :

« Les foyers n'existaient pas en mille neuf cent quatre-vingt-six...c'est en quatre-vingt-sept que le premier foyer a ouvert à Colmar c'était le foyer Espoir...l'abri de nuit s'appelait le « wagon » (...) ».

Or à cette époque il avait 18 ans, et le « wagon » dont il parle, existait déjà. :

« C'est en 87 que le premier foyer a ouvert à Colmar c'était le foyer Espoir...l'abri de nuit s'appelait le « wagon »...(...). En 2007 j'ai travaillé pour Espoir et là-bas on était payé pour travailler la semaine du lundi au vendredi... on était payé 300 francs la semaine...12 heures par semaine....et la première nuit que j'ai passé au « wagon », il y en a un qui m'a volé tout mon argent...(...) ».

Que dire et penser de ces incohérences dans l'étiologie de son entrée dans une situation de précarité ? Sont-elles le signe d'une confusion réelle⁶ ou celui d'une tactique⁷ en œuvre dans le discours sur soi afin de dissimuler à l'auditeur extérieur les réelles raisons de sa vie dans la rue ?

Nous pouvons de fait émettre une hypothèse tangible à cette arrivée dans la rue qui, en rejoignant ensembles certains éléments évoqués, peut permettre de comprendre l'étiologie réelle et peut-être également la tactique de diversion opérée par Monsieur P dans son récit. Sans doute y-at-il eu un conflit familial qui a poussé Monsieur P hors du domicile familial. Sans doute également a-t-il fait la Légion Française⁸, ou une armée de métier.

⁵ Faits corroborés avec les dires de Beckir, travailleur social depuis plus de 20 ans au sein du seul foyer d'hébergement d'urgence de la ville qui nous a bien confirmé lors d'un entretien informel l'avoir vu une seule nuit, qui s'est d'ailleurs mal passée, depuis il nous affirme que Monsieur P n'a plus du tout sollicité les foyers.

⁶ Nous invoquons ici une des possibles conséquences de sa maladie qui nous a été dévoilée par un commerçant proche qui le connaît depuis le temps que Monsieur P est dans la rue, et qui nous a mentionné le nombre de fois qu'il a dû le porter, suite au malaises liée à son épilepsie. Voir dans la suite du récit ce fait mentionné par la personne et confirmé par Monsieur P.

⁷ Nous reviendrons ultérieurement dans cette étude de cas sur cette tactique dans le discours perçue moins comme une souhait délibéré de vouloir tromper le chercheur, mais davantage comme révélateur d'une souffrance et d'une honte qu'il s'agira de décrypter par la suite.

⁸ A ce propos, dès l'entretien suivant, nous avons questionné Monsieur P sur ces incohérences dans le récit. Tout d'abord celle de l'âge de son arrivée dans la rue, où effectivement il affirme que c'est

Ainsi une supposition pourrait être évoquée, au vue également de son départ prématuré du circuit scolaire et de ses difficultés à trouver derrière un emploi stable, puisqu'il nous affirme que dès la fin de ses études il a réalisé plusieurs petits emplois précaires :

« J'ai fait des petits boulots...comme étalagiste sur le marché, vendeur, habilleur à Colmar.... j'ai travaillé dans les commerces, j'ai travaillé dans les grandes surfaces en tant que nettoyeur, étalagiste...même cariste ça m'a pas dérangé.... ».

Notre supposition est la suivante. Peut-être que ses parents souhaitaient que Monsieur P poursuivent ses études, du moins jusqu'au bout et qu'il trouve un emploi stable ensuite. N'est-ce donc pas le refus de se conformer au souhait de ses parents qui a créé ce conflit dès l'âge de 16 ans, âge selon lequel il affirme avoir fait la légion Française, élément que nous entendons davantage comme une intégration dans l'armée de métier pendant six années. Cette idée nous la retrouvons peut-être ainsi dans les dires de Monsieur P lorsqu'il nous déclare :

« Mon père m'a donné le choix, soit je faisais ce que lui voulait, soit je prenais mes affaires et je foutais le camp (...) ».

L'« exclusion » de la sphère familiale serait donc du fait du père. Idée qui pourrait corroborer avec une des déclarations de Monsieur P, lorsque plusieurs années après cette éviction, son père lui adresse ces quelques mots, à la découverte de sa situation :

« Ils l'ont découvert quand ils sont venus sur Colmar pour se promener...ça leur a fait un choc et mon père il m'a dit je m'excuse, il a ouvert son portefeuille et m'a donné un billet de cinq cent francs à l'époque, il m'a fait j'espère que tu en feras bonne usage...(...) ».

Dans ce cas l'étiologie de son entrée dans une situation de pauvreté se comprend comme celle ayant trait à un conflit familial l'ayant poussé à quitter sa famille pour, non pas vivre dès ses dix-huit ans « dehors » comme il nous l'affirme, mais pour rejoindre l'armée de métier jusqu'à 24 ans, âge de son début de précarité dès son retour de l'armée. C'est d'ailleurs ce qu'il nous déclare à la suite de son passage à l'armée:

« J'ai fait l'armée de seize à 24 ans et après j'étais dans la rue... ».

après avoir fait la légion c'est-à-dire à 24 ans et non à 18 ans, comme il nous le stipulait, qu'il s'est retrouvé sans toit.

Ensuite l'épisode de la légion est toujours maintenu dans son récit, même si nous lui opposons le fait que l'on ne peut faire la légion dès 16 ans. La falsification de sa date de naissance reste l'élément qui justifie selon lui cette entrée précoce, non sans conclure en nous précisant que depuis cette unité de la légion a été dissoute par l'Etat. Nous nous posons ainsi légitimement la question de savoir si dans son esprit le mot « légion » est galvaudé dans le sens, où Monsieur P a sans doute alors inclus une armée de métier, les dates pourraient correspondre, plutôt que la légion. Ce terme est ainsi peut-être employé du fait qu'il était dans un corps de l'armée française spécifique, peut être disciplinaire, mais non dans la légion à proprement parler.

Sans éléments nous permettant d'accréditer notre hypothèse ou de nous diriger vers une autre piste de réflexion, nous partirons de l'âge de 24 ans, âge auquel nous associons le début d'une longue période de précarité extrême.

- Une première expérience du réseau d'aides sociales

Ici également nous ne sommes pas plus sûrs des éléments diachroniques avancés par cette personne « sans domicile ». Toutefois l'expérience de l'hébergement en foyer d'urgence semble être avérée, puisque le « Wagon » existe vraiment et que l'insécurité dans ce type de lieux également :

« La première nuit que j'ai passé au « wagon », il y en a un qui m'a volé tout mon argent...(...) ».

Cette première nuit sera donc importante pour Monsieur P pour la suite de son parcours au sein des institutions de l'aide sociale, notamment celles ayant trait à l'hébergement.

S'étant fait dérober ses papiers et son argent, il décide de quitter le « wagon » pour dormir dehors :

« Je voulais garder mon indépendance...je voulais garder mon indépendance, mon argent, mes papiers, c'est le plus important....eh oui !....(...) ».

Suite à cette expérience négative, Monsieur P restera en retrait par rapport aux structures d'hébergement qu'il ne fréquentera plus. C'est à ce moment-là aussi qu'il fera la connaissance d'anciens de la rue :

« J'ai connu des plus vieux...du moins pas des vieux, des personnes d'un certain âge qui eux n'ont pas survécu (...) ».

- Les premiers pas dans une carrière de « sans domicile »

Petit à petit, Monsieur P commence à adopter les tactiques qui permettent de survivre dans la rue. Il débutera d'abord la manche pour obtenir quelques sous, puisque si nous convenons qu'il est dans la rue depuis l'âge de 24 ans, il ne bénéficie pas encore du RSA, ce dernier étant possible à l'âge de 25 ans :

« Le plus simplement du monde, je demandais même pas... je restais là dans le coin, les gens ils venaient, ils me donnaient une pièce, je discutais avec eux, ils me parlaient Alsacien, je parlais avec eux, je renseignais les gens...beaucoup de touristes...que ce soit des allemands, des américains, des chinois, des anglais ça me dérange pas du tout... ».

Ce coin qui encore aujourd'hui, au bout de vingt et une années de rue, reste ce lieu de prédilection pour Monsieur P où, comme nous l'avons constaté à plusieurs reprises, il réalise l'aumône. Mais la manche n'est pas l'unique moyen de survie pour Monsieur P. Dès qu'il en aura la possibilité, il s'adressera à l'aide sociale et plus spécialement au CCAS, lieu où nous l'avons rencontré, afin de faire les démarches nécessaires pour l'obtention du RSA :

« Monsieur F....il est à la retraite maintenant mais il était sympa....il fait partir de l'ancienne école, c'est lui qui a instruit mon dossier de RMI à l'époque et après comme il était un peu pointilleux, il voulait que je recommence plusieurs fois le dossier...ben ouais...pour que je me bouge... il m'envoyait des courriers pour me dire que j'avais telle et telle réunion....que je sois en avance.... ».

Mais le RSA ne constitue pas en soi une fin, il n'est qu'un revenu de subsistance. Pour accroître ses ressources et se rendre également utile, Monsieur P trouve du travail auprès de patrons venues le débaucher dans la rue :

« Les patrons y en a qui viennent et qui demandent vous avez quoi comme diplômes, moi je dis le seul diplôme que j'ai c'est mes mains parce que sans cela vous pouvez rien faire dans la vie...le premier patron que j'ai eu il était perplexe, il m'a laissé une chance une semaine pour voir ce que je valais...j'ai travaillé pour l'équivalent de 10 ouvriers...en même temps pendant une semaine...j'étais pas déclaré mais ça me faisait un pécule...j'étais vendeurs sur les marchés après j'ai travaillé dans les fêtes foraines....je réparais et je redémontais les manèges...je voyageais avec eux... ».

Sans doute l'emploi saisonnier comme celui réalisé auprès de forains est aussi le moyen d'oublier, le temps des voyages, sa condition d'existence pour être à nouveau considéré comme une personne ordinaire, en dehors de son stigmata.

Sans logement, le parcours a-résidentiel de Monsieur P se résumera pendant des années par des nuits passées dehors, même en période de grand froid :

« Moi je suis toujours vivant, j'ai dormi avec du moins quinze avec une veste simple d'été...et je suis toujours là.... ».

Ou encore par l'établissement dans plusieurs squats successifs, où la quête d'un endroit sûr et discret fait que plusieurs tentatives sont adoptées par l'individu avant de trouver son lieu à « soi » qui se situe :

« Devant une entrée d'immeuble ça fait deux ans avant on avait d'autres squat mais avec les contrôles de police...tout ça depuis 1986, faut avoir le courage..... ».

Quant au reste des éléments permettant la survie dans la rue, Monsieur P le trouvera auprès des associations caritatives de la ville :

« Manger, se vêtir, ça on a des combines...y en a pas trente-six, pour bouffer je vais au secours protestant je leur demande des bons alimentaires...quand ils ont les moyens ils me donnent des bons de huit euros je peux aller à l'Intermarché faire mes courses ou la mairie me fait un bon pour le restaurant la Manne, c'est très bien là-bas on mange bien le décor il est chouette...(... ».

Pour se vêtir Monsieur P s'en remet également au service d'une association, ou récolte les dons de certains passants, faisant un geste dès les premiers frimas de l'hiver :

« Ben des fois je demande au Secours Populaires s'ils ont des vêtements, des fois c'est des gens qui m'en déposent...plutôt en automne, on m'a déjà déposé des doudounes, des pulls.... »

- Sortir de la rue (de manière temporaire) par l'accèsion à un logement

Nous sommes en 1997. Cela fait maintenant 5 années que Monsieur P vit dans la rue. Toutefois cette vie dans la rue, hormis le fait qu'il ne souhaite pas intégrer de centre d'hébergement, ne l'empêche pas d'avoir des relations avec l'aide sociale, notamment avec Monsieur F, assistant social du CCAS, lieu où nous avons fait la connaissance de Monsieur P. C'est avec cette personne qu'ils mettent en place le RSA⁹ et l'ensemble des démarches administratives afin de trouver un toit :

« C'est lui à l'époque qui m'a une fois dit de remplir un dossier et de l'envoyer par mail...Monsieur F.....a instruit mon dossier de RMI à l'époque (...) ».

Cette même année il entre en logement autonome par l'intermédiaire du D.A.L.E :

« Le seul logement que j'ai eu je l'ai eu par le droit au logement, par le DALE...je l'ai eu pendant quelques temps (...) ».

- La rencontre avec Céline¹⁰, le début d'une nouvelle vie ?

L'année 1999 sera l'année d'une évolution pour Monsieur P qui, sorti de la rue depuis 2 ans, ne travaille pas. A ce moment-là il fait la rencontre de Céline qui va devenir sa future femme :

« Mon ex-femme elle s'appelle Céline elle avait un appartement du côté du quartier de Munster à Colmar elle a été obligé de quitter son logement pour des impayés de loyer, elle s'est retrouvée à la rue, et y a une personne que je connaissais qui lui a proposé l'hébergement, mais il la prenait vraiment pour une bonne poire, une femme de ménage c'était tout ce qu'elle était.

Un soir, elle était dehors, elle avait dormi à la gare, je l'ai vu le matin, elle était mal foutue, pas très bien réveillée, elle n'avait pas d'argent sur elle, qu'est-ce que j'ai

⁹ Démarches tardives au vue, selon son ancien référent Monsieur F qui nous a exprimés, lors d'un entretien informel, les nombreuses difficultés à obtenir l'adhésion de Monsieur P pour qu'il obtienne un minimum de ressources.

¹⁰ Femme que nous avons connue, comme nous l'avons exprimé auparavant, dans le cadre de notre ancienne profession, à l'époque où, en couple avec Monsieur P ils étaient venus pour obtenir un plus grand logement.

fait ? Moi j'avais assez d'argent parce que j'avais le RMI qui était tombé...je lui ai demandé si elle voulait manger et boire quelque chose de chaud...il était dix heures du matin, elle a fait pourquoi pas ? On est venu ici je lui ai payé un café, croissant, à 11 heures elle avait faim, je lui ai payé encore un chocolat avec une potée auvergnate...(...) Le soir elle est venue me voir, moi j'avais déjà mon appartement, je l'ai invité à venir chez moi (...) ».

Depuis ce soir, le couple restera uni pendant six années, durant lesquelles ils se marieront. A cette même époque Monsieur P, comme motivé par cet amour, trouvera à nouveau quelques missions intérimaires :

« Je travaillais en intérim je travaillais au magasin GROS j'étais étalagiste c'est là que je commençais le matin à 3 heures pour finir à 21 h 30 voire 22 heures..(...) ».

Mais très rapidement le salaire ne suffit plus au regard de la vie du couple où Céline ne travaille pas. Il décide ainsi de quitter son emploi :

« Il (son patron) voulait me garder, mais moi je voulais pas parce que le salaire ne suffisait pas...je pouvais prendre mes heures de repos n'importe quand et à n'importe quelle heure...je pouvais m'arrêter quand je voulais...c'est pour ça que le patron il voulait me garder il pensait que j'étais beaucoup plus rapide que les autres...quand je suis parti ça la pas emmerder mais il a regretté...(...) ».

- 2005, l'année de tous les malheurs

L'année 2005 va marquer un tournant dans la trajectoire sociale de Monsieur P. Plusieurs évènements majeurs vont en effet se faire jour. Le premier concerne la mort de son père des suites d'une longue maladie :

« Mon père est décédé en 2005 au mois de juillet....cancer du cerveau...(...) ».

Cette nouvelle, outre le choc de la mort, n'a pas été d'une grande surprise pour Monsieur P car depuis son départ du domicile familial, Monsieur P a gardé tout de même des contacts avec sa famille, notant par le biais de quelques correspondances :

« Je leur envoyais quand même une carte postale pour les fêtes de fin d'année, les anniversaires....et de temps en temps ils me répondaient (...) ».

Quelques temps avant la mort de son père, Monsieur P décide de faire un pas vers eux, comme guidé par un pré-sentiment:

« Une fois j'ai pris sur moi-même, j'ai eu le culot d'aller les voir, je suis allé leur rendre visite ils m'ont reçu à bras ouverts et quelques temps après j'ai mon père qui est décédé (...) ».

La mort du père a sans doute resserré les liens entre Monsieur P et sa mère à qui il rendra visite tous les mois à partir de deux mille cinq, année du décès de son père :

« J'allais la voir une fois par mois...elle me donnait à manger elle me donnait des groseilles des confitures, des trucs comme ça et de temps en temps elle me donnait entre dix et vingt euros...j'avais quand même gardé un petit lien...ma mère elle pensait que quand je venais une fois par mois c'était pour lui demander de l'argent, mais moi j'en ai rien à foutre...c'est pour le lien...le maintien des liens c'est ce qu'il y a de plus important dans la vie...j'ai essayé de lui expliquer plusieurs fois, mais.....(silence)... ».

Des visites qui toutefois vont s'avérer décevante pour Monsieur P où malgré l'amélioration de sa situation, un malentendu provoquera une nouvelle rupture. Depuis ce temps, Monsieur P n'aura jusqu'à ce jour plus aucune nouvelle de sa mère directement, même s'il tentera encore une dernière réconciliation :

« Ça fait 8 ans que je n'ai plus de nouvelles...la seule nouvelle que j'ai pu avoir c'est par le biais d'amis qui habitent juste à côté de chez elle...je me suis déjà déplacé avec un ami pour aller la voir, ma mère elle a ouvert la fenêtre de la cuisine elle m'a dit qu'est-ce que tu fais là ? J'ai pas insisté et puis... ».

Les seuls liens qui lui resteront avec des membres de sa famille seront ceux pérennisés plus tard lorsqu'il retournera dans la rue, au travers de visites ponctuelles de ses cousines et de ses tantes :

« De temps en temps je vois mes cousines...des tantes qui passent, elles discutent elles demandent comment ça va...moi je leur retourne le compliment et après j'engage la conversation.... ».

Cette même année voit encore la séparation du couple. Sa femme s'étant, aux dires de Monsieur P, rendue coupable d'adultère ce qui a précipité le mariage à sa perte :

« On était marié à la mairie dans toutes les règles...c'est elle qui a fait la conne (...) ».

Néanmoins la fin de leur union n'est pas immédiatement entérinée par un divorce pour faute. Il y aura juste une séparation de corps, la demande du divorce ne sera enclenchée qu'à partir de deux mille dix. Céline quittera ainsi le logement pour s'installer avec un autre homme :

« Elle s'est remise avec un....un soi-disant mec qui est un moins que rien...il a deux mains gauches...et c'est un alcoolique....je l'ai aidé de bon cœur et c'est elle qui a tout foiré...c'est ce qu'on appelle des remerciements de merde... ».

- Retour à la « case départ »

Sans emploi et séparé de sa femme, Monsieur P va, l'année suivante, en 2006, perdre son logement :

« *Du jour au lendemain le propriétaire il a commencé à augmenter les loyers¹¹...et ils m'ont foutus dehors, c'était en 2006....* ».

L'augmentation du loyer injuste pour Monsieur P ajoutée à l'enchaînement des malheurs auront eu raison de cette « réinsertion » fragile. Seul, il retourne cette même année à la rue pour ne plus la quitter jusqu'à ce jour et épouser les conditions d'existence de personne « sans domicile ».

Au préalable de l'analyse approfondie de la situation de Monsieur P, il importe de préciser dans sa trajectoire sociale, son parcours a-résidentiel, donnée essentielle de sa situation sociale de personne « sans domicile ». En effet, pour éviter tous malentendus épistémologiques il convient de préciser la durée effective de vie dans la rue pour cette personne. Cette temporalité étant effectivement, l'unique¹² mais aussi l'essentiel critère de notre méthodologie.

La « sélection » que nous opérons dans notre recherche s'appuie ainsi sur cette temporalité, « excluant » les personnes étant depuis moins de 10 années dans la rue, et dont les motifs de cette démarche sont explicités en détails dans la partie méthodologie de cette recherche.

La reconstitution du récit de vie de Monsieur P ne doit ainsi pas porter à confusion quant à la dénomination scientifique de « sans domicile ».

En d'autres termes, le parcours de vie de rue de 10 années ou plus, peut également se lire non pas de manière linéaire et constante, mais fragmentée d'épisodes plus ou moins longs d'hébergements (tiers, foyers d'urgence, hôtel...). Ces hébergements, qui dans le cas de Monsieur P, et comme il nous l'exprime dans son récit, permettent cette coupure avec la rue et une manière de se « *retaper* ». Mais il peut aussi s'interrompre pendant un temps, pour une « parenthèse enchantée », celle liée au mariage.

Monsieur P ne fait d'ailleurs pas exception à ce fait puisque l'enquête menée auprès de Dany, nous a également montré cette « pause » de la rue pendant 3 années marquées par un mariage et une séparation. Les similitudes avec Monsieur P sont d'ailleurs ici frappantes puisqu'il quittera « momentanément » la rue de 1997 à 2007, intervalle pendant lequel il y a également eu mariage et séparation avec son ex-femme. La durée de vie dans la rue pour certains peut donc, par intermittences, se stopper pour trouver des moments à nouveau « ordinaires » dans la création d'une sphère domestique. Sphère qui pourrait faire croire à cette « réinsertion » possible par le mariage, mais également et souvent, comme Dany et Monsieur P, par l'emploi retrouvé et non sans lien évident avec cette union.

¹¹ Faits vérifiés auprès de Monsieur F son ancien référent qui nous a également confirmé ce fait, lors de notre entretien informel.

¹² Nous omettons ici d'évoquer le barrage de la langue comme obstacle épistémologique, ce qui pour nous paraît évident dans le but de l'élaboration de récits de vie. Ceux-ci ne peuvent s'élaborer que sur une langue commune sachant que nous avons réalisé 2 récits de vie avec des personnes « sans domicile » non françaises, mais dont la maîtrise de notre langue fut plus que bonne pour que nous puissions réaliser notre enquête.

Ainsi il importe ici de considérer le parcours de rue de Monsieur P comme ayant débuté en 1992 pour se stopper pendant 7 années, de 1999 à 2006. Nous pourrions ainsi et dans ce cadre évoquer la terminologie de Jean François Laé et Numa Murard et parler de « grand célibataire¹³ » pour une situation où les décompositions familiales « remettent » l'homme dehors. Mais l'étiologie¹⁴ d'un retour à la rue n'est pas centrale dans cette analyse.

Plus centrale est pour nous, l'analyse des constituantes d'une existence qui au final, et malgré de grandes « pauses » pour certains, ne dévie guère d'une existence de personne « sans domicile » puisque dans le récit comme dans la pratique, la pause semble déjà depuis longtemps consommée.

3. L'analyse de cas

3.1 Montrer cette volonté de s'en sortir *a contrario* du « clochard »

- L'appropriation d'une parcelle de rue : une fixité sans en être une

La fixité du « clochard » est un argument régulièrement énoncé dans les récits de vie des personnes que nous avons interrogées pour cette recherche. Celle-ci aux yeux des personnes devient cet attribut tout aussi négatif que peuvent l'être l'apparence ou encore l'alcoolisme. Nous pesons là encore, tout le poids de cet « itinéraire moral » où la personne « sans domicile » connaît par expérience les représentations sociales liées au « clochard » et sa légendaire sédentarisation. Elle participe de cette représentation pour un individu enkysté au bitume dans cette « asphaltisation » comme la nommait le psychiatre Sylvie Quessamand Zucca, venant marquer, non pas l'appropriation salvatrice de l'espace public transformé en « propre », mais ce mutisme social, révélateur d'un repli sur soi dévastateur pour l'être enfermé dans sa temporalité et sa réalité spatiale.

Le coin de rue où Monsieur P réalise l'aumône est de ce point de vue très intéressant pour notre analyse, surtout dans l'observation de l'aménagement de ce dernier. Comme nous l'avons mentionné juste avant, ce coin adossé contre la devanture d'un commerce en plein centre-ville de Colmar, se marque de sa trace, où le sol est affecté de et par sa présence, à l'image de cette « morphologie sociale » de Marcel Mauss.

¹³ Jean François Laé, Numa Murard, *Les récits du malheur*, Descartes et Cie, 1995, Paris, p.107.

¹⁴ Etiologie dans le sens où il s'agit de comprendre, d'analyser pourquoi ces individus retournent dans la rue ? Et où la responsabilité de l'action sociale semble mise en question au vue des nombreux outils développés par celle-ci pour maintenir la personne en logement. Même si évidemment dans une situation de séparation, la loi n'évince jamais la femme du domicile. Ou bien d'analyser ce retour comme une répétition de l'échec et l'incapacité de la personne à pouvoir s'inscrire dans une vie « ordinaire ». Nous attribuerions alors dans ce dernier cas l'entière responsabilité des faits à l'individu et sa capacité ou non à saisir les chances de « réinsertion » qui lui sont offertes par les pouvoirs publics et le destin.

Morphologie qui toutefois est moins sociale, dans le sens où elle signifie l'action d'un groupe, qu'individuelle, celle qui marque l'action de Monsieur P. Une action où, entasser soigneusement certaines affaires personnelles ainsi que ses outils de la survie permettant la manche (caissette en métal surplombée d'un écrit), signe cette volonté affirmée de marquer matériellement et symboliquement cet endroit comme un espace privatif.

Cependant cette fixité au lieu ne doit pas engendrer de malentendus quant à sa condition qui, dans les yeux des protagonistes de la rue, s'associerait mécaniquement au « clochard », surtout au vue du temps que Monsieur P a déjà passé dans la rue à cet endroit¹⁵ depuis son arrivée dans celle-ci. Arrivée qu'il nous exprime en ses termes :

« Le plus simplement du monde, je demandais même pas... je restais là dans le coin, les gens ils venaient, ils me donnaient une pièce, je discutais avec eux, ils me parlaient Alsacien, je parlais avec eux, je renseignais les gens...beaucoup de touristes...que ce soit des allemands, des américains, des chinois, des anglais ça me dérange pas du tout... ».

D'emblée dès sa chute, Monsieur P a donc investi, à l'âge de dix-huit ans, cette place, ce coin de ruelle fortement passante, lieu qu'il n'a depuis, hormis cette « parenthèse enchantée » plus quitté. Toutefois, il convient et c'est là le point majeur de cette partie d'analyse, de mettre en évidence une nouvelle logique dans l'agir, celle qui tend vers une amélioration de son image passant par le contournement du stigmaté du « clochard ».

Ce contournement, Monsieur P nous l'exprime ainsi au moment où nous lui faisons part d'avis d'autres personnes dans sa situation qui évoquent ce besoin de mouvements pour ne pas rester ancrées au sol, et dégager cette image de « clochard » :

« Oui, c'est vrai....moi je suis juste fixé pour la manche et encore, je laisse mes affaires mais je suis rarement là... je bouge ça permet d'aller plus loin déjà, et de se maintenir en formepour l'esprit il faut surtout marcher et ne rien penser...(...) ».

Le mouvement possède ici un caractère bienfaisant dans la mesure où il permet selon cette personne, de faire un peu d'exercice physique mais également d'éviter des cogitations excessives et anxiogènes. Il est cette manière à soi de ne pas tourner en rond dans son esprit et physiquement, et de mener à bien ses démarches administratives comme il nous l'exprimait de manière informelle lorsque nous l'accompagnions à la fin d'un entretien rejoindre son référent social.

Être toujours en mouvements ne signifie toutefois pas pour autant se disperser ou encore posséder cette nature instable, ce « défaut de personnalité » pour reprendre un terme de Nels Anderson, dans lequel la personne ne parvient pas à se stabiliser physiquement, économiquement et affectivement. Ces attributs qui par la suite donneront naissance à cette « errance pathologique » produit d'une déconstruction

¹⁵ Observations que nous avons pu faire depuis au moins cinq années en tant qu'habitant de cette ville où, chaque fois que nous nous rendions en centre-ville, nous percevions Monsieur P assis dans ce coin. Ce qui explique cette impression de déjà-vu lors de notre première rencontre.

mentale avérée. Le mouvement¹⁶ c'est la vie, celle faite de rencontres, de liens, de sociabilités toujours renouvelées :

« Je me promène, je vis au contact des gens...je les renseigne¹⁷, je les aide...(...) ».

Et c'est bien ce que nous explique Monsieur P en utilisant des mots forts, « *je vis au contact des gens* » preuve de son ouverture à l'autre et de son refus de repli sur soi dont il sait qu'il caractérise le « clochard » et pourrait fortement lui nuire. Cette expression nous la qualifions de forte dans la mesure où elle exprime bien cette *pulsion* de vie, pour reprendre un terme psychanalytique, à l'instar de celle de mort dont on a souvent parlée pour le « clochard ».

Le mouvement, non pas itératif, mais continu possède ainsi cette double avantage pour Monsieur P. Il lui donne la possibilité dans un premier temps de détourner l'image de fixité chronique du « clochard » tout en créant dans un second temps, ces sociabilités multiples et quotidiennes afin de ne pas se renfermer sur soi et exister socialement. La rue devient ainsi et comme l'exprimait la sociologue Claudia Girola, ce lieu où « commercer des liens¹⁸ ».

- « **Se tenir au strict minimum de la pauvreté** » : une ligne de conduite

Nous reviendrons ultérieurement sur ce « commerce » des liens lié à cette rue, mais pour l'instant ce qui nous importe est de montrer encore comment Monsieur P procède dans cette manière bien à lui afin de repousser au plus loin, les effets phénotypiques de sa condition, ceux du « clochard ». Nous avons affirmé à l'instant que l'un des attributs négatifs de ce personnage est l'apparence, liée à l'hygiène corporelle ou encore à la manière de se vêtir. Cette dernière constitue ce « symbole de stigmat¹⁹ » portant au grand jour la visibilité de sa condition. L'apparence physique élément premier et constitutif de l'idée que l'on se fait d'une personne, n'est pas laissée aux oubliettes pour Monsieur P comme pour d'autres personnes d'ailleurs :

« Il y a quelque chose qui joue en plus quand on est SDF c'est la tenue corporelle il faut toujours être habillé différemment et jamais gardé les mêmes vêtements.... il faut les laver régulièrement parce qu'une personne qui se change régulièrement c'est une personne qui veut s'en sortir...parce que si elle ne fait rien qu'elle reste dans son déclin, elle retombe plus bas que terre...c'est une partie de la définition du clochard...y en a des vertes et des pas mûres.... ».

¹⁶ Ce mouvement quasi continu, nous l'avons observé à plusieurs reprises dans la ville de Colmar concernant une personne « sans domicile » que malheureusement nous n'avons pas pu interviewer pour cette recherche. Toutefois, les renseignements pris auprès des travailleurs sociaux de la ville, nous ont bien confirmé le fait que cette personne était « sans domicile », mais qu'elle était constamment sur la route, faisant à pied, été comme hiver, des déplacements assez conséquents qui donnaient l'occasion de l'apercevoir en fonction de la journée à plusieurs endroits de la ville où dans ses environs.

¹⁷ Chose que nous avons pu observer lors de nos entretiens et pendant une pause où deux femmes cherchaient une boutique et où Monsieur P s'est proposé de leur indiquer la direction.

¹⁸ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abris*,

¹⁹ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p.59.

Le fait de changer régulièrement de tenue vestimentaire²⁰ prouve que la personne dans la rue fait encore attention à elle mais aussi, et dans cette logique de contournement du stigmate, aux regards des autres. L'idée de vouloir s'en sortir est également ici au cœur de cette différence entre Monsieur P, « SDF » et le « clochard ». Nous sommes ici en face du même argument que celui lié au mouvement précédemment analysé. Vouloir s'en sortir c'est vouloir bouger, mais c'est également vouloir soigner son apparence physique, notamment à travers la tenue vestimentaire. Cette logique dans l'agir, véritable tactique de diversion, a pu ainsi se vérifier au quotidien chez Monsieur P autant dans les actes que dans les dires, où l'image du « clochard » est ainsi repoussée jusque dans le verbe et sa manière à soi de ne pas en reconnaître l'existence sémantique pour lui redonner sa signification propre :

« Clochard c'est déjà pas un mot pour moi....pour savoir la signification de ce mot il faut regarder dans le dictionnaire, le clochard c'est un trappeur, c'est un baroudeur, un vagabond, ce qu'on appelait dans le temps c'était un voleur de poules...tu prends un exemple tu prends un renard c'est un clochard parce qu'il vole dans les poulaillers du moins c'est l'image qu'on avait donnée du renard, mais c'est faux... c'est pareil pour le clochard c'est un terme péjoratif... ».

Une signification des mots, ceux qui font les choses, comme le déclarait Michel Foucault, à la fois produits et constituants majeurs d'une taxinomie, que nous trouvons chez cette personne « sans domicile », comme un terme qui ne se rapporte pas uniquement à l'homme. Il peut aussi caractériser un animal comme il nous le déclare. Pour lui le « clochard » est ainsi davantage le résultat d'un comportement que ce qui essentialise et définit un être :

« Je suis un SDF, c'est différent, c'est que le SDF essaye de se tenir au strict minimum de la pauvreté alors que le « clochard » se laisse aller, il va plus se laver, il va plus laver ses habits il va s'alimenter dans les poubelles, ça moi j'ai jamais fait.... ».

Un comportement qu'il juge caractéristique de cet abandon de soi, où l'homme est presque réduit à l'état d'animal, en ne se lavant plus et en s'alimentant dans les poubelles.

Monsieur P à l'opposé de ce comportement est, par voie de conséquence discursive, pas « clochard » mais un « SDF », celui qui « *essaie de se tenir au strict minimum de la pauvreté* ». Nous pouvons ainsi interpréter cette dernière phrase comme une manière de se tenir en société, ce qui rejoint la façon de changer régulièrement de vêtements dont nous parlions à l'instant, et une forme de dignité conservée en évitant de constituer son repas en fonction des détritiques de ceux des « inclus ».

Par conséquent, s'en tenir au strict minimum de la pauvreté c'est en quelque sorte adopter une ligne de conduite. Une ligne de conduite que nous trouvons dans d'autres témoignages sur ce sujet, comme par exemple celui de Patrick nous répétant qu'il « *faut savoir se tenir dans la rue* ».

²⁰ Nos entretiens avec cette personne menés quotidiennement sur une semaine nous ont permis de constater cette tenue vestimentaire qui, hormis le fait qu'elle ne pouvait, par sa « normalité », nous renseigner d'emblée sur sa condition sociale, se modifiait fréquemment.

La survie morale et psychique, celle qui permet à Monsieur P de tenir depuis toutes ces années dans la rue, se comprend ainsi comme cette façon bien singulière de se départir de l'image du « clochard » pour encore conserver le peu de dignité qui lui reste et exister socialement. Cette façon à part vient encore, dans cette situation, mettre en avant cet agir en situation de discrédit, où l'individu conscient de ce qu'il véhicule comme image aux yeux des normaux, notamment grâce à son « itinéraire moral », mais aussi ses expériences passées d'« inclus », tente dans sa façon d'« être » dans le social et dans celle de se « dire », d'adopter une logique de détournement des effets de sa condition au service d'une identité sociale « virtuelle », moins compromettant et plus supportable de « SDF ».

Cette logique d'action produit d'une lutte au quotidien pour la survie, est le maître mot de la condition de personnes « sans domicile », celle qui fait dire à Monsieur P, à la manière d'une philosophie de vie, que l'on : *« peut trouver les ressources en soi pour s'en sortir mais il faut chercher bien profond...il faut avoir du caractère, beaucoup de moral....on a deux fois plus de moral qu'une personne qui a un appartement... »*.

3.2 La ville de Colmar comme « pratique d'espace²¹ »

Nous venons d'énoncer dans la partie précédente, l'acte d'appropriation d'un coin de rue pour cette personne « sans domicile », et la pratique liée à cet espace (public) qui révèle cette fixité relative, lors de l'aumône notamment, afin de se détourner de l'image du « clochard » et d'un de ses attributs virtuels qu'est sa sédentarisation. Nous allons maintenant tenter de voir que cette appropriation de l'espace, si petit qu'il soit, dégage un double avantage pour cette personne « sans domicile », associé justement à cette fixité relative, c'est-à-dire au fait d'« être là » (dans ce coin de rue) et de ne plus l'« être ».

- Un juste équilibre dans l'appropriation d'un bout de rue

La réalisation d'entretiens avec cette personne « sans domicile » pendant une semaine complète, à raison de deux heures journalières, nous a donné l'occasion autant d'observer que de recueillir les témoignages sur son existence. Nos observations sur le terrain, nous ont permis de venir souvent compléter le recueil d'informations verbales. Elles sont, en quelques sortes, et pour les éléments synchroniques issus du récit, c'est-à-dire ceux venant constituer le récit « d'après malheurs », l'image qui accompagne le son.

Ces observations accompagnant le récit, nous ont donné la possibilité de mettre en lumière cette « pratique d'espace » dont parlait Michel De Certeau, celle qui accorde à Monsieur P la faculté d'alterner la présence et l'absence au lieu, comme principe de subjectivité forte et en lien avec l'identité sociale du « clochard ».

²¹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien.1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris, p.139.

Plus précisément, cette identité sociale de « clochard » nous l'avions perçue dans les dires de la personne comme quelque chose qu'il s'agit d'éviter dans un but de survie psychique et morale. En d'autres mots, être tout le temps dans ce coin c'est être ce « clochard » englué au sol, tandis que n'y être que de manière ponctuelle, c'est lutter contre cet « effet d'assignation statutaire », celui qui va de pair avec le lieu. Cette idée, nous la retrouvons dans ses propos lorsque nous lui demandons s'il passe toute la journée dans ce coin de rue :

« Ah non ! Je fais mes démarches administratives....moi ça me dérange pas...ça permet à la cervelle de s'aérer.... ».

Toutefois et comme nous l'avons déclaré auparavant, ceci ne doit pas faire croire que cette portion d'espace public soit sans importance pour Monsieur P, et qu'elle n'est choisie qu'uniquement pour la fréquentation des passants assurant un profit pécuniaire :

« Moi je reperds les gens qui peuvent donner...moi je le vois tout de suite, d'autres non, la première chose que certains voient c'est l'argent...moi non, moi je vois la personne, je vois pour la discussion, une petite pièce si elle veut...ça s'arrête là. (...) ».

Nous l'avons dit précédemment, ce coin de rue est marqué par la trace de Monsieur P dans la mesure, et nous l'avons constaté par nous-mêmes, où un certain nombre de ses affaires personnelles y sont déposées. Cette observation nous avait d'ailleurs surpris, puisqu'en même temps, Monsieur P ne restait pas toute la journée sur ce lieu, raison pour laquelle nous lui posions la question de la sécurité du lieu en son absence.

Mais là encore, l'investissement du lieu peut parvenir à conforter cette intermittence dans son occupation. En effet, à ce coin de rue, il y a seulement une partie de ses affaires personnelles, mais pas l'intégralité comme il nous le précise :

« Oui... toutes mes affaires, il y a un ancien sac de couchage...un sac où il y a des fringues dedans, un magazine de jeux...le reste ils sont dans un autre endroit....(...) ».

Ce reste d'affaires qui se trouve dans son squat, et dont nous reviendrons par la suite, atteste de l'investissement de ce lieu comme un acte relatif. Et c'est cet investissement singulier qui vient signifier cette logique dans l'acte d'appropriation, logique venant illustrer ce juste équilibre à trouver entre la présence et l'absence. Il y a bien attachement au lieu, mais dans une certaine parcimonie, à la fois pour ne pas être identifié comme « clochard », et pour ne pas entraver les mouvements de Monsieur P, notamment dans ses démarches administratives. L'attachement est bien présent dans son témoignage :

« Si y a un gars qui se met à ma place quand je suis pas là il ne restera pas...moi je me mettrai juste à côté, et je pari n'importe quoi que le mec il tomberait, il resterait cinq minutes, il dégagerait parce qu'il obtiendrait rien, les gens ils me donneraient à moi et pas à lui...mais pour ça, non seulement il faut se faire sa place mais sa renommée... ».

Ce coin de rue est donc sa place comme il nous l'exprime où personne d'autre ne peut venir s'imposer en son absence. C'est d'ailleurs pour cela que Monsieur P y laisse une certaine partie de ses affaires personnelles ; leurs présences viennent signifier à l'autre que la place est déjà prise. C'est en cela que nous émettons l'hypothèse d'un choix tactique dans l'investissement de ce coin de rue qui ne doit signifier que le signe d'une propriété privée.

Le juste équilibre dans l'appropriation de l'espace, dans sa pratique, se joue ici dans ce jeu de localisation, où Monsieur P doit gérer les moments de visibilité accrue dans ce lieu et son absence pour ne pas être associé de manière exclusive à ce coin de rue et être aux yeux d'autrui un « clochard ». Mais la parcimonie dans l'usage de ce lieu s'explique encore par la liberté de mouvements qu'il permet à Monsieur P. Liberté obtenue d'une part par la présence d'une caméra surveillant ses sacs, sacs qui en contrepartie ne sont là que pour signifier symboliquement et matériellement l'occupation du lieu.

En ce sens et rassuré, Monsieur P peut se déplacer de manière tranquillisée dans la rue, et dans la ville sans se soucier des vols ou d'une usurpation de son espace.

- N'être plus là, mais avec la liberté de pouvoir revenir

L'appropriation d'un espace public en lieu à « soi » pour réaliser l'aumône où encore permettre la protection du corps dans un espace clos et protégé (squat, abri de fortune...), est une constante des mécanismes de survie mis en place par les personnes « sans domicile ».

Mais cet espace symboliquement et physiquement transformé, revêt aussi un caractère lié quant à lui aux mouvements de la personne dans un va et vient non pas, nous le précisons, itératif et venant prouver une instabilité chronique chez l'individu, mais des allers et retours permettant un ancrage dans l'espace et le temps. C'est dire que ce lieu à « soi » s'investit également comme nécessité première pour ne pas se perdre dans le temps et l'espace. En effet il donne accès à une liberté de mouvements avec un point de départ, signifié par le lieu et un point d'arrivée, produit de l'objectif de la personne.

Nous remarquons d'ailleurs que ces étapes dans le parcours jalonnées par ces deux points, peuvent s'inverser lorsqu'il s'agit pour la personne de rentrer.

Et c'est justement cette action de retour assurée par un point d'ancrage, qui permet à la personne « sans domicile » de revenir sur ses pas, de retourner chez lui.

Maurice Halbwachs dans son ouvrage citait ceci à propos des diverses temporalités associées aux sociétés²² dans lesquelles elles agissent : « il y a une société dont la matière se renouvelle sans cesse, dont les éléments se déplacent, les uns par rapport aux autres continuellement, c'est l'ensemble des hommes qui circulent dans les rues. ²³», faisant qu'il y a bien un « temps de la rue » comme il l'exprime.

²² Entendu ici comme divers groupes sociaux.

²³ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, nouvelle édition, 1997, Paris, p.168.

Un temps de la rue qui ne s'agit pas de confondre avec cette temporalité associée au « clochard » et marquant ce retrait du monde et se repli sur soi dans sa « durée individuelle », celle qui ne permet pas de partager avec autrui.

Le temps de la rue est ici associé à celui des échanges entre ses protagonistes, toujours renouvelés et fluctuants en fonction des circonstances. Nous émettons même l'hypothèse que c'est bien parce que chaque personne « incluse » a à faire à plusieurs temps (temps de la maison, temps du bureau....) qu'elle peut, si nous pouvons nous exprimer ainsi, se permettre de se perdre ou du moins de créer une certaine distance avec ces diverses temporalité et souffler un peu, entre deux temps. Ce que Maurice Halbwachs exprime lorsqu'il parle de flâneries où « on ne mesure pas la durée des heures, on ne se soucie pas de savoir quelle heure il est exactement (...)»²⁴.

Et c'est bien aussi parce que les personnes vivant dans la rue sont privées de toit et du temps qui y est associé (le temps de la maison), qu'elles luttent pour l'obtention dans l'espace urbain d'un ou de plusieurs points d'ancrage, lieux où revenir et se repérer, et qui sont le produit d'une protection ensuite pour ne pas le perdre (et se perdre).

Ce coin de rue est donc sans doute ce qui accorde à Monsieur P cette liberté de mouvement, comme si elle était « incluse », pour se promener dans les rues et souffler, ou pour réaliser ses démarches.

En tous les cas ce lieu, par sa permanence, donne la possibilité à cette personne « sans domicile », d'établir un agenda de ses journées, « accroché » à une temporalité ordinaire et non exclusivement procurée par le temps de la rue :

« Le matin je me lève à sept heures...je fais la mendicité, je me promène, je vis au contact des gens...je les renseigne, je les aide...je vais à la Manne pour manger, le soir...je prends un café en attendant que la maraude de la Croix Rouge elle soit passée...et après je prépare mes affaires pour me coucher.... ».

Un temps qui se fixe vis-à-vis de cet espace annexé et qui se retrouve dans la déclaration de Monsieur P qui sait que la maraude viendra chaque soir lui apporter son repas à cet endroit et pas à un autre :

« Ben on se donne rendez-vous place de la cathédrale²⁵...la semaine on a le droit à un bol de soupe un café, et le weekend on a droit à des sandwiches...c'est sympa...(...) ».

C'est donc ce point de repères spatio-temporels apportés par ce coin de rue qui donne encore accès à cette temporalité inclusive, celle qui constituée de plusieurs, permet à Monsieur P d'être dans le système, malgré l'absence de toit. En ce sens, la logique d'action d'appropriation de ce lieu est motivée par cette volonté de rattachement à ce « tout », non seulement dans l'espace (coin de rue) mais dans le temps qui s'y attache.

Ce point de repères va également et comme nous allons le voir maintenant, permettre à Monsieur P de « pratiquer » plusieurs espaces de la ville de Colmar, dans la mesure et comme nous l'avons souligné, où il lui accorde cette liberté de

²⁴ Ibid.

²⁵ Cette place qui se trouve en face de son coin de rue.

retour et donc de départ²⁶ en toute quiétude. N'être plus là pour pouvoir mieux pratiquer l'espace, mais non sans savoir qu'il est toujours possible de revenir, de retourner sur ses pas.

- **« Ici c'est mon quartier, parce que je connais tous les commerçants, je connais la plupart des habitants... » : La rue comme espace de possibles**

L'implantation des personnes « sans domicile » dans le paysage urbain n'est pas essentiellement vérifiable par le biais du regard. En d'autres termes, elle ne se constate par uniquement par l'observation, elle se traduit également dans le récit « d'après malheurs », celui qui vient informer le chercheur sur les tenants et les aboutissants d'une telle action.

Toutefois avant d'entrer plus en détails dans cette analyse, il importe de définir ce que nous entendons par ce terme.

L'implantation dans un lieu permet aussi cette implication de la part de la personne dans ce dernier. L'une ne va pas sans l'autre et donne la possibilité de penser que c'est la conjugaison de ces deux actions qui permettent l'appartenance au lieu, celle qui, à son tour, rend possible ce processus d'identification défini par Belhedi Amor précisant ce mécanisme par le fait que c'est : « l'espace qui m'appartient et auquel j'appartiens à mon tour. Le processus d'identification passe par l'intériorisation de ce rapport d'appartenance²⁷ ».

Dans le cas de Monsieur P comme dans celui de Jean Luc ou encore Monsieur Joe, ce sentiment d'appartenance se révèle dans les mots :

« Ici c'est mon quartier, parce que je connais tous les commerçants, je connais la plupart des habitants...(...) ».

L'emploi de l'adjectif possessif, « *mon quartier* » vient dans cette déclaration renseigner le chercheur sur l'expression de ce sentiment d'appartenance. Sentiment qui se justifie par le fait de connaître l'ensemble des protagonistes de cette rue commerçante et ses habitants.

Des connaissances qui toutefois ne se signifient pas uniquement par le fait d'être là quotidienne, de s'imposer à la vue de tous dans une visibilité accrue, et faisant dire aux commerçants, je le connais de vue.

Lors de nos entretiens menés avec Monsieur P, nous avons eu l'occasion d'échanger en aparté avec certains de ces commerçants. Avec tout d'abord le serveur du salon de thé, lieu dans lequel Monsieur P se rend chaque jour afin de prendre son café et lire les journaux.

²⁶ Cette liberté qui se comprend comme, la non obligation de rester assigné au lieu pour faire la manche et récolter quelques pièces. Nous avons en effet constaté tous les jours de nos entretiens et en passant devant ce coin de rue que Monsieur P regardait à chaque fois ce qu'il y avait comme pièces dans sa caissette métallique, pour vérifier les dons en son absence. Dons qui d'ailleurs peuvent se passer de sa présence, puisque celle-ci est comblée par ce carton sur lequel sont inscrites ses doléances.

²⁷ Belhedi Amor, Territoires, appartenance et identification. Quelques réflexions à partir du cas tunisien. *L'espace géographique*. Tome 35. 2006.

Ce dernier intervient d'ailleurs dans un des entretiens²⁸ pour nous exprimer sa compassion vis-à-vis de la situation de Monsieur P qu'il affirme connaître depuis vingt ans, moment de son arrivée dans la rue. Au fil du temps une relation s'est ainsi construite avec Monsieur P et certains des commerçants du quartier, relation qui cependant ne s'est pas installée mécaniquement. Il a fallu aux yeux de ces derniers justifier de sa situation pour attiser les curiosités et créer ce lien qui depuis dure :

« Oh oui ils me connaissent très bien ici depuis quatre-vingt-sept...ils me disent rien sur ma situation ils essayent de comprendre comme je fais pour rester et moi je leur explique comme je peux...et dans le jargon qu'ils comprennent... ».

Dans certaines situations il importe donc à la personne « sans domicile » de réguler ce contrôle de « l'information sur soi » afin de pouvoir créer une relation basée sur la confiance, chose qui ne va pas de soi envers les personnes de la rue :

« Quand j'ai pas trop les moyens je demande au serveur il me fait crédit et je paye le lendemain, j'ai jamais eu aucun problème (...) ».

Il s'agit ainsi et dans les premiers temps de la vie dans la rue, d'être en capacité de pouvoir créer des liens dans un lieu, ceux qui permettront par la suite et au fur et à mesure du temps à la personne « sans domicile », de se faire accepter par les commerçants et certains de ses habitants. La relation de confiance qui en résulte est souvent plus que le produit d'une simple compassion envers les miséreux, elle relève également de cet échange d'informations sur son parcours, celles qui vont permettre de créer la relation et de faire sentir à Monsieur P qu'il n'est pas *persona non grata* dans cette rue :

« L'an dernier le boulanger m'a donné du pain et des petits pains juste avant Noël et nouvel an...parce qu'ils pouvaient pas le garder après il était périmé...(...) ».

Le sentiment d'appartenance au lieu s'obtient ainsi par la confiance établie avec les commerçants de la rue. Une confiance à la base de ce processus d'identification, celui qui fait dire à Monsieur P, « *c'est mon quartier* » dans lequel, et nous allons le voir maintenant, il peut développer cette identité lui permettant de tenir moralement et psychiquement grâce au fait de se rendre utile.

Par ces liens de sociabilité, cette rue devient un espace de possibles, c'est-à-dire où développer ses compétences au service de certains commerçants, comme par exemple auprès de ce vendeur de châtaignes présent chaque année dans le cadre des fêtes de fin d'année et du marché de Noël :

« Y a déjà le stand de châtaignes tous les jours je leur dis bonjour et je leur donne de temps en temps un coup de main, mais c'est pas encore la bonne saison c'est trois semaines avant Noël.... ».

Nous avons également partagé avec ce commerçant qui nous expliqua que Monsieur P lui rendait régulièrement des services depuis plus de dix années, et qu'il savait qu'il pouvait compter sur lui en périodes de grande activité. Il termina sa phrase par ces quelques mots : « *C'est un mec bien ce Pascal...* ».

²⁸ Voir annexes.

Un coup de main que Monsieur P donne également aux livreurs de la rue. Aide qui n'est pas toujours la bienvenue aux yeux de certains craignant pour leur pourboire :

« Si jamais y a des livraisons il faut que ça aille plus vite pour que le livreur aille plus vite mais y en a qui me disent oui mais tu nous vole les pourboires....justement c'est l'inverse pour que tu avances plus vite...(...) ».

Cette aide dispensée de manière quotidienne par Monsieur P lui accorde cette place dans le quartier, place qui participe de ce processus d'identification, non pas tant vis-à-vis de ce coin de rue, qui comme nous venons de le voir, n'est que peu investi par ce dernier ou tout du moins comme un point de repères spatio-temporels.

La place qu'il acquiert dans cette rue est le fruit d'un travail d'acceptation auprès des commerçants et professionnels. Cette même acceptation qui de manière plus générale doit se réaliser pour d'autres personnes démunies lorsqu'il s'agit de faire la manche ou encore de s'établir dans un squat. L'approbation de l'entourage est ainsi primordiale pour les personnes « sans domicile ».

Elle est ce qui leur permet de dépasser symboliquement les frontières symboliques pour se faire accepter telles qu'elles sont, c'est-à-dire non pas comme des individus dangereux et dont la présence reste nuisible pour l'image du quartier, mais comme des personnes constamment dans la lutte pour maintenir ces liens entre le dehors et le dedans.

Force est de constater ici les nombreuses interactions, liens de sociabilités dont font preuve les commerçants de cette rue vis-à-vis de Monsieur P, et qui participent à nous détourner des représentations sociales « classiques » faisant de la personne « sans domicile », un nuisible pour un entourage cherchant tous les moyens pour débarrasser les lieux. Écoutons à ce sujet la mésaventure qui est arrivée à Monsieur P et la réaction des commerçants :

« Y a déjà des policiers qui m'ont embarqué et m'ont amenés dans la forêt du Neuland...ils m'ont dit tu peux retourner dans ton endroit à dix-neuf heures.... ».

Mais contre toute attente voici la réaction des commerçants de cette rue :

« Ils (les policiers) m'ont dit que pour dix-neuf heures je devais être de retour à Colmar... parce que les magasins sont fermés et que moi j'ai rien....alors y a des commerçants qui ont commencé à râler sur les flics en leur disant mais pourquoi vous faites ça ? Et c'est là que les flics ils ont commencés à me laisser en paix...(...) ».

Cette « extraction » physique de son lieu par la police reste symboliquement très forte. Elle marque cette action physique et réelle de bannissement hors de la ville et cette volonté de la part de certains élus locaux de pratiquer cet hygiénisme chargé de nettoyer les rues de ses présences nuisibles ; dont l'interdit de mendicité en est un outil, comme l'est également, ce que l'anthropologue Daniel Terrolle nomme, ses « pratiques et mobilier dissuasifs²⁹», inventions de cette nouvelle architecture

²⁹ Daniel Terrolle, *La ville dissuasive : l'envers de la solidarité avec les SDF*, Espaces et sociétés, 2004 -1/2 (n° 116-117).

urbaine donnant naissance à cette nouvelle « ville dissuasive³⁰ » envers ses pauvres.

La réaction des commerçants assez explicite dans cette situation, montre encore une fois le produit du travail réalisé par Monsieur P dans ce quartier pour se faire admettre et apprécier.

Etre accepté par son environnement pour au final être accepté tel que l'on est, voici la logique d'un acte tourné vers ce désir de reconnaissance sociale, *a contrario* de celle dégagée par l'image du « clochard », celui qui n'a plus d'existence sociale.

« *C'est la reconnaissance de ce qu'on est...* », nous répond Monsieur P lorsque nous lui demandons ce dont il a le plus besoin au regard de sa situation, et où les aides matérielles (nourritures, vêtements...) se trouvent relativement aisément à travers des « combines ».

La reconnaissance de ce que l'on est, pour reprendre ses termes, vient ainsi marquer un combat quotidien qui pour Monsieur P passe, dans ce contexte, par le fait de se rendre utile aux yeux des acteurs de la rue. Cette utilité sociale, produit de son souhait, « *ça vient de moi-même...* », est ce qui lui permet de ne pas être perçue comme cet individu oisif vivant aux crochets de la société et de ses aides sociales. Un « clochard » fixé à un lieu n'attendant plus rien des autres. Un nuisible qui s'il ne trouble pas l'ordre du quartier, en trouble néanmoins la vue.

Mais outre le fait que cette utilité procure un avantage certain au niveau de la reconnaissance sociale, elle donne également la possibilité d'inscrire Monsieur P dans ce quartier, ce qui lui permet d'accéder à ce processus identitaire, celui exprimant cette identité pour « soi ».

La rue devient ainsi terrain de possibles dans la mesure où elle est le support pour des rapports sociaux avec ses acteurs. Plus considérée comme un « objet occupant non identifié » (ou uniquement identifiable comme « clochard ») dans le paysage urbain, la personne « sans domicile » devient en quelque sorte, ce voisin, celui qui possède une place et une fonction dans le quartier, produit d'une inscription dans le territoire.

Ainsi et pour reprendre Marcel Mauss, il n'est plus cet étranger, « celui qui habite un autre territoire, le voisin ennemi³¹ ». Et c'est cette logique dans l'acte d'implantation dans ce quartier qui donne la possibilité à Monsieur P de dépasser les frontières symboliques et de créer cette passerelle entre le *dehors* et le *dedans*.

Cette constatation nous permet de reconvoquer ici le concept de Robert Castel. La « désaffiliation » comprise comme une altération des relations de proximité en lien avec l'inscription territoriale de l'individu est, dans ce cas et ce contexte, inadéquat pour caractériser l'existence de Monsieur P. En effet, nous venons de montrer que ces relations de proximité, il les a créés et les pérennise à travers un travail d'acceptation, où se mêlent les services rendus aux commerçants ainsi que les moments d'échanges qui se construisent autour d'un café avec les salariés du salon de thé où il se rend quotidiennement. Ce travail d'acceptation relève de cette réputation, produit d'une lutte au quotidien pour montrer sa vraie nature. « *Il faut se faire sa renommée* » comme il nous le déclare et qui se traduit dans ses paroles de telle sorte :

³⁰ *Ibid.*

³¹ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/ PUF, onzième édition, 2008, Paris, p.23.

« Moi ça a été compliqué au début parce qu'on n'arrêtait pas de me montrer du doigt jusqu'au jour où j'ai laissé tomber les gens qui me regardaient d'un mauvais œil, je les regardais même plus...je le retournais la réflexion pourquoi vous me regardez de travers, j'ai rien fait ?...et après ils voyaient que j'étais correct, que j'aidais l'autre et du jour au lendemain ils ont changé d'avis...il faut montrer aux gens ce qu'on vaut, ce qu'on devient et ce qu'on peut être...(...) ».

Une renommée qui va être l'élément favorisant son inscription dans cette rue en tant qu'habitant. Il est ainsi devenu ce voisin dont l'absence suscite des questions et une forme d'inquiétude des commerçants, et dont il avoue que *« bien sûr ça (lui) est déjà arrivé... »* que ces derniers se posent des questions lorsqu'il n'est plus là. Comme le déclarait Michel De Certeau : *« la subjectivité s'articule sur l'absence qui la structure comme existence et la fait « être là » (...) »*³². Par conséquent ne pas « être là » de manière momentanée, c'est aussi ce qui permet à Monsieur P d'exister aux yeux d'autrui, du fait justement qu'un vide se constitue.

Nous pourrions d'ailleurs ici évoquer, sans mauvais jeu de mots, ses absences qui, produit de sa non présence dans la rue, peuvent également se signifier à travers un des symptômes de l'épilepsie dont il souffre depuis des années et qui provoquent des pertes de connaissance. Cet élément nous l'avons appris lors d'une intervention du serveur du salon de thé, lors d'un de nos entretiens:

« Vous êtes journaliste ? (s'adressant à nous) j'espère qu'il vous dit du bien sur notre café, parce que on l'aime bien... tous les jours il vient prendre son café, lire son journal, et les crises d'épilepsie, ça va mieux ? Combien de fois, je le connais depuis mille neuf cent quatre-vingt-six...combien de fois je l'ai ramassé dans la rue et ramener ici...mais là ça va... ».

Et celui-ci de rajouter à la fin de ses propos, comme une façon de nous montrer l'acceptation de Monsieur P dans cette rue :

« Il est bien il est dans son élément...c'est comme ça, c'est comme un arbre qui est enraciné on est tous pareil... ».

« Enraciné » le terme ici employé par ce serveur démontre cette inscription territoriale résultat de tout le travail de Monsieur P engagé pour se faire accepter tel qu'il est. Une métaphore botanique dont nous ne pouvons-nous empêcher de conclure que tel un arbre, l'enracinement (dans ce quartier) porte ainsi ses fruits, ceux de la reconnaissance de son identité pour « soi » permettant cette survie morale pour Monsieur P.

³² Michel de Certeau, *L'invention du quotidien.1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris, p.163.

3.3 Faire la manche sans vraiment la faire, une rationalisation de l'aumône toute particulière

La rationalisation de l'aumône est, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises dans ces travaux, une des conditions essentielles de survie de la personne « sans domicile ».

Nous pourrions même affirmer que cette rationalisation comporte un double enjeu aux yeux de l'observateur extérieur, mettant au cœur de l'action deux types de survie.

La première et la plus évidente reste celle qui donne la possibilité à la personne démunie de satisfaire *a minima* certains de ses besoins primaires. Elle a trait à ce que nous nommons la survie matérielle par opposition à celle plus cachée permettant de sauver la face dans l'interaction avec le passant et de préserver sa dignité, ce que nous nommons la survie morale et psychique.

Il va s'en dire que le double enjeu se marque ici par ce que Claudia Girola nomme cette « économie morale³³ », produit d'un passage du don à la transaction. En d'autres termes, ce n'est que la survie psychique et morale qui permet à la survie matérielle de s'établir sans trop de dommages pour l'individu. Une survie permet donc celle d'une autre. Et ce n'est que par le biais de ce don transformé en transaction, notamment par l'adoption par les personnes « sans domicile » de « rôles », que celles-ci créent cet échange avec le donateur ; échange pour « *entrer dans une relation de transaction et non de simple don (...) ³⁴* », celle qui va leur permettre d'accéder « à une certaine autonomie et établit à leurs yeux une plus grande symétrie entre partenaires.³⁵ » : l'enjeu double de la rationalisation est donc de rendre possible une survie matérielle par le biais d'une survie psychique et morale. Il s'agit de gagner sa « croûte » de manière loyale et relativement autonome, entendu ici comme allégé de tout sentiment de dette perpétuelle. Ce fait s'entend dans la plupart des récits où la manche, est réalisée autant pour créer du lien avec les passants que pour l'obtention d'une pièce. En termes plus clair, il est donc préférable de créer la relation même si la pièce n'arrive pas dans l'escarcelle que d'avoir une pièce sans avoir créé la relation.

- Un écrito comme signe de sa présence symbolique

Ce double enjeu dont nous venons de parler en lien avec cette rationalisation de la mendicité, nous ne l'observons guère chez Monsieur P, ou plutôt nous l'observons mais de manière différente et en lien avec sa présence sur le lieu notamment.

Nous l'avons vu précédemment, ce coin de rue où est disposé un certain nombre de ses affaires personnelles n'est pas que cet espace public transformé en « propre » pour permettre l'aumône. C'est d'ailleurs pour cette raison que sa présence dans ce coin n'est pas continue, à la fois pour contourner le stigmate du « clochard » réduit

³³ Claudia Girola, *Colloque Economie formelle et travail au noir*, Septembre 2007 Paris.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*

uniquement à faire la manche comme fixé au sol, et pour lui permettre cette liberté de mouvements, ceux qui lui donnent la possibilité d'assoir, comme nous venons de le voir dans la partie antérieure, sa renommée dans le quartier.

Toutefois et d'un point de vue purement économique, il serait imprudent de conclure au fait que Monsieur P ne réalise pas l'aumône et ne rend que des services aux commerçants de la rue afin d'arrondir ses fins de mois. L'observation de ce coin de rue atteste du contraire, notamment par la présence d'un écrit sur lequel est inscrit : « *Sans domicile, une petite pièce ou chèque restaurant. Merci à vous. A votre bon cœur* ». Ces quelques mots suffisent à affirmer qu'il fait la manche, et comme nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises lors de nos flâneries dans la ville.

Cependant cette pratique de rue comme toute pratiques trouve sa spécificité en fonction de la personne. Dans ce cas, cette spécificité tient en partie de la présence de Monsieur P à ce coin de rue, mais pas uniquement. Cette spécificité se marque encore et, une fois présent sur le lieu, par cette façon particulière de faire l'aumône, plutôt comme prétexte à la création d'une relation que celui d'un appât du gain. Mais là encore il importe de préciser en détails ces deux arguments afin de ne pas tomber dans la facilité de l'observateur.

Tout d'abord il s'agit d'éclaircir notre pensée à propos de cette présence significative sur le lieu de l'aumône et que nous percevons comme une manière de rationaliser l'acte de mendier.

L'intermittence de sa présence dans ce coin de rue est une manière bien à soi de pratiquer l'espace public. Plus précisément et comme souligné précédemment, cette présence ponctuelle marque le souhait chez Monsieur P de ne pas être catégorisé comme un « clochard », celui qui ne fait que cela toute sa journée :

« *Si les gens ils voient que tu fais rien de la journée et qu'ils vont commencer à te critiquer il faut laisser tomber...faut jamais aller vers les gens qui te critiquent (...)* ».

La catégorisation des normaux selon le lieu (la rue) et l'omniprésence de celui qui le pratique (la personne démunie), enjoint mécaniquement dans les esprits cette corrélation trompeuse entre dénuement et oisiveté ou plutôt dénuement et assistance. C'est d'ailleurs l'une des premières réflexions auxquelles a eu droit Monsieur P dès son arrivée dans la rue :

« *Les gens ils me disaient oui vous êtes jeune, vous pouvez travailler, j'ai fait oui mais pour travailler il faut avoir un logement, sans logement on n'a pas de travail et si on n'a pas d'adresse on n'a pas de travail...c'est toujours un cercle vicieux, même maintenant on peut rien faire contre ça...* ».

Conscient de ce fait, produit de cet « itinéraire moral », il ne souhaite pas se faire cataloguer comme tel et préfère agir sur ce lieu par intermittence. Ce qui nous fait dire que, quand il est là sur le lieu il est bien là, et que son absence, compensée par cet écrit³⁶, n'est que là pour venir signifier sa présence symbolique, ou comme le

³⁶ Ecrito qui est également là pour signifier, comme nous l'avions présagé dans le cadre de l'annexion de ce coin de rue avec l'empilement de certaines de ses affaires personnelles, que la place est déjà prise.

déclare Michel De Certeau : « cet être-là ne s'exerce qu'en pratiques de l'espace, c'est-à-dire en manières de passer à l'autre.³⁷ ».

Cette manière de passer à l'autre nous l'entendons dans cette situation comme cette façon à soi de changer de logique d'action pour ne pas être cantonné à une activité pure de survie matérielle. Passer à l'autre ou à autre chose par le biais du mouvement, celui qui l'enjoint à aller à la rencontre des commerçants de la rue, voire des passants, est selon nous une forme de rationalisation de la manche. Elle atteste de cette manière de la faire sans vraiment la faire comme nous le précisons dans le titre de cette partie.

Et c'est la présence de cet écrito qui vient signifier cette forme tout à fait originale de rationalisation puisque l'écrito support de la mendicité reste sur le lieu, il ne le dissimule pas pendant son absence, ou ne l'emporte pas avec lui. De plus nous avons pu remarquer qu'à chaque fin de nos entretiens et au moment de l'accompagner au CCAS, nous passions quasi mécaniquement devant ce coin de rue où Monsieur P vérifiait le contenu de sa caissette en exprimant souvent une phrase allant de pair avec la recette du jour : « *ah aujourd'hui c'est une bonne matinée* », ou encore « *en ce moment c'est pas terrible* ».

De fait s'il nous affirme à propos de la manche qu' « *il n'y a pas de technique (...)* », nous serions davantage enclin à penser le contraire et que justement il y en a bien une, mais dissimulée derrière l'alternance entre sa présence ponctuelle et la présence continue de son écrito. Cette forme de rationalisation pour ne pas perdre la face, nous la remarquons dans ses propos :

« *Y a pas de technique, la seule chose qui faut avoir c'est d'avoir le cran et le culot d'oser se rabaisser vis à vis des gens et d'attendre une pièce...(.)* ».

Et elle est basée sur une pratique de l'espace urbain atypique ce qui nous fait poser la question suivante : la non pratique de l'espace est-elle une pratique de l'espace ? Ou plus exactement, pratiquer l'espace par intermittence est-il le signe d'une pratique spécifique de ce dernier ? Au vu des éléments avancés nous serions tenté de répondre que oui, dans une logique d'action caractérisée par cette « distance au rôle » dont parlait Goffman, celle de mendiant.

Ainsi cette logique dans l'agir est une manière, comme le disait Michel De Certeau, de « passer à l'autre » c'est-à-dire ici de se distancer par rapport au « rôle » enfermant et réducteur de mendiant pauvre, n'ayant que la manche pour survivre. Le « mauvais pauvre ».

C'est donc dans un premier temps cette distance au « rôle » de mendiant assisté qui demeure la première logique d'une pratique par intermittence de ce coin de rue. Néanmoins et comme nous l'avons mentionné auparavant, il convient aussi d'analyser maintenant les moments où cette personne « sans domicile » signifie sa présence sur le lieu de l'aumône. En d'autres mots, il importe de mieux comprendre ce second principe de rationalisation de la manche associée cette fois-ci à l'acte de la faire.

³⁷ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien.1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris, p. 163.

- « ***Si tu commences à ouvrir une porte pour aller vers quelqu'un y a d'autres portes qui s'ouvriront devant toi (...)*** » : l'aumône comme support à la relation

Monsieur P lors de nos entretiens nous avait confié l'idée de courage dans l'exécution de la manche. Courage qui se caractérise par cette faculté pour la personne pauvre à pouvoir mettre de côté son amour propre pour, comme il nous le déclare : « *oser se rabaisser vis à vis des gens et d'attendre une pièce (...)* ». Cette notion de courage dans l'acte enjoint le chercheur à émettre l'hypothèse toujours renouvelée dans cette pratique et quelle que soit la personne, d'une nécessité première qui est pour l'individu démuné de prendre sur soi afin d'obtenir un éventuel gain. La notion d'effort est donc ici centrale. Elle enjoint le sociologue à se détourner de cette idée d'assistanat, induite par le geste du don sans retour possible.

Elle force également ce dernier à se détourner encore des représentations du pauvre considérant le don comme un dû au regard de sa situation de misère. Ce que Georg Simmel notait très bien lorsqu'il déclare : « Nos obligations envers les pauvres peuvent sembler n'être que le résultat de l'exercice du droit des pauvres. Le mendiant croit plus ou moins naïvement, en particulier dans les pays où mendier est d'usage, qu'il a droit à la charité, et considère souvent qu'un refus équivaut au rejet d'un attribut qui lui est dû. ³⁸ ».

Ce dû nous ne l'avons jamais perçu dans le discours des personnes que nous avons interrogées. Nous avons davantage perçu ce sentiment de dette insupportable et cette volonté de rendre à tout prix pour préserver la face dans un contexte rabaisant par définition.

Ceci pour dire que le jeu n'en vaut souvent pas la chandelle, c'est-à-dire que l'abnégation engagée dans et pour l'acte de mendier ne récolte que trop fréquemment peu de retour en contrepartie. Objet de lutte au quotidien pour pouvoir garder son lieu pour assurer sa survie matérielle, la manche devient souvent aussi l'objet d'un rapport déséquilibré dans l'interaction avec les « inclus », où l'effort sur soi n'est généralement consenti que du côté du pauvre. Si tant est que nous considérons le fait de donner une pièce comme un acte ne demandant pas plus d'effort que cela. Au contraire, le don est souvent ce qui allège la conscience du donateur et enferme le donataire dans une dette.

L'effort de prendre sur soi pour la personne « sans domicile » se voit non seulement que très peu récompensé mais souvent ajouté d'une dette. Sentiment qui le raccroche à la société mais d'une mauvaise manière. La transaction issue de cette « économie morale » dont parlait Claudia Girola se transforme alors souvent en don univoque et souvent rabaisant pour les personnes qui s'installent ainsi dans une dette envers le donateur. Pour reprendre les termes de Marcel Mauss sur sa théorie du don, « l'obligation de rendre » n'est pas accomplie ce qui pose évidemment un problème majeur pour la personne « sans domicile » se percevant de fait souvent comme quelqu'un d'assisté.

Cette dette, cette « obligation de rendre » pour s'en débarrasser, les personnes « sans domicile », en ont peu ou prou toute conscience. La rationalisation de la

³⁸ Georg Simmel, *Les pauvres*, Quadrige/PUF, troisième Edition, 2008, Paris, p.41-42.

manche intervient donc uniquement dans un ultime but, celui de ne pas perdre la face et de pouvoir, si cela est possible, rendre immédiatement ou de manière différée le don.

Mais comment la personne démunie peut-elle rendre immédiatement ce qu'on lui donne ? La réponse à cette hypothèse se trouve justement dans cette rationalisation où, comme nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises, elle adopte un « rôle » souvent lié à ses anciennes compétences associées à sa ou ses anciennes professions.

Mais elle peut aussi rendre des services qui n'ont pas de lien direct avec ces dernières (renseignements, orientation dans la ville...). Dans ce cas précis le retour est différé c'est-à-dire non directement rendu au donateur. Le travail fourni auprès des passants ou encore le travail fourni « pour la rue », entendu ici comme des services rendus à ses habitants que ce soit au niveau de la propreté, de la quiétude du lieu, trouverait dans ce contexte une justification salvatrice dans la mesure où, elle libère la personne « sans domicile » de cette dette. Dans ce cadre d'analyse, la relation de don se modifie ainsi pour laisser dévoiler les contours de cette « économie morale » rétablissant une certaine symétrie dans les rapports.

Dans le cas de Monsieur P, le retour du don ne se réalise pas par une réactivation d'anciennes compétences liées à ses anciens emplois. Il se signe davantage dans cette ouverture vers l'autre, de ces portes, comme il nous l'exprime, métaphore qui s'assimile à celle usitée par Georg Simmel dans la construction de rapports sociaux. Ainsi, la pratique d'un acte rabaisant se trouve contrebalancé par cette ouverture à l'autre. Ouverture qui toutefois ne doit pas se laisser appréhender comme uniquement révélatrice dans la présentation de soi et la posture du corps justement en ouverture vers le monde extérieur afin d'éviter ce que Monsieur P nomme, ce « *très gros risque* », celui de « *se replier sur soi-même* ».

Là encore dans cette logique de rationalisation de l'aumône, plusieurs types d'éléments sont mis en avant par cette personne, selon les occasions et les interlocuteurs.

L'un des éléments significatif est tout d'abord ce « contexte de conscience ouvert », celui que nous avons déjà pu observer et analyser auprès de Didier, et qui trouve des similitudes dans la manière d'expliquer au donateur, sa situation sociale, ce que Monsieur P appelle « *les fondements de la rue* » :

« Les gens faut qu'ils viennent d'eux même...il reviendront ils voudront savoir pourquoi...il y en a qui voudra savoir le pourquoi, le comment et...et de fil en aiguille j'ai noué pas mal de relations, je me suis fait de petits amis...et je leur explique à chaque fois le fondement de la rue, mais il y en a beaucoup qui n'arrivent pas à comprendre ce que ça veut dire...le fondement de la rue, je leur dit déjà le fondement de la rue il faut savoir se débrouiller avec un strict minimum pour arriver un strict maximum...et une fois que tu auras un strict maximum c'est que tu seras sorti de la rue parce que sinon si tu seras toujours plus bas que terre.... ».

Dans ce cas, le retour du don s'effectue immédiatement par la création d'une porte, pour reprendre la rhétorique de Simmel, dans l'élaboration d'une relation au service d'une explicitation de sa condition. Dans d'autres cas, elle se fait de manière différée et non envers le donateur mais envers la société qui a donnée, société ici représentée par un groupe d'étudiants :

« Y avait une école, une classe de collégiens qui avaient un contre rendu à faire sur les personnes dans la rue...ils sont arrêtés ils ont voulu discuter j'ai fait il y a pas de problème...vous voulez discuter de quoi ? Ben des gens qui sont à la rue, je leur ai expliqué ça m'a pas dérangé du tout.... ».

Ou encore auprès de touristes de passage dans la ville :

« Je renseignais les gens...beaucoup de touristes...que ce soit des allemands, des américains, des chinois, des anglais ça me dérange pas du tout... ».

Ces 3 exemples soulignent bien cette logique dans l'action orientée vers cette rationalisation de la manche comme support à la création de relations avec les « inclus ».

Ils viennent démontrer cet équilibre dans l'échange, constitutif de cette « économie morale » qui vient du même coup raccrocher Monsieur P dans ce « tout » que constitue le social.

De fait, nous pourrions affirmer que le don est rendu, que l' « obligation de rendre » est réalisée et réalise l' « inclusion » la personne « sans domicile », grâce à ce retour symbolique. Une « inclusion » qui se fait de manière différente que ce dont nous avons supposé auparavant, à savoir ce lien contraignant et rabaissant avec la société à travers la dette.

Hormis le « contexte de conscience ouverte » créer par cette personne « sans domicile » pour outrepasser les effets négatifs sur les représentations que suscite mécaniquement l'aumône, il est un autre « art de faire » pour dissimuler cette pratique de rue et maintenir sa dignité. Il s'agit ici du soutien moral apporté à une femme qui, quand elle ne va pas bien, va rencontrer Monsieur P sur son lieu de mendicité :

« Y avait une personne qui avait un appartement, elle avait toujours le moral quand elle venait me voir et quand elle était chez elle, elle baissait les bras je lui ai dit : c'est pas la peine faut pas baisser les bras faut toujours aller de l'avant...(...) ».

La création d'une porte vers autrui se signifie encore dans cette situation au combien paradoxale, où en quelque sorte les rôles sont inversés. Le soutien moral devrait être destiné davantage à Monsieur P dans une situation de pauvreté extrême et non l'inverse. Nous percevons encore dans cette illustration, ce « rôle » d'aidant, d'écoutant, principales fonctions du travailleur social dont certaines personnes démunies s'emparent pour maintenir souvent cette estime de soi et cette reconnaissance sociale liée d'une certaine manière à une fonction :

« Elle me demandait toujours des renseignements...je jouais le rôle d'une assistante sociale...quand on est dehors on sait peut-être encore plus de choses qu'une personne qui a un appartement...parce que quand on est dans la rue on a plus de savoir, on acquiert tous les jours du savoir...(...) ».

Faire profiter autrui de son capital d'expériences de la misère n'est cependant pas sans contrepartie pour Monsieur P. Nous serions même tentés de dire que cette relation de don de son temps, comporte deux avantages pour cette personne « sans domicile ». Il y a tout d'abord cette rationalisation de l'aumône où, dans ce contexte,

la personne n'est plus identifiée comme un mendiant et un « exclu » mais comme une personne virtuellement « incluse » le temps de l'échange en « ouvrant » cette porte vers le monde des « inclus ». Ensuite, il y a un second avantage, certes moins révélateur dans cette situation précise, mais qui peut tout de même être évoqué, il s'agit du pied à terre que Monsieur P a pu trouver de temps en temps dans le logement de cette femme :

« Elle venait me voir tous les deux jours elle m'estimait bien...on discutait bien, on rigolait même ensemble...j'ai déjà dormis chez elle (...) ».

Nous voyons bien dans cette illustration la présence en filigrane de cette « économie morale » dans un contexte de prime abord dégradant pour l'image de soi. Une économie qui s'instaurant sur des rapports symétriques le temps de l'échange, parvient à faire oublier le « rôle » de mendiant.

L'« économie morale » instaurée dans le don adopte ainsi plusieurs facettes et cela en fonction non pas du contexte, puisque nous venons d'analyser celle-ci uniquement à travers l'activité de l'aumône, mais selon les interlocuteurs devant lesquels Monsieur P ne doit pas perdre la face et maintenir cette image de soi acceptable. La rationalisation de la manche se comprend donc aussi comme cette manière à soi d'aller vers l'autre pour échanger, partager, renseigner, aider et aussi informer sur sa situation. Elle est ce qui donne accès à cette petite ouverture dans l'échange, ce petit interstice entre le *dehors* et le *dedans* où la personne « sans domicile » s'engouffre pour outrepasser les frontières symboliques instigatrices d'une position d'extériorité au système.

Comme nous le déclare Monsieur P :

« Faut aller de l'avant ne jamais rester recroqueviller sur soi-même...on devient complexer par rapport aux autres et on ne peut plus jamais avancer....tandis que si tu commences à ouvrir une porte pour aller vers quelqu'un y a d'autres portes qui s'ouvriront devant toi...c'est comme ça des fois qu'on peut avancer...et ne jamais refermer les portes derrière soi...toujours la laisser ouverte.... ».

3.4 Les liens sociaux « neutres³⁹ » construits avec son travailleur social

Les relations avec les travailleurs sociaux restent relativement rares ou épisodiques pour les personnes qui constituent notre objet de recherche. Ceci s'explique en partie par le fait qu'elles choisissent bien souvent de ne pas inclure un centre d'hébergement, trop contraignant à leurs yeux, et sans doute aussi, pour contourner ce processus de « mortification⁴⁰ » où l'individu perd son identité pour revêtir de gré ou de force, le « rôle » de « reclus » selon Erving Goffman. Cet effet d'évitement, le

³⁹ Pierre Bouvier, *Le lien social*, Edition Gallimard, 2005, Paris, p.35.

⁴⁰ *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, trad. de Liliane et Claude Lainé, Éditions de Minuit, Paris, 1979 (rééd.),

sociologue Serge Paugam dans son ouvrage en a fait référence pour une catégorie d'individus qu'il nomme « marginaux », ceux qui entretiennent, s'ils existent, des rapports très distendus avec l'aide sociale et ses acteurs.

Mais comme toutes analyses sociologiques, celles-ci trouvent parfois leurs contradictions avec le réel, ou plus simplement des exceptions à la construction de celui-ci.

C'est le cas ici dans notre étude où nous avons déjà mentionné le fait que la plupart des personnes rencontrées ont, dans leurs parcours de rue, établis de manière plus ou moins distendues, des liens avec les acteurs de l'aide sociale. Cette nature de liens particuliers nous les avons analysés dans nos travaux précédents⁴¹, en utilisant la terminologie de Pierre Bouvier, celle de liens sociaux « neutres », « vecteurs et pratiques permettant aux individus de s'exprimer et d'atteindre les buts qu'ils se sont fixé, liens instrumentalisés par la finalité que poursuit l'individu stratège.⁴² ».

Ces formes de liens atypiques, relèvent encore une fois de cette résistance au stigmatisme de pauvreté et de l'effet de catégorisation lié à celui-ci. Comme nous venons de le stipuler juste avant, l'enfermement dans un « rôle », produit d'une classification administrative, ou de schèmes de perceptions associés au lieu et à la durée passé dans celui-ci (le mendiant, le « clochard »), constitue encore cet élément sur lequel la personne peut agir.

L'action en situation de discrédit s'entend ainsi comme cette marge de manœuvre à l'actif des personnes « sans domicile » pour une redéfinition de soi salvatrice.

Jouer avec les catégories de perception et de classifications reste un outil de survie psychique et morale certain. Elle permet souvent d'expliquer cette identité sous tension, entre une identité sociale « virtuelle » imposée et cette identité pour « soi » qu'il convient de préserver coûte que coûte, notamment par le biais d'un renégociation identitaire.

- **Le lien « d'amitié sociale », une manière à soi de rétablir sur l'instant l'asymétrie des rapports**

« Enfin moi j'appellerais ça plutôt un lien d'amitié sociale...je fais des démarches je le tutoie on rigole ensemble, pour moi... c'est pas un assistant social...c'est un ami...(...) ».

Voici la réponse de Monsieur P au sujet de la relation qu'il entretient avec Christian, son référent social qu'il côtoie quelques fois par mois dans le cadre d'un suivi de « réinsertion sociale ». Le premier élément frappant dans cette déclaration reste la manière dont cette personne « sans domicile » définit à ses yeux la relation qu'il entretient avec son référent social. Celle-ci se caractérise par ce lien « d'amitié sociale » dont nous comprenons bien qu'elle exprime davantage qu'un néologisme attribué pour paraître original.

⁴¹Saporiti Lionel, *Le sans domicile : quel(s) rapport(s) avec l'institution et le réel ?*, Master 2 de sociologie, CERIS, Université de Strasbourg, mai 2010.

⁴² Pierre Bouvier, *Le lien social*, Edition Gallimard, 2005, Paris, p.35.

L'« *amitié sociale* » vient s'opposer *de facto* à une relation *stricto sensu* professionnelle entre un travailleur social et son bénéficiaire, où la posture du professionnel s'entend et s'apprend dans les instituts de formation du travail social comme cette bonne distance, ni trop loin, ni trop près entre celui qui aide et celui qui reçoit cette aide. Il convient ainsi d'accompagner la personne dans ses démarches en évitant cette confusion des « rôles » pouvant être perçue, à juste titre d'ailleurs, comme non structurante pour le bénéficiaire, où l'on ne sait plus très bien qui aide et qui reçoit cette aide, qui représente le référent, celui sur qui l'individu va s'appuyer pour s'en sortir, en se référant à....

D'emblée Monsieur P joue sur les mots pour prendre cette distance au « rôle », celui d'« assisté » dont parlait Serge Paugam. Une terminologie qui, toutefois, trouve ses degrés de dépendance vis-à-vis des services sociaux en fonction de la période d'entrée dans cette « carrière morale des assistés ». Plus le temps entre l'entrée dans celle-ci et le présent est éloigné, plus la dégradation du statut se fera grande, pour recouvrir la signification de l'« assistance installée » où l'apprentissage des rouages des services sociaux est une caractéristique observée chez la personne.

Au regard des années passées dans la rue et des relations créées depuis ce temps avec les travailleurs sociaux du CCAS⁴³, nous pouvons aisément conclure que « l'assistance installée » est ce qui pourrait définir la relation de Monsieur P avec les services de l'aide sociale.

Pour accréditer cette hypothèse, nous avons en effet rencontré son premier référent social, Monsieur F du CCAS de la ville, aujourd'hui à la retraite, qui nous a expliqué l'accompagnement qu'il a mené avec Monsieur P depuis plus de dix années et qui ont notamment abouti à l'obtention non sans mal du RSA⁴⁴ et d'un logement.

Toutefois et c'est là le distinguo fait avec la définition de Serge Paugam sur ce concept d'« assistance installée », il n'y a pas de la part de Monsieur P, et comme le sociologue l'affirme, une identification au statut d'assisté ; ou plutôt il y a une tentative dans le discours de ramener cette relation avec son référent social comme quelque chose de naturel, de banal fondé sur une amitié, hors du champ professionnel.

Ce jeu dans le discours sur soi signe ce contournement du stigmaté lié à sa relative dépendance envers les services sociaux de la ville ; dépendance que nous a confirmé son ancien référent social, Monsieur F, lors d'un entretien où nous lui déclarions que, lors de son récit Monsieur P affirmait ne pas avoir besoin d'aide pour les démarches administratives. Élément que Monsieur F a contrecarré d'emblée en nous mentionnant sa difficulté à lutter contre les résistances de cette personne « sans domicile » posées face aux suivis de ses démarches, même si paradoxalement la relation était maintenue et régulière.

C'est donc peut-être bien cela que cherchait Monsieur P vis-à-vis de son ancien référent social, et qu'il réitère aujourd'hui avec Christian, une relation d'amitié au détriment d'une relation professionnelle pour justement contourner ce « rôle » d'assisté.

⁴³ Sachant que Monsieur P n'a développé aucune autre relation avec des travailleurs sociaux œuvrant dans le domaine de l'hébergement comme nous l'expliquait Beckir, travailleur social depuis plus d'une vingtaine d'années dans ce domaine, avec qui nous avons échangé de manière informelle sur Monsieur P qu'il avoue connaître « de vue », c'est-à-dire comme personne étant dans la rue depuis longtemps, mais ne s'adressant pas aux structures d'hébergement.

⁴⁴ Passage mentionné par Monsieur P dans son récit de vie, voir annexes.

Le tutoiement qu'il emploie envers Christian est d'ailleurs assez significatif dans ce contexte. Il donne à Monsieur P l'occasion de réduire cette distance portée par l'écart de places dans la société :

« C'est comme ça qu'on a convenu...la première fois quand je l'ai rencontré il m'a demandé si je voulais qu'il me tutoie ou me vouvoie...je lui ai dit je préfère le tutoiement parce que le vouvoiement c'est pour les personnes âgées...(...) ».

Nous pourrions dans cette « technique de lissage » des rapports énoncer comme argument que le vouvoiement est également la marque, en dehors du respect, d'une certaine forme de condescendance. Elle entérine dans le verbe cette position de surplomb, et vient signifier de manière performative le déséquilibre de la relation.

Cette manière d'installer le cadre, pour employer une expression typique des travailleurs sociaux, a donc ceci de particulier qu'elle est laissée à l'initiative de Monsieur P, comme il l'exprime dans la citation plus haut. Elle démontre cette ingéniosité dans l'installation de la relation d'aide où il obtient directement l'adhésion du travailleur social dans ce que Serge Paugam nomme une « manipulation symbolique permettant de réinterpréter l'image négative du statut d'assisté⁴⁵ ».

Adhésion d'autant plus efficace qu'elle est perçue du côté de son référent comme ce moyen de briser la glace et pour passer outre les écarts de places et créer cette accroche synonyme de lien social. Et cette manière de contourner ce « rôle » d'assisté s'entend encore très bien dans les dires de Monsieur P, et sa manière de « désacraliser » le statut de professionnel de son référent :

« Pour moi... c'est pas un assistant social...c'est un ami...(...) ».

Une « désacralisation » qui toutefois n'écorne pas l'image que ce dernier peut porter à son référent social puisqu'il le considère comme « *un ami* ». Cette tactique dans le discours consistant à annihiler tous les effets d'une prise en charge socio-éducative, nous la retrouvons dans son récit lorsqu'il s'agit de parler des connaissances de son référent :

« C'est même des fois lui qui me demande des conseils parce qu'il y a des démarches qu'il ne connaît pas...c'est une complicité plus qu'un échange... ».

Encore une fois ici, il ne s'agit pas de remettre en question les compétences de son référent, loin s'en faut. Il convient cependant de relever cette tactique discursive qui donne pour le chercheur matière à analyser la posture de Monsieur P vis-à-vis de son référent, où la complicité prend le pas sur l'échange professionnel.

Toutefois ces conseils distillés à Christian, doivent sans doute également s'appuyer, dans l'esprit de cette personne « sans domicile », sur le fait que son référent social a pris ses fonctions récemment au sein de cette institution, et comme il nous le mentionne dans son récit. L'écart au niveau de l'âge des deux protagonistes⁴⁶ doit aussi être un facteur explicatif, à l'écoute des propos de Monsieur P :

« Il est encore jeune, il a pas encore beaucoup de maturité comparé à moi...(...) ».

⁴⁵ Serge Paugam, *La disqualification sociale*, PUF, 1990, Paris.

⁴⁶ Son référent a en effet plus d'une dizaine d'années d'écart avec Monsieur P.

C'est d'ailleurs une constante remarquée lors de notre profession d'éducateur spécialisé, où le choc des générations pouvait souvent jouer dans la relation. Les personnes démunies prétextant souvent le manque d'expérience des jeunes travailleurs sociaux pouvant certaines fois entériner cette inversion des « rôles » dans la relation éducative.

Quoiqu'il en soit, il importait dans cette étude de déceler cette action en situation de discrédit dont fait preuve Monsieur P, pour une logique orientée vers le contournement du stigmate d'« assisté ». Cette logique va lui donner la possibilité d'une redéfinition de soi s'appuyant sur le discours vis-à-vis de nous, mais également vis-à-vis du travailleur social avec qui il entretient une relation amicale. Elle permet ainsi de préserver cette identité pour « soi » malgré sa situation sociale, et à travers de ces liens sociaux « neutres » développés avec l'aide sociale. Ces liens sociaux atypiques expliqueraient peut-être au-delà de son objectif premier, « la notion de lien social (qui) présenterait également « un caractère fluide et spontané » dont la fonction serait de combler un écart entre le signifiant et le signifié.⁴⁷ ».

Dans ce contexte nous pourrions donc associer la logique d'une action de redéfinition de soi dans une relation de pouvoir (celui de catégorisation administrative), comme étayée sur ce lien social « neutre », celui dont la fonction serait non pas de combler mais de réajuster l'écart entre le signifiant, l'identité pour « soi » et le signifié, le statut d'« assisté » duquel Monsieur P fait tout pour se départir dans une optique de survie morale.

3.5 Un « rôle » d'aidant non dépourvu d'une éthique religieuse

L'aide accordée à ses semblables dans la rue est un élément souvent mentionné dans les récits de vie des différentes personnes que nous avons vu jusqu'à présent. Toutefois il ne faut pas s'y tromper, la rue n'est pas ce miroir des solidarités entre individus ayant connu un sort similaire. Cette vision irénique de la rue reste souvent le produit des représentations⁴⁸ des « inclus », peut-être d'ailleurs dans un souci d'allègement de la conscience où l'on se console à penser qu'une solidarité de rue existe, à l'instar d'une solidarité sociétale.

Un fait qui néanmoins pourrait concorder avec certaines de nos observations, celles qui, émanant de nos immersions parmi des groupes de personnes « sans domicile » nous ont donné l'occasion d'observer des pratiques communes comme celle liées autour de la consommation d'alcool, produit d'une sociabilité reconstruite entre pairs. Néanmoins il convient de ne pas se méprendre sur cette solidarité de rue pouvant se déduire d'une observation faussée. Nous savons bien que la venue du sociologue dans un groupe en modifie son équilibre et de fait son fonctionnement interne. Pour lutter contre ces obstacles herméneutiques, il convient de s'appuyer sur les récits de vie où l'individu en aparté donnera des éléments de compréhension plus tangibles.

⁴⁷ Pierre Bouvier, *Le lien social*, Edition Gallimard, 2005, Paris, p.36.

⁴⁸ Représentations encore étoffées par le film à succès de Gérard Jugnot, « *Une époque formidable* », où ce dernier retrace les solidarités mises au point par les personnes « sans domicile » à travers un onirisme propre au cinéma.

Ces récits, ceux de « l'après malheur », évoquent fréquemment cette thématique mais davantage dans le cadre du passé et avec ce sentiment de nostalgie qui s'y rattache, faisant dire à plus d'un « *avant c'était le bon temps* ». Le temps de la mise en commun des recettes de la manche pour un repas « solidaire », ou encore celui des rigolades et des saouleries partagées dans un lieu qui en enfermera la mémoire à tout jamais :

« Il y avait une solidarité il y a quoi...dix quinze ans...maintenant y a plus rien...avant on pouvait s'aider encore mais maintenant non, maintenant si y en a un qui a un peu plus que l'autre il va tout garder pour lui au lieu d'aider...j'ai connu où on mettait l'argent de la manche en commun pour acheter (...) ».

Cette déclaration de Monsieur P reste similaire peu ou prou à celles de Dany, ou Monsieur Joe pour ne citer qu'eux. Elle marque cette solidarité de rue passée et remplacée par cet individualisme grandissant entre pauvres. Un individualisme qui souvent s'accroît pour se transformer en vols entre pairs, mésaventures devenue malheureusement trop fréquentes à l'image de Jean Michel qui, après quelques verres entre « amis », s'est fait dérober l'ensemble de ses papiers et son argent.

Ces quelques précisions sont ainsi apportées afin d'éviter tous malentendus sur l'existence de cette solidarité entre compagnon « de galère » perçue davantage comme un épiphénomène que comme une réelle constante. Cependant ceci ne veut pas également dire que des actions d'entraides entre personne « sans domicile » soient à proscrire de nos observations.

Ou plus particulièrement, il reste important de noter que ces relations d'entraides se signent constamment dans cette dynamique utilitariste imposée par les conditions d'existence.

Comme le stipule Claudia Girola : « Les explications économiques et utilitaristes ne sont pas suffisantes ni satisfaisantes pour rendre compte des actions quotidiennes de vie des populations en situation de précarité socio-économique. D'autres ressources, affectives, relationnelles, se superposent et équilibrent ou « resignifient » les actions conditionnées par le besoin impératif de résoudre la vie quotidienne.⁴⁹ ». Le terme utilitariste est ainsi posé au regard d'une situation de pauvreté qu'il s'agit de combattre pour ces personnes, dans une optique de survie, et non dans un pur comportement de profit égoïste. L'utilitarisme d'une action dépend ainsi pour être jugée, du contexte dans laquelle celle-ci prend forme et des buts vers laquelle elle tend.

- **« Il (Patrick) reste avec moi, j'ai pas envie que lui arrive quelque chose (...) » : Une coprésence dans la misère**

D'emblée lors de notre rencontre avec Monsieur P et au moment de commencer notre premier entretien dans ce salon de thé, nous fîmes la connaissance de Patrick, personne d'un certain âge récemment tombé dans la rue, « *ça fait pas longtemps qu'il est SDF...* » nous affirma Monsieur P à son sujet.

⁴⁹ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ARNT Diffusion, Lille, 2007, p.234.

Cette personne perdue et encore ébranlée par la chute, nous la croisons d'ailleurs chaque matin au moment de reprendre les entretiens avec Monsieur P. Les deux personnes prenaient quotidiennement leur café dans ce lieu, et à chaque fois au moment de ma venue, Patrick gêné, nous quittait pour rejoindre Monsieur P, non sans s'entendre avant sur le point de rendez-vous où se retrouver, notamment pour partager le repas du midi.

Plus en détails dans son récit Monsieur P nous parla de Patrick qu'il dit être « *son compagnon* », et avec qui il partage une partie de son quotidien. Les deux hommes se séparent uniquement lorsque l'un et l'autre doivent réaliser ses démarches administratives, comme c'est le cas pour Patrick nouveau venu dans la précarité qui doit apprendre à situer dans cette nouvelle ville, les lieux où trouver une aide.

Car, comme il nous l'affirme lorsque nous le posons la question, Patrick n'utilise pas non plus les services d'offre d'hébergement proposés par l'aide sociale de la ville, lieux trop insécures et fréquentés par trop de populations différentes à son goût. Ses nuits, comme nous l'exprime Monsieur P, il les passent dans le squat de ce dernier :

« Je l'aide comme je peux...des fois je lui prête mon matelas, ça fait un mois qui dort avec moi...on dort côté à côté chacun on veille l'un sur l'autre...t'es jamais à l'abri des emmerdeurs.... ».

Cette déclaration nous enjoint à réutiliser dans ce contexte, le concept de « couple d'ami » évoqué par Claudia Girola et dont nous avons déjà fait usage concernant la situation de Wrestle et son ami ou encore de Dany et Thomas. Ici, dans cette nouvelle situation nous retrouvons cette configuration relationnelle particulière où deux personnes démunies parviennent à lier des liens socio-affectifs forts pour partager ensemble leur condition d'existence. Ce fait souligné à plusieurs reprises, sans pour autant en constituer une récurrence, montre cette forme d'entraide entre précaires dont nous parlions avant, qui toutefois, doit se comprendre comme nuancée, ou plutôt comme non dépourvue de buts.

Nous pourrions en effet revenir sur nos précédents arguments concernant cette solidarité de rue, et penser que Monsieur P permet à Patrick de passer ses nuits dans son squat dans un but purement désintéressé et par simple compassion, en souvenir de son arrivée dans la rue, où personne n'était là pour lui. Or il n'en est rien puisque, comme Monsieur P nous le déclare à mi- mots :

« On dort côté à côté chacun on veille l'un sur l'autre...t'es jamais à l'abri des emmerdeurs.... ».

La présence de Patrick auprès de Monsieur P pendant la nuit le rassure sans doute des éventuelles agressions qu'il pourrait subir en étant seul. C'est d'ailleurs l'un des risques majeurs du squat et des abris de fortune où l'isolement, pour prendre du recul sur la ville, peut souvent s'accompagner d'une augmentation des risques d'agressions et de vols.

L'entraide prodiguée par cette personne sans domicile » à son comparse ne semble alors pas dénuée de tout désintéret lié à sa propre survie.

Cette coprésence journalière et nocturne vient montrer une nouvelle logique d'action tournée vers la survie physique et la sauvegarde de ses affaires personnelles. Mais toutefois cette logique n'induit pas un avantage « unilatéral » dans cette situation. En

effet le fait de dormir à deux est une sécurité apportée aux deux personnes et non uniquement à une. La protection est ainsi ici partagée. Surtout que Monsieur P a ressenti tout de suite la fragilité de ce nouveau venu dans le monde de la précarité et de ses illusions :

« C'était une proie facile avant, avec moi il a quand même durci son caractère... ».

Un durcissement du caractère que Monsieur P attribue à ses actions auprès de Patrick, où il affirme ne pas lui apporter uniquement :

« La sécurité mais aussi le savoir-faire, j'essaye de lui apprendre les petites combines, mais il a du mal à comprendre...c'est la chute, il a commencé à remonter un peu à la surface mais il est toujours sous le niveau.... ».

L'entraide est donc dans ce contexte de rue et de misère principalement orientée vers des fins de survie comme nous l'avons mentionné auparavant. Une survie qui se résume souvent à celle de son intégrité physique pour éviter les mauvaises rencontres. Cependant, et c'est là une pression majeure venant contredire l'aspect purement utilitariste de l'acte, elle se réalise sur un fondement peu éloigné de ce don contre-don à l'image de la théorie de Marcel Mauss, où donateur et donataire doivent s'acquitter d'une dette dans un mouvement circulaire :

« Il m'aide, je l'aide si jamais j'ai pas de sous pour un café, il m'aide et moi je lui rends...(...) Entre Louis et moi c'est un échange mutuel là le weekend dernier il avait pas de tune...je lui paye des cafés il m'a dit oui je te les rends, je lui ai jamais rien demandé... ».

Cette logique de survie trouvée dans cette forme de coprésence au quotidien, se trouve donc contrebalancée par ce retour du don (une place dans son squat) contre un ou plusieurs cafés lorsque Monsieur P n'a plus d'argent. Le caractère utilitariste de cette relation s'amenuise ainsi pour faire place à une relation « donnant-donnant », où la moralité de l'échange ne bafoue pas l'honneur de celui qui donne et où le fait d'accepter un retour dédouane le donataire de sa dette.

L'honnêteté de cette relation de « couple d'ami » s'entend d'ailleurs dans les derniers mots de Monsieur P : *« je lui ai jamais rien demandé...»*, sous-entendant qu'il n'attend pas forcément de la part de cette personne un retour quelconque, puisque les cafés payés par Louis étaient justement en retour de ce service rendu : le partage de son squat.

Le « rôle » d'aidant qu'endosse cette personne « sans domicile » s'adosse ainsi sur une logique destinée à assurer *a minima* sa sécurité la nuit. Un « rôle » dont nous venons de voir qu'il n'est cependant pas dépourvu de sens et d'une certaine forme d'honneur, celui de rendre ce que l'on nous a donné. C'est en ce sens qu'il n'est pas que purement utilitariste même si le fondement de sa logique peut, sans l'analyse des détails de la relation, faire croire en cet aspect.

- **Aider son prochain, une mission salvatrice ?**

Cette configuration relationnelle sous forme de « couple d'ami » est ainsi le moyen qu'à trouver Monsieur P pour résister aux conditions extrêmes de vie dans la rue. Il permet de joindre l'utile (la protection d'une présence) à l'agréable par le biais des liens socio-affectifs développés brisant la solitude.

Mais le « rôle » sur lequel s'active cette logique, ne vient pas uniquement s'expliquer par cet avantage sécuritaire. Encore une fois, l'analyse plus en profondeur du récit, laisse entrevoir une autre hypothèse, plus ancrée celle-ci sur ce dévouement à autrui relevant de cette forme d'éthique religieuse. En effet, les derniers entretiens avec cette personne nous ont renseigné sur l'importance dans sa vie que prenait la religion et notamment sa pratique :

« Je vais tous les jours de la semaine à la messe du lundi au vendredi... ».

Une croyance et une pratique du culte chrétien qu'il entretient depuis 1986 et les débuts de sa vie dans la rue :

« Au début des années quatre-vingt-six je faisais la mendicité à l'église Saint Joseph, et j'assistais pas à la messe...quand je suis allé à la cathédrale j'ai commencé à assister à la messe. ».

Une pratique quotidienne qui l'aide à supporter sa condition, comme il nous l'exprime :

« Ça m'aide beaucoup...d'avoir d'autres chemins, avoir d'autres routes et avoir une croyance quand on se lève le matin on remercie Dieu d'être encore en vie...moi je suis pas un vivant, je suis un survivant...(...) être croyant pour moi c'est un réconfort...c'est un soutien moral et physique...ça m'aide à supporter je me suis posé des questions, j'ai trouvé mes réponses...et maintenant que j'ai mes réponses j'apporte mon savoir aux autres...ça il y en a beaucoup qui n'arrivent pas à le comprendre.... ».

Suite à ses dires nous remarquons les éléments qui permettent étayer le « rôle » d'aidant, non essentiellement basé sur une logique purement utilitariste comme nous l'avons précisé auparavant. Les réponses trouvées à ses questions, il en fait profiter comme à la manière d'un savoir que l'on dispense, une bonne parole que l'on distille :

« Mes acquis de vie...la bonté je la fait partager...Louis il vient avec moi le samedi, le dimanche il vient à la messe et il y assiste pourtant je lui ai pas dit de venir...il vient à l'église depuis que je lui ai offert un petit livre qui s'appelle « Prions à l'église », et là-dedans il y a chaque fois des chapitres les versets de Saint Jean, Saint Pierre, Saint Mathieu, dans ces paroles il y a des réponses c'est ça qui m'a fait tenir, c'est grâce à ces lectures que j'arrive à retrouver les réponses que je cherche...sans la religion j'aurais tenu mais différemment...(...) ».

Cette notion de dévouement envers autrui, surtout dans la misère, relève typiquement de cette éthique chrétienne où il convient d'aider son prochain, de surcroît lorsqu'il se retrouve dans une situation de grande précarité comme l'est Patrick.

Cette éthique religieuse est d'ailleurs très intéressante pour expliquer le fondement premier de ce « rôle » d'aidant. Plus précisément cette éthique de réciprocité enjoint chacun à se comporter envers autrui de la même manière qu'il souhaiterait qu'on le traite ; idée reprise dans la question du philosophe Thomas Nagel : « Qu'est-ce que vous diriez si quelqu'un vous faisait cela à vous ?⁵⁰ », qui elle-même est une reformulation de Hobbes : « Ce que tu ne veux pas que l'on te fasse, ne le fais pas à autrui⁵¹ ».

Cette éthique nous l'avons déjà perçue dans les propos de Monsieur P lorsqu'il nous affirma faire partager à Louis son savoir-faire lié à la rue et ses combines. En effet, nous rappelons que lors de son arrivée dans la rue Monsieur P n'a, selon ses dires, pas bénéficié d'une aide de la part d'anciens, ce qui ne l'empêche pas à son tour, étant devenu l'ancien, de prodiguer des conseils avisés à ce nouveau venu. Il applique ainsi bien ce principe de moralité en ne faisant pas à l'autre ce que l'on ne voudrait pas qu'on lui fasse, ou plus exactement il fait à l'autre ce qu'il aurait sans doute aimé qu'on lui fasse, ou qu'on lui apporte, c'est-à-dire un soutien moral dès son arrivée dans la rue.

Cependant, il importe d'élever son point de vue, de s'extirper d'une lecture purement littérale pour lire entre les lignes, les affirmations de Monsieur P qui, même si réelles et sincères, ne peuvent venir à elles seules expliquer le pourquoi du « rôle » d'aidant.

Les conditions d'existence plus que précaires nous forcent, peut-être, à toujours chercher un motif purement utilitariste aux motivations signant les actes des personnes à la rue. Même si juste avant nous venons d'en démontrer, ou tout du moins d'en montrer les motifs permettant d'annihiler sur le coup le caractère purement « économique » de cette logique d'action tournée vers sa sécurité propre. Le retour du don est en effet un bon élément de réponse pour contrer, en quelque sorte, cette simple notion d'utilitarisme, celle de la recherche d'un pur profit sans contrepartie. Dans le cas précédent, elle permet sur un principe d'honnêteté traduite dans le retour sur don, d'obtenir pour Monsieur P, cette coprésence dans la misère, synonyme de survie.

Tout ceci pour dire que ce « rôle » d'aidant, cette personne « sans domicile » l'endosse aussi et surtout dans une optique salvatrice dans la mesure où elle lui permet le temps de l'aide, d'oublier sa propre condition de miséreux. Et ceci face à deux types d'interlocuteurs, nous, en nous présentant son dévouement vis-à-vis de Louis comme quelque chose de « pure », c'est-à-dire de complètement désintéressé, et aussi vis-à-vis de lui-même en s'extirpant des habits de « clochard ».

D'une certaine façon, la tactique de hiérarchisation des siens, comme la décrit Erving Goffman, Monsieur P l'applique d'une manière singulière dans l'acte et la parole. L'aide procurée à Louis lui donne en effet l'impression de n'être plus ce qu'il est réellement, un « sans domicile », tout comme le fait de l'affirmer dans le discours et à nos yeux.

⁵⁰ Thomas Nagel, *La possibilité de l'altruisme*, Princeton University Press, Princeton, 1970, p. 82.

⁵¹ Thomas Hobbes, *Léviathan*, Sirey, Paris, 1971, p.130.

La hiérarchisation ne s'entend donc pas ici comme ce jeu sur les apparences et la visibilité d'un stigmaté plus important chez Patrick que chez lui, importance qui est le moteur du jeu pour se départir de sa condition, ou tout du moins en minimiser les attributs. Là c'est davantage le « rôle » d'aidant qui va permettre cette mise à distance de sa condition de manière ponctuelle. Une mise à distance qui dans sa logique aboutie à cette survie psychique et morale dans la mesure où elle donne la possibilité d'une expression de soi différenciée.

Nous trouvons alors peut-être dans ce contexte, l'expression de cette identité pour « soi⁵² », ce « sentiment subjectif de sa situation et de la continuité de son personnage que l'individu en vient à acquérir par suite de ses diverses expériences sociales⁵³ ».

Expériences sociales comme celles liées à sa foi qu'il a visiblement découverte dans la rue et qu'il n'hésite pas à exprimer et à faire profiter à autrui, où aider son prochain permet de maintenir cette éthique de vie, cette ligne de conduite si importante lorsque l'on est dans la rue. Dans un de nos entretiens, Monsieur P nous affirmait ceci à propos du don et de l'aide en général :

« Y a un vieux proverbe du dix-huitième qui dit donne à autrui il te rendra dix fois plus...(..) ».

Nous percevons à travers ces mots, ce qu'aux yeux de Monsieur P signifie recevoir « dix fois plus » que donner. Elle exprime sans doute l'expression de cette identité pour « soi » salvatrice, qui effectivement vaut dix fois plus que ce qu'il peut donner. On dit souvent que le temps est précieux. Le temps accordé à l'autre l'est sans doute moins que les retours qu'il procure à la personne aidante, de surcroît dans une situation d'extrême pauvreté où l'estime de soi et la continuité de son être n'ont pas de prix.

3.6 Un retour en logement exprimé

Avant de clore cette étude de cas, il importe de mentionner la fin du récit de vie de Monsieur P, fin qui laisse entrevoir l'ouverture d'une nouvelle porte, pour reprendre son expression, celle d'un logement. En effet lors de l'énonciation de sa trajectoire sociale, cette personne « sans domicile » nous avait fait part de son souhait d'acquérir à nouveau un toit, pour enfin sortir de la rue de manière définitive et, comme il nous l'a déclaré à la fin de notre enquête et de manière informelle sur le chemin, « pour être plus stable ».

Le désir de stabilité à la fois spatiale et sans doute également professionnelle et affective se comprend au vu des nombreuses années passées dans la rue, entrecoupée d'une « parenthèse enchantée » toute aussi éprouvante, puisque soldée par un nouvel échec.

⁵² Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975, p.127.

⁵³ *Ibid.*

A l'instar de certaines théories et comme nous l'avons déjà énoncé pour d'autres situations, être dans la rue depuis plus de dix années, ne signifie pas pour autant ne pas être en capacité d'en sortir un jour. Cette sortie, toujours hypothétique, reste ainsi le fruit d'un travail qui commence auprès de la personne concernée, où l'élaboration (psychique) d'un projet de logement se fait jour et tente d'être conforté par des professionnels aguerris, c'est-à-dire prenant en compte le parcours de rue de la personne non pas comme un frein, mais comme une constituante majeure de l'*histoire* de la personne. De fait l'histoire personnelle, singulière ne doit pas enrayer toute dynamique de « réinsertion », dynamique qui doit être soutenue par le travailleur social :

« J'ai déjà fait des démarches⁵⁴ pour un appartement j'attends juste la réponse de Domial...pour l'instant y a rien, j'ai fait cela il y a cinq mois...alors j'ai le temps je suis pas pressé.... ».

Les démarches administratives pour trouver un logement ont donc été effectuées par Monsieur P avec l'aide de son référent social. Elles constituent une première étape et non des moindres dans ce parcours jalonné d'imprévus, d'angoisses, d'obstacles, que constitue cette « réinsertion » sociale par le logement. Mais une fois la décision prise et enclenchée, il serait dangereux de vouloir aller trop vite, et cette remarque vaut à la fois pour la personne « sans domicile » que pour celle qui l'accompagne dans ses démarches et ses désirs.

La rechute, le nouvel échec, voici sans doute ce que craint Monsieur P et qui justifie, ce que d'autres pourraient comprendre comme une indécision, ou pire, un projet fantasque issu des délires de la personne. Dans cette situation, la prudence reste de mise et est exprimée dans les mots de Monsieur P : *« j'ai le temps je suis pas pressé.... ».*

Ne pas être pressé d'être confronté à soi et à cette solitude enfermante et excluante. Ne pas être pressé pour ne pas retourner encore une fois à la « case départ », retour qui pourrait être définitif. Une patience qui se cultive lorsque l'on vit dans la rue depuis des années, et où il faut éviter tout découragement :

« On (avec Christian) discute on parle des démarches, mais pour l'instant il y a rien....c'est long, vaut mieux avoir la patience que speeder, parce que sinon tu baisses les bras...(...) ».

Le logement semble donc être le projet premier de Monsieur P, conscient que sans celui-ci rien n'est possible. Un projet qui du même coup en fait naître d'autres :

« J'ai surtout des projets d'avenirs qui seraient d'être croqueur (...) C'est un écrivain qui écrit sur l'expérience, pas seulement sur mon expérience mais sur l'expérience de la vie en elle-même j'attends d'avoir un logement, un petit boulot, d'avoir un pécule pour acheter un ordinateur...écrire ça permet...de ne plus faire marche arrière... ».

Ne plus faire marche arrière, pour mieux avancer sur le chemin qui est le sien, celui où tout est à refaire, et où le passage entre la vie d'*avant* et celle d'*après* est à construire. Le passage porté par un rite qui peut être celui de l'adhésion à un projet, rite institutionnel pour les précaires où tout se joue et où la transformation de soi

⁵⁴ Démarches confirmées par son référent social lors d'un entretien informel.

s'opère. Pascal (prénom de Monsieur P) ne signifie-t-il pas en langage hébreu le *passage* ?

Pascal : le maintien de l' « existant » pour continuer à vivre

1. Premier contact

Pascal est la seconde personne « sans domicile » rencontré au mois de juillet 2012 à Belfort, autre ville choisie dans le cadre de nos recherches sociologiques.

En cet après-midi de fortes chaleurs et après quelques refus de personnes à vouloir se prêter à notre enquête, au bout d'une heure, nous nous dirigeons vers un autre quartier de la ville au moment où notre regard s'arrête sur un homme assis sur un trottoir devant la Poste de la ville, au pied des escaliers menant à l'entrée. Plus précisément dans le coin afin, sans doute, de ne pas importuner le flux continu de clients.

Autour de Pascal se trouve un grand sac à dos ainsi que 2 béquilles posées contre le mur de l'administration. Devant ses pieds, un petit récipient rempli de quelques pièces est positionné. De prime abord nous percevons une personne amaigrie et diminuée. Ses béquilles adossées au mur semblent confirmer notre perception. De nombreux clients empressés montent les marches. Certains saluent Pascal et partagent quelques mots avec lui avant de reprendre le cours de leur journée.

Avant de l'aborder nous attendons patiemment qu'il termine sa discussion entamée avec une femme venue lui apporter de quoi se restaurer, un petit pain. En nous rapprochant et en tendant l'oreille nous comprenons que la vieille Dame insiste pour qu'il se nourrisse et prenne des forces. Des forces, sans doute pour continuer à résister...L'aspect fragile et vulnérable du corps surexposé suscite ainsi les premières compassions philanthropiques de la part de certains citadins. L'interaction avec cette « visiteuse » terminée, nous nous dirigeons près de lui pour établir un premier contact. Nous nous présentons et expliquons notre démarche. Immédiatement Pascal nous parle de cette étudiante de Lyon, venue il y a peu l'interviewer et prendre des photographies. Toujours prêt à échanger, Pascal est d'accord pour jouer le jeu de l'enquête sociologique.

Sa réaction vis-à-vis de notre intervention et le fait que nous ne souhaitons pas davantage accroître l'asymétrie des rapports en restant debout, nous enjoint à nous asseoir à côté de lui pour entamer le premier des 4 entretiens que nous allons mener auprès de cette personne.

Avant de débiter la partie de cette analyse, il convient tout d'abord de mentionner ce qui fait la particularité de la construction du récit de vie de Pascal, et sa différence avec les autres récits construits dans cette recherche.

D'emblée en effet Pascal n'a pas souhaité parler de sa trajectoire de vie en détails, si ce n'est pour exprimer le calvaire, dont il a été le témoin impuissant, enduré par sa femme disparue depuis peu. Une dure épreuve retranscrite dans une lettre¹ destinée

¹ Voir en annexes.

à trouver de l'aide auprès d'une artiste de variété française de la même origine que sa femme défunte.

Cette lettre, Pascal nous l'a remise dès le premier entretien. Elle représente pour lui ce récit qui l'a conduit à être quotidiennement dans la rue pour survivre et combler ce vide procuré par l'absence de sa femme. Une lettre portée à la connaissance de l'interlocuteur extérieur, comme une manière à soi (tacticienne) de se présenter à travers un parcours fait de luttes, et se rattacher encore aux souvenirs d'une vie à 2 subitement brisée.

De ce fait, la récolte des informations s'est réalisée à l'aide de 2 sources d'informations. Plus précisément nous avons construit une partie du parcours de vie de cette personne, celle énonçant son combat, à l'aide d'une lettre que celui-ci nous a remise. L'obtention de ce document précieux pour notre analyse ne nous a cependant pas empêchés de mener un ensemble d'entretiens pour approfondir certains éléments de sa vie et évoquer ce qui anime son quotidien dans la rue.

2. La trajectoire de vie de Pascal

- Un début de vie ordinaire

Pascal est né le 19 mars 1960 à Belfort et habite à cette époque une petite ville avoisinant Belfort, Giromagny, au pied du massif des Vosges. L'âge adulte atteint, il occupera le métier de cuisinier :

« Je suis né à Belfort...et avant j'ai travaillé dans la restauration... dans le service, dans des bars (...). »

Il connaîtra une première femme avec qui il se mariera et aura deux enfants, deux filles âgées aujourd'hui de 16 et 18 ans. Un mariage qui, malgré quatorze années d'union, sera pour Pascal une déception et se soldera par un divorce en 1994 :

« Un premier mariage qui fut un échec mais durant lequel j'ai eu deux filles âgés maintenant de 16 et 18 ans. Cette union a débouché sur un divorce en 1994. La première ça n'a pas tenu, parce que c'était quelqu'un de très instable (...) »

Après son divorce, Pascal restera 9 années seul pendant lesquelles il travaillera comme cuisinier sans intermittence afin de subvenir aux besoins de sa famille et pour oublier cet échec :

« Je suis ensuite resté seul pendant 9 ans, ne vivant que pour mes filles, travaillant sans relâche presque jours et nuits, sept jours sur sept pour éviter de penser et pour passer le temps. »

En 2002 Pascal est victime d'un accident de voiture qui l'empêche de poursuivre sa profession pendant deux années. Les séquelles de cet accident l'empêchent pendant un certain temps d'être autonome. Handicapé pour se déplacer et dans les actes du quotidien, il devient dépendant et déprime :

« A la suite d'un accident de voiture en 2002, j'ai été privé d'une activité professionnelle pendant 2 ans. Je ne pouvais plus rien faire...Je ne pouvais même plus conduire, ni me débrouiller seul à la maison. Je suis donc entré dans une grande dépression (...). »

- L'échec du second mariage et le départ vers Mulhouse

Un an après, en 2003, Pascal aura une seconde femme avec qui il se remariera, une femme d'origine Malgache qu'il a rencontrée lors d'une petite annonce :

« Je me suis décidé à me marier en mai 2003 avec une femme d'origine malgache trouvée par petite annonce et qui cherchait à s'établir en France avec quelqu'un. ».

Ce second mariage sera également un échec. Pascal ne s'entend guère avec sa nouvelle compagne. C'est lui qui décide cette fois-ci de quitter le domicile conjugal pour la ville de Mulhouse, mais tout en restant encore marié dans un premier temps :

« La deuxième fois... ça a jamais marché, c'est moi qu'est voulu divorcer plus tard... Ce mariage n'a jamais marché non plus. Nous nous sommes jamais entendu du début jusqu'à la fin. J'ai fait un séjour de deux mois en hôpital psychiatrique pour dépression, seulement trente jours après le mariage, et ensuite un séjour de deux mois en hôpital de jour, m'apercevant que je m'étais trompé et que ce mariage ne marcherait jamais. ».

Pascal se sépare dans un premier temps symboliquement de sa femme, qu'il va pourtant laisser dans son appartement, au vue de la situation administrative délicate de celle-ci.

Il choisit de se rendre sur Mulhouse pour travailler dans son domaine de prédilection, la restauration et tout refaire ailleurs.

- Une rencontre qui va tout changer

Nous sommes en avril 2006, éloigné de sa famille Pascal effectue des extras en restauration à Mulhouse pour subvenir à ses besoins. C'est à la sortie de son travail qu'il fait la connaissance de Rositsa, une prostituée Bulgare envoyée par son proxénète en France :

« J'ai donc finalement connu Rositsa en avril 2006 en France. Elle errait dans les rues de Mulhouse en pleurant, ne sachant plus que faire. Moi, je venais d'effectuer un extra en restauration dans un hôtel de Mulhouse. Son oncle l'a alors obligée à se prostituer en Bulgarie et l'a ensuite vendue 500 euros à un proxénète de Varna qui l'a envoyé dans différents pays de l'Europe, Allemagne, Norvège et enfin la France. ».

En juillet 2006, les deux amants décident de vivre ensemble et multiplient les logements dans la région de l'Est de la France :

« A partir de juillet 2006, j'ai vécu avec Rositsa dans plusieurs petits studios dans la région. ».

Pascal n'entamera son second divorce qu'une année plus tard, en février 2007 :

« Je n'ai engagé une procédure de divorce qu'après février 2007 (...) je ne voulais pas nuire à mon ex-femme et l'empêcher de rester en France. Notre divorce a été prononcé que le 29 janvier 2008 et j'ai accepté tous les torts étant donné que j'étais parti avec quelqu'un d'autre. ».

Pour ne pas causer de problème à son ex-femme au vu de sa situation administrative délicate, Pascal va accepter tous les torts du divorce et la laisser dans un logement qui pourtant lui appartient. Face à cette nouvelle situation, Pascal doit enchaîner plusieurs petits boulots pour assumer l'ensemble des dépenses liés à son ancien logement, et pour que son ex-femme ne se retrouve pas à la rue :

« La situation était difficile car je devais travailler beaucoup pour faire face à tous les frais d'appartement pour nous et mon ex épouse : prêt immobilier, gaz, électricité, eau, téléphone, internet, impôts fonciers et locaux, etc. Je travaillais dur (...). »

C'est à cette période que Pascal connaîtra une première situation de précarité au niveau de l'emploi, enchaînant les petits boulots pour subvenir aux besoins de son ex-femme et de son nouveau couple :

« J'avais un premier emploi de veilleur de nuit en cité universitaire, j'effectuais ensuite des extras en restauration notamment au stade Bonnal à Sochaux et je faisais aussi la distribution de journaux gratuits, d'annonces et de publicités. »

Néanmoins cette vie précaire ne semble pas déstabiliser le nouveau couple qui, heureux de pouvoir être ensemble, se suffit de peu, vivant : *« un bonheur intense de juillet à fin septembre 2006 »* :

« Malgré cette situation, nous vivions très heureux ensemble dans notre petit studio, n'ayant pas de grandes exigences ni l'un ni l'autre. Le principal était pour nous d'être tous les 2. »

- De brefs séjours entre la Bulgarie et la France

Mais à ce moment-là, Rositsa est gravement malade, très amaigrie par une MST. Son état de santé va enjoindre Pascal à quitter la France avec elle pour la Bulgarie, de manière momentanée, le temps des soins :

« Malheureusement lorsqu'on s'est connu, Rositsa était dans un état de santé déplorable...elle ne pesait que 36 kg en 2006 lorsque je l'ai rencontré (...). Lorsque

je l'ai rencontré elle avait également attrapé une MST qu'elle avait dû contracter il y avait déjà plusieurs années. (...). J'ai mis deux ans et demi pour la soigner en Bulgarie et ensuite en France. ».

Des problèmes de santé qui vont jusqu'à empêcher le couple d'avoir un enfant, et ce, malgré une fécondation in vitro :

« Elle désirait plus que tout au monde avoir un bébé avec moi, souffrant beaucoup d'avoir perdu les siens. Nous avons même décidé de recourir à la fécondation in vitro sur les conseils de plusieurs gynécologues et de notre médecin. Malheureusement, nous n'avons pas eu le temps d'avoir cet enfant... ».

Mais ces allées et venues entre la Bulgarie et la France ne s'expliquent pas uniquement par la maladie de Rositsa et l'obligation de soins. Le retour en Bulgarie en octobre 2007 est également effectué pour renouveler son visa afin qu'elle puisse retourner et rester en France auprès de Pascal :

« Malheureusement le visa de tourisme de Rositsa expirait en octobre 2006. Nous avons alors décidé que je prendrais quinze jours de vacances et nous nous sommes rendus en Bulgarie pour renouveler une nouvelle fois son visa de tourisme pour trois mois. »

- De retour en France, seul

Sur le chemin du retour en France après l'obtention du visa de Rositsa, le couple se voit bloquer à la frontière autrichienne :

« Nous avons passé sans problème toutes les frontières jusqu'en Slovénie, mais arrivés en Autriche, Rositsa s'est vue refuser l'entrée en Europe. La douane lui a dit qu'elle était sortie trop souvent de son pays. Le bus a donc fait demi-tour jusqu'à la frontière slovène pour la laisser, la police n'a pas voulu me laisser descendre du bus pour rester à ses côtés. »

Pascal désespéré retourne seul en France où là, les complications vont se faire jour :

« Moi je suis donc rentré avec le bus sur Strasbourg où je me suis retrouvé à l'hôpital suite à un malaise dû au stress. Je suis ressorti de l'hôpital le lendemain et je n'avais qu'une idée en tête : vite retourner aux côtés de ma future femme et de la sortir de là. »

Pascal souhaite donc rejoindre Rositsa en Autriche pour pouvoir la faire revenir en France. Mais avant cela, il doit s'assurer d'un minimum d'obligations au regard de son emploi et de son logement :

« Au début dès mon retour en France, j'ai essayé de retravailler mais je suis vite tombé malade et j'ai dû me mettre en maladie... Je devais m'arranger pour mon

travail, déménager et rendre les clés de notre studio pour limiter les frais. Tous les deux nous avons vécu cette séparation d'un mois comme un enfer... ».

Bloquée à la frontière autrichienne depuis trois jours, Rositsa se fera aidée par un homme qui la conduit jusqu'à Sofia, où elle attend le retour de Pascal dans un petit logement. Pour l'aider financièrement à payer le loyer, Pascal va chercher un autre emploi et lui envoyer l'argent en attendant qu'il puisse la rejoindre :

« Je lui ai envoyé de l'argent pour se loger, se nourrir, pour le téléphone, et surtout pour qu'elle puisse se soigner. »

Pendant ce long mois de séparation, le lien entre les deux amants va se maintenir par le biais de conversations téléphoniques, par lesquelles Pascal apprendra l'hospitalisation de Rositsa après un malaise. Pascal retrouve du travail auprès d'un employeur et décide rapidement de retourner en Bulgarie pour ramener Rositsa en France :

« J'ai décidé de vite repartir en Bulgarie pour être aux côtés de ma future épouse pour l'aider et la soutenir. J'ai demandé un congé sans solde à mon principal employeur. Celui-ci m'a dit par téléphone qu'il pensait que ce serait accepté et que sa direction régionale m'enverrait une réponse par écrit ; cette réponse a beaucoup tardé. Lorsque je l'ai enfin reçue, j'étais en Bulgarie depuis quinze jours. Ce congé m'a été refusé et mon employeur a considéré que j'avis démissionné par abandon de poste. »

- Le voyage en Bulgarie et les péripéties retardant l'entrée en France

Après quelques péripéties dont le vol de son passeport, Pascal parviendra à retourner en Bulgarie, à Sofia auprès de sa bien-aimée pour récupérer son visa et revenir en France :

« J'ai finalement pu prendre le bus pour aller en Bulgarie le 12 octobre pour y arriver le 14. (...) Nous sommes restés une semaine à Sofia le temps de contacter le consulat de France comme me l'avait conseillé la personne de l'Assemblée Nationale. »

Le couple décide de rejoindre Choumen, la ville originaire de Rositsa, afin de refaire la carte d'identité et un nouveau passeport pour celle-ci. C'est à ce moment-là qu'ils feront la rencontre d'un couple qui les aidera dans leurs démarches administratives :

« Heureusement nous avons connu un couple qui sont devenus des amis, Antonio et Anika. Lui était français et elle bulgare, ils avaient monté un petit bar-restaurant à Choumen. Ils nous ont soutenus et beaucoup aidé dans nos démarches administratives, ils connaissaient beaucoup de monde. »

Mais le retour en France va encore se complexifier, au vue de la législation européenne pour les ressortissants des pays de l'Est souhaitant immigrer en Europe :

« Nous avons appris par la télévision qu'il fallait absolument une carte d'assurance maladie européenne pour tout personne quittant son pays. Pour la faire, il fallait être à jour dans ses cotisations d'assurances. Un jour après nous avons également appris que pour sortir de la Bulgarie, il ne fallait pas que la personne ait des dettes envers une administration du pays. »

L'ex-compagnon de Rositsa avait accumulé une dette importante auprès de la caisse d'assurance maladie du pays, mettant en difficulté celle-ci pour le départ pour la France :

« L'ex-concubin de Rositsa n'avait pratiquement jamais payé les cotisations d'assurance pour elle pendant les six années de vie commune. Il fallait absolument régler cette dette pour que ma future épouse puisse sortir de son pays. »

Pascal a donc remboursé les 6 années de dettes contractées par l'ex-mari de Rositsa et afin que celle-ci puisse quitter la Bulgarie, et s'établir en France, vivre son amour avec Pascal.

- L'arrivée en France et le début de la précarité

Rositsa obtient la carte européenne au mois de février 2007 et le couple arrive en France le 14 février de cette année. Très rapidement sans emploi avec peu de ressource et sans logement Pascal doit se débrouiller afin de ne pas se retrouver avec Rositsa dans la rue :

« Mes parents nous ont logé quinze jours le temps de chercher un logement. Ils nous ont également prêté une voiture pour que nous puissions nous déplacer. »

Le couple trouve rapidement un logement :

« Nous avons trouvé un petit studio que nous avons loué le 1 mars 2007 dans l'attente de récupérer le logement qui m'appartient. »

L'été 2007 en effet, l'ex épouse de Pascal n'a plus d'aides au logement et ne peut se maintenir dans l'appartement de Pascal. Ce dernier le récupère et vit avec Rositsa le début d'une existence très précaire :

« Nous nous sommes retrouvés en France pratiquement sans ressource. J'avais perdu mon emploi sans droit aux ASSEDIC et j'avais dépensé toutes les économies d'une vie de travail, plus de 20000 euros en huit mois pour régler les dettes de Rositsa. La situation était très difficile, nous nous sommes inscrit au RMI, que nous

avons obtenu, ainsi que la CMU ce qui nous a beaucoup aidé vu les problèmes de santé de Rositsa. »

Cette nouvelle existence à 2 sera également possible grâce aux nombreux soutiens de diverses associations caritatives :

« Nous avons également survécu grâce à des soutiens divers, aides alimentaires des restos du cœur, de la Croix Rouge et du Secours Populaire. Des aides aussi financières du Conseil Général du Territoire de Belfort et de la mairie de Giromagny. »

Une période difficile où s'enchaînent les petits boulots pour subsister :

« J'ai finalement retrouvé des petits boulots, extras en restauration et de la distribution de journaux gratuits où Rositsa m'aidait beaucoup. »

Cette vie difficile n'empêche pas le couple de décider de se marier après la prononciation du divorce de Pascal avec son ancienne femme le 29 janvier 2008 :

« Nous nous sommes donc mariés le 19 juillet 2008. Ce fut un grand moment de bonheur pour tous les deux, c'était incroyable (...). Toute la misère qu'on a connue et toutes les difficultés auxquelles on a su faire face ont rendu notre amour plus fort et plus vrai. »

Après le mariage, ils choisissent de devenir bénévoles auprès d'une association, en reconnaissance des aides qu'ils avaient pu obtenir pour vivre :

« Nous sommes devenus bénévoles au secours populaire français qui nous avait bien soutenu et aidé. Cela nous faisait une petite activité en complément de notre distribution de journaux tout en nous permettant d'être toujours ensemble. »

2008 sera aussi l'année où Rositsa obtient sa carte de séjour d'une durée de dix années. Cette opportunité va permettre au couple de jeunes mariés de pouvoir enfin se projeter dans l'avenir et d'améliorer leur quotidien :

« Rositsa s'est très vite inscrite à l'ANPE et a trouvé des cours de français avec un organisme de Belfort. Suite à notre bénévolat, le Secours Populaire m'a proposé un emploi de chauffeur-livreur manutentionnaire en contrat d'avenir à partir de février 2009. Notre situation financière a commencé à s'améliorer. ».

- L'accident de travail et le décès de Rositsa

Au bout de 2 mois de travail auprès du Secours Populaire, Pascal est victime d'une hernie discale qui le forcera à cesser son activité :

« J'ai eu un accident de travail le 2 avril 2009...je me suis fait une hernie discale en portant des meubles et depuis il ne m'est plus possible de travailler. ».

Rositsa quant à elle trouve un petit travail quelques jours par semaine, dans l'attente d'intégrer une formation dans le domaine de la cuisine :

« Rositsa avait trouvé un peu de travail pour le mois d'août, un remplacement pour effecteur une à deux heures de ménage par jour dans des bureaux, cinq jours par semaine(...). Je lui avais également trouvé une formation professionnelle en cuisine comme elle le souhaitait depuis longtemps (...) cette formation devait débiter en octobre. ».

Au mois de juin la santé de Rositsa s'aggrave. Elle fait des examens médicaux qui ne révèlent aucun diagnostic :

« Le mercredi 10 juin Rositsa ne se sentie pas bien en se levant le matin. Elle était fatiguée et avait des douleurs à la poitrine et dans le bar droit. Je l'ai vite conduit chez notre médecin traitant qui lui a fait un électro-cardiogramme. Il a également fait une analyse de sang mais ni l'électro, ni le résultat de l'analyse n'ont montré de problème cardiaque. ».

Malgré ses ennuis de santé Rositsa décide comme chaque matin de partir travailler au secours populaire en tant que bénévole :

« Elle voulait retourner au Secours Populaire le mercredi 17. Il est vrai que quand elle s'est levée ce matin-là je n'ai rien remarqué. ».

En se rendant à son travail Rositsa fait un malaise en voiture et est très rapidement amené aux urgences :

« Elle s'est sentie mal en voiture en arrivant à Belfort, mon ami l'a tout de suite conduite aux urgences et m'a appelé et je les ai vite rejoint. Quand elle est arrivée à l'hôpital, le médecin des urgences n'a pas pensé que son état était grave car elle était consciente et elle lui parlait normalement. Tout d'un coup, elle a fait une crise d'épilepsie suivie d'une crise cardiaque (...) Rositsa a fait douze arrêts cardiaques dans la journée, de plus en plus rapprochés. Le soir vers 19 h, ils lui ont fait un électro-encéphalogramme et ils se sont aperçus que son cerveau n'était plus irrigué. Ils ne m'ont plus laissé aucun espoir et ma chère Rosa s'est éteinte doucement devant mes yeux. »

L'enterrement a lieu quelques jours plus tard :

« Je l'ai faite enterrée au cimetière de Giromagny le 20 juin 2009 comme elle le souhaitait (...) elle m'avait fait promettre que s'il lui arrivait quelque chose, je la garderais auprès de moi et elle espérait qu'on reposerait un jour ensemble, pour l'éternité à Giromagny, endroit où nous avons été très heureux ensemble. J'ai donc fait creuser une fosse double pour la rejoindre dès que ce sera le moment, j'espère dans pas trop longtemps... »

- Être dans la rue malgré son logement

La mort de sa femme va précipiter Pascal dans une dépression et un repli sur soi :

« Depuis ce jour où je me suis retrouvé seul, je me sens désemparé, j'ai perdu tout courage. Je ne sais plus trop quoi faire ni où aller, ma seule sortie de la journée est pour me rendre au cimetière me recueillir sur la tombe de ma tendre épouse. Je n'arrive plus à manger ni à dormir, je n'ai plus de goût à la vie. Je pense sans cesse à l'amour de ma vie. »

La dépression isole Pascal dans son logement. Pendant 2 ans il y restera enfermé sans voir, ni parler à personne :

« Ah oui pendant deux ans...et après je suis ressortis pour me régulariser auprès de Pôle emploi (...) ils m'ont mis en formation juste pour me sortir de mon isolement... de ma maison, parce que avant je restais tout le temps enfermé je sortais que pour aller au cimetière... ».

Un isolement qui s'interrompt de temps en temps lors de la venue de ses deux filles pour le reconforter :

« J'ai souvent avec moi mes deux filles, Aurore et Charlène, âgées de 16 et 18 ans qui essaient de me soutenir un peu. »

S'ajoute à la perte de sa femme, les problèmes financiers liés à son incapacité de travail et les nombreux frais liés aux obsèques :

« Pour ajouter à ma profonde douleur, s'ajoutent les problèmes financiers. Malgré mes faibles moyens, je dois régler 3188 euros de frais d'obsèques et 250 euros pour la concession au cimetière. ».

Dans l'incapacité de retravailler et pour parvenir à accroître ses ressources, Pascal tente avec l'aide d'une assistante sociale, d'obtenir une allocation pour adulte handicapé, sans succès :

« On avait demandé l'allocation adulte handicapé, j'ai été à Cap emploi qui s'occupe des travailleurs handicapés...ça m'a été refusé deux fois, ils m'ont quand même reconnu travailleur handicapé, là j'ai été revoir l'assistante sociale parce que je peux pas travaillé, ils ont refait une lettre à la MDPH....mais les dossiers c'est long, et en attendant....ben voilà... ».

Cette situation financière très précaire va conduire Pascal à faire la manche devant la poste de Belfort :

« J'ai un logement...mais du matin au soir je suis dehors pour arriver à combler les 300 euros qui manquent...je suis là car si pendant un mois je suis pas ici, ils me tombent dessus les banques, j'ai trop de crédits et je gagne pas assez...pour l'instant j'arrive à payer, je peux pas faire autrement... ».

Propriétaire d'un logement, sans ressource et sans possibilité de travailler, Pascal se retrouve à épouser les conditions d'existence d'une personne sans domicile fixe, étant toute la journée dehors, assis sur un trottoir en train de réaliser l'aumône quotidiennement devant l'entrée de la Poste :

« Ma situation elle est bizarre... j'ai un logement, mais en étant propriétaire, des aides vous n'y avait pas droit...c'est dans une vieille maison... j'ai que le bas, il faudrait tout refaire mais j'ai pas les moyens....mais bon je suis quand même chez moi (...). Le logement il ne me sert qu'à dormir... après je sors toute la journée pour gagner ma croûte...j'ai pas le choix, si je paye pas, je perds mon logement...j'ai pas le choix d'être dehors. »

- Aider autrui pour redonner un sens à sa vie

Dans une situation de détresse totale, Pascal n'envisage plus sa vie comme une priorité :

« De tout façon ma vie à moi, elle n'a pas d'importance (...) je souhaiterais tout de même faire quelque chose pour les enfants de Rositsa que je n'ai malheureusement pas eu la chance de connaître. »

Son seul espoir reste de faire venir en France les 2 enfants de Rositsa issus de sa première union dont elle avait perdu la garde et qui sont restés en Bulgarie avec leur grand-mère :

« J'aimerais beaucoup élever Doncho et Yordanka, en mémoire de ma chère épouse, et pour leur donner au moins une chance de pouvoir s'en sortir. Cela me permettrait d'accomplir quelque chose de bien et de juste. ».

Mais ce désir aura beaucoup de difficulté à se réaliser pour des raisons juridiques et le manque de ressources de Pascal pour retourner en Bulgarie :

« Je ne sais pas comment faire. Je n'ai plus les moyens ni de repartir en Bulgarie, ni d'engager des procédures judiciaires et de plus, je ne parle que très peu le bulgare. ».

Les premiers signes d'un altruisme pour oublier sa misère se dessinent dans ce souhait d'aider les personnes dans la rue, comme lui :

« J'ai plus à faire pour les autres que pour moi, moi maintenant, j'ai l'impression d'avoir tout perdu... (Silence)....On espère plus rien... j'ai un bon feeling avec les roms...eux, ils comprenaient, car il savait que je pouvais leur dire où loger et se nourrir c'est pour ça qu'ils me considèrent comme un frère... J'ai eu des colis alimentaires... mais j'ai plus envie, je les ai donné au roumains...je dépanne les gens... ils parlaient pas français, ils parlaient espagnol donc je leur ai appris un peu le français, je les aide de temps en temps au téléphone, ils sont rentrés au pays avec

une aide au retour, ils sont restés en contact avec moi, ils avaient des enfants, alors je leur donnais la moitié des sous que je faisais... ».

Ou encore lorsqu'il héberge dans son logement un jeune sans abri avec son chien qui vient d'arriver sur la ville et ne connaît pas les réseaux d'aides dont il pourrait bénéficier :

« En ce moment j'héberge un jeune routard, sans abri chez moi avec son chien, ouh la la ! C'est compliqué mais je l'aide, il ne connaît rien ici, il faut bien lui donner un coup de main ! Ça fait 2 semaines qu'il est chez moi... ».

3. L'analyse de cas

3.1 « Ma situation elle est bizarre » : être dans la rue pour survivre

Jusqu'ici la prise en compte de cet « appareillage symbolique » que représente la « présentation de soi », nous avait conduits à diriger nos hypothèses d'analyse vers l'idée d'un renégociation identitaire en action chez les personnes « sans domicile ».

Opérant auprès de chaque personne rencontrée, ce renégociation se base sur la technique de redéfinition de soi dans certaines configurations, au profit d'une survie morale nécessaire pour une vie dans la rue. Une survie passant par le contournement du stigmate de la misère et l'imposition d'un statut, porté à la conscience de chacun grâce à une réflexivité restant le produit de l'expérience de cet « itinéraire moral ». Sachant cela, la rencontre avec Pascal allait, non pas contredire cette hypothèse mais la conforter davantage, par l'expérimentation sociologique d'une autre forme de « présentation de soi ».

D'emblée en effet lors de notre premier entretien, Pascal nous précise qu'il n'est pas un « SDF » puisqu'il possède un logement dont il est propriétaire :

« Je suis pas SDF, si vous cherchez un truc sur les SDF, c'est pas vers moi qui faut demander...c'est pour ça que ma situation elle est bizarre... j'ai un logement (...). ».

Ce fait avéré posa immédiatement un problème épistémologique majeur pour notre recherche. Etant propriétaire d'un logement dans lequel il vit, Pascal n'est pas considéré comme une personne « sans domicile ». Face à ce fait implacable, notre entretien aurait ainsi pu s'arrêter net. Mais il restait à comprendre, tout comme Monsieur Joe ou encore Claude, pourquoi, malgré son logement, Pascal réalise la manche quotidiennement devant l'entrée de la Poste de la ville de Belfort, et pourquoi possède-t-il tous les attributs physiques d'une personne « sans domicile », constitutifs du stigmate de pauvreté ?

Est-ce là simplement le maniement contraire d'un « faux semblant ²», venant traduire ce jeu d'apparences destiné à user de l'image du pauvre pour obtenir une aide ?

² Erving Goffman, *Stigmate les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975.p, 58.

Dans ce cas précis, cette « présentation de soi » trouverait son explication dans ce que Goffman nomme « la dissimulation de faits honorables³ » pour obtenir une pièce en feignant une situation de pauvreté.

La suite de nos rencontres avec cette personne nous révélera le contraire, dévoilant toute la précarité d'une existence à l'issue paradoxale puisqu'elle enjoint Pascal à être quotidiennement dans la rue pour accroître ses fins de mois et garder son logement. Une situation sociale le forçant à épouser les mêmes conditions d'existence qu'une personne « sans domicile ».

Cette similitude dans les conditions le conduit également à fréquenter les mêmes lieux et à évoluer dans le même microcosme social, celui dessiné par l'« assistance » aux plus démunis constituée par l'ensemble d'un tissu associatif allant des restaurants sociaux jusqu'aux accueils de jour et les services de la Croix Rouge.

Mais contrairement aux autres personnes interviewées dans cette recherche, il est dans la rue et fait la manche pour garder son logement. Par conséquent, et c'est ce qui fait le point commun avec les autres situations envisagées dans cette étude, la rue est devenue également pour Pascal cet endroit où *être* par nécessité économique, mais aussi pour sortir de son isolement destructeur, celui qui l'a poussé à vivre 2 années entières reclus dans son logement. Être dehors pour exister dans ce « tout » et échanger avec celui-ci. Être dans la rue pour oublier la souffrance liée à la perte d'un être chère et pour gagner quelques sous pour subsister.

- Une histoire « encrée » sur le papier comme une « façade »

Il convient tout de même de préciser avant de continuer notre analyse, le caractère inédit attaché à cette « présentation de soi », dû en partie à notre choix d'intégrer dans notre étude la situation de Pascal, et ce, hormis le fait qu'il possède un logement.

Son histoire n'est malheureusement pas inédite en soi, c'est le fait que nous l'incluons dans notre problématique de recherche qui la rend inédite. Nous pourrions ainsi dans cette situation, et du point de vue de notre étude, parler de « cas négatif⁴ », comme élément venant contredire nos hypothèses jusqu'ici en adéquation avec les autres configurations rencontrées.

Toutefois c'est la présentation de son histoire, constitutive de son récit de vie, qui elle, reste intéressante d'un point de vue heuristique et en cohérence avec l'hypothèse d'une lutte menée au quotidien pour les personnes « sans domicile ».

En guise d'un discours sur son parcours de vie⁵, Pascal nous remis en effet une lettre relatant en détails les épreuves endurées par lui et sa troisième femme, afin de pouvoir vivre leur amour en France, malgré les obstacles politiques.

Plus précisément, cette lettre était destinée à une artiste de variété reconnue, ayant les mêmes origines que sa femme ; un point commun dont Pascal espérait qu'il

³ *Ibid.*

⁴ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes, le récit de vie*, Armand Colin, 1997, 2010 pour la présente édition, Paris.

⁵ Méthodologiquement parlant, nous avons constitué le récit de vie de Pascal en nous basant sur cette correspondance mais également en nous basant sur les informations recueillies lors de nos quatre entretiens avec celui-ci, destinés à approfondir certaines informations sur sa vie.

puisse aider à l'obtention d'un appui. Sans réponse, cette lettre devient pour lui les restes d'un combat perdu, mais elle devient également son histoire, du moins celle qu'il souhaite dévoiler à l'observateur extérieur, idée qui se conforte encore par ses paroles au moment du don :

« C'est surtout l'histoire de ma femme... et un peu la mienne... ».

Cette phrase est le premier signe révélant cette manière de se présenter à autrui qui, chez Pascal, reste singulière. Nous pourrions dire que la particularité dans sa « présentation de soi » réside dans le fait qu'il met essentiellement en avant l'histoire de son combat mené pour conserver son amour.

Ce premier élément fort dans l'échange nous permet de mettre en avant pour notre analyse, le concept de « façade⁶ » dont parlait le sociologue Erving Goffman, cette « partie de la représentation qui a pour fonction normale d'établir et de fixer la définition de la situation qui est proposée aux observateurs⁷ ».

Cette manière « de fixer la définition de la situation qui est proposée aux observateurs », nous l'analysons chez Pascal de plusieurs manières. La première est celle qui se fonde dans le discours sur soi et la façon de poser le voile sur son histoire personnelle, celle ayant trait à son enfance puis son adolescence.

Les 4 entretiens menés avec Pascal permettent d'entrevoir une trajectoire de vie qui débute à l'âge adulte, laissant de côté toute la partie ayant trait à sa famille et les rapports qu'il a développés avec ses membres. La reconstruction de la structure diachronique des événements énoncés par Pascal montre quelques « indices » majeurs et révélateurs d'un parcours de vie qui, au fur et à mesure des aléas, s'est précarisé. Des « indices » que nous avons pu mettre en lien avec les informations issues de la correspondance remise par Pascal et qui viennent appuyer les informations émanant de son discours.

Malgré la brièveté de certains passages, ce récit est intéressant d'un point de vue sociologique et pour 2 points. En effet, l'« indice » majeur pour notre étude est justement apporté par le peu d'« indices » émanant de sa vie personnelle liée à son enfance. En d'autres termes le fait de parler très peu de son enfance est une piste nous confortant sur la voie d'une hypothèse pour notre analyse : la négation de soi dans sa présentation, synonyme d'abnégation.

Cette abnégation dans la description des faits illustre le choix pour cette personne de se définir aux yeux d'autrui à travers l'histoire de sa femme disparue. Ce combat devient son combat et le socle de l'histoire qu'il souhaite nous dévoiler.

La définition de sa situation, c'est-à-dire des éléments ayant conduit Pascal à être dans la rue s'appuie ainsi sur cette abnégation, cet oubli de soi dans le récit pour laisser place à cette lutte pour sauvegarder son amour. Cette « présentation de soi » dans le discours marque donc chez Pascal le signe de l'adoption d'un « rôle », celui teinté d'abnégation pour venir en aide à une personne en détresse. Elle signe cette logique d'action tournée vers une renégociation identitaire qui, sur le moment et lors de l'entretien, passe par l'endossement d'un « rôle » permettant d'exprimer « une suggestion à la disposition d'un acteur qui en fait son affaire. ».

⁶ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Editions de Minuit, 1973, Paris.

⁷ *Ibid.*

Ainsi ce « rôle » nous le définirions comme celui d'altruiste qui permet à Pascal de rationaliser, ou tout du moins, de normaliser sa situation sociale à nos yeux. Il représente cette manière à soi singulière démontrant toute cette subjectivation en œuvre, afin d'acquérir une épaisseur dans la relation et pour pouvoir se raconter différemment, c'est-à-dire en dehors de ce « histoires de pertes » dont parlait la sociologue Claudia Girola.

Ce récit, employé par la plupart des personnes « sans domicile » qui, trop souvent, fait office de paravent et de discours normatif, car en adéquation avec les attentes de l'auditeur extérieur. Ici Pascal n'a pas choisi de se présenter à nous à travers l'énumération chronologique des événements l'ayant conduit à une situation de précarité extrême.

Il a préféré acquérir cette consistance dans la relation par le biais de cette « interprétation (d'un rôle) qui autorise l'acteur à un contrôle réflexif de l'image qu'il entend donner sur la scène sociale.⁸ ».

Un « rôle » d'altruiste afin de « retrouver un visage digne de la réciprocité des autres⁹ », celui permettant cette survie psychique et ce « maintien de soi » dans la relation.

De manière plus approfondie nous pourrions penser que l'adhésion à ce « rôle », hormis le fait d'être utilisé pour se redéfinir de manière originale au vu de sa condition, soit également joué afin de préserver cette identité pour « soi » qu'il s'agit à tout prix de protéger face à des conditions d'existence dominée essentiellement par une visibilité totale.

Garder sa part d'intime, son jardin secret est une tactique permettant à la personne « sans domicile » de conserver cette unité intérieure malgré les aléas tragiques de la vie qui peuvent morceler l'être, dans une existence où il s'agit toujours d'être soi-même malgré les événements.

De fait, ce « rôle » d'altruiste analysé comme un élément de « façade » se dévoile à nos yeux comme ce moyen de survie psychique indispensable pour ne pas se montrer nu face à l'observateur extérieur. Elle exprime ce « contrôle de l'information » sur soi dont use la personne stigmatisée afin de conserver cette part de mystère, cette vérité sur soi qui ne peut être révélée d'emblée, tout en acquérant cette consistance dans la relation sociale.

Par conséquent et dans ce cas, cette « présentation de soi » dissimulée derrière ce « rôle » d'altruiste est le signe d'un « art de faire¹⁰ » subtil au service d'une renégociation identitaire salvateur. Il traduit cette réflexivité en action au service d'une redéfinition (d'une fixation) de sa situation de précaire. Il traduit cette marge de manœuvre encore existante pour Pascal dans le choix de se définir aux yeux d'autrui, et ce, malgré la visibilité apparente de sa situation sociale et les représentations aux yeux d'autrui que celle-ci induit.

⁸ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris.

⁹ *Ibid.*, p. 125.

¹⁰ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris

3.2 Un « rôle » d'altruiste affirmé pour masquer sa condition

La fixation de sa situation sociale par le biais d'une correspondance relatant le combat mené pour sa femme a été chez Pascal le premier signe de ce renégociation identitaire salvateur pour une redéfinition de soi passant par le « rôle » d'altruiste.

Ce « rôle » qui le conduit à occulter sa propre misère et les raisons de sa situation, colore cette « présentation de soi » calculée, mise en place par cette personne afin de lutter au quotidien contre les effets procurés par sa condition.

En utilisant par analogie l'analyse dramaturgique propre à Erving Goffman, nous entendons développer notre analyse du récit de vie de cette personne comme celle mettant en scène un acteur (social) agissant sur la scène sociale et dont l'action est principalement tournée, jouée vers cette représentation de soi tacticienne chargée de porter, à nos yeux, l'image de la lutte.

Comme dans toute dramaturgie, le jeu de l'acteur se compose à la fois du discours - du texte- et de la représentation mettant en avant le corps avec ou sans costume.

Dans le cas de pascal, le jeu d'acteur pour contourner le stigmaté, s'appuie sur ce « rôle » d'altruiste teinté d'une forte abnégation, et qui se décèle dans son discours.

Un discours qui dans un premier temps se focalise sur les traces de son passé, celles que nous recueillons lors de nos entretiens afin de constituer son récit de vie et qu'il nous transmet par le biais d'une lettre. Mais cette « façade » sous laquelle il souhaite se présenter se prolonge dans son discours sur soi, lorsqu'il s'agit de nous parler de son quotidien :

« Moi je vous dis... ça fait du bien de parler, moi je suis autant ici pour ça...des fois je fais pas beaucoup mais je suis content...quand même parce que j'ai vu du monde, c'est ce qui me fais tenir, j'arrive à voir du monde à aider les autres à donner des conseils, des choses que je fais pas pour moi, je leur dis de faire des choses que je fais pas pour moi (en souriant)... ».

Encore une fois ici nous retrouvons cette idée d'abnégation teintée de sacrifice pour aider l'autre dans la rue ; celle qui nous conforte dans l'hypothèse de ce « rôle » d'altruiste qu'il adopte tant pour expliciter son passé que pour nous parler de son présent. C'est en ce sens que nous pouvons admettre l'idée de ce jeu d'acteur poursuivi par Pascal et mettant en perspectives cette continuité de l'être qui marque cette cohérence entre le passé et le présent.

Ici ce qui procure cette cohérence, cette continuité dans la façon d'être sur la scène sociale, c'est ce « rôle » d'altruiste joué et révélant ce renégociation identitaire de survie pratiqué pour sauver les apparences du « clochard ».

En ce sens jouer un « rôle » prend toute sa signification dans la manière de contourner un statut celui imposé par l'imaginaire collectif et lié automatiquement à sa condition sociale. Le jeu d'acteur porté par Pascal n'est utilisé que pour mieux se défaire de celui s'exerçant malgré lui, et aux yeux de tous sur une scène sociale, celle de l'aumône mettant en « représentation » le « clochard ». Il s'agit ainsi de transformer ce spectacle allant de soi associé aux représentations sociales sur sa situation. Une transformation qui se réalise à travers le verbe énoncé comme une tirade quasi ironique pour décrire les dires et réactions des passants devenus trop récurrents :

« Oh ! On m'a déjà traité d'alcoolique, alors que je ne bois pas une goutte d'alcool...de clochard... Après y a des gens qui vous disent : depuis le temps que tu es là.... t'es devenu riche..., mais mon prêt il faut que je le paye tous les mois...ouais... y a aussi : tu peux pas travailler non !.... et toutes sortes de choses, voilà..... Si je vais boire un café là-bas et ben ça va pas, si je fume une cigarette ça va pas...ma fille m'appelle au téléphone... ah ! Il a un téléphone portable...ah ! Il a des sous pour un téléphone, voilà c'est comme ça (...). ».

Cette manière à soi de mettre en perspectives les réactions des passants est une façon de se préserver de cette violence faite au quotidien par les « établis » qui, par leurs paroles, entérinent le statut de « clochard » à la manière d'un acte performatif. Une mise en perspectives qui vient aussi signifier l'expression de cette identité pour « soi », hors stigmaté, cette réalité subjective faisant dire à Pascal qu'il ne boit pas, et qui, malgré ses conditions de précarité, reste traversée par des moments « ordinaires », comme ceux permettant de boire un café dans un bar ou d'avoir des nouvelles de sa fille par le biais de son téléphone portable, objet dont la possession lorsque l'on est dans la rue paraît entourée de suspicions, comme il nous le déclarait :

« Oh ! On m'a déjà traité d'alcoolique, alors que je ne bois pas une goutte d'alcool...de clochard... Après y a des gens qui vous disent depuis le temps que tu es là.... t'es devenu riche..., mais mon prêt il faut que je le paye tous les mois...ouais... y a aussi tu peux pas travailler non !.... et toutes sortes de choses, voilà..... Si je vais boire un café là-bas et ben ça va pas, si je fume une cigarette ça va pas...ma fille m'appelle au téléphone... ah ! Il a un téléphone portable...ah ! Il a des sous pour un téléphone, voilà c'est comme ça c'est une catégorie de gens...y a des gens qui savent que j'ai un téléphone comme le gars qui m'a donné de l'argent avant...et alors ? ».

Mais ce contournement de l'image du « clochard » se retrouve également et de manière plus révélatrice dans la continuité de cette abnégation déjà décelée auparavant, qui maintenant s'entrevoit de manière quotidienne et dans ses actes au moment de venir en aide aux personnes démunies, comme ce jeune arrivé depuis peu sur Belfort :

« En ce moment j'héberge un jeune routard, sans abri chez moi avec son chien, ouh la la ! C'est compliqué mais je l'aide, il ne connaît rien ici, il faut bien lui donner un coup de main ! Ça fait 2 semaines qu'il est chez moi...».

L'aide dévouée à son prochain et quasiment accomplie dans une ferveur religieuse, celle nourrissant les débuts de l'« assistance » aux pauvres à travers cette « charité chrétienne¹¹ » dont parlait Robert Castel, nous la constatons, à nouveau, ici et auprès de ce jeune sans abri, lorsque Pascal est prêt à oublier sa précarité pour aider l'autre également dans le besoin. Un acte de dévouement qui d'ailleurs se pérennise avec d'autres personnes en situation de précarité :

¹¹ « La charité est bien la vertu chrétienne par excellence et la pauvreté est effectivement valorisée en référence au Christ et aux modèles de la vita apostolican saints, ermites, religieux, qui ont su se dépouiller des pesanteurs terrestres pour se rapprocher de Dieu ». Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, 1995, Editions Gallimard, p, 67.

« j'ai connu des gens intéressants, j'ai aidé des gens, j'ai connu des gens plus bas que moi, cet hiver j'avais un petit couple de roumains bon.... qui avait rien...ils avaient trois petits enfants...j'ai travaillé dans le social...au Secours Populaire, j'avais récupéré des colis alimentaires..., je leur ai apporté, ils parlaient pas français, ils parlaient espagnol donc je leur ai appris un peu le français, je les aide de temps en temps au téléphone, ils sont rentrés au pays avec une aide au retour, ils sont restés en contact avec moi, ils avaient des enfants, alors je leur donnais la moitié des sous que je faisais... ».

Dans cette illustration la notion de sacrifice est encore plus prégnante puisqu'elle met en avant ce détournement des bénéfices de l'aumône, ceux destinés à subvenir aux besoins de Pascal qui, pendant un temps, sont utilisés pour venir en aide à une famille roumaine dans la précarité. Nous retrouvons ici ce geste empreint de sacrifice qui, chez Monsieur Joe, se réalisait par le don des gains de la manche pour subvenir aux besoins de ses enfants.

Car comme Monsieur Joe, Pascal ne fait pas que venir en aide à ses semblables, il pourvoit également aux besoins de l'une de ses filles au chômage :

« Ma fille elle a terminé son apprentissage, elle va commencer un boulot dans la vente...mais là elle a fini... elle a pas encore trouvé... elle est au chômage depuis deux mois. Bon après voilà...je l'aide aussi un peu (avec le sourire).... ».

C'est dans ce sens que nous pouvons, pour Pascal, parler de renégociation identitaire se faisant par le biais de l'endossement du « rôle » d'altruiste. Un « rôle » chargé de détourner aux yeux de l'observateur extérieur, les effets quasi phénotypiques de sa condition, celle du « clochard ». L'aide procurée à autrui permet ainsi à Pascal d'oublier sa propre condition et de passer, d'un point de vue extérieur, comme celui qui agit pour lutter contre la misère.

Il devient ainsi et de ce fait, un acteur important de la solidarité, d'autant plus important qu'il agit selon sa propre expérience et ses propres connaissances du milieu.

Il acquiert ainsi ce double statut. Celui aux yeux des précaires procurant cette légitimité dans l'aide, et celui qui aux yeux des individus ordinaires lui attribuant cette image d'« homme liminaire¹² » dont la position interstitielle symbolise un acte « d'entre-deux » : Il n'est pas un travailleur social qui œuvre *dans* le système de l'« assistance », mais grâce à sa situation de précarité et d'extériorité au système, il a toute légitimité pour aider son semblable. Par cette logique d'action, il n'est plus un « clochard » mais n'est pas non plus un travailleur social. Il demeure entre les 2.

Un « entre-deux » identitaire qui vient symboliser fortement sa position sociale, ni totalement *hors*, ni totalement *dans* le système et qui se traduit par une action de même nature envers les « siens », se faisant ni en tant que travailleur social, ni en tant que « clochard ». C'est une action qui le place le temps de l'aide, au-dessus de ses semblables puisqu'il devient un acteur de la solidarité.

Cet « entre-deux » identitaire posé par ce « rôle » d'altruiste est d'autant plus significatif qu'il convoque chez Pascal le même sentiment d'« ambivalence » décelé chez Wrestle et consistant à hiérarchiser les siens. Une hiérarchisation qui, toutefois et contrairement à Wrestle, se réalise dans le sens opposé puisqu'elle est destinée,

¹² Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion.

non pas à mettre en avant la personne par rapport à ses semblables et par la minimisation de son stigmate, mais justement à s'effacer au profit d'une autre, jugée comme le déclare Pascal : « *plus bas que moi (...)*. ».

Le fait d'oublier sa situation de vulnérabilité et de la relativiser permet à Pascal de taire sa propre misère et de contourner subtilement les effets liés à sa condition d'existence. Ce « rôle » d'altruiste vient ainsi mettre en perspectives ce renégociation identitaire permettant cette survie morale et psychique, nécessaire lorsque la personne est dans la rue. Il permet à Pascal, d'une part de se retrouver en proximité avec sa nature altruiste, celle qui l'a conduit vers sa femme, et d'autre part de sublimer sa condition, et par là même de la dépasser pour mieux la vivre. Ce « rôle » d'altruiste, expression de son identité pour « soi » est ce qui, comme il nous le dit : « *me fais tenir, j'arrive à voir du monde à aider les autres à donner des conseils, (...)*. ».

Principe de fixation de la situation aux yeux de l'observateur extérieur, et pour reprendre la définition de la « façade » selon Goffman, ce « rôle » d'altruiste est compris comme cet appareillage symbolique qui vient révéler cette marge de manœuvre importante laissée aux personnes « sans domicile » dans leur définition de soi aux yeux d'autrui. Il montre là encore, ce renégociation identitaire, origine d'une logique d'action posée comme un acte de résistance aux effets d'imposition d'un statut lié à une situation de précarité. Une « ruse du faible ».

Néanmoins cette façon à soi si particulière de définir sa situation, nous ne la trouvons pas uniquement dans les mots qui constituent le discours de Pascal, ce que nous pourrions nommer par analogie avec cette dramaturgie sociale, le texte. Elle se dévoile encore dans les actes ou plutôt dans cette manière si singulière de se présenter à autrui et d'utiliser son corps dans le contexte de l'aumône, pour contourner l'étiquetage lié mécaniquement à cet art de la débrouille s'apparentant au « clochard ».

3.3 Le « pauper Christi¹³ » exhibé à travers un corps souffrant

Cette image de soi, base essentielle de cette personnalité construite autour de la lutte se décline sous un autre angle lorsqu'il s'agit pour Pascal de contourner les représentations sociales liées à ses conditions d'existence, et plus particulièrement celles s'assimilant au « clochard ». Dans cette confrontation au regard d'autrui, il ne s'agit plus comme avant, de jouer ce « rôle » d'altruiste afin de laisser s'exprimer cette part d'identité pour « soi » afin de survivre dans la rue. Il convient maintenant de fixer la définition de sa situation « physique », entendue ici comme celle ayant trait aux « symboles de stigmate », qui de l'extérieur et dans le cas de la manche, peuvent paraître évidents pour s'associer à l'oisiveté légendaire du « clochard ».

Le jeu des apparences est ainsi utilisé par Pascal afin de justifier d'une situation sociale extraordinaire entendue ici comme paradoxale du fait qu'il possède un logement, mais qu'il est quotidiennement dans la rue pour faire la manche et accroître ses ressources.

¹³ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, 1995, Editions Gallimard.

Bien évidemment cette dernière information ne se révèle pas immédiatement lors de l'interaction ; il s'agit de connaître son histoire pour la découvrir. Ce qui se perçoit d'emblée au moment de la rencontre avec cette personne ce sont ces « marqueurs du corps précaires ¹⁴ », ceux qui laissent transparaître à l'observateur extérieur les signes d'un corps affaibli par une maigreur significative. Cette perception d'un homme usé par les épreuves de la vie et de la rue, se révèle dans ses propos :

« J'étais en accident de travail je me suis esquiné le dos, il n'y avait plus moyen de travailler...derrière... et ben dépression hein ! Je mangeais plus, j'ai perdu des kilos... je faisais 85 kilos avant, je dois faire 55 maintenant... j'ai reçu des compléments alimentaires pour me retaper un peu...mais bon....plus envie, plus de courage... ».

Une perception encore renforcée par la présence de béquilles habilement posées aux côtés de ce corps souffrant, pour une mise en scène chargée de justifier d'une situation d'aumône.

Une justification passant par une présentation fugitive de ce qu'Erving Goffman nommerait « l'indice du stigmaté ¹⁵ », que nous comprenons dans cette configuration comme cette manière subtile et non pesante de jouer de son handicap en laissant furtivement voir à autrui le signe de son incapacité physique.

Principal moyen l'aidant à se déplacer, ces béquilles sont là pour signifier en toile de fond une « handicapologie ¹⁶ » certaine, celle empêchant d'utiliser son corps au service d'un travail et qui légitimise, dans le contexte de l'aumône, le droit à une aide. Elles font partie de cet appareil dans la présentation de soi nécessaire pour distinguer le « bon pauvre » du « pauvre honteux », celui qui peut « être assisté sans être physiquement incapable de travailler ¹⁷ ».

Se retrouver devant l'entrée de la Poste de Belfort pour faire la manche devient ainsi pour Pascal l'unique moyen d'accroître le peu de ressources qu'il possède. Nous voyons que dans cette condition, le corps, même s'il empêche de réaliser une activité professionnelle, est encore utile pour l'obtention de quelques sous ; obtention qu'il s'agit de légitimer par l'émission d'un signe fort sur sa condition, symbolisé par la présence de béquilles à proximité.

Les conditions d'existence dans la rue enjoignent chacune des personnes « sans domicile » à subir au quotidien cette surexposition du corps dans l'espace urbain, qu'il convient dans le contexte de la manche, de transformer dans un jeu des apparences au service d'une autojustification pour contourner le stigmaté du « pauvre honteux », du « clochard », celui qui, au lieu de travailler fait la manche par simple paresse.

Dans certains cas comme celui de Monsieur Joe ou encore de Wrestle, cette pratique est rationalisée en « travail », mais la finalité escomptée est la même que pour Pascal : une lutte pour la survie morale et psychique qui passe par l'annihilation des conséquences sur la dignité de l'individu que cette « débrouille » engendre.

Celles mêmes qui pour Pascal se contournent à travers la justification de son état de santé, et l'exaltation de ce « pauper Christi » émanant de cette « pauvreté

¹⁴ Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Paris, 2006 Armand Colin. P, 23.

¹⁵ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, p122.

¹⁶ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, 1995, Paris.

¹⁷ *Ibid.*

spirituelle » où « le pauvre le plus digne de mobiliser la charité est celui dont le corps exhibe l'impuissance et la souffrance humaine. ¹⁸».

Dans ce contexte, la surexposition du corps souffrant ou empêché se livre à « une immense dramaturgie chrétienne autour de l'orchestration des signes physiques de la pauvreté. ¹⁹». Pour Pascal cette orchestration passe par ce jeu des apparences donnant à voir à l'observateur attentif tous les indices d'un corps handicapé qui ne peut plus travailler, et dont la manche reste l'unique moyen pour survivre avec dignité. Une dignité qui ne se perd pas mais se maintient grâce à l'image que Pascal renvoie à autrui, celui du pauvre handicapé qui mérite d'être secouru. La perte de dignité qu'enjoint mécaniquement l'action de faire la manche est ainsi surpassée lors de l'interaction par cette mise en scène du corps. Elle permet à Pascal de ne pas perdre la face dans l'interaction avec le passant par la justification que procure l'image d'un corps souffrant.

Mais cette présentation de soi singulière usant indirectement de l'image du corps souffrant vient également nous renseigner sur un autre élément important, déjà relevé chez d'autres personnes « sans domicile » : la connaissance des représentations sociales liées à leur condition, et pour ce qui concerne Pascal, celle de la « perception discriminatoire des pauvres ²⁰» fondée par cette économie du salut dont parlait Robert Castel.

Dans ce cas précis, cette perception met l'accent sur cette double réflexivité permettant à Pascal de savoir ce qu'il représente aux yeux d'autrui, mais aussi et surtout dans le contexte de l'aumône, ce qu'il doit être afin d'être secouru dignement. Par conséquent et dans cette configuration, c'est cette « présentation de soi », résultat d'une réflexivité sur sa condition, qui permet à Pascal de contourner l'image du « clochard » et l'oisiveté inhérente à ce dernier. Cette logique d'action subtile usant du corps et d'un jeu des apparences, est ce qui lui donne la possibilité de ne pas perdre sa dignité aux yeux d'autrui. Mais elle lui procure également et pour lui, les raisons de sa présence dans la rue engendrée par sa situation sociale inédite, celle qui le conduit à faire la manche malgré la possession d'un logement et qui se justifie encore dans ses paroles :

« J'ai un logement...mais du matin au soir je suis dehors pour arriver à combler les 300 euros qui manquent...je suis là car si pendant un mois je suis pas ici, ils me tombent dessus les banques, j'ai trop de crédits et je gagne pas assez...(...) j'arrive à payer mes crédits, parce que je suis ici ».

L'idée, pour la constitution de cette étude de cas, de se référer par analogie à la dramaturgie et à son art subtil de la représentation trouve donc ici toute son sens lorsqu'il convient d'analyser dans certaines configurations, les logiques d'action en œuvre chez cette personne.

Nous serions même tentés d'affirmer que jamais l'hypothèse du « rôle » adopté par la personne n'a été aussi prégnante dans la situation de Pascal, où ce dernier use habilement à la fois de son discours et de son corps pour contourner le stigmate du « clochard ».

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

Le renégociation identitaire dont use Pascal participe ainsi, et de manière symbolique, à cette représentation de l'acteur qui, par son texte et ses apparats, est chargé de faire croire au spectateur une histoire portée par un « rôle ». Par conséquent, le « rôle » est bien cette image de soi que l'acteur compte jouer et donner à l'extérieur lors de l'interaction, et qui constitue la « présentation de soi ». Il est pour les personnes « sans domicile » ce socle sur lequel construire sa personnalité du moment, celle que l'on souhaite montrer à autrui. Tout en précisant que cette personnalité élaborée sur l'instant est davantage le produit de l'expression de l'identité pour « soi » en accord avec le passé que le produit d'un imaginaire prolix, sans fondement, sorte d'« onirisme social²¹ » où l'invention d'un personnage valorisant reste de rigueur comme moyen de survie psychique à la régression sociale.

3.4 Hypothèse d'explication face à sa « situation bizarre » : être dans la rue pour survivre à la souffrance

Cette dernière partie de l'analyse tend maintenant à envisager au-delà du renégociation identitaire de survie en œuvre chez cette personne, les motivations, au sens scientifique du terme, de cette existence se poursuivant dans la rue.

Il s'agit donc de comprendre *a contrario* des autres situations envisagées dans cette recherche, non pas uniquement comment cette personne fait pour résister dans la rue, mais aussi pourquoi résiste-t-elle dans la rue, et ce, malgré la possession d'un toit ?

Ce travail d'analyse est davantage engagé, non pas dans une perspective de mise à jour des causalités ayant conduit cette personne dans la rue, ce que nous n'avons pas fait pour les autres situations, mais justement pour chercher à comprendre pourquoi, hormis un logement, cette personne réside principalement dans la rue ?

Comme nous l'avons signifié auparavant, Pascal est quotidiennement *dehors* afin de faire la manche pour gagner les quelques sous qui lui permettront de payer ses crédits et conserver son logement. Sa « situation bizarre » comme il nous le déclare dès notre premier entretien, et qu'il justifie par des arguments économiques, s'expliquerait néanmoins aussi, et de manière plus cachée, par ce besoin d'être dans la rue, parmi d'autres précaires :

« Moi je vous dis... ça fait du bien de parler, moi je suis autant ici pour ça...des fois je fais pas beaucoup mais je suis content...quand même parce que j'ai vu du monde (...). », ou encore : « J'ai pas le choix d'être dehors, mais d'un autre côté.... ça fait du bien comme ça je peux rencontrer du monde....y a de gens qui sont sympas (...). ».

Ces dernières affirmations expliquent peut-être les raisons de sa situation atypique. Si Pascal est dans la rue de manière journalière, c'est bien pour rompre cette solitude exacerbée, celle qui l'a confinée durant 2 années dans son logement. Un huit clos où il fera le deuil de sa femme décédée :

²¹ Corinne Lanzarini, Patrick Bruneteaux, *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*, L'Harmattan, 1999, Paris.

« Parce que avant je restais tout le temps enfermé je sortais que pour aller au cimetière.... ».

Briser cet isolement engendré par la mort de sa femme, en créant des liens socio-affectifs avec des personnes en situation de précarité ou de simples passants, voilà sans doute ses raisons d'être dans la rue qui expliqueraient cette « *situation bizarre* » de prime abord, si nous prenons en considération le fait qu'il ait son logement. Cette nécessité d'être parmi les autres procure sans doute un nouveau sens à sa vie, sens qui peut se deviner dans ses mots :

« De tout façon ma vie à moi elle a pas d'importance (en souriant)... j'ai plus à faire pour les autres que pour moi, moi maintenant, j'ai l'impression d'avoir tout perdu... (Silence)... On espère plus rien... ».

Ce nouveau sens, ce qui le fait tenir malgré tout, se résume à travers ces quelques mots « *j'ai plus à faire pour les autres (...)* ». Aider son prochain devient ainsi la finalité première d'un homme qui a tout perdu et qui n'espère plus rien. Un acte d'altruisme qui vient révéler une manière à soi de résister à l'absence et de survivre au souvenir douloureux de sa femme défunte.

Nous pourrions même avancer l'hypothèse que cette volonté de sortir aussi bien physiquement (de son logement) que moralement de son mutisme se justifie par le fait d'être dans la rue. Car il faut en effet préciser que le logement qu'il possède était, à l'époque où sa femme était en vie, l'unique bien qu'ils avaient acquis ensemble et qu'ils partageaient en commun. Il était le symbole du foyer familial qu'ils souhaitaient construire. Sans sa femme, ce logement ne signifie plus grand-chose aux yeux de Pascal si ce n'est le douloureux souvenir de son absence. Les 2 années passées reclus dans son logement peuvent ainsi être interprétées comme celles ayant permis à Pascal de faire le deuil de Rositsa. En ce sens, être dans la rue est le signe pour cette personne d'une survie marquant cette volonté de vouloir continuer à vivre pour la mémoire de sa femme.

Une évolution qui se ferait grâce au jeu du « rôle » d'altruiste. « Rôle » qui, hormis le fait de permettre à Pascal de résister au stigmatisme du « clochard », lui donne également la possibilité d'oublier le souvenir douloureux de la perte tout en conservant cette identité pour « soi », celle qui dans le passé faisait de lui une personne luttant au quotidien pour préserver son amour. Le « rôle » d'altruiste endossé par cet homme possède ainsi toute son ambivalence dans sa finalité profonde : il est à la fois ce qui lui fait supporter la perte de sa femme tout en ravivant sa mémoire.

Par conséquent, vivre quotidiennement dans la rue est, pour cet homme, le signe du deuil accompli. Son existence atypique marque ce parcours intérieur qui, symboliquement, se manifeste de l'extérieur, en analogie avec le caractère liminal de la rue.

Il s'agit donc pour notre hypothèse, de considérer l'espace interstitiel que matérialise la rue comme ce qui symbolise la fin d'un état pour Pascal ; celui du deuil qui l'a isolé dans son appartement, pour laisser place à cette sortie « physique » du logement symbolisant cette autre sortie ayant trait, quant à elle, à son état psychique lié à la souffrance de la perte. L'acte d'être *dehors* vient traduire ce double exutoire d'une existence jusqu'ici menée dans l'enfermement causé par la perte de l'autre.

Il serait ainsi inexact de croire que l'existence qui se déroule dans la rue soit principalement la conséquence de pertes et le signe d'un isolement. Un « après » la catastrophe qui symbolise une mort sociale lente. Dans le cas de Pascal, la rue peut être aussi perçue comme cet espace liminal, cet « entre-deux » où la personne peut se reconstruire après une souffrance. Elle est pour cet individu ce théâtre, ce lieu de vie sociale où jouer un « rôle » en hommage à sa femme disparue. Ce « rôle » d'altruiste qui dans le passé l'avait rapproché de celle-ci, et qui dans le présent vient traduire, ce renégociation identitaire lui permettant de survivre à l'absence de son épouse.

Ainsi la disparition de celle-ci n'est plus pour Pascal, le signe d'un effacement identitaire se traduisant jusqu'à présent par l'absence du jeu du « rôle » d'altruiste qui, dans le passé d'une vie déjà précaire, lui donnait cette consistance.

Le travail du deuil a permis un renégociation identitaire pour une survie psychique où « désormais, l'identité dépend d'une production, d'une marche interminable (ou de détachement et de la coupure) que cette perte rend nécessaire. L'être se mesure au faire.²² ».

Par conséquent l'acte de faire le deuil d'une perte se comprend ici comme ce qui permet à Pascal de « se mesurer au faire », c'est-à-dire de passer outre la souffrance liée à la perte de son épouse.

Si selon Michel De Certeau, l'identité dépend d'une production, nous pouvons par analogie à cette affirmation, poser l'idée que la réactivation du « rôle » d'altruiste dans la rue est une preuve de cette production identitaire qui, chez Pascal, servirait aussi à raviver la mémoire de sa femme. Il en est l'hommage à la mémoire de celle-ci.

Un jeu d'acteur sur la scène sociale qui doit, pour la cohérence et la crédibilité aux yeux des observateurs extérieurs, se préparer seul et dans ce que Erving Goffman nommait la « coulisse »²³, lieu où l'acteur peut préparer son « rôle », être lui-même puisque le public est absent.

Dans la situation de Pascal, la « coulisse » au sein de laquelle il a confectionné son « rôle » pour repartir de l'avant et trouver un nouveau sens à sa vie, se matérialise par son logement, ce lieu d'isolement où il a pu faire le deuil pour se préparer à revivre.

Une renaissance par le biais d'un « rôle » qui, dans les paroles de Pascal, se comprend comme une mission quasi divine, « *j'ai plus à faire pour les autres que pour moi (...)* », mais comme également le symbole de cette réunification du couple à travers l'acte.

C'est en endossant à nouveau le costume²⁴ d'altruiste que Pascal perpétue la mémoire de sa femme qui, d'une certaine manière, parvient à revivre dans les actes de celui-ci. Aider l'autre dans le besoin, c'est aussi convoquer dans la mémoire, le souvenir de cet autre disparu qu'il a aidé et aimé et à travers lequel il se définissait et définissait une partie de son identité pour « soi ».

²² Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris

²³ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne, La présentation de soi*, Editions de Minuit, 1973, Paris.

²⁴ Par analogie avec la dramaturgie propre à la sociologie d'Erving Goffman.

La nécessité pour cette personne d'être quotidiennement dans la rue doit ainsi se comprendre comme cet état soulignant la fin du deuil. Etat se traduisant par l'occupation d'un espace neutre au niveau affectif – et par opposition à un espace chargé de souvenir et d'émotion comme son logement - lui permettant d'aller de l'avant en mettant en place ce « rôle » d'altruiste chargé aussi symboliquement de faire revivre le souvenir de son amour éternel. Il est ce qui lui permet de lutter, sans oublier ce qu'il est, et a été à travers le regard de sa femme.

En guise de conclusion à cette étude de cas, nous pourrions encore émettre une seconde hypothèse, plus générale celle-ci, et faisant intervenir cette identité pour « soi » et le lieu de la constitution des « rôles » que Erving Goffman nomme la « coulisse ».

En effet, précédemment nous avons établi l'hypothèse pour l'ensemble des personnes « sans domicile » rencontrées, de la nécessité pour survivre de pérenniser leur identité pour « soi » par le biais de logiques d'action mettant en jeu des « rôles » ou une présentation de soi tacticienne.

Une pérennisation qui, face à la visibilité totale qu'induit leur condition d'existence, nécessite également la présence d'un lieu à soi, à l'abri des regards, en huit clos et dans ce que Claudia Girola nomme, « des moments de solitude pour soi (...) » où la personne met de côté son « rôle » pour se retrouver, prendre du recul sur les événements à travers un travail de réflexivité. Là réside, nous pensons, tout le fondement de la survie morale et psychique, celle passant par l'expression par intermittence de cette identité en proximité avec soi et la nécessité d'un lieu où la cultiver en permanence.

En ce sens, la constitution d'un habitat précaire (squat, abri de fortune, cage d'escaliers, hall d'immeubles) est bien plus que l'aménagement sauvage et anarchique d'un lieu où se retrancher. Il traduit pour les personnes « sans domicile » cette façon singulière de construire dans un espace public ce lieu à soi, ce « propre » où pouvoir prendre de la distance par rapport au « rôle » joué quotidiennement sur la scène sociale. L'habitat précaire devient ainsi cet espace clos où poser son corps et son esprit, loin de la cohue de la ville et de la surexposition au quotidien. Il représente ce lieu de retranchement de la scène publique nécessaire, cette « coulisse » permettant de se retrouver pour mieux à nouveau jouer de cette représentation.

L'exemple de Pascal montre ainsi toute l'ambiguïté quant aux représentations liées à la rue. Lieu public et anonyme par excellence, elle serait ce point de non-retour, cet endroit symbolisant l'échec et la perte pour les personnes « sans domicile ». A *contrario* de ce sens commun, notre travail de recherche tend à montrer que la rue est aussi est surtout cet espace de vie et d'échanges vital pour les personnes « sans domicile », dans la manière qu'il a d'être investissable et transformable selon les finalités de la personne.

La rue devient ainsi ce lieu où « pratiquer l'espace²⁵ » pour se reconstruire et toujours faire partie de ce « tout ». Pratiquer la rue pour s'exposer à travers des « rôles » ou une présentation de soi calculée afin de lutter contre l'invisibilité sociale portée par sa condition. Mais la pratiquer également pour créer un espace de retranchement et de survie. La rue est donc ce terrain où la personne démunie expérimente la nécessité de cette « visibilité-invisibilité » qui, de fait, devient salvatrice.

²⁵ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris.

Patrick : « *montrer qu'on est pas un clochard faut le prouver ça* »

1. Premier contact

La possibilité de rencontrer Patrick s'est produite dans un accueil de jour d'une association belfortaine¹. Ce premier contact a eu lieu grâce à Pascal², dans la cour intérieure de l'association, vers 9 heures du matin, lors d'une belle journée du mois de juillet.

Une cour qui dès les premières heures de la matinée se remplit des premiers arrivants, des personnes en situations de précarité venant bénéficier des quelques services rendus en ce lieu, une collation, une douche et la possibilité de pouvoir partager avec les bénévoles pour rompre cette solitude inhérente au quotidien de la rue.

A l'entrée, notre regard balaye des visages inconnus, pour certains épuisés, les traits tirés par une nuit blanche supplémentaire, les yeux vidés par le désespoir fixant le sol, tandis que d'autres personnes sont déjà à l'intérieur de salle, attablées à prendre leurs petits déjeuners. L'ambiance est agréable.

Parmi ces quelques personnes de tous âges, essentiellement de composante masculine, nous reconnaissons Pascal qui nous avait donné rendez-vous pour nous présenter Patrick.

Les 2 personnes sont au bar en train de boire un café et de discuter avec un bénévole faisant le service. Les présentations faites, nous découvrons Patrick, un homme d'une cinquantaine d'années, barbe grisonnante bien taillée, coiffé d'une casquette, l'air souriant.

Après un café partagé et une discussion informelle concernant les modalités pratiques de notre recherche, nous commençons notre premier échange dans la cour de l'association, en retrait par rapport au brou Arras des conversations de la salle, et pour éviter d'être importunés par les nombreuses sollicitations faites auprès de Patrick, bénévole de cet accueil de jour connu et reconnu par tous.

¹ L'accueil de jour du Secours Catholique de Belfort.

² Autre personne composant le groupe d'interviewés de cette recherche.

2. La trajectoire de vie de Patrick

- Une jeunesse tue jusqu'au service militaire

Patrick est né il y a 54 ans à Héricourt, un petit village à quelques kilomètres de Belfort. Aucune information sur sa jeunesse, sa famille ou encore sa scolarité ne sont mentionnées dans son récit. Les premiers éléments diachroniques faisant référence à son passé remontent à l'âge de 19 ans, période où il fait son service militaire à Landau, un petit village dans le Bas-Rhin. Un service militaire qui dès le départ connaît quelques complications :

« J'ai fait 3 mois d'armée et je me suis barré (en souriant)... trois mois de taule... j'ai fait à Landau....ça me plaisait pas, les armes tout ça, les obus... quand j'ai vu ça...(...) ils m'ont chopé et après ils m'ont réformé.... dix ans de taule, avec 5 ans de sursis...et cinq ans de préventive, la moindre connerie que j'aurais faite... Hop !.....Parce que j'ai déserté, c'est pour ça qui me font chier (...). ».

Il est donc réformé du service militaire au bout de 3 mois pour acte de désertion. Suite à ce dérapage, Patrick quitte le service militaire non sans être condamné à une mesure de sûreté judiciaire de 5 années, pendant lesquelles il doit éviter tous délits pour ne pas faire de la prison. De retour auprès des siens, il exerce la profession de chauffeur livreur :

« J'étais chauffeur livreur depuis l'âge de 18 ans..... ».

Mais deux années plus tard, à 20 ans il choisit de quitter sa famille et son emploi pour partir « ailleurs » :

« A 20 ans j'ai pris le train pis hop ! Bouge pour voir, si c'est pareil, c'est pire même par rapport à ici, ben c'est les grandes villes hein, c'est ça les grandes villes...incruster le banc... hein... ».

A cet âge, Patrick décide de quitter sa campagne natale pour faire ses propres expériences, « pour découvrir un peu, puis on revient au bercail (...). », comme il nous le déclare.

Nous sommes à cette époque au début des années 70 et en pleine expansion de l'exode rural, un phénomène migratoire où les personnes de la campagne « montaient à la ville » afin de trouver un emploi, ou comme Patrick, pour découvrir la vie à la ville et sa modernité.

De retour dans son village auprès des siens, Patrick va rencontrer une femme avec qui il vivra en concubinage pendant un certain temps, et avec qui il aura deux filles qui ont aujourd'hui une trentaine d'années. Parallèlement à sa vie de famille, Patrick occupera l'emploi de routier, comme il nous le déclare : « J'étais routier pendant 10 ans... », avant de stopper ce dernier :

« Voilà j'étais chauffeur routier avant, et j'ai arrêté.... à cause de l'alcool, j'ai eu une période, comme beaucoup hein (...). ».

Son choix d'interrompre son activité professionnelle, Patrick nous l'exprime ainsi :

« Ah oui, oui... c'est moi qui est arrêté à cause de l'alcool...j'ai hop ! J'arrête parce que un jour ou l'autre hein...je commençais à plonger dans l'alcool, alors j'ai dit j'arrête... c'est la peur de tuer quelqu'un avec l'alcool, la peur...ben oui hein...la peur de tuer quelqu'un... t'es bourré au volant à non, non... ».

Une consommation d'alcool abusive qui se comprend dans son discours comme une manière d'oublier le départ de sa compagne quelques années plus tôt :

« Elle m'avait quitté avant... ça faisait déjà dix ans que l'on était séparé...en fait j'ai quitté le boulot, mais ma compagne elle m'avait quitté avant (...). ».

C'est donc sans doute cette solitude affective pendant 10 années, loin de sa compagne et de ses deux filles qui a poussé Patrick à tomber dans un « engrenage » comme il nous l'exprime :

« L'engrenage, les copains, les machins... tu sais ça va vite hein...au boulot, tiens on boit...et le lendemain on recommence..... ».

Ce sera également suite à la prise de conscience de cet engrenage que Patrick stoppera son activité de chauffeur routier pour entrer dans une situation de précarité économique. Une précarité dont nous osons penser qu'elle n'est que la résultante d'une autre précarité, plus affective celle-ci, ayant conduit cette personne à abuser de la boisson et à quitter son travail.

- Le début de la précarité

Ayant démissionné de son emploi, Patrick n'aura pas droit aux allocations chômage, il percevra comme unique ressource, le RSA, tout en continuant à chercher un autre employeur afin de reprendre son activité :

« J'ai essayé de reprendre, j'ai postulé, mais tout à évolué... les normes... c'est trop dur...tout a changé, les normes tout c'est terrible...les cadences de travail, on a plus de vie...avant je m'arrêtais pour boire le café, c'est fini maintenant... ».

Les derniers dires de Patrick laissent sous-entendre une période d'inactivité certaine, au vu du changement de normes professionnelles depuis le départ de son métier. Une longue période d'inactivité qui pourrait s'expliquer par cette descente aux enfers et cette solitude :

« Quand je buvais, non...je voulais qu'on m'aide... quand je suis tombé, mais non....dans ces cas-là, hein, quand tu tombes, tu tombes. C'est quand t'es en bas des fois que tu réagis...j'ai arrêté l'alcool de moi-même sans cure... »..

Quelques années après cet échec affectif entraînant le départ de sa compagne avec ses deux enfants, Patrick perdra son emploi, et vivra quelques temps du RSA, seul

dans un nouveau logement plus en adéquation avec ses nouvelles ressources. Un logement d'où il va néanmoins très rapidement être expulsé au bout de trois mois, suite à la suspension de son RSA et à des impayés de loyers :

« J'avais tout, l'appartement, tout, trois mois après le RSA coupé paf ! Et après hop dehors, j'avais plus de ressource, plus rien...et quand c'est le préfet, bien tiens, attention le préfet... ».

La suppression du RSA, Patrick nous l'expliquera en ces termes :

« Je sais pourquoi, parce que je bossais au noir et puis...ils m'ont dénoncé ou je sais pas quoi...je faisais des petits boulots quoi (...). ».

Pour pallier à son inactivité et faire face aux charges de loyer, Patrick va donc commencer à pratiquer la « débrouille » pour subsister et par le biais de petits travaux « au noir ». Ce seront ces travaux qui, une fois connus par les services administratifs, le condamneront pour fraude, et l'empêcheront de percevoir le RSA. Cette affaire plongera Patrick dans une précarité de plus en plus extrême ne possédant plus aucun revenu et ne pouvant plus payer son loyer. Il perdra son logement en 1996, époque à laquelle il deviendra « sans domicile » :

« Je suis sans domicile depuis 96 (...) je pouvais plus payer mon loyer et dehors, ah oui, avec le RMI de l'époque j'ai trouvé un petit logement, voilà et je suis resté trois mois car après ils m'ont coupé le RMI... ».

Sans ressource et désœuvré, Patrick sombre dans un alcoolisme qui l'empêche d'obtenir de l'aide de ses proches. Esseulé il ne pourra être aidé et garder son logement :

« C'est la vie, hein... Hein à l'époque, non... quand je buvais, non...je voulais qu'on m'aide quand je suis tombé, mais non....dans ces cas-là, hein, quand tu tombes, tu tombes. C'est quand t'es en bas des fois que tu réagis...j'ai arrêté l'alcool de moi-même sans cure... ».

Malgré cette situation d'« exclusion », Patrick ne coupera pas définitivement les liens avec ses proches qu'il verra encore de manière assez régulière, notamment ses 2 filles :

« Oui, j'ai 2 filles...des fois je les vois....elles travaillent les 2 c'est bon je suis tranquille pour elles.... ».

Ou encore sa mère chez qui il va de temps en temps prendre un repas :

« Je vais chez ma mère de temps en temps... un bon petit repas de temps en temps ça fait du bien ça retape, même en été... ».

Dans cette situation sociale nous constatons encore et comme c'était le cas pour d'autres personnes « sans domicile » comme Monsieur Joe ou Jean Luc, cette rupture au niveau de l'emploi, du logement caractéristiques de ces situations, mais dont la particularité reste le maintien des liens familiaux, et ce, malgré l'extrême

précarité subie. Le concept de « désaffiliation » de Castel est par conséquent ici à nouveau mis en perspectives puisqu'en tant que phénomène de rupture touchant de près à l'inscription familiale et sociale de l'individu, les liens familiaux restent également maintenus par Patrick :

« Je vois toujours mes filles, mes parents, ma mère...mon frère... aussi ah ben si ! Faut pas couper les ponts...mes filles je les vois, mais elles font leur vie maintenant, elles ont trente ans...elles ont tout ce qu'il faut, elles ont un appartement, un boulot, tant mieux pour elles... ».

Plus que cela, le maintien des liens familiaux représente pour Patrick un aspect important de son existence, une ligne de conduite à respecter :

« Faut rester en contact avec les gens... pas de problème...je n'ai jamais coupé les liens... faut une ligne de vie... hein... faut être correct....faut se tenir.... ».

- Le départ à nouveau

Maintenir les liens avec ses proches, c'est sans doute l'une des choses à laquelle encore s'accrocher lorsque l'on vit dans la rue, sans rien. C'est comme nous l'exprime Patrick, une nécessité qui permet la survie, il « *faut tenir* » coûte que coûte pour ne pas sombrer dans l'anonymat porté par la rue, fuir cette solitude et rester un homme, malgré tout. Un homme *a contrario* de « l'indigent » de Robert Castel « avec aveu », c'est-à-dire encore inscrit dans une territorialité et dans une histoire familiale.

Toutefois et malgré ses liens maintenus, dans les premiers mois de sa vie de personne « sans domicile », Patrick va à nouveau quitter les siens pour découvrir d'autres villes comme Paris ou encore Marseille :

« J'étais à Paris, à Paris, un mois je suis resté... c'était dur...c'est l'enfer là-haut... y a que des bastons, oh yeah...un mois je suis resté.....et j'étais à Marseille 15 jours.... la même galère.....y a beaucoup de trafic là-bas attention !, Paris c'est moins dur.....y a quand même de la cogne, ça cogne dehors.....».

La violence de la rue dans des grandes agglomérations comme Paris et Marseille aura raison de cette « Wanderlust³ » qui taraude Patrick depuis son plus jeune âge, ce « désir ardent de voir de nouveaux paysages, de vivre le frisson de nouvelles sensations, d'affronter de nouvelles situations, et de connaître la liberté et le vertige d'être un étranger.⁴ ».

L'illusion des grandes villes et de ses opportunités pour une personne qui, en quête de sensations nouvelles, chercher à se « refaire », se transforme ainsi en désillusion pour Patrick. Être « sans domicile » à Paris ou Marseille n'est pas plus idyllique que de l'être en province :

³ Nels Anderson, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2011, p.141

⁴ *Ibid.*

« C'est pire même par rapport à ici, ben c'est les grandes villes hein, c'est ça les grandes villes...incruster le banc... hein.... ».

De retour à Belfort et sans solution de logement, Patrick va tenter de se faire aider par une association locale venant en aide aux sans-abri, en intégrant un centre d'hébergement et de réinsertion sociale. En effet pour trouver refuge contre l'insécurité de la rue et le dénuement, Patrick optera donc pour un hébergement en collectif. Toutefois cette quiétude et protection espérée, Patrick ne la trouvera pas non plus dans ce type de structure qu'il quittera assez rapidement :

« J'y suis resté 6 mois et 3 mois pas plus..... c'est chiant là-dedans ! Devine pourquoi ? Hein ? On le sait pourquoi...c'est partout pareil de toute façon, la baston, la drogue, les vols, je préfère être tranquille, à force t'en as marre...(...). Je sais même pas si c'est bon là-dedans, ben oui hein...pour les gens... si on peut s'en sortir vraiment...quand tu vois les mecs qu'il y a là-dedans..... ».

- Un statut de bénévole dans une association

« Je suis trop vieux, maintenant à 40, 45, on est plus dans le circuit, non, non, je fais des petits boulots ça oui, mais le reste non... non j'y pense plus.... ». Tel est ce que nous a répondu Patrick lorsque nous lui avons demandé s'il comptait un jour retrouver une activité professionnelle. Trop âgé pour se réinsérer professionnellement, Patrick va ainsi occuper ses journées en étant bénévole à l'accueil de jour de Belfort, lieu où nous l'avons rencontré lors de notre premier entretien :

« Je viens ici tous les matins, et je suis bien ici, je rencontre du monde, des fois même trop de monde (en rigolant)... ».

Ce lieu représente pour Patrick cet endroit où retrouver de la dignité en se rendant utile et en aidant les autres, ceux qui comme lui sont dans le besoin et le dénuement. Une aide qu'il peut légitimement prodiguer au vu de son parcours de « galère » :

« Il y en a qui arrivent, qui savent pas comment faire... c'est pas évident pour les orienter...nous on accueille c'est tout voilà..... Mais quand t'as pas connu ça, aide un peu ben oui t'es pas tout seul.....c'est dur hein pour le mec qu'est tout seul qui connaît personne, moi je suis d'ici donc ...c'était pas trop dur... ».

Ce statut de bénévole qu'il occupe depuis 11 années dans cet accueil de jour représente sans doute également cette manière de rendre la contrepartie de cette aide dont Patrick a bénéficié au début de sa précarité. Cet endroit permet ainsi de réaliser ce « contre don », celui qui doit être rendu pour ne pas perdre la face et sa dignité :

« J'aide à droite et à gauche, et ça fait du bien moralement, ah oui hein...que tout le temps rester là à ruminer, on m'aide moi, alors j'aide c'est un peu normal... ».

Une contrepartie de l'aide qu'il a obtenue il y a quelques années et qui se matérialise encore par cette toile accrochée au fond de la salle de l'accueil de jour. Une fresque à caractère religieux qu'il a lui-même peinte :

« ...y a 11 ans...c'est un coup de colère que j'ai eu...je sais pas...je dessinais un peu avant et j'ai arrêté....pendant3 , 4 ans....plus le temps....le temps qu'on passe là-dessus... ».

Sur ce tableau nous pouvons très clairement visualiser une scène représentant un passage de la Bible, l'Arche de Noé. Tout un symbole pour cette personne « sans domicile », où le dessin représente, de manière parabolique, l'embarquement à bord d'un bateau de personnes et d'animaux, comme une façon à soi de symboliser, à l'époque, son désarroi et son désir d'être aussi « embarqué » loin de cette existence de misère. Un sentiment qui se confirme lorsqu'il met en avant ce qu'il l'a inspiré : « *un coup de colère* », une révolte sans doute contre sa condition.

D'autres tableaux figurent également dans la salle de cet accueil de jour, comme celui représentant un croquis au fusain du Lion de Belfort également réalisé par Patrick.

L'ensemble de ces œuvres offert vient ainsi attester de cette volonté pour Patrick de répondre à sa manière, au geste qui lui a été fait par cette association, il y a onze ans lorsqu'il se trouvait dans la rue.

Cette composition de tableaux est donc, comme chez d'autres personnes « sans domicile » que nous avons rencontrées, le signe de cette volonté de rendre à autrui ce qui leur a été un moment précis de leur existence donné. Il confirme la théorie de Marcel Mauss sur le don et cette nécessité dans l'échange qui constitue les rapports sociaux, de réaliser cette « contre prestation », synonyme de lien et du maintien de l'honneur pour les individus.

Rendre ce qu'on lui a un jour donné à travers le bénévolat œuvré auprès de ses semblables. Echanger des services liés à ses compétences auprès d'habitants, développer des liens de sociabilités avec les « *gens fixes* » comme il les nomme ; voici ce qui pourrait caractériser le quotidien de Patrick, où la notion de partage reste synonyme de création de liens afin de survivre à ses conditions de précarité, et résister dans l'attente de jours meilleurs.

3. L'étude de cas

3.1 « *Montrer qu'on n'est pas un clodo, faut le prouver ça* » : Une apparence trompeuse au service d'une normalisation

Le début de notre premier entretien avec cette personne « sans domicile » fut marqué instantanément par un sentiment de surprise à son égard. Pour tout dire, lors de cette rencontre, nous pesions le poids des représentations sociales sur l'apparence liées aux personnes en situation de grande précarité, encore prégnant dans notre esprit, malgré notre position de chercheur œuvrant justement pour déconstruire l'icône du « clochard » dont les effets phénotypiques d'une condition se lisent à même le corps, et servent encore au développement de fantasmes toujours grandissants.

Debout face au bar de l'accueil de jour, nous découvrons Patrick, un homme d'une cinquantaine d'années vêtu d'une chemise beige à manches courtes et d'un pantalon de même couleur. « *Il faut s'habiller tout en clair...sinon ça attire la chaleur* », comme il nous le déclare par la suite. Une stratégie vestimentaire qui de prime abord, semble se justifier dans les dires de cette personne par le besoin de se préserver des fortes chaleurs lorsque l'on est exposé de manière constante dans la rue.

Notre regard s'arrête ensuite sur une casquette coiffant son crâne et laissant apparaître une chevelure grisonnante. Une barbe fraîchement rasée et une odeur d'*after shave* montrait à l'évidence que Patrick prenait soin de lui malgré ses conditions de précarité.

Comme le déclare Erving Goffman au sujet du stigmaté, « la visibilité est donc, cela va de soi, un facteur crucial. Ce qui relève de l'identité sociale d'un individu à chaque moment de sa ronde journalière et aux yeux de tous ceux qu'il y rencontre ne peut manquer d'être pour lui d'une grande importance.⁵ ».

Dans cette situation l'usage du « faux semblant ⁶ » paraît adéquat pour expliciter l'une des premières logiques d'action en œuvre chez cette personne, à savoir le contournement des effets phénotypiques de sa condition associée à celle du « clochard ».

Comme il nous le déclara dans la suite de nos entretiens : « *montrer qu'on n'est pas un clodo, faut le prouver* ». La nécessité d'un jeu des apparences dans la présentation de soi est de fait, l'un des premiers signes du « contrôle de l'information » utilisé par Patrick. Un jeu qui se base sur la visibilité et se fonde sur une réflexivité au sujet de sa condition, mais également sur la connaissance des représentations sociales liées à celle-ci, et de la définition sociale qui en découle.

En effet, comme la plupart des personnes interviewées, Patrick à conscience que, d'un point de vue extérieur, sa situation sociale risque fort d'être assimilée à celle du « clochard » et son incurie légendaire. Cette prise de conscience participe de cet « *itinéraire moral* » commun à tous et largement exprimé dans chaque récit de vie.

Un exemple peut être cité à ce propos, lorsqu'il nous affirme sur son squat, qu'il doit à tout prix le préserver en se faisant « *accepter, être propre au moins.... par les gens*

⁵ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975, p.64.

⁶ *Ibid*, p.

fixes, qu'il faut montrer patte blanche... ». Nous percevons à travers les mots de Patrick, la prégnance des représentations sociales liées au « clochard » et son souhait de ne pas laisser transparaître aux yeux d'autrui, les signes du stigmate de pauvreté extrême. L'incurie du « clochard » exprimant un abandon de soi, se combat pour Patrick à travers une hygiène constante et quotidienne afin de lutter contre les signes de précarité. Pour se faire accepter des « normaux », c'est-à-dire des « gens fixes » comme il nous le dit en employant un néologisme lié à sa condition, il ne faut pas être un « clochard » ou tout du moins ne pas le laisser transparaître.

L'abandon de soi si typique de cette phase de « résignation » du « clochard » n'est cependant pas l'unique trait caractéristique de ce dernier. L'oisiveté fait également partie de ses « défauts de personnalité⁷ », répertoriés par Nels Anderson dans son ouvrage, défauts auxquels il convient d'y ajouter celui de l'oisiveté également typique où l'homme se résout à quémander une pièce aux passants pour subsister.

Si nous nous appuyons sur le discours de Patrick lorsqu'il fait état de la manche et de son choix délibéré de ne pas la faire, l'hypothèse d'un jeu des apparences dans la présentation de soi semble aussi se confirmer. Sa réponse à ce sujet est sans équivoque :

« J'aime pas ça...je peux pas, je préfère bosser, non, Pascal (la personne qui nous a fait rencontrer Patrick) il peut lui...moi je peux pas (...). ».

Le fait qu'aux yeux de Patrick, son compagnon Pascal puisse faire la manche vient révéler deux états de fait. Le premier est lié à la notion d'« handicapologie » développée par le sociologue Robert Castel dans son ouvrage et faisant référence à cette incapacité de quelques personnes à pouvoir travailler et par là même « de ne pas subvenir par eux-mêmes à leurs besoins de base parce qu'ils ne peuvent pas œuvrer pour le faire. ».

Dans une situation de dénuement, le corps handicapé ou trop vieux enjoint certaines personnes « sans domicile » à être contraintes de faire la manche, car dans l'impossibilité de subvenir autrement à leurs besoins. Ce handicap caractérise ces « inadaptés de l'industrie⁸ » dont les handicaps physiques sont « dus aux accidents, à diverses affections ou aux maladies professionnelles⁹ ».

Ce fait nous l'avons déjà observé chez Pascal à travers ce « pauper Christi » exhibé afin d'expliquer toute la stratégie mise en place par cette personne pour utiliser son apparence, dans un but de légitimation de la manche aux yeux du regard extérieur, et dans une optique de gains liée à l'exposition d'un corps empêché.

La prise de conscience du fait qu'un de ses semblables puisse faire la manche puisque physiquement empêché, montre combien Patrick a intégré la manière dont il faut paraître lors des interactions avec autrui, et spécifiquement dans le contexte de l'aumône. Il sait que dans ce dernier, la visibilité du stigmate de pauvreté devient un atout ou tout du moins un moyen d'obtenir plus facilement la compassion des passants et donc une pièce.

La manche relève ainsi d'une pratique de rue, usant de certains appareils afin d'être crédible dans un « rôle » de mendiant. Autrement dit, la manche nécessite, ce que Dominique Memmi nomme, « les usages stratégiques de l'affichage de la dimension

⁷ Nels Anderson, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p. 129.

⁸ *Ibid*, p.124.

⁹ *Ibid*.

corporelle (...) une des rares stratégies de survie qui demeurent aux plus démunis consiste à exploiter la définition sociale d'eux-mêmes qui leur est imposée.¹⁰ ».

Cette stratégie, Patrick ne peut l'utiliser du fait de son corps valide lui permettant encore, comme nous allons le voir, de travailler. Mais cette réflexivité montre toutefois, toute la connaissance de cette dichotomie présente dans l'imaginaire collectif depuis le Moyen-Âge, celle faisant la distinction entre le « bon pauvre » celui qui mérite d'être secouru, et le « mauvais pauvre » enclin à des soupçons quant à son honnêteté et sa capacité à être secouru du fait de sa validité. « Indigent valide » pour reprendre une expression de Robert Castel, Patrick sait pertinemment qu'il ne pourra user de son stigmatisme pour obtenir du secours de la part des passants. Ainsi le temps de l'« aumône en col blanc¹¹ », celle mettant en avant « l'individu valide et bien habillé qui joue de ses affiliations pour demander l'aumône.¹² », ne peut plus s'opérer en ce qui concerne la situation de Patrick.

En somme, il s'agit d'être crédible dans son « rôle » de mendiant, c'est-à-dire de pouvoir montrer, exposer son incapacité physique, signe d'une impossibilité de travailler. C'est selon Patrick ce qui légitimise le fait de faire la manche en toute honnêteté, sans susciter de doute auprès des personnes. Cette supposition semble d'autant plus avérée qu'elle se sous-entend dans ses dires :

« La manche je la fait pas, j'évite...chacun son truc....chacun voit, enfin, personne à les mêmes problèmes...on ne demande pas...j'ai déjà remarqué que les mecs qui demandent....y a rien... ».

L'expérience de vie dans la rue a visiblement apporté ses premiers enseignements comme celui, pour Patrick, de comprendre que demander une pièce est très fréquemment signe de refus de la part du passant. Ceci sous-entend que la supplication verbale n'a pas lieu dans ce contexte, pire elle décrédibilise la personne dans son « rôle » ; preuve que l'apparence se passe de tout commentaire sur sa situation sociale, et que la demande est une manière de sur-jouer son « rôle » et de démasquer l'imposture.

Comme le déclare Nels Anderson : « Un homme valide qui mendie quand il est fauché est méprisable au plus haut point. Cale s'appelle « faire la manche », et un homme valide qui fait la manche soulève toujours le mépris.¹³ ».

La pratique de la manche est donc une des premières caractéristiques du « clochard », puisqu'elle s'assimile presque toujours à cette idée d'oisiveté ; mais elle n'est pas l'unique signe extérieur de pauvreté extrême. Le caractère répulsif dégage par le personnage du « clochard » et souvent usité par les personnes « sans domicile », nous le retrouvons également dans les déclarations de Patrick et sous un second aspect, celui de sa santé mentale.

Cette dernière caractéristique laisse ainsi entrevoir toute la dimension psychologique de l'individu dans une forme de médicalisation de cette question sociale, révélant une psychopathologie du « clochard » qui ne se perçoit pas d'emblée, c'est-à-dire à travers la manifestation d'effets phénotypiques. A la question que nous lui avons posée sur le sentiment de se sentir ou non comme un « clochard », voici sa réponse :

¹⁰ Dominique Memmi, *L'affichage du corporel comme ruse du faible : les SDF parisiens*, Cahiers internationaux de sociologie, Vol. CXIII, 2002, p.214.

¹¹ Nels Anderson, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p.106

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p.102.

« Ben non... moi je me sens bien dans ma tête ...je suis bien (avec le sourire)...».

Principe de hiérarchisation issue de cette « ambivalence » dont parlait Erving Goffman, la négation de l'image du « clochard » fonctionne chez Patrick, par la mise en avant du maintien de son moral et de sa santé mentale.

Cette dernière assertion vient montrer deux informations importantes. Elle vient tout d'abord étayer l'idée d'une forme d'universalité de l'icône du « clochard » installée dans la mémoire collective, et mettant en jeu la folie, ou tout du moins une souffrance psychique explicative d'une errance sans fin.

Cette caractéristique du « clochard » présente dans l'esprit de Patrick, nous la percevons aussi dans l'ouvrage de Nels Anderson lorsqu'il fait état de ces « défauts de personnalité » déjà évoqués auparavant et révélés par des « études psychologiques et sociologiques sur le vagabondage qui (...) ont abouti à la conclusion que le vagabond est avant tout un psychopathe.¹⁴ ». Cette causalité, explicative d'une errance, nous la retrouverons plus tard dans les travaux d'Alexandre Vexliard, ou encore dans ceux pour ne citer qu'eux, de Patrick Declerck ou Sylvie Quessamand Zucca, mettant à jour une véritable clinique de la « désocialisation ».

Quoiqu'il en soit la notion de « personne » au sens où Marcel Mauss la décrit, c'est-à-dire comme « sujet d'histoire sociale¹⁵ », se modifie concernant celle du « clochard ». Le caractère de personne « sociale » et « sociable » s'altère pour laisser place à la « *persona* » souffrante, celle portant le masque de la folie pour un jeu de « rôle » involontaire et explicatif d'une histoire de vie dramatique.

Cette épaisseur rendue « sociale » du fait du consensus des représentations, fait du « clochard » ce « fou de l'exclusion¹⁶ », et pour les personnes « sans domicile » comme Patrick, le moyen de repousser encore plus loin cette image de déchéance pour mieux s'en distinguer.

L'abandon de soi si typique du « clochard » se révélant sur un versant social, cette « désocialisation » qui se laisse lire à même la peau et ses « marqueurs du corps précaire¹⁷ », dévoile ainsi en toile de fond tous les symptômes d'une souffrance psychique explicative qui s'associe dans les représentations collectives, pour former un tout. Principe d'« exclusion » chez les « normaux », cette souffrance psychique devient chez les personnes « sans domicile », un moyen de distinction, à la base d'un processus de normalisation.

Ce processus qui chez Patrick, comme chez toutes les personnes que nous avons côtoyées dans cette recherche, montre une logique d'action tournée vers cette résistance face à la définition sociale inhérente à leur condition qui leur est attribuée. Il s'agit pour Patrick comme pour les autres, de combattre ce sentiment d'étrangeté né de leur situation sociale et s'appuyant sur des effets non pas de champ comme le déclarerait Pierre Bourdieu, mais de territoire celui de la rue, délimité arbitrairement par des frontières symboliques. Celles qui font de la « *persona* » « sans domicile »,

¹⁴ Nels Anderson, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p. 129.

¹⁵ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, PUF « quadrige » onzième édition, Paris, 2008, p 335.

¹⁶ Patrick Declerck, *Les naufragés*, Editions PLON, Paris, 2001.

¹⁷ Gisèle Dambuyant Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Armand Colin, Paris, 2006, p.23.

un fou, un « exclu » et par là même un étranger, celui qui « habite un autre territoire, le voisin ennemi.¹⁸ ».

Un discours sur soi axé sur une volonté de distinction face au « clochard », voilà un des premiers éléments participant à cette logique d'action adoptée par Patrick. Ses dires affirment de manière performative cette détermination à vouloir encore faire partie de ce « tout » par un processus de normalisation. Se distinguer du « clochard » dans le verbe, c'est encore la meilleure manière d'appartenir à la société dans une position, certes différentielle, mais non moins incluante.

Ce premier trait de résistance présent dans les paroles de cette personne « sans domicile » est donc marqué du sceau de la normalisation vis-à-vis de l'observateur extérieur et selon un processus, où Patrick fait tomber le masque au profit d'une identité sociale plus réelle, en adéquation avec ce qu'il espère être aux yeux d'autrui. Il en va de cette survie psychique où la « persona miserere » laisserait place à la personne.

Toutefois et comme chaque mise en scène propre au théâtre, le « rôle » constitué du texte et du jeu d'acteur doit s'appuyer sur le discours (le texte) qui, pour être le plus convaincant possible, doit à son tour être en adéquation avec l'apparence, le costume donnant toute sa consistance au « rôle ». Dans ce cas le costume, en employant un vocable propre à la dramaturgie, se dévoile dans ce contrôle de la visibilité du stigmaté dont fait preuve Patrick afin de ne pas laisser deviner à autrui sa situation de grande précarité. Nous reprenons ici comme argument à cette hypothèse, nos impressions lors de notre première rencontre avec cette personne, et notre étonnement quant à son apparence, ne laissant pas du tout présager de la situation sociale de Patrick.

Le discours sur soi porté par cette personne « sans domicile » trouvait ainsi une résonance dans une présentation de soi tacticienne, puisqu'en inadéquation avec sa situation sociale ; présentation venant appuyer le verbe pour un « rôle » qui, sans connaître la personne de manière plus approfondie, est plus que convaincant.

C'est donc à la fois cette cohérence entre le discours sur soi et la présentation de soi, composantes du « rôle » qui se confortent et se renforcent mutuellement, qu'apparaît cette première logique de survie mise en place par Patrick afin de lutter contre le stigmaté du « clochard ». Elaborée dans un principe de survie psychique, nous pensons qu'elle n'est là que pour maintenir encore Patrick dans ce « tout » grâce à la possibilité qu'elle offre de permettre la création de liens de sociabilité avec autrui.

En d'autres termes, ce n'est qu'à travers l'image des « inclus » renvoyée à autrui que Patrick dépasse ce sentiment d'altérité et d'étrangeté synonyme d' « exclusion ». Cette manière à soi si particulière de définir aux yeux d'autrui sa situation sociale, contribue à réguler les rapports sociaux dans un jeu des apparences. Ainsi la figure de l'étranger dans le sens où Georg Simmel l'entend, c'est-à-dire « élaborée comme symbole des rapports sociaux¹⁹ », se redéfinit à travers tout un travail de normalisation pour l'élaboration de nouveaux rapports sociaux.

¹⁸ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, PUF « quadriges » onzième édition, Paris, 2008, p.23.

¹⁹ Georg Simmel, *Digression sur l'étranger*, Simmel Georg (1908). *Digressions sur l'étranger*, l'Ecole de Chicago. Editions Aubier. Paris in Abdellatif Chaouite (1997), *l'étranger une figure mouvante*, Ecart d'identité, n°81. Paris.

Pour reprendre les mots de Marcel Mauss dans sa définition de l'étranger, Patrick habite bien un autre territoire celui de la rue, mais l'extériorisation de sa position spatio-sociale, cachée par un jeu des apparences, fait qu'il ne représente plus d'emblée aux yeux de l'autre, ce « voisin ennemi ».

La normalisation de son image, c'est ce qui permet à cet homme d'exprimer une logique d'action pour élaborer de nouveaux rapports sociaux avec son environnement grâce à la création, pour reprendre la rhétorique de Georg Simmel, d'un « pont » et d'une « porte » vers autrui, symbole de résistance et de survie.

De manière plus globale, le contournement du stigmaté du « clochard » est chez Patrick, comme chez les autres personnes « sans domicile » rencontrées lors de nos travaux, un principe de survie psychique et une des composantes essentielles dans leur existence, nécessaire pour à nouveau réacquiescer face à soi et aux autres, cette identité sociale « réelle » perdue, et ayant laissé place à celle plus « virtuelle », procurée par une vie dans la rue pendant des années.

Cette tentative de normalisation démontre ici toute la réflexivité en œuvre chez les personnes au service d'une action qui, selon les cas, se marque d'une empreinte singulière.

Nonobstant la manifestation de cette singularité dans l'agir au service d'une survie ne se cantonne pas uniquement au contournement du stigmaté du « clochard ». Elle se retrouve dans d'autres éléments constitutifs d'une vie dans la rue, comme ceux ayant trait à une survie cette fois-ci plus physique puisqu'elle concerne la satisfaction des besoins primaires de la personne obtenue à travers des activités de « débrouille²⁰ ».

3.2 Des petits « boulots » comme substituts à la manche

Dans un contexte économique et social dominant, la « débrouille » est souvent associée à l'action du « faible » qui pour (sur)vivre doit s'employer à diverses tâches afin d'obtenir *a minima* ce qui d'emblée, du fait de sa situation sociale, lui est refusé.

Véritable « art de faire²¹ », la « débrouille » devient dans le contexte de la rue un acte noble par le détournement de sens qu'elle implique aux yeux des pratiquants.

Michel De Certeau nommait « perruque²² » cette façon de faire où l'individu « soustrait à l'usine du temps en vue d'un travail libre, créatif et précisément sans profit²³ ».

Elle caractérise l'action du travailleur prenant sur son temps de travail pour « signifier par son œuvre un savoir-faire propre (...).²⁴ ».

Ici, dans le contexte de la rue la précarité extrême subie par les personnes « sans domicile » se caractérise en partie par l'absence d'activité salariée. Cette réalité socio-économique pousse les personnes « sans domicile » à trouver des astuces afin de pouvoir assurer *a minima* leurs besoins quotidiens.

²⁰ Terme que nous ne souhaitons pas mettre en opposition avec la manche qui, elle aussi, fait partie de cette « débrouille » et comme le rappelle Nels Anderson dans son ouvrage, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012.

²¹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, édition Gallimard, 1990

²² *Ibid*, p. 45

²³ *Ibid*.

²⁴ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, édition Gallimard, 1990.

Ces astuces que nous qualifions également de « débrouilles », représentent ces « arts de faire », tant elles permettent aux personnes qui les réalisent, aussi bien de survivre physiquement par les gains substantiels qu'elles procurent, que moralement par l'effet de rationalisation donnant la possibilité à la personne « sans domicile » de détourner le sens premier de cet acte afin de garder sa dignité.

Elles sont, comme le mentionne Nels Anderson, « capables de justifier leur système de « débrouille ». », une justification qui pour nous résonne comme une rationalisation salvatrice.

Cette idée nous l'avons déjà abordée précédemment et concernant les situations de Monsieur Joe ou encore de Wrestle présentant la manche comme un travail avec, comme pour Monsieur Joe, la création symbolique de l'espace où se réalise l'aumône en lieu de labeur, laissant envisager une véritable « pratique de l'espace²⁵ ».

En l'absence de travail légal, entendu par là comme activité salariée reconnue et rémunérée, la tactique de la « perruque » se rapportant aux salariés d'une entreprise peut se transposer dans le contexte de la rue, mais d'une toute autre manière puisque inversée. En effet, dans ce cas ce n'est pas le détournement du temps de travail et des moyens de production qui caractérisent cet acte, ce travail libre en vue de « répondre par une dépense à des solidarités ouvrières ou familiales ».

C'est justement le fait d'utiliser le temps libre caractérisé par l'absence d'activité salariée pour le détourner, et en faire un temps dédié à la ruse, et mis au service de la « débrouille », qui reste à la base de cette forme différenciée, mais non moins significative, de « perruque ». Cette pratique qui se signe dans la rationalisation de la manche en travail ou encore et comme nous allons le voir pour Patrick, dans la réalisation de petits « boulots » dans l'unique but de survivre.

Cet « art de faire » qui consiste également dans ce cas à « réaliser des coups dans le champ de l'ordre établi », utilisant l'espace urbain comme lieu de « débrouille » qu'il appartient à la personne, en fonction de son savoir-faire propre, de transformer en lieu où travailler, c'est-à-dire où gagner sa vie.

Rappelons en effet que l'espace urbain permet ce type d'activité par le foisonnement des lieux qu'il propose et que nous ne nous cantonnons pas uniquement et *stricto sensu* à la rue mais aussi aux endroits à caractères privés comme les jardins de particuliers ou les exploitations qui restent des lieux pour réaliser des petits « boulots ». Ceux que Patrick engage quotidiennement auprès des habitants afin de gagner quelque sous et pour se soustraire à la manche, activité qu'il juge rabaisante et indigne :

« J'aime pas ça... je peux pas, je préfère bosser, non, Pascal (la personne qui nous a fait rencontrer Patrick) il peut lui... moi je peux pas, je préfère prendre un balai et, parce que c'est moi... je préfère rendre un service plutôt que de demander, voilà.... ça dépend des gens, j'ai essayé mais j'ai jamais pu... je suis pas né comme ça.... rester à rien faire je peux pas, j'ai jamais pu... toujours au boulot, voilà... personne n'est pareil hein ?..... ».

Ici et contrairement aux affirmations de Nels Anderson stipulant que : « le moyen par lequel le « miséreux » parvient à subsister importe peu : il parvient à trouver une certaine satisfaction à ce jeu. La nécessité de « s'en sortir » a ses bons côtés.²⁶ », la

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Nels Anderson, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris, 2012, p. 112.

« débrouille » mise en place par Patrick à travers des petits « boulots » n'est pas un moyen qui importe peu aux yeux de ce dernier, comme aux yeux des autres personnes rencontrées d'ailleurs.

Et c'est là qu'intervient encore cette idée de rationalisation de l'aumône, en opposition justement avec cette urgence dans la nécessité de s'en sortir qui fait que tous les moyens sont bons. Cette rationalisation s'opère aussi bien en cohérence avec les « ressources subjectives » de la personne, que le lieu qui permet cette cohérence. Sans lieu approprié pour faire la manche, celle-ci n'a plus lieu d'être et se transforme très rapidement en acte indigne pour la personne. Il en va de même évidemment pour la réalisation de petits « boulots », comme c'est le cas pour Patrick qui travaille souvent chez le particulier.

La nécessité de s'en sortir comme le déclare Anderson, se situe davantage pour les personnes « sans domicile » dans la recherche d'une manière décente de gagner sa vie plutôt que dans cette forme indifférenciée de « débrouille » où le sens importe moins que les fins.

Bien évidemment, le but premier est l'obtention de ressources pour subsister, mais au fur et à mesure de notre recherche, nous constatons que la « débrouille » est également présente dans le quotidien afin de survivre psychologiquement et moralement à sa situation sociale.

L'inactivité chronique enferme l'individu dans un mutisme social où la non contribution à la bonne marche de l'économie du pays, entraîne un repli sur soi synonyme de retranchement et d'« exclusion » de certaines sphères entourant le travail, et procurant au citoyen cette forme de reconnaissance sociale portée à la fois par son statut professionnel, ses compétences et le réseau social créé autour de celui-ci.

Ainsi, la souffrance liée à l'absence de travail pour les personnes « sans domicile » se ressent moins dans le manque de ressource que dans celle liée à la reconnaissance sociale qu'une activité rémunérée procure :

« Au début quand on n'a plus de paye c'est dur, mais c'est pas la paye, c'est le boulot... c'est dur...sans le boulot c'est dur....après c'est dur...comme les retraités... ».

Cette souffrance est d'autant plus forte chez les personnes « sans domicile » qu'elle signe cette identité sociale « virtuelle », celle associée aux précaires éloignés du monde du travail depuis trop longtemps, et pour qui plus d'espoir de réinsertion professionnelle n'est envisageable. Là encore une fois, Patrick est avisé de ce fait, de cette représentation sociale liée à l'inemployabilité des « sans domicile », d'ailleurs souvent justifiée par cette absence de domicile posée contre un frein majeur à cette réinsertion, s'étoffant depuis peu par ce critère d'âge voyant fleurir cette nouvelle catégorie de « séniors » inactifs :

« Je sais qu'à 55 ans c'est fini le boulot pour moi...si...(...). Non...je suis trop vieux, maintenant à 40, 45, on est déjà plus dans le circuit, non, non, je fais des petits boulots ça oui, mais le reste non... non j'y pense plus.... ».

Il n'empêche que Patrick, malgré tout cela, souhaite encore être actif et participer à sa manière à la communauté des « inclus », ceux qui par leur travail, entre autres, appartiennent à la société. Ce signe d'appartenance perdu est l'une des résultantes de sa situation sociale que Patrick transcende à travers ses petits « boulots » réalisés au quotidien, ceux qui lui apportent cette reconnaissance et cette dignité :

« L'après-midi je cherche à faire des petits boulots... je connais des gens, je vais bêcher, faire les jardins...les gens me proposent maintenant....ils me donnent une pièce...(...). ».

Et ceci est d'autant plus vrai que ce sont ces actes de « débrouilles » qui lui apportent cette reconnaissance, entendue ici comme cette identité sociale « réelle », à l'instar de celle procurée par sa situation sociale. En effet, lorsqu'il déclare que ce sont : « *les gens (qui lui) proposent maintenant* », ceci implique cette reconnaissance sociale acquise au fur et à mesure du temps, différente de celle de « sans domicile » et qui se traduit chez les habitants de la ville comme la personne auprès de laquelle il est possible de demander des petits travaux.

Une reconnaissance sans doute liée également à ses compétences à bien mener sa tâche, compétences qui ont, avec le temps, ont fait le tour de la ville pour constituer cette réputation d'homme fiable et travailleur :

« J'ai beaucoup de demandes....mais j'en refuse aussi... Eh ouais ! On devient vieux avec l'âge (...). ».

Une réputation qu'il a fallu néanmoins défendre ou pour le moins construire sur la durée et contre toute attente :

« Maintenant je suis plus à l'affût comme avant, avant je demandais aux personnes s'ils avaient besoins d'un coup de main, mais plus maintenant... ».

Cette réputation construite sur la durée est donc le fruit d'années de petits services rendus auprès des habitants de la ville de Belfort. Elle atteste de ce « travail utile, travail identitaire surtout et reconnaissance de soi²⁷ », permettant à cette personne « sans domicile » d'être reconnu pour ses compétences, pour ainsi contourner le stigmate de l'oisiveté voire de l'inutilité sociale que procure sa situation sociale. Ces petits « boulots » sont faits, comme nous le déclare Patrick :

« Pour vivre pas pour autre chose....pour me maintenir dans une activité.... sinon on se laisse aller.... ».

Un laisser-aller qui, selon Patrick, serait synonyme d'abandon de soi et de sa dignité, ceux qui caractérisent si bien l'image du « clochard » et son immobilisme autant spatial que social :

« Y en a qui veulent pas demander aux personnes pour remonter, y en a qui veulent rester comme ils sont..... ».

²⁷ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007, p. 569.

Nous voyons par conséquent à travers ces témoignages, un des aspects de ce renégociation identitaire en œuvre chez cette personne « sans domicile » et perçu auprès d'autres personnes. Un renégociation qui donne la possibilité à Patrick de se maintenir dans une activité qui, outre l'aspect lucratif qu'elle propose, permet à cette personne d'endosser au quotidien ce « rôle » sur la scène sociale, celui d'homme disponible et polyvalent pour rendre un service en fonction de ses compétences. La finalité de cette logique d'action au service d'un renégociation identitaire de survie, est d'autant plus avérée qu'elle se confirme dans le discours de Patrick :

« S'ils donnent c'est pour aider....normalement c'est le but, c'est ça....c'est difficile d'accepter surtout quand il y a beaucoup d'argent...Moi des fois on me donne cinquante euros pour un quart d'heure de travail, c'est trop pour moi...c'est pas normal....c'est trop...(..). ».

Là encore s'exprime une idée centrale de notre recherche, à savoir ce maintien de la dignité pour les personnes « sans domicile », s'obtenant au prix d'une lutte au quotidien et par le biais d'un renégociation identitaire passant, pour ceux qui font la manche, à travers une rationalisation de l'aumône, et pour ceux qui, comme Patrick, réalisent des petits « boulots », par un certain équilibre entre le service rendu et le gain obtenu. La dignité s'obtient également dans une proportion du don : Il faut que la somme perçue en contrepartie du service rendu soit juste et proportionnelle à ce dernier. En analogie avec la théorie sur le don de Marcel Mauss, nous pourrions percevoir dans cette transaction économique, cette « obligation de recevoir²⁸ » qui, chez Patrick, se transforme au service du maintien de la dignité. Il n'y aurait donc pas dans cette forme d'échange, cette obligation de recevoir si le « contre-don » est trop disproportionné par rapport au don initial (le service rendu). L'enjeu est de conserver sa dignité d'Homme et de contrecarrer cette identité sociale « virtuelle » engendrée par sa situation sociale d'extrême précarité, où l'individu démuné est prêt à se rabaisser pour obtenir de quoi survivre :

« Moi je demande rien, pourquoi demander ? Je me démerde tout seul pour l'instant...le jour où je pourrais plus on verra hein, on verra bien... ».

Nous constatons donc que ce qui motive avant tout cette personne dans la réalisation de petits « boulots » est bien l'acquisition d'une forme de reconnaissance sociale *a contrario* de son stigmate de pauvreté, plutôt qu'un appât du gain. Et ceci est d'autant plus vrai au regard de la situation économique de celle-ci, sans aucune ressource et dans l'attente de la mise en place du RSA. La mise en application d'un « rôle » est par conséquent plus bénéfique que les gains substantiels que l'action de ce dernier peut engendrer. Elle permet la survie morale de la personne par le maintien de sa dignité et procure ce sentiment d'appartenance au social nourri par les nombreuses sociabilités construites dans l'espace social. Elle évite cet immobilisme et inutilité, signes de mort sociale :

« J'aide à droite et à gauche, et ça fait du bien moralement, ah oui hein...que tout le temps rester là à ruminer (...). ».

²⁸ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige PUF, onzième édition, Paris, 2008, p.161.

3.3 Une place reconnue dans une association caritative : « Aider c'est m'aider aussi... ».

Le lieu où nous avons rencontré Patrick dans le cadre de notre recherche, n'a pas été uniquement un point de rendez-vous afin de faciliter nos échanges. L'accueil de jour de Belfort de l'association du secours Catholique, est également ce lieu identificateur pour cette personne « sans domicile » dans la mesure où il représente cet espace institutionnel permettant à Patrick d'occuper une place reconnue, celle de bénévole agissant au sein de cette association :

« Je viens ici tous les matins, et je suis bien ici, je rencontre du monde, des fois même trop de monde (en rigolant)...(...) je viens ici en vélo pour 8 heures du matin jusqu'à 11 heures.... ».

Cet espace est avant tout et tout d'abord, ce point d'ancrage nécessaire aux personnes vivant dans la rue. Il accueille toutes formes de pauvreté et donne la possibilité à la personne de pouvoir prendre un petit déjeuner, une douche, agissant ainsi, dans sa philosophie portée sur l'accueil inconditionnel²⁹, pour la restauration de cette dignité qui se perd si facilement lorsque l'on vit dans la rue. Outre ces services essentiels, cette structure caritative permet également aux accueillis de maintenir ce lien si précieux et d'éviter toutes formes d'isolement. Lieu d'échanges et de rencontres, l'accueil de jour symbolise cette halte jalonnant ce long parcours de pauvreté où la personne peut se poser quelques instants avant de repartir. Pour Patrick qui y est bénévole, cet accueil de jour prend une toute autre signification, même s'il reste aussi pour ce dernier, ce lieu d'échanges et de rencontres « *pour voir du monde...* » comme il nous l'affirme.

Mais contrairement aux autres personnes qui sont uniquement de passage, l'accueil de jour est aussi et surtout pour ce dernier, ce lieu de rendez-vous quotidiens qui régule ses matinées et scinde ses journées en 2 :

« Je suis à l'accueil de jour le matin et l'après-midi je cherche à faire des petits boulots...(...) ».

Ce lieu représente pour cette personne « sans domicile » un repère spatio-temporel nécessaire lorsque l'on vit dans la rue. Il évite l'errance en apportant à Patrick cette stabilisation spatiale et marque à nouveau un point d'ancrage dans le temps grâce à l'activité quotidienne qu'il permet :

« J'aime pas vadrouiller à droite à gauche... changer tout le temps ça me fatigue, tant qu'on peut se stabiliser, avoir son petit coin, son petit truc, c'est bien.... ».

Son « *petit truc* » comme il nous le déclare, est son activité de bénévole au sein de l'association. Une activité qui lui donne la possibilité encore une fois ici, d'endosser un nouveau « rôle », celui d'aidant vis-à-vis de ses semblables.

²⁹ Entendu ici comme un dispositif permettant à toute personne en détresse de bénéficier « *dans des conditions conforme à la dignité de la personne humaine, (...) de prestations assurant le gîte, le couvert et l'hygiène, une première évaluation médicale, psychique et sociale [...] et une orientation* "vers tout professionnel ou structure susceptibles d'apporter l'aide justifiée par son état » (art. L.345-2-2 CASF). <http://www.fnars.org/index.php/reglementation-refugies-migrants/248-reglementation/3306-accueil-inconditionnel-reperes-juridiques>.

Une place qui lui donne l'opportunité d'être reconnue, non pas comme personne bénéficiaire, c'est-à-dire comme une personne « sans domicile » dans le besoin, mais comme un acteur de l'accueil de jour œuvrant pour apporter son aide et son soutien :

« C'est pas évident hein.... et au Secours³⁰, il y en a qui arrivent qui savent pas comment faire... c'est pas évident pour les orienter...nous on accueille c'est tout voilà..... Mais quand t'as pas connu ça... aide un peu ben oui t'es pas tout seul.....c'est dur hein pour le mec qu'est tout seul qui connaît personne, moi je suis d'ici donc ...c'était pas trop dur...(...). ».

Une aide et un soutien qui deviennent difficiles pour Patrick pendant la période estivale où les nécessités budgétaires des associations empêchent une prise en charge continue des personnes en situations de précarité :

« C'est ouvert tous les jours pas comme en été, tout le monde dehors ! Tout est fermé pendant les vacances y a que nous qui sommes ouvert, c'est quand même pas normal ça...alors les gars ils sont dehors, je sais pas moi.....ils pourraient resté ouvert l'été c'est fermé hop...(en rigolant) tout est beau l'été, on mange pas... rien l'été...(...). ».

A travers son action de bénévole, Patrick fait profiter, dans une moindre mesure, de son expérience de rue et surtout de sa connaissance de la ville de Belfort, ville qu'il connaît parfaitement. Son soutien, il l'apporte en renseignant les nouveaux venus sur le territoire et en tentant de les orienter vers une structure qui pourra les prendre en charge.

Être bénévole au sein de cette association n'est donc pas pour cette personne, un acte occupationnel pour lutter contre l'ennui que peut dégager une vie dans la rue. Son acte il le justifie ainsi :

« On m'aide moi, alors j'aide... c'est un peu normal... ».

Nous retrouvons dans cette affirmation, cette notion de « contre-don³¹ » exprimée dans la théorie de Marcel Mauss et présente chez de nombreuses personnes « sans domicile » ; celle pouvant expliquer plus en détails l'action de cette personne. En effet, l'aide qu'il a obtenue ou qu'il continue à percevoir de la part des pouvoirs publics, notamment dans la mise en place du RSA, ne doit pas rester sans retour.

L'« obligation de rendre³² », celle qui scelle le contrat social entre un ou plusieurs individus, se retrouve de manière symbolique dans l'acte de Patrick et de manière plus globale, dans ce « rôle » de bénévole de l'association.

Elle représente ce qui l'empêche, voire atténue le fait de se sentir dans une position d'infériorité sociale et dans une perpétuelle dette. Rendre ce qu'on lui a donné à un moment de son existence permet à cette personne « sans domicile » de maintenir cette dignité si importante lorsque l'on a tout perdu. Cet argument s'avère d'autant plus justifié au regard de la réponse apportée par Patrick à la question de savoir si, malgré le fait de ne pas avoir été donataire un jour, il continuerait à donner :

³⁰ L'accueil de jour de l'association du Secours Catholique où Patrick est bénévole

³¹ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige PUF, onzième édition, Paris, 2008, p 146.

³² *Ibid.*

« *Oui, y a toujours quelque chose qui revient de toute façon...mais des fois c'est long, hein (en rigolant) on prend le temps ma foi...(...).* ».

Le retour indirect du don, c'est-à-dire par une autre personne que le donataire d'origine semble intégré dans l'esprit de Patrick ; mieux, il semblerait même que cette personne soit dans l'attente de ce retour. Ce fait exprime toute l'universalité du don et du contrat moral et social qui en découle et qui lie les individus d'une société pour faire ces « choses sociales en mouvement³³ » dont Patrick reste, malgré sa situation sociale, toujours conscient et partie prenante.

De manière plus symbolique, ce retour, cette « contre-prestation³⁴ » vient signer chez Patrick le souhait de vouloir toujours faire partie de ce « tout », c'est-à-dire de la société fondée encore aujourd'hui sur les échanges perpétuels entre ses membres. Cette « morale contractuelle³⁵ » comme l'exprimait Marcel Mauss est ce qui fait le terreau de chaque société et ce qui permet d'unir les Hommes. Par conséquent, cette nouvelle logique d'action élaborée à travers l'endossement du « rôle » de bénévole, est ici synonyme de cette prestation de « type agonistique³⁶ », comme le soulignait Marcel Mauss au sujet des dons effectués par les tribus entre-elles, mais dans ce contexte il s'agit davantage d'une lutte pour la vie, mais pour la vie psychique pour préserver son honneur et sa dignité.

Il s'agit ainsi de comprendre le « rôle » de bénévole accompli par Patrick comme ce qui lui confère encore une place reconnue dans la société, à l'instar de sa situation sociale justement définie par l'absence de place et caractérisée, entre autres, par les politiques sociales comme un phénomène d'« exclusion ».

3.4 Une vieille bâtisse abandonnée faisant office de « chez soi »

Jusqu'à présent il s'agissait de montrer à travers cette analyse, consacrée à l'étude de cas de Patrick, un certain nombre de logiques d'action mises en place par ce dernier afin de survivre à la rue. De même que pour les autres personnes interviewées dans cette recherche, ces logiques d'action sont, nous le rappelons, toutes constitutives d'une renégociation identitaire de survie expliquant pour tous la longévité d'une vie dominée par une extrême précarité.

L'adoption au quotidien d'un art de la « débrouille » fait partie de ces outils de survie élaborés de façon singulière par Patrick. Une singularité qui, comme chez chacune des personnes rencontrées, viennent colorer des actes et des manières de penser sa situation qui, du point de vue extérieur demeure sociale par le fait qu'elle enjoint chacune des personnes aux mêmes conditions d'existence. L'emploi du terme d'« art » est d'ailleurs là pour venir justement signifier à l'observateur, cette richesse dans le « faire » émanant de chacun, au service d'une survie commune.

Cet art dans la pratique, nous la retrouvons chez cette personne « sans domicile » lorsqu'il s'agit de se protéger ou plus simplement de reposer son corps. En effet

³³ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige PUF, onzième édition, Paris, 2008, p.147.

³⁴ *Ibid*, p.151.

³⁵ *Ibid*, p.148.

³⁶ *Ibid*, p.153.

comme nous l'avons déjà précisé pour d'autres situations, la vie dans la rue n'est pas de tout repos. Elle force les personnes « sans domicile » à lutter pour préserver leur intégrité physique et psychique face aux aléas d'un quotidien que nous décrit Patrick :

« Attention c'est violent, moins maintenant mais, c'est toujours pareil plus ou moins, je l'ai été avant, bagarre, truc...les gars ils picolent, ils picolent, ils deviennent fous, faut savoir boire, et apprécier....la limite...(...). ».

Souvent, comme il nous le stipule, l'insécurité dans la rue reste le produit d'une consommation abusive d'alcool mais pas essentiellement. Cette insécurité est aussi engendrée par les nombreux vols ou agressions, ce qui commande la personne à rester constamment sur ses gardes et à ne dormir que d'un œil.

Même si la ville de Belfort « *c'est plus petit qu'à Mulhouse, c'est moins violent....c'est pas grand Belfort....* », il n'empêche que la surexposition constante des personnes enjoint naturellement à la méfiance et à la vigilance, un exercice quotidien qui use le mental.

Le terme d'épreuve physique et psychique n'est alors pas exagéré pour décrire le quotidien de ces personnes vouées à elles-mêmes.

Ainsi afin de répondre à cette situation anxiogène et usante, la plupart des personnes rencontrées comme Patrick adoptent une logique d'action tournée vers la préservation de soi. Face aux menaces de la rue, il convient pour ces personnes de trouver un refuge salvateur où poser son corps et reposer son esprit.

Comme le déclare Pascale Pichon³⁷, la quête d'un lieu sûr où s'établir reste une priorité de survie, nécessaire pour les personnes. Cette recherche relève, et comme nous l'avons signalé pour d'autres personnes comme Jean Luc, d'une logique d'action et de ses formes d'expériences « apprises et acquises du maintien de soi³⁸ ».

Ces expériences sont souvent le produit de déplacements géographiques successifs pour trouver véritablement ce lieu à soi, son « chez soi », compris ici comme cet espace clos assurant à la personne un degré de confidentialité, d'intimité et de sécurité.

Elles constituent, dans les premiers temps d'une vie dans la rue, une véritable activité souvent prédominante, tant l'insécurité est souvent l'une des premières difficultés à combattre lorsqu'on vit dehors.

Les centres d'hébergement proposés par les pouvoirs publics et le tissu associatif sont justement et logiquement créés à cet effet, afin de permettre entre autres à la personne de trouver refuge et protection. Voici ce qu'en pense Patrick qui a fréquenté pendant quelques mois ce type de structures au début de son parcours de rue :

« C'est chiant là-dedans ! Devine pourquoi ? Hein ? On le sait pourquoi...c'est partout pareil de toute façon, la baston, la drogue, les vols, je préfère être tranquille... à force t'en as marre... ». Ou encore : « *Je sais même pas si c'est bon là-dedans, ben oui hein...pour les gens... si on peut s'en sortir vraiment...quand tu vois les mecs qu'il y a là-dedans.....* ».

³⁷ Pascale Pichon, *Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire*, Communications, Année 2002, Volume 13, Numéro 1.

³⁸ *Ibid*, p. 12.

Une fréquentation sporadique qu'il explique également comme cette nécessité face à l'extrême rudesse du climat et l'absence de choix :

« J'ai été vite fait en foyer quand il faisait trop froid, mais quand on peut faire autrement, vaut mieux...vaut mieux pas se mélanger (...). ».

Ce type de positionnement face aux réponses apportées par les politiques sociales chargées de la lutte contre l'« exclusion » restent toujours le même, constituant quasiment un « fait social » tant il concerne toutes les personnes que nous avons côtoyées jusqu'à présent.

Ce fait, nous l'avons déjà analysé lors de nos précédents travaux³⁹ pour conclure, au regard des besoins réels de ces personnes, à une forme de « désinstitutionnalisation » pour ce type de structures. Pour ce qui est de la quiétude et de la protection des personnes, l'objectif posé par ces institutions de l'aide sociale se trouve détourné voire perverti car elles « fabriquent » indépendamment d'elles et au regard de la recrudescence de précaires à secourir provoquant une mixité, ce qu'elles sont censées combattre.

Paradoxalement et pour de nombreuses personnes « sans domicile », la vie dans la rue semble et reste donc plus sûr mais là encore, non sans le développement de techniques de survie caractérisées notamment par cette recherche d'un « chez soi ». Son « chez soi », Patrick en a trouvé un dans lequel il vit depuis 10 années :

« A 8 kilomètres d'ici, dans un squat, mais c'est moi qui l'ai voulu ! Ouais, ouais, c'est moi qu'il ait voulu (en insistant)... tout était déjà d'avance...c'est une vieille maison que j'ai investi, tout le monde le sait... le maire...ils me connaissent y a pas de problème... » .

Toutefois la constitution d'un « chez soi » pour les personnes « sans domicile » comme Patrick recouvre plusieurs aspects. Il convient tout d'abord et comme nous le précise ce dernier, d'être accepté par son nouveau voisinage. Ce fait nous l'avons déjà observé chez Jean Luc pour qui, se faire reconnaître et accepter par sa voisine, était primordial et contribuait à accroître son sentiment de sécurité. Pour ce qui nous concerne ici, la dernière phrase de Patrick suffit à nous faire comprendre qu'il en est de même et que l'investissement d'un lieu inhabité, doit passer par une certaine forme d'approbation de la part de l'entourage, souvent tacite.

Lorsqu'il nous déclare au sujet de sa venue dans cette vieille bâtisse que tout le monde semble être informé et d'accord, y compris le maire du village, ceci sous-entend que choisir un lieu où s'établir dépend également et surtout du consentement ou plutôt de la tolérance de ses occupants. Et c'est en ce sens que nous pouvons parler de logique d'action dans la mesure où ceci relève véritablement et encore une fois d'un « art de faire » qui cette fois-ci se joue auprès des personnes du quartier et dans ses formes de sociabilités :

« Il faut se faire accepter ça c'est dur au départ, un minimum....se faire accepter disons, être propre au moins.... par les gens fixes, il faut montrer patte blanche... montrer qu'on n'est pas un clodo.... Faut le prouver ça... ».

³⁹ Lionel Saporiti, *Le sans domicile : quel(s) rapport(s) à l'institution et au réel ?*, Mémoire de Master 2 de sociologie, CERIS, Université de Strasbourg, mai 2010.

Se faire accepter par l'entourage réclame ainsi un effort conséquent pour paraître comme tout le monde et ne pas soulever des suspicions que ses conditions d'existence pourraient engendrer. Chez Patrick, la phrase « *être propre au moins* » désigne bien cette idée, où il convient par ses actes de réveiller le moins de soupçons pouvant venir alerter les environs. Respecter les lieux est une manière de montrer, comme le déclare cette personne « sans domicile », « *patte blanche* », c'est-à-dire de prouver aux habitants du quartier sa capacité à vivre en covoisinage, mais pas seulement. Ceci dénote aussi de cette faculté à ne pas s'imposer aux autres de manière outrancière et imposer son mode de vie sans se soucier de l'environnement. Faire preuve de sociabilité dans ce type de contexte, c'est savoir se faire discret et ne pas trop éveiller les doutes des habitants.

La détermination d'un « chez soi », si essentielle pour les personnes vivant dans la rue, passe ainsi par deux étapes majeures, dont la première se signe au travers d'une façon bien à soi de se faire accepter par la communauté des habitants d'un quartier ou d'un village ; façon qui s'apparente à cette sociabilité dont l'une des formes est bien ce qu'Alain Caillé nomme « socialité primaire (...) qui relève tout d'abord de la famille, de la parenté et de l'alliance ; du voisinage (...) »⁴⁰.

La seconde étape est quant à elle plus subjective, si l'on peut dire, puisqu'elle concerne la personne et sa manière d'investir un lieu anonyme pour le transformer en « propre » ou encore pour ce qui concerne l'habitat, en espace intime et privé. L'intérieur de son squat, Patrick nous le décrit ainsi :

« Un lit et une petite table, je suis là-bas que pour dormir...la journée je suis dehors quel que soit la saison (...) ».

A *contrario* d'autres personnes « sans domicile » où l'investissement d'un lieu se constate davantage par la présence de mobiliers ou de diverses affaires récupérées çà et là, le « chez soi » de Patrick reste sommaire dans l'aménagement, y compris dans son aspect fonctionnel, sans eau ni électricité.

Néanmoins, cette absence de confort ne vient pas traduire ou symboliser un non-investissement des lieux, mais plutôt un aménagement de cette bâtisse en fonction des besoins de cette personne et de ses obligations gérant son quotidien ; comme celles qui le commandent à être constamment dehors quel que soit la saison, afin de réaliser ses petits « boulots » et créer des liens de sociabilité primordiaux pour le moral :

« Il faut sortir, c'est peut-être le tort des gens des fois...des gens qu'on rien, ils restent chez eux, c'est pas bon pour le moral, il faut sortir, on est libres hein, encore...on est encore libres, d'aller n'importe où, moi je peux aller à Paris si je veux...je paye mon ticket puis hop...c'est encore pas les frontières... ».

Comme pour la plupart des personnes interrogées dans cette recherche, le « chez soi » constitué ne doit pas entraver cette liberté de mouvements et d'actions, synonyme pour celles-ci de repli sur soi et d'isolement.

Posséder un endroit pour soi, un espace privatif à l'abri des regards et des insécurités portées par la rue, dégage ainsi bien plus de sens pour la personne que

⁴⁰ Alain Caillé, *Splendeurs et misères des sciences sociales*, Droz, 1986 in Gisèle Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, Armand Colin, Paris, 2006, p.57.

l'utilisation simple d'un espace public pour « squatter ». Nous remarquons d'ailleurs que ce terme ne revêt dans sa définition qu'un caractère péjoratif puisqu'il se définit comme « s'installer illégalement dans un local vide, dans un immeuble inoccupé ou promis à la démolition, lorsqu'on est sans abri.⁴¹ ».

Dans la situation de Patrick nous constatons que l'investissement de cette vieille bâtisse n'est pas assimilable à l'action de « squatter », puisqu'il en a obtenu, même de manière informelle, l'autorisation de la part du voisinage mais surtout du maire du village.

La seconde étape majeure dans la constitution d'un « chez soi » se caractérise donc dans l'acte d'occuper le « lieu de l'autre » pour reprendre une formulation de Michel De Certeau, mais aussi dans la manière de le faire sien, c'est-à-dire en y attachant toute une fonction et non des moindres, puisqu'il s'agit de la préservation de cette identité pour « soi », déjà mentionnée auparavant pour d'autres personnes, celle qui va donner la possibilité à Patrick de survivre psychiquement à ses conditions d'existence en cultivant cette part d'intime qui ne peut se dévoiler dans la rue. Celle dépouillée de tout « rôle » et qui constitue cette continuité de l'être malgré les circonstances. La symbolique de ce lieu, nous l'entendons ici à travers ses propos :

« Quand je veux être tranquille et évacuer... je rentre, c'est important....tout le monde en a besoin, je peux me replier dans cet endroit.... (...) on aime bien avoir un lieu où se poser, se reposer, ben oui hein...c'est important de prendre du recul....pourvu qu'on me vire pas c'est l'essentiel....».

Véritable lieu de repli, cette bâtisse symbolise parfaitement pour cette personne « sans domicile » cet espace clôt protégé et protecteur, où trouver du calme et se ressourcer.

En employant un terme d'Erving Goffman, il est possible de penser que la symbolique de cet endroit s'attache à cette « région postérieure⁴² », cette « coulisse », lieu où l'acteur peut laisser tomber le masque usité au cours de son « rôle ».

« *Être tranquille et évacuer* » sont bien des termes qui, dans la bouche de Patrick, expriment cette logique d'action attachée à la recherche d'un lieu où pratiquer cette forme de retrait de la ville, et du ou des « rôles » qu'il faut jouer, afin de ne pas être uniquement le produit d'une définition sociale : « sans domicile ».

Cette recherche de quiétude et de sécurité pour se retrouver, loin des regards et laisser exprimer cette identité pour « soi », constitue donc les tenants d'une logique d'action caractérisée à la fois par la quête du lieu « idéal », mais aussi et surtout par la manière de s'y installer et de durer dans ce lieu. Ce n'est que l'addition de ces paramètres qui permettront l'éclosion d'un « chez soi ». Un « chez soi » qui n'est que la résultante d'une façon singulière de pratiquer un espace, pour laisser apparaître cette forme de réflexivité sur sa condition, et préparer des « rôles » au fondement d'un renégociation identitaire de survie.

⁴¹ Le trésor de la langue française informatisé, <http://atilf.atilf.fr/>.

⁴² Édouard Gardella, *Du jeu à la convention. Le self comme interprétation chez Goffman*, <http://traces.revues.org/3833>

3.5 Assumer son histoire pour rester soi-même, malgré sa situation sociale

Perdre tout, du jour au lendemain, l'emploi, le logement et les liens avec ses proches, voici généralement les arguments posés par les personnes « sans domicile » pour justifier de leur situation sociale. Cette forme de tactique discursive dans la présentation de soi, la sociologue Claudia Girola l'exprime à travers ce qu'elle nomme l'« histoire des pertes », un récit sur son parcours de vie « soupçonné de n'être qu'une justification pour conforter l'autre ; un signe traumatique, effet d'une violence irréparable, une tactique adaptative pour supporter la dureté de la vie ou la preuve de l'absence d'une conscience historique (...)»⁴³.

Sans doute est-il un moyen pour la personne, d'entrer en relation avec cet autre que nous représentons, et de briser ces frontières symboliques portées par l'absence de place.

Il représente tout du moins, cette phase dans la rencontre où se produit ce jeu des « identités négociées⁴⁴ » entre l'enquêteur et l'enquêté, qui devient dans le cadre de recherches faites auprès de personnes en situation de précarité extrême, un enjeu épistémologique à intégrer dans ses travaux de terrain. Cette empiricité donne la possibilité au chercheur d'installer un climat de confiance par le fait qu'il se dévoile aussi auprès de son interlocuteur ; le sentiment d'asymétrie dans les rapports d'enquête peut ainsi s'estomper, du moins en ce qui concerne le dévoilement des identités.

Quoiqu'il en soit, cette manière de mettre en avant dans son histoire l'accumulation de pertes se retrouve systématiquement, mais avec plus ou moins d'insistance de la part du narrateur, nous renseignant ainsi sur l'importance que prend dans le discours, l'enchaînement d'épisodes catastrophes. Pour certains, ces épisodes sont ceux qui vont procurer cette épaisseur dans la relation, cette consistance en rapport avec leur effacement identitaire engendré par leur situation sociale. Mais là encore l'importance, dans le récit, accordée aux éléments déclencheurs d'une arrivée dans la rue, sont liés au présent c'est-à-dire au « rôle » que prend la personne pour survivre, en cohérence avec son passé tragique. Cette situation nous l'avons rencontrée auprès de Pascal qui constamment s'est appuyé sur son histoire poignante pour expliciter son quotidien et ses raisons d'être dans la rue. Mais ceci est loin d'être le cas pour tous. Écoutons les premiers mots de Patrick au moment de se présenter à nous :

« Je suis né à Héricourt et j'ai 54 ans....et puis bon ben... voilà j'étais chauffeur routier avant, et j'ai arrêté.... à cause de l'alcool, j'ai eu une période, comme beaucoup hein ? Divorce, machin... truc... voilà hein..... ».

Cet instant dans le discours où Patrick exprime les raisons de sa situation sociale sera unique dans tout son récit. A aucun moment, il n'en fera allusion dans la suite de l'énonciation détaillée de son parcours de vie. Ces premiers éléments introductifs à son récit dégagent, d'un point de vue extérieur, un sentiment de banalisation pour

⁴³ Girola Claudia, *De la vie au présent, Les logiques d'affirmation de soi des personnes sans abri*, 2012.

⁴⁴ Girola Claudia, *Rencontrer des personnes sans abri. Une anthropologie réflexive*, Politix, 1996, n°34.

une histoire qui est « *comme beaucoup* ». C'était comme si Patrick souhaitait passer rapidement sur des informations qui ne nécessitaient pas plus d'explications que cela, pour une situation et des événements étant intervenus dans sa vie comme *allant de soi*.

Et c'est justement cette énonciation « éclair » qui suscite toute notre interrogation, au regard de cette « histoire des pertes » posée généralement par l'ensemble des personnes « sans domicile », comme une « façade » justificative et déculpabilisatrice ; et qui nous enjoint ici et peut-être plus qu'ailleurs, à reconstituer, comme le préconiserait Daniel Bertaux, la structure diachronique du récit évoqué par Patrick afin d'en analyser, non pas la « causalité séquentielle⁴⁵ », mais une manière à soi bien particulière de se (re)définir aux yeux d'autrui.

Lorsque dans un premier temps, nous lui demandons les raisons de la perte de son emploi, voici ce qu'il nous déclare :

« C'est moi qui est arrêté à cause de l'alcool...j'ai dit hop j'arrête parce que un jour ou l'autre hein...je commençais à plonger dans l'alcool alors j'ai dit j'arrête...(...) C'est la peur de tuer quelqu'un avec l'alcool, la peur...ben oui hein...la peur de tuer quelqu'un... t'es bourré au volant à non, non... ».

La première information essentielle du récit montre dans un premier temps, et ceci reste une chose importante pour la suite de notre analyse, le choix pour cette personne de stopper son emploi en lien avec les risques que pouvait lui causer son intempérance. Ce fait est effectivement capital puisqu'il démontre, chose relativement nouvelle par rapport aux autres situations, que cette personne « sans domicile » n'a pas subi son destin, en l'occurrence ici, la perte de son emploi. Dans un souci de clairvoyance, elle a préféré arrêter son activité pour éviter les ennuis liés à sa consommation excessive d'alcool ; un premier événement « catastrophe » qui est donc à l'initiative de Patrick.

Comme le voudrait la plupart des récits d'une vie devenue précaire, le divorce ou la séparation surviennent généralement de manière brutale, et quasi mécaniquement à la perte de l'emploi. En reconstituant la structure diachronique du parcours de Patrick, nous constatons là encore une exception à cette « règle » posée comme une évidence.

La déstructuration de la sphère familiale portée par son divorce survient bien avant la perte de son emploi, où Patrick était déjà :

« Tout seul...oui, elle m'avait quitté avant... ça faisait déjà dix ans que l'on était séparés...en fait j'ai quitté le boulot, mais ma compagne elle m'avait quitté avant...je pouvais plus payer mon loyer et dehors, ah oui !... ».

La séparation avec sa compagne a, certes, sans doute été une épreuve marquante dans la vie de cette personne, sans pour autant constituer l'élément déclencheur de la perte de son emploi.

Si l'on en croit⁴⁶ les dires de Patrick, c'est davantage la période d'inactivité qui l'a amené dans la rue, puisque comme il nous le précise, il ne pouvait plus payer son loyer.

⁴⁵ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, troisième édition, Armand Colin, Paris 2010, p. 79.

⁴⁶ Nous partageons ici les mêmes convictions épistémologiques que Daniel Bertaux au sujet de la véracité des faits racontés, ce dernier déclarant : « *l'expérience conduit à rejeter simultanément deux*

De manière plus épistémologique, la reconstitution des éléments ayant trait au passé de cette personne « sans domicile » donne la possibilité, non pas de mieux comprendre ce qui a conduit à la perte, mais encore une fois, de mieux déceler ce qui permet de survivre moralement à cette perte, et qui se traduit dans le discours à l'aide d'éléments, dont la portée heuristique se manifeste plutôt dans la forme que prend le récit que dans le fond.

La forme du discours posé par Patrick nous renseigne ainsi tout autant que le contenu de celui-ci. Il laisse supposer cette forme de réflexivité en action chez cette personne, nourrie par cette prise de recul vis-à-vis du déroulement de son histoire.

Une histoire qui, dès les premiers instant de son énonciation, se dit dans un souci de respect de l'« interaction verbale⁴⁷ », où il s'agit pour l'enquêté de sauver son image, « de garder une certaine face dans une situation donnée (...) pour éviter la rupture (...).⁴⁸ ».

Tout cela pour dire que la personne enquêtée n'est pas dupe. Elle sait que ce que vient chercher le sociologue auprès d'elle doit correspondre à l'idée que ce dernier se fait sur la situation sociale, ou du moins sur la personne concernée par cette situation.

En d'autres termes, elle « fabrique » ce discours sur soi, calculé en fonction de l'interlocuteur et de ses attentes vis-à-vis d'une situation, ce que Claudia Girola nomme l'« histoire des pertes ». Le départ de notre rencontre se ressent comme tel lorsque Patrick nous énumère très rapidement et, de manière stéréotypée serions-nous tentés de dire, les facteurs de sa chute avec une question nous étant adressée « *comme beaucoup hein ?* ».

Afin d'éviter la rupture dans notre interaction verbale, Patrick a préféré mettre en avant des éléments de son passé entendus comme banals aux yeux du sens commun, afin de sauver sa face, celle d'un homme se retrouvant dans une situation donnée et restant le produit de pertes successives. Ce n'est qu'au fur et à mesure de nos rencontres, qu'il a pu se dévoiler non pas plus honnêtement mais plus clairement, plus en détails pour nous dévoiler cette réflexivité en œuvre sur son quotidien pour survivre à ses conditions d'existence.

D'un point de vue théorique, cette prise de recul sur les événements ayant marqués l'histoire de vie de Patrick, nous donne la possibilité de revisiter la théorie d'Alexandre Vexliard⁴⁹ basée sur les 5 phases caractéristiques de désocialisation du « clochard ». Comme le stipule la sociologue Pascale Pichon⁵⁰, il convient de poser un regard moins normatif sur ces cinq phases de désocialisation, pour entrevoir tout à fait d'autres éléments heuristiques.

La dernière phase constituée de cette forme de « résignation⁵¹ » et de « valorisation de la situation⁵² » ultime étape de désocialisation évoquée par Alexandre Vexliard,

positions extrêmes : celle qui postule que tout ce que dit le sujet dans son récit est factuellement exact ; et celle qui, à l'inverse, tient que rien de ce que dit le sujet ne peut être considéré comme fiable. ». Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, troisième édition, Armand Colin, Paris 2010, p.75.

⁴⁷ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les éditions de Minuit, Paris, 1974, p.32

⁴⁸ *Ibid*, p.39.

⁴⁹ Alexandre Vexliard, *Le clochard, étude de psychologie sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

⁵⁰ Pascale Pichon, *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, Publication de l'Université de Saint –Etienne, 2011, p.22.

⁵¹ Alexandre Vexliard, *Le clochard, étude de psychologie sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

⁵² *Ibid*.

peut également se comprendre à l'aide de l'exemple de Patrick, non comme une attitude de résignation vis-à-vis de sa situation sociale, mais davantage comme la marque de cette volonté d'aller de l'avant pour s'en sortir :

« Non, non pas des regrets...non mais...tu réfléchis.....tu te dis merde...je regrette pas, ce que j'ai fait, faut pas sinon on recul.... ».

Autrement dit, Patrick ne regrette pas son choix, celui d'avoir stopper son activité professionnelle qu'il aimait et les conséquences sur sa vie que celui-ci a eue. Il ne s'est pas résigné à son sort avec l'ensemble des remords que cela comporte, et ne valorise pas en retour et à nos yeux, sa situation faite de mieux et pour ne pas perdre davantage pied.

Partant de ce principe, Patrick n'est pas enclin à cet « onirisme social » dont parlait Corinne Lanzarini dans son étude⁵³, où il invente une nouvelle réalité sociale pour survivre et dont la valorisation de cette dernière est un mécanisme inhérent à ce phénomène.

Sa réalité, celle de vie dans la rue depuis plus de quinze années, Patrick l'attribue à son choix d'arrêter son emploi, choix motivé par sa consommation d'alcool excessive à l'époque et sa crainte de tuer.

Sa logique de survie psychique repose ainsi en partie sur l'acceptation de sa situation et sur l'assomption de son choix. Elle vient marquer chez cet individu, une réflexivité, non seulement sur sa situation mais aussi sur les causes de celle-ci ; une réflexivité qui devient alors salvatrice dans la façon qu'elle a de contribuer à ce « maintien de soi » nécessaire.

Le fait d'assumer ses actes sont sans doute ce qui lui permet de rester soi-même et de ne pas plonger dans cet « onirisme social » synonyme de perte de soi, où l'invention d'un *autre* permet l'évasion de ses responsabilités et de cet univers que représente la rue. La preuve de cette réflexivité à propos de son acte, nous la retrouvons dans ses réactions de colère qu'il a envers lui-même :

« Des fois je m'engueule...tout seul, t'es un con de vivre comme ça... mais tout seul hein...(en souriant)... ».

Colère que nous trouvons également dans ses propos au sujet des tableaux qu'il a peints et dont il a fait don à l'association au sein de laquelle il est bénévole. Une forme de catharsis pour mettre en peinture les maux de l'âme :

« C'est un coup de colère que j'ai eu...je sais pas....je dessinais un peu avant et j'ai arrêté... ».

Quoiqu'il en soit, en aucun cas dans son récit Patrick ne s'est posé en victime⁵⁴, sidérée par les événements tragiques de son existence passée. C'est plutôt un récit réaliste qui nous est proposé très éloigné d'une vision fantasmée.

Un récit dont la compréhension de sa « causalité séquentielle » éclaire les mécanismes sociaux à l'origine de l'action de cette personne, ici le fait de stopper son emploi ; mécanismes qui viennent nous renseigner sur le projet qui « est la

⁵³ Corinne Lanzarini, *Un exercice de santé mentale ou les pratiques de survie identitaire : pauvreté extrême et onirisme social*, Prévenir, n°32, 1997.

⁵⁴ Bien évidemment cela ne signifie pas que les autres personnes que nous avons rencontrées dans le cadre de cette recherche, et nous ayant présenté leur parcours de vie comme la conséquence de pertes, se soient posées en victimes, sans capacité de réflexivité et de réactions, bien au contraire.

cause de l'action téléologique ⁵⁵», en l'occurrence dans ce cas la crainte de tuer sur la route.

Plus simplement, l'action d'arrêter son travail a été causée par sa crainte et non par son souhait de se laisser aller dans l'alcool pour probablement un jour, terminer dans la rue, sans rien. Une crainte de tuer au volant qui le conduira néanmoins dans la rue, malgré son appel au secours auprès de ses proches :

« C'est la vie, hein... Hein à l'époque, non quand je buvais, non...je voulais qu'on m'aide quand je suis tombé, mais non....dans ces cas-là, hein, quand tu tombes, tu tombes. C'est quand t'es en bas des fois que tu réagis..j'ai arrêté l'alcool de moi-même sans cure... ».

C'est donc dans ce contexte de rue et de dénuement total que cette personne « sans domicile » a pu refaire tout doucement surface, en privilégiant ce « maintien de soi » qui dans ce cas de figure, et au regard de sa dernière déclaration, s'est consolidé dans les actes par un arrêt de l'alcool, seul :

« Il faut remonter après.....y en a beaucoup qui sont remontés après, y a pas le choix.....c'est le moral hein..... Quand même.... On lutte quelque part....les gens qui boivent c'est trop facile hein...on se laisse entraîner (...). ».

De manière plus globale, l'ensemble de ces éléments évoqués par le biais du récit, hormis le fait de mettre en perspectives une nouvelle logique de survie, annihile cet abus de langage fréquemment attribué à la figure du « clochard », y compris par eux-mêmes lorsqu'il s'agit de se démarquer de celle-ci, à savoir ce choix de vie volontaire, perçu au départ comme une négation de la société et de ses contraintes. Ce choix de stopper son travail de chauffeur routier et les conséquences que cela a induit, Patrick les accepte et les assume pour mieux avancer en proximité avec soi, malgré les circonstances.

3.6 « Faut pas couper les ponts... » : La remise en cause du statut de « désaffilié »

Selon le sociologue Robert Castel : « parler de désaffiliation, (...) ce n'est pas entériner une rupture, mais retracer un parcours.⁵⁶ ». Un parcours qui pour Patrick ne se résume pas *stricto sensu* à cette succession de pertes liées à l'emploi, au logement et à une rupture familiale.

Le récit de vie est d'ailleurs là pour mettre en lumière ces détails biographiques. Ceux qui une fois relevés, permettent une lecture différente d'une trajectoire de vie perçue de prime abord sous les auspices d'une désagrégation de l'ensemble des sphères socialisatrices et protectrices conduisant vers un état statique : l'« exclusion ».

Parler d'« exclusion » constituerait une aporie pour l'ensemble des parcours de vie que nous avons étudiés lors de cette recherche ; où il ne s'agit pas de décrire un état

⁵⁵ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, Paris, 1995, p.78.

⁵⁶ *Ibid*, p.20.

de privations et ses causalités explicatives, mais davantage de dessiner les trajectoires marquées par des « indices », donnant la possibilité de partir d'un point pour parvenir à un autre, celui qui nous est donné d'observer dans l'instant.

Robert Castel utilisait le terme de « métamorphoses » afin d'analyser les conditions du salariat et son évolution historique. Cette terminologie nous convient assez bien pour notre épistémologie. Elle traduit ce que nous recherchons à travers nos travaux : une analyse de la métamorphose d'existences qui au départ n'étaient pas prédéterminées à évoluer vers la rue. Une étude qui aborde cette « dialectique du même et du différent : dégager les transformations historiques de ce modèle, souligner ce que ses principales cristallisations comportent à la fois de nouveau et de permanent, fût-ce sous des formes qui ne les rendent pas immédiatement reconnaissables. ⁵⁷ ».

Cette dialectique du même et du différent, nous l'envisageons pour ce qui est de la situation sociale de chacune des personnes « sans domicile » abordées. Elle vient traduire cette modification dans le temps d'une situation sociale antérieure pour aboutir à une nouvelle situation sociale, certes inédite, mais dont les permanences se décèlent à travers le récit biographique. Et c'est sur ses permanences, entre autres, qu'il reste possible de comprendre ces nouvelles formes d'existences comme marquées par une certaine continuité, et qui se traduisent notamment pour l'individu, à travers la préservation de cette identité pour « soi ».

Une identité dont nous pensons qu'elle reste l'enjeu majeur de cette lutte pour survivre dans la rue. Elle est ce qui rattache la personne « sans domicile » à ses origines, et ce qui la rend unique. Métaphoriquement parlant, nous pourrions traduire cette idée par d'innombrables fils, ceux qui rattachent encore la personne au présent par le poids du passé et qui l'empêchent de dériver.

La « désaffiliation » se comprend ainsi comme ce phénomène de rupture, de ces fils conducteurs d'une trajectoire de vie. Elle représenterait ce qui sectionne les individus de l'intérieur, marquant un *avant* et un *après*, et faisant d'eux des « hommes ni d'ici, ni d'ailleurs ⁵⁸ ». Des hommes « sans aveu » pour reprendre l'expression de Robert Castel, c'est-à-dire dans l'incapacité de « se faire reconnaître - «avouer» - comme appartenant à une communauté territoriale ⁵⁹ » et donc familiale.

Partant de cela, il nous reste à aborder maintenant et en parallèle avec ce que nous venons de développer, ces éléments d'information issus du récit de vie de Patrick qui mettent en perspectives un des niveaux dont parlait Daniel Bertaux, à savoir « *celui de l'historique de ses relations durables avec ses parents et ses proches, de ses réseaux (...).* ⁶⁰ ».

Il convient ainsi de mettre en exergue la continuité des relations que cette personne « sans domicile » contre toute attente, continue à maintenir avec ses proches, et ce, dans une logique de survie identitaire tournée vers la négation de cet effacement de soi que peut procurer une vie dans la rue. Une logique qui participe à la préservation de cette identité pour « soi » dont nous avons parlé auparavant.

⁵⁷ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, Paris, 1995, p.21.

⁵⁸ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans abri*. ANRT Diffusion, 2007, p.39.

⁵⁹ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, Paris, 1995, p.90.

⁶⁰ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, troisième édition, Armand Colin, Paris 2010, p.71.

Comme le définit Robert Castel, la « désaffiliation » caractérise la mise en défaut de « l'ensemble des relations de proximité qu'entretient un individu sur la base de son inscription territoriale, qui est aussi son inscription familiale (...)»⁶¹ ».

Les relations avec ses proches pérennisées par Patrick, dans le temps et malgré ses conditions d'existence, sont à mettre en opposition avec ce concept de « désaffiliation » porté par Robert Castel ; il en a été d'ailleurs de même en ce qui concernait Monsieur Joe et le maintien de son « rôle » de père et de chef de famille pour ne citer que cet exemple.

L'historique de ses relations durables avec ses proches, Patrick nous en fait état dans son récit :

« Je vois toujours mes filles, mes parents, ma mère...mon frère... aussi ah ben si ! Faut pas couper les ponts...mes filles je les vois, mais elles font leur vie maintenant, elles ont trente ans...elles ont tout ce qu'il faut, elles ont un appartement, un boulot, tant mieux pour elles... ».

L'expression usitée par cette personne « sans domicile », « *faut pas couper les ponts* », est assez significative d'un point de vue analytique, assez pour que nous l'utilisions en titre de cette partie. Couper les ponts s'associe totalement à ce concept de « désaffiliation » qui traduit ce processus par lequel la personne « sans domicile », du fait de ses conditions d'existence, subie cette rupture familiale, cet isolement et ce repli sur soi, synonyme d'effacement identitaire.

Mais là encore cette expression employée par Patrick sous-entend une action qui est engagée par le protagoniste lui-même. Ce qui nous fait penser que certaines personnes dans la même situation sociale que Patrick n'ont pas ou plus cette marge de manœuvre dans le maintien des liens avec ses proches, et de fait, subissent cette « *désaffiliation* ».

En tout état de cause, la situation de Patrick reste différente de celles qui viennent d'être évoquées. Il continue à voir ses deux filles qu'il a eues avec son ex-compagne et pour qui, il semble rassuré au vu de leurs situations professionnelles :

« J'ai 2 filles...des fois je les vois....elles travaillent les 2 c'est bon je suis tranquille pour elles.... ». Ou encore : *« Elles font leur vie maintenant, elles ont 30 ans...elles ont tout ce qu'il faut, elles ont un appartement, un boulot, tant mieux pour elles... ».*

La quiétude quant à la situation de ses deux filles démontre ici toute l'attention, encore aujourd'hui, portée par Patrick sur ces dernières. Cette quiétude vient exprimer peut-être plus en profondeur l'angoisse qui a été la sienne à un moment donné de son existence. Celle de voir les liens familiaux se désagréger avec une situation économique difficile pour ses filles. Une inquiétude qui vient sans doute faire écho à sa propre situation sociale ; Patrick a en effet certainement redouté cette « désaffiliation » qu'il aurait pu subir par le fait que ses 2 filles aient connu également une précarité économique et sociale. Quoiqu'il en soit, les liens familiaux n'ont, semble-t-il et si l'on en croit le récit, jamais été altérés par une situation sociale qui n'a jamais été cachée :

« Oh ! Ben elles le savent...de toute façon c'est ma vie...elles ont accepté voilà (...). »

⁶¹ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, Paris, 1995, p.52.

Ce prolongement de l'image et du « rôle » de père est par conséquent encore présent, grâce aux liens maintenus avec ses deux filles, et dans une certaine forme de cohérence vis-à-vis des obligations que Patrick tient toujours, du moins dans le discours, où il souhaiterait aider ses filles financièrement et comme le ferai chaque père de famille face aux difficultés de ses enfants :

« Si je pouvais je les aiderais...si je pouvais...oh ! Maintenant elles ont leurs payes...(...). ».

Le fait qu'elles aient maintenant leurs propres revenus comme il le déclare, induit sans doute qu'à un moment donné de leurs existences, ces filles ont connu une ou des périodes difficiles, où Patrick, en raison de sa situation, ne pouvait leur apporter un soutien financier.

Toutefois ce soutien, elles le trouvent lorsqu'il s'agit pour Patrick de donner un coup de main pour diverses activités de bricolage :

« Je vais les voir quand il faut tapisser, (en souriant), c'est normal hein...(...). ».

Nous retrouvons à travers ces propos, cette idée de normalité vis-à-vis de l'aide que peut (doit) apporter un père à l'égard de ses enfants dans le besoin. Comme chez Monsieur Joe, ceci est d'autant plus remarquable au vu de la situation sociale de Patrick.

L'altération des liens familiaux n'a donc pas lieu ici malgré la situation sociale de Patrick ; mieux il semblerait comme pour Monsieur Joe, que cette obligation de secours envers ses enfants ne soit pas annihilée par une vie dans la rue. Elle fait partie de ces obligations à maintenir qui, malgré les conditions d'existence extrêmement précaires, signent la tenue, du moins symbolique, du « rôle » de père :

« Ben oui... je suis leur père, mais y en a qui dégagent vite !...(...). ».

Cet argument de maintien du « rôle » de père auprès de ses enfants, si important pour la plupart des personnes « sans domicile », se vérifie dans les propos de Lucien, personne « sans domicile » interviewée par Daniel Bertaux et Catherine Delcroix dans le cadre de leur enquête sociologique⁶² consacrée à la fragilisation du rapport père/enfant : « La situation économique joue énormément. Un homme qui n'a pas d'argent, ne peut entretenir son enfant et peut ne plus pouvoir exercer sa paternité⁶³ ». Pour Patrick, sans ressource, cet exercice de la paternité se traduit dans une ligne de conduite sensée se substituer au manque matériel :

« Ah ben je pense...faut une ligne de vie... hein faut être correct....faut se tenir.... ».

« Se tenir » dans son « rôle » de père pour tenir malgré les circonstances de privations extrêmes, telle est cette façon à soi si particulière de maintenir les rapports de paternité avec ses enfants et de lutter contre cette fragilisation que pourrait engendrer sa condition.

Un bref retour sur le concept de Robert Castel semble donc, au vu de cette analyse du discours, justifiée. En effet, nous ne parlerions pas pour cette situation et comme

⁶² Daniel Bertaux, Catherine Delcroix, *La fragilisation du rapport père/enfant, une enquête sociologique*, recherche réalisée pour la Caisse Nationale des Allocations Familiales, Paris, avril 1990.

⁶³ *Ibid*, p.111.

celles d'autres personnes « sans domicile » ayant des enfants et côtoyées lors de cette recherche, de « désaffiliation », du moins en ce qui concerne les rapports père/enfant. Il s'agit plutôt d'emprunter ce terme de fragilisation du rapport, une des principales conséquences d'une existence dans la rue sans ou avec peu de ressources.

Une fragilisation qui pour Patrick, comme pour d'autres, se combat quotidiennement par le maintien de ce « rôle » de père, au principe même d'une logique d'action à la base d'une renégociation identitaire de survie, celui de rester malgré ses conditions d'existence, un père toujours présent malgré la distance physique et sociale.

Les liens avec ses enfants ne tiennent ainsi qu'à un fil, pour reprendre notre métaphore sur la « désaffiliation ». Un fil qu'il convient pour chacun de fortifier jour après jour dans une optique de survie psychique et sociale, celle ayant trait à cette identité pour « soi », où *rester* père prend le pas sur *être* un « sans domicile », victime de « désaffiliation » et voué à un repli sur soi et une solitude déstructurante et destructrice.

Rester père, un verbe qui symbolise et exprime bien ce passé, ce fil qu'il s'agit de consolider dans le présent, à l'instar d'*être* « sans domicile », verbe qui, quant à lui, exprime une situation actuelle, qu'il convient peut-être un jour de dépasser.

Ne pas perdre le fil d'une existence, tel pourrait être l'intitulé de cette logique d'action tournée vers la pérennisation des liens avec ses proches. Un cercle de proches que viennent encore constituer les parents et notamment pour Patrick, la mère :

« Je vais chez des copains, bon pas tout le temps non plus...chez ma mère de temps en temps... ».

Une mère chez qui Patrick rend visite, de temps en temps, afin de partager un repas et sans doute donner de ses nouvelles. Ou encore le frère chez qui il va laver ses vêtements :

« Pour me laver je viens ici....où chez mes parents....chez mon frère pour laver le linge, pour l'instant, hein... ».

Il est d'ailleurs important de noter que dans le récit, le père n'apparaît pas, ou tout du moins que de manière sous-entendue et sous l'appellation « parents ». Toutefois Patrick en a parlé de manière très brève à la fin de notre enquête et de façon informelle, lors du partage d'un verre dans un café afin de le remercier de nos échanges :

« Pas d'alcool, mon papa est mort de ça.... ».

La blessure liée au décès du père est-elle encore trop vive pour expliquer l'absence de ce dernier dans l'histoire de vie de Patrick au point d'en constituer une « zone blanche » ? Ceci paraît plausible.

Les 15 années passées dans la rue n'ont donc pas eu raison de la solidité des liens qui unissent Patrick à ses proches, et ce, malgré ses conditions d'existence. Tout cela au prix d'une abnégation sans faille, pour outrepasser ce sentiment de honte inhérent à sa situation, celle qui a pu se dévoiler timidement dans son discours, au sujet de l'aide financière qu'il n'a pas pu apporter à ses filles au moment où elles en avaient sans doute besoin.

Pour autant l'exercice de la paternité s'exprime autrement pour Patrick et dans un soutien qui se réalise en fonction des moyens qui lui restent, comme sa polyvalence pour les travaux manuels qu'il a mis au service de la rénovation d'un logement de ses filles.

La fragilisation des rapports père/enfant se combat ainsi dans cette « invention du quotidien⁶⁴ », où Patrick parvient à mettre en avant son savoir-faire au service du maintien des liens.

Des liens, qui, comme la plupart des personnes, ne se réduisent pas uniquement et essentiellement autour de la sphère familiale, montrant encore une fois la richesse de ses relations qui s'étendent au-delà du cercle des proches pour toucher les amis, des « *copains* » comme il les nomme, et qui laissent à penser que son inscription territoriale⁶⁵, comme le nommerait Robert Castel reste bien réelle.

Nous pensons même que ses « copains » sont issus de sa vie d'avant et que la rupture de sa trajectoire de vie n'a pas affectée la nature et la force de ses relations avec ces derniers :

« Je connais plein de gens, faut rester en contact avec les gens... pas de problème...je n'ai jamais coupé les liens... ». Ou encore : « je vais voir mes copains, je trouve toujours quelque chose à faire (...). ».

Là, encore une fois nous constatons que les liens d'amitié qui se sont tissés au fil du temps, celui où Patrick était encore un « inclus », ne se sont pas désagrégés avec la transformation de sa situation sociale. Ceci toujours au terme d'efforts pour ne pas couper les liens, comme il nous le déclare. Il est d'ailleurs intéressant de souligner ici, la nature de ses relations extra-familiales qui, comme certaines autres personnes « sans domicile », ne se reconstituent pas dans la rue, c'est-à-dire auprès d'un groupe de pairs composé par ces compagnons de « galère » :

« Non, non... j'évite... parce que... ils sont tout le temps dans le business, on n'arrive pas à s'en sortir, j'ai été ah oui ! Attention c'est violent, moins maintenant mais, c'est toujours pareil plus ou moins (...). ».

Plus précisément, des relations entre pairs, dans la rue, Patrick semblait en avoir auparavant et avant que cette solidarité de rue ne s'estompe, au profit d'une autre mentalité plus individualiste semble-t-il :

« Avant c'était mieux, on s'entraidait, maintenant tu peux plus....plus pareil, plus la même mentalité...(..) avant on partageait... chacun donnait maintenant c'est plus pareil...(..). ».

Le temps d'une vie dans la rue où tous se serraient les coudes pour survivre semble révolu, pour laisser place à cet individualisme qui, même dans la rue et dans des situations d'extrême pauvreté, parvient à faire son nid.

⁶⁴ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, édition Gallimard, 1990.

⁶⁵ Nous précisons en effet que cette inscription territoriale s'explique dans le cas de Patrick, par le fait qu'il est né sur le Territoire de Belfort, lieu dans lequel il s'est inscrit en tant qu'habitant ordinaire, avant de connaître une période courte d'exil pour revenir au « *bercail* » comme il nous le déclare, et réapparaître comme personne « sans domicile » sans pour autant avoir perdu ses anciennes relations.

Pouvons-nous encore parler en ce qui concerne la situation sociale de cette personne « sans domicile » de « désaffiliation », réduisant celle-ci à un isolement et un repli sur soi ?

L'analyse du parcours de vie de Patrick nous démontre l'inverse pour une nouvelle existence qui, malgré les pertes de l'emploi et du logement, n'a pas annihilé les relations et liens qu'il entretenait avant avec les membres de sa famille et ses amis ; *avant* qu'il ne passe de l'autre côté de ses frontières symboliques fondées sur des écarts différentiels en termes de possessions de biens, de statut, de domicile, marquant l'absence de place dans la société ; *Avant* qu'il ne devienne aux yeux des pouvoirs publics, « sans domicile ».

A contrario de l'expression de Claudia Girola, Patrick n'est pas « ni d'ici, ni d'ailleurs » démontrant un défaut dans son inscription territoriale. Il est bel et bien d'*ici*, preuve en est la multitude de ses liens qui le rattachent encore à ses origines et à son groupe d'appartenance (la famille), lui conférant non pas cette « protection rapprochée⁶⁶ » a proprement parlé ; celle dispensée par les services de l'action sociale, mais cette reconnaissance sociale inaltérable où « l'intégration menacée se reconstitue sur une base territoriale et dans le cadre des interdépendances données par cette inscription.⁶⁷ ».

Nonobstant ce fait qui exprime qu'être d'*ici* c'est avant tout être né sur le territoire, ces interdépendances procurées par l'inscription de Patrick dans la ville, ne se seraient sans doute jamais installées sans le concours actif de cette personne « sans domicile ».

En d'autres termes, nous constatons dans cette situation la réactivation profonde de cette « sociabilité primaire⁶⁸ » entendue comme ces « systèmes de règles liant directement les membres d'un groupe sur la base de leur appartenance familiale, de voisinage, de travail et tissant des réseaux d'interdépendances sans la médiation d'institutions spécifiques.⁶⁹ ».

Une réactivation qui est à mettre à l'initiative de Patrick et sa logique d'action tournée vers la pérennisation des liens avec ses proches, pour éviter de sombrer davantage.

Une action qui s'est construite autour du maintien du « rôle » de père, mais pas uniquement. Il s'agissait également d'envisager ces multiples liens consolidés quotidiennement avec ses amis d'*avant*, ceux qui le regardent toujours comme Patrick et non comme une personne « sans domicile » que la rue leur a volés.

Dans ce contexte social, « le sentiment subjectif de sa situation et de la continuité de son personnage (...) ⁷⁰ », sont préservés dans cette identité sous tension, où être « sans domicile » dans des conditions d'extrême précarité, n'est pas antinomique avec le fait de rester soi. Mais là encore, ces fils restent fragiles et demandent à être consolidés quotidiennement, expliquant cette identité vacillant sur le fil à la manière du funambule, afin d'éviter de tomber dans le vide : « *Quand on est en bas, on est en bas...monter... ça va vite... mais on peut vite retomber....plus c'est haut plus on tombe....* ».

⁶⁶Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Editions Gallimard, Paris, 1995, p. 47.

⁶⁷ *Ibid*, p.53.

⁶⁸ *Ibid*, p.48.

⁶⁹ *Ibid*, p.49.

⁷⁰ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975, p.127.

3.7 Sortir de 15 années de rue, c'est possible : l'énonciation d'un projet de logement

« *Le jour où je pourrais plus on verra hein, on verra bien... on fera comme les copains appartement puis machin...* ». Voici les déclarations de Patrick au sujet de ses projets et de la manière dont il s'envisageait dans un futur proche.

Comme le déclare la sociologue Pascale Pichon : « sortir de la rue ne s'apparente pas à pousser la lourde porte d'une institution d'enfermement, propulsant d'un coup l'ancien interné dans un autre statut, dans de nouveaux rôles, le conduisant à endosser une nouvelle identité sociale. C'est au contraire un processus fait d'essais et de tentatives multiples, d'abandons, de rechutes, et de reprises, qui s'inscrit à l'intérieur même d'une carrière de sans domicile.⁷¹ ».

Pour sortir de la rue et des conditions d'existence qu'elle procure, Patrick a effectivement fait des tentatives, du moins une, lorsqu'il a intégré un centre d'hébergement et de réinsertion sociale lors de son entrée dans cette « carrière de sans domicile ⁷² » qu'il allait connaître. Mais très vite, ceci s'est révélé être un échec, pour les raisons qu'il nous avait exprimées.

Les essais n'ont donc pas été multiples chez cette personne « sans domicile », mais ils attestent tout de même de cette volonté pour les personnes longtemps dans la rue, un jour ou l'autre, de vouloir en sortir. Ici également, les raisons motivant ce choix pourraient très aisément se comprendre, pour nous « intégrés » que nous sommes, habitués au confort et à la sécurité qu'offre notre habitat. Au-delà de nos représentations, ce qui nous importe ici, ce sont les raisons dirigeant le choix de Patrick concerné par la situation :

« *Ah oui ! À force avec l'âge hein...ça use dehors, il paraît qu'un an dehors ça vaut deux ans pour un mec qui travaille....l'usure pour le corps, la fatigue...le vent tout...* ».

De prime abord, ce serait des explications liées à sa santé et l'attention qu'il y porte qui pousseraient Patrick à vouloir changer de vie. Cet argument semble très compréhensible au vu des conditions d'existence qu'enjoint la rue, et de l'usure qu'elles procurent tant sur le physique de la personne que sur son mental. Comme nous déclare Patrick, un logement cela lui permettra de se « *reposer.... je vais me reposer....les méninges tout, ça va faire du bien....* ».

Le repos, après 15 années passées à vivre dehors quelque soient les conditions climatiques, et la fatigue que ces années ont engendrées pour Patrick, notamment dans cette vigilance quotidienne, afin d'éviter certains aléas comme les vols ou encore les agressions.

Ce logement va lui « *faire du bien* » autant pour le corps que pour l'esprit. Néanmoins ce projet de retour en logement ne doit pas se comprendre comme un simple palliatif à une vie dans la rue qui, en raison de l'âge de la personne, la force à trouver n'importe quel refuge.

⁷¹ Pascale Pichon, *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 2011, p. 18.

⁷² *Ibid.*

En d'autres termes et pour reprendre une expression de Daniel Bertaux : « ce qui est arrivé avant ne peut avoir été causé en aucune façon par ce qui est arrivé après.⁷³ ». C'est-à-dire que ce qui est arrivé *avant*, la vie dans la rue, ne peut avoir été causé par ce qui serait arrivé *après*, ici l'hypothétique entrée en logement.

C'est « le projet qui est la cause de l'action téléologique (...)»⁷⁴, et le projet de retour en logement se signe bien dans le cas de Patrick, par cette usure qu'engendrent 15 années passées dans la rue... mais pas à n'importe quel prix. Ce que nous voulons souligner ici, c'est que ce projet de logement n'a pas germé dans l'esprit de Patrick parce qu'il est dans la rue ; il s'est construit petit à petit parce que les conditions de son existence et son âge ne lui permettent plus de résister. Une fois tous les compromis envisagés, il ne lui restait plus que le logement, mais là encore sous certaines conditions :

« Il faut trouver un coin qui me plait, moi...ben oui, tant qu'à faire.... parce qu'après ils vous casent et une fois qu'on est casé pour repartir après c'est dur...un petit coin...pas n'importe où....quand on est jeune c'est pas pareil, mais après.... ».

Nous comprenons mieux au regard de cette affirmation que ce qui importe Patrick, c'est de trouver un habitat qui lui convient et où il peut se sentir bien. En aucun cas il ne « troquerait » son existence, certes extrêmement difficile, pour intégrer un appartement qui ne le satisferait pas, uniquement pour avoir un abri, un pied à terre. Ainsi l'action téléologique est bien celle d'intégrer un lieu à soi où s'épanouir : c'est cette raison qui le pousse à ce projet de logement, et non l'unique fait qu'il soit « sans domicile ». Cette nuance à son importance dans l'analyse, elle met en exergue ce sentiment d'incompréhension de la plupart des citoyens et des politiques, au sujet de l'entrée en logement des personnes dans la rue depuis des années, qui se solde souvent par des échecs.

Une incompréhension amenant fréquemment à mettre en avant cette pathologie quasi existentielle du « clochard », ou cette incapacité à pouvoir réintégrer les règles et les normes de notre société, à travers l'acquisition d'un toit. Il convient ainsi de dépasser ce paradigme sur l'extrême précarité pour intégrer le fait que la pauvreté n'exclut pas la présence de goûts et de désir à demeurer dans un lieu plutôt qu'un autre.

Un désir qui reste fragile et participe à ce « processus fait d'essais et de tentatives multiples, d'abandons, de rechutes (...)»⁷⁵, pour enfin parvenir à trouver la force et la motivation pour sortir de la rue. Cet espoir qu'il convient de mesurer pour éviter la déception, synonyme de rechute, et que nous avons senti dans les mots de Patrick, au moment où nous le questionnions sur l'annonce de cette bonne nouvelle à l'une de ses filles :

« Non pas encore, je lui ai pas dit tant que c'est pas fait...voilà....pas de faux espoirs, même pour moi... »

⁷³ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, troisième édition, Armand Colin, Paris 2010, p. 78.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ Pascale Pichon, *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 2011, p. 18.

L'attente de l'attribution d'un toit et l'épreuve qu'elle induit se ressentent dans les dires de cette personne « sans domicile » qui, jusqu'au bout, restera dans le doute. Un doute qui va tout d'abord concerné la mise en place de son RSA et les attentes que celles-ci engendrent au vu des nombreuses demandes :

« Elles avancent (les démarches du RSA), ça va faire du bien, mais y a pas que moi je pense, il y en a de plus en plus.... ils ont du mal à traiter les dossiers.... »

Face à l'imbroglie administratif, la patience est devenue l'une des nouvelles vertus du pauvre, celle qui va également mesurer sa faculté à pouvoir tenir et naviguer dans le circuit tortueux de l'aide sociale. Une patience qui reste aussi et fréquemment le moyen pour certains de lâcher prise, trop usés par une attente souvent trop longue et disproportionnée par rapport à l'effort consenti. Comme ces personnes, nous serions tentés de penser que l'état d'urgence nécessite un traitement administratif à la hauteur de la situation. Or il n'en est souvent rien.

Nous pourrions croire que, le plus difficile dans l'attribution d'un logement pour la personne longtemps dans la rue, reste la conviction qu'il s'agit, pour les travailleurs sociaux, de susciter et de maintenir auprès de celle-ci. Sortir de la rue équivaut ainsi pour la personne « sans domicile » à, non pas comme le soulignait Pascale Pichon « pousser la lourde porte d'une institution d'enfermement (...)»⁷⁶, mais à (re)mettre les pieds dans ce long et tortueux chemin de la réinsertion sociale s'opérant à travers le logement.

Le projet de sortir de la rue pour la personne « sans domicile » nécessite donc plus qu'un choix et un désir à poser et à assumer. Elle l'enjoint à (ré) intégrer les circuits administratifs et tous les aléas que ces derniers comportent pour la personne. Il crée ainsi et dans un premier temps, cette angoisse face à l'attente qui, une fois le logement acquis, va se déplacer sur les nouvelles obligations que ce dernier exige dans le quotidien de la personne, comme notamment la mise en place d'un budget :

« Il faut gérer aussi, il faut savoir gérer...c'est pas évident...(...). »

Tenir dans le logement est devenu une nouvelle épreuve pour Patrick qui, même s'il reste confiant quant à sa faculté à gérer un budget avec un RSA qui est « mieux que rien (...) », sait qu'il ne peut pas dévier de cet objectif, sous peine de « rechute » :

« Ah oui, il faut... c'est pas compliqué, on paye ce qu'on a à payer, son loyer... ce qu'il faut...voilà hein...oh y a pire hein ma foi, ben tu sais hein, quand t'as pas de voiture heinc'est des frais en moins déjà, pas d'assurance, pas d'essence, tu... tu vis quoi déjà, bien sûr, hein tu peux pas faire des miracles.... »

Même si les aides au logement demeurent relativement conséquentes pour les personnes ayant peu de ressources, Patrick reste conscient que le RSA ne suffit souvent pas pour vivre de manière décente sous un toit. Cette réalité il l'a intégrée au point de continuer ses petits « boulots » auprès des habitants de Belfort, sorte d'« extras » arrondissant les fins de mois :

⁷⁶ Ibid.

« J'aurai un appartement...il faudra que je paye le loyer....je continuerai les petits boulots.... ».

Hormis le fait de procurer à Patrick un gain substantiel non négligeable pour la gestion d'un budget, ces petits « boulots » représentent aussi et de manière symbolique, cette continuité avec la vie d'*avant*, celle qui se passait dehors. Une continuité qui montre combien le logement ne change pas tout dans la vie des personnes « sans domicile », conscients que l'« existant » maintenu depuis des années et développé dans la rue par le biais de réseaux sociaux et des « rôles » endossés comme moyen de survie, ne peut disparaître d'un coup au prix d'une nouvelle perte identitaire, celle que procure la solitude de l'isolement en logement. Il y a donc bien une épreuve de l'habitat pérenne se traduisant dans cette angoisse du vide et dans cette solitude procurée par une vie, « enfermée » dans un logement⁷⁷ :

« Au début...Oh non pas tellement, y a la porte pour sortir ! Je suis pas en prison...(...). On sort, un appartement c'est un toit, c'est tout....le soir j'aime bien avoir ma solitude oui....mais pas la journée... ».

Ses habitudes dans le quotidien qu'il s'agit, selon les dires de Patrick, de ne pas perdre au risque de voir cette identité sur le fil s'affaïsser pour laisser place à ce repli sur soi, synonyme d'enfermement. Ainsi, et contre toute attente au regard d'une interprétation psychologique et fataliste sur la condition du « clochard », Patrick anticipe cette situation nouvelle pour ne pas être pris de cours :

« Je vais me trouver un verger...prendre mon vélo pour rentrer chez moi, et en hiver le bus, je ferai une carte de bus.....le vélo ça fait du sport... on se maintient...(...). ».

Un « maintien de soi » qui passe, et comme nous l'avons compris à travers ses mots, par cette activité journalière qui permet de sortir et de maintenir les relations sociales développées auparavant, quand on était « sans domicile ».

Pour Patrick, comme pour la plupart des personnes « sans domicile » que nous avons côtoyées, la sortie de la rue ne se réalise pas aussi aisément que l'opinion publique voudrait bien le croire. Cette sortie toujours fragile et hypothétique reste le fruit d'un parcours jalonné d'étapes et de questionnements. Un itinéraire qu'il convient pour la personne de suivre afin de ne pas « rechuter » dans la rue ; ce qui constituerait sans doute pour la plupart des personnes, un signe de non-retour, tant les efforts consentis pour y parvenir ont été vains, et mettraient à nouveau la personne dans une situation d'échec et d'« exclusion ». Pour éviter ce nouvel écueil il reste alors à positiver, à espérer que ça ira, malgré les nombreuses appréhensions :

« Ça fait 15 ans que j'étais pas en logement, mais ça va aller, pas de problème... ».

Il s'agira également de se laisser le temps, ce temps interminable lorsque l'on vit dans la rue qu'il va falloir se réapproprier différemment, en fonction de nouveaux impératifs, ceux ayant trait à son habitat :

⁷⁷ Angoisse que nous avons ressentie lors de nos entretiens et qui s'est traduite dans les dires de Pascal, mais également de Monsieur Joe ou encore de Jean Luc et Dany pour ne citer qu'eux, mettant en avant une réelle problématique à prendre en compte dans cette sortie de la rue pour ces personnes « sans domicile » depuis plus d'une dizaine d'années.

« *Petit à petit tout doucement, on arrive tout doucement à remonter, on arrive à se remonter....* ».

« *Se remonter* » comme nous le déclare Patrick afin de pouvoir affirmer : « *j'ai sorti la tête de l'eau...* », non pas pour recommencer une nouvelle vie, la vie dans la rue, quelle qu'en soit sa durée, n'est pas une autre vie mais une parenthèse plus ou moins longue, et pouvoir à nouveau avancer vers le futur, l'esprit rempli de projets pour lesquels nous déclarait Pascal, il « *faut en avoir envie.....* ». Preuve est faite ici de tous les efforts, de toute l'énergie et de toute l'abnégation que nécessite le souhait de sortir de la rue au bout de nombreuses années, sans baisser les bras pour pouvoir à nouveau refaire surface dans le monde des « inclus ».

Remonter la pente devient ainsi une épreuve demandant à la personne souvent autant d'efforts que lorsqu'elle est arrivée dans la rue. Des efforts qui, cette fois-ci, ne se conçoivent plus comme l'élaboration de logiques d'actions tournées vers sa survie. Ces efforts sont ceux engagés pour tenir dans l'espace clos et confiné que représente le logement et se faire à ce nouvel environnement. Nous percevons alors bien ici ce parcours de réinsertion par le logement qui n'est pas sans écueils, tant il nécessite chez la personne de quitter un « propre » et toute l'histoire, les « rôles », et la place qu'il procurait, pour retourner dans une nouvelle incertitude, celle portée par l'habitat pérenne.

Nous comprenons alors peut-être mieux pourquoi, les personnes que nous avons rencontrées lors de cette recherche, et dont certaines possédaient un logement, continuent à épouser les conditions d'existence d'*avant*⁷⁸, celles où elles n'avaient pas de toit. Le renégociation identitaire de survie a, pendant toutes ces années, tellement demandé d'investissement, d'énergie et sans doute de sacrifices, qu'il ne peut d'un seul coup et grâce à l'attribution d'un logement, être balayé et mis au rang des vieux souvenirs de « galère ». Il s'agit de préserver et de cultiver cette continuité de l'*être* ; celle qui a permis de survivre dans la rue et qui se poursuit au présent dans cette liminarité de position, ni totalement dans le système, ni totalement en dehors de ce dernier.

⁷⁸ Celles qui justifiaient, d'un point de vue épistémologique, l'inclusion de ces personnes dans notre échantillon d'étude et toujours en tant que personnes « sans domicile », malgré leur logement.

Wrestle : « Survivre à l'absence et aux manques »

1. Premier contact

Comme nous l'avons précisé auparavant, notre terrain sociologique s'est construit principalement dans 4 grandes villes de l'Est de la France dont celle de Mulhouse, ville industrielle où nous exerçons notre profession d'éducateur spécialisé, au sein d'une institution œuvrant auprès de personnes en situation de précarité, sans logement.

Pour être honnête, il est vrai qu'au départ de cette recherche nous ne souhaitions pas réaliser d'enquêtes de rue dans cette ville. Tout simplement parce que notre champ d'intervention professionnel nous conduit à côtoyer des personnes « sans domicile », pour être de ce fait et tout naturellement, identifié à leurs yeux comme travailleur social. Cette identité sociale « virtuelle » et institutionnalisée, nous l'avons vue comme un élément pouvant interférer dans notre étude et dans la relation sociologique que nous voulions développer avec les personnes.

Lors de nos précédents travaux sociologiques, nous avons en effet fait part des rapports sociaux singuliers construits par les personnes « sans domicile » avec les institutions de l'action sociale, et pouvant se conceptualiser autour de la notion de liens sociaux « neutres » développés par le sociologue Pierre Bouvier¹.

Ces liens montraient toute la défiance et les tactiques d'évitement portées par les individus « sans domicile » envers la plupart des professionnels du travail social et de la santé ; une distanciation que nous craignons qu'elle puisse se révéler lors des premiers contacts avec la personne, en dévoilant notre profession.

La relation de confiance avec la personne que nécessite l'élaboration d'un récit de vie ne pouvait passer, selon nous, par le dévoilement de notre identité professionnelle. Nous pensions, peut-être à tort, que l'évitement ou le discours surfait dont font preuve les « sans domicile » allaient inévitablement se reporter sur nous et notre enquête, annihilant du même coup, la possibilité de construire avec la personne une relation sociologique dans la durée.

Il est en effet, beaucoup plus commode pour le chercheur de réaliser son enquête de terrain en parfait ignorant, comme le décrirait Daniel Bertaux, et dans un certain anonymat c'est-à-dire sans représenter aux yeux des interviewés, une catégorie de personnes qu'ils fuient ou avec laquelle ils développent des tactiques discursives dans leur présentation de soi, souvent pour coller aux « rôles » sociaux indispensables à l'obtention d'une aide en cas d'urgence.

¹ Pierre Bouvier, *Le lien social*, Editions Gallimard, 2005, Paris.

Nous voulions au regard des personnes étudiées également et à notre façon, contourner l'une des représentations négatives que peut dégager aux yeux des individus « sans domicile » notre métier d'éducateur spécialisé et sa fonction de simple agent de la norme. Cette situation kafkaïenne devait néanmoins se résoudre, au risque de devoir nous passer d'un terrain d'étude dont nous connaissions, avec l'aide d'une personne ressource, les lieux propices pour mener notre enquête sociologique.

La caractéristique des personnes dont nous projetons d'analyser les conditions d'existence, nous permet, en quelque sorte, d'outrepasser cette difficulté. En effet, nous avons mentionné lors de notre précédente recherche, le fait que les personnes « sans domicile » ne côtoient pas, voire très peu les centres d'hébergement, comme celui dans lequel nous réalisons notre fonction d'éducateur spécialisé, les centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS).

La plupart du temps ils évitent, sauf en cas de grandes nécessités, ce type de dispositifs pour sa promiscuité avec les autres précaires, ses violences, ses vols, ou son obligation d'adhérer à un projet de « réinsertion ». Nous espérions que cette posture allait encore se vérifier, pour nous permettre (malheureusement) d'éviter des personnes qui risquaient de nous (re)connaître.

2. Devant les portes d'un supermarché

C'est donc hors institution et dégagé de notre identité d'éducateur spécialisé que nous entamons nos investigations dans les rues de la ville de Mulhouse ; lors d'une après-midi du mois d'octobre. Une heure à arpenter les rues du centre-ville et le quartier avoisinant la gare, nous ont suffi à trouver 2 personnes « sans domicile » accompagnées d'un chien.

Les 2 individus sont assis sur le rebord de la vitrine de l'entrée d'un supermarché, en train de partager une bière. Ils discutent, rient et ne semblent pas du tout préoccupés par le flux de passants. Ils ne semblent pas réaliser la manche, ce qui pour nous représente une situation plus aisée pour accéder à la personne.

Nous nous dirigeons vers eux et nous nous présentons et présentons brièvement pour l'instant, l'objet de notre étude suivi d'une proposition d'entretien avec la personne. Après s'être présenté à son tour, l'un des 2 personnes, Wrestle, nous répond avec un accent anglais. Il est d'accord pour réaliser un entretien et prend très rapidement les devants. Il nous explique qu'il s'était déjà soumis à ce type d'exercices pour une personne qui souhaitait, à l'époque, créer une association pour les sans-abri à Mulhouse. Tout en lui expliquant plus en détails notre recherche, Wrestle nous propose d'aller dans un parc, le « parc Salvator », lieu plus propice selon lui pour entamer un entretien sans être perturbés. Nous le suivons avec son compagnon, jusqu'ici muet.

Sur le trajet, Wrestle nous parle quelques instants de son ami, comme il le nomme. Il est hongrois, se prénomme Thibault et comprend le français mais ne le parle pas. Il est en France depuis 2 ans. Ils se sont connus dans la rue à Mulhouse et partagent la même situation au vue du droit. Ils sont tous 2 ressortissants européens et ne peuvent bénéficier de l'aide sociale, ce qui les

confine davantage dans une situation de marginalité extrême. De cette situation, une complicité semble être née et s'être transformée au fur et à mesure du temps en amitié entre les 2 hommes, devenus inséparables.

Arrivés au parc, nous décidons presque naturellement de nous asseoir sur un banc. L'ami de Wrestle, comme pour marquer son respect pour la confidentialité de nos échanges, se tient à l'écart du banc, à quelques mètres de nous, avec son animal. Nous avons le sentiment qu'il monte la garde.....

3. La trajectoire de vie de Wrestle

- Une vie d'artiste confortable, puis la perte

Wrestle est né en 1959 en Angleterre, pays qu'il quittera dès ses 20 ans pour s'établir en Allemagne de l'Est, à Berlin ; une ville réputée entre autres pour sa vie culturelle et artistique. Sa famille, Wrestle n'en parle pas beaucoup et lorsqu'il en fait part c'est en ces termes :

« Mon grand-père il était juif allemand...mon papa euh, il était anglais...moi je suis né en Angleterre et ma maman euh.... pays de Galles, mais elle vient d'Ukraine Je suis un batard (en rigolant). ».

A Berlin il est artiste peintre et travaille aussi le graphisme sur supports vidéo. Mais son métier d'artiste peintre, il l'exerce également avec des jeunes en difficultés qui, suite aux événements politiques liés à la chute du mur de Berlin, se retrouvent orphelins et sans famille, dans la rue. C'est auprès d'eux qu'il travaillera le graphisme et leur enseignera la peinture :

« Ma profession, c'était travailler avec les jeunes...qui sont dans la rue...parce que après la chute du mur de Berlin....parce qu'il y a beaucoup de jeunes, le papa il est parti à l'ouest et ils sont beaucoup de jeunes....qui sont plus ou moins dans la rue, la famille cassée....maman, papa..... Et moi je travaillais avec eux....je faisais du graphisme avec eux....voilà ».

A 25 ans, Wrestle vit une existence que l'on pourrait qualifier d'aisée, étant même propriétaire de plusieurs logements :

« Avant... j'avais un travail, de l'argent.....des voitures et 3 appartements.... ».

- L'indice majeur : le décès de sa femme

Cette existence installée qui paraît solide et protégée de cette « insécurité sociale », celle exprimée par le sociologue Robert Castel, va néanmoins

rapidement s'interrompre à la suite d'un évènement majeur, le décès de sa femme :

« Ma femme est morte..... et après tout a basculé, je me suis mis à boire, à boire.... et je payais plus mes factures, alors que j'avais de l'argent.....et je suis partis, j'en avais marre de tout ça, j'ai quitté Berlin, et je suis arrivé en France (...) ».

Cet évènement marque un tournant central dans la trajectoire sociale de ce sans domicile, puisque, c'est suite à ce décès et perdu qu'il commencera à consommer de l'alcool de manière journalière et importante. Une substance qui peu à peu désaffiliera Wrestle des cercles protecteurs et socialisateurs que représentent le milieu professionnel et les proches :

« j'avais des amis, beaucoup.....ils ont cherché à m'aider....quand j'arrivais à une exposition, je sais pas... j'étais complètement bourré, complètement (en rigolant)....alors ils ne voulaient pas me voir....dégage !...voilà c'est ça plus ou moins....j'étais trop perdu et c'est pour ça que j'ai perdu la majeure partie de mes amis... j'avais des amis russes, un il m'a dit il est bourré comme un con ! Normal... hein.... mais voilà c'est ça qui s'est passé, dommage.... ».

L'alcool sera pourtant l'unique moyen trouvé par Wrestle pour oublier la mort de sa femme et une vie qui, tout en étant aisée, semblait néanmoins l'ennuyer ou tout du moins l'insatisfaire dans sa banalité et sa normalité :

« J'avais un appartement et tout... oh yeah ! Et je travaillais et j'ai travaillé beaucoup hein ! Et c'est toujours possible d'avoir le choix de sortir de la société...j'ai travaillé mais punaise les fins de mois...oh yeah ! Je dois payer le loyer de l'appartement, les impôts, électricité, j'ai ma femme blabla blablabla ! Le matin jusqu'au soir, au punaise eh... laisse tomber ! ».

Wrestle fait le « choix de sortir de la société » comme il le déclare, pour quitter une vie ordinaire; celle encore qui lui remémore le souvenir douloureux de sa femme. Ce moment précis marque le point crucial d'un changement de trajectoire sociale, qui prendra le chemin d'une existence « extraordinaire », entendue dans ce contexte comme se réalisant hors système et dominée par une extrême pauvreté ; une vie d'anarchiste et d'insoumis.

- Vers une porte de sortie, la rue

Le décès de sa femme va donc accélérer cette envie pour Wrestle, de s'affranchir des règles d'un système qu'il trouve trop étriqué. Sa vie en Allemagne le lasse et le désir de liberté face à un quotidien encore plus lourd depuis la perte de sa femme, l'encourage à partir pour oublier cette vie d'avant, et vivre sa vie d'artiste comme un anarchiste à travers cette forme de « blancheur² », ce moment de l'existence où la personne est dans un oubli de soi :

² David Le Breton, *En souffrance, Adolescence et entrée dans la vie*, Editions Métailié, 2007, Paris.

« Ma jeune femme est morte et bon...j'ai pas d'excuse... mais bon...elle avait vingt-cinq ans et je me suis dit... eh ! j'en ai marre de cette vie de merde ! Parce que c'est l'Allemagne, je ne sais pas si vous connaissez...c'est différent d'ici...j'ai arrêté de payer le loyer, je n'ai pas payé les télécoms...(en rigolant) j'ai pris une amende après l'autre ! Et j'ai commencé à boire et un moment donné je me suis dit : je dois partir d'ici !.... mais Je m'en foutais complètement..... ».

Sa vie de « SDF³ », il l'a débutera 6 mois à Berlin, une fois expulsé de son logement. C'est à ce moment-là qu'il côtoiera les foyers d'hébergement, mais sans réellement s'y installer de manière durable. La vie en collectivité semble pesante pour cette personne éprise de liberté :

« J'étais dans un foyer, six mois à Berlin et le problème c'est qu'il y a toujours quelqu'un qui toque à la porte...Tu as des feuilles à rouler ? Tu as du tabac ? Tu peux me dépanner d'un peu d'argent ?...Et c'est horrible parce que on est dans une situation, où on ne peut pas sortir, nous avons peurs c'est pour cela que je ne préfère pas aller en foyer.....moi je préfère avoir ma liberté, c'est pour ça que je veux pas rentrer dans un foyer, je préfère être libre dehors..... ».

Cette première expérience de l'univers institutionnel se soldera par un échec et par le choix pour Wrestle dans un premier temps, de vivre dans la rue à Berlin, en squat et en faisant la manche avec son chien :

« C'était complètement facile...je travaillais dans le supermarché avec mon chien....et je faisais plus de cent euros par jour ! (en rigolant).....tous les jours...et on additionne ça fait presque six cent euros...par semaine et deux mille quatre cent euros par mois ! (en rigolant)... ».

Il quittera Néanmoins cette ville dans laquelle il a vécu pendant 20 ans pour refaire sa vie ailleurs.

- La France, un choix qui n'en est pas vraiment un

Wrestle arrive en France en 2004. Il voyagera dans quelques villes comme Chalon sur Saône, Strasbourg, Colmar avant de se stabiliser sur Mulhouse, ville qui, malgré sa violence, reste encore aux yeux de Wrestle, « social » :

« Mulhouse c'est social...mais....difficile à expliquer, j'étais à Chalon sur Soane et c'est pas comme ici... ici c'est social... ça c'est certain.... ».

L'aspect social dans la description que fait Wrestle de la ville de Mulhouse, s'explique par la présence dans celle-ci de quelques associations chargées de

³ Nous employons délibérément ce terme en opposition au terme de sans domicile. Une opposition qui comme nous l'avons précisé auparavant se construit sur la durée de vie dans la rue. Ainsi Wrestle a tout d'abord connu une vie de « SDF », ou de précaire sans logement pris en charge par l'aide sociale dans un centre d'hébergement, avant de se sédentariser dans la rue pour devenir sans domicile.

venir en aide aux personnes les plus démunies ; et regroupant aussi bien les foyers d'hébergement, les boutiques d'accueil de jour, les restaurants sociaux ou encore la Croix Rouge. Mais cet adjectif est aussi là pour désigner surtout la mentalité de ses citadins :

« Je suis depuis sept ans en dehors du système..... effectivement.... je vis de la gentillesse des gens et aussi des associations (...). ». .comme je te dis, les gens, ils sont généreux, s'ils ont, ils donnent...ça c'est certain (...). ». Ou encore : « Ok je n'aime pas Mulhouse...mais les gens, ils sont généreux et ils sont gentils...ils donnent toujours. Tiens Monsieur, Tiens...ça c'est vrai, c'est différent de l'Allemagne..... ».

En dehors de cet aspect, les raisons de rester à Mulhouse, Wrestle ne les énoncera pas davantage ou plus précisément, il nous les exprime à travers ce fait :

« En Allemagne... ils m'ont envoyé une lettre qui disait : Monsieur vous pouvez revenir chez nous, mais en prison....et j'ai dit ouah ! là non, non, non, non, non....trois mois, quatre mois pour la France ok....j'ai dit non (en rigolant) ».

Suite à des délits commis dans son passé, le retour en Allemagne paraît plus que compromis, ou s'il se réalise, ce sera en purgeant une peine de 4 mois d'emprisonnement, ce que Wrestle ne souhaite pas, préférant sans doute, vivre libre dans une précarité totale à Mulhouse. Ce « choix » de vivre dehors et hors système, Wrestle l'explique ainsi :

« Si j'étais en prison quatre mois pour ce que j'ai tapé, quatre mois c'est rien pour des conneries....j'aurais eu une travailleuse sociale et après... j'aurais été en foyer et après cela il aurait été possible de réintégrer dans le système....cette possibilité je ne l'ai pas eu (...).».

L'« histoire de la perte », analysée par la sociologue Claudia Girola dans ses travaux, fréquemment utilisée en surface, par les personnes « sans domicile » pour expliciter à autrui le changement brutal de leur trajectoire de vie, n'est pas en œuvre ici. Dans ce cas de figure c'est la mort inattendue de sa femme qui a conduit Wrestle à mettre en action ce qu'il prévoyait peut-être depuis longtemps, à savoir la sortie d'une vie, certes aisée, mais monotone. Le décès d'un proche n'a pas causé cette chute brutale qui fait basculer une trajectoire, mais a été le catalyseur pour un choix de vie qui, malgré cela, aurait pu se faire.

Cette décision est d'autant plus intéressante qu'elle ne se fait pas, comme nous pourrions le croire, de manière totalement libre. Wrestle exprime bien la contrainte de son choix, il le rationalise en déclarant que le retour dans la société passe d'abord par une période d'incarcération qui lui permettrait, une fois celle-ci terminée, et à travers un plan de « réinsertion » sociale, de retourner dans le système.

- La survie comme solution face à sa situation

Ce retour dans le système sous ses conditions, Wrestle le refuse, préférant vivre dehors et dans des conditions d'existence précaires, puisqu'il ne peut même pas prétendre à l'obtention du RSA ou à une place dans un foyer au vue de sa nationalité. Wrestle ne peut en effet bénéficier de l'aide sociale en tant que ressortissant européen :

« Les gens qui sont dans un foyer, ils touchent le RSA...et...ils ont des avantages que nous nous n'avons pas...et c'est plus facile pour eux....franchement c'est comme ça....et...ok quatre cent euros c'est rien....mais regarde Noël, quatre cent euros, plus cent quinze euros de Noël⁴...nous n'avons pas cette possibilité....et nous sommes obligés de nous débrouiller tout seul....j'ai jamais acheté quelque chose de neuf..... ».

Cette impossibilité de percevoir le RSA l'empêche également de se réinsérer, d'entrer à nouveau dans le système par le biais d'un contrat unique d'insertion professionnelle:

« Moi je n'ai pas le droit de toucher le RSA...il y a deux associations l'Alsa et Access⁵ à Habsheim, ils m'ont tous les deux proposé de travailler pour eux, mais comme je n'ai pas le droit de toucher le RSA ils ne me prennent pas ! Et ça veut dire aussi que Alsa ils n'ont pas la possibilité de chercher pour moi un logement⁶... ».

L'impasse dans laquelle se trouve Wrestle va le contraindre à élaborer des manières de faire pour survivre dans la rue. Des tactiques de survie qui nécessitent une connaissance certaine des circuits de l'assistance proposée aux plus démunis pour satisfaire *a minima* leurs besoins essentiels et quotidiens :

« Nous mangeons à Bémol⁷ ou à l'Alsa⁸...je vais manger à l'Alsa....il y a L.S de Surso⁹....il me fait toujours un ticket pour manger, il me dit... tiens allé... (Avec un grand geste de la main). ».

Cette topographie urbaine de l'assistance assurant la survie minimum, qui néanmoins et à travers le discours et l'expérience de Wrestle, montre ses failles, ou tout du moins ses incohérences pour une forme de pauvreté, dont on stigmatise son incapacité entre autres, à se stabiliser dans un lieu :

« Je vais à Bémol pour me laver....et c'est complètement emmerdant....je dois marcher je ne sais pas combien de kilomètres (en rigolant) pour prendre une douche...mais bon...je n'ai pas d'autres possibilités... ».

⁴ Prime de Noël attribuée aux personnes bénéficiaires du RSA.

⁵ Association de réinsertion sociale et professionnelle de Mulhouse ayant un centre d'aide par le travail à Habsheim.

⁶ Moyennant un RSA pour payer le loyer.

⁷ Association mulhousienne pour la prise en charge des personnes toxicomanes.

⁸ Association mulhousienne pour le logement des sans abri.

⁹ Boutique de jour à Mulhouse accueillant, informant et orientant les personnes sans abri.

Cette cartographie de l'aide sociale participe, par les déplacements qu'elle oblige, à accroître davantage chez les « sans domicile », une fatigue liée aux conditions d'existence dans la rue, où l'insécurité et les conditions climatiques empêchent un sommeil réparateur.

Des nuits à passer dehors sans solution d'hébergement et dans l'insécurité, Wrestle en a fait son habitude. Une habitude qui néanmoins s'arrête, lorsqu'un jour il trouve un squat, non sans avoir fait jouer ses relations, celles issues des interconnaissances développées avec des membres d'une association, parmi laquelle il intervient comme bénévole auprès de personnes toxicomanes de la ville de Mulhouse :

« Oui... ça fait quatre ans que j'ai ce squat...on a mis deux mois à le trouver .c'est un de mes amis que j'ai rencontré dans une association où je travaillais comme bénévole à Bémol qui m'a dit je connais un appart qui est vide si tu veux le prendre...alors nous avons pris l'appart. ».

Face à ces conditions d'extrême précarité, cet individu « sans domicile » met au point un ensemble de logiques d'action afin de survivre dans la rue. Des logiques qui sont tout d'abord tournées vers sa survie physique (nourriture, hygiène, squat), et qui doivent encore palier aux manquements d'une aide sociale trop substantielle, qui ne prévoit pas de repas en soirée pour les personnes qui ne sont pas hébergées en foyers. Wrestle doit donc composer avec ces incohérences et constituer ses journées en fonction de celles-ci :

« Je me réveille le matin je vais manger à l'Alsa ou à bémol...et après je vais commencer la manche de deux heures jusqu'à cinq heures....trois heures, quatre heures... après j'arrête.....et je retourne au squat je dors et demain une journée recommence.... ».

La pratique de la rue avec l'ensemble de ses dispositifs d'assistance ont comme faculté de pouvoir intégrer Wrestle dans une temporalité propre, celle se régulant en fonction des priorités liées à sa survie. A la manière d'un citoyen ordinaire, il gère ses journées en fonction de son activité rémunératrice, en l'occurrence ici la manche, réservant tous ses après-midi à la réalisation de celle-ci. Une aumône qui pour lui reste vitale, notamment pour s'offrir le repas du soir :

« Oh ! Normalement j'ai fait un peu d'argent pour acheter quelque chose...et le soir, oh il y a toujours pizza domino....ils donnent des pizzas une ou deux gratuites pour manger, ils sont gentils....parce que sinon ils jettent le couvert....c'est ok... ».

- L'aumône, une nécessité matérielle et symbolique

La précarité de la situation de Wrestle n'enjoint pas une quantité infinie de solutions pour gagner quelques sous. Comme la plupart des personnes « sans domicile » rencontrées lors de cette recherche, il est contraint de se livrer à toute sorte de débrouilles comme celle de réaliser la manche sur un parking :

« Je l'a fait depuis 7 ans ! Je suis un expert...c'est l'argent pour la poche c'est tout, mais ça marche, ça marche....nous avons toujours quelque chose, et les gens ici...ok ! Je n'aime pas Mulhouse...mais les gens ils sont généreux et ils sont gentils...ils donnent toujours, tiens Monsieur, tiens....ça c'est vrai, c'est différent de l'Allemagne..... ».

Cette activité lucrative, Wrestle l'exerce sur le parking¹⁰ du musée de l'étoffe de Mulhouse. Un petit parking avec peu de passage sur lequel sont stationnés un certain nombre de véhicules, ceux des visiteurs et des voisins. C'est là qu'il « travaille » comme il nous le dit :

« Je travaille avec les voitures devant le musée de l'étoffe, tu vois après le pont..... je travaille avec les voitures...et j'ai un carton avec marqué dessus....une pièce pour vivre s'il vous plait...et je fais ça depuis presque trois ans déjà...ils me connaissent là-bas....oui ».

Comme d'autres « sans domicile » rencontrés, Wrestle définit la manche comme un « travail », une activité gérant ses journées et se réalisant dans un lieu qui garde son caractère public pour sa fréquentation, mais se transforme aussitôt en lieu privé, lorsqu'il s'agit de le défendre contre les convoitises d'autres « sans domicile » voyant là, un lieu stratégique et propice aux gains.

De territoire public, ce parking se transforme par l'activité de Wrestle, en territoire privé de luttes symboliques. Un « propre » :

« Il y a beaucoup de gens qui sont dans la rue... et comme moi je fais de l'argent... les gens ils sont jaloux...et... oh yeah ! Il y a toujours quelqu'un pour chercher à prendre ma place...et ça se termine en bagarre... ».

Le parking est donc ce lieu de travail à préserver où, comme il nous le déclare, il vient « gratter de l'argent avec les voitures » :

« Les voitures...elles arrivent et moi je fais comme ça...je marche vers les voitures avec un carton...avec marqué : une pièce pour vivre, s'il vous plait...mais je suis complètement fatigué de ça... oh yeah, yeah, yeah !...professionnel, normalement ils donnent quelque chose vingt, trente euros....ils donnent, ils donnent, ils donnent....comme je te dis les gens ils sont généreux, si ils ont, ils donnent...ça c'est certain...mais ils ne peuvent pas donner tout le temps, ça marche jusqu'au

¹⁰ Ce lieu, hormis le fait d'être le passage obligé des clients du musée, représente également un lieu stratégique pour la manche puisqu'il se situe à l'intersection d'un carrefour et près d'un feu rouge où il reste possible d'aborder les automobilistes à l'arrêt.

vendredi et après quand ils n'ont plus d'argent, ils ne peuvent pas me donner continuellement....moi j'attends Noël et après je peux faire la marché de Noël et je pars... ».

Comme pour Monsieur Joe, le parking de ce musée représente pour Wrestle plus qu'un simple endroit pour faire la manche. Il reste ce lieu symbolique fort apportant à cette personne des repères spatio-temporel certains, ceux liés à la réalisation de la manche. Lieu d'ancrage il l'est aussi de manière plus affective, lorsque ce parking se transforme en lieu de réunions protégé et permissif où ses compagnons de galère viennent le voir pour discuter, échanger, boire et passer un moment convivial :

« Normalement nous sommes ici tous les jours....c'est notre lieu de rencontre, on peut boire....les flics, ils nous laissent tranquilles, ils nous connaissent maintenant... ».

- Le souhait de retourner dans le système

Cette existence dans la rue, Wrestle, fort de son expérience, s'en est fait une raison. Elle représente pour lui ce gage contre une liberté de mouvements et d'actions :

« Nous savons où aller, parce que c'est dur...mais d'une autre manière c'est libre...on mange gratuit, quand j'ai besoin de vêtements, la Croix Rouge me donne des vêtements... ».

Cependant, même s'il s'en est fait une raison, cette misère il ne l'accepte pas comme pourrait l'accepter le personnage d'Alexandre Vexliard dans une phase de « résignation ». Il souhaite réintégrer le système, processus qui passe automatiquement par un retour à l'emploi dans son domaine de prédilection, et selon lui, par un départ de la ville de Mulhouse :

« Je voudrais recommencer à faire de l'art et.... Avec le graphisme, faire de l'argent...de l'euro comme ça, mais ici je n'ai pas de possibilité...non... (...). je veux trouver un endroit parce que je fais de la calligraphie....et peut-être je peux le vendre...si je trouve une place, euh...quelque chose de tranquille....et aller à Londres avec ça et créer des contacts et peut-être....j'ai mes catalogues et tout... j'ai fait quatre expositions ici à Mulhouse....euh non trois ici et une à Colmar... et je sais pas combien à Berlin, c'est ça que je veux faire.....après faire ça... mais ici c'est fermé, le monde de l'art à Mulhouse, c'est impossible de rentrer ici.... ».

Cette situation sociale de personne « sans domicile », Wrestle souhaite la quitter, pour à nouveau faire partie de la société. Il souhaite se réaffilier à l'une des sphères socialisatrice et protectrice que représente le travail, et ressentir ce sentiment d'appartenance au « tout » :

« Je préférerais travailler bien sûr...c'est obligatoire...parce que comme ça j'ai un peu de sécurité....si je travaille ok, contrat avec la banque...je sais pas quoi... appartement....ok... c'est des petites choses mais pour recommencer, c'est ça qui me sert....et ici je ne trouve pas ça... ».

Cette vie dans la rue paraît pour Wrestle sans issue, dans une ville devenue trop violente pour un homme qui à cinquante-trois ans, cherche à reconstruire sa trajectoire de vie pour retourner dans le système :

« Punaise....c'est dangereux la rue ! Ici spécialement à Mulhouse waouh ! Mulhouse c'est agressif et trop violent....et j'en ai marre je suis trop vieux pour tout ça (...) je voudrais aller en Belgique...là c'est trop chère, plus qu'ici...retourner en Allemagne...ok peut-être je retrouvais encore quelqu'un là-bas je sais pas...mais la France je ne connais pas la France je connais juste l'Alsace....et honnêtement je connais Colmar, je connais Strasbourg....lui il connaît Metz, Nancy....je ne veux pas aller à Lyon, et là...c'est un grand problème de savoir où aller, et nous cherchons tous les jours où on peut aller...et Belgique je sais pas Belgique c'est peut être pareil qu'ici... je sais pas... ».

Ce désir de retour dans la société dont fait part Wrestle, s'entend dans un discours porté par l'espoir d'un départ avec son ami, d'une ville que plus rien ne rattache, pour envisager un ailleurs où se refaire. Les situations d'extrême pauvreté vécues dans plusieurs pays, plusieurs régions et villes de France et pendant plus d'une dizaine d'années ont usées un parcours de rue qui, au départ, était sans doute appréhendé par Wrestle comme un second souffle pour après une vie trop monotone et ennuyeuse.

Ce sentiment de liberté porté par une vie d'itinérance, dans la rue avec toute la résistance que celle-ci comporte semble aujourd'hui s'effriter, pour un homme usé par ses conditions d'existence et qui, malgré son goût pour la liberté, a toujours refusé cette précarité inhérente à la rue et la violence autant physique que symbolique qui souvent prédomine dans cet univers.

L'une des thèses soutenues par Serge Paugam est l'impossibilité de retour dans le système pour les « marginaux », ceux qui constituent la frange de précaires sédentarisés dans la rue depuis plus de 10 ans. La situation de Wrestle nous permet de mettre un bémol à cette analyse, et de penser qu'outre le fait d'être présent, cet espoir de sortie de la rue est encore ce qui fait tenir Wrestle dans cette condition. Il est pour cet homme « sans domicile » l'objectif à atteindre, son nouveau projet de vie qui sans doute lui donne la possibilité de patienter en résistant.

4. L'analyse de cas

4.1 Survivre à l'absence en ne laissant aucune trace de soi

Au regard de cette trajectoire sociale, nous serions tentés de penser que le terme de survie prend ici toute sa signification, pour une personne qui dans la rue et face à sa situation administrative, ne peut bénéficier d'aucune aide sociale telle que celle prodiguée par le RSA ou encore un hébergement dans un centre de réinsertion sociale.

Penser de cette manière ce serait bien évidemment dénigrer l'ensemble des autres personnes également en situation de précarité, malgré leur possibilité d'obtention du RSA, ou d'un hébergement dans un centre. Nous ne pouvons opérer une graduation de la misère avec ses situations plus ou moins viables. Toutes celles que nous avons côtoyées restent insupportables pour l'observateur extérieur que nous sommes.

Et c'est sans doute le caractère insupportable de ces situations qui pousse les personnes « sans domicile » à poser des actes de résistance pour exister et se raccrocher à ce « tout » structurant et englobant que représente la société.

L'analyse de ce récit de vie, constitué sur la base d'entretiens réalisés sur une durée de 2 mois avec Wrestle, fait tout d'abord état de nombreuses « zones blanches » pour des événements ou des éléments biographiques que la personne ne tenait pas à évoquer.

Ces zones concernent dans un premier temps, l'histoire de famille de Wrestle. Sur ce sujet il reste très discret, voire muet, et ce, malgré nos relances. Il en va de même concernant la relation avec sa femme, dont il nous taira le prénom et la raison de son décès, qui selon ses dires, paraissait inattendu.

A contrario des *a priori*, (bourdieusiens) le récit de vie ne synthétise pas l'histoire totale et totalisante de l'individu qui, à travers son énonciation, se rend totalement visible aux yeux du chercheur. Une part de mystère est laissée de côté, qu'il appartient au chercheur de respecter, surtout lorsqu'il s'agit d'existences qui, de par leur surexposition quotidienne, laissent peu de place pour l'intime.

Toutefois, il est des non-dits qui par leur silences peuvent venir révéler des éléments importants sur la personne et sur sa manière de vivre une situation. C'est le cas ici pour Wrestle dont le mutisme sur sa situation conjugale et le décès de sa femme, ainsi que son désir soudain de tout quitter, peuvent être liés, dans cette recherche de compréhension des mécanismes sociaux catalyseurs d'une action.

Cette recherche menée depuis des années au contact de personnes nous a permis de découvrir la singularité de celles-ci et de leurs actions, pour lutter contre une même situation sociale. Et c'est justement cette différentialité qui fait tout l'intérêt des études de cas que nous nous proposons de présenter dans cette recherche, et qui reste le fil conducteur de notre analyse.

Une analyse qui dépend en grande partie de ce que décide de nous révéler les « informateurs » sur leur passé et leur quotidien, afin de nous aider à mieux comprendre ces existences atypiques.

Chaque récit de vie présente donc un contenu bien précis en fonction de la vie, de la personnalité et des logiques d'action mises en place par la personne. C'est pour cette raison que nous avons employé le terme de portrait pour ce genre de technique, car il représente l'emprunte unique d'un sujet.

Le fait que Monsieur Joe mentionne en détails des éléments sur sa famille et sur ses relations conjugales passées, s'explique par le fait qu'il nous délivre ses propres logiques d'actions de survie basées sur le maintien des « rôles » de chef de famille et de père.

L'absence de ces éléments dans la trajectoire de vie de Wrestle ne signifie pas qu'il n'ait pas eu de vie affective et familiale, même s'il n'a pas eu d'enfants ; cette vie affective ne constitue pas au présent, les motifs d'une lutte pour survivre dans la rue, et cette manière de faire qui le rattache au « tout » comme pour Monsieur Joe.

Plus qu'un motif de réaffiliation, nous pensons que cette absence de mots de la part de Wrestle traduit à l'inverse, ce qui a été le déclencheur pour ce « sans domicile » d'une vie dans la rue, et qui se traduit à travers cette « blancheur » dont parle David Le Breton, cette volonté mettant en action son désir, présent auparavant, de tout quitter.

Une idée qui, néanmoins, ne doit pas se confondre avec la causalité profonde ayant poussé Wrestle à lâcher prise sur son existence. La « blancheur » liée à la souffrance induit par la perte de sa femme n'est que l'élément lui ayant permis de concrétiser son désir d'émancipation d'une vie trop normée et sans doute trop étouffante pour l'artiste qu'il est. Cette volonté d'effacement de soi, nous l'entendons dans ses propos :

« J'avais un appartement et tout... oh yeah ! Et je travaillais et j'ai travaillé beaucoup hein ! Et c'est toujours possible d'avoir le choix de sortir de la société...j'ai travaillé mais punaise les fins de mois...oh yeah ! Je dois payer le loyer de l'appartement, les impôts, électricité, j'ai ma femme blabla blablabla ! Le matin jusqu'au soir, au punaise eh... laisse tomber ! ».

Quitter ses obligations et les contraintes liées à une vie dans le système, voilà sans doute le projet qui germait depuis longtemps dans l'esprit de Wrestle, et qui a pu se réaliser par la perte de l'unique attache à ce système, sa femme.

Le deuil de son ancienne vie est alors possible et se manifeste à travers cet oubli de soi caractéristique de cette « blancheur », « forme inconsciente d'une volonté moins de mourir que ne de plus être là (...) dans la pesanteur d'une existence qui n'est plus là que par surcroît.¹¹ ».

Comme nous l'avons en effet envisagé lors de notre précédents travaux, la rue représente pour certaines personnes « sans domicile », ce lieu de déprise totale favorisant cet oubli de soi, nécessaire à la personne qui souhaite s'affranchir d'un passé trop douloureux. Elle symbolise en quelque sorte ce sas, cet espace liminal, ce lieu de transition entre une vie passée et un futur qu'il s'agit à nouveau d'imaginer, celui qui laisse présager d'une sortie de la rue.

La « blancheur » se présente ainsi et dans ce cas de figure, comme cette manière pour Wrestle d'acquiescer une liberté tout en faisant le deuil de sa femme. Elle

¹¹ David Le Breton, *En souffrance*, Editions Métailié, Paris, 2007, p, 133.

symbolise ce qui le fait survivre à cette absence en lui permettant de s'imaginer dans un futur, après un effacement de soi salvateur.

Un oubli de soi qui, couramment lorsque la personne vit dans la rue, passe par une alcoolisation massive et journalière. L'alcool qui reste la compagne fidèle, celle qui fait oublier la rue et ses échecs, la réalité de sa situation :

« Boire c'est inévitable...comment expliquer....les gens normal ils ne comprennent pas ça...euh....ah...c'est pas une excuse, mais c'est comme ça....si maintenant j'arrête de boire.....oh ! Aie aie.... Catastrophe, qu'est-ce que je fais ?.....parce que je vois la réalité de la situation...et c'est pour ça et quand je bois j'oublie la réalité (...).

C'est comme un anti déresseur pour moi...les gens ils ne comprennent pas... eh ! Pourquoi tu bois ?...Arrêt de boire et essaye, fais comme moi, si je ne bois pas... eh ! punaise ! je prends une de ces dépressions...inimaginable...parce que je pense toujours à tout ce que j'ai perdu....ça me permet de résister, de tenir....mais franchement je crois que vous savez ça, tous les gens qui sont dans la rue ils boivent....je ne connais même pas un qui ne boit pas....ils boivent pour oublier, pour avoir un peu de courage....de chaud un peu de résistance contre la paranoïa....ou je ne sais pas quoi, anti dépression tous les gens que je connais ici ils sont dans la boisson, boire, boire, boire.... ».

L'absence de renseignements sur la vie conjugale et l'interruption brutale de celle-ci dans le récit de vie de cet individu « sans domicile », laisse toutefois au chercheur la possibilité d'une explication, ou du moins, d'une reconstitution de la structure diachronique du récit ; encore une fois non pour déterminer les causes d'une vie dans la rue, mais davantage pour éclairer les manières de faire de Wrestle qui, vues de loin, pourrait faire croire à un choix délibéré et consenti de vivre dans des conditions d'extrêmes précarité.

La « blancheur » est ainsi perçue, non comme une forme détournée de suicide « égoïste », mais plutôt comme une forme singulière de résistance à la souffrance. Une résistance qui domine l'intégralité de l'existence de Wrestle qu'il convient maintenant d'aborder sous ses divers aspects.

4.2 Survivre au manque de nourriture et d'abri

L'une des grandes particularités de la situation sociale de Wrestle est son impossibilité, du fait de sa nationalité, de pouvoir bénéficier de l'aide sociale accordée aux plus démunis.

Cette particularité participe à construire le quotidien d'une personne qui doit adopter des logiques d'action tournées vers sa survie physique mais également psychique, comme nous le verrons ultérieurement dans cette étude, et qui sont révélatrices de cette résistance à une vie dans la rue. Nous venons de voir que la survie, lorsqu'elle touche de près à la sphère affective d'une personne peut se concrétiser par cette phase de « blancheur » permettant un retour à la surface après une période d'effacement que la rue peut permettre.

Nous envisagerons maintenant celle qui a trait aux conditions matérielles d'existence qui sont, pour Wrestle, quasi nulles. Les logiques d'action dans cette situation restent ainsi en grande partie tournées vers la satisfaction des besoins primaires, bases anthropologiques nécessaires au « maintien de soi » dans la rue.

La première de ces logiques d'action mise au point par Wrestle, est celle concernant les manières de se nourrir quotidiennement. Le récit de vie de ce cet homme montre qu'il s'agit avant tout de connaître de manière empirique, les circuits de l'assistance de la ville prévus pour venir en aide aux plus pauvres. Connaître de manière empirique ces circuits ne signifie pas uniquement savoir où se trouve un endroit où bénéficier d'un repas chaud et gratuit. La connaissance empirique s'entend ici comme l'expérimentation par la personne, de cet ensemble de réseaux d'aides et des personnes qui y travaillent, le plus souvent bénévolement, et auprès desquelles il reste possible d'établir des liens d'interconnaissances socio-affectives :

« Bémol, c'est comme une deuxième maison pour moi...j'aime les gens là-bas...les gens qui travaillent là-bas, Surso aussi...Alsa aussi ça ce sera le souvenir... ».

Cette connaissance des réseaux, Wrestle l'a acquise au fur et à mesure du temps passé dans la rue, et grâce à un savoir-faire pour créer une relation de confiance avec certains bénévoles ou travailleurs sociaux, comme c'est le cas avec Loïc, travailleur social de l'association SURSO, œuvrant dans une boutique d'accueil de jour prévue pour toutes personnes en grande vulnérabilité.

Le règlement de ce type de structure est très strict. Il n'autorise pas la délivrance de tickets pour se nourrir dans un restaurant social, au-delà d'un nombre et selon les priorités des personnes et leur faculté à être repérées par le tissu associatif de la ville.

En d'autres termes, ceux comme Wrestle qui ne peuvent bénéficier de l'aide sociale, ne peuvent même pas se restaurer puisqu'ils ne sont pas répertoriés dans les registres de l'action sociale. La plupart des acteurs de l'action sociale de la ville les connaissent, mais personne ne peut leur venir en aide au vu de leur statut.

Dans ce cas de figure, ce sont les liens d'interconnaissances développés par Wrestle avec certains acteurs de l'action sociale qui lui permettent de se nourrir de manière quotidienne :

« Nous mangeons à Bémol ou à l'Alsa...je vais manger à l'Alsa....il y a L.S de Surso....il me fait toujours un ticket pour manger, il me dit... tiens allez !... (Avec un grand geste de la main). ».

La réaction de ce travailleur social exprimée et mimée par Wrestle montre très bien le lien qui unit les 2 personnes, et la nécessité pour Wrestle d'être connu et de savoir se faire apprécier, afin de pouvoir bénéficier d'une faveur (d'une aide) auprès du travailleur social qui, dans cette situation, outrepassa le règlement de sa structure. Nous pourrions parler dans ce cas d'un détournement du dispositif réalisé par Wrestle et obtenu par personne interposée.

Néanmoins, les bénéfiques de cette logique d'action restent réduits puisqu'ils peuvent permettre à Wrestle de ne prendre uniquement qu'un repas, celui de la mi-journée.

Comme nous l'avons précisé auparavant, les restaurants sociaux ne distribuent des repas que le midi, les repas de soirée ne sont pas prévus. Afin de s'assurer 2 repas journaliers qui lui permettront de lutter face aux conditions de vie dans la rue, Wrestle est dans l'obligation de trouver une autre débrouille. Là encore les liens construits avec certains restaurateurs deviennent primordiaux et tournée vers le même objet, obtenir un repas chaud :

« Le soir, oh..... il y a toujours pizza domino....ils donnent des pizzas une ou deux gratuites pour manger, ils sont gentils....parce que sinon ils jettent le couvert....c'est ok... ».

Créer du lien avec des acteurs de l'action sociale ou des restaurateurs, se faire connaître et apprécier, ou encore agir de manière bénévole au sein d'une association, telle est la logique d'action qui permet à cet individu « sans domicile » de survivre dans la rue, par les gains substantiels que lui confère cette logique.

Cependant il convient tout de même de préciser la nature de ces liens qui ne doivent pas être interprétés sous un regard utilitariste. Les liens sont à la fois ce qui permettent à Wrestle d'obtenir une aide matérielle nécessaire à sa survie, mais ils sont tout autant ceux qui lui donnent la possibilité d'être reconnu en dehors de son stigmatisme et de son étrangeté¹² et à travers des liens affectifs, comme une personne appréciable, et préserver son identité pour « soi ».

Ces liens représentent davantage qu'un échange de bons procédés. Ils sont ce qui permet à Wrestle de garder sa dignité et ne pas perdre la face en se rabaissant à quémander une aide alimentaire.

Cette idée nous la retrouvons chez la sociologue Claudia Girola qui, faisant intervenir la notion de don/ contre don de Marcel Mauss, exprime l'idée d'une tentative par les personnes sans abri, d'établir une relation de transaction avec les personnes aidantes, afin « de se libérer du sentiment de la dette permanente et neutraliser ou atténuer le pouvoir de l'autre.¹³ ».

Ces liens socio-affectifs évitent l'isolement, le repli sur soi ou sur ses pairs. Ils caractérisent ces formes de sociabilités quotidiennes qui entretiennent ce « *maintien de soi* » pour un maintien dans ce « tout », dont parlait Georg Simmel. Nous rejoignons ainsi l'idée développée par la sociologue Claudia Girola déclarant que : « les explications économiques et utilitaristes ne sont pas suffisantes ni satisfaisantes pour rendre compte des actions quotidiennes de vie des populations en situation de précarité socio-économique. D'autres relations affectives, relationnelles se superposent et équilibrent ou « resignifient » les actions conditionnées par le besoin impératif de résoudre la vie quotidienne.¹⁴ ».

¹² Au sens simmelien du terme, c'est -à-dire comme l'étranger, celui qui naît d'un rapport à l'altérité dégageant une dimension de distance et une dimension de proximité.

¹³ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, p, 451

¹⁴ *Ibid.* p, 234.

Des liens sociaux « neutres¹⁵ », que Wrestle a également développés avec des membres d'une association prenant en charge les personnes toxicomanes, au sein de laquelle il y a trouvé une fonction, celle de bénévole. C'est grâce à cela qu'il a pu obtenir des renseignements sur un logement vacant, qu'il a pu investir comme son squat :

« On a mis 2 mois à le trouver. C'est un de mes amis que j'ai rencontré dans une association où je travaillais comme bénévole à Bémol, qui m'a dit, je connais un appart qui est vide si tu veux le prendre...alors nous avons pris l'appart. ».

Cette place qu'il a su se faire au sein de cette microsociété représentée par cette association, et les relations qu'il a pu construire avec ses membres lui ont permis de trouver son squat, élément primordial pour se constituer *a minima* un lieu à soi où se retrancher et reprendre son souffle. Mais dans une seconde mesure, et non des moindres, ces relations accordent également la possibilité à cet homme d'exprimer son identité pour « soi », celle en dehors du stigmate de « clochard ».

4.3 Se protéger contre la violence de la rue

« Mulhouse c'est agressif et trop violent....et j'en ai marre je suis trop vieux pour tout ça.... », tels sont les mots exprimés par Wrestle au sujet de la vie de rue à Mulhouse.

Une vie qui avec l'alcool et comme nous l'avons précisé auparavant, se transforme souvent en terrain de luttes pour sauvegarder son lieu d'aumône. Une lutte au quotidien pour encore préserver son intégrité physique, mais aussi psychique :

« Quand on boit beaucoup...naturellement ça commence par les coups, c'est inévitable, c'est..... (Silence) (...) la paranoïa, on le devient dans la rue, bien sûr... combien de fois j'ai été frappé... ».

Hormis la précarité matérielle, les conditions d'existence d'une vie dans la rue semblent également marquées par une violence quotidienne et routinière, celle qui à la longue rend paranoïaque ; celle également qui enjoint la personne à une vigilance de tous les instants, éreintante et usante pour le mental.

Ce sentiment d'insécurité chronique, Wrestle le ressent de plus en plus et ne parvient plus à l'accepter et à l'intégrer comme une donnée faisant partie d'une vie dominée par une extrême pauvreté.

La protection contre les violences de la rue devient ainsi une nécessité mise en quelque sorte, au même rang que la satisfaction de ses besoins primaires (nourriture, logement, hygiène...) afin de survivre.

¹⁵ Nous rappelons que ce type de liens analysés par Pierre Bouvier se rapporte à « l'ensemble des pratiques qui permettent aux individus de s'exprimer et d'atteindre les buts qu'ils se sont fixés. ». Produits de l'expression des individus, ils ne peuvent se limiter aux tactiques d'évitement, comme celles que nous avons décelées dans les comportements des sans domicile envers les institutions de l'aide médico-sociale. Ils sont également ceux qui permettent de créer du lien tourné vers une finalité.

Face à cette incertitude quant aux événements pouvant se produire au quotidien et craignant pour son intégrité physique, cet individu « sans domicile » va mettre en place une seconde logique d'action tournée vers ce qui peut lui apporter une sécurité.

La solitude reste souvent dans la rue un facteur de vulnérabilité supplémentaire. La personne isolée représente cette proie facile à qui l'on peut extorquer de l'argent, ou d'autres objets personnels. Cette réalité nous a été exposée par Jean Luc nous faisant part de sa tactique pour dissimuler les gains de la manche, et ne pas se les faire subtiliser, comme cela lui est déjà arrivé.

Il est aussi une toute autre insécurité qui constitue le quotidien des personnes à la rue, il s'agit de cette insécurité nocturne, celle qui devient la hantise des personnes sans domicile abrités dans un squat, souvent victimes d'agressions et de vols portés en bandes.

Cette insécurité à la source d'insomnies ou de sommeils perturbés par le moindre dérangement, participe encore davantage à accroître cette vulnérabilité physique, aggravée par une fatigue rendue chronique.

Cette insécurité nocturne, Jean Luc nous l'avait également exprimée en mentionnant le fait qu'il était rassuré de voir et de constater la présence d'une voisine veillant sur lui et ses affaires personnelles pendant son absence de son squat.

L'insécurité et la crainte des agressions sont monnaie courante dans l'univers de la rue, de surcroît lorsque la personne se trouve isolée. Face à ce contexte, appartenir à un groupe paraît être un moyen de lutter contre ces violences, même si trop souvent celles-ci sont perpétrées au sein du groupe lui-même et entre ses membres. Ce fait relativement courant, nous en avons été témoin lors du second entretien mené avec Wrestle et parmi un groupe de quatre personnes sans domicile. Denis, un des membres de ce groupe, nous a fait part d'une rixe s'étant produite entre lui et Wrestle et du coup de guitare que celui-ci lui avait porté au visage. Nous nous souvenons encore de l'accolade affective entre les 2 hommes ayant eu lieu sous nos yeux et montrant qu'ils ne s'en tenaient plus rigueur.

Pour se protéger des agressions il reste encore la présence de ce fidèle compagnon qu'est l'animal, généralement un chien, inséparable de la personne, mais qui trop souvent empêche pour des raisons d'hygiène, l'accès à un hébergement dans un abri de nuit. Un avantage qui procure également ses inconvénients.

Au-delà du fait de constituer un compagnon de route à part entière, et selon Sylvie Quessamand Zucca¹⁶, cet objet transitionnel entre soi et le monde extérieur, le chien représente aussi pour la personne dans la rue et pour Wrestle, ce gage de sécurité contre les agressions :

« C'est bon de voyager avec un chien, j'avais un autre chien... parce que des fois je dois dormir dehors pour commencer et avec le chien j'ai un système d'alarme... et aussi si je dois faire la manche c'est mieux avec elle. Pas à cause de l'argent, ça ouais... mais c'est quelqu'un à côté avec elle... c'est meilleur franchement... ».

¹⁶ Sylvie Quessamand Zucca, *Je vous salue ma rue. Clinique de la désocialisation*, STOCK, Paris 2007.

Sa chienne, Wrestle y est très attaché et lui prodigue des soins tout particuliers, comme nous avons pu le constater lors d'un entretien où il avait enlevé sa veste pour couvrir l'animal malade. Un lien affectif indéfectible s'est créé avec cet animal qui doit être pris en compte comme une personne lors du futur départ de Mulhouse :

« Je ne veux pas rester bloqué...mais je dois penser que le chien il n'a jamais pris le train...peut-être c'est un problème...je sais pas comment voyager avec lui... ».

Indépendamment de la présence d'un animal dans le quotidien de beaucoup de personne sans domicile, il s'avère que d'autres présences sont aussi importantes, et basées cette fois-ci sur les relations privilégiées qui peuvent s'établir avec une personne.

Comme le déclare Claudia Girola, une nouvelle configuration relationnelle se met en place pour la plupart des personnes sans domicile, celle construite sur des affinités et une amitié ; cette configuration en « couple d'amis¹⁷ », nous l'avons d'emblée retrouvée auprès de Wrestle et son ami qui partage son quotidien et son squat.

Thibault, cet ami hongrois avec qui il a projeté de quitter Mulhouse, est également aux yeux de Wrestle, ce partenaire qui le protège des violences ou des éventuelles attaques de groupe.

Véritable partenaire de galère, il est cet alter ego dont la présence prend forme dans le discours de Wrestle et dans son énonciation d'une expérience personnelle où le « je » est supplanté par le « on » ou le « nous ». Ce fait se traduit dans l'ensemble du récit de vie de Wrestle où la première personne du singulier est très peu, voir pas du tout utilisée. Écoutons ce que dit Wrestle lorsqu'il parle de la tranquillité de son squat :

« C'est plus tranquille, oui parce que nous sommes deux...euh...(...). (Être seul) Eh oui ce serait très risqué, mais maintenant...j'étais tout seul trois ans en squat...mais j'avais ma voisine à côté, j'avais des amis là-bas...il surveillaient pour moi...ils sont tous partis, ils étaient tous d'Alsa je crois...ils sont tous partis maintenant...et mais c'est pas dangereux..... lui (en regardant son compagnon)..... Il connaît... moi aussi...mais de temps en temps c'est dangereux on ne sait jamais ce qu'il nous attend...voilà... ».

Ou encore lorsque nous lui demandons si la présence de son ami le reconforte :

« Ah oui, ça c'est certain, ça c'est certain...lui (en direction de son compagnon), il connaît bien la rue et lui aussi....c'était un boxeur en Hongrie...alors j'ai une protection... ».

Avoir une protection comme nous le déclare Wrestle, telle pourrait être la finalité de cette seconde logique d'action pour survivre dans la rue et faire face à ses aléas et ses mauvaises rencontres. Toutefois et là encore il convient de s'écarter

¹⁷Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, p 448.

d'une vision purement utilitariste qui expliquerait les rapports affectifs créés par Wrestle comme uniquement axés vers le besoin de protection.

Ce « couple d'amis » est davantage le signe d'une réelle affection et la marque d'une solidarité encore présente dans la rue. Une entraide entre compagnons de galère, nourrie par la certitude d'être toujours deux pour faire face à la précarité, notamment lorsqu'il s'agit de rassembler les gains liés à la manche, et comme nous avons pu le constater sur le terrain et à plusieurs reprises.

Il s'avère que dans l'adversité et face à la situation de dénuement total dans laquelle ils sont plongés, la relation diptyque est aussi ce qui les fait tenir. En cas de coups durs, ils savent mutuellement qu'ils peuvent reposer l'un sur l'autre. Cette certitude, néanmoins fragile, est toujours une certitude dans une existence dominée par l'incertitude des lendemains.

Par conséquent, nous ne saurions porter de jugement moral sur ce type de relations où « étant en dehors d'une situation limite (nous croyons) pourtant pouvoir se passer du calcul de la relation avec l'ami et (moralisons) négativement les bénéfices ainsi procurés s'attachant au deuxième temps de la production de l'amitié en tant que fin en soi (...) ¹⁸. ».

Survivre au manque de nourriture et d'un abri où trouver refuge, telles sont les composantes avec lesquelles cet homme « sans domicile » doit aménager son existence au quotidien.

Un aménagement qui se fait à travers la rationalisation des liens créés pour subsister à la fois physiquement et psychiquement aux conditions d'extrême précarité.

Ces 2 premières logiques d'action se comprennent donc comme une instrumentalisation du lien, nourrissant des formes de sociabilités quotidiennes tournées vers des objectifs précis de survie. Ici le mot survie est tout autant employé pour ce qui concerne la survie physique qu'apporte l'alimentation ou un abri pour restaurer et réfugier son corps, que celle, plus psychique et morale constituée par les formes de sociabilités à la base de liens socio-affectifs forts tendant à annihiler, sur le moment, le stigmate de pauvreté pour un maintien de son identité pour « soi ».

Enfin, la troisième logique d'action posée par Wrestle est quant à elle différente dans sa teneur puisqu'elle englobe la relation privilégiée qu'il a établie avec un de ses pairs. Une relation affective mêlant l'amitié et l'intérêt pour un but là aussi bien précis, puisqu'il a trait à la sauvegarde de son intégrité physique face à la violence d'une vie dans la rue. Ces logiques d'action ou ces actes de résistance se posent en conséquence d'une existence dépourvue de tout support, de tout étayage. Ces actes sont l'empreinte d'un homme qui ayant tout perdu, se raccroche malgré tout à ce qui lui permet encore d'espérer des jours meilleurs qui ne peut se faire que par un retour dans le système. Ce retour qui passe par la réactivation de cette identité pour « soi », préservée coûte que coûte dans la rue, cette « signature personnelle », celle qu'il souhaiterait encore imposée au bas de ses œuvres artistiques.

Cette préservation de l'identité pour « soi » essentielle qui, dans la rue, passe par ce que nous pourrions appeler une renégociation identitaire venant traduire cette manière singulière de disposer de son identité selon la singularité de son histoire,

¹⁸ Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, p, 452.

les circonstances et les contraintes liées à l'environnement. Chez Wrestle ce renégociation se réalise en fonction de diverses configurations. Leader d'un groupe¹⁹ de personnes « sans domicile », et fortement lié à son ami Thibault, Wrestle partage une identité construite auprès de ses pairs et en fonction des configurations, le groupe et/ou le « couple d'amis ».

Néanmoins des espaces de liberté d'expression d'une autre identité, celle pour « soi », à l'instar de celle plus « virtuelle » de « clochard » reste possible et façonnable afin de contourner le stigmate. Ces espaces se révèlent, face à certains acteurs de l'action sociale, ou auprès d'une association lorsqu'il occupe le statut de bénévole, ou encore auprès de son ami lors de moment de réclusion dans leur squat.

Ce jeu d'identités ou plutôt de « rôles » participe encore, dans ce cas de figure, à construire cette identité de survie qui protège son « moi », une « identité individuelle (qui) n'est pas substantielle, mais circonstancielle, faite de différentes facettes. Elle est le résultat de la confrontation de définitions de soi revendiquées et attribuées.²⁰ ». Un jeu qui laisse transparaître en filigrane des actes, ceux qui viennent nourrir une résistance.

4.4 Organiser la manche comme un « travail », pour être libre

Le principal revenu « officiel²¹ » dont bénéficient les personnes que nous avons côtoyées dans leur quotidien se résume essentiellement autour de trois lettres, RSA (revenu de solidarité active) pour décrire un revenu de solidarité qui n'en est pas un. Le caractère assistantiel de ce type de revenu est dissimulé derrière la sémantique « solidarité active » pour une collectivité où il ne saurait y avoir de gain sans retour, de don sans contrepartie.

Cette solidarité active, contrepoids de ce revenu de subsistance se concrétisant à travers l'adhésion à un plan de réinsertion professionnelle, les personnes « sans domicile » n'y croient plus. Trop éloignés du marché de l'emploi, la réintégration au milieu professionnel pour ces personnes reste une chimère, des mots pour euphémiser une situation sociale misérable et l'assistance qu'elle commande.

La solidarité, les personnes « sans domicile » la trouve auprès des passants pour une activité nécessitant un investissement du corps et de l'esprit de tous les instants. La manche, comme nous l'avons déjà exprimé auparavant, se transforme en véritable « travail » et comme une manière à soi de rationaliser une action symboliquement rabaissante afin de « se libérer du sentiment de la dette permanente et neutraliser ou atténuer le pouvoir de l'autre.²² ».

¹⁹ Groupe formé de quatre sans domicile dont Wrestle que nous avons nommé le « groupe des quatre » et auprès duquel nous avons menés l'ensemble de nos entretiens avec Wrestle, mais aussi avec l'un de ses membres, Denis.

²⁰ David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, PUF, deuxième édition, octobre 2008, p.139.

²¹ Par distinction avec les gains apportés par la débrouille (manche, petits travaux domestiques...).

²² Claudia Girola, *De l'homme liminaire à la personne sociale. La lutte quotidienne des sans-abri*, ANRT Diffusion, p, 451.

D'autres situations comme celle de Wrestle sont encore plus dramatiques dans leur dénuement puisqu'elles ne permettent même pas de bénéficier d'un geste de la collectivité. Anglais d'origine, Wrestle ne peut prétendre à cette aide, symbole de cette « protection rapprochée²³ » dont parlait Castel, celle qui n'autorise pas la prise en charge d'un pauvre venu d'ailleurs et qui exacerbe davantage cette étrangeté comme le signe d'une non appartenance communautaire. Une « désaffiliation » totale qui oblige Wrestle à se débrouiller, c'est-à-dire à faire avec et malgré tout.

La débrouille, il la réalise à travers l'aumône sur le parking du musée de l'étoffe à Mulhouse et avec son compagnon. Ce lieu où nous avons mené l'ensemble de nos entretiens a été principalement choisi pour sa localisation et sa fréquentation :

« Ça marche, ça marche....nous avons toujours quelque chose, et les gens ici...ok je n'aime pas Mulhouse...mais les gens ils sont généreux et ils sont gentils...ils donnent toujours, tiens Monsieur Tiens....ça c'est vrai, c'est différent de l'Allemagne..... ».

Sa technique Wrestle l'explique ainsi :

« Les voitures...elles arrivent et moi je fais comme ça...je marche vers les voitures avec un carton...avec marqué : une pièce pour vivre, s'il vous plait... et je fais ça depuis presque trois ans déjà... ».

Tandis que son compagnon, également muni d'un carton, se poste à proximité d'un feu rouge quelques mètres plus loin, afin de profiter du temps d'arrêt des automobilistes.

Un véritable travail d'équipe nécessitant une organisation pour une meilleure optimisation des gains, par une occupation maximale du territoire et de ses espaces, où les pauses sont utilisées pour réunir les gains réalisés et espérer s'acheter de quoi se nourrir.

Ce procédé de réunification des gains entre Wrestle et Thibault est un élément de survie économique fondamental que nous avons constaté chaque fois que nous nous rendions sur ce parking. L'aumône pour subvenir à leurs besoins primaires, Wrestle nous l'a décrit comme un « travail », où le corps est totalement investi et mis à l'épreuve telle une course contre la montre :

« C'est comme un travail pour moi...C'est certain... mais je suis fatigué, c'est tout...euh, ça fatigue, marcher, là et là et là et là... ».

Une fatigue physique à laquelle s'ajoute cette fatigue mentale, celle que procure la lutte pour défendre son territoire, son bien assurant *a minima* sa survie :

« Il y a beaucoup de gens qui sont dans la rue... et comme moi je fais de l'argent... les gens ils sont jaloux...et... oh yeah ! Il y a toujours quelqu'un pour chercher à prendre ma place...et ça se termine en bagarre... ».

La manche devient ainsi cet unique moyen de survie dans la rue. Une survie pour le corps où les gains sont utilisés pour l'achat de victuailles, et pour palier à la

²³ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale, chronique du salariat*, Editions GALLIMARD, Paris, 1995.

fermeture des restaurants sociaux en soirée où prendre un repas. Mais cette pratique de survie cache aussi une autre pratique, plus symbolique et qui permet de survivre dignement et comme nous l'avons perçue chez bon nombre de personnes « sans domicile », par la rationalisation de la manche en « travail », une activité à temps plein nécessitant organisation et investissement et qui peut se tarifier à l'heure :

« Tu penses ce mec (en me parlant de Thibault) il va travailler....ok...j'ai connu les gens ici ils travaillent dur...peut-être neuf euros de l'heure....c'est ça la différence et nous n'avons pas de chef derrière le dos....on est libre, si je veux faire une pause je m'arrête...quand je veux... ».

Ce dernier argument vient signifier ce sentiment de liberté porté par Wrestle et la revendication de la valeur de son travail qu'il assure pour sa survie, d'une façon précaire, mais sans contrainte liée à une hiérarchie et de manière indépendante. Plus globalement, nous retrouvons ici cette notion de contredon portée par cette nouvelle logique d'action, celle de rationalisation de la manche, où l'individu établit une relation d'échange quasi marchand pour ne pas être dans une dette perpétuelle, synonyme de perte de dignité et d'infériorité sociale. Pourtant avant de mettre en place cette logique d'action, Wrestle en avait une autre plus digne qui lui permettait de contourner le stigmate du pauvre. Elle consistait à mettre en avant son véritable métier, son talent d'artiste peintre à travers des expositions dans une galerie :

« J'ai fait cinq expositions à Berlin...trois ici à Mulhouse et une à Colmar...je suis peintre et j'ai arrêté parce que maintenant...je vois que dans cette société de merde...maintenant je suis révolutionnaire...je m'en fous de l'art parce que je veux voir quelque chose qui change...j'ai mis mes tableaux ici dans des galeries, j'ai fait trois expositions d'art ici en Alsace...et cinq à Berlin...ici une fois j'avais une exposition, comment ça s'appelle ? Avenue de Colmar c'était mes tableaux...et le chef de la galerie il a dit à une femme...elle était intéressée par un de mes tableaux...elle a voulu l'acheter et le chef de la galerie, il lui a dit : attention il est SDF ! Ah ! À quel point plus ou moins j'ai arrêté de faire de la peinture....attention il est SDF ! ».

La négation de l'existence sociale que dégage aux yeux d'autrui la condition des personnes « sans domicile », a eu raison de la motivation de Wrestle de vouloir retourner dans le système à travers son art. Découragé par l'attitude des « établis », ceux qui sont dans le système, il renonce :

« La peinture ne me dit rien de plus, elle ne m'intéresse plus....c'est mort, c'est mort les gens ils....la peinture et spécifiquement ici à Mulhouse...qui achète un tableau aujourd'hui ? Ce sont les bourgs...surtout les Suisses parce que ici c'est moins chère qu'à Bâle, alors quelque fois quand je fais un tableau je dois toujours pensé dans ma tête...pour les galeristes, par exemple, ah je peux pas vendre ça....il faut faire quelque chose de plus...et à un tel point qu'on fait de la peinture type décoration...et ça, ça ne m'intéresse pas....honnêtement je veux changer de ville je sais que c'est comme ça ici, je veux pas critiquer Mulhouse mais c'est comme ça...tous les galeries ils pensent direction Suisse....tous les samedis les suisses ils viennent ici...ils achètent des tableaux...et je ne veux pas faire qu'un

type de peinture pour vendre absolument...et ça c'est vraiment de la prostitution et je ne veux pas faire.....je préfère être libre dans mon art... ».

Ce renoncement à vivre de son art à Mulhouse sera, comme nous le verrons ultérieurement, ce qui alimentera davantage cette colère de Wrestle envers le système et les personnes y prenant part. La prise de conscience accrue et douloureuse de sa différence semble avoir exacerbé davantage son sentiment d' « exclusion » d'un système qui le rejette et n'autorise pas un retour.

Ainsi, ce qui génère des actes de résistance chez Wrestle, ce sont bien les conséquences de sa situation socio-administrative, et pour lutter contre la misère et ce sentiment d'infériorité sociale prégnant dans la rue. Réponse à ces conséquences misérables, cette quatrième logique d'action montre cette manière à soi que possède Wrestle dans l'aménagement de son quotidien pour survivre matériellement grâce aux gains de la manche.

Mais cette action montre aussi et de manière plus subtile, une logique axée sur l'émancipation du sentiment d'infériorité et de soumission que peut dégager l'aumône aux yeux des personnes « sans domicile ». Le sentiment de liberté face au don des personnes est obtenu par la justification d'un « travail » demandant une présence journalière, une organisation minimétrée et des efforts éprouvants pour le corps. Une contrepartie annihilant ce sentiment de dette perpétuelle pour les personnes vivant de la générosité des passants, obtenue là également grâce au retour sur don indirect réalisé grâce au « travail » sur ce parking.

Dans ce cas de figure et à la différence des autres personnes que nous avons côtoyées comme Monsieur Joe, l'échange permettant d'annuler ce statut de donataire passif, et qui est à la base d'une rationalisation, s'opère pour Wrestle de manière encore plus symbolique puisqu'elle n'induit pas de services en retour pour le donateur.

Sur ce parking, il n'y a pas de pièce contre la surveillance d'un véhicule ou l'obtention d'une place où se garer. L'échange, la « contre prestation²⁴ » à l'image de la théorie du don/ contre don de Marcel Mauss, s'effectue comme contrepartie de l'organisation et des efforts consentis par Wrestle et son compagnon pour se libérer de la dette et du déshonneur pour la personne que procure un non-retour sur celle-ci. S'organiser, courir à droite et à gauche pour parvenir à intercepter le maximum de passants, tels sont les actes au service d'une rationalisation pour une pratique de rue pouvant très rapidement aliéner la personne et l'enfermer dans un « rôle », celui de mendiant passif, donataire et dépendant perpétuel de la solidarité *active* du passant.

4.5 Le « groupe de 4 » ou le théâtre d'une contestation revendiquée

²⁴ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie, Essai sur le don*, PUF, Paris, Onzième édition, 2008.

La troisième logique d'action mise au point par Wrestle nous a permis d'appuyer davantage l'idée d'une renégociation identitaire salvateur pour les personnes à la rue. Créer une relation d'amitié et de confiance avec un compagnon de galère, permet à cette personne de survivre physiquement et moralement aux conséquences de ses conditions d'existence plus que misérables. Elle octroie ces espaces de liberté où l'identité de la personne (pour « soi ») peut s'exprimer différemment de celle qu'enjoint le stigmaté de pauvreté. Mais cette renégociation a aussi lieu parmi le groupe d'autres personnes « sans domicile » auquel Wrestle fait partie, et dans lequel il occupe ce statut de leader. Ce « groupe de 4 », comme nous avons choisi de le nommer, représente cette entité fondée sur des expériences communes sur lesquelles se construit un discours sur un soi qui, dès lors, se confond avec les autres, pour ne faire plus qu'un.

Cette communauté de vécus dont le socle repose sur cet « itinéraire moral » commun est le lieu où Wrestle peut exprimer toute la frustration et la colère pour un système qui « *ne donne pas la possibilité* » et « *laisse crever dans la rue !* » et face auquel il s'agit de lutter par l'imposition de sa différence et par la résistance.

L'analogie avec le concept marxiste de lutte des classes est ici tentante, mais elle ne saurait être pertinente pour décrire les conditions d'existence et de luttes de ces personnes sans domicile. La lutte au quotidien que posent les actes de résistance des personnes sans domicile n'est pas tournée vers le renversement d'un système pour la réalisation d'un projet de société nouveau, mais pour la survie de ceux qui mènent ces actes.

Il n'est donc pas question ici de parler de « culture de classe » s'assimilant à une culture des « sans domicile », et au sens culturaliste du terme, c'est-à-dire comme « un ensemble constitué du langage, des normes et des valeurs communes ». Pas plus qu'il n'est question de parler de « sous-culture » désignant « l'ensemble des normes et valeurs propres à un groupe social particulier. ». Et même si l'ethnologue Patrick Gaboriau dans son ouvrage « clochard²⁵ » s'y est attelé en parlant de la « culture de la place publique²⁶ ».

Ce qu'il y a de commun chez ces personnes c'est leur « itinéraire moral » et les frustrations que celui-ci engendrent vis-à-vis du système. Aucune norme, aucune valeur, aucun langage, si ce n'est celui de la contestation, n'émane de ce groupe et pourrait construire une culture commune.

Néanmoins, si la conscience de classe recouvre la capacité de ses membres à se forger des représentations propres à la classe, le terme d'« itinéraire moral » commun reste plus approprié pour décrire les expériences du stigmaté de l'homme de la rue, qui élabore une communauté de sens des expériences sur laquelle s'échafaude un discours commun.

L'utilisation dans cette analyse de la conscience de classe, éléments propres à la lutte des classes, sera ainsi détournée au profit du terme « conscience de groupe » pour montrer cette cinquième logique d'action dont fait preuve Wrestle, et qui est tournée cette fois vers une résistance affirmée à travers une parole commune. Une contestation dont la force et le poids s'obtiennent par la transposition d'un discours qui, sur soi se construit sur le groupe, et dont Wrestle

²⁵ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris.

²⁶ *Ibid.*

se fait le porte-parole vis-à-vis de l'observateur extérieur, tel dans un « rôle » de leader :

« Nous sommes dehors, mon pote il est sorti de prison, mon pote là il a rien ! Lui (en me montrant Denis) il a rien ! Il n'a même pas la possibilité de changer ses vêtements parce qu'il n'a pas d'argent, moi je fais le con ici pour gratter un peu d'argent ! Ok on boit et c'est quoi l'autre possibilité dans ce système de merde ! ». Ou encore : « On est dans la poubelle, le système n'a pas besoin de nous...dégage !, nous sommes déjà dans la poubelle...et pire les flics y viennent contrôler...le système et pardon je suis anglais j'ai une grande gueule ! Et le système, en Angleterre, et en Allemagne, nous.... poubelle dégage (d'un geste du bras)...ok, ok, je peux boire ma canette en France, non, non, non !!! C'est interdit, mais c'est pas interdit de vendre...mais c'est interdit de boire...police... eh c'est interdit ! ».

Toutefois et au regard de la subtilité conceptuelle dont fait preuve Erving Goffman sur l'idée de groupe, il reste à préciser cette notion de « groupe de 4 » que nous employons pour cette analyse. Ervin Goffman déclare sur les personnes stigmatisées en configuration de groupe : « ils sont incapables d'une action collective et ne montrent aucune structure stable et globale d'interactions mutuelles.²⁷ », c'est pour cette raison qu'il parle davantage de « catégorie²⁸ » à l'instar de groupe.

A *contrario* l'utilisation du terme de groupe paraît justifiée en ce qui concerne la configuration de ces quatre personnes « sans domicile ». En effet, ils sont peut-être incapables d'une action collective puisque dans le dénuement le plus total, mais néanmoins cette configuration permet justement une structure stable et globale d'interactions mutuelles. Le groupe est ce qui donne la possibilité à chacune de ces personnes de se retrouver de manière hebdomadaire, généralement chaque samedi, sur ce parking, d'échanger sur les événements survenus la semaine et de partager un moment de convivialité.

Il symbolise pour tous et pour Wrestle cette espace de liberté d'expression et d'échanges sur les malheurs ou les petites joies du quotidien et fonctionne à la manière d'un café où se retrouver, discuter et quelque fois refaire le monde :

« Les misérables....on s'appelle les misérables, ça c'est l'icône, ça c'est du concret, ça c'est du solide, mais après la solution, c'est quoi ? Ben on l'a dit la dernière fois...la solution c'est de donner le droit à qui de droit...maintenant quand tu entends que le budget à enlever cinquante pour cent à la Manne de Strasbourg...eh ben t'as tout compris...y a rien à comprendre...il faut subir tout le temps, on est, on se donne, des, des belles choses, des images mais c'est que du, c'est que de l'apparence...c'est pas du solide, c'est pas du profond...le plus profond c'était qui ? Mitterrand...Mitterrand... ».

Il devient également ce lieu d'expression où parler de l'actualité ou encore de culture :

²⁷ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975.

²⁸ *Ibid.*

« Vous connaissez le réalisateur Oliver Stone ?... J'aime beaucoup il est très...vous avez vu ce qu'il a dit cette semaine ? Il a un problème, je crois l'Algérie...il a dit que l'Amérique cherche à prendre le contrôle du monde...c'est dangereux pour lui de dire des choses comme ça...il a raison c'est une grande critique, hein... Les Doors...Nixon, Platoon...w avec Bush...ce sont des films tous plus ou moins critiques...il est connus mais....c'est dangereux pour lui.....je regarde la situation de l'Afrique du Nord, ok... il n'y a pas que les américains mais ils cherchent quand même à complètement déstabiliser....l'Afrique du Nord... ok, pour moi Kadhafi c'était dégelasse... ».

Ce « groupe de 4 » représente aussi ce lieu de déprise sociale où il fait bon chanter et jouer de la guitare, comme cela a été le cas lors de notre troisième entretien où Denis, à l'aide de son instrument, accompagnait Wrestle et Patrice chantant une chanson de Charles Aznavour, « *emmenez-moi* », dont les paroles du refrain se terminent ainsi : « *il me semble que la misère serait moins pénible au soleil.* ».

Pour Wrestle, ce « groupe de 4 » symbolise cet entre soi structurant, ce lieu de parole où poser ses frustrations, sa colère et sans doute prendre du recul sur les événements. Il symbolise à la manière d'un théâtre ce lieu de contestations où la mise en scène des passions exacerbées permet cette forme de *catharsis*.

Ce nouveau renégociation identitaire de survie morale et psychique, celui de meneur incontesté lui accordant le « rôle » de porte-parole du groupe est donc ce qui permet à ce « sans domicile » de s'extraire de sa condition le temps de l'entretien, grâce à l'expression de son identité pour « soi », dont nous rappelons ici qu'elle se révélait avant la chute dans cet esprit d'artiste libre, presque anarchiste.

Wrestle dans ce « rôle » de leader devient cet intermédiaire entre le groupe et l'interlocuteur extérieur, entre les stigmatisés et les « normaux²⁹ ». Il en est à la fois le digne représentant et celui qui légitimement en exprime les souffrances et les indignations. Il incarne cette voix des « exclus » portée comme une revendication politique face à ses conditions d'existence. En ce sens, ce renégociation identitaire porté vers l'image du chef de groupe est bien « le résultat de la confrontation de définitions de soi revendiquées et attribuées. » comme le souligne David Le Breton, et constitutif de cette cinquième logique d'action mise en place par cette personne pour survivre psychologiquement.

Mais cette indignation nécessite du temps pour être exprimée. Elle dépend de la teneur de la relation sociologique établie avec l'enquêté. La confiance construite avec la personne permet 2 choses, l'accessibilité à son histoire de vie et l'atténuation de l'identité de chercheur.

De ce fait, nous représentons aux yeux de Wrestle et du groupe cet « initié », celui qui « du fait de sa situation particulière, pénètre et comprend intimement la vie secrète des stigmatisés et se voit ainsi accorder une certaine admission, une sorte de participation honoraire au clan.³⁰ ».

Toutefois il convient de préciser la nature de notre situation particulière au regard des membres de ce groupe. Celle-ci s'explique par le fait que notre recherche

²⁹ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975

³⁰ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, Paris, 1975.

nous enjoint à franchir ces frontières symboliques construites entre eux et « nous ». Nous sommes cet « établis » qui ose transgresser ces délimitations arbitraires pour mieux comprendre.

Le principe de la « négociation d'identités » celui qui a permis à Claudia Girola de dépasser ce phénomène de distanciation sociale et identitaire que comporte la recherche faite auprès de personnes « sans domicile », pour construire une « configuration de sens réciproques³¹ », s'applique ici dans notre désir de s'affranchir de ces frontières en renonçant d'inclure dans notre vision cette notion d'étrangeté procurée par cette distance sociale. En franchissant cette limite nous étions sans doute perçus par ces personnes « sans domicile » comme celui qui reconnaît leur humanité.

Peu habitués à ce genre de démarches comme nous le déclarait Denis et Wrestle, notre recherche nous confine alors dans cette situation particulière nous donnant la possibilité de vivre cette participation honoraire au clan. Et c'est cette participation, par le partage de certains moments de leur quotidien, qui a sans doute permis la libre expression de leur rancœur contre le système.

Notre identité sociale de chercheur s'est ainsi modifiée au cours du temps et avec la confiance, en « initié », celui qui peut entendre et comprendre, à moindre mesure, les souffrances d'une vie passée dans la rue. Nous sommes ainsi devenu le réceptacle d'une haine légitime tournée vers la société et ses participants dont nous faisons partie, qu'il s'agissait de retranscrire et de recontextualiser.

- La révolte des « misérables »

« Les misérables....on s'appelle les misérables... ça c'est l'icône, ça c'est du concret, ça c'est du solide (...). ». L'autodéfinition de Denis signifiée à l'interlocuteur extérieur pour caractériser les membres du groupe montre toute la réflexivité de ces derniers sur l'identité sociale « virtuelle » dégagée par leur condition d'existence et l'imposition de statut qu'elle engendre. Cette conscientisation vient nourrir ce sentiment de colère et d'injustice à la base d'un désir de révolte exprimée par Wrestle :

« Tu sais quoi, je suis SDF...ok soldat de Dieu...regarde nous, nous sommes dans la poubelle...Attention ! Nous avons rien....je m'en fous du RSA ! Nous sommes dans la poubelle...Attention! Parce qu'un jour ça explosera et Monsieur Sarkozy et son putain de truc, pas lui, les banquiers...je sais pas quoi...Attention! Parce que un jour ça va exploser, ça explosera.... il ne peut pas laisser une masse de gens, et nous sommes intelligents....nous avons un cerveau, tu as parlé avec moi, lui, lui, lui, et nous ne sommes pas bêtes...tu ne peux pas laisser les gens intelligents dans une poubelle ! Comme nous eh non, punaise, ils savent, nous ne sommes pas idiots et nous quoi, à la poubelle ? Oh yeah, oh yeah, oh yeah ! Et lui, il est aussi intelligent (en me montrant Denis). »

³¹ Voir à ce sujet, Claudia Girola, *Rencontrer des personnes sans abri. Une anthropologie réflexive*. Politix, année 1996, Volume 9, Numéro 34.

Ce jour de révolte reste une illusion au regard de leur situation sociale. La révolte portée par une « conscience de groupe » implique en effet une organisation quasi politique que les gens de la rue, de par l'instabilité de leur quotidien et de leurs relations, ne peuvent concrétiser que dans les mots. La dureté des conditions d'existence et la pluralité des parcours de vie des personnes à la rue, forcent la plupart des « sans domicile » à davantage œuvrer pour une survie au quotidien, que pour un projet de révolte sociale qui induirait une organisation politique en marge de la société, et à l'image d'un groupuscule mafieux :

« Écoutez-moi... New York, la pauvreté quand les italiens...ils étaient à New York les américains ils ont dit viens chez nous...les siciliens...ils sont venus à New York et ils se sont faits exploités, alors tu traites les gens comme les animaux à tel point que ok... nous avons seulement une possibilité c'est la manche...Ils nous traitent comme des animaux, alors on s'organise, on fait une organisation...ah ah ! (en rigolant Monsieur rechante la mélodie du film « le parrain »)... C'est logique quelqu'un que tu traites comme un animal des fois...attention avec ce que l'on dit en France.... les SDF....parce que doucement les SDF nous commençons à faire un mouvement de résistance, eh bien sûr il n'y a pas d'autre possibilité ! Où ça va finir ? ».

Le concept d'« organisation sociale différentielle³² » posé par l'école de Chicago dans son analyse de la délinquance urbaine, où il y a simplement une autre organisation et d'autres valeurs que celles portées par la société, ne serait se mettre en marche à partir de ce discours tourné vers une révolte.

Les conditions d'existence des personnes sans domicile ne permettent pas cette organisation différentielle, c'est-à-dire en marge de la société et pour un renversement de l'ordre établi. La dimension d'une conscience de groupe, celle des misérables, ne se réalise que dans les discours et sur un vécu commun des expériences de la rue. Néanmoins et encore une fois, même si cette révolte n'a lieu que dans le discours, elle démontre cependant toute l'indignation au service d'une résistance face à la domination objective et quasi phénotypique que dégage leur condition d'existence.

En cela, ce discours vient se poser comme un acte symbolique venant entériner davantage une position différentielle dans l'espace social et dans ce « tout ». Être révolté contre le système c'est encore en faire partie dans une forme d'« organisation sociale différentielle », celle portée par un discours commun émanant d'une « conscience de groupe » et qui lutte contre les effets performatifs de l'« exclusion ». Pour eux, l'« exclusion » sociale n'induit pas une « exclusion » de tout discours sur le social.

La révolte c'est aussi ce sur quoi un renégociation identitaire peut prendre forme pour contourner le stigmate de pauvreté et l'absence d'un discours sur soi, afin de constituer un discours revendicateur qui viendrait faire sens au sein d'une communauté d'expériences.

³² David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, PUF, deuxième édition, octobre 2008, p.216.

4.6 Être un « SDF clochard », un néologisme valorisant

Cette dernière logique d'action envisagée dans cette étude de cas nous amène maintenant à analyser plus en profondeur, le discours sur soi porté par Wrestle, en dehors de son groupe d'appartenance. Comme chez l'ensemble des personnes rencontrées, Wrestle tente à travers ses mots de briser les stéréotypes et les représentations liées à ses conditions d'existence, et qui s'apparente pour l'observateur extérieur à celle du « clochard ». Un personnage qui pour Wrestle est :

« Un mec qui est toujours assis dans un parc, avec une bouteille (en rigolant)...avec ses potes, qui ne se rase pas... ».

Il est intéressant de noter dans cette définition les critères qui selon Wrestle participent à définir un « clochard ». Il y a tout d'abord l'immobilisme quotidien (*qui est toujours assis dans un parc*) associé à l'alcool (*avec une bouteille*) et le manque d'hygiène (*qui ne se rase plus*).

Nous retrouvons ici peu ou prou les mêmes éléments qui constituent l'icône du « clochard » aux yeux des représentations sociales. En effet avant d'être à la rue, la plupart des personnes « sans domicile » participaient (de manière officielle) à la société et à ses rapports sociaux. Le « clochard » et ses caractéristiques, construction sociale hantant l'imaginaire collectif était également en action chez des personnes, qui aujourd'hui, sont dans le dénuement le plus total. Il n'est donc pas surprenant de retrouver dans les paroles de Wrestle cette similitude dans les représentations.

Toutefois la description qu'il nous fait de sa situation sociale s'entend comme la conséquence d'un évènement inattendu, la perte. Selon ses mots se serait la perte du logement et du travail qui serait à l'origine d'une existence dominée par une grande précarité, celle d'un « SDF clochard » :

« Tu perds le travail et tu perds l'appartement à tel point...tu es SDF...et euh punaise, je peux même plus me laver comme avant, je n'ai pas d'électricité merde, c'est trop chère ! Et voilà vite, vite, vite...je suis un « SDF clochard », moi j'avais un appartement, j'ai perdu le travail, j'ai perdu l'appartement et d'un coup je suis devenu un « SDF clochard ». ».

L'emploi de ce néologisme dans le discours sur soi de Wrestle attire notre attention à 2 points de vue. Celui tout d'abord concernant la construction sémantique de ce néologisme. Être « SDF clochard » c'est être ni totalement un SDF ni totalement un « clochard ». C'est être entre les 2, à savoir sans logement dans des conditions d'extrême précarité (SDF), mais non pas dans un renoncement total celui du « clochard » ; ce qui en effet caractérise bien l'attitude de Wrestle face à sa situation sociale qu'il dénonce et refuse, tout en affirmant son souhait d'un retour dans le système.

Construction personnelle porteuse de sens, ce néologisme vient aussi traduire autre chose, cette graduation de la misère et ses phases de déclin. Selon les dires de cette personne nous pourrions affirmer que le statut de « SDF » est

directement et mécaniquement lié à la perte du logement et du travail, tandis que le statut de « clochard », quant à lui, est lié à cette phase de renoncement si caractéristique dans l'analyse psychosociologique d'Alexandre Vexliard, où plus aucun espoir de retour n'est permis pour un homme qui s'enlise dans la misère. La notion de temporalité est donc ici très importante dans cette autodescription. Elle est ce qui, aux yeux de Wrestle, vient baliser ce parcours de grande précarité pour déterminer des catégories de décadence associées au temps passé dans la rue. Une prise de conscience du temps qui passe et de ses méfaits sur la condition humaine en proie à une misère extrême dont il faut à tout prix sortir, pour ne pas devenir un « clochard » :

« Nous vivons comme ça maintenant....et c'est pour ça aussi que je veux partir...je veux pas continuer comme ça...non ! Oh yeah !..... ».

Cette dernière phrase de Wrestle est le produit d'une réflexivité sur sa situation sociale et sur l'évolution du temps qui dans la rue a raison de l'espoir et de l'apparence du pauvre. Plus la personne reste dans la rue, plus elle portera le stigmate du clochard enkysté au sol dans un renoncement total. L'épreuve de la précarité passe ainsi et selon cette personne, d'un état de « SDF » pour s'achever dans celui de « clochard » : une lente et douloureuse mort sociale.

Une mort sociale que Wrestle refuse et qu'il tente de fuir à travers l'énonciation d'un départ de la ville de Mulhouse pour à nouveau réappartenir au système dans une autre ville, ailleurs.

Le contournement du stigmate du « clochard » est encore en œuvre ici et vient traduire une logique d'action tournée vers la survie psychique et morale pour la personne à travers le maintien de son identité pour « soi », manière d'être défini autrement, plus en proximité avec soi et son histoire.

Il est ce qui permet d'acquérir à nouveau cette revalorisation aux yeux d'autrui, une sorte de négociation de son statut justifié par l'usage de l'image du « clochard » symbole d'une déchéance sociale, fonctionnant comme un repoussoir, comme une étape que l'on n'a pas encore atteinte, et dans cette « ambivalence³³ » décrite par Erving Goffman et ce « principe de hiérarchisation des siens³⁴ ». Façon de s'opposer radicalement à l'étiquetage qu'enjoint sa condition d'existence, cette logique d'action est pour Wrestle le moyen de briser l'altérité de sa situation qui passe par une conscientisation des étapes de la précarité traduite dans son discours. A force d'être dans la rue, il vit comme un « clochard » mais ne veut pas le rester longtemps.

Et c'est selon lui la réflexivité sur sa condition qui à la fois lui permet de se valoriser pour être entre le « SDF » et le « clochard », et échapper à cette fin inéluctable.

Car en effet le mot « comme » à son importance ici, il vient traduire ce glissement de sens, cette métonymie employée par Wrestle pour marquer cette différence entre son existence et celle d'un « clochard ». Vivre comme un « clochard » ne signifie pas pour autant « en être » un. La métonymie exprime ici le fait que Wrestle associe ses conditions d'existence à celles du « clochard » et comme une trace du temps sur celles-ci, pour une dégradation dont il pense que la prise de

³³ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris

³⁴ *Ibid.*

conscience peut l'empêcher de tomber, et face à nous, d'être tombé. Là est toute la subtilité du langage, de cette redéfinition de soi et de sa situation, utilisée par cette personne « sans domicile » pour échapper au stigmaté.

Cependant lorsque cette tactique discursive ne s'opère pas comme prévu, il arrive que Wrestle en adopte une autre, celle ayant trait à la valorisation de son ancien parcours professionnel et de ses compétences acquises, ses « ressources subjectives » en veille :

« Je m'en fous d'eux ! Complètement, moi je m'en fous ! J'ai fait plus de choses dans ma vie que la femme là-bas, si elle me regarde comme ça.... et elle qu'est-ce qu'elle a fait ?.... ».

Nous retrouvons dans ce dernier argument ce que Claudia Girola note dans son étude sur les sans-abri où « leur passé de travailleur était présenté parfois avec fierté » permettant de « se distinguer des images dévalorisantes du vagabond, du fainéant, du clochard que l'opinion publique leur attribue parfois.³⁵ ».

Si la valorisation du parcours professionnel n'est pas en œuvre dans le discours, il reste encore une autre subtilité de langage usitée par cette personne « sans domicile », et qui cette fois-ci s'appuie encore une fois sur les représentations sociales et le sens commun liés à l'entrée dans une précarité extrême :

« Quand je suis venus ici en France...on m'a dit : toi tu es un SDF ! Ok sans domicile, explique moi, je suis stigmatisé... eh ! attention c'est un SDF ! (en imitant une personne médisante) ok, oh c'est un SDF ! (à voix basse)....eh, eh, oh vous dites quoi ? Eh attention c'est un jeune SDF ! Et les allemands ils ont fait la même erreur...pendant les années 30...c'est un SDF ouah !!! Ils ont stigmatisé les gens qui sont... sans raison.....c'est possible que tout le monde devienne SDF...(...) ok... toi tu es mieux organisé, tu ne bois pas d'alcool, mais imagine que demain tu perdes ton appartement, eh... tu es SDF !....ah oui, où tu dors ? ».

L'idée fréquemment répandue ces dernières années d'une « insécurité sociale » touchant chaque citoyen et pouvant s'acheminer brusquement vers une existence de « SDF », nous la percevons dans cette dernière affirmation de Wrestle, où il sous-entend que personne, quel que soit sa position sociale, n'est protégé de cette forme de précarité. Une nouvelle fois le discours se transforme pour ne pas laisser transparaître cette identité sociale de « clochard » que les conditions d'existence trahissent. S'avouer dans une situation d'extrême précarité euphémisée par le mot « SDF », est chose plus aisée lorsqu'il s'agit d'arborer derrière cet aveu, cette menace universelle qui plane comme une épée de Damoclès au-dessus de chaque tête, celle de tomber subitement dans la rue. L'utilisation de l'argument de l'universalité du fléau de la précarité joue ici son rôle déculpabilisateur et en même temps permet de repousser cette altérité phénotypique, celle qui crée ces frontières symboliques entre les « inclus » et les « exclus ».

L'analyse du récit de vie de cette personne « sans domicile » nous a donné la possibilité de relever dans sa trajectoire sociale un certain nombre d'éléments

³⁵ Claudia Girola, *Rencontrer des personnes sans abri. Une anthropologie réflexive*. Politix, année 1996, Volume 9, Numéro 34

pertinents pour une analyse des conditions d'existence des plus démunis en termes de résistance et de survie à la fois physique et psychique.

Elle nous a permis de mettre en exergue d'une part les logiques d'action mises en place par Wrestle afin de lutter au quotidien, tout d'abord pour sa survie physique à travers la satisfaction *a minima* de ses besoins essentiels que sont l'alimentation journalière, l'obtention d'un abri où se reposer et protéger son corps, et la création d'une relation affective et sécurisante auprès d'un pair afin de lutter contre les violences de la rue.

Cette survie, symbole du quotidien des personnes « sans domicile », va de pair avec la sauvegarde de son intégrité psychique et de son identité pour « soi », essentielle dans son expression pour alimenter cette lutte et résister aux conditions d'extrême précarité et continuer à espérer des jours meilleurs qui, pour Wrestle, se poursuivront dans le système.

Tenir dans la rue enjoint la personne à mettre en place, et face à l'observateur extérieur, des tactiques discursives venant alimenter un autre type de logique d'action tournée quant à elles vers la survie psychique et morale et cette résistance au stigmatisme du « clochard ». Un discours sur soi se dessine alors, celui s'appuyant subtilement sur les représentations sociales pour contourner l'image de l'icône de la déchéance si prégnant dans l'imaginaire collectif, et qui devient aux yeux des concernés, objet de répulsions pour un renégociation identitaire salvateur.

Ce renégociation identitaire est pour Wrestle ce qui lui permet à travers l'interaction avec autrui, de préserver cette identité pour « soi » essentielle pour ne pas se confondre à la rue. Il est cette « façade », cet « appareillage symbolique proposé par l'acteur, à dessein ou non, pour élaborer son personnage sur la scène sociale en vue de définir la situation qu'il souhaite proposer à ses partenaires.³⁶ » ; une situation qui, ici, s'envisage auprès du « groupe des 4 » à travers le « rôle » de porte-parole, ou encore dans un discours sur soi destiné à contourner le stigmatisme du « clochard ». Porter la parole des « exclus » et s'affranchir de l'image désolante du « clochard » par le biais d'un travail de réflexivité, sont les éléments venant nourrir une logique d'action portée vers la survie de son image, celle qui lui donne la possibilité d'opérer un détachement vis-à-vis de son statut de pauvre et de misérable que lui impose sa condition.

Il s'agit pour Wrestle de ne pas « perdre la face », celle qui permet de se redéfinir en fonction de l'interactant pour « retrouver un visage digne de la réciprocité des autres³⁷ »...dans la rue.

³⁶ David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, PUF, deuxième édition, octobre 2008, p.111.

³⁷ *Ibid.*, p. 125.

Jean Michel : « *Etre avec les gens de la rue* (...) »

1. Premier contact

C'est lors du premier jour de nos investigations dans la ville de Strasbourg que l'occasion se présenta de faire la connaissance de Jean Michel, dit « Lulu ». C'est de cette manière, après nous avoir révélé son véritable prénom, qu'il se présenta à nous : « *Moi c'est Lulu, je m'appelle Jean Michel, mais tout le monde m'appelle Lulu.* ».

Par ce bel après-midi du mois de juillet 2012, après plusieurs mois d'analyses consacrés à nos précédents entretiens, nous décidions en effet de reprendre notre terrain d'enquête dans la capitale européenne du Bas-Rhin.

L'expérience accumulée au fil du temps de cette recherche, nous commandait sur l'instant, et de manière quasi naturelle maintenant, de pratiquer, une fois arrivé dans un nouvel espace urbain, cette exploration des lieux où notre regard scrute l'horizon et les moindres interstices de rues à la recherche de l'« objet social », ces personnes susceptibles de correspondre au profil de notre étude.

Tenter de trouver des personnes « sans domicile » dans le paysage urbain reste la plus aisée des tâches pour le chercheur, tant la visibilité de ces personnes reste accrue, et ce, souvent pour des raisons de survie. Des actes qui fréquemment se déroulent sous nos yeux et dans cette activité quotidienne de la manche par exemple, où le lieu est investi pour pouvoir réaliser son occupation souvent avec l'approbation tacite des acteurs de la rue (commerçants, policiers, passants), et une vigilance accrue envers d'autres personnes démunies, toujours à l'affût des profits que peut dégager un endroit devenant par là-même « stratégique ».

Ce constat fait nous amenait à nous diriger constamment vers les centre-ville ou gares des villes que nous avons « pratiquées » empiriquement pour cette recherche. Ces lieux publics restent pour nous, des lieux privilégiés afin d'entrer en contact avec des personnes « sans domicile ». Ils représentent ces points névralgiques dans une topographie de la misère où le lieu de sédentarisation diurne se choisit en fonction du passage, de son affluence journalière, mais aussi des liens socio-affectifs tissés dans et par ce dernier.

Il n'y avait donc pas d'exception à cette règle pour Jean Michel que nous repérions entouré d'un groupe de 4 personnes, adossées à la devanture d'un commerce situé à proximité de la place Kléber, en plein centre de Strasbourg. Les 5 personnes étaient en train de discuter autour d'une bière ou d'une gorgée de vin, au choix selon la bouteille qui parvenait à la personne dans cette pratique de « bons procédés », où partager (faire tourner) l'alcool devient moins le signe d'un alcoolisme affiché qu'une façon de créer et de pérenniser le lien.

L'ambiance conviviale perçue de l'extérieur nous enjoint à nous rapprocher pour capter l'attention d'une des personnes, celle qui permettra l'accroche. D'emblée, notre regard croisa celui du plus jeune des membres du groupe qui nous salua. Nous en profitons pour en faire de même en nous rapprochant. Très rapidement le groupe

laissera entrevoir une brèche nous donnant la possibilité d'entrer dans ce dernier en nous présentant et en présentant les motifs de notre venue.

Ceux-ci posés, les personnes furent enthousiastes à l'idée qu'un chercheur puisse s'intéresser à ceux vers qui plus personne ne vient, si ce n'est les professionnels ou bénévoles de l'action sociale, et pour des motifs bien particuliers. Notre motivation fût appréciée et même félicitée par un des membres du groupe qui nous posa des questions plus approfondies sur la sociologie et fit le parallèle avec sa nièce qui étudiait l'économie dans une Université.

Après quelques instants, c'est Jean Michel qui s'approcha de nous, couvert de son légendaire chapeau feutré. Il nous expliqua qu'il connaissait une personne depuis longtemps dans la rue qui pourrait nous intéresser. Ce dernier se proposa ainsi de nous la présenter sur le champ. Nous saluons le reste des personnes et décidons de suivre Jean Michel, place Kléber, ce lieu qui plus tard restera pour nous cet espace public annexé symboliquement par ceux qui ont tout perdu, comme un point de regroupement et de visibilité indéniable. C'est là, assis sur un des bancs que nous apercevons Gérard, « *papy Gégé* » comme on le surnomme au vu de son grand âge, entouré de l'ensemble de ses affaires personnelles comme prêt à repartir.

D'emblée et de manière informelle, cet homme nous confia qu'il était dans la rue depuis 3 ans, dès sa venue dans la ville de Strasbourg pour découvrir le marché de Noël. Depuis cette période, il n'a plus quitté cette ville et justifie son exil loin de sa campagne natale, par son étonnement quotidien en découvrant la ville au sens propre du terme et ses particularités. Nous décidions d'entamer un entretien, même si les critères de durée de vie dans la rue pour cette personne ne correspondent pas à notre épistémologie. Nous restions d'ailleurs à moitié convaincus de cette durée, pensant que cette personne était depuis plus longtemps que cela dans la rue, et que cette durée fictive annoncée était déjà le signe d'une première tentative de stratégie d'évitement vis-à-vis de notre enquête.

Au bout d'une heure d'échange, Gérard nous avança le fait qu'il nous avait tout raconté, qu'il ne voyait plus quoi dire de plus sur sa vie. Nous respectons son choix, en constatant que nos relances sur certains sujets de son passé n'étaient pas saisies.

Durant tout l'entretien, Jean Michel était assis à côté de nous sans nous interrompre, comme une façon de tester notre honnêteté et les tenants de notre enquête.

Mais pendant le temps de l'entretien avec Gérard, nous n'étions pas parvenus en parallèle, à briser cette forme de résistance présente chez Jean Michel, comme chez d'autres personnes, peu enclines à nous dévoiler leurs trajectoires de vie. C'est d'ailleurs une des remarques que nous nous étions faites à propos des nombreux refus essayés dans cette ville. La population de précaires de la ville de Strasbourg était-elle de ce point de vue, différente en comparaison de celle des autres villes où les refus étaient moindres et nous avaient permis de réaliser notre terrain avec moins de difficultés ?

Si l'on en croit certains professionnels ou bénévoles de l'aide sociale du territoire avec qui nous avons pu échanger, les personnes « sans domicile » de Strasbourg restent très méfiantes souvent en raisons d'expériences négatives vécues auprès de journalistes, ou de « faux » étudiants dont les enquêtes se sont révélées pour le moins décevantes.

L'un des moyens pour faire face à cette résistance était donc de passer du temps parmi ces personnes pour, en quelque sorte, montrer patte blanche et installer petit à petit ce climat de confiance indispensable à l'instauration d'une relation sociologique. Sans prétendre devenir un « initié » parmi ces individus stigmatisés, nous installions néanmoins pas à pas un climat de confiance salvateur pour notre enquête, dans la mesure où nous étions acceptés parmi eux.

Il nous a ainsi fallu plusieurs jours d'enquête étalés sur tout le mois de juillet et des moments partagés avec certaines de ces personnes sur cette place, pour que nous parvenions, non sans mal, à convaincre Jean Michel de s'exprimer.

Ce dernier avançait constamment comme argument à son refus le fait qu'il n'avait rien d'intéressant à nous raconter, ou qu'il ne convenait pas à nos critères épistémologiques, puisqu'il logeait dans un foyer depuis cinq années. Mais la rue, il l'avait connue pendant 10 ans avant, et c'est bien cela qui suscitait notre curiosité. Une curiosité qui allait s'intensifier en apprenant que, malgré cet hébergement il continuait à rester dehors toute la journée et certaines nuits pour partager des moments avec « ses potes », comme il nous l'exprimera plus tard dans son récit de vie.

Cette manière de se représenter son logement, nous la retrouvions auprès de cette personne « sans domicile », semblable à celles d'autres personnes que nous avons pu interroger, et où après plus de 10 années passées dehors, le logement ne s'envisage plus que comme un pied à terre exploité uniquement la nuit ou en cas de grands froids.

2. La trajectoire de vie de Jean Michel

- Une enfance prospère et choyée auprès de sa famille

Jean Michel est né le 15 mars 1954 à Meru, un petit village situé dans le département de l'Oise non loin de la ville de Beauvais. Il est l'aîné d'une fratrie d'une famille comprenant également une fille :

« Je suis né en 54, j'ai 59 ans, je suis né dans mon patelin là-bas, à Meru dans l'Oise département soixante, département soixante à côté de Beauvais...j'ai de la famille qui a beaucoup d'argent, ils ont des maisons, ils ont beaucoup travaillé... ».

Jean Michel est issu d'une famille plutôt bourgeoise, ou tout du moins assez aisée ; son père ayant monté une entreprise de maçonnerie et gros œuvre avec ses frères :

« Il (son père) était maçon plâtrier, avec ses frères... mes oncles, il y en avait un qui savait faire le carrelage, l'autre il savait faire la plomberie, on donnait chacun un coup de main (...) tout le monde connaissait ma famille, déjà une, ils ont travaillé partout, ils ont construit des pavillons...un peu partout...(...) ».

Choyé et protégé par sa famille, Jean Michel connaît une jeunesse privilégiée, à l'abri du besoin :

« J'étais trop chouchouté quand j'étais jeune, trop chouchouté on appelle ça...alors j'étais, les cadeaux de Noël c'étaient les voitures téléguidées, j'avais tout j'avais tout...j'ai été gâté par ma grand-mère par mes tantes, ma maman, et tout, j'avais tout, tout, j'avais tout, j'avais tout (...) ».

La production « anthroponomique » de cette famille se caractérise par le modèle patriarcal où les « rôles » parentaux se distribuent au sein de la sphère familiale encore en fonction du genre :

« Mon père était maçon plâtrier, il travaillait à la tâche, un « tâchons », la maman elle avait pas le droit de travailler à l'époque...dans le temps, la maman elle travaillait pas... c'était le papa qui ramenait la paye.... ».

A partir de l'âge de 16 ans, il quitte le circuit scolaire, sans diplôme, afin de travailler auprès de son père dans le domaine du bâtiment :

« Mon père était maçon plâtrier, il travaillait à la tâche (...) j'ai travaillé avec mon papa dans le bâtiment, c'est moi qui portait les sacs de ciment, les sacs de plâtre, la colle, je bouchais les trous, je lui tenais l'échelle et lui il construisait les agglos, les murs, tout ça...».

- La mort du père et les premiers problèmes liés à l'alcool

Dès son plus jeune âge, Jean Michel travaille donc en tant que commis auprès de son père et ce, jusqu'à sa mort. Son père disparaît en effet très jeune à l'âge de 40 ans des suites de problèmes liés à sa consommation d'alcool :

« Mon père est mort de l'alcool, à 40 ans...(...) ».

C'est à ce moment précis, en 1979, âgé de 25 ans, une fois son père disparu, que Jean Michel changera de secteur d'activité pour œuvrer dans le domaine de la production industrielle :

« Il est mort, il avait 40 ans voilà...après j'ai travaillé chez ALLIBERT, les armoires de toilette là où on met le dentifrice, le savon et tout, ça c'était une boîte qui vient de chez moi dans l'Oise...alors j'ai travaillé là pas mal de temps (...) ».

Plus précisément Jean Michel occupera dans cette usine d'assemblage de meubles, la profession de peintre en cabine. Une profession rendue possible grâce au CAP qu'il a pu passer et valider en cours d'emploi :

« J'étais peintre au pistolet en cabine, dès que j'ai lâché mon chantier avec mon papa quand il est décédé...j'ai passé mon CAP en usine, à l'époque on passait le CAP de peintre au pistolet c'était l'usine qui payait, c'est le patron qui m'a payé ça...il a vu que je me débrouillais bien il a dit hop là, ça a été payé par l'usine... ».

C'est à cette période aussi que Jean Michel connaîtra ses premières difficultés liées à sa consommation d'alcool :

« J'ai eu des héritages aussi hein...des familles, mon papa quand il est mort j'ai touché un héritage bien comme il faut je sais plus combien exactement parce que tout est passé dans l'alcool...et....bon ma grand-mère elle est décédée pareil la maison elle a été vendue, et j'ai touché beaucoup d'argent aussi...alors là quand on a de l'argent on a beaucoup d'amis hein...j'avais des amis de partout, je rentrais dans le bar y avait déjà deux trois gars qui m'attendaient, des amis (...) ».

- Une succession d'emplois jusqu'à l'arrivée à Strasbourg

Salarié dans sa région natale, Jean Michel connaît la succession de plusieurs employeurs avant de migrer en Alsace, et plus particulièrement à Strasbourg pour trouver un emploi :

« Je suis venu sur Strasbourg pour trouver du travail, y avait plus de travail c'était un petit patelin, y avait que des fermes (...) y avait pas de...y avait quoi deux, trois usines y avait pas grand-chose...alors je suis arrivé en quatre-vingt en Alsace (...) ».

Il arrive donc dans les années 1980 à Strasbourg, en 1981 plus exactement, à l'âge de 27 ans :

« D'une boîte à une autre après je me suis retrouvé à Strasbourg...c'est un chauffeur routier qui m'a emmené à Strasbourg, les années 80, en 80, en 80 je suis arrivé à Strasbourg, en 81 (...) ».

C'est à cette époque qu'il fera la connaissance de sa future femme avec qui il se mariera dans la foulée la même année :

« Je suis arrivé en 80 en Alsace, c'est là que j'ai connu ma femme (...) ».

- La rencontre avec sa femme et la naissance de sa fille

Cette rencontre, Jean Michel la fera par le biais des petits « boulots » qu'il réalise sur les marchés dans l'attente de retrouver un travail stable :

« Je me suis marié avec une allemande, je ne parle pas un mot d'allemand, ni d'alsacien, il fallait le faire quand même ! C'est pas moi qui l'ai dragué ! C'est ma femme qui m'a dragué, c'est pas moi, c'est ma femme, je l'ai connue dans un repas, dans un repas, euh...parce que quand je suis arrivé en quatre-vingt à Strasbourg j'ai fait les marchés, ben y avait pas de travail donc j'ai fait les marchés pour commencer...un coup de main à l'un... un coup de main à l'autre, je sortais les

penderies, je montais les stands (...) et après c'est là.... dans le repas, ma patronne (...) elle avait invité beaucoup de monde et c'est là que j'ai connu ma femme ».

C'est à ce moment qu'il rejoindra sa compagne dans son logement, pour fonder un foyer :

« J'habitais à la Haute Pierre cinquante-trois rue Pétrarque à la Haute pierre, HLM...Ah ma femme elle l'habitait là déjà quand je l'ai connue, hein... ».

Cette union va aussi très rapidement dynamiser ses recherches d'emplois, puisque dans la semaine qui suit celle-ci, Jean Michel trouvera une profession plus stable à Koenigshoffen, dans les forges :

« Après je suis partis au boulot et au bout d'une semaine j'avais déjà du travail hein ! (...) j'ai attaqué Strafford les forges de Koenigshoffen, c'est connu ! C'est connu, pas mal d'années aussi (...) ».

Une opportunité professionnelle va toutefois se présenter à l'occasion de la construction du tramway dans la ville de Strasbourg. Sans emploi pendant cette période, Jean Michel va se voir proposer le travail de maçon dans le cadre de ce chantier régional, et au vu des compétences acquises auprès de son père :

« J'ai travaillé au tram sous le tunnel quand y avait Madame Trautmann y avait le tram... elle a dit : ceux qui sont aux ASSEDIC et ceux qui sont maçons ou plâtriers... ou si ou ça, hop ! Tout le monde au tram, elle nous a envoyé tous au tram, alors j'ai fait le tram aussi...pas le gros œuvre....j'ai fait le béton tout ça. (...)».

Une année après leur mariage en 1982 , le couple donnera naissance à une petite fille :

« En 82 ma fille elle est né... le 20 mars 82, moi je suis né le 15 elle, elle est née le 20...c'est le plus beau cadeau que ma femme elle m'a fait, c'est ma fille...(...) ».

Jean Michel devient donc à 28 ans, le chef d'une famille dont le profil s'est modifié avec les exigences de la modernité et le passage d'une vie de campagne à une vie urbaine. En effet, dans cette nouvelle sphère familiale et contrairement à la famille dont il est issu, les « rôles » dévolus aux parents se modifient pour laisser place à une nouvelle production « anthropomique », où les fonctions parentales ne se cantonnent plus selon la tradition patriarcale et les genres :

« J'avais un apport personnel pour acheter une maison...j'étais marié avec une infirmière elle a BAC plus trois...infirmière au CMCU à Schiltigheim...on avait un beau boulot, on avait des belles payes...(...) ».

La fonction de chaque parent se modifie. Le « rôle » de soutien de famille n'est plus uniquement dévolu à Jean Michel, sa femme est également concernée par cette fonction du fait de son emploi. Le couple travaillant chacun de son côté permet ainsi au ménage d'être protégé du besoin et d'avoir un certain pouvoir de prospective sur l'avenir. Toutes les circonstances étaient ainsi réunies pour faire de la vie de ce ménage une vie paisible et confortable.

- **Des problèmes de santé empêchant de poursuivre sereinement sa profession**

Néanmoins des problèmes de santé pour Jean Michel viennent en quelques sortes entacher cette trajectoire sociale qui jusqu'à présent offrait les plus belles promesses. Une tare héréditaire du côté de sa grand-mère lui est rapidement diagnostiquée. Jean Michel possède en effet depuis sa naissance une mal formation au niveau d'un de ses pieds ce qui ne l'empêchera toutefois pas de continuer de travailler en usine, et ce, malgré les douleurs répétées :

« Ben je travaillais dans les usines...pareil que les autres hein, mais seulement ça faisait mal hein...quand je rentrais c'était les bains de pieds et tout avec du sel trempés tellement que ça faisait mal...(...) ».

Malgré ses difficultés à pouvoir travailler, Jean Michel ne bénéficie pas d'une reconnaissance en tant que travailleur handicapé :

« J'ai travaillé avec mon handicap parce que personne, on voulait pas me donner d'argent...me reconnaître travailleur handicapé ça a mis longtemps hein (...) ».

Ce n'est qu'en 1987, qu'il se fera opérer du tarse :

« J'ai été opéré en 87 quand j'étais encore marié... ».

Mais l'opération ne résout guère la mal formation de Jean Michel. Malgré cette douleur, il continuera à travailler pendant encore 12 années, jusqu'en 1999, année de la perte de son emploi et de l'entrée dans une inactivité durable.

L'alcool, le divorce et le début de la chute

Mais c'est en 1997, 2 ans avant de stopper son emploi, qu'il sera quitté par sa femme, qui le mettra à la porte du logement et demandera le divorce après 16 années de vie commune :

« Ma femme elle m'a viré, voilà (silence)... je me suis retrouvé dans la rue (...) ».

Cette séparation, Jean Michel ne la justifie pas de manière explicite dans son récit. Toutefois au vu des éléments qu'il nous donne, certaines pistes peuvent être envisagées comme déterminantes vis-à-vis de ce divorce. Il y a tout d'abord sa consommation d'alcool qui, comme il nous le déclara, « l'a rattrapé » et lui a fait perdre son emploi :

« Après vers la fin, ça a recommencé, ça a recommencé...l'alcool qui m'a fait perdre mon emploi.....Des fois je buvais même au travail, j'avais ma clé du placard, là où on se déshabille, où on se change le matin, j'avais même de l'alcool là-dedans... (Silence) ».

Cette consommation d'alcool journalière et importante qu'il connaît depuis l'âge de 25 ans, lui fera également dilapider l'ensemble de son héritage perçu suite à la mort de son père. Cette difficulté à gérer son budget conduira dans un premier temps sa femme à devenir la seule personne en mesure de diriger la gestion financière du ménage :

« C'est ma femme qui tenait l'argent autrement je l'aurais dépensé depuis longtemps...je lui donnait l'argent j'avais pas le droit d'aller sur le compte, à la banque on m'a jamais vu à la banque, on me connaissait même pas...c'est ma femme qui allait chercher l'argent et qui me donnait l'argent...autrement j'aurai déjà vidé tout, le compte il aurait été vidé (...) ».

Son mode de vie, ainsi que sa difficulté à gérer son argent auront sans doute eu raison de cette union entre Jean Michel et sa femme qui le mettra à la porte de son logement en 1997.

- Le début d'une vie à la rue

Ce sera durant les 2 années qui ont suivi sa séparation que Jean Michel vivra sa première période de précarité. Dans un premier temps, de 1997 à 1999, il alternera les hébergements provisoires en parallèle à son activité professionnelle qu'il perdra suite à ses problèmes de santé mais également d'alcool, comme il l'exprimait auparavant :

« Il fallait que j'arrête hein....après il fallait que j'arrête, il fallait que j'arrête hein, je me mettais en maladie...après je recommençais, ainsi de suite et j'ai arrêté de travaillé en quatre-vingt-dix-neuf (...) ».

Durant cette période Jean Michel connaîtra des passages plus ou moins longs dans des foyers d'hébergement, souvent quittés prématurément pour l'insécurité qui y règne. Face à cela, les nuits dans la rue se feront de plus en plus régulières :

« Je me suis retrouvé dans la rue, j'ai fait le Fritz-Kiener, j'ai fait le Château d'eau j'ai fait, j'en ai fait pas mal, moi j'appelle ça des lieux de perdition.... y a que des voyous là-dedans ! Y a des voleurs de portefeuille, des voleurs d'argent, on nous vole même les chaussures ! Y a pas de sécurité la nuit ça vole, c'est pour ça que les gens ils préfèrent dormir dehors, ils veulent pas rentrer dans les foyers surtout les anciens...eh oui...après j'ai arrêté j'étais même du côté de l'Elsau...j'étais à la cité relais du côté de l'Elsau, j'ai même fait la cité relais près de la prison, j'ai fait tous les lieux de perdition...maintenant j'ai mon Sonacotra je suis tranquille mais j'ai dormi longtemps dehors (...) ».

- L'entrée dans une carrière de « sans domicile »

Les premières expériences de « sans domicile » vont donc se faire jour à partir de 1999. Sans emploi, sans logement, et échaudé par ses expériences en foyers, Jean Michel n'a d'autre solution que de vivre dans la rue avec les Assedic comme ultimes ressources :

« Je touchais les Assedic pendant pas mal de temps quand même, et après le RSA (...) J'ai dormis dehors aussi en bas de la rue Marcuse, là où il y a les toilettes, en bas de la rue Marcuse, vous descendez...et un jour, y a le pont j'ai dormi là aussi....en hiver on se serrait les uns contre les autres hein...les uns contre les autres (en chantonnant) c'est une chanson en plus....on avait des cartons, en dessous des sacs de couchage, il faut un carton pour l'humidité....parce que ça remonte hein...ça remonte... ».

Ces premiers apprentissages de la survie dans la rue iront de pair avec la création de liens affectifs développés avec ses semblables, ceux qui dorénavant le rebaptiseront « Lulu » :

« C'est en Alsace qu'on me l'a donné...un ami, puis un autre ami, puis encore un autre ami....le bruit a couru puis c'est Lulu maintenant...avant c'était Jean Mi puis après c'est devenu Lulu, tiens dorénavant tu t'appelleras Lulu j'ai dit ben d'accord...ça me dérange pas...on me l'a donné ici à Strasbourg, ça aurait pu être un autre.... ».

La survie en matière de nourriture s'organise également autour de la « débrouille » où les actions dispensées par l'aide sociale restent un soutien essentiel pour Jean Michel :

« Oh j'allais un peu partout à l'Armée du Salut....tous les mercredis au temple neuf, là c'est juste derrière l'église le temple neuf....on peut prendre le petit déj le matin et y a un repas deux fois par....je m'en rappelle plus deux fois par semaine....en Alsace c'est quand même bien... y a tout ce qui faut...y a tout ce qui faut....moi je plains les patelins là où je viens, les patelins retirés....(...) ».

Les ASSEDIC arrivées à leur terme laisseront place au RSA pour une existence de plus en plus précaire, marquée par l'obligation de faire la manche pour accroître des ressources minimales :

« Au pont Corbeau, au-dessus du manège, au pont Corbeau, je faisais la manche là c'était ma place...personne ne venait parce que faut pas prendre la place des autres...chacun à sa place si on prend la place de l'autre, y en a cinq qui arrivent et on prend une tête au carré ! Maintenant ils se battent pour avoir une place....moi j'avais ma place au pont Corbeau...le RSA s'est vite dépensé...(...) ».

C'est par le biais de cette pratique de rue, que Jean Michel intégrera également l'importance du lieu, qu'il s'agit de défendre vis-à-vis des autres précaires en quête, eux aussi, d'un espace public susceptible de dégager des bénéfiques.

- L'hébergement en foyer, une solution comme une autre

Depuis 1997, le parcours a-résidentiel de Jean Michel oscille dans un premier temps entre des nuits en foyers et dans la rue près de la rue Marcuse, pour au final, désertier totalement ces lieux de « *perdition* » comme il nous l'exprime, et ne rester que dehors. Ces 10 années passées comme « sans domicile », vont s'acheminer progressivement vers une solution pérenne du point de vue du logement pour aboutir en 2007, à l'accès à un foyer d'hébergement :

« En 2007 et c'est là qu'on m'a donné ma pension d'handicapé en même temps, l'assistante sociale, elle m'a trouvé ma chambre, elle m'a donné ma pension, elle a tout fait les papiers, j'ai eu ma pension et j'ai eu ma chambre.... ».

Un accès rendu possible grâce à l'obtention d'une Allocation d'adulte handicapé perçue dans la foulée, et suite à ses problèmes de santé chroniques. Depuis maintenant 5 années, Jean Michel vit dans ce foyer où il semble y avoir trouvé ses repères :

« Ben oui c'est impeccable, je suis bien vu dans mon couloir j'habite au quartier des blacks....y a pas un seul français y a que des blacks dans mon couloir....et puis je suis défendus en plus faudrait pas qu'on vienne m'embêter, mon voisin il fait 2 mètres zéro deux une armoire à glace hein, il a fait vingt ans de prison...vingt ans de taule mon voisin, il rigole pas.... ».

Toutefois, ce lieu, Jean Michel l'occupe selon ses désirs et les priorités qu'il s'est fixé, constamment dans la rue la journée pour partager des moments conviviaux avec ses amis, notamment à la place Kléber, ce lieu devenu lieu de regroupement pour les précaires :

« Bien sûr...en hiver aussi je viens ici (place Kléber)..... ».

Ou, lorsque l'envie lui prend de passer la nuit dehors avec ses amis :

« J'aime bien la vie de la rue, en fin de compte, j'aime ça... quand il fait beau je suis capable de dormir avec mes copains dehors, je dors avec le papy qui avait sa couverture...j'ai dormi sur sa couverture et pourtant il faisait beau, je voulais pas rentrer, je dors à côté de papy, à côté de lui pénard... ».

Un sentiment de liberté qu'il retrouve au moment où sa pension de personne handicapée ne suffit plus, et où la manche reste toujours une compétence à réactiver afin de gagner quelques sous qui aideront à terminer les fins de mois difficiles :

« Ça m'arrive, pour l'instant ça va j'ai encore des sous sur le compte...on est début du mois, mais fin de mois difficile, ça m'arrive de m'arrêter là et quand je vois du monde hop là ! Toujours au pont Corbeau...(...) ».

La rupture d'une vie d'avant avec un présent s'étant arrêté depuis plus de 10 années, se dévoile dans ce récit de vie de manière plus contrastée que dans les autres situations étudiées jusqu'ici. En effet, nous ne retrouvons pas dans l'évolution

de cette trajectoire sociale, les éléments nourrissant ce « récit du malheur » présents dès le plus jeune âge de la vie de l'individu, où la sphère familiale d'origine déjà affaiblie ne peut éviter l'enchaînement de pertes. C'est dire que la trajectoire qu'a pris cette existence va à l'encontre des approches classiques faisant souvent de la pauvreté extrême une question de classes.

Même s'il ne s'agit guère ici de discuter en détail et dans le temps de cette analyse, des causes profondes ayant amenées cette personne dans la rue, force est de constater qu'il n'existe pas d'antécédent, de terrain favorable qui permettent d'expliquer la chute souvent brutale que subissent ces individus.

En d'autres termes, la pauvreté extrême ne se cultive pas dans les milieux sociaux les plus défavorisés et dans cette forme de fatalisme. Bon nombre d'acteurs mettent en place des tactiques leur permettant d'éviter le pire. Quant aux personnes qui sembleraient « protégées » par leurs conditions sociales, nous voyons à travers cet exemple, qu'il n'en est rien et qu'elles peuvent également basculer de l'autre côté des frontières symboliques.

Dans le cas de Jean Michel, nous pourrions facilement conclure que la cause de tous ses maux soit l'alcool. Un alcoolisme qui le conduit à tout perdre pour terminer dans la rue malgré une situation familiale confortable. Mais cette conclusion reste hâtive puisque construite sur une lecture du récit au pied de la lettre. Une lecture au second degré pourrait invoquer avec la même force, le décès d'un père omniprésent auprès duquel Jean Michel s'est construit. Nous serions ainsi légitimes à penser que cette existence de « sans domicile », n'est que la conséquence d'une souffrance liée au deuil, une manière à soi de s'oublier pour oublier. En tous cas, plusieurs hypothèses pourraient être mises à l'actif d'une chute que nous pourrions qualifier d'inattendue. Néanmoins, plus important est pour nous l'extraction d'informations du récit nous donnant l'opportunité de dépasser l'histoire des pertes pour envisager une meilleure compréhension du caractère atypique et « extra-ordinaire » de cette vie. Une vie qui, de la chute irréversible s'est transformée en survie existentielle et quasi existentialiste, tant elle se marque en profondeur du sceau de cette singularité pour résister à l'univers hostile et désidentificateur que symbolise la rue et ses habitants. Comme le déclarait Vince (Vincent Cassel) dans un des films de Mathieu Kassovitz, « La Haine » : « le plus dur c'est pas la chute, c'est l'atterrissage ».

3. L'analyse de cas

3.1 La mémoire du passé, un moyen de faire face à sa condition

Comme nous l'avions laissé sous-entendre à la fin de la reconstitution de la structure diachronique du récit de cette personne et à l'instar des autres situations analysées, le milieu social d'origine dont est issu Jean Michel ne laissait pas supposer une chute dans la rue, même si cette supposition se fonde sur une historicisation reconstruite *a posteriori*, omettant sans doute des « zones blanches », ces non-dits peut-être plus instructifs sur le pourquoi d'une telle trajectoire de vie.

Toutefois ici, nous partions sur des antécédents familiaux différents nous amenant à envisager la chute dans la rue de manière encore plus brutale pour cet individu que pour les autres.

Mais ceci ne restait qu'une impression, de surcroît la nôtre, emprunte d'une subjectivité sans doute ici trop affirmée qui nous fit envisager ce passage marquant une rupture entre une vie passée et le présent, plus douloureuse pour Jean Michel. En effet, la perte se fait sans doute plus difficile et plus inconcevable, sidérante même lorsque l'individu n'y est pas préparé. Du reste l'individu peut-il se préparer à sa chute ?

Ce qui nous fait dire que quel que soit la condition sociale d'origine de la personne, la rue n'est jamais envisageable et envisagée comme un événement prévisible. Elle laisse toujours celui qui la subi dans un désœuvrement total et brutal, où les seules choses auxquelles se raccrocher restent encore souvent, le passé.

On aurait ainsi tort de croire que ce passé demeure pour la plupart des personnes dans la rue, ce à quoi il tente d'échapper coûte que coûte pour se réinventer une vie ailleurs, onirique dans le déroulement de son quotidien. Au contraire, le passé est souvent ce qui permet à ces personnes de demeurer dans un présent pour le moins acceptable et supportable, dans la mesure où il donne la possibilité dans certains contextes d'être réactivé au service d'une survie.

Cette hypothèse s'est surtout construite dans un contexte bien particulier qu'est celui de la manche, où nous avons déjà observé cet « art de faire » au principe d'anciennes compétences remises en branle au prix d'une rationalisation salvatrice.

Un passé qui vient sans aucun doute justifier cette identité sous tension que subissent quotidiennement ces personnes, constamment en train de lutter entre une image de soi se référant au passé et celle du présent dans la peau d'un « sans domicile ».

Cette tension accrédirait l'idée d'un combat identitaire journalier pour tenter de préserver son identité pour « soi », celle ayant trait au passé, qui dans certaines configurations et pour qui veut bien l'entendre, permettrait d'envisager ces hommes « ni d'ici, ni d'ailleurs » - terme topographique pouvant également s'appliquer à la temporalité -, non pas comme des sujets anhistoriques, mais des acteurs qui poursuivent tant bien que mal leurs histoires.

- **« C'était pas tragique pour moi c'était au contraire....c'était un changement (...) » : une banalisation de la misère portée par sa condition**

Plusieurs entretiens sur la durée avec Jean Michel nous ont permis de remarquer pour mieux comprendre dans le récit, l'évocation du passé comme un moyen de faire face à sa condition sociale actuelle et durable. Au moment de lui poser la question de cette rupture et de sa chute dans la rue, voici ce qu'il nous répond :

« Disons que la rue pour moi c'est rien du tout parce que j'ai des bons souvenirs....moi j'ai pas vécu dans la rue moi, moi j'ai vécu dans une grande famille on avait une grande maison, on avait du terrain, des poules, des oies, des canards...on avait tout, j'ai eu une vie extraordinaire, grâce à mon papa... ».

L'arrivée dans la rue n'a donc pas été vécue de manière tragique pour Jean Michel au point que dans son discours, il affirme ne pas avoir vécu dans celle-ci. Ce qui bien évidemment est incorrect à l'écoute de la suite de son discours :

« Oui, mais moi je me rappelle d'avant c'est pour ça que la rue ça me fait pas peur...parce que je me rappelle de ce que j'ai vécu avant, ce que les autres ils n'ont pas vécus...moi ce que j'ai vécu, les autres ils l'ont pas vécu...(...) ».

Il ne s'agit pas ici de mettre en confrontation deux bribes de son discours pour établir la véracité des faits, et montrer l'incohérence du premier propos vis-à-vis du second, au contraire. Cette affirmation, celle de n'avoir pas vécu dans la rue, est davantage perçue comme une manière à soi tacticienne de se distinguer, de se démarquer des autres précaires en invoquant une vie d'avant aisée. La remémoration des tendres souvenirs liés à sa vie passée que nous entendons tout au long de son récit, s'analyse davantage comme mue par une logique destinée, sans doute auparavant, à amortir le choc, et aujourd'hui, à banaliser sa condition :

« En Alsace bon j'ai connu la rue, les années quatre-vingt...c'était rien pour moi, c'était rien du tout...moi j'avais vécu avant autre chose, ce qui n'ont rien vécu alors là c'est vraiment des gars de la rue...(...) ».

Cette manière de banaliser sa situation s'appuie sur une forme de distinction et sur cette tactique bien connue du stigmatisé s'employant à hiérarchiser les siens comme le stipulait Erving Goffman dans ce sentiment d'« ambivalence ». Toutefois ici, il s'agit non pas de comprendre cette hiérarchisation comme le produit d'une rivalité « douce », celle mettant en avant les attributs négatifs de l'autre pour s'élever de sa condition pourtant similaire. Ici elle se joue en invoquant le vécu et les expériences liées à une existence dorée et insouciante.

Ainsi selon Jean Michel, être un « *gars de la rue* » c'est avant tout ne rien avoir vécu comme il nous le déclare, ou uniquement le malheur. Ce qui sous-entend qu'avoir bien vécu auparavant pourrait permettre de prendre la vie dans la rue comme un jeu, ou du moins comme une expérience à vivre :

« Moi j'avais vécu autre chose avant c'est pour ça que la rue je voulais l'apprendre je voulais l'apprendre je voulais savoir comment on y dort dans la rue, comment on pouvait se débrouiller...j'étais trop chouchouté quand j'étais jeune, trop chouchouté on appelle ça...(...) ».

Cette tactique discursive met le chercheur face à une évidence s'agissant des représentations liées au « clochard » et au déroulement de son déclin. Cette misère sans nom trouve, généralement par le biais des représentations collectives et de certains travaux scientifiques, sa genèse dans les milieux les plus défavorisés, ceux qui ne possèdent pas les armes pour lutter. Nous revenons ici sur notre précédent argument tentant de déconstruire l'idée d'une pauvreté associée mécaniquement à celle d'une différence de classes ou de groupes sociaux.

Cette idée prégnante dans l'inconscient collectif (la mémoire collective), Jean Michel l'a sans doute eu auparavant, et c'est d'ailleurs celle-ci qui, peut-être, le préservait tant bien que mal, malgré l'enchaînement des catastrophes, de l'idée d'une chute irréversible.

Cette pensée réconfortante a donc sans doute déjà fait son chemin dans l'esprit de cette personne, avant la chute, agissant ainsi comme un anxiolytique face aux contours d'un destin qui, jour après jour, se précisait. Et c'est cette même pensée malgré la chute et l'arrêt du temps depuis plus de dix années, qui est encore convoquée ici pour banaliser sa situation et contourner le stigmate de pauvreté extrême.

Le fait d'avoir vécu une vie prospère auparavant exclu toute assimilation avec ceux qui pourtant partagent la même condition, mais qui n'ont pas vécu à l'abri du besoin dans leurs passés. Ainsi de ces hommes qui n'ont pas vécu comme le dit Jean Michel, nous pourrions associer l'idée de Maurice Halbwachs au sujet de la mémoire individuelle, et songer comme lui que : « l'on dit quelquefois de certains hommes qu'ils n'ont pas eu d'enfance, parce que la nécessité de gagner leur pain, s'imposant à eux de trop bonne heure, les a contraints à entrer dans les régions de la société où les hommes luttent pour la vie, alors que la plupart des enfants ne savent même pas que ces régions existent (...) ¹ ».

Etre un « *gars de la rue* » et souffrir de l'« exclusion » s'apparente ainsi pour Jean Michel à avoir connu une vie sans enfance, immédiatement régie par des obligations d'adultes. Tout le contraire de la sienne.

De fait dans ce contexte bien précis, sa mémoire ne lui joue pas des tours. Au contraire, elle est un socle indispensable pour oublier, ou tout du moins faire oublier à autrui sa réelle condition. La réactivation d'un passé doré se remet en marche dans cette situation où il convient de masquer sa réalité, son présent par une surenchère de son passé. C'est dire que la mémoire individuelle est ainsi mise à contribution dans le discours, mais également de manière quotidienne, pour soi, comme pour maintenir ce lien avec ses proches et ne pas se perdre. C'était comme si pour cette personne « sans domicile », le temps s'était arrêté une fois arrivé dans la rue. Comme si le présent n'était qu'une réactivation quasi permanente d'un passé heureux, celui qui le fit tenir pendant dix années dehors.

Toutefois cette supposition n'implique pas pour autant que cette personne soit dans sa propre temporalité, comme le pensent certains scientifiques, celle qui caractérise un enfermement sur soi destructeur. L'évocation de la mémoire est davantage comprise dans ce cadre d'analyse, comme cette pratique singulière qui permet à Jean Michel de ne pas se sentir seul, abandonné de tous, même si c'est le cas.

Par analogie avec un exemple cité par Maurice Halbwachs, nous pouvons claquer ce qui vient d'être dit à cela : « Mais alors il pensait aux siens et il n'était plus seul qu'en apparence. Il importe peu, dès lors qu'il ne se rappelle point en quelle époque précise et en quel cadre local et temporel. C'est la pensée de la famille absente qui fournit le cadre (...) ² ». Un cadre symbolique qui devient objet de résistance psychique dans le quotidien et objet de valorisation et de distinction dans le discours, lorsqu'il affirme par exemple : « *je préfère être avec les gens de la rue....c'est mieux que...moi j'ai connu la bourgeoisie, la bourgeoisie c'est autre chose (...)* ».

Jouer sur ses anciennes appartenances sociales et la vie qui allait avec, caractérise ainsi cette première logique où l'acte de paraître différent des autres permet une redéfinition de soi salvatrice, en lien très étroit avec la mémoire.

¹ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Editions Albin Michel, nouvelle édition, Paris, 1997, p72.

² *Ibid*, p.70.

Cependant cette mémoire qui, paradoxalement permet aussi d'oublier, ne parvient pas totalement à enfouir le présent, celui qui révèle à Jean Michel ce qu'il est devenu, et où la convocation du passé cette fois-ci fait souffrir :

« Pour dormir tous les soirs je prends un valium pour dormir tous les soirs, je prends dix milligrammes de valium pour dormir...à cause de l'anxiété (...) mais attention le soir ça gamberge avant d'aller se coucher ça gamberge...je pense ce que j'étais avant et ce que je suis devenu maintenant....ouais...(...) ».

Il est donc important de constater au travers de cette illustration, le maniement précautionneux que requiert celui de la mémoire. Activée pour faire face au stigmaté et se sentir différent des autres précaires en évoquant un passé doré, elle est également autonome dans son fonctionnement lorsqu'il s'agit de rappeler à soi sa propre évolution et les souffrances qui l'accompagnent.

Cette logique d'action mise en place par Jean Michel afin de brouiller les apparences dans le discours, peut donc être à double tranchant tant elle lui rappelle aussi sa déchéance et l'incapacité à faire machine arrière. Elle est à l'image d'une sucrerie douce-amère, où une fois consommée, l'amertume du goût demeure en arrière-plan.

3.2 A l'époque, le handicap physique comme « désidentificateur³ » puissant

- **Un « symbole de stigmaté⁴ » mis en avant pour en cacher un autre**

Puisque nous venons de présenter une première logique dans la pratique prenant forme dans le discours, et s'apparentant à cette « ambivalence » éprouvée envers les siens, tout logiquement, nous en venons maintenant, à ce paradigme de l'extrême pauvreté, cette figure de l'« exclusion » , voire de l'auto-exclusion que symbolise le « clochard ».

Nous employons ici l'expression « tout logiquement », simplement parce que le fait de se départir, dans le verbe, de ses comparses a forcément un lien direct avec l'image de soi et celle du « clochard » dégagées auprès d'autrui, et que, dans un souci de cohérence, il s'agit de contourner pour mieux se préserver.

Mais là encore, ce contournement se fait de manière subtile et singulière. Il relève de la force des « symboles de stigmaté » portés par la personne et du jeu qu'elle décide d'élaborer en cohérence avec son attribut. Comme le souligne Erving Goffman, certains « symboles de stigmaté » restent peu perceptibles de l'extérieur, ce qui facilite le « contrôle de l'information ». Dans ce cas, la personne stigmatisée risque peu de perdre la face dans les échanges sociaux avec les normaux, à moins de réaliser une « gaffe⁵ » engendrée par « ces signes fugitifs⁶ » qui « discréditent une prétention tacite⁷ ».

³ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de Minuit, Paris, 1975, p.60.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid*, p.61.

Pour Jean Michel, il n'y a pas de gaffe, l'apparence joue en sa faveur. Vêtu de manière « ordinaire » avec comme unique signe distinctif un chapeau feutré, il ne ressemble guère à ces « clochards » dont l'apparence parle pour eux. L'abandon de soi symbolisé à travers le port de guenilles n'est pas ici de mise ; tout comme n'est pas de mise l'incurie légendaire du « clochard » outrancière pour l'interlocuteur sensible. Jean Michel prend soin de lui, nous l'avons constaté dans son apparence mais également dans ses dires :

« Oui c'est mon coiffeur ça fait deux fois qu'il me coupe les cheveux (...) ».

Si l'apparence est ainsi trompeuse, il nous reste le discours, qui lui, peut également tromper dans une tactique de survie psychique liée à l'image de soi valorisante, que l'individu essaye tant bien que mal de cultiver. Ainsi pour mieux comprendre comment fait cette personne « sans domicile » pour préserver une image de soi positive vis à vis du regard d'autrui, le récit de vie est essentiel puisqu'il dévoile dans le verbe et au bout d'une analyse, ce qui ne se voit pas. Plus précisément, le « contrôle de l'information » sur son stigmaté, réussi du point de vue extérieur, doit également se réussir de l'intérieur, c'est-à-dire à l'intérieur d'une relation et dans le for intérieur de celui qui s'exprime.

Il faut ainsi remonter dans notre analyse, dans le cours du temps et de son histoire afin de relever ce qui, il y a quelques années, permettait à Jean Michel de mettre en avant un « symbole du stigmaté » permettant de dissimuler son stigmaté de pauvreté extrême associé au « clochard ».

Ce symbole était celui que dégageait sa condition, non plus sociale mais physique, à l'époque où suite à son opération censée corriger sa tare héréditaire, il se vit affublé d'un fauteuil roulant, le temps de sa convalescence afin de pouvoir tout de même se déplacer dans la rue, de manière relativement autonome :

« J'ai...j'étais en fauteuil roulant, ben ils m'ont connus...(...) je me faisais poussé par les potes, par les copains....ben oui voilà.... ».

La liberté de mouvements, si précieuse aux yeux des personnes vivant dans la rue, se compense ici par ce « bénéfice secondaire » comme nous pourrions le nommer, cet avantage à être et à paraître cette personne invalide, handicapée, dans l'incapacité de pouvoir faire usage de son corps de manière tout à fait naturelle et autonome. La liberté possède ainsi un prix que Jean Michel a converti en avantage détourné, celui du dévoilement de son handicap physique.

Plus clairement, le fauteuil roulant avec lequel il se déplaçait constamment à une époque, représente ce « symbole de stigmaté », utilisé par cette personne afin de cacher un stigmaté beaucoup plus honteux celui d'une misère irréductible. Le processus « désidentificateur » prend donc forme ici en substituant à la vue du passant, une incapacité motrice plutôt qu'une incapacité à créer du lien et à prendre son destin en main. Cet avantage nous le retrouvons dans les déclarations de cette personne « sans domicile » et dans un contexte tout particulier qui est celui de la manche :

⁶ Ibid

⁷ Ibid.

« C'est mieux, c'est plus que mieux, c'est mieux, mieux, mieux mieux c'est plus que mieux parce que les gens ils voient et ils donnent, ils voient la détresse je sais pas quoi, le handicap....voilà on donne, j'ai eu des billets, j'ai eu, les gens ils donnent ,ils donnent, ils donnent plus facilement (...) ».

Cette affirmation se passe de commentaire. Le principe « désidentificateur » est on en peut plus clair dans cet exemple ; il permet de masquer un désavantage certain en utilisant subtilement un désavantage moins contraignant d'un point de vue moral, et donc plus supportable pour soi et l'image que l'on dégage au dehors. Néanmoins, ceci ne signifie pas que le handicap qu'il soit physique ou mental, et lorsqu'il se voit, soit un stigmate beaucoup moins lourd à porter que celui d'une misère extrême, loin s'en faut. Il convient cependant de penser que dans un contexte bien précis et suivant les situations et les personnes, force est de constater que certains stigmates sont beaucoup plus supportable que d'autres.

De fait, son incapacité motrice portée à la vue de tous par ce que nous pourrions nommer, en langage interactionniste, cet « appareillage symbolique », son fauteuil roulant, est, *a contrario* de ce que pourrait penser la plupart des personnes, plus accommodant qu'il n'y paraît.

De fait également, grâce à cette nouvelle condition « virtuelle », celle de personne handicapée, confortée symboliquement et économiquement par l'Allocation Adultes Handicapés qu'il perçoit, il échappe à sa réelle condition sociale, celle de « clochard ». Un argument que nous pensons se conforter sur les propos de cette personne « sans domicile », au moment où nous lui demandions sa définition du « clochard » :

« Un clochard, c'est (réflexion).....un gars qui a raté sa vie...problèmes de.....mariage de ci de ça, d'alcool de ci de ça....y a même des banquiers qui sont devenus clochard hein...(.) ».

Au regard de sa trajectoire sociale et des éléments décelés dans le récit pouvant justifier de sa chute, nous pourrions croire que cette définition du « clochard » se rapporte à lui, puisque comme ce personnage, il a eu des problèmes de mariage, rappelons que sa femme a demandé le divorce, et qu'il a eu et a toujours des problèmes liés à sa consommation d'alcool. Et ce qui est le plus révélateur vis-à-vis de cette affirmation, c'est la dernière phrase, sous entendant que la condition sociale aisée ne protège guère de la rue, condition similaire à celle qu'il a vécue.

Ceci pour dire qu'il n'est pas dupe et qu'il sait très bien ce qu'il est, et ce qu'il représente au regard d'autrui, et que cette conscience aigüe proche de cet « itinéraire moral », Jean Michel la combattait chaque jour en utilisant toute sorte d'appareils plus ou moins crédibles pour éviter le discrédit.

Cette nouvelle logique d'action vient donc montrer toute la tactique mise en place par cette personne « sans domicile » afin de permettre de préserver cette identité pour « soi », celle, qui malgré les évènements n'a pas été affectée, et qui s'apparente en fin de compte à un salarié contraint de stopper son emploi pour des raisons de santé et contraint également de vivre dehors pour des raisons conjugales. Elle est ce qui assure la continuité de l'être, ce lien entre un présent inexplicable et insupportable avec un passé confortable et ordinaire ; évitant de fait une rupture trop brusque et trop brutale, où la vie dans la rue est envisagée à la manière d'une découverte, comme il nous le disait, plutôt qu'une déchéance sociale.

Il n'est donc pas étonnant de constater que Jean Michel ne se considère pas comme un « clochard », un « *gars de la rue* », même si l'en épouse encore les conditions d'existence, et ce, malgré son hébergement pérenne dans un foyer :

« J'aime bien la vie de la rue, en fin de compte, j'aime ça (...). Je préfère être avec les gens de la rue (...) ».

Pourquoi malgré son pied à terre, Jean Michel, comme Monsieur Joe ou encore Pascal, continue-t-il à vivre la même vie qu'avant, presque constamment dans la rue ?

Le foyer où il loge depuis cinq années est-il insuffisant à ses yeux pour qu'il se considère comme à nouveau « inclus » ? Ou y-at-il un autre élément de compréhension, plus subtil et plus caché qui explique ce fait ?

3.3 « *Etre avec les gens de la rue (...)* » : une place à part

Comme nous venons de le montrer dans la partie précédente, le discours sur soi s'élabore pour Jean Michel, et concernant l'analogie avec l'image du « clochard », de manière tacticienne afin de contourner le stigmate de pauvreté. Il est un moyen donnant la possibilité à cette personne de surpasser dans les mots et l'apparence⁸, ce sentiment d'altérité profond que procure sa condition. Le fondement de son discours laisse encore une marge de manœuvre dans cette redéfinition de soi au service d'une normalisation tournée vers une survie morale.

Ceci pour dire que le souci de cohérence entre le « dire » et le paraître reste omniprésent chez chacun de ceux qui usent de cette tactique discursive. Mais dans le cas de Jean Michel, la cohérence dans ses propos ne s'arrête pas là, elle se caractérise également dans ce renégociation identitaire en œuvre au quotidien, lui accordant une place parmi les miséreux tout à fait extra-ordinaire⁹. Celle qui lui fait dire : *« j'ai fait ma vie ici...j'ai fait ma place hein vous avez vu je suis connu de partout...(...) ».*

- L'alcool étiologie d'un parcours, normalisée dans son usage

Cette place, nulle doute qu'elle va de pair avec cette consommation excessive d'alcool, mais dans un cadre, à l'instar de certaines études sur le sujet étudiant celle-ci comme cause et conséquence de la chute, expliquant, comme le souligne le

⁸ Nous avons en effet dit précédemment nos impressions vis-à-vis de son apparence physique et mentionné dans son récit son « coiffeur de rue ».

⁹ Adjectif entendu ici, non pas comme émanant d'un onirisme scientifique, c'est-à-dire faisant de la vie dans la rue une vie merveilleuse...loin s'en faut. Ce terme est ici employé pour décrire justement une vie qui dans ces conditions reste en *dehors* des normes nous pourrions dire « extra- normative » ou extra-ordinaire.

sociologue Emmanuel Roquet¹⁰ que, « l'alcool a valeur de drogue d'intégration ». Elle représente « une pratique constitutive du lien social » comme l'envisage également l'anthropologie.

L'alcool est omniprésent dans le récit de cette personne « sans domicile » énoncée soit comme étiologie du décès de son père, « *mon père est mort de l'alcool, à 40 ans...(...)* », ou du décès d'un de ses compagnons d'infortune de l'époque, « *Ben y en a un qui s'est fait couper les jambes à cause de l'alcool, il était malade des jambes, il se tenait après moi, c'est moi qui l'emmenait faire pipi, il y arrivait plus, il avait confiance en moi il se tenait à mon épaule, je l'emmenais faire son caca, je me retournais...après ils ont coupé une jambe et après ils ont coupé l'autre hein...ça c'est l'alcool qui monte dans les jambes hein...* ».

Soit enfin comme cause du décès d'une personne chauffeur routier qu'il a connu lorsqu'il était dans la rue, « *d'abord il a attrapé le cancer de la gorge...après il s'en est bien sorti et après c'est reparti, il a arrêté 10 ans de boire...eh ben ça l'a pas..... 10 ans il a arrêté l'alcool....avant il était comme moi, on était tous alcoolique, dix ans qu'il a pas touché.... j'en reviens pas qu'il est mort ! Il buvait plus un verre de bière, même plus un verre de vin, quoi que ce soit, il touchait plus à l'alcool, ben il est quand même parti aussi hein (...)* ».

Force est donc de constater que l'alcool reste associée fortement à l'idée de mort et aux risques sanitaires engendrées par celle-ci dans son abus. Elle est donc dans un premier temps présentée par Jean Michel sous un aspect morbide l'ayant séparé des personnes dont il était proche. C'est d'ailleurs ici, un élément d'information qui montre cette tentative de normalisation du discours où Jean Michel sait que l'interlocuteur extérieur que nous sommes, associe souvent sa condition à l'alcoolisme, pour au final produire une image de déchéance sociale et physiologique. Le passé employé dans la phrase : « *avant il était comme moi, on était tous alcoolique* », révèle cette tentative dans le « dire » de montrer que sa consommation d'alcool aujourd'hui est raisonnable et raisonnée, et qu'il a fait un effort.

Ainsi sa manière de boire se transforme pour recouvrir les aspects d'une fonction sociale dans le sens où Emmanuel Roquet l'entend c'est-à-dire : « comme système symbolique, mais aussi comme initiateur de conduites sociales¹¹ ».

Plus spécifiquement, cette fonction accordant une place est ce qui dans le discours pose une nouvelle logique d'action en lien très étroit avec « une chaîne causale dirigée du côté familial : le père et l'éducation¹² ». Plus clairement, son alcoolisme lui viendrait de son père :

« *Mon père est mort de l'alcool, à 40 ans... comme le fils, mais j'ai tenu plus longtemps que le papa, j'ai cinquante-neuf ans ! (...)* ».

¹⁰ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 1999.

¹¹ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 1999, p.61.

¹² *Ibid*, p.61.

Toutefois cette étiologie discursive, s'entend moins dans le récit en termes d'hérédité qu'en termes d'éducation liée au plaisir du partage dans un aspect hédoniste ou encore de fraternité :

« A l'époque c'était donnant-donnant, on payait une tournée, l'autre il en remettait une autre, une autre et c'était ainsi de suite. C'est mon papa qui m'a élevé comme ça...c'est le papa c'est le patriarche qui m'a élevé comme ça le papa il était gentil, y avait toujours une assiette de plus pour quelqu'un qui arrivait, ça c'était la campagne...c'est comme ça, c'est comme ça... ».

La logique d'action pour annihiler ou détourner la signification première de son alcoolisme se constitue par conséquent en lien avec le passé d'avant la chute celui lié à son père, mais aussi à ses virées au « bistrot » :

« J'avais des amis de partout, je rentrais dans le bar y avait déjà deux trois gars qui m'attendaient, des amis, par contre c'était des amis par contre... ».

Ou encore pour expliquer la perte de son emploi :

« Après vers la fin, ça a recommencé, ça a recommencé...l'alcool qui m'a fait perdre mon emploi..... Des fois je buvais même au travail, j'avais ma clé du placard, là où on se déshabille, où on se change le matin, j'avais même de l'alcool là-dedans... ».

Sa consommation excessive d'alcool prend au passé, celui d'avant la chute, les tournures des causes de la perte de son emploi, et sans doute de la destruction de son mariage, même si dans le récit cette éventualité est occultée. Mais cet alcoolisme prend aussi sens dans cette apparence conviviale et héréditaire relevant de son éducation, forme euphémisée qu'il adapte et réutilise dans le présent pour justifier d'une consommation raisonnée, c'est-à-dire non associée au « clochard ».

Une logique dans le discours qui tend à démontrer la réactivation d'une sociabilité de « bistrot », celle qu'il a connue et apprise au contact de son père ; non pas tant, nous le répétons, sous une dimension autodestructrice, morbide, celle qu'il justifie notamment dans son témoignage présent, mais dans cette ouverture et ce partage avec l'autre et comme vectrice de rencontres, et sans doute aussi d'affirmation d'une masculinité issue du milieu ouvrier où partager un verre après le travail allait de soi pour compenser la dureté de la tâche.

3.4 Une sociabilité « de bistrot » retrouvée et reconstruite place Kléber

Le lieu de rencontres des personnes démunies, la place Kléber, espace public où nous avons menés l'ensemble de nos entretiens avec Jean Michel, symbolise ainsi ce bistrot, virtuel dans sa matérialité, mais bien présent dans l'esprit de cette personne. Et c'est l'action de transformation de ce lieu public en « propre » pour aboutir à un lieu privatif, du moins pendant l'usage de l'alcool, qui permet la mise en pratique de cette logique d'action destinée à contourner un des aspects du stigmatisme du « clochard », celui lié à son alcoolisme.

Par cette reconstruction significative de l'espace, Jean Michel rationalise sa consommation d'alcool comme quelque chose de commun reposant sur cette « alcoolisation culturelle¹³ », et sa pratique en un lieu bien spécifique comme le café ou le bistrot.

Comme le déclare Emmanuel Roquet : « Les schèmes explicatifs de l'acte d'alcoolisation utilisent fréquemment un mode référentiel qui prend racine dans des représentations historiques de l'alcool, et dans des représentations de la société des inclus¹⁴. ».

Boire comme tout le monde devient ainsi un acte social dans la mesure où il a valeur intégrative. Cette consommation devient du coup modérée dans le discours ou tout du moins associée au plaisir hédoniste du partage, comme dans un bistrot, où développer et pérenniser des liens de sociabilités. Nous rejoignons ainsi ce que déclare Emmanuel Roquet, où cette consommation rationalisée dans et par le lieu symbolique permet à Jean Michel de devenir un être socialisable, c'est-à-dire aux antipodes du « clochard ». Payer sa tournée devient ainsi un acte de solidarité envers les plus démunis :

« Qui est-ce qui a payé ? C'est moi...ça me dérange pas ça c'est des amis, ça me dérange pas du tout, ça me dérange pas ça me dérange pas...tant que c'est des amis tant que c'est pas des voleurs...ils ont la redevance quand même...quand ils ont quelque chose ils pensent à moi quand même...y a un retour c'est ça la redevance, c'est important...je voyais que mon copain il était en train de me regarder parce qu'il a besoin de sa bouteille de côte du Rhône, hein...vous avez vu il était à côté de nous il avait besoin de sa bouteille...alors chaque fois il me regardait, il voulait savoir si on en avait pour longtemps...vas-y copain !.... ».

Nous disons bien ici envers les plus démunis, parce que c'est à travers cet acte que Jean Michel se distingue des « gars de la rue » avec qui il aime être comme il nous le déclare.

De fait, cette place à part se confère par ce lieu symbolique et les actes qui s'y développent en fonction de celui-ci, où l'alcool n'est que prétexte pour l'échange.

Cette place, produit d'une logique d'action, lui accorde dans les dires, cet aspect tout à fait extra-ordinaire dans la mesure où elle rejoint l'idée de Claudia Girola, celle de personne « liminaire », à savoir en ce qui nous concerne, ni totalement « clochard », ni totalement « inclus ». C'est donc grâce à la fonction sociale dégagée par sa consommation d'alcool en groupe que Jean Michel va pouvoir à nos yeux et aux yeux d'autrui, se distinguer des autres précaires.

Il est cet homme « liminaire », encore justifié par le fait qu'il possède un hébergement pérenne, qui aime partager des moments de convivialité avec les pauvres. Ce groupe parmi lequel il est « Lulu », surnom de rue obtenu à son arrivée dans celle-ci, il y a plus de 10 ans.

Mais en même temps, cette fonction parmi le groupe lui donne également la possibilité de ranimer certains éléments de son passé, celui d'avant la chute. Boire avec des amis de la rue, c'est un peu aussi raviver le souvenir de son père disparu en réactivant à chaque tournée, ce que lui a appris ce dernier pour en quelques

¹³ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 1999, p.63.

¹⁴ *Ibid.*

sortes, lui rendre hommage. Ne dit-on pas fréquemment levons nos verres à la mémoire de ?

Cette hypothèse paraît également se corroborer avec la date de la mort de son père. Époque qui, dans le récit et avec un léger travail de reconstitution, coïncide avec son entrée dans cet alcoolisme. Il est donc aisé de conclure que l'entrée dans cette intempérance correspond à la mort d'un être chère. L'alcoolisation est donc justifiée dans ce cas par cette recherche d'effets spécifiques comme le souligne Emmanuel Roquet, ici facilitant l'amnésie, ou plus simplement pour oublier la disparition de son père.

L'omniprésence de l'alcool dans l'ensemble du récit recouvre ainsi une polysémie de sens. Évoquée dans la première partie du récit, celle d'avant la chute, elle se comprend tout d'abord comme pour faire face à la mort du père, et dans cette utilisation au service de la recherche de l'effet d'amnésie. Pour ensuite devenir ce qui va entraîner Jean Michel dans une spirale lui faisant perdre son emploi et sans doute son épouse, et devenir l'étiologie de la chute.

Le troisième sens est, quant à lui, associé à la partie du récit liée à « l'après malheur » qui caractérise sa vie dans la rue, où là son usage est détourné par cette personne « sans domicile » au service d'une rationalisation étayée sur une logique d'action dans le discours tendant à normaliser la pratique, mais aussi à l'associer à la mémoire du père dans un cadre symbolique, où favoriser les sociabilités avec ses semblables.

Et c'est cette consommation justifiée, rationalisée par ce besoin d'être avec les « *gars de la rue* » pour partager, offrir¹⁵, créer et maintenir du lien qui va également, et toujours dans le discours, donner la possibilité à Jean Michel de se distinguer de ses compagnons de « galère » et par là-même de cette image du « clochard » pour devenir cet homme « liminaire » dont nous parlions avant.

C'est dans ce sens que nous entendons l'alcoolisation dont fait preuve Jean Michel comme vecteur de liens de sociabilité qui, comme certaines autres personnes « sans domicile » mais dans un autre contexte, utilise l'espace public (ici la place Kléber) au service d'une logique d'action destinée à la survie morale, celle qui l'éloigne aux yeux d'autrui du précaire tout en lui permettant de réactiver la mémoire du père pour maintenir toujours ce lien très étroit entre la « vie d'avant » et la vie dans la rue.

C'est dire que dans un tel contexte, l'alcool et sa consommation journalière et excessive participent aussi du maintien de cette identité pour « soi », où l'individu cultive cette continuité de l'être, celle, où il va tant bien que mal, tenter de colmater la brèche portée par cet écart entre ce qu'il a été avant la chute et aujourd'hui, pour ne pas perdre totalement pied dans cette identité sociale « virtuelle » de « clochard » coupée à jamais de son passé. Ici aussi la mémoire est un moyen utilisé pour faire face à sa condition. Du boire pour oublier la mort du père, nous sommes passés au boire pour entretenir sa mémoire.

¹⁵ N'oublions pas que Jean Michel se considère vis-à-vis de ses semblables comme une personne privilégiée au vue de son passé. Le fait d'avoir tout eu, l'enjoint à être très généreux envers les autres, au grand déboire, d'une de ses connaissances de rue, cette femme qui, lors d'un de nos entretiens, le mettait en garde contre les profiteurs et l'encourageait à garder son argent pour lui et à modifier son regard sur ses fausses amitiés de rue. Voir pour cela la retranscription du récit de Jean Michel en annexes.

La question posée précédemment au sujet du peu d'investissement qu'il consacre à son hébergement trouve ainsi et dans cette analyse peut-être sa réponse. Il fuit cette solitude et l'incapacité de réactiver au quotidien le passé par et dans la consommation d'alcool, cette façon à soi de tenir malgré les pertes.

3.5 La protection « rapprochée¹⁶ » dans la rue pour faire face à ses aléas

Nous avons déjà souligné à plusieurs reprises dans ce travail que la rue est évidemment un lieu de tous les dangers pour la personne qui y vit. Sa visibilité produit d'une surexposition accrue en fait une proie facile pour les détresseurs de toutes sortes.

Face à ces risques, les personnes « sans domicile » mettent au point un certain nombre de tactiques destinées à leur survie physique. La configuration relationnelle portée par le « couple d'amis » en est une comme nous l'avons vue pour Wrestle et son compagnon d'infortune. D'autres s'appuient encore sur la sûreté et la discrétion d'un squat dont la présence du voisinage rassure.

Pour Jean Michel, la situation est tout autre. La prodigalité dont fait preuve cette personne pour assouvir ce désir de « camaraderie » en fait tout logiquement une proie facilement influençable. Une grande générosité qui l'a déjà conduit d'ailleurs dans des mésaventures, comme celles où il s'est fait dérober l'ensemble de ses papiers :

« On m'a volé mon portefeuille il y a trois mois, je suis un sans papier maintenant ! Tout ce qu'il me reste c'est ma carte de bus, là j'étais un peu saoul j'ai dormi euh voilà...je me suis endormis le lendemain j'avais plus de sous (...) ».

- **« C'est comme ça quand on est gentil, il faut trouver des gars qui vous défendent...ça se vole dans la rue (...) » : La présence bienveillante de pairs, résultante d'une téléologie de la relation ?**

D'emblée dans cette partie il convient, afin d'éviter tous malentendus, de préciser ce que nous entendons par cette téléologie de la relation mise en action par cette personne « sans domicile ». Cette tactique met l'objectif de la relation au cœur de la réflexion. Plus précisément, elle donne à voir les finalités recherchées aussi dans une relation qui se construit avec ses semblables dans la rue, constitutive de ce que le sociologue Pierre Bouvier nomme ces liens sociaux « neutres¹⁷ » qui se « présenteraient comme vecteurs et pratiques permettant aux individus de s'exprimer

¹⁶ Ce jeu sur les termes ici est associé à celui développé par le sociologue Robert Castel dans son ouvrage « *les métamorphoses de la question sociale* », où ce dernier parle de la « *protection rapprochée* » comme ce tissu d'aides territoriales permettant aux démunis du territoire d'être pris en charge, excluant *a contrario* ceux qui n'en font pas partie, les « *sans aveu* ».

¹⁷ Pierre Bouvier, *Le lien social*, Editions Gallimard, Paris, 2005, p.35.

et d'atteindre les buts qu'ils se sont fixés, liens instrumentalisés par la finalité que poursuit l'individu stratège (...) ¹⁸ ».

Beaucoup nous ont, en effet, déjà exprimé à plusieurs reprises le fait que la rue s'est modifiée dans ses formes de solidarités. Souvent celles-ci restent dans la mémoire comme des bons souvenirs qui se rattachent au lieu pratiqué et font partie intégrante de la mémoire du groupe, cette mémoire collective fréquemment convoquée pour parler du « *bon vieux temps* » comme certains nous l'ont formulé, où le partage des gains de la manche servait à l'élaboration d'un repas pris en commun, par exemple. C'était l'époque où une certaine forme d'esprit de clan prenait le dessus sur les individualités trop affirmées. Une « époque formidable » à l'image du film de Gérard Jugnot, où les solidarités de rue étaient encore ¹⁹ effectives. Époque en tout cas révolues pour la plupart des personnes que nous avons rencontrées et laissant apparaître aujourd'hui une individualité qui, même dans la rue, ne démentit guère la lutte individuelle de ces personnes au quotidien pour survivre.

Cette impression, nous l'avons bien sentie lors du dernier entretien avec Jean Michel, et auprès de cette Dame ayant vécu dans la rue, venue dans le but de le sermonner sur son comportement et sa prodigalité vis-à-vis de ses comparses :

« Ben oui c'est comme le petit poucet il sème l'argent derrière lui pour pas se perdre, ah oui ! Vous lui demandez deux euros il vous en donne vingt ! Vous lui demandez vingt euros il vous en donne deux cent ! Et ça le fait rigoler ! ».

La naïveté de Jean Michel vis-à-vis de ses « *potes* » et de cette solidarité fantasmée semble agacer cette Dame au plus haut point, surtout qu'elle sait que son énième sermon n'obtiendra pas les résultats escomptés auprès de Jean Michel : « *Oui mais ça rentre par là et ça ressort par là...* », nous déclare-t-elle.

Excédée en constatant que les mots s'envolent, cette Dame est passée à l'acte dans une attitude envers Jean Michel établissant une relation de protection, celle liée à la mise sous curatelle, système juridique de protection destinée au plus fragiles, notamment pour faire face à la prodigalité dont ces dernières font preuve. Mais écoutons plutôt leur dialogue en guise d'explications :

Jean Michel : « *Un coup la Dame...je l'appelle la Dame, la Dame elle me dit t'as été cherché combien ? Oh j'ai dit j'en sais rien, je mets à la main à la poche...je ressorts ma main ça l'a étonné je remets ma main dans ma poche je ressorts ma main...* ».

La Dame : « *Alors il m'a dit j'ai 20 euros sur moi montre-moi ce que tu as dans la poche, il avait 80 euros...il croyait être plus rusé que moi...je lui ai enlevé 40 euros et je lui ai dit la prochaine fois que je le vois, je lui redonne...après il me dit va me chercher une bière j'ai dit donne-moi 5 euros, qu'est-ce que tu as sur toi ? Il me ressort 80 euros...je lui aie repris 40....* ».

La protection de son argent, nous la retrouvons dans les dires ou plutôt la question de Gérard qui, non loin de nous, assis sur un banc, s'est permis d'intervenir lors de

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Selon le film qui n'est qu'une réalité déformée et transformée, fantasmée de la réalité des « sans domicile ». Un moyen de divertir le public sur un sujet qui, s'il ne fâche pas, reste délicat dans son appréhension non misérabiliste. C'était d'ailleurs sans doute là le souci de Gérard Jugnot qui montre que l'on peut effectivement faire rire avec la misère, ce qui en soit, et selon nous, contribue également et dans certaines proportions, à faire changer le regard que la société porte sur ses plus démunis.

notre entretien par le biais d'une question destinée à Jean Michel, et lorsque justement nous abordions ce problème de générosité :

Gérard : « *Et les 60 euros que je t'avais dit de mettre dans ton armoire...tu les as retrouvés ?* ».

Jean Michel : « *Oui, oui je les ai retrouvés....* »

Gérard : « *Ah quand même !* ».

La réaction de Gérard ici trouve sa justification d'après la discussion informelle que nous avons eu avec lui, un jour où nous attendions Jean Michel, où Gérard nous avait fait part de la même constatation que la Dame, à savoir ses défauts étant sa consommation excessive d'alcool associée à sa générosité extrême. Gérard ne comprenait pas que Jean Michel dépense son argent souvent en 3 jours (plus de 700 euros liée à son allocation d'adulte handicapé) faisant qu'à partir du 15 du mois, comme il nous l'exprime, il soit obligé de faire la manche. Des dires qui se rejoignent dans ceux de Jean Michel exprimant bien ce fait : « *Oui ben comme je vous ai dit il y a des fins de mois difficiles...des fois je suis en train de faire la manche du côté du tabac....* ».

La bienveillance de cette Dame et de Gérard semble donc confirmer dans ces 2 exemples. Elles relèvent d'un point de vue extérieur, de cette forme de curatelle non juridique, puisque non instruite par un juge, tacite, puisque obtenue sans contrat, mais bien réelle dans ses résultats puisqu'elle permet à cette personne « sans domicile », de conserver encore quelques sous la fin de chaque mois :

« *Elle s'est bien occupé de moi, jusqu'à la fin du mois j'avais de l'argent !c'est vrai jusqu'à la fin du mois j'avais de l'argent...d'habitude j'en ai pas...c'est peut-être la Dame qui m'a appris parce que maintenant j'en ai encore ! Il a fallu qu'un mois pour que la Dame... elle s'occupe de moi...* ».

Nous retrouvons dans cette déclaration de Jean Michel, cette notion d'apprentissage qui nous conforte dans le choix du terme de curatelle, où dans ce cadre, la notion de pédagogie est également importante afin d'amener progressivement la personne à l'autonomie à travers une gestion budgétaire. Même si aux dires de cette Dame, tout n'est pas encore intégré et qu'un travail reste à faire :

« *Euh un mois....espèce de menteur le mois dernier le 15, 20 t'avais plus un rond !...* ».

Quoiqu'il en soit, ce qui nous importe ici dans l'analyse c'est bien de constater cette bienveillance dont font preuve quelques personnes de l'entourage de Jean Michel, bienveillance dont nous allons voir maintenant qu'elle n'est peut-être pas uniquement l'œuvre d'une nature, mais également le produit d'une tactique mise en place par Jean Michel, et dont la logique est l'obtention d'une protection « financière » comme nous pourrions la nommer.

Et c'est dans ce cadre que nous utilisons cette téléologie de la relation où Jean Michel connaissant son défaut, que Nels Anderson appellerait « défaut de personnalité », instrumentalise en quelques sortes la relation, notamment avec cette Dame, pour au final obtenir cette aide quant à la gestion de son argent.

Ce verbe « instrumentaliser » pourrait faire crier au scandale ceux qui ne voient chez ces personnes « sans domicile », uniquement l'aspect d'une domination économique et symbolique dont ils sont victimes. Crier au scandale c'est ainsi occulter dans la vision cette marge de manœuvre encore disponible pour ces personnes pour, non pas s'extirper de leur domination, mais au moins jouer avec les incertitudes qu'elle dégage, laissant à penser que l'« agir en situation de discrédit²⁰ » est bien un élément fort rencontré aussi dans la rue.

Ceci pour dire que la rue n'est pas cet espace neutre, sans implication de la part de ceux qui y vivent. Territoire assignable, elle devient aussi et surtout, ce lieu de luttes réelles et symboliques pour résister et survivre. Une survie qui passe pour certains dans cette instrumentalisation de certaines relations, de certains liens en fonction des buts que s'est fixée la personne. Les liens sociaux « neutres » développés avec cette Dame, se font et se consolident également, et en dehors d'affinités et d'un écho dans l'« itinéraire moral », par cette manière de « monnayer » ces derniers :

« *La veille de votre anniversaire je vous ai payé euh....* ».

Cette déclaration de Jean Michel fait suite à la réprimande de cette Dame sur le fait que, dès le début du mois, Jean Michel n'avait déjà plus d'argent :

La dame : « *Oui ! Mais je te parle du mois dernier le mois de juillet....une bière...* »

Jean Michel : « *Non mais j'ai été en chercher une deuxième après...* ».

Ce qui importe ici c'est de montrer que, même dans des conditions d'existence très précaires, la solidarité désintéressée²¹ entre personnes démunies n'existe pas. Elle s'assoie sur ces liens sociaux « neutres » et l'instrumentalisation de ceux-ci pour un objectif bien précis, ici en l'occurrence cette protection « financière ». Car il convient dans cette analyse de mettre de côté, comme le préconise Pierre bouvier en citant Michel Juffé, toute moralité dans l'échange, « si nous voulons savoir ce qu'est le lien social, nous devons renoncer à nous laisser guider par une quelconque morale, même si nous retrouvons la morale en fin de course. ²²».

Par conséquent, il n'est pas question de discuter de cette moralité dans la relation qu'entretien Jean Michel avec cette femme, pour mieux comprendre les motifs cachés de cette relation étant aussi la recherche d'une protection. En cela cette attitude vis-à-vis du lien n'engage en aucun cas de discussions sur la personnalité de Jean Michel. Il n'est pas question ici de juger son attitude, mais davantage de l'analyser en dehors de la morale, pour nous aider à mieux cerner ce qui sous-tend cette attitude, même si, il est bon de le préciser, cette relation ne se fonde pas uniquement sur ce motif.

Cet objectif, cette logique dans l'action trouve ainsi son pendant dans cette protection « financière ». D'ailleurs nous le voyons bien dans un de ses propos lorsqu'il déclare vis-à-vis du fait qu'il paye sa tournée à ses amis : « *y a un retour c'est ça la redevance* ». Une redevance, un retour, qui explique bien ces liens

²⁰ Terme employé par la sociologue Catherine Delcroix dans ses travaux réalisés auprès de familles issues de quartiers défavorisés.

²¹ Existe-t-il d'ailleurs une solidarité désintéressée ?

²² Michel Juffé, *les fondements du lien social*, Paris, PUF, 1995, in Pierre Bouvier, *le lien social*, Editions Gallimard, Paris, 2005, p. 37.

sociaux « neutres » ceux qui s'engagent aussi envers ses semblables pour obtenir ce que l'on veut d'eux.

Une « *redevance* » que nous trouvons aussi dans certains passages du récit de Jean Michel qui, dès que l'occasion se présente, n'hésite pas à mentionner cette forme de protection « rapprochée » dont il bénéficiait dans son passé de rue, et dont il bénéficie encore par le biais de cette Dame, en l'échange d'un verre :

« Malgré que mon copain ce soit, il est pas français, mais seulement il me défend...temps en temps j'ai mis la main à la poche aussi devant le simply quand il a pas à boire hop ! Voilà c'est comme ça qu'on se fait des connaissances...et après Lulu t'as un problème ? Attends je viens...c'est comme ça que je me fais défendre dans la rue....c'est comme ça c'est une tactique, oui j'ai un ami le grand avec la casquette et les pics ben il m'a déjà défendu plusieurs fois aussi...le grand mince là avec un pins (en me montrant un jeune)...il paraît pas comme ça mais il va très vite...il est rapide, c'est comme ça quand on est gentil il faut trouver des gars qui vous défendent...ça se vole dans la rue (...) ».

Ou encore, lorsqu'il s'agissait de protéger son gain obtenu lors de la manche :

« Ben des fois y a des copains qui arrivent j'ai beaucoup d'amis sur Strasbourg....ah bon Lulu t'as un problème ah bon ! On t'a volé ta place attends on arrive ! Bing...une fois j'étais avec un gars, ben il est mort aussi lui, je l'ai enterré aussi...alors euh y a deux vélos qui se sont arrêtés, deux mecs, deux vélos, ils ont vus ce que j'avais dans mon chapeau...ils voulaient me voler mon argent mon copain il était... il s'appelait JP, Jean Pierre, le diminutif c'est JP il a traversé pied nus, il a dit toi tu dégages dans l'eau et toi aussi vous avez intérêt à le laisser tranquille sinon je vous fous avec le vélo dans la flotte ! Et après j'étais tranquille faut toujours avoir des gardes du corps...moi je suis pas méchant mais y en a je connais des méchants qui sont capables de me défendre ils sont costauds.... ».

Tout cela pour dire et montrer également, et non sans lien avec la partie précédente, que l'alcool est également l'élément qui permet à Jean Michel de monnayer sa protection, qu'elle soit de l'ordre du « financier » (que soit comme celle acquise auprès de la Dame ou encore Gérard, comme auprès de JP concernant les gains de la manche) mais également de l'ordre de son intégrité physique. L'alcool possède encore ici une « vertu » dissimulée qui est, en dehors de constituer « une drogue d'intégration²³ », celle liée dans ce contexte précis, à cette transaction, cet échange de bons procédés, devenant de ce fait aussi une drogue « de protection » chargée d'assurer son intégrité physique et financière à travers la relation.

²³ Emmanuel Roquet, *L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri*, Sciences sociales et santé. Volume 17, n°2, 1999.

3.6 La manche, un véritable exercice de force et d'abnégation

L'existence dans la rue enjoint, et comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, la personne « sans domicile » à pratiquer l'aumône afin de subvenir à ses besoins essentiels.

Mais ce moyen, cet outil de la survie, n'est pas l'unique solution empruntée par les individus. D'autres tactiques de « débrouilles » sont mises à exécution, comme notamment les petits « boulots » et les services rendus auprès du voisinage, afin d'éviter une pratique restant, pour toutes, une épreuve non sans effet sur la dignité et l'image de soi déglacée.

Pour faire face à cette image de soi dégradée par l'acte de mendier, la plupart des protagonistes rationalisent la manche comme un travail, forme de logique d'action souvent en cohérence et en lien avec le lieu et ses « ressources subjectives » apprises et consolidées dans le passé, celui d'avant la chute, notamment par le biais d'une socialisation professionnelle qui pour toutes à commencer très tôt.

Mais la forme de rationalisation peut varier en fonction de la personne, s'adossant sur des motifs personnels parlants (dans la mesure où ils font sens pour celle-ci), la plupart du temps étayés sur des « rôles ». Ou plus exactement, la manière de rationaliser la manche en travail peut varier dans le fond (motivations) et la forme (sa pratique) par la nature de ce travail qui y est associé. Certains, comme nous venons de le souligner, vont employer des « rôles » en adéquation avec leurs anciennes compétences professionnelles. D'autres comme Jean Michel vont au contraire, ne pas utiliser leurs anciennes compétences, mais davantage rationaliser la manche comme un travail du fait qu'il enjoint l'individu à des contraintes certaines. Ce ne serait donc pas ici la rationalisation qui diffère mais plus la nature du travail explicité par la personne et inclus dans cette rationalisation.

- Maintenir son lieu de travail dans un rapport de force

Au risque de paraître simpliste, il est tout de même important de noter ici que le travail ne va pas sans son lieu de pratique. Effectivement, avec le progrès technologique et la mondialisation de l'économie, le travail devient aussi cette fonction qui tend de plus en plus à se détacher de son lieu de réalisation, à s'externaliser. Nous allons de moins en moins à l'atelier, au bureau, les progrès des technologies de communication faisant que l'individu peut travailler dans un lieu qui diffère totalement de sa tâche ou n'a plus de lien pratique avec celle-ci. Le vendeur par exemple vendra, mais en dehors de son magasin ou de l'usine de production. Le « télétravail » quant à lui se développant, l'individu peut maintenant réaliser sa fonction chez lui et en contact permanent avec ses collègues par le biais de l'informatique.

Tout ceci pour dire que si la technologie a tout simplement dépossédé le travailleur de son savoir-faire, notamment par le biais d'un travail robotisé lui enlevant toutes ou presque toutes ses compétences pratiques, ou artisanales nous pourrions dire, elle accroît encore davantage cette dépossession en délocalisant sa façon de faire dans des lieux neutres, ou tout du moins non spécialisés dans cette fonction productive.

La « division du travail social²⁴ » comme la désignait Emile Durkheim prend ici des tournures pour le moins « anormales²⁵ », par sa spécialisation croissante. Constat qu'il envisageait, s'il l'on en croit son affirmation : « la division du travail exercerait donc, en vertu de sa nature même, une influence dissolvante qui serait surtout sensible là où les fonctions sont très spécialisées.²⁶ ». Nous entrons dans l'ère d'un travail devenant de plus en plus *atopos*.

Toutes ces considérations ne vont, bien évidemment, pas de pair avec l'univers des personnes « sans domicile », puisqu'il s'agit pour celles-ci de survivre dans la rue et d'y développer des tactiques en lien avec celle-ci. En effet si nous acceptons que la rue soit aussi le support matériel, physique d'un travail de rationalisation de l'aumône, nous acceptons également qu'elle soit considérée comme un lieu de travail, de « pratiques de l'espace » qui à la fois influence la tâche de la personne démunie (par la spécificité du lieu, sa fréquentation, le voisinage....), tout en la rendant possible dans cette acceptation de « propre²⁷ », « lieu de pouvoirs et de vouloirs propres » à l'individu.

Mais avant de conclure à cette transformation de l'espace public en lieu privatif dédié au travail, il convient de savoir si, pour Jean Michel, la mendicité revêt également un caractère laborieux, entendu ici comme lié au travail :

« Eh oui avec la politesse et cacher la bouteille derrière pour pas qu'on la voit...les gens ils donnent....c'est un travail, rien qu'avec la politesse bonjour Madame, vous auriez une petite Madame pour les gens de la rue ? Voilà les gens ils donnent ce qu'ils veulent...».

Apparemment selon cette déclaration, la manche relève aussi pour Jean Michel d'un travail. Un travail qui toutefois, et comme nous venons de le dire et *a contrario* des autres personnes rencontrées, ne s'assimile pas à l'expression d'un ou de plusieurs « rôles ». Ce qui signifie qu'il n'y a pas d'appui de ce travail sur les anciennes compétences de cette personne réactivées dans cette forme de rationalisation salvatrice.

Le caractère laborieux qu'il associe à la manche se perçoit davantage dans les contraintes en lien avec celle-ci, étroitement associées à la « présentation de soi ». Cette idée nous la développerons ultérieurement dans cette analyse pour nous centrer, maintenant, et avant tout, sur le lieu de ce travail et sur les rapports de force nécessaires à sa conservation.

La transformation d'une portion de rue, espace public par excellence, en lieu à soi pour réaliser l'aumône revêt un caractère tout d'abord stratégique pour la personne « sans domicile ». En effet, ici la notion de stratégie est associée au profit que peut dégager le lieu en fonction de sa fréquentation journalière. Le rapport de force débute ainsi dans le repérage pour la personne démunie, de cet interstice dans la rue qui après plusieurs essais, a été choisi par l'individu et annexé. Une action symbolique qui souvent se traduit dans les paroles des intéressés par « *c'est ma*

²⁴ Emile Durkheim, *De la division du travail social*, Septième édition « Quadrige » PUF, octobre 2007, Paris.

²⁵ *Ibid.* p. 343.

²⁶ Emile Durkheim, *De la division du travail social*, Septième édition « Quadrige » PUF, octobre 2007, Paris, p.349.

²⁷ Michel De Certeau,

place ici... », par exemple. Cette annexion, Jean Michel l'exprime assez bien dans son récit :

« Au pont Corbeau, au-dessus du manège, au pont Corbeau, je faisais la manche là c'était ma place...(…) Que au pont Corbeau. c'était ma place près des fleurs... (….)».

Le « *pont Corbeau* » de la ville de Strasbourg est donc le lieu où Jean Michel faisait la manche durant ces temps de rue. Toutefois, et c'est là un point intéressant, il arrive, comme cela a déjà été dit, que les fins de mois difficiles, obligent Jean Michel à retourner sur ce « *pont Corbeau* ». Preuve que cet endroit reste malgré les années, toujours et symboliquement le lieu de Jean Michel, comme marqué de sa mémoire :

« On est début du mois, mais fin de mois difficile ça m'arrive, de m'arrêter là et quand je vois du monde hop là ! Toujours au pont Corbeau... ».

L'aspect stratégique du lieu est quant à lui expliqué par le profit éventuel que ce dernier peut apporter à la personne. Un lieu qui, si bien placé dans la ville, suscite l'intérêt d'autres personnes précaires, elles aussi, en quête de ressources. La lutte dans des rapports de force pour préserver et garder son lieu de mendicité devient ainsi impérieuse tant elle va conditionner l'existence par les apports identitaires mais également économiques que procure à l'individu le lieu.

Ces rapports de force pour en quelques sortes, marquer son territoire, nous les retrouvons chez Jean Michel, dans une tactique qui n'est pas sans rappeler celle utilisée pour survivre contre les vols ou agressions de certains, et dont nous faisons allusion auparavant dans la partie précédente :

« Personne ne venait parce que faut pas prendre la place des autres...chacun à sa place si on prend la place de l'autre y en a 5 qui arrivent et on prend une tête au carré ! (...) ».

La tactique est donc assez simple pour que cette personne « sans domicile » ne se fasse pas dérober sa place lui permettant de survivre matériellement. Comme dans les exemples cités auparavant, elle va s'adjoindre les services de personnes démunies qui, au moindre problème, viendront la défendre. Le rapport de force pour préserver son lieu de manche est ainsi plus que clair ici, il se marque de sceau de la violence physique faite aux inconscients, ceux qui ne savent pas encore qu'ici c'est le coin de Jean Michel :

« Non, non, non, non, y a personne qui se met là-bas, non, non, non, non, y a personne...ils savent on se mélange pas...hop là ! Ben lui on le connaît c'est sa place voilà...on se met un peu plus bas on va se mettre là...y a quand même un peu de respect, bien sûr... ».

Ces déclarations, hormis le fait de démontrer cet attachement au lieu de travail, montre aussi cette forme de « division du travail social » où chacun est cantonné à sa tâche, à son poste pour gagner quelques sous, « *on ne se mélange pas* ». Toutefois à l'instar de la division du travail social propre à Emile Durkheim, celle-ci constituée dans la rue n'est pas construite sur des liens d'interdépendances entre les diverses fonctions la constituant. Une concurrence accrue en est davantage son signe. L'analogie avec cette notion de Durkheim se comprend plus alors comme

cette division du territoire propice aux gains, la ville, pour des personnes démunies. Cette division de l'espace, marque en quelques sortes, une division du travail social dans la mesure, et si l'on accepte le fait que la manche est un « travail », qu'elle crée une place spatiale pour l'individu précaire animé d'une fonction, celle liée soit au jeu de « rôles », soit comme pour Jean Michel à l'obtention d'une pièce selon une présentation de soi calculée.

Un « travail » en somme lié à la rationalisation pour la survie. De fait si logique il y a dans cet acte, celui de conserver à tout prix son lieu de travail, c'est bien dans l'élaboration inhérente à la rue de rapports de force, dont Jean Michel s'extirpe avec assez de facilité au vue de son entourage plus que dissuasif. Savoir se faire entourer est plus qu'une arme dans la rue, elle devient aussi un moyen de survie quasi indispensable, celle faisant dire à Jean Michel : *« quand on est gentil il faut trouver des gars qui vous défendent...(...) »*.

- Une présentation de soi maîtrisée pour son « travail »

Tout travail comporte ses contraintes, relatives évidemment, en fonction de la nature de ce travail, mais également des individus qui le réalisent, faisant dire qu'une contrainte est toujours le souci de celui qui la subie. En ce qui concerne cette personne « sans domicile », la manche rationalisée en travail pour ne pas perdre le peu de dignité qui lui reste, comporte aussi ses propres contraintes liées au temps tout d'abord :

« Attention quand on fait la manche il faut rester jusqu'à trois quatre heure du matin...(...) Parce que les gens, les cravatés ceux qui sortent des restaurants c'est ceux qui donnent le plus...ils sortent très tard des restaurant le soir, alors j'attendais, j'attendais jusqu'à qu'il y ait plus, que le restaurant se vide (...) ».

Le temps du travail de Jean Michel se caractérise donc par des journées très longues, empiétant souvent sur la suivante. La contrainte est ainsi plus que réelle dans ce cas puisqu'elle enjoint cette personne à rester une partie de sa journée et de la nuit à travailler.

Ce temps passé au pied du « *pont Corbeau* » vient aussi et en filigrane, marquer cette volonté de vouloir inclure ce « temps collectif » dont parlait Maurice Halbwachs, afin de ne pas être enfermé dans sa « durée individuelle » synonyme de repli sur soi, destructeur pour l'individu, tant il participe à le couper de toute réalité temporelle et inclusive, ce temps des « inclus » rythmé principalement par le travail. La rationalisation de l'aumône au service d'une survie morale et psychique permettrait en même temps, de raccrocher la personne « sans domicile » à ce temps collectif, inclusif qui permet à nouveau de se sentir dans le système.

Mais il en est une autre de contrainte liée à ce travail qui par comparaison, rappelle celle qu'entraîne un travail ordinaire, il s'agit de la présentation de soi. Chacun sait que l'on ne va pas sur son lieu de travail vêtu de vêtements que l'on pourrait porter à notre domicile, dans la sphère intime. Le « bleu de chauffe » comme certains le nomme se signe encore davantage pour ceux qui pratiquent une activité nécessitant une tenue particulière et encore une fois en lien avec la tâche à accomplir (maçon, peintre...). Se vêtir en circonstance est ainsi déjà le signe de cette identité transformée par le travail. Nous dirions même que mettre son « bleu de chauffe » c'est entrer dans la peau d'un personnage à travers un « rôle », celui que nécessite son labeur.

Dans la situation de Jean Michel il n'y a pas de costume associé à la manche. Présentable au naturel, il ne doit pas, comme certains, arranger son apparence physique afin de contourner le stigmate du « clochard », et pour espérer gagner quelques sous. La présentation de soi est davantage travaillée à propos de deux aspects. Le premier concerne la manière d'accoster le passant dans cette interaction verbale :

« C'est un travail, rien qu'avec la politesse bonjour Madame, vous auriez une petite pièce Madame pour les gens de la rue ?(...) ».

Nous voyons ici, comme dans d'autres témoignages, que la présentation de soi est calculée, qu'elle se construit dans la parole par une politesse censée favoriser le don. Etre poli, pour certains avenants relève de cette qualité d'homme respectueux à l'instar des représentations au sujet du « clochard » qui, comme le souligne Alexandre Vexliard, est souvent agressif puisque souvent sous l'emprise de l'alcool. L'agressivité, l'impolitesse ne sont donc pas de mises pour Jean Michel qui travaille sa présentation pour obtenir gain de cause.

Cependant, l'interaction verbale n'est pas ce qui crée le premier contact et par là-même, la première impression chez le passant. Il est des détails qui ne trompent pas et qui peuvent faire fuir ce dernier ou tout du moins le dissuader de donner.

Souvent en effet, les personnes rencontrées nous disaient que l'obtention d'une pièce se faisait aussi et chez le donateur, grâce à la certitude que le don ne sera pas dépensé, gaspillé dans l'achat d'alcool. C'est d'ailleurs pour cela que certains donnent davantage de la nourriture par exemple ou des vêtements.

Par son don, la personne généreuse et de manière symbolique, entend bien arranger la situation du miséreux et ne pas l'aggraver. Cet argument se retrouve chez Jean Michel :

« Si c'est pour l'alcool, non, si c'est pour manger ils sont d'accords ouais...ou aller prendre une douche acheter un pantalon, là ils sont d'accords, mais pour la boisson là ils veulent pas...(...) ».

L'alcool constitue ainsi un formidable repoussoir pour les passants. Ce fait l'ensemble des personnes interviewées en sont conscientes, comme Monsieur Joe qui nous déclarait qu'il ne fallait pas que des bouteilles d'alcool vides traînent sur son parking pour sa réputation, ou encore Jean Michel qui s'exprime à ce sujet :

« Mais faut pas laisser trainer les bouteilles, les bouteilles les gens ils aiment pas, ah ils aiment pas si c'est pour l'alcool, non (...) Je les cachais derrière moi pour pas que ça se voit...je cachais ma bouteille derrière (...) ».

La tactique de « présentation de soi » employée par cette personne « sans domicile » est ici avérée. Elle lui permet de ne pas susciter de méfiance chez le passant quant à l'investissement éventuel de son don. Ainsi la contrainte de ce travail se signifie ici dans cette maîtrise des détails qui peuvent trahir. Il importe pour Jean Michel d'avoir, sur son lieu de travail, toujours l'œil ouvert pour parer au moindre élément qui pourrait faire fuir ou tout simplement dissuader le passant dans son geste. Cacher sa bouteille relève de ce que nommait Goffman, la « dissimulation des symboles de stigmaté²⁸ », ici en l'occurrence, l'alcool comme révélateur implacable de sa condition sociale.

Cette tactique dans la « présentation de soi », au fondement d'une logique d'action s'assimile à ce « contrôle de l'information²⁹ », où le but pour Jean Michel est de passer d'une personne discréditée par sa situation sociale, à une personne « discréditable » aux yeux des personnes.

Parce que bien évidemment, il n'est pas dupe, il sait très bien que dans sa posture, celle de l'aumône, Jean Michel suscite immédiatement dans l'esprit des personnes, cette vision du « clochard » et des attributs qui vont de pair. Travailler sur l'un d'entre-eux constitue cette logique dans l'acte qui va assoir une « présentation de soi » améliorée au service d'une augmentation du gain et surtout d'une rationalisation de l'aumône en travail pour sa survie morale. Il est d'ailleurs peut être intéressant de faire le lien de cette pratique salvatrice, la dissimulation de l'alcool sur son lieu de travail, avec son passé d'avant la chute, où celle-ci lui a fait perdre son emploi :

« Des fois je buvais même au travail, j'avais ma clé du placard, là où on se déshabille, où on se change le matin, j'avais même de l'alcool là-dedans... (Silence). »

Nous constatons à travers cette illustration que la perte de son emploi liée à sa consommation d'alcool sur le lieu de travail, lui a sans doute servi de leçon, puisque dans son nouveau travail, il consomme bien évidemment toujours de l'alcool, mais de manière plus dissimulée.

Ce « faux semblant³⁰ », puisqu'il boit toujours, vient ainsi mettre à jour cette tactique dans l'« être » au travail qui se construit aussi sur ses expériences antérieures et sert dans le présent dans une rationalisation de l'aumône obtenue grâce à une présentation de soi tacticienne.

C'est donc les contraintes associées à ce nouveau travail qui donne la possibilité à Jean Michel de survivre matériellement et moralement en transformant, certains diront en sublimant, l'acte indigne de l'aumône, en travail avec les mêmes contraintes liées au temps et à la façon d'être dans ce dernier.

²⁸ Erving Goffman, *Stigmaté les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p.113.

²⁹ *Ibid*, p.57.

³⁰ Erving Goffman, *Stigmaté les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, Paris, p. 91.

L'ensemble de cette étude de cas montre comme chez les autres personnes « sans domicile » avec qui nous avons pu partager, toutes les logiques d'action mises au point à l'époque par Jean Michel afin de résister une dizaine d'années dans la rue. Ces logiques démontrent encore une fois cette singularité de la survie, singularité qui se signe dans le récit de la personne et les éléments synchroniques d'un passé d'avant la chute. Mais ce qui est aussi enrichissant d'un point de vue heuristique ici, c'est que le passé d'après la chute, celui constituant les 10 années dans la rue, est encore bien présent chez cette personne qui loge dans un hébergement depuis 5 années. La frontière entre être « sans domicile » et l'avoir été est donc ici très tenue. Tout du moins et comme nous l'avions déjà précisé, cette situation sociale ne se solde guère par l'obtention d'un toit pour l'individu.

C'est dire que ce passé de rue explicité dans son récit de « l'après malheurs », trouve encore sens chez Jean Michel, pour ne pas dire, est encore bien présent en lui, puisqu'il est constamment dans la rue, parmi ses semblables avec qui, il partage des moments de convivialités autour de l'alcool et dans une optique de sociabilités, ou encore pour arrondir ses fins de mois difficiles, à travers la réactivation d'un ancien savoir-faire, la manche apprise et intégrée dans ce passé d'après la chute.

Par conséquent dans ce cas, nous constatons que le passé de cette personne se scinde en deux, celui d'avant et d'après la chute. Ces deux formes de passé à la base de deux formes de récits dans le récit, viennent accréditer l'idée d'une survie et d'une résistance toujours d'actualité chez Jean Michel, malgré un toit. Nous citions auparavant une des répliques célèbres du film de Mathieu Kassovitz, où l'un des personnage central déclare : « l'important c'est pas la chute, c'est l'atterrissage. ». Nous réutilisons cette réplique cinématographique puisqu'elle vient pour nous résumer l'ensemble de la trajectoire sociale de cette personne « sans domicile ». Toutefois il convient de comprendre qu'à travers cette utilisation, nous ne banalisons guère la chute qui évidemment reste tragique, nous tentons juste de montrer que dans certains parcours de vie, celle-ci est certaines fois moins révélatrice pour le sociologue que ce qui se passe après elle, et qui se comprend grâce au récit « d'après malheurs ».

L'« atterrissage » est tout aussi informatif pour le chercheur dans la mesure où il permet de mieux comprendre comment la personne est parvenue à vivre dans des conditions d'extrême pauvreté pendant dix années dans la rue. Elle donne à voir l'ensemble des logiques en œuvre chez la personne et l'appui sur le passé d'avant la chute qu'elles nécessitent. C'est dire que la vie dans la rue pendant plus d'une décennie, n'est pas forcément et mécaniquement l'expression cynique et cruelle de l'oubli d'un passé traumatique ou tout du moins faisant souffrir.

La personne « sans domicile » est avant tout dans la rue parce qu'elle n'a pas eu d'autre solution plus digne. Elle n'y est pas essentiellement et de manière essentialiste, pour oublier son passé tel une fuite en avant. S'accommoder de son nouvel environnement s'entend ainsi aussi comme cette réactivation d'un passé souvent douloureux, mais dont on choisit les moments les plus instructifs pour survivre au présent.

Enfin, si nous avons choisi de conserver la situation de Jean Michel dans notre travail, et au regard de sa situation depuis 5 années, c'est que pour nous l'hébergement n'indique rien qui puisse nous faire dire qu'il n'est plus « sans domicile ».

Ceci aurait été le cas si son présent actuel avait changé, mais il n'en est rien, comme nous avons tenté de le montrer durant toute cette analyse. L'après « après la chute » n'a pas lieu. En termes plus simples, chez Jean Michel l'hébergement ne vient pas marquer une coupure nette et définitive avec le monde de la rue. Sa présence constante dans celle-ci aujourd'hui vient davantage signifier au chercheur, ce renégociation identitaire de survie qui, ne prenant pas forme à travers des « rôles » comme c'est le cas pour d'autres personnes, se retrouve tout de même à travers « lulu » cet homme « liminaire », ni totalement « clochard », ni totalement « inclus ». Cette identité sous tension qu'il cultive, à la fois pour ne pas se perdre dans cette identité sociale « virtuelle » de « clochard » et pour conserver cette continuité, cette identité pour « soi » associée à son passé d'avant la chute. Le bilan d'une vie qui, à presque 60 ans, pourrait se résumer ainsi selon les mots de l'intéressé : « *Je suis content j'ai fait une belle fille...je la regarde les soirs quand je rentre même quand je suis bourré je la regarde quand même...j'ai une photo accrochée au mur...la photo de mon papa, la photo de ma maman, de ma fille, de ma frangine qui s'est suicidée...(.)* ». Ou quand la mémoire est un moyen de faire face à sa condition.

Monsieur Joe, ou « l'art de faire¹ et de résister ».

1. Premier contact

La rencontre avec cette personne « sans domicile » s'est produite il y a de cela 5 ans maintenant², lors d'un stage réalisé dans le cadre de notre formation d'éducateur spécialisé dans un centre d'hébergement à Colmar, pendant la période hivernale. A cette époque les relations que nous avons pu observer³ entre cet individu et l'aide sociale ne nous avaient pas laissés indifférent. Connu des services sociaux depuis un certain nombre d'années, « Monsieur Joe⁴ » comme il se présente, suscitait, auprès des différents intervenants de l'action sociale, des questions quant à son inaccessibilité en termes d'accompagnement médico-social.

Une personne fuyant tout aide depuis toujours, préférant dormir dehors plutôt que dans son logement récemment acquis grâce aux soins et nombreux efforts d'une association.

Un véritable « marginal » à l'image de la typologie établie par Serge Paugam sur les nouvelles figures de la pauvreté, dans la rue depuis des années s'étant résigné (?) à des conditions d'existence misérables et précaires, subsistant des minimas sociaux et des gains de la manche.

Ce n'est que quelques années plus tard, en février 2010 dans le cadre de nos études universitaires et dans l'optique de réaliser une recherche sociologique ayant trait aux « grands exclus », que nous avons souhaité revoir cette personne « sans domicile », étant convaincu qu'elle représentait ce « profil » de personnes dont nous projetions d'analyser certains traits de leur existence. Les investigations nous ont conduit auprès d'une assistante sociale travaillant dans l'association où nous avons réalisé notre ancien stage, qui nous indiqua l'endroit où nous étions sûrs de trouver Monsieur Joe, sur le parking d'un hôtel restaurant, situé en plein centre-ville de Colmar.

Les renseignements pris, nous trouvions effectivement, quelques jours plus tard, Monsieur Joe sur ce parking, vêtue d'une veste brune et d'une casquette noire, en train d'aider avec de nombreux gestes des bras, un automobiliste à stationner son véhicule. Au départ il faut bien l'avouer, de loin nous n'avions guère perçu cet automobiliste avec lequel Monsieur Joe était en interaction.

¹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, édition Gallimard, 1990.

² Au moment de la rédaction de cette étude de cas.

³ Outre sa fréquentation plus que rare dans le centre, nous avons assisté un soir de grand froid à une mise en scène de sa part assez cocasse. Suite au manque de place et sa venue tardive dans le foyer pour obtenir une chambre pour la nuit, et face à l'impossibilité des travailleurs sociaux à pouvoir l'héberger, Monsieur Joe s'est posté en position allongée sur le banc, devant le foyer toute une partie de la nuit afin de manifester son mécontentement.

⁴ Surnom dont nous ferons référence plus tard dans la partie de d'analyse de cette recherche.

Nous songions sur le moment et au vu de ses gestes et des quelques mots échangés avec le conducteur (masqué), à cette prétendue pathologie du « clochard » faisant de ces hommes des êtres déconnectés de toute réalité. Monsieur Joe était-il en proie dans l'instant présent à un délire, s'exprimant seul avec de grands gestes dans le vide ?

Ce n'est qu'en avançant vers lui que nous apercevions le conducteur affairé à garer son automobile selon les conseils de Monsieur Joe, et que nous saisissions le pourquoi de cette mise en scène qu'il nous expliqua plus en détails par la suite, et lors de ce « récit de pratique⁵ ».

Cette rencontre fut très vite facilitée par sa bonne humeur et son enthousiasme et nous avons à l'époque pu mener notre entretien sans aucune difficulté, hormis le fait qu'il ne voulait pas que ses propos soient enregistrés. A ce détail près, et au-delà des informations précieuses que cet individu a pu fournir à nos questions, cette entrevue nous a également donné la possibilité d'établir une observation participative pour constater que ce parking, coin anonyme de prime abord, est un lieu primordial dans l'existence de cet individu « sans domicile », fréquenté quotidiennement et de manière assidue par cet homme.

Au bout d'une heure et demie, l'entretien terminé, Monsieur Joe nous ouvrit une brèche pour d'éventuels nouveaux rendez-vous, mais cette fois-ci, il souhaiterait parler plus en détails de sa vie. Il voudrait, comme il le déclarait à ce moment, que l'on « *écrive un livre sur la vie de Monsieur Joe !* ». Le rendez-vous fut ainsi pris, dans l'optique d'un travail de thèse ayant pour objet de poursuivre notre analyse sur les personnes « sans domicile ».

1.1 De retour une année plus tard

C'est ainsi qu'au mois d'avril 2011 nous retournons sur ce parking afin de poursuivre nos recherches, en espérant retrouver cet individu. Cette nouvelle rencontre nous a donné l'opportunité de réaliser un véritable récit de vie basé sur plus d'une quinzaine d'entretiens de plus d'une heure chacun, sur une durée de près de 6 mois, le tout agrémenté de nombreuses observations participantes.

D'un point de vue « éthique », et dans une démarche de coproduction, il nous a semblé important de fournir à chaque nouvelle entrevue, l'entretien précédent retranscrit afin que Monsieur Joe puisse vérifier la fiabilité de la construction de son récit.

Plus globalement, cette rencontre de terrain avec Monsieur Joe a été un des axes centraux de notre travail de recherche, celui ayant permis de construire nos hypothèses de recherche pour les futures rencontres. Menée sur la durée, cette investigation nous a donné la possibilité de développer une approche ethnosociologique autour de laquelle a pu se mettre en place une relation de confiance avec la personne interviewée, pour partager des moments de son quotidien sur ce parking, et observer les multiples interactions et tactiques que cette personne développe avec son environnement.

⁵ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes, Le récit de vie*, troisième édition, 2010, Armand Colin.

Elle nous a permis ainsi, et grâce à un travail de réflexivité, d'ajuster notre méthodologie de terrain, plus qu'utile pour les futures rencontres avec d'autres personnes « sans domicile ».

2 La trajectoire de vie de Monsieur Joe

- **Une socialisation marquée par un déracinement géographique et l'alternance entre 2 mondes sociaux**

Monsieur Joe est né le 10 avril 1960 en France, plus précisément à Marseille. Il est le dernier fils d'une fratrie composée de quatre enfants. Vers l'âge de 6 ans, son père décide de l'amener avec lui vivre au Maroc pour : « *lui faire son éducation* » comme il le déclare. Arrivé au Maroc, Monsieur Joe sera confié à son grand frère chez qui il logera et avec qui il travaillera, parallèlement à sa scolarité :

« A 6 ans, j'allais à l'école et je travaillais à côté... je faisais des petits boulots pour ramener des sous à la maison... car mes parents ...ils sont pauvres(...) ».

Cette situation faite de petits boulots se pérennise jusqu'à 17 ans, âge à partir duquel les responsabilités professionnelles vont se faire jour :

« On avait tout, et on vendait tout... toutes les pièces que tu voulais...pas de problème ...et après je suis devenu gérant du magasin...mon frère, Il m'a choisis pour surveiller les ouvriers...moi je connais le travail... y a pas de problème...on avait 2 magasins sous notre direction, j'avais une vie très confortable (sourire)...j'avais dix-sept ans...(...) ».

C'est à cette même époque, en 1978/1979 que son grand frère rencontre une femme qui deviendra son épouse. Sa « *belle-sœur* », comme Monsieur Joe la prénomme sans donner à aucun moment son prénom, aura une influence majeure sur le déroulement futur de sa vie.

C'est d'ailleurs elle qui, la première, le surnommera « Joe » en lien avec la ressemblance frappante que Monsieur cultivait avec le père de celle-ci. Quoiqu'il en soit, dès 1979, les affaires vont bon train dans la vie de Monsieur Joe :

« Les affaires marchent bien, je travaille dur, tous les jours de la semaine, et je dors seulement trois ou quatre heures par nuit, mais ça me suffit(...) ».

Ils décident alors, lui et son grand frère, de construire une villa pour s'y installer définitivement. Ce projet de construction, n'empêchera pas Monsieur Joe de maintenir des liens forts avec ses parents avec qui il prend le repas chaque midi. La construction se fait par le biais d'arrangements avec des constructeurs de la région. En échange de leurs services et de leur savoir-faire, chaque ouvrier peut entretenir ou trouver des pièces de réparation, gratuitement pour son véhicule dans le garage de Monsieur Joe et son frère.

En 1985, alors que Monsieur Joe a 25 ans, il fait la rencontre d'une jeune femme qu'il croise régulièrement près de son lieu de travail :

« Elle passait souvent devant le magasin...elle était belle, très très belle.....ouah lala !...elle s'appelait Ouria....je suis resté 2 ans avec elle... ».

Mais cet amour ne va pas se passer comme Monsieur Joe l'avait prévu. 2 ans plus tard, en 1987, le couple souhaite se marier, car comme le déclare Monsieur Joe :

« Au Maroc tu peux pas fréquenter une femme et marcher dans la rue avec elle ! ... tu peux pas être avec une fille.... te balader dans la rue....si t'es pas avec elle....tu comprends (en me montrant une de ses mains) si t'es pas marié tu peux pas....être avec une femme sans être marié...c'est la honte !... ».

Mais son grand frère et sa femme refuse que Monsieur Joe se marie avec sa compagne. Sa belle-sœur souhaite en effet qu'il se marie avec sa sœur. Devant la résistance de Monsieur Joe, ce sera la menace du licenciement portée par son frère qui influencera sa décision de ne plus revoir Ouria. Ce fut le premier choix difficile dans la vie de Monsieur Joe, un choix qu'il décrit encore comme :

« Un choix difficile...très difficile car j'aimais Ouria...entre le travail et Ouria...pas le choix.... ».

Ce sacrifice ne parvient cependant pas à dissuader la belle-sœur de Monsieur Joe, qui persiste dans son désir de vouloir le voir marié avec sa sœur. Des tensions vont alors très vite apparaître entre Monsieur Joe et la femme de son frère. Plusieurs tactiques vont à cette époque être mises en place par Monsieur Joe afin de reculer cette échéance. Il prétexte entre autre, des problèmes d'argent, nous dit-il de manière informelle.

Il va ainsi trouver tous les subterfuges afin de s'opposer à ce mariage « forcé », même au risque de se faire expulser du logement qu'il partage avec son frère et sa belle-sœur. Il se souvient de ses paroles à son égard : *« elle m'a dit, je te vire si tu te maries pas avec ma sœur (...) »*. Finalement Monsieur Joe obtient gain de cause, lorsqu'il affirme face à sa belle-sœur et son frère, sa position vis-à-vis du mariage avec cette femme :

« J'ai perdu la femme que j'aime, et elle, elle s'est mariée ensuite, alors moi je veux rester célibataire et ne plus entendre parler de mariage ! Si tu veux juste marier ta sœur c'est pour l'argent ! ».

Il faudra attendre l'année 1988 et les 28 ans de Monsieur Joe, pour que l'espoir de fonder une famille se fasse à nouveau jour. A cette époque il rencontre une autre femme qui, comme Ouria, passe régulièrement devant son magasin et attire son attention :

« Elle passe tous les jours devant le magasin, elle est très belle, elle ressemble à Ouria(...) ».

Un jour il décide de l'aborder : *« je lui ai dit que je la trouvais belle, qu'elle ressemble à une fille que j'avais aimé, et que je voulais me marier avec elle... »*.

Elle se nomme Khoka et a 4 années de moins que Monsieur Joe. Elle est issue d'une famille fortunée ce qui avantage la situation pour Monsieur Joe :

« Ses parents, ils ont beaucoup d'argent, oh yeah ! Ils ont beaucoup de terres, je peux me marier avec Khoka, sans que mon frère il soit d'accord, eh oui ! Je peux perdre mon travail, j'en retrouverai un autre dans ma nouvelle famille (...). ».

Peu de temps après avoir officialisé cette relation aux yeux de ses proches, Monsieur Joe demande l'autorisation à son frère afin de pouvoir épouser Khoka. Son frère accepte puisqu'il connaît la situation financière de la famille de cette jeune femme. Ils se marieront cette même année, une noce fastueuse comme il s'en fait au Maroc, avec beaucoup de convives, des danses et des rires. Mais la belle-sœur de Monsieur Joe ne l'entend pas ainsi, et souhaite exprimer son désaccord et son mécontentement. Le conflit s'entérine davantage entre elle et Monsieur Joe, jusqu'au point qu'elle refuse qu'il puisse avec sa femme, venir loger chez eux comme cela était prévu. Le couple décide ainsi d'aller vivre chez les parents de Monsieur Joe, au second étage d'une modeste bâtisse. Dans l'énonciation de cet événement, Monsieur Joe insiste sur le fait qu'il loge avec sa femme chez ses parents, mais qu'en contrepartie, il leur paye un loyer et contribue financièrement aux courses :

« Mes parents ils sont pauvres, ils n'ont pas beaucoup d'argent, il faut que je les aide pour le loyer et les courses (...). ».

Un an après, en 1989, le couple met au monde un premier enfant, une fille qui se prénomme Ihmen. Cet heureux événement va agir comme un déclic dans la vie de Monsieur Joe, puisqu'il souhaite que son grand frère lui signe un document dans lequel il reconnaît Monsieur Joe comme cogérant du magasin au sein duquel il travaille :

« Avant rien n'était à moi...je travaille...mais j'avais rien, j'ai une famille maintenant, il faut que je sois stable, vous comprenez ? ».

La naissance de sa fille agit ainsi comme un catalyseur pour Monsieur Joe qui souhaite que sa vie prenne une tournure plus stable au vu de ses nouvelles responsabilités de père et de chef de famille. Après quelques tergiversations avec son grand frère, ils décident ensemble en 1990 de vendre le magasin, en lien avec un contexte de concurrence se faisant de plus en plus accru, limitant le nombre de clients. Un an après, ils trouvent des acquéreurs et ils vendent le magasin pour une certaine somme. Avec cet argent, ils décident toujours ensemble de prendre la direction d'un plus petit magasin. Mais c'est à cette époque aussi que vont apparaître les premières tensions avec son grand frère au sujet de l'argent et notamment du partage équitable des ventes de l'ancien magasin.

En 1992, Monsieur Joe sera père d'un second enfant, un fils, Oussama. Il ne donnera pas davantage de précision sur cette naissance, trop occupé dans son discours à parler du décès de son grand frère en 1993 et du fait qu'il ne récupérera pas le reste de l'argent qui lui est dû. Monsieur Joe se retrouve ainsi en 1993, père de 2 enfants et seul à la direction du magasin acheté 2 années plus tôt avec son frère, et avec peu d'argent.

Cette mort aura également pour conséquence de faire à nouveau réapparaître la belle-sœur de Monsieur Joe qui souhaite être la seule gérante du magasin. Face au refus de Monsieur Joe, elle menace une nouvelle fois de l'exclure de ce nouveau commerce dont elle détient la moitié des parts, suite au décès de son mari :

« Elle voulait me mettre dehors du magasin !..... (Avec des gestes de la main mimant le rejet), elle veut me jeter dehors..... Oh yeah ! (l'air encore effaré)... c'est pas possible, c'est pas possible.... c'est mon magasin ! Alors je voulais la moitié des bénéfices...eh oui...c'est tout ce que j'ai...pour nourrir ma famille...je lui disais.... ».

Celle-ci tente de profiter de la mort de son mari pour déshériter Monsieur Joe. Elle souhaite également être l'unique propriétaire de la villa que Monsieur Joe et son frère avaient construit, pour pouvoir en jouir seule. Elle l'assigne ainsi devant les tribunaux :

« Elle voulait le magasin.... Les huissiers un jour ils sont venus chez moi ils m'ont donné un papier avec marqué dessus que je devais aller au tribunal....je leur ai expliqué que le magasin il est à moi mon frère il a fait les papiers....elle voulait aussi la villa que mon frère et moi on avait construit ensemble (...). ».

Finalement assigné devant les tribunaux, Monsieur Joe aura gain de cause, il conservera le magasin, suite à la présentation de documents officiels où son frère, avant sa mort, lui avait légué le bien dans sa totalité. Il restera également dans sa villa. Nous apprendrons par la suite, que cette nouvelle altercation avec sa belle-sœur fut un des éléments influençant la décision de Monsieur Joe de quitter définitivement le Maroc. Après cet épisode, en 1994, Monsieur Joe devient père d'un troisième enfant, un fils qui se prénommera Ahmed. Il ne donnera pas plus de précisions sur cet heureux événement.

- Premier indice : Une seconde rencontre déterminante

En 1995, Monsieur Joe a 35 ans et sa situation économique et familiale semble être au beau fixe. Il travaille toujours dans son magasin et mène une existence paisible avec ses parents, et sa famille qui commence à s'agrandir, lorsqu'il fait la rencontre d'une jeune femme, une française en tourisme au Maroc :

« Elle s'appelait Muriel...elle est venue dans mon magasin pour louer une voiture....c'était une touriste, elle connaissait pas la région et le Maroc (...). ».

Très vite Monsieur Joe tombe sous son charme et lui propose de devenir son guide afin de lui faire visiter le Maroc. Il lui propose également de venir loger dans sa famille, auprès de sa femme et de ses 3 enfants. Muriel accepte et habite quelques temps chez Monsieur Joe, sans que cela ne semble perturber sa femme Khoka. Selon Monsieur Joe, les 2 femmes s'entendent bien, et une réelle complicité naît entre celles-ci :

« Elle (Muriel) s'entend très bien avec Khoka. Elles font les courses ensemble, préparent à manger, vont au Hammam...il y a pas de problème (...). ».

Les visites du Maroc et de son arrière-pays se font en famille, excepté avec le père de Monsieur Joe qui est gravement malade et ne peut se déplacer. Ce séjour pour Muriel se passe à merveille, au point qu'elle souhaite le prolonger auprès de Monsieur Joe et de sa famille.

Au fur et à mesure de cette relation, Monsieur Joe apprend que Muriel n'est pas venue au Maroc simplement pour des vacances et du tourisme. Elle souhaite aussi retrouver son frère qu'elle a perdu de vue depuis des années. Au bout d'une semaine de recherches avec Monsieur Joe, ils retrouvent le frère de Muriel, grossiste dans le domaine du café, qui s'est marié avec une jeune femme marocaine et s'est établi dans le pays depuis une quinzaine d'années.

Les retrouvailles se font dans la joie et la fête. Monsieur Joe organise une réception à l'occasion de cet événement dans sa villa, en compagnie de sa famille, de Muriel et du frère de cette dernière. Heureux d'avoir retrouvé sa sœur, son frère lui propose alors de venir passer quelques jours auprès de lui et sa femme. Mais Muriel refuse, elle préfère rester dans la famille de Monsieur Joe, où elle déclare s'y sentir bien.

Progressivement, une relation de proximité va s'installer entre Monsieur Joe et Muriel pour au final, s'énamourer l'un de l'autre. Une relation cachée se déroule entre les 2 protagonistes, jusqu'au jour où Muriel fait part à Monsieur Joe de son désir de vouloir se marier avec lui, et de son souhait de vivre en France. Cette proposition ne semble pas poser de dilemme pour Monsieur Joe. Il demande à sa femme Khoka l'autorisation de se marier avec Muriel, celle-ci accepte :

« Elle était d'accord et elle trouvait que la France, c'est un pays où elle voulait venir habiter, elle s'ennuyait à Caza.....alors je me suis marié avec Muriel (...). ».

Comme le couple projette de vivre en France, Monsieur Joe doit divorcer de sa femme Khoka pour ainsi pouvoir se marier avec Muriel. Chose différente que s'ils étaient restés au Maroc, où là le divorce avec sa première femme n'aurait pas été nécessaire suivant la législation de ce pays où la polygamie est acceptée. Monsieur Joe divorce ainsi de Khoka, et se marie avec Muriel. Lors de la nuit de nocce Muriel souhaite un enfant de Monsieur Joe, mais celui-ci refuse. Malgré le mariage et leur projet d'aller vivre en France, Monsieur Joe restera encore au Maroc le temps de régler quelques détails, notamment la vente du magasin, dont il touchera l'ensemble des bénéfices de celle-ci.

Pendant le temps de cette transaction, Muriel quitte le Maroc pour retourner en France, à Lille plus exactement sa ville natale, quelques mois avant Monsieur Joe, qui la rejoindra en 2000, avec ses 2 enfants, Oussama et Ihmen, le dernier enfant, plus jeune, étant resté au Maroc avec sa mère.

- Le retour en France et le début d'une vie précaire et incertaine

Dès son arrivée en France, à Lille en 2000, Monsieur Joe décide de ne pas rester dans le Nord de la France avec Muriel et ses 2 enfants, et ce, pour des raisons professionnelles. Ne trouvant pas de travail, il souhaite s'établir dans l'Est de la France réputé pour son activité économique plus favorable :

« Oui...et j'ai cherché du travail....j'ai travaillé à Knobelune entreprise dans les travaux publics (...). ».

Ce premier travail marque le début de l'entrée dans une situation de précarité professionnelle pour le couple, où Monsieur Joe accumulera plusieurs contrats intérimaires sans aucune embauche à la clé, pendant que Muriel, elle, restera sans emploi. Et c'est justement cette précarité de l'emploi qui touche le couple qui enjoint Monsieur Joe et sa famille à déménager à nouveau afin de faciliter, cette fois-ci, la recherche d'emploi pour Muriel :

« On habitait à Colmar...mais pas longtemps, on a déménagé dans un village, à Neuf- Brisach près de la frontière allemande....parce que Muriel elle est couturière, elle cherche du travail en Allemagne (...). ».

Nous sommes alors en 2003, le couple et les enfants de Monsieur Joe se sont établis à Neuf-Brisach. C'est à ce moment-là que Muriel, donne naissance à un garçon, il s'appellera Nicolas. L'heureux évènement semble quelque peu « gâché » par la situation de précarité du couple sans emploi, avec peu de ressources. Cette situation crée une certaine incompréhension et révolte chez Monsieur Joe. Les premiers conflits au sein du couple se font alors jour :

« J'ai quitté Colmar pour suivre Muriel, et j'ai pas retrouvé de travail.....ici c'est la campagne, c'est trop loin de la ville...on peut pas chercher du boulot....je lui disais à Muriel que je voulais retourner à Colmar pour travailler....je veux pas terminer à la maison comme une boniche, une poupée...j'ai pas de travail ici...je peux pas rester !...mais Muriel elle veut pas...elle veut rester ici...elle connaît une famille bourgeoise... ».

Le couple décide alors à nouveau de déménager et de quitter Neuf-Brisach pour habiter à Alolsheim, un petit village proche de Colmar. Cette destination est choisie pour sa proximité de Colmar, lieu où l'activité économique est plus favorable pour trouver un emploi :

« On a changé de village pour se rapprocher de Colmar...à Alolsheim... c'est dans la campagne, y a rien, c'est tout petit !(...). ».

Mais là encore, très vite Monsieur Joe s'aperçoit de la difficulté de trouver du travail dans ce village et l'absence de réseau de transports en commun afin de pouvoir se rendre régulièrement à Colmar :

« Mais y a pas de bus pour aller chercher du travail à Colmar....il faut que je fasse de l'autostop pour trouver un travail à Colmar ! ».

Après plusieurs mois d'autostop pour se rendre quotidiennement à Colmar et y trouver un emploi, Monsieur Joe se lasse de cette situation et décide de quitter momentanément les siens pour se sédentariser un moment dans cette ville, dans l'espoir de trouver une activité lucrative et en faire profiter l'ensemble de sa famille. Une famille qui s'est agrandie depuis quelques temps et vit dans une situation de précarité totale, puisqu'à cette époque Muriel ne travaille toujours pas :

« J'allais à Colmar en stop....et un jour je suis resté à Colmar, j'en avais marre du stop ! Je restais à Colmar pour trouver du travail, tu comprends ?....je suis allé à toutes les boîtes d'intérim, pour déposer un CV (...). ».

- Le début de l'apprentissage d'une vie à la rue

Cette même année, en 2003 Monsieur Joe, une fois arrivé à Colmar, va faire une connaissance qui va changer de manière significative le cours de son existence. Il rencontre une personne « sans domicile » depuis quelques années, Roger, qui fait la manche sur le parking d'un hôtel. Très rapidement des liens se créent entre les 2 personnes, et rapidement Roger prendra une place importante dans l'existence de Monsieur Joe. Il va devenir cette personne « ressource » qui lui fera connaître le parking, ce même endroit où Monsieur Joe, quelque temps plus tard se sédentera.

C'est Roger qui lui donnera également des conseils pour trouver du travail :

« Il m'a dit : si tu veux trouver du travail... tu vas là... il y a beaucoup d'agences intérim (...). ».

C'est encore auprès de cette personne que Monsieur Joe apprendra les tactiques nécessaires pour faire la manche sur ce parking :

« Roger, un bon mec, c'était un bon mec, il m'a dit, je te montre quelque chose, tu es capable de travailler ? Je lui réponds oui, il me dit viens je te montre, le lendemain, on arrive ici (le bureau) c'est lui qui me montre... il était assis là-bas (il me montre du doigt un endroit)... moi je fais le parking, je garde les voitures pour avoir des sous parce que lui il m'a montré le parking(...). Ah oui... c'est lui qui m'a montré comment faire sur le parking, la première fois que j'ai travaillé sur le parking avec Roger....je me souviens une personne elle m'a donné 20 euros...je me suis dit, c'est bon ça marche...alors j'ai continué (...). ».

C'est toujours chez cette personne que Monsieur Joe passera quelques nuits dans un petit studio avant que Roger se fasse expulser, pour suite à cela, dormir dans la rue, sous les arcades d'une agence intérim à proximité du parking, ce lieu public où Monsieur Joe commence à faire la manche de manière quotidienne. C'est à cette même époque que Monsieur Joe prendra connaissance de l'existence de foyers d'hébergement sur la ville de Colmar, foyers qu'il ne fréquentera que très peu pour des raisons d'horaires d'ouvertures incompatibles avec son travail :

« J'y vais pas...il faut venir à 7 heure le soir...sinon tu perds ta place...c'est pas pour moi, je travaille... le foyer ?...je préfère rester ici (sur le parking) avec Roger pour dormir (...). ».

Grâce aux conseils de Roger, Monsieur Joe postule auprès d'agences intérimaires, et trouve rapidement une mission dans les travaux publics. Le premier jour d'embauche reste un souvenir mémorable pour Monsieur Joe :

« J'ai débuté un mardi matin... tous les jours, la camionnette du chantier vient chercher les gars à Mulhouse, et elle passe me prendre à Colmar pour aller travailler au tunnel de Sainte Marie Aux Mines (...). ».

Monsieur Joe travaille comme manœuvre dans la pose de macadam dans un tunnel, travail éprouvant physiquement et dont peu de personnes souhaitent relever le défi, comme il le précise. A ce moment-là il loge dans un foyer de jeunes travailleurs de l'association Emmaüs à Sélestat, une ville plus proche du chantier. C'est à cette époque également qu'il recommencera à faire la manche pour accroître ses ressources, sur un parking de supermarché, un *Norma* à Sélestat. Mais il quittera très vite son hébergement en foyer pour retourner sur Colmar.

Cette période de sa vie marque également la première fracture avec sa précédente vie de famille, car Monsieur Joe ne vit plus parmi les siens restés à Alolsheim. Il s'est sédentarisé à Colmar pour être plus proche du travail et pouvoir être emmené par la navette cherchant les ouvriers chaque matin pour aller travailler au chantier. Mais c'est aussi à cette période qu'il va commencer à entamer cette « carrière » de personne « sans domicile » pour vivre dans la rue, dormant la plupart des nuits sur le parking avec Roger. Un parking qui devient également son lieu attitré où il pourra faire la manche, en garant les véhicules, pour arrondir des fins de mois rendues difficiles par la précarité des contrats de travail. Ces nouvelles conditions d'existence lui font rencontrer d'autres personnes qui, comme lui sont « sans domicile ». Très rapidement des liens de sociabilités se construisent sur ce parking autour de moments de convivialité :

« C'était bien à l'époque.... on était ici une dizaine à boire des coups, à rigoler, oh yeah ! C'était bien.... ».

Néanmoins, cette vie à la rue alternant les courtes missions de travail intérim et la manche, ne marque pas pour autant la fin des relations de Monsieur Joe avec sa femme et ses enfants. Il leur donne régulièrement des nouvelles jusqu'au jour où Muriel décide de chercher Monsieur Joe sur le parking pour lui demander de retourner auprès des siens. Monsieur Joe accepte et quitte son travail de manœuvre ponctuel pour retourner habiter à Alolsheim.

Avec le peu d'économies qu'il a constituées, il achètera une voiture à sa femme, comme un bon chef de famille s'étant absenté et souhaitant se racheter de son absence pour subvenir aux besoins de sa famille en offrant le fruit de son travail à ses proches. Mais le retour à Alolsheim, dans ce village isolé de tout, sera bref. Nous sommes alors en 2004 et Muriel ne travaille toujours pas.

Au bout de 3 mois, Monsieur Joe sans travail, perd patience, il décide alors de retourner vivre à Colmar, et parvient à convaincre sa femme de l'accompagner avec ses enfants. Ils trouvent rapidement un logement dont le bail sera au nom de sa femme. Comme un signe éphémère du destin, leur quotidien sera amélioré par un gain exceptionnel leur permettant de supplanter pour un temps leur condition de vie précaire :

« J'ai gagné au quinté ! 9000 euros !...on a fait la fête....et avec le reste je voulais ouvrir un bar comme au Maroc....j'ai fait un compte commun avec Muriel.... ».

Mais très vite des tensions vont à nouveau apparaître dans le couple. Muriel s'avère être très dépensière et dilapide rapidement tout l'argent du ménage :

« Elle a tout dépensé....Je comprends pas pourquoi elle dépense tout l'argent...elle veut toujours plus...pour acheter si et ça...ah les femmes ! ».

Monsieur Joe ne comprend pas l'attitude de sa femme qui invoque comme raisons à ses dépenses l'état de santé de sa mère :

« Elle me dit que c'est pour aider sa mère qui est malade....Il y a un truc... qu'est pas normal...sa mère elle devrait être remboursée par la sécurité sociale...où vas l'argent que Muriel me prend ?...c'est pas net !... ».

- Second indice : un point de non-retour, la séparation avec Muriel

En 2005, la situation du couple se dégrade jusqu'au jour où Muriel quitte Monsieur Joe pour rejoindre sa ville natale, Lille avec son fils Nicolas. Cette rupture sera et reste très marquante pour Monsieur Joe qui se souvient très précisément des circonstances :

« Je me souviens...oh yeah ! C'était un vendredi. (L'air encore marqué par cet évènement), comme d'habitude je rentre après le travail, et là je suis tout seul...je ne trouve plus Muriel qui chaque jour m'attend... Muriel est partie avec mon fils Nicolas..... Alors je vais voir les voisins en leur demandant s'ils n'ont pas vu Muriel et Nicolas...non...rien...je vais chez son frère pour lui demander...mais rien il sait pas...Muriel elle m'a pris tout mon argent...elle est allée à la banque...je lui avais fait une procuration...elle a tout pris... ».

En le quittant, Muriel a ainsi pris l'ensemble de ses économies laissant Monsieur Joe dans une situation financière catastrophique avec des crédits à rembourser, et ce, pendant une période où il n'a plus d'entrée d'argent de ses missions intérim :

« Elle avait fait plein de crédits ! Et maintenant Il faut payer tout ce qu'elle a laissé ! Je comprends pas...c'est pas normal...j'avais pas de travail à l'époque c'était calme à l'intérim, j'avais plus beaucoup de sous (..). ».

Rapidement Monsieur Joe se fait expulser de son logement dont il ne peut plus payer le loyer. A cela s'ajoute le fait que l'entreprise qui l'employait de manière ponctuelle fera faillite laissant Monsieur Joe dans le dénuement le plus total :

« J'avais pas de travail à l'époque c'était calme à l'intérim, j'avais plus beaucoup de sous, alors j'ai perdu mon logement au bout de trois mois....je suis expulsé....je me retrouve dehors ! Après... l'entreprise où je travaillais...Knobel...elle a fait faillite....j'avais plus de travail... ».

Il retourne ainsi au parking, auprès de Roger, un lieu qu'il ne quittera plus pour s'y établir et tenter de refaire surface. Le départ définitif de Muriel et Nicolas vers Lille a précipité l'existence déjà instable de cet individu dans une précarité extrême générant, hormis la perte du logement et de l'emploi, une fragilisation du rapport père/enfant. La rupture conjugale engendrée par le départ de sa femme crée chez Monsieur Joe ce double arrachement, celui procuré par la perte d'êtres chères et la perte du sens de son existence jusqu'ici vouée au travail afin de nourrir sa famille, dans un statut de chef de famille. Comme le souligne Catherine Delcroix et Daniel Bertaux dans leur étude : *« Les effets de la précarité sur le statut de père sont bien entendu aggravés par le caractère encore relativement « traditionnel » de la forme familiale en milieu ouvrier ⁶».*

La séparation avec Muriel fragilise encore davantage cet individu « sans domicile » qui perd ainsi la reconnaissance qu'il avait acquise en tant que père de famille affairé au devenir de ses proches. Comme le déclare encore Catherine Delcroix et Daniel Bertaux : *« Que s'en aille l'épouse avec les enfants, ou qu'elle parvienne à mettre à la porte celui qui désormais est de trop ; dans les deux cas ce que perd le mari, c'est ce qui donnait sens à son travail. ⁷».* Dès lors tout ce qui justifiait une existence vouée au sacrifice et aux diverses « galères » pour subvenir aux besoins de son entourage allait s'effondrer pour laisser place à un vide.

L'absence de toit, d'emploi et la rupture avec ses proches crée donc cette césure définitive entre un passé précaire et un présent dans la rue. Une situation encore aggravée par son impossibilité à pouvoir continuer tant bien que mal à pouvoir élever ses 2 autres enfants, ceux issus de sa première union, qu'il avait amenés avec lui en France, pour des jours meilleurs.

Cette idée d'Eldorado tant désiré d'un pays où les hommes vivent libres et heureux s'effondre pour cet homme :

« Vous savez les africains, ils aiment beaucoup la France, l'Europe en général...mais ici c'est la misère maintenant (...). ».

Avec cet idéal brisé, c'est tout une partie de ses rêves, ceux nourris par le souhait de subvenir aux besoins de sa famille pour des conditions de vie décente, qui s'évanouissent. Sans Muriel, sans travail et sans logement, Monsieur Joe est obligé de confier ses 2 enfants, Oussama et Ihmen, à sa sœur habitant à Colmar. Dès lors la rue sera l'ultime refuge pour cet homme ayant tout perdu. Car même si, à partir de l'année 2008, un logement lui sera attribué par l'association « Espoir » de Colmar, et

⁶ Daniel Bertaux, Catherine Delcroix, *La fragilisation du rapport père/enfant, une enquête sociologique*. Avril 1990, recherche réalisée pour la Caisse Nationale des Allocations Familiales.

⁷ *Ibid.*

par le biais du plan « *grands exclus* », Monsieur Joe continuera d'épouser les conditions d'existence d'un « sans domicile », passant le plus clair de son temps dans la rue et réalisant la manche sur un parking d'hôtel afin d'augmenter ses ressources apportées par le RSA. Ce logement ne sera donc pour lui qu'un pied à terre où dormir, quand les conditions climatiques se font trop rudes :

« Je bouge parce que même si j'ai un appart, je reste pas dans ce logement, je mange, je dors, parce que je suis fatigué... toute la journée debout, le matin je fais un tour dans les boîtes d'intérim s'il n'y a pas de travail je vais au bureau, sinon tu tournes dans la rue comme un fou, moi non(...). Je peux pas rester entre quatre murs, je suis juste dans mon logement pour dormir c'est tout, et encore en été quand il fait beau je reste dormir sous les arcades là-bas (il me montre l'endroit à quelques mètres du parking) (...). ».

Où trouver ainsi la force pour ne pas renoncer et choir davantage ? Comment survivre à cette succession d'évènements marqués par des désillusions et des ruptures ? Et quelles conséquences cette situation a-t-elle sur l'identité de cet individu ?

A travers ces questions nous touchons de près ici à ce qui fait la particularité de Monsieur Joe qui, en situation de « disqualification sociale » et de discrédit mettra en œuvre un ensemble de logiques d'actions nécessaires, permettant la survie dans l'univers de la rue et dans un « maintien de soi ⁸ ». Ce « maintien de soi » qui, nous le verrons ultérieurement, participe d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique.

⁸ Pascale Pichon, *Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit de l'assistance*, Politix, volume 9, numéro 34, deuxième trimestre, 1996, p, 167

3. L'analyse de cas

3.1 Tenir à tout prix son « rôle⁹ » de père

L'analyse de la trajectoire de vie de cette personne « sans domicile » montre plusieurs points de ruptures, conséquences de faits majeurs faisant intervenir 2 éléments centraux. Le premier de ces éléments a trait à la sphère familiale et aux relations que Monsieur Joe entretient avec ses proches au travers de son « rôle » de père, mais aussi de chef de famille. Le second élément se rapporte, quant à lui, à cette façon si singulière révélée dans le récit de cet homme pour survivre moralement et psychique aux affres de la régression sociale, par le biais d'un renégociation identitaire de survie en lien très étroit avec la manche.

Marié à 28 ans, Monsieur Joe connaît une première vie de famille stable au Maroc, avant de tout quitter pour une autre femme et une seconde vie de famille, en France son pays natal. L'arrivée en France dans les années 2000, accompagné de sa nouvelle famille, va d'emblée être marquée sous le sceau de la précarité nourrie par une situation de sous-emploi. Muriel, sa nouvelle femme, est en effet femme au foyer, pendant que Monsieur Joe alterne dans un premier temps, les petites missions de travail intérimaires pour vivre. Néanmoins, cela n'empêche pas au couple de donner naissance en 2003 à Nicolas, un quatrième enfant venant compléter une famille ainsi recomposée. Un heureux évènement qui, très vite sera entaché par une situation de chômage pour Monsieur Joe.

Rapidement exaspéré par cette condition Monsieur Joe va, en bon chef de famille, tout tenter afin de retrouver un travail stable comme au Maroc. Au fur et à mesure des mois, l'isolement dans des villages en périphérie de Colmar, engendre des déménagements successifs pour le couple afin que Monsieur Joe puisse trouver un emploi. Une instabilité géographique qui s'avèrera prégnante dans l'existence de Monsieur Joe qui, d'abord seul, décide de s'exiler à Colmar, ville connue pour son activité économique. C'est à ce moment précis qu'il connaîtra ses premières expériences dans la rue.

Ces premiers éléments faisant état d'une vie mouvementée, marquée par les déménagements successifs, indiquent ce que Daniel Bertaux nomme dans son ouvrage « L'enquête et ses méthodes, le récit de vie¹⁰ », une « logique familiale¹¹ » où « des décisions concernant la carrière ou la résidence peuvent se comprendre.¹² ». Dans ce cas, nous pouvons ainsi, pour reprendre les termes de Daniel Bertaux, comprendre que ce qui a motivé l'instabilité géographique du couple puis de Monsieur Joe : la recherche d'un emploi afin de sortir d'une situation de précarité. Mais contrairement à ce que déclare le sociologue : « Non seulement les

⁹ Au sens où le sociologue David Le breton l'entend c'est-à-dire comme « une suggestion à la disposition d'un acteur qui en fait son affaire. L'interprétation lui donne sa consistance dans les relations sociales. Elle autorise l'acteur à un contrôle réflexif de l'image qu'il entend donner sur la scène sociale. », In *L'interactionnisme symbolique*, PUF, 2008, p, 110.

¹⁰ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes, Le récit de vie*, troisième édition, 2010, Armand Colin, p, 84.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid*, p, 85.

actes et les décisions d'agir, mais aussi les projets préalables aux actes s'élaborent le plus souvent collectivement, au sein du couple, et plus largement du groupe familial qui constitue alors le véritable « décideur ». ¹³ », nous ne savons pas si cet acte s'est construit en accord avec la femme de Monsieur Joe.

Plus simplement nous n'avons pas d'éléments à fournir sur ces choix, ce qui vient expliquer la présence d'une « zone blanche ¹⁴ » dans le récit, au sujet du véritable décideur de cette action.

Quoiqu'il en soit, c'est à l'occasion de son exil en solitaire à Colmar, que cet individu « sans domicile » fera ses premières expériences de vie à la rue, alternant un squat chez son ami Roger et une vie « dehors ». Des déplacements successifs et un exil qui, un beau jour, auront raison de la solidité d'un mariage qui se brisera. En 2005, Muriel s'en ira avec Nicolas vivre auprès des siens à Lille, et ne donnera plus de nouvelles à Monsieur Joe qui seul, sans emploi se sédentera alors dans la rue.

D'un point de vue analytique, nous pourrions aisément plaquer sur ces événements, l'hypothèse de pertes successives touchant l'emploi, le logement, le couple et/ou la famille, amenant de manière quasi mécanique et brutale vers une existence dans la rue. Pour autant ce parcours stéréotypé n'est pas celui de ce « sans domicile » qui a déjà côtoyé l'univers de la rue avant de connaître cette rupture affective qui l'installera de manière durable dans celle-ci. Ainsi pour la situation qui nous intéresse ici, prendre ces faits comme explicatifs et constitutifs de l'existence de Monsieur Joe, engendrerait un frein majeur dans la description de ce qui fait la richesse heuristique du « cas » de cet individu.

Une richesse qui se dévoile notamment à travers les logiques d'action qu'il met en place afin de lutter, pour ne pas dire résister, à sa situation de précarité extrême. Cette partie consacrée à l'analyse des logiques d'action mise en avant par Monsieur Joe, nous amène ainsi et dans un premier temps, à considérer celles élaborées au regard de sa situation familiale, et tout particulièrement d'abord au regard de son « rôle » de père.

Pour l'analyse de ce fait, nous nous baserons sur des éléments exprimés dans le récit de vie de cet individu « sans domicile » et, ayant trait à la notion d'éducation et aux moyens mis en œuvre afin de satisfaire, selon ses possibilités, aux besoins de ses descendants.

Au fur et à mesure de notre avancée sur le parcours de vie de cette personne « sans domicile », nous avons constaté tout d'abord un fait majeur venant nourrir l'hypothèse pour cet individu, d'une posture de résistance face aux conséquences apportées par ces nouvelles conditions d'existence. En effet, sa chute progressive dans la rue n'a en rien altéré les liens que Monsieur Joe entretient avec ses 2 enfants issus de sa première union, ceux qu'il a emmenés avec lui en France. Les liens avec son quatrième enfant, Nicolas, sont distendus uniquement par le fait qu'il habite avec sa mère à Lille. Quant à son troisième enfant issu de sa première union, Ahmed, il reçoit régulièrement des nouvelles de ce dernier par téléphone et par le biais de son ex-femme restée au Maroc.

Cette logique d'action, celle de se maintenir dans un « rôle » de père, se révèle de manière encore plus prégnante avec Oussama et Ihmen, ses 2 enfants venus avec lui en France, qu'il voit quasiment de manière quotidienne. En effet, Monsieur Joe ne

¹³ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes, Le récit de vie*, troisième édition, 2010, Armand Colin, Paris, p, 13.

¹⁴ *Ibid.*, p, 83.

se contente pas uniquement de maintenir des relations avec ces derniers, il continue en effet également à pourvoir à leur éducation, et ce, sur 2 plans. Tout d'abord celui se fondant sur les recommandations et les conseils qu'il prodigue à son fils Oussama, comme peut le faire un père soucieux du devenir de celui-ci, et dans le but de faire « son éducation » justement, pour éviter les dérives :

« Je dis toujours à Oussama de rester seul...pour soi, de pas fréquenter des gens qui t'amène des ennuis, c'est ça l'éducation....il a des copains qui font des conneries et moi je veux pas qu'il traîne avec eux....je lui donne des sous et il reste seul, c'est mieux.... ».

En analysant de plus près ses propos à ce sujet, nous pouvons aisément imaginer que ces conseils se basent sur les propres expériences humaines que Monsieur Joe a pu faire tout au long de son existence, et plus particulièrement celle de ces dernières années, dans la rue.

Plus globalement, ses dires illustrent l'image d'un père responsable, soucieux des mauvaises fréquentations qui peuvent entraver l'évolution de son fils. Son « rôle » de père se justifie ainsi par toute son expérience dont ce « sans domicile » souhaite faire profiter son fils, et ce, afin de lui éviter certains écueils. En ce sens, Monsieur Joe se veut représenter cette image paternelle rassurante, en cultivant cette forme d'instinct protecteur, et ce, malgré sa situation sociale.

Ce premier élément a donc trait de manière étroite à l'éducation, et participe d'un souhait pour Monsieur Joe, de se maintenir dans son « rôle » de père malgré les circonstances ayant perturbées sa vie. Il met tout en œuvre pour résister aux effets destructeurs que peut engendrer sur les liens affectifs, une vie dans la rue. Mais cet élément laisse également entrevoir les usages mis en place par cet individu afin de ne pas se décentrer de cette « sphère de l'amour ¹⁵ » dont parle Axel Honneth, cet élément indispensable à la participation de la vie sociale pour éviter une « désaffiliation ¹⁶ » de son groupe d'appartenance.

Le second point justifiant cette logique d'action, laisse à voir quant à lui, les moyens mis en œuvre par ce « sans domicile » afin de maintenir cette éducation, mais cette fois-ci de manière plus matérielle, puisque cela concerne la manière de pourvoir aux besoins de ses enfants. Et c'est là un point important puisqu'il s'agit de l'argent donné régulièrement à ces derniers, qui laisse encore une fois présager de l'effort consentis par cette personne pour satisfaire *a minima* à leurs besoins. Un geste qui devient également motif de fierté, car c'est ce qui conforte Monsieur Joe dans son « rôle » de bon père :

« Ils viennent me voir tous les soirs, au parking ou à mon appartement...il me demande des sous...ah ! Les enfants...ils veulent manger dans des snacks avec les copains et copines...ils leur faut toujours des sous.... ». Ou encore : *« le matin quand je me réveille...je vais chercher l'argent...eh oui c'est ça quand tu as des enfants(...) ».* *« Et moi je fais mon possible, je vis dans la merde, mais je laisse pas mes enfants dans la merde ! (il rallume son cigare éteint) ».*

¹⁵ Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, éditions CERF. Paris, 2008.

¹⁶ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, éditions Gallimard, 1995, Paris p, 52.

Le fait de donner de l'argent démontre cette volonté de maintenir le lien avec ses descendants, chose d'autant plus remarquable du fait du peu de ressources procurées par le RSA et les gains substantiels de la manche. Ce fait est d'une grande importance pour Monsieur Joe puisqu'il va jusqu'à constituer un budget, à la manière d'un père de famille occupé à pourvoir aux besoins de ses proches :

« Pour moi, il me faut dix euros par jours (...), trois euros pour les cigares, un paquet de cigares, deux euros pour le loto, deux euros pour le quinté, (avec un sourire) quatre euros pour acheter deux bouteilles de vin, et tous les jours je donne cinq euros à mon fils pour qu'il mange avec ses copains. Et surtout pour qu'il ne fasse pas de conneries ! Qu'il aille chercher l'argent ailleurs ! Eh oui ! (...). ».

Cette dernière phrase illustre bien toute l'attention du père conscient de la fragilité d'un adolescent qui, pour satisfaire ses désirs, pourrait être tenté par l'argent gagné facilement auprès de mauvaises rencontres. Ce don d'argent possède ainsi et aussi tout un aspect éducatif dans la manière qu'il a de dissuader son fils de s'égarer dans son parcours de vie.

Mais là où le fait est le plus significatif, c'est lorsque cet individu « sans domicile » nous parle du budget qu'il réalise chaque mois ; ce fait montre à quel point il reste préoccupé par le désir de maintenir son « rôle » paternel auprès de ses enfants, en contribuant à leur éducation et à la satisfaction de leur besoins.

Face à cette première logique d'action touchant de près au « rôle » du père, quelques éléments théoriques peuvent être mis en avant, aidant à l'analyse. Le premier élément qu'il est possible d'avancer dans ce cas prend en considération le concept de « désaffiliation » énoncé par le sociologue Robert Castel et usité pour décrire l'existence des « surnuméraires ¹⁷ ».

Si l'on se réfère à la définition stricte de ce concept, la « désaffiliation » représente ce phénomène où « l'ensemble des relations de proximité qu'entretient un individu sur la base de son inscription territoriale, qui est aussi son inscription familiale et sociale, se trouve en défaut pour reproduire son existence et pour assurer sa protection. ¹⁸ ». L'existence menée par Monsieur Joe vient de ce fait contredire ce concept, même si l'idée d'un défaut dans son « inscription territoriale » pourrait se conforter par les faits et son instabilité géographique caractéristique, lors de sa venue en France. Mais là encore, nous verrons ultérieurement que cette hypothèse est également contestée. Car ce qui nous intéresse de prime abord ici, c'est bien les relations affectives de cet individu « sans domicile », celles entretenues avec sa famille, ce que Robert Castel nommerait son « inscription familiale et sociale ».

En parcourant le récit de vie de Monsieur Joe, nous constatons que ce dernier n'est pas en rupture familiale, et ce, malgré ses conditions de vie. Le concept de « désaffiliation » pour à la fois expliquer et caractériser l'existence de cet individu n'est donc pas pertinent, ici non plus.

Là nous rejoignons ce que nous avons pressenti tout au début de cette analyse, à savoir que ce n'est pas la perte des liens familiaux procurés par la séparation avec sa dernière femme qui a été la cause de son arrivée dans la rue. De manière générale, nous osons penser que la « désaffiliation », celle qui s'exprime à travers l'inscription territoriale et l'inscription familiale et sociale d'un individu, est inappropriée pour la description et la caractérisation de l'existence de cet homme

¹⁷ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, éditions Gallimard, 1995, Paris, p, 13.

¹⁸ *Ibid.*, p, 52.

« sans domicile ». Et c'est bien ce que cette logique d'action mise en place par Monsieur Joe vient traduire : une résistance face aux effets de la précarité touchant de près aux liens familiaux.

En allant encore plus loin dans l'analyse nous pouvons invoquer un second élément théorique explicatif de cette logique d'action, celui qui se réfère à « l'essai sur le don ¹⁹ » de l'anthropologue Marcel Mauss, et qui a trait au don d'argent que Monsieur Joe fait quotidiennement à ses enfants. Outre le fait que ce don est employé pour parfaire à l'éducation de ceux-ci, il n'en reste pas moins un moyen, non pas pour créer du lien comme le stipule Marcel Mauss dans son analyse, mais pour maintenir le lien qu'il possède avec ses enfants. Cette manière de faire se caractériserait par cette « contre-prestation ²⁰ » où Monsieur Joe, à travers son désir de consolider des relations avec ses proches, s'installe dans une « obligation » non pas de rendre, mais de donner.

Nous pourrions ainsi entrevoir dans cette « contre-prestation » et dans l'« obligation de donner ²¹ » qu'elle induit, toute une sémantique liée à la notion d'éducation qui viendrait faire sens chez cet individu. Nous traduirions cette hypothèse en ces termes : le fait d'être père induit une *obligation* de subvenir aux besoins de ses enfants, une « contre-prestation » en échange de celle liée au « rôle » de père.

Cette idée de « contre prestation » s'expliquerait par l'effet quasi « ontologique » qu'engendre le fait d'être père et de jouer ce « rôle » en intégralité. En échange de tenir ce « rôle », il se doit de donner. C'est même pour Monsieur Joe la preuve qu'il reste père, malgré ses conditions d'existence.

Nous rejoignons ici également, l'idée « d'économie familiale ²² » développée par Daniel Bertaux dans son ouvrage, et qui peut se comprendre comme une « économie culturelle, affective et surtout morale d'un groupe familial. Les membres d'un même groupe familial sont liés les uns aux autres non seulement par des rapports affectifs et psychiques profonds, mais par des engagements moraux réciproques. ²³ ». De fait, nous osons croire que cette logique d'action guidée par le souhait pour cette personne démunie de se maintenir dans son « rôle » de père, soit un des traits de cette « économie familiale » caractérisée par des engagements moraux forts unissant les divers membres d'une famille. Cet engagement moral vient ainsi à la fois signifier et légitimer pour Monsieur Joe, le maintien dans son « rôle » de père. C'est ce qui le fait agir.

Par cette logique d'action, cette « manière de faire », cet individu « sans domicile » accrédite ainsi la théorie de Marcel Mauss sur la place fondamentale du don dans la création de lien entre les individus, mais dans une finalité toute autre, et ce, à 2 points de vue. Le premier concerne en effet non pas la création de lien, mais la pérennisation de celui-ci. Quant au second point de vue, il a trait à cette idée de « contre-prestation » mais aussi « d'économie familiale », se réalisant toutefois, et pour ce qui nous a donné de comprendre en fonction des propos recueillis, de

¹⁹ Marcel Mauss, *Sociologie et Anthropologie*, Editions PUF, p, 145.

²⁰ *Ibid.*, p, 151.

²¹ *Ibid.*

²² Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes, Le récit de vie*, troisième édition, 2010, Armand Colin, Paris, p, 85.

²³ *Ibid.*, p, 87.

manière unilatérale, c'est-à-dire en se passant d'un premier don, induisant une réponse de la part de celui qui a reçu.

Ce fait viendrait aussi expliquer plus en profondeur les liens que cette logique d'action entretient avec la socialisation de Monsieur Joe ; celle concernant de manière plus étroite, sa propre éducation, ses représentations sur la famille et sur le « rôle » que doit tenir le père dans celle-ci afin de ne pas « perdre la face ²⁴».

Perdre cette faculté à jouer ce « rôle » auprès de ses enfants aurait dans ce sens, sans doute, des conséquences terribles sur l'existence de Monsieur Joe. Et c'est bien ici, en fonction de cette logique d'action, que nous pouvons étayer les prémices d'une idée de résistance caractérisant sa nouvelle existence, dans la manière qu'il a de ne pas laisser sa vie dans la rue empiétée sur son « rôle » de père pour perdre la face, synonyme de perte identitaire et d'entrée dans un nouveau statut, celui de « sans domicile » ayant tout perdu.

3.2 Le maintien du « rôle » de chef de famille

A présent nous souhaiterions revenir sur cette notion de représentations sur la famille qui sont prégnants dans l'imaginaire de Monsieur Joe, et qui influent sur sa seconde logique d'action, à savoir la pérennisation du « rôle » de chef de famille, malgré son existence précaire.

D'un point de vue culturaliste tout d'abord, nous pouvons penser que la socialisation primaire dont a bénéficié cet individu « sans domicile » durant toute sa jeunesse a, d'une certaine manière, façonné la vision, ou tout du moins ses images sur la famille. Cet élément est d'une importance non négligeable, puisqu'il va déterminer en partie, les éléments motivant la mise en pratique d'actes tournés vers le maintien du « rôle » de chef de famille. La culture maghrébine dans laquelle a baigné Monsieur Joe toute une partie de sa vie, propose un certain modèle de famille pouvant se résumer autour de la notion de « famille patriarcale », où une place prépondérante est donnée à l'homme qui, au travers de son statut de chef de famille, se doit de subvenir aux besoins de ses proches et de maintenir une union forte entre ses membres. Cette conception « traditionnelle » de la famille, où comme le déclare Catherine Delcroix et Daniel Bertaux : « c'est l'homme qui rapporte l'argent principal à la maison (...). ²⁵ », nous l'avons plusieurs fois relevée dans le discours de Monsieur Joe :

« La famille c'est important...normalement une famille c'est fait pour être ensemble, unie, si chacun est de son côté...ça va pas...moi je suis tout seul... un jour je me souviens avec Mumu je dormais, c'était un dimanche, Mumu elle est venue me dire quand je dormais, eh ! Les hommes ils doivent se bouger !...c'est vrai je me suis levé pour faire le petit déjeuner...c'est important... il faut s'occuper de sa famille. ».

Pour cet homme, et c'est là un point important dans le ressenti sur ses conditions d'existence, l'éloignement géographique avec des membres de son entourage amène un sentiment de solitude, un état difficilement acceptable :

²⁴ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les éditions de minuit, 1974, Paris, p. 9.

²⁵ Daniel Bertaux, Catherine Delcroix, *La fragilisation du rapport père/enfant, une enquête sociologique*. Avril 1990, recherche réalisée pour la Caisse Nationale des Allocations Familiales.

« Je suis seul, je parle avec qui ?...le diable ?...normalement quand tu rentres chez toi, tu as une femme qui t'attend, à qui tu penses, des enfants, tu t'occupes d'eux, tu penses à eux, à savoir s'ils vont bien...et quand t'es tout seul tu fais quoi ?... Je pense beaucoup à ma femme et mes enfants...quand je bois ça va mieux... je peux dormir.... ». Ou encore lorsqu'il nous déclare : *« Normalement, il faut un homme avec une femme, si une femme vit seule ou un homme vit seul c'est pas normal ! (...). ».*

À travers ces 2 déclarations nous voyons bien toute l'importance que revêt à ses yeux le fait d'être entouré par les membres de sa famille au sein d'un même foyer, nous donnant la possibilité d'émettre l'hypothèse d'une logique d'action orientée vers la reconstruction « physique²⁶ » de cette « sphère de l'amour » dont parlait Axel Honneth. La solitude causée par l'enchaînement d'évènements est ainsi vécue par cet individu comme un poids qu'il subit.

Et ce, malgré le fait qu'il entretienne toujours des relations avec ses 2 enfants, et son ex-femme par le biais du téléphone à qui il envoie une partie de ses ressources, à l'image d'une prestation compensant son absence, sorte de pension alimentaire pour qu'elle puisse élever son fils seule :

« Je lui envoie une partie de mes sous au Maroc, elle me téléphone parce que elle s'inquiète de pas avoir eu mon argent...en plus en ce moment c'est le Ramadan...il faut encore plus d'argent pour acheter le poisson, la soupe, le tajine...(...). ».

Nous retrouvons ici l'idée du don d'argent qui, pour Monsieur Joe, vient faire sens car il est cette manière pour lui de s'accomplir, cette fois-ci, dans son « rôle » de chef de famille. Nous remarquons également à travers ses dires, toute l'inquiétude d'un chef de famille, soucieux du devenir de ses proches et du souhait d'améliorer leurs conditions de vie :

« Je ne veux pas les laisser au Maroc, parce que la situation là-bas n'est pas comme ici. Ici je suis tranquille pour mes enfants qui sont ici, mais là-bas, je ne peux pas laisser mon fils avec ma femme, il faut qu'ils rentrent avec moi (...). ».

Ces exemples illustrent ainsi assez bien ce qui détermine cette seconde logique d'action traduite par le maintien de son « rôle » de chef de familles, Familles que nous employons au pluriel, puisque comme l'atteste sa biographie, Monsieur Joe a connu 2 femmes avec qui il aura eu plusieurs enfants. C'est là d'ailleurs un autre point significatif touchant de près à sa culture et aux représentations de la famille émanant de cette culture, où la polygamie reste encore de rigueur :

« Au Maroc ...un homme... il peut avoir plusieurs femmes.... Les hommes ils ont droit à quatre femmes (..). ».

Cette polygamie traduit ainsi toute la prégnance qu'a eu la culture orientale sur la vie affective de ce « sans domicile », sans que cela ne vienne perturber celle-ci :

²⁶ Nous employons ici le terme physique afin de bien venir signifier qu'il s'agit là d'une présence physique de la part des membres de sa famille auprès de Monsieur Joe, et non pas juste symbolique c'est-à-dire à travers les nouvelles qu'il reçoit de ses proches donnant le sentiment d'une unité familiale, malgré la distance.

« (Muriel) Elle s'entend très bien avec Khoka. Elles font les courses ensemble, préparent à manger, vont au Hammam...il y a pas de problème... (...). »

Ces propos expriment encore le fait que la polygamie soit perçue comme une normalité aux yeux de Monsieur Joe qui ne se sent pas coupable d'un acte d'adultère ayant brisé son premier mariage. D'ailleurs, il est toujours resté en contact avec sa première femme Khoka, dont il déclare avoir eu son autorisation pour pouvoir divorcer afin de se remarier avec une autre femme.

Cette polygamie est davantage mise en avant comme ce qui vient socialement légitimer, en quelque sorte, le « rôle » d'homme et de chef de famille, notamment dans les pays du Maghreb. Et c'est là que nous abordons les représentations socio-culturelles liées à la famille, présentes chez Monsieur Joe, où est valorisé le statut de chef de famille. Pour cet individu « sans domicile », ces 2 familles ont une importance égale à ses yeux et il n'est pas question de faire un choix, même au regard de sa situation sociale :

« Moi je fais tout pour mes enfants, et pour ma femme que j'aime Khoka, c'est mon premier amour, j'oublie jamais ! (avec un sourire) c'est loin, j'oublie jamais parce que même si j'aime Muriel, j'aime aussi Khoka, c'est la femme de mes enfants Ilmen, Oussama, et Ahmed. (...). »

Par conséquent maintenir son « rôle » de chef de famille est une obligation contraignante au vu de ses conditions d'existence. Même s'il ne voit plus Muriel et Nicolas partis à Lille, et qu'il s'en préoccupe moins au regard de la situation professionnelle de Muriel, Monsieur Joe se maintient dans une dynamique où il souhaite, ne serait-ce que par son discours, être encore présent pour cette autre famille. L'objet de ses inquiétudes se situe plutôt au niveau de sa première femme et de son fils Ahmed restés au Maroc. Monsieur Joe souhaite les faire venir en France pour les avoir auprès de lui :

« Khoka et Ahmed je ne veux pas les laisser là-bas (au Maroc)... ça me dérange beaucoup. Normalement ils devraient être ici, avec moi...Muriel est à Lille pour son boulot, mais j'ai des enfants ici. Je veux prendre Khoka et Ahmed avec moi ! (...). »

Cette logique d'action, celle focalisée sur le maintien du « rôle » de chef de famille est donc on ne peut plus claire ici. Car même s'il ne côtoie plus Muriel et son fils Nicolas habitant dans le Nord de la France, ces derniers sont toujours présents dans son esprit, pour rester de manière plus symbolique, le chef de famille ne serait-ce que dans son discours. C'est en fait la situation de sa première famille qui le préoccupe davantage, et dont il met tout en œuvre pour pouvoir les faire venir en France par le biais du regroupement familial :

« J'étais occupé à aller voir mon avocate pour faire revenir ma femme et mon fils du Maroc...mais il me manque des papiers...j'ai vu ça avec Samir...on a téléphoné à la préfecture mais ils veulent rien savoir ...il me manque des fiches de paye et je peux pas mettre celles d'Espoir dedans...il faut des fiches de paye pour que je puisse avoir un autre logement et faire venir ma femme et mon fils. »

Le regroupement familial est donc la finalité de cette seconde logique d'action menée par cet individu « sans domicile ». Elle représente cette espérance qui le fait tenir dans la rue « malgré tout » en dépit des circonstances. Bien plus qu'un fantasme, cet objectif de venue de sa première famille est bien réel, au vu des éléments déjà mis en place par Monsieur Joe. Nous pourrions même penser que c'est cet objectif de regroupement familial qui lui donne la possibilité de tenir²⁷ psychiquement et de résister à ses conditions d'existence à travers ce « maintien de soi » dont parle Pascale Pichon.

Le maintien du « rôle » de chef de famille est alors, dans ce cas, beaucoup moins symbolique qu'avec sa seconde famille dont il n'a quasiment plus de nouvelles. Il est bien concret et motive son action. Nous pourrions même croire que ce maintien du « rôle » de chef de famille corrobore avec la vision qu'il a de celle-ci :

« La famille, c'est important...normalement une famille, c'est fait pour être ensemble, unie, si chacun est de son côté...ça va pas...moi je suis tout seul... (...). ».

L'objectif du regroupement familial coïncide ainsi avec son souhait de reconstituer sa première famille en faisant venir Khoka et Ahmed rejoindre Oussama et Ihmen déjà en France. Nous voyons bien ici cette seconde logique d'action axée vers la recomposition familiale, et dont l'initiative est donnée au chef de famille. Et nous constatons également que ce but vient faire sens avec la quatrième logique d'action de cet individu à savoir son maintien dans une dynamique d'activité dont nous verrons après les modalités d'actions. En effet, retrouver un jour un travail stable qui lui permettrait d'acquérir un logement plus grand pour pouvoir accueillir l'ensemble des membres de sa famille est ce qui nourrit son espoir et son action.

Globalement et comme nous venons de le voir, le maintien du « rôle » de chef de famille s'applique par 2 manières de faire propres à cet individu « sans domicile ». La première se révèle de manière symbolique dans le discours de Monsieur Joe où s'exprime la volonté de ne pas oublier qu'il est, malgré tout, encore le chef de sa seconde famille, même s'il n'a pratiquement plus de nouvelles de ses membres, Muriel et Nicolas :

« J'ai du mal à dormir car je pense beaucoup à mes enfants, à ma femme, à ma mère...j'ai une sœur qui habite pas loin...j'oublie pas ma première femme, même Muriel, je ne l'ai pas oublié, parce que je suis un homme bien, avec du cœur, si je suis riche...je ne laisse pas les gens tomber, comme moi dans la merde ! ».

La seconde manière, elle, se veut plus « pragmatique », si l'on en croit les moyens mis en œuvre pour obtenir un regroupement familial et réunir à nouveau les membres de sa première famille, celle constituée au Maroc avec Khoka et ses 3 enfants. Un fait qui nous permet d'envisager l'influence importante de la culture dans les représentations que Monsieur Joe a de la famille, et qui sont liées à la notion traditionnelle patriarcale : La famille se doit d'être unie autour de son chef, celui qui réunit ses membres, et pour ce qui nous concerne ici, met tout en œuvre pour parvenir à sa reconstruction. C'est au travers de cette finalité que Monsieur Joe se

²⁷ Mais également physiquement entre 4 murs dans son logement récent, comme nous le verrons ultérieurement dans cette étude.

maintient dans un « rôle » de chef de famille dans la manière qu'il a de tout entreprendre afin de réunir à nouveau ses parties.

Cette seconde logique d'action pourrait ainsi se résumer autour de l'idée que Monsieur Joe, à travers le maintien de son « rôle », agit par et pour la réunification de sa famille, autour d'un personnage central, son chef, celui qui permet l'union entre tous les membres, et de fait, sa (re)construction.

A ce degré d'analyse, nous sommes déjà en possibilité d'affirmer que ces 2 « arts de faire ²⁸ » illustrant des cours d'action situées, viennent colorer cette idée de résistance identitaire présente en filigrane dans cette étude de cas. Elles sont élaborées par cette personne « sans domicile » afin de ne pas laisser ces conditions d'existence entraver son identité de père et celle de chef de famille en lien avec ses représentations culturelles et son identité pour « soi ²⁹ ». Mais au-delà de ce fait, ces logiques d'action tendent également à maintenir cet homme dans une dynamique d'affirmation de soi, porteuse de reconnaissance à travers le maintien dans son « rôle » de père et dans celui de chef de famille.

Dans ce cas, il n'y a pas, pour reprendre la rhétorique de Serge Paugam, une négociation du statut en lien avec une situation de « disqualification sociale ». Monsieur Joe, malgré ces nouvelles conditions d'existence, ne négocie pas son nouveau statut, qui pourrait s'apparenter à celui d'un « marginal » ayant perdu toute relation avec ses proches.

Il reste toujours ce père de famille soucieux de l'avenir de celle-ci et de ses enfants. De fait, la vie dans la rue est pour cet individu une lutte de chaque instant pour préserver son intégrité physique mais également son intégrité psychique à travers le maintien de son identité pour « soi » maintenant ces images de père et chef de famille respectables. Rester malgré tout un père et un chef de famille responsable, capable de pourvoir *a minima* aux besoins de ses enfants, voici ce qui est à la base de logiques d'action permettant à ce « sans domicile » de tenir coûte que coûte, dans des conditions d'existence très précaires, et de garder espoir.

3.3 La transformation d'un espace public en un « propre ³⁰ »

Nous envisageons maintenant, à travers l'énumération des « arts de faire » propres à cet homme « sans domicile » venant soutenir l'hypothèse d'une existence teintée de résistance, cette manière mise en œuvre par celui-ci, et liée à la transformation symbolique d'un *espace public* en *lieu* pour soi, par le biais duquel trouver un point d'ancrage. Pour ce faire, il s'agit tout d'abord de définir ce que nous entendons par ces 2 notions qui, de prime abord, pourraient revêtir la même signification.

Selon Michel De Certeau : « il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps (...). Il est en

²⁸ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris.

²⁹ Qui, nous le rappelons, est selon Erving Goffman : « avant tout une réalité subjective, réflexive, nécessairement ressentie par l'individu en cause. », *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Éditions de Minuit, 1975, Paris.

³⁰ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, Paris p, 59.

quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient.³¹ », alors qu'« est un lieu l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence.³² ». La différence entre la notion d'*espace* et celle de *lieu* tient donc justement du fait d'une transformation, d'une pratique d'un *espace* qui, *de facto* devient un *lieu* ou un « propre », c'est-à-dire un « lieu de pouvoir et de vouloir propres³³ », où « les éléments considérés sont les uns à côté des autres, chacun situé en un endroit « propre » et distinct qu'il définit.³⁴ ». Par l'action de l'individu, l'*espace* anonyme, insignifiant et illimité devient ce *lieu* délimité, ce « propre » identifié et identifiable pour l'individu qui y développe ses pratiques.

Cette approche distinctive en terme de définitions prend d'autant plus de sens lorsqu'il s'agit d'envisager les conditions d'existence de personnes justement « sans domicile », c'est-à-dire n'ayant pas de « propre » où s'établir et se stabiliser, et à quoi s'identifier. Fort de ce constat, certains auteurs y voient alors une « asphaltisation³⁵ » propre au gens de la rue, où ces derniers ne font qu'un avec l'espace, dans une indistinction totale et « désidentificatrice ».

D'individu déchu, caractérisé par ses manques, le « sans domicile » devient aussi, celui qui n'a plus de *lieu* où s'établir et auquel s'identifier. Il n'est que ce surplus, non pas d'âme mais de chair, qui se confond avec le bitume et dans l'anonymat de la rue, où il perd tout repère.

L'analyse des conditions d'existence de Monsieur Joe donne à voir bons nombres de subtilités dans l'usage d'un *espace*, qu'une perception en surface, c'est-à-dire restant sur des apparences trop évidentes, ne peut venir éclairer. Cet *espace* est celui caractérisé par un parking d'hôtel, endroit où nous avons rencontré cet homme qui, quotidiennement vient y faire la manche, en l'absence d'activité professionnelle :

« Si j'ai pas de travail, en attendant, je préfère garer les voitures...que de rester à rien faire, enfermé... on gagne des sous pour manger...acheter des cigares(...) ».

Avant de poursuivre l'analyse plus en profondeur, il convient dans un premier temps, d'apporter quelques précisions sur ce parking, précisions qui peuvent être soutenues par les nombreuses observations faites à cet endroit où nous avons réalisé l'ensemble des entretiens avec cet individu « sans domicile ».

La transformation de cet *espace* public en un « propre » se manifeste tout d'abord de manière symbolique au travers du discours de Monsieur Joe.

Et c'est ici qu'intervient cette notion « d'autorité locale³⁶ » dont parle De Certeau, où « le discours qui fait croire est celui qui prive de ce qu'il enjoint, ou qui jamais ne donne ce qu'il promet(...), il « permet » du jeu dans un système de lieux définis. Il autorise la production d'un *espace* de jeu dans un damier analytique et classificateur d'identités. Il rend habitable.³⁷ ». En quelque sorte, l'acte performatif de nommer une chose, en l'occurrence ici un *espace*, lui donne cette faculté d'exister en tant que tel aux yeux de celui qui émet le discours. Ce parking, lieu anonyme par excellence,

³¹ *Ibid* p, 173.

³² *Ibid*.

³³ *Ibid*, p, 59.

³⁴ *Ibid*, p, 173

³⁵ Sylvie Quessamand Zucca, *Je vous salue ma rue, clinique de la désocialisation*, Edition STOCK, 2007.

³⁶ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 159.

³⁷ *Ibid*.

devient ainsi « habitable » dans un premier temps par l'appropriation que cet individu en fait à travers ses dires, en nommant cet endroit « *son bureau* », lieu où exécuter un travail et gagner de l'argent au contact de « *clients*³⁸ ». Mais cette notion d'habitable vient tout d'abord se signifier à travers une appropriation de ce lieu par cet individu « sans domicile » pour en faire un lieu plus « intime », ou du moins privatif et convivial qu'il faut préserver :

« *C'est bien ici, mais quand il y a trop de monde...oust... il faut pas salir l'endroit et faire du bordel...sinon hop ! Dehors ! (en faisant un grand geste du bras)* ».

Baptiser cet espace à l'aide d'un pronom possessif montre d'emblée la première étape de cette transformation spatiale. À travers son discours, Monsieur Joe fait sien un espace qui, de public devient « privatif », à travers sa parole. Mais il en détourne également les usages, et ce, en fonction de ses objectifs. D'un espace public voué à un emplacement pour des véhicules, ce parking devient par la volonté de Monsieur Joe, ce « propre » qui lui donne la possibilité « de capitaliser des avantages acquis, de préparer des expansions futures et de se donner ainsi une indépendance par rapport à la variabilité des circonstances.³⁹ ».

Tout du moins, faute de préparer des expansions futures, ce lieu permet tout de même à Monsieur Joe de capitaliser des avantages acquis que nous pourrions assimiler à sa faculté à pouvoir entrer en relation avec ses « *clients* », comme il les appelle. En effet, n'oublions pas que les premiers emplois de ce « sans domicile » furent ceux de commercial, d'abord dans un bistrot puis ensuite au sein d'un magasin de pièces détachées pour automobiles. L'expérience professionnelle acquise, capitalisée au travers de ses différents emplois est ainsi à nouveau réactivée dans ce contexte de la manche, où Monsieur Joe doit faire preuve d'un relationnel certain afin d'obtenir un gain substantiel. Cette réactivation de compétences anciennes issues de son passé professionnel, nous les associons à ces « ressources subjectives⁴⁰ » dont parlait la sociologue Catherine Delcroix dans ses travaux. Elles marquent ces multiples savoirs faire émanant des nombreuses expériences construites lors de processus de socialisation antérieures, emmagasinés en chaque individu. Elles constituent ce que Bernard Lahire nomme ces « stocks⁴¹ » près à l'emploi dans des configurations et des contextes bien spécifiques.

Quant à l'indépendance par rapport à la variabilité des circonstances apportée par des expansions futures, nous pouvons dire qu'elle est effective puisque ce parking a été, dès les premiers jours de Monsieur Joe dans la rue, ce lieu où il a acquis des repères auprès d'autres « sans domicile », et un ancrage dans le temps, ne serait-ce que par le fait qu'il vienne quotidiennement y réaliser la manche.

La variabilité des circonstances d'une vie dans la rue faite d'incertitudes quant aux lendemains a été de ce fait moins grande pour Monsieur Joe qui a trouvé en ce lieu,

³⁸ Terme qu'emploie souvent cet homme lorsqu'il nomme les personnes venant garer leur véhicule sur ce parking, voir le récit de vie en annexes.

³⁹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p. 60.

⁴⁰ Catherine Delcroix, *Ressources subjectives et construction d'un capital d'expérience biographique : l'exemple des médiatrices socio-culturelles*, in Claudine Dardy et Cédric Frétygné, *L'Harmattan*, coll. 3 logiques sociales, 2007, Paris.

⁴¹ Bernard Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Armand Colin/Nathan, 2001, Paris.

un repère spatio-temporel où se poser et éventuellement retirer des gains en fonction de la spécificité de cet endroit.

Mais il est encore d'autres éléments qui peuvent venir étayer l'idée de transformation d'un espace public en un « propre » pour cet homme « sans domicile ». Cet élément devient perceptible une fois les lieux visualisés et les détails pris en compte qui participent à la constitution symbolique de cet espace public que représente ce parking, en un « bureau ».

Au fond de ce parking sont situés quatre plots en béton fixés au sol pour empêcher à tous véhicules d'emprunter la rue perpendiculaire. L'idée d'une pièce à part, d'un « bureau » peut très facilement se comprendre lorsque l'on observe la morphologie des lieux. Si l'on relit de manière imaginaire ces quatre plots, nous constatons qu'ils forment un carré pouvant exprimer l'idée d'une pièce. C'est d'ailleurs à l'intérieur de cet espace symboliquement délimité, que se trouve une borne électrique où Monsieur Joe y dépose ses affaires personnelles, comme celles qu'un ouvrier laisserait au vestiaire avant de prendre sa ronde.

L'image du « bureau » prend encore ici toute sa signification lorsque qu'il s'agit de le situer par rapport au reste du parking. Il est localisé en effet au bout de l'espace considéré, ce qui permet à une personne d'avoir une vision élargie de l'ensemble de l'activité. Ce « bureau » représente dans ce sens, un lieu stratégique apportant une vision panoptique pour contrôler l'espace et ses agissements, et permettre une anticipation des événements. Il vient traduire cette « maîtrise des lieux par la vue (...) », où « la partition de l'espace permet une pratique panoptique à partir d'un lieu d'où le regard transforme les forces étrangères en objets qu'on peut observer et mesurer. ⁴²».

Ces éléments d'analyse donnent ainsi du poids pour l'énonciation de cette troisième logique d'action propre à cet homme « sans domicile » et ayant trait à l'appropriation d'un espace public pour le transformer en « propre ». Cette tentative de rationalisation du réel qui s'exprime chez Monsieur Joe, montre ainsi toutes les facultés mobilisées afin de résister pour ne pas subir ses conditions d'existence précaire. En cela la transformation de ce parking en « propre » est bien pour cet individu « sans domicile », « une maîtrise du temps par la fondation d'un lieu autonome⁴³ » qui lui apporte ce point d'ancrage certain pour une meilleure maîtrise des événements liés à sa situation sociale.

Cet « art de faire » exprime donc bien cette théorie de « l'invention du quotidien » formulée par Michel De Certeau et venant s'illustrer à travers le cas de Monsieur Joe et sa manière à lui d'occuper une portion de l'espace public dans une tentative de résistance aux conditions de vie précaire. Il utilise « des systèmes imposés (qui) constitue la résistance à la loi historique d'un état de fait et à ses légitimations dogmatiques. Une pratique de l'ordre bâti par d'autres en redistribue l'espace, elle y crée au moins du jeu, pour des manœuvres entre forces inégales, et pour des repères utopiques. ⁴⁴».

Faire sien l'espace établi par d'autres pour y développer des tactiques de survie, voilà ce qui pourrait caractériser pour Monsieur Joe, cette transformation symbolique d'un parking, en un « propre », et venir prouver toute la rationalité en œuvre chez cet

⁴² Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 60.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid*, p 35.

individu, *a contrario* de « cet aménagement du pire⁴⁵ » dont parle Patrick Declerck, et qui enjoint l'individu « sans domicile » « à faire avec » les circonstances et l'environnement immédiat, sans aucune maîtrise des éléments.

L'étude de cas de Monsieur Joe vient ainsi révéler toute la créativité et l'imagination mises en place par ce dernier afin de résister aux manques et à l'absence de protection qu'engendre une vie dans la rue. Elle met en exergue toute la logique d'une action afin de résister pour mieux contourner ses conditions de domination objective apportées par sa situation sociale particulière. La résistance induit ainsi une part de création laissée à l'initiative de l'acteur, et ce, en fonction de ses finalités dont nous allons voir maintenant, et en ce qui concerne le choix d'un espace, qu'elles ne se résument pas de manière univoque autour du concept de la manche et de ses profits substantiels, ou plutôt sous des aspects moins évidents.

3.4 La rationalisation de la manche comme support pour une renégociation identitaire

Auparavant nous avons tenu à préciser que le choix, pour un individu « sans domicile », d'un lieu où s'établir ne se faisait pas principalement en fonction de la fréquentation de ce dernier, synonyme de gains substantiels pour la manche. Cette idée nous l'avons surtout perçue au sujet de celui de Monsieur Joe de s'installer de manière durable sur ce parking d'hôtel. Néanmoins, cela ne signifie pas que cet espace public ne soit pas également utilisé comme un lieu d'où il reste possible de retirer certains profits. Car comme nous l'avons dit précédemment, ce parking est également ce lieu où se réalisent des transactions avec ses « clients ». Il est ainsi identifié par cet individu « sans domicile » comme un lieu de « travail » avec ses inconvénients :

« Ici au parking toute la population arrive...ici. C'est difficile de travailler dans un parking... car chacun à son moral, son caractère, moi je ne juge pas les gens... parce que si je montre une place et si elle ne veut pas, c'est pas mon problème !... ».

Son travail, Monsieur Joe le résume en ces termes :

« Je travaille, je ne fais pas la manche, les gens me donnent des sous... en échange je leur garde leur voiture, je bouge, c'est mieux de rester au bureau, je rends un service aux gens, car j'ai pas de boulot, j'ai beaucoup de clients ici (...). ».

Selon cette déclaration, cet espace public est donc le « bureau » de cet homme, son lieu de « travail » quotidien où gagner, de prime abord, juste de quoi subsister. Car en le côtoyant dans la durée nous nous sommes aperçus que ce parking ne représente pas un endroit à forte « valeur économique » où faire la manche, et c'est là un point majeur pour la suite de notre réflexion. En effet, le témoignage précédent nous montre toute l'importance qu'accorde cet individu « sans domicile », dans

⁴⁵ Patrick Declerck, *Les naufragés*, Editions PLON, 2011.

l'explicitation de son activité quotidienne, à bien préciser qu'il « *travaille* » et ne fais pas la manche. Son activité l'amène à fournir une prestation à ses « clients » en contrepartie d'une pièce. Il la justifie ainsi comme une activité où, en échange d'un service, celui de garer et garder les véhicules des passants, il reçoit une rétribution.

Le terme « *en échange* » employé par cet individu « sans domicile », montre tout le sens que ce dernier met dans son activité : ce n'est pas une aumône mais bien une rémunération en échange d'un travail rendu aux personnes. Car chez cet homme le fait d'être conduit à mener cette activité de rue possède toute une connotation péjorative, en lien avec l'expression de cet « itinéraire moral ⁴⁶ », où « l'individu stigmatisé apprend et intègre le point de vue des normaux, acquérant par-là les images de soi que lui propose la société, en même temps qu'une idée générale de ce qu'impliquerait la possession de tel stigmate⁴⁷. ».

Faire la manche s'associe ainsi pour Monsieur Joe à être identifié mécaniquement et d'un point de vue extérieur, comme ce « pauvre » assisté, ce « clochard » en proie à l'asservissement et la dépendance par rapport à autrui. Pour ne pas dépendre du bon vouloir des passants, il adopte ainsi toute une philosophie sur le refus qu'ont certains « clients » de ne pas lui donner en retour de son service :

« Les gens, ils sont différents, il en a qui donnent et d'autres qui donnent pas....mais moi je juge pas, chacun ses problèmes...il y a des gens qui ont des problèmes de sous, de santé...(...) il y a des gens qui ont des sous et qui te donnent rien et des gens qui n'ont rien et qui te donnent...(...). ».

Toutefois la philosophie, celle ancrée dans le mythe du « clochard heureux », ne parvient tout de même pas à effacer dans l'intériorité de cet individu « sans domicile », ce sentiment prégnant de régression sociale qui enjoint la personne à dépendre de la bonne volonté des citoyens pour assurer *a minima* ses bases anthropologiques. Nous pensons d'ailleurs que cette philosophie exprimée soit davantage le produit d'une tactique discursive servant, là encore une fois et devant nous, à ne pas perdre la face et le peu de dignité qui lui reste.

Plus exactement, la dignité « théoriquement » perdue dans l'accomplissement de la mendicité, se maintiendrait pour Monsieur Joe, dans cette façon détournée de contourner cette dépendance vis-à-vis du don du passant. Cette hypothèse nous fait ainsi convoquer à nouveau la théorie du don/contre don⁴⁸ de l'anthropologue Marcel Mauss pour voir sur ce parking et à travers la rationalisation de l'aumône en « travail », cette façon de rendre indirectement aux passants. L'« obligation de rendre⁴⁹ » au principe de l'effacement de la dette contractée lors de l'échange, se réaliserait dans ce contexte bien particulier et pour Monsieur Joe, par son « travail » effectué tous les jours. C'est en rendant quotidiennement service aux conducteurs, mais également aux touristes de la ville, que cet homme rend le don obtenu lors de la manche.

⁴⁶ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de minuit, 1975.

⁴⁷ *Ibid*, p.46.

⁴⁸ Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Editions Quadrige/PUF, 1950, onzième édition, 2008, Paris.

⁴⁹ *Ibid*.

En effet, et comme nous l'avons observé à maintes reprises, la plupart du temps après son action auprès des automobilistes ayant fréquemment trouvé une place, rares étaient ceux qui rétribuaient Monsieur Joe pour son action.

Pour autant l'indignation était rarement de rigueur auprès de cet individu, et comme il nous le mentionnait de façon subtile juste avant. Ainsi bien plus que l'expression d'une philosophie, nous pensons que cette réaction soit davantage l'expression d'un « travail » accompli qui trouvera sa rémunération auprès d'autres personnes, les passants qui n'ont pas nécessité de l'aide de Monsieur Joe, mais qui lui donne tout de même une pièce.

C'est ici que nous trouvons matière à exploiter la théorie du don/contredon de Marcel Mauss pour l'appliquer sur ce parking et constater que cette « obligation de rendre » généralement directe entre les protagonistes, là pour le coup, s'effectue en différée et non vis-à-vis du donataire, mais plus généralement auprès de la collectivité des « inclus ».

L'honneur est ainsi sauf permettant à la dignité de cet homme de ne pas être perdue en obtenant grâce à la rationalisation de la manche en « travail », juste rémunération. L'asymétrie des rapports de domination et de servitude est ainsi contournée dans et par la manche et ce souci de préserver coûte que coûte sa dignité. Là réside le moteur de cette nouvelle logique d'action qui, non seulement transforme un espace public en « propre » pour le « travail », mais également, nous serions tentés de le penser, en cette sorte de « potlatch » urbain symboliquement reconstitué pour l'occasion par cet individu « sans domicile ». Le tout pour ne pas paraître ce « clochard » oisif dépendant du don des passants.

Car il est tout aussi, voir surtout central de comprendre que la pratique de la manche reste l'attribut central constitutif du stigmaté du « clochard ». Cette représentation du « clochard » ne semble pourtant pas coïncider avec l'activité que Monsieur Joe mène sur ce parking et le discours qu'il porte à ce sujet:

« Je ne suis pas un clochard ! Je surveille les voitures, il n'y a pas de problème, je picole, comme tout le monde...il y a des hommes...des femmes qui boivent, c'est pas interdit...C'est juste pour bien réfléchir ! Pas de vin, pas de marin ! Moi au parking, je ne dérange personne, il y a des gens très gentils, ils me donnent des sous (regard dans le vide en réfléchissant)... je ne tourne pas dans les rues c'est mieux au parking Saint Eloi...(...). » Ou encore : *« souvent il n'y a pas de travail, des fois oui, des fois non, j'attends, je ne tourne pas dans les rues comme un fou, moi...je suis très intelligent, mais les gens me regarde comme si j'étais un clochard, moi je suis un homme d'affaires...c'est la vérité ! »*

2 éléments importants émanent de ces dires. Le premier a trait à ce que nous avons déjà développé lors de notre précédent travail de recherche, lorsque nous avons émis l'hypothèse d'une dénégation de l'image du « clochard », posture fréquente chez la plupart des hommes « sans domicile » rencontrés. Cette dénégation est également présente dans le discours de Monsieur Joe, qui en plus, et c'est là le second indice, a conscience du regard que les personnes ordinaires portent sur sa condition. Il a, comme le déclarerait le sociologue Erving Goffman, intégré le regard des « normaux ⁵⁰ », étape majeure de l'« itinéraire moral » vécu pour la personne stigmatisée. Il connaît ainsi toutes les connotations négatives que représente ce

personnage aux yeux d'autrui et souhaite s'en détacher dans un contournement du stigmaté. Rationaliser la manche autour de l'idée d'un « travail » et dans cette possibilité de rendre indirectement le don, reste ainsi pour cet individu démunie le moyen de s'affirmer par cette sorte de retournement, dans le discours et dans les actes posés, de l'image négative du « clochard ».

L'aumône « passive », celle consistant à attendre qu'un passant veuille faire un geste, demeure pour Monsieur Joe, une pratique rabaissante, enlevant cette dignité qui se perd facilement lorsque l'on vit dans la rue, et suite à une situation de régression sociale. Cette rationalisation de l'aumône en action chez cet individu, démontre par conséquent toute cette recomposition identitaire de survie obtenue à travers l'affirmation de l'identité pour « soi » ressentie au plus profond de soi, en dehors du stigmaté du « clochard ».

Cette identité pour « soi » agit ainsi au principe de ce que nous pourrions nommer un renégociation identitaire de survie psychique et morale, où cet individu lutte quotidiennement sur ce parking contre les effets sur le psychisme que procure la régression sociale en travaillant. « Travail » rendu possible grâce à la réactivation de ses « ressources subjectives » au fondement de l'expression de l'identité pour « soi ».

A propos de cette situation de régression sociale et de ses effets sur le psychisme, il est intéressant de porter notre attention sur les travaux du sociologue Vincent De Gaulejac, et sur les conséquences psychiques que peuvent engendrer des mouvements de classes sociales pour les individus concernés. Effets découverts et analysés par le sociologue par le biais du concept de « névrose de classe⁵¹ ».

Toutefois ce fait (social), si tant est que nous puissions le nommer ainsi, ne rend compte que d'une incidence sur le psychisme quand, pour l'individu, le mouvement d'une classe sociale à une autre se produit dans le sens ascendant. Ce n'est que l'individu qui a réussi à s'élever dans la hiérarchie des positions, vis-à-vis de son groupe d'appartenance, qui éprouve, selon une congruence de facteurs bien précis, une souffrance liée au fait d'avoir, en quelques sortes, trahis ses proches. Une trahison se marquant par l'obligation de renier ses origines afin de pouvoir réussir, d'où l'ambivalence, le paradoxe du sentiment éprouvé.

Dans la situation de régression sociale, celui d'un mouvement descendant vis-à-vis de son ancien groupe d'appartenance, ce sentiment ne pourrait avoir cours. Cependant ce concept de « névrose de classe » possède tout de même son importance pour l'analyse de situations de régression sociale, puisque mettant en jeu dans la chute de ces hommes un conflit identitaire certain. Ce passage entre « l'identité héritée⁵² » auprès de ses proches, et « l'identité acquise⁵³ » suite à la chute, dans la rue. Cette identité sociale « virtuelle⁵⁴ » de « clochard » que Monsieur Joe combat quotidiennement sur son parking et lors de son « travail ».

D'ailleurs nous émettons l'hypothèse que l'identité pour « soi » préservée par Monsieur Joe sur ce parking, soit en lien très fort avec cette « identité héritée », celle de père et de chef de famille travailleur, pourvoyant aux besoins de ses proches.

Une identité pour « soi » qui ne cesse de se réactiver lors, justement, de l'expression du passé, celle de ses « ressources subjectives », au moment de la manche.

⁵¹ Vincent De Gaulejac, *La névrose de classe*, Hommes & groupes éditeurs, 1987, Paris.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Erving Goffman, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Editions de minuit, 1975.

Ressources permettant de rationaliser la manche en « travail » car s'appuyant sur des anciens savoir-faire maîtrisés, toujours en veille chez l'individu en question. D'ailleurs cette notion de « travail » se conforte encore dans les déclarations de Monsieur Joe au moment de nous détailler l'amplitude horaire à laquelle il s'astreint quotidiennement sur son parking :

« Je suis ici dès 7 heures le matin et je rentre à 15 heures, je mange, je regarde la télé et je dors... ».

Un « travail » de gardien de parking justifié par cet homme « sans domicile » par la nature des horaires qu'il nécessite et qui reste calquée sur celle d'un travail ordinaire. L'idée d'un « propre » où aller de façon journalière possède encore ici tout son sens. Se rendre régulièrement sur ce parking, constitue pour Monsieur Joe, cet acte lui donnant la possibilité d'avoir une certaine maîtrise sur le temps « collectif⁵⁵ », selon la terminologie de Maurice Halbwachs c'est-à-dire celui régulant la société, en agissant en fonction de priorités et d'un découpage de ce dernier. Cette temporalité qui échappe à l'individu qui vit dans la rue, nous ne la constatons donc pas dans cette illustration qui montre davantage cette « victoire du lieu sur le temps⁵⁶ », où Monsieur Joe organise ses journées en fonction d'un temps du « travail » occupé à réaliser son activité au « bureau ». Lieu où il trouve, de fait, une stabilité spatio-temporelle certaine. En effet, nous venons de montrer que ce « travail » de gardien du parking est ajusté dans ses horaires à celui d'un travail ordinaire. Ceci nous laisse penser qu'il est possible pour cet homme lors de ce « travail », de se « raccrocher » à nouveau au temps « collectif », ou tout du moins à une de ses parties, le temps du « travail », pour ainsi, de manière plus globale être encore concerné par cette temporalité inclusive.

Quoiqu'il en soit l'omniprésence de cette activité dans le quotidien de cet individu « sans domicile » vient traduire cette nouvelle logique d'action nécessitant une organisation et une motivation sans faille pour se rendre sur ce parking tous les jours, y compris le dimanche et jours fériés, et ce, quel que soit le climat, comme en période hivernale où cela reste difficilement supportable :

« Ah oui...oh yeah le premier hiver ici c'était dur ! Il faisait froid, il y avait plein de neige je me souviens... il faisait très froid...ah oui...il y avait plein de neige...mais y avait pas de place en foyer... je pouvais pas travailler plus d'une heure sur le parking, après les doigts ils étaient gelés.... ».

Cette abnégation à ne pas vouloir lâcher prise sur le cours de son existence, et ce, malgré les événements qui l'on conduit dans la rue, démontre ici toute la résistance dont fait preuve Monsieur Joe face à cette phase de renoncement, de « résignation⁵⁷ » comme l'exprimerait Alexandre Vexliard, où la personne accepte son mode de vie, se résigne et n'a plus aucun contrôle sur le devenir de son existence. Là nous constatons une tout autre réaction face à ces conditions de vie, une lutte de chaque instant pour garder sa dignité d'homme et espérer un jour retrouver un travail :

⁵⁵ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, 1950, Editions Albin Michel pour la présente édition, 1997, Paris.

⁵⁶ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 60.

⁵⁷ Alexandre Vexliard, *Le clochard*, Paris, Desclée de Brouwer, Edition 1998.

« Je suis.... au bureau et je recherche du travail dans les boîtes d'intérim....ce matin je suis allé à l'agence déposer un CV pour trouver du travail, J'ai les compétences...j'ai travaillé dans le macadam...les voitures...le bistrot...Je sais tout faire...je veux pas être un clochard et rester là ! Je veux trouver un travail fixe avec des droits...eh ! bien sûr.... ».

Cette métaphorisation du réel, celle de transformer la manche en activité rémunérée, est par conséquent le moyen qu'a trouvé cet homme afin de se maintenir dans une dynamique d'activité continue, pour ne pas se laisser envahir par le désespoir, celui lié à la quête sans fin d'un emploi qu'il ne parvient toujours pas à décrocher malgré ses efforts.

Se maintenir dans des apparences afin de fuir le stigmatisme d'un « inutile au monde ⁵⁸ » est ce qui permet à Monsieur Joe d'œuvrer dans un « maintien de soi » psychique, se réalisant au travers de l'expression de son identité pour « soi ». Une identité au principe de ce sentiment de subjectivité fort, permettant à l'individu de ne pas se perdre à travers une « identité acquise » dans la rue celle de « clochard », et pour toujours rester soi malgré les circonstances. Cette identité pour « soi », qui lors de la manche, s'exprime par le biais d'une renégociation identitaire de survie, celui mettant en avant et en action, les compétences passées, capitalisées par cet individu, ces « ressources subjectives », au service d'une rationalisation de la manche en « travail ». Des ressources que nous retrouvons encore dans ses propos :

« Pourtant j'ai beaucoup d'expériences dans le bâtiment, les travaux publics je sais tout faire mais on me donne pas de travail ! Pour les agences intérim seule l'expérience compte, les diplômésPas besoin !....mais je trouve pas de travail (long silence)..... ».

D'un point de vue plus technique, son « travail », Monsieur Joe le réalise par un art du détournement, et l'emploi de « tactiques traversières (qui) n'obéissent pas à la loi du lieu ⁵⁹ », celles où il utilise ses anciennes compétences relationnelles avec les personnes afin d'en tirer un double profit : celui du gain, mais surtout et principalement celui d'un maintien dans un « rôle » de travailleur. Il détourne l'utilité d'un lieu, un parking, et en fait un « propre » où développer son activité : il « métaphorise l'ordre dominant ⁶⁰ » dans l'objectif à la fois de contourner le stigmatisme du « clochard » et de s'affirmer dans une identité pour « soi » en cohérence avec sa personnalité, celle d'un individu travailleur et consciencieux.

Plusieurs fois auprès de lui sur le terrain, nous avons pu observer la facilité avec laquelle cet homme « sans domicile » se rend maître du lieu grâce à la gestion des flux incessants d'automobiles arrivant ou partant du parking : les véhicules arrivent par vague, Monsieur Joe en fait patienter quelques-uns le temps qu'un automobiliste libère sa place. Chacune des personnes attend le signe de Monsieur Joe afin qu'il puisse gagner leur place. Une véritable rotation s'effectue entre les différents véhicules, sans aucun accros, ni temps mort. Il y a là une véritable maîtrise de son ouvrage où cet homme en véritable gardien des lieux coordonne les différentes actions pour éviter tout hiatus.

⁵⁸ Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, éditions Gallimard, 1995.

⁵⁹ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Editions Gallimard, 1990, p, 51.

⁶⁰ *Ibid.*, p, 54.

Se mettre ainsi en scène par le biais de son travail au « bureau », procure à cet individu une forme de reconnaissance, celle obtenue à travers la mise en pratiques de ses « ressources subjectives » puisées dans son « stock » qui l'identifient aux yeux du voisinage et des passants comme le gardien du parking fiable et en qui l'on peut avoir confiance :

« J'ai beaucoup de clients, tous les gens qui habitent ici, ils me connaissent bien, ils me laissent les clés de leurs voitures des fois quand ils vont faire une course... je suis un homme de confiance, de la sécurité ! C'est ça l'essentiel pour moi...(...). Je suis un bon gardien de parking... les gens m'aiment bien...car ils sont confiance en moi... certains me laissent même les clés de leur voiture avec des affaires dedans ils ont confiance en moi. ».

Cet « art de faire » subtil consistant à transformer la pratique de l'aumône en « travail », démontre encore une fois cette notion de résistance en action chez Monsieur Joe, employée afin de faire face aux conditions de vie extrêmes de la rue, et à la perte de dignité liée à un sentiment d'inutilité sociale.

Pour autant, nous observons à travers ce récit de vie d'autres indices nous permettant de penser que ce parking reste le lieu de prédilection pour le maintien de la dignité de cet individu « sans domicile », et ce, en lien très étroit avec son « travail », support de reconnaissance. Nous pensons également, pour en avoir été régulièrement le témoin, aux nombreuses interactions mises en place par Monsieur Joe avec son environnement qui, selon nous, est aussi le produit de son « travail » et du sérieux et savoir-faire exprimé à travers celui-ci.

La « désocialisation » avérée des individus « sans domicile », amène à penser leur existence comme coupé de ce « tout⁶¹ » dont parlait le sociologue Georg Simmel, puisque sans relation avec autrui. Or nous constatons avec Monsieur Joe que ceci n'est pas le cas :

« J'aime bien Colmar pour l'ambiance, surtout le parking, même quand je travaille pas je viens ici tous les soirs et les samedis et dimanches...ici c'est l'ambiance que j'aime...c'est l'école, tu trouves des belges, des italiens, des anglais, tu apprends beaucoup...la langue. ». Ou encore : *« Ici c'est comme un théâtre, il y a des gens qui rentrent, qui sortent, un va et vient...il y a des gens qui sont gentils, d'autres moins, qui ont leurs problèmes (...). ».*

Cette dernière affirmation vient tout bonnement contredire l'idée d'une existence « désocialisée » pour caractériser la vie de cet homme. Bien au contraire, ce lieu est aussi, si l'on en croit les termes employés par Monsieur Joe, une école, où il est possible d'apprendre à parler plusieurs langues au contact des touristes.

Ce parking incarne également ce lieu de sociabilités multiples, nécessaire pour ne pas s'isoler davantage. Il évoque ainsi cet espace privilégié dans la ville permettant d'interagir avec autrui, de développer des relations, ses compétences de travailleur pour briser une solitude exacerbée par des conditions d'existence précaire, où la perte de dignité va de pair avec le repli sur soi du « clochard ».

Indépendamment de cela, le fait d'être présent quotidiennement et depuis des années sur ce parking, lui confère aussi cette légitimité pour guider ou donner des

⁶¹ Georg Simmel, *Les pauvres*, Quadrige/PUF, 1998 troisième rééditions, Paris.

conseils aux passants. Il remplit son « rôle » de gardien de parking, également là pour conseiller les personnes.

Pour l'avoir observé à maintes reprises en train de conseiller, de guider des individus qui semblaient égarés, nous avons pu voir chez ce « sans domicile », toute la fierté qui se dégageait de cet acte. Fierté qui le valorise et lui permet d'avoir une place sur ce parking, et plus globalement une place dans la société, dans ce « tout ».

Par les nombreuses interactions et relations avec son entourage qu'il développe, Monsieur Joe est devenu un personnage incontournable de ce lieu. Il y a ses habitudes, ses « *clients* » et ses voisins qui l'invitent de temps en temps à prendre le café, ou qui lui apporte une veste pour se protéger des premiers frimas de l'hiver, comme nous avons pu le constater lors d'un entretien.

Face à ces éléments d'analyse, nous parvenons à mieux saisir la centralité de cet endroit dans l'existence de cet individu démuné. Il représente ce lieu d'activité, de « travail identitaire » et d'interactions multiples avec l'environnement, lui permettant dans le discours et les actes, de contourner le stigmate du « clochard » pour ne pas « perdre la face ». Cette manière de faire face à ces conditions d'existence plus que précaire, traduit ce renégociation identitaire dont fait preuve cet individu grâce à l'usage d'un « rôle » permettant l'expression toujours renouvelée de son identité pour « soi ». Un processus qui lui accorde la possibilité de garder sa dignité, et ainsi de tenir dans la rue en cultivant l'espoir d'un changement dans une dynamique d'activité, d'échanges et d'affirmation de soi.

4. Le logement de type associatif, un pied à terre et le début d'un espoir

Jusqu'à présent durant toute cette étude de cas, nous avons concentré notre attention sur les éléments heuristiques construits grâce à la rencontre faite auprès de cette personne « sans domicile », et dans une mouvance épistémologique propre à la « théorie ancrée » de G. Glaser et A. Strauss. Ce sont les données recueillies et perçues sur le terrain au contact de Monsieur Joe pendant près de 6 mois, qui nous ont donné l'occasion d'établir le corpus de nos hypothèses guidant cette recherche. Toutefois avant de clore cette étude, il importait de mentionner encore une des découvertes qui, dès le début de notre investigation, aurait pu immédiatement stopper celle-ci. Il s'agit du logement où résidait cet individu depuis l'année 2008, soit presque 2 années après le début de cette enquête.

D'emblée une question se pose au vu de cet élément non négligeable dans la vie de rue de cette personne : pourquoi intégrer Monsieur Joe dans notre objet d'étude alors qu'il possède un toit ? Il n'est de ce fait, plus considéré comme une personne « sans domicile » par définition ?

Cette problématique nous aurions pu nous en débarrasser relativement rapidement, en mentionnant le fait que nous souhaitions aborder avec cette personne, des parties de son « récit d'après malheurs » sur la période s'étalant du début de son arrivée dans la rue jusqu'à son entrée en logement. Méthodologiquement parlant, cela aurait pu se justifier. Mais nous n'avons pas souhaité procéder ainsi, pour deux raisons. La

première de ces raisons est motivée par l'analyse du discours porté par cette personne sur ce logement, révélateur des représentations qu'il s'en fait et qui s'accordent à son usage. La seconde raison est quant à elle, plus heuristique dans la mesure où cette situation singulière nous a davantage permis de réfléchir à cette durée de vie dans la rue qui se prolongeait, malgré l'obtention pour cet individu d'un appartement.

4.1 Être toujours dans la rue malgré un toit

Le logement⁶² de Monsieur Joe est situé à Colmar, dans l'une de ses zones urbaines prioritaires (ZUP) construites dans les années 70 afin de pouvoir loger l'ensemble des migrants des pays d'Afrique du Nord venus vendre leurs forces de travail à la France, au moment des trente glorieuses et de sa pleine expansion économique. Pour être plus précis sur ce logement, il convient également de préciser que celui-ci lui a été attribué grâce à l'association Espoir de Colmar, et son dispositif « Espérance » chargé de mettre au point un projet d'entrée en logement progressive pour les personnes les plus démunies. Cet élément a son importance pour l'analyse car en effet, l'obtention de ce toit n'est pas de l'initiative de Monsieur Joe qui, dans le cas contraire, aurait pu très bien constituer un dossier de demande auprès d'un des offices HLM de la ville, aidé en cela par un travailleur social. Mais ceci ne vient pas aussi signifier que cette action lui a été imposée par l'association, comme une forme d'injonction.

Pour en avoir discuté longuement avec certains des travailleurs sociaux⁶³ œuvrant à temps plein dans ce dispositif, cette action est le fruit d'un travail de longue haleine avec la personne démunie, où il convient progressivement⁶⁴, et nous insistons sur ce terme, de convaincre l'individu de quitter la rue et ses repères, pour en construire de nouveau dans son logement. Dans ce type d'accompagnement au logement, il est important d'ajouter aussi que l'association reste l'unique locataire, personne morale avec qui l'agence peut communiquer. Monsieur Joe n'est ainsi pas le locataire à proprement parler de son logement, il n'est que le résident logé par l'association colmarienne dans un habitat qu'elle loue. Symboliquement ceci a son importance, notamment aux yeux de cette personne « sans domicile ».

⁶² Logement que nous avons visité avec Monsieur Joe lors de la fin d'un de nos entretiens et en le déposant devant celui-ci.

⁶³ Dont Mohammed son référent et Christian, le référent de Monsieur P indépendamment de ce dispositif.

⁶⁴ Ce terme est à mettre à l'honneur de cette association et de ce dispositif qui semble bien avoir intégré certains grands paramètres des personnes longtemps dans la rue, et face aux nombreux refus émises par celles-ci lors de l'attribution d'un logement. Les employés de ce dispositif ont intégré cette notion de temps nécessaire pour que la personne puisse lentement sortir de la rue, ce qui reste une épreuve plus qu'anxiogène pour l'individu. En outre, ce constat vient mettre en perspectives les diverses opinions sur la question, où la plupart des personnes, professionnelles ou non, pensent que le refus d'un logement, véritable affront à l'aide procurée, est le signe d'une pathologie. Or nous voyons bien à travers l'action de cette association qu'il n'en est rien et qu'il convient de mûrir le projet avec la personne et selon son temps.

Après ces quelques précisions importantes, revenons en maintenant au premier argument exposé juste avant, celui énonçant la raison de vouloir, malgré la présence de ce logement dans l'existence de Monsieur Joe, débiter notre enquête auprès de cette personne.

Il nous a paru intéressant de comprendre également auprès de cette personne pourquoi, malgré ce toit depuis presque deux années, celle-ci continuait à vivre dans la rue, sans modifier en aucun cas ses habitudes, notamment celles liées à son travail sur ce parking. En effet nous aurions très bien pu croire, comme la plupart, qu'une fois ce logement attribué, la vie de Monsieur Joe aurait pu radicalement changer. Son travail sur le parking oublié pour laisser place à des recherches d'emplois plus concrètes, aidés en cela par le fait de posséder sa propre adresse de domiciliation. Nous aurions également pu penser qu'il ne passerait plus de nuit dehors, ce qui n'est pas le cas à en juger par ses déclarations à ce sujet : « *Je peux pas rester entre quatre murs, je suis juste dans mon logement pour dormir c'est tout, et encore en été quand il fait beau je reste dormir sous les arcades là-bas (il me montre l'endroit à quelques mètres du parking) (...).* ».

Dès lors un nouvel espace heuristique allait s'ouvrir, celui d'envisager certaines⁶⁵ personnes « sans domicile » comme, paradoxalement, possédant un logement mais continuant à épouser les conditions d'existence de grand précaires. Ceci permettrait également de mettre en perspectives cette solution de « logement d'abord » priorité absolue pour sortir de la rue et d'une situation de pauvreté, comme le préconise les pouvoirs publics.

En effet, nous constatons à travers l'exemple de Monsieur Joe ou encore à travers ceux des 2 autres personnes côtoyées dans cette étude, que le logement attribué n'est pas une solution clé en main afin de résorber la situation de précarité. D'autres composantes d'une existence démunie doivent être envisagées afin de permettre cette sortie de la rue, projet qui, de plus, doit se mûrir avec la personne concernée, c'est-à-dire se réaliser sans brûler d'étapes.

Quoiqu'il en soit, le récit « d'après malheurs » de Monsieur Joe nous enjoint à porter un bémol à cette solution apportée par le logement pour améliorer sa situation sociale. Comme il venait de nous le souligner dans son discours, ce toit il ne l'utilise qu'uniquement comme pied à terre, ce lieu de repli après sa longue et éprouvante journée au parking. Pied à terre qui, dès les beaux jours, se transforme fréquemment en lieu désert. Le regard que porte cette personne « sans domicile » sur son logement est donc assez significatif et correspond à l'usage qu'il en fait, caractérisé par ses présences souvent éphémères⁶⁶.

« *Rester en quatre murs* » comme il nous l'exprime, une phrase qui revêt ainsi bien aux yeux de Monsieur Joe ce sentiment, cette sensation d'enfermement qu'il s'agit à tout prix d'éviter pour continuer d'exister socialement. En ce sens, l'idée de contrainte prendrait le pas sur celle d'une forme de délivrance pour cette personne dans la rue.

⁶⁵ Cette recherche est composée de 3 personnes « sans domicile » possédant un logement au moment de cette enquête, Pascal, Claude et Monsieur Joe.

⁶⁶ Présences qui dénotent également de cet investissement dans le logement dont fait preuve Monsieur Joe et qui reste assez sommaire. A ce sujet l'entretien avec son référent Mohammed pointe du doigt la difficulté de cette personne à pouvoir se sédentariser dans son logement, même si les « techniques éducatives » de Mohammed, comme le projet de repeindre son intérieur, restent difficile pour modifier les habitudes. Habitudes qui restent également tenaces lorsqu'il s'agit d'envisager dans ce logement, le lit de Monsieur Joe se résumant à un matelas posé au sol devant sa porte d'entrée. Ceci nous l'avons observé et les dires de son éducateur Mohammed confirment ce fait.

C'est dire également toute la distance séparant les personnes « S.D.F. » des personnes « sans domicile », les premières prenant cette offre de logement comme une libération, une fin de calvaire, celle sans doute qui stopperait rapidement ce début de vie à la rue qui, au fur et à mesure des années, se transformerait en vie dans la rue. Pour certains (et ceci reste évidemment légitime) le logement est ce qu'ils désirent le plus dans leurs situations de précarité, et pour d'autres, il peut paraître le début d'une fin, celle de cette vie dans la rue.

Grâce à cette rencontre faite auprès de Monsieur Joe, nous avons donc intégré toute l'importance d'une existence se déroulant dans la rue avec toutes les composantes que celle-ci dégageait pour la personne concernée par cette vie. Plus précisément, nous commençons à entrevoir cette idée de résistance aux interstices de l'espace social, comme venant faire sens au regard de sa trajectoire biographique. La résistance portée par des années de vie dans la rue ne pouvait se signifier par un renoncement, cinquième phase du processus de « désocialisation » d'Alexandre Vexliard⁶⁷. Bien au contraire, cette durée de vie dans la rue avait bien d'autres significations aux yeux de la personne qu'il fallait découvrir et décrypter.

Ceci nous l'avons bien évidemment entrepris dès notre première rencontre avec Monsieur Joe et tout long des mois passé à ses côtés, pour l'explicitier dans ce chapitre. Toutefois la découverte de ce logement nous a accordé le fait que nous puissions aller plus loin dans notre réflexion pour penser cette existence atypique, comme l'essence même d'une résistance dont les logiques d'action entreprises ne sont là que pour conforter celle-ci.

Ainsi, là encore nous constatons qu'il n'y a pas de place pour un « jeu du hasard », mais bien pour une forme de rationalisation d'une existence de misère, en vie plus supportable du point de vue des conditions mais aussi de la dignité annihilée par une situation de pauvreté.

4.2 Quitter définitivement la rue : un nouveau processus de « désaffiliation » ?

Ce titre ne doit pas porter à confusion. En effet il ne s'agit pas ici d'annihiler toute la souffrance liée au vécu de conditions d'existence infra-humaine. Il ne s'agit également pas de faire l'apologie de ces formes d'existences atypiques comme une forme d'entité qu'il convient de préserver, vis-vis des solutions que propose l'action sociale, loin s'en faut.

La vie dans la rue ne s'associe guère à cette bohème du « clochard » philosophe qui par pur choix, se serait coupé de toute existence normative et de fait contraignante.

L'existence dominée par une extrême précarité ne doit pas, comme nous le rappelait Didier⁶⁸, se percevoir comme cette « Wanderlust » où tout être épris de liberté y trouverait son compte. Cette supposition face à l'option du logement et ses difficultés, dans la prise en compte de ces parcours de vie, doit ainsi uniquement se comprendre comme une épreuve de plus à surmonter pour la personne « sans

⁶⁷ Alexandre Vexliard, *Le clochard. Une étude de psychologie sociale*, Desclée de Brouwer, 1957, Paris

⁶⁸ Personne « sans domicile » avec qui nous avons construit un récit de vie pendant plus de deux mois sur la région de Mulhouse. Voir en annexes.

domicile ». Et ce mot ne paraît pas exagéré, voir galvaudé au vu de l'ensemble des efforts et sacrifices consentis par les personnes pour résister dans la rue.

Tout ce travail mené au quotidien pendant des années ne peut, une fois le logement proposé, être oublié ou rangé du côté des souvenirs de « galère » pour aborder sereinement une nouvelle vie. Mais ceci ne doit pas aussi faire comprendre que tout espoir de sortie d'une vie de misère est anéanti. Les projets pour la plupart des personnes rencontrées existent encore, et nous le verrons par la suite pour Monsieur Joe. Mais face à ce constat, force est de constater que la balle est dans le camp de l'action sociale.

A ce titre l'ethnologue Patrick Gaboriau dans son ouvrage confirme notre point de vue : « Le clochard est fréquemment perçu tel un « inadapté social » qu'il convient de réintégrer dans la société. Vu de cette façon, le problème me semble mal posé. La difficulté qu'il a à « s'en sortir » vient du fait qu'une rupture avec son mode de vie régulier lui donne l'impression d'une perte. Il devra rompre avec le groupe qu'il connaît, perdre ses repères quotidiens relatifs au temps et à l'espace (...)»⁶⁹ ».

Et l'ethnologue a raison, surtout lorsqu'il exprime cette rupture avec le mode de vie de la rue et notamment cette notion de perte. En effet l'hypothèse centrale d'un renégociation identitaire de survie perçue chez Monsieur Joe, celui qui lui permet de tenir dans la rue grâce à l'adoption de « rôles » en cohérence avec son passé, et qui lui donne cette consistance sociale, ne peut se perdre subitement par l'entrée en logement. Dit plus simplement, quitter prématurément la rue et ses habitudes, serait davantage synonyme d'une nouvelle perte identitaire, celle qu'enjoint un délaissement des « rôles » de survie, pour être Monsieur Joe⁷⁰ ou plutôt Atef (son véritable prénom) se retrouvant seul dans son logement et sans emploi.

C'est en cela que nous émettions l'hypothèse d'une nouvelle « désaffiliation » portée, paradoxalement, par une solution de « réinsertion » sociale à travers le logement. Cette « désaffiliation », Monsieur Joe ne souhaite pas la revivre, c'est d'ailleurs peut-être pour cela qu'il investit son logement de manière sporadique. Il ne doit pas être un frein à son existence de rue, mais juste un pied à terre lorsque les conditions climatiques et son âge avançant, l'enjoignent à ne plus pouvoir dormir dehors comme auparavant. Il devient une solution de secours bien plus qu'un lieu assignable et propice à une nouvelle vie.

Nous rejoignons ainsi ici, cette idée d'enfermement exprimée précédemment par cet individu, privé de liberté d'agir, notamment sur son parking pour pouvoir toujours

⁶⁹ Patrick Gaboriau, *Clochard*, Editions Julliard, 1993, Paris, p.216.

⁷⁰ Ce surnom, dont il explique les origines dans son récit de vie, nous souhaitons d'abord l'analyser comme une particularité d'une existence dans la rue, où l'anonymat peut en expliquer la création. Une autre supposition restait l'entrée dans une nouvelle phase, la « blancheur » concept de David Le breton, où l'individu dans un oubli de soi et de son identité se « rebaptise » symboliquement. Mais nous n'avons pas par la suite et lors de nos rencontres suivantes, trouvés cette récurrence chez l'ensemble des personnes qui nous permet d'analyser ce fait. Nous nous posons ainsi la question de savoir si ce surnom n'est pas également la marque pour cet individu du personnage qu'il joue à l'aide de « rôles » dans la rue pour résister. Il n'y aurait cependant point ici de délires pathologiques liés à une xzophrénie, mais bien autre chose justement. Cette façade dans la manière de se présenter à autrui, un des premiers éléments laissant penser à l'adoption d'un « rôle », celui d'un acteur qui entre sur scène, la rue pour, non pas jouer, mais survivre en toute dignité.

subvenir entre autres, aux besoins de ses enfants, et être perçu comme le gardien du parking par l'environnement.

Imaginons les composantes de cette vie envolées, que resterait-il du combat de Monsieur Joe, où le logement n'apporte qu'une solution matérielle à sa situation plus complexe ? Comment pourrait-il encore exprimer ses compétences au service d'une existence sociale construite contre vent et marée dans la rue, pour se cantonner au « rôle », malgré lui cette fois-ci, de personne inactive, passant ses journées enfermées dans l'attente d'une proposition d'emploi ?

Ces questions amènent également à considérer les informations découvertes sur le terrain à savoir cette notion d'espace-temps se définissant en fonction du parking et des priorités de Monsieur Joe. Nous avons effectivement vu que ce lieu symboliquement reconstitué l'est aussi pour ces notions de temps et d'espace qu'il propose à cette personne, avec notamment cette possibilité d'inclure, le temps de son travail, ce « temps collectif » et inclusif.

Qu'advierait-il de Monsieur Joe sans ce lieu qui lui procure encore cette faculté de se raccrocher à ce « tout » pour être dans la société ? Briser le temps, non pas de la rue, mais constituer dans la rue d'après les repères de la personne, revient ainsi à l'inclure de force dans une temporalité, non pas normative, puisque nous avons vu que son activité, Monsieur Joe la régulait d'après un temps du travail ordinaire, celui qu'il a connu, mais une temporalité enfermante et de fait « excluante », cantonné dans son logement, loin de tout, de ce « tout » dont parlait Georg Simmel.

L'appréhension (dans les 2 sens du terme) du logement serait ainsi fondée sur cette solitude qu'il convient à tout prix de combattre. Isolé dans un deux pièces avec très peu de lien avec le voisinage, comment éviter alors ce processus paradoxal, mais bien réel, de « désaffiliation » ? Comment ne pas ressentir le manque des relations construites tout au long de ces années sur ce parking avec les commerçants, les policiers, ses « clients », ou encore les locataires ? Comment ne plus être Monsieur Joe, ce gardien de parking qui malgré ses conditions d'existence fait tout pour maintenir ses liens avec ses enfants ? Comment perdre ce motif de fierté, apporté par cette façon de travailler si singulière ?

En guise de réponses somme toute suggérées dans nos question, nous pourrions achever cette partie en mentionnant l'une des déclarations de cette personne au regard de son logement : « *Moi je suis tout seul, maintenant, en rentrant chez moi, je parle avec qui ? Avec la bouteille ? C'est pas une vie ça, je parle avec les murs ? (...)* ».

4.3 L'énonciation d'un projet de regroupement familial

Au contact de Monsieur Joe, d'autres découvertes ont pu naître, dont l'une, hormis la situation liée à son logement, peut également apparaître pour le lecteur, pour le moins surprenante, en tous les cas, rompant de manière ferme avec les représentations sociales liées à ce « type » d'individus. Cette énième découverte sera la dernière d'un ensemble au combien riche pour l'argument de la recherche qui va suivre. Chronologiquement parlant, et presque sans le vouloir, la dernière de ces trouvailles, se signe à travers l'énonciation de la part de cette personne « sans domicile » d'un projet, dont nous pouvons nous demander s'il n'est pas celui qui ferait sortir définitivement Monsieur Joe de la rue.

Un projet non sans cohérence avec ces logiques d'action, celles dont nous parlions auparavant, élaborées et entretenues pendant toutes ces années pour ne pas rompre les liens avec ses enfants issus de son premier mariage au Maroc, et avec son ex-femme Khoka.

Nous l'avons souligné à plusieurs reprises, Monsieur Joe maintient ce « rôle » de père puis de chef de famille en cohérence avec le présent, c'est-à-dire non pas de manière onirique, mais bel et bien du fait qu'il voit de manière régulière ses enfants, et qu'il a également de la même manière, des nouvelles téléphonique de son ex-femme et de son fils Ahmed resté auprès d'elle au Maroc. Le projet ainsi ne peut être que plus réaliste au vu des conditions d'existence qu'il mène.

D'ailleurs à ce sujet nous pensons que l'attribution de ce logement pour cette personne pourrait très bien se comprendre en lien avec son projet de regroupement familial : *« C'est lui Ahmed...je veux qu'il revienne en France je veux pas qu'il reste au Maroc...il faut qu'il revienne avec Khoka...mais il me faut 12 fiches de paie ! Au Maroc il en faut que trois et en France 12 ! C'est fou, j'ai besoin de 12 fiches de paie et d'un F3 sinon ils peuvent pas venir...j'ai vu ça avec mon avocate Cathy, elle est très gentille avec moi..... »*.

Même s'il évoque cette impossibilité de retour d'une partie de sa famille (élément d'ailleurs intéressant pour signifier l'ancrage de son point de vue dans la réalité), il n'en reste pas moins un projet réalisable à terme, dans la mesure où il enjoint aussi cet individu à tout entreprendre pour parvenir à ses fins. A noter également que ce projet énoncé dans une partie de son récit de vie, a été confirmé par son éducateur qui l'a accompagné dans ce sens, et dans ses démarches notamment auprès des services de la préfecture.

4.4 Le logement seul, un tremplin pour plus tard accueillir l'ensemble de ses proches

Nous revenons maintenant rapidement sur le logement puisque nous pensons que ce dernier possède un lien très étroit avec son projet de regroupement familial. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il convient de percevoir ce dernier, non comme un coup d'épée dans l'eau de la part de l'action sociale, faisant que rien ne fera sortir cet individu de la rue malgré toutes les tentatives, mais davantage comme un des premiers jalons l'amenant vers ce résultat et dont la famille, dans les motivations de cette personne, reste centrale.

Effectivement dans un premier temps, il est important de mentionner un fait associé à son pied à terre. Monsieur Joe y trouve tout de même des avantages comme notamment celui de pouvoir recevoir son fils Oussama chaque soir : *« Ils (Ihmen et Oussama) viennent me voir tous les soirs, au parking ou à mon appartement...(...) Oussama il joue au foot aux sports réunis à Colmar, et on joue souvent à la PlayStation quand il vient chez moi...il aime bien ça ! »*.

En cela, son logement même peu investi de sa part les journées et certaines nuits, lui sert à accueillir⁷¹ son fils, notamment lorsque ce dernier est en conflit avec sa tante qui habituellement l'héberge, la sœur de Monsieur Joe. En tous les cas ce logement paraît bien représenter pour Monsieur Joe ce moyen afin de débiter ce regroupement familial, en recevant régulièrement ses enfants. Un projet qui sans doute a eu le temps de murir dans l'esprit de cette personne « sans domicile », puisqu'elle ne se laisse pas décourager par son impossibilité de réalisation momentanée : *« il faut des fiches de paye pour que je puisse avoir un autre logement et faire venir ma femme et mon fils. »*

A travers cette déclaration, nous pesons toute la logique d'une action ou tout du moins d'un raisonnement qui pourrait très aisément tendre vers un second objectif pour cet individu, avoir un plus grand logement pour réaliser de manière physique et matérielle, ce regroupement familial et laisser à nouveau son identité pour « soi » prendre le dessus sur celle de « clochard ». Dans ce sens l'acquisition d'un toit, à l'heure actuelle n'est qu'un jalon, comme nous le disions auparavant, une étape de plus vers ce regroupement familial.

Le récit de vie de cette personne, ou plutôt la partie qui nous a intéressés pour l'énonciation de ce projet, le « récit d'après malheurs », nous a donc encore donné l'occasion d'accéder à des informations précieuses pour la suite de notre recherche. Surtout que généralement, pour ce type d'individu, tout projet est annihilé d'emblée, voir déconstruit à l'avantage d'une analyse du discours en terme de pathologie ou d'onirisme.

⁷¹ Accueil qui se fait de manière régulière selon Mohammed, connaissant très bien Oussama et nous affirmant lors de notre entretien qu'il séjourne dans le logement de Monsieur Joe toute la journée, pendant que celui-ci est pris en charge au LHSS (lit halte soin santé) institution prenant en charge les personnes sans domicile souffrant de pathologie physique, comme c'est notamment le cas pour Monsieur Joe qui, depuis la fin de cette enquête, a été pris en charge au sein de cette institution de l'association Espoir de Colmar, afin de se faire soigner un de ses pieds, suite à un accident survenu sur un passage piéton. Propos recueillis auprès de Mohammed. Voir en annexes.

Le regroupement familial principal objectif de Monsieur Joe reste ainsi un élément fort sur lequel s'appuyer pour survivre dans la rue. Il est ce qui lui permet d'accéder à cette survie morale et psychique permettant encore de se projeter dans un avenir. Face à cette situation comment encore accréditer les thèses de certains mettant en avant dans ce profil d'individu justement cette incapacité de se projeter dans un futur plus ou moins proche du fait d'une perte de repères liée au temps, « exclu » dans leurs « durées individuelles », celles qui empêchent de partager avec le monde et son présent.

Sans aucune transition avec ce qui précède, nous ne pouvons conclure cette partie sans mentionner ces « hommes sans avenir » dont parlait le sociologue Pierre Bourdieu dans son ouvrage. En effet celui s'exprime en ce qui concerne les sous-prolétaires, de cette manière et en fonction de cette notion de projet et de futur : « Les conduites souvent désordonnées, voire incohérentes,, et sans cesse contredites par le discours, de ces hommes sans avenir, livrés aux aléas de ce qui leur advient au jour le jour et voués à l'alternance de l'onirisme et de la démission, de la fuite dans l'imaginaire et de la soumission fataliste aux verdicts du donné, attestent que, en deçà d'un certain seuil de chances objectives, la disposition stratégique elle-même, qui suppose la référence pratique à un à venir, parfois très éloigné (...). L'ambition effective de maîtriser pratiquement l'avenir se proportionne en fait au pouvoir effectif de maîtriser cet avenir, c'est-à-dire d'abord le présent lui-même.⁷² ».

Dans le cas qui nous intéresse ici, point de conduites désordonnées, incohérentes. Point non plus d'onirisme et de démission de la part de Monsieur Joe. Par contre une disposition stratégique que nous pourrions envisager à l'égard de son logement, et dans la manière qu'il ouvre une perspective future sur un objectif qui, si pour l'instant irréalisable n'en reste pas moins réalisable à terme. Il suffit, même si ceci ne reste pas une mince affaire, que Monsieur Joe puisse trouver un emploi⁷³, lui permettant d'accumuler les fiches de paie nécessaires et un logement adéquat.

Dans ces circonstances le pouvoir de maîtriser l'avenir, est effectif dans la mesure où le présent de Monsieur Joe, celui de la rue est maîtrisé dans ses tenants et à travers le parking et les liens maintenus avec ses proches. Ainsi « l'à venir », celui s'effectuant « dans la relation entre l'habitus et le monde social, entre des dispositions à être et à faire et les régularités d'un cosmos naturel social. », trouve dans cette illustration plus que sa justification pour conforter ce projet d'avenir.

Maîtriser le présent par la maîtrise d'un espace et de son temps qui lui est associé – le parking - et à travers des logiques d'action, dont certaines mettent en évidence des « ressources subjectives », n'est-il pas un moyen pour Monsieur Joe non seulement d'exister dans le présent, mais également de pouvoir se projeter dans un avenir plus ou moins lointain porté par un « à venir », une préoccupation de tous les instants : réunir les siens comme autrefois, dans un foyer familial ?

Hypothèse qui viendrait du même coup renforcer cette survie morale et psychique établie à travers la rationalisation de l'aumône et le maintien des « rôles » vis-à-vis de ses proches contre les effets de la régression sociale. En effet continuer à travailler puis à renforcer ses liens familiaux malgré l'adversité n'est-il pas révélateur, avec ce projet de regroupement familial, d'une cohérence et d'une logique opérante

⁷² Pierre Bourdieu, *Les méditations pascaliennes*, Editions du seuil, 1997, Paris, p.319.

⁷³ Emploi qui selon les dires de Mohammed pourrait s'effectuer dans un CAVA, centre d'aide à la vie active de l'association Espoir, où il avait travaillé quelques temps. En tous les cas ceci reste dans un de ses projets.

chez Monsieur Joe *a contrario* d'une sublimation fantasmatique construite de toute pièce sans réelle attache avec la réalité ?

Une cohérence, dont nous nous demandons *a posteriori* de cette enquête auprès de cette personne, si elle n'est pas le moteur de l'ensemble des logiques développées dans un optique de survie morale et psychique ultime, se retrouver auprès des siens. Un moyen d'être dans un « à venir » inscrit dans un présent immédiat, celui qui le maintien dans ce « tout », pour un avenir plus lointain : « *j'ai besoin de travailler pour pouvoir envoyer de l'argent à mes enfants, la vie c'est comme ça, il faut de l'argent, soit tu bouges pas et tu restes à la maison, soit tu bouges pour de l'argent, il faut être malin dans la vie... (avec un sourire).* ».

Cette étude de cas se rapportant au parcours de vie de Monsieur Joe laisse ainsi émerger un certain nombre d'éléments d'analyse féconds, pour poser un regard tout autre sur les conditions d'existence de personnes « sans domicile ».

Hormis le fait que cet individu représenterait, d'un point de vue heuristique et pour certains, un « cas négatif » en opposition à l'ensemble des théories produites à l'endroit des plus pauvres, il n'en reste pas moins que nous n'envisagions pas les objectifs de cette analyse en ces termes. Le choix de mettre en avant le parcours de cet homme « sans domicile » a été motivé par le matériel conséquent et riche dégagé par sa trajectoire de vie, nous donnant la possibilité d'élaborer des hypothèses pour tenter d'approcher les autres situations sociales qui allaient nous être données d'observer dans le futur de cette recherche.

Plus globalement, nous avons cherché à travers cette méthodologie d'analyse, et comme le souligne Daniel Bertaux dans son ouvrage, à donner la priorité à l'étude « des rapports et processus socio-structurels et des pratiques et cours d'action situés qui en découlent.⁷⁴ ».

Et c'est là tout le poids escompté d'une telle analyse qui tente de démontrer notamment, la survivance de « mondes sociaux⁷⁵ » bien réels dans l'existence de ce « sans domicile »; une subsistance qui est le résultat de véritables « arts de faire » venant signifier toute une dialectique de résistance identitaire face aux conditions d'existence misérables et aux effets de domination objective et de régression sociale qui en découlent. Ces « mondes sociaux » qui le rattachent à ce « tout » émergent de manière prégnante dans les logiques d'action élaborées par Monsieur Joe qui s'appuie sur une multiplicité de « rôles » en cohérence avec les mondes sociaux auxquels il prend part. Ces mondes, il ne fait pas que les convoquer dans sa mémoire, il les rend vivants par ses actes.

Nous avons vu en effet que le « rôle » du père ainsi que celui du chef de famille se manifestaient dans les relations avec ses proches et en lien avec son espoir de regroupement familial. Quant au « rôle » lié au « travail », celui de gardien de parking, il trouve toute sa logique dans cette rationalisation de la manche qui s'effectue dans une symbolique du lieu, celui de l'autre. Afin de justifier ces modes d'actions, nous reprenons l'hypothèse développée en filigrane dans cette analyse et s'appuyant sur le concept d'identité pour « soi » élaborée par Erving Goffman. Une

⁷⁴ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes, Le récit de vie*, troisième édition, 2010, Armand Colin, p, 13.

⁷⁵ Terme employé par Becker pour définir des secteurs d'activité, comme ceux liés au travail, à la famille, aux loisirs....

identité enfermée en soi, dont l'expression n'est que la résultante de ces logiques d'action étayées sur ces « rôles » pour, de manière plus globale, contourner le stigmate du « clochard » lié à ses conditions d'existence, et continuer à être et subsister dans la société (notamment en incluant le temps de son « travail », ce temps « collectif » dont parlait Maurice Halbwachs.)

Le sociologue David Le Breton déclare que « l'existence de l'individu se compose d'une multitude de rôles, chacun éclaire sous un jour particulier mais sans l'épuiser.⁷⁶ ». Ainsi chaque contexte social donne à voir une partie de cette identité pour « soi » qui révèle cette notion de « Moi » qui : « n'est pas la propriété de la personne à qui il est attribué mais relève plutôt du type de contrôle social exercé sur l'individu par lui-même et ceux qui l'entourent.⁷⁷ ». Un jeu de conviction propre et d'apparence.

En cela l'identité sociale « réelle⁷⁸ » échafaudée par cet individu « sans domicile », celle remaniée à l'instar de celle plus « virtuelle » de « clochard » démontre tout le travail identitaire en marche pouvant accréditer la thèse d'une renégociation identitaire de survie morale et psychique, signe de résistance, laissant signifier cette part de maîtrise laissée à l'acteur dans ses interactions avec son environnement, à l'opposé d'une « désocialisation » aliénante.

Comme nous venons de le voir, ce sont les ruptures familiales, l'instabilité géographique ainsi que l'absence d'activité professionnelle, imbriquées dans des rapports de causes à effets, qui ont précipité l'existence de Monsieur Joe dans une pauvreté extrême pour le conduire à une « situation sociale⁷⁹ » de « sans domicile ».

Le terme de situation sociale est donc ici en tout point intéressant du point de vue étymologique. Il décrit tout d'abord les conditions d'existence de cet individu au vu de l'ensemble des catégories sociales (travailleurs, chômeurs, personnes handicapées...). Mais il décrit aussi une situation spatiale, le fait d'être dans la rue (malgré la possession d'un logement). En cela la situation sociale de Monsieur Joe, et de tant d'autres personnes « sans domicile », se vérifie dans l'espace social, et dans une sorte de superposition des concepts.

De fait chaque « situation sociale » de personnes « sans domicile » est particulière, et comme le déclare Daniel Bertaux, elle devient « sociale dans la mesure où elle engendre, pour toutes celles et ceux qui s'y (re)trouvent, plus ou moins les mêmes contraintes, les mêmes tensions, les mêmes logiques, une pression vers des logiques d'action répondant à la situation et à ses tensions.⁸⁰ ». Nous pourrions ajouter à cette affirmation que la situation des « sans domicile » est également sociale de par leur manière d'occuper l'espace.

⁷⁶ David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, éditions PUF, 2008, p. 140.

⁷⁷ Erving Goffman in David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, éditions PUF, 2008, p. 140.

⁷⁸ Erving Goffman, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Editions de minuit, 1975.

⁷⁹ Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes, Le récit de vie*, troisième édition, 2010, Armand Colin, p. 18.

⁸⁰ *Ibid.* p. 18.

Envisager l'existence de Monsieur Joe comme une situation sociale particulière, est ce qui nous a donné la possibilité de déceler des « cours d'action située⁸¹ », tournés vers des finalités propres, mais qui néanmoins viennent nourrir une résistance que nous envisageons commune à toutes les personnes rencontrées lors de cette étude, et suivant la dernière déclaration de Daniel Bertaux. Nous pourrions ainsi transformer les situations sociales des « sans domicile » en situations spatiales de résistance qui symboliquement se signifient par un positionnement atypique, celui d'une liminalité, ni tout à fait « dedans », ni tout à fait « dehors ». Pour Monsieur Joe la résistance à ceci de particulier qu'elle engage tout son être dans cette volonté de rattachement à ce « tout ». Un « tout » qui, une fois ses parties recomposées (famille, travail), lui donneront à nouveau la possibilité de tomber le masque, celui de Monsieur Joe, pour réaffirmer cette identité « intrinsèquement liée à une succession de déplacements dans l'espace des positions sociales⁸² » : celle en adéquation avec cette identité pour « soi » exprimée de manière intermittente lors de ce renégociation identitaire et permettant, de fait, cette survie morale et psychique dans la rue.

⁸¹ Nous employons ici ce terme en cohérence avec la définition qu'en donne la sociologue Catherine Delcroix dans son article, Entre volonté de s'en sortir et discrimination. Une trajectoire éclairante, pour désigner « une séquence d'actions se déroulant dans une temporalité moyenne ou longue, dont la cohérence et la continuité découlent d'un projet visant soit à atteindre un objectif donné, soit à prévenir l'occurrence d'un événement négatif ».

⁸² De Queiroz J-M, *Exclusion, identité et désaffection*, in Serge Paugam, *L'exclusion l'état des savoirs*, éditions La découverte, 1996, Paris.



UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Logo
Ecole
doctorale

**ÉCOLE DOCTORALE DE STRASBOURG
UMR7367**

THÈSE présentée par :

Lionel SAPORITI

Soutenue le : 02 avril 2015

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**
Discipline/ Spécialité : Sociologie

Volume trois

Retranscription des entretiens

Entretiens de Didier

Didier : « J'ai cinquante-cinq ans, je suis né en Allemagne je m'appelle Didier mais mon vrai prénom c'est Wolfditter, Didier c'est le prénom que j'avais quand je vivais à Lausanne...je suis né à Ubertahl, c'est une ville dans la région de Cologne, c'est la troisième plus grande ville après Cologne et Düsseldorf....je n'étais pas marié, j'ai fait des études pour un travail administratif dans les bureaux.... dans le transport....et j'ai arrêté quand j'ai commencé à jouer de la musique, du rock, j'étais batteur dans un groupe...amateur, et nous avons essayé avec le groupe de faire des petits concerts mais seulement dans notre ville.... et un jour nos parents nous ont dit d'arrêter la musique pour poursuivre les études...et moi j'avais pas le bac et pour les études j'étais pas préparé...j'ai eu la chance de pouvoir faire mon bac avec l'université de Bonn, ils offrent aux allemands qui ont un travail de faire les cours pour passer le bac « externe » c'est-à-dire tout en travaillant...

J'ai fait des cours pour le bac et j'ai demandé de commencer les études de littérature et je ne pouvais pas avec ce bac j'ai juste eu le niveau, donc j'ai essayé de faire des poèmes et de trouver des journaux pour les publier...mais j'ai pas eu de chance... au niveau de l'édition on ne s'intéressait pas à moi.....après je me suis retrouvé à vingt-cinq ans..... En me disant les études ça ne marche pas, l'écriture ça ne marche pas....(silence)

On avait alors la chance de pouvoir voyager avec le train transalpin, pour notre génération des années quatre-vingt on avait le rock et la chance de pouvoir voyager avec le transalpin....visiter l'Europe, ça veut dire qu'avec le train transalpin...ça veut dire que l'on pouvait aller en Italie, et de l'Italie en Autriche et après en Grèceavec un seul ticket de train tu pouvais aller dans plusieurs pays de l'Europe....quand tu es en Autriche, tu peux demander un ticket pour aller en Italie, quand tu es en Italie tu peux demander un ticket pour aller en Grèce....après c'est fini, la première fois j'étais allé à Rome...après à Athènes et là-bas j'ai...commencé avec des amis d'Allemagne à jouer de la guitare...dans la rue et j'ai essayé de vivre comme ça...en Grèce il te donne pas les papiers pour rester, c'est plus un pays pour les touristes... alors je suis resté quand même là-bas à jouer de la guitare dans la rue...après je suis allé en Suisse et j'ai trouvé à Bâle...avec les anthroposophes, un poste pour faire des études avec mon bac et j'ai donc commencé à faire des études de pédagogie pour les enfants...je donnais des cours aux enfants qui n'étaient plus au lycée...mais qui ont la possibilité de suivre des études avec les anthroposophes...j'ai fait deux ans d'étude...après ils m'ont demandé de faire un séminaire pour le lycée de Waldorf...C'est pas un lycée traditionnel mais un lycée anthroposophe plus spécial, l'éducation est pas la même... ».

Ils vous ont proposé de donner des cours pour l'école anthroposophes ?

Didier: « Non pas donner des cours, je devais faire une étude pour reconnaître des pédagogues, les écoles comment ça fonctionnait, quelle discipline il avait. Il avait des récitations pour les enfants, de la peinture et un module de céramique, poterie, sculpture...après on m'a demandé de faire le diplôme pour être pédagogue, j'ai dit non...je n'ai pas envie je veux être encore libre pour pouvoir écrire...je suis donc rester à Lausanne mais après en Suisse, quand tu veux rester avec mon existence, il faut demander une autorisation....pour être résident, ils ont refusé, ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas de place....et je suis partis de Suisse... j'ai encore essayé d'aller en côte d'azur, j'ai essayé de jouer de la guitare à Nice , à Gène...Toulon...et là-bas j'ai essayé peu à peu d'être.... avec des gens ceux qui vivent sur la plage...ils font la bouffe, ils font la manche.... C'est pas être un clochard, mais les gens qui sont toujours là, comment on les appelle ? »

Des SDF ?

Didier: « Non, des mecs qui sont sur la plage, ils sont pas sans abri, ce sont des gens (il réfléchit).....à la côte d'Azur c'est pas les clochards mais il y a un mot pour dire les mecs qui sont toujours là....comment ça...les gens de la plage...j'ai fait ça six ans et après j'ai essayé de retourner en Allemagne...et je me suis arrêté à Innsbruck où là j'ai rencontré une femme avec quatre enfants...mais ils ne m'ont pas donné l'autorisation pour rester, j'ai encore fais la manche avec des amis, pour rester...et nous avons occupé une grande vieille usine qui produisait du bois...pour faire un centre autonome, vivre là-bas, mais les autrichiens ne voulaient pas d'allemands....un jour, je suis pas rentré en conflit... mais il y a les autorités qui m'ont dit tu peux encore un peu rester un peu dans ton campement, mais comme j'étais tout seul je suis repartis...j'ai commencé après être allé en Allemagne, en Autriche, en Italie et sur la Côte d'Azur, d'aller aux dolomites...a Bolzano, je suis allemand d'origine et j'avais mon passeport de Cologne...mais mon grand-père il est né dans la région de Belluno...une petite ville. J'étais allé là-bas avec mon passeport pour demander un asile, ils me l'ont pas donné mais m'ont donné une carte de résidence dans une petite ville et là-bas...j'ai fait un squat dans une maison qui n'était pas chauffée et habitée...mais là-bas la mentalité des gens latin comparé aux Suisses qui sont plus embourgeoisés, là-bas en Italie ils ont une mentalité plus entre eux, plus familiale....a Bolzano, la capitale des dolomites.... »

Oui, je connais un peu puisque moi je suis d'origine italienne de par ma mère qui est né à Udinese...

Didier: « Ah ! Le Frioul...J'étais à Bolzano et je rencontre une, comme dire ?....une personne, un prêtre de l'église catholique, professeur de lycée et je lui donne mes poèmes et il m'a dit je vais regarder, et il est devenu mon patron en fait...il est mort maintenant....il était dans une organisation de littérature qui rappelait REZZIA une édition qui publiait la littérature des textes en latin... et qui écrit en Italien ou en Allemand comme les autrichiens... »

C'était des textes sacrés ?

Didier : « Non, non c'était des textes de tous les gens qui avaient des manuscrits ou des poèmes à faire éditer...il éditait mais que pour la région....pas de manière commerciale, il faisait des essais pour voir si le texte il marchait bien, mais moi je lui ai dit que comme je n'avais pas d'argent je pouvais pas éditer mes textes en Allemagne, lui il m'a donné de l'argent pour m'acheter une guitare et un ampli...et j'ai joué dans toute la région des dolomites, à Trento, et un jour il est mort...à presque soixante-dix ans...j'ai perdu mon patron et à Bolzano j'ai demandé une assistante sociale...pour une assistance économique, on m'a donné un an d'aide financière...364 euros par mois, et j'avais la permission de rester là-bas....mais je n'ai pas trouvé de logement, j'étais avec mes tentes dans les montagnes, et une fois il y a eu une patrouille d'hélicoptère de la police et j'ai dû démonté mes tentes...trouver une autre place....c'est légal, mais ils m'ont dit de trouver une autre place....et à cause de la neige et du climat j'ai dû repartir et je suis arrivé à Vintimi juste avant la frontière avec la France....et je suis resté là-bas et ça c'était avant d'arriver ici, en Alsace, enfin j'ai essayé de vivre là-bas, mais ils ont changé pour accueillir les touristes ils ont fait des travaux, les plages, le port...les trésoriers m'ont dit que c'est pas possible de rester, je suis resté deux ans à Vintimi....à ce moment je n'avais pas d'autre solution que de partir...je suis allé à Draguignan et j'ai pris le TGV pour aller à Paris...à Paris, j'avais encore 30 euros pour aller à Reins...parce que à Paris c'est plus grand et c'est plus dangereux pour une personne seule... et j'étais malade.... »

Vous êtes resté longtemps à Paris ?

Didier : « Non, non, j'étais à Paris et j'ai pris le prochain train pour une petite ville de Lorraine à Redon où j'ai fait la manche devant une boulangerie, une boucherie et le marché aux fruits...ça marchait un peu....je squattais dans un parc il était très grand et un jour le garde forestier, il m'a demandé de travaillé deux, trois jours, mais sans argent....je suis resté dans cette petite ville et j'ai trouvé un plan de la région et un lac, là-bas je suis resté j'étais complètement seul...il y avait une maison...mais j'ai dû partir, parce qu'il organisait autour du lac des compétitions pour les jeunes...après....je suis retourné à Redon.

Après il y avait un contrôle de police et ils m'ont demandé pourquoi je ne retourne pas en Allemagne...ils m'ont obligés de retourner en Allemagne et je suis arrivé à Sarrebruck...où j'étais déjà trois jours, je suis arrivé dans la ville j'ai vu plein de gens en train de faire la manche avec la guitare dans la rue...avec un carton....j'étais encore en forêt, je dormais là-bas et après je suis allé demander l'aide sociale. Mais ils ne m'ont pas donné d'aide sociale, ni de refuge....mais comme je suis sans abri ils n'ont pas confiance pour les aides....je voulais renouveler mes papiers mais comme je n'avais pas de date de résidence ils n'ont pas pu me les faire.....mais il n'y avait pas de solution pour moi, je suis resté à Sarrebruck comme j'étais à Bolzano....et on m'a demandé de rester à l'hôpital parce que c'est dangereux de vivre dehors....ils m'ont fait une endoscopie, ça c'est un truc qui euh....qui regarde si tu n'as pas la tuberculose...avec l'endoscopie j'étais bien... je suis sortis de l'hôpital...mais il n'y avait pas de place dans les refuges... c'est pour ça que je suis retourné à Metz.... ».

A pieds ?

Didier : « *Non, non, avec le train...il y a une ligne directe, c'est une gare frontalière....comme à Vintimi c'est frontalier j'ai demandé un refuge là-bas... il n'y avait pas de place, je suis parti de Metz et je suis allé à Strasbourg et là-bas ils m'ont donné un refuge j'étais dans un foyer à Horizon amitié... et là-bas je suis resté deux semaines et après je suis arrivé à Colmar et à Colmar ils m'ont mis au foyer Schoelcher pendant deux mois et depuis le 20 février 2010 je suis à Mulhouse...ça fais presque deux ans.... ».*

Mais on m'a dit que l'été quand il fait beau vous dormez dans une tente dans un bois ?

Didier: « *oui, oui, c'est vrai....à Illzach, et là deux gardes forestiers sont venus, je leur ai demandé l'autorisation, ils m'ont dit qu'il y avait un vieux cabanon, et je suis resté seul là-bas ils m'ont dit que là-bas c'était possible.... ».*

Mais pour la nourriture ça ne posait pas de problème ?

Didier : « *Non je faisais un petit feu, le midi et après j'allais près du nouveau bassin faire la manche avec un carton où il y a marqué dessus : position et négation....en titre... »*

Et ça signifie quoi ?

Didier : « *c'est le mot cohésion en français et contradiction en latin....en français c'est les mêmes mots mais l'implication est différente, je voulais attirer l'attention des gens, pour expliquer notre situation pour la compréhension....la position et la négation cela signifie que je voulais parler de mon problème, quelle position tu as en dehors, en dehors de la société...je voulais expliquer aux gens pourquoi je suis dans cette situation la position d'être habitant, et la négation car je suis dehors, mais être dehors ce n'est pas une négation de ta vie tu as le droit à l'aide sociale, de t'exprimer avec l'écriture....je faisais ça pour favoriser le contact et expliqué aux gens ma vision... »*

C'est un positionnement quasi politique ?

Didier: « *Non, pas politique, pas philosophique, pas démagogue... existence, existentialiste...l'existence c'est pas les sans-abri, c'est pas les étrangers....l'existence c'est toi-même, mais les gens aujourd'hui dans les temps modernes ne regarde pas ta personnalité en dehors.... ».*

Vous souhaitez que les gens vous voient de manière différente que juste comme un sans-abri ?

Didier : « *Oui c'est ça, je voulais attirer l'attention pour que je puisse expliquer qui je suis, je voulais montrer que l'homme est pas capable de vivre seul qu'il a besoin des autres...au niveau de la contribution tu peux pas offrir quelque chose à un autre et il*

ne peut pas te donner alors...seul il n'est pas possible d'apporter une contribution aux gens, de faire un échange....en échange d'une pièce il fallait que je contribue en expliquant mon histoire.... Position et négation c'est pour expliquer ma situation, et la coresponsabilité, je suis à Mulhouse maintenant je suis sans abri, mais dans ma position de négation je suis aussi une personne comme vous...j'avais l'idée de changer cette phrase en latin...et mettre un point d'interrogation pour interroger....c'est une technique pour interroger...mais le latin n'est pas très connu...vous avez la possibilité de changer votre regard...d'aller à la rencontre... mais les gens ils n'arrivent pas...j'avais encore écrit sur le carton que je cherche un logement privé mais ça ne marche pas, alors j'ai écrit que les enfants ils ne doivent pas être dans la rue, ils doivent rester auprès de leurs parents, les écouter....pour ne pas faire de mauvaises rencontres, et moi aussi à ce moment-là...j'ai réfléchi et je me suis dit toi aussi tu dois faire comme les enfants et retourner dans ta famille...la rue... j'ai commencé jeune...la rue pour les enfants et les sans-abri ce n'est pas quelque chose où tu gagnes quelque chose...c'est pour ça que je pense avoir une maison, ou plutôt un refuge...au niveau des éducations des enfants c'est important...les enfants sont souvent en conflits c'est pour ça que je suis en train de réfléchir pourquoi les enfants ils n'écoutent pas les parents... ».

Parce que vous, vous avez connu cette situation.... quand vous étiez plus jeune ?

Didier : « Oui, moi j'étais avec mes parents...ça a commencé...quand j'ai essayé de visiter l'Europe hein...trouver du sens dans la liberté, mais c'est pas possible...la rue c'est dangereux pour la santé, en hiver l'eau est plus sale et ton corps est plus sale et tu risques de choper des maladies de l'estomac... tu peux développer une maladie qui rappelle le typhus...avec la maladie... j'ai réalisé que je ne pouvais plus rester dehors.... ».

- Nous achevons ce premier entretien et nous nous donnons rendez-vous la semaine suivante - .

- De retour à Richwiller, je retrouve Monsieur F et lui retranscris l'entretien précédent pour vérifier si je n'ai pas omis des éléments, ou mal compris certains faits. Nous reprenons là où nous étions arrêtés lors de notre discussion informelle après notre premier entretien autour d'une cigarette. Je lui parle plus en profondeur de mon sujet de thèse et il me demande de lui fournir des ouvrages de sociologie traitant des « grands exclus », car il dit beaucoup s'intéresser à ce que les intellectuel écrivent et pensent sur les sans-abri. Il débute ainsi le second entretien :

Didier : « J'ai découvert le terme d'optimisation en lisant le livre du Wilfried Pareto, le livre de Wilfried Pareto...il donne le terme d'optimisation, concernant le Welfare State, l'état comment dire ?... »

L'état providence et le système de protection sociale ?

Didier : « *Oui c'est ça, il a analysé le système américain et la possibilité en quelque sorte d'adapter ce système pour ceux qui ont rien.... les sans-abri ou les sans domicile quoi, j'ai lu ses livres en allemand...il essaye de voir comment les profits de l'Etat, les taxes.... peuvent être distribuées aux plus pauvres...pour les gens qui n'ont pas de possibilité de gagner de l'argent.... et là Pareto il appelle cela l'optimisation... ».*

Mais je crois que Pareto est un économiste ?

Didier : « *Il est de Lausanne, socioéconomique..... »*

Peut-on revenir maintenant sur les membres de votre famille, sont-ils toujours en vie ?

Didier : « *Non ! Ma mère est morte depuis dix, douze ans, et mon père je crois qu'il vit encore...j'ai perdu le contact....la dernière fois où j'étais en Allemagne il était encore là, mais ma mère comme elle est morte dix ans avant, c'est seulement mon frère qui vit encore là où vivait ma mère près de la côte de la mer du Nord, il est..... Quand il était militaire ; il m'a donné un ticket, quand j'étais à Sarrebruck pour aller là-bas...le train pour là-bas c'est la dernière station, il y a sept heures de train...sur la côte de la mer du Nord....entre l'Allemagne et la Hollande, mais le train n'allait pas jusque là-bas après il faut encore trois pour Cologne, après deux heures à Berme... et j'ai arrêté parce que ça marche pas...et avant le service militaire il était pas toujours là... ».*

Il travaille dans l'armée ?

Didier : « *Non, non, il était dans l'armée quand il était jeune, maintenant il est au chômage.. »*

Et vous êtes toujours en contact avec lui ?

Didier: « *Non je ne suis plus en contact avec lui j'ai une autre vie. Et comme je t'ai dit je ne suis plus allé en Allemagne depuis dix ans et en Allemagne... quand tu ne vis plus là-bas pendant dix ans, tu n'as plus le droit de revenir comme ça, tu dois demander l'autorisation, tu as besoin de retourner d'où tu viens....ça faisait 17 ans que ne suis plus retourné en Allemagne.... je suis resté 15 ans dans les dolomites, dans les montagnes quand tu trouves une place ils t'autorisent...et tu as toujours la possibilité de trouver le calme dans la forêt....où tu n'es pas énervé d'être avec quelqu'un. Et là-bas, les gens ils m'ont donné une assistance économique... j'ai fait des recherches dans les bibliothèques, ils sont directement en contact avec la culture d'Italie, ils sont autrichiens, l'allemand comme en Alsace, la culture italienne comme ici la culture française...c'est un peu pareil. Il y avait deux langues dans les rues marquées comme ici...ils ont pas le permis d'être italien, comme en alsace mais c'est en France, c'est un peu la même mentalité...là-bas l'allemand est considéré comme un étranger, un touriste....moi je suis de la région de Cologne où le Rhin rejoint encore des villes en Alsace comme à Mulhouse il est le même fleuve...à*

Lausanne aussi en hiver j'ai toujours demandé pour manger.... j'avais demandé l'autorisation mais tu viens d'Allemagne tu n'es pas un compatriote.....tu n'as pas le droit aux aides sociales....tu es considéré comme un touriste, un étranger... ».

Auparavant vous m'aviez parlé d'un prêtre dont vous aviez fait la connaissance qui voulait vous aider pour éditer vos poèmes ?

Didier : « Ah oui, die Gruber.... qui voulait m'aider à exercer là-bas comme écrivain, comme poète, mais là-bas encore les autrichiens, ça parle allemand... encore pour les écrivains et les artistes, comme c'est en langue allemande, mais l'allemand si il veut être en Autriche pour publier même si c'est la langue allemande, c'est pas encore en autrichien... il est pas encore il écrit dans sa langue et pas en autrichien, donc cette politique de différentes nationalités vers la même culture, vers la même écriture...il y a beaucoup de problèmes, mais un allemand qui veut être écrivain en Autriche ou qui veut vivre en Autriche pour les montagnes parce que c'est joli par exemple, il peut pas , la politique de la culture ils parlent en autrichiens et pas en allemand...alors j'ai laissé tomber, et le professeur Gruber...il a essayé de me présenter quelqu'un là-bas, mais non, et j'arrive pas à être poète là-bas...il tolère pas que les allemands publie en allemand, en Autriche et la grammaire là-bas et différente, et le pays est petit comparé à l'Allemagne il y a pas de possibilité de vivre de l'écriture..... ».

Et vous n'avez qu'un frère ?

Didier : « Oui, il est plus jeune que moi, il a 44 ans et moi j'ai 55 ans... »

Et quand vous êtes partis de chez vos parents à vingt-cinq ans pour découvrir l'Europe vous aviez encore des liens avec eux ?

Didier : « Je téléphonais des fois.... et quand j'ai voulu retourner là-bas ma mère elle m'a dit laisse-moi tranquille....mes parents étaient déjà divorcés depuis longtemps et il est resté vivre dans la ville et ma mère elle est partie vivre près de la côté de la mer du Nord...pas loin du Danemark, et elle m'a dit : laisse-moi tranquille tu étais en Italie, en Autriche...et quand j'étais au dolomites j'étais en contact avec mon frère.... »

Et vos parents ont divorcé quand vous étiez jeune ?

Didier : « Oui, et ma mère...elle a divorcé trois fois, elle a été trois fois mariée. Et mon frère en fait c'est mon demi-frère...je suis fils unique... »

Mais avant vingt-cinq ans vous aviez exercé une profession avant de partir sur la route ?

Didier : « Non, non, j'ai eu le bac et après le bac et je me suis inscrit à l'université de Bonn et là-bas...avec le numéro clausus, je n'ai pas pu, j'ai dû attendre une

place...et comme c'était long... j'ai préféré faire rien et partir en liberté sur la route...faire des voyages en Europe... ».

Et vous écrivez encore ?

Didier: « Oui, oui là j'ai écrit une pièce de théâtre, une tragédie antique où j'ai trouvé dans mes recherches à Bolzano, le destin d'Achille, qui était connu, mais aucun ne savait pourquoi il était mort...il était insensible , mais il est mort d'une blessure au talon, malgré sa force....c'est pour cela qu'on appelle le talon d'Achille il avait une armure indestructible et une faille dans son talon et il est mort par le talon, c'est une légende...j'ai appliqué cette légende et j'ai fait des tragédie où sa mort était annoncée à sa famille... j'ai inventé la suite de cette tragédie.... »

Et vous avez pu l'adapter en pièce ?

Didier : « Non, non c'était pour moi. Je n'avais pas de contact en Autriche pour la faire jouer... »

Vous écrivez pour vous en fait ?

Didier: « Oui, oui j'écris pour moi-même...avec l'exemple d'Achille il était intouchable...j'ai essayé d'écrire des tragédies où le corps il n'est pas indestructible...c'est pour dire, comme tu crois que tu es indestructible mais la physique n'a pas encore trouvé le moyen d'être indestructible, au niveau des croyances, nous ne sommes pas indestructibles....nous ne sommes pas assurés... ».

C'est votre expérience de la rue et du lien avec votre corps dehors ?

Didier : « Oui, j'ai découvert que notre corps dehors, n'est pas indestructible, qu'il y a des bactéries qui peuvent te tuer, des animaux aussi, j'ai eu l'expérience d'être confronté aux reptiles dans la forêt...qui ne sont pas dangereux. Normalement.... les reptiles c'est ça que je craignais, j'étais méfiant...quand je trouvais un endroit où il y avait de l'eau, un coin tranquille quand il y avait des reptiles...je me méfiais. Les dangers c'est qu'on est plus vulnérable dehors.... ».

Et concernant vos relations, vous m'avez dit précédemment que vous n'avez jamais été marié ?

Didier : « Oui quand j'étais à Lausanne, j'avais la possibilité d'être avec une femme qui jouait de la musique et j'ai habité à Lausanne avec une collègue qui jouait de la musique...et nous étions hébergé chez une amie à elle, Elisabeth...nous avons vécu ensemble presque un an et nous ne nous sommes pas mariés, elle est allé demander à son psychologue si elle pouvait rester avec moi....car dans la patrie Suisse c'était mal vu d'être avec un allemand...En suisse si tu veux te marier il faut avoir la nationalité avoir une bonne situation, un travail et la musique c'est pas un travail...pour eux...on s'est séparé à cause de ça...et je suis partis... ».

Et concernant la manche vous m'expliquiez avant la démarche de mettre sur un carton ce message, pouvez-vous me parler de ce message ?

Didier : « *c'est pour interroger les gens sur ma situation...pour changer le regard et qu'ils me voient aussi comme je suis intérieurement... en dehors de cette situation... ».*

Vous m'aviez dit aussi que vous n'étiez pas un clochard mais un vagabond, vous pouvez m'expliquer la différence ?

Didier : « *Pour moi le clochard c'est un cliché, un cliché de la langue argot, ils ne veulent pas parler de leur situation...j'ai été avec certains dans des centres, il veut résoudre son problème pour manger, pour dormir et c'est tout...il veut dormir manger, boire quelque chose, il est fainçant...c'est des clichés...il veut pas créer du lien plus que ça...le vagabond c'est autre chose.... c'est aller à la rencontre de l'autre, le clochard il est fermé dans ses besoins...je parle pas avec les clochards....si je fais la manche et pour les sous je n'ai pas de compte bancaire, et la manche avec les écritures ce n'est pas facile...les gens ne veulent pas savoir nos situations...les gens ils donnent pour la bonne conscience et c'est tout, moi je veux informer, les gens ils donnent de l'argent et ils ne veulent pas être informés sur ma situation, sur les situations de pauvreté....moi je fais la manche non pour l'argent mais pour un premier contact avec la personne...pour discuter avec les personnes expliquer ma situation et ma vision de la société...pour les enfants la rue c'est pas bien.... »*

Vous parlez souvent des enfants...

Didier : « *oui je veux faire profiter de mon expérience de la rue...je veux leur dire qu'il vaut mieux écouter ses parents et rester dans sa maison....plutôt que d'être dehors...chercher la liberté et dire que l'on va vivre de la manche, toucher des choses gratuites... c'est pas bon, faire la manche c'est pas beau, c'est pas beau d'être vu en train de faire la manche... »*

Vous regrettez votre choix d'avant ?

Didier « *Non, non, un jour, j'ai trouvé le moyen de concilier l'écriture et ma vie...je regrette pas je suis un divorcé de la conjoncture, par mon choix de vie...je suis pas d'accord avec le système économique.... je n'ai pas la possibilité de participer à la conjoncture économique.... je suis pas exclu mais le système m'a mis dans le manque de papier...de pouvoir faire un crédit...le système m'a laissé dans une situation de manques....je suis dans une situation où je n'ai pas la possibilité de faire des choses par manque d'argent...d'aller voir une pièce de théâtre....ou d'acheter du pain, des conserves ou autre... »*

- *Nous nous revoyons une semaine après et d'emblée je le questionne sur ce qu'il m'avait laissé sous-entendre de manière informelle avant que je le quitter à savoir l'écriture d'un livre qu'il tente de vendre lors de la manche -.*

Didier : « Oui... j'ai écrit un livre qui décrit la surface de la terre par distinction avec le cosmos, et j'ai inventé un nouveau mot le topos, pour parler de la surface de la terre, le cosmos c'est le nom pour l'espace et le Topos c'est le mot pour la surface de la terre...dans l'évangile de Saint Jean... il y a un écrit qui rappelle une époque de changement pour l'Évangile, les chrétiens.....après l'apocalypse de Saint Jean...c'est un terme scientifique , ce livre est censé apporter un nouveau regard...je cherche à savoir qu'est-ce que c'est la France, la France c'est un éponyme c'est féminin, c'est le nom d'une femme. D'une princesse c'est le nom de la fille d'un roi grecque, la France en terme éponyme c'est la paix... ».

Vous vendiez un petit livre de poème ?

Didier : « Non... c'est pas vraiment un livre de poèmes, mais j'ai fait un écrito pour les gens en forme de poème mais les gens, ils ne s'intéressent pas à ça.... »

J'aimerais que vous me parliez encore de cette écrito que vous avez constitué et ce terme position –négation

Didier : « C'est une chose qui est fondamentale, c'est une fois tu as ta position et ta position c'est la négation de l'autre, et normalement la position-négation c'est une première phase de cohésion et en fait en latin c'est le mot compréhension et le latin il définissait avec cette dialectique position-négation ça signifie que tout va de pair, la paire d'œil, d'oreille, de lèvres...dans le visage c'est la compréhension du visage après il y a la physiologie deux pair de bras, de seins, tout va par deux c'est la compréhension...en ce moment je veux dire que la cohésion elle vient aussi par la compréhension de l'autre...si j'ai compris je serai plus en cohésion avec les autres...et j'ai compris que ma position celle de ne pas avoir de papier je ne peux pas être compris...pour le pouvoir administratif je n'ai pas d'identité pour les États...pour les relations avec les autres, je n'ai pas avec les mêmes formalités dans les bureaucraties que les autres avec internet...et sans cela l'homme est à un niveau zéro, il n'a pas la possibilité de vérifier son identité avec son adresse...mais la technologie c'est pas ton identité j'étais 30 ans en Europe et vingt-cinq ans en Allemagne, en Allemagne tu as ton nom et quand tu es pas bien.... tu sors...mais en Europe tu as l'Union européenne et tu peux être citoyen de l'Europe...tu n'es pas assigné à un pays.... »

Mais votre identité c'est laquelle....celle de sans abri ?

Didier : « Non... c'est celle où je suis vu tel que je suis et pas uniquement sans abri...la manche je l'a fait pas pour l'argent...mais pour faire des rencontres et obtenir une compréhension de ma situation...je veux interroger sur ma situation, je veux laisser cette situation... d'être dans la mendicité, non pas comme une affirmation, c'est pour expliquer que c'est juste un moyen de porter l'attention, d'interroger les gens....mais dans un langage commun que tout le monde peut comprendre c'est pourquoi avec le point d'interrogation que j'ai écrit sur l'écrito, tout le monde peut comprendre...c'est comme dans un foyer, un abri je suis ici pendant l'hiver, c'est pas comme dans la rue avec la manche, il y a un règlement tu sais quand tu manges, qu'est-ce que tu peux faire, où tu dors tu n'as plus besoin de penser toute la journée où je vais dormir, qu'est-ce que je vais manger, est-ce que

j'ai assez d'argent... les gens peuvent passer et te donner un doner kebab, un mac Donald, mais les gens ne sont pas responsables de toi dans la rue...ce sont des passants.... la cohésion c'est d'abord dans les yeux, le regard.... être avec les autres c'est d'abord dans le regard... ».

Vous faites la manche pour interroger ?

Didier : « Oui... oui c'est ça c'est pour questionner les gens et pour qu'ils voient ce que je suis en dehors d'être sans abri. Le but c'est de rencontrer les gens et de parler de ma situation...l'interrogation ne se fait pas en foyer où là tout tes besoins sont satisfaits, mais la compréhension de cette situation sociale, ne se fait que dans certains journaux qui parle de la proportion des pauvres dans un pays, en France c'est 14%, en Europe la pauvreté est partout avec la crise... en Allemagne c'est 12 %...seulement en Scandinavie il n'y a pas de sans abri...la proportion de pauvreté n'existe pas....ici en Europe Centrale la proportion de pauvreté ne change pas , les gens qui sont placés dans des cases de l'aide sociale, ils ne changent pas...aux Etats-Unis...ils sont tous dans un melting pot...il y a moins de distinction...c'est seulement avec une certaine chance... quand tu trouves une femme avec qui te marier ou un homme qui peut t'aider tu peux partir avec et changer , et c'est la chose qui peut te sortir de la pauvreté...

moi si j'avais pu avoir une opportunité de publier un livre j'aurais pu sortir de cette situation de pauvreté...quand tu es dans la rue c'est difficile d'en sortir...j'ai essayé de trouver un registre qui donne la proportion de pauvreté des gens qui n'avaient pas d'adresse, pas d'argent ils n'ont pas l'occasion de rencontrer des amis....c'est un phénomène entretenu...la personne pauvre, la deuxième chose.... elle va toujours porter des vêtements issus des dons... de Caritas...quand tu es dans la rue tu peux pas rencontrer une femme tu n'es pas reconnu pour ce que tu es, tu n'as pas d'adresse donc tu ne peux pas recevoir une personne, c'est pas possible... tu n'as pas de reconnaissance avec tes vêtements tu n'as pas de maison.... la sexualité c'est un phénomène exogène, vers dehors, vers l'autre... ..

tu n'as pas de confort à offrir à une femme, tu n'as pas de chez toi...tu dois t'exposer, tu n'as pas d'intimité...c'est la première chose de la pauvreté c'est la pornographie, c'est une sexualité que tu trouves dehors en kiosque, sans intimité à la vue de tous....marginale.....l'évaluation de ton confort dans la rue c'est pas la même que celle d'une maison....et la troisième chose dans une situation de pauvreté c'est la nourriture tu n'as pas de casseroles ou d'autres choses pour te faire à manger...tu n'as pas de cuisine, de frigidaire, tu ne peux pas conserver les aliments.

La quatrième chose c'est le manque d'électricité...toutes les réseaux intérieurs, tu peux utiliser que des piles, tu n'as pas d'argent tu ne peux pas acheter des vêtements à la mode...dans la rue tu dois te débrouiller pour tout ça c'est un manque qui change pas...ceux liés aux besoins primaires et le manque de reconnaissance puisque tu n'as pas de toit... ne change pas aussi...ce sont des critères qui ne changent pas malgré le temps.... ».

Est-ce que pour vous tant que l'on n'est pas sans abri on ne peut pas comprendre cette situation, c'est pour cela que vous voulez l'expliquer aux passants lors de la manche ?

Didier : « Oui... tout à fait, l'autre quand il te rencontre, il te rencontre dans une situation de dichotomie, dans un certain rôle tragique....la rue c'est un peu comme

un théâtre...c'est une dichotomie... les gens ils te voient dans ton rôle tragique où tu ne peux pas rentrer dans ta maison, c'est ton rôle qui est tragique...c'est ça la dichotomie de ce rôle tragique où tu dépends des autres malgré le temps qui passe...les gens ils pensent pourquoi il est dehors, dans son malheur...il attend deux heures trois heures, qu'est-ce qu'il veut ?

Ça c'est ce que la psychologie commune elle pense...ça fait deux ans que je suis à Mulhouse, je suis connu... et les gens ils te voient tout le temps, les gens ils sont des chefs en ce moment, une manière de chef... ils te donnent cinq euros... après deux euros, trois euros. Les gens... ils te voient d'une certaine manière... comme quelqu'un de dépendant d'eux...et tu dois être satisfait avec ça...c'est ça la dichotomie de ton rôle tragique...si tu veux expliquer aux gens ils ne veulent pas...ils ne veulent pas t'écouter.... ils t'ont donné de l'argent c'est tout...si tu laisses ce rôle sans expliquer.... tu n'as rien...la rue est égale pour chacun, mais il y a seulement une donne c'est la marginalisation où les gens ils veulent essayer d'exister là-bas , mais marginaux c'est pas encore nécessaire, tu n'es pas perçu comme quelqu'un d'utile comme une assistante sociale ou autre... tu n'es plus valable comme les autres, tu n'es plus protégé, quand tu as une fortune tu es protégé...mais quand tu es dans la rue.... tu n'as plus de protection... le patrimoine tu as un bateau, tu peux entrer aux restaurants, tu as tout....mais en ce moment ce n'est pas possible pour moi d'avoir de l'argent , mais un jour ça peut être possible.... ».

Mais depuis que vous êtes dans cet abri, vous faites encore la manche ?

Didier : « Non, non c'est pas nécessaire...j'ai le repas... le diner.....avec la manche je peux assurer un repas pas plus... ici je suis sûr d'en avoir deux... »

Mais ça ne vous manque pas...le contact avec les personnes ?

Didier : « Non, Non, je te dis, l'interrogation pour dire, de ne pas être dans une certaine valorisation, être dans la rue pour une personne, sa connaissance est marginale...ça change pas tu, tu es évalué comme un marginal, c'est tout....marginal c'est le seul mot qui n'est pas déficitaire mais c'est pas encore une place....ici je suis un sans-abri, mais je ne suis pas seul...je parle avec les gens... je ne suis pas un marginal....ça c'est pas encore marginal...ça c'est normal.... »

Mais parler de votre expérience c'est plus difficile ?

Didier : « Non, non... c'est le focus de ta thèse, les existences des sans-abri, moi j'ai écrit mon sixième livre mais ça change pas... ça change pas au niveau de l'Etat... au niveau des politiques sociales, ça change seulement au niveau personnel quand tu as rencontré un autre...qui te ne regardes pas dans une certaine conformité de ce moment et dans un focus d'une certaine politique sociale et de la proportion de pauvreté... si tu veux rencontrer des personnes qui te voient différemment par le biais d'une activité comme celle d'écrivain ou alors tu rencontres une femme...une sorte d'introduction personnelle qui te sort de cette situation...les sans-abri ils sont irréductibles même pour les foyers, même pour les assistantes sociales, même pour les hôpitaux...il n'y avait pas d'autre clientèle...pour leurs établissements et ça c'est quelque chose qui est une...une valeur maximale....le foyer à une valeur maximale pour celui qui a rien, et ça...

ça a exister comme une vie matérielle, une vie matérielle qui a un espace ... quand tu es dans un foyer ou au secours catholique ou n'importe quoi tu ne veux plus sortir...tu as tout ça et les gens, ils ont besoin de toi pour faire leur travail pour remplir leurs services et pour ça ton identité elle est irréductible...seule une femme qui t'aime peut te voir autrement...il faut rencontrer quelqu'un qui peut t'aider à sortir de cette irréductibilité....

la phobie de rien est toujours là quand tu veux laisser tomber ta dépendance envers les autres , tu te cherches toi-même....la nature c'est là mais quand tu veux gagner quelque chose pour toi...quand tu veux chasser pour manger tu as besoin d'une arme, mais tu n'as pas de permis donc tu es encore perdu...ce stade de phobie est toujours présent, tu as des personnes qui sont comme toi...tu dis bonjour ça va toi ?...

.l'interrogation elle est faite pour rayonner avec la situation d'autres personnes qui sont comme moi et que je ne connais pas....dans un foyer tu es avec des personnes comme toi, le temps du repas du coucher est le même, le temps est inclusif...dans la rue c'est pas pareil, le temps du travail c'est pas le même que le temps dans la rue, là tu as midi, le repas c'est pas ton temps, c'est le temps pour ceux qui travaillent, c'est pas pour toi...dans la rue il n'y a pas de règle c'est l'inconnu, dans la rue c'est l'inconnu... tu ne sais pas comment ça va se finir....en ce moment dans la rue les gens évalue tes besoins...la rue détermine les marginaux, la maison détermine la famille...les membres de la famille..... ne sont pas des marginaux...dans la rue il n'y a pas de groupe, de membres, c'est les marginaux, ta détermination, la valorisation... de ta place, de ta classification...

c'est la marginalité...en face de la rue ta détermination, la valorisation de ta place c'est être marginaux...dans un foyer c'est une autre classification, tu es membre d'une autre classification et la classification dépend toujours du regard d'en face...la maison c'est les membres de la famille, dans un couple c'est le mari, il y a toujours un déterminisme, je n'aime pas le déterminisme...j'aime mieux le géocentrisme, mais je n'arrive pas dans le géocentrisme, je suis encore dans le déterminisme, mais les gens existe dans le géocentrisme..... Ça veut dire par exemple qu'en France il y a la liberté, l'égalité, la fraternité c'est un pays ouvert où les gens ont le droit d'évoluer, de travailler, c'est mieux....c'est l'idée de géocentrisme....comme les pays européen tu avais encore une autre identité...tu n'es pas seulement en France ou en Italie tu es aussi en Europe...mais au moment où je suis...je ne suis pas capable d'être dans le géocentrisme..... ».

- Nous nous revoyons et je lui donne un ouvrage sur les sans domicile fixe qu'il m'avait demandé lors de notre dernier entretien. Je lui restitue également les points forts de son récit et les éléments que je trouve particulièrement pertinents, notamment la stratégie employée à travers la manche -.

Didier : « C'est l'interrogation que j'exprime en latin...pour exprimer la vie des sans abri dehors, la vie avec la manche et les maladies, c'est pour ça il n'y a pas encore d'alternative pour ceux qui vivent dehors...elle n'est pas encore là c'est pour ça des fois quand la vie elle est fatigante ou des fois difficile tu dois être satisfait d'avoir une place dans un hébergement....autrefois je ne comprenais pas le danger.... c'est pour ça les moments où tu rentres à la maison tu as la possibilité de prendre une douche et de manger... c'est ce qui te laisse dans une certaine tranquillité... ».

Et lorsque cet abri va fermer fin de l'hiver qu'est-ce que vous allez faire ?

Didier : *« ce sera le printemps et je retournerai à Illzach où j'ai mon endroit, ma place...et si je trouve une bicyclette j'aimerais faire le tour de l'Alsace, ça peut être intéressant aussi..... Et si j'en n'ai pas je retournerai à Illzach.... »*

Et cet endroit vous pouvez m'en parler davantage ?

Didier : *« C'est un endroit où je peux rester toute l'année. C'est une cabane, un espace où je n'ai pas de problème pour me reposer...et monter sur Mulhouse pour faire la manche pour acheter des provisions, pour manger....mais si j'ai une bicyclette j'aimerais bien faire un voyage dans tous les petits villages alsaciens pour découvrir et connaître cette région.... »*

Parce que vous êtes d'origine française ?

Didier : *« Non je n'ai pas encore la nationalité, mon origine est allemande où je suis resté jusqu'en mille neuf cent quatre-vingt-trois et après comme je te dis je suis resté le plus longtemps dans les dolomites à Bolzano, et après j'ai voyagé un peu dans la France et maintenant ça fait trois ans que je suis en Alsace en février ça fera trois ans... »*

Et dans votre cabane vous êtes seul ?

Didier : *« Oui des fois il y a un chasseur qui me parle un petit peu... mais l'endroit était très humide et très sale c'est pour ça que j'ai demandé à être hébergé en abri...le cloaque c'est l'eau qui est sale et qui infeste tout, les murs, et le vent entrain partout...la possibilité de me protéger et de me chauffer c'était plus possible...le cloaque empêche de vivre dehors, et ici tu peux te reposer et avoir un repas... »*

Vous pensez que le cloaque c'est le principal danger pour les sans domicile fixe ?

Didier : *« Oui c'est ça...il faut se protéger contre ça pour ne pas avoir le tífus et c'est des maladies qui après trois ou quatre jours te condamne... en Italie il y avait la malaria. Maintenant ici en France le tífus revient comme la malaria en Italie... »*

Et vous serez à nouveau seul dans la rue, alors qu'ici vous étiez entouré, cela ne vous manquera pas ?

Didier : *« Non, non, ici les gens ils ont chacun leur problème c'est difficile de parler, alors que dans la rue tu n'es pas seul, tu interrogues les gens et quand je veux être seul et me reposer je vais dans ma cabane...la manche c'est fatigant quand même, mais si je peux changer et entrer dans des villages en bicyclette pour voyager pour faire un petit pèlerinage, où tu vas de commerce ne commerce pour demander un peu de pain,...de la viande pour manger...j'aime bien l'Alsace mais je connais que les grandes villes c'est pour ça que je veux faire un pèlerinage dans les petits villages... »*

Mais vous ne vous êtes pas fait des connaissances, de personnes qui sont dans la même situation que vous ?

Didier : *« J'ai rencontré des vietnamiens, des polonais, et dans la ville j'ai rencontré une personne mais elle est partie en Russie... ».*

J'ai bien aimé l'expression « divorcé de la conjoncture » que vous avez employé pour décrire votre situation, vous pouvez m'en dire un peu plus ?

Didier : *« Oui, je ne suis pas exclu, et c'est le phénomène quand tu es sans abri, sans papiers tu ne trouves pas une possibilité de retourner dans une première classe... celle où tu as une adresse, une famille, un domicile... nous sommes dans la deuxième classe celle où nous n'avons pas la possibilité de retourner vers la première classe ! c'est ça le divorce de la conjoncture.... Je n'ai pas eu la possibilité avec l'écriture de retourner dans la première classe... je n'ai pas la possibilité d'aller voir un concert ou autre la deuxième classe c'est une minorité de personnes, les gens du voyage, les sans-abri, il n'y a pas de passerelle pour retourner dans la première classe... je n'ai pas de papier et je ne fais pas de procès pour avoir à nouveau des papiers... je me laisse flotter, vivre dans cette deuxième classe... si je rencontre quelqu'un qui peut me ramener dans la première classe je le suit sinon, non... »*

Votre projet c'est d'avoir un logement ?

Didier : *« Non, non, ma vie c'est une vie de pèlerin dans un certain esprit d'Eglise... loin de l'égoïsme... j'ai écrit un livre sur notre société sur les tourments qu'elle procure et l'organisation du cosmos qui apporte une harmonie et qui ne change pas... l'espace ne change pas mais les tourments changent... les troubles apportés par l'économie... j'ai toujours une possibilité d'écrire, je fais profiter de mon expérience de ma situation..... ».*

Entretiens de Jean Luc

Lors de nouvelles investigations à Colmar, à la recherche de personnes sans domicile, je commence par aborder deux individus que j'avais auparavant remarqués comme pouvant être interrogés. La première personne est assise, à même le sol, à la sortie d'un magasin de la rue principale, là où l'affluence d'un samedi après-midi mélange une multitude d'individus. Elle est dans une posture accroupie l'air très fatiguée, elle somnole. Des affaires personnelles sont à côté d'elle, dont une radio qu'elle allumera pour avoir un fond sonore. Quelques pièces sont amoncelées à ses pieds, sans doute la recette du jour. J'attends son réveille et m'approche de lui. La pluie se faisant menaçante, je lui parle du temps, mais Monsieur me déclare dans un anglais approximatif qu'il vient de Hollande, et ne comprend pas le français. Je décide alors d'aller à la rencontre d'une autre personne que j'avais aperçu s faire la manche dans un passage couvert de la ville. En lui donnant une pièce, je le salue, mais malheureusement là aussi, le barrage de la langue ne me permettra pas d'aller plus loin.

C'est sur le chemin du retour que j'aperçois Jean Luc dans une rue commerçante, remerciant une personne lui ayant donné une pièce. Monsieur est debout près de la sortie d'une boulangerie, un sachet plastique à côté de lui ; à ses pieds un gobelet à moitié rempli de pièces. Je m'approche pour entamer une conversation. Son sourire me pousse directement à lui expliquer ma démarche, Monsieur est immédiatement d'accord. Il se met alors à pleuvoir, je propose à Monsieur de nous revoir le lendemain pour entamer ce nouveau récit. Il me répond qu'il m'amènera dans un endroit où nous pourrions être tranquilles pour discuter. Nous nous donnons rendez-vous à cet endroit à quatorze heures.

De retour sur les lieux le dimanche après-midi, je retrouve ce Monsieur comme prévu. Heureux de le trouver là, il me salue et me dit avec un sourire que j'ai dix minutes de retard. Je lui propose alors de le suivre à l'endroit qu'il m'avait indiqué la veille afin d'être plus au calme pour commencer notre premier entretien. Je le suis vers un endroit plus reclus, au fond d'une place. Nous nous asseyons sur un muret. Avant de commencer notre entretien, je lui explique pour en détail l'objet de ma recherche, et ce que j'attends de lui. Je lui explique également que je le rémunérerai pour sa disponibilité, conscient que je perturbe son activité d'aumône. Il m'indique son prénom, j'en fais de même. Je sors mon calepin et lui précise que son anonymat sera respecté. Il est d'accord pour être enregistré, ce que je ferai la prochaine fois que nous nous verrons. Les présentations sont ainsi posées. Avant de débiter, Monsieur m'explique encore qu'il espérait depuis longtemps une personne à qui il puisse raconter son histoire. Nous débutons l'entretien.

Comment en êtes-vous arrivé à être sans domicile ?

« J'étais ouvrier agricole avant, il y a longtemps... et ça fait sept ans que je suis dans la rue...d'abord du côté de Dijon, parce que je suis de là-bas...je suis un pur bourguignon...et j'ai perdu mes parents dans un accident de voiture, les deux en même temps...le même jour...c'était très dur... regardez (il me montre son avant-bras droit scarifié) j'ai même tenté de me suicider... je m'entendais pas trop avec mon beau père, mais ma mère c'était tout.. C'est même elle qui m'a appris à fumer(en souriant), elle me donnait une cigarette quand j'étais plus jeune et me disait d'aller fumer dehors en cachette ! Elle était très gentille...J'ai une sœur aussi qui m'aime bien... mais que je ne vois pas souvent ...elle habite Strasbourg, mais je l'a vois pas souvent parce qu'elle est avec un flic...Son mari il sait que je suis dans la rue et il a dit qu'il ne veut pas de SDF à la maison... Elle vient me voir des fois elle m'amène des cigarettes. ».

Pouvez-vous me parler de votre enfance ?

« Avant j'habitais chez mes parents, à l'école je faisais beaucoup de conneries... (en souriant) on habitait dans la campagne... et moi et un copain on accrochait des sapins à la queue des chiens pour faire de la poussière...des conneries de jeunes quoi....mon copain, je le vois encore des fois, il habite Strasbourg, son père est mort aussi...il a une bonne place lui il travaille dans les ordinateurs...mes parents décédés...je continuais à travailler et c'est le patron qui a fait faillite et je me suis retrouvé sans travail du jour au lendemain et sans logement, puisque j'étais hébergé par mon patron, un petit studio sympa...J'étais tranquille. Le patron ne bossait pas, il foutait rien, c'est moi et sa femme qui travaillaient. Lui il allait à la pêche, à la chasse, il jouait au tarot, il glandait rien, il s'en foutait !

Ca fait sept ans que je suis dans la rue, j'ai commencé à tomber quand mes parents sont morts...je faisais la manche à Dijon d'abord, je tournais un peu partout, en Bretagne, j'ai beaucoup d'amendes de train (en souriant)...mais faut savoir se débrouiller dans la rue et je suis venu à Colmar, mais avant j'étais deux ans à Mulhouse, je dormais dans un super squat mais il a été détruit, j'avais pas vu qu'il y avait une pancarte qui disait que ça allait être détruit ! Un matin j'entends les pelles au-dessus de ma tête et je suis parti. J'étais avec deux filles là-bas qui avait un chien qui s'appelait Toby...je le promenais tous les matins....

Et vous dormiez où.... en foyer ?

« J'allais qu'en hiver en foyer, car l'hiver tu peux pas dormir dehors il fait trop froid, l'été j'aime bien être libre, en plein air, je vais pas en foyer ».

Et vous avez été marié, vous avez des enfants ?

« Je n'ai jamais été marié et je n'ai pas d'enfant mais je fréquentais une femme quand j'étais déjà à la rue, une femme qui habite là-bas derrière (me montrant de la main) que j'ai rencontré dans un squat, elle s'est accrochée à moi et moi à l'époque j'avais un boulot à la Claussmatt...vous connaissez la Claussmatt ?

Oui, Je connais, c'est un endroit dans la nature...

« J'ai tout quitté pour elle et le jour où je suis allé la rejoindre elle m'a dit de me casser, ... quel con ! j'aurais mieux fait de garder cet emploi, je suis allé revoir le chef après qui m'a dit que ma place n'était plus disponible...C'est dommage j'étais bien là-bas... je m'occupais des animaux et de la chaudière...un jour j'ai faillis foutre le feu parce que j'avais mis trop de bois, pour qu'il y ait du chauffage dans la Claussmatt, les gens me disait qu'il faisait toujours chaud...J'ai essayé de trouver un emploi, je me suis inscrit à la mairie pour travailler dans les espaces verts, mais on m'a répondu que j'étais trop vieux j'ai 53ans...même les jeunes... ils ne trouvent pas de boulot, il y a beaucoup de jeunes qui souffrent dans la rue, ça me révolte, du boulot il y en a ...ok... il y en a aussi qui ne veulent pas travailler, mais moi je veux bosser même pour faire la plonge ça me va...j'ai fait la plonge pendant deux ans à la Claussmatt...il y en a... tu leur dis de faire ça, ils te disent au non... ça je veux pas faire...a la Claussmatt... je gagnais plus qu'à la manche...je fais la manche et je suis sous tutelle, car je suis très dépensier, là c'est elle qui me protège, j'ai le RSA, mais si je le touche d'un coup... en une après-midi y a plus rien, tu payes un verre à des potes, mais eux ils te le rendent pas !..... Je n'ai pas une trop mauvaise vie, je me sens bien pour l'instant...mais c'est dur... avant je bossais, j'avais mon logement, ma douche, je savais quand je rentrais chez moi j'avais ma chambre..., ça me manque... Sept ans dans la rue c'est galère, dur, il faut trouver un endroit où on peut dormir... c'est la merde..Le foyer... je suis pas trop au foyer, la dernière fois on m'a volé ma chaîne hifi...ils veulent me reprendre, mais si il me retrouve ma chaîne... ok...je préfère en chier dehors que de retourner là-bas quand il fera froid j'y retournerai... mais pas avant...moi j'aime bien bouger, j'aime pas rester en place... Ce qui a été dur au départ c'est les premiers jours, semaines dans la rue...ça a démarré comme ça, j'ai rencontré un gars qui m'a montré comment faire la manche...moi je savais pas...y a pas que des cons sur terre ! y a des gens intelligents qui savent vivre. J'ai commencé comme ça à Dijon, puis à Mulhouse et Colmar...je souhaiterais avoir un emploi et un logement et être pénard, là c'est chiant.... Je vis dans un squat où je peux voir la télé par la fenêtre qui donne sur le salon d'un voisin... je suis seul, j'aime bien être seul je suis plus tranquille... seul. ».

Pouvez-vous me raconter le début de votre vie, l'école par exemple ?

« Je suis resté à l'école jusqu'à 16 ans après j'ai travaillé...mais je devais pas être ouvrier agricole au départ, j'ai un CAP soudeur en charpente métallique....mais j'ai

pas pu alors j'ai travaillé dans l'entreprise avec mon père, mais quand il y a eu un problème avec ma mère qui était à l'hôpital... j'ai dû arrêté le travail...elle voulait se suicider, elle était alcoolique, et elle avait pris des cachets avec. Ma sœur m'a appelé...j'ai quitté le boulot pour m'occuper d'elle, car à cette époque mon père était déjà mort. Je me suis occupé d'elle et elle a retrouvé un autre homme, mon beau-père avec qui elle s'est remise à boire...elle s'est remise avec un alcool ! il picolait en cachette, je devais avoir 28/29 ans il frappait ma mère...au début j'étais pas au courant et un jour je vois ma mère avec un bleu au visage... elle me dit de ne pas m'inquiéter...alors je suis allé voir ce mec... je l'ai secoué pour lui dire que s'il touchait encore à ma mère...Mais deux jours après il est de nouveau revenu bourré...je regardais la télé...et là ils se sont engueulés, il est sorti et a pris le fusil de chasse pour menacer ma mère, la colère m'a pris j'ai décroché ma ceinture et je l'ai frappé, le fusil est tombé et on a jeté le fusil dans un canal... les gendarmes sont venus et l'on embarqué en garde à vue et quelques temps plus tard, en voiture ils se sont tués... ».

Et votre vrai père ?

« Ah mon vrai père m'adorait...quand j'avais 5/6 ans il m'a offert un camion de pompier téléguidé c'était les tous nouveaux, j'étais heureux, je me souviens... (Avec un grand sourire) je jouais toujours avec... (Quelques secondes de silence) ah la vie... elle est pas droite, je pense qu'il y a des gens qui pourraient aller mieux que ça ! Je voudrais bien que ça aille mieux avoir une autre vie, je suis pas le seul dans la rue...qu'on trouve un boulot, même si je dois aller travailler dans un bar... je dis oui tout de suite, mais je bois un verre après le travail, je ne bois jamais avant et pendant...mon père il était ouvrier agricole comme moi...c'est lui qui me disait quand j'étais petit, mon fils tu seras ouvrier agricole ! Mais moi je voulais faire un autre métier, j'aurais bien aimé faire soudeur dans la charpente, j'adore la hauteur ! je travaillais avec lui au début à seize ans...chez le même patron, mais il a eu un problème de santé, mon père... un ulcère, il est allé à l'hôpital et le patron m'a gardé à sa place, j'étais logé par lui...je pouvais pas rentrer chez ma mère... c'était à 10 km, mais j'avais pas de moyen de locomotion. C'est après que je me suis acheté une bécanne et là j'allais voir ma mère tous les jours et je lui apportais du lait.....Sa passion c'était de faire du fromage blanc...nature, vraiment à l'ancienne..... j'adorai ma mère...après être soigné, mon père a travaillé deux semaines et il s'est arrêté, il était sous traitement, il est décédé d'un ulcère, c'est ma mère qui l'a trouvé mort...j'avais vingt-deux ans ! Mon vrai père c'était tout pour moi, quand il est mort, c'était très dur... comme ma mère après... ça a été horrible ! Quand tu as une sœur qui t'annonce au téléphone que ta mère est morte et qu'elle te dit ensuite qu'elle pense à l'héritage (l'air triste)...j'ai filé ma part à une association à Dijon, comme Emmaüs...je voulais pas autant d'argent sur moi...tu risques de te faire braquer. Après le décès de mon père, et ma mère j'ai été en galère...

c'est la vie...c'est con la vie et d'un côté c'est bien ! y a des jours où si je me dis pas de faire la manche, je ne l'a fait pas je reste chez moi tranquille dans mon squat...il me faut juste des clopes...la nourriture c'est des gens qui m'en donne, les commerçants de la ville l'autre jour, on m'a donné un poulet, le boucher et la boulangère m'a donné une baguette, après je suis allé au monoprix pour acheter une bouteille et voilà tranquille dans mon squat ! ».

Pouvons-nous revenir sur votre enfance ?

« Quand j'étais à l'école je faisais beaucoup de conneries....on prenait un encrier et on le mettait sur la chaise de la maîtresse...après elle m'enfermait sous le bureau quand j'étais punis ...maintenant ça n'existe plus ça, on a plus le droit. Elle m'enfermait des fois aussi dans un placard pendant une heure et demie, ah les jeunes maintenant ils ont la belle vie ! ».

Vous me dites que vous êtes l'ainé de deux frères et sœur ?

« Oui, ma sœur elle est mariée avec un gendarme comme je t'ai dit, mon frère est à Dijon, il travaille dans les ordinateurs, il a une bonne place, il va en Allemagne de temps en temps... j'ai des liens encore avec lui, il a un cœur en or, il a 32 ans, il me ramène une cartouche de cigarette et du tabac de temps en temps. Il a voulu me donner de l'argent, je lui ai dit... non ! Garde ton argent, je préfère qu'il le garde...quand j'étais ouvrier agricole j'étais calme, j'adorais.... mais t'as pas beaucoup d'heures de sommeil ; deux à trois heures par nuit...quand c'est le moment du vêlage pour surveiller les bêtes... tu dois les surveiller... tu te lèves, tu descends, tu vas voir...j'aurais pas eu un patron qui aurait fait le con je serais encore chez lui Il picolait.

Vous êtes resté combien de temps dans ce travail ?

« Sept ans chez lui, j'ai même conduis les gros 4/4, j'étais bien dedans, la vie à cette époque était formidable, le patron avait même un chien qui s'appelait Mickey et il y avait que moi qui pouvait l'approcher, il me suivait partout...il s'entendait mieux avec moi qu'avec son maître, il me suivait dans ma chambre en haut...il allait coucher avec moi ».

Votre chambre... vous viviez chez votre patron ?

« J'habitais au-dessus de chez mes patrons, je prenais tous les repas avec eux...ça se passait bien avec la patronne, le patron moins, la patronne voyait que je faisais tout au lieu de son mari, tout le monde le voyait y compris sa fille Virginie, elle était mignonne, mais mariée, très sympa, je lui aurais bien fais le coup de la botte de foin ! (en rigolant). A cette époque mon père était malade, et ma mère venait me voir tous

les jours, elle pensait pas... quand j'étais à l'école, que j'allais... avoir un travail, elle pensait que j'allais rien faire, elle était étonnée. ».

Comment cela ?

« Un jour, je suis tombé sur un gars dans la rue qui m'a demandé si je cherche du travail... et il m'a présenté au patron. Il venait de se faire virer et m'a proposé de prendre sa place. Mon père était content pour moi, et travaillait à côté de moi... mais on se voyait que pendant les repas, il sortait les weekends au bistrot avec des copains. Il rentrait du boulot, il allait se coucher, il aimait pas être embêté... quand il y avait un problème, il disait on verra demain...c'est lui qui m'a proposé ma première cigarette à treize ans, une gitane mais ouah, là... c'était très fort j'étais malade ! (silence).

Ma mère elle faisait les ménages chez des artisans du village... des riches... elle gagnait pas beaucoup. Elle aimait faire le ménage.... ».

Et à propos de vos frères et sœurs ?

« J'ai un frère qui était placé dans un asile parce qu'il pétaient les plombs, un jour quand je suis rentré il a piqué une crise à jeter l'assiette et il a été embarqué par l'hôpital...la maladie de mon père ça été dur deux mois avant qu'il meurt je pensais pas qu'un ulcère ça pouvait t'attaquer comme ça il est décédé deux mois après, je me suis retrouvé seul avec ma mère à la maison...comme ma mère a fait des tentatives de suicide après le décès de mon père, je suis resté avec elle, ma sœur déprimait, je suis resté un mois et demi pour m'occuper d'elle, après elle a repris goût à la vie, et elle a rencontré ce connard, je m'entendais pas trop bien avec lui, le vendredi soir je rentrais chez ma mère, je m'entendais pas bien avec lui, je donnais des sous en cachette à ma mère en lui disant tu planques ça ! la plupart de ma paye, mais elle au lieu de le garder pour elle, elle allait me chercher des fringues, je revenais le soir elle me disait je t'ai acheté un jeans, un t-shirt, des baskets...j'aimais bien lui donner mon argent car je savais qu'elle m'achetait des habits...elle était intelligente ma mère, j'étais très proche d'elle et quand elle est morte j'avais 22 ans...je me rappelle le t-shirt qu'elle m'a offert avant qu'elle meurt...un t-shirt de Johnny... ».

Vous travailliez toujours à cette époque ?

« Oui mais je travaillais moins bien quand elle est morte, j'avais un poids... (Long silence)..... ».

Et avec vos frères et sœur comme cela s'est passé ?

« Ça a été des problèmes avec mes frères et sœur..., pour l'enterrement... elle m'a demandé à qui revenait l'héritage...le pognon... c'est pas ce qu'on pense dans ces moments-là ! L'autre frère celui qui était pas interné... il est parti et a refait sa vie, je me suis retrouvé seul à vingt-deux ans...c'était la galère ! ».

- Je revoie comme d'accoutumée maintenant, Jean Luc. Sur le chemin pour rejoindre notre endroit, il me raconte qu'il a eu des petits soucis avec un autre SDF qui voulait lui voler son argent. Il a été obligé d'en venir aux mains. -

Pourrions-nous revenir sur votre enfance ?

« Tu veux que je te parle de mon enfance ?..... Je suis un fan de sport déjà, toute mon enfance j'ai fait du sport...ah ouais ! y a qu'un sport que j'aime pas.... c'est le rugby...j'adore faire de la natation, ah la natation j'adore...j'adore le foot et l'équitation....le Cheval... j'adore, ah ça.... c'est ma passion...je sais pas si tu connais y a la calèche qu'arrive là (en me montrant une rue) avec les chevaux...moi je m'approche des chevaux...tu vois avec un petit bout de sucre, même sans sucre je tends la main...j'adore ça... moi j'en ai vu un avant hier, un gars dans la rue.. C'est pour ça que je me suis empoigné avec lui, un gars...il passe dans la rue, il met un grand coup de latte à son chien...ça j'aime pas c'est un truc... j'aime pas qu'on tape...qu'ils viennent taper sur des êtres humains ! Au moins ils disent quelques chose....mais pourquoi on tape sur une bête ? mais je vais te dire un truc... moi j'ai un copain il a un berger allemand...vas lui mettre un coup de pied...il va rien dire...mais au moment où il va te chopper il t'aura...moi mon pote il s'est fait mordre le bras comme ça...il lui amis un coup de latte mais pas méchant mais le chine il a enregistré...il s'est mis sous la table...il a pas bougé...l'autre d'un seul coup il se lève...putain j'ai vu le chien il a commencé à décoller...oauh, là mais il l'a pas mordu fort... ».

Avant sur le chemin vous me parliez de la manche, vous me disiez que vous avez bien travaillé, vous pouvez m'en dire plus ?

« Je travaille toujours bien moi ! ce matin j'ai fait une bonne matinée, la bonne femme quand je suis arrivé, la dame elle m'a vu, elle me dit : je vous donne un croissant...en plus elle me paye un café...elle m'a acheté un croissant et un café...elle là.... elle me dit tenez j'ai un paquet de cigarettes...je l'ai mis dans ma poche un paquet de trente, je me dis t'a déjà des cigarettes pour fumer...ça t'évite de trainer, parce que moi je traîne... je te dis... je ramasse les mégots...tu sais que c'est la galère...pour fumer faut se démerder...non mais je suis pas un tricheur, je vais te montrer avec quoi je roule mes cigarettes (il se lève et sors de sa poche des vieux tickets de caisse)... ».

Vous me disiez que pour vous la manche c'est un travail ?

« Non.... parce que des fois j'aime pas la faire, tu vois....parce que des fois ça me fait honte... »

Pourquoi ?

« Je sais pas moi...t'as des gens qui sont plus riche que toi...leur demander de l'argent...moi écoute, hier soir je suis passé là (en me montrant une galerie marchande)...je vais te dire, c'est simple...je suis passé là...j'arrivais un peu près par là...y a le gars qui vend des sandwichs là-bas... y a sa fille qui m'a rattrapé et qui m'a dit : tiens on a préparé un plat pour toi...ils m'ont donné une grosse barquette de nouilles, avec du gruyère tout chaud tout prêt...sans faire payer...je voulais leur donner quelque chose j'avais de la monnaie...j'avais bien gagné...ils voulaient rien. Tu sais si je veux bien gagné, moi, je me fais du fric !....pis y en a pas un qui prend ma place...parce que la boulangère elle veut pas (en souriant) ... ».

D'une certaine manière, on défend son territoire ?

« Oui...voilà...oui moi je défends....ma place...c'est.... pas question que c'est ma place, moi j'ai dit à la boulangère c'est pas ma place....moi quand je suis pas là... y a quelqu'un qui peut la prendre...mais elle me dit quand t'arrive si y a quelqu'un à ta place je le fais dégager, il prend pas ta place !

Ah ! La boulangère elle est comme ça ! L'autre jour...tiens mercredi...y a un gars qui s'était mis un peu décalé...la boulangère lui dit : attention y a le grand chef qui arrive ! elle m'appelle le grand chef (en rigolant) elle me traite de tous les noms...non mais je l'adore...l'autre jour... je lui ai donné un coup de main...y avait un camion de pain à débarrasser...je lui ai donné un coup de main...elle me dit je te donne deux euros, je lui ai dit j'en veux pas de tes deux euros...je lui dis je te donne un coup de main c'est pour le plaisir...parce que un jour t'es passé t'était en congé tu m'a donné deux euros...ah moi je suis cool, tous les gens ils me demandent pourquoi t'es cool comme ça ?...moi y a un truc que j'ai déjà dit, je ne veux pas avoir de problème...avec personne...je veux pas de mal à personne, juste qu'on m'emmerde pas !moi je préfère être tranquille tout seul...moi hier soir y en a un qu'est venu me faire chier...il a pris un coup de poing dans la gueule ! J'ai encore mal à la main (en me montrant sa main droite)...il m'a fait chier parce qu'il voulait me niquer mes sous ! ».

Une personne sans domicile?

« Euh... sans domicile...je sais pas si c'est une personne sans domicile, j'arrive pas à croire ce qu'il me raconte...il me dit qu'il a pas de domicile...un jour... j'ai suivi un copain qui me disait qu'il n' avait pas de domicile, je l'ai vu arrivé devant chez lui, il a sorti les clés de sa poche, alors tu sais les sans domicile.... ».

Et qu'est-ce que vous pensez de ça ?

« *Y a des gens qui se font passer pour des SDF alors qu'ils sont pas des SDF....* »

Pourquoi ?

« *Parce qu'ils sont en appartement....moi il y en a une, l'autre jour qui m'a dit t'es un clochard...j'ai dit attendez....vous savez pas ce que c'est un clochard...* »

C'est quoi pour vous un clochard ?

« *Je sais pas... (En soufflant).... à ton avis ? Je peux te poser une question ? Entre SDF et clochard y a quoi ?* »

Je ne sais pas

« *C'est la durée dans la rue....c'est ça la différence...* »

Et vous ? vous vous considérez comment ?

« *Comme un SDF* »

Mais ça fait longtemps que vous êtes dans la rue... depuis 7 ans...

« *Oui...mais je considère que c'est une insulte...entre clochard et SDF y a beaucoup de différence...moi je sais pas moi...moi la femme elle est passé l'autre jour, elle m'a dit tiens pauvre clochard, je lui ai dit tu sais ce que ça veut dire clochard ? Elle m'a jamais répondu, elle m'a dit non... je sais pas...je lui ai dit ben alors faut pas dire ce mot...c'est tout...non mais attend ! (Énervé)...*».

Et vous préférez qu'on vous perçoive comment ?

« *BenComme un SDF mais les gens ...ils vont pas t'appeler SDF...quand tu fais la manche et qu'ils te donnent...ils ne vont pas te dire...Salut SDF...là ça ne marcherait pas...non...je ne crois pas (en ironisant et rigolant)...* ».

La dernière fois on s'était arrêté sur le décès de votre mère et vous m'avez déclaré que la réaction de votre sœur vous avait choqué...

« *Ah là j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre !, j'ai revu ma sœur...je l'ai vu jeudi...elle est venu me voir...elle est revenu...bon... depuis cette histoire... je lui ai dit on parle plus de ça...quand ma mère est morte...j'ai dit on parle plus de ça...elle*

me dit tu peux venir habiter chez-moi si tu veux elle m'a dit qu'elle a divorcé...elle est plus mariée avec un flic...(en rigolant) elle a divorcé ça y est...ah.. ».

Et vous voulez habiter avec elle ?

« Non, non...ça va me causer toujours des problèmes....écoutes je peux te dire moi je suis un solitaire...je préfère vivre seul...moi y a un truc que je regrette...c'est qu'on m'a pris ma mère c'est tout ! Ma mère... c'était tout...hier j'étais encore à la messe...j'ai prié pour ma mère.....j'ai même vu le curé...le curé il m'a donné dix euros tu vois...je lui ai pas demandé...il a vu que j'étais vraiment dans la merde....il m'a dit.... tenez je vous donne ça... ».

Vous n'aimez pas demander aux gens ?

« Oui, parce que je veux pas...parce que pour moi... c'est la honte de demander...je préfère être là... attendre que les gens ils me donnent...comme avec la boulangère quand elle m'avait donner deux euros... après en l'aidant... je lui ai rendu son bien comme on dit...elle me dit je t'ai rien demandé... je lui ais dis tu rigoles t'es fatigué à cette heure-là...et moi je suis pas fatigué (en rigolant)...non mais tu vois je rigole avec elle. Non mais y a des gens...dans ce quartier là... je suis connu de partout...la manche t'es fatigué des fois...surtout quand t'es en plein soleil...debout...assis...quand ça marche pas c'est la merde...ah je te jure des fois tu galères...mais moi je galère pas je connais les gens...je sais...Tiens avant que t'arrive y a un pote...il me dit qu'est-ce que tu fais là ?

Un SDF aussi ?

« Non, il se fait passer pour un SDF....ces gens-là c'est des chineurs....tu connais les chineurs ? Si toi t'as du fric...ils vont te dire t'as pas deux euros pour m'acheter une bière ? ».

Les « chineurs » c'est un terme que vous utilisez dans la rue ?

« Voilà on reconnaît ceux qui arnaquent...c'est des chineurs...ils sont là...il est passé hier...j'avais deux euros sur moi...j'ai traversé là (en me montrant une rue) je suis allé... pour tourner, tu connais là où il y a le tank ? Y a un petit parc là-bas....j'évite de fréquenter les grands parcs...parce que y a trop de problèmes...

Comment ça ?

« Là regardes...j'ai deux paquets de clopes, je vais là-bas...dans une heure y a plus de clopes...ils vont être tous là à fumer...ils s'amuse à te taxer... ».

Des personnes dans la rue comme vous ?

« Non ils ont des apparts eux...mais ils s'amuse à chiner... car messieurs, quand ils touchent le RSA....ça leur dure une journée.....pourquoi, parce que ces jeunes-là ils vont fumer le bédou...ils achètent du shit...c'est déjà chère...quand ils ont fumé le bédou...ils sont défoncés...alors ils font la merde...je te dis l'autre jour... il y en a un qui m'a fait chier...et en plus j'étais avec une copine...une jeune fille que je connais qui vient d'Israël, avec un chien qui s'appelle Black....son chien il est gentil...j'adore son chien...elle aussi je l'adore..Mais elle est trop jeune pour moi... »

Elle est dans la rue comme vous ?

« Non elle vient me voir comme ça... elle est gentille....l'autre jour elle me dit tiens...je lui ai dit non garde ton fric...moi j'ai fait des sous...j'ai tout mis là (en me montrant sa poche).... ».

Pourriez-vous me reparler plus en détail du moment où vous êtes arrivé dans la rue ?

« Quand ma mère est décédé...déjà j'ai fait... attends je compte...un, deux, trois, quatre, cinq, six j'ai déjà fait six tentatives de suicide...(en me montrant son avant-bras et ses cicatrices) ça c'est des marques de rasoir...et je compte pas les cachets que j'ai pris j'ai avalé des tubes de cachets...parce que ma maman elle était plus là...c'était dur...ma mère c' était tout pour moi...moi je t'ai dit le premier jour où elle a voulu m'envoyer à l'école....je suis arrivé à l'école ça je me rappelle je devais avoir 6 ans.....je me rappelle on a monté la côte...l'école était en haut...putain je suis arrivé près de la porte et hop je suis redescendus avec toutes mes affaires... je suis retourné près de ma mère qui m'a dit tu vas à l'école ! (en rigolant)... elle me trainait comme ça, sans me taper...je voulais rester avec ma mère...j'adorais trop ma mère...bon je peux pas dire que j'étais. Bon je t'ai dit que j'ai une sœur et encore deux frères...moi mes frangins s'accordaient pas trop avec ma mère....et moi...avec moi ça passait bien....moi avec ma mère...y a qu'un truc qui passait pas c'était avec mon père....(long silence)

Ça a jamais passé....ça a jamais passé avec mon père et mon beau père....j'ai eu beaucoup de problèmes avec mon vrai père...il me menaçait avec le couteau...ah ! je me rappelle hein....je devais 12/13ans, parce que je défendais ma mère chaque fois, chaque fois qu'il l'engueulait je me mettais devant...ça il aimait pas, ah qu'est-ce que tu fous là toi, files à l'école ! ah je lui dis tapes pas sur maman...ça j'aimais pas, combien de fois ma mère elle me disait pourquoi tu te mets devant !je suis pas un robot moi, il te touche pas c'est tout...je veux pas qu'on touche à ma mère...moi je vais te dire un truc...ça c'est un truc que je t'ai jamais raconté, ben je vais te raconter, moi j'ai vu mon petit frère, je me suis battu avec mon petit frère, celui qui travaille dans les ordi maintenant, mon petit frère il amis une claque à ma

mère...j'aurais pu le tuer, je lui ai mis le couteau sous la gorge ah j'aurais pu le saigner ! (long silence)

Même ma sœur elle me dit pourquoi tu prends la défense de maman, je lui dis tu sais pas ce qu'elle a fait pour moi.....quand elle est morte pour l'héritage, ils viennent tous pour l'héritage, hop, moi je leur ai rien demandé, elle m'a dit l'autre jour, j'ai eu des problèmes j'ai divorcé...je lui ai dit mais c'est tes problèmes, je lui ai dit tu veux t'occuper de mes problèmes ? Mes problèmes moi c'est dans la rue !

Et lorsque votre mère est morte vous continuiez à travailler encore ?

« Je pouvais encore travaillé mais mon patron a fait faillite...comme on dit tu peux pas aller plus loin que tu peux gagner...on est descendu au musée agricole à Paris, le Messieurs. Il a décidé il a dit tiens j'achète une moissonneuse batteuse, ils sont venus le livrer...il l'a payé...putain il a acheté un engin de mort...qui vaut je sais pas combien de milliard decombien de fric ouais ! tout ce que la moissonneuse vaut, j'aurai tout dans la poche et ben ça irait ,moi je travaillerai plus aujourd'hui (en rigolant)...il savait pas qu'il avait un déficit...moi non plus je savais pas, mais je t'en ai parlé un peu Monsieur s'amusait à picoler, il allait à la chasse à la pêche, il revenait de la chasse ou de la pêche...ah il ramenait du poisson...ça du poisson ou du gibier il en ramenait....un jour la femme du patron était morte, je sais pas de quoi j'ai jamais posé de question moi... un Messieurs qui aimerait voir votre patron, je monte dans la chambre, j'appelle le patron, l'autre était encore un peu...dans les vapes... ce con ! Je pense que si il aurait lu les papiers...il aurait pas signé...Mais il a pas lu et il a signé directement, une fois que tu as la signature...c'est fini hein (en rigolant) il a signé hop il est remonté se coucher...il a signé la vente de la ferme...ils ont juste lassé la maison à sa mère...

Et donc vous avez perdu votre travail ?

« Je me suis retrouvé sans boulot.... »

Et ? Il vous a annoncé ça comment... vous vous en souvenez ?

« Ah oui ! Il est venu j'étais en train de faire la traite...je l'ai vu arrivé, j'ai vu qu'il était pas bourré j'ai dit ouah lala c'est bizarre qu'il soit pas bourré...il était sérieux là putain, sérieux il tremblait pas il arrive vers moi, et me dit Jean Luc faut qu'on boucle....on ferme la ferme...moi j'ai pris mes habits hein, sa mère elle me dit non tu peux rester dans la chambre il y a encore la chambre. Tu peux rester, j'ai dit non moi faut que je bouge...a moi j'aime bien bouger...et le patron il me dit attends je te donne ton chèque...je lui dis non.. non pas de chèque....tout en liquide je veux, il dit attends je descends en bas on habitait un hameau, y avait rien c'était une ferme isolée, en bas t'avais des près puis une route, et en bas... y avait un petit village, la poste, les gens étaient formidables là-bas...

Le patron il va à la banque il retire les sous...je prends les sous je les met dans la poche...ah il me dit attends je te dois des heures, il retourne, là il n'était pas bourré, il me dit je te dois, deux trois heures, il me dit viens je t'offre un canon, on va boire un coup ensemble....dans un petit bar moi j'ai bu un coup avec lui... et là-bas près du bar il y avait les bus qui passent toutes les heures...ils t'amènent en pleine ville...j'ai pris le bus, pis après je l'ai plus revus.... ».

Et vous avez pris le bus et vous avez fait quoi ?

« J'ai pris le bus et j'ai atterri à Mulhouse ».

Vous vouliez aller à Mulhouse?

« Non, non je suis partis comme ça en galère, je savais pas...moi j'ai pris le premier bus qui arrivait et parti...le chauffeur quand il est arrivé il a dit c'est direction Mulhouse sans arrêt...là je me suis dis je vais à Mulhouse comme ça je m'éloigne... ».

Vous vous éloignez de quoi ?

« De mon patron...de tout du souvenir de ma mère.....oh j'ai oublié pas mal de trucs !, (silence).... moi je voulais changer de vie...le décès de ma maman ça m'a fait une coupure.... pendant longtemps j'étais malade...je suis tombé à l'hôpital de Mulhouse ... ».

Mais là vous étiez déjà dans la rue ?

« Ouais..... Là j'étais dans des foyers...à la maison du pont, à l'armée du salut...j'étais là-bas aussi... »

Et vous n'êtes pas resté ?

« Non... »

Pourquoi ?

« Je t'ai dis-moi je suis un gars qui fréquente pas trop les foyers...c'est un truc que j'aime pas, pourquoi... moi je pense qu'il y a assez de gens qui sont dans la rue...que moi...ils peuvent prendre ma place...mais je parle pas des roumains...moi je parle des français...je parle pas des roumains, parce que hier soir j'étais voir à Espoir on m'a dit...ah non c'est tout pris on a que des roumains ! Des roumains, pourquoi, ben y prennent plus de français, pourquoi ? Dis mois pourquoi les roumains ils viennent ici...se faire héberger...ils viennent pour travailler ?

Hmmm...regardes les meilleurs qui travaillent ici, ben je vais te dire c'est des africains, tous les noirs...tu les vois tous ils ont tous une pelle, une pioche...tu les vois tous travailler...est-ce que tu as déjà vu un roumain avec une pelle ou une pioche ? Moi j'en ai pas encore vu ! Et ben j'aimerais bien en voir un, un roumain....déjà il prend une pelle il va déjà se faire une ampoule(en rigolant)... ».

Et vous dans les foyers vous n'êtes pas resté...

« Non...c'est pas que je veux pas rester...c'est que j'aime pas trop emmerder les gens...j'y vais que quand il fait vraiment froid, là j'y vais pas il fait bon....mais je préfère être dans mon squat....hier soir je suis arrivé dans mon squat....en face de mon squat...j'ai des rideaux...il y a la route moi j'ai mon appartement de l'autre côté...la dame a ouvert ses rideaux elle a dit : ah ! Jean Luc es là...elle a vu que j'étais là...elle m'a ramené un sandwich...mais je bouge pas et personne m'emmerde... »

C'est une ancienne maison, un squat que vous avez construit vous-même ?

« Non, non c'est une espèce de....comment je pourrais dire...tu vois le machin marron là (en me montrant une galerie marchande)...et ben c'est un peu un truc comme ça...un abri...c'est juste un abri sauf que à la hauteur de l'abri, t'as un mur qu'est haut comme ça...et t'es à l'abri du vent... »

Et vous avez aménagé ce coin ?

« Moi... j'ai toutes mes affaires là-bas et ça bouge pas ! Je suis en sécurité, je sais qu'il y a la femme en bas qui surveille...là normalement ce soir elle doit m'emmener un réchaud...comme ça si j'ai un petit réchaud je vais changer de coin un peu...mais ça m'empêcherait pas de venir te voir ! ».

Mais ce lieu vous allez le garder ?

« Non je vais bouger un peu...me déplacer un peu...regarder si je peux trouver autre chose...mais je sais que la dame elle veut pas que je parte..La dame elle m'a dit...on a jamais vu un mec comme...y en avait un, il faisait du bordel, il cassait les murs...c'est vrai j'ai vu le carrelage... parce que y a du carrelage, moi je dors pas sur des cailloux ! J'ai mis des matelas que la dame m'a ramené...et un sac de couchage...et j'ai tout là-bas t'inquiète pas je vais pas bouger...ce matin elle m'appelle elle me dit partez ? Je lui dis oui, je voulais lui rendre le bol qu'elle m'avait prêté elle m'a dit garder le...elle m'a fait cadeau d'un bol d'une petite cuillère, je vais bientôt emménager (en rigolant)...je suis trop bien avec les gens, elle m'a dit mais vous avez pas peur vous ? Pourquoi avoir peur ? moi je vais te dire un truc, hier soir y en a un qui s'est arrêté et m'a dit reste pas trop là parce que...y a des gens y

sont méchants...et moi j'ai pas peur d'un couteau !un couteau j'en ai pas sur moi, non parce que j'en avais un...j'ai fait une connerie bon...au parc là-bas, derrière...le gars y tenait le couteau comme ça (en me montrant la paume de sa main), déjà y a un truc qui m'a pas plus, il m'a agressé bon c'est un gars qui prend des cachetons et il fume le bédo....et il picole derrière. Je lui dis... moi écoute je joue pas...j'ai acheté un laguiole, je l'ai acheté à Monoprix...je te jure que je l'ai acheté...il le prend comme ça j'ai dit ah ne le laisse pas là...je sers jamais la main...il me tenais par l'épaule...tu vas me lâcher, putain la colère m'est montée, j'ai tiré le couteau... vlan....je lui est entaillé trois doigts, il coupait il était tout neuf ! ah c'est rentré...non il dit oh je saigne...je m'en fous que tu saignes...le couteau je l'ai mis dans la flotte, je l'ai balancé c'est pas moi...haha (en rigolant)...J'avais acheté ce couteau pour manger parce que je suis un fan de charcuterie...charcuterie fromage ça passe mieux que...qu'un morceau de gâteau ou...je suis pas trop dessert, j'aime bien la charcuterie et le fromage...j'aime tout ce qui est costaud..à purée après il revient...j'étais au squat...mais pas au squat où je suis maintenant...c'est au squat avant...là euh...je connais pas les rues ici, tu me dis Mulhouse ouais...je connais toutes pas les noms mais je connais toutes les rues...je peux y aller les yeux fermés...y a un copain l'autre jour...il arrive en bas au squat il me dit je saigne je lui dis attend....je lui ai fait un espèce de pansement et je lui dis tu vas à l'hôpital.... ».

Un ami sans domicile ?

« Euh...non...il sait pas faire la manche...c'est pas comme moi... »

Il faut savoir la faire, il y a une technique ?

« Déjà je vais te dire...c'est pas la question de savoir faire la manche...il faut avoir....le respect des gens...non parce que le gars que je t'ai dit une fois je l'ai amené faire la manche....eh ben au bout de dix minutes j'étais obligé de dégager...parce que l'autre y s'était mis de côté au quart là où est-ce qu'il y a la boucherie...il s'était...est-ce que tu m'a déjà entendu dire fils de pute ou n'importe quoi ? C'est pour ça que la boulangère elle me respecte...moi je suis bien, ah lui il commençait...t'as pas un euro enulé ! moi je peux pas faire la manche comme ça ! Déjà je commençais à trembler tu m'as fait honte non c'est vrai !la boulangère, elle me dit...oh c'est vrai c'est un copain...elle me dit mais il sait pas faire la manche...il peut pas faire la manche comme toi ? je fais pas la manche moi (en rigolant) y a des gens qui me donnent...moi je pose ma boîte...ce matin je suis arrivé, c'est pour te dire...ce matin je suis arrivé...la bonne femme elle sort du bureau de tabac...elle vient elle me dit tenez...moi je la connaissait pas tu vois pourtant je connais un peu près les gens qui passent...des fois t'as pas toujours les mêmes gens qui passent...quand c'est le weekend, elle me dit tenez un paquet de cigarettes...je sais que vous fumez, vous avez pas...elle m'a dit attendez, elle est allé dans un bureau de tabac elle m'a ramené un paquet de trente ! Pendant que le pote il était en train

de faire la manche alors que ça commençait à partir en live ! En plus qui c'est qu'arrive ? La municipale...mais à pieds...oh pis l'autre il était en train d'insulter ! Qu'est-ce que j'ai fais-moi ? Je me lève, je pars en direction de Monoprix, la boulangère elle me dit pourquoi tu pars..je lui dis t'as vu (en rigolant et en parlent des policiers) ils sont derrière...moi je me casse je veux pas avoir de problème avec eux ! j'ai pas de problème avec la justice mais bon...après ça la fout mal parce que si y arrive là...ils arrivent devant toi, ils te disent faut partir euh...ils savent très bien que je suis SDF tout le monde le sait...toute la rue tout le monde le sait...tous ceux qui me donnent c'est tous ceux qui me connaissent...bon à part la dame ce matin je la connaissais pas...elle m'a dit je vous donne...mais dites rien...je dis rien moi...alors le copain y commence à rigoler...alors moi j'étais près du monoprix et je les vois vos papiers ! Pas de papier voua ! Il s'est pas gêné l'autre y a un gros qu'est sorti, il a sorti les menottes, et il l'a embarqué les mains dans le dos.... ».

Mais vous avez des papiers ?

« Ah oui, oui, oui...j'ai tous mes papiers je suis en règle, je les ai perdu une fois, mais je les ai refait faire, ma carte vitale... ».

Que pensez-vous des personnes à la rue qui se donnent des surnoms, qui ne s'appellent pas par leurs prénoms, vous vous avez un surnom ?

« Moi je t'ai donné mon vrai prénom, sinon c'est JL...moi... ».

On vous appelle JL personne ne sait quel est votre véritable nom et prénom ?

« Ah non...parce que les autres ils veulent pas savoir mon prénom et je ne veux pas savoir le leur...donc ils ont tous un surnom, parce que si quelqu'un à un problème, on dit pas notre nom... ».

Pour un problème avec la police ou autre ?

« Voilà...faut pas dénoncer...c'est pour ça qu'on donne un surnom, comme ça... on est tranquille...moi j'ai une copine qui fait la manche, elle fait la manche derrière là...la cathédrale là...elle s'appelle Sylvia...alors elle... elle s'est fait changer de prénom elle s'appelle panthère...parce qu'elle a un tatouage sur le bras de panthère...une panthère et donc elle se fait appeler panthère.... ».

De votre mère que vous êtes arrivé à la rue....

« Ouais...j'avais personne...déjà je suis tombé dans la rue je savais pas faire la manche...galère t'arrive dans une rue là t'es dans la merde... ».

Mais vous percevez le RSA non ?

« Oui ça passait par l'hôpital quand je suis rentré à l'hôpital....ils m'ont fait tout mon dossier et tout...le temps que je suis resté à l'hôpital.... ».

Et votre expérience de l'hôpital?... Comment avez-vous vécu votre hospitalisation ?

« Oh c'était bien ouais....pour moi c'était bien ouais...je sais pas... y en a qu'aime pas l'hôpital bon...je sais pas... j'étais vraiment dans la galère...hein.... ».

C'était dans une situation extrême ? Mais lorsque vous avez un problème de santé vous allez consulter le médecin ?

« Ouais, je vais pas hésiter... la médecine, elle est là pour ça ! Juste faut pas tomber comme sur un dentiste à Ribeauvillé...je suis tombé sur un dentiste, je travaillais à la Claussmatt...j'avais un problème de dents...je me suis retrouvé un jour avec une chique...je vais voir le directeur...Jean Claude...il me dit je t'emmène au dentiste t'inquiète...j'arrive chez le dentiste, wharf ! L'autre y prend...je regardais la télé pendant, putain il me fait une piqûre...la piqûre je m'en fous je supporte...les piqûres ça va ça passe...ce con ! Cet abruti de dentiste... il se trompe de dent....oh il m'a arraché une dent à sec ! Tu sais que ça fait mal, j'ai hurlé...le chef il était dans le bureau il m'a entendu hurler ! Elle me dit excusez-moi je me suis trompé de dent, elle me dit attendez je vais vous mettre un pansement vous revenez la semaine prochaine...j'ai dit, moi tu me verras plus... je reviendrai jamais ! (en rigolant)...je suis tombé sur un autre dentiste y en avait deux une nana...elle me dit attendez je vais vous soigner ça elle me dit vous ne craignez pas le froid ? Non...Elle me passe un jet froid pour nettoyer...ça enlève toutes les bactéries...je lui ai dit vous me faites un bon pansement...putain elle m'a fait un bon pansement, nickel...il a tenu pendant, un mois ou deux, il tenait bien...ça a pas bougé ! je pouvais manger avec et tout...j'étais la revoir elle m'a dit vous voulez que je vous arrache une dent j'ai dit non pas vous ! ».

Sinon, lorsque vous êtes malade vous allez voir le médecin ?

« Ah ouais... j'ai tous mes papiers, ma carte vitale... ».

Nous revoyons Jean Luc et lui fait remarquer l'élégance de sa nouvelle tenue. Monsieur me dit que c'était son anniversaire il y a trois jours, et que c'est des gens de la rue qui se sont cotisés pour lui acheter une chemise. Nous débutons la conversation sur ce sujet.-

« Je leur ai pas dit que j'avais mon anniversaire, et l'autre il sort son calepin, il note tous les anniversaires ce gars... »

C'est un sans domicile ?

« Un demi SDF, il travaille à côté et de temps en temps il fait la manche quand il a plus de sous, pour avoir ses clopes, il est sympa...il me dit alors tu savais pas que c'était ton anniversaire, mais moi je le sais...je lui dis mais comment tu le sais, il me dit je l'ai noté sur mon calepin...ça change d'être en chemise tu m'étonnes ! ».

Mais pouvons-nous reprendre le moment où vous avez perdu votre travail et vous avez décidé d'aller à Mulhouse ?

« Oh ça a été la galère...déjà pour trouver, si moi le premier truc que j'ai trouvé à Mulhouse, j'ai trouvé un foyer ...toi tu connais Mulhouse quand même, tu connais la maison du pont, tu connais l'Armée du salut et espace Provence tu connais ? Eh ben moi le premier foyer que j'ai trouvé c'est espace Provence... ».

Vous avez fait le 115 pour ça ?

« Ouais enfin c'est des gens qui s'occupaient de moi, la croix rouge qui m'ont trouvé ce foyer là...c'est-à-dire que moi un coup j'étais à la gare à Mulhouse, comme ça le soir c'était en plein hiver...ils offraient des cafés et des sandwichs, je prends un sandwich et un café et puis j'ai sympathisé avec la dame et son mari, elle ...elle s'appelait Mireille, elle est venue elle m'a dit comment tu vas je vais m'occuper de toi... tu vas voir...pas de problème, elle a téléphoné à espace Provence ils lui ont dit oui on a une chambre vous pouvez l'amener...là je suis resté...oh je suis resté quoi ? trois semaines là-bas t'avais une chambre tout seul t'étais pénard... ».

Et après vous êtes parti pourquoi ?

« Parce que j'avais envie de bouger un peu ! Moi je suis un peu un gars qui aime pas rester tout le temps sur la même place...moi je vois quand je fais la manche hein si au bout d'une heure ça va pas je me casse et je vais trouver ailleurs hein...ah non mais j'aime bien bouger c'est vrai ! Et c'est pour ça que ma frangine elle m'en veut tout le temps...elle me dit t'es toujours en train de bouger toi ! Tu peux pas rester dans un truc... il faut que tu ailles ailleurs ! Ah mais moi y a un seul que j'aimais c'est mon boulot...ah ça l'agriculture, tu me faisais pas bouger ! J'étais passionné moi par l'agriculture...c'est un truc qui vraiment me tenais à cœur.... ».

Et donc le fait que vous ayez perdu ce travail ça vous a fait quoi ?

« Ça m'a un peu fait chier.... »

Un peu ou beaucoup ?

« Ah du moins, du moins beaucoup déjà ! »

Et vous avez essayé de retrouver un autre travail dans l'agriculture ?

« J'avais une place là l'autre jour...y a deux trois jours j'avais une place là à Pôle Emploi...ils m'ont trouvé un boulot comme ouvrier agricole...et quand je leur ai dit mon âge ils m'ont dit non on prend pas des gens comme ça... ah ah voilà (en rigolant)... ».

Vous m'avez dit que vous étiez dans la rue depuis sept ans, mais je n'ai pas compris avec ce que vous m'avez dit l'autre fois où vous aviez daté le début de la galère arrivé à Mulhouse ?

« Ah...non c'était bien avant, on n'a pas tout expliqué non plus...eh avant j'ai tourné..... J'ai trouvé...mais je suis partis de Dijon que des années après...je faisais la manche là-bas...mais y avait un foyer, là c'était un foyer ouvert toute la journée..Tu pouvais y aller à n'importe quelle heure t'avais les repas le midi, le soir, et tu donnais que cinq euros, t'avais cinq euros à donner...c'était cinq euros par semaine ! C'était pas chère avec le repas qu'ils avaient et tout...je suis resté un moment, mais ce qu'il y avait, y avait des dortoirs...ah pis on était cinq, six par dortoir...c'était la merde ! ».

C'est-à-dire ?

« Ah ben y avait des vols, y en avait qui fumaient en cachette dans les piaules...ils fumaient du shit et tout ça... ».

Et des agressions ?

« Non y avait pas d'agression mais beaucoup de vols... ».

Donc lorsqu'auparavant vous me disiez que vous étiez dans la rue depuis sept ans c'était à Colmar ?

« Oui à Colmar...y a que sept ans que je suis dans la rue à Colmar...avant j'étais à Dijon et en Bretagne, mais là en Bretagne je faisais pas la manche... ».

Mais pourquoi vous êtes allé en Bretagne ?

« Pour visiter un peu...pour me balader, j'avais assez de sous, j'avais envie de me payer un voyage...puis mon premier voyage j'ai dit c'est la Bretagne c'est tout...j'ai dormis dans une chambre d'hôtel, mais pas un quatre étoiles ! C'était même pas un

hôtel, c'était un genre de gîte...qu'hébergeait des gens comme ça...sympathique t'avais ta petite chambre...t'avais la grande salle télé on était plusieurs...mais on était dans une chambre séparée...on était tout seul dans la chambre...on rigolait hein...en Bretagne y rigolent les gens... ».

Et vous êtes resté combien de temps en Bretagne ?

« Je suis resté un mois...ouais pas tout à fait un mois mais pas loin d'un mois... ».

Et après ?

« Je suis remonté sur Dijon...puis je suis arrivé là-bas, j'ai vu que c'était vraiment la merde...la galère alors je suis allé à Mulhouse.... »

Et quand vous êtes retourné à Dijon, il n'y avait plus personne de votre famille ?

« Ils sont partis chacun de leur côté...j'ai dit je vais changer je vais aller en Alsace...je suis arrivé en Alsace, je suis arrivé à Mulhouse...bon après je suis tombé sur des gens de la croix rouge...y m'ont fait vivre à....parce que attends tous les foyers de Mulhouse je les ai fait...j'ai la maison du pont, j'ai fait l'Armée du Salut, d'abord l'Armée du Salut c'est pas là que j'irai...parce que là-bas je me suis fait niquer un lecteur DVD...avec tous mes DVD...tu sortais des piaules ils fermaient pas à clé...non mais la connerie que j'ai faite, c'est que moi j'avis la clé mais j'ai pas fermé la porte à clé...l'autre il en a profité, il a dû regarder pis wlan ! Non pis moi comme un imbécile tu sais ce que j'ai fait ? Le soir je rentre pour manger...là j'avais acheté mon lecteur DVD...bon on passe à table et l'autre il était en train de regarder mon lecteur et....bon c'était un petit écran...putain j'ai même trouvé un téléphone (en me montrant celui de sa poche) dans une poubelle, je sais pas comment le remettre en route...c'est un téléphone ou un appareil photo toi tu t'y connais peut-être ?

Ça c'est un téléphone

« Y a un étui avec...mais la batterie est vide... »

Vous trouvez souvent des choses dans les poubelles ?

« Si tu savais je que j'ai déjà trouvé dans les poubelles à Colmar et comment je me suis fait niquer la gueule j'aurais mieux fait de tout garder pour moi !...je sais pas si tu connais pour aller en direction de la gare ? ça dépend par où tu passes toi, mais moi je passe pour aller rue de la gare...au coin...c'est pas rue de la gare c'est avenue de la gare, t'as un coin avec un crédit mutuel...là il y a des haies...l'autre jour, y a un bail avant que je te connaisse. Un appareil photo et un poste CD radio et il marchait l poste CD radio...moi je savais pas s'il marchait parce que j'avais de courant sur

moi...chez moi j'ai pas de courant...j'ai dit à un gars tu l'essayes...je l'ai vu faire le gars...je pensais pas qu'il allait jeter l'appareil à photo avec...putain le gars je le vois faire, il débranche le fil...ça marchait pas il balance tout...moi je passe derrière, je récupère...je le passe à un copain avec ses chiens qui me dit elle marche la radio ! elle marche impeccable, CD tout, je lui dis tu me la ramène ?...Il est jamais revenu ! il m'a niqué la gueule ! t'en a beaucoup qui sont pas honnêtes à Colmar... ».

Des gens même comme vous qui sont dans la galère, ils ne sont pas honnêtes ?

« Ah oui, oui..... ».

On se vole entre SDF ?

« Moi j'ai jamais volé un SDF je pourrai pas, même une pauvre dame je pourrai pas la voler...c'est un truc qui me fait mal...c'est pour ça que je préfère être dans mon coin, là taper tranquille...ah hier j'étais en colère hier ! Putain je vais faire la messe... ».

Faire la messe ?

« Oui...j'attends les gens qui sortent de la messe..ben oui tiens !y avait quelqu'un une bonne femme qu'était avec une cagnotte...oh bordel ! Tout ça, ça fait que dans la journée j'ai fait un euro cinquante...bon d'habitude à l'église là-bas quand j'y vais...je fais trente, quarante euros...mais là les autres ils les mettent dans la tirelire là...ça devait être une commission pour l'église ou je sais pas quoi...c'est peut-être parce qu'ils veulent faire réparer l'église... ».

Sinon vous avez des coins où vous savez que ça va plus payer que d'autres ?

« Le soir à dix heure je vais à la gare...tous ceux qui prennent les trains de nuit-là...tiens l'autre jour j'étais avec un copain...ah là quand il est jeté lui ça y est-il faut qu'il insulte les gens !c'est pour ça que j'aime pas être avec des gens j'aime mieux être tranquille tout seul...ils ont pas à agresser les gens qui demandent rien..non ? ».

Ça donne peut-être une mauvaise image des SDF, non ?

« Y a des gens ils te regardent de travers, j'en ai vu des gens que quand j'étais avec lui...tu vas demander une clope elle te dit non j'en ai pas...alors que si t'es polis avec elle...elle va t'en donner...combien de clope je fais à la gare...si je suis seul...j'arrive à faire ma soirée...tranquille (en rigolant)...avant-hier matin où je suis en train de squatter, j'étais en train d'allumer une cigarette...y a un gars qui vient qui me dit...derrière chez moi il y a une boulangerie...je le vois il revient, un grand café comme ça...sur le coup je vois qui traverse, il me regardais bizarrement...mais j'ai dit

je veux pas de bagarre !il me dis attends je t'apporte pas la bagarre, il me dit je t'apporte un café ! (en rigolant)

Et un croissant, il est sympathique il m'a filé toute la monnaie...et il me dit tu fais attention à toi ici parce que des fois ça craint... je lui dis de toute façon je dors pas avant onze heure, minuit...le soir là-bas ça craint...y a beaucoup de jeunes...des gars qui fument du shit...des petits jeunes comme y a sur Colmar.... ».

Ils viennent vous chercher des fois ?

« Ils peuvent pas...j'ai ce qu'il faut à la maison ! Ben tiens...non j'ai pas d'arme...pas d'arme à feu, pas de couteau... ».

Vous avez aménagé votre squat ?

« Oui, oui...bon j'ai arrangé un peu les murs et tout...et j'ai un peu nettoyé, y a une dame qui habite juste à côté qui me dit depuis que vous êtes là, ça brille ici ! ».

C'est une vieille maison inhabitée ?

« C'est un vieil appartement...je suis au premier... ».

Et vous dormez dans un lit ?

« Oui, j'ai un lit, un matelas, un sac de couchage...tout un chat c'est pas à moi mais bon...lui il vient tout le temps...il vient quand c'est l'heure de manger...il doit être en galère aussi lui... ».

Et vous avez l'eau courante aussi ?

« Oui, mais j'avais pas l'eau...c'est moi qu'est retrouvé le compteur et j'ai ré ouvert l'eau (en rigolant) le temps qui s'en aperçoivent pas...parce que après je vais devoir dégager... ».

Et vous allez chercher autre chose ?

« Oui...je pense que je vais trouver d'ici là.. ».

Et vous avez cherché longtemps avant de trouver cet endroit ?

« Ah ici sur Colmar oui...y a un gars qui m'a dit tu veux passer voir, mais méfies toi y avait des gens qui dormaient dedans avant toi..je suis passé comme ça...j'ai vu que c'était le bordel et qu'il y avait personne...j'avais plus de sac, j'avais plus rien...alors j'ai commencé à tout nettoyer...et là pour le moment ça va personne vient...je garde ça secret, personne sait mon endroit. ».

Vous en prenez soins ?

« Ah oui... j'en prend soins, c'est mon coin tranquille... ».

Et vous y êtes bien ?

« Ah oui, je suis très tranquille... ».

Mais vous avez du chauffage, la nuit il doit faire froid ?

« Ah la nuit je me couvre hein ! Tu sais dans un duvet t'as pas froid... ».

Vous avez du dormir dehors plusieurs fois non ?

« Ah oui, oui, oui...Je dormais avec des copains, pendant deux jours on a dormi...en plein bois à la belle étoile comme ça...mais il faisait bon, il faisait pas des temps comme ça...la nuit il faisait assez chaud...on était bien en pleine forêt là...regarde maintenant tu peux plus aller en forêt...t'as plus le droit d'allumer le feu...et avant c'est ce qu'on faisait nous...on faisait notre barbecue...un feu de camp...la grille...la viande et hop...ça c'était génial...maintenant t'as plus le droit...non avec les incendies et tout.... ».

Comment vous faisiez pour résister au grand froid dehors ?

« Bon il faisait froid...bon moi j'arrivais à supporter...le froid c'est vrai...ils m'ont vu me trimbaler à Mulhouse...en plein hiver il faisait je sais pas moins combien en t-shirt ! je connais pas le froid...j'avais pas froid, et maintenant je le crains le froid...la dame que je te disais de la Croix Rouge là...elle en revenait pas...elle me dit t'es en t-shirt il fait moins quelque chose... ».

Comment cela se fait que vous craigniez le froid maintenant et pas avant ?

« C'est-à-dire que après ils m'ont retrouvé dans un squat à Mulhouse...et je me suis endormis...donc c'est les gens de la Croix Rouge qui m'ont retrouvé...et j'avais les pieds gelés...j'ai pas vu qu'il y avait de la flotte à côté...avec la flotte ça a gelé les pieds....un mois d'hôpital...depuis ça je suis vraiment frileux... ».

Et si vous n'auriez pas eu cette expérience des pieds gelés vous ne ressentiriez toujours pas le froid ?

« Ah oui, ben oui...non parce que avant j'avais pas peur hein... ».

C'est psychologique alors ?

« Ah oui je pense que c'est psychologique...je sais pas moi y aurait pas eu cette mare de flotte là...quand y fait je sais pas combien ».

Est-vous d'accord lorsque l'on dit que l'alcool ça tiens chaud dans la rue ?

« Non moi je crois pas...écoute moi je veux pas te raconter de bêtises, à Mulhouse je tournais quand même à sept bouteilles par jour...même avec les pieds gelés, ça m'a pas empêché d'avoir les pieds gelés...maintenant je tourne à une bouteille...une cinq ça dépend...ça dépend du temps...j'ai sentis qu'il fallait que je ralentisse ça aussi (en me montrant sa cigarette)...le matin tu le sens hein les glaires et compagnie ! mais la cigarette le matin dès que je me réveille...il me faut une clope hein...je peux pas bouger si j'ai pas ma clope...tu sais moi j'ai déjà retourné tout le squat pour retrouver une clope !.... ».

De manière générale vous faites plus attention à votre santé ?

« Ah oui eh oh...j'ai pas envie de mourir tout de suite, non ?

Quand vous avez un problème vous allez chez le médecin alors ?

« Ah oui, j'ai ma carte vitale.... ».

Je dis ça parce qu'il y a certaines personnes dans la rue qui ne souhaitent pas aller chez le médecin, qui en ont peur, ou qui ne leur font pas confiance....et vous qu'en pensez-vous ?

« Non moi je fais confiance aux médecins où est-ce que je vais ,je leur fais confiance... ».

Vous n'avez jamais eu de mauvaises expériences ?

« Non...à part avec les dentistes...ah ça chez les dentistes tu m'y feras plus remettre un pied !..sinon toutes mes opérations que j'ai eu ça c'est très bien passé...et je vais voir Monsieur Grangier au Pasteur de temps en temps...c'était lui qui me suivait quand j'étais à la Clausmatt...j'y allais une fois par semaine tu prenais un rendez-vous....on discutait....il voulait me faire hospitaliser, j'ai pas voulu...parce que j'avais mon boulot à la Clausmatt et je me plaisais, si j'étais pas tombé sur cette nana de merde...je crois que je serai encore à la Clausmatt... Il y a beaucoup de gens qui me l'on dit j'ai vu encore un jardinier de la Clausmatt...près du l'IDAEL y avait un discours de je sais pas quoi !....là le machin sur les droits de l'homme je sais pas quoi... ».

Ah bon racontez moi...

« Un discours sur les droits de l'homme, moi j'y crois pas !pour le moment y a le droit de la femme !je crois qu'il y a que ça moi ! ».

Mais ça a existé

« Ah peut être mais y a trop de....trop d'injustices... ».

Et le terme tout le monde égaux ?

« Ah tout le monde égaux...ça c'est comme quand on te parle de la bible...Jésus a tout fait...mais je sais pas ce qu'il a fait ! on est toujours dans la même merde ! pour moi c'est des injustices...ça me choque des fois...ça m'énerve quand on voit des pauvres gens....y a le droit de l'homme alors...il est pour tout le monde...qu'on dise pas que pour un y a ça et pour l'autre y a rien !....c'est tous dans le même carton et voilà... ».

Est-ce que il y a quelque chose qui vous révolte dans votre vie ?

«Y a pas mal de chose qui m'énerve quand tu vois qu'il y a pas mal de gens dans la rue et qui balance des tonnes de bouffes dans la poubelle, il pourrait donner ça aux gens...je trouve ça révoltant...tous des gens qui crèvent de faim et tout...la vie elle a vachement changée rapport à mes années...moi je me rappelle il y a des années on rigolait mieux que ça. Ça devient de plus en plus dur ! Et ça va devenir encore plus dur ! ».

Et vous ça vous révolte qu'il y ait des gens dans la rue, comme vous ?

« Oui moi je leur souhaite pas d'être à ma place...je préférerais qu'ils soient dans un autre endroit...quand tu vois qu'il y en a qui ont un certain âge qui sont plus âgés que moi.. qu'on leur donne rien ,ça je trouve ça révoltant....ah non moi je peux pas comprendre ça...quand tu vois que tu as des jeunes roumains qui ont...allé une vingtaine d'année qui se mettent devant une porte...ils tapent ils tapent, ils ont du fric...c'est tout et t'as des pauvres gens.....ça je trouve ça très révoltant...j'arrive pas à comprendre ça.... ».

Mais vous aussi vous êtes dans la galère ?

« Oui mais moi j'ai pas envie de me plaindre...non pourquoi veux-tu que je me plaigne ? Que je dise quoi ? Que je suis dans la rue....j'ai pas trop l'impression de ma plaigne...non mais je me trouve bien dans la rue...bon je me trouve pas bien dans la rue quand il pleut, il fait froid....mais quand il fait beau je suis décontracté, impeccable....je suis libre de tout, tu demandes pas aux gens... ».

J'ai l'impression que ça compte beaucoup pour vous de ne pas demander aux personnes ?

« Ah oui...j'ai pas envie d'emmerder les gens...moi je regarde si simplement les gens y ont du cœur...ils ont du cœur ils vont te donner...ils ont pas de cœur.non...bon c'est pas non plus parce qu'ils rien te donner qu'ils ont pas de cœur....ils ont pas d'argent sur eux...la rue c'est pas trop dur encore...ça va...quand il fait beau comme ça c'est agréable...ah l'hiver ça va craindre... ».

Vous savez ce que vous allez faire en hiver ?

« Je vais aller au foyer...y a que le jour de Noël que je ne serai pas au foyer...je vais me taper la messe de minuit, là tu fais du fric ! l'année dernière je l'ai faite à Mulhouse...j'ai fait deux mille cinq cent euros ! le temps de la messe...je te jure que ça donne, ça gagne bien là ! ».

Mais il doit y avoir de la concurrence pour avoir un créneau, non ?

« Oui pis en plus...oh mais moi j'avais mon coin tranquille...moi j'avais pris une porte et même les gens y t'apportaient une petite bûche de Noël comme ça non mais vachement bien...j'avis pas compris, j'arrive au foyer comme j'avais ma clé...je sors les billets y en avait plein comme ça, car moi je regardais pas ce qui tombait...y en avait plein ! Putain j'arrive 2500....et la bûche de Noël je l'ai mangé dans ma piaule...avec ses sous j'ai pu m'acheter des fringues...j'avais pas mal besoin de fringues...quand tu traînes dans la rue tu sais hein.....elles s'abîment vite... (Là il me montre ses chaussures et son pantalon) regarde ça elles sont toutes neuves...je les ai trouvés dans une poubelle dans une boîte toutes neuves....le paquet était tout emballé ! ah si hier j'ai trouvé...je passe devant une poubelle du côté de la gare et je vois le sac-là qui dépassait ...j'ouvre la boîte une paire de godasses comme les miennes sont usées elles sont à ma pointure ça me va du coup... ».

Mais vous cherchez souvent dans les poubelles ?

« ça m'arrive parfois....des fois tu trouves des trucs....pas trop de nourriture...j'aime pas trop ...parce que maintenant ils ont trouvé un truc tu sais...ils mettent de l'eau de javel pour pas que les gens y fouillent..Des fois ils gâchent des tas de trucs moi j'ai vu dans un restaurant...des plateaux complets !après t'as l'autre un petit jet...il ouvre la bouteille d'eau de javel, il en fout dessus...je trouve que ce n'est pas bien ils pourraient donner ça à des associations, mais ils le font pas.....ils ne veulent pas que les gens en profitent c'est ça ! Ah y a qu'un coin qu'est bien ici à Colmar c'est les deux pizzas...ah moi quand je passe devant chez eux...chaque fois il y en a un qui m'appelle tiens ! On a une pizza de rab...hop je me bouffe une pizza...elles sont bien ! ».

Mais je me rends compte depuis un certain temps que tous les gens de la rue vous connaissent ?

« Oh oui....tout le monde me connais dans le coin... ».

Et ?

« Je discute tout le temps avec eux, mais là ce matin je suis pas resté, j'avais une petite embrouille, lors je me suis barré ! Moi je me mêle pas des histoires des autres...mais je vois une personne en difficulté...j'irais quand même l'aider...mais si ça me concerne pas je préfère rester tranquille pénard dans mon coin...être heureux... ».

Et vous êtes heureux ?

« Ah oui...je rigole tout le temps moi dans la rue...même les commerçants ils me l'on dit un gars qu'est dans la rue et qui rigole comme toi...on a jamais vu...mais j'aime bien voir des rapports avec les gens..Quand tu sors une petite connerie, une bêtise comme ça les gens y s'approchent de toi ils rigolent avec toi ils te parlent...de toute façon j'ai toujours aimé rigoler..Alors...même ma mère elle me l'a dit t'en a pas marre de faire le clown ! j'aime bien rigoler...hier j'étais à la gare l'autre vigile il vient me faire chier...j'ai dit je te demande rien je fume ma cigarette et je m'en vais....ah les vigiles hein ils se croient tout permis y a que ceux de Monoprix qui sont bien ! Les trois ils sont super...ce matin j'en ai vu un je lui ai serré la main...il me dit où tu vas ben je lui dis je vais à mon poste ! ah oui je sais où tu vas à la boulangerie... ».

C'est votre poste ?

« Ouais c'est mon poste de travail....la boulangère elle veut voir personne d'autre que moi ! Même la patronne, elle a dit toi tu restes là....mais pas de roumains ici...pour moi c'est un truc pour plaisanter pour voir des gens...tu vois pas mal de monde qui bouge et des gens que tu connais ».

Ce n'est pas que pour l'argent alors que vous êtes à cet endroit ?

« Ah non... moi c'est pour les gens...bonjour ça va vous voulez un sandwich ? Mais tu me verras jamais demander aux gens, vous avez une pièce, ah non ça je ne ferai pas ! Je demande jamais...ça me fais une honte...et je gagne autant que celui qui demande, des fois tu gagnes plus....aujourd'hui on est le combien le 03...demain on est le 04 mercredi le 05... ah là Jean Luc tu vas te faire du fric y a le RSA qui tombe...le jour du RSA je me fais toujours du pognon...les gens ils ont le RSA ils donnent un peu plus ! Y a un mois de ça devant la boulangerie, une jeune elle devait avoir 20 ans...elle va au bureau de tabac elle dit attendez je vais un monoprix je vais chercher un truc que j'ai commandé elle revient vite elle me donne un billet de 50

euros dans la boîte j'avais pas vu moi elle l'avait roulé ! Je suis allé chercher des clopes tout de suite, non mais y en a qu'on beaucoup de cœur....ce qui donnent le plus c'est les retraités...je sais pas... j'arrive pas à comprendre ça....que des jeunes passent qui ont le RSA... ils te disent tiens on va te donner ils te donnent une pièce...quand tu vois des personnes âgées ils sortent leur portefeuille tiens un billet... ».

Et vous faites quoi à ce moment-là ?

« Je les remercie... j'ai toujours été polis moi...sinon je serais pas là... y en a qu'on l'œil hein...ils auraient vite fait d'appeler les keufs...ils voient toujours que je suis polis...une fois j'ai demandé une cigarette j'avais envie de fumer et j'avis pas de clope...un gars il me dit tiens je t'en donne deux...je demande quand je peux vraiment pas faire autrement....ya qu'un truc que je demanderais pas c'est le pognon, parce que chacun a gagné sa vie...son pognon, il en fait ce qu'il veut...s'il a envie de donner c'est qu'il a du cœur...c'est tout...sinon la vie est agréable ça va, je pense qu'il y en a qui sont pires que moi... ».

Si vous deviez faire un résumé de votre parcours vous diriez quoi ?

« Y a eu des hauts et des bas....mais sinon je me plains pas...ça a été... pour l'instant ça va...avant c'était pas mal non plus...mais maintenant ça va bien... ».

Mais vous préférez quelle vie, celle avant d'être dans la rue, ou celle que vous vivez maintenant ?

« Je préfère celle de maintenant... dans la rue...j'aime bien rigoler....., je me plains pas...Pourquoi veux-tu que je me plaigne ? Je suis heureux moi Même la boulangère me dit, t'as du courage toi elle me l'a encore dit ce matin, elle me voit elle me dit ça va t'as toujours le moral toi.... Elle amenait sa fille à l'école, elle habite juste là-bas derrière... ».

Hormis la boulangère, vous connaissez du monde ici...

« Oh ici je suis connus, à Mulhouse je suis plus connus.... »

Et à Dijon votre ville natale aussi je suppose ?

« Ah Dijon ben si mais bon...j'avais envie de changer...oh c'est une belle ville...y a pas mal de zonards là-bas....j'ai commencé à Dijon à zoner....après je suis allé en Bretagne mais je zonais pas...quand j'avais plus de sous je suis retourné à Dijon, mais là c'était la cata...la catastrophe....les gars que je voyais avant ils sont tous partis...avant on trainait à 20, 25.... ».

C'était il y a combien de temps à peu près ?

« Oh yeah je sais pas moi ça fait un bail....y a plus de quinze ans largement... »

Vous me dites on était une bande ...ça veut dire qu'avant vous étiez plus en groupe, il avait plus de solidarité entre les gens sans domicile que maintenant ?

« Ah oui on s'entendait bien...tout le monde partageait, c'est vrai on partageait tous le fric »

Y avait pas de coup bas ?

« Ah non ! y avait pas de coup bas...tout allait taper mais...on se donnait tous rendez-vous on venait...y en avait un qui était le chef...il s'appelait Jean Paul... c'est lui qui faisait les courses, il emmenait tout dans la casquette...il faisait les courses il revenait..il ramenait un manger, il y en avait pour un moment ! ».

C'était le chef pourquoi, parce que c'était le plus ancien, celui qui était depuis le plus longtemps dans la rue ?

« Non on l'avait nommé...chef mais moi ça me plaisait pas de trop d'avoir l'argent des autres...quand tu mettais tout dans la casquette...je voulais pas avoir leur fric...je préférais avoir ma part, ce qui me revenais.... »

Et donc en retournant à Dijon vous avez essayé de les revoir ?

« Oui.... mais ils sont tous partis....il y avait plus personne là-bas ils ont tous changé de coin. Alors je suis allé à Mulhouse, oh je ne connaissais pas au début...j'étais un peu perdu au début... ».

Vous êtes resté combien de temps à Mulhouse ?

« Ah ! Je suis resté un moment.... ».

Qu'est-ce qui vous a fait partir de Mulhouse ?

« Oh c'est-à-dire que je ne suis pas parti de Mulhouse de moi-même hein...je suis partis à cause des gens de la Croix Rouge de Mulhouse...je suis pas partis à cause d'eux ! C'est-à-dire qui m'avait trouvé un endroit comme la Claussmatt....ils cherchaient un serveur là-bas...moi je suis arrivé là-bas j'étais pas serveur...j'ai commencé par être jardinier....j'aimais bien un peu les plantes et tout ça...puis je voyais, que ...je sais pas ça a pris de trois jours après que je sois arrivé à la Claussmatt...je regardais les gens servir, ça m'intéressait, je suis allé voir Jean

Claude le chef...et je lui dis que j'aimerais bien être serveur....il me dit hop t'enlève ta cotte et tu commences à midi...ah la premier jour c'était un peu la galère...surtout quand tu as pas mal de monde ! Les commandes arrivent en plusieurs fois alors...ça va en cuisine y suivent mais toi t'arrive pas à suivre...au début...mais après, au bout d'une semaine ils s'en revenaient pas les gens...eh ! j'ai commencé je prenais qu'une assiette dans les mains, j'arrivais pas à en prendre deux hein...après j'en prenais deux, après je les prenais par trois ! Et Jean Claude il en revenait pas il me disait putain comment tu fais (avec un sourire)...j'y arrivais bien moi, je suis resté un moment à la Claussmatt...jusque temps que je connaisse la nana là ! Je venus à Colmar pour elle, elle habite Colmar...elle....rue de remparts là tu connais ? Elle habite au numéro 13 premier étage...(en souriant) je passe souvent là-bas chez elle...ah putain dès fois elle me voit, elle ferme ses rideaux ! (en rigolant)...

ça c'est mal passé avec elle ?

« Oui.... (Silence)..... ».

Et donc vous êtes resté à Colmar au final ?

« Oui je suis bien ici, j'adore Colmar...j'adore les gens de Colmar ils sont sympas...bon la plupart sont sympas...ce matin j'étais assis y a un gars qui me dit viens je te paye un café...il m'a payé un café, j'ai bu un café avec lui.... ».

Mais je remarque que tous les commerçants de la rue ils vous payent quelque chose...

« Ah oui...des fois ils me donnent un poulet...ah ouais, ouais.... ».

Si vous deviez me résumer vos journées elles se ressemblent toutes ou bien il y a du changement ?

« Non ça change des fois... ».

Vous vous imposez un plan pour la journée, le matin y a ça à faire, l'après-midi ça

« La plupart du temps j'y vais à l'imprévu...je sais pas ce qu'il va m'arriver... »

En tout cas vous savez que vous allez faire la manche ?

« Ah oui, oui toujours dans mon coin... ».

Enfin je devrai plutôt parler d'autre chose que de la manche puisque vous m'avez dit auparavant que vous ne demandez jamais à personne, vous allez plutôt travailler alors ?

« Voilà c'est ça je vais travailler c'est ce que la boulangère me dit tous les matins...elle me dit tu vas travailler...elle me dit tu fais pas la manche toi, hier après-midi...je suis sortis hein.... ouah... elle était en colère...j'avais gagné deux euros...je suis partis chercher une boîte de cigares là à deux quelque chose là j'avais encore de la monnaie...putain je l'a vois en colère !putain y avait un turc qu'était là...avec un chien et un sac à dos là devant...commence à sortir sa casquette...oh la la !! On a déjà un client qu'est là ! un client elle parlait de moi (en rigolant)...l'autre y s'est barré elle a dit tu restes pas là sinon j'appelle la police... ».

C'est votre place alors, et qu'est-ce que ça vous fait cela, de savoir que c'est votre lieu à vous quelque part ?

«C'est mon lieu de travail c'est vrai j'y suis presque huit heures par jour...je suis tranquille, je suis bien ! »

ça fait combien de temps que vous travaillez là-bas ?

« Oh là ça doit faire quand même un an... »

Et comment vous avez décidé de vous mettre là...c'est le hasard ?

« C'est-à-dire qu'avant je tapais en face, mais je voyais que ça marchait pas...je me suis dit attend...la boulangerie là... comme je voyais pas mal de monde rentrer...je me suis mis là comme ça pis hop !ya des jours ça tombe bien, ah tu gagnes bien ! Je compte pas toutes les cigarettes et tout ce que l'on m'amène.... ».

Et vous lui en avez parlé avant?

« Ah oui... je lui ai demandé l'autorisation...j'ai demandé elle m'a dit... moi ça me dérange pas... mais il faut que t'attende dix minutes la patronne va arriver...parce que tous les endroits où je me mets devant un magasin...je demande....sauf devant les banques ».

Vous pensez que tous les sans domicile ont la même démarche ?

« Oh non y en a qui s'installe comme ça....mais ils doivent pas rester longtemps à la même place...moi j'ai demandé à la patronne, elle m'a dit si vous faite pas de bordel vous pouvez rester...je lui ai dit : vous inquiétez pas vos clients c'est les miens (en rigolant) je lui ai dit comme ça en blaguant ! Un jour j'avais une poche comme ça remplie de monnaie elle me dit eh ben t'as bien gagné là ! Oui ça va... ».

On ne s'improvise pas comme ça pour faire la manche alors ?

« Ah non moi je préfère demander... ».

Et pour vous nourrir tous les jours vous faites comment, vous allez aux restaurants sociaux?

« Si j'y suis allé juste une fois, mais j'y vais plus y a que des gens des foyers là-bas !je m'achète un casse dalle le midi, des fois je vais sur un banc vers le char là-bas, dans le parc...tranquille, je mange pis hop je reviens après. ».

Pas de sieste ?

« Ah des fois ça m'arrive ! Des fois parce que je dors pas de la nuit... ».

Ça vous arrive de ne pas dormir pourquoi ?

« Oh je sais pas...des fois ça m'arrive mais cette nuit j'ai bien dormis ! Je ne sais pas si c'est pas le fait de manger du froid, hier soir j'ai mangé que du chaud...et j'ai bien dormis... ».

Dans votre squat vous avez la télévision ?

« Non... mais j'ai la radio, j'aime bien écouter les actualités..... moi je suis un fan de sport... »

Et que pensez-vous de l'actualité en ce moment ?

« Tu crois qu'il y a des droits de l'homme toi, moi j' y crois pas de trop... ».

Et ce que vous trouvez ça normal que des gens comme vous dans la galère se retrouvent dans la rue ?

« Ben non moi je trouve pas ça normal non...y pourrait y avoir je sais pas moi d'autres trucs...on pourrait faire hein...trouver un foyer pour pas rester dehors... ».

Mais les foyers ça existe mais vous me dites que vous n'y allez jamais ?

« Oui mais moi je vais pas aller dans des foyers comme Espoir là !.... ».

Mais qu'est-ce que vous reprochez à ce genre de foyers ?

« Y a trop d'étrangers...trop de roumains tout ça...t'as un paquet de tabac sur toi t'as pas intérêt à le laisser sur la table parce que en 5 minutes il est vide hein....et ceux qu'on pas de travail ils vont venir se servir hein... » .

Mais s'il y avait dans ce type de foyer que des personnes comme vous, c'est-à-dire qui sont depuis longtemps dans la rue, ça irait mieux ?

« Ah oui on s'accorderait mieux....c'est trop mélangé là....je te dis il y a beaucoup de chineurs...ah ils sont chiants des fois...une fois j'ai perdu mon paquet de tabac et....plus jamais.... ».

Qu'est-ce qui vous révolte dans la vie ?

« Moi ce qui me révolte c'est de voir que y a des gens plus âgés que moi et qu'on les laisse dans la rue comme ça...-moi si je suis dans un foyer je laisse ma place à une personne âgée...je préfère dormir dehors...avant y avait plus de jeunes dehors...il ya beaucoup de vieux bon y a encore quelques jeunes...

Mais les jeunes y en a beaucoup qui ont un appart et qui sont juste dans la galère... »

Les personnes âgées comme vous dites qui est dans la rue ce sont des personnes comme vous qui sont dans la rue depuis longtemps ?

« Oui, des clochards comme on dit mais j'aime pas ce mot...mais vaut mieux dire SDF ça passe mieux...c'est vrai ça passe vachement mieux parce clochard, clochard...c'est vrai que ce n'est pas acceptable...je trouve que c'est pas acceptable de dire clochard.... ».

La solitude cela ne vous ne pèse pas des fois ?

« Ah non je préfère rester seul....comme ça je suis plus tranquille...comme si y a des problèmes je m'en prends après moi....pas les autres (en rigolant)...j'ai mes problèmes je dirais que c'est moi...c'est pour ça que j'aime bien être seul...je peux me déplacer comme je veux quand je suis tout seul....je vais dans un coin là, je suis libre....quand t'es avec quelqu'un pis que l'autre il veut aller là...t'es obligé d'aller là... ».

Mais pour tant au début de votre vie dans la rue à Dijon vous étiez en groupe, non ?

« Là on était bien mais on était jeunes hein, on était des petits jeunots.... »

Et maintenant ça ce n'est plus possible ?

« Non, non c'est pareil à Mulhouse on était cinq là....ça marchait pas c'était toujours la bagarre...on se tapait dessus, pour une bouteille....pour une clope allé hop...tu veux pas m'en donner pang... l'autre y lui mettait un coup de poing...y avait beaucoup de violence...moi je suis pas trop pour la violence....je suis plutôt pour la gentillesse...je préfère la gentillesse....rigoler avec les gens et tout...moi j'adore rigoler...c'est ça qui me tiens...si j'aurais pas le moral je pense que ne serait pas comme ça.... ».

Vous seriez comment alors ?

« Je sais pas où je serai, justement....moi je sais que j'ai le cœur gai...dans la rue il faut que j'arrive à sortir une connerie....n'importe laquelle...si je vois une personne il faut que je la fasse rire....c'est ça qui me motive...c'est ça qui me donne la pêche hein... ».

En résumé vous ne pouvez pas passer une journée sans voir des personnes ?

« Ah oui... ».

Vous aimez bien être seul et en même temps voir du monde alors ?

« Ah oui, j'aime bien voir du monde quand je fais la manche....après si j'ai bien gagné je reste dans mon coin et j'aime bien être seul...j'ai pas envie de tomber sur un autre SDF...je préfère être seul, être dans mon coin, manger mon casse-croûte...pénard comme ça... ».

Mais la manche c'est fatiguant, non ?

« Ah ça crève surtout quand ça tombe pas... parce que tu vois les gens qui passent devant toi qui disent on a pas de monnaie...je préfère qui donne de leur plein gré...je préfère pas leur demander...j'aime pas devoir aux gens...je préfère que eux ils me doivent que moi je leur doive... ».

Généralement c'est l'inverse on préfère devoir à quelqu'un que ce soit la personne qui nous doit, et vous c'est l'inverse, pourquoi ?

« Je trouve que ça passe mieux...non...on me dit pourquoi vous demandez pas vous faites pas la rencontre... ».

La rencontre ?

« Oui... par exemple tu descends la rue...tous les gens qui passent tu leur demandes une pièce...on appelle ça la « rencontre »...Mais moi j'ai jamais fait ça...moi je me pose et je reste tranquille....c'est un truc que j'ai trouvé comme ça...moi je trouve que c'est plus cool que de demander aux gens...c'est un truc que j'aime pas du tout... ».

Mais vous en avez repérer d'autres des coins que la boulangerie ?

« Non pour l'instant...je suis là... »

C'est quoi un bon coin pour vous alors ?

« Avoir déjà beaucoup de passage...de pouvoir parler avec les gens ça... déjà ça passe mieux...moi j'aime bien...moi j'aime bien dire bonjour aux gens...bon y en a qui répondent pas ! Mais bon ceux qui répondent je suis content...ça me donne le moral, voilà... » .

Le matin vous y êtes tôt à la boulangerie ?

« Oh vers neuf heures...neuf heures et quart et puis après je repars à treize heures quatorze heures...je vais casser la croûte...si je suis crevé je fais une petite sieste, jusqu'à quatre heures...et je reviens là jusqu'à la fermeture de la boulangerie, sept heures...sept et demi...et après je rentre au squat...j'écoute la radio ou alors je bouquine, ça m'empêche pas de bouquiner en écoutant la radio...ou alors ce que je fais, je fais pas mal de mots mêlés....tranquille... ».

Et l'argent de la recette vous la compter ?

« Ah oui mais je compte que ce que j'ai gagné la journée... et demain c'est le RSA qui tombe ! ».

Mais justement dans le cadre du RSA vous êtes suivi par une assistante sociale ?

« Non moi j'ai une curatelle, c'est elle qui fait tous mes papiers... elle est très sympa... »

Mais elle sait que vous vivez dans la rue, qu'est-ce qu'elle en dit ?

« Ben elle essaye de me trouver un appart.. ».

Et vous en pensez quoi ?

« J'aimerais mieux avoir mon appart...que me retrouver dans un foyer... ».

Mais vous allez vous retrouver seul ?

« Ah mais ça m'empêchera pas de faire comme si j'avais pas d'appart pour combler les fins de mois ah oui... ».

Et vous vous considérez toujours comme un SDF ?,

« Ah non...moins...un peu moins...parce que j'aurai un logement, je serai toujours à la boulangerie, elle veut pas que je parte hein...pendant une journée je suis pas venu la boulangère elle s'est inquiétée..elle m'a dit je croyais que t'étais arrivé quelque chose...je lui ai dit non j'avais rendez-vous à l'hôpital avec le docteur Grangier, j'ai passé la journée là-bas quand arrive chez lui tu sais à quelle heure tu arrives mais pas à quelle heure tu pars...moi ce que j'aime pas c'est attendre ! ».

Et les hôpitaux ça vous gêne ?

« Non, non moi j'ai dit...à part les dentistes... ».

Vous avez eu comme le dentiste, d'autres mauvaises expériences dans votre vie ?

« Ah non jamais...mais j'ai pas été souvent à l'hôpital à part pour mon ulcère à l'estomac...ça c'est bien passé ».

Vous avez eu un ulcère comme votre père ?

« Voilà...ça va mieux maintenant j'ai réduit l'alcool je te dis, j'ai ralenti, ils m'ont dit que ça peut se redéclencher....j'ai même vu mon opération se faire...de l'intérieur, tu vois tout, après ...on a un sacré intérieur quand même ! Tu vois ils te recousent et après ils te disent dans cinq minutes on vous amène à manger...ah Putain moi je

leur ai dis-moi je veux pas bouffer hein...(en rigolant) ah non quand j'ai vu ça non, non ! je mangerai mieux ce soir... ».

Un petit logement ce serait votre but alors ?

« Ah oui ,j'aimerais bien avoir mon petit studio tranquille... »

Pour recevoir du monde ?

« Ah non, non, non....je veux personne chez moi...si je peux avoir un studio qui accepte les bêtes alors je prends un chien...je serai plus tranquille avec un chien... ».

Vous avez déjà eu un chien ?

« Oui, j'en avais un à Dijon dans la rue, et il s'est fait écrasé par un bus....j'aimais mon chien c'était mon compagnon...je l'avais depuis tout petit, le bonhomme il m'a dit, si vous le prenez pas je l'abat...j'ai dit donnez-moi le...je lui ai donné dix euros....ah mais y bouffait celui-là ! ».

Cela a du vous faire quelque chose, je pense ?

« Ah oui j'ai été choqué c'est pour ça que j'attends d'avoir quelque chose pour reprendre un chien...déjà trouver un logement se serait mieux pour moi...que d'être tout le temps dehors...dans ton squat tu sais pas quand t'arrive ce qui peut t'arriver, tandis que quand t'es chez toi, t'as les clés dans ta poche...tu sais ce qui peut t'arriver le squat tu sais pas...tu le soir chaque fois que je vais dans mon squat ? je me demande s'il est encore là... ».

Et si vous perdiez votre squat ?

« Ben j'en retrouverai un autre...je perdrais pas de temps, j'arriverais bien à trouver quelque chose....y paraît qu'il y a pas mal de squat à Colmar.. »

Et l'intérieur de ce squat, vous l'avez décoré ?

« Non par pour l'instant, c'est juste de première nécessité, mais après je vais mettre des tableaux, si je trouve....ah si ! j'ai un poster de Johnny.... J'adore Johnny....».

Vous vous sentez en sécurité à l'intérieur ?

« Ah oui.... ça va et quand je suis pas là y a la voisine qui surveille....la dame qui surveille en face elle me dit ah il est là...j'entends la radio c'est qu'il est là...elle est rassurée elle sait que je suis rentré...alors comment était votre journée, moyenne je

lui dis....des fois je lui dis elle a été bonne...c'est une personne âgée mais elle est gentille... ».

Dans l'ensemble les personnes vous acceptent ?

« Oui, des fois y en a dans la rue qui me disent t'as qu'à aller travailler....des trucs méchants, clochard... ».

Et vous en pensez quoi ?

« Je m'en fous je leur dis si vous êtes pas content prenez ma place et je prends la vôtre ! Ils me disent mais on est pas comme vous ! ».

Et vous, vous prenez comment cette remarque ?

« Je leur dis vous inquiétez pas... un jour vous allez prendre notre place ! Moi j'ai connu une personne qui se vantait à Mulhouse.... jamais j'ai été dans la rue....directeur de banque hein....un mois après il était SDF, il a perdu sa place après il s'est fait viré par sa bonne femme et c'est retrouvé à la rue... ».

Entretiens de Claude

Claude : « Ben voilà, j'aurai 47 ans au mois de janvier...je suis né à Colmar, j'ai quatre frères et cinq sœurs...j'ai juste une sœur qui est décédée récemment...au mois d'avril d'un cancer...et j'ai perdu ma mère adoptive quinze jours après...ma famille, c'est une famille d'accueil et ma vraie mère je l'ai connue et elle est aussi décédée, mon vrai père je l'ai pas connu. Je suis né à Colmar et j'ai été tout de suite placé, c'est moi qui suis né en premier, mon autre frère et mon autre sœur sont venus après...j'avais deux ans quand j'étais placé...j'ai des demi frères et des demies sœurs...pour nous c'est la famille.... ».

Et votre scolarité, vous pouvez me raconter votre parcours scolaire ?

Claude : « L'école ? Ben d'abord la maternelle, après la primaire, secondaire après j'étais à Volgelsheim au collège, après j'étais en SEGPA et après j'ai fait des travaux, j'ai appris peintre et puis j'étais en usine, après j'ai commencé à travailler au buffet de la gare, j'avais quinze ans, seize ans, je servais... c'était un stage pour le collège... ».

Et vous vouliez faire serveur dans la restauration ?

Claude : « Non, j'ai juste trouvé un stage, et j'ai bossé là-bas deux ans...quand j'étais en stage, je prenais tous les jours le bus...et le dimanche c'était ma sœur ou mon père qui m'emmenaient...après je suis venus en vélo et le dimanche je faisais Muntzenheim – Colmar, à vélo...ça fait environ dix kilomètres aller, eh fallait le faire ! Y avait pas encore de pistes cyclables...été comme hiver, je travaillais à Noël, à nouvel an et tout. Des fois à nouvel an c'était mon père qui était obligé de me chercher... pas de bus... c'était le bon temps !

J'avais ma paye de serveur, des copains, je commençais à boire (en rigolant)...je vidais les verres, c'était ma jeunesse ! Je cassais même des assiettes, elles étaient retirées sur ma paye...et à la fin de contrat ils m'ont pas renouvelé...c'était un contrat d'apprentissage avec l'école...et à dix-sept ans j'ai devancé l'appel pour aller à l'armée...j'ai eu ma feuille de route, les trois jours à Mâcon pour la visite...c'était en août 1984, début 84, oui... je suis partis deux ans... à Montigny les Metz...j'ai fait une préparation militaire, après euh... je suis resté un an après être gradé première classe... avec la fourragère, eh oui première classe ! mais j'ai fait du rab...j'ai fait trente-cinq jours de rab...(quelques instants de silence).

J'ai fait des conneries, je me casais de la caserne, refus d'obéissance, j'ai cassé un camion lors du permis...j'ai pas fait attention lors d'une manœuvre, et j'ai dû rester à la caserne...je suis sorti de l'armée à vingt et quelque... vingt-trois...mais j'ai encore fait du rab, c'était à Strasbourg... j'étais muter à Strasbourg comme le reste du contingent. Je suis resté un an là-bas...une fois j'étais un mois sans monter, un

mois sans monter...consigné... TIG, gardes, j'étais réquisitionné, les autres y partaient et moi je restais... ».

Et après ?

Claude : « Je m'en suis sorti tout seul, comme un grand...mon sac sur le dos...et je suis rentré chez moi...à Strasbourg derrière la gare, à la caserne...régiment de transmission, j'ai fait trois libération, tu sais ce que c'est ? C'est-à-dire que c'est le contingent qui part, j'en ai fait trois, d'abord mon contingent...et après deux autres...et moi je devais rester, j'avais un dossier comme ça...je faisais le con ! Je tallais la route hein...un jour ils m'ont retrouvé dans une nuit en boîte de nuit avec treillis et rangers, j'étais en boîte de nuit...ils me cherchaient...je suis rentré en boîte comme ça, je passais par derrière, y avait un garde quand il faisait le planton, il allait dans sa chambre et ciao, il regardait plus.... tu pouvais sortir comme tu voulais....là on a mangé ! Moi j'aurais pu continuer l'armée.... mais je voulais pas....non j'ai donné.... ».

Et après l'armée vous avez fait quoi ?

Claude : « Ben j'avais mes deux sœurs, une qui habitait à Molsheim, l'autre qui habitait à la maison, donc je suis retourné chez eux, un weekend... chez mes parents et après j'ai commencé à travailler en intérim...».

Pendant longtemps ?

Claude : « Oh oui, j'en ai fait plein de petites missions...et après j'ai commencé à travailler dans la surveillance à la centrale nucléaire de Fessenheim...j'ai travaillé quatre ans là-bas...j'ai fait une formation dans ce domaine et après ils m'ont mis à GEFCO à Marckolsheim...et après la société elle a fait faillite, et c'est une autre entreprise qui a repris et moi j'ai continué... j'avais les indemnités et tout, et un jour, pan ! L'agence intérim elle m'a dit c'est fini...le contrat s'est arrêté, je devais avoir dans les trente et quelque... ».

Et c'est à ce moment que vous vous êtes retrouvé dans la rue ?

Claude : « Non, après j'ai encore fait d'autres missions, et j'habitais toujours chez mes parents...bon entre temps j'ai eu des copines...j'ai même eu une relation sérieuse avec une femme pendant six ans... »

Vous avez eu des enfants ?

Claude : « Non. On n'était pas mariés, on était en concubinage...je vivais avec elle, et elle, elle avait déjà un garçon et une fille...bon son ex il venait de temps en temps... bon ça s'est fini parce qu'elle sortait avec des autres gars ! Et quand elle était dans la merde elle continuait à m'appeler...moi entre temps, moi je travaillais...à gauche à droite... »

Et vous l'aidiez ?

Claude : « *Ouais...bon il y avait juste un blême c'était son père...son père était de la police de l'air et des frontières, sa femme aussi attention...elle me disait sale arabe... »*

Pourquoi, vous êtes français ?

Claude : « *Non soi-disant j'ai des origines marocaines...mon vrai père était marocain, mais je l'ai pas connu hein, ma sœur qui est décédée, ma vraie sœur c'est elle qui me l'a dit. J'ai eu deux pères... Elle a fait des recherches... »*

Et votre vraie mère ?

Claude : « *Elle était française, elle était de la Haute Saône...du côté de Vesoul elle est morte ça fait deux ans...d'abord c'était ma vraie mère, après ma mère adoptive, ma vraie mère est morte d'un AVC...moi je savais pas c'est mon autre frère qui me l'a appris... »*

Vous êtes toujours en lien avec votre frère ?

Claude : « *Oui, oui... il habite pas loin, je le vois.... à part mon père adoptif...mon père ça fait près d'un an que je ne l'ai pas vu, avant j'allais chez lui, mais depuis que ma belle-mère est morte c'est ma sœur qui s'en occupe, il est déprimé... »*

Mais comment vous vous êtes retrouvé dans la rue ?

Claude : « *Ben... je faisais trop le con, j'étais à droite à gauche, dehors, chez mon autre frère et un jour on a eu une discussion et il m'a dit soit c'est comme ça, soit tu pars...heureusement que j'avais le permis...on me l'a retiré une fois pour l'alcool, à Horbourg Whir....et après visite médicale, prise de sang... ils me l'ont donné pour six mois...ils m'ont envoyé une lettre, un recommandé..... »*

Mais à cette époque vous travailliez ?

Claude : « *Oui, oui je travaillais encore...j'ai été dehors à peu près vers trente-cinq ans...mais c'est un peu compliqué quand je travaillais j'aidais mon père...et après j'étais dans le sud, j'avais un copain qui avait une entreprise...j'étais partis dans le sud pendant six mois, là-bas j'étais planqué et tout...je voulais plus rentrer en Alsace...Port Barcarresse, Fréjus...Sainte Marie de la mer pendant six mois...on était sur des bateaux, on avait tout à l'époque c'était encore en franc. Des fois j'avais pas de tunes...j'allais voir mon pote t'as pas cinquante balles et là ouh lala on faisait la fête...on travaillait la nuit, on s'occupait de l'installation des supermarchés... »*

Mais comment ça s'est arrêté ?

Claude : « *Oui c'est lui qui a merdé... à l'époque il avait un contrat de trente-cinq mille francs à l'époque, il a refusé, c'est un autre qui a pris le contrat et j'ai perdu mon travail. Alors je suis rentré en Alsace...j'avais plus de tune...maintenant mon pote il a*

un magasin de pêche, il est espagnol...je lui ai dit et maintenant on fait quoi, moi je fais quoi maintenant ? Il me restait mes parents, mais j'aurais préféré rester dans le sud...parce que là-bas, tu connais personne et mon pote il connaissait du monde, et la copine à un autre ouvrier, il avait une copine avec un appart, on squattait la bas...et des fois on dormait à la belle étoile sur le quai...(long silence)

J'ai été à Avignon aussi là-bas c'est nickel...pour le retour, ou je rentrais avec mon pote ou avec le camion...je pouvais pas rouler trop vite avec le camion. C'est lui qui a fait le con...il aurait pu dire oui il a dit à l'architecte ça m'intéresse pas...on avait plus de boulot, il a perdu la marché et moi le boulot, et je me suis dit maintenant qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais ? Ça me plaisait ce boulot...je me levais à quatre heures du matin...quand on est revenu à quatre heure du matin...en Alsace... ».

Et après vous avez cherché du travail ?

Claude : « Oui après j'ai continué quelques petits boulots, j'avais un pote il était agriculteur, je lui ai donné des coups de main...et j'habitais toujours chez mes parents, mais là ça commençait à déconner quoi...avec mon père je m'entendais pas, il me traitait de feignant, de clochard...c'est comme ça et là je suis partis...et je suis retourné pour une visite mais je peux plus rester avec lui...des fois je partais une semaine, deux semaines... ».

C'est à ce moment que vous avez connu la rue ?

Claude : « Oui enfin je me comprends, avant j'étais toujours à droite et à gauche je squattais chez mon frère, des amis...c'est pas une vie...je faisais la manche partout...dans des supermarchés.... ».

Vous aviez une tactique pour faire la manche ?

Claude : « Ben de toute façon si tu veux quelque chose faut le chercher...faut déjà que tu le sente, que tu sois motivé...si tu es obligé d'attendre une heure pour un euro ou cinquante centimes c'est pas la peine...je vais chez les gens et je leur explique mon cas, ma situation...je leur dit que je suis un peu en galère à la fin du mois... »

Et ça fonctionne ?

Claude : « ça dépend il y a des rapiats... ».

Et vous alliez en foyer pour dormir ?

Claude : « Non j'y suis allé une fois je me suis fait voler l'ensemble de mes affaires neuves que ma mère m'avait payé, et puis, ils me mettaient de corvée de ménage tous les weekends, alors qu'il y en avait d'autres que moi...et après j'ai trouvé un squat ».

Et vous l'avez trouvé comment ?

Claude : « Ben tu te balades et tu regardes, mais faut être discret et pas le dire aux autres...mais avant j'avais commencé par l'abri de nuit rue de la Fecht....un soir au

*repas un éducateur est venu vers moi en me disant non, non toi tu n'es plus ici tu dois partir ailleurs, rue de la Fecht....à l'époque j'avais fait une demande c'était rapide et j'étais content...j'avais un autre éducateur mais il m'a cassé tous les jours, le nettoyage comme je te disais, j'ai morflé, les escaliers, tout, tout, tout ,tout...y a pas que moi ici, ils en profitent bien.... Il regarde même les douches...je suis descendu, je les faites quatre fois j'ai rendu le matos et je suis monté dans ma chambre, je suis redescendu et l'éducateur m'a dit vous avez déjà fini ? Et entre temps y avait un autre connard qui avait pris une douche ... (silence)
j'arrive il y avait de la flotte par terre, je lui ai dit j'ai fait tous les étages y a dix minutes...excusez-moi je viens de le faire, le temps que je me suis préparé il y a un homme qui a fait la douche...je suis resté six mois là-bas, un weekend en je suis pas rentré, je suis allé chez mon frère, il y avait un cadenas dans l'armoire de ma chambre, je l'avais pas mis...j'étais parti un weekend, chez mon frère et je reviens, putain je chercher quelques affaires...
.j'ai ouvert putain y avait plus rien le gars de ma chambre il en a profité que j'étais pas là pour tout piqué....y avait plus que mon matelas tout était parti, après on était en bas dans la cave on a fait tout le tour on a regardé partout tout piqué rien du tout, y avait des chaussures que ma mère m'avait offert dans un sac de sport, on m'a tout piqué...j'ai porté plainte, je suis allé au commissariat, voilà j'étais à Djibaou on m'a piqué mes affaires on sait pas où elles sont...j'ai dit maintenant ça suffit... »*

Et vous avez cherché un squat ?

Claude : « Non pas tout de suite, d'abord je dormais dans ma voiture qui était sur un parking, je faisais la navette tous les jours entre Colmar et Andolsheim et je dormais dans la voiture quand j'étais plus chez mes parents. Au départ je dormais dans la voiture après je suis à nouveau rentré chez mes parents et après j'ai perdu ma voiture à cause du contrôle technique le pot d'échappement y avait un trou.... J'ai eu plusieurs voiture, fiat, R4, R5, Mégane...si je voudrais je pourrais refaire le permis de conduire mais à cause de l'alcool, y a le code, la conduite, et la prise de sang,...J'ai eu le code à l'époque au bout de trois fois et la conduite du premier coup, je suis meilleure en technique que les trucs du code... C'est mon frère qui m'a appris à rouler en bécane j'aime la vitesse comme lui.... ».

- Au bout d'une heure nous achevons notre premier entretien et nous donnons rendez-vous le lendemain matin même heure, même endroit -.

Ce second entretien s'est déroulé dans la rue, contrairement au précédent, assis au bord de la fontaine de la place de la gare à Colmar. Je lui indique le moment où nous sommes arrêtés dans l'énonciation de son récit et nous poursuivons.

D'emblée un homme et une jeune fille viennent à notre hauteur et salue Claude. Claude fait les présentations : « Ben voilà lui c'est mon beau-frère et sa fille, ma nièce..... ».

Le beau-frère : « Alors ce nouveau logement, ça va ? »

Claude : « Ouais, ça va, maintenant faut tenir dedans....je suis encore à l'essai il faut que l'association ils voient si je teins dedans et après on verra... »

Le beau-frère : « *Oui tu vas tenir, la rue maintenant c'est bon quoi....* »

Claude : « *Oui je sais mais c'est pas facile, sans boulot, il faut que je trouve un boulot sinon je vais m'enmerder tout seul dans cet appart....j'ai fait des demandes à l'association Espoir, maintenant j'attends, j'attends.....* »

Le beau-frère : « *Oui ça va venir t'inquiète pas....tu verras tout ira bien..... bon je te laisse avec ton ami (nous)...j'ai des courses à faire avec la gamine.....allé salut Claude à une prochaine dans ton logement, j'aimerais bien le voir....* »

Claude : « *Oui oui, salut* »

-L'homme et sa fille nous quitte. Nous reprenons l'entretien. J'en profite pour le relancer sur ses relations avec des membres de sa famille ou autre.

On dit souvent que les personnes dans la rue sont seules et n'ont plus de liens avec des personnes proches ?

Claude : « *Ben là tu vois que non, ils m'ont aidés et moi je les aide, et ben oui quand j'ai eu des problèmes ils m'ont donné un coup de main....des fois en hiver je dormais chez mon beau-frère...ce qui s'est passé avec lui (en me parlant de son beau-frère) il a tapé ma sœur. Et après c'est passé par le tribunal et tout....* ».

-Je le relance sur son retour du sud et lui demande de me raconter la suite des événements une fois de retour en Alsace -.

Claude : « *je traîne, j'ai rien... je me démerde quoi....* ».

Vous faisiez la manche ?

Claude : « *Oui, partout tu traînes en ville ou quelque chose hein... l'endroit il faut le sentir, si tu le sent pas c'est pas la peine... et un moment il faut que tu dises stop... maintenant tu cherches un boulot parce que c'est pas une vie ça...c'est dur de demander aux personnes, bon tu expliques le cas quoi...j'explique toujours ma situation...il faut être concluant....c'est le terme, il faut être concluant, c'est-à-dire tu as déjà à dire bonjour...faut être propre pas venir comme ça...tu dis bonjour tu demandes si la personne peut te rendre un petit service s'il vous plaît...les gens y comprennent...et comme je suis déjà connu c'est même pas la peine que je parle...parce qu'ils me voyaient, j'attends que les gens soient disponibles, toujours....j'attends qu'ils fassent leur business. Comme ici quoi, j'attends qu'ils payent à l'horodateur par exemple...et après tu viens comme une couleuvre...bonjour excusez-moi vous n'auriez pas une petite pièce de vingt centimes...faut pas venir avec un euros ou deux euros, non dix ou vingt centimes...alors les gens ils te disent qu'est-ce que vous voulez faire avec dix ou vingt centimes ? Y en a des fois qui m'ont déjà dit, comment on dit ça ? J'ai pas de sous, j'ai dit oh ! C'est pas grave...même pas deux minutes après ils te courent après pour te donner des sous (en rigolant)...ah j'ai trouvé un euro...je dis merci, une fois y en a un qui m'a donné un carambar...j'ai pris le carambar, j'attends il me dit eh Monsieur... eh Monsieur, après il m'a donné cinq euros....* ».

Vous disiez que c'est important d'être toujours présentable aux yeux des gens, pourquoi ?

Claude : « Faut non plus pas être habillé comme un ministre mais être cool...ça donne une autre image tu vois. J'en vois beaucoup à la gare ils sont mal habillé, assis par terre et qu'est-ce que tu ramasses vingt centimes...ils vaut mieux être debout, moi je suis à la rencontre....je tourne je suis pas toute la journée comme ça assis par terre et j'attends...je vais vers les gens sinon si tu rencontres des gens, des connaissances...tu expliques écoute voilà c'est la fin du mois...c'est dur y en a un il m'a dit comme ça essaye de voir ce que tu veux faire de ta vie.. y en a beaucoup qui m'ont dit ça... est ce que tu veux réussir dans ta vie... ».

Et ça vous faisait réfléchir ?

Claude : « Eh ben bien sûr, bon ils te donnaient quelque chose...mais en contrepartie si ils te revoyaient comme ça ils te disaient non, non c'est fini...y a beaucoup de tickets restaurants...à la place de l'argent ils te donnent des tickets restaurants, ils te disaient voilà j'ai pas de liquide sur moi, mais si vous voulez j'ai des tickets restaurants, ça vous intéresse, ça allait jusqu'à huit euros...et à la place de manger, je faisais des courses...c'est juste huit quatre-vingt et je me suis dit attends si tu vas dans un resto manger pour huit quatre-vingt il vaut mieux faire des courses alors le soir j'allais au LIDL et je faisais mes courses...pour huit euros c'est bon, une fois que tu as mangé qu'est-ce que tu fais, je vais souvent à la cafète du Leclerc...et là le moins chère c'est cinq euros et des brouettes...et une fois je suis allé là-bas avec un ticket restaurant, c'était cinq quatre-vingt et ben je suis allé j'ai eu droit à un quart de rosé un plat et un dessert...et y en a un l'ancien patron il m'a vu à la cafète il m'a dit : Claudy... chapeau ! Parce que j'étais en train de manger (en rigolant) il croyait que je travaillais et que j'avais des tickets resto...c'était l'ancien gérant du PLAZA...je l'aime pas...

J'ai déjà fait des bonnes sommes, une fois pendant la grève des buralistes, il n'y en avait qu'un ouvert je me suis mis à faire la manche devant, j'avais les poches pleines, il y avait plein de monde...j'attendais...et je suis allé boire un quart de rouge.....quand je ressors il y en avait déjà deux autres.... ».

Il y a des personnes qui font la manche devant l'église après la messe ?

Claude : « Non moi c'est pas mon style, j'aime pas ça... je préfère être honnête, expliquer ma situation..... ».

Mais vous discutez avec les gens lors de la manche, c'est aussi pour ça que vous la faites ?

Claude : « Oui, faut savoir comment ça va... y en a qui me racontent leurs malheurs, je les conseille, je les reconforte.... »

Et vous qui est-ce qui vous réconforte ?

Claude : « Personne, je me parle à moi-même, je me dis que j'essaye de faire le bien, j'ai assez fait de mal, j'ai pas tuer, j'ai pas volé, ah si uniquement quand j'étais dans la rue, une fois...j'avais pas le choix... ».

Avant vous me parliez de votre beau-père qui vous traitait de « clochard », qu'est-ce que vous pensez de ce terme ?

Claude : « ça m'a fait un choc, mais je le savais...parce que je travaillais pas, mais le clochard, normalement il y a le SD... Sans déficience fiscale (en rigolant) SDF, c'est-à-dire que tu ne payes pas d'impôt, SDF, SDF qu'est-ce que ça veut dire t'es dans la rue et alors tu cherches des ennuis à personne ! et un clochard c'est pas la même chose, c'est vraiment quelqu'un qui le veut...un SD c'est quelqu'un qui essaye de s'en sortir...avec les aides, y a deux définitions soit c'est SDF soit c'est clochard...clochard c'est vraiment celui qui veut, qui veut rien avoir, qui veut pas s'en sortir et SD c'est-à-dire qu'il suffit d'avoir un problème, un problème fiscal, de famille, de logement, parce que j'en ai déjà connu des gens ils avaient des bonnes situations...il suffisait d'un coup comme ça...ils étaient haut niveau et du jour au lendemain, poum ! Il suffit que ta femme ou l'homme il éjecte l'autre dans la rue, ils sont mariés ils ont des gosses et la femme, ou l'homme un beau jour dis tiens casses toi et la personne elle se retrouve dans la rue...et tu peux avoir une bonne situation... ah oui je te le dis, le clochard c'est celui qui veut, qui veut rien savoir, il y a des associations mais ils veulent pas qu'on les aide et on peut rien faire, j'en ai connu à l'abri de nuit, il avait soixante ans, un soir on dormais d'un coup y a l'éducateur il rentre dans la chambre oh putain ! Il ouvre la porte et ouvre la lumière...putain c'était un représentant, bien fringué et tout, sa femme la jeté dehors.... ».

Mais ce n'était pas un « clochard »

Claude : « Non c'était un SD...comme moi... »

Mais pourquoi ce terme SD plutôt que SDF ?

Claude : « On dit dans la rue SD et non SDF...y en a des biens comme des mauvais, qui picolent et qui foutent la merde, mais faut essayé de voir ce que tu vaux, moi si je change pas il y a plus personne qui me parle ils voulaient voir, les gens de ma famille, si je valais le coup et si je m'en sortait...ils voulaient voir si j'étais capable de m'en sortir, moi personnellement j'en avais marre de trainer, le soir ici, bon quand il fait beau comme ça, ça va, mais en hiver. Tu te les cailles quand même...moi mon logement j'y suis que pour la nuit sinon je suis dehors toute la journée, a part quand il fait trop froid là je reste devant la télé et je m'enmerde !... »

Vous avez eu plusieurs squats avant ce logement ?

Claude : « Oui...à la rencontre tu tournes tu regardes, un endroit protégé que personne ne sait où c'est, sinon tu ne dors que d'un œil...il faut aussi demander l'autorisation aux voisins....tu vois, faut pas rester comme ça, tu peux pas y aller sinon ils te dénoncent aux flics, il faut aussi que ce soit propre sinon il y a les tuyaux de canalisation dans les halls quand il neige ou il pleut pur que tu sois protégé ; mais le plus important c'est de demander aux entourages l'autorisation...je squat ici quand je pars c'est propre et tout, pas qu'il y ait des plaintes et tout... ».

Et vous emménagiez l'endroit ?

Claude : « Non pas de trop c'est pour se reposer et des fois être seul mais j'étais avec un pote on faisait chaque fois la navette pendant la nuit il y en avait un qui dormait et l'autre qui surveillait...parce que sinon tu dors seulement d'un œil fallait toujours regarder si personne te suis, tu sais ça va vite, après les autres ils viennent t'enmerder ! J'en ai eu des aventures, une fois la police, une fois un gars est venu il a foutu le bordel on l'a viré, c'est chacun pour soi dans la rue, a part quand tu connais des gens... »

Et à part la manche il vous arrive de faire des petits travaux pour l'habitant en échange d'une pièce ?

Claude : « Oui... à la Manne, Manne emploi, j'avais un contrat moi je signais et la cliente elle signait et après il fallait que j'aille de nouveau là-bas, un contrat comme en intérim, là il signait, moi je signais et tous les vendredis j'avais la paye... sinon pour rendre des petits services aux habitants... moi je fais pas ça, je vais plutôt à la rencontre...je tourne voilà....avec des fois des remarques va travailler, clochard, je leur disait vous croyiez que c'est simple comme ça ?ça fait plus de dix ans que j'ai plus bosser, c'est dur de reprendre...c'est, j'ai des connaissances, tu peux faire un peu de tout si une personne elle t'explique... y a un travail à faire, ils te disent bon t'as ça...t'as ça à faire... après moi je le fais, je gamberge, je suis quelqu'un qui gamberge...je le fais...à ma manière....

L'ancienne patronne d'une auberge que je connaissais voulait que j'aille travailler pour elle mais c'était trop loin j'avais pas de voiture alors j'ai pas pris...plus tôt j'y étais allé pour travailler chez elle et elle avait plein d'animaux c'était une ferme, un jour y a un bouc qui m'a bousculé, je suis allé voir la patronne et je lui ai dit, j'ai pris la fourche et je lui ai donné un coup ah ! les animaux..... ».

Vous n'avez pas de chiens ?

Claude : « Non, non, déjà j'ai du mal à m'assumer moi alors encore un chien.....y en a qui ont des chiens, des chats, il y a une que je connais elle a un dalmatien, c'est pour faire bien, ça marche mieux la manche, les gens ils donnent plus pour la bête que pour l'homme, j'en ai déjà vu qui ramène des croquettes...les gens ils réfléchissent ils se disent si je donne à lui qu'est-ce qu'elle va bouffer la bête ? Ils préfèrent donner pour la bête...j'en ai déjà vu qui ramenait des paquets de croquettes...un paquet qu'il a donné au chien et l'autre il a eu un sandwich...chaque personne a une autre mentalité...comme je t'ai dit avant il y en a une qui m'a dit ah j'ai pas de monnaie et dix minutes après elle te ramène des sous... ».

Les journées dans la rue, elles sont longues ?

Claude : « Ben eh tu tournes...tu regardes le monde passé...et y en a des cas, c'est un spectacle, j'en ai déjà vu des trucs ici, gare de Colmar...bonjour, y en a qui s'engueulent c'est le train, train quotidien, y a aussi des belles femmes qui se promènent... ».

Et vous les femmes ?

Claude : « d'abord il faut que je trouve une situation, et après on peut discuter mais pour l'instant il faut que je trouve, un but que je bosse, là j'ai fait la demande chez Espoir en CAV et j'attends la réponse de la commission tu gagnes soixante euros tous les vendredis tu travailles quatre heures par jours...j'ai remplis tous les documents, maintenant c'est en attente...c'est eux qui m'ont fait la demande...ils m'ont donné le formulaire, mais ça passe en commission c'est ça le problème si c'est accepté tant mieux sinon, ils m'ont dit qu'il y a une place de libre, là ça passe, ou ça passe ou non...si c'est oui, c'est oui, si c'est non, c'est non, c'est eux qui me l'ont proposé, je suis dans la voie légale, moi j'attends...moi je sais pas comment ils travaillent entre eux maintenant il font une réunion tous les mercredis où ils traitent les dossiers, comme à la CAF ils traitent des dossiers, c'est cas par cas on est combien de chômeurs ? y en a cinq des associations qui se réunissent après ils font le tri, là c'est bon, là non, là c'est moyen, ils veulent savoir qui en veulent, il y a vingt personne qui attendent alors, au plus urgent qu'ils font, ils voient très bien, il faut que je passe une fois par semaine, et le mercredi ils viennent dans mon logement, ils veulent voir si tu t'en sort ou pas, sinon laisse tomber, c'est comme les logements, ils attendent les gens, en face de ma fenêtre du salon ça fait déjà un an qu'il y a pas de locataire, c'est pas normal...pourquoi les gens ils attendent et il y a des logements de libres ? Moi j'en ai un je paye mon loyer, je fais pas le bordel....moi je l'ai juste pour dormir mais je peux pas rester entre quatre murs....des fois je regarde la télé....sinon.... »

Je connais des personnes qui malgré le logement sont dans la rue toute la journée, et vous ?

Claude : « Si ça me prend je rentre...ça dépend, si ça me prend, je m'enmerde hop ! Je rentre, je vais me faire chier à tourner...je rentre...je sais pas quoi faire je rentre, j'en ai marre je repars...le soir qu'est-ce que tu veux faire ?...maintenant j'ai un logement c'est-à-dire que si je veux rentrer, je rentre...c'est une liberté...si t'as un squat c'est pas pareil tu peux pas rentrer quand tu veux parce que tu as des gens qui passent, la journée, tu pars le matin tu reviens le soir, à moins qu'il y ait quelqu'un qui t'autorise, il faut d'abord demandé si tu peux rester ou pas rester....moi mes affaires j'amène tout, ça c'est clair, rien laisser trainer... il suffit qu'il y ait quelqu'un qui passe et il te pique, tu rentres le soir, tu dors et le lendemain tu te lèves et tu pars avec ton bardin...une journée c'est long... tu peux pas être là et là...t'es en ville, tu squattes et le soir tu rentres t'as plus rien.... ».

-Nous terminons ce second entretien d'une durée d'une heure. Claude me dit qu'il nous dit : « Ben je crois que je t'ai raconté les trois quart de ma vie.... ». Nous nous donnons à nouveau rendez-vous le lendemain comme d'habitude

afin d'achever son récit et afin que je puisse lui remettre les premières transcriptions. Lors de mon départ, Claude se dirige vers une femme qui est en train de mettre de l'argent dans l'horodateur. Il s'approche d'elle : « *Bonjour Madame excusez-moi de vous déranger....vous allez mettre des pièces dans l'horodateur ?* »

La femme étonnée lui répond « *Bonjour, Oui, oui.....* ». Claude lui explique que la police municipale passe mais regarde rarement les voitures garées. « *Vous avez pas besoin de mettre autant de sous...un euro ça suffit, si les policiers voient que vous avez payé c'est bon..... et puis si ils viennent je leur dirais que vous êtes allé vite faire une course, ils me connaissent ils savent que je dis la vérité.....* ».

La femme sourit, l'air convaincue. Elle ne met qu'une pièce et remercie Claude en lui donnant le reste des pièces qu'elle avait prévu pour l'horodateur. En lui répondant ceci : « *Ah vous vous êtes polis et serviable, c'est bien....* » Claude sourit : « *Ah oui Madame, il faut si je peux rendre un service c'est avec plaisir, bonne journée Madame....* » La femme quitte les lieux.

-Lors de notre dernier entretien, nous souhaitions revenir sur les éléments que Claude nous avait livrés lors de la fin du précédent entretien, à savoir la période où il était dans le Beaujolais pour faire les vendanges -.

Pouvez m'en dire plus sur cette période dont vous m'aviez parlé lors de la fin de notre dernier entretien, concernant les vendanges que vous avez faites dans le Beaujolais ?

Claude : « *J'étais dans le Beaujolais, à la Chassagne à côté de Ville franche sur Saône, c'est ma sœur qui m'a fait rentrer dedans....c'était après mon retour dans le Sud....* »

Et vous avez occupé pendant combien de temps cet emploi ?

Claude : « *oh là ! (il réfléchit pendant quelques secondes)...quatre semaines...et j'étais logé chez le propriétaire, c'était bien j'avais tout...par contre il fallait payer le train, ma sœur elle habitait du côté de Belfort donc mon beau-frère il nous a amené jusqu'à Mulhouse, on a pris le train Mulhouse Lyon et à partir de Lyon on a pris un autre train qui allait dans les petits patelins et tout, genre TER, et après ils nous ont accueillis et attends, c'était combien à l'époque, c'était 120 francs à l'époque et le ticket et après à la fin des vendanges la patronne nous remboursait les frais de déplacement...j'aurais bien aimé resté mais bon c'était la fin des vendanges....* »

Et vous aimiez ce travail ?

Claude : « *Ah oui... c'est comme dans le Sud c'est des petites vignes et tu dois te baisser....le soir quand tu rentres t'es mort j'ai tenu une semaine, putain ! Un jour je m'en rappelle j'ai failli benner tellement que c'était lourd, là-bas c'est pas pareil qu'ici, là-bas c'est des caisses, pas des hôtes...et je travaillais avec le patron au pressoir et tous les soirs c'était boom, boom, boom (en rigolant)....* ».

Vous parlez de la cadence du travail ?

Claude : « *Non, non je parle de l'alcool, le beaujolais tu connais ? Et là le soir mon beau-frère il venait souvent nous voir...on mangeait ensemble et tout on faisait la fête c'était convivial... ».*

Et après cette période vous êtes revenu en Alsace ?

Claude : « *Oui et j'ai fait les vendanges à Riquewihr...Katzentahl, Ribeauvillé et à Thann, celui-là il est dur attention... il est dur que des pentes et caillouteux, j'en ai vu hein quand il faut crapahuter...t'as intérêt à t'accrocher aux poteaux sinon tu tiens pas...sinon tu fais une descente de soixante degrés..... »*

Et là ça a duré combien de temps ?

Claude : « *Oh c'est la saison, septembre, octobre...une fois que les vendanges c'est fini je faisais des bêchages à droite et à gauche, chez des particuliers... »*

Vous étiez payé ?

Claude : « *Ben oui...il te donne aussi de la bouffe et tout j'étais tranquille je travaillais chez un copain qui était agriculteur. Il avait des pommes de terre des carottes, des salades, c'était saisonnier, quoi, ça t'évitais de faire la manche... ».*

C'est mieux que de faire la manche ?

Claude : « *ça te change, le fait de rester bloqué comme ça...et demander c'est pas facile... »*

J'ai vu hier en partant avec la Dame à l'horodateur, elle ne vous a rien donné ?

Claude : « *Oui mais ça dépend, ça dépend...si tu sais comment faire, et pas venir chez les gens et dire ouais t'as pas cent balle, t'as pas si, t'as pas ça...tu dis bonjour s'il vous plaît, tu fais comme les roumains, ah les roumains ils ont la technique hein... »*

C'est quoi les technique ?

Claude : « *Ben tu vas à la rencontre.... »*

Et vous repérer les gens d'abord, comment ça se passe ?

Claude : « *ça dépend...y en a c'est pas la peine, ceux qui ont des problèmes et surtout ceux qui sont pressés, j'ai pas le temps et tout, c'est comme ça, mais bon des fois je leur explique, parce que y en a des fois ils sont pas d'ici, des touristes et après...par rapport à la place de parking le dimanche, il y en a ils ne savent pas comment, faire, le dimanche ils croient que c'est payant, moi je vais près d'eux et je leur dit non, non, c'est dimanche, tu payes pas, et y en a tu sais ce qu'il me répondent, je préfère vous donner à vous qu'à la ville....c'est la ville qui encaisse, tu*

leur explique, y en a qui mettent de l'argent mais qui ne savent pas comment obtenir un ticket donc moi je leur explique....vous appuyer sur le bouton vert..... »

Vous lui rendez un service en quelque sorte ?

Claude : « Ben oui voilà....il faut savoir faire... moi j'ai appris moi je connaissais rien j'ai appris avec des autres SDF au début moi j'étais paumé je connaissais rien au début tu traines avec eux si ils voient que t'es réglo....on reste ensemble après ils te disent voilà, comment faire...au début je savais même pas rouler une cigarette y a un gars qui m'a dit tu veux fumé tiens... je te donne un paquet et tu te démerde, et j'ai appris tout seul, comme la manche...là ils m'ont dit voilà il faut être nickel, bon pas trop non plus pas en costard cravate, parce que là ils t'envoient chier, ils se disent celui-là il a des sous, ils te donnent pas, tu vois il faut toujours attendre...faut pas venir tout de suite...il faut que tu attendes que la personne elle sorte les pièces et après tu viens tu dis bonjour excusez-moi, j'ai un petit service à vous demander....y en a qui me demandent vous avez mangé ?non, attends bouge pas il va au distri et il me donne...dix euros, je peux demander dix euros, cinq euros mais vaut mieux pas demander de somme précise il faut commencer au plus bas, il faut venir tout de suite t'as pas dix euros, y en a un une fois un jeune qui arrive en demandant ouais c'est pour les tickets de train, ça marche pas comme ça...et le mec il est habillé en Nike et tout, non n'importe quoi, les gens ils captent pas...faut pas être trop stylé, si tu viens trop stylé ils vont dire attend il est habillé comme ça et il fait la manche...c'est à la tête du client il faut voir...d'abord ils te regardent, ils te jugent, d'abord comment tu parles, il faut pas dire... eh mec, t'as pas cent balle, non, non, non ça marche pas il faut venir à la rencontre, t'en a qui bouffe des casses dalles y en a qui m'ont acheté des casse-croûte à la place des tunes y en a qui te donnent des tickets resto, combien de fois j'ai déjà eu des casse dalle à la boulangerie, y en a qui te disent j'ai pas de monnaie mais je peux vous offrir un sandwichs...ça oui..... »

Peut-être qu'ils pensent que si on donne de l'argent c'est pour acheter de l'alcool ?

Claude : « Ah ça oui, oh il y en a beaucoup il faut attendre vers onze heures et à dix-sept heures, maintenant moi je suis connu ici donc c'est plus facile j'avais mon cousin, là dernièrement...il est passé et moi j'étais sur la terrasse avec un copain, je vois mon cousin qui arrive et qui me dit qu'est-ce que tu fais ? je lui ai dit je bois un coup avec un copain, il me dit viens, viens, il m'amène là-bas derrière et me dit tiens, tiens, il s'est caché pour me donner il savait dans quelle situation j'étais il m'a vu...il voulait pas que l'autre il le voit, donc il m'a dit viens après on était là-bas et hop allez bonne journée, c'est mon cousin par alliance...il a fait comme ça, tu sais Colmar c'est petit tout le monde se connaît....les gens ils arrivent pas à comprendre ils te disent va travailler et moi je leur répond attendez si ça va vous arriver, un beau jour ça peut vous arriver..... »

Vous pensez que ça peut arriver à tout le monde ?

Claude : « Mais bien sûr...un jour la personne que j'avais dans la chambre en foyer avec moi, elle était bien placée, je dis c'est quoi ça ? L'éduc il me répond c'est un nouveau pensionnaire, le mec en costard cravate, sa femme la foutu dehors... il s'est retrouvé sans rien du jour au lendemain, avec un dossier de surendettement, y a des

gens qui ont ce qu'ils veulent et un beau jour ...soit c'est la nana qui fout son mec dehors, soit c'est le mec qui fout sa nana dehors...et qu'est ce qui fait ? Il taille la route....les trois quart que j'ai connu c'est tous des divorces, des surendettements...ou en séparation, déjà si c'est une personne qui n'est pas de la région il ne sait pas où aller il fait le 115 et c'est tout et après voilà.... »

Et le « clochard » dans ce cas ?

Claude : « ah le clochard c'est pas pareil.... un SD c'est celui qui tourne mais qui veut s'en sortir, mais un clochard c'est celui qui veut pas s'en sortir et qui tourne pas, il est toujours au même endroit, il tourne pas il s'en fout des associations, combien je leur ai déjà dit va à l'abri de nuit, non, non, non je veux pas...moi j'ai attendu un an avant d'aller en foyer, il y en a beaucoup qui n'avait pas de papier, pas de carte d'identité, pas de carte de séjour....comme lui là...(en me montrant une personne du doigt)... »

-Il me parle d'une personne d'origine Serbe venue s'asseoir quelques instant avant, près de nous qu'il salue...

Claude : « Lui il n'avait pas de papier... combien de fois je l'ai aidé....combien de fois je l'ai déjà fait parce que il sait à peine lire, mais pas écrire, alors je l'aide, il y a des polonais, des serbes, des bosniaques....c'est moi qui lui ai tout appris comme moi on m'a appris à l'époque, moi on m'a appris moi j'aide l'autre...un soir y avait un jeune... je m'en souviendrais toujours, il était un peu bourré, ou fumé peut-être il avait un pistolet à grenaille, il était au banc près du tabac dans le hall de la gare, il a tiré en l'air....je peux pas aider ses gens....il s'en fout il gueule, il faut savoir se tenir moi je peux pas faire le bordel je suis connu ici, je peux rester faire la manche pendant une demi-heure, et ça tombe, je suis peut-être pas parfait mais j'ai toujours filé droit...y a pas de souci...quand je passe près des commerçants maintenant ils savent que j'ai un logement et que je m'en suis sortis ils savent...ils me disent maintenant bonjour, depuis que je m'en suis sortis ils me respectent plus... toujours un petit sourire, bonjour...avant on squattaient ici après ils sont fermés mais au début ils laissaient le hall de la gare ouvert et on dormait dans le hall, ils fermaient les portes à dix heures, et tu dormais tranquille, après ils ont commencé certains à foutre la merde et c'était fini, y en a qui venaient bourré ça, ça va pas, à quinze on dormait la dedans, et ils ont dit stop après...j'ai trouvé un squat d'abord derrière la préfecture et après dans les locaux de la Sernam... avec des sacs de couchage et tout.... ».

Et vous n'aviez pas froid ?

Claude : « Une fois à quatre heures du matin.... une bonne femme elle a appelé les pompiers j'avais ça de neige sur mon sac de couchage militaire, tout ça de neige à 4 heures du matin il y a les pompiers qui arrivent...j'ai dit qu'est ce qui se passe ? En plus j'avais chaud...il y a une personne qui nous a téléphoné pour me dire que vous étiez mort, il y avait du moins dix...j'ai dit c'est bon, ils ont tout remballer... y en a un qui m'a donné un coup de main et ils m'ont ramener dans un foyer à Schœlcher, ils savaient même pas où c'était, on arrive là-bas ils étaient en train de chercher la sonnette...moi j'étais bien dehors avec le duvet militaire...j'étais protégé, j'ai passé

deux nuits au foyer...je me suis reposé là-bas... ils m'ont laissé dormir on m'a proposé un café...il fallait remplir un formulaire et après j'ai laissé mon vélo chez eux ils m'ont dit à cinq heures t'es de nouveaux là j'avais deux canettes sur moi, mais j'y suis retourné.... il y avait la télé, la bouffe...un il m'a dit pas de bordel je lui ai répondu c'est pas moi qui ait voulu venir hein... ».

Et maintenant que vous avez un logement, les personnes de votre famille ils réagissent comment ? Ils le savent ?

Claude : « Oui, ils sont content je les vois encore...il y a une... sœur qui habite rue de la Fleisch, l'autre près de Neuf Brisach, je les vois... ils sont contents pour moi, ils savent que je me suis pas laissé aller.... »

Vous pensez qu'on peut se laisser aller dans la rue ?

Claude : « Ben oui ...quand tu as pas le choix...t'as pas le choix tu fais quoi ? Tu tournes toutes la journée et tout, mais là j'ai des projets maintenant, je suis inscrit à Espoir pour un contrat de travail, j'ai fait le dossier ça va passer en commission...je vais gagner soixante euros pour travailler quatre heures le matin, ou l'après-midi et faut que tu sois réglo, et l'autre projet c'est trouver une bonne femme..... »

Ça fait longtemps que vous êtes célibataire ?

Claude : « Oh oui ! La dernière elle est décédée en 2002..... »

Vous l'aviez connu quand vous étiez dans la rue ?

Claude : « Oui... Enfin je dormais dans ma voiture, elle s'est suicidée aux cachetons....elle travaillais femme de ménage je l'ai connu dans un bal la fête des vigneron, j'ai eu mon troisième appart avec elle... deux avec d'autres et un avec elle, j'habitais Colmar, Neuf Breisach, Heiteren... »

C'est la personne dont vous me parliez l'autrefois et avec qui vous êtes resté six ans ?

Claude : « Oui, elle s'est suicidée, j'étais chez mes parents et en même temps chez elle... je faisais des allers retours...en hiver il fallait le faire...en 2002, c'était un matin plutôt vers midi, son gamin il rentrait de l'école, il avait la clé, et elle ce qu'elle avait fait... elle avait laissé la clé sur la serrure et lui il arrivait pas à rentrer... il est allé chez sa grand-mère, sa mère a téléphoné... personne ne répondait, ils sont allé voir et personne ne répondait... ils ont appelé les pompiers... »

Et vous l'avez appris comment ?

Claude : « par un coup de téléphone de sa fille, voilà....sa fille, elle a appelé mes parents mais moi j'étais pas là et le soir quand je suis rentré c'est ma mère qui me l'a appris, les pompiers ils ont ouverts la porte elle était sur le canapé soit disant c'était à cause de moi... »

Comment cela ?

Claude : « *Ben ça faisait trois mois qu'on était plus ensemble et elle se serait suicidée pour ça, elle était un peu bizarre...alors d'abord c'était ma vraie mère, après elle, ma mère adoptive et après ma sœur, le mois dernier, toute les femmes que j'ai connues...maintenant mon projet c'est d'avoir à nouveau un boulot et une femme... voilà c'est tout.....* ».

-Après avoir fait le point sur l'ensemble de son récit Claude semble satisfait du travail. Il nous déclare : « *Voilà j'ai tout dit (un moment de réflexion) non là je vois plus ce que je pourrai te dire de plus...c'est déjà pas mal je crois, Non ? (avec un sourire)* ».

Il nous laisse les coordonnées de son logement pour que nous puissions venir lui rendre visite. Nous lui promettons que dès que l'occasion se présentera nous irons le voir.

Entretiens de Dany

Dany est une personne « sans domicile » que nous avons côtoyée sur la ville de Strasbourg pendant une année. Sa rencontre a été possible grâce à Frank, une autre personne « sans domicile » dont nous avons fait la connaissance sur la place Kléber de Strasbourg lors de notre discussion avec Gérard. C'est lors de son entretien exploratoire et lors de la présentation de notre enquête, qu'il nous parla de Dany une personne « sans domicile » dans la rue depuis plus de vingt années, avec qui nous pourrions construire un récit de vie.

Nous poursuivions notre entretien tout en suivant Franck qui, avec enthousiasme, souhaita nous conduire à l'endroit où séjournait Dany. Après quelques rues arpentées, nous parvenions le long des Halles, un grand complexe commercial de la ville de Strasbourg, pour terminer notre marche à proximité des parkings souterrains de celui-ci, plus précisément aux abords d'un trottoir long de plus de vingt mètres se trouvant à l'arrière d'un grand magasin, sous le système d'aération. Deux chaises sont disposées sur le long d'un trottoir, ainsi qu'un matelas et une petite commode avec quelques ustensiles et objets posés dessus¹.

Dany quant à lui, se trouve une rue en face sous la galerie commerciale d'un magasin d'électricité. Il est assis sur un bac à fleur entouré de quatre personnes, sans « domicile » comme lui, en train de faire la conversation. Nous restons en retrait lorsque Franck l'appelle pour l'extraire de sa conversation et nous le présenter. Après lui avoir résumé notre recherche et ses modalités, Dany est très vite convaincu et souhaite nous faire part de son parcours de vie, ultérieurement. Nous prenons rendez pour les jours suivant, au même endroit.

- Arrivé sur les lieux trois jours après notre premier contact, Dany était effectivement bien présent, assis en tailleur sur un matelas entouré cette fois-ci, de deux jeunes adolescents à bicyclette et de deux personnes étrangères dont l'une vêtue en militaire, semblant perdue et alcoolisée. Immédiatement Dany me parla de ces deux jeunes qui prirent part à nos échanges -.

Dany : « *Qui est-ce qui t'as acheté la roue de ton vélo ? (En destination d'un des deux jeunes)....* ».

Le jeune : « *C'est toi.....* »

Dany : « *Et j'ai payé une deuxième et un dérailleur.....* »

Le jeune : « *Qui n'a pas marché....* »

Dany : « *Et il a pas marché ?..... Eine moment ! Moment, moment ! (Dany lui explique en Allemand, qu'il ne peut s'occuper de lui pour continuer notre entretien)....*

¹ Voir les photographies du lieu en annexes.

- La personne semble perdue et souhaite nous parler -

Dany : *Moment, traductieren (en parlant à la personne).... (En se tournant vers nous), c'est moi qui aie tiré tout mon RSA pour aider les jeunes...ça veut dire que d'une certaine manière j'aide les jeunes pour qui évitent de dérouter, parce que je ne veux pas voir les jeunes en prison...et j'ai bien expliqué aux jeunes, j'ai dit laisse tomber la savonnette, il ne la ramassera pas ! Mais c'est connu, ce truc, j'ai connu d'anciens prisonniers qui me parlent de ça...ils me disent t'as raison, t'as raison dans ce que tu dis, c'est bien ce que tu fais, j'ai dit je continue, je continue, je dois protéger les jeunes, moi je suis vieux...j'ai cinquante-trois ans, j'en ai plus rien à foutre...mais avant que je crève, eux ils s'en sortent, il a trouvé du travail (en me montrant un des deux jeunes à proximité)...il travaille... et Axel (l'autre jeune), et dans la restauration et lui il voulait démissionné... j'ai fait Joffrey (prénom du jeune), ne fais pas ça ! T'as un problème avec le VTT ok je te paie la roue....je lui dit vas acheter je te donne trente euros pour la roue, et la roue elle est là, elle est dessus, là maintenant il peut travailler, il peut aller travailler...mais grâce à moi...mais ça vient de moi, c'est mon RSA...je suis même allé jusqu'à lui acheter un portable, quatre-vingt-neuf euros...je m'en fous de l'argent moi ! Moi l'argent je m'en bas les couilles moi ! C'est la solidarité et d'avoir le cœur sur la main...mais une fois que le cœur il retourne à sa place, là je suis dangereux...là c'est mauvais, si quelqu'un profite, c'est une autre question...et alors je pars, on est une seul famille, Eine Familie (en regardant la personne vêtue en militaire)....en allemand, une seule famille, eine familie, 'wir sind das', ça veut dire on est une seule famille.*

Lui...il fait pareil que moi, lui il fait pareil que moi, c'est pas parce qu'il est allemand, c'est pas parce qu'il est polonais...lui on se respecte, lui il me ramène à manger, des pâtes, lui...il me ramène à manger, et c'est sérieux...on se connaît depuis combien de temps , (à l'autre personne) vingt ans...ça veut dire je me bats pour les aider, lui combien de fois.... le polonais, il a rien, il a pas d'argent, mais tous les services sociaux fuck You ! Moi je veux plus les voir, ce que j'ai vu hier soir....SDF, pour nous donner un sac de couchage, ils ne se sont même pas arrêté, oh ! Mais j'ai crié, mais ils ne m'ont pas entendu, mais je dormais pas, mais je vois le camping-car qui arrive...et je l'ai vu passer devant moi et j'ai crié, ils m'ont pas entendus...c'est les choses de la vie...quelque part... ils ont arrêtés les aides, j'étais une fois à Caritas je retourne plus, et ma mère était encore vivante...elle m'a dit Daniel vas, j'ai dit écoute maman je sais pas il faut de la nourriture, tu sais ce que j'ai eu, un sachet de secours....tout petit j'ai fait Oh ! Vous pensez à moi ? Elle me dit la dame...mais avec le RSA vous devez y arrivé...Je dors dehors je lui dis...vous savez ce que ça signifie de dormir dehors ? J'ai fait je veux voir le chef, elle me dit attendez je vais voir le chef, elle a téléphoné, je suis monté, il m'a fait Monsieur M, je lui fais écoutez il me faut des vêtements, hop ok ! Un bon alimentaire...il me l'a fait, et je fais vous lui dites à la dame en bas qui me dit que je dois y arrivé avec le RSA, ça va encore...elle a prié pour moi, il faut respecter les autres...déjà je suis pas raciste...je suis multinational, moi j'ai un respect...je veux pas de racisme, je refuse le racisme, un jour un SDF il me montre le signe des nazis, ma mère et ma grand-mère ont vécu ça..... Paix à leurs âmes, ça fallait pas me le montrer.... »

Mais vous êtes né à Strasbourg ?

Dany : « Non je suis né à Lingolsheim le 26 janvier 1960, à Lingolsheim... M...Daniel tout le monde me dit Dany parce que c'est abrégé....j'étais marié j'ai eu six enfants, pas les miens...pas les miens, non, non, j'ai vécu deux ans dans l'illégalité avec elle...mais comme elle me foutais chaque fois dehors, dégage ! Et elle me payait l'alcool en plus....sérieux, je le jure devant Dieu...je lui fais oh j'ai rien fais !, c'est moi qui ramène les gosses à l'école, je les recherche, je fais le ménage tout.... »

Vous ne travailliez pas à cette époque ?

Dany : « J'ai travaillé à Manpower...juste là.... j'étais, euh j'ai touché en Assedic mille sept cent euros, mais elle a fait une fraude, elle a transféré un virement de mon compte à son compte et moi je l'ai dénoncé... »

Vous faisiez quoi à Manpower ?

Dany : « Je faisais dans le bâtiment dans le temps.... j'ai commencé au mois de mai jusqu'au mois d'octobre, j'ai eu des problèmes de côtes, je n'arrivais plus à tousser, elle s'est même pas occupé de moi, juste le grand fils il me disait Dany ça va ? Là il s'est inquiété...là il s'inquiète, je me suis dit au moins un ! Parce qu'il m'a vu à l'œuvre, elle était même pas capable de me nettoyer et comme j'avais un problème, j'ai fait un deuxième malaise, les côtes, le médecin docteur Wasser m'a dit on fait une nouvelle prise de sang et une part à Paris, au bout de la chaussette avec la radio.... (S'adressant à la personne vêtue en tenue militaire) Moment, moment ! Moment !

Ça veut dire au bout de la chaussette docteur Wasser il me l'a dit on appelle ça D3 c'est calcium D3 j'en prends tous les matins, elle me disait ouais, tu prends pas les médicaments ! Tu te fous de moi ou quoi ? Tous les matins je prends mon médicament pour stopper...elle me disait tu le prends pas, je le prends pas ? Je lui disais tu me prends pour un con ou quoi ! Je prends mes médicaments, elle me dit ah oui... mais j'ai pas vu...j'ai faits alors réveille-toi à sept heure du matin pour réveiller les enfants, et ramène les à l'école.... ».

Elle ne travaillait pas ?

Dany : « Mais non ! Mais non, Elle travaillait pas, elle travaillait pas, mais moi je faisais tout, elle avait à bouffer ! Bon... le jour où son troisième était en France, Matteo, Bryan, Anthony je connaissais le père, Paul, paix à son âme, elle m'a cherché et moi j'ai remplacé le père...elle a touché de l'assurance trois cent treize mille euros.... et moi je lui ai dit ouvre un compte pour les petits...pour tous les petits et après on verra....elle l'a pas fait...si elle m'a engueulé, comme un chien ! Elle a gardé l'argent, elle m'a dit viens on refait ça, on refait ça, j'ai dit eh, oh ! Calme toi là...je suis qu'un être humain....maintenant elle a un logement de clochard... mon logement est mieux.... (En me montrant la parcelle de rue où il a emménagé) celui-ci, il est mieux celui-là. Le vingt et un janvier deux mille dix, elle vient, elle fait tu veux revenir avec moi....je suis allé, je lui ai dit on se donne rendez-vous, ok...y a ton banquier qui est là !.... j'ai fait Florian...c'est à cause de toi, c'est à cause de toi qu'on a divorcé...je suis là maintenant, tu veux jouer le chef à la maison...tu as

cinquante pour cent de handicap, trouble du comportement...et défaillance intellectuelle, moi, je suis handicapé mais intellectuellement, je suis pauvre, oui je suis heureux, je suis rentré deux jours, j'ai dit dégage !, j'ai laissé tout mon argent...j'ai laissé tout mon argent et je suis revenu là et Thomas paix à son âme, il m'a dit Dany je le savais....c'était un mauvais signe, je sentais que tu allais revenir, et je suis revenu, il m'a fait combien d'argent tu as ? Thomas J'ai Thomas j'ai plus d'argent, euh écoute on fait la manche....j'ai compris effectivement elle s'est foutue de ma gueule....mais bon on fait avec, mais au moins je suis correct, j'ai toujours été un homme correct...elle le savait ça trop bon, trop con...trop bon trop con on appelle ça....elle est passait deux fois ici...laisse tomber.... »

Mais vous viviez longtemps avec cette femme ?

Dany : « Ben j'ai vécu deux ans avec elle de manière illégale, et quasiment un an j'étais marié...j'étais pas déclaré avec elle lorsque j'étais dans son logement, mais c'est moi qui me suis occupé des gosses, et après on s'est mariés, d'abord concubinage et après on s'est marié...c'est elle qui m'a cherché, elle m'a vu avec Bryan dans mes bras, dans le tram c'est vrai..... »

Mais c'était votre fils ?

Dany : « Non le fils de...celui de Dominique....celui qui m'a aidé, il travaillait à l'association antenne et c'est lui qui m'a aidé...il m'a fait Dany tu as besoin de quelque chose qu'est-ce qu'il se passe là ? J'ai fait Dominique il me faut ça, pas de problème je te donne l'ordinateur et il est décédé... »

Il vous a confié son fils ?

Dany : « Non il m'a pas confié son fils, mais il avait confiance en moi, et je le jour où j'avais Bryan dans mes bras, il était rassuré....j'arrivais à endormir tous les enfants quand je vivais avec l'autre, tous, ah je suis un sacré numéro....mais au moins je suis honnête, et ils demandent de mes nouvelles là....le petit....j'ai un copain qui m'a dit y a un Florian qui est passé deux fois devant toi, mais comme j'ai fait un malaise cardiaque, y a des choses qui sont parties...j'ai fait c'est qui ? Jusque quand j'ai compris, merde qu'est-ce qu'il veut ? Il veut parler avec moi, ben qu'il vienne, qui vient qui fait voilà je suis Florian.... on parle ensemble et puis c'est tout, la fille elle faisait un stage là-dedans, (en me montrant un des grands magasins des halles), je rentre dans le simply, il y a une jeune fille qui me regarde, je cherche une bière, oh ...j'ai vite faits bip, bip, (bruit du passage en caisse), j'ai fait tire-toi ! »

Elle vous a reconnu ?

Dany : « Oui, mais oui, enfin je pense maintenant je suis pas sûr que ce soit Maeva, mais si on m'a dit que Maeva faisait un stage à Simply.... »

Qui vous a dit cela ?

Dany : « Un copain qui connaît leurs prénoms, et j'ai jamais parlé d'eux, j'ai jamais parlé d'eux...je sais pas, je sais pas mais une chose est sûre, il m'a donné les

prénoms...comment il peut connaître Florian ? C'est impossible ou il a des contacts avec mon ex-femme...c'est possible... »

Mais ce copain, il vit dans la rue ?

Dany : « Non, non, non, je lui réponde qu'est-ce que j'en ai à foutre je suis divorcé...oui ils veulent te voir, garde le contact pour...prendre des contacts avec eux, et moi je lui ai dit c'est comme s'ils étaient morts ! Déjà je ne me rappelle plus d'eux...au bout de quatre ans ils veulent des nouvelles de moi....et en plus le grand il passe deux fois....qu'est-ce qu'il se passe là ? Reprends les contacts avec les enfants, on m'a dit, les enfants ils n'y peuvent rien...mais j'ai pas dit toute la vérité Dany il n'est pas bête ! Toi tu connais pas la vérité, mais il m'a dit eh, elle.... on s'en fout...la mère.... ils s'en foutent d'elle, donc il a eu des contacts (en me parlant toujours de son copain) mais par qui ?c'est celui qui a eu un accident, euh (moment de réflexion) Frank, ils m'ont vu avec lui parler, Frank c'est lui qui m'a raconté cela, mais je ne veux plus rien savoir d'eux...ils vont leur vie et moi je fais la mienne..... ».

Vous n'avez eu vos propres enfants ?

Dany : « Elle voulait, mais moi, j'ai dit non, j'ai dit non.....tu peux essayer hors de question tu n'auras jamais un enfant de moi...aucun enfant, parce que je demande le divorce...elle a jamais eu d'enfant de moi....ça vous dit quelque chose, euh je suis assis sur un canapé....je regarde la télé, j'entends crier...un enfant de sept an, je l'entends hurler...merde j'ai sauté du canapé...devant moi... elle lui donnait des coups de pied dans le dos et les côtes, je l'ai poussé et je lui ai dit arrête, arrête là ! Ou j'appelle la police, les pompiers...mais tu ne la touche plus jamais ! Ah comme ça il a une leçon (dit-elle), mais tu es folle toi ! Tu n'es pas normal ! Elle a traité sa propre fille de sale putain ! Maeva, elle avait treize ans, je lui ai fait oh, oh ! Tu traites ta fille de putain ! T'es folle toi, faut jamais dire ça.....on en avait des disputes. J'ai fait traite là encore une fois de putain...elle l'a plus refait.....j'ai parlé avec Maeva, j'ai dit Maeva t'es pas une pute....elle est dépressive et quand elle est dépressive elle dit des conneries..... Mais pas devant moi, pas devant moi, ça il faut jamais.... ».

Mais où habitez où avec votre compagne et ses enfants à cette époque ?

Dany : « Non... c'était à Cronembourg....ben oui je connais tout dans ce village, la primaire, maternelle, le collège, le terrain de foot, là je sais pas s'il existe encore, là ils sont en train de tout arracher....et ils vont le mettre plus loin dans Cronembourg..... »

Et vous avez vécu combien de temps à Cronembourg ?

Dany : « Euh (Réflexion).....2007, 2008....pas longtemps..... »

Mais vous me disiez auparavant être dans la rue depuis longtemps ?

Dany : « Oui, je suis juste revenu un peu avec ma femme, mais je suis dans la rue depuis mille neuf cent quatre-vingt-douze, j'ai tout perdu tout, un licenciement après l'autre... et après être ouvrier...j'ai fait du nettoyage industriel, j'ai travaillé à MAGMOD après c'est devenu nouvelle galerie et après oh...j'étais plus là....

maintenant c'est galerie Lafayette et j'étais chef de onze femmes de ménage pendant trois ans sous mes ordres....en tant que chef d'équipe... ».

- Nous stoppons ici notre premier entretien avec Dany et nous donnons rendez-vous deux jours plus tard au même endroit. -

De retour pour poursuivre notre récit de vie avec Dany commencé deux jours plus tôt, nous le trouvons assis à terre sur son matelas disposé en guise de lit dans la rue qu'il a élu domicile. Dany est entouré des deux jeunes qui viennent le voir tous les jours. La discussion s'entame avec un des jeunes, Joffrey, à qui Dany a acheté une roue pour réparer sa Bicyclette.

Dany : « *Il a acheté la nouvelle roue, il me l'a montrée, il m'a dit je suis correct, et il m'appelle papa (avec un air de fierté)....oh ! Arrête de m'appeler papa ! T'es mon papa il me dit....ma mère elle te dit merci pour ce que tu as fait...j'ai fait mais je suis obligé, je suis obligé de faire ça... » .*

Pourquoi vous êtes obligé ?

Dany : « *Pourquoi ? J'étais marié j'ai élevé six enfants, c'est vrai en plus, c'est pour ça que quand je vois des jeunes comme ça, je suis obligé, tous les deux ils travaillent (en parlant des jeunes), Joffrey il travaille, Axel il travaille dans un restaurant, serveur...ils sont venus chez moi, ils sont venus chez moi.... c'est toi le sexy boy ? Sexy boy c'est un surnom...un jour je l'ai fait à un anniversaire et depuis c'est resté, même la police elle me le dit, salut sexy boy ouah..... ».*

Vous êtes donc né à Lingolsheim vous m'aviez dit la fois précédente ?

Dany : « *Oui je suis né à Lingolsheim, en 1960..... »*

Et vous avez des frères et sœurs, ou vous êtes fils unique ?

Dany : « *Non, non, non, j'ai des frères et sœurs, mais depuis la mort de mes parents tout le monde dégage de mes yeux, je ne veux plus rien savoir de ma famille...déjà la mort de ma mère mon ex-femme aurait dû venir me le dire, j'ai pas vu le cercueil rien, un an et demi après je l'ai appris c'est mon travailleur social qui a téléphoné à Ostwald, j'ai acheté une bouteille de rosé, un café schnaps, j'ai caché la bouteille de rosé, ben oui je rentre pas dans une église avec l'alcool, et j'ai parlé...je reviens, je prends le bus, je vais à Ostwald, sur la tombe, même mon pote il m'a dit je t'ai jamais vu dans un état comme ça...je lui ai fait c'était mon petit cœur et en 2011, c'est mon père je ne le savais pas non plus, on ne m'a pas prévenu.... »*

Mais vous étiez encore en contact avec eux ?

Dany : « *Ma mère, elle est tombée Alzheimer, elle est décédée, mon père... je savais qu'il n'allait pas survivre à ça, il marchait déjà avec la canne, et en dernier.... comme je suis parrain d'un jeune homme de seize ans, paix à son âme...je vois son frère jumeau il me fait Dany je dois te dire quelque chose, Loïc il est tombé dans le coma oh ! Pas ça ! » .*

- Nous sommes interrompus par un passant qui salut Dany en mentionnant son prénom -.

Dany : « Je connais tout le monde moi (avec un sourire...il reprend le cours de la discussion)....et je fais...il est dans le coma ? Oui à Haute pierre, la mère elle vient elle me dit : Dany, Loïc est décédé, oh...j'étais au recueillement, un connard qui dit là-bas, je le déterre et je l'encule ! Oh ? Ah ça il ne fallait pas me dire....Laisse tombé, moi je le cherche.... j'ai dit à la police, là c'est hôpital et la morgue, ne dites pas ça....ils me disent... il n'ose pas venir le grand dix-huit ans.... à dix-huit ans au lieu d'aller travailler, les deux de seize ans ils travaillent...et je suis content....maintenant au bout de quatre ans ils veulent des nouvelles de moi, le grand on m'a dit qu'il est passé deux fois, il veut parler avec moi, mais il a peur de la réaction, non il peut venir parler avec moi, mais faut seulement faire attention à ce qu'il dit, s'il dit un mot de travers il a une claque...il a une claque, celui de dix-huit ans il a déjà pris une claque, il a pris une claque mais heureusement pas de moi, heureusement.

Nous ont fait un jeu entre nous, ancien commando de Pologne (en me montrant la personne vêtue en vêtements de militaire)....je lui ai foutu une entaille dans le cou, juste en rigolant ah ! Tu veux jouer avec un bâton, mais il avait pas de chance, mais je le regrette et il le montre à tout le monde...mais c'était pour rigoler, mais j'ai faillis lui ouvrir la carotide...avec un manche bien pointu ah je l'ai jeté...plus jamais, plus jamais, on rigole mais il y a des limites, les combats c'est terminé, je ne veux plus me battre.... »

Vous vous battiez avant ?

Dany : «Moi ? (en souriant), moi ? Moi je sais pas....je me battais dans la rue...ça c'est à moi qu'il l'on fait (en me montrant une cicatrice)... j'avais cinq arabes devant de moi, ah vous voulez me chercher ! Pas de problème et je casse la bouteille et je fais l'entaille et je leur ai dit maintenant c'est à vous, et tous les cinq ils se sont tirés...j'ai rien fait, mais ils viennent me rendre, visite...ah maintenant salut Dany....t'es pas armé, t'as pas une bouteille cassée ? On s'approche pas, non, non, un autre je le mets devant le tribunal, il a perdu...je recommence à travailler..... qui je vois pas ?

Vous avez travaillé où ?

Dany : « A Shell, c'est une grosse boîte, de démolition- construction, j'étais pas encore marié, j'étais pas encore marié... ».

Vous avez commencé à travailler tôt ?

Dany : « Moi j'ai commencé à seize ans...j'étais encore chez mes parents encore je donnais tout mon salaire, je travaillais dans le sanitaire.... moi j'adore ça... »

Vous avez fait des formations pour cela ?

Dany : « Non, j'avais pas besoin, j'avais des supers chefs d'équipe, sauf un...et tous les corps de métier, tous les chefs d'équipe... ils disaient tu laisses le jeune tranquille là...tu veux chercher une pince tu la cherches toi-même... c'est pas tout le temps le

jeune... (Nous sommes interrompus par les remerciements de Dany envers un passant lui ayant donné une pièce dans son gobelet situé à nos pieds.).

Un Russe qui dort là (en montrant la personne aux côtés de Dany en train de dormir sur son matelas)... j'ai pris une claque d'une jeune fille qui me dit : Monsieur vous êtes gentil, polis vous êtes pas un clochard, mais lui c'est un clochard...j'ai fait non, hop il est.....(silence)et après moi je dors, j'avais une bouteille de rosé derrière moi et une bouteille devant moi, le russe, (en rigolant) je me réveille, je me dis où elle est la bouteille de rosé ? Il l'avait derrière lui et l'autre devant lui, moi je l'ai récupérée c'est normal...je l'ai payée. C'était hier... à trois, on est venu ici, il était assis et moi j'ai fait ça (mine de frapper la personne) mais Martin s'est mis entre...un manque de respect entre SDF ! Il faut arrêter...plus de respect.... »

Vous faites une distinction entre les SDF et les « clochards » alors ?

Dany : « j'ai dit à la police y a SDF et SDF...ça veut dire, il y a des SDF qui sont ultra dangereux....moi je suis un SDF, je l'avoue... je l'ai dit à la police je suis alcoolique...j'ai une sirosse du foie... faut pas dire des choses pareil.....ah le jeune il veut se battre contre moi, mais il a perdu, passez le moi....je lui parle, tu baisses ton pantalon, en pleine journée en plus et moi j'ai cinquante-trois ans et je connais tous les enfants là.... tous les matins ils vont à l'école....tout le monde me connaît...de là-bas (en me montrant le bout de la rue) jusqu'à de l'autre côté tout le monde me connaît.... »

Depuis combien de temps vous vivez dans cette rue ?

Dany : « Euh en deux mille neuf...après le divorce...enfin j'étais même pas encore divorcé...j'étais là-bas, y avait encore mon nain de jardin, paix à son âme aussi, Thomas...c'était un ami à moi et je ne sais pas comment il a appris que j'étais là, mais il m'a trouvé et depuis on faisait la manche ensemble....mais j'étais déjà dehors depuis mille neuf cent quatre-vingt-treize où j'ai tout perdu...tout... un licenciement après l'un après l'autre... et après avoir été un très bon ouvrier, après avoir été un bon ouvrier...je l'ai entendu le propriétaire de la boîte...j'ai un ouvrier qui est correct....j'étais technicien d'entretien, technicien de surface, même chef d'équipe des femmes de ménage, et chef d'équipe à la nuée bleue, à l'ancien commissariat j'avais deux femmes de ménage à l'œil ! Avec moi...et moi je faisais le bureau du commissaire enfin le nouveau.... »

Vous aviez quel âge ?

Dany : « j'avais trente-deux ans et après j'ai été en cellule de dégrisement, ils m'ont dit viens Daniel et j'ai parlé.... seulement j'ai pas dit que je connaissais le directeur de la nuée bleue c'est moi qui faisait son bureau... au milieu il y avait le bureau de la secrétaire et à droite le PC mais j'ai rien dit je peux pas tout dire je peux pas toujours dire la vérité...ils m'ont dit ah tu as travaillé à la nuée bleue et tu étais chef d'équipe et le directeur il m'a confié toutes les femmes de ménage, il m'a dit toi j'ai confiance...tu me remplaces et ça c'était au palais de justice...j'étais deux ans là-bas après j'ai pris le chantier du Concorde à la place des halles ,on m'a appelé : on a besoin de toi.....il fallait refaire tous les étages...quand j'ai vu les ascenseurs tout en inox...j'ai décapé, même les gens ils étaient étonné c'est tout neuf, et j'ai travaillé à Bauknecht...et je connaissais la patronne et son fils, Pierre il m'a même une fois dit

Dany on a une réunion tu leur montrent où c'est.....pas de problème.....tout le monde me faisait confiance...ils (l'agence intérim) m'ont changé , ils m'ont mis à l'usine bon ça a pas duré le contremaître un connard....hop là à la nuée bleue et de là j'ai travaillé à la nuée bleue et là-bas j'ai été licencié, les deux femmes de ménage elles m'ont vendu.... »

Pourquoi ?

Dany : « Mon contremaître ne pouvait pas me voir, le contremaître il l'a dit au chef de l'agence (intérim) mais il connaît pas toute la vérité, il connaît pas toute la vérité, seul les heures que moi je faisais, à cinq heures du matin...je reçois un coup de fil urgent on a besoin de toi....oh ! Ça va pas recommencer, tu es le seul sur qui on peut compter...Ok Manuel je viens... je me lève, je prends un café et il sonne, j'arrive...j'ai travaillé ! Même encore quand c'était SUMA, le chef de SUMA, il m'a dit mais vous dormez quand ? Je vous vois chaque fois dans les SUMA...je cumulais plusieurs chantiers car j'étais obligé...c'est mon devoir, pour sauver les chantiers parce les chefs de SUMA ils rigolaient pas...cinq contrats....ils ont fermés SOLNET terminé...

- Nous sommes interrompus par un passant qui salue Dany -

Dany « j'ai travaillé cinq ans à SOLNET, il perd un chantier de soixante-quinze mille francs, c'était beaucoup à l'époque.... j'étais chef d'équipe et je travaillais ! Une femme de ménage qui n'était pas là, je faisais le travail à sa place et en même temps, je devais surveiller que tout est bien propre, les tables, tout est bien propre pour que le personnel il voit...et un jour la gonzesse je la connaissais de Ostwald, elle vient et elle me fait : « ouais, mon bureau n'a pas été nettoyé », je lui dis vous vous foutez de ma gueule ou quoi, c'est moi qui ait nettoyé le bureau, j'attends que le chef arrive, j'ai fait chef, Monsieur ça j'accepte pas , moi j'ai nettoyé le bureau, il était propre, y avait apparemment un gobelet, soit disant, il me répond laisse je vais le faire. Je voulais pas être à la place de la nana ! (en rigolant)...eh oui quand moi je nettoie c'est propre..... »

Mais pour quelles raisons vous êtes-vous fait licencié ?

Dany : « De toute façon j'étais dans le collimateur ils attendaient que ça...prime de vacances, salaire continue en cas de maladie, ils m'ont tout pris...j'ai tout perdu...j'étais trop sérieux et en plus je tirais des clients vers moi....j'ai osé mettre la boîte à sa placede respecter les clients, il faut respecter les clients, dès le moment où il n'y a plus de respect envers les clients, fin de contrat..... Et ça je ne voulais pas, mais de toute façon, ils ont tout perdu, même le crédit agricole, le siège... ils l'ont perdu (en rigolant).... »

Et vous avez été licencié après alors....

Dany : « Non moi j'ai été licencié à la nuée bleue...moi j'ai été licencié parce que deux femmes de ménage elles ont parlé, merde... et en plus on voulait me faire travailler encore plus, j'ai dit non. Je vais travailler à la bibliothèque nationale, y avait une nouvelle responsable de chantier qui m'a dit Dany tu travailles bien chapeau !...je suis licencié, attends je vais parler avec Monsieur Tayeb..... Elle vient, elle me fait il veut rien savoir le patron, j'ai dit je sais la place je l'ai perdue... ».

Et c'est à cette époque que vous êtes tombé dans la rue ?

Dany : « Non j'avais mes ASSEDIC, mais après je suis tombé en fin de droit et le... comment on appelle ça ? C'était dans les années quatre-vingt-dix, j'ai tout perdu. Pourquoi je voulais encore me battre ? Pas la peine, et j'ai perdu mon appart.... En mille neuf cent quatre-vingt-douze, j'avais une copine à cette époque et je travaillais à la nuée bleue.... j'ai dit écoutes chérie tu vas à l'accueil...tu dis Dany, c'est mon copain...elle m'attendait à l'arrêt de bus tout le temps, je lui dis qu'est-ce que tu fous là ? Je lui dit tu vas à la nuée bleue à l'accueil tu dis que Dany c'est mon copain, elle est pas venue, j'ai dit qu'est-ce que tu fais là ? Et après elle m'a quitté....elle m'a fait écoute je te quitte, quoi ? Et je lui ai dit la porte elle est là prépare tes vêtements, dans le temps je lui avais encore payé un gremlims, je lui ai mis dans le sac...je lui ai fait maintenant tu peux partir, demain je suis pas là...je dois travailler, ta mère elle vient avec la voiture tout amener, ce qui t'appartient.... pas ce qui m'appartient....et là j'ai réagis....(Nous sommes interrompus dans le récit par la police municipale passant en bicyclette qui regarde Dany). Bonjour Messieurs ! (sans réponse de la part des policiers).

Je peux pas les voir, mal polis va ! Mais ils peuvent pas me voir....la police nationale ça va...mais la police municipale... c'est pas pareil (en souriant)... je crois que c'est autre chose (en rigolant) mais moi je les emmerde ! Ah ah ! Moi c'est direct, une fois j'étais aux urgences je reviens j'avais le bracelet encore, y a la police qui s'arrête, j'avais une bouteille de rosé devant moi, j'ai dit : « toi je te frappe et elle je l'allonge », mais direct les bracelets, qu'est-ce que j'ai encore fait, c'était pour rire, parce que l'uniforme je le respecte ! Ils font leur boulot, ils font leur travail, c'est normal avec tout ce qui se passe, c'est normal.....mais bon moi, ils pourraient me dire bonjour...je sais pas si ils ont appris ça, à moins qu'ils aient des pertes de mémoire (en rigolant)... »

Et c'est donc à ce moment que vous avez perdu votre logement, et que vous vous êtes retrouvé dans la rue ?

Dany : « Non... ».

- Une dame passe et salue Dany -.

Dany : « Bonjour Madame, ça va ?...euh en quatre-vingt-dix j'ai perdu mon premier travail, ça c'était SOLNET, j'ai retrouvé un travail comme carreleur, le con il me licencie...là je me suis pas laissé faire, j'ai fait ça pendant deux ans mais le con, il a passé un contrat avec l'Etat, je gagne la première audience, il a fait appel....vingt-huit mille francs, il m'a payé, mais bon comme il y a eu appel, il a été condamné à cinquante-huit mille francs, ah, ah, ah ! à me payer. Un copain il m'a dit : « Dany lit le journal il est dedans ». Liquidation judiciaire, je suis allé voir le liquidateur judiciaire, il m'a fait Monsieur M il faut le papier, pas de problème ! Je vais voir mon avocate, j'avais une très bonne avocate...je m'en occupe vous aurez les sous...il a menti.... et je les ai eu, j'ai eu le chèque, je vais chez mes parents je dis maman, j'ai un chèque, il me faut cinquante francs, j'en avais besoin, eh papa, papa il est pas trop d'accord...montre lui le chèque ! Bon il me les a donnés. Tu lui dis je te rembourse, à ma mère paix à son âme j'ai donné dix mille francs, à mon père, douze mille francs, mais que je ne devais même pas, à mon père je lui devais pas ! J'ai dit hop !

J'ai plus rien à voir, mais j'ai payé, direct à la banque, il faut tant et tant, des sous j'ai dit maman tiens, mais c'est pour toi....après je retire le reste enfin dix mille francs, je monte.... alors là y a dix milles francs et ma mère me demande et ta belle-sœur qui t'a demandé de l'argent, elle se qu'elle t'a remboursé déjà ? Non...mais moi je suis un clochard et je te rembourse...j'ai pas dit clochard, j'ai pas dit ça.... j'en ai rien à foutre ah, ah (en rigolant)... ».

Mais là vous aviez encore votre logement ?

Dany : « J'avais le logement encore, mais bon je l'ai perdu par après, je pouvais plus payer, je pouvais plus payer...une assistante sociale de Ostwald...j'avais besoin de son témoignage, encore aujourd'hui j'attends le colis d'aide alimentaire....encore aujourd'hui j'attends, je l'ai jamais eu, elle l'a donné à ma belle-sœur !....elle m'a pas aidé pour que je garde le logement, rien du tout n'a été fait, rien du tout ! Heureusement j'avais un huissier qui était correct avec moi...je vais chez mon référent.... Olivier, vous avez une dette à payer, je sais...vous allez chez l'huissier, je vais chez l'huissier, il me faut la dette, un écrit, vous venez la semaine prochaine, je reviens, mais écoutez les archives, au bout de dix ans sont détruites...hein ? j'ai plus de dette ! ah, ah , ah ! (en rigolant)... ».

Pouvez me raconter les premiers moments dans la rue ?

Dany : « J'ai pas bu d'alcool, j'allais à la gare, quai un, quai cinq je prenais un café tranquille et après bon, il y a eu des merdes comme on dit...des drogués tout ça et moi j'évite ça, et après j'ai dit ok, tu sors de la gare... »

Vous étiez à la gare toute la journée ?

Dany : « Non uniquement la nuit.... »

Et la journée vous étiez où ?

Dany : « je faisais la manche, manga, manga.... C'est moi qui l'ai inventée. (Avec la main tournée vers le passant).»

Ça signifie quoi ?

Dany : « manga, manga ? La manche, c'est moi qu'il ait inventée, maintenant la plupart des SDF, me disent Dany manga, manga ? Manga, manga...là aussi j'ai sorti un truc moi j'étais dans le journal, là-bas (en me montrant le bout de la rue)...sexy boy avec mini sexy boy et là il y a là y il y a les libyens² qui sont venus, ils m'ont dit Dany le dessin animé il est sorti...Oh sexy boy avec mini sexy boy... »

² Commerçants du coin de la rue avec qui Dany a sympathisé.

La gare était un lieu trop dangereux pour y rester, vous êtes allé où alors ?

Dany : « *La gare c'était trop dangereux, je suis allé devant la place des halles en bas sur le quai....même les gens ils m'ont dit....* ».

- nous sommes interrompus par un groupe de jeunes passants, qui interpelle Dany :
« *salut sexy boy, ça va ?* ».

Dany: « *Salut mon pote ça va ?* » (visiblement Dany connaît ces jeunes).

Les jeunes arrivent à notre rencontre et restent un moment avec nous.

Dany : « *vous n'avez pas fait de bêtises pendant la journée ?* ».

Un des jeunes déclare : « *Nous on est des mini sexy boy...* ».

Dany : « *Non des nains de jardins !* ».

Puis il fait plein de petites blagues en rigolant avec eux...il parle de la personne russe qui est endormie à côté de nous et face à l'étonnement des jeunes Dany répond en rigolant : « *Je l'ai assommé comme ça lui me laisse tranquille ! (en rigolant) non il est malheureux, il a deux enfants, mais il se laisse aller de nouveau.... et c'est moi qui l'a aidé, prend une douche, il se lave les fringues et j'ai réussi avec un ami, j'ai dit Jean Pierre tu l'emmène aux remparts, sinon je le tape...il a une sirosse du foie, enfin comme moi, moi aussi, mais moi je me change, la nuit je vais là-bas derrière (en montrant un coin derrière le parking souterrain), je prends des vêtements propres...le gel douche et je me lave, et je me change....* »

Un jeune : « *Mais il y a de l'eau là-bas ?* »

Dany : « *Non j'ai toujours des bouteilles vides, et je vais chercher de l'eau là-bas (un chantier en construction), j'ai le droit, je remplis cinq, six, sept bouteilles, on me dit mais tu es intelligent toi, tu es raffiné, je suis même très raffiné ! Ouais, ouais, mais je connais tous les ouvriers qui travaillent là-dedans...tous les matins quand ils sortent (tutu en imitant le klaxon) salut les gars !*

Mais tout le monde me connaît, j'ai même eu des sandwiches, ben oui comme ils travaillent dedans, ils me ramènent des sandwiches qu'ils ne mangent pas, faut voir tout ce que j'ai eu.... »

- Les jeunes nous quittent non sans le saluer. Nous sommes ensuite interrompus par une demoiselle qui demande un renseignement à Dany -.

Dany : « *Alors attention, y a un magasin, juste là-bas (en montrant du doigt)....euh je crois que c'est de ce côté....un magasin indien ? Oh yeah....je cherche...ça doit être vers là-bas, ça doit pas être très loin.* »

- La demoiselle nous quitte en remerciant Dany et en lui offrant une cigarette -.

Dany : « *Merci Madame, bonne chance... au revoir.* ».

Vous me disiez donc qu'au départ vous étiez à la gare, la nuit.....

Dany : « *De la gare je suis partis, une période j'étais au Pont et de là je suis allé à la place des halles, en bas....* »

Et vous dormiez où la nuit dans un squat ?

Dany : « *Non, non, sur un banc, il neigeait j'en avais rien à foutre, il pleuvait j'en avais rien à foutre ! Au moins les vêtements ils étaient lavés (en rigolant)....* ».

Vous n'aviez pas des astuces pour avoir moins froid ?

Dany : « *J'ai pas besoin de ça, mais non, là-bas j'avais un matelas...les vêtements il y a quelqu'un qui a téléphoné...police municipale, les gars vous prenez ce qu'ils vous faut, mais le matelas, non, après j'avais deux matelas, mais on a mis la couverture dessus pour cacher le matelas...les gens n'aiment pas les matelas, ils aiment pas les matelas, je suis sérieux, là-bas j'ai fait la manche...Mademoiselle vous travaillez, oui, votre patron il vous paye bien sinon je parle avec lui, en fait elle travaillait à la session parlementaire....un jour elle vient elle me dit je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit, elle me donne un billet de vingt, et moi je compte après, deux cent euros...le gars il me regarde, il me fait moi aussi je crois que je vais faire comme toi.* ».

Il y a une technique pour avoir beaucoup d'argent ?

Dany : « *C'est un travail....il faut le respect, la politesse, le sourire....ça c'est très important, tu as des gens qui le remarquent...ça les gens ils le remarquent et c'est grâce à ça qu'ils donnent même si ils me disent souvent : qu'est-ce que vous avez de beaux yeux, oh non ça va pas recommencer ! Laissez-moi tranquille (en rigolant).... Y a un pote qui voulait me rabaisser, y a une Dame qui vient, il fait Madame ne lui donnez rien il est sale, il pue....et elle, elle répond : je m'en fous, il a des yeux éclatants et vingt euros cache et je regarde le gars je lui dis : tu n'arriveras jamais à faire ça !* ».

Les journées sont donc fructueuses ?

Dany : « *Euh là en ce moment c'est les vacances... c'est calme, mais octobre, novembre, décembre, les étudiants ils donnent et les personnes âgées....et c'est vrai, tous les samedis je reçois deux euros d'office d'une Madame, une personne âgée. Tenez Monsieur, pas là-dedans (en montrant son récipient pour recueillir l'argent) dans la main...c'est un respect que la personne elle a envers moi...eux (en montrant les deux personnes dormant sur le matelas à proximité de nous) c'est même pas la peine ! J'ai dit fais la manche làEt il dort...* ».

- deux ouvriers passent et le saluent -

Dany : « *ça va les gars...pas trop travaillé...* ».

Les deux ouvriers (avec le sourire) : « Vous inquiétez pas Monsieur, bonne journée... ».

Pourquoi avoir choisi cette rue ?

Dany : « A partir du moment où mon nain de jardin il est décédé (son ami Thomas) je suis venu ici, à côté...mais les pompiers ils n'ont emmené...à l'hôpital, je reviens le lendemain, catastrophe...ils étaient à quinze ici et ils ont cassés des bouteilles à l'entrée des garages...j'ai Monsieur regardez, et il a parlé avec le chef de la police municipale, ça fait huit mois que j'étais là j'avais un balai, une pelle, une balayette et des sacs poubelle, je demande des sacs poubelle au district...je nettoie la rue, cette partie-là (il me montre les deux côtés de la rue où nous sommes)...mais là-bas on a nettoyé, on a tout enlevé...pour que ce soit propre..... »

Le « nain de jardin » c'est un surnom donné à un de vos amis ?

Dany : « là-bas, (me montrant les arcades du centre administratif où il s'abrite quand il pleut) à deux on faisait la manche...j'ai parlé avec son fils et son petit-fils, je l'appelais comme ça parce qu'il était petit et qu'il était toujours avec moi (en rigolant)...je le défendais, mais il savait se battre, et ce con il me fait un accident vasculaire cérébral. Moi j'étais à Brumath je savais pas pourquoi...à treize heures je mangeais sur un trottoir, la psychiatre elle était à côté de moi...à quatorze heures votre ami est à Haute-pierre à Strasbourg, mais il était déjà mort c'est mon référent qui me l'a appris... (L'air triste.....). »

Vous l'avez rencontré en quelle année ?

Dany : « Thomas il m'a retrouvé quand il a appris que je suis retombé dans la rue...donc en deux mille neuf, paix à son âme qu'il repose en paix.... ».

Vous n'avez jamais été en foyer ?

Dany : « Si une fois j'étais aux remparts...c'est un truc d'urgence et moi je fais la levée des gobelets avec des copains pour ceux qui nous ont quittés. Je rentre, je vais là-bas...je monte, non, non une demi-heure sur la chaise, pardon tu te fous de moi ?non, non moi je pars et je ne reviens plus...j'ai fait trois semaines là-bas mais depuis la levée des gobelets...fini. ».

La levée des gobelets c'est-à-dire ?

Dany : « C'est-à-dire que l'on prend du whisky coca et on lève le gobelet en souvenir des personnes disparues, il y a un respect et ça ils ont pas aimé, une demi-heure sur une chaise ! Ils m'ont punis....et moi j'ai fait allez-vous faire foutre, et je pars je reviens plus ! Je préfère vivre dehors...moi maintenant.... ça c'est ma vie, ça c'est ma vie maintenant et je suis un homme heureux, oui.... »

- Deux jeunes femmes passent -

Dany : « Bonjour, ça va ? »

Les deux femmes : « ça va et vous ? ». Puis elles repartent.

Dany : « Moi je suis heureux, bon y a des jours où j'aimerais rester seul... depuis le décès de Loïc, le petit gamin de seize ans...j'ai une photo... »

Vous l'avez connu comment ?

Dany : « C'est les parents qui sont venus, il y avait son frère jumeau et lui.... y avait mon nain de jardin...il fait à son père : on donne aux pauvres...mais j'ai fait même la manche pour une guitare espagnole, elle est pour lui, elle est dans sa chambre, j'ai dit aux espagnols vous avez gagné un match, et je leur expliqué c'est pour un petit garçon qui est dans un fauteuil, je suis parrain....la guitare, elle est dans sa chambre mais je rentrerai jamais dans sa chambre...j'ai organisé leur déménagement avec des copains SDF là il était déjà dans le fauteuil...j'ai dit ça je peux faire, je demande aux copains le déménagement il a été fait...c'est moi le chef...j'ai vu son frère les parents...moi Martin...j'ai fait le recueillement quand il est mort..... J'ai représenté les SDF on a fait la manche pour un briquet avec un cœur....et on la déposé sur le cercueil, il faisait la collection, il faisait la collection de tous, des casquettes...il a eu une casquette de moi, des pervenches qu'on m'a offert et moi je lui ai donné....à sa mère.... et là j'étais à l'hôpital moi j'étais au dixième et lui au huitième...moi je descends fumer une cigarette... »

Vous étiez malade ?

Dany : « Oui, oui c'est dû à mon problème de foie, d'estomac...le cœur, et je suis descendu avec la casquette, j'ai dit Loïc c'est pour toi...tu es où au dixième étage...il est décédé c'était cette année, il était gentil il avait la tchatche (en rigolant)...c'était un sacré numéro c'était un gosse dommage.... seize ans, il a été opéré cinq fois aux cervicales, euh mais bon....il est parti....(silence). »

Et vous, vous étiez à l'école jusqu'à quel âge ?

Dany : « Moi j'étais à l'école jusqu'à seize ans et je suis sorti pour travailler, et j'ai travaillé...mais il fallait que mon père il vienne avec...y avait un patron en sanitaire, il a dit prend le jeune homme.... »

C'était le métier de votre père ?

Dany : « Non il était invalide...et avant il était dans la filature pour faire les draps comme ça...mais il a eu un problème au dos...déformation...euh, c'est un chirurgien qui a dit j'opère et je demande rien....il était invalide, ma mère elle travaillait de temps en temps...dans une pharmacie. Moi et mon petit frère on l'aidait pour aller charger les camionnettes... »

Vous avez un frère ?

Dany : « *Un petit frère. J'ai des sœurs et des frères....* »

Vous avez encore des contacts ?

Dany : « *Non, non je ne veux plus rien savoir...mais le petit frère je le vois plus, il était volontaire chez les pompiers...mais j'ai plus de nouvelle, rien !* ».

Mais il sait que vous vivez dans la rue ?

Dany : « *Non, non à moins qu'il m'ait vu à la télé sur FR3 en deux mille onze, ils sont venus ils ont tout filmés là (en montrant la rue)....ils ont fait un reportage sur les gens qui vivent dehors, mais moi j'ai parlé, moi j'ai tout dit...les quatre vérités et alors ?....*»

Vous avez donc travaillé très jeune...

Dany : « *Oui, oui, j'ai aidé mes parents et après mon père il m'a dit tu cherches du travail, tu ne trouves pas de travail tu ne rentres pas ! Oh ! Ah ben je suis partis et j'ai trouvé du travail j'ai fait mais papa il faut que tu viennes avec...ben oui comme j'étais mineur, mais il m'a pris, il m'a pris....dans les sanitaires....* »

Et vous avez travaillé longtemps dans ce domaine ?

Dany : « *Deux ans...à cause d'un connard, chef d'atelier de merde ! J'ai été licencié...j'avais dix-huit ans...et après j'ai travaillé à MAGMOD.... l'ancien, j'étais technicien de surface...et une fois j'ai fait la sécurité....j'ai fait de tout, j'ai fait même FP...* »

C'est-à-dire ?

Dany : « *France protection, accompagnement, protection rapprochée, à AUCHAN à Haute Pierre, une fois j'ai dû intervenir ils m'ont appelé par la radio...un problème avec des jeunes, j'ai fait vous les jeunes vous vous calmez ! Faut pas voler, c'est pas bien ça...mais au grand je lui ai dit méfie-toi, il me dit on t'attends ce soir dehors....pas de problème, je vous attends, je sors à vingt et une heure...merde ils sont où ? y a personne, je prends le tram, je payais pas le tram parce que la boîte elle travaillait pour le tram.... et y a un jeune qui commence, l'un des jeunes m'a reconnu et il voulait m'agresser....approche toi, arrête prochain direct, tu te calme...je me suis énervé, après j'ai abandonné j'ai démissionné, j'en avais marre ; après j'ai travaillé dans les forts d'Alsace...(silence)*

J'ai fait chef d'équipe dans le crépissage...je savais le faire, et j'ai appris à tous, j'ai appris tout seul, même la peinture... quand j'étais jeune sur les chantiers, à seize ans moi je regardais, j'observais....comment les ouvriers ils travaillaient, même la peinture....j'ai même fait un appart à mon ex-femme cinq étoiles...tout neuf !

Poser le tapis Flex, quatre mètres sur trois...ou six mètres sur quatre, et là j'avais les côtes cassées...mais je devais le faire, elle m'a obligé à le faire....qui restent où ils sont j'étais trois ans avec elle, deux ans illégal, c'est moi qu'il l'ait vendu au département des prestations...Ah tu me fous dehors chaque fois...Ok....Quand elle pêtail les plombs....ben oui elle était dépressive...Dégage ! Oh !.... »

Vous l'avez connue comment cette Dame ?

Dany : « C'est elle qui m'a cherché, à l'abri de bus avec les enfants....le père des trois enfants était morts, paix à son âme... elle est venue et m'a dit viens habiter avec moi....j'étais déjà dehors....je suis resté avec elle un jour...et je suis reparti...elle fumait le shit, ça j'aime pas à cause des enfants...elle va chez des copines elle peut mais pas à la maison chez les gosses....les enfants, ils sentent et ça je voulais pas...en plus elle picolait.... »

- Un des deux jeunes à qui il a payé une roue de bicyclette vient vers lui :

*Dany : « Eh Joffrey y a un Monsieur qui t'as appelé avant, je sais pas qui c'est..... »
Le jeune nous quitte et dit revenir dans quelques instants...*

Dany : « vous avez vu c'est le jeune à qui j'ai payé une roue...il vient tous les jours me voir..... »

- Nous reprenons la discussion au sujet de son ex-femme -

Dany : « Après elle m'a recherché on a fait du concubinage. Et après on s'est marié, la connerie que j'ai faite, j'ai tout fait pour elle...même les jeunes ils disaient Dany il ne nous a jamais tapé. Même quand il dormait sur le canapé....pourquoi je taperai un enfant ? moi j'ai été tapé par mon père.....Ah oui, c'est pour ça que chez moi c'est interdit....jamais taper un enfant c'est une vérité ça...quand j'étais sur le canapé je regardais la télé un petit verre de rouge et j'entends crier, je suis sauté du canapé, elle était en train de lui donner , des coups de pied, là il avait sept ans Bryan, mais des coups de pieds dans les côtes, je lui ai dit dégage ou j'appelle la police.....j'ai pris le petit, j'ai dit Bryan t'as mal ? Non ça va...j'appelle les pompiers, mais la police sera aussi là ! violence sur un enfant..j'ai dit au petit va dans ta chambre.... (Silence).... »

- Nous arrêtons sur ce sujet notre second entretien et nous donnons rendez-vous la semaine suivante. -.

- Nous retrouvons la fois suivante Dany l'air énervé, nous lui demandons ce qu'il s'est passé comme événements depuis la dernière fois où nous nous sommes vus. Dany nous explique qu'il s'est rendu à Caritas, une association caritative afin de récolter une ou deux couvertures pour les nuits fraîches et des vêtements propres car il a une gastroentérite et n'a pas d'affaire de rechange. Nous le trouvons en petite tenue assis sur son matelas, abrité sous les arcades, épuisé par la maladie. -.

Dany : « Je suis allé une fois à Caritas mais plus jamais ! Pour moi Caritas c'est mort...je sais pas moi.... donnez-moi des couvertures...quelque chose, rien...rien ! Rien ! Une soupe...je perds tout, les caleçons, le short là derrière.... derrière (en me montrant un tas d'affaires sales derrière lui), il faut les laver...j'ai tout perdu, merde, merde, merde...mais j'aide tout le monde, les seuls qui m'ont aidé c'est Loïc (le jeune décédé), Marek, ils m'ont lavés...hier matin, ils m'ont lavé, ils m'ont lavé les chaussettes....ça c'est la famille, la seule que j'ai mais Marek et les russes, ils m'ont lavé le short.... ils m'ont fait Dany te fais pas de souci nous ont lave tout, ils ont tout lavé...même les chaussettes. J'ai fait y a un problème... avant j'ai eu la police nationale au téléphone, on vous a filmé...quoi ? Vous savez ce que c'est l'exhibition ?...j'ai fait écoutez j'ai tout perdu, j'étais avec la couverture protection à cause des enfants, ça c'est clair pour moi pour l'exhibition et j'ai attendu que les enfants ils soient partis et les deux à ce moment-là ils m'ont lavé. Eh ! T'es fort toi d'où tu as cette intelligence...mais j'ai été marié, merde vous comprenez pas ou quoi ? ».

Vous êtes fort parce que vous parvenez à vous débrouiller pour tout....

Dany : « La nourriture je la reçois...ça y a pas de souci... »

Tous les jours ?

Dany : « Non pas tous les jours...j'ai eu du Mac Do...encore...j'ai eu un homme en scooter est passé... il m'a dit chef vous êtes le meilleur, je reviens et je vous ramène un Mac Do...les deux autres là-bas (en me montrant les deux personnes qui comme à l'accoutumée dort à l'emplacement où Dany fait la manche)...moi je suis le roi de la rue, de là-bas, jusqu'à là-bas, c'est à moi ! Dany on fait la manche ça marche pas et moi je fais la manche sans demander, sans demander, Monsieur vous avez tout le temps le sourire...vous avez de beaux yeux...non, non, non, non arrêtez (en rigolant) moi les yeux ça m'intéresse pas c'est ce qu'il y a dans le cœur et dans l'esprit...ici ils m'ont filmés...j'avais la police nationale au téléphone, moi je leur ai dit j'ai une gastro, ça arrive...écoutez je perds tout...écoutez j'ai descendu le froc j'avais une gastro.....je leur ai dit qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Et je me lave, là-bas derrière. Ici ils m'ont lavé, ils m'ont aidé les copains... (Silence)... »

Vous pouvez me raconter ce que vous aviez dit à la télévision lorsqu'ils vous ont filmé ?

Dany : « Oui c'est vrai j'ai tout dit...j'ai parlé des gens de la rue, et j'ai aussi parlé de l'Union Européenne, parce qu'ils veulent enlever l'Union Européenne, le Conseil de l'Europe, et....moi j'ai réclamé, moi j'ai dit faut arrêter.... ».

- Une Dame avec ces deux enfants, offre une viennoiserie à Dany -.

Dany : « Merci Madame, j'ai élevé deux enfants.... »

La Dame : « *Moi j'en ai quatre alors....ça suffit je galère assez..... »* »

Dany (en rigolant) : « *Vous ne voulez pas en avoir deux de plus ? »* »

La Dame : « *Normalement on a dit encore un, mais quand je vois la vie.... »* »

Dany : « *Quel calvaire quand ils font un caca nerveux, mais c'est pas grave quand ils grandiront...ils vont comprendre ce qu'ils ont faits, nous aussi on était petits...on a tous fait des conneries.... »* »

La dame avant de nous quitter : « *Ben bon courage encore.... »* »

Dany : « *Le courage je l'ai toujours... »* »

La Dame : « *Je vous vois tous les jours ici, vous n'avez plus le chien ? »* »

Dany : « *Non, non c'est pas mon chien, il y a eu un problème, le maître la récupéré..... »* »

- L'homme vêtu en costume militaire viens nous saluer et parle en allemand avec Dany quelques minutes -

La Dame : « *Bon venez les enfants on va y aller, c'est pas évident par ce froid les petits dehors..... »* »

Dany : « *Ah oui, ramenez les à la maison, moi je me rappelle quand j'ai élevé deux enfants.... le plus petit il avait trois ans...j'ai fait rentrer à la maison... »* »

La dame : « *Y en a ils sont dehors, mais ils sont pas comme vous....moi je vous vois tous les jours.... »* »

Dany : « *Comme j'ai dit à la police y a SDF et SDF... »* »

La Dame : « *Oui tout à fait...y en a c'est pas des vrais.... »* »

Dany : « *Mais moi je suis propre et j'ai jamais volé, derrière là-bas j'ai subi une agression directe, ils voulaient mon portefeuille...quoi ? Là il y a mon sac à dos...videz tout, et ils me sortent tout, et ils voulaient me frapper avec le casque, j'ai dit frappe ! Tape-moi ! Il a pas osé il me regarde, j'ai appelé la police, j'ai dit laissez tombé... une fois une nana elle m'a mis une claque elle s'est arrêtée devant moi, elle m'a dit toi t'es bien, et le russe à côté elle a dit lui c'est un clochard...mais une claque, mais directe, elle avait peut-être raison, elle avait peut-être raison... »* »

- Nous reprenons le cours de notre discussion -.

Vous dites souvent il y a SDF et SDF vous pouvez m'expliquer ?

Dany : « *Oui, je l'ai dit quand je suis passé sur FR 3 mais.....ça n'a donné rien....ça a pas changé ma vie, bon je suis devenu une star...Antenne 2³ m'a filmé là-bas (en montrant du doigt le bout de la rue)...c'est pour le deuil que j'ai fait (nous sommes interrompus par la personne en tenue militaire)...j'avais parlé à la télé de ma vie quoi...j'ai dit euh....ce que je faisais dans ma vie, bon j'ai fait un malaise cardiaque, deux cent quarante-deux de tachycardie j'étais là c'est les pompiers qui m'ont emmenés, j'étais au NHC... (Dany salue un passant)....*

Merde ! qu'est-ce que tu fous ici, le médecin il est venu j'ai dit écoutez je veux fumer une cigarette ah non, non, non, non, je lui ai un peu raconter ma vie il m'a dit vous devriez être travailleur social, j'ai dit je sais... j'aide tout le monde, j'aide tout le monde, je suis obligé, c'est mon devoir...les jeunes ont doit les motiver....là avant j'avais la police nationale...au portable Monsieur M, police nationale... »

Mais ils vous connaissent ?

Dany : « *Mais oui ils me connaissent bien ils m'appellent pour savoir des choses quand ils ont besoin de moi....écoutez j'ai une gastro c'est normal qu'en urgence je me déshabille, je me lave, une gastro tout le monde peut l'avoir, je vais chez le médecin à midi pour qui me donne de SMECTRA et que sa stoppe...je repasse le portable au jeune, il a pleuré, j'ai dit c'est quoi cette histoire ? Garde à vue...tu montres ton cul en voie publique tu te prends pour qui là ? y a des enfants qui passent là.... moi je connais tout le quartier, j'ai dit ça va pas....Tous les matins ils vont à l'école, ils passent et ils me tendent la main.... »*

- *A l'abri sous l'arcade je constate que sa place habituelle est occupée par les deux hommes d'origine russe -.*

Vous avez mis des gardes à votre place, pendant que vous vous reposez ici ?

Dany : « *Non, non, non, laisse les tomber ceux-là...euh, le russe je l'ai mis à sa place, je voulais le frapper....le grand qui était là avec la veste militaire, je lui ai foutu une entaille...commando spécial de Pologne.... Mais il s'attendait pas...et moi j'étais plus rapide... ».*

Pouvons-nous revenir sur cette notion de clochard, vous vous considérez comme tel ?

Dany : « *Non je suis un SDF...c'est-à-dire qu'il y a SDF, sans domicile fixe et après y a clochard, je l'ai dit à la police il y a une différence, un clochard il vous rit à la gueule, il en a rien à foutre...de ce qui se passe autour de lui....c'est un vrai clochard....il est enfermé sur lui-même...SDF ça veut dire je me bats moi, moi je fais la manche... maintenant je vais vous dire quelque chose (en rigolant) SDF si on prend les lettres c'est sans, euh d'abord...c'est sans domicile fixe et après c'est euh...(en réfléchissant) sans difficulté financière (en rigolant)....moi j'en ai pas je fais manga, manga ! Tous les jours et nuit....moi je travaille la nuit vendredi, samedi,*

³ Interview qui suite à cet entretien, a pu être effectivement visionnée sur internet.

dimanche, je fais manga, manga....quand les gens ils sortent de discothèque quand ils ont un coup dans le nez ! Là-bas de l'autre côté, j'ai fait deux cent euros ! À la session parlementaire, deux cent euros...y avait un gars qui travaillait là elle était avec quand elle est partie la Dame où je lui avait demandé si son patron la paye bien sinon je vais le voir...elle a pas oublié j'ai eu deux cent euros quand elle est partie, le mec à côté il a dit moi je te rejoins j'arrête de travailler.....mais elle sait pas que je suis là, je sais qu'elle a un logement derrière, mais elle sait pas que je suis là...et une très belle fille ! »

Tout le monde vous connaît et vous apprécie ici dans ce quartier ?

Dany : « Mais oui tout le monde me connaît, une fois j'étais là y a la police municipale qui vient, et qui me dit écoute j'avais négocié avec eux (les employés du bureau devant lequel il s'est installé) il faut que tu restes à un mètre...ils t'aiment bien, mais oui moi je fais la manche tranquille ... »

Ils vous autorisent à rester ici

Dany : « Oui mais maintenant plus...j'étais trois semaines à l'hôpital, j'avais encore le bracelet, hop je me mets assis là, j'ai arrêté de boire. Dans le temps, la chef (de l'agence) elle m'a dit Dany tu peux plus rester là....je me mets là-bas y a un messieurs qui travaille et il m'a dit ce qui s'est passé, j'ai dit Monsieur regardez, je sors de l'hôpital, il me dit non... il y a eu une agression de chiens...le chiens il a mordu deux personnes des bureaux...d'après ce qu'il m'a dit il a attaqué, j'ai dit dites-moi, ils ont portés plainte, ils ont fait un dépôt de plainte, c'est normal...j'ai fait je peux plus rester là-bas, terminé... mais qu'est-ce qu'il y a ? Je sors de l'hôpital après trois semaines et on me jette comme du linge sale ! Ah direct, ah direct ! J'ai dit je sors de l'hôpital et la police peut contrôler j'ai fait qu'est-ce qui se passe ? Et après je me suis mis là-bas (sur le trottoir de la rue) et maintenant ils ne disent plus rien...ils disent plus rien...là-bas normalement c'est ma place.... »

C'est vous qui autorisez qui vient et qui ne vient pas ?

Dany : « Non, normalement j'ai pas le droit de rejeter des SDF...j'ai pas le droit ! Euh... je suis social...j'ai pas le droit de rejeter un pauvre aussi longtemps qu'il est correct, s'il est pas correct, là c'est autre chose, je l'ai dit à la police y a SDF et SDF...l'officier, il m'a dit c'est vrai, y a SDF et SDF parce qu'il connaît les SDF... le jeune de dix-huit ans, je l'avais au portable, le grand... ».

Celui que l'on a vu ensemble lundi dernier ?

Dany : « Mais oui.... »

Mais vous l'avez connu comment ?

Dany : « Moi... ils m'ont connu à travers la télé, alors les gens ils viennent, mais seulement il a fait une bêtise, il a baissé son froc en voie publique, j'en ai rien à foutre ! Et il avoue encore, t'as fumé du shit, ouais, retour en garde à vue...l'officier il me demande vous portez plainte, j'ai dit non. Envoyer un jeune homme de dix-huit ans en prison...non, non, hors de question... ».

Vous êtes très proche des jeunes qui viennent vous voir, vous avez presque un « rôle » d'éducateur ?

Dany : « Euh je crois...mais en réa (réanimation)... ils me l'ont dit, vous devriez être éducateur.....c'est bizarre la police elle passe, j'ai une bouteille de rosé devant moi, ils disent rien, c'est rien Dany, ah l'autre il a été contrôlé le russe moi je lui ai donné ma carte d'identité qu'est- ce qu'il y a là, t'étais pas au chalet ?

Dans le temps je faisais des malaises et le trajet était trop long.....dans ce temps-là j'étais encore là-bas derrière, moi j'ai parlé...ils faisaient une enquête sur celui-là avec la veste brune Adam...j'ai écrit une lettre à Monsieur Sarkozy....il m'a répondu....mon référent il m'a fait dans le bureau tu as écrit une lettre à Sarkozy et il t'a répondu ! Oui j'ai fait une enquête sur le social....j'ai une enquête, le résultat est totalement faux ! Papy Gégé⁴.... ».

- - Un homme « sans domicile fixe » vient saluer Dany -.

Dany : « Toi il faut que tu te rase, je t'enlève les lunettes et je te mets une baffa sinon ! »

- L'homme repart....-

Vous avez donc fait une enquête pour savoir si les services sociaux étaient adaptés aux personnes dans la rue ?

Dany : « Ils sont même pas adaptés !...moi j'ai fait une enquête, moi j'écoute les services sociaux, allez à la mairie de Strasbourg...pour demander une aide financière maintenant, plus la peine ! Dans le temps j'avais demandé des aides financières avant d'être marié...là oh ! Oh ! Une autre qui rentre pour de la drogue elle reçoit les sous...et j'ai parlé avec Monsieur D...il m'a dit y a pas de problème, y a pas de problème, yo... ça a duré une quinzaine de minutes, j'ai eu mon aide financière, mais comment on aide ceux qui se droguent ? Et que moi j'ai rien et j'étais fâché, l'assistante sociale, je crois qu'elle touchait à la drogue aussi...moi je sais pas....j'étais déçu direct, c'est normal, il faut me comprendre aussi...je touche pas à la drogue, bon je bois Ok ça arrive à tout le monde....mais moi la drogue dégage de ma vue ! Mais autrement oh je bois... ça arrive à tout le monde.... »

Mais vous buvez seul ?

Dany : « Non je bois avec les copains....ça arrive la nuit que je bois mais seul et après les souvenirs ils reviennent et ça c'est grave autrement c'est calme, j'avais déjà une bouteille de rosé là-derrrière je l'ai même pas touchée....je touche pas à la bouteille boit de l'eau, mais les souvenirs.....(des larmes pointent)....oui....oui.....moi j'ai vécu...moi j'ai vécu et les deux jeunes⁵ je veux me débarrasser d'eux..... Parce qu'ils ne connaissent pas la vie, mais je veux les aider, qu'ils apprennent à connaître la vie !

⁴ Gérard, personne de soixante-trois ans avec qui nous avons mené un entretien place Kléber.

⁵ Ceux qui viennent le voir quotidiennement.

Bon, eux... ils ont un travail, le grand il veut rien faire mais j'ai essayé...j'ai essayé, il veut pas comprendre ben il va en prison alors...je l'ai vendu, je l'ai vendu au commissariat...je l'ai vendu...il en a fait une connerie mais je pouvais rien faire, je pouvais rien faire..... »

Et vous, qui est-ce qui vous aide ?

Dany : « Personne, personne, si la police elle m'aide, et je dis la vérité, dite la vérité, toute la vérité, rien que la vérité...juré ! J'ai vendu un mec, un... un bosniaque...un éducateur de rue m'a vendu...je vais à l'église pour mes parents, je sors on a pris une bouteille de rosé à trois...et il me dit oui tu parles avec la BAC...oui et alors ? Et alors ? Mais le criminel il était à côté...il était à côté, j'ai appelé la police je leur ai expliqué c'est quoi ce truc là un éducateur de rue qui s'est plaint...mais euh, le lendemain il vient j'ai jamais dit ça, j'ai dit Momo tu te fous de ma gueule, j'ai un témoin, il la entendu, BAC, mais j'ai jamais dit ça....moi je t'envoie en taule moi, je t'envoie en taule ! On appelle ça un éducateur de rue ! Un éducateur de rue !.... »

- Une Dame vient le saluer -

Dany : « Bonjour Madame ça va.... »

La Dame : « Et vous ? ».

Dany : « ça va à peu près... avec le temps... »

- Nous reprenons, une fois la Dame partie -

Dany : « Un éducateur de rue qui fait ça, il m'a vendu, on appelle ça vendre une personne et le criminel à côté ! Il m'a dénoncé....et moi à la police j'ai dit.... »

- Un compagnon vient le voir et lui demande s'il veut manger...je lui propose d'en rester là pour aujourd'hui pour qu'il puisse partager un moment avec son ami et se restaurer -.

Dany : « Non il va aller manger, moi la faim...je reçois tout ce que je veux...moi avec toute la nourriture que la population me donne...je peux ouvrir un restaurant Sexy boy....et faut voir ce que je reçois, c'est du jamais vu...j'ai réussi même de Mac Do ne jetez plus le surplus, y a des pauvres qui ont faim et j'ai eu, j'ai eu des sachets et tout le monde à manger là-bas Dany on a faim, j'ai fait pas de problème, comment tu fais euh, c'est une négociation, ils ont jamais compris (en rigolant) même les deux là-bas (en me montrant les deux personnes russes en train de dormir) ils ont jamais compris !

Parce que moi je suis très polis, bonjour ça va vous n'auriez pas un milliard ?, mais je saurais pas quoi faire avec, un centime ça me suffit (en rigolant)... ».

Et si on vous propose un logement aujourd'hui ?

Dany : « *Refusé ! Dany il est dans la rue, c'est mon adresse de là-bas, jusqu'à là-bas (en me montrant toute la rue) c'est à moi ! Non, non j'en veux pas, si... pour prendre une douche et laver mes vêtements, mais la nuit je travaille... looking... où sont les criminels ? Je garde le quartier, même la place des halles le dit.... Là on va arrêter....* ».

- Fatigué par la maladie Dany souhaite arrêter l'entretien pour aujourd'hui -.
- Nous retrouvons Dany deux semaines après notre dernier entretien. Pendant ce temps écoulé, Dany était hospitalisé pour ses problèmes de santé lié à sa sirose. Nous le retrouvons joyeux auprès des deux jeunes. Nous questionnons les deux jeunes -.

Dany : « *Y a que un pape ici...c'est moi, dans la rue...* »

Vous connaissez Dany depuis combien de temps ?

Joffrey : « *Deux ans, on l'a vus en hiver en t-shirt, et ça nous a intrigués...il nous a demandé une clope alors on lui a donné et c'est devenu un ami...* »

Et vos parents ils le savent ?

Joffrey : « *Ben oui...ils disent que c'est bien....* »

Dany : « *Un pied dans le cul à celui-là pour qu'il marche droit !* »

Vous lui demandez des conseils ?

Joffrey : « *Oui des fois parce qu'il connaît bien la vie... et il connaît toute les lois....* »

Dany : « *Et je connais ton beau-père..* »

Joffrey : « *Tu dois arrêter de boire, tu nous la promis, tu l'as promis !...* »

Dany : « *J'ai promis beaucoup de choses...l'hôpital me veut plus, ils en ont marre de moi...* »

Joffrey : « *C'est normal tu voles des choses !* »

Dany : « *ça c'est vrai, je vole des rasoirs...ultra moderne...je suis pas rasé des fois mais j'en ai rien à foutre, encore une fois aujourd'hui deux nanas elles passent elles me disent vous avez de beaux yeux, j'ai dit non, dites pas ça ! Elles m'ont donné un paquet de croissants...je reçois tout même des pizzas...j'ai pas besoin de réfléchir comment je vais manger aujourd'hui, moi ça vient tout seul...tenez Monsieur, même les vêtements je reçois, des vêtements je reçois même de Markus, le magasin,*

même ceux qui balayent, Dany tu as besoin de vêtements ? Je fais oui je suis un peu dans la merde, on te ramène des vêtements....c'est pas normal t'es un mec bien, tu balaye même la rue...moi je balaye, j'ai un balai, là-bas, même les mégots...Ils viennent Dany c'est propre chez toi, ben oui c'est normal, l'hygiène....tu peux être clochard mais propre... »

Mais vous n'êtes pas un clochard vous m'avez dit ?

Dany : « Un petit peu. Un petit peu... j'aime être clochard, parce que les gens ils regardent et il y a toujours une petite pièce qui tombe dedans, « vous êtes pas clochard », si Madame, même la couverture là c'est une personne âgée qui me la offert, c'est pour vous, c'est fait à la main, qu'est-ce que je rigole moi, toute la sécurité ils me connaissent là-dedans (en montrant les bâtiments)...moi je rentre dedans attendez y a Dany qui vient et je fais les mégots...Dany il est pas encore l'heure, mais y a pas d'heure ! Je sais que vous fumez...et vous laissez toujours des petits restes et je récupère je prends le tabac et je roule avec une feuille...ou je brûle le filtre faut toujours faire ça à cause des maladies.

Dany t'es encore là.... Oui... tu fais encore ta tournée ? Oui, à deux heures du matin moi je fais la tournée, ils le savent que moi je sais qui fume mais ils laissent la moitié des mégots, ils le font exprès, ils savent que je passe après...la discothèque et les bars, y a une nana qui est passée avec un copain, ça c'est sérieux, elle m'a dit je veux faire l'amour avec vous...j'ai dit eh oh, oh, j'ai cinquante-trois ans, vous avez quel âge ? Vingt-cinq, le copain il a fait... elle est bourrée, mais elle a insisté j'ai fait non, je suis grand père maintenant... »

Vous êtes grand-père des enfants que vous avez élevé avec votre ex-femme ?

Dany : « Non c'est-à-dire entre guillemets, le papa a été tué c'est un meurtre...et la mère elle m'a désigné grand-père, elle l'a même mis sur Facebook... »

Je ne comprends pas quelle dame ?

Dany : « C'est une amie à moi, elle m'a désignée comme grand-père...mais je suis heureux... ».

- Une des deux personnes sans domicile fixe russes vient voir Dany et lui montre quelques pièces pour lui donner et les mettre dans le récipient prévu à cet effet qui se trouve à nos pieds -.

Il vous donne de l'argent ?

Dany : « Non, non, on travaille ensemble, ça veut dire... c'est donnant-donnant, moi je les aide et eux ils m'aident... »

Vous les aidez comment ?

Dany : « ça veut dire si moi je fais la manche, ils ont pas d'argent, ils sont en manque d'alcool, moi je connais ça, je sais ce que c'est... je dis Ok y a tant et tant, vide tes

poches toi, tu as fait combien ? Et on prend... on met en commun, y a SDF et SDF j'ai dit à la BAC.... ».

Et il y a les clochards aussi...

Dany : « Ah les clochards, les vrais... eux... laisse tomber c'est même pas la peine, c'est même pas la peine, ils prennent jamais soin d'eux, rien ! Laisse tomber, moi au moins cheveux coupés, je me rase, bon parfois je suis comme toi (mal rasé) oh ça on s'en fout, on est des hommes, et alors....mais on me le dit t'es toujours propre, comment tu fais, tu as toujours de beaux vêtements...j'ai fait c'est des gens qui m'aident, seuls les vêtements que je reçois parfois on a une personne âgée à l'œil, elle passe la nuit et elle vole...et elle a un appart, et on la attrapée au parc on la chopée, un copain m'a dit Dany c'est elle...j'ai fait bon t'as un frère qu'est avocat, non conseiller juridique j'ai dit hop j'appelle la police, tu as volé...non pas la police Ok moi je te donne dix euros, non je veux ce que tu 'as volé...sinon j'appelle ton frère...elle m'a donné dix euros, sérieux l'allemand était à côté, elle a peur de toi Dany, j'ai dit je connais son frère... »

Vous le connaissez ?

Dany : « Et son père, elle a un appartement acheté, c'est le frère et le père qu'ils l'ont payé qu'est-ce qu'elle vole les pauvres dans la rue, entre vingt-deux heures et trois du matin, elle circule. Une fois il y avait un jeune qui a dormis là-bas, et moi je la vois arrivé, je me lève je vais derrière le jeune, il avait la sacoche, je pense ses papiers, j'ai fait casse-toi, casse-toi direct ! Dégage ou j'appelle la police, elle est vite partie...le jeune il me dit c'est toi, c'est toi le sexy boy du quartier, j'ai dit oui, oui c'est moi y a pas de vol...t'es bourré ok... hop ça arrive...met la sacoche vers l'arrière, mets la derrière et tu dors, moi je lui ai expliqué...

Toujours une sacoche vers l'arrière et tu dors sur le côté...mais lui, il avait la sacoche devant, y a avait juste à faire ça et elle lui aurait emmené la sacoche...elle est vachement raffinée, mais moi je suis plus raffiné qu'elle , parce que moi dès que je l'ai vu j'ai dit ça y est, elle en a vu un mais j'étais plus rapide, ben le jeune homme il est passé, il m'a dit chef je te remercie, t'as pas une cigarette ?

Tiens, il est revenu il voulait ma paire de basket, tout le monde à regarder dessus, j'ai dit hey ! Les baskets sont pour moi, tu connais le jeune homme ? J'ai dit oui, il a dormis derrière et moi je lui ai sauvé la sacoche déjà et le lendemain je lui ai donné une cigarette et il m'a donné une paire de baskets, tout le monde les voulait...essayez, essayez !...les baskets c'est pour moi !

Qu'est-ce qui ne passe pas ? La BAC.... moi j'ai reconnu la voiture, j'ai fait, ça y est mais ils n'ont pas bougés, ah vous volez les baskets ? Fuck You ! « Dobré », toi parler anglais, hum, hum, toi parler allemand hum, hum, (hochement de tête) alors que c'est du polonais et qu'ils sont polonais, ils comprennent mais qu'ils disent « dobré » et moi je dis « dak », oh ! Toi tu parles le polonais maintenant ? Mais quand je parle allemand ils comprennent rien, moi sprechen sie gute deutch⁶, ma mère était allemande... »

⁶ Je parle bien l'allemand.

Votre mère était allemande ?

Dany : « *Oui sur les dix enfants je suis le seul qui ait appris... »*

Vous avez dix frères et sœurs ?

Dany : « *Oui mais bon les grandes sœurs je m'en fous qu'elles crèvent ! Mais sur les dix enfants je suis le seul qui ait appris et mon père il me prenait pour un con parce qu'on regardait les euh....les chaînes allemandes et chaque fois il me faisait t'as compris ? Oui...tu es un menteur, et ma mère derrière elle rigolait, elle rigolait, elle savait que j'avais compris ! Le carnaval allemand moi je connais et mon père il ne m'a jamais cru... »*

Vous aviez de mauvais rapports avec votre père ?

Dany : « *Euh un mauvais rapport avec mon père, avec ma mère paix à son âme, qu'elle repose en paix, mais mon père spiert allein ! Dégage ! (silence) »*

Il est encore en vie ?

Dany : « *Non il est décédé en deux mille onze...ma mère est décédée en deux mille dix et en deux mille onze mon père mais bon je suis quand même allé j'ai amené un bouquet où j'ai mis de la part de votre fils Daniel...bon ça j'étais obligé, il m'a aussi élevé...il m'a aussi élevé, bon il était sévère, enfin sévère un petit con quoi, j'ai jamais aimé mon père mais par respect j'ai mis un bouquet avec 'votre fils Daniel'.. ».*

Votre fils pourquoi « votre » ?

Dany : « *Oui c'est pour mon père et ma mère c'est votre fils...mais j'ai pas vu le cercueil rien... ni de ma mère, mon ex-femme le savait elle aurait pu venir me le dire....un an et demi c'est mon travailleur social qui téléphone sur Ostwald, à la mairie...Dany j'ai quelque chose à te dire, je suis désolé ta mère est décédée depuis un an et demi...j'ai bu un café schnaps, j'ai cherché une bouteille de rosé et je suis allé à l'église j'ai fait une prière, normal, j'ai donné cinquante euros à un copain, j'ai dit écoute tu me cherche un bouquet, il m'a accompagné sur la tombe, elle a une belle tombe c'est vrai, moi l'héritage j'en ai rien à foutre, l'argent n'a pas de valeur pour moi, c'est le sourire, le respect et le cœur qui parlent du reste j'en ai rien à foutre ! »*

Et vos frères et sœurs vous les voyez encore ?

Dany : « *Je veux même plus les voir ! J'ai trois frères et ma petite sœur elle a pris une claque de moi...elle a tapé ma mère ça il fallait pas, j'ai vu, un an j'étais interdit de rentrer chez mes parents, mais c'est pas grave...mais la baffe elle l'a eu, touche encore une fois à maman ! ».*

*

Vous n'étiez pas le plus vieux des enfants ?

Dany : « Non ça veut dire, le plus vieux c'est...Euh, le plus vieux... euh mais bon mon père il a fait on appelle ça il a donné son nom de famille au tribunal, il a reconnu, mais le plus vieux des vrais enfants.... c'est moi. ».

Il y a eu des enfants d'une autre fratrie c'est ça ?

Dany : « Oui, mais le plus vieux c'est moi...mon petit frère Bernard on sait pas où il est, il était volontaire chez les pompiers...il a disparu, il a coupé le lien direct ! Et j'ai toujours pas de nouvelle ! Toujours pas de nouvelle...je sais qu'il est vivant...il est plus jeune que moi il doit avoir dans les quarante ans maintenant...mais toujours pas de nouvelle je sais pas où il est...ça c'est la vie...mais je garde le sourire... »

Et les autres frères ?

Dany : « Euh.....Spiert allein...dégage ! Mes grandes sœurs... dégage ! »

Vous ne voulez plus avoir de nouvelle d'elles ?

Dany : « Non, non ! Je suis un homme heureux là ! D'accord je dors par terre c'est vrai...c'est vrai... mais je suis un homme heureux et j'aide beaucoup de monde... »

Oui je constate cela, notamment avec les deux jeunes

Dany : « Ben oui c'est grâce à moi...ils étaient en garde à vue et grâce à moi je les ai sortis...j'avais la police nationale au téléphone est-ce qu'on peut laisser sortir Joffrey j'ai dit oui. ».

Mais pourquoi la police vous appelle vous et pas leurs parents ?

Dany : « Parce que moi je donne un coup de main à la police...discrètement, là je travaille sur un futur hold-up qui va arriver à l'E.S (la société d'assurance devant laquelle Dany s'est établi)...mais ».

Vous le savez d'où ?

Dany : « Le mec il m'a proposé et il me paye il a déjà pris treize ans, il veut faire le coffre il me l'a expliqué seulement moi...je fais la manche, moi ça me suffit pour m'acheter des clopes, un peu de vin, à manger hop ! Et ça s'arrête là... »

Et vous percevez le RSA...

Dany : « Oui, mais le RSA suffit pas dans la rue....et ils veulent que je prenne un appart, comment je peux faire ça il faut réfléchir un peu ! »

Mais vous voulez prendre un appartement ?

Dany : « *Non ! Moi je suis heureux ça c'est ma rue, rue des pavés, rue de l'ancienne gare...mais j'étais photographié par les espagnols, les belges, les pays bas eh ! Je l'ai dit à l'E.S et ils le disent la star elle est revenu. ».*

Cela signifie qu'ils s'inquiètent en votre absence ?

Dany : « *Oui, oui ils posent des questions, il est où ?il est où ? Et moi j'arrive tout content.... oh j'étais à l'hôpital...ah la star est là !* »

Ils se sont inquiété la semaine passée où vous étiez hospitalisé ?

Dany : « *Ils ont tous demandé, les gens ils ont vus, plus de couverture, plus rien. Il est où ? Vous étiez où, j'étais à l'hôpital... Encore ! Ben j'ai fait un séjour... ».*

Vous en faites souvent des séjours ?

Dany : « *Ben oui...à cause du foie, mais ça va.... le foie il se régénère, c'est le seul organe qui se régénère...mais j'ai pris une engueulade d'un médecin...il m'a fait vous voulez qu'on vous aide ? Tous les rendez-vous, vous les oubliez, j'ai fait je suis un clochard (avec une voie suppliante) je dors dehors moi, moi je peux oublier. Ah continuez comme ça ! Vendredi prochain j'ai rendez-vous, onze heures et demi... »*

Joffrey laisse son portefeuille à Dany en lui disant : « *on va un tour, on revient Dany... »*

Ils vous laissent leurs affaires ?

Dany : « *Ah oui, combien de portefeuille j'avais déjà et tout le pognon dedans, jamais touché dans le carton (un carton placé derrière lui contre le mur) direct ! ».*

Joffrey : « *Hein Dany combien de fois je t'ai donné mon portefeuille avec de l'argent dedans et t'as jamais touché ?... ».*

Dany : « *Qu'il essaye et je lui tourne la tête et il peut regarder son trou du cul ! C'est direct !... »*

- Une personne de nationalité polonaise arrive sur les lieux et salue Dany -.

Vous avez un travailleur social, vous m'avez dit avant ?

Dany : « *Oui j'en ai un.... mais laisse tomber ! C'est un travailleur social ça ! Je fais plus qu'eux...il vient, il regarde, il me fait ça va ? Je lui fais non ça va pas, j'ai pas de cigarette ! Donne-moi une cigarette... alors il me donne une cigarette et me dit vous êtes fâché ? Ben oui vous faites rien...d'accord vous venez me voir...vous faites quoi là ?*

Vous faites rien pour moi je dois me déplacer pour les lettres, le courrier, Yohann⁷ il m'a accompagné, le jeune, il m'a dit c'est loin encore ? Mais encore tout droit, ils sont même pas capables, mon référent est même pas capable de voir, au merde, un courrier de la CAF rien, pour la déclaration trimestrielle du RSA heureusement que le jeune il m'a accompagné ! J'ouvre feuille trimestrielle, bon ils ont dû la faire par ordinateur, j'ai dit merde le jour où je suis à l'hôpital, j'avais eu une lettre recommandée pendant que j'étais à Haute Pierre trois semaine, j'ai dit merde le travailleur social, je dis au référent tu viens me voir qu'il ramène le papier je le signe et tu cherches le recommandé, je suis hospitalisé je peux pas sortir...pas le droit, non, rien n'a été fait et j'ai jamais vu cette lettre. Après il m'envoie chez mon huissier, mon référent...écoute tu veux un logement, bon tu vas chez l'huissier, j'étais chez l'huissier j'ai fait Monsieur S c'est moi Monsieur M Oui, oui je t'ai reconnu, écoutez j'ai une dette à payer. Écoutez venez la semaine prochaine, je retourne il m'a fait au bout de dix ans la dette est effacée, je fais comment je fais ça il va pas me croire, ah il a qu'à m'appeler (le référent)... »

Vous aviez des dettes ?

Dany : « Oui, de logement avec la perte de travail et tout le bordel quoi, on connaît tout ça ! Ben il a qu'à m'appeler. Et je peux lui dire ça, oui, j'ai dit écoute Olivier tu appelles l'huissier, il attend toujours son appel et maintenant il veut me donner un logement, seulement moi je veux pas...j'en veux pas je suis bien ici... »

A cause de la solitude ?

Dany : « Oui, bon d'accord je ferai mon linge, mais je sais très bien que je dormirai dehors, ça c'est ma vie automatiquement je ferme à clé et je dors là, même sans couverture, même en hiver...c'est ici chez moi, c'est mon choix, oui pour rentrer prendre une douche, hop ! Puisque dans les associations euh...à Horizon amitié⁸ quand je vois les douches quatre-vingt-dix centimètres, tu prends une douche t'as des vêtements propres, secs, tout est mouillé, mais c'est quoi ça ? Je viens cinq minutes c'est rempli, c'est plus la peine... »

- Une Dame passe rapidement et donne une pièce -.

Dany : « Merci Madame, ça va ?... »

La dame : « Oui et vous ? »

Dany : « ça va, il fait beau heureusement, faites doucement Madame... (Nous revenons à notre sujet) Ah je connais tout le monde...c'est simple même les bains municipaux, y a plus de place, qu'est-ce que je vais aller aux bains municipaux ? C'est la nuit je me mets de l'autre côté à l'E.S, je me déshabille et je me lave, la nuit...y a un coin moi j'ai de l'eau tout le temps, et du gel douche toujours, j'ai des serviettes aussi... »

⁷ Le second jeune rendant quotidiennement visite à Dany.

⁸ Association s'occupant des personnes en situation de précarité à Strasbourg.

Même s'il fait très froid ?

Dany : « *On avait un tonneau là-bas derrière (en me montrant le lieu sous les arcades avec le sourire)...rempli d'eau froide, chacun se pousse pour se laver... »*

Joffrey : « *Je me rappelle, je me rappelle, un moment il était gelé... »*

Dany : « *Il était là-bas derrière... »*

Joffrey : « *Quand il était gelé tu te rappelles ? »*

Dany : « *Mais oui, à moins dix-huit même le café était gelé là, et tous les matins au bureau un café schnaps, j'étais content, je connais tous les bureaux là, y a l'E.S et le bureau pour les personnes âgées pour trouver une formation. Y a le département de ...ceux qui font des recherches pour les gens qui doivent de l'argent... on appelle département de (en réfléchissant) Oh Dany ! J'ai tellement de choses en tête, tu comprends...le patron il me connaît, la dernière fois je l'ai vu, il m'a dit vous avez bronzé.... en regardant par la fenêtre. »*

Vous ne pourriez plus quitter cet endroit ?

Dany : « *Si, un jour ou l'autre...je vais partir.....un jour ou l'autre.... (Silence).... »*

Pour quelles raisons ?

Dany: « *J'attends juste le hold up là...le braquage et après je disparaiss...c'est vrai, bon...surveiller...c'est facile de dire ça, c'est vrai j'ai les yeux partout...mais à la fin ça fatigue....vas demandez ça à lui il en a marre aussi, au travail, c'est vrai il travaille même à Noël et nouvel an , il ne savent pas ce que c'est comme moi...moi je sais pas ce que c'est Noël, je sais pas ce que c'est...j'ai passé un Noël c'est mamie bon c'était bien.... »*

Chez Mamie ?

Dany : « *Au resto du cœur, hop c'était bien, on est venu... et on a fait la fête la famille SDF, on était une famille..... »*

On était.... cela signifie que maintenant c'est fini cet esprit « famille » ?

Dany : « *Non, Thomas est décédé paix à son âme...euh la plupart ils sont partis, ils sont à Nice, hop ils sont partis, mais euh, on reste toujours amis, y en a un qui passe de temps en temps, salut Dany tu te rappelles de Noël ? J'ai dit oui...et tu voulais pas danser ? Non je suis à moitié bourratcho⁹ ! Encore ! Mais tu vas danser quoi, euh laisse tomber ! Mais c'est le seul Noël que j'ai repassé deux mille neuf...c'est le seul.... et là j'ai touché mille cinq cent euros... de rappel du RSA, et mon ex-femme....ouais j'ai touché mille cinq cent euros, mon ex-femme elle a dit bon...(silence).....elle est passé deux fois ici, moi je la regarde pas, moi je la regarde*

⁹ Dans son langage cela signifie saoul.

pas, si, si je la regarde c'est comme une prostituée, parce que je l'ai attrapée... quand j'étais marié, je l'ai attrapée, moi j'avais une alliance, j'ai dit hop... je l'ai attrapée avec quelqu'un d'autre, et j'ai pris la porte et tire-toi....(silence)....et j'ai pris la porte et je suis partis...(silence)... laisse tomber, elle est venue en deux mille dix elle m'a dit tu veux pas encore une fois essayer ? Ah je l'ai fait une fois, elle voulait que je revienne... quel con que j'étais, et Thomas il me l'a dit... Thomas il me l'a dit, il m'a fait Dany tu fais une faute là, Thomas... y a les enfants derrière, c'est quand même moi qui les ai élevés, ils sont dans mon cœur.

Je retourne catastrophe... j'ai fait le logement cinq étoiles et quoi, mais l'AEMO la protection des mineurs elle l'a dit... quand je viens vous êtes en train de travailler... je l'ai retapé mais le vingt et un janvier, un appart, je préfère dormir à côté d'une bête, c'est plus propre ! Je préfère dormir ici, c'est plus propre, j'ai fait qu'est-ce qui s'est passé là ? Où est la table monastère ? Elle est dans la chambre, mais c'est quoi cette table et mes chaises ? Les chaises cassées, les gosses ils se sont... ils ont tous cassé expert, expert ils l'ont fait... cassé toutes les chaises, le living de quatre mètres et un living allemand, c'est de la marchandise ça ! Juste en bas, j'ai fait c'est quoi ça ? Ouais mais c'est les gosses ils me font la misère, j'ai dit c'est toi qui a fait le choix, c'est toi qui a demandé le divorce... »

C'est elle qui l'a demandé et pas vous ?

Dany : « Et moi je ne suis pas venu en réconciliation... parce que je t'aurais niqué la gueule ! Ouais... hop dégage Ok ! Je dégage de nouveau... »

Mais vous êtes resté longtemps ?

Dany : « Euh, deux jours, mais la nuit il s'est échappé il a appris que j'étais là, Bryan.... »

Il s'est échappé d'où, du foyer ?

Dany : « Il était à la patinoire à Kronenbourg et il voulait me voir, il la dit devant la psychiatre, quand nous ont est rentré, la psychiatre elle a dit je parle au nom de Bryan, et (il) elle a fait si je perds Dany j'ai tout perdu tout ce qu'il a fait pour nous... maintenant je crois qu'il a quinze ans maintenant.... »

Il sait que vous êtes dans cette situation ?

Dany : « Mais il sait où je suis, mais il vient pas non, non euh.... l'autre le grand il a peur de l'impact que ça va faire sur lui parce que moi je lui fous une patate sur la gueule ! Il m'a fait la misère, mais il a changé en deux mille dix, et ça je peux le prouver, je l'ai emmené elle était déjà avec un autre criminel... enfin on appelle criminel, je l'ai amené à ADECCO pour un stage, il vient avec un criminel et c'est moi qui est vendu le criminel, mais y avait déjà la police derrière et moi j'ai fait alors j'ai fait alors ta mère elle a pris la suite ? Non... les policiers ils m'ont regardé... attends je fais des démarches et j'étais déjà dehors, et à l'autre je lui fais tu veux me couper tu as dit... je t'ai entendu au portable tu lui as dit avant que tu arrives à Dany il faudra que tu passes par moi... les flics ils m'ont regardé et je l'ai vendu une deuxième fois, dix-huit mois fermes !.... »

Vous faites en quelque sorte tout pour que vos enfants ne soient pas en danger ?

Dany : « *Euh je veux l'ordre, ça veut dire je veux que les enfants soient protégés, je veux que les personnes âgées soient protégées, je veux que les jeunes quand ils vont travailler ils ne soient pas agressés...moi les criminels je peux pas les voir, c'est facile de dire j'ai perdu les nerfs, euh j'ai pété les plombs, non ! Non... au bercail ! Tu payes ta dette ! Tu la place est à Dany on est en sécurité avec.... »*

Mais vous m'avez dit que vous vouliez partir un jour ?

Dany : « *Je partirai, travailler seul c'est quand même lourd...c'est quand même lourd, parce qu'il faut le faire !... »*

Mais vous n'avez trouvé personne avec qui travailler ?

Dany : « *Si mais ils sont pas tout le temps-là, ils sont pas tout le temps là le seul qui est tout le temps là c'est moi... quand je vais à la place des halles, je tourne, et que je cherche quelqu'un, même la journée, la nuit non y a la sécurité donc y a pas de problème mais la journée parfois, je tourne, les copains ils disent t'étais où ? Place des halles. Dany a encore tourné, oui contrôle, contrôle, je cherche quelqu'un...si je l'attrape je l'allonge, j'ai carte blanche... »*

Comment cela vous avez carte blanche de la part de la police ?

Dany : « *Ils me montrent des photos, ils me montrent les photos... »*

Mais tout le monde le sait que vous travaillez pour la police ?

Dany : « *Ah non surtout pas ! Parce que là je suis en danger....non, non, non, bon ils ont un soupçon, mais ils ne savent pas ce que je fais... »*

Mais vous voulez partir pour aller ailleurs ?

Dany : « *Euh partir euh...je serai toujours dans les environs, partir ça veut dire, je peux partir mais être là mais pas près, je veux juste changer de coin et surveiller, toujours vers là je me promène dans la place des halles, d'un coup je sors, je veux pas changer de quartier, je connais tout le monde, je connais tous les enfants qui vont à l'école tous les matins, ça veut dire je veux un endroit allez hop, comme j'ai dit pour prendre une douche, laver mon linge... »*

Un logement en fait ?

Dany : « *Mais je dormirai pas dedans... »*

Vous dormirez dehors ?

Dany : « *Je dors dehors, moi j'ai pas besoin de couette et quoi que ce soit, et dehors looking... »*

Mais vous allez payer un loyer pour rien ?

Dany : « *Mais c'est pas moi qui le paye, c'est la CAF....ils ont assez de pognon, non mais pour moi c'est ça la sécurité, j'ai dit je suis rentré à FP France prévention, sécurité protection rapprochée, accompagnement...moi je vois, j'ai fait ça trois mois, mais ils voulaient me récupérer et moi j'ai dit non, c'est mieux de travailler dehors. Ils voulaient ils ont même appelé mes parents, il est où votre fils ? Il doit revenir c'est un homme de confiance un mec qui peut se battre en plein urgence, et j'avis cinq mecs à Haute pierre c'est une vérité ça, un japonais soit disant appel radio FP dans la galerie urgent, oh je suis allé... j'ai vus cinq jeunes.... j'ai fait oh les jeunes ! Qu'est-ce qui se passe là ? Et j'avais la plaquette qu'est-ce qu'il y a là ? Tu veux te battre avec moi ? Non Monsieur le grand le plus âgé, j'ai dit toi je t'ai à l'œil ! Et tu dégages de la galerie...oui on t'attend à neuf heures... (Long silence)*

Ouais... je termine à vingt et une heure pas de problème...pas de problème. Je sors à vingt et une heure, j'ai fait merde mais ils sont où là ? Ils ont pas le courage de venir ? Ils ont peur de moi ou quoi ? J'ai pris le tram je suis rentré ils sont Où, le lendemain aucun des jeunes n'est venu...après je fais arrêter un jeune. Douze ans. Il avait volé hop ça arrive, j'ai fait c'est pas la peine avec moi, tu joues pas ! Tu joues pas avec moi, oui c'est quoi cette plaquette ? T'es un flic ? Non je suis FP...c'est quoi FP ? Ça te regarde pas, tu respectes t'as volé bon ils vont appeler la police...mon supérieur il va appeler la police, t'es mineur, ouais qu'est-ce que tu veux ? J'ai fait je te fous une baffe t'es à l'hôpital ! Et il s'est calmé, et il s'est calmé, mais bon il y avait les flics, hop ils l'ont embarqué, je regrette.... c'est pour ça je fais de la prévention maintenant, ça c'est de la prévention et en même temps je surveille pour protéger les jeunes...éviter qu'ils aillent devant le tribunal et qui partent en prison, c'est pas...vaut mieux prévoir, je me demande où sont les parents ? Ils sont où ? Des jeunes qui viennent me voir. (Long silence)

Les flics ils ont dit, bon ils ont filmés, ils ont pris des photos de ceux qui trainant avec moi, ils les ont tous pris...en photo et ils ont filmés...l'officier de Car il me l'a dit...Monsieur M on vous a filmé j'ai fait oui et alors ? D'accord vous m'avez filmé mais j'ai rien fait...mais ils les avaient déjà vu et moi je travaille...mais où sont les parents merde ?

Moi, mon père va rentrer à deux heures du matin à treize ans ou quatorze ans je pense plutôt que c'est des patates qu'il m'aurait donné ! C'est pour ça que maintenant je fais de la prévention pour les mineurs, contre les délits et pour qu'ils évitent d'aller en prison, mais le gouvernement français lui aussi, ils font rien là... j'ai vu une jeune fille, elle m'a fait Monsieur c'est le dernier jour que je vous vois à la place des halles, un CDD, j'ai fait comment ça ? pas un CDI ? Non un CDD....euh je quitte aujourd'hui.... elle m'amenait des salades...il a fait son dernier jour, elle m'a fait des salades, je suis en contrat CDD, alors ils osent dire que les jeunes ils veulent pas travailler, c'est eux les fautifs, notre sale gouvernement de merde ! Mais c'est quoi ça ? Les jeunes ils veulent travailler et ils reçoivent un CDD. Ou bien ils ne sont pas assez qualifiés, trop qualifié comme moi, moi je trouve plus de travail je suis trop qualifié...on me la dit, c'est une patronne qui me la dit vous êtes trop qualifié...vous revenez trop chère... »

Mais vous avez quoi comme diplômes ?

Dany : « *Moi, aucun, mais moi j'ai beaucoup d'expérience moi je fais surveillant, carreleur sanitaire, tout ! Je fais tout, moi y a quelqu'un qui me demande euh.....* ».

Si je vous demandais c'est quoi votre métier de base aujourd'hui ?

Dany : « *Euh...aide sanitaire, mais euh, vu que j'ai appris discrètement je surveillais, les peintres tirer un trait, c'est moi qu'il l'ai fait à la maison...j'apprenais en observant, même le carrelage, poser le carrelage, faire les joints moi je sais...moi je fais des joints...le patron il m'a fait oh celui-là il sait carreler...il m'a embauché mais à travers le gouvernement...il a été condamné, il a fermé sa boîte...Ostwald, ma mère elle vient, elle fait Dany...y a un voisin, un voisin de toi, il a besoin de toi pour poser du carrelage. Je lui ai posé le carrelage et je lui explique qu'il faut pas prendre des produits des corrosifs à chaque fois l'éponge un peu mouillée et tu nettoies et tu rinces...pas prendre de grattoir rien c'est de la connerie ça ! Pour les toilettes c'est pareil eau de javel...et de temps en temps de mettre un produit mais autrement de l'eau de javel...pour désinfecter. Comment tu sais ça ? Mais moi je sais tout, moi je sais tout, j'ai même travaillé à Bauknecht à Metz. Madame S, le père est mort de l'alcool, c'est lui qui a créé la société y a même une usine au bord du Rhin moi je sais beaucoup de choses, mais de temps en temps je fais Alzheimer ! Je suis clochard quand je veux, comme l'autre fois auprès du médecin...* ».

Mais si l'on vous traite de clochard vous le prenez mal ?

Dany : « *Euh, là c'est autre chose, là c'est autre chose, là il y avait un groupe de jeunes, ils sont venus de Paris, Clochard, minable ! Et moi je me réveille....j'ai fait moi je te coupe la tête ! Moi je te coupe la tête moi, tu viens par derrière eh ! Les gars bande de français de merde appelez papa là ! Je vous coupe la tête moi, y en a un qui s'est retourné oui viens !tu vas à l'hôtel moi je viens avec le katana...et j'avais la BAC...ils sont passés moi j m'en fous on m'insulte pas ! On peut dire bonsoir Monsieur, bonne nuit Monsieur, bonjour Monsieur mais pas d'insulte ça des branleurs comme ça ! Seize, dix-sept ans pour moi c'est des branleurs ça ! Moi aussi j'ai vécu je suis jamais allé en vacances, je connais pas les vacances je sais pas ce que c'est....* »

Vous n'êtes jamais allé au bord de la mer en vacances ?

Dany : « *Non je connais pas, travail, travail, travail, travail, et payer le loyer, payer l'électricité, les impôts mais jamais en vacances, moi je connais pas ça...* »

Vous n'avez jamais quitté la France ?

Dany : « *Euh...Strasbourg, Euh...j'étais à Thionville, à Metz, en secours mais bon autrement, bon j'ai fait Nancy pour l'armée...* ».

Vous n'avez jamais été à l'étranger ?

Dany : « *Non, ne me parle pas d'avion j'en ai nettoyer un j'ai eu un malaise, moi il, me mettrons pas même en train, une fois je suis partis en train je devais aller à Thionville... mais comme j'ai des problèmes d'oreille la fenêtre, elle était ouverte, y a un Monsieur qui la remarqué...il a juste fermé la fenêtre il m'a dit vous avez des problèmes avec vos oreilles, alors mets moi dans un avion ! Euh non merci, non, non moi je reste là....* ».

- Nous revenons sur le fait que les jeunes, avant de partir faire un tour en ville, lui ont confié l'ensemble de leurs affaires personnelles -.

Les jeunes ils vous ont tout confié avant de partir ?

Dany : « *Ben ils ont confiance...* »

Depuis combien de temps vous les connaissez ?

Dany : « *ça fait à peu près un an, il a menti avant....ça fait pas deux ans qu'il me connaît, ça fait un an....* ».

Et ça vous fait plaisir que ces jeunes ils comptent sur vous ?

Dany : « *Oui, ici ils ont confiance en moi, ils me demandent des conseils c'est juste le grand là, celui-là il faut qu'il ferme sa gueule sinon il retourne en garde à vue...* » .

Il a des problèmes avec la justice ?

Dany : « *Ben oui...* »

- Le jeune en question arrive à notre rencontre -.

Dany : « *Alors qu'est-ce que tu fous encore là ? Et qu'est-ce que t'a fait ?* »

Le jeune : « *J'ai crevé (son vélo)* »

Dany : « *Appelle les pompiers !* ».

Toute la journée ils vous tiennent compagnie pendant que vous travaillez ici...

Dany : « *Oui, ah moi je bosse, faut pas croire, moi je bosse....* »

Vous ne vous absentez jamais de ce lieu ?

Dany : « *Si, quand je dois aller aux toilettes...mais autrement je suis là ou alors je suis à l'hôpital... comme pour me faire une ponction...je l'ai eu la dernière fois...moi j'ai pas peur, une aiguille, aie ! Et je le fait expert, ils le savent que je le fais expert...tournez oui, oui, oui, c'est ça....huit litres d'acides ils m'ont retiré....* »

D'acide ?

Dany : « C'est ce qu'il y a dans le rosé...ben oui des rosés à un euro c'est de la saloperie ! Et après y a du sang qui est sorti, après ils m'ont gardé...deux sachets, euh... huit litres, mais le reste c'était du sang...ils m'ont fait on vous garde, j'ai dit j'ai rendez-vous vendredi (pour poursuivre nos entretiens)...y a quelqu'un qui vient pour me parler...vous restez là ! Et ils m'ont gardé....merde !.....mais c'est bien hop les jeunes ils ont confiance en moi...j'espère juste qu'ils ne font plus de bêtises...c'est à eux de voir maintenant, il faut pas uniquement faire confiance en quelqu'un il faut aussi agir...et c'est ça le problème, je leur donne des conseils, le plus grand il veut parler de lois, qu'il connaît pas...moi j'ai travaillé quatre ans au palais de justice...j'étais chef d'équipe dans le nettoyage...

Moi j'ai travaillé à la nuée bleue j'ai côtoyé des cadres, commissaire à la retraite...alors qu'est-ce que ce grand là ce branleur là je lui ai dit méfie toi de moi, méfie toi de moi, je te descends du vélo et je t'envoie à l'hôpital ! J'ai fait y a deux solutions, l'hôpital ou la mort ! y a pas de souci....on appelle sur le portable on a Joffrey et Mathias, Bon Joffrey est ce qu'on peut laisser Joffrey en liberté, c'est à vous de décider...j'ai dit oui.....mais Mathias, il a est retourné en garde à vue, et ils l'ont gardé encore une fois...parce que moi j'ai raconté quelque chose, parce que ça s'est passé juste là, juste là (en me montrant un coin sous les arcades)...il a baissé son froc, oh ! Oh ! Il avait fumé, tu sais que moi la drogue, moi je peux être bourré, mais jamais je fais ça...

Je connais tous les enfants, tous les matins à sept heures...ils passent avec la parents ou sans les parents, ils savent qu'ils peuvent passer en sécurité mais pas avec un type comme ça, pas avec un type comme ça, qu'il continue comme ça et je l'envoie...il risque cinq ans...il a pris cinq mois, les flics ils me l'ont dit, euh Joffrey a pris deux ans, avec sursis comme on appelle ça, passé devant un juge des enfants comme il est mineur, j'ai fait alors Joffrey tu continues encore ? Non Dany si je fais encore une connerie, je fais dix-huit mois, je fais oui et quand tu prendras la douche laisse pas tomber la savonnette, parce que si tu la ramasse tu as perdu surtout à l'Elsau, à Colmar et Fresnes.... »

Vous semblez connaître ces lieux...

Dany : « Oui je connais... »

Vous avez été en prison ?

Dany : « Non, mais moi je connais parce que moi j'ai eu des rapports avec des gens qui m'ont dit comment ça se passait dedans, je connais même des surveillants de prison qui m'expliquent, parfois on ferme un œil...eh ! Attends et quand c'est des mineurs tu fais quoi ? Ben on ferme un œil, on a rien vu, mais non, respect contre un mineur, respect...Ah mais maintenant ils font des trucs séparés, des quartiers....heureusement, heureusement, parce que faut pas toucher à un mineur...parce que il y a les plus dangereux, eux ils en ont rien à foutre...eux ils en ont rien à foutre, ils ont rien à perdre...moi j'ai expliqué à Joffrey il m'a dit mais comment tu sais tout ça ? Je te le dirai pas, je te le dirai pas...bon je peux pas tout dire...jamais, je fais tu veux aller à l'Elsau, j'ai dit laisse tomber la savonnette et tu verras...tu verras tes fesses...euh quoi ? J'ai dit eh ouais, laisse tomber la savonnette...ramasse la mais c'est trop tard....et tu vas pleurer....à ce point-là ?

J'ai dit tu te rends pas compte et en plus t'es mineur et les gars qui sont condamnés à vie ils en ont rien à foutre, un cul, c'est un cul ! Moi je lui ai dit en pleine gueule et il a compris...salut Joffrey pas de bêtises, t'as intérêt....tu as pris deux ans, l'autre à pris cinq ans....continuez comme ça mais c'est pas la peine de m'écrire une lettre...horizon amitié je déchirerai, tu veux de l'argent, poubelle t'as fait une connerie tu assumes ! Moi je peux seulement vous dire une chose, je vous aide, je vide mon compte en banque pour vous, je leur donne des sous....pour qu'ils ne fassent pas de conneries, j'ai même payé deux roues arrières, deux nouvelles roues, Dany on a besoin de toi, Oh ! Je vais à la banque je vais tirer les derniers sous... pour chercher une roue, bon ils me l'ont prouvé, ils m'ont montré les roues, j'ai dit bon mais pas tous les jours ! ».

Mais les parents ils savent tout ce que vous faite pour leurs enfants ?

Dany : « Je les ai jamais pas vus, je sais même pas qui c'est... ils savent pas qui je suis....mais les parents eux aussi ils sont fautifs, ils sont fautifs et c'est moi qui doit m'en occuper d'eux, mais c'est quoi ce truc-là ? Même Joffrey il m'a dit si jamais mes parents ils me disent dehors et que je peux dormir à côté de toi ? J'ai fait y a pas de problème, mais la police ? J'ai fait occupe-toi, je prépare le lit, moi je dors par terre j'en ai rien à foutre, je te prends, je te couvre et je surveille, si y a la Bac qui passe je dis c'est bon, je fais juste un signe et ils sauront...mais en fait parfois je dois dire voilà c'est Joffrey les parents l'ont foutu dehors il est mineur, il a confiance en moi... ils le savent hop ! Il va avoir dix-sept ans, mais où sont les parents ? Moi je me pose la question, moi je me pose la question... et qu'est-ce que je fais ? La seule chose c'est ça... aider, vider mon compte en banque...donner mon argent de la caisse (la partie de la manche)... j'ai dit eh ! Les jeunes faut arrêter je peux pas tout le temps aider, ça va une fois, deux fois, trois fois et après stop...stop.... »

Et ils le comprennent ça, vous pensez ?

Dany : « Euh...ils le comprennent mais ils ont pas d'aide des parents, écoute il faut voir les choses telles quelles eh ! il faut voir les chaussettes qu'il a.... et je suis plus propre que lui (en me montrant le jeune plus loin) t'as vu son pantalon et ses chaussettes ? Où sont les parents Là, y a un problème là, moi je sais pas à l'hôpital j'ai lavé mes chaussettes, ils m'ont fait chapeau vous êtes quelqu'un de propre j'ai dit ben oui, bon les baskets c'est plus la peine. Je suis toujours propre, mais l'autre quand j'ai vu les chaussettes, y a des machines à laver le blanc ça se lave à quatre-vingt-dix degrés...tu peux un peu de javel dedans et les chaussettes sont blanches...tu viens ici ce matin j'ai vu les chaussettes...regarde les chaussettes... (Silence). ».

- Les deux jeunes reviennent auprès de Dany, j'en profite pour interrompre notre entretien pour aujourd'hui et reprenons un nouveau rendez-vous. -

- Nous retrouvons Dany « fidèle » à son poste. Mais cette fois-ci il dort sur son matelas entouré de ces deux camarades éveillés quant à eux. Ne parlant pas français, et moi allemand je comprends avec les signes émis par une des deux personnes que c'est l'heure habituelle de Dany et qu'il dort trois heures encore. Je ne souhaite pas le réveiller et reporte ainsi l'entretien, non sans lui laisser un mot sur un papier que je confie à l'une des personnes qui me promet de lui remettre dès son réveil. Sur le chemin du départ je croise Joffrey qui me demande si l'entretien s'est bien déroulé avec Dany je lui explique qu'il n'a pas pu se faire, il me propose de le réveiller, je ne suis pas d'accord et lui explique que cela n'est pas grave. Il insiste en me déclarant que de toute façon il dort que d'un œil. Joffrey se met à secouer Dany qui se réveille et souhaite entamer directement l'entretien Nous en profitons pour résumer nos derniers entretiens et nous lui demandons ce qui s'est passé comme événements depuis la dernière fois que nous nous sommes vus.-
-

Dany : « *Les jeunes je les aide, il faut que je les aide...y avait trop de flics, mais moi je les enmerde !...* ».

Ils sont venus ici pour vous chercher des problèmes ?

Dany : « *Oui, oui, oui, oui.....* »

- Nous sommes interrompus par une des personnes russes qui sort de son sommeil, allongées auprès de Dany et qui l'interpelle en allemand. –

Dany : « *Ils m'ont filmés, j'ai rien à me reprocher moi, ils m'ont filmés comme je travaille discrètement...moi tout seul, moi je dors pas...que d'un œil et d'une oreille...Oh ! Mathias (un des deux jeunes vient nous rejoindre)...y avait que moi qui avait l'œil ouvert, je surveille y a que moi, et à un moment je me suis dit j'en ai marre moi aussi je veux dormir, quelqu'un prend la relève...Oh yeah !.....* »

C'est la police qui vous demande de surveiller ?

Dany : « *Mais non, moi la police je les enmerde ! C'est moi qui surveille pour que personne vole...personne prend la relève surtout pas ces deux-là (en me montrant les deux personnes russes toujours assoupies à ses côtés sur le reste du matelas)....Oh y a le quatrième...* »

Le quatrième ?

Dany : « *Oui un des jeunes de seize ans...moi je l'ai sorti de la merde, ça faut le faire, ça faut le faire, faut avoir des couilles pour faire ça...reçois un coup de fil police nationale on a Joffrey et Mathias en garde à vue...j'ai fait maintenant c'est fini, une fois, deux fois, la troisième fois...vous restez en garde à vue....* »

Vous faite tout ici, vous surveillez la rue, les enfants qui y sont....

Dany : « *C'est ma maison ici...je suis heureux, je suis un homme heureux, pourquoi un appartement ? Qui va surveiller ? La police ces branleurs là... moi j'appelle ça des branleurs, moi la police, connard ! Je suis retourné à l'hôpital la semaine dernière,*

lundi j'ai rendez-vous avec un spécialiste...il se fout de ma gueule, c'est pour le foie et l'estomac...j'ai fait Oh qu'est-ce qu'il y a ? Il m'a engueulé...il m'a fait vous aviez un rendez-vous avec moi, vous êtes sortis de l'hôpital de Haute pierre, ouais et alors ? C'est mon problème pas le tiens.... »

Oui... je me souviens et c'est là que vous m'aviez dit que vous jouiez de temps en temps au clochard pour avoir gain de cause...

Dany : « Mais moi je me prends pour un clochard...même la police ils viennent et me montrent des photos, celui-là je le connais pas, celui-là je le connais pas, celui-là je le connais...il est là et là...mais y a pas que la police, moi j'avais une veste c'est vrai c'est un inspecteur qui me la offert, un cadeau...service rendu mais parce que la fermeture elle ne marchait plus... »

La fermeture ?

Dany : « Moi je me promenais à la place des halles avec la veste, sérieux, une veste de police nationale, moi j'ai le droit, je me foutais de la gueule des criminels, je me foutais de leur gueule, j'ai dit je te connais, toi tu vas aller en prison, (en rigolant)... Dany moi pas criminel... ferme ta gueule vas jouer ailleurs, sors de la place des halles ! C'est quoi la veste ? Ferme ta gueule où j'appelle...y a même le futur braquage qui va venir, ouais il va venir...il attend la machine pour découper le mur, il me l'a expliqué il m'a dit je compte sur toi...et moi je fais le salaud, et moi je le vends, je l'ai vendu déjà. Ben oui. J'ai parlé avec une amie, elle est à la police nationale j'ai fait Nadia, une bonne amie à moi, elle est secrétaire mais très haut..... ».

Vous la connaissez depuis longtemps...

Dany : « Oui, depuis deux mille neuf...j'ai dit Nadia j'ai des choses à dire mais pas trop...je veux d'abord voir un responsable...elle me fait qu'est-ce que tu fais encore, je fais une enquête, moi je suis un clochard et puis c'est tout, mais quand j'entends quelque chose...j'écoute...et je bouge....moi j'écoute moi j'entends et après je préviens.

Après j'ai deux inspecteurs qui viennent des branleurs là qui me disent ouais tu te prends pour un policier...j'ai rien dit j'ai fermé ma gueule, comme toujours, ouais tu es inspecteur, mais non je suis même pas policier, ouais mais on nous a dit que tu traines à la place des halles, j'ai dit ouais je discute...je cherche quelqu'un c'est vrai, c'est vrai je cherche quelqu'un c'est mon droit, même les vendeuses parfois elles me disent vous avez un sacré courage vous n'êtes pas en danger ? J'ai dit si il y a quelqu'un qui vient....moi c'est direct une droite, je suis dentiste...il est là-bas le trou du cul, là et je lui ai sorti une dent...(silence)

lil m'a fait Dany sort moi une autre dent...j'ai dit non, j'ai plus envie de taper là et n'insiste pas...parce que ça va mal se terminé avec toi, avec des rats comme ça ...laisse tomber, une fois je l'ai allongé tu veux te battre avec moi ? Non Dany, Non Dany... moi peur de toi...tu cherches avec moi et je t'allonge direct, autodéfense..... »

La rue c'est violent ?

Dany : « *Oui ça a changé. En mille neuf cent quatre-vingt-douze...et...deux mille neuf moi j'ai squatté y a des mecs qui sont venus me voir Dany t'es encore dans la rue ? Oui...Dany ne reste plus dans la rue, prends un logement, un petit studio...c'est ma vie...c'est ma vie, laissez-moi travailler, moi je regarde...le weekend dernier j'ai fait soixante euros, soixante euros, c'est vrai avec la manche, la nuit en sortie de discothèque.....des bars. Moi tout seul, ceux-là (en me montrant les deux personnes russes) ceux-là ils dégagent...faut voir la manche que je fais.... »*

Seul c'est plus facile ?

Dany : « *Moi tout seul...vous avez des beaux yeux, tenez Monsieur vingt euros, comment ça j'ai des beaux yeux j'en ai marre...j'ai fait soixante euros, j'ai fait soixante euros...toute la nuit, bon dans la journée parfois je dors, hop ça arrive, ça peut arriver à tout le monde il faut aussi dormir.... »*

C'est pour cela que quand je vous ai vous dormir, j'ai préféré ne pas vous réveiller...

Dany : « *Non, non, je savais que tu venais aujourd'hui...je dormais pas, je faisais semblant... »*

Mais vous saviez que j'étais présent ?

Dany : « *Oui (en rigolant)...je savais que tu allais pas parler avec ces deux-là...ils font rien c'est moi qui fait la manche.... »*

Et vous partagez les gains ?

Dany : « *Oui obligé...ils ont faim...ils ont faim, ils ont faim... ce soir il y a les frères musulmans qui vont venir, ils vont ramener à manger...euh, lundi soir ou mardi soir. J'avais des paquets devant moi... de la soupe...j'ai fait écoute tu ramènes une assiette pour le russe. Et une soupe, ben il la mangé, comment t'as fait ? Et alors, et alors, moi y avait les musulmans qui étaient là j'ai tout donné, et il a bien mangé...il m'a dit c'est toi, j'ai fait c'est moi comment t'as fait je t'ai dit ils viennent ce soir ils viennent aussi....tous les weekends. C'est des libyens ils ont une autoécole mais ils ont appris qu'il y a des pauvres et ils en ont marre, alors ils vont à la, mosquée ils font à manger et après ils distribuent et moi je distribue aussi, comme il me donne, moi je prends tout...je fais j'ai des copains là-bas, les deux là-bas (en parlant des deux personnes russes)...et je donne, y a à manger, il faut avoir quelque chose dans l'estomac, il faut pas seulement boire... »*

Ce n'est pas bon ?

Dany : « *Mais non, faut manger, là je leur ai interdit d'aller uriner là-bas interdit...j'ai eu une réclamation, je leur ai dit aller là-bas uriner...non il y a les gens qui passent et moi je connais tous les enfants du quartier quand ils passent avec leurs parents certains font comme ça (en se bouchant le nez pour signifier une mauvaise odeur), et ça me dérange...bon moi j'ai eu une ponction je dois pisser.... un produit spécial*

c'est pour vider l'eau de l'estomac, j'ai eu une ponction...j'ai dit arrêté les mecs, arrêté de pisser là-bas, là derrière y a des buissons, Markus m'a dit y a des buissons.... »

Markus ?

Dany : « Oui le magasin, je connais le chef c'est lui qui m'a offert une bouteille de vin...une bouteille de champagne je sais plus si c'était à Noël ou nouvel an, et un jour j'ai dû nettoyer y avait le bordel là-bas derrière j'ai fait Monsieur je m'en occupe....il m'a dit chapeau ! Et je l'ai fait avec les gants, sans gant je touche pas à cause des maladies, ça c'est une logique...ça c'est une logique.... »

Et vous avez tout nettoyé ?

Dany : « J'ai tout nettoyé et après y a eu la plainte. Dany ça sent mauvais là-bas tout le monde urine là-bas y a un respect, les enfants ils passent, ils font tous comme ça...ça sent mauvais, ça sent l'urine, j'ai fait au gars moi je pisse de l'acide ! Mais l'acide ne sent pas mauvais...c'est l'urine qui sent mauvais, attention je suis un mec très gentil j'ai le cœur sur la main...avec lui là j'avais même la police nationale... »

- Une brigade de la BAC passe devant nous en bicyclette en nous dévisageant.

Dany : « Bonjour, Messieurs, vous n'auriez pas un VTT pour moi ? »

C'est la BAC ?

Dany : « ça c'est la BAC ? C'est la BAC t'as vu comme ils nous ont regardé ? Moi j'ai pas peur, ils surveillent à la place des halles, mais ils viennent en vélo.... »

Vous ne souhaitez donc pas que cette rue soit salie ?

Dany : « Oui il faut que ça reste propre...c'est important, très important, pour l'image, moi dans la journée je vais à la place des halles, y a des toilettes au troisième, moi si je dois uriner je vais aux toilettes, sinon je vais à côté et j'urine dans les buissons...Markus me l'a dit Dany on sait que tu es malade on t'as vu. Y a une caméra, j'ai fait écoute je suis désolé...il fallait que ça sorte...autrement je vais au réseau soixante-sept, salut les gars je vais vite aux toilettes. Place des halles tout le monde me connaît ici....depuis deux mille neuf.... »

Depuis deux mille neuf vous êtes dans ce quartier et avant vous étiez où ?

Dany : « Euh j'étais marié et j'ai élevé six enfants, c'est une vérité personne ne me croit, j'avais une alliance, mais bon on s'entendait plus j'étais content qu'elle demande le divorce, je n'étais même pas en réconciliation...dégage de mes yeux !... »

Mais vous étiez dans la rue depuis plus longtemps que cette période...

Dany : *« J'étais déjà avant, en mille neuf cent quatre-vingt-douze, j'étais chef d'équipe de femmes de ménage à la nuée bleue, j'avais deux femmes de ménage à l'œil ça c'est rare mais j'ai été licencié et en quatre-vingt-douze, j'étais dehors, j'ai dormis dehors quoi j'étais devant la place des halles j'ai dormis, y a des gens qui disaient qu'il pleuve, qu'il neige il n'en a rien à foutre.... »*

Mais ça fait donc presque vingt années que vous êtes ici ?

Dany : *« Euh là maintenant depuis le divorce oui, oui, mais un homme correct tout le monde le dit tu es un homme correct...ouais je suis un homme très correct, j'ai fait oui... mais il faut pas me chercher.... »*

Et depuis mille neuf cent quatre-vingt-douze vous surveillez le quartier ?

Dany : *« Euh depuis quatre-vingt-douze, euh j'ai déjà surveillé là-bas derrière, j'avais l'œil ouvert...y a même deux black je les ai couvert et moi en t-shirt en plein hiver.... ils le disent c'est toi le chef d'ici, dans le quartier, c'est toi le chef.... »*

Depuis tout ce temps il y a bien des travailleurs sociaux qui ont essayé de vous trouver un logement ?

Dany : *« Les travailleurs sociaux je veux les vendre cinq fois, je veux les vendre...ça vaut rien, moi je les enmerde les travailleurs sociaux c'est pas eux qui vont m'aider....c'est plutôt moi qui vais les aider (en rigolant)...travailleur sociaux ? Fuck You ! Ils font rien du tout.... ben c'est bien un éducateur de rue qui m'a vendu... Je connais les personnes depuis longtemps même la BAC j'ai eu un doner et une bouteille de rosé de la BAC....et j'ai vendu un criminel, il a pris dix-huit mois, bas les couilles ! Mais ils le disent dans le bloc, il a peur parce que moi j'ai appelé la police, je leur ai dit...j'ai donné le nom de l'association elle est en haut... c'est l'association du village qu'est-ce qu'ils ont fait pour moi ? Rien ! Si blabla, blabla, Bla !... »*

L'association du village ?

Dany : *« C'est une association d'éducateurs de rue, elle est là-haut... place des halles, moi j'ai donné... »*

Ils n'ont jamais rien fait pour vous ?

Dany : *« Yo, une soupe, un café ! Ils m'ont jamais donné à manger, j'ai fait qu'est-ce que vous venez me voir à dix heures du soir, gardez votre soupe, où est le sandwich ? On en a pas (avec une petite voix)...vous vous foutez de moi ou quoi ? MDM médecin du monde, une soupe un café, un jour je leur ai dit écoutez ne venez plus...ne venez plus, vous n'avez même pas un sandwich pour un pauvre.....non on a pas de sandwich, resto du cœur pareil, ils viennent avec un petit sachet comme ça, j'ai fait où est le sandwich ? Ah on fait plus de sandwich, comment ça vous ne faites plus de sandwich ? Alors on peut crever là ! il faut avoir quelque chose dans l'estomac ! On fait plus de sandwich...Ok je commande quatre pizzas...elles sont arrivées sérieux, même Martin peut le dire à une heure ou deux heures du matin je*

fais debout soldats commando spécial de l'armée polonaise ! Mangez deux pizzas, l'autre debout, Dany, moi dormir, ta gueule ! Pizza..... Et moi j'en avais deux ici... »

Mais vous les avez payées comment ?

Dany : « *Je les paye pas ! Oh ! La patronne de la pizzeria.... Yeah regardez qui est là salut.... »*

- Nous sommes interrompus dans notre échange par une Dame arrivant avec ses deux enfants. La femme s'assoie aux côtés de Dany avec ses deux enfants. Dany me présente les enfants...

Dany : « *Je te présente Elise et Albert...et c'est moi qui les ai aidé.. »*

- En regardant la femme je lui pose la question -

Il vous a aidé comment ?

Dany : « *Non elle n'était pas avec...j'ai appelé la police, mais Sofia elle m'en veut je l'ai vu dans le tram et fait c'est lui qui a appelé la police, mais heureusement que j'ai appelé la police... elle voulait sauter du pont, elle voulait se suicider, elle était dans un foyer, ils se sont échappé et moi je me mets en t- shirt en hiver, je les ai couvert et moi en t- shirt je tremblais de froid.... ».*

Dany en parlant au garçon : « *Alors qu'est-ce que tu deviens Albert ?.... »*

La mère : « *Mais attend je me suis débrouillé...un mois dans la rue...un mois j'étais dans la rue.... »*

Dany : « *A cause de... »*

La mère : « *A cause de Rémy....ouais.... »*

Dany : « *Si je le vois je lui met une baffe à celui-là ! ».*

La mère : « *Un mois dans la rue.....après je suis rentré dans un foyer, mais....ça allait pas et je me suis trouvé un appart deux pièces... »*

Dany : « *Mais c'est bien....au moins tu peux accueillir tes enfants... »*

Vous connaissez Dany d'où ?

Dany répond à sa place : « *Grâce à ses enfants ! »*

C'est vrai, vous l'avez rencontré dans ces circonstances ?

La mère : « *Oui... »*

Dany : « *J'étais là-bas encore (en me montrant les arcades)...là-bas... »*

La mère : « Oui ils étaient dans un foyer, ils fuguait et ils venaient le voir...ici parce qu'il l'aimait bien... »

Dany : « Et faut voir comment j'ai réagis... j'ai sauvé la plus jeune, treize ans... elle voulait sauter du pont...et moi avec quatre SDF, écoutez les gars allez vite aux remparts, moi je prends le portable et j'appelle la police, un cinquième est venu et m'a fait Dany qu'est-ce que tu joues avec le portable ? J'ai dit vas vite aux remparts...vas vite aux remparts euh y avait Sofia, Albert, et Elise les bracelets au commissariat, mais la jeune elle est vivante...grâce à moi...je la vois dans le tram elle fait à sa copine c'est lui qui a appelé la police, elle m'a pas parlé, elle m'a même pas regardé... mais moi je l'ai entendu...et je voulais dire quelque chose et puis j'ai dit hop laisse tombé tu as fait ton travail, ils sont sauvés.... »

Et depuis cette dame vous ai reconnaissante ?

Dany : « Oui, elle vient ici me voir.... »

La mère : « Et il a treize ans aujourd'hui.... »

Dany : « Bon anniversaire, j'ai pas de sous, je t'aurais fait un cadeau, je dois attendre jusqu'à samedi...tu es rasé (en parlant au jeune) tu vas ressembler à Kojak Ok ?.....un jour je te présente les enfants que j'ai élevé, oh yeah ! Des crêtes comme ça ! C'est moderne on m'a dit, mais oui il le sait....tu veux la bagarre avec moi ? (sous le ton de la plaisanterie en faisant rigoler les enfants).... ».

Ça fait longtemps que vous connaissez la dame alors ?

Dany : « Mais oui, depuis deux mille dix, non deux mille neuf, mais au moins je suis content de voir ses petits sauvages là ...vous allez à l'école ? Moi je veux aller à l'école ils me veulent pas ils me disent que je suis trop vieux, en plus il me manque une dent, t'as pas une dent pour moi ? (en s'adressant au jeune)...Oh....t'as pas une dent pour moi ? Moi je suis dentiste, moi je te l'enlève ta dent et je l'a remets chez moi...moi j'adore les enfants, y en a un qui touche aux enfants moi je lui tranche la gorge, direct ! Direct je le fait, un enfant c'est sacré....moi j'en ai vu assez... ».

On devrait donner une médaille à Dany pour tous les services qu'il a rendu...

Dany : « Moi je m'en fous des médailles, c'est pas les médailles qui m'intéressent... c'est le savoir, looking...Security c'est ça qui est intéressant, moi les médailles je les prends et je les mets dans l'égout...moi les médailles j'en ai rien à foutre de ça, bas les couilles moi ! Moi les médailles c'est le savoir, savoir, le vécu... le reste j'en ai rien à foutre mais surtout pas les médailles, je suis contre les médailles, j'ai rendu service, ça s'arrête là...je me suis même promener avec une veste de la police nationale, maintenant ils cherchent la merde avec moi, alors qu'il y a un futur braquage qui va venir et c'est moi qui ai ouvert ma gueule... ».

Mais pourquoi rendre service ?

Dany : « *Euh citoyenneté on appelle ça la citoyenneté, je veux rien savoir moi... moi je dénonce et puis c'est tout, on va dire...euh... je suis un fayot.... Bonjour Messieurs, Dame....* ».

- Un homme et sa dame passent et saluent Dany. En constatant la présence de la femme et de ces deux enfants l'homme déclare : « *Oh là c'est tout le monde qui est réunie là !* ».

Dany : « *Non ce sont des amis.... vous allez bien ?* »

La Dame : « *Vous faites réception comme on dit... Je ne comprends pas pourquoi vous avez autant de petites pièces comme ça dans votre bol ? (en regardant les recettes de la manche)...* ».

Dany : « *Je fais la collection (en rigolant) et après je vais à Simply dans la machine électronique...et après la machine elle commence à fumer ...aller bonne journée et bon weekend (en rigolant)...Ben c'est comme ça que je parle, et ça, ça marche...* » .

Elle vous connaît cette Dame ?

Dany : « *Elle sait qui je suis...je suis un citoyen à part entière...* »

Vous vous sentez exclu ?

Dany : « *Oui... certaines fois....* ».

A quels moments ?

Dany : « *Le problème c'est le décès Loïc...j'ai vu les parents aujourd'hui ; il avait seize ans il a été opéré cinq fois aux cervicales...* ».

C'est l'enfant à qui vous avez offert une guitare...

Dany : « *Tout ! La guitare espagnole, j'ai la manche exprès...* ».

Vous avez vu les parents aujourd'hui ?

Dany : « *Oui les parents étaient là, (il parle aux enfants) tu es gentil toi sinon c'est une fessée, Elise tu es gentille avec ta maman sinon c'est une fessée !...* ».

La dame : « *On passe plus tard Dany ?* »

Dany : « *Ok... si je suis pas là, je suis là-bas...* »

La Dame : « *Ok à plus...* »

J'espère que ce n'est pas ma présence qui a fait partir la Dame ?

Dany : « Mais non, au contraire c'est même intéressant...je suis même grand père je suis sur Facebook avec le petit... un an et cinq mois, entre guillemet je suis grand père mais faut voir les photos c'est un garçon pas plus haut que ça je connaissais le papa...c'est un meurtre qui a été fait mais je peux pas le prouver et je sais que c'est vrai je sais que c'est un meurtre, c'est un meurtre qui a été fait je connaissais Fernando DS...c'était un ami à moi, l'autre il a pris quinze ans, deux meurtres...un été assommé et un était enterré ils ont trouvé de la terre dans les poumons quand il s'est réveillé...et l'autre ils l'ont assommé il l'ont tué....il sort pas, il sort pas, TITI il était dans la rue, il a été tué moi j'ai fait la manche avec lui, on avait à boire, à manger, à fumer des cigarettes parce qu'il touchait pas à la drogue...mais quand je l'ai appris écoute j'étais encore à l'association...où il y a Monsieur METZ qui travaillais encore, il m'a dit Dany tu sais où est Yoyo ?

J'ai fait non...je vais me renseigner, mais j'ai pas eu de renseignement j'étais marié, j'ai fait écoute euh...Dominique je peux rien dire, il faut d'abord que je me renseigne...mais c'est mon ex-femme, sale pute crève ! Dégage de mes yeux, elle me fait oui un certain....donne-moi le journal...il l'on tué il a été retrouvé au bunker, c'est un squat....elle m'a fait va dormir au bunker....j'ai fait non si je crève, je crève tout seul et avant je me bats....j'ai une arme derrière, tu es armé ? J'ai fait oui...tu veux que je te coupe la gorge je suis ultra rapide, non, non Oh, c'est mieux.... »

Vous êtes donc grand père du fils de votre ami qui a été tué ?

Dany : « Oui entre guillemet et c'est la mère qui m'a désigné...les photos sont sur Facebook...il me la montré il m'a fait Dany regarde.....elle vient de temps en temps alors elle me le présente et il tend la main comme ça...alors il rigole....il me montre son pied alors je m'amuse avec lui.....maintenant je suis fier d'être papy, c'est important pour moi parce que je suis heureux, grand père, parrain, bon paix à son âme il savait qu'il allait partir, j'étais au recueillement j'ai mis un briquet sur le cercueil, eh oui seize ans et quand j'ai appris à connaître cette famille, lui il a fait papa, on casse la tirelire , ils sont pauvres, et après il est tombé en fauteuil roulant...eh oui.... ».

Vous l'avez connu comment ?

Dany : « Il passait venir me voir avec ses parents, y avait encore le nain de jardin, paix à son âme, moi je veux mourir et j'arrive pas ! ».

Vous voulez mourir ?

Dany : « Ben moi je veux partir, moi j'en ai marre de cette vie et apparemment Dieu il me veux pas.... »

Mais vous m'avez déclaré être heureux ?

Dany : « Là je suis heureux, en fait j'en ai marre et je suis heureux...c'est les deux entre guillemet, parfois j'ai envie que le cœur il s'arrête, mais j'ai pas le droit, je dois aider des autres...(en s'adressant à Joffrey) c'est qui qui a acheté le pneu, le dérailleur, et la chambre à air ? »

Joffrey : « C'est toi Dany. ».

Tous les jours vous venez le voir ?

Joffrey : « Tous les jours.. »

Mais vous êtes en cours ?

Joffrey : « Moi je travaille »

Mathias : « Moi je cherche un travail peut-être l'armée »

Joffrey : « En arrivant il y avait une pièce de deux euros dans le bol ? »

Dany : « C'est moi qu'il ait enlevé... »

Vous avez fait l'armée ?

Dany : « Non, j'ai jamais fait l'armée... j'avais un psychiatre en face devant moi, il s'est foutu de ma gueule (en rigolant)...j'ai fait Eh tu me prends pour un con.... »

Joffrey : « Donne nous les deux euros, on va te chercher une bouteille de rosé...t'as une mission pour moi.... »

Dany : « Surveiller ! Combien viennent me voir des jeunes que je connais pas...c'est toi le sexy boy de Strasbourg ? Oui on vient te voir, on a besoin de ton aide, je fais qu'est-ce qu'il y a encore ? (Les deux jeunes partent)...passe le bonjour aux caissières, tu dis le vieux il est encore vivant ! Ça c'est des jeunes que j'aide...mais c'est rien....moi je suis connu... »

Vous ne pouvez pas encore partir...

Dany : « Mais il veut pas, j'ai fait un malaise cardiaque, l'autre fois...deux cent vingt de tachycardie et je me retrouve en REA, y a quatre mois, cinq mois, qu'est-ce que je fous ici ? Je suis un clochard...y a un médecin qui rentre...il fait ça Monsieur M ? Non j'ai envie de fumer une cigarette, non, non ne bougez pas....et après je me suis retrouvé en cardiologie, ils ont fait un check up ils sont renté en bas avec une caméra.... Une sonde, j'ai juste une tâche noire et après ils m'ont mis un truc devant que je ne vis rien, j'étais plus en bas en train de fumer... Monsieur M absent, absent, absent, absent, j'étais en bas en train de fumer (en rigolant)...ils m'ont fait vous pouvez pas rester dans votre lit ?...Non j'ai cinq paquets de cigarettes, ils sont où ? Je vous le dirai pas, j'avais déjà un paquet de cigarettes sous le matelas, les trois autres je les ai mis dans l'armoire, ils ont pas le droit d'y toucher...ils ont pas le droit, c'est interdit et moi tous les jours, tire une latte.....moi je suis heureux.... »

Donc vous ne partez pas encore....

Dany : « ça dépend de celui-là, si lui il fait avec (en montrant son foie) et le poids si le poids il suit pas...j'ai une sirosse, c'est moi qu'il l'ait provoquée en deux mille neuf,

dix litres de whisky coca à deux ça il faut le faire....je voulais mourir ça n'a pas marcher... ».

- Un jeune vient demander à Dany où est Joffrey - .

Dany : « *Il revient..... »*

C'est un jeune que vous connaissez aussi ?

Dany : « *Oui il a dix-sept ans je l'ai aidé et je connais son beau-père....il est gentil, mais il travaille et c'est ça ce que je voulais.... ».*

Mais si vous partez qui aidera ces jeunes ?

Dany : « *personne, il faut que je sois là....je dois rester là, sur eux je ne peux pas compter (en me montrant les deux personnes russes) ceux-là ils aident qui ? Qui ? Les russes ? Qu'est- ce qu'ils veulent aider ? Y a que moi c'est pour ça que je ne veux pas encore partir, même si je reçois un studio, je prends une douche, je lave mon linge et je dors ici, je dors pas dans le studio et personne reçoit l'adresse...personne aucun d'entre eux....Dany tu habites où ? Ben dans la rue, je sais que tu as un studio quelque part ? Mais non et si j'ai un studio je te donne pas l'adresse parce que tu n'as pas le droit de venir chez moi...pourquoi ? J'ai fait arrêtez l'alcool, faite pas comme moi, vous avez dix-sept ans, vous voulez mourir à trente ans vous avez une sirosse...et vous continuez... c'est la mort, mais il a compris celui-là (en me parlant du jeune qui est venu le voir juste à l'instant).... ça c'est Axel, il m'appelle papa, il m'a raconté l'histoire de son enfance, le père il la rejeté et depuis là il m'appelle papa, mais arrête de m'appeler papa ! Je lui ai sauvé la vie à cause de trois polonais...c'était ici là et moi je leur ai dit je suis policier, un mensonge mais alors un mensonge direct...je l'ai dit à l'autre qui parle polonais mais je dois parler en allemand avec lui... c'est ton fils ? Oui...moi pas toucher ton fils moi pas aller en prison... et après j'ai dit à Martin je suis pas policier, c'est faux (en rigolant)...c'est pas mon fils je l'ai fait exprès ils l'ont trop fixé ils l'auraient attaqué, moi les polonais, je les connais, moi je les connais...et quand je dis « Dobré », « Dobré », ça veut dire on a compris....Commando spécial de Pologne moi je les encule....tu te souviens du grand chauve en habit militaire.... »*

Oui, oui...

Dany : « *Il est bien lui.... »*

- Dany se sert à boire –

Dany : « *Oh..... »*

C'est important le vin dans votre vie ?

Dany : « *Non c'est une saloperie mais ça m'aide d'une certaine manière, mais comme euh...chaque fois je me retrouve à l'hôpital, ponction, tu sais ce que c'est une ponction ? Une aiguille comme ça...dedans sans anesthésie et j'en ai marre et je veux retourner où j'étais la nuit dernière, je marchais comme un jeune homme, mais*

il faut que j'arrête l'alcool, l'alcool c'est mauvais c'est pour ça que je leur donne des conseils, pas toucher à l'alcool... »

Mais vous souhaitez arrêter ?

Dany : « Euh j'ai un suivi médical euh...l'estomac et le foie ah je veux arrêter mais c'est très dur, c'est dur, j'ai des médicaments à gogo, mais je veux arrêter je veux que l'estomac il dégonfle, mais alors là il faut m'éviter....l'alcool ça me permet de me calmer mais c'est pas une solution, c'est pas une solution... ».

Il y a des personnes dans la rue qui m'ont dit qu'elles boivent pour oublier et mieux dormir...

Dany : « Combien ils sont morts ? Combien ils sont morts dans le froid ? J'ai vécu à moins dix-huit dehors, à moins dix-huit en T-shirt, je vois arriver une camionnette de la CUS de Strasbourg, je fais au nain de jardin, eh nain de jardin y a dix euros qui vont sortir, deux couverture de survie, donné par la police... tu sais ce que j'ai fait ? J'ai couvert mon nain de jardin et moi je dormais en t-shirt, à moins dix-huit.... »

Vous n'avez pas eu de problèmes de santé ?

Dany : « Non, même pas une grippe, même pas une grippe rien, il se réveille il me dit c'est quoi ça euh c'est la police nationale qui les a ramenées (les couvertures de survie)...t'as pas compris ? Moi j'ai pas besoin d'avoir chaud moi c'est le cœur qui parle, quand moi je respire j'inspire j'ai de l'air chaud qui me protège, c'est moi c'est naturel, automatiquement quand j'inspire j'ai de l'air chaud.....bas les couilles les vestes ! J'en ai pas besoin j'ai fait la manche il neigeait, mon nain de jardin il était là-bas, j'ai quand même fait huit euros...

Quand même, tenez Monsieur IBM qui revient avec un chariot, c'est pour vous on a fait une fête, j'ai distribué aux gars, j'ai dit eh ! Les gars regardez...ça vient de IBM....champagne et les gâteaux ! Après c'est l'ES pareil tenez Monsieur ça me fait mal au cœur quand je vous vois, mais non ne vous en faites pas...et un jour j'avais la BAC là-bas un agent de sécurité aussi, Messieurs vous devez quitter les lieux, Ok tu me laisses le temps, il me donne cinq euros vous allez boire un café, qui je retrouve pas au chalet ?

Mais je te connais-toi espèce de loubard agent de sécurité tu te souviens de moi ? Et alors comment tu vas et lui il s'est occupé de moi quand je faisais des malaises et ils savaient pas ce que c'était.... »

Vous faisiez des malaises dans la rue ?

Dany : « Oui, même mon ex-femme ah ! Tu vas à l'hôpital j'appelle les pompiers....y a des trucs que j'ai perdu, même les six enfants que j'ai élevé je m'en rappelle plus, je le reconnais pas....il est passé je l'ai pas reconnu, c'est un copain qui m'a dit renoue le contact avec les enfants...j'ai fait attends...et après...la fille elle a fait un stage là-dedans (un magasin des halles) et je suis allé chercher une bière, elle m'a fixé....j'ai jamais payé aussi vite la bière et je suis parti...je ne sais pas si c'est elle depuis deux mille dix je n'ai plus de nouvelle d'eux, moi je fais ma vie, eux, ils font leur vie...je ne souhaite plus de contact, ça veut dire elle peut passer ici mais je ne

me rappelle pas ! Elle m'a jamais rendu visite elle va avoir dix-sept ans....euh moi ils font leur vie et moi je fais la mienne...moi j'ai eu le divorce Ok ...j'étais trop sévère avec les enfants, mais qu'elle soit contente, c'est moi qui les ai éduqués...lorsque j'ai trouvé un stage à un des fils et que j'ai vu le criminel avec qui il était, je lui ai demandé Florian ta mère elle a suivi pour le stage ?...non...après j'ai chopé le criminel je lui ai dit j'ai tout entendu au téléphone alors comme ça il peut pas passer par moi sans te demander, mais t'es fou toi tu ne connais pas les vrais SDF c'est une grande famille ! On s'entraide et toi tu veux jouer...t'es fou toi.... »

Pour vous, vous formez une vraie famille ?

Dany : « Euh...certains, on est un groupe, ancien légionnaires, ancien combattants de Pologne, on a créé une famille, moi je sais me battre... »

Tout le monde se respecte ?

Dany : « On se respecte et le vol c'est interdit, personne se vole ! »

Vous partagez les gains de la manche comme vous m'avez dit ?

Dany : « Tout, tout, on partage tout, je reçois à manger, c'était quand ? Hier j'ai eu deux sachets, j'ai tout partagé, bon j'étais un peu fâché avec lui là-bas (un des deux russes)... parce qu'ils ont mangé le poulet et j'ai rien eu du tout, là j'étais pas d'accord là j'ai gueulé, je leur ai dit eh ! C'est grâce à moi que vous avez eu à manger...ouais t'es le chef, t'es le chef, encore une seule fois tu voles tu demandes d'abord après c'est moi qui te donne la décision...Pardon, pardon..... »

Vous êtes le chef ?

Dany : « Y a un black qui est venu il a dit lui c'est notre chef, ils nous a couvert en plein hiver, il nous a donné une couverture, maintenant on a un appartement moi et mon frère, mais c'est lui le chef.... si il y en a un qui lui fait du mal je viens avec mon frère...Oh c'est bon c'est du passé.... Je les ai couvert tous les deux, lui et son frère, tenez les gars des couvertures. C'est pour ça il a pas oublié et qu'il dit que je suis le chef de la rue...tu vas à la place Kléber tu dis juste Dany tu vas voir...papy Gégé on a squatté là-bas derrière à ES en deux mille neuf... je lui est rendu visite il m'a dit Oh ! C'est pas vrai...il est bien il a maintenant soixante-cinq ans, papy Gégé...il est bien, on a squatté ensemble.... ».

- Lorsque nous retrouvons Dany pour continuer nos entretiens en ce lundi matin pluvieux, ce dernier semble épuisé. Il est accompagné de deux personnes dont une qui semble alcoolisée n'arrêtant pas de répéter qu'il ne faut pas « toucher » à Dany.

Dany m'explique que dans la nuit, une personne sortant de discothèque a voulu le poignarder et que sans l'intervention de l'homme, ancien légionnaire, cela aurait pu mal se finir. Face à l'agitation créée par l'homme révolté et alcoolisé, Dany m'invite à rejoindre un endroit plus reclus, sous les arcades en face de l'administration « ES », son « coin » où il se repose de temps à autre. et en retrait pour ne pas être importuné dans son récit.

Nous nous asseyons sur des cartons placés à proximité de l'entrée d'un bureau. Je jette un rapide coup d'œil sur des prospectus disposés pelle mêle à terre et qui suscitent notre attention. Ils parlent des sans-abri et du problème du logement en France. Joffrey un des jeunes souvent aux côtés de Dany, nous rejoint.

Dany : « *C'était moi....* »

Joffrey : « *Il a un problème avec un autre.....* »

Dany : « *Avec un copain.... que j'aime pas, je peux pas le voir, le grand...il faut qu'il m'évite, je l'envoie à la morgue, d'abord à l'hôpital et après à la morgue, l'officier il m'a dit ne dites pas çaIl veut se battre avec moi...il a perdu...parce qu'il a une grande gueule et qu'il a la main sur lui (en parlant de Joffrey)...c'est un meneur....Joffrey c'est vraiment un ami, il est correct, c'est pour cette raison que je le protège...c'est pour ça que je le protège, j'ai même eu de la visite aujourd'hui...là-bas et on avait le russe à l'œil ! Le jeune quinze ans il commence à baissé on pantalon et moi j'ai fait pareil et on la arrosé t'es anti français ?*

Ça faut jamais faire, on a rigolé on a tous craché dessus, le jeune de quinze ans il a pris de la terre il lui a jeté dessus, c'est lui qu'on a arrosé...et le jeune il lui amis de la terre sur la tête et après de l'eau tiens, là tu as maintenant, eh Haby (la personne qui prenait la défense de Dany à notre arrivée), c'est un ancien légionnaire de Somalie... il a dit touche une fois, lève la main sur Dany...lève la main et tout de suite un poing dans la gueule direct...il a pas rigolé et des claques il a pris...enfin plutôt des baffes et moi j'étais assis comme un roi.... »

Vous protégez des personnes, mais il y a également des personnes qui vous protègent...

Dany : « *Oui il y a des gens qui me protègent...* »

Ça se passe comme ça dans la rue ?

Dany : « *Euh... la rue ça veut dire...la rue elle est plus comme avant, elle a changé...l'autre, des jeunes y en a un qui est sorti et qui m'a dit je veux te planter....j'ai dit viens, et l'ancien de Somalie, ancien légionnaire de Somalie, il la entendu....Ah il veut te planter ? T'es un mec bien, t'aides tout le monde, je reçois à manger...y a pas de problème, je partage tout de suite....comme j'ai dit j'ai réussi Mac Do...bon il faut pas le dire parce que c'est interdit ça...Le gros que tu as vu lan ko...c'est un polonais...un très bon ami à moi... (Silence). »*

Mais vous dites que la rue a changé...en quoi ?

Dany : « *Avant c'était moins dangereux...et moins violent, moins violent, ça veut dire...dans le temps avant mon mariage...moi je me battais....j'étais quelqu'un de très dangereux... ah ! Il fallait pas lever la main contre moi...bon là j'ai cinquante-trois ans, j'abandonne...par contre j'ai mes amis, ancien*

légionnaires...c'est mes gardes du corps, même parfois la nuit...il vient Dany ça va ? Ok je fais un tour je reviens pour savoir s'il s'approche de toi...Dany tu es fatigué...mais je veux dormir mais bon...les gens ils m'empêchent de dormir, ils viennent tous me voir, un ancien au bout de trois ans il vient me voir, il me fait Dany tu te souviens de moi ? J'ai fait oui...t'as dormis avec moi, comme ça (en me faisant comprendre à l'aide de signes de la main les deux corps allongés chacun dans le sens opposé)...c'est un respect, tête à tête. Il m'a rendu visite, j'étais plié de rire, il m'a dit je suis content de te voir, t'es encore vivant ! J'ai fait ben oui ! Lui... il travaille, il a un appart... apparemment..... ».

- Une des personnes polonaises arrive à notre rencontre...-

Dany : « *Ah ? Ah c'est une protection rapprochée pour moi qui arrive... »*

- Dany explique en allemand à la personne les mésaventures de cette nuit, pendant une dizaine de minutes. –

Mais pourquoi le jeune voulait vous mettre un coup de couteau ?

Dany : « *va savoir, va savoir... »*

- Haby, l'ancien légionnaire somalien nous rejoint et prend aussi part à la discussion.....-

Haby : « *Un français qui veut planter un autre français... »*

Dany : « *Oui.... je sais pas..... »*

Haby : « *Il est sorti de la boîte et direct il est venu direct menacer Dany... »*

Dany : « *Au courant de la nuit...il est venu à minuit, il est venu, il l'a entendu (en parlant d'Haby)...j'ai pas besoin d'armes, j'enlève juste ma veste.... »*

Haby : « *Mais non Dany ! T'enlève rien du tout... »*

Dany : « *Avec un couteau ou sans couteau, moi je sais me battre ! Il faut qu'on le retrouve....tu sais je travaille dans la rue, je dors pas la nuit....je surveille et j'observe... »*

Mais vous récupérez quand ?

Dany : « *La journée, je dors et eux ils sont là (en me montrant les deux personnes polonaises) ils montent la garde, ça veut dire que c'est une auto protection...c'est une auto protection.....heureusement qu'il était là Haby.... »*

Haby : « Il la menacé... je suis tout de suite allé le voir, j'ai dit calme toi ferme ta bouche ! Il a deux fois ton âge (en parlant de Dany).... ».

Dany : « ça c'est être en amis, ça c'est la famille c'est la seule chose qu'il me reste...entre nous on s'entraide...ça c'est ma nouvelle famille, meine neue familia (en allemand pour que la personne polonaise puisse comprendre).... ».

- La personne polonaise nous quitte et discute avec Dany...-

Dany m'explique : « Là... il va préparer à manger et il me ramène...il a un endroit où il peut cuisiner et il reviens, mais j'attends juste le jeune qui veut me planter... »

Mais il vous connaît ce jeune ?

Dany : « Non il me connaît pas...la peur que j'ai...c'est que moi je réplique et je lui casse le bras, le couteau il vole...eux ils sont là pour me retenir, il m'en ont parlé déjà reste tranquille, reste tranquille, j'ai fait hop ! Je reste tranquille...hop ! Bouge pas Dany, bouge pas... y en a un qui vient là me menacer...ils sont en train de parler là....ils remarquent juste et le mec il est mort...surtout pas me toucher...Joffrey la vérité maintenant (en parlant au jeune)...je t'ai pas donné à manger ?

Joffrey : « Si »

Dany : « Je t'ai pas aidé financièrement ? »

Joffrey : « Si... »

Dany : « Un sale clochard de merde qui fait ça.... »

Joffrey : « T'es pas un clochard Dany... ».

Dany : « Ouais..Ça il faut le faire...parce qu'il n'y en a pas beaucoup qui le ferait....y a SDF et SDF.... ».

- Dany discute avec l'une des personnes polonaises qui lui demande en allemand comment dire en français fais attention....-

Dany : « Oui il me protège, il me protège..... »

Vous le connaissez depuis longtemps ?

Dany : « ça fait trois ans...mais moi j'ai dormis ici, après j'étais là derrière....après j'étais à l'entrée de Marcus....même le chef il me respecte, bon je suis allé à l'hôpital, bon ils ont cassé des bouteilles, ils ont cassé des bouteilles à l'entrée du garage, je reviens...et ils m'ont fait le chef avec la police municipale, ils m'ont fait ça fait huit mois que vous étiez ici, j'avais un balai, une pelle, petit balai...ah ! On nettoyait sérieux... et je fais Monsieur regardez, je soirs de l'hôpital...qu'est-ce qu'on a fait ce matin-là où on urine ? Shampoing, de l'eau et on a tout arrosé pour pas que ça sent... tu sais la fille que j'ai élevé elle travaille au Simply, elle veut rien savoir de moi...spiert allein dégage de mes yeux...il faut que je me débarrasse des (...). »

- Nous sommes interrompus par Haby qui nous quitte quelques instant et le signifie à Dany : « *Dany, je m'en vais mais je reviens après...* »

Dany : « *Je dors d'un œil Dany il est pas bête, tu vas voir il va revenir et tu vas voir....* »

- Dany explique à Haby ce que lui est de jeunes ont fait vis-à-vis de la personne russe qui disait ne pas aimer les français...-

Dany : « *C'est pas bon ce qu'il a fait, il profite, il profite....* »

- Nous revenons sur le sujet concernant la fille qu'il a élevé...-

Dany : « *Non je veux plus rien savoir...si un des enfants de mon ex-femme demande des nouvelles de moi, je veux pas, je veux pas qu'il me voit comme ça...je veux pas, je veux...qu'ils prennent le chemin, qu'ils fassent leur vie....moi je fais la mienne....ça veut dire je veux plus de relation, de contact avec les enfants je veux pas qu'ils voient ça...je suis alcoolique Ok, Ok j'ai un suivi médical j'ai deux rendez-vous....normalement je dois aller à l'hôpital, je crois que ça va arriver, le quatorze j'ai rendez-vous, le vingt-quatre j'ai le deuxième...je tremble déjà....combien de fois je me suis échappé de l'hôpital...le problème qu'il y a il faut pas m'enfermer, combien de fois le problème à HautePierre Monsieur M absent, absent, absent, absent...j'ai fumé une cigarette, non, non absent tension....moi la rue c'est ma vie, c'est ma vie ça , j'aime la rue, j'aime être en liberté....et c'est vrai je me sens bien, je dors tranquille tout va bien, j'ai tout ce qu'il faut....* »

Qu'est-ce qui vous manque ?

Dany : « *cinq cent millions ! (en rigolant)....euh j'en ai même pas besoin....il me manque juste une nouvelle paire de baskets...les resto du cœur c'est pas la peine je me débrouille manga, manga ! J'ai fait le weekend dernier soixante euros et j'avais pas un centime dans la poche...soixante euros j'ai fait, l'autre elle me sort, je veux faire l'amour avec vous, j'ai fait pardon j'ai cinquante-trois ans...je pourrai être votre père et mignonne, mignonne vingt-cinq ans par-là, je veux faire l'amour avec vous j'ai dit non ! Et le copain à côté...il m'a fait Monsieur elle est saoule, hop ! Mais rentrez c'est vous et laissez-moi tranquille...* »

- La personne polonaise revient, ils conversent en allemand...-

Dany : « *Là ils sont fâchés...à cause du couteau....il était armé et il avait le couteau...il veut juste me planter....* »

Haby : « *Oui qui touche Dany, touche Haby !* »

Dany : « *T'as vu là ?....* »

- Dany s'adresse de nouveau à la personne en allemand...-

Dany : « *tu vois...juste porter la main contre moi, et après eux ils bougent...eux ils bougent....et ils passent là-bas c'est des anciens commandos, mais attention ! Cette nuit pendant que je dormirai eux ils vont tourner pour savoir ce qu'il va arriver...eux c'est ma seule protection que j'ai...Mathias le grand que j'aime pas il a juste ouvert sa gueule et Haby lui a mis un poing dans l'estomac...ce jeune il traîne plus avec Joffrey j'ai dit à Joffrey va faire une main courante....interdit de s'approcher de lui...Joffrey il m'a aidé aujourd'hui, il m'a fait Dany tire pas trop d'argent, fait attention Dany, je lui ai même payé, euh ?...j'avais sa mère au téléphone, Madame vous êtes qui ? Je suis la mère à Joffrey...écoutez Joffrey il est parti...pour acheter une nouvelle carte SIM mais il faut gardez le même numéro...j'ai dit écoutez c'est moi qu'il ait sorti de garde à vue, c'est une vérité, c'est grâce à moi.... »*

Elle sait la mère que vous vous occupez de Joffrey ?

Dany : « *Oui elle le sait....mais j'ai pas le doit, la citoyenneté c'est aidé les jeunes....il faut aidé les jeunes en détresse pour éviter qu'ils tombent, je veux pas voir Joffrey en prison, Mathias je m'en fous qu'il tombe en prison ! Je l'accompagne même ! Je lui ouvre même la grande porte !... »*

Je vous disais que vous aviez presque un rôle d'éducateur auprès de ces jeunes...

Dany : « *Oui....oui, d'une certaine manière quoi.....tu sais que j'ai mis Momo à sa place... »*

Momo c'est qui ?

Dany : « *Un éducateur de rue, bas les couilles les éducateurs de rue ! En Réa on m'a dit vous devriez être travailleur social, c'est vrai mais moi je préfère travailler comme ça avec les..... Mais, ma famille c'est eux, c'est mieux, on arrive mieux, là Joffrey il est rentré, il doit s'expliquer avec sa mère ...oui j'avais un Monsieur M au téléphone, il m'a parlé...je veux même pas entendre...j'ai dit Madame il est très gentil, il est très correct....et c'est vrai. »*

Mais elle vous appelait pour prendre des nouvelles de son fils ?

Dany : « *Non parce que je lui ai prêté ma carte SIM je lui ai confiée...à Joffrey devant un officier de police c'est moi qu'il lui ait confié tout est enregistré et c'est pour ça que j'avais sa mère au téléphone.....c'est un espèce de truc là.....06...07..... »*

Si maintenant vous deviez me résumer votre vie....que pourriez-vous en dire ?

Dany : « *Euh ça veut dire ma vie... (Silence) je vois trop de choses des jeunes qui se détruisent...je veux pas qu'ils tombent, moi je vois un jeune seul de quinze ans....un m'a dit quand je leur parle en allemand où t'as appris l'allemand ? J'ai fait ma mère elle était allemande...c'est elle qui m'a appris je suis le seul d'ailleurs des dix enfants je suis le seul qui ai appris l'allemand, mon père était alsacien bon je l'aimais pas, euh... chacun pour soi, mais ma mère c'était mon petit cœur, elle est dans mon*

cœur, je suis grand père j'étais parrain entre guillemets aussi... paix à son âme il avait seize ans, j'ai la photo avec moi....j'ai fait la manche pour une guitare espagnole et la guitare était chez lui.... »

C'est donc votre mère qui vous a appris l'allemand, vous ne l'avez donc pas appris à l'école...

Dany : « Non, j'étais jusqu'à seize ans... disons à l'école j'étais le meilleur à l'école des ânes je préférais travailler, moi je travaillais à dix ans...je donnais un coup de main aux ouvriers quand ils faisaient les bâtiments à Konigshoffen, moi je travaillais...pas de problème chef ! J'étais payé et je ramenait à la maison, maman, papa, voilà ! Mon petit frère Bernard M il était pompier volontaire...j'ai plus de nouvelles de lui, lui il travaillait à la SASM l'ancien SUMA, je suis allé on chargeait des camionnettes...et on se faisait payé... on ramenait l'argent à la maison...voilà...c'est fini le café noir de merde là le pain dur, c'est fini ! »

Mais vos parents ils ne travaillaient pas ?

Dany : « Ma mère elle était...elle travaillait chez un pharmacien, paix à son âme il était très gentil et son fils c'est un connard ! Mon père était invalide, interdit de travailler...et je travaillais au noir moi aussi... »

Vous voulez me dire que très tôt vous avez travaillé pour amener de l'argent à votre famille ?

Dany : « Oui c'est ça...des petits boulots, école, même j'ai travaillé pour une famille juive à huit ans nettoyer le plafond, peinture et tout.... c'est comme ça que j'ai appris..... ».

- Joffrey vient nous interrompre. Il vient de trouver la carte de retrait bancaire de Dany posée près de ses affaires sur le trottoir...-

Dany : « Oh merde ! Y a personne qui a tiré de l'argent ? ».

Joffrey : « Non il y a que moi qui ait le code... ».

Vous avez le code ?

Joffrey : « Oui il me le confie il a confiance en moi... ».

Dany : « Tas trouvé ça où ? (en s'adressant à Joffrey).... »

Joffrey : « Là-bas près de tes affaires t'as du la perdre en enlevant ta veste.... »

- Nous reprenons le cours de notre discussion.-

Dany : « J'ai même travaillé à la nuée bleue, je connais l'ancien commissaire et le nouveau....à seize ans mon premier travail, petit ouvrier... »

Et vous avez habité à Lingolsheim pendant toute votre jeunesse ?

Dany : « *Non quand j'étais bébé et après à Koenishoffen et là il y a eu un accident, c'est moi qui ait sauvé mon grand frère, il le sait pas...il y a le...les anciens...charbon, le chauffage à charbon, lui a ouvert la fenêtre et moi j'ai surveillé, lui il est allé à l'hôpital et moi, ils nous ont amenés tous les deux ...il y a eu une intoxication, lui ça va mais il était pas loin.... »*

Mais comment ça s'est passé ?

Dany : « *J'ai appelé mon père, papa, et moi je tombe, il me fait eh, Oh je lui ai dit va dans la chambre là...il y est allé.... il a appelé les pompiers tous les deux à l'hôpital urgent...qui a sauvé trois enfants juste là en deux mille dix ? Sofiane Elise et Albert ? Quatre SDF des vrais comme moi....ok ! Dany on les suit ils avaient fugués d'un foyer..... ».*

C'est la femme que l'on a vu la semaine dernière ?

Dany : « *Oui c'est elle, un ancien SDF, mais c'est moi le chef c'est moi qui ait dirigé... il m'a dit Dany pourquoi tu tiens le portable ? J'ai fait vas vite aux remparts il revient il me fait Dany il y a la police, des copains ils ont arrêté la fille elle voulait sauter du pont....elle m'a vu dans le tram elle a regardé sa copine, elle a dit c'est lui qui a appelé la police ,qu'est-ce que j'en ai rien à foutre si je l'avais pas fait elle serait plus là, elle serait à la morgue, non même pas salut...c'est vrai et c'était là-bas... j'étais en t-shirt je l'ai couvert en plein hiver...j'ai dit qu'est-ce qui se passe là ? Dany on a fugué j'ai dit attend je peux pas vous héberger, c'est interdit...bon la police le sait... ils le savent que je suis correct mais en réalité c'est interdit... tu fugues d'un foyer... c'est le foyer qui porte plainte pour disparition..... »*

Vous avez été en foyer ?

Dany : « *Non j'ai jamais connu les foyers...ça ira c'est tout droit (en rigolant) non j'ai jamais connu les foyers....j'étais aux remparts je suis parti...mes couilles ! ».*

Aux remparts ?

Dany : « *Un foyer social...je suis allé l'année dernière quand il faisait très froid, dégage le foyer au revoir ! Je suis partis et j'ai dormis dehors...je suis mieux... ».*

Il y a beaucoup de gens dans la rue qui pensent la même chose que vous....

Dany : « *Mais c'est parce qu'ils connaissent, les foyers c'est des fils de pute... des enculés, des connards ! Je veux plus rien savoir et je vais dormir cette année dehors et je serai un homme heureux avec le sourire, parce que j'aime cette vie...bas les couilles du logement ! ».*

- Nous décidons de stopper l'entretien pour permettre à Dany de partager son repas avec ses compagnons. Nous nous donnons rendez-vous quelques jours plus tard afin de travailler sur la retranscription -.

Nous nous retrouvons une semaine plus tard afin de faire le point sur la retranscription de l'ensemble des entretiens remis à Dany. Ce retour sur le terrain, en ce début du mois de novembre allait conclure cette enquête, au moment où Dany nous confie qu'il était satisfait de la mise en écriture de son histoire de vie et qu'il pensait nous avoir tout dit sur celle-ci. Les entretiens s'achevaient ainsi non sans nous donner des nouvelles régulièrement, notamment par le biais du téléphone.

Les séjours à l'hôpital et les visites auprès de son médecin durant les jours qui suivirent pour soigner ses problèmes de santé, nous fîmes revoir Dany quelques semaines plus tard, au début du mois de décembre. De passage sur Strasbourg, nous choisissions de passer lui rendre visite et prévoyons ensemble de clôturer cette enquête par la mise au point d'un repas. C'est lors de ce retour sur le terrain que Dany nous confie le fait qu'il nous avait caché quelque chose sur sa vie qui, au départ de nos entretiens, il ne souhaitait pas dévoiler, et que par respect pour ce choix nous ne dévoilerons pas ici.

Entretiens de Jean Michel

Jean Michel : « *Je suis né en cinquante-quatre, j'ai cinquante-neuf ans, je suis né dans mon patelin là-bas, à Meru dans l'Oise département soixante, département soixante à côté de Beauvais...j'ai de la famille qui a beaucoup d'argent, ils ont des maisons, ils ont beaucoup travaillé... »*

Vous avez des frères et sœurs ?

Jean Michel : « *euh, non....euh ça j'en parle pas.....(Silence)...euh... je sais pas si je peux le dire....si je peux le dire...j'avais une frangine, elle s'est suicidée, voilà avec ses quatre gamins, c'était marqué dans le journal, « une femme a entraîné ses enfants dans la mort », (attristé)..... Elle a mis un tuyau dans le tuyau d'échappement, elle l'a fait rentrer par le carreau, et ils sont tous morts dans la voiture... je l'ai dit, je l'ai dit... mais d'habitude je le dit pas !...ma maman est encore vivante, mon père est mort de l'alcool, à quarante ans... comme le fils, mais j'ai tenu plus longtemps que le papa, j'ai cinquante-neuf ans !
Mon père était maçon plâtrier, il travaillait à la tâche, un « tâchons », la maman elle avait pas le droit de travailler à l'époque...dans le temps, la maman elle travaillait pas... c'était le papa qui ramenait la paye.... »*

Vous avez fait des études jusqu'à quel âge ?

Jean Michel : « *Oh pas beaucoup hein...jusqu'à seize ans, j'ai même pas eu mon certificat d'étude !...ils ont pas voulu me le donner, ils ont pas voulu me le donner...j'ai travaillé avec mon papa dans le bâtiment.... j'ai travaillé avec mon papa dans le bâtiment, c'est moi qui portait les sacs de ciment, les sacs de plâtre, la colle, je bouchait les trous, je lui tenais l'échelle et lui il construisait les agglos, les murs, tout ça.... »*

Ça vous convenait comme emploi ?

Jean Michel : « *Bien sûr, de toute façon j'étais obligé ! Sinon le papa il aurait pas été content déjà que j'ai rien foutu à l'école, alors il aurait pas été content.... »*

C'était un choix personnel de travailler jeune, ou vous auriez préféré continuer les études ?

Jean Michel : « *Non, non j'apprenais rien, j'apprenais rien du tout, j'avais plutôt le bonnet d'âne comme on dit (sourire) Voilà, voilà comme dans le temps, à genoux derrière le tableau sur une règle, combien de fois ça m'est arrivé des coups de règle sur les doigts, ah oui... j'en ai pris je sais pas combien... »*

Vous avez travaillé combien d'année avec votre père ?

Jean Michel : «*Euh.... (Temps de réflexion)...il est né en quarante-neuf mon papa, non ! en trente-neuf, en trente-neuf...il est mort, il avait quarante ans voilà...après j'ai travaillé chez ALLIBERT, les armoires de toilette là où on met le dentifrice, le savon et tout, ça c'était une boîte qui vient de chez moi dans l'Oise...alors j'ai travaillé là pas mal de temps, je sais plus exactement, pas mal...d'une boîte à une autre après je me suis retrouvé à Strasbourg...c'est un chauffeur routier qui m'a emmené à Strasbourg, les années quatre-vingt , en quatre-vingt , en quatre-vingt je suis arrivé à Strasbourg, en quatre-vingt-un j'étais marié, quatre-vingt-deux j'avais ma fille.... j'avais mon travail j'avais tout, j'avais tout gagné, je suis venu sur Strasbourg pour trouver du travail, y avait plus de travail c'était un petit patelin, y avait que des fermes (...) y avait pas de...y avait quoi deux, trois usines y avait pas grand-chose...alors je suis arrivé en quatre-vingt en Alsace, c'est là que j'ai connu ma femme et après j'ai attaqué Strafford les forges de Koenigshoffen, c'est connu ! c'est connu, pas mal d'années aussi, de toute façon..... j'ai deux valises de fiches de paye à la maison, j'ai pas mal bossé pour ma retraite, ce sera pas mal quand même...j'ai cinquante-neuf ans je suis né le 15 mars 1954, là où Monsieur l'abbé Pierre il a vu la misère dans la rue, c'est mon papa qui me l'a dit un peu plus tard, hein !...où les gens ils dormaient dans des cartons et l'abbé Pierre, il a dit là on arrête hein, il s'est occupé de beaucoup de choses hein...hiver 54 c'est là où je suis né mon papa il m'a raconté que c'était dur y avait un hiver phénoménal, il a fait très froid, les gens ils mouraient dans des cartons.*

Les gens qui dormaient dehors, ça a toujours existé, les gens qui dorment dehors, ça existe depuis des années, des années...et après quand je suis arrivé à Strasbourg c'est là où j'avais tout gagné... je me suis marié avec une allemande, je ne parle pas un mot d'allemand, ni d'alsacien, il fallait le faire quand même ! C'est pas moi qui l'ai dragué ! C'est ma femme qui m'a dragué, c'est pas moi, c'est ma femme, je l'ai connue dans un repas, dans un repas, euh...parce que quand je suis arrivé en 80 à Strasbourg j'ai fait les marchés, ben y avait pas de travail donc j'ai fait les marchés pour commencer...un coup de main à l'un... un coup de main à l'autre, je sortais les penderies, je montais les stands.

Y a pas de sots métiers, hein !...et après c'est là.... dans le repas, ma patronne elle avait fait des nems, vous savez ce que c'est des nems ? Elle avait fait des nems bien préparés et tout.... elle avait invité beaucoup de monde et c'est là que j'ai connu ma femme et après je suis partis au boulot et au bout d'une semaine j'avais déjà du travail hein !

En quatre-vingt deux ma fille elle est né... le 20 mars 82, moi je suis né le 15 elle, elle est née le vingt...c'est le plus beau cadeau que ma femme elle m'ai fait, c'est ma fille...après je me suis battu mais seulement y a l'alcool qui était derrière tout le temps...j'ai quand même gagné des pépettes hein...à l'époque j'étais bien payé hein...ma fille a trente et un an..... »

Et vous avez encore des contacts avec elle ?

Jean Michel : «*Je l'ai jamais revu ! J'ai demandé à des amis de la chercher sur internet, ils sont même pas capables de me la retrouver !, elle a disparue de Strasbourg, elle est mariée, elle a changé de nom... quand on change de nom, on peut pas la retrouver, sa famille elle me fait la gueule, la famille du côté de*

Strasbourg, de ma femme, parce que j'ai tout gagné après j'ai tout perdu...
(Silence).

J'avais un apport personnel pour acheter une maison...j'étais marié avec une infirmière elle a BAC plus trois...infirmière au CMCU à Schiltigheim...on avait un beau boulot, on avait des belles payes...puis après vers la fin, ça a recommencer, ça a recommencer...l'alcool qui m'a fait perdre mon emploi..... des fois je buvais même au travail, j'avais ma clé du placard, là où on se déshabille, où on se change le matin, j'avais même de l'alcool là-dedans...(silence) J'étais peintre au pistolet en cabine, dès que j'ai lâché mon chantier avec mon papa quand il est décédé...j'ai passé mon CAP en usine, à l'époque on passait le CAP de peintre au pistolet c'était l'usine qui payait, c'est le patron qui m'a payé ça...il a vu que je me débrouillais bien il a dit hop là, ça a été payé par l'usine...puis après j'ai travaillé au tram sous le tunnel quand y avait Madame Trautmann y avait le tram... elle a dit : ceux qui sont aux Assedic et ceux qui sont maçons ou plâtriers... ou si ou ça, hop ! Tout le monde au tram, elle nous a envoyé tous au tram, alors j'ai fait le tram aussi...pas le gros œuvre...j'ai fait le béton tout ça. J'ai vu la foreuse, elle venait de Lyon, celle qu'a fait...la foreuse...elle avait même un nom je me rappelle plus comment (réflexion)..... on l'avait surnommé à l'époque...on lui avait donné un nom, les ouvriers qui travaillaient là... »

- Une autre personne précaire lui souffle le nom : « la grosse bertha !... »

Jean Michel : « voilà, voilà la grosse bertha...la grosse Bertha... on l'avait surnommé, vous savez l'alcool m'a fait perdre la mémoire...au bout de seize ans ma femme elle m'a laissé tomber elle m'a gardé seize ans quand même...c'est pas mal pour un alcoolique, parce que je gagnais des belles payes aussi attention, à deux on avait de la tune...du pognon, on allait en vacances, j'étais dans l'Ardèche, j'ai fait Dieppe, le Tréport, fort Mahon, la Rochelle j'étais un peu partout on avait du pognon, à l'époque... »

Vous partiez à l'étranger ?

Jean Michel : « Non, non, non, j'aimais bien la France...ben voilà il y a des beaux coins, l'Ardèche c'est magnifique, pas besoin d'aller à l'étranger... »

Vous avez eu une belle vie....

Jean Michel : « Bien sûr ! Déjà premièrement je suis né dans le coton puisque mon papa il avait de l'argent...mon papa avait beaucoup d'argent il gagnait bien... sa paye à l'époque, mon papa il avait une belle baraque, on avait des poules... des canards... des oies, on avait un peu de tout...mon papa il a acheté une maison, c'était une ruine. Quand on a vu la maison.... on était jeune quand on a vu la maison, moi et ma frangine.... on a dit oh la la ! C'est vraiment délabré.

Mon papa il a dit ça je fais, ça je fais. Il a refait tout...parce qu'il était du métier...il a tout refait lui-même, il était maçon plâtrier, avec ses frères... mes oncles, il y en avait un qui savait faire le carrelage, l'autre il savait faire la plomberie, on donnait chacun un coup de main, chacun donnait un coup de main. C'est comme ça à la campagne ; la solidarité qu'on ne trouve pas en ville, je suis bien content d'être né à la campagne...j'ai vécu, j'ai bien vécu là-bas, là-bas c'était autrement quoi...c'était ...

(silence)...tout le monde connaissait ma famille, déjà une, ils ont travaillé partout, ils ont construit des pavillons...un peu partout... »

Et c'est donc lorsque votre femme vous a quitté que vous avez perdu votre logement ?

Jean Michel : « C'est pas ça... ma femme elle m'a viré, voilà (silence)... je me suis retrouvé dans la rue, j'ai fait le Fritz-Kiener, j'ai fait le Château d'eau j'ai fait, j'en ai fait pas mal, moi j'appelle ça des lieux de perdition.... y a que des voyous là-dedans ! Y a des voleurs de portefeuille, des voleurs d'argent, on nous vole même les chaussures ! Y a pas de sécurité la nuit ça vole, c'est pour ça que les gens ils préfèrent dormir dehors, ils veulent pas rentrer dans les foyers surtout les anciens...eh oui...après j'ai arrêté j'étais même du côté de l'Elsau...j'étais à la cité relais du côté de l'Elsau, j'ai même fait la cité relais près de la prison, j'ai fait tous les lieux de perdition...maintenant j'ai mon Sonacotra je suis tranquille mais j'ai dormi longtemps dehors, j'étais surveillé hein...j'avais quand même des bons amis qui étaient bien comme il faut.... ».

Ils vous aidaient à vous débrouiller dans la rue ?

Jean- Michel : « Ben on allait au Lavomatic on prenait la plus grande des machines et on mettait tous nos affaires ensemble, voilà et après on faisait sécher et on repartait tout propre...les douches, les bains municipaux, tout ça.... »

Vous dite « on », cela signifie que vous étiez en groupe ?

Jean-Michel : « Oui, oui, oui... »

Et vous les côtoyez encore ?

Jean- Michel : « Ben y en a un qui s'est fait couper les jambes à cause de l'alcool, il était malade des jambes, il se tenait après moi, c'est moi qui l'emmenait faire pipi, il y arrivait plus, il avait confiance en moi il se tenait à mon épaule, je l'emmenais faire son caca, je me retournais...après ils ont coupé une jambe et après ils ont coupé l'autre hein...ça c'est l'alcool qui monte dans les jambes hein...(silence). »

Et pour vous nourrir, vous faisiez comment ?

Jean- Michel : « j'allais au resto du cœur.... »

Vous aviez des revenus à cette époque ?

Jean- Michel : « Ben je touchais les Assedic pendant pas mal de temps quand même, et après le RSA, on peut pas les avoir pendant longtemps après ils les arrêtent hein...après j'ai eu, comment on appelle ça ? les indemnités journalières, ils m'avaient encore donné pas mal quand même, après les Assedic, c'est les indemnités journalières ; ils donnent encore et après plus rien...j'ai ouvert le RSA...avec une assistante sociale, là je réattaque ma pension au mois d'octobre, j'ai une pension d'handicapé, on m'a, j'ai une pension d'handicapé, on m'a opéré de la

tarse, on m'a opéré des deux torses, j'étais opéré en 87....une tare de naissance, c'était une grand-mère qui m'avait donné ce truc là....une tare congénitale, j'avais les pieds qui étaient pas comme tout le monde, j'avais les pieds tordus, et quand je suis arrivé, je venais de ma cambrousse, là-bas les médecins, ils sont pas assez fort, et j'ai connu un grand toubib ici à Strasbourg il m'a dit Monsieur on sait ce que c'est...il m'a dit vous aviez pas une grand-mère qui était perclus ? Je lui ai dit j'avais une grand-mère elle marchait toujours avec une canne...je l'ai toujours connu avec une canne, il a dit c'est héréditaire, c'est votre grand-mère qui vous transmis, ça c'est héréditaire....ben j'ai des semelles orthopédiques... »

Ça ne vous a pas posé de problèmes pour le service militaire ?

Jean-Michel : « J'étais réformé au bout de deux jours...avec mes pieds et les rangers, j'avais les pieds mal foutus, ils sont pas carré, comment on pourrait dire ça j'ai les pieds creux...y en a qu'on les pieds plats, moi j'ai les pieds creux...y a rien qui touche, voilà, j'ai marché longtemps avec des béquilles, j'ai marché avec un youpala quand j'étais opéré en sortant de l'opération....un déambulateur, voilà... »

Pouvez-vous me reparler de vos amis dans la rue, vous en aviez donc ?

Jean-Michel : « Bien sûr, bien sûr il faut être à plusieurs pour dormir, autrement c'est dangereux...à l'époque c'était pas.... mais maintenant on dort dans la rue le lendemain on n'a plus de portefeuille, plus de papier, ben la preuve on m'a volé mon portefeuille il y a trois mois, je suis un sans papier maintenant ! Tout ce qu'il me reste c'est ma carte de bus, là j'étais un peu saoul j'ai dormi euh voilà...je me suis endormis le lendemain j'avais plus de sous, alors j'étais à la gendarmerie, à la grande gendarmerie à côté de...la mairie, déclaration de vol, mais ils s'en foutent pas mal, oh la la ! Ça fait trois mois que j'attends de toute façon mon portefeuille il reviendra jamais, bon j'ai changé de numéro de compte quand même parce que j'avais peur qu'ils me prennent, parce que ça trafique...il paraît qu'une carte d'identité ça vaut deux milles euros, je sais pas si c'est vrai, y en a qui me l'ont dit ça se rachète... »

Vous aviez tout le temps de quoi vous nourrir quand vous viviez à la rue ?

Jean-Michel : « Bien sûr...Ben je vivais du RSA et je faisais quand même un peu de commissions, je mangeais un doner kebab c'est pas chère un doner kebab ça vaut quatre euros... moi je ne viens pas d'une famille comme tout le monde, ma famille elle avait beaucoup d'argent, j'ai eu la Malaguti, j'ai eu la flandrien les quarante-neuf, neuf... »

C'est-à-dire ?

Jean-Michel : « Vous vous rappeler pas de la Malaguti ? La Flandrien, c'est mon papa qui m'a acheté ça, c'est des motos, des 49,9... ça tout ça c'est mon papa qui m'a acheté tout ça j'aimais bien la vitesse, j'avais toujours quelqu'un derrière moi, un copain ou une copine, c'était des sièges biplace, mon papa me payait l'assurance... »

Vous aviez de bonnes relations avec votre père ?

Jean-Michel : « *Bien sûr...et maman à la maison elle s'occupait de nous...n'oubliez pas que je suis un braconnier de mon état...mon papa c'était un braconnier le grand père aussi, on braconnait le soir, la viande ça nous coûtait pas chère le soir on avait pas besoin d'aller au magasin...oh mon papa il s'est fait arrêter plusieurs fois il a payé des amendes...il a toujours payé, on était chasseur c'est tout, rien à faire même qu'on avait de l'argent il fallait qu'on aille braconner...par plaisir, un vice de chasseur...à l'époque j'avais des furets, j'avais tout ce que je voulais grâce à mon papa, à seize ans j'avais mon fusil de chasse, grâce à mon papa c'est lui qui me l'avait acheté. Mon permis de chasse...voyez que j'ai eu des beaux cadeaux de mon papa quand même, hein...avec la signature de mon papa, j'ai eu mon permis de chasse, et le fusil de chasse et tout ce qu'il faut il m'a dit dimanche tu viens à la chasse avec ton père, c'est le papa qui avait tout payé, j'étais heureux comme tout... »*

Vous étiez donc chasseur de père... en fils alors ?

Jean Michel : « *Mon grand-père il était chasseur, il est mort à 77ans au coin du poêle...il voulait rien savoir de l'hôpital le grand père, il est mort d'une crise cardiaque au coin du poêle et la marque c'était un De Dietrich ! Vous vous rappelez pas les gazinières De Dietrich c'était un comte, mon grand-père il avait une gazinière comme ça...et après le grand père on voyait qu'il en avait marre je lui disais tiens on va aux champignons demain matin ? Il était tout content, il avait déjà tout préparé, mais on était au bout du chemin il en pouvait plus, c'est moi qui était chercher les champignons, il était trop vieux, à 77ans il est mort, il était trop âgé...j'ai posé des collets pour les lapins et les lièvres aussi...j'ai été élevé au gibier, on allait jamais acheté de la viande en magasin...j'étais élevé au gibier, à la chasse, le faisan, le perdreaux, le lièvre tout ça...c'est pour ça qu'à cinquante-neuf an je suis encore vivant...c'est vrai j'en ai entré pas mal quand même ! Je viens encore d'enterrer un ami chauffeur routier, il avait le cancer général....dix ans que je le connaissais ici à Strasbourg.... »*

Il était dans la rue ?

Jean-Michel : « *Non, non, non, non.... chauffeur routier, il faisait de belles payes...je l'ai connu comme ça sur un banc, sur un mur on a commencé à discuter...et après on se lâchait plus, d'abord il a attrapé le cancer de la gorge...après il s'en est bien sorti et après c'est reparti, il a arrêté dix ans de boire...eh ben ça l'a pas..... Dix ans il a arrêté l'alcool....avant il était comme moi, on était tous alcoolique, dix ans qu'il a pas touché.... j'en reviens pas qu'il est mort ! Il buvait plus un verre de bière, même plus un verre de vin, quoi que ce soit, il touchait plus à l'alcool, ben il est quand même parti aussi hein, bon il a un fiston en Alsace il a un fils ici, il travaille dans la restauration..... »*

Vous faisiez la manche quand vous étiez à la rue ?

Jean Michel : « *Oui bien sûr je la faisais avec mon chapeau.... »*

Celui que vous portez actuellement ?

Jean Michel : « *Bien sûr, je l'ai payé quarante-cinq euros, je l'ai déjà remboursé je sais pas combien de fois je l'ai déjà rentabilisé...ah y a de l'argent qui est tombé dedans, eh oui avec la politesse et cacher la bouteille derrière pour pas qu'on la voie...les gens ils donnent....c'est un travail, rien qu'avec la politesse bonjour Madame, vous auriez une petite Madame pour les gens de la rue ? Voilà les gens ils donnent ce qu'ils veulent.... »*

Et vous aviez un lieu attiré pour la faire ?

Jean Michel : « *Ben au pont Corbeau, au-dessus du manège, au pont Corbeau, je faisais la manche là c'était ma place...personne ne venait parce que faut pas prendre la place des autres...chacun à sa place si on prend la place de l'autre y en a cinq qui arrivent et on prend une tête au carré ! Maintenant ils se battent pour avoir une place....moi j'avais ma place au pont Corbeau...le RSA s'est vite dépensé...là vous voyez ils sont tous en train de boire, mais vous allez voir dans quinze jours, trois semaines, il y a déjà plus de sous...voyez bien y a des bouteilles de partout mais dans quinze jours...tu les verra plus ils auront plus de sous pour s'acheter une bière...voilà.... »*

Et vous ne faisiez la manche qu'à cet endroit ?

Jean Michel : « *Oui que au pont Corbeau. C'était ma place près des fleurs...attention quand on fait la manche il faut rester jusqu'à trois quatre heure du matin...ben oui je dormais dehors y avait plus de bus pour rentrer...quand je faisais la manche je dormais dehors...ah oui parce que y a plus de bus après, y a plus de trams.... »*

Mais pourquoi rester aussi tard ?

Jean Michel : « *Parce que les gens, les cravatés ceux qui sortent des restaurants c'est ceux qui donnent le plus...ils sortent très tard des restaurant le soir, alors j'attendais, j'attendais jusqu'à qu'il y ait plus, que le restaurant se vide et chaque fois on se faisait des sous....on faisait des billets de vingt hein...ah oui !on m'a déjà donné pas mal de pognon hein, ben y a deux ans...à Noël, j'ai fait la manche y a deux ans à Noël on m'a donné un billet de cent euros, j'en revenais pas moi-même, le gars il m'a dit tiens t'iras manger, un billet de cent euros dans le chapeau...ça arriva pas à tout le monde hein ? Mais faut pas laisser trainer les bouteilles, les bouteilles les gens ils aiment pas, ah ils aiment pas si c'est pour l'alcool, non, si c'est pour manger ils sont d'accords ouais...ou aller prendre une douche acheter un pantalon, là ils sont d'accords, mais pour la boisson là ils veulent pas...y en a ils veulent pas...bien que quand ils sortent du restaurant ils ont bus aussi hein...quand même quelques canons, hein ?.... »*

C'était votre tactique de cacher les bouteilles ?

Jean Michel : « *Oui je les cachais derrière moi pour pas que ça se voit...je cachais ma bouteille derrière, quand j'avais envie... quand je voyais que ça tombais bien dans le chapeau j'avais un turc un peu plus haut dans la petite rue, j'allais me recherche une bouteille...et je me remettais à ma place...attendez je vais vous dire quelque chose....j'ai connu un ingénieur allemand il avait BAC plus cinq et prof de maths... pendant dix ans je suis sortis avec lui aussi avec Jean Claude celui qui est mort aussi...il est devenu jaune après il est devenu gris il a changé de couleur comme le caméléon, véridique, il avait la sirosse... »*

Il était dans la rue ?

Jean Michel : « *Non, non il était pas dans la rue ce Monsieur...d'abord il s'est acheté la BM la six cent trente-cinq BM et après pour rigoler il la revendu il s'est acheté la Porche la neuf cent onze Carrera...il a gagné beaucoup d'argent.... »*

Vous l'avez connu comment ?

Jean Michel : « *ben dans la déchéance...après c'était la déchéance humaine, quand il avait encore sa voiture et après il buvait du vin c'était même pas du vin, c'était fait avec des sachets avec de l'eau...de la cochonnerie il s'appelait Maurice il était quand même ingénieur allemand, ingénieur allemand....il a fait beaucoup d'écoles.... ».*

Mais il avait perdu son logement ?

Jean Michel : « *euh, il habitait à l'Esplanade...il était chez Madame R c'est là qu'il donnait son argent...et il donnait tant par semaine...tant le lundi, tant le vendredi...il s'est mis sous tutelle parce qu'on le volait de trop vers la fin...il s'endormait à droite et à gauche et le lendemain il avait plus de sous...il a attaqué la rue après...et il pesait cent kilos c'était une armoire à glace....il est né à Pfaffenhoffen, c'est pas loin d'ici Pfaffenhoffen...il est mort il a été incinéré sa famille ils l'ont incinéré il est au cimetière nord à la Robertsau...un drôle de gars je suis bien content de l'avoir connu...il était incroyable, il rentrait dans un bar d'abord il écoutait si ça allait pas c'est lui qui répondait du tac au tac, très intelligent ce Monsieur, et il a attaqué....moi je bois de la bière et il a attaqué du pinard qui était pas du vin...j'ai dit Maurice arrête de boire ça ! Il a bu du Michelin, le Michelin c'est du vin ça coute un euro...et ils vendent ça dans le commerce pour tuer des gens c'est incroyable...c'est quand même de la saleté ce vin qui vendent des fois...bon moi je bois beaucoup de bières, la bière ça...ça fait pisser c'est tout, ça passe ! Et lui il a injecté des saletés incroyables hein...il buvait n'importe quoi....ben oui comme il s'est retrouvé sous tutelle, alors il avait droit tant le lundi et tant le vendredi...alors il fallait qu'il fasse gaffe à son argent...bon c'est quand même eux qui ont payé...comment on appelle ça la crémation hein...c'est comme ça que ça s'appelle ? c'est la tutelle qui a payé tout ça... ».*

Mais pour revenir à la manche vous ne la faite plus ?

Jean Michel : « Si ça m'arrive, pour l'instant ça va j'ai encore des sous sur le compte...on est début du mois, mais fin de mois difficile ça m'arrive, de m'arrêter là et quand je vois du monde hop là ! Toujours au pont Corbeau... »

Mais il y a quelqu'un qui vous a pris la place depuis ?

Jean Michel : « Non, non, non, non, y a personne qui se met là-bas, non, non, non, non, y a personne...ils savent on se mélange pas...hop là !ben lui on le connaît c'est sa place voilà....on se met un peu plus bas on va se mettre là....y a quand même un peu de respect, bien sûr... »

C'est chacun son territoire ?

Jean Michel : « Oui voilà, voilà c'est comme ça....ah ! Ben des fois y a des copains qui arrivent j'ai beaucoup d'amis sur Strasbourg....ah bon Lulu t'as un problème ah bon on t'a volé ta place attends on arrive ! Bing...une fois j'étais avec un gars, ben il est mort aussi lui je l'ai enterré aussi...alors euh y a deux vélos qui se sont arrêtés, deux mecs, deux vélos, ils ont vus ce que j'avais dans mon chapeau...ils voulaient me voler mon argent mon copain il était... il s'appelait JP, Jean Pierre, le diminutif c'est JP il a traversé pied nus, il a dit toi tu dégages dans l'eau et toi aussi vous avez intérêt à le laisser tranquille sinon je vous fous avec le vélo dans la flotte ! Et après j'étais tranquille faut toujours avoir des gardes du corps...moi je suis pas méchant mais y en a je connais des méchants qui sont capables de me défendre ils sont costauds.... »

Ils sont dans la rue comme vous ?

Jean Michel : « Bien sûr, il y en a un qui est parti y a pas longtemps, il est parti en vacances c'est un tchèque, Tchecoslovaquie...Oh c'est un balaise hein, bon il s'est fait cassé les dents, il a plus de dents, mais il a quand même donné des coups...quand ils sont cinq , six sur le bonhomme, y a personne qui gagne, c'est un sacré molosse !... »

La rue c'est violent ?

Jean Michel : « Bien sûr....ben j'ai mon copain il vient de se faire voler son portefeuille y a pas longtemps, le petit gros qui a pas de cheveux sur la tête, ben il vient de se faire voler son portefeuille avec soixante-dix euros, y a pas longtemps, y a quoi, y a (en réfléchissant)...moi à mon avis y a trop de roumains tous ceux qui sont arrivés malgré que mon copain ce soit, il est pas français mais seulement il me défend...temps en temps j'ai mis la main à la poche aussi devant le simply quand il a pas à boire hop ! Voilà c'est comme ça qu'on se fait des connaissances...et après Lulu t'as un problème ? Attends je viens...c'est comme ça que je me fais défendre dans la rue....c'est comme ça c'est une tactique, oui j'ai un ami le grand avec la casquette et les pics ben il m'a déjà défendu plusieurs fois aussi...le grand mince là avec un pins (en me montrant un jeune)...il paraît pas comme ça mais il va très vite...il est rapide, c'est comme ça quand on est gentil il faut trouver des gars qui vous défendent...ça se vole dans la rue moi je comprends pas ben je vous dit on m'a

volé mon portefeuille y a trois mois je vous dis je suis un sans papier...j'ai juste ma carte de bus qui fait foi de mon identité...ah oui, je l'ai pas perdu on me la volé, on a attendu que j'étais bourré...voilà ça va j'ai refait ma CMU parce que j'en ai besoin pour mon traitement je suis asthmatique... (il nous montre l'ensemble de ses médicaments) voilà , voilà je prends ça, je prends ça... pour le cœur aussi...parce que je deviens un peu cardiaque avec la vieillesse hein...voilà je prends ça, ça on prend ça sous la langue, quand on voit quand on sent que ça commence a serré là devant (en nous montrant sa poitrine) on est pas loin de la crise cardiaque donc la toubib elle m'a dit vous mettez ça sous la langue...et ça se passe....tous les trois mois, je vais voir ma toubib que tous les trois mois...elle me fait une ordonnance pour trois mois...voilà, si ça va pas je peux aller la voir du jour au lendemain mais seulement, elle me fait une ordonnance pour trois mois... ».

Et vous n'avez plus de relations avec les personnes de votre famille ?

Jean Michel : « Non...c'est fini, vous savez pourquoi parce que mes beaux-frères ils m'ont fait la gueule parce que j'ai gagné beaucoup d'argent et après quand j'ai plongé plus personne voulait me regarder...voilà.... »

Votre surnom c'est Lulu ?

Jean Michel : « Oui c'est en Alsace qu'on me l'a donné...un ami, puis un autre ami, puis encore un autre ami....le bruit a couru puis c'est Lulu maintenant...avant c'était Jean Mi puis après c'est devenu Lulu, tiens dorénavant tu t'appelleras Lulu j'ai dit ben d'accord...ça me dérange pas...on me l'a donné ici à Strasbourg, ça aurait pu être un autre.... »

Vous êtes un ancien, vous connaissez toutes les ficelles de la rue ?

Jean Michel : « Je suis arrivé en quatre-vingt à Strasbourg, les années quatre-vingt... »

Depuis combien de temps vous êtes au foyer Sonacotra ?

Jean Michel : « J'attaque la sixième année, début d'année j'attaque ma sixième année....en deux mille sept et c'est là qu'on m'a donné ma pension d'handicapé en même temps, l'assistante sociale, elle m'a trouvé ma chambre, elle m'a donné ma pension, elle a tout fait les papiers, j'ai eu ma pension et j'ai eu ma chambre.... ».

- Nous nous retrouvons pour un quatrième entretien, toujours place Kléber à Strasbourg. Après lui avoir demandé des nouvelles depuis la semaine passée, date de notre dernier entretien, nous débutons cet entretien. Il me parle des fins de mois difficiles lorsque l'on vit dans la rue. -

Jean Michel : « J'ai bloqué un peu d'argent donc ça va encore mais des fois c'est la déche ! la déche, c'est la déche.... ».

Mais lorsque vous étiez dans la rue, vous dormiez où, vous aviez un endroit ?

Jean Michel : « *J'allais dans un foyer...mais j'ai dormis dehors aussi en bas de la rue Mercuse, là où il y a les toilettes, en bas de la rue Mercuse, vous descendez...et un jour, y a le pont j'ai dormis là aussi....en hiver on se serrait les uns contre les autres hein...les uns contre les autres (en chantonnant) c'est une chanson en plus....on avait des cartons, en dessous des sacs de couchage, il faut un carton pour l'humidité....parce que ça remonte hein...ça remonte...on mettait des cartons, j'ai jamais eu de maladies, quoi que ce soit....après on a mal partout.... ».*

Et les repas, comment ça se passait ?

Jean Michel : « *Oh j'allais un peu partout à l'Armée du Salut....tous les mercredis au temple neuf, là c'est juste derrière l'église le temple neuf....on peut prendre le petit déj le matin et y a un repas deux fois par....je m'en rappelle plus deux fois par semaine....en Alsace c'est quand même bien... y a tout ce qui faut...y a tout ce qui faut....moi je plains les patelins là où je viens, les patelins retirés....vous avez vu les retraites hein, les retraites comment ah je sais pas combien on va toucher de retraite, ah ma retraite...je sais pas combien je vais avoir quand ma retraite elle va arriver oh ! on va pas toucher grand-chose hein...vous êtes jeune vous....j'ai dit à mes copains je vais faire un braquage quand j'aurais soixante ans, arrête Lulu...j'ai dit ça à Papy et tout...ah salut Papy !... (Il salue Gérard qui arrive à notre hauteur). C'est un ancien braconnier comme moi, moi je savais où trouver la nourriture, moi j'attrapais les lapins...les faisans, j'étais chasseur à seize ans j'avais mon permis de chasse... »*

- Un couple de personne arrive à notre hauteur, salue Jean Michel puis s'installe un peu plus loin avec d'autres personnes « sans domicile fixe » -

Jean Michel : « *Bonjour Madame, ça c'est un couple qui veut savoir si on me vole pas mon argent...parce que des fois on me vole mon argent, on m'a volé mon portefeuille avec soixante-dix euros dedans et ma carte d'identité...et des fois je donne aussi mon argent, c'est pour ça...voilà...c'est pour ça que des fois il faut des anciens comme Papy pour dire stop hein ! Quand j'ai ma pension qu'arrive alors on me demande quelque chose alors tiens...alors on me surveille... »*

Une personne assis à nos côtés intervient : « *C'est pas bien ce que tu fais...c'est n'importe quoi... »*

Jean Michel : « *Oui mais c'est pas méchant....voilà la banque de France, voilà il m'a dit Papy...j'ai bien aimé les anciens.... »*

Ça fait plaisir de savoir qu'on a l'œil sur vous ?

Jean Michel : « *Bien sûr, bien sûr, c'est vrai....j'ai sortis des billets des fois...les jeunes qui n'avaient de RSA qui n'avaient rien ils étaient toujours accrochés après moi...j'ai eu ma pension en deux mille sept, en deux mille sept j'ai eu ma pension handicapé, en deux mille sept.... J'ai eu le RSA pendant un petit moment mais ça a pas duré longtemps et après j'ai eu ma pension d'handicapé, parce que c'est une erreur professionnelle qu'ils m'ont fait là...j'étais opéré de la tarse, je vous l'ai déjà dit*

j'étais opéré du tarse et le métatarse, j'ai des semelles orthopédiques dans mes chaussures....j'ai...j'étais en fauteuil roulant, ben ils m'ont connus.... »

Dans la rue ?

Jean Michel : « *Bien sûr ! bien sûr, ben je me faisais poussé par les potes, par les copains....ben oui voilà.... »*

Et c'est plus facile pour faire la manche quand on est en fauteuil roulant ?

Jean Michel : « *Si ! c'est mieux, c'est plus que mieux, c'est mieux, mieux, mieux mieux c'est plus que mieux parce que les gens ils voient et ils donnent, ils voient la détresse je sais pas quoi, le handicap....voilà on donne, j'ai eu des billets, j'ai eu, les gens ils donnent ,ils donnent, ils donnent plus facilement, après j'avais un youpala et après j'ai eu des béquilles et après maintenant on m'a mis des semelles orthopédiques, on m'a mis des semelles orthopédiques...et ça fait quand même mal.... »*

Dans la rue toujours debout ?

Jean Michel : « *Oui... puis je boite de toute façon hein, je boite on me voit partir je boite....l'autre elle est impeccable mais seulement c'est là....c'est une erreur professionnelle ça ! C'est le docteur qui a loupé l'opération c'est pour ça qu'ils se sont rendus compte par la suite qu'il fallait qu'ils me donnent ma pension...ils s'en sont rendus compte mais longtemps après...j'ai travaillé avec ça... »*

C'est au travail qu'ils se sont rendu compte ?

Jean Michel : « *Mais, non après il fallait que j'arrête hein....après il fallait que j'arrête, il fallait que j'arrête hein, je me mettais en maladie...après je recommençais, ainsi de suite et j'ai arrêté de travaillé en quatre-vingt-dix-neuf, c'est quand même pas mal hein pour une opération qu'on m'a faite en quatre-vingt-sept... »*

Vous avez travaillé douze ans avec ce handicap ?

Jean Michel : « *Si j'ai travaillé avec mon handicap parce que personne, on voulait pas me donner d'argent...me reconnaître travailleur handicapé ça a mis longtemps hein, j'ai été opéré en quatre-vingt-sept quand j'étais encore marié... »*

Et vous faisiez quelle profession ?

Jean Michel : « *ben je travaillais dans les usines...pareil que les autres hein, mais seulement ça faisait mal hein...quand je rentrais c'était les bains de pieds et tout avec du sel trempés tellement que ça faisait mal...j'étais opéré en quatre-vingt-sept au Neuhorf....je sais pas comment ça se prononce parce que chez moi en campagne y avait de docteur assez fort pour opéré ça et quand je suis arrivé à Strasbourg le docteur Trens, il s'appelait Trens le docteur, il a dit vous aviez pas une grand-mère qui était perclus ? Qui avait des béquilles j'ai dit si.... »*

Perclus, c'est-à-dire ?

Jean Michel : « *Perclus, on appelle ça perclus, comme les pigeons, comme les pigeons...on appelle ça perclus, alors j'ai dit si j'avais une grand-mère je l'ai toujours connu avec des béquilles alors, il a dit bien c'était ça c'est une tare de famille...ça vient c'est héréditaire ça venait de ma grand-mère... »*

Une forme d'héritage ?

Jean Michel : « *ben oui (en souriant) ben j'ai eu des héritages aussi hein...des familles, mon papa quand il est mort j'ai touché un héritage bien comme il faut je sais plus combien exactement parce que tout est passé dans l'alcool...et...bon ma grand-mère elle est décédée pareil la maison elle a été vendue, et j'ai touché beaucoup d'argent aussi...alors là quand on a de l'argent on a beaucoup d'amis hein...j'avais des amis de partout, je rentrais dans le bar y avait déjà deux trois gars qui m'attendaient, des amis, par contre c'était des amis par contre... j'appelle pas des gars, j'ai menti là c'était des amis...mais seulement c'est toujours moi qui mettais la main à la poche parce que j'avais du pognon....sortais des liasses de billets comme ça (en me montrant).... »*

Vous étiez marié à cette époque ?

Jean Michel : « *(silence).....je suis content j'ai fait une belle fille...je la regarde les soir quand je rentre même quand je suis bourré je la regarde quand même...j'ai une photo accrochée au mur...la photo de mon papa, la photo de ma maman de ma fille, de ma frangine qui s'est suicidée...un truc bête ma frangine qu'est-ce qu'elle a fait j'aurais été là elle aurait jamais fait ce qu'elle a fait ... ce qu'elle a fait là ah ben dis donc toute la famille ...un truc comme ça j'aurais jamais cru qu'elle l'aurait fait...tué ses quatre gosses et dans le bois de Boulène où j'allais à la chasse !... à Meru dans l'Oise...voilà on allait à la chasse au bois de Boulène et c'est Jacky, c'était un boxeur il faisait son entraînement son footing tous les matins...tous les matins à cinq, six heures il faisait son footing...c'est lui qui a trouvé la voiture dans le bois de Boulène...et quand il a ouvert la porte, ils étaient tous morts à l'intérieur...(silence).....c'est moi qui ait touché la part de son héritage parce que personne de la famille voulait la part de son héritage....ma famille voulait pas la part de l'héritage de la frangine ils ont dit ça c'est pour le frangin....c'est pour ça que j'ai touché beaucoup plus d'héritage à cause de ça...ma famille ils sont riches attention j'ai une famille riche...ils ont gagné par la force de leurs bras, ils ont gagné de l'argent quand même.... »*

Vous n'avez plus de contacts avec eux ?

Jean Michel : « *C'est pas ça, je pourrai y retourner...mais je veux plus y retourner ils sont âgés maintenant...et puis j'ai fait ma vie ici...j'ai fait ma place hein vous avez vu je suis connu de partout...quand l'autre il est venu il m'a dit ton argent tu l'a met là... tu l'a met pas là.....ils veulent pas que je me fasse voler..je suis très bon caractère trop con même...on me demande début du mois quand j'ai mon argent oh....ça fait trois jours que j'ai pas mangé, oh ben tiens....ah va manger v'là ça hein.... »*

Vous m'aviez dit avoir fait quelques cures quand même ?

Jean Michel : « *Oui j'ai fait quelques cures...mais pour les poumons, jamais pour l'alcool....les poumons, je vous avais montré mes médicaments...et le cœur aussi ça c'est pour le cœur.....ça faut que je l'ai toujours dans ma poche en cas de crises...j'ai une crise hop faut que je le prenne un coup en dessous de la langue...et hop ça s'arrête... ».*

Vous avez toujours eu cette maladie ?

Jean Michel : « *Non c'est venu ces dix dernières années...avant je l'avais pas ça mais j'ai fait de la peinture au pistolet en cabine...j'ai bouffé de la peinture aussi hein....on était mal équipé à l'époque c'était pas comme maintenant...maintenant ils ont des masques ils sont...on croirait des robots maintenant ils sont des trucs incroyables....avant on avait juste le truc comme à l'hôpital...le petit, le nez de cochon comme on appelle ça mais ça rentre quand même quand on avale la peinture.... ».*

Votre hébergement ça vous convient ?

Jean Michel : « *ben oui c'est impeccable, je suis bien vu dans mon couloir j'habite au quartier des blacks....y a pas un seul français y a que des blacks dans mon couloir....et puis je suis défendus en plus faudrait pas qu'on vienne m'embêter, mon voisin il fait deux mètres zéro deux une armoire à glace hein, il a fait vingt ans de prison...vingt ans de taule mon voisin, il rigole pas.... »*

Mais vous êtes constamment dehors ?

Jean Michel : « *Bien sûr...en hiver aussi je viens ici (place Kléber)..... »*

- Nous sommes rejoint par un groupe d'autres personnes démunies qui sollicitent Jean Michel pour aller acheter de l'alcool, Jean Michel leur donne de l'argent et passe commande -.

Jean Michel : « *Qui est-ce qui a payé ? C'est moi...ça me dérange pas ça c'est des amis, ça me dérange pas du tout, ça me dérange pas ça me dérange pas...tant que c'est des amis tant que c'est pas des voleurs...ils ont la redevance quand même...quand ils ont quelque chose ils pensent à moi quand même...y a un retour c'est ça la redevance, c'est important....je voyais que mon copain il était en train de me regarder parce qu'il a besoin de sa bouteille de côte du Rhône, hein...vous avez vu il était à côté de nous il avait besoin de sa bouteille...alors chaque fois il me regardait, il voulait savoir si on en avait pour longtemps...vas-y copain !.... ».*

Votre foyer c'est un pied à terre ?

Jean Michel : « *je vais rester là maintenant où vous voulez que j'aille ? Disons que la rue pour moi c'est rien du tout parce que j'ai des bons souvenirs....moi j'ai pas vécu dans la rue moi, moi j'ai vécu dans une grande famille on avait une grande maison, on avait du terrain, des poules des oies des canards...on avait tout, j'ai eu une vie extraordinaire, grâce à mon papa... »*

Mais vous avez vécu après dans la rue plus de dix années avant d'être dans ce foyer ?

Jean Michel : « *Oui, mais moi je me rappelle d'avant c'est pour ça que la rue ça me fait pas peur...parce que je me rappelle de ce que j'ai vécu avant, ce que les autres ils n'ont pas vécus...moi ce que j'ai vécu, les autres ils l'ont pas vécu...que mon papa il gagnait beaucoup d'argent et qu'on avait tout ce qu'il fallait...on allait au bord de la mer, je suis allé partout, j'ai fait Dieppe, le Crotois, la Rochelle...j'étais en Normandie, à la pointe du Hoque...la manche, grâce à mon papa parce qu'il gagnait beaucoup d'argent y en a beaucoup ici qui sont assis à côté de moi qui n'ont pas connus tout ça...moi je me rappelle la vie que j'ai vécu avant ce que les autres ils n'ont pas vécus j'avais tout ce que je voulais...la Malaguti elle est sortie mon papa il me l'a achetée flambant neuve...la flandrien elle est sortie je l'ai eu flambant neuve, c'est mon papa qui me l'a achetée aussi, mon papa et ma maman, bon ma maman elle travaillait pas...à l'époque la maman elle travaillait pas c'était la papa qui allait travailler... »*

Votre mère est toujours en vie ?

Jean Michel : « *Oui, elle est encore en vie le papa il est mort à quarante ans il buvait de trop et la maman elle est encore en vie parce que j'ai encore un contact j'ai encore une cousine chez moi dans l'Oise....qui me donne des nouvelles, elle m'a dit ta maman elle est encore en vie.... »*

Elle à quel âge ?

Jean Michel : « *Mon papa est né en trente-neuf, ma maman, ben j'ai perdu mon portefeuille donc j'ai même plus la date de...de naissance je me rappelle même plus.... »*

L'arrivée dans la rue n'était pas tragique ?

Jean Michel : « *C'était pas tragique pour moi c'était au contraire....c'était un changement, j'ai vécu dans le coton, dans le coton comme on disait dans le temps...j'ai vécu une vie comme il faut jusqu'à vingt-sept ans...après je suis arrivé en Alsace bon j'ai connu la rue, les années quatre-vingt...c'était rien pour moi, c'était rien du tout...moi j'avais vécu avant autre chose, ce que n'ont rien vécu alors là c'est vraiment des gars de la rue....moi j'avais vécu autre chose avant c'est pour ça que la rue je voulais l'apprendre je voulais l'apprendre je voulais savoir comment on y dors dans la rue, comment on pouvait se débrouiller...j'étais trop chouchuté quand j'étais jeune, trop chouchuté on appelle ça...alors j'étais, les cadeaux de Noël c'étaient les voitures téléguidées, j'avais tout j'avais tout...j'ai été gâté par ma grand-mère par mes tantes, ma maman, et tout, j'avais tout, tout, j'avais tout, j'avais tout, alors je voulais savoir ce que c'était la rue.....eux ils ont rien eu, y en a ils ont jamais rien vécu....ils ont pas été au bord de la mer ils ont été nulle part, j'ai vécu des trucs moi....ils ont que la rue...mon copain il a eu une vie il a bossé aussi... »*

- Il pleut nous nous mettons sous un porche devant l'entrée d'un immeuble, son ami revient avec l'alcool, Jean Michel prend ses bouteilles et le remercie.-

Jean Michel : « Alors mon papa il me disait bon...aujourd'hui on va manger une poule, ou un canard...alors je prenais la carabine...j'étais jeune hein, à travers le grillage, à travers le grillage, paf !, et après j'allais la chercher...à travers un grillage je tuais la...poule ou le canard....oh moi j'ai été élevé à la chasse et j'ai un sacré chasseur mon papa qui m'a élevé comme ça... »

C'est votre père qui vous a éduqué dans plein de domaine ?

Jean Michel : « Oui c'est ça.. oui, oui.... ».

- Une Dame qui a connu la rue, vient à notre hauteur et s'en prend à Jean Michel à cause de sa tendance à donner son argent et à trop boire... « tu bois de trop ! » -.

Jean Michel : « c'est pas après moi qu'elle en a la dame... c'est après les autres...c'est pas après moi qu'elle en a la dame....ben vous voyez bien, ce matin j'ai déjà payé le coup à Papy...voilà c'est une femme qui me défend aussi elle me regarde comme ça mais...(en souriant)...c'est pour pas que je donne partout.... ».

La Dame : « ben oui c'est comme le petit poucet il sème l'argent derrière lui pour pas se perdre, ah oui ! vous lui demandez deux euros il vous en donne vingt ! Vous lui demandez vingt euros il vous en donne deux cent ! Et ça le fait rigoler ! »

Jean Michel : « Un coup la Dame...je l'appelle la Dame, la Dame elle me dit t'as été cherché combien ? Oh j'ai dit j'en sais rien, je mets à la main à la poche....je ressorts ma main ça l'a étonné je remets ma main dans ma poche je ressorts ma main... »

La Dame : « Alors il m'a dit j'ai vingt euros sur moi montre-moi ce que tu as dans la poche, il avait quatre-vingt euros....il croyait être plus rusé que moi...je lui ai enlevé quarante euros et je lui ai dit la prochaine fois que je le vois, je lui redonne...après il me dit va me chercher une bière j'ai dit donne-moi cinq euros, qu'est-ce que tu as sur toi ? Il me ressort quatre-vingt euros...je lui aie repris quarante.... ».

- Jean Michel rigole.....

Jean Michel : « Elle s'est bien occupé de moi, jusqu'à la fin du mois j'avais de l'argent !c'est vrai jusqu'à la fin du mois j'avais de l'argent...d'habitude j'en ai pas...c'est peut-être la dame qui m'a appris parce que maintenant j'en ai encore ! Il a fallu qu'un mois pour que la dame... elle s'occupe de moi... »

La dame : « Euh un mois....espèce de menteur le mois dernier le quinze, vingt t'avais plus un rond !... »

Jean Michel : « Ouais !..... »

La dame : « Le mois dernier t'était à la dèche... »

Jean Michel : « Ah ?.... »

La Dame : « Ouais ouais mais je suis au courant... »

Jean Michel : « *La veille de votre anniversaire je vous ai payé euh....* »

La dame : « *Oui ! Mais je te parle du mois dernier le mois de juillet....une bière...* »

Jean Michel : « *Non mais j'ai été en chercher une deuxième après...* »

La dame : « *Non, non, non, non !* »

Jean Michel : « *ah mais vous vous rappelez plus !* ».

La dame : « *Non moi je me rappelle...* »

Jean Michel : « *Ah peut-être...je sais plus...* »

La dame : « *J'ai une très bonne mémoire même si le jour de mon anniversaire j'avais un petit pète sur l'aile...je sais très bien ce que je dis...* »

Jean Michel : « *Ah !....* »

La dame : « *à la différence que les gens qui boivent et qui disent n'importe quoi....* »

Jean Michel : « *Voyez bien qu'elle m'aime bien quand même...elle aime pas que je distribue, elle aime pas que....* »

La dame : « *ça c'est des profiteurs....* ».

Jean Michel : « *Elle le sait la dame je lui ai dit j'ai touché deux héritages j'avais plein de monde autour de moi on m'attendait dans le bar...* »

La dame : « *le problème à lui, il distribue l'argent il dit c'est mes chtis potes, y a pas de potes dans ce cas là....vous n'avez pas d'argent y a plus de potes...parce que moi un pote il vient pas, me vend pas une chose à quarante euros qui n'en vaut même pas deux...pourquoi ils viennent pas me voir pourtant je suis une femme pourquoi ils me demandent jamais, je suis une femme ? Pourquoi ? Ils connaissent la réponse, ils connaissent mon caractère...* »

Jean Michel : « *la dame elle me ramenait même des cigarettes...là en face du simply...* »

La dame : « *Non de l'Allemagne.....* »

Jean Michel : « *Ouais mais en face du simply* »

La dame : « *Parce qu'en Allemagne c'est beaucoup moins chère...* »

Jean Michel : « *Elle me posait les cigarettes elle disait que personne y touche hein !elle regardait tout le monde que personne touche aux cigarettes ! Ça c'est pour Lulu !c'est véridique hein....* »

La dame : « *Et quand j'ai le dos tourné il dit pas tout, lui il achète deux paquets de trente ça fait pratiquement vingt euros ça fait soixante cigarettes...vous venez l'heure d'après y a plus rien il a déjà tout distribué... »*

Il est généreux...

La Dame : « *Non c'est pas être généreux il croit avoir des potes comme ça...c'est une grossière erreur...moi mes potes je les ais parce que ils veulent être honnête avec moi ils m'ont jamais rien demandé....c'est là que tu vois les vrais potes...moi j'ai des amis depuis trente quarante ans....et je les ai toujours...parce que tu sais les histoires de frics y a jamais d'amitiés.... »*

Jean Michel : « *Voilà c'est une dame qui me...si j'avais un problème elle me défendrait...elle a beau faire la coléreuse quand elle arrive comme ça...mais je suis sûr que si il m'arrivait quelque chose elle serait là...parce que y a les faiseurs de poches... »*

La dame : « *Si un jour je te laisserai dans la panade et je te regarderai...comme ça tu auras une bonne leçon...faut pas toujours compter sur les autres... »*

Jean Michel : « *Eh y a trois mois on m'a volé mon portefeuille... »*

La dame : « *Et pourquoi dit le... au Monsieur...il s'est bourré avec eux, quand il était bien bourré ils l'ont emmené dans un coin et ils l'ont dépouillé... »*

Jean Michel : « *J'avais soixante-dix euros dans mon portefeuille et ils m'ont tout piqué tous mes papiers carte d'identité tout, tout, tout... »*

La dame : « *Eh oui quand il a de l'argent il le cache pas il le montre...faut tout dire ! Faut tout dire.... »*

Jean Michel : « *Oui, oui.... »*

La dame : « *Ils t'ont bien saoulé et après ils t'ont emmené au squat pour te dépouiller ! »*

Jean Michel : « *Ils étaient une dizaine dans le squat et moi le lendemain j'avais plus de portefeuille...quand je suis parti j'avais confiance, toute confiance, j'étais récent le lendemain quand on se réveille on est récent...bien dormi, j'arrive à la poche et je voulais sortir mon portefeuille j'en avais plus et on me l'avait pris.... »*

Gérard une personne « sans domicile fixe » que nous avons également interviewé, assis quelques mètres plus loin, lui demande : « *Et les soixante euros que je t'avais dit de mettre dans ton armoire tu les as retrouvés ? »*

Jean Michel : « *Oui, oui je les ai retrouvés.... »*

Gérard : « *Ah quand même ! »*

Il y en a qui pense à vous et vous donne des conseils...

La dame : « *Oui mais ça rentre par là et ça ressort par là... »*

Jean Michel : « *Elle doit penser que je suis un sacré loustique (en rigolant).... »*

La dame : « *Lulu, il croit qu'il est plus vicieux que les autres, mais à moi on m'apprend pas !... ».*

Jean Michel : « *je sais.... »*

La dame questionne Jean Michel par rapport aux bières dont profite les personnes plus à l'écart : « *c'est toi qu'il l'a payé ? ».*

La dame : « *je t'ai déjà dit si ils ont soif ils ont qu'à se payer à boire sinon il y a des fontaines... ».*

Un de ses compagnons intervient auprès de la dame : « *Excuse-moi mais quand il a rien je l'aide à la fin du mois.... »*

Jean Michel : « *C'est moi qui ait voulu... »*

Le compagnon : « *Dimanche qui est-ce qui a payé ? »*

Jean Michel : « *C'est toi qui a payé dimanche....toute la journée.... »*

Le compagnon : « *J'ai déjà profité de toi jean mi ?*

Jean Michel : « *Non, non, non... »*

Je pense que pour vous cela, a une signification d'offrir aux autres ?

Jean Michel : « *Oui... »*

La dame : « *Et après tu crois avoir des amis c'est que des profiteurs, ben si dit la vérité ! tous les gens qui gravitent autour de toi c'est que pour ton fric, quand tu plus de fric y a plus personne ! C'est vrai ou c'est faux ? »*

Jean Michel : « *Ouais y en a certain... »*

La dame : « *Non beaucoup, beaucoup ! Parce que toi l'AAH et eux ils ont le RSA quand ils ont plus de fric, est ce qu'il t'a payé déjà quelque chose ? »*

Jean Michel : « *A lui c'est le pire tout le monde le connaît... »*

La dame : « *Le problème c'est quand il est dans les alentours je ne bouge pas...et lui ça l'énerve parce que il peut pas s'approcher de lui.... »*

- La dame, part.....-

Jean Michel : « A l'époque c'était donnant-donnant, on payait une tournée, l'autre il en remettait une autre, une autre et c'était ainsi de suite... »

Comme avec votre ami ?

Jean Michel : « Ben bien sûr...c'est mon papa qui m'a élevé comme ça...c'est le papa c'est le patriarche qui m'a élevé comme ça le papa il était gentil, y avait toujours une assiette de plus pour quelqu'un qui arrivait, ça c'était la campagne...c'est comme ça, c'est comme ça...c'est ma manière de...j'ai tout eu, quand on a tout eu on demande plus rien quand on a tout eu..... ».

On se sent redevable quand on a tout eu ?

Jean Michel : « Peut-être...peut-être je ne sais pas ça m'est déjà arrivé d'aller chercher un paquet de cigarettes et de voir une Dame ou un Monsieur qui faisait la manche devant le magasin eh ben je leur donne des sous... »

Alors que vous êtes également dans le besoin...

Jean Michel : « Oui ben comme je vous ai dit il y a des fins de mois difficiles...des fois je suis en train de faire la manche du côté du tabac.... »

La Dame : « de toute façon il paye soixante euros de loyer tout le reste il passe dans l'alcool.... »

Jean Michel : « je paye pas grand-chose comme loyer...ça me change d'avoir une pension d'handicapé...oh j'ai payé mon loyer ce mois-ci...parce que l'hiver arrive hein.... »

La Dame : « Ah parce que les autres mois tu l'as pas payé ? »

Jean Michel : « Si tous les mois...je le paye tous les mois.... »

L'hiver arrive ça veut dire quoi ?

Jean Michel : « ben il va cailler....y en a un qui m'a dit ce matin il ne pleuvra pas aujourd'hui.... j'ai regardé la météo il y en a pour la journée.... ».

- Une personne passe au loin, Jean Michel me dit ; « tiens c'est mon coiffeur de rue »...

Un coiffeur de rue, c'est-à-dire ?

Jean Michel : « ben...c'est un quoi comme origine (en demandant à un de ses amis)... il est hongrois...oui c'est mon coiffeur ça fait deux fois qu'il me coupe les cheveux c'est pas trop droit, mais oh ça va....ça repousse..... ».

Sous votre chapeau ça ne se voit pas...

Jean Michel : « *C'est un vrai feutre premièrement ça vaut quarante-cinq euros....quarante-cinq euros à côté de la cathédrale, c'est pas donné quarante-cinq euros....j'ai les oreilles qui le retiennent...faut que j'aille à l'Orangerie y a des belles plumes là-bas....l'Orangerie.... »*

Oui... Gérard m'a dit que vous étiez souvent à cet endroit pour faire les pelouses et trouver des pièces

Jean Michel : « *Oui j'en ai déjà trouvé là-bas....une fois j'ai trouvé une croix en or, après j'ai trouvé une bague en or...aussi avec des initiales et tout...date de mariage et tout on trouve sur le gazon.....».*

Et vous à propos de mariage vous êtes divorcé ?

Jean Michel : « *Oui je suis divorcé...marié seize ans j'ai une fille de trente et un an, j'étais marié seize ans et c'est ma femme qui tenait l'argent autrement je l'aurais dépensé depuis longtemps....je lui donnait l'argent j'avais pas le droit d'aller sur le compte à la banque on m'a jamais vu à la banque, on me connaissait même pas...c'est ma femme qui allait chercher l'argent et qui me donnait l'argent....autrement j'aurais déjà vidé tout, le compte il aurait été vidé j'habitais à la Haute Pierre cinquante-trois rue Pétrarque à la Haute Pierre, HLM...Ah ma femme elle l'habitait là déjà quand je l'ai connue, hein... »*

C'était un logement de fonction, comme elle était infirmière ?

Jean Michel : « *Non, non, elle voulait pas...être avec les autres, elle aurait eu droit à un logement, elle y avait droit, mais elle voulait pas....elle avait un loyer modéré les HLM avec un loyer modéré.....elle voulait pas, elle voulait pas être avec les collègues...elle m'a quand même présenté à ses collègues hein....elle avait BAC plus trois ma femme, elle l'a toujours hein...elle travaille toujours à Schiltigheim..... »*

Et vous ne la voyez plus ?

Jean Michel : « *On s'est jamais revu, non... »*

Et votre fille ne cherche pas à avoir de vos nouvelles ?

Jean Michel : « *je l'ai jamais retrouvé ! J'ai cherché sur internet, je sais pas me servir d'internet c'est des amis, je sais pas m'en servir, ils l'ont jamais retrouvé... »*

La Dame : « *Bon Lulu, je te laisse...évite celui-là... »*

Jean Michel : « *Vous avez vu hein....elle fait la méchante comme ça devant moi, elle passe là pour voir si il y a pas trop de monde, elle a demandé qui est-ce qui a payé la tournée... »*

Vous vous sentez en sécurité dehors...

Jean Michel : « *Bien sûr je suis défendu, c'est incroyable, j'ai jamais vu ça on m'a jamais mis un coup de couteau et j'ai jamais ramassé un coup de poing...c'est l'autre qui se lève pour moi, c'est pas moi, c'est les autres qui se lèvent pour moi, véridique hein.... »*

Et Lulu ce surnom c'est venu comment ?

Jean Michel : « *C'est un surnom c'est venu du Fritz-kiener..j'étais trois an et demi au Fritz-kiener et y a un gars qui m'a dit dorénavant tu t'appelleras Lulu, Lulu, Lulu....c'était comme ça.... »*

Le Fritz-kiener, c'est un foyer ?

Jean Michel : « *Oui, on y était juste pour le repas et le soir on dormait et le matin le petit déjeuner et d'abord le petit déj et on repartait.... »*

Des lieux de perdution, comme vous les nommiez ?

Jean Michel : « *J'appelle ça des lieux de perdution oui.... J'ai passé trois ans et demi au Fritz-kiener c'était moi le plus ancien, trois an et demi c'était moi le plus ancien, pourquoi ? Ma gentillesse et je passais partout....c'est important la gentillesse quand même hein, on peut passer partout...par contre y a des voyous quelle aime pas la Dame...B le jeune avec son vélo alors lui il essaye toujours , elle lui a mis un coup il est tombé dans les buissons, elle a dit tu laisses tranquille Lulu si j'apprends que tu y a pris quelque chose ou que tu lui a demandé quelque chose, elle lui a dit je te casse la tête....la Dame la tatouée là ..Elle rigole pas, elle a fait de la prison, voilà elle est juste venu pour voir si, elle est arrivée de là-bas moi je l'ai vu de loin, elle est arrivée de là-bas elle prend le tram... »*

Le regard c'est important, anticiper dans la rue ?

Jean Michel : « *Oui..... »*

Et par rapport au regard sur votre condition, on ne vous a jamais traité de « clochard » ?

Jean Michel : « *Ah non, jamais, jamais, jamais... »*

Pour vous c'est quoi un « clochard » ?

Jean Michel : « *Un clochard, c'est (réflexion).....un gars qui a raté sa vie...problèmes de.....mariage de ci de ça, d'alcool de ci de ça....y a même des banquiers qui sont devenus clochard hein..j'en ai connu un au Fritz-kiener, hein, euh....ceux qui savent calculer qui compte les sous, comment on appelle ça ?*

Un comptable

Jean Michel : « *Un comptable...ils ont eu un comptable au Fritz-kiener, il était en fin il avait plus rien, il avait plus rien, pourtant un comptable ça gagne beaucoup d'argent je l'ai connu au Fritz-kiener, c'était un gars sur la fin il a vu qu'il a raté sa vie qu'il était foutu... et il a perdu sa femme parce que il était eunuque en plus...on lui avait coupé les glaouies c'est véridique en plus...il a perdu sa femme à cause de ça... »*

Et vous au regard de votre parcours vous ne vous estimez pas comme un « clochard » ?

Jean Michel : « *Ah pas du tout, pas du tout...mais non pas du tout, j'aime bien la vie de la rue, en fin de compte, j'aime ça quand il fait beau je suis capable de dormir avec mes copains dehors, je dors avec le papy qui avait sa couverture...j'ai dormis sur sa couverture et pourtant il faisait beau, je voulais pas rentrer, je dors à côté de papy, à côté de lui pénard... »*

Vous le protégez ?

Jean Michel : « *Non c'est pas que je le protège, des fois j'ai pas envie de rentrer, je préfère être avec les gens de la rue....c'est mieux que...moi j'ai connu la bourgeoisie, la bourgeoisie c'est autre chose, hein, les gens ils sont pas pareil que les gens de la rue...ceux qui ont beaucoup d'argent oh la la, ils parlent autrement...pour dormir tous les soirs je prends un valium pour dormir tous les soirs, je prends dix milligrammes de valium pour dormir...à cause de l'anxiété, un peu la gigitte de temps en temps ça tremble un peu.... »*

L'anxiété c'est-à-dire ?

Jean Michel : « *(silence) non avant non, mais attention le soir ça gamberge avant d'aller se coucher ça gamberge...je pense ce que j'étais avant et ce que je suis devenu maintenant...ouais...quand je suis arrivé en Alsace a vingt-sept ans je faisais quatre-vingt-seize kilos...je peux même ramener les photos je les ai promis à papy...Papy il dit j'attends toujours les photos mais je les oublie tout le temps...J'étais un colosse à l'époque, j'avais de ses épaules à l'époque...c'est pour ça que j'ai travaillé comme un forcené ma femme elle était heureuse, je faisais des salaires mais comme il faut hein.... »*

Vous avez perdu ce poids à cause de la rue ?

Jean Michel : « *Oh l'alcool, un peu tout...enfin je suis bien content ma fille, euh, tant que j'étais avec ma femme, me fille elle a bien vécu... elle a eu ce qu'il fallait...après, après le divorce je sais pas ce qui s'est passé (silence)...j'ai rien vu en fin de compte mais quand même il a fallu que je me fasse cassé la gueule par son mari, son nouveau ! j'allais pas me laisser faire quand même ! j'étais assis sur les escaliers...l'ascenseur qui s'ouvre je les vois arrivé tous les deux...elle lui a lâché la main...et...elle a dit tu rentres à la maison, j'ai dit non je rentre pas, hop là...on s'est tapé dessus tous les deux, on a déroulé les escalier troisième, deuxième, j'ai eu je sais pas combien de côtes de cassées...lui il a pris des coups aussi enfin on s'est*

foutu sur la gueule quoi....elle s'est marié avec un fermier ma femme, oui...un gars qui a des terres comme moi, elle en a repris un autre hein...aussi un gars qui vient de la campagne...un campagnard comme moi....alors je me suis battus avec lui, et...après....j'avais trop bu ce jour-là alors j'ai ramassé des coups de partout alors ma femme m'a dit... elle s'est mis aux....aux escaliers, à la rampe d'escaliers, elle m'a dit Jean Mi reviens plus, reviens plus jean Mi hein ! Je suis jamais revenu depuis ce temps là.... »

Vous vouliez la récupérer ?

Jean Michel : « Ouais, ouais, elle voulait plus de moi...elle voulait plus de moi (silence)..... ».

Entretiens avec Monsieur Joe

Précisions méthodologiques

L'ensemble de nos entretiens se sont déroulés sur une période effective de six mois entrecoupée par quelques phases de pause, comme celle notamment du voyage au Maroc de Monsieur Joe pour y retrouver, le temps des vacances, son ex-femme et l'un de ses enfants. Les entretiens se sont quant à eux exclusivement déroulés sur le parking d'un hôtel de la ville de Colmar, lieu de « travail » de cet homme où de nombreuses observations participantes ont pu en parallèle être menées pour constituer entre autres un « récit des pratiques ».

Nous précisons bien que notre relation sociologique avec cet individu a duré bien plus que six mois. Nous le côtoyons encore aujourd'hui pour prendre régulièrement de ses nouvelles. Ce qui va suivre n'est que la retranscription de ses six mois d'entretiens. Nous avons volontairement regroupés les dires pour faciliter la lecture.

En effet un entretien pouvait durer une heure et n'être retranscrit que sur quelques paragraphes. Cela s'explique en raison des nombreuses perturbations et sollicitations pour Monsieur Joe sur le parking, faisant que les phrases étaient souvent interrompues, nécessitant un retour constant de Monsieur Joe sur celles-ci.

Perturbations auxquelles il convient d'ajouter notre technique de recueil du récit qui s'est réalisé intégralement de manière dactylographique. Ceci a nécessité beaucoup plus de temps et un débit du discours pour Monsieur Joe, « ralenti », pour que nous ayons le temps de relever l'ensemble de ses propos.

Nous arrivons sur le parking pour débiter notre premier entretien. Monsieur Joe est en train d'aider un automobiliste manœuvrant son véhicule en marche arrière. A l'aide de mouvements des bras il indique au touriste comment se stationner. L'action dure quelques minutes accompagnée de nombreuses consignes à voix haute. Une fois l'automobiliste sorti de son véhicule, ce dernier remercie Monsieur Joe en lui donnant une pièce de monnaie.

Monsieur Joe le remercie à son tour. Nous ayant aperçu et n'ayant pas de nouveaux arrivants à gérer sur le parking, il se dirige vers nous avec le sourire.

Après quelques mots échangés sur le temps écoulé depuis notre dernière entrevue, Monsieur Joe nous propose de prendre place sur un des quatre plots du parking servant de délimitation symbolique pour constituer son « bureau » comme il le nomme, cette « loge » utilisée pour poser ses affaires personnelles où pour souffler pendant les moments de pause et boire une gorgée de vin, avant de repartir. Les

quatre plots formaient en effet la quadrature d'une pièce en retrait, avec une vision globale du parking certaine. A l'intérieur de celle-ci, une borne électrique haute de presque un mètre sur laquelle sont posés une bouteille d'alcool dissimulée dans un sac plastique, une radio, et quelques restes de repas consommés.

S'apprêtant à nous asseoir sur un des plots qu'il nous indique d'un mouvement du bras, il nous déclare ceci : « *Ce sera votre endroit ici, au bureau...c'est votre place attirée... (Avec le sourire)...* ».

Nous prenons place et sortons notre calepin pour commencer la prise de note. Debout en face de nous, Monsieur Joe scrute l'horizon délimité du lieu afin de ne pas en perdre la maîtrise et pour bien voir si aucun « client » n'arrive ou ne sort. Simultanément il débute son récit par une question : « *Je commence par où ? Vous savez ma vie elle est compliquée, oh yeah ! Il va falloir du temps (avec le sourire)...* ». Je lui réponds qu'il peut débiter à partir de sa naissance :

MJ : « *Je suis né le 10 avril 1960 à Marseille, avec trois frères et sœurs..... Mais mon père m'a emmené vivre au Maroc...* ».

- Après quelques mots, un premier véhicule arrive. Monsieur Joe stoppe l'entrevue pour se diriger vers ce dernier. Il lui indique qu'il n'y a pas de place avec de simples gestes de la main. Le véhicule repart. Il nous rejoint pour reprendre le cours de son récit, comme s'il ne l'avait jamais stoppé et avec un débit de parole respectant notre prise de note -

MJ : « *Et...c'est comme ça...la famille... A six ans, j'allais à l'école et je travaillais à côté... je faisais des petits boulots pour ramener des sous à la maison... car mes parents ...* »

- Monsieur Joe s'interrompt pour se diriger vers un touriste près du horodateur en criant « *Pas payant aujourd'hui, c'est weekend ! Pas payant...* ».Le touriste interloqué, sourit en direction de sa compagne. Monsieur Joe arrivé à leur hauteur explique en mélangeant plusieurs langues que le weekend, le parking est gratuit. Les touristes acquiescent de la tête comme un signe de compréhension. Monsieur Joe revient vers nous avec un large sourire...

Vous souriez ?

MJ : « *Oui... ils m'ont donné une pièce, deux euros ! Au lieu de la mettre dans le parcmètre...c'est pour ça que je vais les voir aussi, pour que l'argent qu'ils ne mettent pas dans le parcmètre, il termine chez moi...Eh oui ! Je leur rends un service !* »

- Il poursuit son récit –

MJ : « *Mes parents...ils sont pauvres...oui...j'avais dix ans j'aidais mon grand frère... dans un bistrot à Caza...c'était bien !mais après on a ouvert un magasin de pièces détachées pour voiture....on était les seuls à Caza !...on avait tout, et on vendait tout... »*

- De nouveaux arrivants sur le parking (trois voitures) contraignent Monsieur Joe à nouveau stopper son récit. D'un pas décidé il se dirige vers la première automobile qui débute son tour en espérant trouver une place. Le parking est plein, aucune place n'est disponible. Monsieur Joe s'empresse d'aller vers ce nouvel arrivant en marchant d'un pas pressé derrière le véhicule. Le Véhicule s'arrête. Monsieur Joe toque à la fenêtre de l'automobiliste. Il lui explique ensuite que le parking est complet et leur indique un autre lieu où peut-être espérer trouver de la place. Les personnes sont cette fois-ci françaises, Monsieur Joe peut donc se faire clairement comprendre. Le conducteur remercie Monsieur Joe et fait demi-tour pour emprunter la sortie. Les deux autres véhicules emboitent le pas. Monsieur Joe après de longues minutes d'absence, revient vers nous -.

MJ : « *Ils m'ont rien donné... (Avec le sourire) mais c'est pas grave... j'ai beaucoup de clients ici. Le magasin avec mon frère ah oui... on avait toutes les pièces que tu voulais...pas de problème ...et après je suis devenu gérant du magasin...mon frère, Il m'a choisis pour surveiller les ouvriers...moi je connais le travail... y a pas de problème... (Il s'interrompt pour rallumer son cigare éteint).*

On avait deux magasins sous notre direction, j'avais une vie très confortable (sourire)...j'avais dix-sept ans...et un jour mon frère..... Il s'est marié avec une femme....oh ! Je l'aimais pas ! »

- Un policier à bicyclette, sans doute dans sa ronde quotidienne, passe devant nous. Surpris de nous voir en train de prendre des notes, il salue Monsieur Joe : « *Salut Joe, ça va, bonne journée aujourd'hui ?* ».

MJ : « *ça va, ça va chef ! Aujourd'hui il y a beaucoup de monde, beaucoup de travail... »*

- Le policier repart en le saluant, non sans nous lancer un dernier regard : « *Bonne journée Joe !* ». Monsieur Joe nous dit fièrement avant de reprendre le cours de son histoire : « *il me connaît bien, il sait que je suis correct, tout le monde me connaît ici... »*

MJ : « *Ma belle-sœur oh yeah celle-là !...c'est elle qui m'a appelé Joe ! (sourire)....parce qu'elle disait que je ressemblais à son père ! (en rigolant) Oh yeah, Oh yeah, quelle histoire ! Les affaires ça marchait bien...à dix-huit ans, je travaille*

dur...tous les jours de la semaine, et je dormais que trois à quatre heures par nuit...mais ça suffit ».

Et vos parents ?

MJ : « Je les voyais tous les jours....ils habitaient pas très loin...le midi j'allais manger chez eux...je prenais une mobyette....mes parents ils étaient pauvres...dès que je pouvais je leur donnais des sous... »

- Il s'arrête quelques instants et se dirige vers la borne électrique, quelques mètres plus loin, pour boire quelques gorgées de vin.-

MJ : « ça donne soif de parler ! Oui...à dix-neuf ans, mon frère et moi on a acheté une maison...très grande, une villa... (Silence).....on avait de beaucoup de sous à l'époque (sourire)...ah oui (l'air mélancolique) ».

- Une jeune femme traverse à pied le parking de manière empressée. Monsieur Joe la regarde et nous déclare :

MJ : « Ah ! Les femmes (grand sourire).....c'était en 1985....j'ai rencontré une filleelle passait souvent devant le magasin...elle était belle, très très belle.....ouah lala !...elle s'appelle Ouria.... (Silence) je suis resté quatre ans avec elle... ».

Et qu'est-ce qui s'est passé ?

MJ « Le mariage !... au Maroc tu peux pas fréquenter une femme et marcher dans la rue avec elle ! ... tu peux pas être avec une fille.... te balader dans la rue....si t'es pas avec elle....tu comprends (en me montrant une de ses mains) si t'es pas marié tu peux pas....être avec une femme sans être marié...c'est la honte... ».

- Monsieur Joe demande une petite pause pour aller satisfaire un de ses besoins. Il se dirige vers une petite ruelle adjacente au parking, loin des regards, pour uriner proprement dans une bouche d'égout. Il revient vers nous en se rhabillant avec le sourire.-

MJ : « Excusez-moi, mais...il fallait... On a décidé de se marier en 1987....mais ma belle-sœur elle voulait pas ! (en haussant le ton). Elle, elle voulait que je me marie avec sa sœur....mais moi je lui ai dit que je voulais pas me marier avec sa sœur...j'aime Ouria et je veux me marier avec elle....elle voulait rien savoir... (Les poings fermés) ».

- Face à son agacement, nous décidons de prendre une pause après presque trois quart d'heure d'entretien.-

MJ : « mon frère il m'a dit que si je me mariais avec Ouria il me virerait de l'entreprise.....alors j'ai fait un choix difficile...très difficile car j'aimais Ouria... (l'air très ému)...entre le travail et Ouria...pas le choix...je lui ai expliqué à Ouria que si on se mariait ...j'aurais plus de travail...et plus de logement.... c'était très dur...ah oui (long silence)...Je l'ai plus revue...et quelques années plus tard... elle s'est mariée avec un autre homme... ».

- Une nouvelle automobile arrive sur le parking. Monsieur Joe reprend son « travail ». Il se poste sur une place vide pour garder celle-ci pour l'arrivée de cette voiture de luxe. Celle-ci après quelques minutes de manœuvre se gare. Un couple sort du véhicule. Monsieur Joe s'approche vers eux avec un large sourire. Le couple comprend très vite que Monsieur Joe souhaiterait être rétribué pour son service rendu. L'homme demande à sa femme de lui donner une pièce. Monsieur Joe leur explique également qu'ils peuvent aller faire un tour tranquillement, que leur voiture sera bien gardée. Il revient vers nous -.

Et vous... vous êtes marié avec la sœur de votre belle-sœur ?

MJ : « Non !...tous les jours... elle venait la belle-sœur....je lui ai fait croire que j'avais des problèmes d'argent et que je pouvais pas me marier....mais elle continuait...elle m'a dit un jour... je te vire si tu te marie pas avec elle, elle m'a dit...ah oui ! (l'air encore abasourdi)... Je lui ai dit... j'ai déjà perdu la femme que j'aime et elle s'est mariée ensuite, alors moi, je veux rester célibataire et ne plus entendre parler de mariage... tu veux juste marier ta sœur...c'est juste pour l'argent ! ».

Et vous l'avez épousé ?

« Non (sourire)...j'ai rencontré une autre femme....elle ressemblait à Ouria....(en rallumant son cigare)... je la voyait passer tous les jours... (Long silence en rigolant) Un jour, je suis allé la voir et je lui ai dit que je la trouvais belle, qu'elle ressemble à une fille que j'avais aimé et que je voulais me marier avec elle....c'était en 1988 ... c'est une belle femme.....moi j'aime les belles femmes ! (avec un large sourire)...elle s'appelait Khoka...elle avait quatre ans de moins que moi....et ses parents....ils ont beaucoup d'argent... oh yeah !....ils ont beaucoup de terres... je peux me marier avec Khoka sans que mon frère il soit d'accord... eh oui (sourire)... je peux perdre mon travail, j'en retrouverai un autre dans sa nouvelle famille ...alors j'ai dit à mon frère que Je veux me marier avec Khoka ...il était d'accord, parce qu'il connaissait sa famille...il savait qu'elle avait de l'argent...On a fait le mariage sans problème, avec beaucoup de monde (sourire)... la fête... on danse, on mange... ».

Et votre belle-sœur, qu'est-ce qu'elle en pensait ?

MJ : « Elle était pas d'accord !... elle voulait pas que Khoka vivent avec nous dans notre maison...alors je suis allé habiter avec elle, chez mes parents (silence). Je payais les courses...parce ce qu'ils sont très pauvres, ils n'ont pas beaucoup d'argent, c'est mes parents....ils faut les aider...Un an après on a eu une fille....et c'est là que j'ai demandé à mon frère de signer un contrat...pour que je sois reconnu comme gérant du magasin....avant rien n'était à moi...je travaille...mais j'ai rien...j'ai une famille maintenant... il faut que je sois stable...vous comprenez ?

Mais à l'époque, Il voulait pas me faire le papier.....pour que je touche pas de sous....oh yeah.... (Il s'arrête pensif, l'air attristé)... Mais on est allé chez le notaire et ça a été fait.... (Silence).

Et en 1990, oui... c'est ça..... en 1990, mon frère décide de vendre le magasin où je travaillais.....je suis d'accord parce que....je veux trouver un autre travail, parce que.....avec la concurrence ...les affaires ça marche plus autant qu'avant. »

- Un nouveau véhicule arrive à notre hauteur. Le conducteur ouvre la fenêtre de son automobile et demande un service à Monsieur Joe : « C'est où le centre-ville, Monsieur S'il vous plaît ? ».

MJ: « Vous prenez par-là, (avec un geste de la main) mais vous pouvez pas aller avec votre voiture, y a pas de place pour se garer...il faut laisser la voiture ici, mais c'est plein... »

- Le conducteur remercie Monsieur Joe et fait demi-tour pour sortir du parking.-

MJ : « Oui (quelques moments de réflexion). Après la vente du magasin...On avait un peu d'argent..... Mon frère, il me demande toujours des sous...alors qu'il gagne aussi sa vie ! (Agacé) C'est pas normal ! C'est pas normal !, il a des sous et il vient chez moi me demander de l'argent...il donne rien à mes parents...c'est pas normal !!! En 1991 on trouve des gens pour acheter le magasin....et moi je continue avec mon frère...mais un plus petit magasin pour ne pas trop payer d'impôts, parce qu'au Maroc... ouah yeah.....il y a beaucoup de taxes...dès que tu as une affaire.....ouah... tu payes ! ».

Et vous l'avez bien vendu ?

« Oh yeah !.....sept cent mille francs à l'époque....mais payé en plusieurs fois...tous les mois.....ça aussi alors ça c'est une histoire...les chèques.... ils étaient au nom de mon frère !...c'est ça le problème....alors on a fait moitié/moitié....mais mon frère... il a pas tout payé...il me donnait des sous de temps en temps....mais il est décédé en 1993....ah ! Le pauvre... »

- A cette heure avancée de l'après-midi, les véhicules commencent à nouveau à arriver en masse sur le parking. Monsieur Joe semble maintenant davantage concentré sur le flux de voitures cherchant une place que sur son récit. Au bout d'une heure et demie, nous décidons d'en rester là pour aujourd'hui et de nous revoir dans deux jours. Le rendez-vous est fixé. Avant de quitter les lieux nous en profitons pour observer encore son action plus en retrait pour ne pas l'importuner.

Telle une valse, les automobilistes affluent sur le parking à tour de rôle. Monsieur Joe au milieu de cette danse, à la manière d'un policier régulant la circulation, dirige l'un vers la droite, l'autre vers la gauche pour faire patienter les conducteurs, avant que deux autres véhicules partent et libèrent leur place.

La tactique est très organisée en fonction du lieu pour ne pas engorger le parking et le rendre non fonctionnel. Après une aide de Monsieur Joe pour sortir, un premier véhicule quitte sa place pour la laisser à l'autre véhicule ayant attendu quelques minutes. Il en va de même pour le véhicule suivant

quelques minutes plus tard, le tout dans une cadence maîtrisée ne laissant aucun temps mort. Au bout d'un bon quart d'heure, le calme à nouveau revenu, et après un dernier coup d'œil « panoptique » pour s'assurer de la quiétude du lieu, Monsieur Joe rejoint son « bureau » en patientant ses autres « clients » jusqu'à tard le soir.

- Nous sommes de retour pour entamer notre second entretien avec Monsieur Joe. Avant de reprendre le cours de notre enquête, nous lui remettons l'entretien précédent retranscrit afin que lors de la prochaine entrevue, Monsieur Joe puisse éventuellement apporter des modifications si nécessaire. Nous résumons les faits déjà exposés pour resituer l'endroit où nous nous sommes interrompus. Après quelques instants, Monsieur Joe poursuit :

MJ : *« J'ai eu un enfant en 1992.....un fils...et en 1993 mon frère meurt.... (Silence).....et sa femme veuve elle voulait tous les sous.....elle voulait me mettre dehors du magasin !..... (Avec des gestes de la main mimant le rejet), elle veut me jeter dehors..... Oh yeah (l'air encore effaré)... c'est pas possible, c'est pas possible.... c'est mon magasin ! Alors je voulais la moitié des bénéfices...eh oui...c'est tout ce que j'ai...pour nourrir ma famille...je lui disais.... ».*

Elle vous a donné votre part ?

MJ : *« Non... Je suis allé voir mon beau-frère qui a beaucoup d'argent....je lui ai dit, il faut que tu m'aides, ma belle-sœur elle me fait des problèmes.....et il m'a dit pas de problème...il m'a aidé.... ».*

- Un nouveau véhicule arrive sur le parking en ce début d'après-midi. Comme à son habitude Monsieur Joe nous quitte pour quelques instants, le temps de rendre ses services. L'automobiliste trouve rapidement une place. Monsieur Joe se dirige vers le véhicule en expliquant qu'il peut garder l'œil sur son véhicule, qu'il est le gardien du parking. Le couple sourit et s'en va. Monsieur Joe revient vers nous.

MJ : *« En 1994... ma femme Khoka est de nouveau enceinte....un fils.... »*

Il s'appelle ?

- Monsieur Joe, les yeux dans le vide ne répond pas... un long silence s'installe, nous n'insistons pas - .

MJ : *« En 1995....j'ai rencontré une autre femme, Mumu....ah Mumu ! (avec un grand sourire), elle s'appelait Muriel...elle est venue dans mon magasin pour louer une voiture....c'était une touriste, elle connaissait pas la région et le Maroc...je lui ai dit.... Vous pouvez venir à la maison chez moi, et ma femme, venez.... Et pour la voiture, il y a pas de problème c'est pour moi !... je peux être votre guide si vous voulez... je connais très bien le pays... venez ! On va visiter Gaza, je lui ai dit. Caza, c'est aussi grand que Paris.... Il y a beaucoup de monde, des touristes....je connais tous les quartiers là-bas.... ».*

Et elle... était d'accord, elle vous a suivi ?

MJ : « *Oui...elle est venue habiter chez nous... »*

Et votre femme Khoka, elle en pensait quoi ?

MJ : « *Elle s'entend très bien avec Khoka. Elles font les courses ensemble, préparent à manger, vont au Hammam...il y a pas de problème... on a visité l'arrière-pays ensemble...sauf avec mon père qui était trop malade.....une voisine est venue l'aider pendant qu'on visitait...on était à Agadir....pendant une semaine, chez ma belle-sœur.....après on est revenu à Caza.....et là Muriel elle voulait rester plus longtemps...elle était bien avec nous... Elle est très bien avec nous, elle est au calme, on mange ensemble... le soir autour de la même table, on discute, elle est bien... au Maroc, c'est pas comme en France, le repas c'est différent....ici nous on mange tous autour d'une table, mais pas les enfants, que les adultes, sans assiette, avec les doigts, et les enfants ils mangent à part. ».*

- Monsieur Joe est à nouveau interrompu par la venue d'un autre véhicule. Avec des mouvements de bras, en s'écriant : « *c'est complet* », il tente de renseigner les touristes. Ces derniers font demi-tour. De retour il continue son histoire -.

MJ : « *Ah ! C'était une belle femme...j'aime les belles femmes ! ah oui...elle a un frère à Caza...qu'elle n'a pas vu depuis quinze ans....je connais bien la région, je lui ai dit que si elle veut je peux l'aider à le retrouver....son frère c'est un patron, un grossiste en café, il s'est marié avec une marocaine....pendant une semaine on l'a cherché.....on l'a trouvé il nous a invité dans sa maison...C'était un soir, on a fait la fête, à la maison, un bon repas, y avait du monde c'était bien... il voulait que Muriel reste avec lui, mais elle voulait pas.... Elle préférerait rester avec nous. Elle préférerait notre maison, au calme, très tranquille, il y avait... à côté.....une plage... privée très belle très calme sans touriste...elle aimait qu'on y aille...la plage David elle s'appelait..... (Quelques minutes de silence)...*

Un jour Muriel elle a perdu son sac dans un café sur une terrasse....moi je retourne au bar voir le patron et je lui demande s'il n'a pas vu ce sac....je connais les marocains....j'ai dû donner un peu d'argent pour retrouver le sac....c'est comme ça chez nous, tu te fais voler...tu donnes un peu d'argent et tu retrouves ton sac....Mais attention...c'est pas tous les marocain qui sont des voleurs...c'est pas vrai ça ! ».

Elle devait être contente ?

MJ : « *Ah ! Oui... elle m'a demandé ce qui me ferait plaisir en échange.....rien du tout... je vis comme un prince avec ma famille je veux rien, je lui ai dit.... (Silence)....elle voulait que je vienne vivre avec elle en France.... elle voulait se marier avec moi...elle est tombée amoureuse de moi (grand sourire)....je lui ai dit... pas de problème...Au Maroc ...un homme il peut avoir plusieurs femmes.... Les hommes ils ont droit à quatre femmes ...mais il faut avoir de l'argent....si tu as de l'argent tu peux avoir des femmes...sinon... la femme c'est comme une voiture, si tu veux l'avoir, il faut avoir les papiers qui vont avec !... (Grand sourire) ».*

Et Khoka alors ?

MJ : « *Je lui ai demandé si je peux me marier avec Muriel et partir en France...elle était d'accord et elle trouvait que la France c'est un pays où elle voulait venir habiter, elle s'ennuyait à Caza.....alors je me suis marié avec Muriel...mais j'ai divorcé avec Khoka....parce qu'en France , tu peux pas te marier si t'es marié ailleurs..... se promener avec sa femme si t'es pas marié avec... c'est Hallal ! (sourire) Moi je l'aimais.... le soir de la nuit de noce...Muriel voulait un enfant de moi... ».*

Et vous avez eu un enfant ?

MJ : « *Non, non... pas encore....attendez, je vais vous raconter ».*

- Monsieur Joe stoppe son récit pour interpeller une personne sur le parking qui c'était garée et souhaite mettre une pièce dans le parcètre. Il lui crie « *pas payant* » pour signifier que nous sommes dimanche et que le parking est gratuit. Tout en répétant ses consignes au touriste, il s'approche de lui avec un grand sourire. Le touriste (français) le remercie de cette information. En échange il lui donne une pièce. Monsieur Joe le remercie à son tour en ôtant sa casquette, puis il nous rejoint -.

Vous avez dit qu'être avec une femme sans être marié c'est « Hallal », mais ce terme concerne la viande normalement, non ?

MJ : « *Hallal, mais oui...c'est Hallal...moi...je mange du porc...pas de problème...ce n'est pas un problème...car moi je suis pauvre...et Dieu il sait que si tu es pauvre tu peux pas faire autrement, t'as pas le choix....Le poisson...la viande...tout Hallal ! C'est ceux qui font la différence et qui disent que c'est pas Hallal...ils sont fous ! ».*

Vous vous êtes marié avec Muriel et vous avez eu des enfants ?

MJ : « *Oui et je suis allé au consulat pour dire qu'on était mariés.....mais là-bas ils sont fous !...ils voulaient qu'elle passe une visite médicale...j'ai dit non ! Ils ont dit que comme c'était une étrangère, ils avaient peur qu'elle ait des maladies ! Il fallait qu'elle soit vaccinée....elle était en règle....alors elle est allé en France, sans moi d'abord... parce que j'avais des affaires à régler ici.... ».*

Lesquelles ?

MJ : « *Une affaire de justice avec ma belle-sœur...qui voulait plus que je sois gérant du magasin....mais comme je connais des avocats pour me défendre...(Silence).....ils venaient tous les jours dans le bistrot qu'on avait avec mon frère, pour boire un verre...je sais comment ça se passe... et J'ai gardé le magasin.... (Sourire). Après j'ai rejoint Muriel en France et j'ai cherché du travail...j'ai travaillé à Knobelune entreprise dans les travaux publics...tu connais ? ».*

Oui, c'est une entreprise alsacienne... vous étiez donc en Alsace à cette époque ?

MJ : « *On habitait à Colmar...mais pas longtemps, on a déménagé dans un village, à Neuf Brisach près de la frontière allemande....parce que Muriel elle est couturière, elle cherche du travail en Allemagne....* ».

-Il s'interrompt à nouveau pour retrouver les touristes auxquels il s'était adressé au début. Les touristes semblent pressés. Arrivé à leur hauteur Monsieur Joe leur explique avec un sourire qu'il a eu l'œil pendant tout le temps où ils s'étaient absentés. Les touristes comprenant sans doute l'astuce de Monsieur Joe, sourit. L'homme demande à sa femme de lui donner une pièce ce qu'elle fait. Monsieur Joe revient vers nous -.

MJ : « *En 2003.....on a un fils... Nicolas. Mais j'ai pas de travail à cette époque.....j'ai quitté Colmar pour suivre Muriel et j'ai pas retrouvé de travail.....ici c'est la campagne, c'est trop loin de la ville...on peut pas chercher du boulot....je lui disais à Muriel que je voulais retourner à Colmar pour travailler....je veux pas terminer à la maison comme une boniche, une poupée...j'ai pas de travail ici...je peux pas rester...mais Muriel elle veut pas...elle veut rester ici...elle connaît une famille bourgeoise...* ».

Et vous êtes alors partis tous les cinq ?

MJ : « *On a changé de village pour se rapprocher de Colmar...à Algolsheim... c'est dans la campagne, y a rien, c'est tout petit ! Mais y a pas de bus pour aller chercher du travail à Colmar....il faut que je fasse de l'autostop pour trouver un travail à Colmar !* ».

-Un passant qui traverse le parking salue Monsieur Joe. Ce dernier lui répond -.

MJ : « *J'allais à Colmar en stop....et un jour je suis resté à Colmar, j'en avais marre du stop ! Je restais à Colmar pour trouver du travail, tu comprends....je suis allé à toutes les boîtes d'intérim, pour déposer un CV.....c'est là aussi que j'ai connu Roger....oh yeah !....* ».

Roger ?

MJ : « *Il vivait au parking, c'est lui qui m'a montré cet endroit....il dormait là-bas, sous la galerie.....Roger...c'était un gars bien...il est décédé depuis (Monsieur Jo s'arrête attristé)... oh yeah... c'était quelqu'un de bien....il m'a dit : si tu veux trouver du travail...tu vas là...il y a beaucoup d'agences intérim...* » .

Et vous avez trouvé du travail ?

MJ : « *Oui... dans le BTPJe me souviens c'était un mardi matin...oui, tous les jours la camionnette du chantier venait chercher les gars à Mulhouse...et elle passait me prendre à Colmar...pour aller travailler au tunnel.... de Sainte Marie Aux Mines... près de ...je sais plus le nom...vous connaissez ?* ».

Oui, oui..... Je connais Sainte Marie aux mines, dans la vallée...

MJ : « *Oui c'est ça (sourire).....je pose du macadam...je sais faire ça.....* ».

Et le soir vous rentrez chez vous auprès de Muriel et votre fils ?

MJ : « *Non, je reste au parking avec Roger...tu comprends c'est plus proche pour mon travail....* ».

Mais vous dormiez où ?

MJ : « *Je dors dehors près d'une agence intérim là-bas tu vois (il me montre l'endroit sous une galerie marchande près d'une agence intérim), sinon je partage le studio de Roger....* ».

Mais vous n'allez pas en foyer ?

MJ : « *Il y a pas de place, et moi j'aime pas trop aller au foyer....je préfère rester dehors on est plus tranquille.... J'y vais pas...il faut venir à sept heure le soirsinon tu perds ta place...c'est pas pour moi...moi je travaille...le foyer...je préfère rester ici (sur le parking) avec Roger pour dormir.... Et quand j'ai pas de travail, je m'occupe des voitures sur le parking.*

Je connais tout le monde ici, et tout le monde me connaît ! je place les voitures et je les garde pour pas qu'il y ait des gens qui cassent les voitures.....toi tu as une voiture, tu travailles pour t'en payer et y a un gars qui te la casse, c'est pas normal, non, il faut respecter les gens !

- Il s'interrompt quelques instants, allume un cigare et scrute l'ensemble du parking d'un coup d'œil. Il réfléchit avec un sourire, les yeux baissés...-

MJ : « *Ici c'était bien à l'époque.... on était ici une dizaine...à boire des coups... à rigoler...oh yeah c'était bien...maintenant c'est fini...Monsieur Roger est mort...oh yeah... (Long Silence)* ».

Il était important pour vous ?

MJ : « *Ah oui c'est lui qui m'a montré comment faire sur le parking, la première fois que j'ai travaillé sur le parking avec Roger....je me souviens une personne elle m'a donné vingt euros...je me suis dit, c'est bon ça marche...alors j'ai continué* ».

Et Muriel et Nicolas, ils savent que vous êtes sur ce parking ?

MJ : « *Oui, Muriel elle me dit souvent vient avec nous vivre, je lui répond je peux pas.... je reste au bureau pour chercher du travail....mais un jour j'accepte...je*

retourne vivre avec et je lui paye une voiture...parce que Muriel elle est au chômage...elle travaille pas...et moi je me retrouve aussi sans travail à la campagne.....ça va pas, au bout de trois mois on retourne à Colmar....et on trouve un logement.... ».

Et vous retrouvez un travail ?

MJ : « Non, mais j'ai gagné au quinté ! Neuf mille euros !...on a fait la fête....et avec le reste je voulais ouvrir un bar comme au Maroc....j'ai fait un compte commun avec Muriel....mais elle, elle a tout dépensé... ».

- Monsieur Joe s'interrompt dans son propos de longues minutes. Fumant son cigare il semble encore interloqué par le comportement de Muriel répétant plusieurs fois à voix basses : « *C'est pas possible, c'est pas possible... »* -.

MJ : « Je comprends pas pourquoi elle dépense tout l'argent...elle veut toujours plus...pour acheter si et ça...ah les femmes !!... elle me dit que c'est pour aider sa mère qui est malade....Il y a un truc qu'est pas normal...sa mère elle devrait être remboursée par la sécurité sociale...où vas l'argent que Muriel me prend ?...c'est pas net...j'avais plus de sous, et Muriel, elle est parti avec Nicolas ! ».

- Monsieur Joe silencieux et l'air encore marqué continu le récit le point serré -.

MJ : « Je me souviens...oh yeah ! C'était un vendredi. Comme d'habitude je rentre après le travail, et là je suis tout seul...je ne trouve plus Muriel qui chaque jour m'attend... Muriel est partie avec mon fils Nicolas..... Alors je vais voir les voisins en leur demandant s'ils n'ont pas vu Muriel et Nicolas...non...rien... (Long silence). Je vais chez son frère pour lui demander...mais rien il sait pas...Muriel elle m'a pris tout mon argent...elle est allé à la banque...je lui avais fait une procuration...elle a tout pris...elle avait fait plein de crédits ! Et maintenant Il faut payer tout ce qu'elle a laissé ! Je comprends pas...c'est pas normal... j'avais pas de travail à l'époque c'était calme à l'intérim, j'avais plus beaucoup de sous, alors j'ai perdu mon logement au bout de trois mois....je suis expulsé....je me retrouve dehors ! Après... l'entreprise où je travaillais...Knobel...elle a fait faillite....j'avais plus de travail... ».

Et qu'est-ce que vous avez fait à ce moment ?

MJ : « Je suis resté au parking avec Rogersi j'ai pas de travail, en attendant, je préfère garer les voitures que de rester à rien faire, enfermé... on gagne des sous pour manger...acheter des cigares (il me montre celui qu'il est en train de fumer)... Je préfère les cigares, c'est plus fort...moi je vis dans la rue...à la dure...je préfère les cigares que les blondes...et maintenant il faut que je me démerde ! ».

- Un nouveau véhicule apparaît à l'entrée du parking. Monsieur Joe s'empresse de le rejoindre afin de lui indiquer la place libre au fond du lieu. Il prend les devants en marchant. L'automobiliste le suit au pas. Arrivé devant la place libre, Monsieur Joe guide le conducteur dans ses manœuvres en s'aidant de ses bras et de quelques consignes verbales. Le conducteur sort de son véhicule. Satisfait il sourit en lui touchant l'épaule en guise de reconnaissance

pour son service. Monsieur Joe en souriant lui montre avec un signe de la main qu'il attend plus. Le touriste part dans un éclat de rire et lui donne une pièce. Le couple s'en va en rigolant sans doute étonné de cette démarche -

MJ : « On en était où ? (en souriant) »

Vous me parliez de Roger

MJ : « Ah oui...*Un jour... j'ai vu Roger...je l'ai vu tomber...j'ai appelé la Croix Rouge...pour qu'il aille à l'hôpital. Il était là...et il est tombé, moi je dors seul ici...car il y a plus de place au foyer...c'est bien ici mais quand il y a trop de monde...oust... il faut pas salir l'endroit et faire du bordel...sinon hop ! Dehors* (en faisant un grand geste du bras) ».

Et vos journées, elles se passent comment ?

MJ : « *Je suis.... au bureau et je recherche du travail dans les boites d'intérim....ce matin je suis allé à l'agence déposer un CV pour trouver du travail, J'ai les compétences...j'ai travaillé dans le macadam...les voitures...le bistrot...Je sais tout faire...je veux pas être un clochard et rester là ! Je veux trouver un travail fixe avec des droits...eh ! bien sûr.... On m'a trouvé à l'époque un travail au CAVA à Espoir... tu connais ?* ».

Oui, c'est une association....

MJ : « *Ça me plaisait...mais j'y suis pas resté... un jour, je poussais un chariot...trop lourd...pour moi ! Je demande au responsable de l'aide...il me dit qu'il est chef...c'est à lui de travailler...j'ai des problèmes de dos...moi Monsieur.....je peux pas le pousser tout seul !...il voulait pas m'aider alors je suis partis...je suis retourné au bureau où je travaille toute la journée...de temps en temps je dormais au foyer...ou si je voulais pas..... je dormais là-bas (il me montre une galerie marchande)...c'est près de mon travail...je dors par terre....on a besoin d'argent pour vivre tu comprends...c'est pas facile la vie.*(Silence).
Moi j'ai jamais volé...j'ai jamais été en prison...je suis honnête ! ...j'ai jamais été au commissariat, ou au tribunal...rien du tout ! ».

Et l'hiver ?

« *Ah oui...oh yeah le premier hiver ici c'était dur ! Il faisait froid, il y avait plein de neige je me souviens... il faisait très froid...ah oui...il y avait plein de neige...mais y avait pas de place en foyer... je pouvais pas travailler plus d'une heure sur le parking, après les doigts ils étaient gelés....un jour il y avait de la place au foyer, je suis rentré quelques nuits et après ils m'ont trouvé un logement à la ZUP tu saisEn 2008.....*».

- Monsieur Joe souhaite s'arrêter là pour aujourd'hui, il est 18 h, et cela fait plus d'une heure que l'entretien a débuté. Il voudrait rejoindre son logement. Il nous demande si nous avons une voiture et si nous pouvons le déposer. Nous quittons le parking pour rejoindre notre Monsieur Joe avant de quitter son lieu

de « travail » vérifie que tout est propre véhicule. Il ramasse un papier, la bouteille de vin vide les met dans une poubelle.

Le long du chemin, nous partageons sur ma situation familiale. Il me répond que la famille est primordiale dans la vie d'un homme. Nous arrivons à notre véhicule. Instinctivement il éteint son cigare avant de s'installer.

Il nous donne son adresse, nous connaissons l'endroit. Quelques minutes après avoir pris la route son téléphone sonne. Monsieur Joe décroche. S'en suit une discussion en arabe de quelques minutes. En raccrochant Monsieur Joe esquisse un large sourire en nous déclarant : « *C'est Khoka, elle s'inquiète parce qu'elle a pas encore eu mes sous...mais j'ai pas encore touché le RSA...mais elle veut pas comprendre...ah les femmes, toujours pressées !!!* ». Nous arrivons devant son logement et nous fixons un autre rendez-vous. Ce sera dans trois jours même heure, même endroit -.

- De retour auprès de Monsieur Joe pour notre troisième entretien, il me sert la main et me déclare qu'il ne va pas bien. Je lui demande s'il a bien lu la retranscription que je lui avais remise lors de notre précédente entrevue. Il me déclare qu'il est d'accord avec ce qui est dit puis poursuit : « *c'est le début de mon livre ça !* » -.

MJ : « *J'ai pas trop le moral...(en me montrant sa tête)...j'ai trop de choses dans la tête... Je suis pas bien...je dépense huit cent euros pour acheter des habits à mes enfants...des habits de marque... pour Nicolas qui a huit ans, et Saddam quinze ans. Saddam...oui (en rigolant) c'est le surnom de mon fils...il me ressemble beaucoup... et Saddam c'était un de mes surnoms dans la rue...* ».

Vous les voyez souvent ?

« *Oui, mais ils sont de passage...ils viennent pas tout le temps....* ».

Ils vivent avec leur mère Muriel ?

« *Non parce qu'elle est repartie à Lille !.... Moi je veux bien leur faire plaisir et les emmener à Espoir pour qu'ils achètent des habits, mais ils refusent....c'est pas de la marque...mais moi je suis pauvre !...je peux pas acheter de la marque... pour manger c'est pareil...ils veulent pas ...ils préfèrent aller au Mac Do !* ».

- En fond de notre conversation, sa radio posée sur la borne électrique est allumée, comme pour procurer un fond sonore à son « travail ». Un morceau de musique passe dont le refrain est « *il est libre Max...* ». Monsieur Joe écoute et sourit. Il me dit qu'il aime la belle musique et Johnny Hallyday. Il sourit et reprend le cours de son récit après quelques minutes de silence-.

MJ : « *Roger et Guillaume¹ ...ils sont morts... ah !... c'est terrible...c'était des gens bien... (Puis il se met à rire) tu connais l'ours blanc ? Michel W².... je lui ai dit un jour qui est-ce qui partira en premier toi ou moi ? Ah oui...l'ours blanc...il était ici souvent avec moi...au bureau...je lui gardait sa tente...quand il était pas là... Un jour (en*

¹ Personne « sans domicile »

² Ibid.

rigolant) *il s'est mis sur la route, il s'est couché car il voulait....la mairie voulait lui détruire son squat qu'il avait, là-bas (en me montrant du doigt) derrière le parking....la police est arrivé oh yeah ! Il était un peu saoul.... (En rigolant) ah lala !*».

- Il revient sur ses enfants -

MJ : *« Il faut de l'argent pour ses enfants ! Et moi j'ai pas beaucoup d'argent.... Il faut que j'envoie de l'argent au Maroc pour ma mère qui est malade ! Mes parents.... on était à Marseille...mon père était un ancien militaire...et c'est lui qui donnait sa pension à ma mère au Maroc...Mais un jour la pension elle ne l'a plus eu...je sais pas pourquoi...les marocains s'est tous des connards ! Je veux rester en France pour que mes enfants ils puissent avoir une bonne éducation, car même si tu as des diplômes au Maroc...Tu trouves moins de travail qu'en France. »*

- Un instant de répit pour dire bonjour à une passante qu'il connaît, s'en suivre quelques minutes de discussion, il revient vers nous avec un large sourire -.

MJ *« Il y a un retard entre les deux pays de cinq cent ans...le Coran...lui est au début du quinzième siècle... alors que nous somme au vingt et unième siècle. Il y a un problème de mentalités entre les marocains et les français, les marocain sont des voleurs... alors que les français non...un jour j'étais à l'hôpital...et ils m'ont fait les poches...j'avais de l'argent...le lendemain quand je suis reparti...j'avais plus de sous ! Au Maroc ils vous prennent tout ! J'aime la France pour ses droits de l'Homme. Tout ça, c'est mon père qui me l'a inculqué, on était toujours ensemble, il me parlait beaucoup du Maroc, de la France... je préfère notre pays pour ses droits de L'homme... au Maroc lorsque tu achètes de l'alcool, tu dois rentrer chez toi et te cacher pour consommer sinon, ils t'envoient en prison... en France, ce n'est pas pareil, on peut consommer de l'alcool sans risquer d'aller en prison. ».*

- Quelques contacts avec des « clients » du parking et il revient vers nous pour continuer -

MJ *« Je suis un bon gardien de parking... les gens m'aiment bien...car ils sont confiance en moi... certains me laissent même les clés de leur voiture avec des affaires dedans ils ont confiance en moi. Mais y en a d'autres qui te donnent rien, alors qu'ils ont des grosses voitures ! Mais je leur en veux pas, chacun sa vie, chacun ses problèmes...les pauvres donnent plus que les riches, mais je les juge pas, chacun sa vie. Moi, je mets de l'argent de côté...pour aller vois ma mère au Maroc...j'y étais déjà il y a deux mois. Moi je travaillais au tunnel de Sainte Marie aux Mines, je posais du macadam mais l'agence intérim Adia... elle a arrêté le contrat. Je vivais à Sélestat avec Muriel...mais ça allait plus, elle me demande toujours de l'argent, elle demande cinq cent euros, mais je ne peux lui en donner que deux cent. Elle est très maligne, elle veut plus, et en plus elle ne travaille pas... .C'est moi qui paye déjà tout ! ».*

- Il revient sur l'épisode douloureux du départ de Muriel à Lille chez ses parents avec son fils :

MJ « *Elle est partie avec Nicolas...(en secouant la tête comme marque d'incompréhension)...C'est pas possible.....elle est partie avec mes sous...et mon fils... et moi je suis retourné à Colmar en autostop, je dormais dehors ! J'avais plus d'argent pour manger. Une personne elle m'a vu...et elle a appelé la croix rouge...pour qu'ils m'aident...j'ai été à Espoir au foyer...mais c'est pas pour moi...je peux pas être au « bureau » et aller au foyer...à cause des horaires... Si tu as les cheveux noirs tu ne trouves pas de travail mais si tu es blond alors tu peux trouver du travail. Mais moi je veux travailler je suis honnête ! j'ai jamais été en prison, je veux pas voler et j'agresse pas les gens. Moi je suis disponible (en haussant la voix) je suis polyvalent, je peux travailler ! (le poing fermé).....c'est parce que j'ai les cheveux noirs que je n'ai pas de travail ! Je pense à mes enfants, et je veux pas voler. Je voudrais que ma femme Khoka elle puisse venir en France avec mon fils ...je suis allé voir la préfecture mais il me manque des fiches de paie pour que ma femme elle vienne...je suis allé à Espoir pour demander des fiches de paie mais ils peuvent pas m'en donner, j'ai besoin de travailler pour pouvoir envoyer de l'argent à mes enfants, la vie c'est comme ça il faut de l'argent, soit tu bouges pas et tu restes à la maison, soit tu bouges pour de l'argent, il faut être malin dans la vie....(avec un sourire). ».*

- Nous sommes de retour après une semaine d'absence. nous retournons sur le parking pour retrouver Monsieur Joe. Il est apparemment très content de nous revoir puisqu'il nous fait les bises en nous disant « *ah ! Monsieur Lion* ». Nous lui demande des nouvelles depuis notre dernier entretien, il me parle d'une offre d'emploi -

MJ « *Je suis allé ce matin avec...Mohammed (son éducateur)... à la Manne pour trouver un travail pour refaire des logements...et j'attends..* ».

- En cherchant un briquet dans sa poche, une petite photo découpée avec soin tombe de son portefeuille. Cette photo c'est celle de son fils Nicolas, l'enfant qu'il a eu avec Muriel. Je sens chez Monsieur Jo la fierté de me montrer cette photographie en me disant :

MJ « *C'est lui Nicolas, je l'aime... quelqu'un qui vit seul, c'est pas une vie, normalement quand tu rentres à la maison, tu trouves une femme, des enfants et tu discutes avec eux, tu regardes la télé* ».

- C'est alors que nous sommes perturbés par une personne qui vient lui rendre visite. En fait il attend sa femme qui termine son travail près du « bureau ». Je lui demande qui est-ce, et Monsieur Joe me répond :

MJ « *C'est un ami qui a travaillé avec moi dans l'entreprise de son frère... il y a longtemps, je connais aussi sa femme, elle travaille à côté* ».

- Il reprend sa discussion et nous dit le regard songeur :

MJ « *Normalement, il faut un homme avec une femme, si une femme vit seule ou un homme vit seul c'est pas normal, moi je fais tout pour mes enfants, et pour ma*

femme que j'aime Khoka, c'est mon premier amour, j'oublie jamais ! (avec un sourire) c'est loin, j'oublie jamais parce que même si j'aime Muriel, j'aime aussi Khoka, c'est la femme de mes enfants Ilmen, Oussama, et Ahmed. Quand je suis avec Muriel, le problème c'est les sous, avec Khoka c'est autre chose. Je ne veux pas les laisser au Maroc, parce que la situation là-bas n'est pas comme ici. Ici je suis tranquille pour mes enfants qui sont ici, mais là-bas, je ne peux pas laisser mon fils avec ma femme, il faut qu'ils rentrent avec moi. ».

- Monsieur Jo lorsqu'il s'exprime à ce sujet a le poing serré et les larmes aux yeux. Il poursuit :

MJ « A l'époque, avec Chirac c'était pas difficile de faire venir sa famille maintenant avec l'autre connard de Sarkozy..... Je l'ai vu lorsqu'il est venu à Colmar au champ de Mars, je lui ai dit qu'il n'est pas français et qu'il doit dégager, lui c'est pas comme Chirac, Chirac il laisse l'avantage pour les gens, mais Sarko il bloque, il faut si et ça, je suis allé à la mairie pour demander des papiers pour ma femme et mon fils, il me demande trois fiches de paye et le bail de mon logement, mes enfants Ihmen et Oussama ils sont en France et ils viennent me voir régulièrement dans mon logement...ils ont des amis, mais ils veulent souvent de l'argent pour sortir.... Mais je les juge pas chacun sa vie...je travaille, je ne fais pas la manche, les gens me donnent des sous en échange je leur garde leur voiture, je bouge, c'est mieux de rester au bureau, je rends un service aux gens, car j'ai pas de boulot, j'ai beaucoup de clients ici, plus que ça je suis au parking, et je suis dans la merde, c'est pas une vie ça quelqu'un de seul c'est la merde parce que la vie c'est une femme à côté de vous....

- Une pause s'installe dans le récit pour que Monsieur Joe puisse aller à la rencontre de personnes. Monsieur s'en presse d'aller vers eux et parle en arabe -

MJ « Moi j'ai l'habitude quand tu rentres à la maison tu trouves ta femme tu regardes des films, moi seul je rentre et je regarde un film mais je pense à ma femme et mon fils restés au pays, si je bois c'est parce que je n'arrive pas à dormir sans l'alcool, je pense trop à eux, je les appelle tous les deux jours, j'envoie des sous, je les laisse pas dans la merde, moi je suis dans la merde, pas de problème, mais je ne laisse pas eux dans la merde ! Parce que j'aime ma femme et mon fils Ahmed, plus que ça j'aime Muriel et Nicolas. Quand tu vis avec une femme deux ou trois ans.... je suis un homme... j'ai un cœur, même avec Muriel je pense à Khoka, et quand je suis avec Khoka, je pense à Muriel, j'ai des enfants là-bas, ici, ça va... mais je pense à mes enfants.....

Muriel et Nicolas pas de problème, mais Khoka et Ahmed je ne veux pas les laisser là-bas ça me dérange beaucoup. Normalement ils devraient être ici, avec moi...Muriel est à Lille pour son boulot, mais j'ai des enfants ici. Je veux prendre Khoka et Ahmed avec moi ! Khoka c'est autre chose, sa mentalité, elle me connaît bien, j'aime Muriel avec Nicolas parce que les gens qui sont proches c'est bon... mais loin de Khoka et Ahmed je me fais du souci pour eux. (Il retourne vers les automobilistes et converse avec un touriste qui tente de mettre une pièce dans le parcmètre, Monsieur Joe lui explique que ce n'est pas payant aujourd'hui et qu'en échange de cette information il souhaiterait être rétribué...il reçoit une pièce).

Même ! Quand j'ai du travail dans une entreprise, je n'aime pas aller au foyer, je dors dehors, je ne veux pas déranger les gens, comme ça je me lève à six heures, et je pars pour le travail, à cause de mes enfants, je ne laisse pas mes enfants..... Mes enfants à l'école ils sont avec des fils dont les parents sont riches, mais moi je suis pauvre..... Mais je ne laisse pas mes enfants parce qu'il faut payer le bus, le carte de cantine, je ne laisse pas les enfants dans le besoin, sans rien, je fais le maximum pour mes enfants...

Parce que à l'école, à l'université il faut la carte de bus de train, manger, faut pas laisser les autres, je n'aime pas cela ! moi je veux qu'ils soient bien, parce que moi j'ai l'expérience de la vie, mais moi je suis dans la merde, je suis dans la merde, mais je ne veux pas que mes enfants soient dans la merde ! Je suis âgé et ma vie, moi.....

je bouge parce que même si j'ai un appart, je reste pas dans ce logement, je mange, je dors, parce que je suis fatigué toute la journée debout, le matin je fais un tour dans les boîtes d'intérim s'il n'y a pas de travail je vais au bureau, sinon tu tournes dans la rue comme un fou, moi non, mais il y a des gens..... il y a des gens qui sont gentils, il n'ont pas de voiture et ils te donnent de l'argent, et il y a les autres qui ont des voitures et qui te donnent des centimes, moi j'en veux pas je les jette. ! ».

- Nous constatons alors que dans son « travail », lorsque les personnes ne lui donnent pas d'argent, Monsieur Joe s'exprime en arabe. Je lui demande pourquoi il leur parle en arabe :

MJ « Je parle beaucoup de langues... le « bureau »... c'est une école, je parle avec tous les gens anglais, espagnols, italiens, je parle toutes les langues avec les touristes, moi j'ai jamais été à l'école mais ici, c'est l'école, moi tous les jours je regarde les gens, la plupart des allemands, des suédois tout le monde me connaît même la police a peur de moi (avec un sourire) parce que je suis un homme net ! Parce qu'ils viennent en civil... ils déposent les voitures et moi je les garde... moi j'ai beaucoup travaillé dans les entreprises même quand je travaille dans une entreprise le soir je viens ici après le travail à dix-sept heures c'est mon paradis, car je me sens bien ici parce que je rencontre des gens... c'est une école ici ! Quand je ne travaille pas au CAVA à Espoir je viens ici, j'étais d'abord à Emmaüs à Sélestat avant de venir ici... je travaillais là-bas et je logeais là-bas mais je suis parti, j'ai dit à Jean Claude le directeur (très sympa) que je gagne pas beaucoup...cinquante euros par semaine.... et je préfère partir, moi je cherche quelque chose d'autre, c'est pour ça que je gardais les voitures à Norma à Sélestat et je logeais au Foyer... à Sélestat. ».

- Nous stoppons l'entrevue car Monsieur Joe a « des choses à faire » comme il nous le déclare. Nous nous saluons et nous fixons une date pour la prochaine rencontre -
- Nous revoyons Monsieur Jo qui a l'air en pleine forme. Nous lui demandons s'il ne travaille pas au CAVA il me précise que c'est férié et qu'il ne travaille pas au CAVA, de toute façon il gagne peu et préfère compléter par le « travail » réalisé au « bureau ».Il enchaîne sur ses expériences professionnelles :

MJ « Je suis là-bas au tunnel de Sainte Marie aux Mines parce que j'ai de l'expérience, j'ai pas peur d'aller dans le tunnel, j'ai pas peur qu'il tombe, il y a des gens qui ont peur qu'il tombe et qui ne veulent pas y entrer là-bas...à cause de mes enfants j'ai pas peur. Deux choses, l'une je gagne ou je meurs. Si je gagne c'est pour nourrir mes enfants, si je meurs c'est pour moi, je laisse les enfants riches, moi je fais tous les métiers, cuisiniers, BTP, nettoyage...je suis disponible, j'aime le boulot.... (L'air énérvé) pourquoi je suis ici ? car je reste pas à la maison, juste pour dormir le matin je me lève à sept heure du matin jusqu'à minuit je suis au parking...les enfants si ils veulent quelque chose ils viennent me voir, le lendemain, je leur laisse les sous pour manger...plus que ça je pense à mes enfants qui sont ici, Nicolas à Lille et Ahmed avec sa mère au Maroc...je ne peux pas dormir, je pense beaucoup à eux à ma mère...des fois je loupe le bus, alors je marche à pied pour aller jusqu'au tunnel travailler...je dépose mes CV dans toutes les agences intérim à Colmar et Sélestat...mais y a un truc....ça marche pas parce qu'il y a un business entre les boîtes intérim et les chefs d'entreprises. ».

- Monsieur stoppe ses propos pour aller faire de l'ordre sur le parking...plusieurs voitures attendent en file pour se garer. Avec des grands gestes il explique aux conducteurs qu'il n'y a plus de place. Cela prend quelques instants. Il revient vers nous :

MJ « Moi j'étais avec un chef de l'entreprise « Knobel », on faisait le macadam, je gagnais toutes les semaines entre cinq cent et cinq cent cinquante euros...je suis resté six mois avec Norbert (prénom de son chef) il était très gentil, on commençait à sept heure trente du matin on faisait chauffer les engins, les autres ne venaient qu'à 8h...j'étais là-bas, il me cherchait le matin, je dormais dehors, j'étais avec Muriel à cette époque mais elle vivait avec une copine dans une ferme, mais moi j'aimais pas rester dans la ferme, sans bus.....il y a deux bus la journée un à sept heure et l'autre à dix-neuf heure le soir, je suis pas un paysan, je rentre à la ville pour chercher les sous...si tu restes là-bas, tu fais quoi ? Rien de rien, la terre c'est aux paysans, et moi je fais quoi là-bas ? Je me croise les bras ? (l'air énérvé) c'est mieux, je reste à Sélestat... des fois je dors dehors des fois au foyer, quand tu rentres pas à dix-neuf heure au foyer, tu restes dehors jusqu'à vingt et une heure ça c'est la loi, moi j'aime pas ça... je préfère la liberté, je rentre, je sors quand je veux, parce que je suis un homme honnête... »

- Un cycliste passe en bicyclette et salue Monsieur Jo en l'appelant par son surnom. Monsieur Jo lui répond et sourit....

MJ « Ah oui, je disais, comme ça je reste à Sélestat parce que le contrat est de 6 mois, parce que il y a un petit foyer à côté du tunnel...je rentre et je fais le parking à Norma...sous le pont, quand tu sors de la gare, il y a des baraques, je dors là-bas mais le train me réveille car il passe à 6 heures du matin...je me lève pour attendre la camionnette pour aller à Sainte Marie aux Mines...je suis toujours disponible, même si je picole, le lendemain je suis en forme pour travailler...quand je me rappelle des choses comme ça.. Ça m'énerve ! Il y a des gens qui vivent au paradis et d'autres en enfer ! ».

- Il détourne son regard vers le parking pour hurler à un touriste « *pas payant* ». Le touriste interloqué le regarde, puis Monsieur Joe lui explique sa fonction sur ce parking, avec un sourire d'incompréhension, le touriste s'en va, sans lui donner une pièce.

Il ne vous a rien donné ?

- En souriant Monsieur nous répond :

MJ « *Non, mais ça va, ça va...il y a des gens qui ont des sous et qui te donnent rien et des gens qui n'ont rien et qui te donnent...c'est ça le problème parce que avec Chirac il y avait pas de problème...mais avec ce connard de Sarkozy...parce que je l'insulte, il fait rien pour la France, parce que Sarkozy n'est pas un français, c'est un hongrois, son père il l'a emmené en France à cause de la guerre, mais il est très malin, très malin...lui parce que il n'est pas un français lui...il était au Champ de Mars à Colmar en 2010...2009...oui c'est ça 2009 et il n'a rien fait pour la France, rien de rien...quand on est président.....il va en Chine, aux Etats Unis, en Afrique. Et plus que ça, moi...avec mon chef je faisais du bon boulot, mais il est tombé malade, et le lundi d'après je trouve un autre chef il s'appelle (réfléchi)....c'est un turc...il s'appelle Oktay, je travaillais une semaine pas de problème, je respecte les consignes, le chantier, je travaille bien du lundi au vendredi...le vendredi à sept heure on termine le boulot, il me donne une fiche et me dis pour l'instant on ne travaille plus ici....mais à cause de quoi ? Parce qu'il veut faire travailler son beau-frère.... ».*

- Quelques temps d'arrêt pour se désaltérer....

MJ « *Je vais voir Christine la patronne de l'agence intérim pour récupérer mon chèque, je lui montre les papiers...six mois avec Norbert pas de problème, avec Oktay une fin de mission alors qu'il y a encore du boulot, je ne comprends pas, pourquoi ? Elle me dit « lundi tu passes il n'y a pas de problème ».*
Je lui demande pourquoi une fin de mission alors qu'il y a encore du boulot, elle me répond qu'il cherche à faire travailler sa famille...mais pourquoi ça ? Ce n'est pas normal ! J'étais disponible, je travaille bien, parce que les entreprises c'est eux qui cherchent, pas les intérim, c'est eux qui cherchent les gens, les boîtes d'intérim sont l'intermédiaire entre le patron et l'ouvrier, parce que le patron cherche des ouvriers...pas l'intérim...ce n'est pas le patron qui paye mais les intérim et lui il paye aux intérim.... (Les bras sur les hanches, très énervé).
Lundi je vais voir Christine qui me dit que ce connard a dit que c'était fini !y a encore du boulot à Wintzenheim... mais il cherche un boulot pour son beau-frère et moi rien de rien, j'étais rentré au foyer parce qu'il fait froid, tu peux pas rester dehors avec la neige, le vent....alors je vais au foyer en hiver...pas de problème, j'ai ma chambre, on mange bien, le lendemain je me lève à sept heure parce que là-bas le petit déjeuner est à sept heure mais je ne mange pas, je bois juste un café et je pars...J'étais avec Roger dans la même chambre (il est décédé, l'air attristé) il me demande si je veux travailler, il m'a dit viens avec moi au « bureau ».

C'est ce Monsieur qui vous a fait connaître cet endroit et appris comment travailler ici ?

MJ « Je connaissais l'endroit, mais lui il voulait que je reste avec lui.... il était fatigué...il y va pour faire la manche... (Il me montre un coin) il était assis là-bas...le premier client... nous a donné vingt euros...C'est bon ça marche...alors je continue...on était ici vers neuf heure on n'avait pas de sous, rien de rien et on a eu un premier client, et comme ça que je commence...je juge pas les gens, chacun son caractère.... il y en a qui ont des sous et qui donnent pas et d'autres qui n'ont pas de sous et qui donnent ! Chacun sa vie....

Parce que moi normalement, je pense, je fais quoi maintenant ? J'ai mes CV et comme ça je vais voir les agences intérim, je trouve un boulot, je suis disponible, si je ne trouve pas de boulot, je reste au parking, parce que je connais tout le monde, j'ai jamais créé de problème, je n'ai jamais eu affaire avec la justice, je suis un homme honnête, mais je fais quoi maintenant ? j'ai pas de boulot...j'ai besoin de manger, de boire, je pense...je pense beaucoup à eux, j'ai du mal à dormir car je pense beaucoup à mes enfants, à ma femme, à ma mère...j'ai une sœur qui habite pas loin...j'oublie pas ma première femme, même Muriel, je ne l'ai pas oublié, parce que je suis un homme bien, avec du cœur, si je suis riche...je ne laisse pas les gens tomber, comme moi dans la merde ! ».

- Il tourne les talons et scrute le parking.....discute quelques minutes avec deux touristes et reviens. Il continue :

MJ « Il faut donner un coup de main aux gens, pour moi, je pense aux gens qui sont dehors, moi quand je dors, je pense aux gens qui vivent dehors, c'est pas normal ! Ils vivent dehors, ils n'ont pas de toilette, avec des voleurs, des agresseurs c'est pas normal ! C'est pas une vie !maintenant c'est l'été tu peux dormir dehors, mais l'hiver tu fais quoi ? la neige, la pluie tu fais quoi ?Je cherche un boulot en intérim, ici à Colmar, je donne mon numéro de téléphone...je dis deux choses soit elle me donne du travail, soit je vais au bureau, je peux pas rester entre quatre murs, je suis juste dans mon logement pour dormir c'est tout, et encore en été quand il fait beau je reste dormir sous les arcades là-bas (il me montre l'endroit à quelques mètres du parking)...ici tu discutes avec les gens, moi j'aime pas rester entre quatre murs parce que je suis un homme honnête, je donne des conseils aux gens parce que ici il y a beaucoup de gens étrangers, moi je suis un homme courageux...plus que ça j'attends...je reste au parking...c'est mieux. ».

- Nous arrêtons là l'entretien et nous donnons rendez-vous pour la semaine prochaine.

- De retour sur le parking, je constate que Monsieur Joe a rasé sa légendaire moustache et s'est coupé les cheveux, il a l'air détendu. Je lui remémore les dernières informations sur lesquelles nous nous étions arrêtés. Monsieur poursuit :

MJ « Norbert est tombé malade et j'ai travaillé avec l'autre, le turc Oktay pendant une semaine... qu'est-ce qu'il a fait ? Du lundi au vendredi on travaillait et il m'a dit « fin de mission, je travaillais avec vous une semaine et fin de mission, c'est comme ça » (c'est à ce moment-là qu'il hausse la voix comme pour que sa protestation trouve un écho) je suis allé voir Christine le lundi et je lui ai dit quand je travaillais avec Norbert il n'y avait pas de problème, pourquoi maintenant c'est le fils ou le beau-frère d'Oktay qui travaillent à ma place ? Les trucs... c'est pas comme nous ils s'entre-aident entre eux... Pourquoi vous croyez qu'il y a la guerre en Tunisie, en Algérie et au Yémen ? Parce que les présidents, ils ne sont pas corrects... (Voix haute), les présidents des arabes ils ne sont pas corrects ils sont des voleurs ! Même si je rentre en prison pour avoir dit ça c'est la vérité !

Le connard de Sarkozy moi je l'ai insulté quand je l'ai vu au Champs de Mars... (Avec un sourire) eh oui...ce n'est pas un français pur ! Comme moi, c'est un hongrois, c'est la faute de Chirac qui l'a mis au pouvoir, son père était un ami de Chirac !.....et moi je dépose mes CV je donne mon numéro de téléphone... à l'époque j'avais pas de maison, je dormais dehors comme un fou ! il y avait un Monsieur italien, avec une pizza... il m'a dit : Jo (précisant que des fois il logeait chez lui) je te ramène au foyer, tu dors, tu te douches, tu prends des vêtements... pas de problème...

Il m'amène au foyer à Espoir Colmar...j'ai pas de sous, comme ça on était devant la télé avec Roger, un bon mec, s'était un bon mec, il m'a dit : « je te montre quelque chose, tu es capable de travailler ? Je lui réponds oui, il me dit viens je te montre, le lendemain, on arrive ici (le bureau) c'est lui qui me montre... il était assis là-bas (il me montre du doigt un endroit)... moi je fais le parking, je garde les voitures pour avoir des sous parce que lui il me montre le parking. Le premier client nous a donné vingt euros, c'était bon...et c'est comme ça que j'ai commencé, j'ai mis des CV donné mon numéro de portable mais souvent il n'y a pas de travail, des fois oui, des fois non, j'attends, je ne tourne pas dans les rues comme un fou, moi...je suis très intelligent, mais les gens me regarde comme si j'étais un clochard, moi je suis un homme d'affaires...c'est la vérité ! ».

- **Et vous pensez quoi de ce terme ?**

MJ «Je ne suis pas un clochard, je surveille les voitures, il n'y a pas de problème, je picole, comme tout le monde...il y a des hommes...des femmes qui boivent, c'est pas interdit...C'est juste pour bien réfléchir ! Pas de vin, pas de marin ! Moi au parking, je ne dérange personne, il y a des gens très gentils, ils me donnent des sous (regard dans le vide en réfléchissant) je ne tourne pas dans les rues c'est mieux au parking Saint Eloi...même chez Espoir, je travaillais juste l'après-midi là-bas mais je suis partis ! J'étais contrôleur des affaires qui arrivaient, mais 3 euros de l'heure ce n'est pas beaucoup ! je commence avec eux, je signe, je signe, je signe des papiers, des formulaires pour dire les affaires qui sont arrivées au magasin, du lundi au vendredi... c'est une entreprise qui marche bien, je me dis dans ma tête... parce que des fois je parle tout seul, je réfléchis...je parle tout seul à cause de la misère, je travaille du lundi au vendredi et elle me donne quarante-neuf .cinquante euros la

semaine alors que chez Knobel je touchais cinq cent à cinq cent cinquante euros la semaine, moi je rigole, je lui dis à la secrétaire c'est quoi ça ? Mais Madame c'est quoi ça ? Elle me dit que c'est la loi ici...je monte voir le directeur...Lui c'est un criminel, il prend des gens pour des cons ! (silence).

Pourquoi c'est un criminel ?

MJ « Les gens qui travaillent là-bas ont été en prison...moi je suis un homme net ! Je suis jamais allé au commissariat ou en prison...je dépose mes CV dans toutes les boîtes intérim... parce que je suis un homme capable, j'ai de l'expérience ans le Bâtiment et les TP le nettoyage et plus que ça ! J'ai des enfants et mes enfants viennent chez moi me demander des sous, je ne laisse pas mon fils, ma fille ma femme tomber comme ça, alors je suis partis...je gagne plus au parking, parce que si il y a quelqu'un qui casse ce n'est pas normal, plus que ça ! J'ai beaucoup de clients, tous les gens qui habitent ici, ils me connaissent bien, ils me laissent les clés de leurs voitures des fois quand ils vont faire une course... je suis un homme de confiance, de la sécurité ! C'est ça l'essentiel pour moi... ».

- Il rallume son cigare et prend une pause pour assouvir un besoin dans le coin du parking, il revient en se rhabillant et en s'excusant :

MJ « Je suis capable, je reste ici la journée de huit heure au soir, y a quelqu'un qui me donne, il me donne pas des fois, y a des gens et y a des gens la vie c'est la merde ! (suite en arabe) la vie c'est la merde Monsieur Lion... normalement nous on vit dans la vie, tout le monde...mais tu trouves des gens qui sont heureux parce qu'ils ont des sous et les parents laissent des sous et des bâtiments à eux...et les sous ils tombent tout seul !...et tu trouves des gens malheureux comme moi (haussement de la voix)... plus que ça ! Comme moi, parce que Monsieur Lion, même mes enfants ils viennent chez moi... ici... au parking ou dans mon appartement mais... c'est pas une vie, normalement... c'est la merde...parce que moi je connais beaucoup de gens des anglais, des allemands... des américains...ici au parking toute la population arrive...ici. C'est difficile de travailler dans un parking... car chacun à son moral, son caractère, moi je ne juge pas les gens... parce que si je montre une place et si elle ne veut pas c'est pas mon problème !.... ».

- Il retourne à sa tâche en allant vers une personne sur le parking, il converse avec elle quelques instants et revient vers nous et poursuit son récit :

MJ « Je pense la nuit en me disant je fais quoi ? Si j'ai pas mon alcool je pense beaucoup à mes enfants, mes femmes...si je n'ai pas d'alcool je ne peux pas dormir, je ne prends pas de médicaments, des cigares, un peu de vin, je mange un petit peu et je dors...je regarde la télé jusqu'à minuit les westerns ! J'aime bien les westerns avec JoE l'indien....C'est la vie...moi je reste pas entre quatre murs, j'aime pas la maison, j'aime quand je bouge, un peu d'air...la vie et des belles femmes....(avec un sourire)...ici il arrive des belles femmes...c'est important les femmes...c'est les femmes qui commandent...c'est pas les hommes, c'est les femmes qui commandent dans la vie, même si tu trouves un président, derrière lui il y a une femme elle lui donne des conseils la nuit...Barak Obama ou Sarkozy ? La dame de fer... Margareth Thatcher... ce n'est pas l'Amérique ou la France qui commande c'est elle ! Elle est

dans un palais tranquille avec des sous...Je l'ai vu j'étais en Angleterre juste trois mois... ».

- Nous sommes interrompus dans ce récit par une dame qui demande à Monsieur Joe si le parking est payant. Il lui répond non pas le dimanche, Monsieur Joe lui déclare qu'il a besoin d'argent, elle lui répond « après », il lui crie : « *eh oui je travaille je suis un homme d'affaires !* », il continue avec un sourire :

MJ « C'est comme ça Monsieur, c'est la vie, il y a beaucoup de clients ici, et je gagne ma vie, je ne suis pas un voleur, un agresseur ! et plus que ça je pense à ma famille, mes enfants, mes clients, quand je suis debout toute la journée, je me lève le matin, je prends ma douche, je ne mange pas le matin...moi, je ne peux pas...c'est le corps, c'est le bon Dieu qui m'a donné la santé, je mange à midi des fois et des fois je ne mange pas jusqu'au soir...les gens ils m'appellent Saddam, le Lion, Jo ou Ben Laden ! ».

Vous organisez vos journées en fonction de votre travail au bureau ?

MJ « Ah ma vie, je me démerde...dans la vie il faut trois choses...trois choses : la santé, les sous, et une femme ! Si tu dors tout seul... c'est pas normal, il faut une belle femme... ronde, moi je les aime bien ronde...grosse, j'aime pas les maigres ! Ah ! Christine (sourire) elle était bien elle aussi..... ».

- Nous arrêtons là notre discussion pour aujourd'hui Monsieur me déclare qu'il doit aller voir les agences intérim.
- Nous retrouvons Monsieur Joe comme d'habitude maintenant. Nous constatons encore un changement au niveau de sa présentation de soi. Il porte un costume, et a abandonné sa casquette et son manteau. Nous lui posons la question de ce changement, il me répond que c'est l'été, et qu'il faut du changement. Après lui avoir rappelé la fin de notre dernière discussion il reprend :

MJ « J'ai trois nationalité, marocaine, française et belge, parce que j'étais à Lille et j'ai fait faire une autre carte en Belgique...moi, moi...je travaille partout, je fais des bâtiments, du TP du nettoyage, je change es serviettes pour les gens dans les entreprises...comment elle s'appelle ? (quelques moments de réflexion) ah oui... la société GCF, j'ai travaillé six mois avec eux, j'étais là-bas en 2005...parce que ils payent pas bien je suis allé à Knobel car ils payent mieux, là-bas je gagnais beaucoup de sous...mais le problème c'était ma femme, Mumu... je lui ai donné le code de la banque, elle est parti à Lille, parce que sa famille ses parents et ses grands-parents sont là-bas. Et moi je suis resté ici, parce que je travaille au tunnel de Sainte Marie....mais elle...elle a pris les sous et elle est parti à Lille...je dors au foyer à Sélestat....je lui ai donné une procuration de mon compte parce que moi je travaille toute la semaine à Sélestat, et en cas où elle a besoin d'argent...elle peut aller sur mon compte...mais elle a tout pris et elle est parti à Lille. Lille c'est une grande ville, je sais pas où elle est... je suis rentré ce vendredi j'ai toqué à la porte...personne...je suis allé voir les voisins ils m'ont dit qu'elle est parti à Lille, je lui ai téléphoné, je lui ai

laissé des messages sur son portable, et elle m'a dit qu'elle reste à Lille pour le travail...Elle me répond c'est ma vie personnelle...Et moi je suis resté à Colmar ici dans la merde...je préfère rester au bureau c'est mieux ici, j'ai beaucoup de clients, les gens ils me respectent... mais je travaille dans une entreprise et le soir je reste ici de dix-sept heure à vingt-deux heure le samedi et le dimanche je travaille ici, et comme ça... moi je souhaite une bonne vie pour les gens qui dorment dehors ou au foyer, c'est pas normal ! (il hausse le ton de sa voix)... parce que si tu rentres pas à dix-neuf heure au foyer...ils te laissent dans la rue jusqu'à vingt et une heure sans manger...c'est pas normal !

Ils te laissent comme un chien...même les chiens ils ont un abri ! Là c'est l'été...il n'y a pas de problème tu peux dormir dehors...mais en hiver...là avec la neige...c'est dur...c'est pas normal ! Nicolas Sarkozy il a rien fait pour les gens...il est même pas français...il est hongrois...il a été poussé par Chirac avant d'être élu parce qu'il a promis au vieux et aux veilles qui ont peur la sécurité...Mais il fait rien pour les gens qui sont dehors ! Moi si je vois une vieille...Elle s'écarte de mon chemin...mais pourquoi ? Je suis honnête moi...au simply...ils me connaissent tous... ».

Vous êtes vraiment élégant, on dirait qu'on vous allez à un rendez-vous ?

MJ « (Avec un grand sourire).... Je suis allé chez le procureur c'est pour ça, et là bientôt je vais mettre un costard blanc, prendre une douche, je vais aller voir le maire pour trouver du boulot...je reste pas à la maison...je suis ici dès sept heure le matin et je rentre à vingt heure , je mange ...je regarde la télé et je dors...Mais j'ai pas de femme ! Je suis bien en France, j'ai pas de problème avec l'Etat, les administrations et les gens...mais mon problème c'est ma femme...j'ai pas de fiche de paye pour la prendre avec moi.....pour moi l'essentiel c'est d'avoir une femme, j'ai vu avec la DDASS mais j'ai pas de fiche de paye pour qu'elle vienne ! Donc je cherche du travail, je bricole en attendant, si je suis ici c'est pour mes enfants et pour l'ambiance ! ».

- Nous sommes interrompus par un coup de téléphone pour Monsieur Joe, quelques minutes de conversation en langue arabe.

MJ «C'est ma femme Khoka.... celle qui habite au Maroc....elle est au Maroc et elle m'appelle parce qu'elle veut des sous ! (en rigolant).... les femmes c'est comme les voitures ! moi j'aime les femmes, et les voitures...il y a autant de femmes différentes que de voitures différentes....la femme c'est elle qui commande tout... elle est responsable de ta venue au monde...eh oui... quand tu es petit...elle te dit tu manges ici et ça.... tu dors là...tu te laves...elle fais l'éducation...alors que l'homme non...j'aime ma mère et ma femme...les femmes elles sont plus intelligentes que les hommes...elles ont plus de QI, je le sais j'ai lu ça...il faut être gentil avec elle, si tu veux qu'elles soient bien avec toi...une femme c'est pas bête ! C'est elle qui éduque l'homme...».

La dernière fois que nous nous sommes vus, vous m'aviez parlé d'une femme du nom de Christine, vous pouvez m'en dire plus sur elle ?

MJ « *Christine, je l'ai rencontré au parking, j'étais avec elle pendant deux ans...elle a un logement, et elle m'a invité chez elle, ici elle paye rien au parking...on a fait une relation, elle... c'est une femme de ménage qui travaille deux heures le matin derrière là-bas, elle a pas beaucoup de sous...alors dès qu'elle met sa voiture sur le parking je lui dis laisse je la garde... vas travailler ! Un jour elle m'a invité et je suis resté deux ans avec elle...elle m'a dit de venir avec elle à Bordeaux parce qu'elle a de la famille là-bas...j'ai dit non je reste à Colmar, j'aime bien Colmar, ici je connais tout le monde...il y a des gens dans la rue que je connais même pas.... qui me voient et me disent bonjour Joe...*

- Une Pause s'installe pour aller voir une personne qui tente de mettre une pièce dans le parcmètre. Monsieur Joe lui explique que nous sommes dimanche et qu'elle n'a pas besoin de payer le parcmètre. La personne sourit. En partant Monsieur Joe, lui fait un signe de la main avec un large sourire signifiant qu'il souhaiterait avoir une pièce. La personne s'exécute.

MJ « *J'aime bien Colmar pour l'ambiance, surtout le parking, même quand je travaille je viens ici tous les jours et soirs et les samedis et dimanches...ici c'est l'ambiance que j'aime...c'est l'école, tu trouves des belges, des italiens, des anglais, tu apprends beaucoup...la langue...alors elle est parti à Bordeaux et moi je ne l'ai pas suivis parce que tous les gens me connaissent ici...le problème juste c'est que ils te demandent des diplômes...c'est ça le problème...Christine elle est parti et moi je reste tout seul...je connais une autre femme, elle est médecin elle vient me voir tous les matins....elle rend visite aux personnes âgées dans le quartier et elle passe chaque fois me voir pour savoir comment je vais.... ».*

Vous êtes très respecté ici, à voir tous les passants qui vous connaissent et vous saluent

« *Ah oui ça c'est vrai....mais je veux travailler...avant j'étais à Espoir mais je suis partis car il paye pas ! deux euros de l'heure qu'est-ce que je vais faire avec ça plus mon RSA de quatre cent euros j'ai cinq cent cinquante à la fin du mois...c'est rien ça ! Pourtant j'ai beaucoup d'expériences dans le bâtiment, les travaux publics je sais tout faire mais on me donne pas de travail ! Pour les agences intérim seule l'expérience compte, les diplômesPas besoin !....mais je trouve pas de travail (long silence)..... Il y a des gens qui sont jaloux... »*

De quoi ?... du fait que vous travaillez au bureau et que vous arrivez à gagner un peu d'argent ?

MJ « *Non, les français ils ne sont pas jaloux...mais il y a des gens qui vous juge...moi j'aime pas rester entre quatre murs...le matin quand je me réveille...je vais chercher l'argent...eh oui c'est ça quand tu as des enfants, une femme derrière toi... ».*

- Un appel téléphonique nous interrompt. C'est à nouveau sa femme (Khoka) qui lui demande de l'argent, il parle ensemble en arabe pendant une dizaine de minutes. La conversation terminée Monsieur Joe m'explique :

MJ « *Je lui envoie une partie de mes sous au Maroc, elle me téléphone parce qu'elle s'inquiète de pas avoir eu mon argent...en plus en ce moment c'est le Ramadan...il faut encore plus d'argent pour acheter le poisson, la soupe le tajine...s'il n'y a pas de poisson et de tajine, c'est pas un bon diner, il le faut, ah oui... c'est comme ça...il y a des gens qui sont jaloux...même il y en a qui me demandent des sous ou une cigarette... ».*

- (Pause de quelques minutes pour placer quelques véhicules à l'aide de gestes des bras) -

MJ « *Moi je suis serviable, quand j'ai besoin de tabac je vais chez Marie(une buraliste du coin de la rue) au bureau de tabac et je vais en acheter...elle est très gentille cette dame, elle me permet de stocker mes bouteilles pour le parking, je ne peux pas les amener chez moi...quand je veux la voir j'ai pas besoin de faire la queue comme les autres clients...je passe par derrière le magasin...elle me fait confiance...un jour elle m'a demandé d'aller lui acheter des médicaments, je lui ai acheté... elle m'a remboursé...c'était quatre-vingt-cinq euros elle m'a donné deux cent euros.....je suis dans la misère, mais maintenant je suis un homme d'affaire (avec un sourire)...j'étais hier chez le patron d'un cabaret à Colmar, il y a beaucoup de gens là-bas...on verra. Il y a beaucoup de gens que je connais là-bas qui me demandent : « alors Joe la voiture elle est bien garée ? »... ».*

- L'entretien s'achève et Monsieur Jo me précise qu'il sera absent tout le mois d'août. Il part rendre visite à sa femme au Maroc. Nous nous donnons rendez-vous au mois de septembre pour continuer le récit.
- Un bon mois est passé depuis notre dernière rencontre. Nous retrouvons Monsieur Joe de retour du Maroc en costume blanc. Il est en train de discuter avec une personne souhaitant payer au parcmètre, Monsieur Joe lui indique qu'aujourd'hui nous sommes un jour férié et que ce n'est pas payant. Nous le laissons terminer et me dirige vers lui. Il est content de nous revoir, nous le questionnons quant à son séjour au Maroc il nous répond : « *c'était très très bien j'ai pu me reposer, faire les marchés, voir ma femme et mon fils et passer du temps avec eux, c'est important..... »*

Je lui parle également de mes vacances en Turquie et me déclare : « *Ah j'aime la Turquie et les turcs, ils sont bien les turcs, je suis déjà allé là-bas j'aime bien la mentalité des turcs... tu étais dans quelle ville ?* »

Istanbul

MJ « *Je connais cette ville j'y suis déjà allé il y a longtemps, c'est une ville magnifique....la mentalité elle est différente qu'en France.*

Les gens ils sont différents, ils en a qui donnent et d'autres qui donnent pas....mais moi je juge pas, chacun ses problèmes...il y a des gens qui ont des problèmes de sous, de santé...regarde là-bas, il y a un médecin, ils passent juste pour amener une radio...ils sont ailleurs, ils ont pas le temps...chacun à ses soucis...Moi je vois les gens et je sais ce qu'ils ont dans le cerveau....je sais ce qu'ils pensent dans leur regard....Regarde, lui je lui dis que c'est gratuit aujourd'hui....et il me croit pas, il va voir le parcmètre pour savoir....il me fait pas confiance.... ».

Et ça vous énerve ?

« Non...ça me fait rigoler....je bois de l'alcool pour ne pas m'énerver...3 litres par jour...si je bois pas je m'énerve.... ».

Avec les gens ?

« Non tout seul....je pense à plein de choses, ma femme, mes enfants....et quand je bois je trouve la solution, alors que si je bois pas... ma tête elle est comme une pierre...je pense à mon fils qui va pas bien au Maroc...Ahmed, les jeunes c'est plus comme nous....ils veulent de l'argent...moi mes enfants ils viennent me voir dans mon appartement pour me demander de l'argent, ils sont avec leurs copains, leurs copines, ils veulent des sous pour le cinéma, le sandwich....et après ils repartent.... » .

Mais ils ne s'inquiètent pas de savoir comment vous allez ?

« Non, ils veulent les sous et ils partent...c'est les parents qui s'inquiètent pour leurs enfants, et c'est pas l'inverse...les miens, ils croient que j'ai des sous parce que je suis en costard blanc (en rigolant)....quand je rentre chez moi je suis tout seul....je prends une douche et je fais une sieste...et après je regarde la télé...parce que je suis seul, je parle avec qui ?

Le diable ?...normalement quand tu rentres chez toi tu as une femme qui t'attend, à qui tu penses, des enfants, tu t'occupes d'eux, tu penses à eux à savoir s'ils vont bien...et quand t'es tout seul tu fais quoi ? Je pense beaucoup à ma femme et mes enfants...quand je bois ça va mieux je peux dormir.... ».

Vous buvez depuis longtemps ?

« Depuis l'âge de quinze ans.... ».

- Une chanson passe à la radio qui est posée dans son « bureau » distillant un bruit de fond. Monsieur Joe m'interpelle, en nous disant : « Ah ! Elle est belle cette chanson ».

Et votre radio, elle est tout le temps allumée, c'est important pour vous ?

MJ « Ah oui...sans la musique ça va pas...j'ai toujours la musique ici, la musique c'est l'énergie...c'est une ambiance ! Mais je l'a met pas trop fort parce que je veux pas déranger, j'aime pas déranger, ici, il y a beaucoup de personnes âgées, malades, qui veulent être tranquilles, il faut pas les déranger avec la musique trop

forte...la musique c'est la vie...ah oui...moi je respecte les gens, ils me connaissent tous ici...ici c'est comme un théâtre, il y a des gens qui rentrent qui sortent, un va et vient...il y a des gens qui sont gentils, d'autres moins, qui ont leurs problèmes, de gaz, de loyer, de santé...c'est comme ça... viens rapproche toi, met toi au soleil...c'est important le soleil, comme à Marseille... ».

La ville où vous êtes né...

MJ « *Ah oui (avec un sourire)... là-bas aussi j'ai mon parking, je me mets au soleil, avec ma bouteille, près il y a un pêcheur qui vend son poisson, ah oui ! C'est tranquille là-bas, il y a la mer....ici il y a pas la mer (en rigolant)...c'est sec ! ».*

Et à Marseille, les personnes aussi vous connaissent sous le nom de Monsieur Joe ?

MJ « *Ah oui, l'homme au chapeau noir, c'est moi, c'est le film de ma vie...peut-être...là-bas c'est bien, ici il n'y a pas la mer, mais il y a des piscine, là-bas, près de l'atelier Espoir... chaque fois que je passe devant...oh yeah (l'air nostalgique) je me souviens en 2004, avec l'entreprise, on a installé le carrelage, et maintenant chaque fois que je passe je regarde les enfants qui s'amuse, et je pense que j'ai construit le début de cette piscine...et les enfants qui sont heureux.*

La famille c'est important...normalement une famille c'est fait pour être ensemble, unie, si chacun est de son côté...ça va pas...moi je suis tout seul... un jour je me souviens avec Mumu je dormais, c'était un dimanche, Mumu elle est venue me dire quand je dormais, eh ! Les hommes ils doivent se bouger !...c'est vrai je me suis levé pour faire le petit déjeuner...c'est important il faut s'occuper de sa famille.».

- A plusieurs reprises, les jours suivant, je reviens sur le parking pour voir Monsieur Joe mais il n'y est plus. Trois semaines se passent. Je me rends à nouveau à cet endroit, où là je le retrouve fidèle à lui-même dans son activité quotidienne. Je lui pose la question de son absence, il me répond :

MJ « *Oui j'étais occupé à aller voir mon avocate pour faire revenir ma femme et mon fils du Maroc...mais il me manque des papiers...j'ai vu ça avec Samir...on a téléphoné à la préfecture mais ils veulent rien savoir il me manque des fiches de paye et je peux pas mettre celles d'Espoir dedans...il faut des fiches de paye pour que je puisse avoir un autre logement et faire venir ma femme et mon fils. »*

Oui je sais c'est considéré comme une activité d'utilité sociale et on ne vous donne pas de fiche de paye pour ça.

MJ« *C'est la merde....j'ai pas de travail.....et je peux pas faire venir ma femme.... (Long silence)....je veux faire venir Ahmed en France je veux pas qu'il reste au Maroc, c'est des connards là-bas, je veux qu'il soit avec moi en France ».*

- Il fait très froid après presque une demi-heure d'entretien Monsieur Joe me demande si je ne peux pas le reconduire à son logement, il me dit :

MJ « *Aujourd'hui il fait trop froid, les gens ils ne viennent pas ils restent chez eux....alors moi je rentre ça fait depuis 8 heures ce matin que je suis au parking et rien....* ».

- Nous empruntons le chemin pour nous rendre à mon véhicule. Sur la route il me parle du froid en me déclarant :

MJ « *C'est pas normal de telles températures, il fait trop froid....j'ai des gants mais même là j'ai trop froid, ces gants c'est un militaire qui est passé au bureau et me les a donné, il m'a offert un sandwich aussi il est très très gentil....l'autre fois une femme elle m'a offert sur le parking un café....les gens ils sont gentils avec moi....* ».

- Nous arrivons dans son logement, situé dans une de Z.U.P de Colmar. il nous propose de visiter celui-ci et de continuer l'entretien « au chaud ». En montant les quelques marches, il me précise qu'il est en train de le repeindre : « *Je suis en train de refaire les murs...mais bon, j'ai pas le temps je suis toute la journée au parking....Mohammed il est pas content (avec un sourire) il voudrait que je sois plus dans mon logement....pour repeindre* ».

C'est Mohammed son travailleur social qui l'accompagne dans cette rénovation. Il me montre le premier pan de mur repeint et m'explique ceci : « *Je voudrais changer la couleur....pour ma chambre...je veux quelque chose de clair....(avec un sourire).....* »

En allumant son poste de télévision, il me montre la photo de son fils Ahmed resté au Maroc avec sa femme, qu'il souhaite faire revenir en France, il me dit :

MJ « *C'est lui Ahmed...je veux qu'il revienne en France je veux pas qu'il reste au Maroc...il faut qu'il revienne avec Khoka...mais il me faut douze fiches de paie ! Au Maroc il en faut que trois et en France douze! C'est fou, j'ai besoin de douze fiches de paie et d'un F3 sinon ils peuvent pas venir..j'ai vu ça avec mon avocate Cathy, elle est très gentille avec moi.....* ».

- Il nous propose de prendre place dans le salon. La pièce très encombrée, nous circulons en zigzaguant pour nous rendre vers la table, encore remplie des restes de repas de la veille...Monsieur Joe me propose un café. Il se dirige vers la théière, fait chauffer de l'eau et nous verse de la chicorée dans un verre. En attendant nous fumons un cigare ensemble.

Il vous plait votre logement ?

MJ « *Oui....enfin j'y suis pas beaucoup, j'ai pas le temps de m'occuper du ménage (en rigolant)...il me faut une femme pour ça ! eh oui....je suis tout le temps au parking, je peux pas être ici...sauf le soir, et encore ça dépend.....il faut que je travaille sur le parking tous les jours....même le dimanche et jours fériés, c'est là qui y a des touristes, plus de monde.....* »

Et vos autres enfants, Oussama et Ihmen ils sont en France eux ?

MJ « *Oui ils sont grands, ils font des études.....Ihmen elle est à l'université à Strasbourg, elle vit en cité, et Oussama il étudie la menuiserie au lycée technique à Colmar....ils viennent me voir tous les soirs, au parking ou à mon appartement...il me demande des sous...ah les enfants...ils veulent manger dans des snacks avec les copains et copines...ils leur faut toujours des sous....mais moi j'ai pas beaucoup d'argent je leur donne cinq euros, eh oui je laisse pas mes enfants sans rien....Oussama il joue au foot aux sports réunis à Colmar, et on joue souvent à la PlayStation quand il vient chez moi....il aime bien ça ! ».*

Mais il habite où ?

MJ « *C'est ma sœur au quartier....mais il couche souvent chez des amis...je donne de l'argent à ma sœur aussi parce qu'elle s'occupe de lui...mais lui il veut pas manger à la maison, il préfère manger avec ses copains dans des snacks.... ».*

Il vient vous voir tous les soirs ?

MJ « *Oui et il dort là-bas (il me montre son lit) et moi je dors par terre dans le couloir parce que s'il y a quelqu'un qui sonne, je lui réponds tout de suite, je veux pas les laisser dehors... ».*

Mais vos enfants Oussama et Ihmen vous les avez fait venir en France avec vous ?

MJ « *Oui ils étaient inscrits sur mon passeport, ils étaient encore mineurs... ».*

C'est au moment où vous avez divorcé avec Khoka et que vous êtes partis en France avec Muriel ?

MJ « *Oui voilà, et on a habité tous ensemble à Algolsheim. C'est quand je suis parti du Maroc, je voulais plus rester là-bas.... ».*

Pour quelles raisons ?

MJ « *Les problèmes avec ma belle-sœur, mon frère il est décédé et elle, elle voulait le magasin.... Les huissiers un jour ils sont venus chez moi ils m'ont donné un papier avec marqué dessus que je devais aller au tribunal...je leur ai expliqué que le magasin il est à moi mon frère il a fait les papiers....elle voulait aussi la villa que mon frère et moi on avait construit ensemble, après le travail, on avait fait un deal avec les entreprises de maçonnerie, ils se servaient en pièces pour leurs voitures et ils nous fournissaient en échange le ciment et les briques.*

Elle voulait la maison aussi. Alors je suis passé devant le tribunal et j'ai gagné parce que j'avais les papiers en règle (avec un sourire).

Tu vois au Maroc, je reste à la maison avec ma famille, ma femme, mes enfants, avec mon fils on sort faire les courses, pour faire le diner et j'achète du shit, et après on prépare le diner, et on discute, on rigole....je sors pas au Maroc... je n'ai pas d'ami.... ».

Pas comme en France où là vous êtes dehors au « bureau » et vous avez plein de personnes avec qui vous discutez

MJ « Ah oui, en France je suis chez moi et je connais plein de monde, au Maroc je reste à la maison je veux pas sortir....je dis toujours à Oussama de rester seul pour soi de pas fréquenter des gens qui t'amène des ennuis, c'est ça l'éducation....il a des copains qui font des conneries et moi je veux pas qu'il traîne avec eux....je lui donne des sous et il reste seul, c'est mieux.... ».

Nous stoppons ici notre entrevue, Monsieur Joe nous déclarant : *« je suis fatigué en ce moment le froid, tous les jours travaillé sur le parking par ce froid, c'est pas facile....on se revoit la semaine prochaine pour continuer mon histoire.... »*

- De retour sur le parking, la semaine suivante je voulais revoir Monsieur Joe pour confirmer certains points de sa vie.

Comment va votre fils, il est venu vous rendre visite cette semaine ?

MJ « Oui ...Il vient me voir souvent, ça va mais il lui faut des sous...il sort avec des copains, des copines, il lui faut toujours des sous ! Et moi je fais mon possible, je vis dans la merde, mais je laisse pas mes enfants dans la merde ! (il rallume son cigare éteint)

Et concernant votre argent, vous avez un budget ?

MJ « Eh, mais je gagne que le RSA....450 euros par mois, c'est rien du tout...qu'est-ce que je peux faire avec ça ? Pour moi il me faut dix euros par jours (...), trois euros pour les cigares, un paquet de cigares, deux euros pour le loto, deux euros pour le quinté, (avec un sourire) quatre euros pour acheter deux bouteilles de vin, et tous les jours je donne cinq euros à mon fils pour qu'il mange avec ses copains. Et surtout pour qu'il ne fasse pas de conneries ! Qu'il aille chercher l'argent ailleurs ! Eh oui ! Si tu comptes ça fait 15 euros en gros par jours multiplié par 10 jours ça fait cent cinquante euros multiplié par trois....trente jours ça fait un mois, ça fait quatre cent cinquante euros, tout mon RSA ! (en rigolant) et après j'ai plus de sous !.... ».

Comment faite vous pour payer votre loyer ?

Monsieur Joe en souriant : « Oh des fois je paye le mois suivant, c'est que quarante ou soixante euros par mois ; ils sont gentils avec moi.... »

Monsieur stoppe son intervention afin de renseigner deux touristes : *« le centre-ville c'est par là Messieurs, Dames (avec un sourire).. ».* Puis il reprend :

MJ « Ici il y a aucune voiture cassées, abimées, ou brûlées ! Je suis là moi, mais les gens faut qu'ils pensent à moi ! Quand tu poses ta voiture ici et que tu vas faire un tour dans la ville ou que tu vas travailler, et que tu reviens et que tout est bon, personne à toucher à ta voiture...ça c'est l'essentiel ! Mais les gens ils te donnent pas, surtout les jeunes, oh yeah !....

Un jour il y en avait plusieurs mais c'était pas des français, c'étaient des roms, ils cassaient les voitures mais moi je les ai vus et je les ai dégagé (avec un mouvement du bras) très vite, ils ne sont plus jamais revenus ! Ils sont maintenant au parking derrière l'ancien commissariat, ils cassent les voitures là-bas(...) Mais pour quelqu'un qui travaille et qui a une voiture si quelqu'un la casse c'est pas normal !...

Un exemple je laisse ma voiture ici et quand je reviens je vois qu'ils ont cassé une vitre, ça pour moi c'est interdit ! Je les jette tous, allez hop dégagez ! Ici y a personne qui vient ici, moi je suis un homme honnête (l'air pensif quelques instants)....je suis jamais allé au commissariat, au tribunal, à la police, parce que je fais mon boulot bien, je demande rien à personne...je connais beaucoup de monde de Colmar, Strasbourg, Sélestat.... ».

C'est vous le patron sur ce parking, personne ne vient vous chercher des problèmes ?

MJ « Non, normalement c'est tranquille mais des fois (...) Une fois c'était un dimanche, oui c'est ça un dimanche, y avait un gars que je connais... »

Une personne dans la galère comme vous ?

MJ « Non ! Lui il a des sous ! Mais il vient me voir sur le parking....il était quinze heures, moi je lui dis tiens bois un coup on discute, on fume des cigares tranquille....un moment je suis pris par deux clients, et je me retourne il était plus là et ma bouteille et ma radio, disparus ! Il est parti par-là (il me montre une direction avec sa main) et moi je suis passé par derrière là-bas, je l'ai chopé et je lui ai dit pourquoi tu voles les pauvres ? Vas voler les riches... mais pas les pauvres comme moi, qui n'ont pas de sous ! Je suis debout toute la journée pour quelques dollars (en rigolant) et toi tu me voles ah non ! ».

Mais vous avez aussi de bons souvenirs non ?

MJ « Ah oui dans l'ensemble oui un jour j'avais pas d'argent et je suis allé chez le buraliste, il m'a donné un paquet de cigares, gratuit, il était gentil avec moi, mais moi je lui ai rien demandé, il m'a donné c'est tout, moi je fais pas la manche, je demande rien aux gens soit ils me donnent, soit ils me donnent pas ! Mais je demande pas ! ».

Pourquoi, vous pensez que c'est se rabaisser ?

MJ « Je veux pas embêter les gens, ils ont aussi leurs problèmes, chacun sa vie.... Mais moi, je veux travailler je suis capable, j'ai les compétences, ça c'est pas une vie, c'est pas une vie travailler au bureau, je veux un travail, avant je dormais dehors pour le travail 2005, 2006, 2007, 2008, près de la cathédrale, sans couverture, juste avec une grande veste et je dormais là-bas à cause du boulot (...).».

Comment cela à cause du travail ?

MJ « Oui ...à Espoir (un foyer) c'est pas possible... tu dois rentrer à sept heures sinon tu dois attendre deux heures pour voir s'il reste une place, ça va pas ça... moi je travaille et je suis au parking jusqu'à sept heures je peux pas aller en foyer, alors

je dors dehors et je me fais réveiller par les klaxons des voitures à six heures, six heures et demi....pour être prêt pour aller travailler... ».

- Monsieur souhaite que je le ramène à son logement, car il n'y a pas de monde sur le parking, l'activité semble calme. Mais avant il faut que nous attendions une voisine qui loge juste en face du parking et qui a promis à Monsieur Joe de lui donner une veste. Un quart d'heure se passe, et Monsieur Joe décide de quitter les lieux : « *elle reviendra demain...* ». Sur la route Monsieur Joe me répète ceci : « *je suis seul dans mon logement, c'est la merde ! j'aime pas ça, normalement il faut une femme, eh oui....toi tu as une femme ? alors quand tu rentres tu aimes bine la revoir discuter de la journée comment ça s'est passé au travail....la vie quoi ! moi je suis seul je parle avec les murs..... »*

MJ « Moi je suis tout seul, maintenant en rentrant chez moi, je parle avec qui ? Avec la bouteille ? C'est pas une vie ça, je parle avec les murs ? Dans la vie il y a trois choses essentielles : les sous, les femmes et la santé, si tu n'as pas les trois ça va pas ! Avant au Maroc j'étais avec ma femme et mes enfants, on était bien, le matin on se levait, on préparait le petit déjeuner, avec des petits pains... puis après on faisait les courses, j'achetais de quoi faire à diner... du shit...et on mangeait et après on était ensemble, c'était bien...mais maintenant au Maroc c'est la merde, je veux que Khoka elle vienne avec Ahmed mon fils, je veux pas qu'ils restent là-bas.... Mais il me faut un travail et un nouveau logement, c'est la merde ! ».

- Finalement en chemin Monsieur Joe préfère que je le dépose devant un supermarché, il doit faire quelques courses pour manger. Nous nous donnons rendez-vous la semaine prochaine afin de vérifier ensemble la suite de la retranscription de nos entretiens, afin qu'il puisse y donner son avis, il a l'air ravi.
- Nous sommes de retour ce dimanche sur le parking où Monsieur Joe est là depuis huit heures trente du matin. Nous avons souhaité partager un repas avec ce Monsieur. Auparavant nous l'avons appelé au téléphone afin de lui demander son avis, puisque souvent Monsieur Joe ne prenait pas de repas aux heures de midi, préférant manger le soir. Monsieur Joe fut d'accord et ravi. J'arrive sur le parking et je vois Monsieur Joe au milieu de celui-ci en train de discuter avec deux automobilistes sortis de leur véhicule. Me voyant il me serre une grande poignée de main. Je m'absente quelques instant pour aller acheter deux pizza, avec des frites pour Monsieur Joe, qui préfère m'attendre sur le parking, pour continuer à scruter les touristes et prendre le repas ensemble au « bureau ». Une vingtaine de minute après, je reviens avec notre repas. Monsieur Joe me pose la question suivante :

MJ « Où tu as mis ta voiture ? »

Je lui réponds que je l'ai mise un peu plus loin, il me répond :

MJ « Tu peux la mettre ici à cette place pour être près de moi ».

Je commence à déballer notre repas, il me dit :

MJ « *Pose-le... là... sur le bureau (Une borne électrique du parking) ...* ». Nous commençons notre discussion.

- Le fond sonore de la radio interpelle Monsieur Joe. La station choisie est *France Culture* où le débat en cours est celui concernant la stigmatisation de l'Islam, chose classique en cette période d'élection présidentielle...Monsieur Joe sourit puisqu'au moment où il voulait prononcer un mot, le journaliste le prononce à sa place ...il rigole face à cette situation et nous dit :

MJ « *Il parle de moi, mais il me connaît pas.....puis il n'insiste pas....* ».

- Monsieur grignote quelques bouts de son repas et il me dit : « *Je garde le reste pour ce soir...* ».
- Je lui explique ensuite que je souhaiterais avoir quelques précisions sur un passage de sa vie que nous sommes en train de travailler.

Lorsque vous avez décidé de quitter le Maroc avec Muriel vous aviez encore votre magasin, comment cela s'est passé ?

MJ « *Oui, j'avais encore mon magasin... mais je l'ai vendu parce que je voulais plus rester au Maroc...et puis Muriel elle m'a dit viens suit moi en France.... Alors j'ai dit à Khoka, j'ai trouvé une autre femme, toi tu restes au pays.... et moi je vais en France avec elle (avec un sourire).....vous savez les africains ils aiment beaucoup la France, l'Europe en général...mais ici c'est la misère maintenant, avant avec Chirac.... ça allait.... mais maintenant avec Sarkozy c'est la merde...en plus il est même pas français....c'est Chirac qui l'a poussé pour être où il est, avant il était ministre de l'intérieur et des finances, maintenant il est président et il est même pas français !....il pense pas aux pauvres comme nous, il va faire plein de voyages et c'est nous qui payons....avec les impôts.....il veut pas augmenter le RSA ou les Assedic pour nous les pauvres....c'est malheureux (quelques instants de silence, puis il rallume son cigare).*

Au Marocy en a qui roulent en grosses voituresSafrane.....mais la voiture elle leur appartient pas ! ils l'a louent.... mais ça les gens ils le savent pas, alors la personneelle roule avec sa voiture et les gens, ils se disent... ah celui-là il a réussi, il travaille en France... en Europe et il a plein d'argent.....mais c'est faux ! (en rigolant).... il a juste loué la voiture pour faire croire qu'il a de l'argent....il s'habille en costard qu'il a achetécomme un magasin à Espoir.... deux euros la veste (en rigolant) pour faire croire qu'il a réussi, qu'il a une bonne place.....mais en fait il a rien.....ah l'Europe , les gens y croient que c'est le paradis mais maintenant c'est la merde ! Y a pas de travail..... « .

Et vos enfants vous les avez vus cette semaine ?

MJ « *Oui, ils sont venus à la maison.... Ça va... ça va ...mais il leur faut des sous....eh oui, moi j'ai le RSA et je donne à droite et à gauche, le loyer, mes enfants, Khoka....et après moi j'ai plus de sous, je suis en slip (en rigolant) pire...je suis à poil ! Demain matin je vais mettre mon costard (avec un grand sourire)...je vais voir*

le maire, et le directeur des ressources humaines à la marie pour qu'il me trouve un travail.....et oui je veux travailler moi...ici c'est calme en ce moment, il y a que les habitants qui circulent.....avant je travaillais à Espoir au CAVA mais j'ai arrêté, trois euros de l'heure moi je travaille pas pour ça c'est même pas le SMIC !... ».

- Monsieur Joe souhaite que je le ramène à son logement pour qu'il puisse se reposer, prétextant que l'après-midi sera calme et qu'il n'y aura pas beaucoup de touriste. Nous partons du parking mais avant il prend un sac avec un duvet et des couvertures neuves. Je lui pose la question si cela vient de quelqu'un, il me répond que c'est une voisine qui lui a donné. Sur la route, en marche pour nous rendre à notre véhicule, Monsieur Joe m'affirme qu'il aime marcher, qu'il a l'habitude, il poursuit :

MJ « Avant je marchais de Volgelsheim à Colmar pour aller travailler, je mettais des fois cinq heures et je devenais fou.....c'était quand j'étais avec Muriel et que je faisais du stop pour aller travailler...mais y avait pas de travail alors sur la route je rencontrais des clients....des personnes à qui je réparais les voitures, en échange d'argent... car j'avais pas de travail....et après je rentrais à la maison avec des fruits, des bonbons des chocolats pour la famille, pour mes enfants.

Tu peux pas rentrer à la maison les mains vides, sinon, les garçons ils te regardent bizarre....il faut toujours rentrer à la maison avec quelque chose pour sa famille sinon ça va pas ! On est un peu resté à Volgelshiem avant d'aller habiter à Algolsheim... parce que c'était plus près de l'Allemagne, pour Muriel qu'elle trouve du travail.... ».

Et vous avez encore des liens avec Muriel aujourd'hui ?

MJ « Non pas pour l'instant.....mais elle m'appelle des fois... ».

Elle a votre numéro de téléphone ?

MJ « Ah oui...mais ça fait longtemps qu'elle m'a pas appelé et donné des nouvelles de Nicolas... Muriel elle aimait bien habiter près de l'Allemagne parce que les cigarettes elles étaient moins chères et la bière aussi.....tu sais si je bois c'est parce que le soir dans mon lit je pense....je pense de trop à mes enfants, à mes femmes....et c'est la merde...je bois deux bouteilles par jour.....c'est Marie, la femme du bureau de tabac qui me garde le samedi les deux bouteilles pour le dimanche.... parce que le dimanche tous les magasins ils sont fermés.... ».

- Arrivant près de son logement, avant de nous quitter je lui demande s'il se plait dans son logement, il me répond :

MJ « Ah oui, maintenant rester dehors avec ce froid c'est trop la merde...ici j'ai mon petit confort, ma télévision...parce que j'aime bien les westerns, les sept mercenaires,...John Wayne..... »

Mais il y avait un indien dans un film qui se nommait Joe ?

MJ « Ah oui, c'était une star... »

Et c'est pour cela que vous vous faites appeler Joe ?

MJ « *Ah oui (avec un grand sourire) il était avec les américains dans un film.....nous aussi on va faire un film sur ma vie....* »

Après le livre, un film, je suis sûr qu'il y en aurait des choses à dire

MJ « *Ah oui, on ira à Hollywood ensemble et on vivra comme des princes, là-bas...(sur le ton de la plaisanterie) tu vas en Amérique et après tu cherches l'argent, il n'y a pas de problème....* ».

- Nos entretiens se clôturent ici après près de six mois d'entrevues régulières. Après avoir fait le point sur l'ensemble du récit, Monsieur Joe satisfait, n'attend qu'une chose : « *Il faut que tu écrives mon livre maintenant, tu as tout ce qu'il faut....* ». Je lui reparle du but de ce travail et de la thèse. Il sourit et me dit « *oui ce sera ton livre....* ». Nous nous séparons sur ces mots, non sans lui préciser que nous reprendrons régulièrement de ses nouvelles par téléphone. Nous passerons également lui rendre visite sur le parking dès que l'occasion se présentera.

Entretiens de Monsieur P¹

Monsieur P : « Je m'appelle Pascal je suis né le vingt-quatre mai mille neuf cent soixante-huit à Colmar... « SDF »...je suis à la rue depuis mille neuf cent quatre-vingt-six depuis le vingt-quatre mars mille neuf cent quatre-vingt-six...j'ai essayé de travailler dans plusieurs associations telles qu'Espoir...j'ai aussi travaillé en intérim mais....manque de travail...et je n'ai pas pu garder le logement.... depuis je dors toujours à la rue...je suis divorcé, marié divorcé...quand le divorce a été prononcé au mois de février pour décembre...euh non, en janvier deux mille douze a été reconnu obsolète par la procédure... »

Pourquoi ?

Monsieur P : « Ils n'ont pas voulu..... »

Vous avez des frères et sœurs ?

Monsieur P : « trois sœurs... qui sont un peu....qui sont éparpillées un peu partout... »

Vous avez encore des contacts ?

Monsieur P : « Non, aucun lien de parenté avec la famille, plus rien... ».

Et avec vos parents ?

Monsieur P : « Ma mère elle veut plus rien savoir de moi, mon père est décédé en deux mille cinq en au mois de juillet....cancer du cerveau..... ».

Pouvez-vous me parler de votre parcours scolaire ?

Monsieur P : « des études primaires et après j'ai passé un...j'ai fait un diplôme qui s'appelle le CFG certificat de formation générale au bâtiment ou autres métiers...que j'ai eu haut la main...vocalement...même que les juges l'ont eu dans le baba !....parce qu'ils ont essayé de me piéger... sur une question de comptabilité à l'examen, ils ont essayé de me juger ils voulaient savoir ce que j'ai dans la tête... »

Vous l'avez eu ?

Monsieur P : « Ben oui... »

¹ Nous choisissons de nommer cette personne par la première lettre de son prénom, non par souci d'anonymat, puisqu'il mentionne immédiatement son prénom dans le récit lors de sa présentation, mais pour ne pas la confondre avec un autre Pascal participant également à ce travail.

Et vous vouliez faire quoi comme métier ?

Monsieur P : « *Je voulais être menuisier ébéniste, le même métier que mon père mais c'est un métier qui n'existe plus à part en préfabriqué...et les seules entreprises qui restaient dans ce domaine c'était celles où il y avait des personnes qui allaient être à la retraite, mais dont ils ne pouvaient pas renouveler derrière...et que j'ai travaillé en tant que menuisier à Wattwiller... je me levais à trois heures du matin pour prendre le premier train à cinq heures pour être à Bollwiller à six heures et à pied être au boulot et après il a pris des apprentis et je lui ai dit j'ai compris...et un dimanche il m'a appelé il est venu me chercher... c'était un salon de l'antiquaire moi je connais bien les meubles anciens, il voulait que je le conseille... ».*

Et donc vous n'avez pas pu continuer ce travail ?

Monsieur P : « *Non, j'ai fait des petits boulots...comme étalagiste sur le marché, vendeur, habilleur à Colmar.... j'ai travaillé dans les commerces, j'ai travaillé dans les grandes surfaces en tant que nettoyeur, étalagiste...même cariste ça m'a pas dérangé.... ».*

Et à cette époque vous viviez encore chez vos parents ?

Monsieur P : « *Non, j'étais déjà dehors...j'avais dix-huit ans.... »*

Mais vous n'alliez pas en foyer ?

Monsieur P : « *Non... les foyers n'existaient pas en mille neuf cent quatre-vingt-six...c'est en quatre-vingt-sept que le premier foyer a ouvert à Colmar c'était le foyer Espoir...l'abri de nuit s'appelait le « wagon »...le président des foyers c'était Monsieur Rodenstein... »*

C'est toujours d'ailleurs...

Monsieur P : « *Il est plus Directeur il est assesseur.... »*

Et vous n'avez jamais voulu entrer en foyer pour être pris en charge ?

Monsieur P : « *Non !... »*

Pour quelles raisons ?

Monsieur P : « *je voulais garder mon indépendance...je voulais garder mon indépendance, mon argent, mes papiers, c'est le plus important....eh oui !...j'avais...en deux mille sept j'ai travaillé pour Espoir et là-bas on était payé pour travailler la semaine du lundi au vendredi... on était payé trois cent francs la semaine...douze heures par semaine....et la première nuit que j'ai passé au « wagon », il y en a un qui m'a volé tout mon argent...mais je les retrouvés huit jours après avec de nouveaux habits, un nouveau sac...et je lui ai demandé tu l'as eu comment l'argent tu l'as trouvé par terre ? Je lui dis tu me rends le portefeuille que tu as volé il me l'a montré c'était le mien...je lui ai mis une claque, il a fait un demi-tour*

sur lui-même j'ai failli être viré...j'ai dit si vous me virez... vous virez aussi les cleptomanes...depuis là toutes les personnes qui sont à Espoir me respectent.... »

Cette expérience vous a en quelque sorte dissuadée des foyers ?

Monsieur P : « *Oui.... ».*

Et vous avez « préféré » être dehors ? Je dis préféré même si le terme n'est pas très approprié....

Monsieur P : « *Oui... ».*

A dix-huit ans, c'est jeune...

Monsieur P : « *Les gens ils me disaient oui vous êtes jeune, vous pouvez travailler, j'ai fait oui mais pour travailler il faut avoir un logement, sans logement on n'a pas de travail et si on n'a pas d'adresse on n'a pas de travail...c'est toujours un cercle vicieux, même maintenant on peut rien faire contre ça... »*

Vous avez donc connu des personnes plus vieilles que vous à la rue ?

Monsieur P : « *Oui j'ai connu des plus vieux...du moins pas des vieux des personnes d'un certain âge qui eux n'ont pas survécu, n'ont pas pu survivre à des froids intenses...moi je suis toujours vivant, j'ai dormi avec du moins quinze avec une veste simple d'été...et je suis toujours là.... ».*

On a du mal à s'imaginer comment les personnes font pour résister à de telles températures, certaines évoquent l'alcool...

Monsieur P : « *L'alcool ne sert à rien, l'alcool procure quatre heures de chaleur après il faut qu'ils reprennent la quantité adéquat pour se réchauffer c'est trop mauvais pour le corps c'est comme ça que les gens...sans domicile fixe comme moi meurt...parce qu'ils dorment sous des bouches d'aération...ce qu'il ne faut jamais faire...entre la condensation de la chaleur et le dur froid ça créé une hypothermie...la chaleur est l'ennemi du froid, y a qu'une seule façon de survivre c'est d'avoir une bonne doudoune être très peu vêtu...une bonne couverture, ça suffit largement, une finette, un pull ça suffit largement...et avoir une bonne doudoune, la chaleur vient après.... »*

Mais lorsque vous faite la manche, vous restez immobile, vous n'avez pas froid ?

Monsieur P : « *Pas du tout...je suis déjà resté avec du moins quinze dehors je rigolais parce que les gens ils avaient froid....en quatre-vingt-dix-neuf après la tempête...le vingt-quatre, vingt-cinq décembre il faisait moins vingt-neuf, j'ai dormis dehors je me suis fait réveillé à six heures du matin par la police municipale qui m'ont embarqué dans leur véhicule, ils m'ont mis dans une cellule portes ouvertes pour que je puisse dormir au chaud...à neuf heure et demi j'étais dehors avec un café un croissant...et de la monnaie...ça c'était la police d'avant parce que maintenant.... »*

Il vous embête ?

Monsieur P : « *Non, non parce qu'ils me connaissent...tant qu'ils ne sont pas accrochés à la bouteille ça passe comme du petit pain...il y a quelque chose qui joue en plus quand on est SDF c'est la tenue corporelle il faut toujours être habillé différemment et jamais gardé les mêmes vêtements.... il faut les laver régulièrement parce qu'une personne qui se change régulièrement c'est une personne qui veut s'en sortir...parce que si elle ne fait rien qu'elle reste dans son déclin, elle retombe plus bas que terre...c'est une partie de la définition du clochard...y en a des vertes et des pas mûres.... ».*

Certains disent que le « clochard » ne veut plus rien savoir, qu'il n'a plus de contact avec l'entourage, il ne se lave plus il ne se change plus, mais lorsque nous nous sommes arrêté avant, pour discuter avec les commerçants du marché de Noel, j'ai bien vu qu'ils vous saluaient, vous estimaient, et vous m'avez déclaré que vous donniez de temps en temps des coups de main ?

Monsieur P : « *Ben oui, ici c'est mon quartier, parce que je connais tous les commerçants, je connais la plupart des habitants...moi je ne l'ai tutoie pas je les vouvoie, il y a certaines personnes que je tutoie...il y a des fois des collégiens qui s'arrêtent qui veulent discuter avec moi...ça me dérange pas du tout, il y a..... Quinze ans... y avait une école, une classe de collégiens qui avaient un contre rendu à faire sur les personnes dans la rue...ils sont arrêtés ils ont voulu discuter j'ai fait il y a pas de problème...vous voulez discuter de quoi ? Ben des gens qui sont à la rue, je leur ai expliqué ça m'a pas dérangé du tout.... »*

Vous leur avez expliqué quoi ?

Monsieur P : « *ben comment faire pour s'en sorti, le style de vie, les choses de la vie que nous ont fait... »*

C'est intéressant parce souvent on dit que les gens dans la rue sont perdus...

Monsieur P : « *Euh... c'est pas totalement faux...parce que ceux qui sont paumés, c'est les nouveaux, c'est les derniers arrivants... ».*

Vous quand vous êtes arrivé dans la rue comment vous avez fait pour pas être paumé ?

Monsieur P : « *Le plus simplement du monde, je demandais même pas... je restais là dans le coin, les gens ils venaient, ils me donnaient une pièce, je discutais avec eux, ils me parlaient Alsacien, je parlais avec eux, je renseignais les gens...beaucoup de touristes...que ce soit des allemands, des américains, des chinois, des anglais ça me dérange pas du tout... ».*

Peut-être c'est parce que dans certains de ces pays, ils ne connaissent pas ou moins les SDF ?

Monsieur P : « *C'est vrai...les chinois c'est des races à part...ils ont la face aplatie.... ».*

Pour revenir sur les raisons de votre arrivée à la rue, ce n'est pas de votre fait, votre choix ?

Monsieur P : « Non, non j'ai eu quelques petits tracas familiaux...je ne m'entendais plus vraiment avec mon père, ni avec ma mère mon père m'a donné le choix, soit je faisais ce que lui voulait, soit je prenais mes affaires et je foutais le camp, ce que j'ai fait un matin je suis parti depuis ça fait une dizaine d'années que je n'ai plus de contact avec mes parents...je leur envoyait quand même une carte postale pour les fêtes de fin d'année, les anniversaires...et de temps en temps ils me répondaient et une fois j'ai pris sur moi-même, j'ai eu le culot d'aller les voir, je suis allé leur rendre visite ils m'ont reçu à bras ouverts et quelques temps après j'ai mon père qui est décédé, ma mère aussi, je les avait pas vu depuis dix ans... ».

Ils connaissaient votre situation ?

Monsieur P : « Ben ils l'ont découvert quand ils sont venus sur Colmar pour se promener...ça leur a fait un choc et mon père il m'a dit je m'excuse, il a ouvert son portefeuille et m'a donné un billet de cinq cent francs à l'époque, il m'a fait j'espère que tu en feras bonne usage....ce que j'ai fait j'ai pris les cinq cents francs, comme ça faisait quelques mois que j'avais pas dormi dans un bon lit, j'ai pris une chambre d'hôtel où j'ai pu me retaper... ».

Et ils habitaient Où vos parents ?

Monsieur P : « A Rouffach... »

Pour vous ça a dû être particulier aussi cette rencontre, vous ne vous y attendiez pas...

Monsieur P : « ben non...ils venaient occasionnellement quand ils avaient des contrôles médicaux au Pasteur...quand ils avaient un peu de temps libre ils allaient en ville... »

Vous êtes toujours resté à Colmar....

Monsieur P : « J'ai bougé...j'ai voyagé...ben avant d'être à la rue j'avais fait mon service militaire...à la légion....j'avais falsifié ma date de naissance pour devancer l'appel...j'ai fait le devancement d'appel à quinze ans...je suis parti à seize ans...et j'ai fait huit ans après j'ai arrêté....j'ai fait l'armée de seize à vingt-quatre ans et après j'étais dans la rue... »

Mais vous n'auriez pas pu continuer dans cette voie ?

Monsieur P : « Quand moi j'ai terminé l'armée il y avait pas de réinsertion militaire... »

Sinon vous l'auriez continué ?

Monsieur P : « *Mais bien sûr...une armée de réserve au bout de cinq années c'est une armée de réserve....* »

Et ça vous plaisait l'armée ?

Monsieur P : « *Moi j'ai fait du trou, mais deux heures...ben je suis rentré je suis resté deux heures dans la cellule et je suis ressorti...je suis rentré comme je suis sorti...je suis passé en conseil de discipline et vu que c'était pas moi qui avais fait la faute. C'était quelqu'un d'autre et ben cette personne a pris du trou...il avait pris six mois de trou...Ben tu sais la légion le trou c'est tu dors.... tu restes éveillé debout pendant deux jours d'affilé, t'es dehors tu fais les manœuvres, t'es de corvée de peluche...* »

De peluche ?

Monsieur P : « *Si tu veux je t'amène dans un resto je te donne un couteau et tu épluche les patates....* ».

Ah d'accord...et vous avez donc voyagé ?

Monsieur P : « *Oui j'ai été à Djibouti...Afghanistan, Tchad, Liban, Afrique Centrale...Afrique du Sud, Afrique équatoriale, Canada...j'ai vu des cultures, des rites...et c'est grâce aux canadiens que j'ai pu m'en sortir...* »

Pourquoi ?

Monsieur P : « *Ben quand il fait entre moins vingt-cinq et moins trente-cinq tu peux pas rester dans le froid, ben... moi si...la seule façon de résister c'est de bien se couvrir le visage quand on veut dormir, de se déshabiller et de se rhabiller le matin même, pour pas avoir froid...* »

Mais moi si je me mets ce soir avec la température qu'il fait dehors en finette je ne tiendrai pas ...

Monsieur P : « *Ben si parce que ton corps il va avoir froid les dix premières minutes et après un effort intense de marche, ton corps il va décupler la chaleur, tu vas transpirer....* »

- Nous sommes interrompus dans notre entretien par une personne venant saluer Monsieur P. Au vu de la discussion, nous nous rendons compte que Monsieur est également dans la rue, nous prenons des renseignements auprès de Monsieur P :

Monsieur P : « *ça fait pas longtemps qu'il est SDF...il reste avec moi, j'ai pas envie qui lui arrive quelque chose, je préfère le voir avec moi que de trainer avec des gens alcoolique et qu'il ait des problèmes...c'est grâce à moi qu'il a pu arrêter l'alcool...* »

Il est avec vous toute la journée ?

Monsieur P : « *Pratiquement.....c'est un compagnon... »*

Même si vous semblez connaître beaucoup de monde et ne pas être seul ?

Monsieur P : « *Mais bien sûr... »*

- Le serveur du café nous sert et salue Monsieur P -.

Il a l'air de vous apprécier ?

Monsieur P : « *Oui et quand j'ai pas trop les moyens je demande au serveur il me fait crédit et je paye le lendemain, j'ai jamais eu aucun problème, l'an dernier le boulanger m'a donné du pain et des petits pains juste avant Noël et nouvel an...parce qu'ils pouvaient pas le garder après il était périmé...et moi ce que j'ai fait j'en ai gardé pour moi et je l'ai distribué aux autres personnes qui étaient dans la rue comme moi...y a un vieux proverbe du dix-huitième qui dit donne à autrui il te rendra dix fois plus...mais y en a beaucoup qui n'arrivent pas à comprendre cette phrase... ».*

Justement avant vous me parliez, sur le chemin, des lectures que vous aimiez...

Monsieur P : « *Oui...C'est par rapport à l'ancienne bibliothèque municipale qui était ouverte que le matin j'allais là-bas pour lire le journal, prendre un bouquin et le bouquiner sur place et après ça m'a donné envie de continuer... »*

Vous y allez tous les jours ?

Monsieur P : « *Non pas tous les jours quand même pas je vais dans les cafés pour lire le journal, et je vais en librairie au rayon bouquiniste si je vois un bouquin qui me plaît je l'achète...on peut le louer à la bibliothèque municipale mais moi je préfère acheter comme ça je sais que j'ai des bouquins à moi que je peux lire...et même quand tu veux mettre des annotations dans tu peux que si tu l'a loué et tu peux retrouver ces annotations... »*

C'est mieux qu'un ordinateur où on peut maintenant lire des livres sur palettes....

Monsieur P : « *C'est vrai...d'un côté c'est n'importe quoi, mais d'un autre côté t'as quand même des bouquins qui valent entre soixante-dix et quatre-vingt euros et les gens n'ont pas forcément les moyens de l'acheter ou le télécharger... »*

Rien de tel que l'objet...

Monsieur P : « *Pour moi déjà un livre c'est pas un objet...c'est comme une personne ça a une odeur, ça parle, et moi le plus grand auteur que j'estime c'est Victor Hugo...les misérables, ce livre ça retrace exactement ce qu'il se passe en ce moment parce que dans les misérables, il y a la révolution...là on est rentré dans de*

nouveau dans de la révolution, avec le système politique d'en ce moment Hollande va s'en ramasser plein la gueule...par les français, il va être foutu dehors de l'Elysée par les français...et non pas par les ministres...il terminera pas parce que j'ai jamais vu un président avec vingt-trois pour cent des votes...encore tenir debout... ».

Vous sentez ce mécontentement dans la rue, parce que vous observez, vous écoutez ?

Monsieur P : « Moi oui non seulement j'observe et je suis aussi physionomiste...y a dix ans il y a une famille de Suisses qui sont venus en touriste, le gamin il est venu il m'a donné un billet de cinq cent...le père il lui a fait la morale...le gamin il lui a sorti mais je fais ce que je veux de mon argent...le père a été offusqué...la mère elle est venue ici elle m'a donné un billet, j'ai gagné ma journée j'avais plus besoin de rester à ma place...les parents ils ont pas la même mentalité qu'un enfant...les parents...les parents ils pensent plus au chauvinisme de l'argent qu'à la pauvreté en elle-même... »

Le chauvinisme de l'argent ?

Monsieur P : « le chauvinisme ?... le chauvinisme de l'argent il y a rien de bien compliqué lorsqu'une personne elle a de l'argent elle préfère le garder pour elle et elle refuse de le dépenser ou il dépense le minimum pour donner à un pauvre, ça c'est du chauvinisme de l'argent...les enfants n'ont pas la même mentalité que les parents, parce que maintenant les enfants ils ont une mentalité plus développée.... »

Mais selon vous en général les gens ils sont généreux ou ils donnent peu ?

Monsieur P : « Non les gens ben du moins il y a trois catégories...y a les aisés, les ouvriers et les enfants...ce qui vont donner en premier c'est les enfants, car ils vont penser pour eux, ils vont penser que ça peut aussi leur arriver...l'ouvrier va te donner de temps en temps suivant ce qu'il a dans la poche....et l'aisé il donne jamais il préfère garder la monnaie pour lui que le donner à quelqu'un d'autre... »

Vous avez des amis dans la rue ?

Monsieur P : « Euh, j'ai des connaissances, il y a une petite solidarité encore quand il y en a qui ont besoins et que je côtoie régulièrement et qui me demande une pièce pour acheter des cigarettes je vais dire ok mais si c'est pour acheter de l'alcool je vais dire non...c'est ce qui arrive en ce moment y en a plein qui demandent pour acheter de l'alcool je leur dit non...ils veulent de la drogue moi je leur dit non... ».

Vous avez bu ?

Monsieur P : « Oui pendant huit ans au début....six ou sept litres d'alcool par jour...c'est la première chose qu'on apprend à la légion tenir debout...faut savoir les doser c'est tout...moi je buvais deux trois gorgée le matin c'est bon je tenais debout j'étais jamais ivre...même la police nationale ils m'ont fait soufflé dans le ballon j'étais à pied ils ont vu le compteur au-dessus....ils m'ont demandé, je leur ai dit je ne suis pas ivre je suis encore conscient de mes actes...depuis ce jour-là je n'ai plus aucun problème avec l'alcool.... ».

Mais arrêter l'alcool du jour au lendemain, c'est difficile ?

Monsieur P : « *Oui mais un jour j'ai regardé mon verre et la machine à café et j'ai choisi...c'était pas dur parce que la caféine elle est supérieure à l'alcool et ça marche...bon y a des gens qui vont arrêter pendant un an deux ans, bon et ils vont retomber dedans parce qu'ils ont pas la volonté d'arrêter....y a rien de plus simple, regardez une bouteille d'alcool et de jus de fruits arrêtez l'alcool et mettez-vous au jus de fruits et regardez ce que ça vous apporte....l'alcool détruit non seulement le corps humain mais il détruit aussi les neurones...l'alcool détruit en premier la mémoire... de deux le subconscient, de trois le cortex, et après c'est la boîte à sapin... ».*

Vous avez été conscient jeune des méfaits de l'alcool ?

Monsieur P : « *Oh oui, jusqu'au jour où j'allais dans un même bar je prenais toujours mon verre d'alcool, le patron m'a regardé, il m'a regardé méchamment il me dit tu ne payes pas assez... j'étais pas qu'à un verre... soit disant que trois bouteilles dans la soirée c'était rien pour lui...moi je lui ai dit tu sais quoi je vais te montrer une chose tu vois il y a trois bouteilles trois qui sont commencées, moi je les ai payé cash... trouve un client qui t'en paye trois y en a aucun ! Et je peux te dire que dans un an il y a déposé le bilan c'est ce qui est arrivé !... ».*

On associe souvent personnes à la rue et alcool...

Monsieur P : « *Oui moi on m'a déjà fait la réflexion j'ai dit oui je bois, mais je bois des cafés et de l'eau, des jus de fruits et les gens ils sont estomaqués...ben oui on a pas besoin de boire de l'alcool quand on est à la rue... ».*

Il y en a qui invoque le fait que ça les aide pour supporter...

Monsieur P : « *Faut pas... »*

Parce que le regard de l'autre ça ne doit pas être facile ?

Monsieur P : « *y a certains regards qui sont faciles y en a d'autres que tu préfères éviter...les regards de travers, les regards du coin de l'œil...mais moi j'en ai rien à foutre moi je suis rodé contre ça au début c'était dur...mais au fur et à mesure on fait plus attention et après on les regarde dans les yeux et on les rabaisse sur leur propre terrain...on les remet à leur place... ».*

Il vous arrive d'entrer en conflit ?

Monsieur P : « *Oh oui et pas un mais plusieurs fois, une fois il y avait huit roumains avec des couteaux et moi j'étais à main nues...je leur ai dit si vous approchez d'un centimètre, parce que moi j'ai un avantage je regarde les gens dans les yeux...y a aussi un proverbe qui dit le regard tue.... ».*

Un regard suffit à dissuader....le plus difficile c'est des fois le regard des gens....

Monsieur P : « *oui, car le froid c'est rien moi je rigole...* »

Et vous pensez quoi des campagnes hivernales pour aider les sans-abri ?

Monsieur P : « *Moi je dis que c'est rien parce que l'Etat français ne fera rien, il veut pas aider les rebus de la société, ça c'est Hollande qu'il la dit au conseil des ministres...les rebus de la société c'est eux qui vivent régulièrement dehors, polonais, bulgares, tchèques...il a oublié les français... et la journaliste et lui a dit mais les français vous en pensez quoi ? Ah mais j'en ai rien à foutre...* ».

Mais vous ne croyez pas trop à l'aide sociale ?

Monsieur P : « *ça dépend laquelle...* »

Vous voyez Christian² depuis longtemps ?

Monsieur P : « *Non depuis qu'il a repris le poste...* »

Vous avez donc un suivi auprès de lui ?

Monsieur P : « *Oui enfin moi j'appellerais ça plutôt un lien d'amitié sociale...je fais des démarches je le tutoie on rigole ensembles pour moi... c'est pas un assistant social...c'est un ami...c'est même des fois lui qui me demande des conseils parce qu'il y a des démarches qu'il ne connaît pas...c'est une complicité plus qu'un échange...* ».

C'est une relation d'égal à égal ?

Monsieur P : « *Ah oui, c'est comme ça qu'on a convenu...la première fois quand je l'ai rencontré il m'a demandé si je voulais qu'il me tutoie ou me vouvoie...je lui ai dit je préfère le tutoiement parce que le vouvoiement c'est pour les personnes âgées....il a pris ça à la rigolade tout comme moi, t'as bien vu ce matin....vaut mieux être bien avec la personne avec qui on va discuter....c'est comme toi quand on s'est vu ce matin et que Christian nous a présenté tu étais relâché détendu...tu étais sur la défensive parce que tu ne savais pas avant quel était ton interlocuteur....* ».

A l'endroit où vous faite la manche vous laissez toutes vos affaires ?

Monsieur P : « *Oui... toutes mes affaires, il y a un ancien sac de couchage...un sac où il y a des fringues dedans, un magazine de jeux...le reste ils sont dans un autre endroit....un squat, devant une entrée d'immeuble ça fait deux ans avant on avait d'autres squat mais avec les contrôles de police...tout ça depuis mille neuf cent quatre-vingt-six, faut avoir le courage.....* ».

² Travailleur social du CCAS de Colmar grâce à qui nous avons eu l'occasion de rencontrer Monsieur P et qui est le référent de ce dernier.

- Nous décidons d'en rester là pour ce premier entretien d'une heure et décidons de nous revoir le lendemain afin de poursuivre...-.

Je souhaiterais maintenant aborder la manche, avez-vous une technique ?

Monsieur P : « *Y a pas de technique, la seule chose qui faut avoir c'est d'avoir le cran et le culot d'oser se rabaisser vis à vis des gens et d'attendre une pièce...si les gens ils voient que tu fais rien de la journée et qu'ils vont commencer à te critiquer il faut laisser tomber...faut jamais aller vers les gens qui te critiquent, les gens faut qu'ils viennent d'eux même...il reviendront ils voudront savoir pourquoi....il y en a qui voudront savoir le pourquoi, le comment et...et de fil en aiguille j'ai noué pas mal de relations, je me suis fait de petits amis...et je leur explique à chaque fois le fondement de la rue, mais il y en a beaucoup qui n'arrivent pas à comprendre ce que ça veut dire...le fondement de la rue, je leur dit déjà le fondement de la rue il faut savoir se débrouiller avec un strict minimum pour arriver un strict maximum...et une fois que tu auras un strict maximum c'est que tu seras sorti de la rue parce que sinon si tu seras toujours plus bas que terre.... »*

Et le strict maximum c'est quoi pour vous ?

Monsieur P : « *Avoir un appart, un studio, fonder une famille, il y en a beaucoup qui n'arrivent pas à le concevoir...ils croient que quand on est dans la rue on peut avoir tout de suite du travail...non parce que les entreprises elles peuvent pas embaucher des personnes à la rue parce qu'elles n'ont pas d'adresse...les patrons ils viennent ils demandent vous avez quoi comme diplômes ? Quand on n'a pas de ben diplômes...eh. Les réponses sont négatives...les patrons y en a qui viennent et qui demandent vous avez quoi comme diplômes, moi je dis le seul diplôme que j'ai c'est mes mains parce que sans cela vous pouvez rien faire dans la vie...le premier patron que j'ai eu il était perplexe, il m'a laissé une chance une semaine pour voir ce que je valais...j'ai travaillé pour l'équivalent de dix ouvriers...en même temps pendant une semaine...j'étais pas déclaré mais ça me faisait un pécule...j'étais vendeurs sur les marchés après j'ai travaillé dans les fêtes foraines....je réparais et je redémontais les manèges...je voyageais avec eux... »*

Et ça vous convenait ?

Monsieur P : « *Au début c'est sympa mais après quand ils te promettent des monts et merveilles et qu'on a rien.... »*

C'est dur surtout pour les personnes qui sont dans l'attente...

Monsieur P : « *C'est une famille faut savoir que les forains c'est des gitans et ils ne sont jamais solidaires entre-deux....ils ont ce que moi j'appelle des jalousies malades... »*

C'est aussi ce qui domine dans notre société...

Monsieur P : « *Moi personnellement ça m'a jamais posé problème....moi je l'assume ma situation à cent pour cent je me plains pas et j'ai pas peur des gens..... »*

Je reviens sur le fait que des personnes vous questionnent sur votre vie...

Monsieur P : « *ben oui, je suis simple comme mec, y a des journalistes qui sont déjà venus m'interviewer...y avait le journal de l'Alsace, les DN...y a avait le journal de TF1, Canal Plus... »*

Vous ne vous cachez pas ?

Monsieur P : « *Ah non, moi je ne cache jamais la vérité... »*

Ça vous fait plaisir que les personnes s'intéressent à vous et ne vous considèrent pas comme un « clochard » replier sur lui-même ?

Monsieur P : « *Clochard c'est déjà pas un mot pour moi....pour savoir la signification de ce mot il faut regarder dans le dictionnaire, le clochard c'est un trappeur, c'est un baroudeur, un vagabond, ce qu'on appelait dans le temps c'était un voleur de poules...tu prends un exemple tu prends un renard c'est un clochard parce qu'il vole dans les poulaillers du moins c'est l'image qu'on avait donnée du renard, mais c'est faux... c'est pareil pour le clochard c'est un terme péjoratif... »*

Et on vous a déjà traité de ce mot ?

Monsieur P : « *On m'a déjà traité de tous les noms ça m'a jamais effleuré... »*

Pourquoi, parce que vous ne vous considérez pas comme un « clochard » ?

Monsieur P : « *Ben oui, je suis un SDF, c'est différent, c'est que le SDF essaye de se tenir au strict minimum de la pauvreté alors que le « clochard » se laisse aller il va plus se laver, il va plus laver ses habits il va s'alimenter dans les poubelles, ça moi j'ai jamais fait.... »*

Et vous en connaissez ?

Monsieur P : « *Y en a plus.... y en avait qui s'appelait Roger, et un qui s'appelait Didier que j'ai côtoyé, il est décédé, les deux sont décédés mais le deuxième il s'est tiré une balle dans la tête... »*

Certains m'ont dit que le « clochard » reste à un endroit fixe par rapport au SDF qui bouge ?

Monsieur P : « *Oui, c'est vrai....moi je suis juste fixé pour la manche et encore, je laisse mes affaires mais je suis rarement là... je bouge ça permet d'aller plus loin déjà, et de se maintenir en forme....pour l'esprit il faut surtout marcher et ne rien penser...ne pas se donner un but, parce que si on se donne un but on tombe.....une fois qu'on se fixe un but y a toujours un mur devant c'est juste à cause de ça... »*

Vous me parliez de votre squat la dernière fois, personne ne vous importune ?

Monsieur P : « *Ben les gens ils sont polis avec moi je suis polis avec eux, la police nationale ils me contrôlent de temps en temps tout va bien, j'ai un petit matelas une alaise, trois petites couvertures ça me suffit largement....* »

Et pour vous nourrir vous faites comment ?

Monsieur P : « *La Manne à midi et quand je peux je me fais deux repas par jours... et sinon vu que le weekend y a rien...j'économise pour manger un plat chaud au moins...si je peux pas le payer je demande un crédit et il le fait...ça m'est déjà arrivé, la Manne c'est fermé le vendredi de dix-neuf heures jusqu'au lundi onze heures trente...* ».

Mais en foyer d'urgence vous pourriez avoir deux repas le weekend ?

Monsieur P : « *il y a des contraintes au foyer Schoelcher...les tâches ménagères, si tu veux rester plus longtemps il faut payer tes repas...il faut payer les repas pour toute la semaine, si tu calcules, il y a de quoi faire ta popote toi-même...* »..

Mais ceux qui n'ont pas de ressource ?

Monsieur P : « *Ben ils se débrouillent avec une assistante sociale, moi j'ai le RSA...* ».

Et vous travailliez à Espoir à l'époque au CAVA ça vous plaisait ?

Monsieur P : « *Oui ça me plaisait...surtout pour les pourboires des clients quand on déménageait....c'est moi qui ait fait une fin de contrat, en fait je suis arrivé à la fin du contrat et après ils n'ont pas voulu renouveler...* ».

C'est dommage parce que c'est un tremplin...

Monsieur P : « *C'est répété un échec, c'est répété, répété, répété...* »

C'est comme dans la rue ?

Monsieur P : « *Oh oui, ça répète, ça répète, ça répète...de différentes manières...* ».

Et le Monsieur qu'on a vu avant, vous l'aidez ?

Monsieur P : « *Il m'aide, je l'aide si jamais j'ai pas de sous pour un café, il m'aide et moi je lui rends la...je l'aide comme je peux...des fois je lui prête mon matelas, ça fait un mois qui dort avec moi...on dort côté à côté chacun on veille l'un sur l'autre...t'es jamais à l'abri des emmerdeurs....* ».

Et il est maintenu secret ce lieu ?

Monsieur P : « *Oh il y en a plein qui le voient....mais je leur dit toujours vous fermez vos gueules et vous continuez votre chemin, c'est un endroit privé...moi j'ai des locataires qui ont un appart là-bas ils m'ont dit vous pouvez rester tant qu'il y a pas de bordel....moi j'ai jamais foutu le bordel, mais y en a d'autres qui y en avaient qui venaient des polonais complètement torchés, ils picolaient du matin au soir, le lendemain y a les flics ils ont débarqués. Les flics ils m'ont dit tu pars et tu reviens dans cinq minutes te retourne à ta place...ils me connaissent bien ils voient que je fous pas le bordel et que je ne bois pas...je ne suis pas n'importe qui....l'alcool s'est traître... parce que pour certains l'alcool est un allié ou un démon, moi j'ai considéré l'alcool comme un démon... ».*

Si vous aviez continué à boire vous seriez différent ?

Monsieur P : « *Je serai un peu plus hargneux...je suis bien mieux sans alcool...ça coûte moins chère, moi j'ai arrêté à cause de la santé...j'ai arrêté mais ça veut pas dire qu'avec un bon plat je prends pas un verre...par plaisir, ça agrmente un plat...un bon vin....c'est fléau social et c'est un fléau de la société, parce que si il y en a qui boivent c'est juste pour oublier...et y en a d'autres c'est pour c'est pour tenir les piliers de bar...dans la rue certains c'est pour oublier et d'autres c'est pour se réchauffer....c'est une fausse idée...parce que quand ils sont dans un endroit ils vont commencer à boire, à boire et au bout d'un moment ils vont commencer à transpirer parce qu'ils ont trop chaud...c'est dans la tête.... ».*

Vous donnez des coups de main aux commerçants ?

Monsieur P : « *Ben oui quand je peux, je donne un coup de main... »*

Et ils vous demandent ou vous leur proposer ?

Monsieur P : « *Non même pas chez moi ça vient de moi-même...si jamais y a des livraisons il faut que ça aille plus vite pour que le livreur aille plus vite mais y en a qui me disent oui mais tu nous vole les pourboires....justement c'est l'inverse pour que tu avances plus vite...c'est ce qu'on appelle la mentalité de l'avarie...y a beaucoup qui réagissent comme ça... ».*

Et vous n'avez jamais eu de logement privé ?

Monsieur P : « *Si le seul logement que j'ai eu je l'ai eu par le droit au logement, par le DALE...je l'ai eu pendant quelques temps et du jour au lendemain le propriétaire il a commencé à augmenter les loyers...et ils m'ont foutus dehors, c'était en deux mille six.... ».*

Vous avez donc vécu une dizaine d'années dans la rue avant d'avoir le logement, puis après, vous êtes entré en logement et depuis deux mille six vous êtes à nouveau dans la rue ?

Monsieur P : « *Oui... ».*

Mais le fait que vous étiez longtemps dans la rue, lorsque l'on vous a donné un logement l'adaptation était difficile ?

Monsieur P : « *M'adapter c'est un grand mot...le plus dur quand t'es à la rue et que tu as un logement c'est t'adapter carrément au confort que tu peux avoir, parce que moi le seul confort que je trouve c'est dans la rue...parce que je dois rien à personne, personne vient t'embêter parce que si tu as un appartement tu as des contraintes à suivre, t'as des désagréments, t'as des conflits...pas forcément avec les voisins....* ».

Dans la rue vous êtes plus libre ?

Monsieur P : « *Oui ...la rue ça me convient....* »

C'est un choix de vie ?

Monsieur P : « *Non, c'est plutôt les conséquences d'un choix, s'accoutumer c'est un grand mot...on peut pas dire que je me suis accoutumé... mais je survis et survivre c'est un grand mot....moi je me suis adapté depuis deux mille six pas le choix, de toute façon ça changera rien parce que si maintenant on me propose un appartement...c'est dans mes projets mais vu la conjoncture actuelle pour le logement c'est pas la peine, parce que même les textes de loi qui est sorti cette année comme quoi les maires ils doivent réquisitionner les appartements dans les villes ou villages, pour toutes les personnes sans domicile fixe, c'est pas fait....ils sont à l'amende...c'est la cour correctionnelles de Paris, la haute cour ils sont montés à Paris les maires de Colmar et autres pour être rappelés à l'ordre....y en a beaucoup qui sont libres, c'est pas normal....maintenant ils préfèrent les garder et les laisser vides....* »

Votre souhait un jour c'est d'avoir un logement et fonder une famille ?

Monsieur P : « *Pas pour l'instant...avant de trouver une femme il faut la mériter...moi je cours pas après je suis pas un chaud lapin de Garenne, je suis pas un lièvre....* »

Les relations affectives avec une femme c'est possible dans la rue ?

Monsieur P : « *Oui...ça m'arrive régulièrement, mais moi, je m'en fous c'est des gamines d'une trentaine d'années, elles viennent me draguer mais elles ont rien dans la tête...elles viennent elles discutent savoir comment ça se passe...dès fois y en a même qui me donnent leurs numéros de téléphone...qui me disent si jamais tu veux venir dormir à la maison tu me téléphones...j'ai déjà téléphoné à une que je connais, j'ai déjà pris une douche chez elle, j'ai dormi chez elle, mais rien de plus...mais si elle cherchait quelque chose, moi je l'envoyais paître...elles peuvent se vexer , moi je leur dit juste regardez où vous mettez les pieds...parce que moi j'ai une autre mentalité qu'elle, moi je préfère d'abord penser à moi et après à la personne...si la personne elle veut m'inviter, moi je connais une personne qui est handicapée, elle a la sclérose en plaque...elle vient, elle m'a dit que pour Noël elle m'invite, elle aussi une fille de dix-neuf ans, elle a quelque chose dans la tête...elle pense pas mal...* »

Et vous irez ?

Monsieur P : « *Ben je verrai bien si elle repasse j'irai à la messe de Noël et après j'irai chez elle passer les fêtes de Noël....* »

Parce que Noël c'est une fête de famille et vous n'avez plus de relations avec votre mère ?

Monsieur P : « *Non, elle est venue me voir en deux mille cinq et ça fait huit ans que je n'ai plus de nouvelles...la seule nouvelle que j'ai pu avoir c'est par le biais d'amis qui habitent juste à côté de chez elle...je me suis déjà déplacé avec un ami pour aller la voir, ma mère elle a ouvert la fenêtre de la cuisine elle m'a dit qu'est-ce que tu fais là ? J'ai pas insisté et puis...* ».

C'est peut-être le choc de vous voir dans cette situation ?

Monsieur P : « *Non même pas parce que j'allais la voir une fois par mois...elle me donnait à manger elle me donnait des groseilles des confitures, des trucs comme ça et de temps en temps elle me donnait entre dix et vingt euros...j'avais quand même gardé un petit lien...ma mère elle pensait que quand je venais une fois par mois c'était pour lui demander de l'argent, mais moi j'en ai rien à foutre...c'est pour le lien...le maintien des liens c'est ce qu'il y a de plus important dans la vie...j'ai essayé de lui expliquer plusieurs fois, mais.....(silence)...mon père il est décédé d'un cancer du cerveau, ah oui !...il a d'abord eu un cancer de la gorge qui a été opéré...les métastases se sont déplacées au fur et à mesure des années au cerveau...* »

Vous êtes de cadet de la famille ?

Monsieur P : « *Oui je suis né le dernier de la famille à être né une très bonne année en soixante-huit...* »

Et sur la scolarité vous pouvez un peu préciser où vous l'avez suivi ?

Monsieur P : « *La maternelle et la primaire à Rouffach, après j'étais en troisième SES à Soultz quatre ans là-bas... après j'ai fait une partie au Blaise Pascal à Colmar, après j'étais à l'AFPA, au CFA...* »

Pour être menuisier c'est ça ?

Monsieur P : « *Non pas que seulement menuisier... pour la maçonnerie, la comptabilité...un peu de tout...* ».

Mais l'AFPA vous avez une formation dans quel domaine ?

Monsieur P : « *Maçon...j'ai même dû apprendre à un prof à monter un mur...ah si ! Et ça se dit être prof....mais j'ai pas continué jusqu'au diplôme car dans le temps il appelait des stages rémunérés d'Etat et en même temps t'étais payé par l'AFPA....* »

Vous étiez déjà dans la rue à cette époque ?

Monsieur P : « *Non, mais ça me faisait chier de rester la journée là-bas et de rentrer le soir...j'ai fait les neufs mois et après j'ai arrêté... »*

Et après vous avez fait des petits boulots en intérim ?

Monsieur P : « *Oui, je faisais de tout, et même en usine j'ai fait les trois huit, j'avais quatorze ans, c'est légal pour les jobs d'été...et moi je faisais les trois huit... »*

C'est dur...

Monsieur P : « *Non, c'est pas dur, j'aimais bien, je préférais la nuit, il y avait un chef mais il roupillait les trois quart du temps...j'avais toujours quelque chose à faire...je me baladais entre les chaines je donnais un coup de main....moi je peux pas rester sans rien faire, maintenant si y a quelqu'un qui cherche un coup de main pour retaper un appart, moi je l'aide... y a un an et demi j'ai bien retapé un F4, j'ai bien passé deux jours à le refaire.... ».*

D'une connaissance ?

Monsieur P : « *Non c'est une personne âgée qui m'a demandé... »*

Dans la rue ?

Monsieur P : « *Oui c'est au fur et à mesure de la discussion....on a discuté et puis elle m'a proposé de retapé son appart, ce que j'ai fait...il m'a fallu deux jours.... ».*

Il y a beaucoup de personne avec qui vous discutez la journée...

Monsieur P : « *Oui il y en a quand même beaucoup... »*

C'est toujours les mêmes ?

Monsieur P : « *Non, non c'est surtout des touristes, y a des commerçants, y a des personnes âgées, des étudiants qui veulent savoir...toi tu cherches pas à savoir, tu cherches à comprendre c'est pas pareil..... »*

Oui... comprendre quelles sont les façons pour rester aussi longtemps dans la rue, malgré les conditions, et les dangers aussi...vous vous protégez Patrick contre cela.....

Monsieur P : « *Oui, pour pas qu'il traîne avec des mauvaises personnes...il traînait avec des polonais et du jour au lendemain il a arrêté...il est resté avec moi, pour se retrouver tout seul c'est pas la peine.... »*

Mais vous quand vous êtes arrivé dans la rue, personne ne vous a pris sous son aile ?

Monsieur P : « *Non, c'était rare...il y avait une solidarité il y a quoi...dix quinze ans...maintenant y a plus rien...avant on pouvait s'aider encore mais maintenant non, maintenant si y en a un qui a un peu plus que l'autre il va tout garder pour lui au lieu d'aider...j'ai connu où on mettait l'argent de la manche en commun pour acheter j'ai même aidé un copain qui était en appart mais il avait plus de quoi s'acheter à bouffer, moi ça me dérangeais pas du tout... ».*

C'est surprenant de voir que ceux qui n'ont rien aident plus que ceux qui ont

Monsieur P : « *En donnant on risque d'avoir un grand retour, mais y a beaucoup de gens qui ne pensent pas. Il faut voir beaucoup plus loin... »*

Se laisser aller dans la rue c'est pas votre style ?

Monsieur P : « *Ah non ce serait trop facile...il faut pas se laisser aller, faut toujours aller de l'avant, faut jamais reculer, parce que c'est là qu'on se fait avoir, et y a personne après...on se retrouve seul...moi ça a été compliqué au début parce qu'on n'arrêtait pas de me montrer du doigt jusqu'au jour où j'ai laissé tomber les gens qui me regardaient d'un mauvais œil, je les regardais même plus...je le retournais la réflexion pourquoi vous me regardez de travers, j'ai rien fait....et après ils voyaient que j'étais correct, que j'aidais l'autre et du jour au lendemain ils ont changé d'avis...il faut montrer aux gens ce qu'on vaut, ce qu'on devient et ce qu'on peut être...et il y en a beaucoup qui n'arrivent pas à comprendre ça... »*

Vous êtes en train de me dire que ce n'est pas parce qu'on vit dans la rue qu'on n'a pas le droit d'évoluer ?

Monsieur P : « *Ben oui...c'est l'inverse, au bout de cinq ans si il y en a un qui en a marre d'être dans la rue, il va prendre ses jambes autour du coup et avancer chercher du boulot trouver un appart ou passer par un foyer...c'est comme ça qu'ils vont s'en sortir...moi j'en connais un il avait un appartement pendant quinze ans, il avait des impayés il s'est retrouvé dans la rue...maintenant il est retourné en foyer là...mais c'est toujours le même problème, c'est l'alcool, moi j'attends, j'attends encore un an et demi...et après j'aimerais faire beaucoup de choses tu comprendras par les journaux....on est au début de la révolution comme en soixante-huit.... En deux mille quinze il y aura la révolution....parce qu'il y a trop de pertes...la plupart ils en ont marre de Hollande.... »*

- Nous sommes interrompus par le serveur qui salue Monsieur P en le tutoyant : « *salut toi comment tu vas ?* » -.

Vous êtes connu...

Monsieur P : « *Oh oui ils me connaissent très bien ici depuis quatre-vingt-sept...ils me disent rien sur ma situation ils essayent de comprendre comme je fais pour rester et moi je leur explique comme je peux...et dans le jargon qu'ils comprennent... »*

Si vous deviez me résumer une de vos journées...

Monsieur P : « *Le matin je me lève à sept heures...je fais la mendicité, je me promène, je vis au contact des gens...je les renseigne, je les aide...je vais à la Manne pour manger, le soir...je prends un café en attendant que la maraude de la Croix Rouge elle soit passée...et après je prépare mes affaires pour me coucher.... »*

La maraude ils viennent vous voir à votre squat ?

Monsieur P : « *Ben on se donne rendez-vous place de la cathédrale...la semaine on a le droit à un bol de soupe un café, et le weekend on a droit à des sandwiches...c'est sympa....après on va au lit...mais bon vu les progrès technologiques de la téléphonie....on peut regarder la télé sur le portable ça me reviens à cinq euros par mois...les chaînes TNT...tu peux regarder la télé sur le portable, les palettes, les ordi portables.... »*

Comme ça on peut se tenir informé...

Monsieur P : « *Ah oui, je lis le journal, les canards...mais pas les journaux politiques, j'aime pas la politique... »*

Mais vous me parlez de révolution....

Monsieur P : « *Oui mais ça c'est de la politique sans en être, c'est plutôt un acte citoyen...je vote pas parce que j'ai pas d'adresse j'ai pas le droit à la carte d'électeur...j'ai une domiciliation à la mairie mais pour les élections ça compte pas...ben oui.... »*

Pourtant vous avez œuvré pour la France à la légion...

Monsieur P : « *ben oui....mais la légion elle m'a appris à se débrouiller seul... »*

Vous voulez dire qu'elle vous a permis de tenir autant d'années dans la rue ?

Monsieur P : « *Non, la légion n'a rien à voir là-dedans...moi la légion elle m'a apporté une chose, aider ton prochain pour qu'il t'aide....huit ans d'armée... »*

Vous avez dû avoir des souvenirs ?

Monsieur P : « *ça dépend ce que l'on appelle souvenirs, il y a les souvenirs de potes et de breuvage...j'en ai vu aussi des copains sauter sur des mines...faut avoir l'estomac bien accroché... mais on avait un soutien psychologique et fraternel entre nous...sinon allez voir un psychologue de l'armée ça nous servait à rien... ».*

On vous a proposé dans la rue d'être suivi par un psychologue ?

Monsieur P : « *Oui, mais moi j'en ai pas besoin...si j'en vois un je lui pose la question, entre vous et moi lequel est le plus fou ? C'est une citation d'Albert Einstein....quand il a fait sa propre psychanalyse...moi j'y crois pas à la*

psychanalyse, on peut pas faire sa propre psychanalyse, il faut faire un transfert sur quelqu'un...on peut trouver les ressources en soi pour s'en sortir mais il faut chercher bien profond...il faut avoir du caractère, beaucoup de moral....on a deux fois plus de moral qu'une personne qui a un appartement... »

Vous pouvez m'expliquer ?

Monsieur P : « Y avait une personne qui avait un appartement elle avait toujours le moral quand elle venait me voir et quand elle était chez elle, elle baissait les bras je lui ai dit c'est pas la peine faut pas baisser les bras faut toujours aller de l'avant...c'est là qu'elle a sauté de son tabouret et qu'elle m'a suivi en parole, elle m'écoutait...elle a rencontré un mec et au bout de cinq ans il s'est tiré...elle avait une fille son mec il en voulait pas...je lui ai surtout donné des conseils pour s'en sortir...il y a des gens qui lui ont fait des promesses et ils n'ont pas tenu il lui ont donné de faux espoirs pour s'en sortir... c'est pour ça qu'elle est tombée, c'est ça la morale...moi je lui ai donné un coup de main pour qu'elle puisse s'en sortir...beaucoup de conseils, je l'ai même aidé juridiquement, à gagner...l'estime de son mari, de son enfant, elle était prêt à tout laisser tomber....elle m'a écouté elle a gardé sa fille et c'est son mec qui a foutu la merde après...elle venait me voir tous les deux jours elle m'estimait bien...on discutait bien, on rigolait même ensemble...j'ai déjà dormis chez elle, il s'est jamais rien passé, mais par contre qu'est-ce qu'elle pouvait avoir comme tchatche !

Elle me demandait toujours des renseignements...je jouais le rôle d'une assistante sociale...quand on est dehors on sait peut-être encore plus de choses qu'une personne qui a un appartement...parce que quand on est dans la rue on a plus de savoir, on acquiert tous les jours du savoir...la mémoire....j'aime l'histoire... Max Gallo, l'histoire qu'on apprend à l'école, c'est dans l'histoire qu'on apprend comment ne pas faire les mêmes erreurs... ».

- Nous nous revoyons pour le troisième entretien avec Monsieur P et décidons après une première écoute d'appuyer ce dernier sur certains éléments.-

Pouvez-vous me reparler de vos lectures et de la culture dans son sens global qui paraît important dans votre vie. C'est important pour vous la culture ?

Monsieur P : « C'est primordial...j'aime bien les bouquins d'histoire parce que ça entretient la mémoire....et ça te fait rappeler tout ce que tu as oublié depuis ton enfance... »

Vous vous sentez « exclu » tout en étant cultivé et informé ?

Monsieur P : « ça dépend ce que tu veux dire par le mot exclusion...l'exclusion veut dire être rejeté je crois que tout le monde sera d'accord avec moi... et à ce compte-là on est tous exclus quel qu'on soit, on ne peut pas être exclu sans aucune raison, c'est les autres qui te rejettent c'est pas toi qui t'exclus...on la toujours été et on le restera toujours.... »

Vous parlez de tout le monde ou des personnes dans la rue uniquement ?

Monsieur P : « *De tous, je ne parle pas seulement... je parle au nom de tout le monde....il faut pas croire qu'il y a des personnes qui sont aisées qui ne sont pas rejetées...il y en a beaucoup surtout qui ont été rejetés par la vanité...eh oui !* ».

Ça signifie que l'argent ne protège pas de l' « exclusion » ?

Monsieur P : « *Oh non ! Au contraire...ça leur apporte plus de malheurs qu'autre chose...l'argent est un mode de survie journalier, il faut vivre avec le peu qu'on a pour avancer avec plus...* ».

Plus de quoi ?

Monsieur P : « *Plus de reconnaissance....j'ai de la reconnaissance envers les personnes qui me donnent une pièce...je les remercie chaleureusement chaque fois...et y en a d'autres qui donnent ça par cupidité...pour se donner bonne conscience...* »

Vous arrivez à percevoir dans ce geste qui est-ce qui donne par bon cœur et les autres ?

Monsieur P : « *oui...la différence il y en a pas vraiment, la différence c'est les personnes que je côtoie, je croise des personnes en ville qui passaient devant moi... ne m'adressaient jamais la parole et du jour au lendemain elles commencent à m'adresser la parole...elles commencent à me donner une pièce...ça c'est de la cupidité...c'est comme si ils me remarquaient que maintenant...* ».

C'est difficile...non ?

Monsieur P : « *Non pas vraiment pour moi c'est un aléa de la vie quotidienne c'est des choses que je vois tous les jours, ça me fait plus rien...ça passe sans passer...c'est comme une pilule amère de l'hôpital t'as du mal à la digérer...* ».

L'écriture ne vous a jamais tenté ?

Monsieur P : « *ça dépend peut-être un roman sur les gens que l'on côtoie dans la ville personnellement j'ai déjà commencé à écrire des bouquins et j'en ai déjà envoyé qui m'ont été refusés...premièrement c'était une petite ébauche sur un roman à conscience sociale on m'a renvoyé le manuscrit avec un mot ça nous plait pas...j'ai constaté que la plupart des bouquins sont édités par les magazines féminins...eh oui ! Faut savoir que c'est les seules qui lisent...c'est un métier...pour une personne qui doit sortir un bouquin elle doit le lire en trois heures...et après elle en rattaque un autre et ainsi de suite...elles lisent un peu près cinq à six bouquins par jour...* ».

Vous avez donc stoppé d'écrire ?

Monsieur P : « *Non c'est pas que j'ai arrêté mais, j'ai pas le support pour ça...un ordinateur portable, écrire sur un ordinateur portable...mettre sous clé USB...d'un* ».

côté c'est utile pour faire les démarches administratives...trouver un appart...y a plein de choses que l'on peut faire avec... ».

Vous en êtes où dans vos démarches ?

Monsieur P : « *J'ai déjà fait des démarches pour un appartement j'attends juste la réponse de Domial...pour l'instant y a rien, j'ai fait cela il y a cinq mois...alors j'ai le temps je suis pas pressé.... »*

Vous êtes à nouveau dans une dynamique où vous souhaitez avoir à nouveau votre logement ?

Monsieur P : « *Oui...j'ai surtout des projets d'avenirs qui seraient d'être croqueur... ».*

Croqueur ?

Monsieur P : « *Eh oui...c'est un écrivain qui écrit sur l'expérience, pas seulement sur mon expérience mais sur l'expérience de la vie en elle-même j'attends d'avoir un logement, un petit boulot, d'avoir un pécule pour acheter un ordinateur...écrire ça permet...de ne plus faire marche arrière... ».*

La parole s'envole mais les écrits restent....

Monsieur P : « *Et les chemins se croisent mais jamais sur des lignes opposées...Pierre de Coubertin... ».*

Vous aimez le sport ?

Monsieur P : « *ça dépend lequel, ne vient pas me parler de foot, à part le football américain...golf... billard...patinage artistique...le seul que j'aime pas c'est le foot, j'aime pas du tout, j'aime pas les gars...surtout avec ce qu'ils gagnent...ils sont trop payés pour ce qu'ils font...on devrait revenir au foot des années cinquante y avait pas de salaire à chaque match...c'était pour la plaisir du sport, là c'est pour la plaisir de l'argent... ».*

Pouvons-nous revenir sur la femme qui faisait la manche, que nous avons croisé hier sur le chemin vers le CCAS ?

Monsieur P : « *Ah oui la tarée ! Elle a un logement...elle se dit sans domicile fixe euh....elle fait ça juste parce qu'elle a pas beaucoup de tunes.... »*

Et qu'est-ce que vous pensez de cela ?

Monsieur P : « *C'est dégueulasse, c'est pas honnête... »*

Ça fait longtemps qu'elle est là ?

Monsieur P : « *Non un mois et demi deux mois...elle commence à huit heures et demie neuf heures pour s'arrêter à dix-sept heures...et après elle part...c'est des imposteurs...* ».

Vous avez dû en voir beaucoup depuis que vous êtes dans la rue ?

Monsieur P : « *J'ai vu des imposteurs des marchands de sommeil, des marchands de roses des bonneteaux ...* »

Des bonneteaux, c'est-à-dire ?

Monsieur P : « *C'est des voleurs italiens...ben oui bonneteaux c'est aller trouver le petit poids, il s'arrête et ils proposent aux gens....* »

Et vous la manche ça rapporte en ce moment ?

Monsieur P : « *C'est calme...* »

Mais nous n'êtes pas constamment assis à cet endroit...

Monsieur P : « *Ah non ! je fais mes démarches administratives....moi ça me dérange pas...ça permet à la cervelle de s'aérer....* ».

Je lui explique brièvement la technique de mendicité, celle de monsieur Joe et lui demande s'il la déjà pratiquée ?

Monsieur P : « *Non, non, ça c'est les roumains...et si tu sors pas la pièce ils sont capables de taper la personne....mais moi quand je les vois ensembles et que les mecs ils viennent ensembles ça me fait pas peur...mais il y en a moins à Colmar...c'est des très grands imposteurs...* »

Ils n'ont pas la technique ?

Monsieur P : « *Ben oui faut avoir la tchatche, c'est ce que je dis aux autres, ceux qui sont coincés, ce qui sont sur eux-mêmes il faut les décoincer...c'est pas évident, mais faut oser aller vers la personne et ne pas attendre que la personne elle vienne vers toi...* »

Il y en a peut-être qui ont honte ?

Monsieur P : « *De toute façon quand on fait la mendicité il faut pas avoir honte non faut pas avoir honte, moi y en a déjà qui m'ont regardé qui m'ont traité, en me disant c'est la honte, moi je leur ai déjà dit regardez dans le dictionnaire la signification du mot la honte...avant de critiquer les autres...faut rester zen....je suis calme, du moins je suis très calme, sauf quand on dit du mal sur la famille parce que alors là y a deux accents alsaciens qui se mélangent et alors là ça fait très mal...parce que j'ai l'accent haut-rhinois et bas-rhinois qui sont mélangés, ma mère est haut-rhinoise,*

mon père est bas-rhinois...eh ben si je commence à m'énerver sur ça t'as intérêt à foutre le camp ! ».

Vous n'avez plus de liens avec aucun membre de votre famille ?

Monsieur P : « Si de temps en temps je vois mes cousines...des tantes qui passent, elles discutent elles demandent comment ça va...moi je leur retourne le compliment et après j'engage la conversation.... »

Elles ne tentent pas de vous aider ?

Monsieur P : » Ben déjà en s'arrêtant et en discutant avec moi elles m'aident déjà...y a pas besoin de faire grand-chose pour aider la personne...discuter avec elle pour la remettre dans le droit chemin... »

On pense que la plupart du temps c'est des aides matérielles dont vous avez le plus besoin, ce qui est vrai...

Monsieur P : « c'est la reconnaissance de ce qu'on est... les démarches administratives pour trouver, un logement, manger, se vêtir, ça on a des combines...y en a pas trente-six, pour bouffer je vais au secours protestant je leur demande des bons alimentaires...quand ils ont les moyens ils me donnent des bons de huit euros je peux aller à l'Intermarché faire mes courses ou la mairie me fait un bon pour le restaurant la Manne, c'est très bien là-bas on mange bien le décors il est chouette...et en plus c'est très calme...parce qu'il y a eu des consignes les gens ils n'ont plus le droit d'entrer bourrés, de consommer de l'alcool ni de drogue ni rien...y en a beaucoup qui venaient avec de l'alcool et c'était le bordel... »

Et pour vêtir ?

Monsieur P : « Ben des fois je demande au Secours Populaires s'ils ont des vêtements, des fois c'est des gens qui m'en déposent...plutôt en automne, on m'a déjà déposé des doudounes, des pulls.... »

Ce qui m'étonne effectivement c'est que vous n'êtes pratiquement pas sur le lieu de la manche et toutes vos affaires personnelles sont là-bas, vous ne craignez pas de vous les faire voler ?

Monsieur P : « Non parce qu'il y a juste en face une caméra directement reliée au commissariat...c'est une sécurité.... »

J'ai côtoyé des personnes dans votre situation qui fonctionnaient régulièrement en binôme pour plus de sécurité et vous ?

Monsieur P : « J'en apporte à Patrick.... Mais pas seulement la sécurité mais aussi le savoir-faire, j'essaye de lui apprendre les petites combines, mais il a du mal à comprendre...c'est la chute, il a commencé à remonter un peu à la surface mais il est toujours sous le niveau.... »

Il faut du temps pour remonter ?

Monsieur P : « *Il faut compter au minimum entre dix-huit et vingt-quatre mois pour remonter...prendre conscience de sa situation....c'est là que tu peux tomber sur des gars qui te promettent monts et merveilles....* ».

Et vous, vous êtes suivi par un travailleur social, Christian ?

Monsieur P : « *Moi, non c'est plutôt un travailleur social et mn ami....la première chose qu'il m'a demandé si je le tutoie ou le vouvoie... moi j'ai préféré le tutoiement c'est moins barbant....* »

Et ça réduit la distance...

Monsieur P : « *ça dépend de quelle distance on parle, si c'est l'âge il est encore jeune, il a pas encore beaucoup de maturité comparé à moi...ne pas être en foyer c'est une indépendance parce que après ceux qui sont tout seul ils ne peuvent plus faire marche arrière...ils sont peut-être encore capable de se démerder encore un peu tout seul mais il y a des choses où ils n'arriveront plus à se débrouiller, les démarches administratives...quand il y en a un dernier il va l'aider... moi quand on me demande si j'ai besoin d'aide pour des démarches administratives moi je lui rigole au nez, parce que moi je sais comment remplir des papiers et en plus de ça c'est même pas compliqué...».*

Mais il y en a qui n'ont même plus la force pour cela...

Monsieur P : « *ça aussi... (Silence)....* »

Vous pensez donner un coup de main pour le marché de Noël aux commerçants ?

Monsieur P : « *Ben y a déjà le stand de châtaignes tous les jours je leur dis bonjour et je leur donne de temps en temps un coup de main, mais c'est pas encore la bonne saison c'est trois semaine avant Noël....* »

En cette période les gens sont plus généreux ?

Monsieur P : « *ça dépend...de leur état d'esprit s'ils sont pressés...y en a plein que je connais qui était speed... je leur dit au lieu de courir marchez...plus vite vous y arriverez plus tôt à temps, ça sert à rien de courir...* ».

Et les commerçants et habitants ça ne les gêne pas que vous fassiez la manche dans cette rue ?

Monsieur P : « *Ben y a déjà des policiers qui m'ont embarqué et m'ont amenés dans la forêt du Neuland...ils m'ont dit tu peux retourner dans ton endroit à dix-neuf heures....* »

Ils vous ont carrément amené en forêt ?

Monsieur P : *« Et ils m'ont dit que pour dix-neuf heures je devais être de retour à Colmar... parce que les magasins sont fermées et que moi j'ai rien....alors y a des commerçants qui ont commencé à râler sur les flics en leur disant mais pourquoi vous faites ça ?*

Et c'est là que les flics ils ont commencés à me laisser en paix....et je leur ai même fait une remarque comme quoi je ne suis pas devant une devanture mais à côté....ce n'est pas interdit par la loi. Ils ont même été étonnés que la mendicité c'est tolérée c'est pas interdit, on a pas le droit de faire un décret interdisant la mendicité à toute personne....malgré qu'il a le pouvoir... »

Normalement l'Etat est dans l'obligation de reloger ou loger toute personne sans toit....

Monsieur P : *« Ah oui...mais ils le font pas...y a une loi qui a dit que lorsque le dossier il a été déposé tel jour vous prenez la décision au bout de trois semaine, un mois....avant ils mettaient entre deux et trois mois pour donner la réponse... ».*

Pour votre demande de logement vous avez sollicité le DALE ?

Monsieur P : *« Non j'ai juste envoyé un dossier par l'assistant social... il est à la retraite maintenant mais il était sympa....il fait partir de l'ancienne école, c'est lui qui c'est lui à l'époque qui m'a une fois dit de remplir un dossier et de l'envoyer par mail...Monsieur F....a instruit mon dossier de RMI à l'époque et après comme il était un peu pointilleux, il voulait que je recommence plusieurs fois le dossier...ben ouais...pour que je me bouge... il m'envoyait des courriers pour me dire que j'avais telle et telle réunion....que je sois en avance.... »*

Lors de notre dernier entretien sur le chemin du retour vous m'aviez fait part du fait que vous n'aviez pas encore terminé de tout nous raconter sur votre histoire...vous pouvez m'en dire plus ?

Monsieur P : *« ça dépend ce que tu veux savoir.... »*

Je lui déclare qu'il peut me parler de ce qu'il souhaite et de la confidentialité de ses propos. Je le rassure également sur le fait que les informations divulguées ne seront pas communiquées à son référent et lui assure l'anonymat de nos entretiens.

Monsieur P : *« Mais si c'est dans le cadre d'associations tu peux citer mon nom, c'était encore en début d'année, en janvier février, il y a un article de moi qui est passé par rapport aux chevaliers de l'ordre de Malte³, c'était dans le journal l'Alsace y avait deux pages entières recto-verso sur l'ordre de Malte, et j'étais avec eux en photo, je leur ai expliqué les gens dans la rue.... »*

³ Propos vérifiés et confortés par une recherche documentaire.

C'est quoi l'ordre de Malte ?

Monsieur P : « *C'est des gens qui font partie d'une association caritative qui rapporte un peu de réconfort en venant parler avec toi, ils t'apportent un café une viennoiserie... »*

Il y en a une à Colmar ?

Monsieur P : « *Oui...c'est la même chose que la croix rouge...les chevaliers de l'ordre de Malte c'étaient des francs-maçons...y a les francs-maçons de l'ordre de Malte, y en a qui sont de Colmar, y en a qui sont de Mulhouse...ils vont dans les lycées ils expliquent aux jeunes ce que c'est la pauvreté...c'est une mission ce qu'on appelle œcuménique...faire le bien aux autres...leur venir en aide...normalement ils vont pas tarder à venir début décembre. Ils viennent toujours les weekends...parce qu'ils travaillent ils ont pas le temps...ils voient les personnes qui veulent de l'aide, ceux qui veulent discuter, prendre un café... ».*

C'est important ?

Monsieur P : « *ça permet de créer du lien.... »*

Ça évite de se replier sur soi...

Monsieur P : « *C'est un très gros risque...faut jamais se replier sur soi-même...faut aller de l'avant ne jamais rester recroqueviller sur soi-même...on devient complexer par rapport aux autres et on ne peut plus jamais avancer....tandis que si tu commences à ouvrir une porte pour aller vers quelqu'un y a d'autres portes qui s'ouvriront devant toi...c'est comme ça des fois qu'on peut avancer...et ne jamais refermer les portes derrière soi...toujours la laisser ouverte.... »*

Il faut toujours maintenir les liens qu'on a construits ?

Monsieur P : « *ça oui... »*

On dit fréquemment que la notion de temps dans la rue n'est plus la même ...

Monsieur P : « *Les premiers qui ont la notion de temps c'est ceux qui sont dehors, parce que les personnes comme moi ou les autres on a la notion du temps qui peut y avoir le lendemain...la notion du temps du présent...on apprécie le moment présent, c'est important car il faut y aller lentement....ça sert à rien de speeder...il vaut mieux prendre le temps, pas se précipiter....pour le logement... ».*

Mais c'est peut-être ça que les travailleurs sociaux ou autres ne comprennent pas ?

Monsieur P : « *Si ils le comprennent mais à leurs façons...ils ont des ordres à respecter...c'est les travailleurs sociaux qui se posent des questions à eux-mêmes... (Silence).... ».*

Ça signifie qu'ils ne pensent qu'aux chiffres et pas à la personne en face ?

Monsieur P : « *Y en a quand même qui pensent à la personne en face...c'est d'ailleurs du devoir d'un travailleur social d'aller de l'avant pour aller aider ceux qui sont dans des difficultés...c'est pas une théorie, c'est une vérité...il faut que la personne travailleur social aille vers quelqu'un pour lui dire, l'entraîner vers des démarches, et ils ont un ordre pour entrer dans des démarches, ça c'est la vrai boulot du travailleur social...en ce moment les travailleurs sociaux, c'est vrai qu'ils donnent de plus en plus d'ordres...ils te posent pas de questions, ils ne te parlent pas de toi... ».*

- Presque à la fin de notre troisième entretien, nous demandons à Monsieur P la suite du déroulement de sa journée -.

Monsieur P : « *Je repasse au CCAS chercher mon bon et après jusqu'à onze heures, onze heures et quart je vais rester en ville...après je vais manger à la Manne et cet après-midi je suis de nouveau là... ».*

Et vous avez vu Patrick aujourd'hui ?

Monsieur P : « *Oui, il a passé la nuit à côté de moi à part qu'il était réveillé de bonne heure ce matin ... »*

Mais vous dormez que d'un œil comme vous me l'avez dit, vous n'êtes pas fatigué ?

Monsieur P : « *Non, non....à la légion on t'apprend à rester trois jours debout sans dormir...trois jours de garde intensive vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois jours de tour de garde, huit heures de pause et de nouveau garde...y a un proverbe qui dit faut souffrir pour être beau... ».*

Vous m'avez déclaré à Propos du Livre de Victor Hugo les misérables que l'on est en train de revivre ça, vous pouvez m'expliquer ?

Monsieur P : « *On est en train de retomber, on est en train de revivre les misérables... »*

Les personnes n'ont pas de mémoire pour reproduire cela ?

Monsieur P : « *Oh oui, les gens ils devraient le faire...moi j'ai lu le bouquin en intégralité, et j'ai même vu la pièce de théâtre à Paris au Chatelet.... »*

Vous avez fait de la rue là-bas ?

Monsieur P : « *Non, quand j'ai vu les premiers SDF là-bas quand j'avais une petite pièce je leur donnais...ça me dérangeais pas, ils sont très violents car ils sont capables de se tuer entre eux pour une cigarette...ici c'est plus calme, c'est le problème des grandes villes.... »*

C'est souvent pour garder son lieu où faire la manche aussi...

Monsieur P : « *Oui mais si y a un gars qui se met à ma place quand je suis pas là il ne restera pas...moi je me mettrai juste à côté, et je pari n'importe quoi que le mec il tomberait, il resterait cinq minutes, il dégagerait parce qu'il obtiendrait rien, les gens ils me donneraient à moi et pas à lui...mais pour ça, non seulement il faut se faire sa place mais sa renommée... »*

Une fois qu'on a sa renommée j'ai souvent des personnes qui m'ont raconté que lorsqu'elles s'absentaient une journée les commerçants ou voisins s'inquiétaient pour elles...

Monsieur P : « *Mais bien sûr ça m'est déjà arrivé... ».*

- Nous décidons d'arrêter là pour aujourd'hui et nous donnons rendez-vous à Monsieur le surlendemain afin que nous puissions retranscrire les premiers entretiens pour lui remettre une première mouture, afin qu'il ait le temps de revenir dessus et de corriger les éventuelles fautes ou oublis.-.

- De retour deux jours après s'être quitté, nous lui remettons la première mouture des deux premiers entretiens. Monsieur P souhaite la lire sous nos yeux. Je lui laisse le temps de relire. Monsieur P est satisfait de la retranscription. Nous poursuivons sur un élément de sa vie qu'il souhaite nous délivrer, ses relations avec les femmes -.

- Avant de débiter je lui remémore les thématiques abordées lors des précédents entretiens -.

Monsieur P : « *On pourrait parler des relations que j'ai eu, des relations amoureuses...mon ex-femme elle s'appelle Céline elle avait un appartement du côté du quartier de Munster à Colmar elle a été obligé de quitter son logement pour des impayés de loyer, elle s'est retrouvée à la rue, et y a une personne que je connaissais qui lui a proposé l'hébergement, mais il la prenais vraiment pour une bonne poire, une femme de ménage c'était tout ce qu'elle était.*

Un soir, elle était dehors, elle avait dormi à la gare, je l'ai vu le matin, elle était mal foutue, pas très bien réveillée, elle n'avait pas d'argent sur elle, qu'est-ce que j'ai fait ? Moi j'avais assez d'argent parce que j'avais le RMI qui était tombé...je lui ai demandé si elle voulait manger et boire quelque chose de chaud...il était dix heures du matin, elle a fait pourquoi pas ? On est venu ici je lui ai payé un café, croissant, à onze heures elle avait faim, je lui ai payé encore un chocolat avec une potée auvergnate...je la regardais manger elle me dit mais toit, pourquoi tu ne manges pas t'as pas faim ? T'as pas froid ? Je lui dis d'une... j'ai pas froid, et la faim elle vient seulement en mangeant...le soir elle est venue me voir, moi j'avais déjà mon appartement, je l'ai invité à venir chez moi, la première chose qu'elle a faite c'est d'aller dans la salle de bain se prendre un bain chaud....et le soir elle a dormi avec moi...depuis là on était resté ensemble...elle était d'accord, je lui avait fait un

double des clés, elle pouvait faire ce qu'elle voulait la journée, elle s'était occupé de mon appartement pendant huit jours, quand je rentrais y avait tout qui était propre, elle m'avait préparé le repas...pour lui rendre le service qu'elle m'avait rendu je suis allé au supermarché à l'époque il s'appelait GROS, maintenant c'est SIMPLY, elle n'avait plus de slip, plus de soutien-gorge de culottes, moi je connaissais un commerçant qui était dans la galerie...j'ai repéré un ensemble et je lui ai acheté, pour moi c'était rien c'était un geste...quand elle a vu le prix elle m'a dit je suis fou, oui mais moi c'est de bon cœur... »

Vous travailliez à l'époque ?

Monsieur P : « Oui je travaillais en intérim je travaillais au magasin GROS j'étais étalagiste c'est là que je commençais le matin à trois heures pour finir à vingt et une heures trente voir vingt-deux heures...quand il fallait remplir les rayons, étiqueter, fallait faire tous les rayons...hygiène produit féminin...y avait trois employés pour tout faire...j'étais le premier à arriver sur place et le dernier à partir...et je faisais en même temps le ménage à l'intérieur...les caisses tout, en l'espace de deux mois et demi, j'étais passé chef de rayon, la patron m'avait fait tellement confiance...il voulait me garder, mais moi je voulais pas parce que le salaire ne suffisait pas...je pouvais prendre mes heures de repos n'importe quand et à n'importe quelle heure...je pouvais m'arrêter quand je voulais...c'est pour ça que la patron il voulait me garder il pensait que j'étais beaucoup plus rapide que les autres...quand je suis parti ça la pas emmerder mais il a regretté...j'étais un pur-sang et mon patron c'était un âne...parce que même en comptabilité il était nul.... »

Vous avez vécu longtemps avec votre ex-femme ?

Monsieur P : « Ben de (réflexion)....Euh quatre-vingt-dix-huit, non quatre-vingt –dix-neuf à deux mille cinq... »

Et c'est après cette période que vous vous êtes retrouvé à nouveau dans la rue ?

Monsieur P : « Oui...et puis y a trois ans elle a demandé le divorce...je lui ai demandé pourquoi, elle m'a pas donné de réponse alors je suis allé au tribunal...elle avait pris une avocate du barreau moi j'avais pas d'avocat et j'ai gagné gain de cause...le verdict du tribunal a reconnu le mariage caduque...on était marié à la mairie dans toutes les règles...c'est elle qui a fait la conne, moi quand on était au tribunal, le greffier c'était un ami à moi alors quand il m'a vu dans le bureau on a déjà commencé à rigoler tous les deux, il m'a demandé ce que je pensais du divorce, je lui ai dit ce que j'en pensais, elle a eu une interdiction de mariage pendant cinq ans... ça été reconnu par la loi...quand la femme elle a fait une faute...la marié a droit de dire si elle a le droit de se remarier ou pas...comme quand elle a essayé de me demander une pension alimentaire, vu qu'on n'a pas d'enfant, elle a tout perdu, elle s'est remise avec un....un soi-disant mec qui est un moins que rien...il a deux mains gauches...et c'est un alcoolique...je l'ai aidé de bon cœur et c'est elle qui a tout foiré...c'est ce qu'on appelle des remerciements de merde...je la voit, en ville, elle me demande comment ça va, je sais qu'elle accouché d'une petite fille et vu qu'elle ne sait pas s'occuper temporairement d'elle et de son appart, ben l'enfant il a été placé...elle voulait avoir un enfant avec moi, mais déjà d'une il faut être les deux

d'accord et s'entendre sur la façon de l'éduquer...moi je l'aurais élevé comme moi on m'a élevé...éduquer à la dur.... ».

Vos parents, ils vous ont élevé comme ça ?

Monsieur P : « Oui...tous les soirs j'avais des devoirs, je finissais les cours à seize heures, je faisais mes devoirs jusqu'à vingt heures vingt et une heure, c'est comme ça que mon père il m'a élevé...elle ça lui aurait pas plus parce qu'elle a pas eu la même éducation...elle a eu une éducation toute différente, la mère elle se prenait pour ce qu'elle n'était pas, le père il savait à peine taper sur un clavier...alors...j'ai dit pour lui faire plaisir j'ai acheté un ordinateur portable je lui avais dit tu apprends à taper un texte, tu mémorise les touches et tu écris...elle me disait j'arrive pas c'est trop dur...rien n'est dur dans la vie, moi je peux t'apprendre...à ma façon et à ton rythme...ça lui avait pas plu... »

Mais elle sait que vous vivez dans la rue ?

Monsieur P : « Oui, elle sait elle m'a déjà vu, moi je la regarde de bas en haut, elle fait pareil je lui ai juste fait remarquer une chose c'est qu'on n'a pas la même éducation, et qu'on n'a pas les mêmes valeurs...moi je suis réfléchi, elle n'est même pas encore posée.. »

Elle est jeune ?

Monsieur P : « Ben on a quand même neuf ans d'écart...elle a moins que moi... »

Mais quand elle vous voit dans la rue ça ne vous fait rien ?

Monsieur P : « Non, je m'en fous ! Si elle veut me parler elle vient me voir, si elle veut pas je la laisse, dès fois quand elle vient me voir c'est juste pour une seule chose, c'est qu'elle a besoin d'argent...ben elle est fichée à la banque de France.... »

Mais elle vient vous voir régulièrement ?

Monsieur P : « Non, seulement quand elle a des factures à payer...je lui ai déjà dit je suis pas la banque de France si t'as des problèmes tu vas voir ton banquier ou tu te démerde avec les assistantes sociales... ».

Vous n'avez eu qu'une relation amoureuse dans votre vie ?

Monsieur P : « Oui j'ai eu une femme et des aventures et des conquêtes...mais c'est toujours des femmes entre vingt-cinq et trente ans...j'ai jamais pris en dessous, parce que en dessous c'est des gamines.... ».

Mais depuis que vous êtes dans la rue vous avez eu des relations ?

Monsieur P : « Pendant pratiquement un an j'ai dormi à l'hôtel et tous les deux soirs il y avait une nana qui venait me voir...je voulais pas parce que c'était une gamine pour moi... ».

Pendant un an vous avez dormis à l'hôtel ?

Monsieur P : « *En deux mille dix, deux mille onze, je payais quand même quarante-neuf, non trente-neuf euros la chambre, et quand j'avais la fille je payais deux, trois nuits, ça me faisait tranquillement, j'avais pas besoin d'aller au foyer Schœlcher...pour me retaper...et c'est là que mon ex elle est venue : oui est-ce que tu peux me payer une nuit d'hôtel et là j'avais plus le moyens...avec le RSA...et je connais des filles qui ont à peu près mon âge quand elles me voient elles me disent bonjour, elles s'arrêtent, elles discutent on boit des cafés ensemble...et y en a une qui a...alors elle, elle m'a bluffé ! Elle a commencé à discuter et elle faisait comme toi...sans que je le sache elle m'a enregistré, et un jour je l'ai vu elle était à l'ancien IUT elle faisait une thèse sur le social...et là je l'ai arrêté et je lui ai dit tu es en train de faire quoi ? Ah même je suis en train d'enregistrer...je lui ai dit mais tu m'as demandé l'autorisation pour enregistrer ? Elle m'a fait non, eh ben toute les notes je les ai effacé parce qu'elle n'avait pas le droit de le faire...elle a été recalée...j'ai tout fait pour qu'elle soit recalée...toi ce que tu m'as montré aujourd'hui, ça va te propulser vers l'avant... »*

C'est grâce à vous aussi...

Monsieur P : « *Y a pas que moi, il faut te remercier, avant tout...certains n'ont pas l'expérience que moi j'ai... moi je reperds les gens qui peuvent donner...moi je le vois tout de suite, d'autres non, la première chose que certains voient c'est l'argent...moi non, moi je vois la personne, je vois pour la discussion, une petite pièce si elle veut...ça s'arrête là. Y en a qui pensent...que argent, argent...si moi je n'aurais pas voulu te parler tu m'aurais trouvé à ma place et je t'aurais dit non...il faut savoir se démerder par soi-même savoir économiser...parce que le jour où on a un logement, il n'y a pas qu'un seul budget...y en a plusieurs, le budget locatif, le budget alimentaire, le budget lingerie...c'est les trois critères qui faut pour tenir...y en a beaucoup qui pensent pas comme ça...faut prendre le temps.... »*

Vous discutez de votre futur logement avec Christian ?

Monsieur P : « *Oui on discute on parle des démarches, mais pour l'instant il y a rien....c'est long, vaut mieux avoir la patience que speeder, parce que sinon tu baisses les bras....une personne qui est à la rue pense deux fois plus qu'une personne qui marche... maintenant je vais te poser une question. Tu prends un SDF et un passant quelconque, le passant quelconque, il doit faire quoi ? »*

Je ne sais pas ?

Monsieur P : « *Le passant il pense à son but, tandis que la personne SDF elle est posée et toujours en alerte, il n'a pas besoin de carnet de rendez-vous...depuis que j'ai Christian je n'ai jamais loupé aucun rendez-vous...soit je suis en avance, soit c'est lui qui est en retard... »*

Votre compagnon n'est pas là aujourd'hui ?

Monsieur P : « *Ben ce matin il est parti se raser, la nuit c'est lui qui vient me rejoindre, moi j'arrête à dix-huit heures trente après je vais à l'Amandine je charge*

mon portable, je bois un café et après je vais au squat, je me couche tôt et je me lève tôt... »

Et vous n'avez pas froid ?

Monsieur P : « *Non il fait modéré, le froid c'est dans la tête, tu penses quelque chose de positif, de chaud, et le froid tu le sens pas..... »*.

Mais vous l'aidez Patrick....

Monsieur P : « *Oui c'était une proie facile avant, avec moi il a quand même durci son caractère...il va avoir le RSA il va pas aller dans un foyer parce que les foyers c'est des voleurs....dans les foyers ils ont des caisses, et quand on leur demande le bilan des caisses ils font la gueule, parce que les caisses sont pas justes, dès qui ont rebouché un trou y en a un deuxième qui sort...un puit sans fond....entre Patrick et moi c'est un échange mutuel là le weekend dernier il avait pas de tune...je lui payes des cafés il m'a dit oui je te les rend, je lui ai jamais rien demandé...moi j'ai assez de tune.....moi je me suis forgé mon propre caractère et mon caractère je défie quiconque de l'avoir...y en a dès qui ont de l'argent, ils le boivent et le fument, il faut penser à économiser pour acheter à manger, des fringues, la vie normale quoi....moi je suis un vrai SDF...certains disent de toute façon il n'y a pas de vrais SDF on essaye de subvenir à nos besoins, par nos propres moyens...et ça certains n'arrivent pas à le concevoir... »*.

Nous sommes interrompus par le serveur qui s'adresse à nous en nous déclarant : *vous êtes journaliste, j'espère qu'il vous dit du bien sur notre café, parce que on l'aime bien... tous les jours il vient prendre son café, lire son journal, et les crises d'épilepsie, ça va mieux, combien de fois, je le connais depuis mille neuf cent quatre-vingt-six...combien de fois je l'ai ramassé dans la rue et ramener ici...mais là ça va... c'est triste, c'est triste d'en arriver là à notre époque on devrait plus avoir ça.... »*

Monsieur P : « *C'est ça la nouvelle génération des ministres qui ne pensent plus qu'à leurs poches, c'est de leur faute... »*

Le serveur : « *Il y a trop d'inégalités en France et en Europe c'est trop.... »*

Mais il me donne pas l'impression d'être triste, n'est-ce pas (en m'adressant à Monsieur P) ?

Le serveur : « *Non, il est bien il est dans son élément...c'est comme ça, c'est comme un arbre qui est enraciné on est tous pareil... »*.

Monsieur P : « *Mais moi je suis le tronc et toi tu es la branche (en rigolant).... »*.

- Le serveur retourne à son travail en rigolant -.

Monsieur P : « *il est très gentil.... »*

Vous faisiez des crises d'épilepsie ?

Monsieur P : « *Oui...mais ça va mieux maintenant j'ai un traitement à prendre et je le prends...je connaissais un polonais il a voulu arrêter l'alcool mais chaque fois qui trainait avec des gars il tombait, il est parti avec une ambulance et à l'hôpital ils lui ont diagnostiqué une hépatite A....depuis qu'il a quitté Pasteur il était en soin intensif et ils l'ont mis dans un centre pour une cure d'alcool et si ça se passe bien dans un ou deux an il ne touchera plus l'alcool....Patrick c'est un timide ça fait vingt ans que je le connais...dans la restauration, le premier contact qu'il doit avoir c'est le contact amical avec les clients. Moi il me connaît depuis plus de vingt ans, mi que je viens ici c'est toujours de bonne humeur...parce que je viens ici je consomme des cafés un peu plus que les clients habituels, je connais le patron...dès fois il m'offre des cafés...il me connaît depuis que je suis dans la rue, il sait que je suis serviable, polis, je rends service à tout le monde, mais il y en a beaucoup qui n'arrivent pas à le concevoir...par contre s'il y a des personnes qui veulent savoir certaines chose je leur dit mon prénom...mon prénom est dans la Bible... »*

Votre prénom ne signifie pas la patience ?

Monsieur P : « *Non, parce que Saint Pascal, c'est un ouvrier de portes d'églises...c'était le portier, il ouvrait les portes des églises...mes parents ont choisi le prénom par rapport à Pâques et c'est aussi la fête de l'agneau pascal...mais ça s'écrit pas de la même façon, c'est pas français, ni hébreux...Saint Pascale c'est de l'espagnol.... »*

Vous êtes croyant avec un prénom comme le vôtre ?

Monsieur P : « *Oui et pratiquant, je vais tous les jours de la semaine à la messe du lundi au vendredi... »*

Et vous y allez régulièrement ?

Monsieur P : « *Ben depuis qu'on se voit, j'y suis pas allé, j'irai la semaine prochaine... »*

On aurait pu décaler les heures d'entretiens...

Monsieur P : « *Non, ça me dérange pas...moi j'ouvre la porte aux gens, s'ils veulent me donner une pièce ils me donnent et après j'assiste à l'office matinal, c'est comme demain soir y a une messe à dix-huit heures trente et ben je serai à la messe à dix-huit heures trente... ».*

Vous y allé en tant que fidèle et non uniquement pour faire la manche ?

Monsieur P : « *Oui. Au début des années quatre-vingt-six je faisais la mendicité à l'église Saint Joseph, et j'assistais pas à la messe...quand je suis allé à la cathédrale j'ai commencé à assister à la messe. ».*

Et ça vous aide dans votre condition ?

Monsieur P : « *Ah oui, ça m'aide beaucoup...d'avoir d'autres chemins, avoir d'autres routes et avoir une croyance quand on se lève le matin on remercie Dieu d'être encore en vie...moi je suis pas un vivant, je suis un survivant...c'est ça que les gens ils arrivent pas à concevoir, je suis un survivant... j'en ai tellement vu, tellement bavé que maintenant c'est moi qui donne des conseils aux gens...c'est d'abord une expérience de là où on était et après c'est l'expérience de la rue...les gens n'arrivent pas à le concevoir ça non plus...ils pensent que c'est la vie d'abord par la rue, non la première par c'est la naissance après t'as la vie et après t'as la rue c'est un long parcours et une fois on m'a demandé quel est le livre que j'apprécie le plus j'ai dit c'est ça la Bible et les misérables...dans les misérables dans le film on voyait tous les gens à la messe, là dans le livre il ne le montre pas... »*

Vous avez votre Bible toujours auprès de vous ?

Monsieur P : « *Non y a une personne qui me la volé carrément...c'est un sacrilège...et maintenant quand on voit le prix des livres c'est plus la même chose....entre quinze et vingt euros....c'est un affront...on ne vole pas un outil de croyance tel que le chapelet, le rosaire, la Bible, le missel... »*

Il y a beaucoup de personnes dans la rue qui sont croyantes ?

Monsieur P : « *Il y a beaucoup de croyants mais qui sont non pratiquants...le temps on le prend, il y en a beaucoup qui vont brûler un cierge en un quart d'heure, c'est pas assez...parce que quand on prie c'est des questions, et à ces questions on a jamais de réponses...être croyant pour moi c'est un réconfort...c'est un soutien moral et physique...ça m'aide à supporter je me suis posé des questions, j'ai trouvé mes réponses...et maintenant que j'ai mes réponses j'apporte mon savoir aux autres...ça il y en a beaucoup qui n'arrivent pas à le comprendre.... »*

Votre savoir aux autres c'est-à-dire ?

Monsieur P : « *De mes acquis de vie...la bonté je la fait partager...Patrick il vient avec moi le samedi, le dimanche il vient à la messe et il y assiste pourtant je lui ai pas dit de venir...il vient à l'église depuis que je lui ai offert un petit livre qui s'appelle « Prions à l'église », et là-dedans il y a chaque fois des chapitres les versets de Saint Jean, Saint Pierre, Saint Mathieu, dans ces paroles il y a des réponses c'est ça qui m'a fait tenir, c'est grâce à ces lectures que j'arrive à retrouver les réponses que je cherche...sans la religion j'aurais tenu mais différemment...c'est ça qui m'a donné la force d'arrêter de boire... »*

Et à aller vers les autres aussi ?

Monsieur P : « *Non ça je l'avais avant...c'est un soutien de moralité... »*

Vous auriez tout de même dû me le dire pour que je ne vous empêche pas de pratiquer votre foi

Monsieur P : « *Mais non, y a monsieur le curé qui m'a posé des questions pourquoi je venais plus pendant la semaine...il me voyait plus et je lui ai dit le pourquoi du comment, et je lui ai expliqué...* ».

Entretiens de Pascal

Nos investigations à la recherche de personnes « sans domicile » nous ont conduit à Belfort, un terrain neuf pour reprendre l'enquête.

En déambulant dans les rues nous avons tout d'abord pu observer certaines personnes « sans domicile » dont deux femmes qui manifestement ne souhaitent pas se faire interviewer.

Près de la poste de la ville nous faisons la rencontre de Pascal, une personne qui fait la manche à l'entrée de la poste, assis à terre avec un carton et un chapeau pour récolter les pièces des passants généreux. Des béquilles sont posées derrière lui. Il se fait aborder sans aucune difficulté par les passants, une vieille dame discutant avec lui. Rassuré par sa facilité apparente d'accès, nous intervenons.

Nous commençons comme à l'accoutumée par lui expliquer qui nous sommes et l'objet de notre visite auprès de lui. Il nous déclare d'emblée qu'il n'est pas sans domicile, qu'il possède un logement dont il est propriétaire.

Pascal : « Je m'appelle Pascal, j'ai un appartement, et il y a trois ans, donc... j'ai eu un accident de travail, car je travaillais au secours populaire...je faisais des déménagements, j'étais chauffeur livreur là-bas, parce que moi avant j'ai connu mon épouse, elle était d'origine bulgare...elle avait de graves problèmes, quand je suis allé dans son pays...parce qu'elle y est allé une première fois, on vivait déjà ensemble ici, elle est retournée dans son pays, pour avoir un visa.... mais elle pouvait plus rentrer en Europe, car elle avait un problème de visa...on est resté trois jours et trois nuits à la frontière coincée, parce qu'elle pouvait pas rentrer... après elle est tombé en dépression elle est allé à l'hôpital, un mois après moi je suis reparti(...). ».

Vous êtes repartis ?

Pascal : « En Bulgarie, pour la rechercher...jusqu'à qu'elle rentre en Europe...en revenant j'ai perdu mon boulot, j'avais trouvé des petits boulots parce qu'avant je faisais des extras...je distribuais des journaux, bon au début on a travaillé les deux comme bénévoles au secours populaire...ensuite ils m'ont fait un petit contrat et là je suis tombé en accident de travail, un problème de dos... deux ans après derrière.... j'ai mon épouse qui est décédée d'un problème cardiaque...y a trois ans, à cause de la vie... la vie qu'elle avait avant ...elle a été vendue à un réseau....parce que en fait, elle était prostituée là-bas, on a démantelé tout le réseau.... et on a connu la misère ensemble, parce que là-bas.... la misère c'est pas la même qu'ici...bon j'ai dû prendre les enfants(...). ».

- Nous sommes interrompu dans notre échange par la même vieille dame qui revient et lui parle, lui demandant de prendre soin de lui et de manger, elle lui offre un petit pain en ajoutant « il faut manger, vous êtes tout maigre, il faut prendre soin de vous. » -.

Pascal en répondant à la dame : « oui... c'est gentil, mais en fait je suis en train de raconter mon histoire (en rigolant).. ».

Elle est gentille cette dame...

Pascal : « oui.... je la connais, il y a plein de gens qui sont gentils avec moi. Ça fait un an que je suis là, et j'ai mes habitués...parce que bon... après tout ça... on est revenus de Bulgarie on a cherché du boulot....et tout allait bien, elle était bien et puis son cœur n'a pas suivi elle est morte d'une crise cardiaque....bon après derrière... j'étais en accident de travail je me suis esquiné le dos, il n'y avait plus moyen de travailler...derrière... et ben dépression hein ! Je mangeais plus, j'ai perdu des kilos... je faisais quatre-vingt-cinq kilos avant, je dois faire cinquante-cinq maintenant... j'ai reçus des compléments alimentaires pour me retaper un peu...mais bon....plus envie, plus de courage... J'avais acheté un appartement, donc les remboursements de crédits...l'enterrement de mon épouse, les frais de la tombe tout ça... tout ça plus les crédits que j'avais....il me manque trois euros tous les mois....ça fait un an et deux mois que je suis ici, on avait demandé l'allocation adulte handicapé, j'ai été à Cap emploi qui s'occupe des travailleurs handicapés...ça m'a été refusé deux fois, ils m'ont quand même reconnu travailleur handicapé, là j'ai été revoir l'assistante sociale parce que je peux pas travaillé, ils ont refait une lettre à la MDPH....mais les dossiers c'est long, et en attendant....ben voilà.... j'arrive à payer mes crédits, parce que je suis ici et j'ai mon logement... ».

Depuis longtemps ?

Pascal : « ça fait seize ans...il me reste quatre ans à payer, ils m'ont mis en surendettement banque de France, vu que je pouvais pas étaler tout ça.... moi la seule solution que j'ai trouvée...je voulais pas être à la Banque de France....et vu le prix des loyers maintenant les crédits sont moins chères, j'ai refusé leur procédure, et après mon assistante sociale, vu que c'est la seule qui peut m'aider...je me débrouille seul sinon... ben déjà vu que vous êtes propriétaire, vous n'avez pas droit à des aides...alors on pas le droit à des aides on a droit à rien....voilà.... ».

Vous ne vous considérez donc pas comme un sans domicile fixe ?

Pascal : « Ah non je suis pas un SDF.... j'ai un logement...mais du matin au soir je suis dehors pour arriver à combler les trois euros qui manquent...je suis là car si pendant un mois je suis pas ici, ils me tombent dessus les banques, j'ai trop de crédits et je gagne pas assez...pour l'instant j'arrive à payer, je peux pas faire autrement... et mes chiens je les laisse à l'appartement.... ».

Vous avez des chiens ?

Pascal : « Oui deux... mais je ne les emmène pas... car il y en a un qui est nerveux ! Je préfère pas pour ici...c'est un berger allemand, il garde la maison...(...) J'ai écrits mon histoire parce que il y a un an... il y a une journaliste qui est venue me voir, et j'ai écrit mon histoire, je peux vous montrer si ça vous intéresse ? ».

Bien sûr... (Il cherche dans son sac à dos...)

Pascal : « *elle a fait des études de journalistes... si vous voulez... et en fait, elle a fait des articles, mon histoire.... l'intéressait, elle a voulu me mettre dans un livre, elle a tout corrigé ce que j'ai écrit...mais je voulais pas qu'elle le publie...je sais pas encore si j'ai envie de le publier (silence).... mais...de toute façon elle faisait des études, donc elle a pas cherché à publier...bon après c'était une lettre que j'avais fait...pour ma femme...car ce que je vous ai pas dit c'est qu'elle a laissé deux enfants là-bas...alors bon j'ai essayé de les récupérer j'ai écrit à des ministères, tout ça...je sais que son père il ne les a pas reconnus, il n'a pas le droit de les avoir avec lui, bon, j'ai essayé de faire quelque chose pour eux, j'ai envoyé à tous les ministères...y a que le ministère des affaires étrangères qui peut s'occuper d'une affaire comme ça....j'ai même écrit à Sylvie Vartan, parce qu'elle est bulgare...et elle s'occupe des problèmes pour les enfants... tout ça, mais j'ai pas eu de réponse... ».*

- Il me montre le livret constitué, avec comme couverture une photographie de son mariage-

Tout ça... c'est votre histoire alors ?

Pascal : « *Surtout celle de ma femme... et un peu la mienne... ».*

- Nous sommes interrompu dans notre entretien par une personne qui passe devant nous, salue discrètement Monsieur et lui met vingt euros dans son chapeau. Je suis surpris de la somme -.

C'est une sacrée somme, il est très généreux !

Pascal : « *je sais qui c'est (en souriant)... c'est un joueur de foot de Sochaux, je connais sa femme, lui et sa femme c'est les gens qui donnent le plus...sa femme elle est marocaine et elle m'a vu, c'est pour ça.... on dit les mouvements intégristes et les femmes, mais ils sont pas tous comme ça...hier elle m'a donné le Coran à lire, elle a voulu que je lui donne la Bible...j'ai connu des gens intéressants, j'ai aidé des gens, j'ai connu des gens plus bas que moi, cet hiver j'avais un petit couple de roumains bon.... qui avait rien...ils avaient trois petits enfants...j'ai travaillé dans le social...au secours populaire, j'avais récupéré des colis alimentaires..., je leur ai apporté, ils parlaient pas français, ils parlaient espagnol donc je leur ai appris un peu le français, je les aide de temps en temps au téléphone, ils sont rentrés au pays avec une aide au retour, ils sont restés en contact avec moi, ils avaient des enfants, alors je leur donnais la moitié des sous que je faisais...vous savez.... l'autre fois, il y avait une dame qui était à l'Armée du Salut et qui avait de gros problèmes...il faudrait que vous la rencontriez, elle est tous les matins à l'accueil de jour au secours catholique...tous les matins on boit le café mais là c'est fermé jusqu'au dix-sept juillet...après je les vois tous là-bas, bon cette dame elle avait tellement de problèmes, je lui ai donné deux tickets restaurants, voilà... ».*

Comme je ne viens pas d'ici vous pouvez m'indiquer la direction ?

Pascal : « c'est le pont Michel, ben c'est la rue piétonne, vous remontez là-bas (en me montrant du bras)... et c'est sur la droite...mais en ce moment c'est fermé ...si vous voulez voir des personnes, vous venez à partir du dix-sept juillet le matin de neuf heures à onze heures, j'y serai, j'y passerai... je vais boire mon café, ça vous permettrait de discuter avec des gens, bon y a des bénévoles...bon moi ils peuvent guère m'aider... parce que je connais autant qu'eux (en rigolant), j'ai été bénévole...des fois même...c'est moi qu'il leur apporte des renseignements...je vous laisse mon livret pour que vous ayez le temps de le lire, vous me l'apporterez la prochaine fois qu'on se verra.

Si je suis pas là... vous le laissez à la personne qui est derrière le bar... et vous lui dites de le remettre à « Pascal »...c'est pas une histoire simple...si ça vous intéresse...pourtant on se connaît pas beaucoup (...). Parce que cet été, ils vont fonctionner comme ça, ils sont ouverts le mardi et le vendredi...c'est tous les mardis et les vendredis matin jusqu'en septembre... (Un grand silence). Vous savez ma femme elle en a vécu des choses... ils l'ont torturé parce qu'elle voulait se sauver...on l'a vendu à un réseau de prostitution...elle avait toujours peur, chez nous elle dormait pas... ».

- Il me montre une photographie de sa femme - .

Pascal : « elle aurait eu trente et un ans juste après être décédé...ah ! Question misère.... j'en connais un rayon...ici on est encore bien comparé à d'autres pays, vous voyez la vieille dame d'avant elle était prisonnière d'une secte avant.... Elle savait pas où s'adresser, avant moi... j'étais au secours populaire... j'étais responsable des repas, c'est pour ça que le joueur avant il m'a donné vingt euros parce que je connaissais sa femme qui travaillais là-bas et on discutait....je connais énormément de monde, vous savez en un an... vous arrivez à connaître du monde...et je suis pas SDF, si vous cherchez un truc sur les SDF, c'est pas vers moi qui faut demander...c'est pour ça que ma situation elle est bizarre... j'ai un logement, mais en étant propriétaire, des aides vous n'y avait pas le droit...c'est dans une vieille maison j'ai que le bas, il faudrait tout refaire mais j'ai pas les moyens....mais bon je suis quand même chez moi....je vous dis un loyer maintenant ça me coûterai plus chère... j'ai qu'un crédit sur cet appartement...j'ai trouvé un truc derrière la gare, mais y a tout à refaire... ».

Et vous avez des enfants ?

Pascal : « Oui... j'ai deux filles... »

Et vous les voyez encore ?

Pascal : « Oui, ma fille elle a terminé son apprentissage elle va commencer un boulot dans la vente...mais là elle a fini... elle a pas encore trouvé... elle est au chômage depuis deux mois. Bon après voilà-je l'aide aussi un peu (avec le sourire).... ».

Vous êtes dans le besoin et vous l'aidez quand même.... c'est très honorable

Pascal : « Ben faut bien... (Avec un sourire)....c'est vrai que des gens comme moi... c'est pas courant... ».

Nous sommes interrompus par un client qui connaît visiblement bien Pascal. Ce dernier à qui il s'adresse en retournant à son véhicule : « *Toujours là Pascal, faut tenir bon, ça ira, allé je file bonne journée* »

Pascal : « J'ai eu des colis alimentaires... mais j'ai plus envie, je les ai donné au roumains...je dépanne les gens...j'ai vu avec Cap emploi ils m'ont dit de m'orienter dans le social, parce que vous pouvez plus porter...ils m'ont fait faire une formation y a un an, c'était télé opérateur vous savez...mais bon avec vos problèmes de dépression on m'a dit c'est pas la peine...la formation à l'AFPA ils ont pas voulu à cause de mon état de santé...et après Cap emploi, ils m'ont refusé l'AAH parce que je faisais la formation...ils se disent si il fait une formation, il peut travailler et d'un autre côté j'ai pas pu aller en entreprise à cause de mes problèmes de santé....ils m'ont mis en formation juste pour me sortir de mon isolement.... de ma maison, parce que avant je restais tout le temps enfermé je sortais que pour aller au cimetière....bon là ils ont réussi, mais ça m'a coûté mon allocation d'après Cap emploi...ils m'ont dit je comprends pas ils vous ont donné le suivi mais pas l'allocation... »

Vous vous étiez donc enfermé dans votre logement pendant longtemps ?

Pascal : « Ah oui pendant deux ans...et après je suis ressortis pour me régulariser auprès de Pôle emploi et ils m'ont fait faire une formation.... la première qui débutait dans le coin, voilà... »

C'est cela qui vous a fait petit à petit ressortir alors ?

Pascal : « Oui... ça et les besoins d'argent, ma maladie à la fin j'étais plus payé... je suis arrivé à la Banque de France.... il faut trouver une autre solution... c'est pour ça que je suis revenu ici, je peux pas faire ça en Bulgarie....ma femme, son père il était roumain, rom, tzigane.... Sa mère était bulgare...elle a vécu en Bulgarie elle a été élevée par sa grand-mère parce que son mère l'a abandonné, c'est sa grand-mère qu'il la récupérée...c'est pour ça que j'ai un bon feeling avec les roms...eux, ils comprenaient, car il savait que je pouvais leur dire où loger et se nourrir c'est pour ça qu'ils me considèrent comme un frère... »

Vous avez caché le billet de vingt euros de votre chapeau... Pourquoi ?

Pascal : « j'ai des collègues...si ils voient que j'ai autant d'argent, ils seraient capables de me le prendre ! (en souriant) La rue c'est spécial...je connais beaucoup de monde... vous savez... ma femme était orthodoxe, et je suis devenu orthodoxe... et là vous voyez dans la rue y a des tchéchènes, des roms, la rue c'est spécial, c'est chacun pour soi, mais pas tous... on vous donne une cigarette... mais l'argent, non, des fois...ils se battent entre eux (en rigolant)...c'est l'alcool, la drogue, on a des petits jeunes ils sont bien....mais avec l'alcool et la drogue ils partent en live...sinon avec moi... ils discutent...je sais pas pourquoi, ils viennent

discuter avec moi, avec leurs chiens...ici sans problème...comme ça, je vous dis si vous venez à l'accueil de jour avec moi, ils voient que vous me connaissez... ça passera mieux...on se reverra là-bas le vingt-quatre juillet et vous me rendrez ce livret, (en me le tendant)...

je l'ai écrit juste après qu'elle soit décédée... après j'ai arrêté.... de tout façon ma vie à moi elle a pas d'importance (en souriant).... j'ai plus à faire pour les autres que pour moi, moi maintenant, j'ai l'impression d'avoir tout perdu... (Silence)....On espère plus rien... ».

Vous parvenez à résister ?

Pascal : « y a des jours ou ça va pas bien, c'est dur... moralement...puis y a la réaction, les réflexions des gens, y a pas que des gentils, vous avez des gentils aujourd'hui... mais quand ils voient que je suis avec quelqu'un.... ils n'osent pas venir... ».

Et c'est quoi leur style de réflexions ?

Pascal : « Oh ! On m'a déjà traité d'alcoolique, alors que je ne bois pas une goutte d'alcool...de clochard... Après y a des gens qui vous disent depuis le temps que tu es là.... t'es devenu riche..., mais mon prêt il faut que je le paye tous les mois...ouais... y a aussi tu peux pas travailler non !.... et toutes sortes de choses, voilà..... Si je vais boire un café là-bas et ben ça va pas, si je fume une cigarette ça va pas...ma fille m'appelle au téléphone... ah ! Il a un téléphone portable...ah ! Il a des sous pour un téléphone, voilà c'est comme ça c'est une catégorie de gens...y a des gens qui savent que j'ai un téléphone comme le gars qui m'a donné de l'argent avant...et alors ? ».

Et... il discute avec vous de temps en temps ?

Pascal : « oui, avant en rentrant dans la poste... mais vous savez c'est des gens très respectueux.... si ils voient que vous êtes avec quelqu'un, ils ne viennent pas, ils viennent quand je suis seul,... »

Et les gens qui vous jugent... c'est quelle catégorie de gens selon vous ?

Pascal : « C'est fluctuant, c'est pas les petits jeunes, eux ils arrivent à vous donner une pièce, un croissant...les jeunes donnent plus...de toute façon... c'est pas ceux qui ont le plus d'argent qui vous donnent... de toute façon ! Les gens qui garent leurs voitures ils ne vous donnent pas ! ».

Mais avant je vous ai vu en train de discuter avec un homme qui vous a donné une pièce

Pascal : « Quel Monsieur ? (il réfléchit) ah ! Lui... il est très gentil... il a une entreprise....à son compte dans le bâtiment, assez simple... quand même... il galère quand même....il a du travail.... mais les gens n'arrivent pas à vivre.... ».

Mais avant de connaître votre précédente femme vous aviez une vie ordinaire ?

Pascal : « *Ouais....c'est compliqué....J'ai connu deux divorces...j'ai deux enfants, eh oui !...marié deux fois, la première ça n'a pas tenu, parce que c'était quelqu'un de très instable, la deuxième fois... je suis resté 14 ans avec la personne (en souriant)... mais ça a jamais marché, c'est moi qu'est voulu divorcé... ».*

Vous êtes originaire de la région ?

Pascal : « *Je suis né à Belfort....et avant j'ai travaillé dans la restauration... dans le service, dans des bars et après j'étais veilleur de nuit en cité universitaire.... ».*

Et votre femme vous l'avez connu où ?

Pascal : « *Ici...on a vécu ici après on est parti en Bulgarie, parce qu'il fallait qu'elle ait son visa... ».*

- Il remercie un passant qui lui donne une pièce et discute quelques instants avec lui- .

Et l'hiver, vous êtes aussi dehors ?

Pascal : « *Oui. Et il fait froid ! même si j'ai mon logement, on peut pas mettre le chauffage à fond....le logement il ne me sert qu'à dormir... après je sors toute la journée pour gagner ma croûte...j'ai pas le choix, si je paye pas je perds mon logement...j'ai pas le choix d'être dehors, mais d'un autre côté.... ça fait du bien comme ça je peux rencontrer du monde....y a de gens qui sont sympas, ils sont pas tous individualistes...les gens en Bulgarie, en Roumanie ils sont plus solidaires entre eux, au début ils partageaient avec moi ce qu'ils avaient à manger... regardez avec ceux dont je vous ai parlé avant, la famille, je suis le seul qui les accepte....les autres ils ne comprennent pas, ils s'entendent pas avec eux... c'est dommage c'est des êtres humains....il faut bien que tout le monde vive....ils connaissent une misère plus grande qu'ici....y a des réseaux, ça c'est sûr... ».*

Pascal : « *Moi je vous dis... ça fait du bien de parler, moi je suis autant ici pour ça...des fois je fais pas beaucoup mais je suis content...quand même parce que j'ai vu du monde, c'est ce qui me fais tenir, j'arrive à voir du monde à aider les autres à donner des conseils, des choses que je fais pas pour moi, je leur dis de faire des choses que je fais pas pour moi (en souriant)...j'ai plus envie.. la solution je l'a connais on peut faire ce qu'on veut mais on me rendra pas ma femme, c'est peut-être bête de penser comme ça...voyez j'ai vu une psychologue pour ça elle m'a donné des cachets ça sert à rien vous savez ce que vous avez dans la tête vous l'avez hein....il volait me mettre à l'hôpital, j'ai dit vous voulez m'enfermer c'est encore pire...j'en ai vu des psychologue, chaque fois vous répétez la même chose...ça donne rien...je parle de ma vie, à cette journaliste par exemple ou à vous, mais de là à publier non, je veux pas faire de l'argent avec ma femme...l'argent je pourrai pas le garder... ».*

Et vous revoyez la journaliste ?

Pascal : « Ben je vous dis... elle est sur Lyon, elle est étudiante... je l'ai vu il y a quinze jour, ça c'est fait cet hiver....quand elle vient elle m'appelle.... et on se boit un café... ».

Elle faisait un article sur les personnes « sans domicile fixe »?

Pascal : « Même pas ! on a discuté une fois...parce qu'elle m'a donné une pièce et m'a demandé ce que je faisais là...après je lui ai dit que j'ai écrit mon histoire et elle m'a dit que ça l'intéressait de la lire...elle m'a dit ah si vous voulez je vous corrige....c'est bien comme cela il en restera quelque chose, j'ai plusieurs exemplaires...c'est sa mère qui travaille je sais pas où elle a réussi à en imprimer...y a même ma fille qui a écrit un poème (en me montrant la page)...ma femme est quelqu'un qui avait un très grand cœur, vraiment quelqu'un d'exceptionnel...malgré ce qu'elle a vécu si vous la voyiez... vous n'auriez pas l'impression qu'elle ait vécu tout ça...elle était heureuse on était tranquilles, personne....elle avait à manger , un toit, ils demandent pas plus vous savez les gens....on est revenu de Bulgarie, j'ai dépensé de l'argent, vingt mille euros pour payer ses dettes....et après elle savait qu'on avait plus rien...quand on était devant un magasin (avec un sourire)... elle me disait : ah t'as pas d'argent c'est pas grave ! et après je retournais dans le magasin et je lui achetais...mais elle demandais rien... juste ce qu'on avait c'était bien, elle...elle demandait juste de se promener dans la nature, des choses simples de faire un barbecue...les choses les plus simples de la vie... elle m'a dit si je me marie avec toi c'est pour toute la vie..... l'autre... il l'avait achetée, parce que son ancien mari, soi tu écoutes... sinon il l'a battait... ».

C'est vous qui l'avez sorti de là ?

Pascal : « Non c'est lui qui l'a vendu à un réseau, car il avait eu des enfants avec, un réseau en Bulgarie, à Oslo, à Berlin....moi avant j'avais vu des émissions là-dessus je me disais, c'est pas vrai, mais là c'est vrai ...des fois... il raconte des vraies choses à la télé... mais je vous dit tout est écrit dans cette lettre, vous verrez..... ».

Vous allez souvent au secours catholique ?

Pascal : « Tous les matins, quand c'est ouvert...vous discutez avec des gens, des bénévoles... ». (Long silence)...c'est bien.... ».

Et ici c'est votre place habituelle ?

Pascal : « Ah oui ! Avant y avait des roumains qui s'y mettaient, mais c'est de la famille que j'ai connu des roumains, et il m'a demandé si il y a quelqu'un ici, je lui ai dit oui!...mais les autres ils me laissent ma place, ils savent que c'est la mienne....ah oui !» (En souriant).

- Nous stoppons là notre entretien et nous nous donnons rendez-vous à l'accueil de jour comme convenu pour qu'il puisse me présenter Patrick-

- De retour comme prévu je revis Pascal qui m'attendait à l'accueil de jour -.

Comment s'est passé la semaine pour vous ?

Pascal : « *ben en ce moment j'héberge un jeune chez moi.....il est dehors il s'est fait jeter par sa mère, il est venu me voir, et je lui ai proposé de le prendre chez moi....en rigolant bon ben pour l'instant il est calme.....il a déjà tout vidé mon frigo... »*

Vous lui offrez la nourriture aussi ?

Pascal : « *Ben bien sûr.....(en rigolant).... ».*

Mais vous faites le travail d'un éducateur...

Pascal : « *Oui je sais on me l'a plusieurs fois dit, ben faut bien aider non, sinon qui est-ce qui va les aider ces jeunes ? »*

- Patrick arrive sur les lieux. Nous buvons un café ensemble. Il nous le présente Monsieur est d'accord. Pour participer à notre enquête. Nous prenons rendez-vous le vendredi pour des entretiens. Nous quittons les deux hommes.

Entretiens de Patrick

Patrick : « Je suis né à Héricourt et j'ai cinquante-quatre ans....et puis bon ben voilà j'étais chauffeur routier avant, et j'ai arrêté.... à cause de l'alcool, j'ai eu une période, comme beaucoup hein, divorce machin... truc... voilà hein..... ».

Vous étiez marié ?

Patrick : « Non... j'étais en concubinage, j'ai deux filles....et puis voilà je suis venu ici, par hasard, ça m'a plu et je suis resté, je suis venu ici au Secours (Catholique), j'avais rien....ils m'ont aidé un peu puis hop ! ».

Vous aviez tout perdu ?

Patrick : « Oui... j'ai tout perdu, le logement, tout... le boulot, le logement et je suis resté dix ans dans la rue... ».

Et vous n'êtes jamais allé dans un centre de réinsertion ?

Patrick : « Si j'y suis resté six mois et trois mois pas plus..... ».

Pour quelles raisons ?

Patrick : « C'est chiant là-dedans ! Devine pourquoi ? Hein ? On le sait pourquoi...c'est partout pareil de toute façon, la baston, la drogue, les vols, je préfère être tranquille à force t'en as marre... ».

Et vous logez où en ce moment ?

Patrick : « A huit kilomètres d'ici, dans un squat, mais c'est moi qui l'est voulu ! Ouais, ouais, c'est moi qu'il ait voulu (en insistant)...j'ai eu le RSA à l'époque ils me l'ont coupé, mais j'ai fait une demande, j'attends... ».

Pourquoi ils vous l'ont coupé ?

Patrick : « J'étais trop jeune à l'époque... au boulot allez hop... il y a dix ans...pour l'instant... j'ai pas de ressources, rien du tout...je fais des petits boulots à droite et à gauche... ».

Vous êtes bénévole ici ?

Patrick : « Oui... je viens ici tous les matins, et je suis bien ici, je rencontre du monde, des fois même trop de monde (en rigolant)...., non pas de trop mais des fois c'est des gens un peu perchés, quoi...il faut les ramener sur terre....rester sur terre, faut rester sur terre les gars...c'est compliqué... ».

Mais c'est calme en ce moment... non ?

Patrick : « *Oui mais des fois, c'est compliqué....* »

Vous êtes donc de la région, vous avez toujours des contacts avec votre famille ?

Patrick : « *Ah oui, oui, je vois toujours mes filles, mes parents, ma mère...mon frère... aussi ah ben si ! Faut pas couper les ponts...mes filles je les vois, mais elles font leur vie maintenant, elles ont trente ans...elles ont tout ce qu'il faut, elles ont un appartement, un boulot, tant mieux pour elles...* ».

Et qu'est-ce qu'elles pensent de votre situation ?

Patrick : « *Oh ben elles le savent...de toute façon c'est ma vie...elles ont accepté voilà, je vais les voir quand il faut tapisser, (en souriant), c'est normal hein.... Je suis sans domicile depuis 96, j'avais tout l'appartement, tout, trois mois après le RSA coupé paf ! Et après hop dehors, j'avais plus de ressource, plus rien...et quand c'est le préfet, bien tiens, attention le préfet...je sais pourquoi, parce que je bossais au noir et puis...ils m'ont dénoncé ou je sais pas quoi...je faisais des petits boulots quoi, mais j'ai un doute là-dessus...ah oui, j'ai un doute...* ».

Et à cette époque vous étiez tout seul ou avec votre compagne ?

Patrick : « *Non j'étais tout seul...oui elle m'avait quitté avant ça faisait déjà dix ans que l'on était séparés...en fait j'ai quitté le boulot, mais ma compagne elle m'avait quitté avant...je pouvais plus payé mon loyer et dehors, ah oui, avec le RMI de l'époque j'ai trouvé un petit logement, voilà et je suis resté trois mois car après ils m'ont coupé le RMI...où y a une couille j'en sais rien, c'est à la tête du client des fois, c'est compliqué....* ».

Vous vous considérez comme « sans domicile » ?

Patrick : « *je sais pas, moi je me sens bien....des fois un peu le confort qui me manque, des fois ça tire....* ».

Et pour avoir des ressources, vous faites la manche ?

Patrick : « *Non jamais, j'aime pas ça...je peux pas, je préfère bosser, non, Pascal (la personne qui nous a fait rencontrer Patrick) il peut lui...moi je peux pas, je préfère prendre un balai et, parce que c'est moi...je préfère rendre un service plutôt que de demander, voilà....ça dépend des gens, j'ai essayé mais j'ai jamais pu... je suis pas né comme ça....rester à rien faire je peux pas, j'ai jamais pu... toujours au boulot, voilà personne n'est pareil hein.....* ».

Et vous avez l'espoir de retrouver un travail ?

Patrick : « *Non...je suis trop vieux, maintenant à 40, 45, on est plus dans le circuit, non, non, je fais des petits boulots ça oui, mais le reste non... non j'y pense plus....* ».

Vous m'aviez dit la première fois que l'on s'était vu que vous étiez des cobayes, vous vouliez dire quoi à travers cela ?

Patrick : « *eh ben un peu t'es comme ça.... dans la nature tu as rien, ben oui hein ! Je sais que je suis un peu suivis, la police, tout ça j'en suis sûr, si y a une connerie hop...tu commences à merder ouah ! C'est pas bon... quand t'as rien faut faire gaffe à tout....si, si...si y a un vol ou n'importe quoi on va tout de suite venir chez moi, ça m'est déjà arrivé alors hein...ils savent où me trouver.... ».*

Dans votre squat, mais qu'est-ce que c'est... une cabane que vous avez construit ?

Patrick : « *non tout était déjà d'avance...c'est une vieille maison que j'ai investi, tout le monde le sait le maire...ils me connaissent y a pas de problème... ».*

Mais vous avez aussi l'eau et l'électricité ?

Patrick : « *Non, non, y a rien... pour me laver je viens ici....où chez mes parents....chez mon frère pour laver le linge, pour l'instant, hein... ».*

Mais l'hiver sans chauffage, comment vous tenez ?

Patrick : « *Ben on s'habille hein...j'ai pas froid en hiver, pour l'instant... avec l'âge aussi on commence à avoir plus froid...tu prends deux duvets l'un dans l'autre...t'as pas froid... ».*

Il y en a qui m'ont dit qu'ils boivent pour avoir moins froid

Patrick : « *Ah pas moi, pas l'hiver...je bois des fois, ça tue ça l'alcool, j'évite de boire....les gars avec ça dans la rue, ça tombe hein, ah oui !...le corps y réagit pas de la même façon...je mange bien l'hiver du gras, pour que ça tienne au corps, l'été en peu moins, mais c'est pas mieux l'été, c'est pire des fois, pire, avec la chaleur attention hein... ».*

Mais vous mangez où la journée ?

Patrick : « *Oh un casse-croûte, je me débrouille hein... ah, ben je suis pas seul quand même, j'ai des amis, des copains voilà.... ».*

Des amis... de la rue ?

Patrick : « *Non, non... j'évite... parce que.... ils sont tout le temps dans le business, on n'arrive pas à s'en sortir, j'ai été ah oui ! Attention c'est violent, moins maintenant mais, c'est toujours pareil plus ou moins, je l'ai été avant, bagarre, truc...les gars ils picolent, ils picolent, ils deviennent fous, faut savoir boire, et apprécier....la limite...de plus... les gens, les machins leurs pétards là....moi j'ai jamais fumé, déjà ça, c'est déjà trop (en me montrant sa cigarette) c'est pas bon, enfin bon...il y en a beaucoup comme moi... ».*

Comme vous, c'est-à-dire ?

Patrick : « Des gars qui ont rien.... Mais ceux qui ont le RSA.... ils savent pas gérer les gars...c'est dommage pour eux parce que tu pourrais hein...petit à petit tout doucement, on arrive tout doucement à remonter, on arrive à se remonter.... ».

Avant quand vous perceviez le RSA vous faisiez un budget ?

Patrick : « ah oui, il faut... c'est pas compliqué, on paye ce qu'on a à payer, son loyer... ce qu'il faut...voilà hein...oh y a pire hein ma foi, ben tu sais hein, quand t'as pas de voiture heinc'est des frais en moins déjà, pas d'assurance, pas d'essence, tu... tu vis quoi déjà, bien sûr, hein tu peux pas faire des miracles.... ».

Vous trouvez qu'avec le RSA on peut vivre ?

Patrick : « Moi, oui... j'ai même des copains au RSA y vivent hein, bien, enfin bien.... ils payent ce qu'ils ont à payer, ils mangent bien voilà quoi...mais il faut gérer aussi, il faut savoir gérer...c'est pas évident... car il y a des gens qui vous demandent de leur prêter de l'argent ça c'est fini hein, je donne plus rien, quand tu leur a payé à bouffer, à boire, tu leur donne de l'argent puis tu le revois plus le pognon, non, sans déconné hein..... »

Et donc vous étiez routier avant ?

Patrick : « Oui, j'ai essayé de reprendre, j'ai postulé, mais tout à évolué... les normes....j'étais routier pendant dix ans... et avant j'étais chauffeur livreur depuis l'âge de dix-huit ans..... »

Ça vous convenait comme emploi ?

Patrick : « Ah oui, oui... c'est moi qui est arrêté à cause de l'alcool...j'ai dit hop j'arrête parce que un jour ou l'autre hein...je commençais à plonger dans l'alcool alors j'ai dit j'arrête... ».

Et comment vous êtes tombé dans l'alcool ?

Patrick : « L'engrenage, les copains, les machins tu sais ça va vite hein...au boulot tiens on boit...et le lendemain on recommence.....mais maintenant je bois moins, c'est plus normal...je suis beaucoup mieux, pour tout, la santé, l'argent.... ça coûte chers...et tu conduis ben il faut... ».

Vous roulez encore ?

Patrick : « j'ai un vélo, je suis heureux en vélo (en souriant) je viens ici en vélo pour huit heure du matin jusqu'à onze heure.... »

Et après vous retourner chez vous ?

Patrick : « Non, je vais voir mes copains, je trouve toujours quelque chose à faire, vous en faites pas, je m'occupe, j'aide à droite et à gauche, et ça fait du bien moralement, ah oui hein...que tout le temps rester là à ruminer, on m'aide moi, alors j'aide c'est un peu normal... ».

Mais si on ne vous aidait pas vous aideriez les gens quand même ?

Patrick : « Oui, y a toujours quelque chose qui revient de toute façon...mais des fois c'est long, hein (en rigolant) on prend le temps ma foi... le temps dans la rue ça passe vite...quand j'ai de l'argent je m'embête....je vais acheter de trois truc, voilà quand j'ai pas d'argent ça me motive....pour aller la chercher voilà... ».

Mais quand vous allez percevoir le RSA ce sera fini tout ça ?

Patrick : « Ah non, j'aurai un appartement...il faudra que je paye le loyer....je continuerai les petits boulots.... ».

- Nous sommes interrompus dans notre entretien quelque instant, la Directrice du centre d'accueil s'adresse à Patrick en lui demandant de décharger quelques colis arrivés en camion....-

Patrick : « De toute façon à Colmar, et Mulhouse, là où vous habitez c'est pareil, c'est le même problème....tous les gens ils sont différents, sinon tout le monde pareil c'est l'armée...sinon c'est la dictature...tout le monde pareil...il faut accepter la différence c'est dur des fois... ».

Vous m'aviez dit auparavant vous aviez souhaité retourner dans votre ancien métier...

Patrick : « Ah oui mais c'est trop dur...tout a changé, les normes tout c'est terrible...les cadences de travail, on a plus de vie...avant je m'arrêtais pour boire le café, c'est fini maintenant... ».

Vous avez arrêté votre métier pour ces raisons ?

Patrick : « Non, non c'est la peur de tuer quelqu'un avec l'alcool, la peur...ben oui hein...la peur de tuer quelqu'un... t'es bourré au volant à non, non... ».

Et quand vous allez retrouver un logement ça va vous faire quoi ?

Patrick : « ça fait 15 ans que j'étais pas en logement, mais ça va aller, pas de problème... ».

La solitude ?

Patrick : « Non, non, je sors déjà... je connais plein de gens, faut rester en contact avec les gens... pas de problème...je n'ai jamais coupé les liens... ».

Même avec les membres de votre famille ?

Patrick : « Non ils le savaient hein... ».

Mais lorsque vous aviez votre logement, personne ne vous a aidé pour que vous le gardiez ?

Patrick : « Ben non...c'est la vie, hein... Hein à l'époque, non quand je buvais, non...je voulais qu'on m'aide quand je suis tombé, mais non....dans ces cas-là, hein, quand tu tombes, tu tombes. C'est quand t'es en bas des fois que tu réagis...j'ai arrêté l'alcool de moi-même sans cure... »..

Vous avez une volonté de fer ?

Patrick : « Oh non, des fois je craque sans boire mais bon c'est dur...ah mais y a des gens qui ont tout et qui craquent aussi trop de besoins, c'est le besoin qui créé le malheur...trop de choses à acheter... ».

Vous êtes plus malheureux que lorsque vous étiez routier ?

Patrick : « ça me manque le boulot....et la paye, ben c'est un tout hein, après...t'es quand même mieux, t'es mieux protégé, tu te sens mieux en règle...quitte à payer des impôts t'es mieux quoi... ».

- Nous sommes à nouveau interrompus par une personne bénévole qui demande à Patrick un coup de main pour effectuer une tâche....-

Patrick : « Pour me soigner si je suis malade j'ai la CMU heureusement... encore je suis français (en rigolant)... ».

Certaines personnes que j'ai rencontrées me disent qu'il y a trop d'étrangers dans les rues qui les empêchent de faire la manche, vous en pensez quoi ?

Patrick : « On sait pas. On sait pas...moi ça me dérange pas tant qu'ils me gênent pas...ils font leur vie, hein, ils font leur vie...c'est le système européen qui devrait gérer ça mieux c'est l'Europe qu'est mal foutue j'en sais rien. Je sais pas hein, on paye pour les pauvres nous, les pays riches...un peu hein je crois...mais je fais pas de politique....j'ai remarqué un truc, hein, en cinq ans ça à morflé...y a un certain... tu vois ce que je veux dire hein ?...ça à morflé en bas, ah oui....c'est pas pareil...ben nous...un peu plus dur les aides.... le coup de karcher tu te rappelles ? Nous là on n'a morflé nous...ah oui, oui. On a été pris dedans nous, en bas, ben oui hein...le karcher, il faut balayer tout le monde c'est la vie hein, on nettoie, on nettoie les bons des fois aussi, qui sont dedans dans le lot...c'est comme ça...ont subi au niveau social, un peu.... ».

Et vos filles elles travaillent ?

Patrick : « *Ah oui heureusement....* »

Et vous les voyez souvent ?

Patrick : « *De temps en temps....* ».

C'est important de garder des contacts...

Patrick : « *Ah ben je pense oui...faut une ligne de vie... hein faut être correct....faut se tenir....* ».

- Pascal quitte le lieu et nous salue –

Il très sympathique Pascal...

Patrick : « *Ah oui...sa femme est morte il y a trois ans, il te l'a dit ?* »

Oui

Patrick : « *ah ! C'est triste....d'un seul coup... (Silence)...*»

Et vous les femmes ?

Patrick (en souriant) : « *Rien.....Oh j'ai deux filles... ça va aller, respect ! On sait comment c'est, hein tu te mets avec une femme elle a déjà des gosses, on sait... la famille hein c'est compliqué...* ».

Mais votre ex-femme elle n'avait pas d'enfant avant de vous connaître ?

Patrick : « *Non c'est moi qui lui en ait fais deux...si je pouvais je les aiderais...si je pouvais...oh maintenant elles ont leurs payes...* ».

Et où vous habitez c'est en plein nature ?

Patrick : « *Non, c'est en campagne, dans une maison....mais j'ai compris maintenant c'est pire qu'en ville, les vols, ah oui, oui...* ».

Mais qui est-ce qui volent...les jeunes, les plus âgés ?

Patrick : « *Non pas les jeunes....ils vivent leur époque hein...ils se voient trop beau, trop beau maintenant les jeunes, tout est beau, tout est...ils veulent aller trop vite...ah oui, ceci cela tout suite hein beaucoup....ils veulent l'appart, la voiture neuve, tout hein...et ils se retrouvent dehors, les crédits trop viteon peut plus payer, on se retrouve dehors, on divorce...beaucoup, hein quatre, cinq ans, allez hop !ils se laissent après embobiner, par le business...* ».

Je pensais que dans les campagnes c'était plus sûr comme lieu....

Patrick : « *Ah non c'est pire qu'avant.....* ».

Et cela fait combien de temps que vous vivez là-bas ?

Patrick : « *ça fait dix ans...* ».

Et vous l'avez aménagé ?

Patrick : « *Non, non, un lit et une petite table, je suis là-bas que pour dormir...la journée je suis dehors quel que soit la saison, il faut sortir, c'est peut-être le tort des gens des fois...des gens qu'on rien ils restent chez eux, c'est pas bon pour le moral, il faut sortir, on est libres hein, encore...on est encore libre, d'aller n'importe où... moi je peux aller à Paris si je veux...je paye mon ticket puis hop...c'est encore pas les frontières...enfin dans notre pays.....tant que t'es pas fiché.....et quand je veux être tranquille et évacué je rentre, c'est important....tout le monde en a besoin, je peux me replier dans cet endroit....* ».

Et puis quand on a été dehors toute la journée on aime retrouver un lieu au calme

Patrick « *ah oui...* »

Surtout lorsque l'on cherche de l'argent en rendant des services ça doit être usant ?

Patrick : « *Maintenant je suis plus à l'affut comme avant, avant je demandais aux personnes s'ils avaient besoins d'un coup de main, mais plus maintenant...mais y en a qui veulent pas demander aux personnes pour remonter, y en a qui veulent rester comme ils sont.....* ».

- Nous sommes interrompus par une personne qui vient saluer Patrick -.

Mais vous si l'on vous donne du travail ?

Patrick : « *Non je pourrai plus, les cadences c'est pire qu'avant...je supporterais plus d'avoir un patron maintenant c'est trop dur ça me ferait chier ! Je m'arrêteraie je fumerai ma clope et pis hop...c'est trop tard maintenant pour moi...je suis bénévole, tranquille hein... pas me bousculer...je sais qu'à 55 ans c'est fini le boulot pour moi...si.... je fais des petits boulots...mais plus de cadences hein comme lui là (en s'adressant à une personne travaillant à Peugeot) ah ! le boulot toi, les cadences tu connais toi ? (en rigolant)...c'est dur quand même sans boulot , ça devrait être plus facile maintenant au boulot avec tout ce qu'il y a maintenant le confort maintenant....le progrès qu'il y a maintenant ça devrait être moins dur, avec tout ce qu'il y a maintenant....le mécanisme tout....puis c'est pire, c'est pire.....y a les machines tout maintenant vingt dieu ben c'est vrai ! Et faut payer les rendements maintenant, faut payer les machines et tout.....* ».

Un chien vient près de nous... je lui pose la question s'il a un animal de compagnie

Patrick : « *Non pas dehors....trop de contrainte...il faut le vacciner, et la bouffe hein, moi je peux pas j'ai pas les moyens....il y a quand même des machins obligatoires par rapport à sa santé... ».*

- Il me parle du point de l'accueil de jour : « *il est plus aux normes de sécurité ils vont bientôt le vendre »* puis il poursuit :

Patrick : « *Je suis ici presque tous les jours, parce qu'on se relaie...on se connaît tous... ».*

- Je lui fais part de l'ambiance de cet endroit que je trouve très agréable –

Patrick : « *Eh... avant t'aurais vu, y en a dix ans les bagarres... ouïe, les couteaux....Oui maintenant... mais y a dix ans c'était pas pareil... On a pas le choix....si il y a un bordel ils ferment hein, ils ont déjà fermé deux mois, trois mois....et après ils comprennent les gens mais y a plus rien....Tout le monde a une croix à porter....y en a qu'on moins de chance, y en a qui meurt aussi, j'ai connu des gens qui sont décédés dans la rue...avant... des amis.... ».*

Vous aviez donc des amis avant de la rue ?

Patrick : « *Oui, avant c'était mieux, on s'entraidait, maintenant tu peux plus....plus pareil, plus la même mentalité...les squats tu pouvais maintenant tu peux plus....interdit... avant tu pouvais squatter n'importe où, là maintenant rien.....avant on partageait... chacun donnait maintenant c'est plus pareil...les gens ont plus les moyens, plus dure la vie, avec l'euro, ça a changé....l'argent le nerf de la guerre comme on dit..... ».*

- Nous stoppons l'entretien et prenons rendez-vous pour un prochain. En quittant les lieux, Patrick me montre fièrement une peinture exposée dans la salle principale du point de rencontre de l'association, une toile colorée représentant la venue de Jésus dans l'étable. Il me précise que c'est lui qui l'a entièrement réalisée d'après un modèle, il me montre la signature au bas de ce tableau.-.
- Second entretien avec Patrick, nous nous sommes donné rendez-vous par téléphone devant la Poste, lieu où Pascal fait la manche. L'entretien se fait ainsi avec Patrick et Pascal en posture assise devant les marches, Patrick lui se tient debout près de sa bicyclette, son moyen de locomotion quotidien. Patrick me demande comment se passe mon travail et me déclare qu'à Mulhouse la ville est plus violente, et que dans les centres d'hébergement il y a été mais ne veut plus y aller.

Patrick : « Je sais même pas si c'est bon là-dedans, ben oui hein...pour les gens... si on peut s'en sortir vraiment...quand tu vois les mecs qu'il y a là-dedans..... ».

Pascal : « Ben moi j'étais chez Cap Emploi étant donné que je ne peux pas travailler je peux pas chercher de travail...il me coupe le chômage que j'ai..... ».

Patrick : « ah c'est dur là-dedans, pour s'en sortir c'est pas évident.....regarde lui il lui on supprimer le chômage... ».

Pourquoi (en m'adressant à Pascal).

Pascal : « Parce que je suis pas éligible, je peux pas travailler à cause de mon dos donc je peux pas chercher du travail.....je vais travailler à l'Armée du Salut...j'ai fait quinze ans veilleur de nuit en cité universitaire..... ».

Et l'accueil de jour, (En m'adressant à Patrick) comment ça se passe?

Patrick : « Bien.... c'est ouvert tous les jours pas comme en été, tout le monde dehors ! tout est fermé pendant les vacances y a que nous qui sommes ouvert, c'est quand même pas normal ça...alors les gars ils sont dehors, je sais pas moi.....ils pourraient resté ouvert l'été c'est fermé hop....(en rigolant) tout est beau l'été, on mange pas... rien l'été....ici attention c'est blindé l'été... c'est plus petit ici qu'à Mulhouse, c'est moins violent....c'est pas grand Belfort.....y a beaucoup plus d'étrangers à Mulhouse mais c'est pas forcément eux qui sont violents... c'est pas ceux qu'on croit..... ».

Vous aviez fait une toile exposée dans la salle de l'accueil de jour (en m'adressant à Patrick)

Patrick : « Oui....y a onze ans...c'est un coup de colère que j'ai eu...je sais pas....je dessinais un peu avant et j'ai arrêté....pendant trois, quatre ans....plus le temps....le temps qu'on passe là-dessus...ça paye plus ça maintenant....maintenant t'as les ordinateurs...hop mais c'est plus pareil...y a pas la main de l'homme si.... faut être connu sinon...ils passent un mois là-dessus puis.... ».

Vous m'aviez dit que vous faisiez des petits boulots la journée ?

Patrick : « je suis à l'accueil de jour le matin et l'après-midi je cherche à faire des petits boulots... »

Vous allez chez l'habitant lui proposer vos services ?

Patrick : « Eh ben.... je connais des gens, je vais bêcher, faire les jardins...les gens me proposent maintenant....ils me donnent une pièce, sinon c'est pas la peine, une fois et salut...ils donnent... sinon tant pis.....c'est logique hein, c'est logique....ceux qu'on des sous ils peuvent mais ceux qu'on pas...celui qui est en pleine activité... il peut pas faire son jardin.....j'ai beaucoup de demandes....mais j'en refuse aussi... eh ouais ! On devient vieux avec l'âge hein....c'est pour vivre pas pour autre chose....pour me maintenir dans une activité.... sinon on se laisse aller.... »

Vous avez connu des périodes comme ça ?

Patrick : « *Ah ben oui hein, il faut remonter après.....y en a beaucoup qui sont remontés après, y a pas le choix.....c'est le moral hein..... Quand même.... On lutte quelque part....les gens qui boivent c'est trop facile hein...on se laisse entraîner.....l'apéro cool la vie..... ».*

- Une personne arrive et donne une pièce à Pascal. Patrick en rigolant me déclare :

« *Tiens tu vois ça c'est à cause de toi... ».*

Vous croyez ?

Patrick : « *Non je rigole... ».*

Et la personne qui vous avais donné de l'argent la dernière fois elle revient vous voir ? (en m'adressant à pascal)

Pascal : « *Il est parti en Angleterre c'est la dernière fois quand on l'a vus (en rigolant)... Avant il me donnait tout le temps....la dame qui vient de me donner est militaire..... »*

Patrick : « *C'est un beau métier, faut aimer l'armée....j'ai fait trois mois d'armée et je me suis barré (en souriant)... trois mois de taule j'ai fait à Landau....ça me plaisait pas, les armes tout ça, les obus... quand j'ai vu ça....»*

Vous auriez pu être objecteur de conscience ?

Patrick : « *Non pas à l'époque...il y a trente-cinq ans...ils m'ont chopé et après ils m'ont réformé.... dix ans de taule, avec cinq ans de sursis...et cinq ans de préventive, la moindre connerie que j'aurais fait... Hop !.....parce que j'ai déserté, c'est pour ça qui me font chier maintenant dans le civil, ils m'emmerdent à cause de ça...c'est fini maintenant..... Mais je suis toujours fiché...pas dans le civil...De toute façon maintenant c'est fini, c'est une armée de métier.... ».*

- Un passant vient discuter avec Patrick quelques instants.....-

Il fait encore chaud, on a encore un beau mois de septembre...

Patrick : « *Il faut s'habiller tout en clair...sinon ça attire la chaleur, deux mois comme ça c'est bon....Il a fait quarante degré au moins, les gens ils sortent plus....y en a beaucoup qui tombent dehors, plus qu'en hiver....plus en été qu'en hiver, enfin les gens dehors hein...c'est ça l'alcool... ».*

Et vous m'avez dit la dernière fois que vous ne buviez plus

Patrick : « *Si un peu encore.....le soir....un peu parce que la journée y a des choses à faire...puis il y a la police ils vous contrôlent des fois enfin y a pas que moi...ils*

tournent plus qu'avant, ouhla ! Attention ! Ils me connaissent... ben à force hein, ils repèrent les gens....en voiture, en VTT... ils vont partout... ».

- Patrick me montre une jeune femme avec plein de sac, sans domicile fixe qui m'avait refusé un entretien « regarde celle-là ! »-

Vous la connaissez ?

Patrick : « *Oui... hein on les connaît tous.... ».*

Il y a des personnes sans abri qui viennent vous demander des conseils quand ils arrivent dans la ville ?

Patrick : « *Non, non, pas beaucoup ça se fait plus ça et les envoyer où ? C'est pas évident hein.... et où au Secours¹, il y en a qui arrivent qui savent pas comment faire... c'est pas évident pour les orienter...nous on accueille c'est tout voilà.... Mais quand t'as pas connu ça... aide un peu ben oui t'es pas tout seul....c'est dur hein pour le mec qu'est tout seul qui connaît personne, moi je suis d'ici donc ...c'était pas trop dur....j'étais à Paris, à Paris, un mois je suis resté... c'était dur...c'est l'enfer là-haut... y a que des bastons, oh yeah...un mois je suis resté....et j'étais à Marseille quinze jours.... la même galère.....y a beaucoup de trafics là-bas attention !, Paris c'est moins dur.....y a quand même de la cogne, ça cogne dehors.....».*

Pour quelles raisons vous changiez de villes ?

Patrick : « *Y a vingt ans j'ai pris le train pis hop ! Bouge pour voir, si c'est pareil c'est pire même par rapport à ici, ben c'est les grandes villes hein, c'est ça les grandes villes...incruster le banc... hein.... »*

Et vous êtes parti pour trouver du travail ?

Patrick : « *Non, non, pour découvrir un peu puis on revient au bercail, y a beaucoup de toute façon... »*

- Je lui fais remarquer que l'ensemble des statistiques sur les personnes sans abri font état d'une grande instabilité géographique.-.

Patrick : « *Non, on aime bien avoir un lieu où se poser, se reposer, ben oui hein...c'est important de prendre du recul....pour vue qu'on me vire pas c'est l'essentiel....pour l'instant dans mon squat le maire il m'embête pas....il faut se faire accepter ça c'est dur au départ, un minimum....se faire accepter disons, être propre au moins.... par les gens fixes, il faut montrer patte blanche... montrer qu'on n'est pas un clodo.... Faut le prouver ça... ».*

Vous ne vous considérez pas comme un « clochard » ?

Patrick ; « *Ben non... moi je me sens bien, dans ma tête ...je suis bien (avec le sourire)....».*

1 L'accueil de jour de l'association du Secours Catholique où Patrick est bénévole

Vous pensez qu'un « clochard » il n'est pas bien psychologiquement ?

Patrick : « *Non, non, là-dedans dans mon squat.... je suis bien... un peu dur les fins du mois mais..... »* »

Vous allez bientôt percevoir le RSA comme vous me l'avez déclaré qu'est-ce que ça vous fais ?

Patrick : « *C'est mieux que rien, quand on fait rien.... de toute la semaine.... »* »

Mais vous faites des petits boulots...

Patrick : « *Oui, oui, je pense que je travaille plus que certains...je prends mon temps tranquille, pas de patron, personne derrière, je veux m'arrêter pour fumer, je fume, c'est un choix hein...mais on est quand même mieux avec une paye.... »* »

Et vos filles vous les voyez encore ?

Patrick : « *Oui, j'ai deux filles...des fois je les vois....elles travaillent les deux c'est bon je suis tranquille pour elles.... »* »

Et ça les dérangent pas de venir vous voir dans ce contexte ?

Patrick : « *Non...pourquoi ? Tant qu'on reste correct.... »* »

Mais elles n'essayent pas de vous aider ?

Patrick : « *Moi je demande rien, pourquoi demander je me démerde tout seul pour l'instant...le jour où je pourrais plus on verra hein, on verra bien... on fera comme les copains appartement puis machin... »* »

A terme vous souhaitez un logement ?

Patrick : « *Ah oui à force avec l'âge hein...ça use dehors, il paraît qu'un an dehors ça vaut deux ans pour un mec qui travaille....l'usure pour le corps, la fatigue...le vent tout... »* »

La faim ?

Patrick : « *Oh non, y a à manger...avec les sous qu'on me donne j'achète un sandwich ou je vais chez des copains, bon pas tout le temps non plus...chez ma mère de temps en temps... »* »

Vous avez encore des liens avec votre mère ?

Patrick : « *Oui....un bon petit repas de temps en temps ça fait du bien ça retape, même en été... »* »

La vie à la rue est quand même difficile ?

Patrick : « Euh ben y a de tout là, le regard des gens, la police...on s'habitue....les insultes de temps en temps, mais la manche je la fait pas j'évite...chacun son truc....chacun voit, enfin, personne a les mêmes problèmes...on ne demande pas...j'ai déjà remarqué que les mecs qui demandent...rien... ».

Pascal : » Ah oui, ça marche pas...on discute avec les gens sans les agresser....au début oui, mais depuis que je suis là, je connais du monde maintenant..... ».

Vous pensez que dans l'ensemble, ils sont tolérants ?

Patrick : « Oh oui... ».

Pascal : « Si vous, vous êtes corrects, ils vont l'être.... ».

Patrick : « Ben c'est normal, s'ils donnent c'est pour aider....normalement c'est le but, c'est ça....c'est difficile d'accepter surtout quand il y a beaucoup d'argent... »

Pascal : « on a du mal, plus la somme est grande plus on a du mal, une petite pièce ça va...d'autant plus que c'est des gens qui reviennent souvent, chaque fois ils donnent... ».

Patrick : « Moi des fois on me donne cinquante euros pour un quart d'heure de travail, c'est trop pour moi...c'est pas normal....c'est trop... mais y a pas de mystère hein, on donne pas comme ça.... ».

Pascal : « Avoir de l'argent ça rapporte rien.... »

Patrick : « Un minimum quand même...puis l'argent c'est quoi ? ».

Pascal : « ça va pas changer ma vie, l'argent ça va pas me rendre ma femme, et le bonheur...j'ai gagné énormément d'argent avant j'étais pas plus heureux...3000 euros par mois... »

Patrick : « Mais y en faut quand même..... »

Pascal : « On dit que l'argent apporte le bonheur, c'est faux, moi si je suis ici c'est pas tant pour l'argent si j'en fais tan mieux, c'est plus pour voir les gens... »

Patrick : « Mais l'argent ça aide un peu....j'en ai eu aussi...au début quand on n'a plus de paye c'est dur, mais c'est pas la paye, c'est le boulot... c'est dur...le boulot c'est dur....après c'est dur...comme les retraités... ».

Pascal : « Au début c'est bien, vous vous levez à midi, mais après vous vous en sortez pas...je suis debout à cinq heures tous les jours...je dors plus beaucoup.... Ils ont voulu me donner des traitements, je prends pas.... ça va me mettre KO....ça sert à rien, ça aide pas les psychiatres ils sont bien gentils, eux ils vous donnent ça comme des bonbons...ils m'en donnent...mais je les prends pas... ».

- Afin de clôturer cet entretien et pour les remercier du temps qu'ils m'ont à nouveau consacré je leur propose d'aller boire un café dans un bar proche, ils souhaitent me payer un café....j'insiste pour que ce soit moi et que je puisse repartir l'esprit tranquille...Sur le chemin, nous passons devant un centre d'hébergement. Voici se que me déclare Pascal : *« il y a trop de mélange là-dedans et y se passe des choses pas très catholiques, mais apparemment les éducateurs ils sont au courant et y laissent faire.... »*
Patrick nous déclare à ce sujet : *« dans ces endroits c'est pire que dehors. Je le sais je connais une personne qui y est j'y vais pas là-dedans en plus on est plusieurs en chambre... »*. En commandant une boisson, Patrick me déclare : *« Pas d'alcool, mon papa est mort de ça....je ne bois plus d'alcool comme crois la plupart des gens lorsqu'on est dans la rue »*.

Patrick : *« on est SDF et voilà quoi..... »*.

Vous intégrer le fait d'être SDF à la rue ?

Patrick : *« Un peu... plus ou moins.... »*.

Quand vous allez avoir un logement ça va vous changer ? (En m'adressant à Patrick).

Patrick : *« Au début...Oh non pas tellement, y a la porte pour sortir ! Je suis pas en prison...j'en connais ici qui veulent pas.... pourquoi ? Faut payer si, ça....Parce qu'il faut gérer un budget.... »*.

Et la solitude peut-être, non ?

Patrick : *« Ben on sort, un appartement c'est un toit, c'est tout....le soir j'aime bien avoir ma solitude oui....mais pas la journée... »*.

Pascal : *« Je pourrai plus rester toute la journée dans mon logement.... »*.

- Nous nous retrouvons une dernière fois avec Patrick lors d'une journée consacrée à la solidarité réunissant toutes les associations de Belfort sur la place principale. Patrick me propose de le rejoindre au stand du Secours Catholique où il est bénévole. Nous nous retrouvons le samedi en début d'après-midi et nous prenons place avec Pascal qui nous a rejoint, derrière le stand pour boire un café et partager encore.-

Comment s'est passé la semaine pour vous ?

Pascal : *« ben en ce moment j'héberge un jeune chez moi....il est dehors il s'est fait jeter par sa mère, il est venu me voir, et je lui ai proposé de le prendre chez moi.... (En rigolant)... bon ben ! Pour l'instant il est calme....il a déjà tout vidé mon frigo... »*

Il y avait du monde à l'abri de jour cette semaine ?

Patrick : *« Moins, moins tout a repris, tout a repris...pour l'instant, pendant quatre mois il va faire froid, ça va revenir.... »*

Et les démarches pour le RSA ?

Patrick : « *Elles avancent, ça va faire du bien, mais y a pas que moi je pense, il y en a de plus en plus.... ils ont du mal à traiter les dossiers....* »

Et après... c'est le logement pour l'hiver ?

Patrick : « *Il faut trouver un coin qui me plait, moi...ben oui, tant qu'à faire.... parce qu'après ils vous casent et une fois qu'on est casé pour repartir après c'est dur...un petit coin...pas n'importe où....quand on est jeune c'est pas pareil, mais après....* »

Ça va vous changer un logement ?

Patrick : « *reposer.... je vais me reposer....les méninges tout, ça va faire du bien....* »

Vous comptez après retrouver du travail ?

Patrick : « *Non, bénévolat....de toute façon y a plus de boulot, j'aurai le RSA... faut pas trop bouger, le bénévolat pour voir du monde....* »

Ça vous plait ?

Patrick : « *Oui, tant qu'on peut hein...puis j'aime pas vadrouiller à droite à gauche... changer tout le temps ça me fatigue, tant qu'on peut se stabiliser, avoir son petit coin, son petit truc, c'est bien....* ».

Et vos enfants, vous avez des nouvelles ?

Patrick : « *j'ai de nouvelles, y a trois semaines... je l'ai vu dehors après son boulot ça va, les deux se tiennent bien, elles ont du boulot.....* ».

C'est bien de maintenir les contacts...

Patrick : « *Ben oui je suis leur père, mais y en a qui dégagent vite....C'est comme certains, qui veulent remonter trop vite, quand on est en bas, on est en bas...monter ça va vite mais on peut vite retomber....plus c'est haut plus on tombe....* »

Vous lui avait dit à votre fille que vous allez avoir un logement ?

Patrick : « *Non pas encore, je lui ai pas dit tant que c'est pas fait...voilà....pas de faux espoirs, même pour moi...* »

Il y a beaucoup de monde...beaucoup d'associations aussi c'est bien...

Patrick : « *Oui... ça dépend lesquelles !...j'ai été vite fait en foyer quand il faisait trop froid, mais quand on peut faire autrement, vaut mieux...vaut mieux pas se mélanger, c'est mieux....les gens qui sont dans la galère ils s'aident pas tout le temps, ça dépend qui, la confiance c'est dur à avoir.....* ».

- Nous discutons sur l'affluence assez conséquente de cette journée. Pascal me déclare en rigolant : « *Y en a beaucoup qui viennent juste pour voir, pour se donner bonne conscience...pour aider je sais pas.....après dire qu'il y aura des répercussions....je sais pas....* ».

Patrick : « *Je vais me trouver un verger...prendre mon vélo pour rentrer chez moi, et en hiver le bus, je ferai une carte de bus.....le vélo ça fait du sport... on se maintient....je me plaint pas y a pire que moi...j'ai sortis la tête de l'eau...* ».

C'est toujours ceux qui ont le plus à se plaindre qui se plaignent le mois et vice et versa...

Patrick : « *Oui... des fois je m'engueule...tout seul, t'es un con de vivre comme ça mais tout seul hein...ça t'arrive pas toi ? (en s'adressant à Pascal)...mais par rapport à tout...* »

Des regrets ?

Patrick : « *Non, non pas des regrets...non mais...tu réfléchis.....tu te dis merde...je regrette pas, ce que j'ai fait, faut pas sinon on recul....* ».

C'est bien vous avez des projets

Pascal : « *Faut en avoir envie.....* ».

Patrick : « *Mais l'aide c'est spéciale....les éducateurs des fois on sait pas qui aide qui ?, l'aide il faut que ça soit réciproque....* »

Il existe une théorie sur le don qui dit que toute aide suscite chez celui qui l'obtient une nécessité de retour....

Patrick : « *Aider c'est m'aider aussi...* ».

- Nous sommes de retour sur Belfort à l'accueil de jour à dix heures du matin pour le dernier rendez-vous avec Patrick. Je lui remets l'ensemble retranscrit et nous buvons un café.

Vous allez donc avoir un logement

Patrick : « *Oh là c'est pas encore fait faut attendre on verra bien de toute façon on n'a pas le choix, hein ?* »

Et la retraite vous la voyez comment ?

Patrick : « *Oh ben d'abord le toit après on verra, je vais peut-être me remettre à peindre j'aimerais bien, on verra chaque chose en son temps...voilà...* »

- Nous restons longtemps dans cette salle de l'accueil de jour pour visionner ces deux toiles qu'il a peintes et qu'il a offertes à ce lieu. Sur une de deux peintures est inscrit : « *prière pour sauver les gens de la rue* ». Un tableau qui représente l'Arche de Noé.
L'autre toile est une représentation au fusain du lion de Belfort. Sur cette toile Patrick nous dit ceci : « *Ah c'est du boulot, tout de tête sans modèle ah oui, j'en ai passé des heures.....* ». Nous nous donnons rendez-vous dans quelques mois, non sans se donner des nouvelles par téléphone -.

Entretiens de Wrestle

La rencontre avec cette personne « sans domicile » s'est faite dans une autre ville, à Mulhouse au gré de mes investigations, à l'entrée d'un supermarché en fin de matinée. Monsieur Jimmy est avec une autre personne sans abri accompagnée d'un chien, posté devant l'entrée du magasin. Après quelques observations, notamment pour savoir s'ils étaient en train de faire la manche, je les aborde, me présente et présente mon étude et ses finalités. Monsieur Jimmy est le premier à me répondre et à être d'accord pour me consacrer du temps pour un premier entretien. Il me déclare en fait qu'il a déjà participé à des entretiens il y a deux ans. Je lui précise que ce sont des entretiens individuels mais que la présence de l'autre personne ne me dérange pas, ajoutant que si elle le souhaite, elle pourra également faire partie de l'enquête...nous verrons. Nous nous donnons ainsi rendez-vous le lendemain à partir de quatorze heures devant ce même magasin.

Le lendemain les deux personnes étaient au rendez-vous. Après une poignée de mains, je leur propose d'aller dans un lieu plus calme afin de faciliter les échanges. Les deux individus me proposent un parc, le « *parc Salvator* », lieu de Mulhouse fréquenté par quelques sans domicile fixe. Pendant le trajet je demande à Monsieur Jimmy s'il est d'accord pour que j'enregistre ses propos, Monsieur est d'accord en me précisant que son ami, qui ouvrait la marche, en avait un aussi et si j'étais intéressé par son achat. Je lui réponds que je suis déjà équipé.

Il me parle quelques instants de son ami, comme il le nomme. Il est hongrois et comprend très bien le français mais ne le parle pas bien. Il est en France depuis deux ans, ils se sont connus dans la rue à Mulhouse. Une amitié semble s'être construite entre ces deux personnes.

Monsieur Jimmy me demande des précisions sur ma démarche. Je lui précise plus en détail le contenu de ma recherche. Il ajoute que la dernière personne à l'avoir interviewé souhaitait réaliser une enquête pour monter une association.

Arrivés au parc, nous choisissons logiquement de mener l'entretien sur un banc qui était libre. De manière spontanée, son ami décide de se mettre à l'écart avec son chien pour nous laisser mener l'entretien de manière individuelle. Nous pouvons débiter.

Pouvez-vous me raconter votre parcours, et ce qui vous a amené à la rue ?

Wrestle « *Je suis né en Angleterre, et j'ai vécu vingt ans à Berlin, mon métier c'était artiste peintre (en me mimant un tableau avec ses bras) ...je peignais ...j'ai travaillé avec la vidéo seize mini métrés aussi... mes amis sont tous là-bas à Berlin et j'ai travaillé dans la peinture à la « Straffewerk »....et euh, ma profession, c'était travailler avec les jeunes...qui sont dans la rue...parce que après la chute du mur de Berlin....parce qu'il y a beaucoup de jeunes, le papa il est parti à l'ouest et ils sont beaucoup de jeunes....qui sont plus ou moins dans la rue, la famille cassée....maman, papa..... Et moi je travaillais avec eux....je faisais du graphisme avec eux....voilà ».*

Une forme d'éducateur de rue ?

Wrestle « *Non, non artiste, je travaillais avec eux....* ».

Et après qu'est-ce qui s'est passé pour arriver dans la rue ?

Wrestle « *Ça fait sept ans que je suis à Mulhouse dans la rue depuis.....2004, oui c'est ça 2004... Avant j'étais un an à Berlin dans la rue....Et avant j'avais un travail, de l'argent.....des voitures et trois appartements....et ma femme est morte..... et après tout a basculé, je me suis mis à boire, à boire.... et je payais plus mes factures, alors que j'avais de l'argent.....et je suis parti, j'en avais marre de tout ça, j'ai quitté Berlin, et je suis arrivé en France et ça fait sept ans que je suis à Mulhouse dans la rue...* ».

Vous n'avez jamais été hébergé en foyer ?

Wrestle « *Non..... j'étais dans un foyer, six mois à Berlin et le problème c'est qu'il y a toujours quelqu'un qui toque à la porte...Tu as des feuilles à rouler ? Tu as du tabac ? Tu peux me dépanner d'un peu d'argent ?...Et c'est horrible parce que on est dans une situation où on ne peut pas sortir, nous avons peurs c'est pour cela que je ne préfère pas aller en foyer.....moi je préfère avoir ma liberté, mon squat, c'est pour ça que je veux pas rentrer dans un foyer, je préfère être libre dehors.....* »

Pouvez me parler de votre quotidien dans la rue ?

Wrestle « *Ben je fais la manche.....* ».

Vous pouvez m'expliquer... c'est difficile ?

Wrestle « *(En rigolant), non ! Je l'a fait depuis sept ans ! Je suis un expert...c'est l'argent pour la poche c'est tout, mais ça marche, ça marche....nous avons toujours quelque chose, et les gens ici...ok je n'aime pas Mulhouse...mais les gens ils sont généreux et ils sont gentils...ils donnent toujours, tiens Monsieur Tiens....ça c'est vrai, c'est différent de l'Allemagne.....* ».

Et vous avez vos endroits « favoris » pour la manche ?

Wrestle « *Je travaille avec les voitures devant le musée de l'étoffe, tu vois après le pont..... je travaille avec les voitures...et j'ai un carton avec marqué dessus....une pièce pour vivre s'il vous plait...et je fais ça depuis presque trois ans déjà...ils me connaissent là-bas....oui* ».

Et pour vous c'est un travail ?

Wrestle « *Ouais, la manière... c'est comme un travail pour moi...C'est certain... mais je suis fatigué, c'est tout...euh, ça fatigue, marcher, là et là et là et là.....mais ça marche encore... on reste jusqu'à Noël et on part de là, il n'y a pas de futur à Mulhouse...ça fait sept que je suis ici et je tourne en rond alors pourquoi je reste ici, le problème c'est qu'on ne sait pas où ?..... on veut aller en Belgique, mais c'est trop chère là-bas, alors on sait pas, on réfléchit...* ».

Et vous m'avez dit avant que vous habitiez dans un squat ?

Wrestle « *Oui ça fait quatre ans...on a mis deux mois à le trouver .c'est un de mes amis que j'ai rencontré dans une association où je travaillais comme bénévole à Bémol qui m'a dit je connais un appart qui est vide si tu veux le prendre...alors nous avons pris l'appart. ».*

Et vous l'avez aménagé ?

Wrestle « *C'est quoi aménagé ? »*

Si vous avez un minimum de confort...une table, des chaises... ?

Wrestle « *Ah non ! Rien... il y a juste un matelas, pas d'électricité et pas d'eau... ».*

Et vous mangez où alors si vous ne pouvez pas cuisiner dans votre squat ?

Wrestle « *Nous mangeons à Bémol¹ ou à l'Alsa²...je vais manger à l'Alsa....il y a L.S de Surso³....il me fait toujours un ticket pour manger, il me dit... tiens allé... (Avec un grand geste de la main). ».*

Donc vous savez comment manger la journée ?

Wrestle « *Heureusement. ».*

Et pour les repas du soir ?

Wrestle « *Oh ! Normalement j'ai fait un peu d'argent pour acheter quelque chose...et le soir, oh il y a toujours pizza domino....ils donnent des pizzas une ou deux gratuites pour manger, ils sont gentils....parce que sinon ils jettent le couvert....c'est ok... ».*

La vie dans la rue, c'est donc quelque chose de très difficile ?

Wrestle « *Oui, mais pas seulement pour nous, il y a beaucoup de gens qui sont dans la rue à Mulhouse....beaucoup, beaucoup, beaucoup et je connais la rue depuis sept ans et lui aussi (en regardant son compagnon à l'écart avec son chien)....il connaît la rue...nous savons où aller, parce que c'est dur...mais d'une autre manière c'est libre...on mange gratuit, quand j'ai besoin de vêtements, la croix rouge me donne des vêtements...mais je voudrais retourner dans la société, ça c'est difficile..... ».*

Vous pensez que vous n'êtes plus dans la société ?

Wrestle « *Non, nous sommes complètement dehors maintenant.... ».*

Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

Wrestle « *Avant j'avais trois appartements...j'avais un travail j'étais dans la société, en France c'est difficile...moi je n'ai pas le droit de toucher le RSA...il y a deux associations l'Alsa et Access⁴ à Habsheim, ils m'ont tous les deux proposé de travailler pour eux, mais comme je n'ai pas le droit de toucher le RSA ils ne me*

¹ Association mulhousienne pour la prise en charge des personnes toxicomanes.

² Association mulhousienne pour le logement des sans abri.

³ Boutique de jour à Mulhouse accueillant, informant et orientant les personnes sans abri.

⁴ Association de réinsertion sociale et professionnelle de Mulhouse ayant un centre d'aide par le travail à Habsheim.

prennent pas ! Et ça veut dire aussi que Alsa ils n'ont pas la possibilité de chercher pour moi un logement⁵... ».

C'est pour ces raisons que vous pensez ne pas être dans la société ?

Wrestle « Ici non..... En Allemagne oui, mais je suis depuis sept ans en dehors du système..... effectivement je vis de la gentillesse des gens et aussi les associations, mais punaise j'en ai marre ! Je peux pas aller, je peux pas continuer comme ça !.... ».

Vous êtes dans une situation où vous en avez assez de lutter ?

Wrestle « Punaise....c'est dangereux la rue ! ici spécialement à Mulhouse waouh ! Mon pote il connaît Strasbourg, Colmar et là aussi c'est dangereux... ».

Pourquoi ?

Wrestle « Parce que... il y a beaucoup de gens qui sont dans la rue... et comme moi je fais de l'argent... les gens ils sont jaloux...et... oh yeah ! Il y a toujours quelqu'un pour chercher à prendre ma place...et ça se termine en bagarre blablabla ! C'est pour ça aussi que je ne veux pas aller dans des foyers...trop de violences, de bagarres.... ».

Vous êtes plus tranquilles dans votre squat ?

Wrestle « Oui parce que nous sommes deux...euh.... ».

Si vous étiez seul ce serait plus risqué ?

Wrestle « Eh oui ce serait très risqué seul, mais maintenant...j'étais tout seul trois ans en squat....mais j'avais ma voisine à côté, j'avais des amis là-bas....il surveillaient pour moi....ils sont tous partis, ils étaient tous d'Alsa je crois...ils sont tous partis maintenant...et mais c'était pas dangereux..... lui (en regardant son compagnon).... il connaît.... moi aussi....mais de temps en temps c'est dangereux on ne sait jamais ce qu'il nous attend...voilà... ».

Et ça, c'est fatigant pour le mental, non ?

Wrestle « (En rigolant) oh oh oh oh ! Imaginez... ».

Et lorsque vous avez un ennui de santé, vous allez consulter les médecins ?

Wrestle « Euh ».

⁵ Moyennant un RSA pour payer le loyer.

Mais comme vous n'avez pas de RSA vous n'avez pas non plus droit à la CMU, comment vous faites alors ?

Wrestle « Je vais directement au Moenschberg⁶... (en rigolant) et je dis j'ai besoin de traitements... et ils me traitent, mais punaise ! Ils ont du mal avec moi... Monsieur c'est où euh ?..... mais ils m'ont fait trois fois une scintigraphie.... ».

Vous n'avez jamais eu de problème avec eux ?

Wrestle « Non rien du tout... au contraire ils sont très gentils.... ».

Avant vous m'aviez dit que vous étiez en Allemagne et qu'un moment donné de votre vie vous avez tout laissé tomber....

Wrestle « Oui... ma jeune femme est morte et bon... j'ai pas d'excuse... mais bon... elle avait vingt-cinq ans et je me suis dit... eh ! j'en ai marre de cette vie de merde ! parce que c'est l'Allemagne, je ne sais pas si vous connaissais... c'est différent d'ici... j'ai arrêté de payer le loyer, je n'ai pas payé les télécoms... (en rigolant) j'ai pris une amende après l'autre ! Et j'ai commencé à boire et un moment donné je me suis dit je dois partir d'ici.... ».

Mais pourquoi vous ne payiez plus vos factures, vous aviez de l'argent pourtant ?

Wrestle « Oui mais Je m'en foutais complètement..... ».

Pouvez-vous me parler encore de ce sentiment d'être en dehors de la société ?

Wrestle « En Allemagne ils m'ont envoyé une lettre, Monsieur vous pouvez revenir chez nous, en prison.... et j'ai dit ouah là non, non, non, non, non.... trois mois, quatre mois pour la France ok.... j'ai dit non (en rigolant) ».

Mais si vous auriez été en prison en Allemagne après vous auriez pu vous réinsérer ?

Wrestle « Oui parce que naturellement si j'étais en prison quatre mois pour ce que j'ai tapé, quatre mois c'est rien pour des conneries.... j'aurais eu une travailleuse sociale et après... être en foyer et après cela il aurait été possible de réentrer dans le système.... cette possibilité je ne l'ai pas eu, et en Allemagne j'ai aussi le droit de toucher de l'argent j'ai travaillé beaucoup là-bas... ».

Vous avez droit à une retraite ?

Wrestle « Non ils ne me donnent pas ça..... Parce que j'ai toujours travaillé là et là et là... eh c'est un problème ! Mais je ne vois pas beaucoup de futur ici franchement... eh après sept ans je connais l'histoire ici... on peut survivre ça c'est certain... je mange tous les jours, je peux gratter un peu d'argent avec les voitures... mais y a pas de vie ici.... ».

⁶ Hôpital de Mulhouse.

Vous « gratter » de l'argent avec les voitures c'est-à-dire ?

Wrestle « Les voitures elles arrivent et moi je fais comme ça...je marche vers les voitures avec un carton...avec marqué une pièce pour vivre, s'il vous plait...mais je suis complètement fatigué de ça oh yeah, yeah, yeah !...professionnel, normalement quelque chose ils donnent, vingt trente euros....ils donnent ils donnent, ils donnent....comme je te dis les gens ils sont généreux si ils ont-ils donnent...ça c'est certain...mais ils ne peuvent pas donner tout le temps, ça marche jusqu'au vendredi et après quand ils ont plus d'argent, ils ne peuvent pas me donner continuellement....moi j'attends Noël et après je peux faire la marché de Noël et je pars... ».

Les gens sont plus généreux à cette période ?

Wrestle « Ah oui....c'est certains, en plus à Noël tous les parkings sont pleins...mais après moi et mon pote nous partons quand même.... ».

Où ?

Wrestle « Je ne sais pas c'est ça le problème...je voudrais aller en Belgique...là c'est trop chère, plus qu'ici...retourner en Allemagne...ok peut-être je retrouvais encore quelqu'un là-bas je sais pas...mais la France je ne connais pas la France je connais juste l'Alsace....et honnêtement je connais Colmar, je connais Strasbourg...lui il connaît Metz, Nancy....je en veux pas aller à Lyon, et là c'est un grand problème de savoir où aller, et nous cherchons tous les jours où on peut aller...et Belgique je sais pas Belgique c'est peut être pareil qu'ici je sais pas... ».

Et vous souhaitez à nouveau travailler un jour ?

Wrestle « Je voudrais recommencer à faire de l'art et..... avec le graphisme, faire de l'argent...de l'euro comme ça mais ici je n'ai pas de possibilité...non... ».

Et vous pensez que pour retourner dans le système il faut retravailler ?

Wrestle « Je préférerais travailler bien sûr...c'est obligatoire...parce que comme ça j'ai un peu de sécurité....si je travaille ok, contrat avec la banque...je sais pas quoi...appartement....ok... c'est des petites choses mais pour recommencer, c'est ça qui me sert....et ici je ne trouve pas ça... ».

Et les journées dans la rue..... elles sont longues ?

Wrestle « Non...je finis jusque quand arrive la nuit...je me réveille le matin je vais manger à Alsa, bémol...et après je vais commencer la manche de deux heures jusqu'à cinq heures....trois heures, quatre heures après j'arrête.....et je retourne au squat je dors et demain une journée recommence.... ».

Vous m'avez dit que lorsque votre femme est décédée vous vous êtes mis à boire...et maintenant vous buvez toujours ?

Wrestle « Non....premièrement c'est encore pire ! (en rigolant)....c'est comme un anti dépresseur pour moi...les gens ils ne comprennent pas... eh pourquoi tu bois ?...Arrêt de boire et essaye, fais comme moi, si je ne bois pas... eh punaise ! je prends une de ces dépressions...inimaginable...parce que je pense toujours à tout ce que j'ai perdu....ça me permet de résister, de tenir....mais franchement je crois

que vous savez ça, tous les gens qui sont dans la rue ils boivent....je ne connais même pas un qui ne boit pas....ils boivent pour oublier, pour avoir un peu de courage....de chaud un peu de résistance contre la paranoïa....ou je ne sais pas quoi, anti dépression tous les gens que je connais ici ils sont dans la boisson, boire, boire, boire.... ».

La paranoïa... c'est-à-dire ?

Wrestle « On le devient dans la rue, bien sûr... combien de fois j'ai été frappé... ».

Par des personnes sans abri ?

Wrestle « Oui.....parce que quand on boit beaucoup...naturellement ça commence par les coups, c'est inévitable, c'est..... (Silence) ».

Et maintenant ça va mieux ?

Wrestle « Non ça ne va pas mieux, maintenant j'évite tout le monde (en souriant)....je suis juste avec mon ami et le chien ! ».

Et ça vous rassure d'être avec quelqu'un ?

Wrestle « Ah oui, ça c'est certain, ça c'est certain...lui (en direction de son compagnon), il connaît bien la rue et lui aussi....c'était un boxeur en Hongrie...alors j'ai une protection..... ».

- Nous sommes interrompus dans notre entretien par un passant qui salue Monsieur Wrestle. Ils ont l'air de se connaître, l'homme s'arrête et discute quelques minutes.....-

Wrestle « (En le regardant partir)..... Ce gars-là, c'est le meilleur photographe de Mulhouse, lui je sais pas combien d'expositions il a fait.... à Paris, c'est un expert, tu as vu la caméra qu'il a accroché autour de lui ? (La personne avait effectivement un appareil photo autour de son cou)...c'est Gérard c'est un expert.... ».

Vous le connaissez d'où ?

Wrestle « Je l'ai connus quand j'ai fait une expo, avenue de Colmar en 2005, je crois...2006, fin 2005.....il avait un atelier.... ».

Et vous étiez déjà dans la rue à cette époque ?

Wrestle « Ouais, ouais j'étais dans la rue....mais j'étais avec Bémol....mais lui il est gentil il me dit toujours allez viens, il sait que je m'intéresse aussi à la photographie... c'est un expert lui mais sa vie elle est aussi dure....mais il a aussi ses problèmes.... ».

Peut-on revenir sur ce que nous disions avant sur l'alcool dans la rue...

Wrestle « Ah oui, c'est inévitable...comment expliquer....les gens normal ils ne comprennent pas ça...euh....ah...c'est pas une excuse mais c'est comme ça....si maintenant j'arrête de boire.....oh ! Aie aie.... Catastrophe, qu'est-ce que je fais ?.....parce que je vois la réalité de la situation...et c'est pour ça et quand je bois j'oublie la réalité.....mais Mulhouse c'est aussi une ville super alcoolisée....ah yeah....regarde la jeunesse d'aujourd'hui G7 et tout ça.....17 ans ils ont déjà une

bouteille de vodka dans la main....les adolescents d'aujourd'hui, punaise en France ouah ! Oh yeah.... ».

Vous ne fréquentez pas les foyers, connaissez-vous la maraude ?

Wrestle « Non c'est quoi ça ? »

C'est un service mobile qui vient voir les personnes sans abri dans les rues...

Wrestle « Ah oui ! ils sont souvent à la gare, ils sont sympas, ils donnent toujours un café...ah ils sont gentils.. »

Ça fait du bien, non ?

Wrestle « Ah mais je suis pas toujours là-bas....la croix rouge y a pas de soucis.... ils sont aussi super gentils....ça c'est une bonne chose....eh Mulhouse c'est social...mais....difficile à expliquer, j'étais à Chalon sur Soane et c'est pas comme ici... ici c'est social ça c'est certain....mais Chalon c'est aussi dangereux...mais Mulhouse c'est agressif et trop violent....et j'en ai marre je suis trop vieux pour tout ça.... ».

Mais vous avez quel âge ?

Wrestle « cinquante-trois.... ».

Ce n'est pas vieux cinquante-trois ans ...

Wrestle « (En rigolant) mais pour Mulhouse c'est vieux..... ».

Et que pensez-vous du terme de clochard ?

Wrestle « Oh yeah !mais nous sommes nous deux comme des clochards, moi et lui ok....mais les gens ils vous disent pas ça en face....mais c'est plus ou moins ce qu'ils pensent, et effectivement nous vivons comme des clochards... ».

Mais c'est quoi pour vous un clochard ?

Wrestle « C'est un mec qui est toujours assis dans un parc, avec une bouteille (en rigolant)...je ne sais pas quoi avec ses potes, il ne se rase pas...il est....voilà nous vivons comme ça maintenant....et c'est pour ça aussi que je veux partir...je veux pas continuer comme ça...non ! Oh yeah..... ».

Vous pensez que les personnes dans la rue ont renoncé, abandonné ?

Wrestle « Les gens qui sont dans un foyer, ils touchent le RSA...et...ils ont des avantages que nous nous n'avons pas...et c'est plus facile pour eux....franchement c'est comme ça....et...ok quatre cent euros c'est rien....mais regarde Noël quatre cent euros, plus cent quinze euros de Noël⁷...nous n'avons pas cette possibilité....et nous sommes obligés de nous débrouiller tout seul....j'ai jamais acheté quelque chose de neuf..... ».

⁷ Prime de Noël attribuée aux personnes bénéficiaires du RSA.

Dans votre squat vous n'avez pas d'eau, comment faites-vous pour vous laver ?

Wrestle « Je vais à Bémol pour me laver....et c'est complètement emmerdant.....je dois marcher je ne sais pas combien de kilomètres (en rigolant) pour prendre une douche...mais bon...je n'ai pas d'autres possibilités... ».

Et si je vous demandais de faire un constat sur vos sept années dans la rue...c'est long ?

Wrestle « Oui.....je veux trouver un endroit parce que je fais de la calligraphie....et peut-être je peux le vendre...si je trouve une place, euh...quelque chose de tranquille....et aller à Londres avec ça et créer des contacts et peut-être....j'ai mes catalogues et tout.....j'ai fait quatre expositions ici à Mulhouse....euh non trois ici et une à Colmar....et je sais pas combien à Berlin, c'est ça que je veux faire.....après faire ça.....mais ici c'est fermé, le monde de l'art à Mulhouse, c'est impossible de rentrer ici.... ».

Mais lorsque votre femme est décédée, vous n'aviez pas d'amis de famille pour vous soutenir et continuer votre art ?

Wrestle « Famille, j'ai rien du tout avec ma famille mais j'ai...j'avais des amis, beaucoup.....ils ont cherché de m'aider....quand j'arrive à une exposition , je sais pas... je suis complètement bourré, complètement (en rigolant)....alors ils ne veulent pas me voir....dégage !...voilà c'est ça plus ou moins....j'étais trop perdu et c'est pour ça que j'ai perdu la majeure partie de mes amis...mais j'avais des amis russes, un il m'a dit il est bourré comme un con ! Normal... hein.... mais voilà c'est ça qui s'est passé, dommage.... ».

Et un jour, vous souhaitez arrêter l'alcool ?

Wrestle « Oui, un jour....mais ce n'est pas ici à Mulhouse ! (en rigolant).... ».

Au final, vous pensez quoi du regard des personnes à propos de votre situation ?

Wrestle « Je m'en fous d'eux ! Complètement, moi je m'en fous ! J'ai fait plus de choses dans ma vie que la femme là-bas, si elle me regarde comme ça.... et elle qu'est-ce qu'elle a fait ?.... ».

Mais à votre arrivée dans la rue, ça ne vous touchait pas non plus le regard des personnes ?

Wrestle « C'était complètement facile....je travaillais dans le supermarché avec mon chien....et je faisais plus de cent euros par jour ! (en rigolant).....tous les jours...et on additionne ça fait presque six cent euros...par semaine et deux mille quatre cent euros par mois ! (en rigolant)... ».

Et avec cet argent vous vous payiez de quoi dormir ?

Wrestle « Non.... toujours un squat j'avais....j'avais un bon squat....à Berlin..... ».

Et vous souhaitez partir vous m'avez dit avant ?

Wrestle «Oui, à Noël parce que nous avons la possibilité de faire de l'argent...pas beaucoup mais tu peux prendre le train....et aller dans un autre endroit....et....punaise mais pas ici, il faut pas rester ici ! ».

- Je revois comme prévu Monsieur J sur le parking du musée de l'étoffe à Mulhouse afin de continuer notre entretien et réaliser une observation participante de son activité de mendicité. Monsieur est en compagnie d'autres personnes sans domicile fixe dont son ami avec qui nous étions le précédent entretien. Monsieur est en colère par rapport à sa situation et ne souhaite pas continuer l'entretien. Il me déclare que cela ne changera pas sa condition, qu'il me donne des informations et qu'il n'obtiendra rien en échange. Je décide donc de reporter l'entretien, mais finalement Monsieur se ravise. Il me déclare en me parlant de son ami hongrois :

« Nous sommes dehors, mon pote il est sorti de prison, mon pote là il a rien ! Lui (en me montrant une autre personne) il a rien ! Il n'a même pas la possibilité de changer ses vêtements parce qu'il n'a pas, moi je fais le con ici pour gratter un peu d'argent ! Ok on boit et c'est quoi l'autre possibilité dans ce système de merde ! Et en même temps je veux regarder la télé, je n'ai même pas de télé, je n'ai pas l'électricité... ».

Une autre personne se joint à notre discussion, Denis grelottant, je lui demande si ça va :

« J'ai froid, j'ai froid.... ».

Monsieur J veut lui donner sa veste.

« Non, ça va..... C'est juste le temps que..... voilà... ».

Il s'assoit à côté de nous. Monsieur Wrestle en s'adressant à moi :

« Excuse-moi....si on parle de la révolution française c'était en 1789...qu'est-ce qui a changé ? Qu'est-ce qui a changé ? Qu'est-ce qui a changé ? Qui contrôle et qui perd ?...c'est comme un jeu d'échec, nous sommes les pions, nous sommes les pions...quand il y a une guerre ils nous ont envoyés...nous, ok moi non, mais c'est la vérité...derrière la reine, le roi, je suis un con d'anglais ! Et je connais ce jeu...l'église...da !.....ils ont envoyés des pions, et maintenant ce n'est pas la guerre et les pions ils ont froids ! Qui regarde les pions...beuh (un air de dégoût) ? Mais....nous avons besoin des pions quand c'est la guerre....mais quand il n'y a pas de guerre on laisse les pions mourir ! Je parle de la France mais l'Angleterre c'est pire...oh yeah.... ».

Monsieur M prend la parole :

« Ici au moins il y a un petit semblant...de protection, de protection sociale...voilà c'est un semblant...et donc après vous avez vu y a plein de choses....si vous grattez un petit peu c'est mort...ça fait huit ans que je suis dans la rue...huit ans dans la rue...et je crois que la seule solution pour pouvoir aider les gens dans la

rue....c'est vraiment, vraiment un travail de profondeur, un travail de profondeur...pas superficiel c'est un travail de profondeur....répondre aux besoin de la personne, individuels....et ça c'est...je veux dire...c'est un travail que.... Une assistante sociale peut faire....en débloquent...je parle pas de fonds je parle pas d'argent...mais vraiment voir la solution qui pourrait aider la personne pour pouvoir s'en sortir....parce que le...la masse...donner des sous c'est bien...mais c'est pas le but, parce que on devient des assistés...on veut pas être assisté !on veut être dépendant de notre propre...euh je veux dire, de notre propre destin.... ».

Monsieur J prend la parole en parlant de Monsieur M :

« Tu vois mon pote, c'est un ancien légionnaire..... ».

Je m'explique ensuite sur mon sentiment de gêne par rapport à leur situation et mon incapacité à les aider en dehors de porter leur parole.

Monsieur M reprend :

« Voyez Monsieur déjà une chose..... Spécialement en hiver....même si les gens ne veulent pas... par exemple....les gens ne veulent pas aller dans des centres....pourquoi ? Il y a trop de gens différents qui viennent vous emmerder....au moins je sais pas....une couverture une tente, c'est pas chère une tente, voyez quinze, vingt euros à décathlon, vingt euros...pour une vie...on peut dépenser vingt euros vous voyez...moi par exemple, euh je veux dire euh...pour moi qu'est-ce qui faudrait pour m'en sortir ? Un travail voilà c'est ça....un travail...maintenant c'est vrai que tout le monde n'est pas capable....peut-être pas capable mais pas prêt pour aller travailler....on est pas, on ne veut pas....enfin bref après chacun sa vie...pourquoi parce qu'il faut respecter chaque personne...vous voyez mais...travailler je pense....c'est le départ d'une personne, vous la laissez un petit peu.. je veux dire....indépendante, elle va travailler, elle est autonome.....et le travail je pense....(en s'adressant à une autre personne du groupe) Abdel, Abdel.... après t'es d'accord avec moi mon petit frère t'as vu...vous travaillez, vous faite votre argent personnel....voyez..... ».

Monsieur J : *« Mais le système ici, pardonnez-moi....le système ici il ne donne pas la possibilité....il te laisse « fucking » crever dans la rue ! Oh Yeh, yeah, si ils veulent une révolution ici...nous ont peut avoir...ok je suis vieux.... mais c'est bon parce que comme ça.... ça ne va pas !...eh regarde mon pote il a trente sept ans....il a beaucoup de possibilités pour travailler et rien ! il peut crever dans la rue mon pote !.... ».*

- La personne en question jette des canettes de bières vides par-dessus le toit du bâtiment au pied duquel nous sommes. Monsieur M me questionne :

« Vous savez pourquoi il fait ça ? Je vous explique, y a pas de poubelle....et pour que justement quand la police passe et qu'il y ait pas trop de canettes...voilà »

Monsieur J réplique : « *Sinon nous allons en cellule de dégrisement, l'alcool c'est interdit... oh yeah ! C'est une catastrophe !* ».

Monsieur M reprend : « *Voyez ça aussi c'est un truc.... on interdit les gens de boire dans la rue....c'est une bonne chose, mais les gens qui sont dans la rue ils vont boire où ? Ils vont dans la forêt ?* ».

Wrestle : « *Dans une église !...* ».

(Rire général)

Wrestle : « *Dans l'église... alléluia (en chantant)....* ».

Monsieur M : « *Voyez on a pas le droit de boire ? On a pas... je veux dire à un petit peu de semblant de bonheur ? Moi quand je vois Abdel et que je bois une petite bière avec lui, pour moi c'est un petit bonheur, même si c'est un semblant, c'est un bonheur, c'est mes amis je veux pas les lâcher, parce que soit disant ils mettent une loi qui interdit de boire dans la rue....voyez on est contrôlé sans cesse....Abdel t'es d'accord avec moi mon petit frère ? On est contrôlé sans cesse, vos papiers ! Mais vous les avez vus hier ! Vous voulez les revoir encore aujourd'hui ?...* ».

Monsieur A : « *Ils savent comment on s'appelle mais ils demandent quand même nos papiers !* ».

Monsieur M : « *C'est toujours le chien qui veut mordre sa queue, voyez, et on est toujours dans la même situation... (en s'adressant à Monsieur W en anglais)...yeah I'm right you know these fucking law!...mais oui vous êtes dans la rue ben....montrer ce que vous voulez mais ne montrer pas que vous êtes dans la rue...je vines de Troyes....* ».

Wrestle : « *Pardonnez-moi avec la gueule que j'ai et tout ça et les associations, ici en France qu'est ce qui font les associations ?* ».

Monsieur M : « *Ils s'en mettent plein la poche, ils sont subventionnées par l'Etat....pour qui pourquoi ? on sait pas mais nous on voit jamais rien...y a pas une amélioration....mettez une chambre à un, un enfin je veux dire....moi si on me laisse comme ça je suis tranquille, je suis normal...je casse les couilles à personne...par contre, voyez...mettez je sais pas une place, où les gens ont droit de boire....c'est un choix...c'est un choix dans notre vie.....on veut boire pourquoi ? C'est pas la misère, parce qu'on aime boire vous vous souvenez faire la fête, nous aussi on aime aller par exemple comme certaines personnes....le samedi soir, le vendredi soir en discothèque...mais nous ont a pas les moyens...alors qu'est-ce qu'on fait ? On se réunit entre nous et on boit une petite bière, qui c'est qui vient nous casser les couilles ? La police.....* ».

(Rire de Wrestle)

Monsieur M : « *Ils aiment bien nous casser les couilles ! Mais c'est la vérité, ils viennent et ils nous cassent les couilles, Monsieur qu'est-ce que vous faites là, et vous qu'est-ce que vous faites je leur dis ? Pourquoi on est pas des citoyens ? On n'a pas payé nos impôts ? On les a payés... ».*

Monsieur A : « *Comme moi, la dernière fois, je parle avec eux je dis et vous quand vous manger, vous buvez bien un petit, pas un petit verre, la bouteille ouaih ! La bouteille de vin ouaih ! Je leur ai dit comme ça ».*

Monsieur M : « *Alors il suffit après que le Monsieur il soit un petit peu agressif...vous êtes agressif Monsieur on vous emmène au poste...oh mais c'est toi qui vient de nous casser les couilles ! Nous on était bien avant que tu viennes ! Qu'est ce qu'on fait, on casse rien, on fait rien ? Allez chercher les dealers ceux qui rentrent en France, des millions ! ».*

- Nous discute avec Monsieur A et lui demandons comment il a connu ce groupe : « *Avant je vivais chez mes parents et maintenant j'ai un studio.... ».*

Vous retrouvez vos amis ici ?

Monsieur A : « *Oui pour délirer un petit peu.... ».*

Et c'est des personnes que vous avez connu quand vous étiez dans la rue ?

Monsieur A : « *Non j'ai jamais été dans la rue moi...je veux dire c'est des copains que je connais comme ça... ».*

Monsieur M: « *La solution en fait, y a pas de solution...y a pas de solution, pourquoi y a pas de solution ? Parce qu'on veut pas, voyez euh, je viens de Troyes....j'étais à Troyes...le maire il veut cacher la misère...il veut vacher la misère alors qu'est ce qu'il fait ? il va accentuer...la police....ça fait que la personne qui est dans la galère...on lui coupe les moyens, le seul moyen à un SDF de s'en sortir...la manche, vous lui coupez la manche...il est dans la merde ! Ça fait quoi ? Ça dérange qui, qu'on demande une petite pièce ? Eux y vivent (en parlant de ses amis) moi personnellement aussi je vis de ça, ça fait maintenant deux mois et demi que je suis sorti de prison...je vis aussi de ça...voyez la manche parce que j'ai pas de ressource... ».*

Vous n'avez pas l'ATA⁸ ?

Monsieur M : « *L'ATA, je suis considéré comme évadé (il me montre son billet de sortie de prison et me lit) à ce jour l'intéressé est toujours considéré comme évadé....il me donne pas....j'ai fait mes deux ans, deux ans de prison, après pourquoi, pour qui, c'est pas un problème...mais je les ai fait, j'ai payé ma dette à la société...qu'est ce qui se passe ? On va me mettre ça sur le truc...l'ASSEDIC... il*

⁸ Allocation temporaire d'attente dispensée par le Pôle Emploi pour les sortants de prison.

voit ça ils me disent eh ben Monsieur vous êtes considéré comme évadé...je peux pas vous donner des sous...et on ferme, et on ferme, et on ferme partout, et alors après on s'étonne que le gars commence à péter un plomb....il nique...c'est normal, vous voyez, c'est tout à fait normal...mais si vous faites une thèse ou ce que vous voulez, vous avez vu....

je que je suis en train de dire, ça ne va concerner personne....ça va toucher personne...vous allez recevoir une belle, allez un quatorze sur vingt...vous allez recevoir un quatorze sur vingt je suis content pour vous...vous avez travaillé et je vois que vous en voulez...c'est pas la première fois que je vous vois, voyez...mais si seulement, Monsieur...la société était comme vous, vraiment mon garçon, qu'est-ce que tu veux que je fasse vraiment pour t'aider, qu'est-ce que tu as besoin ? Je te donne un morceau de terrain...c'est simple !

Un morceau de terrain, qu'est-ce que tu veux saoule toi ! Saoule-toi, nique ta race ! T'as envie de niquer ta race, nique ta race c'est ton terrain ! Plante toit des carottes, enfin ce que vous voulez, vous voyez ? Des...des...coqs, des poules pour manger un peu...voyez, c'est ça le problème....laissez les gens libres ! Laissez les gens libres, la liberté, la liberté c'est important...moi, si je me sens libre, ben je vais me sentir propre...voyez parce que je suis libre...je suis libre donc, je vais, faire ce qu'il y a à faire....j'étais à Paris...vous savez combien de gens dorment dehors ? Des dizaines et des dizaines...on s'en fout ! Après la Claire Chazal...hein, elle va dire à la télé...eh ben y a un SDF qu'est mort....mais avant lui, on parle pas des SDF...en été on parle pas des SDF...seulement en hiver...ah mais regardez ouvrez les yeux !...vous voyez ce que je veux dire, le problème ? Monsieur moi je suis papa de cinq enfants....j'ai travaillé dix ans à la ville de Colmar....c'est pas un reproche....j'en veux à personne ! j'ai pas la haine contre la société....par contre y a des choses qui me taquent, qui me dérangent....le contrôle de police.....c'est normal, lui (en me montrant Monsieur W) il est anglais, il reçoit rien, ça va mais allez en Angleterre, tous les français qui vont en Angleterre....ils pourraient rien toucher non plus...voyez..... (En parlant à Monsieur W en anglais) that's the fucking mean, you know, open your heart! ».

Wrestle : "Eh, excuse-moi....ok je suis anglais j'étais vingt ans en Allemagne....mais qu'est-ce que c'est le RAF....le groupe armée faction ? ils ont en 1970, ils ont pétés les plombs...ça va arriver presque ici ! parce que comme ça, ça ne va pas ! Ok les gens touchent le RSA, et je sais pas, baba baba... ».

Monsieur M : « Mais c'est quoi le RSA ? »

Wrestle : « C'est une catastrophe, c'est une catastrophe ! ».

Monsieur M : « Quatre cent cinquante euros....vous achetez une vie avec quatre cent cinquante euros Monsieur ? S'il vous plaît, non.... et encore quatre cent dix...allez quatre cent onze, c'est ça ? Alors on donne un petit peu pour qu'ils ferment leurs gueules ! Voyez fermez votre gueule, tiens ! Tiens la petite pièce ferme ta gueule ! C'est ça, c'est ça, c'est ça ! C'est rien d'autre ! Mais on n'a pas besoin d'être assistés ! ».

Monsieur A : « *Ils croient qu'avec ça ils vont nous calmer, tu vois !* ».

Monsieur M : « *On s'assiste nous-mêmes, la manche on l'a fait !* ».

Wrestle : « *Et, c'est pas seulement ici, en Allemagne c'est le même, Angleterre c'est le même, tiens c'est comme dans les grands restaurants, les riches ils mangent bien et ils jettent les os par terre !* ».

Monsieur M : « *C'est ça, c'est ça, les miettes, les miettes, on reçoit les miettes ! Mais bon, moi à la limite, ne me donnez pas de miettes, ne me donnez rien ! moi je me débrouille, moi j'ai une paire de couilles, je me débrouille...(en s'adressant à Monsieur W en anglais) I don't fucking care anyway, You know ? La vérité ...cinquante-deux ans, cinquante-trois ans, cinquante ans, cinquante ans...moitié d'une vie ! On a travaillé....* ».

- Nous sommes interrompus par des personnes qui s'arrêtent quelques instants. Ce sont des connaissances, un vigile et une autre personne, ils ne sont pas « sans domicile ». Ils discutent un petit peu, dans une ambiance chaleureuse avant de nous saluer et repartir.-

Monsieur M : « *La chose la plus importante dans une vie, c'est de se sentir concerné, les droits, le droit aux français...voyez, le français.....une fois qu'il a pu travailler, hein, qu'est ce qu'il a fait Sarkozy ? il a changé le RMI avec le RSA...juste le nom...allez Monsieur....je continue parce que en fait il faut aller au fond du problème....si on veut vraiment aider les gens, il y a assez de terrain....la vérité, assez de terrain...moi je pense si un jour je suis riche, millionnaire, j'achète du terrain...et je mets une maison pour chaque personne...c'est ça le problème y a assez de terrain, y a assez de terrain.....arrêtez de taper sur les trucs là, les SDF, les SDF...C'est toujours polémique.....un clochard, on est des clodos...on se lave pas, mais pourquoi on se lave pas ? Mais parce qu'on n'a pas les moyens de se laver...* ».

Monsieur T: « *Moi j'ai travaillé pendant vingt-six ans, j'étais chauffeur routier, j'ai fait de l'international, le jour où je suis tombé malade, cervicale, problème de cervicales...un beau jour je pouvais plus, j'ai donné ma démission....je suis tombé comme un clochard, tu vois ? et l'entreprise, vous savez comment c'est dans les entreprises, il faut travailler toujours plus, hop, hop, hop,hop...j'ai taffé, j'ai taffé, et j'ai donné ma démission, j'ai dis hop je pars....ma femme est partie, j'ai perdu mon logement et ça ma bousiller la vie, ça m'a bousiller la vie ! et après l'entreprise de transport où je travaillais, près de Sausheim, ils ont fermés deux mois après.....ils sont partis en Allemagne, à Kehl, ils ont embauchés des polonais...des roumains, des pays de l'Est...les camions ils tournaient 24h/24... y avait deux chauffeurs dans le camion....hop, parce que la maison mère elle était à Kehl et nous, on travaillait à Sausheim...et ils ont fermés la boîte et après ils sont allés à Thann et ils ont pris que des polonais.....ça reviens moins chères et après nous deux ans après....j'aurais attendu, j'aurais touché un peu d'argent, mais après j'étais dans la rue....j'arrivais plus à payer mon logement....j'habitais là (en me montrant*

une direction) rue de Tivoli avec ma femme...j'étais avec ma femme rue de Tivoli, mais euh je payais quand même chère mon appartement...

bon j'avis les moyens, hein, je payais quand même chère, et bon pendant trois mois quatre mois, j'ai pas payé le loyer et là hop tout de suite dehors ! Ma bonne femme elle m'a laissé elle a pris tous les meubles....elle a foutu le camp, elle est parti en Suisse avec un mec, et euh, moi je suis partis j'ai laissé tout comme ça et euh...je suis arrivé à être SDF....je suis en foyer en ce moment.....j'ai un toit... j'ai pas à me plaindre.... ».

Monsieur M reprend la parole : *« Vous avez vu pourquoi la guerre, la deuxième guerre mondiale elle est venue ? Pourquoi ? ».*

- Je donne mon interprétation des facteurs socio-économiques qui ont permis à Hitler de venir au pouvoir- : *« c'est la misère économique et sociale et la montée du nationalisme qui promet du paix au peuple qui a créés sa venue »..*

Monsieur M : *« C'est ça et c'est ce qui va se passer ici....c'est encore une fois, c'est encore une fois à cause des juifs, et pourtant je suis juif....à cause des juifs, et pourquoi c'est une cause les juifs ? Parce qu'on donne, on donne..... ».*

Wrestle : *« C'est de la jalousie, oh regarde !..... il a et pourquoi moi je n'ai pas ? ».*

Monsieur M : *« On parle comme ça combien de fois j'ai entendu, ouais les sionistes c'est eux qui tiennent le monde...mais qui c'est qui leur a donné le monde ? C'est pas toi, t'as pas voulu faire un crédit ? t'as voulu faire un crédit, tu veux être bien ? tu fais un crédit...et bien tu t'endettes, tu payes plus parce que le matériel coûte, moi je sais ça fait vingt ans.....il s'agit d'être heureux avec le peu qu'on a....revenons à la vraie nature, la terre, travaillons la terre...travaillons la terre, donnons nous nous même les moyens....j'ai travaillé six ans en Thaïlande, le roi de la Thaïlande....en avait marre de donner du poisson aux gens...il leur a appris à pêcher.... ».*

Monsieur M : *« Les SDF c'est une mauvaise image de marque pour la ville...faut arrêter la branlette ! Faut arrêter, la vérité faut arrêter de se branler ! On donne la possibilité à la personne...de s'en sortir...mais quelle est la solution ? tu veux faire la manche, mon petit frère, fais la manche...moi...on ne permet à personne, regardez ce Monsieur (en me parlant de Wrestle) toute la journée ils sont là avec un panneau « je suis dans la rue auriez-vous une petite pièce ? »....y donnent y donnent, y donnent pas, y donnent pas ! Il a jamais agressé personne... ».*

Wrestle en rigolant : *« Ils ont peur ! Oh non c'est qu'un con d'anglais tiens, tiens ! ».*

Monsieur M : *« Laissez à la personne un libre choix...de sa propre vie moi je ne veux pas dépendre de qui que se soit, on nous donne un foyer...t'as vu, tu donnes un foyer à un gars...il va dormir avec cinq, six personnes...le gars il ronfle...c'est un ronfleur, c'est sa vie, c'est son droit...il va se faire massacrer parce qu'il ronfle la nuit....c'est pas normal...normalement on dit liberté, égalité, fraternité...fraternité on peut se le mettre dans le cul ça c'est clair ! ».*

Monsieur T : « Y a même plus ça marqué sur les billets d'euros, avant y avait marqué ça sur les anciens billets... maintenant sur les nouveaux billets d'euros, y a plus rien, y a plus rien ! ».

Monsieur M : « Juste un truc, juste un truc...le droit à la propreté, le droit à la propreté, le droit à être propre...on dit ouais les SDF ils ne cherchent pas de boulot, mais va niquer ta race ! Qui c'est qui nous donne l'occasion d'être propres, on pu, on sent le cheyenne ! On sent, on pu, y a pas d'eau ! on peut pas se laver, on veut se branler, on a pas le droit de se branler ? La vérité, non mais attendez faut arrêter, on n'a pas le droit de se branler, hein ? Mais si on a le droit de se branler, on a le droit de prendre une douche au moins...c'est une vérité...c'est une constitution, le droit à la propreté...être propre, être propre...passer pour qui ? on passe pour des connards ! on passe pour des connards ! ».

Wrestle : « Eh regarde nous, nous sommes les poubelles de la fucking France ! ».

Monsieur M : « On passe pour des connards, eh Monsieur au lieu de faire la manche allez travailler ! Mais toi, toi, en revenant d'ici j'ai pris quelqu'un, j'ai repris quelqu'un qui était en train de peindre...je lui demande une pièce...il me dit va travailler ! Mais toi, qui tu es toi....pour me dire va travailler ? tu sais qui je suis moi ? Moi je suis ingénieur...j'ai un bac plus trois...je suis ingénieur, j'ai travaillé pendant dix ans à la ville de Colmar...j'avais une maison, avec une piscine...j'ai fait ce que j'avais à faire...je me retrouve dans la rue, pourquoi ? Ben parce que moi j'aime la rue...j'aime la rue voilà...c'est mon délire, j'aime délirer avec mes amis... ».

Wrestle : « Eh pardonnez-moi, mais comment ça va finir cette histoire ? Parce que regarde moi je sais, je ne suis pas idiot, mais regarde nous, nous sommes dans la poubelle.... (Il compte les personnes présentes) un, deux, trois, quatre, cinq, nous sommes dans la poubelle....comment ça va finir ? ».

- Monsieur M me demande si je peux lui prêter mon téléphone pour qu'il puisse faire le 115 pour trouver un hébergement provisoire pour la nuit.

Monsieur M : « Je téléphone au 115 parce qu'ils m'ont dit de rappeler cet après-midi... ».

Wrestle : « On est dans la poubelle, le système n'a pas besoin de nous...dégage !, nous sommes déjà dans la poubelle....et pire les flics y viennent contrôler...le système et pardon je suis anglais j'ai une grande gueule ! Et le système, en Angleterre, et en Allemagne, nous poubelle dégage (d'un geste du bras)...ok, ok, je peux boire ma canette en France, non, non, non !!! C'est interdit, mais c'est pas interdit de vendre...mais c'est interdit de boire...police... eh c'est interdit ! ».

Monsieur T : « En plus ils font de la pub encore sur l'alcool....ça je ne l'admets pas la pub qui font....vous voyez de la pub whisky Balantines et tout ça ! Ça j'accepte pas....parce que ça c'est des trucs que j'accepte pas ! ».

Wrestle en imitant l'expression du dégoût : « Ah regarde.... ils sont alcooliques ! ».

Monsieur T : « Ça incite les jeunes à boire plus tard, ils volent ça...je vois des jeunes de seize ans...l'autre fois il y a un jeune il m'a dit écoute va me chercher une bouteille de ça.... parce que j'ai seize ans...il m'a donné les sous je suis rentré dans le magasin carrefour....j'ai dit hop et je lui ai donné et tout ça c'est les histoires de pub là....qui font là, c'est pas normal, c'est pas normal ! ».

Wrestle : « Regarde la jeunesse d'aujourd'hui, tu connais la Jet 7 ?tu sais, et ils ont seize ans, dix-sept ans, et ils boivent (en me montrant un signe de la main)....fucking, je ne veux pas savoir qui est derrière, c'est ça la nouvelle génération neuve de la France ? ».

Monsieur T : « Si il faisait des pubs correctes....des trucs euh.... »

Monsieur M : « On fait quoi Lionel ?... ».

Wrestle: «Excuse-moi...écoutez-moi bien s'il te plait....Sarkozy, l'an prochain 2012....tu sais pourquoi Sarkozy gagnera la prochaine élection ? Parce que les américains et les capitalistes ils veulent qu'il reste ici...la France c'est complètement américanisée ! Je suis ici depuis trente ans et la France c'est une autre France...aujourd'hui regarde, regarde la jeunesse d'aujourd'hui...ils fument tous Marlboro, ils mangent de la pizza, ils boivent le coca cola... et le whisky, oh yeah ils vont à Mac Donald....c'est américanisé, et ça c'était le rêve de l'Amérique....et ça va durer encore cinq ans attend, pourquoi ils ont niqué le Strauss Kahn ? Ok il est idiot Strauss Kahn...nous le savons, mais parce que c'était le seul en opposition à Sarkozy....Sarko, coca cola, pizza ! Marlboro, c'est américanisé un max !americano ! Ouais...whisky coca cola, orange vodka....c'est américanisé un maximum ! ».

Monsieur Z : « Red bull vodka, dix-neuf ans, et qui est ce qui paye ? Papa, maman...vingt ans... ».

Wrestle : « Jack Daniels, Marlboro, ça c'est juste américanisé ! »

Monsieur M : « Juste Lionel encore deux secondes et après j'ai finis....j'ai essayé à Envie, la société Envie vous connaissez ? J'ai eu rendez-vous avec eux, Envie, envie de quoi ? Envie de se suicider ! le rabbin on me dit oui les juifs ils s'entraident entre eux...t'as vu je veux pas être mal polis...le rabbin à Mulhouse il m'a dit écoute....j'ai quatre jours, comment dire pour te déclarer pendant quatre jours....pour venir me donner un coup de main dans une colonie de vacances, j'étais tout joyeux....un de moins, le jour où il faut que je parte avec eux...il me dit écoute c'est pas possible...je cherche pas à savoir pourquoi...pour moi je sais le pourquoi...les indésirables ! Indésirables ! Les SDF...et si vous retranscrivez vraiment ce que ça veut dire SDF....sans difficulté financière ! Sans difficulté financière ! Marque dans le thème de ta thèse sans difficulté financière....parce que nous on a pas de problème de finance, on en a pas....on cherche la petite pièce...on demande, on gratte... »

Wrestle : « Qu'est ce qu'il a dit De Gaulle après la deuxième guerre mondiale....De Gaulle, Roosevelt... c'était mort...De Gaulle il a dit les américains... ils ont déjà pris le contrôle de l'Angleterre...ça c'est certain...le reste de l'Amérique a pris le contrôle de la France tu sais pourquoi parce que les français...parce que les français ils regardent Bruce Willis, Ton Cruise...Johnny Depp...c'est américain ! et c'est précisément les américains, ils ont....ça fait soixante ans que la France est dans la poche des américains....c'est vrai, c'est vrai c'est américanisé ! ».

Monsieur M : « La famille ? Elle est là ma famille (en montrant les personnes)... c'est ma famille ! Lola (la chienne à l'écart, il l'a siffle) regardez....ça c'est notre famille...je veux dire quelque part il faut un petit peu. Être réaliste...il faut un petit peu arrêter de rêver, nous on est dans la réalité, ça c'est du vécu....du vrai, c'est du solide ! ».

Wrestle: « Tu as tout le matériel là-dedans.... (En me montrant mon dictaphone)... ».

- J'explique à nouveau ma démarche et le souhait de porter leur parole -.

Monsieur M : « Regarde tu vois je vais te dire une chose, le LIDEL juste un exemple... ».

Monsieur V : « Le LIDEL on lui donne des milliards ! »

Monsieur M : « Il se fait des milliards...par an ! tous les SDF de France vont là-bas, ils savent ils sont intelligents. C'est des allemands, c'est des juifs....malgré que je suis juif je m'en bas les couilles ! Tu vois je m'en bas les couilles....mais il y a une chose qu'il faut quand même comprendre....t'as vu il faut comprendre une chose, tu donnes l'occasion au larron eh ben il va te voler....tu donnes l'occasion au voleur eh ben il va te voler.....qu'est ce qu'on veut nous ? Nous on veut pas voler...pourquoi ? ».

Wrestle : « C'est arrivé à un tel point qu'il va y avoir une révolution, j'ai parlé avant de l'armée rouge de fraction...c'est quelque chose qui risque de se passer en France, ok je suis pas français... REVOLUTION ! Parce que comme ça, ça ne va pas... ».

Monsieur M : « Regarde je te donne juste un exemple....en France on dit ouais il y a beaucoup d'arabes...qui prennent notre travail...mais qui c'est qui les a appelé, qui c'est qui est allé dans les pays magrébins, pour les chercher pour venir travailler ? Maintenant on se retrouve avec des gens qu'on a déraciné, ils ont eu des enfants...qui eux-mêmes les enfants ont eu des enfants...Qui sont dans la rue, qu'est-ce que tu fais pour eux ? Ah tu te souviens pas d'où tu viens...tu te souviens pas d'où tu viens...tu te souviens pas que t'es dans la galère, j'ai parlé avec le papa de Djamel Debouzze...à Paris là il y a quelques jours il ya quelques jours, j'ai parlé avec le papa de Djamel Debouzze ! Il m'a dit on nous a déraciné ! Maintenant ben on mange, c'est vrai il y a peu de gens qui réussissent comme lui...mais eux ils mangent...c'est normal je les comprends...si moi je réussissais dans ma vie, ben je mangerai aussi !ben c'est normal ! (en s'adressant à monsieur A) mon frère c'est la vérité ou pas ?... ».

Monsieur A : « *Bien sûr c'est la vérité... »*

Monsieur M : « *Regarde ce jeune (en parlant de Monsieur A) il a trente ans, trente ans ! Regarde mon petit frère, regarde Lionel...faut se sortir un petit peu les doigts du cul !... »*

Wrestle: « *C'est quoi, je suis SDF ok soldat de Dieu...regarde nous, nous sommes dans la poubelle...ATTENTION ! Nous avons rien...je m'en fous du RSA ! Nous sommes dans la poubelle...ATTENTION ! Parce que un jour ça explosera et Monsieur Sarkozy et son putain de truc, pas lui les banquiers...je sais pas quoi...an dek...andek c'est arabe...ATTENTION parce que un jour ça va exploser, ça explosera... il ne peut pas laisser une masse de gens, et nous sommes intelligents...nous avons un cerveau, tu as parlé avec moi, lui, lui, lui, et nous ne sommes pas bêtes...tu pas laisser les gens intelligents dans une poubelle ! Comme nous eh non, punaise ils savent, nous sommes pas idiots et nous quoi, à la poubelle ? Oh yeah, oh yeah, oh yeah ! et lui il est aussi intelligent (en me montrant Monsieur M). »*

Monsieur M : « *Vous allez dans un centre d'hébergement...on pète, on pète, mais qui pète tue hein ! J'ai jamais vu personne qui sent la rose...mais le pet...d'un riche, le pet d'un riche on va rien lui dire...mais le pet d'un pauvre...ah, ah on va dire le gars il pue...mais l'air qu'on respire elle est gratuite...je commence vraiment à douter de Dieu...je commence vraiment à douter de Dieu...parce que il y a plein de chose qui me sont...que j'ai perdu...beaucoup, beaucoup, beaucoup d'ami à cause de la rue parce qu'ils sont pas bien nourris...vous savez ce que j'ai mangé aujourd'hui ? Du pain...du pain sec ! J'ai trouvé un garçon, j'ai trouvé un Monsieur...ça c'est des amis, ça c'est mes amis quand ils parlent, ils parlent avec le cœur (en se frappant la poitrine) pas avec le cul ! Pas avec le zob, la vérité hein...Adolf Hitler qu'est ce qu'il a fait ? C'était un opportuniste, c'était un opportuniste...mais faut pas le critiquer...moi je le critiquerai jamais il a sorti l'Allemagne de la merde ! »*

Wrestle : « *Il a mis les allemands dans la merde ! »*

Monsieur M : « *Il a sorti l'Allemagne de la merde ! Pendant combien, cinq ans, quatre ans...mais quand même quatre ans il a sorti l'Allemagne de la merde...il a donné du travail aux gens...maintenant Lionel...monsieur A il vient de dire quelque chose, il a sorti l'Allemagne de la merde...tu sais bien c'est un homme ? »*

Wrestle : « *Hitler c'était même pas un homme on ne sait même pas si il avait des couilles hein ! C'était un con, il a niqué l'Allemagne et c'était l'Autriche hein qui avait comme complexe à cause de la chute de l'empire austro hongrois...et Hitler oh yeah, oh yeah qu'est ce qu'il a fait avec les allemands ce con ? »*

Monsieur M (en anglais): « *You know, you know remember something...we are human being...human being...we have rights! To live in these world! On a le droit de vivre sur cette Terre...*

Monsieur M: « *Moi vous savez la vérité c'est que chacun, chaque personne ici....* »

Wrestle : « *A le droit de faire ce qu'il veut... excuse-moi !* ».

Monsieur M : « *A le droit de faire ce qu'il veut...non mais c'est vrai !...il a le droit de faire ce qu'il veut....* ».

Wrestle : « *Eh ! Liberté égalité fraternité, c'est..... la révolution française...* ».

Monsieur M : « *Papa, mon père... Ma mère, elle a enfanté douze enfants, son papa, sa maman avec beaucoup de respect ont enfantés Abdel..... Patrick son papa, sa maman ils ont donné vit à ce jeune homme papa et maman ont donné vie...à ce Monsieur qui vient d'Angleterre.....* ».

Wrestle en plaisantant : « *Ils ont fait une grande erreur parce que moi je suis ici ! Le diable il est revenu ! Je suis le (en rigolant) ils ont fait une grande erreur (en rigolant) !....* ».

Monsieur M : « *Si mon père se serait branlé et aurait éjaculé... je ne serais pas né et je serais pas dans la galère maintenant !* ».

Monsieur M termine l'entretien en chantant des paroles d'une chanson de Charles Aznavour : « *emmenez-moi au bout de la terre, emmenez-moi au pays des merveilles..... Il me semble que la misère serait moins pénible au soleil ! Serait moins pénible au soleil..... elle est quand même là.... la misère mais au soleil c'est moins pénible....* ».

- Je demande aux personnes présentes si je peux à nouveau les voir pour continuer les entretiens. Ils sont d'accords pour me retrouver à cet endroit, même jour, même heure.-

- La semaine suivante je retrouve les mêmes personnes assises sur le bord du muret sur le parking, lieu de manche pour certains comme Monsieur T ou Wrestle, mais c'est surtout un point de rencontre, un repère pour ces personnes. Monsieur T fait souvent des vas et viens entre le parking et le feu rouge où il se positionne afin de demander une pièce aux automobilistes à l'arrêt. L'ambiance à l'air moins tendue que la fois précédente. Ils m'accueillent chaleureusement et sont prêts à répondre à nouveau à mes questions. Nous débutons l'entretien, et c'est Wrestle qui me redemande mon prénom. Je lui réponds. Il me pose la question si j'ai des origines anglaises. Je lui réponds que mes origines familiales sont italiennes près de la région d'Udinese.-

Wrestle : « *Tes parents ils sont italiens ? Udinese ?* ».

Monsieur M : « *Dans le Nord près de Venezia ! Moi j'étais au piémont ils ont du bon vin... vous connaissez le vin ?* »

Pas vraiment je ne bois jamais d'alcool...

Monsieur M « *C'est pas chez vous que je viendrai boire du vin ! Par contre moi je connais bien le vin italien...je suis calabrais...de la Calabre, de mon papa juif calabrais, juif italien, et de ma mère juif israélienne...voilà... ».*

(En m'adressant à Wrestle) Et vous vous êtes anglais...

Wrestle : « *Non c'est encore plus compliqué que ça, mon grand-père il était juif allemand...mon papa euh, il était anglais...moi je suis né en Angleterre et ma maman euh.... pays de Galle mais elle vient d'Ukraine ...je suis un battard (en rigolant). ».*

Monsieur M : « *Vous voyez Lionel, on peut se tutoyer, non ? Là tu as une preuve, une preuve concrète que même dans la rue...il y a le pardon...(en me montrant Monsieur Wrest) lui c'est mon frère parce qu'il a... ya quelque chose de grand derrière tout ça...y a la vie, ya la force de continuer...y a la force de résister et de réussir, on veut réussir...et ça c'est une envie... y a pas de frontière...y a pas de frontière... ».*

Wrestle : « *Jeu sans frontière....non jeu et pas « je » sans frontière... ».*

- Nous sommes perturbés par une sirène de police...-

Wrestle et Monsieur M : « *Oh yeah, oh yeah...Chicago! (En rigolant) “*

Monsieur M: « *La rue, même la rue...il y a cette chance, qu'il n'y ait pas de frontière....d'autant plus, d'autant plus je dirai même, d'autant plus que dans la rue il ne doit pas y avoir de frontière...parce que la rue, c'est la rue, elle appartient à tout le monde... ».*

Wrestle : « *Oui mais....pardonnez-moi...les gens de la rue, pardonnez-moi, Lionel... je crois que tu fais une erreur...ah ! Les gens de la rue, eh nous sommes les renards (en rigolant) les renards...comment il s'appelle l'animal ? ».*

Oui un renard, ça existe...

Wrestle « *Oui, nous sommes dans la rue et c'est une bonne vie dans la rue (en rigolant) et moi j'avais un appartement et tous les oh yeah ! Et je travaillais et j'ai travaillé beaucoup hein ! Et c'est toujours possible que j'ai eu le choix de sortir de la société...j'ai travaillé mais punaise les fins de mois...oh yeah ! Je dois payer le loyer de l'appartement, les impôts, électricité, j'ai ma femme blabla blablabla ! Le matin jusqu'au soir, au punaise eh... laisse tomber ! Peut-être j'ai plus d'argent dans ma poche maintenant (en rigolant)....c'est la vérité hein, je connais beaucoup de gens ils travaillent et à la fin du mois ils ont rien...tu dois payer la voiture, les enfants à l'école, ok ça c'est la vie normale...payer... ».*

- Monsieur M me propose une bière, je le remercie en lui précisant que je ne bois pas d'alcool.-

Monsieur M : « Ah oui c'est vrai ! Attends on va t'acheter un jus de fruit ... ».

Non, non c'est bon il n'y a pas de problème...

Monsieur M : « Lionel eh... tu sais des fois, c'est des fois compliqué....c'est facile et c'est compliqué...tu te lèves le matin la première chose...la première chose que tu fais...et ce que j'ai assez de sous pour m'acheter une bière ? Il me faut mon tabac, c'est le minimum...ma bière et mon petit tabac...pourquoi ma bière ? Parce que voilà à force je suis devenu alcoolique...la bière, il me faut mon tabac, manger on y pense même pas...tu penses même plus à manger...la seule chose qui t'obsède c'est qu'est ce qui va se passer aujourd'hui, je vais me disputer, je vais me battre ? Je vais me faire casser la gueule, c'est la rue ! Y a pas de « choice », y a pas de choix...c'est comme ça, tu vas faire des sous...ben... tu vas te faire arrêter parce que la police elle ne veut pas que tu te fasses des sous...voilà c'est comme ça....cherche pas à comprendre t'as tort, y a pas de comprendre...y a plus rien à comprendre, quand t'es arrivé à un point qu'il n'y a plus rien à comprendre....il faut juste subir...tu dois te battre avec tes propres moyens..L'Etat, ben l'Etat il parle des gros...il parle des gens qui rapportent...nous ont rapportent rien...on rapporte quoi ? La misère, une mauvaise image...de la ville... ».

Wrestle : « Les misérables (en rigolant)... ».

Monsieur M : « Les misérables....on s'appelle les misérables ça c'est l'icône, ça c'est du concret, ça c'est du solide, mais après la solution, c'est quoi ? Ben on l'a dit la dernière fois...la solution c'est de donner le droit à qui de droit...maintenant quand tu entends que le budget à enlever cinquante pour cent à la Manne de Strasbourg...eh ben t'as tout compris...y a rien à comprendre...il faut subir tout le temps, on est, on se donne, des, des belles choses, des images mais ce que du, c'est que de l'apparence...c'est pas du solide, c'est pas du profond...le plus profond c'était qui ? Mitterrand...Mitterrand... ».

Wrestle : « De Gaulle, le général, lui c'était profond... ».

Monsieur M : « Mais bon maintenant vous avez vu...y a quand même quelque chose de beau dans tout ça...la liberté, la liberté de dire oui ou de dire non, la liberté de dire je vais dormir où je veux...après il faut en payer les conséquences...en été c'est bien....personne ne parle des SDF, ils ont soif, ils ont faim, parce que un SDF ça mange aussi en été... ».

Wrestle : « Quand je suis venus ici en France...on m'a dit toi tu es un SDF ! Ok sans domicile fixe, explique moi, je suis stigmatisé... eh attention c'est un SDF ! (en imitant une personne médisante) ok, oh c'est un SDF ! (à voix basse)....eh, eh, oh vous dites quoi ? Eh attention c'est un jeune SDF ! Et les allemands ils ont fait la même erreur...pendant les années trente...c'est un SDF ouh !!! Ils ont stigmatisé les gens qui sont... sans raison.....c'est possible que tout le monde devienne SDF.... ».

C'est un terme courant, avant le terme c'était clochard, non ?

« C'est presque la même chose...c'est une forme de.....ok... toi tu es mieux organisé, tu ne bois pas d'alcool, mais imagine que demain tu perdes ton appartement eh... tu es SDF !...ah oui, où tu dors ? Tu perds le travail et tu perds l'appartement à tel point...tu es SDF...et euh punaise, je peux même plus me laver comme avant, je n'ai pas d'électricité merde, c'est trop chère ! Et voilà vite, vite, vite...je suis un « SDF clochard », moi j'avais un appartement, j'ai perdu le travail, j'ai perdu l'appartement et d'un coup je suis devenu un « SDF clochard »...eh, eh c'est quoi ces conneries ? ».

Monsieur M : *« C'est des mots....c'est des mots qu'on donne par exemple... une automobile, euh... un fer à repasser, un SDF, un clochard, mais bon un clochard ça veut dire quoi ? on sait plus aujourd'hui.....une cloche....c'est un clochard, à l'époque on appelait ça un chaudronnier...un chaudronnier c'est en vérité les clochards... ».*

Wrestle : *« C'est quoi une cloche ? »*

Monsieur M : *« Ding, ding... a Bell... »*

Wrestle : *« Ah d'accord ! »*

Monsieur M : *« Gingle bells, gingle bells (en chantant)... »*

Monsieur M : *« Mais moi je suis fier d'être clochard... ».*

Wrestle: *« Moi aussi ! »*

Monsieur M : *« La belle et le clochard, vous l'avez vu ? Ah....la vie elle est belle, la vie elle est belle ».*

Wrestle : *« Comment ça s'appelle le truc de Victor Hugo ? Le mec qui fait ding dong ding dong... de Notre Dame euh ? ».*

Monsieur M : *« C'était un baron, un baron... ».*

Wrestle: *« Quasimodo.... ».*

Monsieur M : *« Ah notre Dame de Paris avec Anthony Queen et Linda Lollobrigida...Eh ! Quasimodo...ça c'était des acteurs de cinéma, mais en fait, vous voyez en fait, je veux dire... on a arrêté deux petits jeunes...ils nous ont posé des questions...il se trouve que un c'était un napolitain...en fait on donne une image...mais quand on va dans le fond on voit que cette image, elle est floue....elle est pas réelle, elle est pas vraie du tout, y a un vécu derrière tout ça.....y a un vécu derrière tout ça...si vous grattez un petit peu vous voyez que la voiture elle est pas noire... ».*

Wrestle : *» Pardon je te coupe...comment ça va finir cette histoire ? C'est la vie normale ok j'ai ma sécurité, j'ai mon travail, j'ai ma voiture, j'ai mon compte en banque...je suis un membre de la société, nous sommes dehors, nous sommes dehors ok SDF trop chère ! Mais comment ça va finir parce que je crois que la société jette l'euro et c'est pas seulement la France, on va ça en Allemagne, en Angleterre, et quelque fois, ah comment je peux t'expliquer ? La révolution française c'était pour les chiens, parce que alors ok, mais si la société ne me donne pas ok je fais la manche...mais sinon je commence à voler parce que je n'ai pas d'autre possibilité...ok heureusement ce n'est pas encore arrivé à ce point... si ça arrive à ce point, la France a encore un potentiel révolutionnaire...et pas seulement la France, Nice Saint Tropes, Cannes festival, le grand prix de Monaco...ah ! Ils vivent bien les Depardieu et tout ça ! Eh moi non, mais ce que je veux te dire c'est que ça va partir en couille hein ! ».*

Monsieur M : *« Conciliaire, vous savez ce que c'est un conciliaire, c'est le parrain qui s'occupe de la famille et le conciliere...c'est les plus âgés...cinquante-trois ans.... ».*

- Wrestle commençant à entonner le thème musical du parrain -

Wrestle : *« Écoutez-moi... New York, la pauvreté quand les italiens...ils étaient à New York les américains ils ont dit viens chez nous...les siciliens...ils sont venus à New York et ils se sont faits exploités, alors tu traites les gens comme les animaux à tel point que Ok nous avons seulement une possibilité c'est la manche...Ils nous traitent comme des animaux alors on s'organise, on fait une organisation...ah ah ah ah ah ! (en rigolant Monsieur chante la musique du parrain).. ».*

Monsieur M : *« Vous savez quoi, qu'est ce qui se passe ? Diviser pour mieux régner, voilà l'être humain c'est ça, diviser pour mieux régner, faut pas oublier c'est pas nous qui l'avons inventé...César, il divisait pour mieux régner...aujourd'hui qu'est ce qu'on fait ? On trace les riches, voilà, les pauvres et nous on est en bas, on est en bas de l'échelle, mais ils ne savent pas que en abs de l'échelle c'est être en haut devant Dieu dans l'échelle, pas forcément tous, pourquoi ? Après il y a le caractère...il y a la façon d'être, les profiteurs (en montrant le groupe de personnes présentes) là il y a pas de profiteurs, ici là y a pas de profiteurs...devant l'éternel, y a pas un profiteur...quand Monsieur P il a des sous il donne...Monsieur T il a des sous, il donne....c'est la roue, c'est la roue... ».*

Wrestle : *« Comment dire, nous travaillons ensemble.... ».*

Monsieur M : *« Il y a quand même quelque chose que je veux vous dire, ce qu'il y a de vrai...moi je crois en l'être humain, moi je veux croire en son potentiel...la sociologie...c'est bien...nous ce matin on parlait de Ferrari... c'est formidable...maintenant il y a l'autre côté, il y a la profondeur...c'est bien une voiture c'est beau, c'est formidable...mais ça a ses limites... »*

Wrestle : *« On a dit les juifs, j'étais vingt ans en Allemagne on a dit Ah les juifs ! Lui c'est la faute de lui...regarde tu traites quelqu'un comme un animal c'est logique qu'il dit Ok tu me traites comme un animal alors on verra ! eh ouais c'est ce que je veux te dire c'est trop facile de dire ah les juifs... ce sont les juifs ! Ah c'est pas vrai... »*

C'est un bouc émissaire

Wrestle : « Ah oui, voilà ! tu ne peux traiter quelqu'un comme un animal parce qu'il devient rebelle...c'est logique, si je dis à quelqu'un Ok toi tu es je sais pas moi... du Sri Lanka, un exemple naturellement tu ne peux pas travailler parce que on te ferme les portes, à un tel point que le mec il est rebelle....et il commence à s'organiser avec ses potes...qui sont aussi du Sri Lanka, à tel point que tu as....c'est un exemple, mais c'est logique quelqu'un que tu traites comme un animal des fois...attention avec ce que l'on dit en France les SDF....parce que doucement les SDF nous commençons à faire un mouvement de résistance, eh bien sûr il n'y a pas d'autre possibilité ! Où ça va finir ?

Et maintenant nous commençons à travailler ensemble, lui il n'a pas Ok... nous avons....moi je suis anarchiste tu vois, moi ouais... je suis un grand anarchiste...53 ans et c'est ça le système ? Lui il n'a pas Ok... nous avons, nous n'avons pas, lui il a et c'est le système il est comme ça nous n'avons pas de problème, mais le gars commercial qui a une Audi il ne me donne pas excusez-moi, pour moi...C'est eux qu'on doit niquer parce qu'ils n'ont pas de cœur ! Ils ont un compte en banque, une grande voiture...mais ils ne partagent pas...ils ne partagent pas, je voudrais voir un monde où les gens ils partagent...et ils gens qui ne partagent pas, ils doivent partir...toi tu me vois hein le mec il est SDF Ok, je suis un anarchiste...lui aussi c'est un anarchiste... et je suis pas un idiot....Monsieur Lionel eh vous savez qui nous sommes...nous savons qui vous êtes ah ah ah ah attention ! (il rechante la musique du parrain) ça c'est la marche du SDF (en rigolant).... ».

Monsieur M en se montrant du doigt : « Made in Italie, lui Hongrie...lui Angleterre...et la France il faut la respecter, vous savez chanter la marseillaise ? Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé..... ».

Wrestle: « C'est Johnny Haliday, Non? (En plaisantant) c'est Johnny Halliday je connais cette musique, oh yeah nous avons des patriotes ici ! ».

Oui enfin moi je suis un musicien dans l'âmej'ai pratiqué la musique...

Monsieur M : « Vous êtes toujours un artiste...on naît artiste allez-vous avez appris à rouler en vélo...vous perdez jamais le vélo ! ».

Wrestle : « Moi j'étais un peintre.... ».

Monsieur M : « Moi j'ai joué du piano, oui, oui, talentueux, mais il y a toujours cette limite....y a toujours cette limite....moi Lionel tu sais que moi j'ai ramené mes enfants au conservatoire de Colmar ils me les ont refusé...pourquoi ? Parce qu'on habitait rue d'Amsterdam...mon fils c'est un pianiste, ma fille c'est une violoniste...très grand talents et c'est des enfants...c'est des bijoux, et voilà ! Mais seulement vous dénigrez une personne ça signifie ségrégation...faciale, raciste, c'est une forme de racisme...regardez je vous donne un exemple....Monsieur et l'autre Monsieur ils sont là en train de faire la manche...Ils font du mal à qui ? S'il vous plaît pour vivre, ils ne parlent même pas....qu'est ce qu'on fait Monsieur s'il vous plaît...rien... ».

Wrestle : « *Eh excusez-moi Lionel j'ai fait cinq expositions à Berlin...trois ici à Mulhouse et une à Colmar...je suis peintre et j'ai arrêté parce que maintenant...je vois que dans cette société de merde...maintenant je suis révolutionnaire...je m'en fous de l'art parce que je veux voir quelque chose qui change...j'ai mis mes tableaux ici dans des galeries, j'ai fait trois expositions d'art ici en Alsace...et cinq à Berlin...ici une fois j'avais une exposition, comment ça s'appelle ? Avenue de Colmar c'était mes tableaux...et le chef de la galerie il a dit à une femme...elle était intéressée par un de mes tableaux...elle a voulu l'acheter et le chef de la galerie il lui a dit attention il est SDF ! Ah ! À quel point plus ou moins j'ai arrêté de faire de la peinture...attention il est SDF ! C'est comme dans les années trente en Allemagne...un gars il met ses tableaux et on lui dit, le galeriste il dit attention il est juif ! SDF c'est quoi. Attention il est SDF...attention la France parce que si ça commence comme ça oh yeah ! ».*

- Monsieur T me montre son magnétophone et le compare avec le mien-

Wrestle (en rigolant) : « *Nous avons enregistré tout ce que tu as dit ! Ah ah ah.... tu vois nous sommes organisés ah ah ah ! ».*

Monsieur M : « *Tu connais la cigale et la fourmi ? »*

Oui

Monsieur M me récite les premiers vers et conclut : « *Et dansez maintenant, nique ta race oui ! C'est une belle leçon de moral, mais le moraliste n'est pas le bon payeur...c'est pas le bon payeur...celui qui donne la morale c'est bien mais c'est mieux....elle a chanté elle a dansé pourquoi ? Parce que c'est une cigale...vous savez il a dit Bob Marley Get Up stand Up stand up for your rights....lève-toi pour tes droits ! Qui est ce qui a le droit ici ? Qui ! Nous on a le droit, on a le droit nous ? La police elle vient, elle nous emmène ! ».*

Wrestle : « *Tu connais Jim Morrison ? Five to one baby, one in five, non one here gets alive, tu sais ce que ça veut dire le numéro cinq, nous sommes cinq, eux ils sont un, they got the guns! And we got the number ! Eux qui contrôlent Ok ils ont euh, les armes mais nous sommes plusieurs...c'est comme l'éléphant il est grand mais nous sommes beaucoup plus ! (en rigolant) mais va changer ce système Ok Morrison...c'est il y a quarante ans...mais également c'était l'époque du Vietnam en Amérique, mais regarde, ça arrive je crois en France...Ok la police et les militaires....qui contrôle ? Les militaires c'est pour la France, alors c'est quoi la France ? Par exemple l'Angleterre, c'est la même chose...Ok je suis ici pour la France militaire....ils sont là pour protéger qui ? pardonnez-moi si je parle de cette manière mais c'est la vérité...les flics, la police Ok j'ai rien contre eux....de ce que je vois, ils sont ici pour protéger les riches....et là même les flics ils commencent à comprendre comme la révolution française...je suis là pour protéger l'aristocratie...à un point que le militaire français a dit oh non je suis avec les révolutionnaires à quel point l'aristocratie s'est fait niquer ! 1789 et ça va arriver presque cette fois hein ! Le mec il fume du shit, il boit...ok.... ».*

Monsieur M : « *Parce que le flic aussi il boit, parce que avant d'être un flic, le flic c'est un être humain...c'est un Monsieur, c'est Monsieur tout le monde...il fait caca, pipi comme tout le monde ! c'est ça l'ambigüe...ce qui se passe parce que l'être humain a mal réparti les choses...il a favorisé à un moment les gens...et en favorisant des personnes on défavorise d'autres...mais il n'existe pas de Ying et de yang....y a pas de Ying et de yang, y a pas....on a beau se faire des images, d'imager...mais l'être humain il est méchant au fond de son cœur... ».*

Wrestle : « *Mais excusez-moi je suis anglais...je viens ici en France car l'Angleterre c'est horrible, je viens en France et cette image... ah la révolution française ! La démocratie, la France bleu, blanc, rouge, liberté, égalité, fraternité, bon a quel point je vois le festival de Cannes avec Catherine Deneuve, Gérard Depardieu....ils vinent à Monte Carlo et c'est le grand prix...et moi je suis content (en rigolant) si je trouve 40 centimes pour m'acheter une bière au LIDL....et je suis content ! Ouah lala c'est ça la France ? C'est l'esprit ? Non.... ».*

Monsieur M : « *Quelque part, quelque part, on achète des bières jusqu'à où ils sont allés jusqu'à la bouffe, vingt-neuf centimes la baguette....vingt-neuf centimes on peut trouver...un petit peu de fromage à un euro...c'est ce que j'ai fait aujourd'hui...mais voilà c'est pas de la bonne nourriture...on mérite pas ça...on est des êtres humains on a le droit de manger...manger je parle pas de boire aller hop ! on parle pas de boire...manger juste le droit de manger...mais bien...on a le droit de manger un beefsteak de temps en temps...nous ça fait combien de temps qu'on n'a pas manger un beefsteak ? Moi aussi j'ai envie de péter dans la soie...je pari que vous vous pétez pas dans la soie ? Nous la voiture on s'en fout mais manger bien...un bon pain.... ».*

Wrestle (en rigolant) : « *A Monte Carlo ils ont un LIDL, je vais faire la manche à Monte Carlo.....eh Albert excusez-moi vous avez une pièce ? ahahaha ! Tu vas aller à Monte Carlo voir Caroline ahahha ! ».*

Monsieur M : « *Quel est le symbole de un euro ? Maintenant on parle même plus de l'euro....vous auriez pas quelques pièces ? Vous n'auriez pas une petite pièce ? Quelle humilité....Monsieur vous n'auriez pas un peu de tabac ? Mais qui tu es toi ! Qui tu es ? Ah bon... je suis le duc de Bourgogne voilà...connard !.... ».*

Wrestle (en rigolant) : « *Attention sinon je brule votre bagnole !..... ».*

Monsieur M : « *La délinquance...la délinquance elle est là (en montrant ses amis)....moi avant je fabriquais de l'argent, mais je le fais pas par honneur à mon papa... ».*

Wrestle : « *Traite moi comme un chien tu vas voir, nous avons aussi le droit de vivre.... ».*

Monsieur M : « *La prochaine affaire que vous entendrez sur Mulhouse, c'est moi...parce que moi je permets à personne de me laisser avoir faim...moi je fabrique des faux chèques certifiés de banque... ».*

Wrestle intervient : « *Eh mec chut...il faut pas dire de trop...c'est logique....tu vois l'histoire, je connais dix-huitième, dix-neuvième siècle....c'est logique si tu traites les gens comme des cons...ils commencent à s'organiser eh ! C'est logique...regarde les pyramides, qui a construit les pyramides ? Les esclaves....* ».

L'entretien s'achève et Wrestle me déclare que je suis des leurs maintenant et que si j'ai un problème je peux faire appel à eux. Je le remercie de cette confiance attribuée. Je leur donne rendez-vous la semaine prochaine au même endroit.

- De retour sur le parking, Monsieur Wrestle est seul avec son chien et son compagnon Hongrois, qui fait la manche posté près d'un feu de signalisation, un carton à la main où est inscrit: une pièce pour vivre, merci. Il fait des allers retours entre ce lieu stratégique et nous. Après que j'ai pris des nouvelles sur le déroulement de sa semaine, Wrestle entame la conversation.

Wrestle : « *Tu as beaucoup de matériel maintenant ? (En me montrant mon magnétophone)* ».

- Je comprends mal et pense qu'il me parle de la fiabilité de mon appareil-

Wrestle : « *Non, non...* ».

- Je comprends qu'il me parle alors des informations recueillies pour ma thèse. J'explique ma démarche de retranscription des informations collectées lors des précédents entretiens.-

Wrestle : « *Tu fais un montage, non ?* ».

Non je retranscris en intégralité tous les entretiens.

- Nous sommes en période de fêtes, et je lui demande s'il y a de l'influence en ville, pensant que cette période est une occasion d'accroître les bénéfices de la manche.-

Wrestle : « *Oui, c'est plein...* ».

Et pour la manche c'est mieux non ?

Wrestle : « *Je sais pas, je ne travaille pas en centre-ville...Je travaille qu'ici par habitude, j'aime bien ici c'est ok....un temps comme ça c'est pas facile.... mais autrement ça va...* ».

Et vous avez toujours l'objectif de partir de Mulhouse en début d'année ?

Wrestle : « *Ouais je veux partir le trente et un ...je vais direction Belgique...* ».

Avec votre compagnon ?

Wrestle : « *Je sais pas, je crois que lui il veut rester ici...moi je vais aller en Belgique ou peut-être à Fribourg, l'un ou l'autre je sais pas... ».*

Vous pensez que c'est mieux qu'ici ?

Wrestle : « *C'est moins violent, ça c'est certain...Allemagne c'est moins violent.... ».*

Pourtant ça fait sept années que vous êtes à Mulhouse, et c'est toujours aussi violent comme ville ?

Wrestle : « *Ah ! Je n'aime pas cette ville c'est triste, triste, je n'aime pas cette ville il y a quelque chose ici qui va pas... ».*

La mentalité ?

Wrestle : « *Ce n'est pas question de mentalité...je ne dis pas que Fribourg c'est mieux mais ici c'est tout commercial, c'est tout chère, tu vas dans un bar punaise....c'est chère. ».*

Vous m'aviez dit que vous vouliez partir pour refaire de la peinture et exposer Non ?

Wrestle : « *Ouais, je voudrais j'ai la possibilité ici mais je n'ai pas confiance....le regard des gens sur les SDF, je ne dis pas que c'est tout noir ici...ça dépend...(en me montrant son compagnon) lui il aime bien ici...Mulhouse t'aime bien hein ? ».*

Et face aux températures basses comment ça se passe dans votre squat ?

Wrestle : « *Eh là ça va... nous avons des couvertures ça va...je prends le train mais je suis pas certain le 31...c'est moins chère...Parce que je dois aussi payer pour le chien...le problème c'est que nous ne touchons rien et je connais beaucoup de personnes qui attendent le début de semaine pour toucher le RSA, ok en début de semaine ils sont confortables, mais je crois que au mois de décembre ils touchent une prime non...c'est pas mal ça...150 euros c'est mieux que rien...Noel c'est la possibilité de faire de l'argent ici je dois commencer à mettre de côté pour que je parte avec deux trois cent euros...deux cent deux cinquante c'est bon....je crois que je peux faire la même chose à Fribourg qu'ici ».*

La peinture ?

Wrestle : « *Non la manche pour commencer et après la peinture, je pense ouais...si j'ai bien compris ils y a beaucoup d'étudiants, c'est une ville universitaire... ».*

Comme Strasbourg

Wrestle : « *Je connais pas, j'ai jamais été là-bas....eh on verra sinon je vais direction Belgique...mais je ne veux pas rester bloqué mais je dois penser que le chien il n'a*

jamais pris le train...peut-être c'est un problème...je sais pas comment voyager avec lui... ».

Elle à quel âge ?

Wrestle : *« Quatre ans ».*

Vous l'avez eu depuis toute petite ?

Wrestle : *« Non ça fait quatre mois...elle s'est fait maltraitée je crois...elle est contente elle est toujours dehors elle mange bien...elle était quatre ans enfermée dans un appartement et elle sortait sur le balcon juste, et maintenant elle a une autre vie....beaucoup d'attention... »*

Mais avant elle était en appartement avec vous ?

Wrestle : *« Non, non, non, le mec je lui ai dit un jour, il fait un petit business avec les chiens...et comme il l'avait un petit il l'a vendu...et je lui ai dit tu as un chien et il me l'a donné...elle est brave, elle est brave...c'est bon de voyager avec un chien, j'avais un autre chien...parce que dès fois je dois dormir dehors pour commencer et avec le chien j'ai un système d'alarme...et aussi si je dois faire la manche c'est mieux avec elle.pas à cause de l'argent, ça ouais...mais c'est quelqu'un à côté avec elle c'est meilleur franchement...mais j'avais une copine de Fribourg....c'est une belle femme c'est un peu la mentalité française là-bas, c'est le triangle Mulhouse- Bâle-Fribourg....c'était toujours comme ça...mais Thibaut je sais pas ce qu'il fait...j'ai pris la décision hier j'en ai vraiment marre d'ici...et ok Mulhouse il y a trop d'alcool et je cherche à sortir de tout ça aussi.... ».*

- Je lui fais remarquer qu'à chacun de nos entretiens Monsieur est toujours sobre ou du moins jamais saoul.-

Wrestle : *« Non, non, je bois pas tous les jours, ce qui boivent tous les jours c'est triste... »*

Ils boivent pour oublier...Non ?

Wrestle : *« Mais ils ont oublié ce qu'ils doivent oublier ahahha ! Mais on verra avant je dois faire Noel et elle, elle n'est pas un chien pour l'hiver....neige...tout ça...je lui donne une veste.... ».*

Vous dites je dois faire Noel, je suppose que c'est pour la manche ?

Wrestle : *« Le vingt-quatre l'an dernier j'ai fait plus de cent euros...mais avec ça je peux acheter le billet...seul problème c'est Fribourg je crois que le train s'arrête à Bâle ? Il faut changer à Bâle peut- être, mais c'est chèreItalie non... mais ici et en Allemagne c'est chère... ».*

Vous avez beaucoup voyagé ?

Wrestle : « L'Europe de l'ouest ouais...j'ai commencé quand il y a vingt-deux ans...mais maintenant ça a beaucoup changé, tout le monde parle de la crise mais je crois pas...je pense que c'est un truc pour nous faire passer autre chose, moi quand je suis partis en Allemagne, c'était pas Merkel, c'était Schroeder, je crois...je sais pas ce qu'elle fais Merkel ok Merckel c'est l'industrie mais je n'aime pas ce qu'elle fait elle a commencé, c'était l'Allemagne de l'Est...elle a tourné sa veste complètement maintenant, elle est ouest démocratique, ah les professionnels politiciens , des opportunistes... ».

Wrestle, en regardant son compagnon faire la manche au feu rouge : « Je pense qu'aujourd'hui avec les voitures c'est difficile, les gens ils n'ouvrent pas leurs fenêtres....maintenant lui il travaille avec les voitures...avec un temps comme ça les gens ils sont pas de bonne humeur... ».

- Je lui dis que venant de Colmar et comme il pleut là-bas je n'étais pas sûr de retrouver Monsieur aujourd'hui -.

Wrestle : « Ah Colmar tu connais Argile, je connais le directeur, mais ils ont aussi de grands problèmes de drogues à Colmar.... ».

Plus de problèmes de drogue et moins d'alcool comme à Mulhouse ?

Wrestle : « Je pense que c'est ça, là où il y a des sous il y a de la drogue et là où il y a moins de sous il y a plus d'alcool... ».

- Son compagnon revient vers nous en nous montrant le gain de sa manche.-

Wrestle : « Pour manger à Mulhouse il y a pas de problème, le problème de Mulhouse c'est qu'il y a plein de racaille....et c'est ça le problème et c'est pour ça que c'est violent.....et tout le monde connaît l'un et l'autre, c'est vraiment un village ici... ».

Mais les racailles ce sont des personnes sans domicile fixe ?

Wrestle « Oui...plus ou moins... ils sont tous à la gare, supermarché toujours avec les canettes...c'est toujours le problème parce que un connaît toujours les autres...et moi je suis partis d'ici et la majeure partie sont de Mulhouse, et ils n'aiment pas les gens qui viennent de dehors...c'est jalousie...ils pensent toujours qu'ils viennent prendre leur boulot, ça fais deux semaines au début qu'on étaient ici et on avait déjà des sous, ça, ça créé des jalousies....mais bon... »

Mais normalement vous devriez être tous solidaires ?

Wrestle : « Il n'y a pas de solidarité, rien du tout....à Berlin j'étais dans la rue un an et nous travaillons tous ensemble....mais ici c'est impossible, les gens ils ne pensent qu'à eux....c'est dommage, ça c'est mon expérience...mais bon je veux partir, moi et lui on travaille ensemble (en me montrant son compagnon)...une ou deux personnes

ça marche mais rien avec cinq....il est content et aujourd'hui ça marche bien... On est samedi.... »

- Je vois une affiche à l'entrée du musée de l'étoffe annonçant une manifestation pour Noel, je lui demande s'ils peuvent profiter de cette aubaine pour avoir plus de monde pour la manche -

Wrestle : « Oui... mais ça je connais le chef du musée il est ok mais ça ...les gens qui vont au musée ils n'en n'ont rien à foutre de nous...mais bon je peux comprendre c'est la bourgeoisie qui entrent là-bas, les bourgs.... mais bon c'est comme ça.... ».

Et que garderez-vous comme souvenirs une fois parti de Mulhouse ?

Wrestle « Oh yeah.... Mulhouse...on mange bien...toujours bien manger... Bémol, c'est comme une deuxième maison pour moi...j'aime les gens là-bas...les gens qui travaillent là-bas Surso aussi...Alsa aussi ça ce sera le souvenir...ça c'est les souvenirs franchement pas beaucoup....autrement rien.....mais ça va....je sais pas... (Silence)..... c'est dommage, mon pote (en parlant de Monsieur M) il est pas ici peut être qu'il dort... ».

Il dort où, au squat avec vous ?

Wrestle : « Non... je crois qu'il a trouvé deux trois places pour dormir... ».

Dans le 115 ?

Wrestle : « Non, il va pas au 115, il n'aime pas...ben il a deux trois endroits où il peut dormir ça c'est déjà beaucoup... ».

Vous vous réunissez ici tous les samedis après-midi entre vous ?

Wrestle : « Normalement nous sommes ici tous les jours....c'est notre lieu de rencontre, on peut boire...les flics ils nous laissent tranquilles, ils nous connaissent maintenant... (en parlant de sa chienne) j'ai passé des choses incroyable avec elle, elle était à la SPA, un jour lui(son ami) l'a perdu un soir....je suis allé à la SPA j'ai dit je veux mon chien Madame, elle a dit oh je sais pas...peut-être c'est pas possible de récupérer le chien...mais bon elle me dit téléphone demain...j'ai téléphoné elle m'a dit ok vous pouvez récupérer le chien...et je suis allé...elle m'a dit qu'elle connaît mon nom, mon adresse et elle a téléphoné à la police municipale...ils lui ont dit nous le connaissons il est ok...donnez-lui le chien...jamais j'aurais pensé qu'ils seraient gentils.... ».

Et vous restez ici jusqu' à la nuit ?

Wrestle « Ouais probablement jusqu'à huit heures du soir...oui, oui, tout dépend comment ça marche, le meilleur temps ici c'est entre six heures et huit heures du soir...même si il fait nuit les gens ils sont plus calmes...spécialement pendant la semaine, mais je comprends bien, si on travaille, aujourd'hui c'est samedi...ok les

gens y veulent rentrer chez eux...ils ont travaillé toute la journée ils ont pas le temps d'être dérangés... ».

Et ceux qui ne vous donnent pas d'argent, vous ne leur en voulez pas ?

Wrestle « Non, pas de problème....si ils ont-ils ont, si ils n'ont pas ils n'ont pas...et voilà c'est rien de grave.. ».

Ils y en a peut-être qui peuvent s'énerver ?

Wrestle « Oui j'ai déjà vu ça, mais non, non, non, jamais, jamais...bonjour, merci, ok...pas de problème, il faut toujours être polis c'est obligatoire, parce que sinon, et tout le monde a un portable dans la main et ils peuvent appeler les flics sinon...même, Monsieur T.... il est tranquille, il dérange personne....je pense franchement que la Roumanie ils ont cassés beaucoup...parce que, ils vont direct à la vitrine ils sont agressifs, très agressifs, oppressants....je sais pas pourquoi ils sont comme ça...ils ne sont pas comme nous, mais je pense que c'est très difficile ils ne sont pas intégrés ici et je vois ils manger, ok ils sont tranquilles les gens qui travaillent...mais si on voit des français ils veulent rien faire avec eux, non rien du tout....ils savent, ils savent ça peut-être à cause de ça..... ».

Plusieurs personnes que j'ai interrogées me disent effectivement qu'il y a beaucoup de personnes de l'Est et que ça créé une concurrence....

Wrestle: « Ah oui...c'est bizarre je connais des rom j'en ai rencontré et ils sont ok...mais je sais que c'est plus difficile pour eux que pour moi, mais ils n'ont pas la technique...et maintenant.... ».

La technique c'est-à-dire ?

Wrestle « Mais , ils n'ont pas la gentillesse, la politesse...et je crois qu'ils ne parlent même pas français...tu peux discuter avec les gens dans la rue, mais eux ils n'arrivent pas...et là c'est la période de Noel, les rom ils viennent en centre-ville mais il y a les flics...ils ne veulent pas les rom....c'est pas bon pour le business hein....je sais pas comment ça va finir cette affaire parce que c'est dommage, eh...je ne crois pas qu'ils aient la possibilité de s'intégrer ici...mais en Allemagne ouille ouille ouille, c'est encore pire oh yeah ! Les allemands ils ne veulent pas d'eux là-bas, les allemands, les suisses, alors ils viennent tous ici.... ».

Et vous faites de la peinture...Vous disiez l'autre fois ?

Wrestle : « Où j'étais avant je l'avais fait oui.... ».

Et vous espérez refaire ce métier à Fribourg ?

Wrestle « Franchement...je m'en fous de la peinture mais...je travaillais aussi avec la vidéo, et c'est ça que je voudrais faire ça c'est ma passion...mais c'est une question de finances....et j'ai peut-être la chance de financer ça et de faire de la peinture....c'est pour ça franchement la peinture ne me dit rien de plus, elle ne

m'intéresse plus....c'est mort, c'est mort les gens ils....la peinture et spécifiquement ici à Mulhouse...qui achète un tableau aujourd'hui ?

Ce sont les bourgs...surtout les Suisses parce que ici c'est moins chère qu'à Bâle, alors quelque fois quand je fais un tableau je dois toujours pensé dans ma tête...pour les galeristes, par exemple, ah je peux pas vendre ça....il faut faire quelque chose de plus...et à un tel point qu'on fait de la peinture type décoration...et ça, ça ne m'intéresse pas....

honnêtement je veux changer de ville je sais que c'est comme ça ici, je veux pas critiquer Mulhouse mais c'est comme ça...tous les galeries ils pensent direction Suisse....tous les samedis les suisses ils viennent ici...ils achètent des tableaux...et je ne veux pas faire qu'un type de peinture...et ça c'est vraiment de la prostitution et je ne veux pas faire.....je préfère être libre dans mon art... ».

Mais le problème c'est qu'on gagne moins d'argent

Wrestle « Ça c'est sûr ouais ! ».

La vidéo c'est peut-être mieux, non ?

Wrestle « Ah c'est sûr mais c'est plus difficile....euh, ils donnent plus d'argent mais on a la possibilité de travailler avec des autres....on travaille avec les galeristes tout le temps, c'est un business, la galerie Century, c'est la plus grande galerie à Mulhouse....et les mecs ils vendent pop art... tous ces types américains, Andy Warhol... tout ça...ça c'est la mode depuis plus de vingt ans, eh non !vraiment c'est une mauvaise mode, mais lui il va vendre comme ça....ok si il peut les vendre il vend des tableaux...mais il y a autre chose maintenant...oui..... ».

- Son compagnon nous rejoint pour nous montrer le gain de sa manche -

Monsieur T : « Eh pas difficile....combien il y a dix, quinze ? (en nous montrant les quelques pièces dans sa main) ».

- En quinze minutes Monsieur T a fait la somme de six euros-

Wrestle: « Tu penses ce mec (en me parlant de Monsieur T) il va travailler....ok...j'ai connu les gens ici ils travaillent dur...peut-être neuf euros de l'heure....c'est ça la différence et nous n'avons pas de chef derrière le dos....on est libre, si je veux faire une pause je m'arrête...quand je veux... ».

C'est un vrai travail pour vous ?

Wrestle : « Ouais, oui....oui....temps en temps c'est vraiment, mais ça dépend....aujourd'hui c'est le trois les gens ils vont tous chercher...ils ont tous la paye...il y a le Leclerc, mais nous ne travaillons pas là-bas et il ya le LIDL derrière punaise c'est plein de monde....et oui ils ont touchés aujourd'hui....ils achètent pour les gosses le weekend.... ».

Et vous en pensez quoi de ce phénomène de consommation ?

Wrestle : « Ça ne me dérange pas...ils ont les enfants, ils travaillent pour de l'argent....ça ne me dérange pas maintenant je ne suis pas jaloux.... ».

Non je voulais plutôt parler du gâchis qu'ils font...

Wrestle : « Oui ça c'est vrai...ça je vois... on est samedi je vais en centre-ville je vois combien de choses les gens ils jettent...ils achètent à manger et ils jettent comme ça....mais c'est le système... c'est pas seulement ici, en Allemagne c'est comme ça aussi....c'est partout, c'est partout, sauf en Afrique (en rigolant) je ne crois pas que c'est comme ça !... Vous connaissez le réalisateur Oliver Stone ? ».

Oui, J'ai vu pas mal de films de lui

Wrestle : « J'aime beaucoup il est très...vous avez vu ce qu'il a dit cette semaine ? Il a un problème, je crois l'Algérie...il a dit que l'Amérique cherche à prendre le contrôle du monde...c'est dangereux pour lui de dire des choses comme ça...il a raison c'est une grande critique, hein.... ».

J'ai vu « tueur né », « JFK »

Wrestle: « Les Doors...Nixon, Platoon....w avec Bush...ce sont des films tous plus ou moins critiques...il est connus mais....c'est dangereux pour lui.....je regarde la situation de l'Afrique du Nord, ok... il n'y a pas que les américains mais ils cherchent quand même à complètement déstabiliser....l'Afrique du Nord... ok, pour moi Kadhafi c'était dégelasse... ».

Vous avez vu le printemps arabe ?

Wrestle : « Oui bien sûr c'est encore une manipulation des américains.... »

- Monsieur M nous rejoint avec l'ensemble des membres de ce groupe. Il commence à jouer de la guitare, « la balade des gens heureux » de Gérard Lenormand. Il chante à haute voix le refrain, les autres l'accompagnent.... -.

Wrestle : « eh Lionel, tu as notre confiance. Tu as notre confiance avec nous tu n'auras pas de problème...ahahah ! Il n'y a pas de frontières... »

- Monsieur M me relance sur mon projet de thèse et ses objectifs, je lui résume à nouveau les finalités.

Monsieur M : « C'est bien, moi.....en gros il faut pas baisser les bras...personnellement moi je ne suis personne pour juger je ne juge personne, mais qu'el que part si j'en suis arrivé là c'est parce que bon...on m'a souvent donné l'occasion de sortir de cette merde mais je me dis attends, parlons un petit peu franchement, je veux dire je me sors de cette merde... c'est bien pour moi...mais eux... (en parlant des membres du groupe) il y a un lien, un vécu....tu peux pas te permettre de penser à toi après la galère que tu as vécue, c'est ça ah ouais.....moi pour moi personnellement je vois ça comme ça...la solution, y a pas de solution...y a pas de solution dans le sens où on veut pas qu'il y a iut des solutions...sinon y en aurait...t'as une voiture si tu mets de l'essence et que tu l'entretiens elle va te tenir très longtemps....ben en fait l'être humain il est comme ça...a force d'être rejeté comme ça tu commences à avoir un certain dégoût des gens alors tu deviens agressif mais t'es toujours rejeté....

Tu vois la société dans laquelle on vit après je dis pas ouais c'est la société qui est coupable...on est responsables de nos propres actes tu vois ?on est responsables de nos propres actes, y a un code d'honneur, tu donnes, je donne, tu donnes, je donne ça marche comme ça. Combien de fois j'ai rencontré des jeunes qui viennent juste pour gratter...eux aussi ils ont besoin d'amour, moi je suis convaincu d'une chose il faut aimer sans rien attendre tu vois ?j'insiste sur le mot aimé parce que aimé c'est...partager, aimé c'est accepter l'autre, la différence la religion, la couleur...les opinions le respect ça c'est important c'est une conduite...tous ces gens qui sont S.D.F ben quelque part ils ont un petit peu perdu cette conduite.. alors des fois quand tu entends, quand ça commence à devenir un petit peu chaud...c'est normal c'est compréhensif y a l'alcool qui parle c'est des grands alcooliques tu vois après pour aider ces gens-là il faut les moyens...donnons-nous les moyens ah il faut se donner les moyens...il faut se donner les moyens mon frère... »

Wrestle : « Je veux dire quelque chose... »

Monsieur M : « Il faut se donner les moyens dans le sens où on cherche à savoir quel est réellement le problème des gens à la rue. Si un arbre il donne pas de fruit il faut le couper, c'est tout, mais d'un être humain on peut parler comme ça tu vois regarde. Moi je le vois comme ça il faut beaucoup d'amour...toi tu as beaucoup d'amour en toi sinon tu ne serais pas là avec les fêtes tu pourrais être avec ta femme, et tu es là parce que tu es convaincus...avant de donner il savoir pourquoi tu donnes. Si donnes sans rien attendre alors tu as compris ce que c'est donner...c'est vrai moi je suis Denis, c'est tout j'ai beaucoup appris j'ai travaillé six ans en Thaïlande...j'i donne des cours de français gratuitement à des élèves qui n'avaient pas les moyens...eh ben j'ai toujours mangé chez eux et je peux encore y aller aujourd'hui...la présence c'est important...ta présence, les gars ils me demandent il va venir aujourd'hui Lionel tu fais partie de la famille maintenant... »

- Nous avons décidé lors de ce dernier entretien, de partager un repas avec le groupe. Pour ce faire Monsieur M me déclare : « on va acheter des bières au LIDL... ». Je décide de le suivre. Nous poursuivons notre discussion sur le chemin. –

Monsieur M : « tu vois il y a les bons et les mauvais musiciens, il y a ceux qui jouent avec les notes et les autres comment dire euh...carré et t'as celui qui va jouer de la musique parce qu'il aime...ça parle... »

Je suis assez touché parce que vous venez de me dire avant

Monsieur M : « *Mais oui tu fais partie de la famille maintenant... à la limite tu vois, le S.D.F. qu'est-ce qu'il va faire, il va se construire un petit monde autour de soi...et tous les gens extérieurs ben il va les rejeter il veut pas... on fait pas partie de la même catégorie de personnes. Mais là la vérité t'es accepté, t'es accepté de tous....et moi je suis là pour veiller...Tu fréquentes des gens voilà donc c'est normal que tu en subis les conséquences après...c'est dans le sens... »*

- Monsieur M me demande ceci : « *qu'est-ce que tu veux prendre ?* », en lien avec notre déambulation dans le supermarché pour acheter de quoi manger-

Monsieur M : « *Des fois je pense à Dieu, tu vois, je me demande si vraiment il existe quand tu vois ce qui se passe....les enfants dans la rue, nous on a même pas tellement à se plaindre, quand tu vas au Caire, les enfants ils se prostituent...comment tu peux permettre des choses aussi déguellasses je te jures... Comment veux-tu que je crois en Dieu quand je vois des choses comme ça ... »*

- Nous passons à la caisse pour régler nos achats-

Monsieur M : « *Tu vois le regard des autres à la longue tu fais abstraction... moi je viens d'une famille de douze enfants, on n'a jamais vécu dans l'opulence donc moi je sais comment ça se passe mais pour des gens qui ont vécu dans l'opulence et qui tombent dans un bas monde comme ça ils se suicident y en a beaucoup qui se suicident ils ne supportent pas...moi je suis quelque part habitué je suis papa de cinq enfants et voilà je connais un petit peu la galère j'ai toujours aidé mon prochain enfin...quand je pouvais maintenant il faut aussi comprendre une chose, tu ne peux pas donner ce que tu n'as pas. Tu ne peux donner que ce que tu as....ça c'est important de le savoir, faut bien réaliser une chose et surtout bien cibler le besoin...qu'est-ce que vraiment on a besoin, ben un toit... »*

- Nous retournons auprès du groupe pour partager le repas-

Wrestle : « *Mais qu'est-ce que c'est le problème maintenant tu as ton truc, ce sont les gens qui viennent de l'Est...le problème ils pensent que l'Ouest c'est gratuit ! Nous avons aussi nos problèmes ce sont les gens de Roumaine, Bulgarie je ne sais pas où ...nous avons aussi nos problèmes !! Ici à l'Ouest, je viens de l'Ouest moi...ils viennent tous ici en se disant ah c'est beau l'Ouest regarde les supermarchés ils ont des cigarettes ils ont à boire...quand le mur de Berlin est tombé ils sont tous venus ici...ah c'est beau l'Ouest eh....qu'est ce qui viennent chercher ici, nous-mêmes nous n'avons rien !! Les hongrois ils viennent de Budapest ils pensent qu'ici c'est gratuit !ici c'est une catastrophe, nous n'avons rien ! »*

- Pendant le repas Monsieur M reprend sa guitare pour entonner divers airs, l'ensemble du groupe se joint aux chants. L'ambiance est des plus festives, chacun demandant à Monsieur M de jouer son morceau....L'intermède dure plus d'un quart d'heure-

Monsieur M : « *Heureusement qu'il y a la musique ça détend les personnes ça détend beaucoup de choses...c'est la vie..... »*

- Les morceaux s'enchaînent à nouveau, pendant plus d'une demi-heure, chacun y va de sa « chansonnette » -

Et lors du marché de Noël les gens sont plus généreux ?

Monsieur M : « *ils sont généreux, mais faut y accéder, y a les CRS Mulhouse c'est le maire hein ! Rottner...la vérité elle est où ?, pour nous y a rien... »*

Il y a l'air d'avoir une solidarité dans le groupe...

Monsieur M : « *Non, non c'est chaud, y a pas de solidarité...on se nique entre nous ! Eux là (le groupe) oui oui.... »*

- L'ensemble improvise une chanson accompagné par Monsieur M : « *Nous sommes les S.D.F. de la rue ...»....*- Nous les quittons tard en début de soirée.
- Nous revoyons Wrestle seul pour un dernier entretien. Je lui demande si son départ avec son ami est toujours d'actualité : « *Vous partez donc le trente et un ? »*

Wrestle : « *Oui moi je suis comme le vent quand je pars, je pars.... »*

- Sur le parking, Wrestle accoste un de ses compagnons : « *Eh tu peux trouver Denis ? »*

Wrestle : « *tu sais la rue, c'est la bagarre c'est l'argent...c'est la merde !!! Avant j'étais quelqu'un à Berlin maintenant je suis une merde....»*.

Entretien avec Mohammed

Nous avons voulu rencontrer Mohammed, éducateur qui accompagne Monsieur Joe dans le cadre de l'intermédiation locative et de son entrée en logement en 2008. Le but de cet entretien a été de croiser les informations recueillies auprès de Monsieur Joe avec celles qu'a pu nous apporter ce travailleur social.

Dans son récit de vie, Monsieur Joe me déclare qu'il est en logement depuis 2008

Mohammed : « *Oui, oui c'est la date où il a pu entrer dans ce dispositif, il me rend dingue.....il n'arrive pas à franchir....tu vois le petit pas, il le fait pas.....*»

C'est-à-dire ?

Mohammed : « *Prendre une douche, t'as une douche prend ta douche, il a des bons vestimentaires, même ça il le fait pas...je l'accompagne pour aller acheter des habits, on les achète, si tu lui dis pas de se changer, il se change pas....* »

Il m'a fait visiter son logement....

Mohammed : « *Oui, oui je sais...il me l'a déjà dit...en fait il est rentré en 2009, on a débuté le dispositif effectivement en 2008 avec lui mais il est entré dans son logement en 2009...il était de temps en temps hébergé à la clinique¹ le soir...quand il le voulait bien....de loin pas tous les soirs, il a dû venir cinq nuits en un mois...sinon il dort sur le parking en plein hiver dehors, sous la galerie commercial...* »

Il me dit qu'il est né à Marseille et qu'il a été emmené à l'âge de six ans au Maroc par son père pour être élevé par son grand-frère

Mohammed : « *je suis pas sûr de cette version, il nous a pas parlé de ça en tous les cas son frère est mort au Maroc...et il a travaillé avec lui tout petit dans un magasin de pièces détachées pour automobile et après dans un bar...je sais qu'il était à Marseille, maintenant si il est venu avec son père, je sais pas...* »

Il me dit qu'il a eu beaucoup de conflits avec sa belle-sœur, la femme de son grand frère

Mohammed : « *Oui, oui c'est vrai...* »

¹ Centre de Colmar destiné à accueillir les personnes faisant le 115 sans solution d'hébergement et pour une mise à l'abri à la nuitée.

Il me déclare qu'il a construit une villa avec son frère et qu'il était célibataire à ce moment-là avant de rencontrer sa première femme Khoka en 1988

Mohammed : « *Oui c'est vrai il a construit une villa au Maroc avec son frère...et il a vécu avec lui...* »

Il me dit aussi qu'il maintenait toujours des liens avec ses parents chez qui il allait manger tous les midis

Mohammed : « *Oui c'est vrai aussi...* »

En 1988, il rencontre sa future femme Khoka, avec qui il peut se marier, il me dit avoir eu l'autorisation de son frère...

Mohammed : « *Oui c'est ça, pas loin de chez moi au Maroc et il va vivre avec elle chez ses parents...c'est exact....ben oui je suis du même bled que Joe, je connais exactement la maison de Joe qu'il avait et où habite encore Khoka...Khoka qui veut dire poire parce qu'elle pèse cent trente kilos...c'est pour ça qu'il l'appelle Khoka parce que Khoka en arabe c'est la poire...elle a une forme de poire...oui il vivait avec elle chez ses parents, par contre ça a créé beaucoup de conflits je sais pas si il t'en a parlé ?* »

Non

Mohammed : « *Avec sa sœur et Khoka...enfin y a pas longtemps quand sa mère est décédée, il y a un an de ça...* »

Oui je l'avais vu après l'enquête il m'avait dit que sa mère était décédée

Mohammed : « *y a un an et quelque environ, vu que sa femme vivait dans la maison de sa mère, avec la sœur à Joe, Khoka elle était considérée comme la bonne de service et lui il supportait pas ça... donc ça a créé de nombreuses tensions encore maintenant il s'est embrouillé avec sa sœur qui habite Colmar à la ZUP...qui a hébergé les gamins à Joe quand il est venu en France en contrepartie d'argent...* »

En 1989, née sa première fille Ihmen...

Mohammed : « *Voilà... qui vit ici à Strasbourg et fait des études de compta...* »

Et il devient cogérant du magasin avec son frère...

Mohammed : « *Ouais c'est ça...* »

En 1990, son frère et Monsieur Joe décident de vendre le magasin....

Mohammed : « *Ouais c'est ça....* »

Et il y a un problème avec son frère concernant l'argent de la vente

Mohammed : « *Ouais c'est ça ..oui, oui oui parce qu'il mort en même temps, il y a eu embrouille parce que son frère est mort après la vente et c'est sa femme, sa belle-sœur qui a gardé l'argent...et c'est partie en crise entre sa belle-sœur et Joe... »*

En 1992, il me dit qu'il a eu un second enfant, un fils

Mohammed : « *Oui, Oussama qui lui est aussi à Colmar...et c'est lui qui va de temps en temps dans l'appart à Joe, il jour au foot ici dans un club »*

Il veut récupérer l'argent de la vente du magasin

Mohammed : « *Oui, oui parce que sa belle-sœur a tout bloqué, l'argent...oui il a intenté une action en justice, parce là-bas au Maroc il connaît plein d'avocats, parce que il avait un magasin de pièces pour voiture et les avocats ils se défonçaient la tête à l'alcool derrière son magasin après le boulot parce qu'au Maroc c'est interdit l'alcool, et c'est comme ça qu'il a créé du lien avec la haute bourgeoisie marocaine... »*

Il me dit que grâce aux documents de son frère qu'il a pu fournir il a gagné le procès

Mohammed : « *Oui c'est ça... »*

Il me dit également qu'il a gardé la villa

Mohammed : « *Je suis pas sûr de ça parce que c'est sa belle-sœur qui vivait dans la maison... »*

En 1994, il a un second fils Ahmed...

Mohammed : « *Oui, oui, il vit au Maroc en ce moment avec sa mère, oui... »*

Et son souhait...

Mohammed : « *C'est le regroupement familial, oui, je sais... on travaille dessus on est allé voir, mais ça va être dur à cause du travail, on est allé voir ensembles, au service judiciaire...le service judiciaire il lui ont dit il lui faut des ressources, déjà il a le R.S.A. il lui faut douze mois de fiche de paye...un C.D.I., un logement à son nom, parce que le logement il est pas à son nom...il est à Espoir. On peut peut-être faire un bail glissant après...et après...qu'est-ce qu'on a encore vu ensemble ? Il serait mieux au Maroc, pour lui...quand tu le vois là-bas, c'est un autre Joe, quand il est là-bas c'est différent.... C'est deux personnes totalement différentes... »*

En 1995, il est encore au Marco, il rencontre une femme Muriel

Mohammed : « *Oui c'est vrai...après il est venu vivre ici avec elle... »*

Il me dit aussi que sa femme Khoka était d'accord

Mohammed : « *Oui oui c'est la polygamie, oui c'est vrai...* »

Après elle souhaite se marier avec Joe, mais lui , il doit divorcé de Khoka

Mohammed : « *Oui, oui, c'est vrai par contre qu'elle ait été d'accord ça je sais pas...* »

Il dit qu'elle est venue en France sans Monsieur Jo car il devait rester encore quelque temps au Maroc pour régler des histoires, comme la vente du magasin

Mohammed : « *Oui oui c'est ça...et il est venu en France avec ces deux enfants Oussama et Ihmen en 2000* »

Il a travaillé à Knobel une entreprise de travaux publics

Mohammed : « *Oui c'est vrai... et il accumule les contrats intérim...* »

En 2003, il me dit qu'après plusieurs déménagements pour que Monsieur Joe puisse trouver un emploi, ils vivent ensemble à Neuf-Brisach parce que Muriel elle a trouvé un emploi de couturière en Allemagne

Mohammed : « *Oui c'est ça et ils ont un enfant ensemble, Nicolas....* »

Et après il m'a dit qu'ils quittent Neuf-Brisach pour aller s'installer à Alcolsheim plus proche de Colmar

Mohammed : « *Oui ça il m'a pas dit, il m'a dit à moi qu'il s'est fait jeter par Muriel avec ces enfants dehors, les affaires devant la porte allé débrouille toi ! L'histoire d'Alcolsheim je pense pas...*»

Quelques temps après la galère il me dit qu'il décide de quitter les siens pour s'installer à Colmar dans l'espoir de trouver un travail... et là il fait la connaissance de Roger, une personne « sans domicile »...

Mohammed : « *Oui c'est ça c'est lui qui est mort d'une insolation y a pas très longtemps....* »

Il me dit alors qu'il reste au « bureau »...

Mohammed : « *Oui son parking* »

Et qu'il ne veut pas aller en foyer à cause de son travail au « bureau »

Mohammed : « *Oui c'est vrai...* »

Donc c'est là où l'information de la rupture avec Muriel est intéressante et sa décision de rester sur ce parking avec Roger...

Mohammed : « *Oui parce qu'en fait, il s'est fait jeter par cette femme avec ses enfants, et c'est de là qu'il a confié ses enfants à sa sœur à Colmar....je pense pas qu'il a pas voulu te dire par fierté qu'il s'est fait mettre à la porte par cette femme....en tous cas il a pas choisi de vivre sur le parking pour trouver du boulot, en laissant ces gosses ça je pense pas....après dans tout ce que tu as dit il faut prendre aussi en compte une chose...c'est l'alcool...il t'a raconté d'où est venue cette addiction à l'alcool ?* »

Non

Mohammed : « *Comment il s'est retrouvé entre guillemets alcoolique ? Car à l'époque au Marco il y avait beaucoup d'espagnol et lui il travaillait au noir chez des espagnols, dans une famille, et dans cette famille le père était alcoolique c'est à partir de là, à partir de ce moment où l'alcool elle lui est rentré dans le sang, tous les jours il devait boire avec lui... tous les jours il devait boire avec lui, mais dans son récit tout est lié à l'alcool... sa situation d'instabilité par rapport à l'emploi tout est lié parce que lui c'est un gros buveur...»*

- Je lui raconte notre première rencontre avec Monsieur Joe et son souhait que nous lui achetions deux bouteilles de vin pour commencer l'enquête...-

Il me parlait aussi de ses deux enfants qui viennent le voir sur son parking pour lui demander de l'argent de poche

Mohammed : « *Ah oui c'est vrai tout le temps, tout le temps, tout le temps....il y a soit sa fille, soit son fils soit sa sœur qui venaient lui gratter cinq euros.... Dix euros, mais cinq euros plus cinq euros, plus dix euros à la fin il avait plus rien, depuis 2009, pour te dire sa mentalité, depuis 2009 il a payé trois mois de participations mensuelles pour le loyer à Espoir...rien depuis 2009, il a payé trois loyers....sur trois ans....il envoie des sous à sa femme au Maroc, tout le temps, tout le temps...des fois je sais pas d'où il sort l'argent je te mens pas....comme là il est toujours hospitalisé en ce moment, il y a le Pasteur qui m'appelle en me disant voilà Monsieur Atab² il a une enveloppe de deux mille euros sur lui...et j'étais là-bas pour qu'il leur paye deux cent euros qui devait à l'hôpital...je sais pas d'où il a cet argent... »*

Il m'a dit qu'il a confié ses enfants à sa sœur

Mohammed « *Oui et c'est parti « en vrille » depuis le décès de sa mère...en novembre 2012...il l'a mal vécu...mais il me parle beaucoup de son père par trop de sa mère.... »*

² Son vrai nom de famille.

C'est étonnant puisque dans le récit c'est le contraire, le père est très peu présent dans son discours

Mohammed : « *Au Maroc c'est lui qui accompagnait son père tout le temps, il allait au Hamann avec lui, c'est lui qui accompagnait son père pour les courses...Par rapport à sa sœur c'est vraiment parti en vrille mais violemment, là ils sont en train de se battre pour le bien familial...plus le fait qu'il y a Khoka qui est dedans....qui est dans le logement, ils ont agressé sa femme, ils l'ont frappé...je te parle de ça c'est récent ça doit être il y a trois mois, quatre mois....cet été....quand il est revenu du Maroc, en octobre il ont agressé sa femme il a porté plainte au Maroc...il est venu ici il voulait qu'on porte plainte ici, ça sert à rien...et là sa sœur elle va au parking le chercher, elle va au parking...et ils se sont battus deux fois au parking...le décès de sa mère c'est comme une château de cartes ça a tout fait tomber...c'est sa mère qui tenait tout... »*

Il me dit que son fils vient souvent squatter dans son logement...

Mohammed : « *Ouais son fils c'est quelqu'un de correct je le connais...mais moi j'ai deux visions, vu que je connais Joe en dehors du cadre professionnel, j'ai une image de son fils il jouait au foot son fils dans le quartier et moi je passe avec Joe...et son fils il a vu son père on dirait qu'il a vu Satan...il s'est retourné et il s'est barré tu vois...deux ou trois fois j'ai vu cette situation avec lui....moi j'essaye de lui faire comprendre, je sais pas si il fait exprès...d'être sur le parking...son fils il dort avec lui à la maison...mais moi en tant qu'homme j'arrive pas à concevoir que son fils...il me considère comme son fils, à l'hôpital quand il s'est fait renversé ..J'ai vu son fils avec un pote y allé tu vois...il y est allé vite fait...sinon c'est pas le gars qui va aller chercher des médicaments rester à côté de lui....mais c'est ton père tu le laves, laves le une fois moi j'étais chez Joe je lave son appartement alors que c'est même pas mon rôle... »*

Il a repeint ?

Mohammed : « *il a peint rien du tout, il t'as dit ça parce qu'on devait le peindre, il fumait son cigare il était dans le salon on avait acheté les pots de peinture, je vais pas te mentir il a dû peindre un mètre carré...c'est moi qui ait tout peint, c'est toujours le bordel dans son appart...mais en ce moment il saigne beaucoup du nez, il s'inquiète, avec Samir on est allé à l'hôpital Pasteur, parce que Joe il flippe des médecins...il fallait qu'on négocie avec lui parce que il devait lui mettre des tiges dans le nez...ils savent pas ce qu'il a c'est peut-être quelque chose derrière au foie, ils ont tout fait...y a rien, ils ont faits des radios des poumons, y a rien comme un bébé...comme s'il a jamais fumé de clope, par contre la fibroscopie il veut pas, il a peur...il s'en fout pas de sa santé il a peur... »*

- Je relis l'ensemble du parcours de Monsieur Joe pour me remémorer des sujets à approfondir –

Le présent pour Monsieur Joe ?

Mohammed : « Ben il est encore dans le dispositif Espérance, il est dans son logement, on va bientôt faire un glissement de bail...puisque j'ai réussi à la mettre sous curatelle renforcée...y a trois semaines...l'argent pour lui c'est sacré, mais on lui a mis carte sur table, on lui a dit en gros on peut pas continuer à travailler avec lui par rapport à cet argent parce que c'est vrai tout le monde le gratte que ce soit en France ou au Maroc tout le monde le gratte, lui il est gentil il donne, et sa femme au Maroc elle joue beaucoup sur ça tous les six, sept du mois elle attend les sous et si ils sont pas arrivés elle l'appelle...qu'elle le gratte...mais là d'ici deux mois en avril, mai on va faire un glissement de bail....on va tout mettre à son nom...et la curatelle elle va s'occuper de payer les HLM c'est une mesure de cinq ans déjà...donc au moins c'est garanti il a son logement... »

Mais le temps et important dans l'accompagnement de ce type de personnes

Mohammed : « Ah oui j'ai mis quatre ans pour qu'il ait une curatelle...son logement c'est pas son logement, pour lui c'est un lit....et il dort dans le couloir, il met le matelas dans le couloir....mais quand il sait quand je viens il enlève le matelas parce que je me suis pris la tête avec lui là-dessus, il dort la nuit sur le parking et des fois les pompiers il le ramène à trois heures du matin... »

Il s'est fait renversé par une voiture il y a pas longtemps, il m'a dit au téléphone

Mohammed : « Oui et on est allé chez un avocat comme il était sur les passages cloutés...y avait la police juste à côté qui ont pris le constat qui ont tout fait...ça date il y a deux trois mois....on attend juste les retours du commissariat pour voir ce que ça va donner quoi...sinon quoi de plus (quelques instants de réflexion) si ça tenait qu'à moi je le mettrais dans une structure avec un accompagnement comme une sorte de CDRS³, un truc comme ça, aujourd'hui il est pas autonome du tout, dans les tâches ménagères, dans la gestion du budget, il est pas autonome...il va même pas s'acheter une ampoule, chez lui c'est noir, je lui ai dit je t'achète pas une ampoule, y a un an...pas une ampoule....»

Le parking il y est lié

Mohammed : « C'est un truc de fou, j'ai essayé de l'amener vers autre chose »

Mais pour lui c'est un « travail »...

Mohammed : « Mais il faut contextualisé ça, parce que ce que vous ne comprenez pas les occidentaux, c'est que chez nous c'est un métier ça s'appelle le « Unsa⁴ » c'est une personne qui va en pleine rue, il s'installe dans une rue il dit ça c'est ma rue et toute personne qui veut stationner tu lui donnes cinq dirhams, 'set devenu officiel, il y a des tickets maintenant, cinq dirhams, allé tiens... et c'est un emploi au Maroc... »

³ Centre de repos et de soins

⁴ Terme marocain que je n'ai pu retranscrire

Il a aussi le costume de travailleur qui va avec la casquette, le parquât

Mohammed : « *Oui là-bas ils sont habillés comme ça, c'est un emploi pour Joe...au Maroc c'est pareil, les gens qui veulent pas mendier, puisque au Maroc il y a pas de parcmètres, ils font ça tu payes le gras et il gère il s'occupe de ta voiture...ça lui arrive régulièrement sur son parking un client qui lui donne les clés pour garder sa voiture, des grosses voitures en plus...oui, oui j'ai déjà vu, pour moi c'est un lieu trop identitaire pour lui, si seulement c'est trop le saut là-bas il se fait envahir...y a les polonais qui viennent. Et ils foutent le bordel....il attise trop la merde ce parking, mais quand y a la police qui arrive, il jette tout le monde sauf Joe... »*

Photographies de certains lieux



Le parking, lieu de « travail » de Monsieur Joe



La « technique » de l'aumône de Monsieur P

Le trottoir de « l'ancienne gare » lieu où s'est installé Dany



